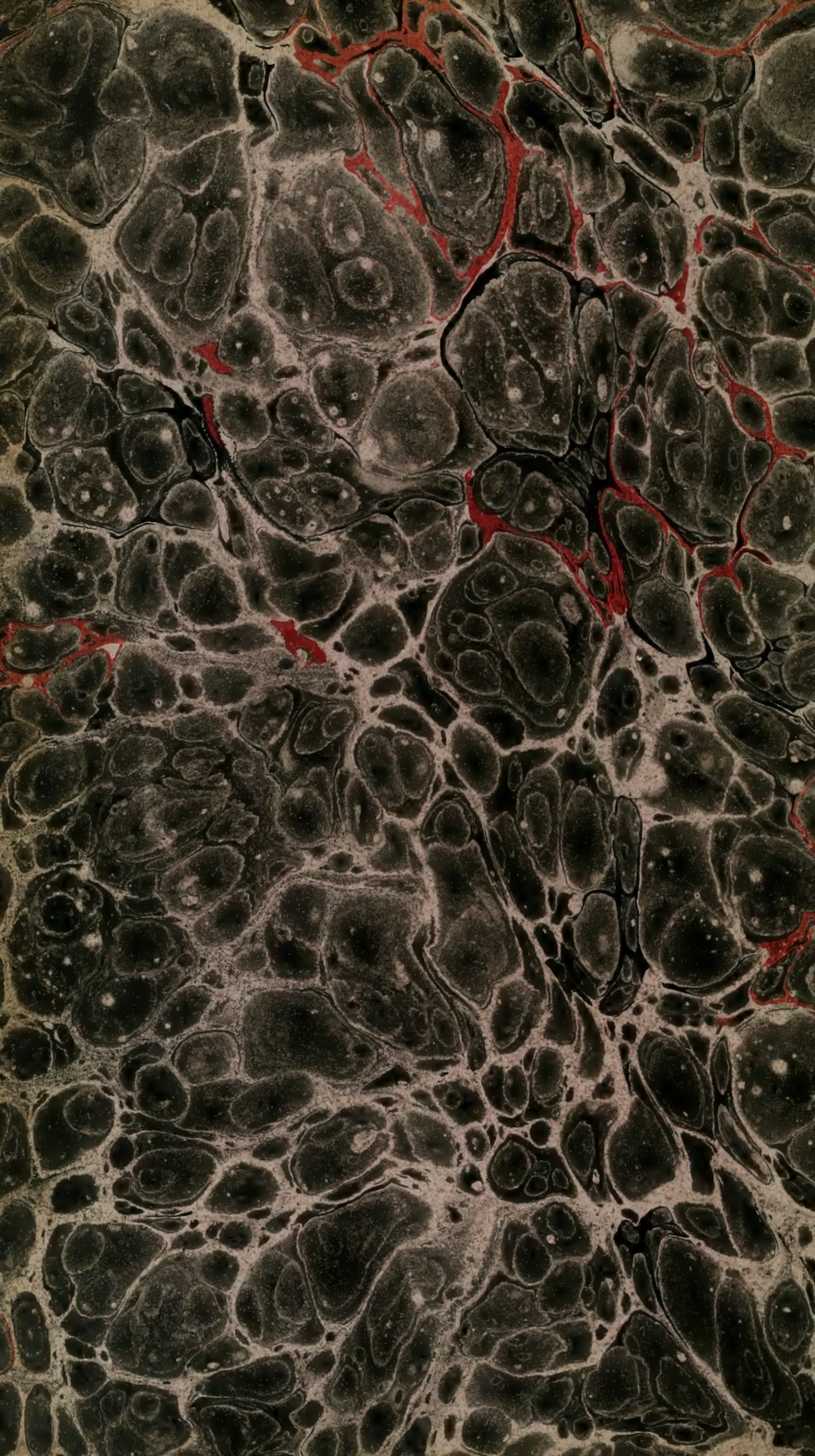
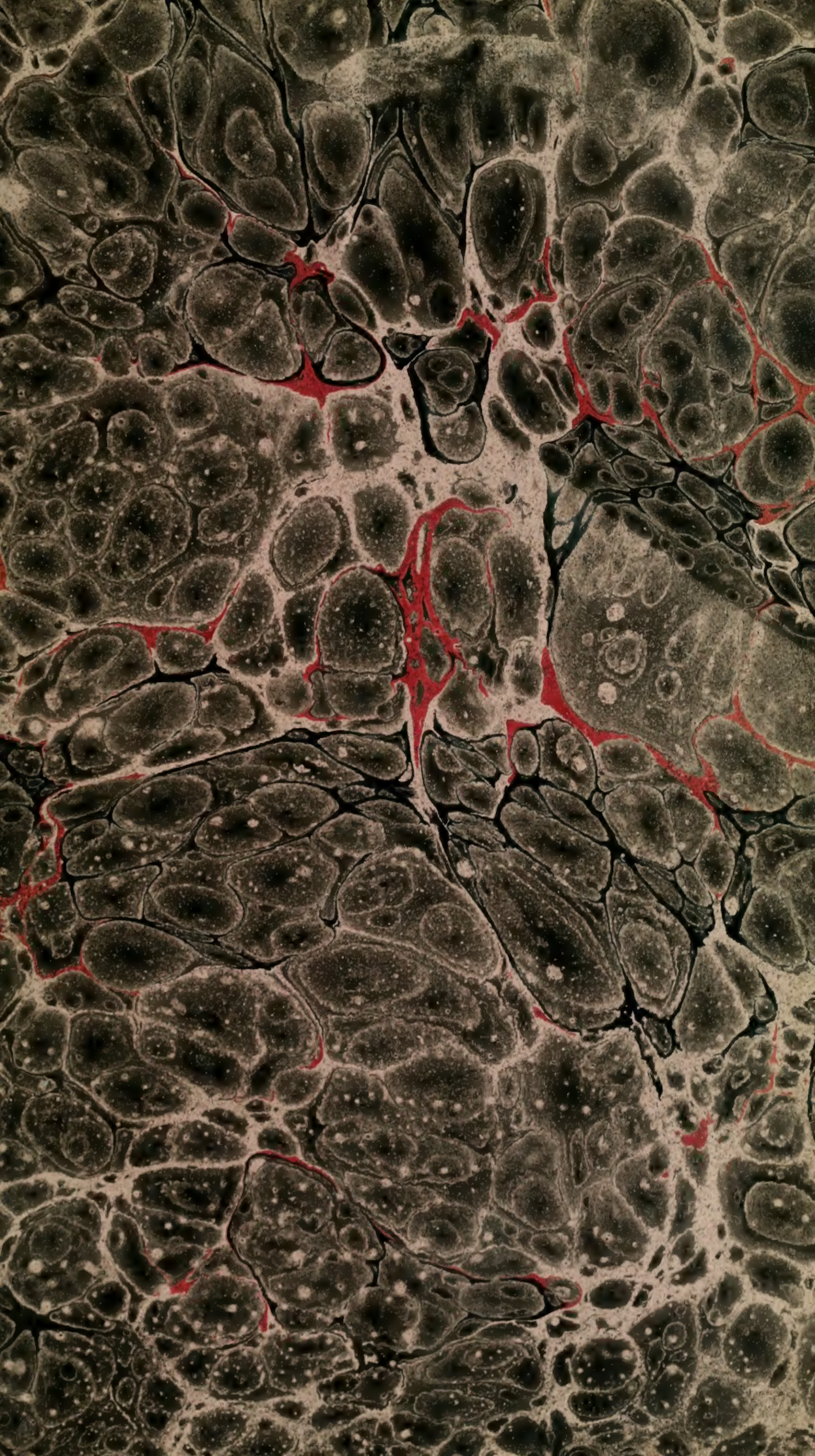
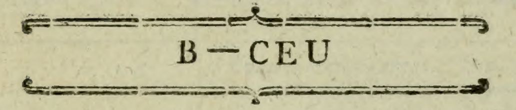






DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.



B — CEU

CSP

DICTIONNAIRE HISTORIQUE, OU HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

Convenientia cuique. HOR. A. p.

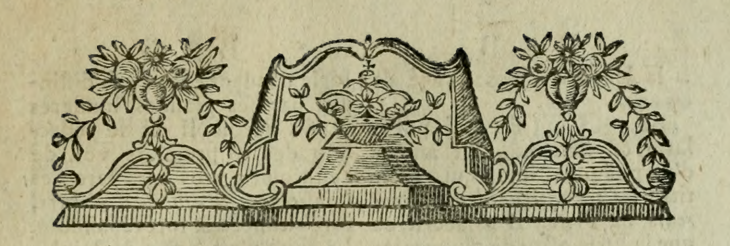
TOME SECOND.

A LIÉGE,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE, RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.

CSP
D
9
.F43
1797
v.2



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

B

BAAL *ou* BEL, eſt, ſelon pluſieurs critiques, Nemrod, érigé en Dieu par les Aſſyriens. D'autres prétendent que ce mot, ſynonyme à *Moloch*, prince ou roi, eſt un nom du ſoleil. Quoi qu'il en ſoit, on ſacrifioit à Baal ou à Moloch des victimes humaines, des hommes faits ou des enfans, & ce culte impie, fut ſouvent imité par les Juifs, malgré la défenſe expreſſe que Dieu leur en avoit faite (*Deut.* 12). Jérémie leur reproche d'avoir brûlé leurs enfans en holocauſte à Baal (19), & de les avoir initiés à Moloch (32). Les Rabbins, pour diminuer l'horreur de ces ſacrifices impies, ſoutiennent que leurs ancêtres ne brûloient pas leurs enfans, mais qu'ils les faiſoient ſeulement paſſer par le feu à l'honneur de Moloch. Les expreſſions de Jérémie, comparées à la loi du Deutéronome, ſemblent témoigner le contraire. Si dans le culte de Baal il n'en coûtoit pas toujours la vie à quelqu'un, ſes autels du moins étoient ſouvent arroſés du ſang de ſes propres prêtres. On le voit par le ſacrifice ſur lequel Elie les défia de faire deſcendre le feu du ciel. « Ils ſe bleſſoient, ſelon leur uſage, dit l'écrivain ſacré, avec des couteaux & des lancettes, juſqu'à ce qu'ils fuſſent couverts de ſang ». Joſias détruiſit les autels qu'Achaz lui avoit érigés ſur la terraſſe de ſon palais. Daniel renverſa la ſtatue & abattit le temple qu'il avoit à Babylone. On croit que l'idole de Baal a été le premier monument élevé par la ſuperſtition. *Voyez* BELUS.

BAAN, (Jean de) peintre de Harlem dans le XVIIe. ſiecle, ſe diſtingua par ſes portraits, faits dans le goût de ceux de Vandyck. Il mourut

à la Haye en 1702, âgé de 69 ans.

BAART, (Pierre) poëte latin & flamand, eſt auteur d'un poëme eſtimé, qui a pour titre : *La Pratique des Laboureurs de Friſe.* Il y décrit ce que la Friſe offre de plus agréable & de plus riant. Ce ſont des Géorgiques flamandes. Les gens de ſon pays l'ont comparé à Virgile ; mais les étrangers, ſans mépriſer Baart, l'ont mis un peu au-deſſous. On a encore de lui un poëme intitulé : *Le Triton de Friſe*, ou la Deſcription de la priſe de la ville d'Olinde au Bréſil. Il étoit auſſi médecin. Nous ignorons l'année de ſa mort.

BAASA, fils d'Ahias, uſurpa la couronne d'Iſraël, après avoir tué Nadab, fils de Jéroboam, ſon roi, & avoir exterminé toute la race de ce prince. Baaſa déclara enſuite la guerre à Aza, roi de Juda, & ſe livra à toutes ſortes de déréglemens. Dieu lui envoya le prophete Jéhu, pour le menacer de ſes châtimens, s'il ne ſe corrigeoit pas ; mais ce roi ne répondit aux reproches du prophete, qu'en lui donnant la mort. Il mourut lui-même peu de tems après, & Dieu exécuta ſes menaces contre la poſtérité de cet impie, par le miniſtere de Zambri, qui en détruiſit toute la race. Ela ſon fils lui ſuccéda, l'an 930 avant Jeſus-Chriſt.

BABIN, (François) né à Angers d'un avocat, en 1657, chanoine, grand-vicaire & doyen de la faculté de théologie de cette ville, mort le 19 décembre 1734, à 83 ans, enſeigna avec célébrité la théologie pendant 20 ans, ſe diſtingua par ſes grandes lumieres & ſes vertus. Il eſt le rédacteur des 18 premiers vol. de l'édition en gros caractere des *Conférences du dioceſe d'Angers*, fort eſtimées & fort répandues. La ſuite n'eſt point de lui. Le ſtyle de Babin eſt tel qu'il le faut pour ces ſortes d'ouvrages, net, clair, méthodique, & ne ſentant point la barbarie de l'école. Ses continuateurs ne l'ont pas égalé ; ils n'ont ni ſa netteté, ni ſa préciſion. Les *Conférences d'Angers* renfermoient 28 vol. in-12., que l'on a réduits à 14, petit caractere, & auxquels on a ajouté depuis 5 volumes.

BABOLENUS (S.) *ou* BABOLEIN, fut le premier abbé de St. Maur-lès-Foſſés, monaſtere fondé en 638, par Blidégiſile, archidiacre de Paris, à deux lieues de cette ville, dans une péninſule formée par la Marne. S. Babolein y fit régner toutes les vertus religieuſes, qui le rendirent fort célebre. S'étant joint à Saint Furſi de Lagny, il rendit de grands ſervices à tout le dioceſe de Paris ; en quoi il fut merveilleuſement ſecondé par l'évêque Audebert & par Saint Landri ſon ſucceſſeur. Il fonda pluſieurs égliſes & pluſieurs hôpitaux. Dans ſa vieilleſſe il quitta le gouvernement de ſon monaſtere, pour paſſer le reſte de ſes jours dans la retraite. Il mourut dans le ſeptieme ſiecle. On l'honore à Paris, le 26 juin.

BABYLAS, (S.) évêque d'Antioche, fut mis dans les chaînes pour la foi de J. C., ſous l'empereur Dece. Il mourut dans ſa priſon, & voulut être

enterré avec ses fers. C'étoit un prélat plein de zele. On dit qu'il défendit l'entrée de l'Eglise à l'empereur Philippe, qui étoit monté sur le trône par le meurtre de Gordien, son bienfaiteur & son pupille. Quelques critiques prétendent que l'empereur, auquel S. Babylas défendit l'entrée de l'Eglise, étoit Dece; mais cela ne paroît guere vraisemblable. Il mourut l'an 251 de J. C. Gallus César fit transporter les reliques de ce Saint dans Daphné, fauxbourg d'Antioche, afin de mettre par ce sacré dépôt un frein aux superstitions & au libertinage des Grecs. La chose arriva comme Gallus César l'avoit desiré. L'idole d'Apollon, fameuse par les oracles qu'elle rendoit, cessa tout-à-coup d'y donner des réponses. Julien l'apostat ordonna dans la suite de reporter les reliques de Babylas dans la ville, afin que la langue de cet oracle se déliât. Il y réussit, mais ce ne fut que pour lui apprendre la vraie cause de ce silence, & immédiatement après, le feu du ciel écrasa cette idole & réduisit le temple en cendres. C'est S. Jean-Chrysostome qui nous apprend ce fait dans son discours contre les Gentils, & dans la 4e. homélie sur l'éloge de S. Paul. Il dit en avoir été témoin oculaire. Tous les anciens historiens Chrétiens en font mention. Ammien Marcellin, quoique Païen, n'ose pas en disconvenir (l. 22). Il y a seulement quelque différence dans sa relation, qui marque plutôt son embarras que l'inexactitude des autres. Libanius, ce sophiste fameux & zélé Païen, se plaignoit, au rapport de St. Jean-Chrysostome, du silence d'Apollon à Daphné; mais il ajoutoit que Julien l'avoit délivré du voisinage d'un mort, qui l'incommodoit. (*Voy.* BALTUS).

BACCALAR-Y-SANNA, (Don Vincent) marquis de St. Philippe, né dans l'isle de Sardaigne, d'une ancienne famille originaire d'Espagne, s'est fait un nom dans la littérature par son érudition, & dans le monde par les emplois importans dont Charles II & Philippe V le chargerent en Sardaigne. Après la mort de Charles II, Don Vincent servit utilement le duc d'Anjou, son successeur. Lorsque la Sardaigne se déclara contre ce prince, il se comporta en sujet fidele & en homme habile. Philippe V le récompensa, en le faisant marquis de St. Philippe. Il mourut à Madrid en 1726, estimé & aimé du prince & des sujets. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Histoire de la Monarchie des Hébreux*, traduite en françois, en 2 vol. in-4°., & en 4 vol. in-12. « Cet » ouvrage, dit un critique, » sagement & profondément » écrit, a eu d'abord le plus » grand succès; mais l'esprit » du siecle s'étant tourné vers » des objets tout différens, & » l'Histoire-Sainte ayant perdu » sa considération sous le regne » du philosophisme, ce succès » n'a pas été durable ». II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Philippe V, depuis 1699 jusqu'en 1725*, 4 vol. in-12, aussi traduits en françois. On y trouve plusieurs particularités curieuses, que le marquis de St. Philippe raconte avec beau-

coup de vérité & d'exactitude.

BACCARELLES, (Gilles) d'Anvers, célebre paysagiste, ainsi que Guillaume son frere. Leur famille a produit plusieurs bons peintres.

BACCETI, (Nicolas) né à Florence, entra dans l'ordre de S. Bernard, devint abbé de Ste. Luce, & mourut en 1647, âgé de près de 80 ans. Nous avons de lui : I. *Historiæ Septimianæ, lib. VII, cum notis Malachiæ d'Imguimbert*, Rome, 1724, in-fol. C'est l'histoire d'un célebre monastere de Toscane, de l'ordre de Cîteaux. II. *Dissertatio de jure historico.*

BACCHIARIUS, philosophe Chrétien, florissoit au Ve. siecle. On a de lui une Lettre écrite à l'évêque Januarius, touchant l'incontinence d'un moine ; cette Lettre est très-bien écrite, & se trouve dans la *Bibliotheque des Peres*. On y voit autant de prudence que de zele, autant de sévérité que de charité. Il y a plusieurs applications heureuses des cérémonies & histoires de l'Ancien-Testament. On a encore de lui une Apologie dans les *Anecdota* de Muratori. Gennade rapporte que Bacchiarius changeoit souvent de demeure, pour être plus à Dieu & avoir moins d'attache pour ce monde, en réalisant sans cesse la sentence de S. Paul : *Non enim habemus hîc manentem civitatem.* Eph. 13.

BACCHIDES, général des troupes de Démétrius Soter, & gouverneur de la Mésopotamie, fut d'abord envoyé en Judée pour établir Alcime grand-sacrificateur, que l'Ecriture appelle l'*Impie*. Il revint quelque tems après en Judée avec l'élite de ses troupes, pour combattre Judas Machabée qui venoit de remporter une grande victoire sur Nicanor. Judas, abandonné de la plupart des siens, l'attaqua avec les huit cents hommes qui lui restoient ; mais en poursuivant l'aile droite qu'il avoit rompue, il fut enveloppé & tué par l'ennemi, après avoir fait des prodiges de valeur. Jonathas fut élu général des Juifs à la place de son frere Judas, & s'opposa généreusement à Bacchides, qui essaya plusieurs fois de le faire saisir & tuer en trahison. Bacchides ayant été obligé de lever le siege de Bethbessen, se retira à Antioche, après la mort d'Alcime, & laissa la Judée paisible.

BACCHILLE, évêque de Corinthe, sur la fin du IIe. siecle, écrivit un Traité touchant la célébration de la fête de Pâques, ensuite de la question qui s'émut de son tems sur ce sujet : ce fut sous le pontificat de St. Victor. Sa Lettre étoit écrite au nom des évêques d'Achaïe : ce qui a fait croire qu'il assembla un synode, pour l'éclaircissement de cette controverse.

BACCHINI, (Benoît) né dans le duché de Parme en 1651, entra dans la congrégation du Mont-Cassin, & s'y distingua d'abord par ses sermons. Sa santé délicate ne lui permettant plus les travaux de la chaire, il s'adonna à ceux du cabinet. C'étoit un savant universel. Il mourut à Bologne, le premier septembre 1721. On a de lui : I. *Journal de littérature*, en 9 tom. in-4°., depuis 1686 jusqu'en 1697, sous le titre de

Giornal de letterati. Il eut beaucoup de cours en Italie, & même ailleurs. II. *De sistrorum figuris ac differentia,* Bologne, 1691, in-4°.; Utrecht, 1696, in-4°. avec les remarques de Tollius; & dans les Antiquités romaines de Grævius, tom. 6e. Le marquis Scipion Maffei se glorifioit d'être son disciple; mais il surpassa son maître.

BACCHUS, fils de Jupiter & de Sémélé. On raconte de lui, que Junon, toujours outrée contre les concubines de Jupiter, conseilla à Sémélé, pendant sa grossesse, d'exiger de son amant qu'il se fit voir à elle dans toute sa gloire. La majesté du dieu ayant mis le feu dans la maison, Sémélé périt dans les flammes. De crainte que Bacchus, dont elle étoit enceinte, ne fût brûlé avec elle, Jupiter le mit dans sa cuisse, où il le garda le reste des 9 mois. Dès que le tems de sa naissance fut accompli, on le mit secrétement entre les mains d'Ino, sa tante, qui en eut soin, avec le secours des Hyades, des Heures & des Nymphes. Quand il fut grand, il fit la conquête des Indes; il alla en Egypte, où il enseigna l'agriculture aux hommes, planta la vigne, & fut adoré comme le dieu du vin. Il punit sévérement Penthée, qui vouloit s'opposer à ses solemnités, triompha de tous ses ennemis, & de tous les dangers auxquels les persécutions de Junon l'exposoient continuellement. Bacchus se transforma en lion, pour dévorer les géans qui escaladoient le ciel, & fut regardé, après Jupiter, comme le plus puissant des dieux. On le représentoit avec les agrémens de la jeunesse & de la beauté; on mettoit Silene à sa suite, courbé sur un âne, & une troupe de Satyres & de Bacchantes. Quelquefois on couvroit sa tête de cornes, parce que dans ses voyages il s'étoit couvert de la peau d'un bouc, animal qu'on lui sacrifioit. On le peignoit encore tantôt assis sur un tonneau, tantôt sur un char traîné par des tigres, des lynx ou des pantheres; souvent aussi tenant une coupe d'une main, & de l'autre un thyrse, dont il s'étoit servi pour faire sortir des fontaines de vin. Le thyrse étoit une espece de petite lance ou bâton couvert de feuilles de vigne & de lierre mêlées ensemble, ayant au bout une pointe en forme de pomme de pin. On appelloit Bacchanales les fêtes qu'on faisoit à l'honneur de Bacchus. On les célébroit par toutes sortes de débauches. Les Bacchantes représentoient les femmes qui suivirent Bacchus à la conquête des Indes, faisant par-tout de grandes acclamations pour publier ses victoires. Pendant la cérémonie des Bacchanales & des Orgies, elles couroient vêtues de peaux de tigres, toutes échevelées, tenant des thyrses, des torches & des flambeaux, & poussant des hurlemens effroyables. Comme c'est une chose reconnue des savans, que la mythologie est en partie greffée sur la vérité de l'histoire, qu'elle a altérée & défigurée de toutes les manieres, quelques auteurs, parmi lesquels est le savant Bochard, prétendent que Bacchus est le Nemrod de l'Ecriture, parce

que Nemrod étoit fils de Chus, ce qui se rend en hébreu par *Bacchus;* mais les rapports avec Moïse sont plus justes, si on en croit Vossius, le P. Thomassin & M. Huet. *Voyez* LAVAUR.

BACCHYLIDE, poëte lyrique de l'isle de Céa, florissoit l'an 452 avant J. C. Il ne nous reste de ses poésies que très-peu de chose. Elles étoient remplies de morale. Une de ses maximes étoit : *Que la chasteté est le plus grand ornement d'une belle vie.* Julien l'apostat qui, à l'exemple de tous les anciens philosophes, aimoit les apophtegmes, faisoit un cas particulier des sentences morales de ce poëte. On dit qu'Hiéron, roi de Sicile, préféroit les poésies de Bacchylide à celles de Pindare, quoique celui-ci passât pour le chef des lyriques.

BACCIO, peintre connu sous le nom de frere Barthélemi de St. Marc, né dans la terre de Savignagno, près de Florence, en 1469, fut disciple de Léonard de Vinci & de Raphaël. Son dessin est correct, ses figures gracieuses, son coloris doux & agréable. A la fin d'un sermon qu'il entendit sur l'importance & la dignité des mœurs chrétiennes, il se détermina à faire jeter publiquement dans le feu tous les livres qui traitoient de l'amour profane; avec les sculptures, les peintures & les dessins, tant de lui que ceux qu'il possédoit des grands maîtres où il y avoit des nudités. Il entra dans l'ordre des dominicains à Prato, en 1500, résolu de ne plus s'occuper que de son salut; mais ses supérieurs l'obligerent à continuer l'exercice de ses talens & de son art. Il ne voulut pas être fait prêtre, par un sentiment d'humilité, & se contenta d'être diacre. Il mourut le 8 octobre, 1517, âgé de 48 ans.

BACCIO ou BACCIUS, (André) né à St. Elpidio dans la Marche d'Ancone, professeur de médecine à Rome, & premier médecin du pape Sixte V, se rendit célebre par ses talens. On a de lui : I. *De Thermis libri septem*, in-fol., Venise, 1571-1588, & Padoue, 1711, in-fol. II. *De conviviis antiquorum.* III. *De naturali vinorum historia*, Rome, 1596, in-fol., livre très-rare. IV. *De venenis & antidotis*, Rome, 1586, in-4°. V. *De gemmis ac lapidibus pretiosis, in S. Script. relatis*, Rome, 1587, in-8°. VI. *Tabula simplicium medicamentorum*, Rome, 1577, in-4°. VII. *Notizie dell' antica Cluna*, Macerata, 1716, in-4°. Ces ouvrages lui firent une grande réputation : on y trouve beaucoup de recherches, & une physique bien supérieure à celle que les savans de notre siecle ont coutume de supposer à celui de Baccius. Il mourut vers 1598. — Il ne faut pas le confondre avec Henri BACCIUS, qui a donné une *Description du royaume de Naples* en italien, Naples, 1629, in-8°.; ni avec Jacques BACCIUS, qui a donné la *Vie* de S. Philippe de Néri en latin, Rome, 1645, in-4°.

BACHAUMONT, (François le Coigneux de) né à Paris en 1624, d'un président à mortier au parlement, fut conseiller-clerc de la même compagnie. Il cabala comme plusieurs autres durant les trou-

bles de la Fronde, & le cardinal de Retz s'en servit plusieurs fois utilement. Bachaumont quitta le rôle d'intriguant, pour se livrer à une oisiveté voluptueuse, égayée par les vers, l'amour & le vin. Le fameux Chapelle tint le premier rang dans son cœur. C'est avec cet ami qu'il fit ce voyage célebre par la Relation heureuse & facile qu'ils nous en ont laissée en vers & en prose, in-12. Bachaumont eut beaucoup de part aux plus jolies tirades de cette description. Il ne nous reste de lui que cet ouvrage. Il avoit fait bien des chansons & de petits vers de société, que nous n'avons plus. Il mourut en 1702, âgé de 78 ans, dans des dispositions très-chrétiennes. Sa vieillesse étoit aussi réglée que sa jeunesse avoit été dissipée.

BACHELIER, (Nicolas) de Toulouse, originaire de Lucques, étudia à Rome, sous Michel-Ange, la sculpture & l'architecture. De retour dans sa patrie, il y fit régner le bon goût, & en bannit la maniere gothique qui y avoit été en usage jusqu'alors. Ses ouvrages de sculpture, qui subsistent encore dans plusieurs églises de cette ville, se font toujours admirer, quoiqu'on les ait présentement dorés pour la plupart; ce qui leur a ôté cette grace & cette délicatesse, que cet habile homme leur avoit données. Il travailloit encore en 1553.

BACHERIUS *ou* BAKER, (Pierre) dominicain de Gand, professeur de théologie à Louvain, mort en 1601, âgé de 84 ans, est auteur d'un ouvrage singulier, intitulé: *Jurgium conjugale contra reformatorum gentem*, 1585, in-4°.

BACHET. *Voy.* MEZIRIAC.

BACHOVIUS, (Reinier) né à Cologne en 1544, unit le négoce à l'étude des lettres, se fit luthérien & se retira à Leipsick. Il s'appliqua aux langues, à la jurisprudence & à la théologie, & composa quelques écrits dans ces deux derniers genres. Il fut obligé de quitter Leipsick pour avoir abandonné le luthéranisme & embrassé le calvinisme. Car il en est des sectes comme des habits; quand on a quitté une fois la religion véritable, on ne sait plus à laquelle se tenir. Bachovius se retira à Heidelberg, où il exerça divers emplois. Il mourut en cette ville en 1614. Son fils, professeur de jurisprudence dans l'académie de cette ville, jusqu'à l'époque où le duc Maximilien de Baviere cassa cette université en 1622, fut ensuite long-tems sans emploi; mais s'étant fait catholique par conviction en 1629, le duc, qui avoit rétabli l'université, lui rendit sa place de professeur en droit. On a de lui: I. *Exercitationes de erroribus interpretum & de interpretibus juris*, 1624, in-fol. II. *De Pignoribus & Hypotecis*, 1627. III. *Commentaire sur la Ire. partie des Pandectes*, 1629, en latin. IV. *Observationes ad Paponis Arresta*, Francfort, 1628, in-fol. V. *Commentarii in libros Institutionum*, Francfort, 1665, in-4°.

BACHUISEN. *Voyez* BAKHUISEN.

BACHUSIUS *ou* BACHUISEN, (Guillaume) long-tems lié, ainsi que Van Espen, avec

le parti d'Arnaud & de Quesnel, & revenu ensuite à la docilité que l'on doit aux décisions de l'Eglise, a laissé un Traité intéressant sur Van Espen, Quesnel & Erkel, intitulé : *De Zegero Bernardo Van Espen*, &c. On voit dans ce Traité tout le mal que la nouvelle secte a fait dans la mission de Hollande. Bachusius est mort chanoine de Bruges en 1779.

BACICI, (Jean-Baptiste Gauli, surnommé le) peintre, né à Genes en 1639, passa à Rome dès l'âge de 14 ans. Il se mit chez un marchand de tableaux, où il eut occasion de voir le Bernin, de qui il reçut des conseils pour son art & des secours pour sa fortune. Ses premiers coups d'essai furent des coups de maître. Bacici fut dès-lors employé à de très-grands ouvrages, entr'autres à la coupole du *Jesus*, à Rome, grande machine, qu'on ne peut se lasser d'admirer. Le Bacici excelloit dans le portrait. Il fit celui d'un homme mort depuis 20 ans. Il crayonna d'abord une tête d'imagination; puis réformant peu-à-peu son ouvrage, suivant les avis de ceux qui avoient vu la personne vivante, il parvint à en faire un portrait des plus ressemblans. Bacici peignoit avec une si grande facilité, que sa main suivoit, en quelque sorte, l'impétuosité de son génie. Il avoit des idées grandes & hardies, quelquefois bizarres; ses figures ont un relief étonnant. Il étoit bon coloriste, & excelloit à rendre les raccourcis. Ses dessins sont pleins de feu, d'une touche légere & spirituelle; mais souvent incorrects; il manque quelquefois de goût dans ses draperies; mais ses ouvrages en général sont très-estimés. Le Bacici étoit fort spirituel & enjoué dans la conversation; mais son caractere vif & emporté causa le malheur de sa vie. Ayant un jour donné un soufflet à son fils en présence de ses camarades, le jeune-homme, outré de cet affront, alla se précipiter dans le Tibre. Cette perte rendit le pere inconsolable, & lui fit négliger, pendant quelque tems, l'exercice de son art. Il mourut en 1709.

BACIS, fameux devin de l'antiquité, dont le nom passa à plusieurs de ceux qui, après lui, se mêlerent de prédire l'avenir.

BACKER, (Jacques) natif d'Harlingen en Frise, cultiva la peinture à Amsterdam, & excella sur-tout dans les portraits. Il mourut en 1641.

BACON, (Roger) franciscain anglois, naquit en 1214, à Ilchester, dans la province de Sommerset. Il fut appellé le *Docteur admirable*, à raison des grands progrès qu'il fit dans l'astronomie, la chymie & les mathématiques. Son général craignant qu'il ne fît un mauvais usage de ses talens, lui défendit d'écrire, & le fit enfermer quelque tems après. Mais Bacon dissipa cette inquiétude prématurée, & convainquit ses supérieurs de sa prudence comme de son orthodoxie. Il proposa, en 1267, la correction du calendrier au pape Clément IV; mais la difficulté de l'ouvrage, qui ne réussit qu'avec beaucoup de peine plusieurs siecles après, empêcha le pape d'acquiescer à

te projet. Bacon fit de grands progrès dans la méchanique. On vit sortir de ses mains des miroirs ardens. Il proposa des idées qui mettoient sur la voie de la découverte des lunettes, des télescopes & des microscopes; mais il ne paroît pas qu'il ait connu ces instrumens, tels que nous les avons aujourd'hui. Quelques écrivains ont voulu lui faire honneur de l'invention de la poudre à canon. Il est constant que cette funeste découverte ne tarda pas à se faire; mais on doute qu'il faille attribuer à Bacon ce nouveau fléau du genre humain. Il connoissoit les effets du salpêtre: mais le salpêtre seul ne compose pas la poudre (*Voyez* SCHWARTZ Berthold). Quoi qu'il en soit, Bacon méritoit le titre d'*Admirable*, & son nom peut être mis à côté de ceux de Newton & de Leibnitz; sur-tout si l'on considere le tems où il a vécu, & les grands avantages que les savans plus modernes & plus bruyans ont eu sur lui. Avec un très-beau génie, il ne put se mettre au-dessus de quelques puérilités de son siecle: car tous les siecles ont les leurs. Il s'occupa de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, de la baguette divinatoire, & d'autres grands secrets de cette espece, comme nous nous passionnons pour le magnétisme animal, l'inoculation, les aérostats, &c. Quelques auteurs ont écrit que Bacon avoit fait une très-belle tête d'airain qui répondoit aux questions qu'on lui faisoit: ce qui à un certain point peut être vrai (*V.* ALBERT-LE-GRAND). (*) On a de lui: I. *Specula Mathematicà & Perspectiva.* Il tâche d'y résoudre divers problêmes sur les foyers des verres & des miroirs sphériques. On y trouve des réflexions sur la réfraction de la lumiere des astres, sur la grandeur apparente des objets, &c. Ces réflexions ne contribuerent pas peu au progrès de l'optique; les savans postérieurs, Newton sur-tout, en ont fait grand usage. II. *Speculum Alchemiæ.* III. *De mirabili potestate artis & naturæ.* IV. *Epistolæ cum notis.* V. *Opus majus*, in-fol. à Londres, 1733. Cet ouvrage renferme toutes les vues de Bacon sur les sciences, & on y trouve des idées très-heureuses. Il mourut à Oxford, en 1294. Naudé a pris la peine inutile de le justifier de l'accusation de magie, qui avoit été intentée contre lui par ses confreres, sans doute à raison de son alchymie & de son astrologie judiciaire, & de quel-

(*) Dans le moment que nous rédigeons cet article, on lit dans les Feuilles publiques l'annonce d'une tête d'airain qui prononce distinctement ces mots: *le Roi fait le bonheur de ses peuples, et le bonheur de ses peuples fait celui du Roi.* L'auteur de ce morceau curieux se flatte de porter ses recherches en ce genre au point de faire faire à plusieurs statues une conversation suivie entr'elles. La premiere difficulté, qui est de faire articuler des mots à un automate, étant une fois vaincue, il n'est pas plus étonnant d'en faire parler plusieurs qu'un seul. Quant à la conversation, il est inutile d'observer qu'elle ne sera suivie qu'en raison du magasin de paroles, monté et arrangé dans l'intérieur.

ques autres idées qui sortoient des regles de la bonne physique.

BACON ou BACONTHROP, (Jean) provincial des Carmes, docteur de Sorbonne, naquit à Baconthrop dans la province de Norfolck en Angleterre, & mourut à Londres vers l'an 1346. On a de lui des *Commentaires sur le Maître des Sentences*, Milan, 1611, in-fol., & un *Traité de la Regle des Carmes.* On l'appella le *Docteur résolu*, à raison de la facilité & de la solidité avec lesquelles il décidoit les questions proposées. C'étoit l'usage dans ces siecles de distinguer les docteurs célebres par des noms de caractere. De-là le *docteur subtile*, le *docteur profond*, &c.

BACON, (Nicolas) né en Angleterre d'une famille illustre, fournit avec succès la carriere des sciences, & celle des affaires d'état. La reine Elisabeth le fit secrétaire d'état, & ensuite chancelier d'Angleterre. Un jour que cette princesse alla dans sa maison d'Hertford, elle lui dit en riant : *Voilà une maison bien petite pour un homme comme vous.*—*Madame*, répondit le chancelier, *c'est la faute de Votre Majesté, qui m'a fait trop grand pour ma maison.* Bacon mourut en 1578, à l'âge de 69 ans.

BACON, (François) baron de Verulam, fils du précédent, naquit à Londres en 1560. Il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être. A un génie actif, étendu & pénétrant, il joignit l'application à l'étude, & la fréquentation de tous les gens-de-lettres de son siecle. Son pere le fit voyager au sortir du college. Il étoit à Paris en 1577; il s'y fit aimer & admirer. Pawlet, ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, en conçut une idée si avantageuse; qu'il le chargea, auprès de la reine Elisabeth, d'une commission importante. Bacon, qui n'avoit pas alors 18 ans, la remplit comme un homme de 60; consommé dans les affaires. La reine le nomma son avocat extraordinaire. Bacon, pour faire sa cour à sa bienfaitrice, justifia la condamnation du comte d'Essex, qu'il avoit flatté pendant sa vie, & dont il avoit reçu toutes sortes de bienfaits. Cette ingratitude fit autant abhorrer son caractere par le public, que les gens éclairés estimoient ses talens : il manqua plusieurs fois d'être assassiné. Dès que Jacques I eut la couronne d'Angleterre, le philosophe Bacon fut un de ses flatteurs, & il reçut pour prix de ses adulations, le titre de chancelier, après avoir exercé la charge de procureur-général. Il n'y a point de bassesses qu'il ne fit pour parvenir à cette place. Il caressa le duc de Bukingham, il encensa les autres ministres, il dénigra ses concurrens. C'est par ces indignes manœuvres qu'il réunit les titres de chancelier & de garde-des-sceaux en 1617, & ceux de baron de Verulam & de comte de S. Alban, quelques années après. Bacon, esclave du roi & de son ministre, scella des édits qui ordonnoient des exactions exorbitantes. Le peuple cria contre des impôts si injustes & si réitérés. » Accusé, dit l'auteur de sa » *Vie*, par le parlement, de vé» nalité & de corruption, il » se vit obligé de faire une ré-

» ponse particuliere à tous les » chefs de l'accusation intentée contre lui ; ce qu'il fit » le 1er. mai 1621, en confessant, dans les termes les moins » équivoques, le crime de corruption dont il étoit chargé, » en vingt-huit articles différens, en s'abandonnant entiérement à la merci des ju» ges. Il fut condamné à une » amende de quarante mille li» vres sterling ; à être enfermé » dans la tour, pour y rester » à la volonté du roi ; déclaré » en outre, pour toujours, in» capable de posséder aucune » charge ni aucun emploi dans » la république, avec défense » de siéger jamais au parlement, » & de reparoître de sa vie » dans le ressort de sa cour. » Ainsi, il perdit le grand pri» vilege de la Pairie ; sévérité » qu'on n'éprouve jamais que » dans le cas de trahison ou » de corruption ». Après un court emprisonnement dans la tour, il obtint du roi Jacques sa liberté, & fut déchargé de l'amende à laquelle le parlement l'avoit condamné. Le roi même lui accorda tout ce qu'il est au pouvoir d'un souverain d'accorder, la révocation entiere de sa sentence. Retiré dans une de ses terres, mais point dénué de tous les biens de la fortune, comme on l'a dit, il se livra en entier à l'étude, & mourut en 1626, âgé de 66 ans. Il mit dans son testament, « qu'il lais» soit son nom & sa mémoire » aux nations étrangeres » : *Car mes citoyens*, ajouta-t-il, *ne me connoîtront que dans quelque tems.* Cette proposition insérée dans une piece où l'on s'occupe naturellement de la mort & d'objets graves, a paru une vanité déplacée & peu digne de la vraie philosophie. Bacon tenoit beaucoup de l'égoïsme & de l'inconséquence des sages du XVIIIe. siecle. On a donné une magnifique édition de ses ouvrages, tant latins qu'anglois, à Londres, 1740, 4 vol. in-fol. Les principaux sont : I. *De augmento scientiarum* : ouvrage supérieur, dans lequel on trouve des observations nouvelles & profondes, ornées des agrémens de l'imagination. C'est le plan d'une *Encyclopédie* raisonnée, liée & dépendante dans toutes ses parties, dont l'exécution seroit bien différente de la compilation alphabétique qu'on nous a donnée sous ce nom, espece de *gouffre*, comme l'exprime M. Diderot lui-même, chef & directeur de cette entreprise, *où des chiffonniers jeterent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées ; bonnes, mauvaises, détestables ; vraies, fausses, incertaines ; & toujours inconséquentes & disparates.* II. Son *Novum organum scientiarum*, qui peut être regardé comme une suite du premier ouvrage. Ce livre l'a fait appeller le *Pere de la Physique expérimentale.* C'est un recueil d'idées neuves & justes, sur tout ce qui peut perfectionner la physique. III. Ses *Essais de Morale & de Politique* traduits en françois, 1734, in-12., offrent des maximes propres à tous les états, depuis le prince jusqu'au particulier. IV. La *Vie de Henri VII, roi d'Angleterre.* Cette histoire, très-estimée d'ailleurs, n'est souvent qu'un panégyrique. Bacon n'a pas toujours la simplicité du style historique ; & il n'est pas

exempt des défauts que l'on reproche aux beaux-esprits de son siecle, l'enflure & le phébus. V. *Collection des actes & des faits arrivés au parlement d'Angleterre, sous le regne d'Elisabeth*, 2 vol. in-fol., en anglois. VI. Un petit traité *De justitia universali*, Paris, 1752, chez Vincent, in-16.; & plusieurs autres ouvrages. M. Deleyre a donné l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, en 2 vol. in-12. Cet abrégé suffit pour donner une idée des qualités & des défauts de Bacon dans sa maniere d'écrire. M. Hume, en comparant Bacon avec Galilée, a donné la supériorité à celui-ci. Mais il faut avoir étrangement le goût des comparaisons, pour comparer Bacon avec un astronome, & chercher des rapports entre deux hommes, pour avoir le plaisir de dire qu'il n'y en a pas. M. Bertin a donné sa *Vie*, traduite de l'anglois, Paris, 1788, in-12. Quelque éloge qu'on y donne à Bacon, on n'y tait point ses vices; & il n'y a guere de lecture plus propre à prouver combien la philosophie est foible contre un caractere lâche & corrompu. A la fin de cette *Vie* on trouve un recueil des maximes de Bacon. La plus remarquable est » qu'une philosophie superfi- » cielle peut engendrer l'athéis- » me, mais qu'une philosophie » profonde conduit à la re- » ligion ». *Leves gustus in philosophiâ movere posse ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem reducere.* De augm. Scient. l. 1.

BACOUE *ou* BACOVE, né à Casteljeloux en Gascogne; ayant reconnu les erreurs de la religion protestante, entra dans l'ordre de S. François, & en fut tiré pour être placé sur le siege de Glandeve, & ensuite sur celui de Pamiers, où il mourut en 1694, âgé de 94 ans. Son *Poëme sur l'éducation d'un Prince*, 1671, in-4°., lui a fait un nom parmi les poëtes latins. Il y a de très-beaux morceaux. Il le publia, en 1670, à Toulouse, sous ce titre: *Delphinus, seu de prima principis institutione lib. VI*, in-4°., réimprimé à Paris, en 1685, in-8°. avec des notes, & on y joignit quelques Odes du même auteur. On a encore de lui: *Carmen panegyricum*, Toulouse, 1667, in-4°., dédié au pape Clément IX. En 1635, il avoit donné une traduction in-fol., de la *Somme de théologie* du P. Villalobo, franciscain.

BACQUERRE (Benoît de). On a de ce médecin, dont on ne sait rien d'ailleurs, un ouvrage estimé, intitulé: *Senum Medicus*, imprimé à Cologne en 1673.

BACQUET, (Jean) avocat du roi en la chambre du Trésor, à Paris, savant dans le droit françois & dans les loix romaines, est auteur de plusieurs Traités commentés par Ferriere, dont la derniere édition a paru à Lyon en 1744, 2 vol. in-fol. Sa mort, arrivée en 1597, fut causée par le chagrin qu'il eut d'avoir vu rompre en place de Greve son gendre Charpentier, lecteur & médecin en l'université de Paris, fameux ligueur.

BADÊME, (S.) Persan, issu d'une famille noble & riche, fut arrêté durant la persécution de Sapor, & emprisonné avec Nersan,

Netfan, prince d'Arie. Le courage de celui-ci s'étant démenti, on lui accorda la vie, à condition qu'il perceroit Badême d'un coup d'épée, ce qu'il exécuta ; mais il ne tarda pas à reffentir les effets de la vengeance divine. Il fut difgracié au bout de quelque tems, & perdit la vie par une mort violente, accablé de malédictions. Le corps de S. Badême fut traîné hors de la ville par les infideles : mais les Chrétiens l'ayant enlevé fecrétement, lui rendirent les honneurs de la fépulture. Quatre ans après, le Roi Sapor étant mort, fes disciples furent mis en liberté. S. Badême fouffrit le martyre le 9 avril, l'an de J. C. 376, & le 67 du regne de Sapor. Les Grecs font fa fête le 10 avril. Ses actes, écrits en fyriaque par S. Maturhas, ont été publiés par Affémani, Henfchenius & Ruinart.

BADILLAC. *Voy*. COSME.

BADIUS, (Joffe) furnommé *Afcenfius*, parce qu'il étoit né à Afche, gros bourg entre Bruxelles & Aloft, en 1462. Il étudia en Flandre & en Italie, & alla enfuite profeffer le grec à Lyon. Jean Trefchel, imprimeur de cette ville, le fit correcteur de fon imprimerie, & lui donna fa fille en mariage. Robert Gaguin, dont il avoit imprimé l'*Hiftoire de France* à Lyon, l'attira à Paris. C'eft de fa preffe qu'on a tant parlé, fous le nom de *Prælum Afcenfianum*. Il publia plufieurs auteurs claffiques, qu'il commentoit lui-même, entr'autres Horace, Virgile, Lucaie, Juvenal, Sallufte, Quintilien. Il mourut à Paris, en 1535, âgé de 73 ans, après avoir compofé plufieurs ouvrages, outre fes Commentaires, tels font : *Sylva moralis contra vitia Pfalterium B. Mariæ Virginis verfibus. Epigrammata. Vita Thomæ a Kempis. De grammatica. De confcribendis epiftolis. Navicula ftultarum mulierum*, 1502, in-4°.

BADIUS, (Conrad) fils du précédent, fe fit calvinistre, & fe retira à Geneve, où il fe diftingua comme imprimeur & comme auteur. Robert Etienne, fon beau-frere, proteftant comme lui, le fuivit 3 ans après. Ils y publierent de concert plufieurs éditions fort recherchées. Il mourut vers l'an 1566. Badius traduifit en françois le 1er. vol. de l'*Alcoran des Cordeliers*, l'augmenta d'un 2e., & l'accompagna de notes, 1560, in-12., Amfterdam, 1734, 2 vol. in-12. avec fig. de Bernard Picart. Ces notes font courtes ; mais fort vives, fouvent outrées, au jugement même de Profper Marchand, qui n'eft pas lui-même un auteur fort modéré. *Voyez* ALBERT (Erafme) & ALBIZI.

BADUILLA. *Voy*. TOTILA.

BAENGIUS, (Pierre) né à Helfingborg en Suede, l'an 1633, enfeigna la théologie à Abo, devint enfuite évêque de Wybourg, où il mourut en 1696. On a de ce prélat luthérien, I. un Commentaire fur l'épitre de S. Paul aux Hébreux, Abo, 1671, in-4°. II. *Vie de S. Anfchaire*. III. *Hiftoriæ Sueco-Gothicæ ecclefiafticæ*. IV. *Une chronologie facrée*. V. Des ouvrages polémiques. Ils font tous écrits en latin ; mais remplis de préjugés de fecte. On diroit que l'auteur a voulu faire la parodie

de tout ce qui a été dit ſur ces matieres par les Catholiques.

BAERT, (François) jésuite, né à Ipres en 1651, fut envoyé à Anvers, en 1681, pour travailler aux *Acta Sanctorum*. Il donna les Actes de pluſieurs Saints de Bretagne qui étoient difficiles à débrouiller. Le commentaire qu'il donna ſur la Vie de S. Baſile-le-Grand, fait connoître ſon érudition. Il parcourut les bibliotheques d'Allemagne, & en rapporta des monumens utiles. Il mourut le 27 octobre 1719.

BAGLIVI, (George) né à Lecce dans le royaume de Naples, en 1668, docteur en médecine de Padoue, profeſſeur de chirurgie & d'anatomie à Rome, membre de la ſociété royale de Londres, s'étoit fait une grande réputation dans le monde ſavant, lorſque la mort l'enleva en 1706, à l'âge de 38 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages de médecine eſtimés, dont les meilleures éditions ſont celles de Paris, en 1711, in-4°., & de Lyon, 1765, in-4°. Baglivi avoit voyagé dans toute l'Italie. Il avoit fréquenté les hôpitaux & les académies. Les ſpéculations de la théorie ſont appuyées, chez lui, ſur les expériences de la pratique.

BAGNI, (Jean-François) d'une famille diſtinguée de Florence, naquit en 1565. Les papes Clément VIII, Grégoire XV & Urbain VIII, l'employerent dans pluſieurs affaires importantes. Il fut fait cardinal, & mourut en 1641, regretté de tous les gens-de-lettres dont il avoit été le protecteur. Naudé fut ſon bibliothécaire.

BAGNOLI, (Jules-Céſar) né à Bagna-Cavallo dans le Ferrarois, ſe diſtingua parmi les poëtes Italiens. Michel Perreti, prince de Venafre, neveu de Sixte V, le combla de bienfaits. Il mourut vers 1600. La *Tragédie des Aragonois*, & le *Jugement de Pâris*, ont encore quelques lecteurs en Italie. Le travail ſe fait trop ſentir dans ſes ouvrages.

BAGOAS, eunuque Egyptien, général & favori du roi de Perſe Artaxercès Ochus, empoiſonna ſon maître, pour venger la mort du bœuf Apis, dieu d'Egypte, que ce prince avoit fait apprêter par ſon cuiſinier. Après avoir fait périr Ochus par le poiſon, il donna ſon corps à manger à des chats, & fit faire de ſes os des manches de couteaux & des poignées d'épées. Il plaça ſur le trône Arſès, le plus jeune des fils du roi mort, qui ne voulant pas ſe laiſſer gouverner par ſon eunuque, fut aſſaſſiné comme ſon pere. Il mit enſuite la couronne ſur la tête de Darius Codoman, dont il voulut encore ſe défaire; mais ce roi le prévint en le faiſant mourir, vers l'an 336 avant J. C.

BAGOAS, eunuque Perſan, pour lequel Alexandre-le-Grand, qui ſe diſoit fils de Jupiter, eut le même attachement que ſon prétendu pere avoit pour Ganymede. Orſinès, ſeigneur perſan, deſcendu de Cyrus, oſa le traiter de concubine; l'eunuque, que le vainqueur de l'Aſie devenu efféminé, imbécille & cruel, laiſſoit régner ſous ſon nom, s'en vengea, en produiſant contre Orſinès de faux témoins, qui le firent condamner à la mort. Après

cela il n'y a pas tant de sujet à disputer, comme font les historiens sur la nature de l'attachement qu'avoit le héros Macédonien pour Epheſtion.— Il eſt à propos de remarquer que *Bagoas* n'eſt pas tant un nom propre d'homme qu'un nom qui ſignifie un eunuque; c'eſt pour cela qu'on le trouve ſouvent dans les hiſtoires de l'Orient.

BAGOT, (Jean) jéſuite, né à Rennes en 1590, enſeigna la philoſophie & la théologie ſucceſſivement, fut cenſeur des livres à Rome, enſuite ſupérieur de la maiſon profeſſe à Paris, où il mourut le 22 Août 1664; il eſt auteur d'un ouvrage intitulé: *Apologeticus fidei*, 2 vol. in-fol. Paris, 1645; livre ſavant, mais diffus.

BAHIER, (Jean) prêtre de l'oratoire, natif de Châtillon, mort ſecrétaire de ſa congrégation en 1707, eut un nom parmi les poëtes latins. On peut voir un de ſes morceaux dans les *Poéſies diverſes*, recueillies par Loménie de Brienne. Son poëme *Fuquetius in vinculis*, compoſé lorſque le ſur-intendant Foucquet fut arrêté, eut du cours dans ſon tems.

BAIARD. *Voy* BAYARD.

BAJAZET I, empereur des Turcs, fils & ſucceſſeur d'Amurat I en 1389, fut appellé l'*Eclair*, à cauſe de la rapidité de ſes conquêtes. Prévoyant que ſes grands deſſeins l'obligeroient de s'éloigner de ſa capitale, & ne voulant point que ſes ſujets profitaſſent de ſon abſence pour donner l'empire à un autre, il fit étrangler Jacob ſon frere aîné; traitement qui, ſuivant Chalcondile, étoit déja en uſage parmi les princes de ſa nation. Il enleva d'abord aux Chrétiens, en 1391-92 & 93, la Bulgarie, la Macédoine, la Theſſalie; ſubjugua preſque toutes les provinces des princes Aſiatiques, & aſſiégea Conſtantinople, qu'il ne put emporter. Sigiſmond, roi de Hongrie, à qui l'empereur Manuel Paléologue avoit fait demander du ſecours, propoſa une croiſade contre Bajazet. La France ſe joignit à lui, & envoya Jean, comte de Nevers, couſin-germain du roi, avec 2000 gentilshommes. Mais cette armée chrétienne fut entiérement défaite l'an 1396, près de Nicopolis en Bulgarie. La plupart furent pris, tués ou noyés. Le comte de Nevers fut mené à Pruſe chargé de fers. L'empereur Turc, enflé de ces avantages, alla s'oppoſer aux progrès du fameux Tamerlan. Ce héros lui envoya une ambaſſade, que le Turc reçut avec fierté. Tamerlan marcha contre lui, & le défit près d'Angoury ou Ancyre, l'an 1402. Muſtapha, aîné de Bajazet, fut tué en combattant; Bajazet lui-même fut fait priſonnier. Son vainqueur lui demanda ce qu'il auroit fait de lui, ſuppoſé qu'il eût été vaincu? *Je t'aurois enfermé*, lui dit le Turc, *dans une cage de fer.* — *Je ſuis donc en droit*, reprit le Tartare, *de t'y mettre auſſi;* & tout de ſuite il l'y fit enfermer. Bajazet, auſſi fier dans ſa cage qu'à la tête de ſes armées, comptoit toujours que ſes fils viendroient le délivrer; mais ſes eſpérances étant fruſtrées, il ſe caſſa la tête contre les barreaux de ſa cage, en 1403. Petis de la

Croix, fondé sur quelques auteurs Arabes & Persans, le fait mourir d'apoplexie, dans le camp de Tamerlan, en 1397; outre que ce récit renferme un anacronisme, il est contraire à tous les historiens grecs & latins. Voltaire s'est aussi élevé contre la narration de la cage de fer, pour des raisons que la saine critique regardera toujours comme des frivolités. *Voyez* TAMERLAN.

BAJAZET II, fils de Mahomet II, succéda à son pere en 1481. Zizim, son frere cadet, favorisé par la plupart des seigneurs, lui disputoit la couronne; mais il le chassa de l'Asie, l'obligea de se réfugier en Occident, où il mourut (dit-on) de poison en 1495. Bajazet enleva quelques terres aux Vénitiens; mais il fut moins heureux en Egypte. Les Janissaires, gagnés par son fils Sélim, l'obligerent de lui céder le trône. Ce fils dénaturé, pour s'assurer encore mieux de la couronne, fit empoisonner son pere en 1512, par son médecin, qui étoit un Juif. Il avoit alors 60 ans. La réparation des murs de Constantinople, & des édifices superbes, font des monumens de sa magnificence. La lecture des livres d'Averroès le détourna des affaires, sans lui inspirer un caractere plus doux & plus humain; il est vrai qu'elle n'étoit guere propre à produire cet effet.

BAIER, (Jean-Jacques) célebre médecin, né à Iène en 1677, pratiqua son art dans différentes villes d'Allemagne, entr'autres dans Nuremberg, Ratisbonne & Altorf. Il fut professeur dans cette derniere ville, membre de l'académie des curieux de la Nature, en 1720. Il en devint président l'an 1730, & mourut à Altorf le 14 juillet 1735. Il a donné: I. *Thesaurus Gemmarum affabrè sculptarum collectus à J. M. ab Ebermayer*, Nuremberg, 1720, in-fol. II. *Horti medici Acad. Altorf. Historia*, Altorf, 1727, in-4°. III. Quantité de Dissertations ou Theses sur des plantes particulieres, in-4°., depuis 1710 jusqu'en 1721.

BAIF, (Lazare de) abbé de Charroux & de Grénetiere, conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, naquit dans la terre de Pins, proche de la Fleche, d'une famille noble, & mourut en 1547. François I l'envoya ambassadeur à Venise l'an 1530, & l'employa en diverses autres occasions. On a de lui: *De re vestiaria*, & *De re navali*, imprimés à Bâle en 1541, in-4°.; savans écrits, mais sans ordre & sans choix.

BAIF, (Jean-Antoine de) fils naturel de l'abbé de Grénetiere, né à Venise en 1530 pendant l'ambassade de son pere, fit ses études avec Ronsard. Ils s'adonnerent l'un & l'autre à la poésie françoise; mais ils la défigurerent tous les deux par un mêlange barbare de mots tirés du grec & du latin. Baïf voulut introduire dans les vers françois, la cadence & la mesure des vers grecs & latins; mais ses efforts furent inutiles. *Ce rimeur étoit un fort bon homme*, suivant le cardinal du Perron; *mais un fort mauvais poëte.* Sa versification est dure, incorrecte & rampante. C'est le premier qui établit à Pa-

ris une espece d'académie de musique : Charles IX & Henri III s'y trouvoient très-souvent. Baïf mourut en 1592. Il y a de tout dans ses ouvrages, qui parurent à Paris en 1572, 2 vol. in-8°., du sérieux, du comique, du sacré, du profane, plus d'abondance & de variété que de jugement.

BAIL, (Louis) docteur de Sorbonne, & sous-pénitencier de Paris, né à Abbeville, est auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns sont estimés. I. L'*Examen des Confesseurs*, livre inexact, 3 vol. in-12. II. Une *Bibliotheque des Prédicateurs*, en latin, sous ce titre : *Sapientia foris prædicans*, où il donne en abrégé la vie des plus célebres prédicateurs, & montre en quel genre ils ont excellé. III. *Summa Conciliorum*, Paris, 1672, 2 vol. in-fol. IV. *De beneficio crucis*, Paris, 1653, in-8°., où il combat victorieusement les erreurs de Jansenius. V. *Philosophie affective*, 1657, in-12.

BAILE, (Louis) prédicateur du roi Jacques Stuart, est connu parmi les Protestans d'Angleterre, par un livre intitulé : *Pratique de la piété;* ouvrage sec & assez peu lu.

BAILE. *Voyez* BAYLE.

BAILLET, (Adrien) né en 1649 à la Neuville, village près de Beauvais, d'une famille obscure, fit ses premieres études dans un couvent de Cordeliers voisin de sa patrie. Il étudia ensuite au college de la ville de Beauvais, & y régenta les humanités. Quelque temps après il fut fait prêtre & curé ; mais il quitta sa cure, pour se livrer tout entier à l'étude. Lamoignon, à qui il fut recommandé par Hermant, le fit son bibliothécaire. Il mourut chez ce magistrat en 1706, à l'âge de 57 ans. Toute sa vie fut remplie par la lecture ou par la composition. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : I. *Jugemens des Savans sur les principaux ouvrages des auteurs*, qui parut en 9 vol. in-12., en 1685 & 1686. Il y a de très-bonnes regles de critique dans le premier volume ; mais l'auteur ne les suit pas toujours. Les 3 volumes suivans roulent sur les imprimeurs, les auteurs des dictionnaires, les traducteurs françois & latins. Il publia ensuite 5 vol. sur les poëtes. Ménage, qu'il avoit critiqué assez vivement, lui opposa l'*Anti-Baillet* en 2 vol. in-12, à la Haye. Si on en croit l'auteur des *Trois Siecles*, le tort n'étoit pas du côté de Baillet. « Cette » compilation, dit ce critique, » lui attira beaucoup d'enne- » mis, comme s'il n'étoit pas » permis d'apprécier les pro- » ductions des auteurs, quand » ils les soumettent au juge- » ment du public par la voie de » l'impression. *Ménage* sur-tout » fut offensé de la liberté, ou, » pour mieux dire, de la jus- » tice avec laquelle il s'étoit » expliqué à son sujet ; mais » les lecteurs furent du parti » de Baillet, & seront toujours » de celui de quiconque, sans » humeur & sans partialité, » fera connoître les défauts de » chaque écrivain, sans lui rien » dérober de la gloire qu'il mé- » rite pour ce qu'il a composé » de bon ». Baillet répliqua à Ménage par les *Anti* ou *les*

Satyres personnelles. Les *Auteurs déguisés*, les *Enfans devenus célebres*, furent publiés à-peu-près dans le même tems. La Monnoie a rassemblé tous ces différens morceaux dans son édition des *Jugemens*, Paris, 1722, 7 vol. in-4°., Amsterdam, 1725, 17 vol. in-12. L'éditeur a revu, corrigé & augmenté cet ouvrage, inexact dans beaucoup d'endroits, quoique plein par-tout d'une érudition profonde. Les critiques que Baillet essuya, l'empêcherent de continuer ses *Jugemens*. Nous n'en avons que la 1ere. partie, & le 1er. article de la seconde. Il en avoit promis six, qu'il laissa en manuscrit. II. *De la dévotion à la Ste. Vierge, & du culte qui lui est dû*, in-12. Ce livre excita quelque rumeur dans sa naissance : il y désapprouve bien des pratiques que l'église semble autoriser ou du moins tolérer; mais comme il peut y avoir dans cette matiere, comme dans toute autre, des abus & des excès, l'ouvrage de Baillet étoit à bien des égards propre à les corriger ou à les prévenir. On l'a peut-être jugé un peu trop sévérement, sans doute par la crainte que d'une extrêmité il n'entraînât dans une autre. III. *La Vie de Descartes*, in-4°., pleine de recherches minutieuses. Il en publia un Abrégé, in-12., où il y avoit moins de ces bagatelles savantes, qu'il avoit entassées dans le grand ouvrage. IV. *Les Vies des Saints*, en 4 vol. in-fol., 10 vol. in-4°., ou 17 in-8°., un pour chaque mois, 2 pour les fêtes mobiles, un pour la chronologie des Saints, un pour la topographie, un pour les Saints de l'Ancien Testament. Ce livre écrit d'un style inégal, diffus & peu correct, mécontenta les dévots, & déplut à quelques égards à plusieurs savans, qui trouverent que Baillet avoit poussé trop loin la guerre qu'il faisoit aux Légendes. Les Bollandistes l'appellent un critique outré (*hypercriticus*); & l'on ne peut disconvenir que plusieurs de ses observations n'aient un air de raffinement qui tient de la chicane. V. Les *Vies de Richer*; de *Godefroi Hermant*; de *Saint Etienne de Grammont*, chacune in-12. VI. L'*Histoire des démêlés du pape Boniface VIII, avec Philippe-le-Bel, roi de France*, in-12., savante & curieuse. VII. Le *Catalogue*, en 32 vol. in-fol. de la bibliotheque confiée à ses soins : il n'a jamais été imprimé. VIII. *Relation curieuse & nouvelle de Moscovie*, in-12., Paris, 1698. IX. *Histoire de Hollande*, depuis la treve de 1609, où finit Grotius, jusqu'à la paix de Nimegue, sous le nom de *la Neuville*, en 4 vol. in-12., 1693. X. *De la conduite des ames*, 1695.

BAILLEUL, (Nicolas) marquis de Château-Gontier, président du parlement de Paris, fut surintendant des finances, qu'il connoissoit bien moins que la jurisprudence, depuis 1643 jusqu'en 1648. Il eut sous lui pour contrôleur-général Emeri, connu par ses déprédations. Bailleul mourut en 1652.

BAILLI, (Roch) connu sous le nom de *La Riviere*, premier médecin de Henri IV, naquit à Falaise, & mourut à Paris en 1605. On a de lui un

traité intitulé : *Demonsterion*, *sive 300 Aphorismi continentes summam doctrinæ Paracelsicæ*; & un *Traité de la Peste*, en 1580. Ces ouvrages sont peu connus, même par les gens de l'art. Son *Demonsterion*, contenant la doctrine du visionnaire & empirique Paracelse, fut traduit en françois, & imprimé à Rennes en 1578, in-4°. Cette traduction est rare.

BAILLI ou BALLY, (Philibert-Albert) provincial des Barnabites, & assistant du général, nommé ensuite à l'évêché d'Aost, avoit occupé, avant de quitter le monde, la place de secrétaire d'état du duc de Savoie, Victor Amédée I. Il se distingua par ses talens pour la chaire & pour la controverse. On a de lui des ouvrages dans ces deux genres; & un recueil de vers pieux, sérieux & burlesques, qu'il intitula : *Le Poëte mêlé*. Les gens de goût n'ont guere été satisfaits de ce mêlange. Il mourut en 1691.

BAILLOU, (Guillaume de) médecin de Paris, né au Perche, vers 1538, & mort en 1616. Henri IV lui donna le titre de premier médecin du dauphin son fils. Il argumentoit avec tant de force, qu'on l'appelloit le *Fléau des Bacheliers*. La médecine lui eut de grandes obligations. C'est un des premiers qui l'aient réduite à ce qu'elle a d'utile. Nous avons de lui *Consiliorum Medicinalium libri duo*, à Paris, 1635, in-4°. Ce recueil renferme un traité *De calculo*, qu'on consulte encore. Ses Œuvres ont été réimprimées à Geneve en 1762, 4 vol. in-4°. Baillou étoit un vrai philosophe, & il préféra toujours les douceurs de la vie privée aux honneurs dangereux de la cour.

BAILLY, (Sylvain) académicien de Paris, débuta dans le monde littéraire par son *Histoire de l'Astronomie ancienne*, Paris, 1776, in-4° : mauvais roman de physique, imaginé pour donner au monde une antiquité contraire à tous les monumens sacrés & profanes, à la nature & à l'aspect du globe. Il place tout bonnement la Sibérie sous la zône torride pendant je ne sais combien de siecles, & croit y trouver les restes d'un peuple nommé *Tschuden*, pere de tous les arts. Il ne raisonne pas mieux dans ses *Lettres sur l'origine des Sciences*, 1777, in-8°, & dans ses *Lettres sur l'Atlantide*, 1779, in-8°; & il se rendit plus ridicule encore par son *Histoire de l'Astronomie Indienne*, 1786, in-4°. Ses creuses imaginations, qu'on appelloit *les Féeries de M. Bailly*, firent l'objet des divertissemens & des plaisanteries des gens sensés : peu d'écrivains les jugerent dignes d'être réfutées (*). Cependant l'auteur de l'*Histoire de la révolution de France* (Montjoye), donne une autre raison du si-

(*) J'ai cru devoir faire une exception à ce mépris, raisonnable si l'on veut et certainement commode : il est des gens crédules qui lisent machinalement, et pour lesquels tout est bon ; c'est pourquoi j'ai dans l'occasion relevé des erreurs dont les conséquences ne m'ont pas paru indifférentes. *Journ. hist. et littér.*, 1 juin 1776, pag. 171. — 15 juin 1777, pag. 260. — 15 avril 1779, pag. 562. — 15 mai 1780,

lence que les critiques ont gardé. « Comme il ne donnoit, » dit-il, ses livres au public » qu'après en avoir long-tems » confié le manuscrit à ceux » qui dirigeoient l'opinion, & » leur avoit laissé la liberté » d'y faire tous les changemens » qu'ils jugeroient à propos; il arrivoit que, lorsque » ces livres paroissoient, chacun » de ceux qui auroient pu » les critiquer, les regardant » comme sa propre production, » la satyre n'ôtoit rien » à la gloire de l'auteur ». Mais que penser d'un auteur qui n'a point d'idée en propre, & qui abandonne ses écrits aux caprices de ceux qui dirigent l'opinion? Le même historien en fait le portrait suivant. « L'extérieur » de Bailly est l'image » de son caractere. Toutes les » parties de son visage, toutes » les formes de son corps sont » dessinées avec roideur & à » longs traits. Sa chevelure » longue & touffue surcharge » plus qu'elle n'orne sa tête; » son front se développe sans » grace; ses yeux noirs sont » sans feu, ses joues sans couleur, » sa bouche sans expression; » & cet ensemble présente » une physionomie inanimée. » Je ne doute point que » si le célebre physionomiste » de ce siecle, si l'observateur » Lavater eût vu Bailly, il ne » se fût écrié : *Voilà l'image de* » *la stupidité* ». Rebuté de se voir la fable & le jouet des vrais savans, il voulut jouer un rôle sur un autre théâtre, & intrigua si bien qu'il devint maire de Paris en 1789, au commencement de la révolution. Il présida aux premiers massacres, & se conduisit au milieu de ces scenes atroces avec une indifférence cérémonielle & un ton patelin, qui déceloit une ame froidement scélérate. S'étant enrichi des dépouilles des malheureux, au point d'acheter une terre de 600,000 livres, il attira l'attention des sans-culottes. Arrêté au Mans, il fut conduit à Paris, où accusé d'être entré dans quelques vues contraires à la république, il périt sous la guillotine le 11 novembre 1793. Un poëte, qui peut-être croyoit à ses féeries, lui a fait cette épitaphe :

De l'Atlantide il sut deviner les désastres,
Et prédire le sort au globe destiné;
Mais il ne sut pas lire, en consultant les astres,
Qu'il devoit être un jour guillotiné.

BAINES, (Rodolphe) évêque de Conventri & de Lichfield en Angleterre, du tems de la reine Marie, après avoir été professeur de la langue hébraïque à Paris. La reine Élisabeth le dépossèda de son évêché au commencement de son regne, & il mourut bientôt après en 1560. On a de lui : I. *Commentaire sur les Proverbes*, 1555 in-fol. II. *Grammaire hébraïque*, Paris, 1550, in-4°.

BAIUS ou BAY, (Michel de) naquit à Melin dans le territoire d'Ath, en 1513. L'em-

pag. 125. — 15 septembre 1787, pag. 95. — *Examen impartial des Epoques*, n°. 67, 164, 178, 186 : tout l'ouvrage renverse le fondement de sa physique romanciere.

pereur Charles-Quint le choisit pour professer l'Écriture-Sainte dans l'université de Louvain en 1551. Il fut ensuite chancelier de ce corps, conservateur de ses privileges, & inquisiteur-général. L'université fit choix de lui, de concert avec le roi d'Espagne, pour le députer au concile de Trente, avec Jean Hessels, avec lequel il avoit lié une étroite amitié, cimentée par l'analogie de leur maniere de penser. Une partie de ses opuscules avoit déja été publiée. Dès 1552, Ruard Tapper, Josse Ravestein, Richtou, Cunner & d'autres docteurs de Louvain, s'éleverent contre Baïus & Hessels, qui répandoient les premieres semences de leurs opinions. En 1560, deux gardiens des Cordeliers de France en déférerent dix-huit articles à la faculté de théologie de Paris, qui les condamna par la censure du 27 juin de la même année. en 1567, parut la bulle de Pie V du premier octobre, portant condamnation de soixante-seize propositions qu'elle censuroit *in globo*, mais sans nommer Baïus. Le cardinal de Grandvelle, chargé de l'exécution de ce décret, l'envoya à Morillon, son vicaire-général, qui le présenta à l'université de Louvain, le 29 décembre 1567. La bulle fut reçue avec respect, & Baïus parut d'abord s'y soumettre; mais ensuite, il écrivit une longue apologie de sa doctrine, qu'il adressa au pape, avec une lettre du 8 janvier 1569. Pie V, après un mûr examen, confirma, le 13 mai suivant, son premier jugement, & écrivit un bref à Baïus, pour l'engager à se soumettre sans tergiversation. Baïus, à l'exemple de tous les novateurs, hésita quelque tems, & se soumit enfin, en donnant à Morillon une révocation des propositions condamnées. Ses principales erreurs étoient: « Que depuis la » chûte d'Adam, toutes les » œuvres des hommes faites » sans la grace, sont des péchés: » Que la liberté, selon l'Ecriture-Sainte, est la délivrance » du péché; qu'elle est compatible avec la nécessité; que » les mouvemens de cupidité, » quoiqu'involontaires, sont » défendus par le précepte, & » qu'ils sont un péché dans les » baptisés, quand ils sont re» tombés en état de péché: » Que le péché mortel n'est » point remis par une contri» tion parfaite qui renferme le » vœu de recevoir le baptême » ou l'absolution, si l'on ne les » reçoit réellement: Qu'on » peut mériter la vie éternelle » avant d'être justifié, &c. ». Après la mort de Josse Ravestein, arrivée en 1570, Baïus & ses disciples remuerent de nouveau. Grégoire XIII, pour mettre fin à ces troubles, donna une bulle le 29 janvier 1579, en confirmation de celle de Pie V son prédécesseur, & choisit, pour la faire accepter par l'université de Louvain, François Tolet, jésuite, & depuis cardinal. Alors Baïus rétracta ses propositions, & de vive voix, & par un écrit signé de sa main, daté du 24 mars 1580. Dans les huit années suivantes, jusqu'à la mort de Baïus, les contestations se réveillerent, & ne furent assoupies que par un corps de doctrine dressé par les théologiens de Louvain, & adopté

par ceux de Douai. Jacques Janson, professeur de théologie à Louvain, voulut ressusciter les opinions de Baius, & en chargea le fameux Cornélius Jansenius son éleve, qui dans son ouvrage intitulé *Augustinus*, a renouvellé les principes & la plupart des erreurs de Baius. Quesnel a répété ensuite mot pour mot dans les *Réflexions morales*, un grand nombre de propositions condamnées par Pie V & Grégoire XIII. Baïus aimoit les opinions singulieres; car dans son *Traité sur le peché originel*, il s'efforce de prouver que si, entre les hommes, les uns ont des passions plus fortes que les autres, c'est qu'en naissant ils ont participe davantage au péché originel: & l'on peut dire que tout l'ensemble de son systême prouve la singularité de son esprit & son goût pour les paradoxes. » Car ce systême, comme » le remarque solidement un » théologien célebre, est un » composé bizarre de péla» gianisme, quant à ce qui re» garde l'état de nature inno» cente; de luthéranisme & de » calvinisme, pour ce qui con» cerne l'état de nature tom» bée. Quand à l'état de na» ture réparée, les sentimens » de Baius sur la justification, » l'efficacité des sacremens & » le mérite des bonnes œuvres, » sont directement opposés à » la doctrine du Concile de » Trente; ils ne pouvoient évi» ter les différentes censures » qu'ils ont essuyées ». Baïus mourut le 19 septembre 1589. Il fonda un college par son testament, c'est-là son meilleur ouvrage. On a recueilli ses œuvres en 1696, in-4°., à Cologne, c'est-à-dire, en Hollande. Quesnel & le P. Gerberon en furent les éditeurs. Ce receuil fut condamné à Rome, le 8 mai 1697. Son neveu (Jacques BAIUS) aussi docteur de Louvain, & président du college de Savoie, mort en 1614, a laissé un *Traité de l'Eucharistie*, imprimé en cette ville, in-8°., 1605, dédié à S. François de Sales; & un *Catéchisme*, in-fol. Cologne, 1620. Il a fait aussi l'éloge funebre de son oncle, où il assure que le défunt lui a apparut dans un état de gloire. *Voyez* l'Histoire du Baianisme, par le P. du Chesne.

BAIZE, (Noël-Plilippe) Prêtre de la Doctrine Chrétienne, naquit à Paris en 1672, & mourut en 1747, dans la maison de S. Charles, dont il étoit bibliothécaire. Les savans, & en particulier l'abbé Bignon, ont beaucoup loué l'ordre & l'exactitude du Catalogue de la bibliotheque confiée à ses soins. On a de lui quelques autres petits écrits.

BAKAREEL. *Voyez* BACCARELLES.

BAKER, (Thomas) auteur de la *Clef Geometrique*, étoit anglois. Il menoit une vie studieuse & retirée, & mourut l'an 1690. Outre cet ouvrage, on a de lui d'autres livres qui ont rendu son nom respectable parmi les physiciens & les géometres les plus éclairés.

BAKER, (Richard) né dans le comté d'Oxford, dont il fut grand schérif en 1621, est auteur de l'*Histoire d'Angleterre*, Londres, 1641, in-fol., en anglois. Elle s'étend jusqu'à la mort de Charles I. Elle a été

continuée ensuite jusqu'au regne de George I, Londres, 1730. Baker a aussi donné une Explication de l'Oraison Dominicale, estimée en Angleterre.

BAKUISEN, (Ludolf) peintre & graveur, né en 1631, dans la ville d'Embden, au cercle de Westphalie, mourut en 1709. Un goût naturel le guida dans ses premiers essais. Ses productions étoient dès-lors recherchées, quoiqu'il n'eût pas encore appris les élémens de son art. Il cultiva ses talens, & d'habiles maîtres le dirigerent dans ses études. Cet excellent artiste consultoit beaucoup la nature, & la rendoit avec précision dans ses ouvrages. Il a représenté des Marines, sur-tout des Tempêtes. Son coloris est suave & harmonieux, son dessin correct, ses compositions pleines de feu. On fait un cas infini des ses dessins; ils sont d'un effet piquant, & admirables par la propreté du lavis. Il a gravé, à l'eau-forte, quelques vues maritimes.

BALA *ou* BALAS. *Voyez* ALEXANDRE.

BALAAM, prophete, mais prévaricateur & infidele; selon d'autres, faux prophete, jongleur & magicien; fils de Beor ou Bosor, étoit, selon la plus commune opinion, de Pethor ou Pathura sur l'Euphrate; il suivit les ambassadeurs de Balac, roi des Moabites, qui l'avoit envoyé chercher pour maudire le peuple d'Israël. Un ange l'arrêta au milieu du chemin, tenant une épée nue. L'ânesse sur laquelle il étoit monté, ne voulut plus avancer, parla miraculeusement pour condamner la cruauté de son maître qui l'assommoit; & l'ange ordonna à Balaam de ne dire que ce que Dieu lui mettroit dans la bouche. Les incrédules ont fait des railleries insipides sur le langage de cette brute, qui n'est cependant pas bien difficile à expliquer. Celui qui donne le mouvement à toute la nature, l'imprima pour un instant à l'organe d'un animal, comme il eut pu l'imprimer à quelque être inanimé. On ne voit pas pourquoi il seroit plus indigne de Dieu de faire parler un animal, que de faire entendre une voix en l'air ou de se servir d'un autre signe pour intimer ses volontés. « Je ne sais, dit » un auteur, si ceux qui ont » plaisanté sur ce langage d'un » animal, ont réfléchi que nous » faisons parler tous les jours » les pies & les merles : ils » croient sans doute la divine » puissance moins efficace que » nos leçons ». L'apôtre Saint Pierre remarque que Dieu choisit ce moyen d'avertir Balaam, comme le plus propre à faire rentrer en lui-même ce prophete aveugle & insensé, confondu par l'organe d'une brute. *Correptionem habuit suæ vesaniæ : subjugale mutum animal, hominis voce loquens, prohibuit prophetæ insipientiam.* 2. Pet. 2. Si ce furieux n'en parut point effrayé, c'est que sa colere lui ôta l'usage de la réflexion. Ceux qui le font magicien, disent qu'apprivoisé avec les opérations de l'art qu'il professoit, il regarda d'abord cet événement comme l'effet de quelque puissance maligne évoquée par ses adversaires. Quoi qu'il en soit, Balaam étant ar-

rivé chez Balac, ne prononça sur les Hébreux que des bénédictions, au lieu des malédictions que celui-ci avoit demandées. Il prédit *qu'il sortiroit une étoile de Jacob & un rejeton d'Israël*, &c. Le roi, trompé dans son attente, renvoyoit le devin sans présens; lorsque cet homme avare lui conseilla d'engager les Israélites dans l'idolâtrie & l'impudicité, l'assurant qu'alors abandonnés des secours de Dieu, ils deviendroient la proie de leurs ennemis. Ce conseil ne fut que trop suivi. Les filles Moabites inviterent les Hébreux aux fêtes de Beelphegor, où livrés à tous les crimes, ils abandonnerent Dieu & en furent abandonnés. Dieu ordonna à Moïse d'en tirer vengeance; les Israélites prévaricateurs furent mis à mort par leurs propres freres qui étoient demeurés fideles, & Balaam fut enveloppé dans le carnage que l'on fit des Madianites, qui avoient été plus ardens que les Moabites à corrompre les Hébreux. Les savans ont pris occasion de l'histoire de Balaam, de traiter une question, qui est de savoir si Dieu peut se servir de personnages vicieux, même des infideles & des idolâtres, pour prédire l'avenir. Plusieurs exemples allégués dans l'Ecriture-Sainte, prouvent que Dieu l'a fait par d'autres que par Balaam. Le prophête Michée (c. 3,) accuse quelques-uns de ses confreres de prophétiser pour de l'argent; il ne dit pas néanmoins que c'étoient de faux prophetes. Dans le livre de Daniël (c. 2), nous voyons que Dieu envoye un songe prophétique, à Nabuchodonosor, prince idolâtre, quoiqu'il connût le vrai Dieu. Jesus-Christ (*Matt.* 7) dit qu'au jour du jugement il réprouvera des hommes qui se vanteront d'avoir prophétisé & fait des miracles en son nom. S. Jean (c. 11) nous apprend que Caïphe, en qualité de pontife, prophétisa que Jesus-Christ mourroit non-seulement pour sa nation, mais pour rassembler les enfans de Dieu: prédiction qu'il fit probablement sans le vouloir, & sans en comprendre le sens.

BALAC, le même dont on a parlé dans l'article précédent, fut tué par les Israélites, l'an 1461 avant J. C.

BALACE, préfet de l'empereur Constance, persécuta cruellement les Catholiques qui s'opposerent à Grégoire-le-Cappadocien, usurpateur du siege d'Alexandrie lors de l'expulsion de S. Athanase. On flagella les prélats qui eurent le courage de résister à l'hérésie & au schisme, & on les chargea de chaînes. Le S. évêque Protamon, qui avoit perdu un œil pour la foi, sous la tyrannie des païens, fut si rudement frappé sur la tête, qu'il consomma son martyre peu de tems après. Les mêmes violences s'exercerent dans les monasteres de la Thébaïdes; vierges & solitaires, tout fut traité sans humanité, comme sans pudeur. L'horreur du crime & l'esprit de Dieu saisirent S. Antoine: il écrivit à Balace d'un ton de prophête, qu'il voyoit la vengeance divine prête à s'appesantir sur sa tête sacrilege, s'il ne cessoit de persécuter les serviteurs de J. C.

L'impie fit un grand éclat de rire en lisant cette lettre, la jeta par terre, & cracha dessus, sans nul égard à la dignité de son propre rang. Puis s'adressant au porteur, il le chargea de dire au Saint, que puisqu'il prenoit tant d'intérêt aux monasteres, il alloit le visiter lui-même. Cinq jours n'étoient pas écoulés, que la vengeance divine éclata; Balace se trouvoit à cheval, à côté du vicaire d'Egypte. Les deux chevaux commencerent à se jouer ensemble, & les maîtres s'en amusoient, loin d'en prendre aucune inquiétude. Tout-à-coup le cheval du vicaire se jeta sur Balace, le mordit à la cuisse, & la lui déchira avec acharnement. On l'enleva enfin à l'animal furieux, & on le reporta chez lui, où il mourut le troisieme jour.

BALADAN *ou* BALAD, (ou MERODACH-BALADAN) roi ou gouverneur de Babylone, est, selon Usserius & quelqu'autres critiques, le même que Béléfis ou Nabonassar, dont il est parlé dans l'Ecriture. Mais cette opinion, & toutes les autres qu'on forme sur ce prince, ne sont fondées que sur des conjectures. *Voyez* BÉLÉSIS & NABONASSAR.

BALAGNI. *Voy.* MONTLUC (Jean de).

BALAMI, (Ferdinand) Sicilien, fut médecin du pape Léon X, de qui il reçut de grandes marques d'estime. Il n'étoit pas moins instruit dans les belles-lettres, que dans la médecine, & il cultivoit la poésie & l'érudition grecque avec beaucoup de succès. Il florissoit à Rome vers l'an 1555. Il a traduit du grec en latin plusieurs *Opuscules de Gallien*, qui ont été imprimés séparément, & que l'on a réunis dans l'édition des Œuvres de cet ancien médecin, faite à Venise en 1586, in-fol.

BALBI *ou* DE BALBIS, (Jean) connu aussi sous le nom de *De Janua*, parce qu'il étoit de Gênes, dominicain, composa, dans le XIIIe. siecle, des Commentaires & quelques autres ouvrages. Il mourut en 1298. Son *Catholicon, seu Summa Gramaticalis*, fut imprimé à Mayence en 1460, in-fol., par Furst & Schoeffer. Cette espece d'Encyclopédie classique, contenant une Grammaire, une Rhétorique & un Dictionnaire, compilés çà & là, est un des premiers livres sur lequel on ait fait les essais de l'art de l'imprimerie. Il est très-cher & très-rare.

BALBIN, (Decimus-Cœlius-Balbinus) étoit d'une famille illustre. Le sénat l'élut empereur en 237, après avoir été deux fois consul, & avoir gouverné plusieurs provinces. Les soldats n'ayant point eu de part à cette élection, se souleverent, & le massacrerent un an après. Balbin étoit bon & populaire, & réussissoit dans la poésie & dans l'éloquence. Il avoit 60 ans lorsqu'il obtint la couronne impériale, & possédoit de grandes richesses, dont il ne fit pas toujours le meilleur usage possible. Son mérite lui avoit procuré les gouvernemens de l'Asie, de l'Afrique, & de quelques autres provinces, où il se fit aimer par sa douceur, son équité, & son attention à ne pas laisser accabler le peuple d'impôts.

BALBIN, (*Bohuslaus*) jé-

suite de Bohême, né à Konisgratz en 1611, écrivain très-laborieux & bon littérateur, mort vers 1694, a donné : I. *Epitome historica rerum Bohemicarum*, Prague, 1677, in-fol. II. L'histoire de ce royaume en latin, en 10 vol. in-fol., 1679-1687. Dans le premier, il traite de l'histoire-naturelle; dans le second, de ses habitans; dans le 3e., de ses limites; dans le 4e., des Vies des Saints de Bohême; dans le 5e., des paroisses; dans le 6e., des archevêques de Prague; dans le 7e., des rois & des ducs de Bohême; dans le 8e., il donne des documens; enfin, les 9me. & 10me. contiennent les généalogies de ce royaume. « Tout ce que Balbin, dit » Drouet, a fait sur le royau» me de Bohême, est très» exact & très-recherché. Il » peut suffire lui seul pour étu» dier l'histoire de cette mo» narchie ». On a encore de lui quelques ouvrages de poésie.

BALBO, (Jérôme) évêque de Goritz, mort à Venise en 1535, est auteur des ouvrages suivans : *De rebus Turcicis*, Rome, 1526, in-4°. *De civili & bellica fortitudine*, 1526, in-4°. *De futuris Caroli V successibus*, Bologne, 1529, in-4°. *Carmina* dans *Deliciæ Poëtarum Italorum. De Coronatione Principum.*

BALBOA, (Vasco Nugnès de) Castillan, se fit connoître de bonne heure par ses expéditions maritimes. Il fut si heureux dans ses premieres guerres contre les Indiens, qu'il ne leur donna jamais la paix qu'au prix de l'or. Il avoit amassé une si grande quantité de ce métal précieux, qu'il en envoya 300 marcs au roi d'Espagne pour son quint. De nouvelles découvertes & de nouvelles conquêtes, mirent son nom à côté de ceux de Fernand Cortez & d'Americ Vespuce. Il s'embarqua en 1513 dans l'espérance de découvrir la mer du Sud ; & un mois après son départ il étoit en possession de cette mer. Il donna le nom de St. Michel au golfe où il débarqua. Il s'y plongea jusqu'à la ceinture, son epée d'une main & son bouclier de l'autre, disant aux Castillans & aux Indiens, qui bordoient le rivage : « Vous m'êtes » témoins que je prends pos» session de cette mer pour la » couronne de Castille, & cette » épée lui en conservera le do» maine ». L'année d'après il retourna à Ste. Marie, chargé d'or & de perles. Un gouverneur Espagnol, arrivé dans cette ville, fut bien surpris d'y trouver Balboa avec une simple camisole de coton sur sa chemise, un caleçon & des souliers de corde, faisant couvrir de feuilles une assez méchante case, qui lui servoit de demeure ordinaire. Ce gouverneur, jaloux du crédit qu'il avoit dans la colonie, fit revivre un procès terminé depuis long-tems, accusa Vasco de félonie, & quoiqu'il ne pût le lui prouver, lui fit couper la tête en 1517, à l'âge de 42 ans. Ainsi périt, par le dernier supplice, un des plus grands capitaines de l'Espagne, digne d'un meilleur sort. *Voyez* le P. Charlevoix, *Hist. de S. Domingue.*

BALBUENA, (Bernard de) né dans le diocese de Tolede,

docteur de Salamanque, & évêque de Porto-Rico en Amérique, mourut en 1627. Les Hollandois pillerent sa ville épiscopale en 1625, & enleverent sa bibliotheque, double sujet de chagrin pour un pasteur & pour un homme-de-lettres. Il laissa plusieurs pieces de poésie, Madrid, 1604 & années suivantes. Elles sont pleines d'imagination, de feu, d'esprit & de graces.

BALBUS, (Lucius Lucilius) juriconsulte Romain, disciple de Mucius Scevola un siecle avant J. C., se distingua par ses talens dans la jurisprudence. L'histoire romaine fournit plusieurs autres personnages du nom de Balbus : ils ne méritent pas un article séparé.

BALBUS, (Octavius) ayant été condamné à la mort par les Triumvirs, se déroba des mains des meurtriers qui le cherchoient dans sa maison, en sortant secrétement par une porte qui leur étoit inconnue. A peine fut-il dehors, qu'ayant appris par un murmure confus de ses voisins, que l'on assassinoit son fils à cause de lui, la tendresse paternelle le rappelle aussi-tôt à sa maison, pour défendre ce fils qu'il aimoit : ce bruit étoit faux ; mais les assassins se saisirent de ce pere infortuné, & lui ôterent la vie.

BALBUS, (Pierre) d'une des meilleures familles de Venise, évêque de Tropea, mourut à Rome, en 1479. Il s'est fait un nom en traduisant plusieurs ouvrages des Peres grecs en latin.

BALDE DE UBALDIS, (Pierre) de Pérouse, disciple & rival de Barthole, professa le droit à Pérouse, à Padoue & à Pavie. Arrivé dans cette derniere ville, on fut surpris de voir qu'un homme si célebre eût un extérieur qui l'annonçoit si peu. On s'écria, la premiere fois qu'il parut en public : *Minuit præsentia famam.* Mais Balde répondit ingénieusement, quoique peu modestement : *Augebit cætera virtus* ; & l'on oublia sa figure, pour ne faire attention qu'à ses talens. Il mourut de la morsure d'une chatte enragée vers 1400, après avoir recommandé qu'on l'enterrât en habit de cordelier. On voit son tombeau dans l'église de ces religieux à Pavie. On a beaucoup d'ouvrages de ce jurisconsulte, 6 tomes en 3 vol. in-fol. Ses deux fils, dont Zénobius, l'aîné, fut évêque de Tiferne, excellerent aussi dans la connoissance du droit.

BALDE, ou plutôt BALDI, (Bernardin) naquit à Urbin en 1553. Il fut abbé de Guastalle en 1586, sans avoir demandé cette abbaye. Il avoit d'abord travaillé sur les méchaniques d'Aristote, sur l'histoire. Il avoit fait des vers, mais dès qu'il fut abbé, il ne pensa plus qu'au droit canon, aux Peres, aux conciles & aux langues orientales. Il mourut en 1617. C'étoit un homme fort laborieux, qui possédoit seize langues, & qui s'étoit sur-tout appliqué aux orientales. On a de lui un grand nombre de Traité sur les Méchaniques, dont quelques-uns dans le *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. *Versi e prose*, Venise, 1590, in-4°. Crescimbeni a mis ses Fables en vers italiens, Rome,

1702, in-12. *De tormentis bellicis*, 1582. *Novæ Gnomonices*, 1595. *Horographium universale. Paradoxa mathematica. Templi Ezechielis descriptio*, &c. Il avoit commencé une *Description historique & géographique du monde* dans toutes ses parties. Il n'eut pas le tems de finir ce grand ouvrage. Morhof, dans ses *Polihist.* tom. 1, l. 4, rapporte son éloge en ces termes : *Bernardinus Baldus, vir doctissimus fuit, multarum linguarum, multarum scientiarum. Scripsit & latina poëmata omnis generis, in singulis, præcipuos imitatus. Edidit quoque varia mathematica & theologica, omnium regionum historiam ac descriptionem aggressus, absolvere non potuit.* — Il ne faut par le confondre avec Bernardin BALDINI. Celui-ci, qui étoit du bourg d'Istra dans le Milanois, fut aussi grand mathématicien, poëte & physicien, & mourut à Milan en 1601. On a de lui : I. Des *Traités de Mathématique* en italien. II. *De Deis fabulosis.* III. *Ars poëtica Aristotelis, versibus expressa.* IV. *Octo libri physicorum Aristotelis, versibus expressi.* V. *Appendix carminum*, Milan, 1600.

BALDE, (Jacques) né dans la Haute-Alsace, en 1603, enseigna & prêcha chez les jésuites. La cour de Baviere applaudit à ses sermons, & l'Allemagne à ses Poésies. On l'appella l'Horace de son pays. Il mourut à Neubourg en 1668. Les sénateurs se disputerent à qui seroit l'héritier de sa plume ; & celui auquel échut ce bijou, le fit mettre dans un étui d'argent. Ses Œuvres furent imprimées à Cologne, in-4°. & in-12., 1645 & 1660, en 4 vol. Il y a de tout dans ce recueil ; des Pieces de théâtre, des Traités de morale, des Odes, des Panégyriques, des Poëmes héroï-comiques. Balde étoit né avec le feu & le génie des bons poëtes : il possédoit toutes les richesses de la langue romaine, & les employoit avec autant de facilité que de choix. Il a l'élévation de Pindare, & en même-tems tout le désordre de l'enthousiasme lyrique. L'*Uranie victorieuse* ou le *Combat de l'Ame contre les cinq sens*, lui valut une médaille d'or de la part d'Alexandre VII. La *Batrachomiomachie d'Homere, entonnée avec la trompette romaine*, poëme héroï-comique, en 6 chants ; & *le Temple d'honneur, bâti par les Romains, ouvert par la vertu & le courage de Ferdinand III*, furent fort applaudis ; mais depuis que les langues anciennes sont tombées en discrédit, ces poëmes ne sont plus lus que de quelques savans.

BALDENSEL, (Guillaume) commandeur de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, écrivit en 1336 une relation d'un voyage de la Terre-Sainte, sous le titre de *Hodæporicon ad Terram Sanctam*, insérée dans le 5e. tom. d'*Ant. Lect.* de Canisius.

BALDERIC, évêque de Noyon, auteur de la *Chronique des Evêques d'Arras & de Cambrai* (que quelques-uns attribuent à Balderic, chanoine & chantre de l'église de Terouane), mourut en 1112.... Un autre BALDERIC, évêque de Dol, dans le même siecle, écrivit une *Histoire des Croisades*, qu'on

qu'on trouve dans le *Gesta Dei per Francos*, de Bongars, 1611, in-fol. On a aussi de lui la *Vie de Robert d'Arbrissel*, 1641, in-8°. Elle a été traduite en françois, 1647, in-8°. On croit qu'il mourut en 1131.

BALDI. *Voyez* BALDE (Bernardin).

BALDINUCCI, (Philippe) étoit de Florence. Ayant acquis de grandes connoissances dans la peinture & la sculpture, & fait beaucoup de découvertes en étudiant les ouvrages des meilleurs maîtres, il se trouva en état de satisfaire le cardinal Léopold de Toscane, qui souhaita d'avoir une *Histoire complette des Peintres*. Baldinucci la fit remonter jusqu'à Cimabué, le restaurateur de la peinture; & il avoit dessein de la poursuivre jusqu'aux peintres qui vivoient à la fin du dernier siecle. Son projet ne fut exécuté qu'en partie. Il donna 3 vol. de son vivant; & le reste, qui n'étoit presque qu'ébauché, & où il se trouve de grands vides, n'a été publié qu'après sa mort, en 1702 & en 1728, à Florence. On a encore de lui un *Traité de la Gravure sur cuivre*, avec la *Vie des principaux graveurs*, en italien, Florence, 1686, in-4°., ouvrage estimé. Ce qu'il a écrit est d'un style pur; & il y a de l'exactitude dans les faits qui regardent les peintres de son pays. Il étoit de l'académie de la Crusca, qui le perdit en 1696, à l'âge de 72 ans.

BALDREDE, (S.) vulgairement appellé *S. Baudré*, succéda immédiatement à S. Mungo, sur le siege épiscopal de Glascow. Il fonda plusieurs monasteres en Ecosse, & mourut vers l'an 608, dans la province de Laudon. Ses reliques étoient anciennement vénérées avec beaucoup de dévotion dans un grand nombre d'églises d'Ecosse.

BALDUIN *ou* BAUDOIN, (Fréderic) né à Dresde, luthérien; professeur de théologie à Wittemberg, commentateur des Epîtres de S. Paul & de plusieurs autres livres de la Bible, mourut en 1627.

BALDUIN RITHOVIUS, (Martin) natif du village de Rithove, dans le territoire de Bois-le-Duc, premier évêque d'Ypres, assista au concile de Trente en 1562, & présida à celui de Malines en 1570, en l'absence du cardinal de Grandvelle. Il tint un synode à Ypres, en 1577, dont il publia les ordonnances, & mourut de la peste à S. Omer, le 9 octobre 1583. Nous avons de lui un *Manuale Pastorum*. On regrette son *Commentaire sur le maître des sentences*, qui n'a pas été imprimé.

BALDWIN, surnommé *Devonius*, moine de Cîteaux, archevêque de Cantorbery, suivit le roi Richard I dans son expédition de la Terre-Sainte, & y mourut vers 1191. On a de lui: *De corpore & sanguine Domini*.... *De Sacramento altaris*, &c. Traités imprimés dans la Bibliotheque de Cîteaux du P. Tissier.

BALECHOU, (Nicolas) né à Arles, d'un marchand boutonnier, en 1719, mort subitement à Avignon, dans le mois d'août 1765, s'est rendu célebre par ses gravures en taille-douce, qui lui mériterent une

place dans l'académie de peinture de Paris. Il s'étoit fait une maniere particuliere de graver, qui unissoit beaucoup de moëlleux à une finesse de burin singuliere. Quoiqu'on ait prétendu qu'il chargeoit trop de tailles, on voit par ses ouvrages qu'il savoit joindre, quand il vouloit, au fini précieux d'Edelinck & de Nanteuil, les grands traits de Melan. Ses principales pieces sont: I. Les belles Marines qu'il a gravées d'après M. Vernet, parmi lesquelles on doit distinguer la Tempête. II. Le Portrait de Fréderic-Auguste, électeur de Saxe & roi de Pologne. Ce portrait, chef-d'œuvre de gravure, fut la cause de tous ses malheurs, de son exclusion de l'académie, & de sa retraite forcée à Avignon. Les gens de goût, après avoir admiré à la tête du *Recueil de la Galerie de Dresde*, ce morceau inimitable, apprennent avec peine dans la préface de cette collection, que la probité de ce célebre artiste n'étoit pas égale à ses talens. III. La sainte Genevieve. Le talent de Baléchou n'étoit pas borné à la gravure. Il avoit du goût & quelque talent pour la chymie, qu'il avoit étudiée jusqu'à un certain point. Il est même assez vraisemblable qu'un remede chymique, qu'il prit en trop forte dose ou à contre-tems, ne contribua pas peu à sa mort subite & prématurée.

BALÉE, (Jean) prêtre anglois, disciple de Wiclef, prêcha les erreurs de son maître, & y en ajouta de nouvelles. Il excitoit à la sédition, en citant l'Evangile. Il comparoit les magistrats & la noblesse à l'ivraie, qu'il falloit arracher, de peur qu'elle n'étouffât le bon grain: enseignant au peuple de commencer cette bonne œuvre par les plus considérables d'entr'eux. Ses sectateurs, suivant trop fidélement les leçons de leur chef, massacrerent le chancelier, le grand-trésorier, & réduisirent le roi à leur proposer une amnistie. Balée, leur apôtre, fut enfin pris & exécuté en 1381.

BALÉE, (Robert) carme Anglois, mort en 1505, a donné les Annales de son ordre & la Vie de S. Simon Stock.

BALÉE, (Jean) Baleus, né à Covie en Angleterre, quitta l'ordre des carmes & la religion catholique, pour la secte des Calvinistes & une femme. Edouard IV le nomma évêque d'Offeri ou Kilkenni en Irlande; mais sous le regne de Marie, il fut obligé de prendre la fuite. Il revint sous Elisabeth, & il fut pourvu d'une prébende dans la cathédrale de Cantorbery. Il y mourut en 1563. C'étoit un génie turbulent & frivole. On a de lui 13 *Centuries des hommes illustres de la Grande-Bretagne*, Bâle, 1557, in-fol., copiées du livre de Jean Leland sur cette même matiere; un *Traité sur les Vies des Papes*, Leyde, 1613, in-8°.; un autre, intitulé: *Acta Romanorum Pontificum*; & plusieurs comédies, dans lesquelles il jouoit les religieux, les catholiques & les saints. Tous ces ouvrages sont marqués au coin du dernier emportement. Il déchire les papes, les évêques & les prêtres, d'une maniere si odieuse, qu'elle dut déplaire aux gens sensés, même de sa commu-

nion. Cependant Elisabeth, regardée aujourd'hui comme une sage, fut sa protectrice.

BALEN, (Mathias) né à Dordrecht en 1611, a fait sa principale étude des antiquités & de l'histoire de sa patrie. Le fruit de ses recherches & de son travail a paru sous ce titre dans la langue de son pays : *Description de la ville de Dordrecht, son origine, ses accroissemens & son état présent*, &c., 1677, in-4°., fort épais. Il est très-peu d'ouvrages de cette nature qui soient faits avec autant de soin. On ignore la date de sa mort.

BALLERINI, (Pierre & Jérôme) freres, nés à Verone, le 1er. en 1698, le second en 1702, étoient tous deux prêtres & très-savans, sur-tout dans l'histoire ecclésiastique. Unis par un goût commun pour les mêmes études, autant que par les liens du sang, ils étudioient le plus souvent en société, & se partageoient le travail suivant leur talent particulier. Les matieres purement théologiques & canoniques étoient du ressort de Pierre; les points d'histoire & de critique étoient la tâche de Jérôme. Ils moururent vers 1764, & non 1746. Outre quelques bons ouvrages, on doit à leurs soins des éditions estimées : I. De la *Somme Théologique de S. Antonin*, & de celle de *S. Raimond de Pegnafort;* II. des *Œuvres de S. Léon-le-Grand;* III. de celles de *Gibert, évêque de Verone;* IV. Une édition complette de tous les ouvrages du cardinal Noris, avec des notes, des dissertations, &c., imprimés à Verone en 1732, 4 vol. in-fol.; V. Un petit traité, intitulé : *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de S. Augustin*, traduit de l'italien par l'abbé Nicole de la Croix, Paris, 1760, in-12; VI. Une Vie du cardinal Noris.

BALLESTER, (Louis) Jésuite, né à Valence, enseigna dans sa société, la théologie & l'hébreu avec distinction, & mourut dans sa patrie l'an 1614, après avoir publié deux ouvrages savans : I. *Onomatographia, seu descriptio nominum varii & peregrini idiomatis, quæ in vulgata editione Bibliorum occurrunt*, Lyon, 1617. II. *Hierologia, seu de sacro sermone lib. IV.* 1617.

BALLI, (Joseph) né à Palerme en Sicile, mort à Padoue en 1640, chanoine de Bari dans le royaume de Naples, tient un rang parmi les théologiens scholastiques. On a de lui : *De fœcunditate Dei*, & *De morte corporum naturalium.*

BALLIN, (Claude) né à Paris en 1615, d'un pere orfevre, devint orfevre lui-même. Il commença à fleurir du tems du cardinal de Richelieu, qui acheta de lui quatre grands bassins d'argent, sur lesquels Ballin, âgé à peine de 19 ans, avoit représenté admirablement les âges du monde. Le cardinal, ne pouvant se lasser d'admirer ces chef-d'œuvres de ciselure, lui fit faire quatre vases à l'antique, pour assortir les bassins. Ballin porta son art au plus haut point. Il exécuta pour Louis XIV des tables d'argent, des guéridons, des canapés, des candelabres, des vases, &c. Mais ce prince se priva de tous ces ouvrages, pour fournir aux dépenses de la guerre qui finit par la paix de Riswick. Il reste

encore plusieurs morceaux de ce grand artiste à Paris, à S. Denis, à Pontoise, d'une beauté & d'une délicatesse uniques. Lorsqu'après la mort de Warin, il eut la direction du balancier des médailles & des jetons, il montra dans ces petits ouvrages le même goût qu'il avoit fait paroître dans les grands. Il joignoit à la beauté de l'antique, les graces du moderne. Il mourut en 1678, à l'âge de 63 ans.

BALLON, (Louise-Blanche-Thérese de) née en 1591, dans le château de Vanchi, à 5 lieues de Geneve, d'une famille alliée à celle de S. François de Salles, prit l'habit des Bernardines, & travailla avec ce pieux évêque à réformer cet ordre. Le pape Urbain VIII accorda en 1628 à la nouvelle congrégation, un bref qui la mettoit sous la jurisdiction de l'ordinaire. Ces saintes filles prirent le nom de *Religieuses Bernardines réformées, de la Congrégation de la divine Providence.* La mere de Ballon mourut l'an 1668, en odeur de sainteté.

BALMONT, (Alberte-Barbe d'Ernecourt, connue sous le nom de madame de S.) naquit le 14 mai 1607, à Neuville en Verdunois, d'une famille aussi ancienne qu'illustre. Elle avoit reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour le métier de la guerre, un corps robuste, & propre à tous les exercices militaires, un courage intrépide, une imagination féconde en stratagêmes, une prudence singuliere, &c. Elle fit du lieu de sa naissance, qui n'étoit d'abord qu'un médiocre village, une place d'armes, où elle reçut & protégea contre les Cravates, espece de maraudeurs, qui ravageoient alors la Lorraine & la Champagne, une foule de laboureurs & d'artisans. Ces troupes indisciplinées, amenées du fond de la Hongrie, commettoient des excès atroces & inouis (même dans les Pays-Bas Autrichiens, soumis à l'allié de leur maître; la province de Luxembourg en fut presqu'entiérement dépeuplée). La *Vie* de cette femme célebre, en qui la piété relevoit l'éclat des vertus guerrieres, & qu'une maladie cruelle enleva le 22 mai 1660, fut d'abord publiée à Paris en 1678, sous le titre de l'*Amazonne Chrétienne*, par le P. Jean-Marie, religieux du tiers-ordre de S. François. Le P. Desbillons en a donné en 1773, une *histoire* mieux rédigée, mais tirée, quant aux principaux faits, de la premiere. Pour donner une idée de la bravoure de l'héroïne, nous rapporterons l'exploit suivant: « Le 1er. jour de mai » de l'année 1636, tems où » Mme. de St. Balmont n'é» toit pas encore bien connue » des troupes françoises (elle » montra toujours pour elles » une prédilection particulie» re), 100 cavaliers de la com» pagnie de Brissac & de celle » du baron de Guitaut, vin» rent enlever son troupeau de » vaches. Aussi-tôt elle en est » avertie par une sentinelle, » postée au haut du clocher de » la paroisse; & la voilà en » campagne, à la tête de quel» ques gentilshommes & de » ceux de ses paysans qui com-

» posoient son infanterie. Les » ennemis se présentent au » nombre de 60, tandis que » les autres emmenent le trou- » peau. Elle vole à ces der- » niers, après avoir commandé » à son infanterie, de faire face » aux 60; mais cette infante- » rie, qui n'étoit pas encore » dressée, se resserre au lieu de » s'étendre, & se laisse enve- » lopper. L'amazonne s'en ap- » perçoit, & revole pour la » dégager. Elle ordonne à son » beau-frere, le chevalier d'A- » raucourt, & à un autre of- » ficier, de percer la cavalerie » ennemie : mais ils sont faits » tous deux prisonniers. Alors » sa vigueur & son courage re- » doublent; &, malgré 5 coups » de feu, dont un lui enleva » son chapeau (l'auteur remar- » que ailleurs qu'en tems de » paix même, elle avoit sous » un habit de femme, un pour- » point, un baudrier & des » bottes), & les 4 autres por- » terent de façon qu'elle s'en » ressentoit encore long-tems » après, elle pénetre jusqu'à „ ces pauvres fantassins, qui „ étoient prêts à mettre bas „ les armes. *Courage*, leur crie- „ t-elle, *ne craignez rien; nous* „ *sommes plus forts que nos en-* „ *nemis, ils n'ont que des pisto-* „ *lets*. Ses soldats ranimés, „ elles les met en ordre, les „ range le long d'une haie, „ qui les couvre parfaitement, „ après qu'elle leur a fait met- „ tre un genou en terre; & „ dans cette posture, elle leur „ défend de tirer, à moins que „ l'ennemi ne s'avance assez „ près pour qu'aucun coup ne „ soit perdu. En un moment, „ la scene change, & les 60 ca- „ valiers effrayés de la bonne „ contenance de ces paysans, „ se débandent, laissent leurs „ deux prisonniers, & pren- „ nent la fuite. Pendant ce „ tems-là, Manheuse (habile „ & brave officier, qui avoit „ été long-tems capitaine dans „ le régiment du mari de Mme. „ de St. B.) secondé seulement „ de 15 fantassins, tenoit en „ respect les 40 autres cava- „ liers, chargés du soin d'em- „ mener les vaches : l'a- „ mazonne paroît : les vaches „ restent, & l'on ne voit plus „ d'ennemis. Personne ne pé- „ rit dans cette occasion, & il „ n'y eut de blessés que notre „ héroïne, & un de ses offi- „ ciers; mais les blessures n'é- „ toient pas dangereuses „.

BALOUFEAU, (Jacques) fils d'un avocat de Bordeaux, parut dans le monde sous le nom du *Baron de S. Angel*. Ses créanciers ayant contraint le baron gascon de prendre le bonnet vert, il se fit délateur en crime d'usure. Il courut ensuite différens pays, & épousa dans chacun une femme. Arrêté après son 4e. mariage, il s'évada de la prison de Dijon, vint à Paris, reçut 200 écus de récompense pour avoir dénoncé un Génois qui n'existoit pas, comme auteur d'une conspiration contre le roi; passa en Angleterre pour suivre le prétendu criminel, escamota 2000 livres au roi de la Grande-Bretagne, revint en France, fut reconnu pour un fourbe, & pendu en 1626.

BALSAMON, (Théodore) diacre, garde des chartres de l'église de Constantinople, & ensuite patriarche d'Antioche

pour les Grecs; commenta le *Nomocanon* de Photius, Oxford, 1672, in-fol. avec des notes de Beveridge. Il fit un *Recueil d'Ordonnances eccléſiaſtiques*, Paris, 1661, in-fol. & *Réponſes à pluſieurs queſtions du Droit canon*, dans leſquels le patriarche grec s'emporte beaucoup contre l'égliſe latine. Il mourut vers 1214. La *Bibliotheque du Droit canonique*, de Juſtel, renferme les deux premiers ouvrages; & le Droit grec & romain de Leunclavius (Francfort, 1596) contient le dernier.

BALTHAZAR, dernier roi des Babyloniens, fils d'Evilmerodach, & petit-fils de Nabuchodonoſor, ſelon la plus commune & la plus vraiſemblable des opinions, quoiqu'il ſoit nommé par Daniel fils de Nabuchodonoſor, car on ſait que l'uſage de l'écriture eſt ſouvent de donner le nom de fils aux petits-fils. S'étant ſervi pour boire, lui & ſes convives, des vaſes d'or & d'argent que ſon aïeul avoit enlevés du temple de Jéruſalem, dans un feſtin qu'il donnoit à ſes femmes, à ſes concubines, & aux ſeigneurs de ſa cour, il vit une main qui traçoit ſur les murailles de la ſalle ces trois mots: *Mané*, *Thécel*, *Pharez*. Balthazar, à cet aſpect, fut ſaiſi d'un grand trouble, jeta un grand cri, & fit venir tous les devins & les ſages de Babylone pour lui expliquer ce qui venoit d'être écrit ſur la muraille; mais les mages n'ayant pu les expliquer, le roi eut recours à Daniel, & lui promit la 3e. place dans ſon royaume; Daniel refuſa les préſens, & promit néanmoins d'expliquer ces énigmes. Il dit au prince qu'elles ſignifioient que ſes jours étoient écoulés; que ſes actions venoient d'être peſées; & que ſon royaume ſeroit diviſé, & deviendroit la proie des Medes & des Perſes. Balthazar fut tué la même nuit, & Darius le Mede mis ſur ſon trône, l'an 538 avant J. C.

BALTHAZAR, (Chriſtophe) avocat du roi au préſidial d'Auxerre, ſe fit Calviniſte à Charenton, & mourut vers 1670. Nous avons de lui le *Panégyrique de Fouquet* en latin, 1655, in-4°. & d'autres ouvrages. Son ſtyle eſt élégant & pur. Il avoit compoſé pluſieurs diſſertations contre Baronius; mais on ne ſait ce qu'elles ſont devenues.

BALTHAZAR CORDERIUS. *Voyez* CORDER.

BALTHAZAR. *V.* MAGES.

BALTHAZARINI, ſurnommé *Beaujoyeux*, célebre muſicien Italien; vivoit ſous le regne de Henri III, roi de France, regne de la frivolité & de la molleſſe. Le maréchal de Briſſac, envoya ce muſicien au roi, avec toute la bande de violons dont il étoit le chef. La reine lui donna la charge de ſon valet-de-chambre, & Henri, à ſon exemple, lui accorda le même emploi dans ſa maiſon. Balthazarini fit les délices d'une cour diſſipée & corrompue, tant par ſon habileté à jouer du violon, que par ſes inventions de ballet, de muſique, de feſtins & de repréſentations. Ce fut lui qui compoſa, en 1581, le ballet des noces du duc de Joyeuſe avec Mlle. de Vaudemont, ſœur de

la reine ; ballet qui fut repréſenté avec une pompe extraordinaire. On l'a imprimé ſous le titre de *Ballet comique de la Reine, fait aux noces de M. le duc de Joyeuſe, & de Mlle. de Vaudemont.*

BALTUS, (Jean-François) né à Metz en 1667, entra chez les jéſuites. Cette ſociété l'eſtima & l'employa. Il mourut bibliothécaire de Rheims en 1743. On a de lui pluſieurs ouvrages. I. *La Réponſe à l'Hiſtoire des Oracles de Fontenelle*, Strasbourg, 1707 & 1708, in-8°. Il paroît que le jéſuite a profité de la réfutation de Van-Dale par Mæbius ; mais ſa *Réponſe* n'en eſt pas moins victorieuſe. Fontenelle prit le parti du ſilence, regardant ſon ouvrage comme une production de ſa jeuneſſe, qu'il convenoit d'oublier, & que le P. Baltus avoit foudroyée ; il dit même aſſez plaiſamment que *le diable avoit gagné ſa cauſe* (*voyez* FONTENELLE). Du reſte, il eſt conſtant que cette querelle n'intéreſſe point le chriſtianiſme, mais bien la vérité de l'hiſtoire ; on peut même dire en général que le fondement de toutes les hiſtoires ſe trouve ébranlé, ſi les preuves de fait, les témoignages multipliés des auteurs contemporains, ſages, inſtruits, judicieux, & à tous égards reſpectables, pouvoient être anéantis par les ſpéculations modernes. Le P. Baltus a donné une ſuite à cette *Réponſe*, où il donne à ſes preuves plus de développement & de force. Quant à la poſſibilité de ces oracles, *Voyez* DELRIO, BROWN Thomas, HAEN, MAFFÉE Scipion, MÉAD, SPÉ. Faits remarquables à l'art. S. BABYLAS. II. *Défenſe des SS. PP. accuſés de Platoniſme*, in-4°., 1711 ; livre ſavant. III. *La Religion chrétienne prouvée par l'accompliſſement des Prophéties*, in-4°., 1728 ; traité moins parfait que celui de M. de Pompignan, archevêque de Vienne, ſur la même matiere ; mais qui eſt plus original, & qu'on peut regarder comme la matiere & la préparation de l'autre, &c. IV. *Défenſe des Prophéties de la Religion chrétienne*, in-12., 3 vol., 1737. Les deux premiers ſont contre Hugues Grotius, le 3e. contre Richard Simon. V. *Jugement des SS. Peres ſur la morale de la philoſophie païenne*. Strasbourg, 1719, in-4°. VI. Les *Actes* de S. Barlaam, traduits du grec en françois avec des remarques.

BALUE, (Jean) étoit d'une famille très-obſcure. Son pere étoit tailleur, ſuivant les uns ; cordonnier, ſelon d'autres. La plus commune opinion le fait naître en Poitou. C'étoit un homme qui, à un eſprit délié & artificieux, joignoit la hardieſſe & l'effronterie qu'il faut pour l'intrigue. Il fut attaché d'abord à Jean-Juvenal des Urſins, évêque de Poitiers ; il devint enſuite grand-vicaire de l'évêque d'Angers. Jean de Melun, favori de Louis XI, le préſenta au roi, qui lui donna la place d'aumônier, la charge d'intendant des finances, & enſuite l'évêché d'Evreux en 1465. Deux ans après, il fut tranſféré au ſiege d'Angers, après avoir fait dépoſer Jean de Beauveau, ſon bienfaiteur. Le pape Paul II, qui ne connoiſſoit pas encore ſes mauvaiſes qualités,

l'honora de la pourpre la même année, pour le récompenser de ce qu'il avoit fait abolir la *Pragmatique-Sanction*, que les parlemens & les universités conspiroient à conserver. Le crédit qu'il avoit sur l'esprit de Louis XI, étoit extrême. Balue se mêloit de tout; des affaires de l'église, de l'état, de la guerre, excepté de celles de son diocese. On le voyoit à la tête des troupes, les faire défiler devant lui, en camail & en rochet. C'est dans une de ces occasions que le comte de Dammartin dit à Louis XI, *de lui permettre d'aller à Evreux faire l'examen des ecclésiastiques, & leur donner les ordres: Car voilà*, ajouta-t-il, *l'évêque, qui passant en revue les gens de guerre, semble m'autoriser à aller faire des prêtres.* Quoique ce bon-mot couvrît de ridicule le prélat, il ne diminua point la faveur qu'il avoit auprès de son maître. Balue n'en fut pas plus reconnoissant: cet homme, né dans la boue, concerta diverses intrigues avec les ducs de Bourgogne & de Berri, contre le prince qui l'en avoit tiré. Quelques-unes de ses lettres furent interceptées, & Balue mis en prison. Louis XI dépêcha deux avocats à Rome, pour demander des commissaires qui lui fissent son procès en France; mais le pape répondit, qu'*un cardinal ne pouvoit être jugé qu'en plein consistoire.* La justice de Louis XI étoit devenue plus que suspecte à toute l'Europe. Après onze ans de prison, Balue obtint sa liberté en 1480, à la sollicitation du cardinal de la Rovere, légat du pape. Il alla intriguer à Rome, & acquit des honneurs & des biens qu'il ne méritoit pas. Sixte IV l'envoya légat *à latere* en France, l'an 1484; & Balue y fut mieux reçu qu'on ne l'eût cru; il paroît que le gros de la nation, & même le roi Charles VIII, ne le croyoient pas fort coupable. Ce légat, de retour à Rome fut fait évêque d'Albano, puis de Palestrine, par le Pape Innocent VIII. Il mourut à Ancone en 1491.

BALUZE, (Etienne) né à Tulles en 1631, fit imprimer, à l'âge de 22 ans, une *Critique de la Gallia Purpurata* de Frizon. Il fut invité en 1655 de venir à Paris, par de Marca, archevêque de Toulouse, digne d'être le protecteur de ce savant. Après la mort de cet illustre prélat, Colbert le fit son bibliothécaire. C'est à ses soins que la bibliotheque de ce ministre dut une partie de ses richesses. En 1670, le roi érigea, en sa faveur, une chaire de droit canon au college royal. Il fut ensuite inspecteur du même college, & obtint une pension. *L'Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*, faite à la priere du cardinal de Bouillon, l'enveloppa dans la disgrace de ce prélat, & lui fit perdre ses places & ses pensions. Il fut exilé successivement à Rouen, à Tours & à Orléans; & il ne put obtenir son rappel, qu'après la paix d'Utrecht. Il mourut à Paris en 1718, à 87 ans. Les gens de lettres regretterent en lui un savant profond, & ses amis un homme doux & bienfaisant. Il ne ressembloit point à ces érudits avares de leurs lumieres; il

communiquoit volontiers les siennes, & aidoit ceux qui s'adressoient à lui, de ses conseils & de sa plume. Il étoit né avec la facilité d'esprit & la mémoire qu'il falloit pour son travail. Peu de savans ont eu une connoissance plus étendue des manuscrits & des livres. Nous avons de lui plusieurs éditions, I. Du livre de son bienfaiteur de Marca, *De concordia Sacerdotii & Imperii*, 1704, in-fol., avec la Vie de l'auteur, un supplément & des notes, où l'on retrouve toute l'érudition de ce prélat; mais on lui reproche avec raison de n'avoir pas eu égard aux volontés de celui-ci, qui en mourant lui avoit recommandé divers changemens à faire dans son ouvrage. (*V.* MARCA). II. Des *Capitulaires des Rois de France*, rangés dans leur ordre, qu'il a augmentés des Collections d'Ansegise & de Benoît, diacre, avec de savantes notes, 2 vol. in-folio, à Paris, en 1677. III. Des *Lettres du pape Innocent III*, en 2 vol. in-fol., 1682. IV. De l'ouvrage de Marca, intitulé : *Marca Hispanica ;* c'est-à-dire, la Marche ou les limites de l'Espagne, 1688, in-fol. V. Des *Vies des Papes d'Avignon*, depuis 1305 jusqu'en 1376, 2 vol. in-4°., 1693, mises à l'*Index* par un décret du 22 décembre 1600. Cette censure n'empêche pas que Baluze ne soit en général fort respectueux envers le S. siege. VI. De *Salvien ;* de *Vincent de Lerins ;* de *Loup de Ferriere ;* d'*Agobard ;* d'*Amolon ;* de *Leidrade ;* d'un *Traité de Flore*, diacre ; de *XIV Homélies de St. Césaire d'Arles ; des Conciles de la Gaule Narbonnoise de Reginon ;* de la *Correction de Gratien, par Antoine Augustin ; de Marius Mercator*, &c. VII. Sept vol. in-8°. de *Mêlanges*, 1678 à 1715. VIII. Un *Supplément aux Conciles du P. Labbe*, &c., 1683, in-fol. IX. *Historia Tutelensis*, 1717, 2 vol. in-4°. Le latin des Notes & des Préfaces qui accompagnent ces ouvrages, est assez pur ; on y reconnoît par-tout un homme qui possede l'histoire ecclésiastique & profane, le droit canon ancien & moderne, & les Peres de tous les siecles.

BALZAC, (Jean-Louis Guez, seigneur de) naquit à Angoulême en 1594, d'un gentilhomme Languedocien. Il s'attacha d'abord au duc d'Epernon, & ensuite au cardinal de la Valette, qui le fit son agent à Rome, où il resta pendant près de 2 ans. A son retour en France, son protecteur le produisit à la cour. L'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, le goûta beaucoup. Dès qu'il fut ministre, il lui donna une pension de 2000 liv. & le brevet de conseiller d'état & historiographe du roi, que Balzac, ami de l'antithese, appelloit *de magnifiques bagatelles*. En 1624, on vit paroître le premier Recueil de ses Lettres. Le public, qui dans ce tems-là avoit peu de bons livres, fit un accueil extraordinaire à cette production. Balzac étoit mis au-dessus de tous les écrivains anciens & modernes pour l'éloquence. Il eut une foule d'admirateurs, & s'il parut des critiques, ce ne fut qu'après que le premier enthousiasme fut passé. Un jeune feuillant, ap-

pellé dom André de S. Denys, compara, dans une brochure contre Balzac, l'éloquence de cet écrivain, à celle des auteurs du tems paſſé & du tems préſent, & le mit au-deſſous des uns & des autres. L'abbé Ogier défendit Balzac contre le jeune critique. Le général des feuillans, nommé Goulu, plaida pour ſon confrere contre Ogier & contre Balzac, dans deux gros volumes de lettres écrites ſous le nom de *Philarque*. De la critique du ſtyle, on paſſa à celle des mœurs, & Balzac, pour des lettres qui n'avoient d'autre vice que l'enflure & l'inutilité, fut attaqué comme ſi ſes livres avoient été une école de libertinage. Le général Goulu, en critiquant les écrits, ne ménagea pas aſſez la perſonne (*Voyez* GOULU). Balzac, laſſé d'eſſuyer des cenſures à Paris, ſe retira en province. Il ſe fixa à ſa terre de Balzac, ſur le bord de la Charente aux environs d'Angoulême, & y mourut en 1654, dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il voulut être enterré parmi les pauvres de l'hôpital d'Angoulême, auquel il avoit laiſſé 12000 liv. Il fonda par ſon teſtament un prix à l'académie françoiſe, dont il étoit membre. C'eſt cette médaille d'or qu'on diſtribue tous les ans; elle repréſente d'un côté St. Louis, & de l'autre une couronne de laurier, avec ce mot, *à l'immortalité*, qui eſt la deviſe de l'académie. On fit en 1665 un recueil de tous les ouvrages de Balzac, en 2 vol. in-fol., avec une ſavante préface de l'abbé de Caſſagne, ſon admirateur & ſon ami. On trouve dans ce recueil : I. Ses *Lettres*. Balzac ſe donnoit beaucoup de peine pour écrire des riens (*Voyez* VOITURE). Il compoſoit ſes lettres comme on compoſe un diſcours d'apparat. On peut, en imitant un bon mot de leur auteur, les appeller *de pompeuſes bagatelles*. II. *Le Prince*. III. *Le Socrate chrétien*. IV. L'*Ariſtippe*, ouvrage de morale & de politique, écrit aſſez purement. V. Trois livres de vers latins, qui valent mieux que ſes ouvrages françois. Son *Chriſt victorieux* & ſon *Amynte* ſont encore lus par ceux qui aiment la bonne poéſie. Le ſtyle de Balzac eſt en général plein, nombreux, arrondi; il y a même des penſées heureuſes : mais on y trouve encore plus ſouvent des hyperboles, des pointes, & tout ce que l'on appelle l'écume du bel-eſprit. » Balzac, dit un critique, a » enrichi la langue, il l'a anoblie, il l'a ſubjuguée; mais » la recherche déplacée de ſon » ſtyle le rend bourſoufflé; la » magnificence de l'expreſſion » le rend forcé & giganteſque; » la délicateſſe des tours le » rend affecté; l'uſage immodéré des figures le rend ridicule; enfin ſon affectation » continue d'élégance & de nobleſſe, dans les choſes qui » en exigent le moins, le rend » ſouvent abſurde & pénible » à la lecture. Ce défaut de » goût l'a fait tomber dans une » eſpece de mépris, qu'on a » pouſſé toutefois un peu trop » loin. On doit lire avec plaiſir » quelques-unes de ſes Lettres, » pluſieurs de ſes Traités, & » ſur-tout ſon *Ariſtippe*. Les

» réflexions excellentes répan-
» dues dans ce dernier ouvrage, les sages préceptes de morale & de politique, les exemples bien choisis y peuvent faire oublier les fautes du style, & fournir des instructions à ceux qui voudront instruire les autres ».

BALZAC d'Entragues. *Voy.* VERNEUIL.

BALZAMON. *Voyez* BALSAMON.

BAMBA, ou plutôt WAMBA, roi des Visigoths, en Espagne, l'an 672. C'est le premier, dit-on, qui ait été sacré dans ce royaume. Il joignit une grande valeur à beaucoup de modestie, & à un grand attachement à la foi catholique. Affoibli par un poison lent qu'on lui avoit donné, il abdiqua la couronne, désigna Ervige pour son successeur, & mourut en 683, dans un monastere où il s'étoit retiré.

BAMBOCHE. *Voy.* LAER.

BANAYAS, capitaine des gardes de David, & l'un des plus braves de son armée, tua plusieurs lions, & combattit, n'ayant qu'un bâton, un Egyptien d'une stature prodigieuse & bien armé; & lui arracha sa hache, & en fit l'instrument de sa mort. Il fut un de ceux qui mirent Salomon en possession du royaume d'Israël. Il tua Adonias, & coupa la tête à Joab par ordre de ce prince, vers l'an 1014 avant J. C.

BANCHI, (Séraphin) dominicain de Florence, & docteur en théologie, vint en France, d'abord pour faire ses études; il y revint ensuite pour instruire Ferdinand I, grand duc de Toscane, de tous les troubles funestes qui désoloient alors la France. Banchi étant à Lyon en 1593, Pierre Barriere, jeune-homme de 27 ans, fanatique & imbécille, lui communiqua le dessein qu'il avoit d'assassiner Henri IV. Ce dominicain en donna avis à Brancaleon, gentilhomme de la reine douairiere, qui ayant été trouver le roi à Melun, rencontra Barriere, prêt à commettre son parricide. Le roi récompensa le zele du dominicain, en le nommant à l'évêché d'Angoulême : mais il s'en démit en 1608, pour vivre en simple religieux dans le couvent de St. Jacques de Paris, où il mourut en 1622. On a de lui quelques ouvrages, dans lesquels il se justifie d'avoir abusé de la confession de Pierre Barriere, qui ne s'étoit pas confessé. I. *Histoire prodigieuse du parricide de Barriere*, 1594, in-8°., 40 pag. II. *Apologie contre les jugemens téméraires de ceux qui ont pensé conserver la Religion Catholique, en faisant assassiner les Très-Chrétiens Rois de France*, Paris, 1596, in-8°. III. *Le Rosaire spirituel de la sacrée Vierge Marie, &c.*, Paris, 1610, in-12.

BANCK, (Laurent) protestant Suédois, professeur de droit à Norkoping sa patrie, mourut en 1662. Il a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence. Le plus connu est *Taxa Cancellariæ Romanæ*, Franeker, 1652, in-8°. On a aussi de lui un *Traité de la tyrannie du Pape*, 1669 : ouvrage dicté par un esprit nourri de préjugés.

BANDARRA, (Gonzalès) pauvre savetier Portugais, joua dans son pays le rôle que Nos-

tradamus & Maître - Adam avoient joué en France. Il prophétisa, il versifia. Le St. Office, peu favorable à cette double manie, qui faisoit dire quelquefois à Bandarra des choses fort étranges, le fit paroître dans un *Autoda-fé* avec un *San-benito* en 1541, & le renvoya libre. Il mourut en 1556. Quelques-uns disent en 1560. Sa mémoire étoit éteinte en 1640, lorsque le duc de Bragance monta sur le trône : mais les politiques s'étant imaginés que cette révolution avoit été annoncée dans ses prophéties, la firent revivre. On les a imprimées à Nantes en 1644, sous le titre de *Trovas do Bandaria.*

BANDELLO *ou* BANDELLI, Vincent) général de l'ordre de S. Dominique en 1501, mourut en 1506, âgé de 70 ans, après avoir composé quelques ouvrages, entr'autres : I. *De Conceptione Jesu-Christi*, Bologne, 1481, in-4°., fort rare, réimprimé depuis, in-12. II. *De veritate Conceptionis Beatæ Mariæ*, Milan, 1475, in-4°. Dans l'un & dans l'autre, Bandello attaque la Conception immaculée de la Sainte Vierge.

BANDELLO, (Matthieu) dominicain, neveu du précédent, est auteur d'un *Recueil de nouvelles*, qui montrent qu'il n'avoit point l'esprit de son état, ni le goût des mœurs chrétiennes. Il naquit à Castelnovo, dans le Milanois, vers la fin du XVe. siecle. Lorsqu'après la bataille de Pavie, en 1525, les Espagnols se rendirent maîtres de Milan, les biens de sa famille, dévouée à la France furent confisqués, & sa maison paternelle brûlée. Contraint de prendre la fuite sous un habit déguisé, il erra quelque tems de ville en ville. Il s'attacha enfin à César Frégose, qu'il suivit en France, & qui lui donna un asyle dans une terre qu'il avoit près d'Agen. L'évêché de cette ville étant venu à vaquer en 1550, il y fut nommé par Henri II, en considération des services de la famille Frégose. Bandello, nourri des fruits peu substantiels des poëtes anciens & modernes, s'appliqua beaucoup plus à faire d'inutiles écrits, qu'au gouvernement de son diocese. On ignore la date précise de sa mort ; mais il est certain qu'il occupa le siege d'Agen pendant plusieurs années, & non pendant quelques mois, comme l'a écrit Joseph Scaliger. La meilleure édition des *Nouvelles* de Bandello est celle de Lucques, 1554, en 3 vol. in-4°. auxquels il faut joindre un IVe. tome, imprimé à Lyon en 1573, in-8°. Boisteau & Belleforest en ont traduit une partie en françois, Lyon, 1616 & suiv., 7 vol. in-16. Quelques-uns ont prétendu que ces *Nouvelles* n'étoient point de lui. On voudroit bien adopter cette opinion, pour sauver l'honneur d'un religieux & d'un évêque ; mais elle n'est guere vraisemblable. On a encore de lui un recueil de poésies intitulé : *Canti XI composti dal Bandello, delle lodi della Signora Lucrezia Gonzaga*, &c., imprimé à Agen en 1545, in-8°., qui est excessivement rare.

BANDINELLI, (Baccio)

né à Florence en 1487, y mourut en 1559. Il se distingua dans la sculpture, dans la peinture & dans le dessin. Ses tableaux manquoient de coloris, quoique les dessins fussent presque dignes de Michel-Ange. Son ciseau valoit mieux que son pinceau. On admire sur-tout sa copie du fameux Laocoon, qu'on voit dans le jardin de Médicis à Florence.

BANDINUS, un des plus anciens théologiens scholastiques. Ses Ouvrages ont été imprimés à Vienne en 1519, in-fol.; à Louvain, en 1555 & 1557, in-8°. La conformité de Bandinus avec Pierre Lombard, a fait agiter la question : Si Lombard étoit plagiaire de Bandinus, ou si celui-ci avoit copié l'autre ? Un manuscrit du XIII. siecle, conservé dans l'abbaye d'Ober-Altaich, a résolu cette question en faveur de tous les deux. Bandinus n'a prétendu qu'abréger l'ouvrage de Lombard, & ne doit pas être considéré comme plagiaire. Il porte en titre : *Abbreviatio magistri Bandini de libro Sacramentorum magistri Petri Parisiensis Episcopi, fideliter acta.* Il se trouve cependant encore des critiques persuadés que Bandinus est antérieur à Pierre Lombard.

BANDURI, (D. Anselme) bénédictin de la congrégation de Méléda, naquit à Raguse en Dalmatie. Il vint en France en 1702 pour y puiser le goût de la bonne critique. Le grand-duc de Toscane, qui avoit dessein de le mettre à la tête de l'université de Pise, lui fournit tout ce qui lui étoit nécessaire. L'académie des inscriptions l'aggrégea en 1715, & le duc d'Orléans le choisit en 1724 pour son bibliothécaire. Il quitta pour lors l'abbaye de St. Germain-des-Prés, où il avoit logé depuis son arrivée en France. Il mourut en 1743, âgé de 72 ans. On a de lui : I. *Imperium Orientale, sive Antiquitates Constantinopolitanæ*, 1711, in-folio, 2 vol. avec fig. : ouvrage savant & vainement attaqué par l'apostat Casimir Oudin. Banduri lui a répondu d'une maniere à le couvrir de confusion, dans la préface de l'ouvrage suivant. II. *Numismata Imperatorum Romanorum, a Trajano Decio ad Paleologos Augustos.* Cette collection, imprimée en 1718, in-fol. 2 vol. & enrichie d'une bibliotheque numismatique, reparut à Hambourg en 1719, in-4°., par les soins de Jean-Albert Fabricius, avec un recueil de Dissertations de plusieurs savans sur les médailles. Banduri mérite d'être distingué de la foule des compilateurs. *Voyez* BARRE (Louis François).

BANIER. *Voyez* BANNIER.

BANIER, (Antoine) né à Clermont en Auvergne, vint à Paris de bonne heure. Il se chargea d'une éducation. Ses talens lui procurerent des ressources honorables. L'abbé Banier mourut à Paris en 1741, âgé de 69 ans. Constant dans le travail, & fidele aux devoirs de l'amitié, il mérita l'estime des savans & des gens de bien. On a de lui plusieurs ouvrages. I. L'*Explication historique des Fables*, 3 vol. in-12., qui lui mériterent en 1714 une place à l'académie des inscriptions. Il refondit cet ouvrage & le donna

sous ce titre : *La Mythologie & les Fables expliquées par l'Histoire*, 3 vol. in-4°., 1740, & 8 vol. in-12. Il y a peu de livres, sur cette matiere, qui offrent autant d'érudition, de recherches, d'idées neuves & ingénieuses. II. La *Traduction des Métamorphoses d'Ovide*, 3 vol. in-12., avec des remarques & des explications historiques, dans lesquelles on trouve le même fonds d'érudition que dans l'ouvrage précédent. Il y en a une magnifique édition latin & françois, 1732, in-fol. avec les figures de Picart. Elle a été affacée par celle de Paris, 1767, en 4 vol. in-4°., figures. III. Plusieurs dissertations dans les Mémoires de l'académie des inscriptions. IV. Une nouvelle édition des *Mêlanges d'histoire & de littérature de Vigneul-Marville*, augmentés du tiers. V. Il a eu part à la nouvelle édition de l'*Histoire générale des Cérémonies des Peuples du Monde*, 1741, en 7 vol. in-fol., &c. *Voyez* PICART.

BANNES, (Dominique) jacobin Espagnol, professeur de théologie à Alcala, à Valladolid & à Salamanque, mourut à Médina del Campo en 1604, âgé de 77 ans. Il fut le confesseur de Ste. Thérese. On a de lui un long *Commentaire* en 6 gros vol. in-fol., *sur la somme de S. Thomas*, dont il défendit la doctrine avec chaleur. Il a aussi commenté Aristote. Il n'avoit pas l'art d'écrire avec précision & avec goût. C'étoit un homme très-pieux. On le regarde comme le Pere de la fameuse *prédétermination physique*, systême fort accrédité chez les dominicains, pour allier la liberté de l'homme avec la grace & la prescience de Dieu.

BANNIER, (Jean) capitaine Suédois, eut le commandement de l'infanterie sous le roi Gustave. Il fut défait deux fois par le général Papenheim; mais devenu généralissime des armées suédoises après la mort de son maître, il vainquit deux fois les Saxons, battit les Impériaux, & mourut le 10 mai 1641, âgé de 40 ans, après avoir fait plusieurs conquêtes. Bannier fut le plus illustre des éleves de Gustave-Adolphe, & celui qui soutint le mieux après lui la gloire des armes Suédoises en Allemagne. Beauregard, ministre de France auprès de ce général, en a recueilli quelques maximes qui peuvent être utiles. Bannier parloit souvent, mais modestement, de ses faits de guerre. Il aimoit sur-tout à répéter, qu'*il n'avoit jamais rien hasardé, ni même formé une entreprise, sans y être obligé par une raison évidente*. Les volontaires de qualité ne lui étoient point agréables dans ses armées: » Ils veulent trop d'égards & » de ménagemens. Les exemp» tions des devoirs de la dis» cipline, qu'ils usurpent, ou » qu'on ne peut se dispenser » de leur accorder, font d'un » pernicieux exemple & gâtent » tous les autres »... Il avoit secoué toute dépendance de sa cour pour les opérations militaires, & auroit abandonné le commandement, plutôt que d'en attendre les ordres. *Pourquoi croyez-vous*, disoit-il à ses confidens, *que Galas & Piccolomini n'ont jamais pu rien faire contre moi? C'est qu'ils n'osoient*

rien entreprendre sans le consentement des ministres de l'empereur... C'étoit un de ses principes, que les officiers subalternes devoient succéder à ceux qui les précédoient, à moins qu'ils ne s'en fussent rendus tout-à-fait indignes. *Outre*, disoit-il, *que rien n'anime plus à bien faire, les habitudes que les officiers se font dans leurs corps, les rendent capables d'y servir plus utilement que de nouveaux officiers plus habiles....* Jamais il ne souffroit que ses soldats s'enrichissent. *Ils se débanderoient incontinent*, disoit-il, *& je n'aurois plus que de la canaille. Leur accorder le pillage des villes, c'est vouloir les perdre.* C'est pour cette raison qu'il ne voulut point prendre la capitale de la Bohême. Son systême étoit le même avec les officiers, qu'il croyoit suffisamment récompensés par les grades & les distinctions... Peu de généraux ont été plus avares du sang de leurs troupes. Il blâmoit hautement ceux qui les sacrifioient à leur réputation. Aussi ne s'attachoit-il pas volontiers aux sieges, & il les levoit sans répugnance, quand il y trouvoit de trop grandes difficultés. Sans cette conduite, sa patrie auroit été bientôt épuisée d'hommes.... Il estimoit beaucoup les Allemands formés sous sa discipline, & les croyoit les meilleurs soldats du monde... Bannier fut fidele à ses principes jusqu'à la mort de sa femme. Elle le suivoit dans toutes ses expéditions, & avoit le talent de modérer ses passions, naturellement violentes. Son désespoir fut extrême lorsqu'il la perdit. Cependant, en conduisant à Erfort les cendres d'une personne si chérie, il prit une passion violente & désordonnée pour une jeune princesse de Bade, qu'il vit par hasard. Dès cet instant, la guerre, la gloire, la patrie, tout ce qui avoit été l'objet de ses vœux, lui fut indifférent. Il ne pensa qu'à sa maîtresse; il exposa témérairement sa personne pour aller au château d'Arolt, où elle étoit. De retour au camp, il ne fit autre chose que tenir table pour boire à la santé de la belle dont il étoit épris. Le jour qu'il reçut le consentement du marquis de Bade, son futur beau-pere, il donna une fête magnifique, & fit tirer 200 coups de canon, dont le bruit se fit entendre jusqu'à Cassel. On y crut si certainement les armées aux mains, que le peuple & les ministres coururent à l'église se mettre en priere. Le mariage se fit. Bannier ne fut plus occupé que de ses nouvelles amours, & laissa à ses lieutenans le soin de conduire les opérations militaires. Il ne survécut que quelques mois à des liens trop vifs pour son métier & son âge.

BAPTISTIN, (Jean-Baptiste Struck, dit) musicien, né à Florence, mort vers 1740. Il a donné trois opera, savoir: *Méléagre*, *Manto la Fée*, *Polydore*. Sa réputation est principalement fondée sur les Cantates. Celle de *Démocrite & Héraclite* est admirable, par sa musique toute pittoresque. C'est lui qui le premier a fait connoître en France le violoncelle, instrument dont il jouoit supérieurement.

BARABAS, insigne voleur,

meurtrier & homme séditieux, que Pilate délivra à la priere des Juifs, préférablement à Jesus-Christ.

BARACH, 4e. juge des Hébreux, gouverna ce peuple avec le secours de Débora, vainquit Sisara vers l'an 1285 avant J. C., & délivra par-là Israël de la servitude de Jabin, roi des Chananéens.

BARACHIAS, pere du prophete Zacharie. C'est un nom commun à plusieurs autres Juifs.

BARADAT, (S.) solitaire du diocese de Cyr, dont Théodoret fait mention, vivoit dans une espece de cage, couverte de toutes parts, de sorte qu'il étoit exposé à toutes les intempéries de l'air : ses vêtemens étoient faits de peau de bêtes sauvages. La singularité de cette pénitence le fit soupçonner d'ostentation & d'orgueil, mais la promptitude avec laquelle il obéit au patriarche d'Antioche, qui lui ordonnoit de quitter sa demeure, prouve qu'il n'y tenoit pas par des motifs humains. *Voyez* S. PATRICE, S. SIMON Stylite, S. DOMINIQUE Loricat.

BARAHONA. *Voyez* VALDIVIESO.

BARANZANO, (Redemptus) religieux barnabite, né aux environs de Verceil dans le Piémont, en 1590, professeur de philosophie & de mathématiques à Anneci, vint à Paris, où il se distingua comme philosophe et comme prédicateur. C'est un des premiers qui eut le courage d'abondonner Aristote. Il mourut à Montargis en 1622. Nous avons de lui : I. *Campus philosophicus*, in-8°. II. *Uranoscopia, seu Universa Doctrina de Cœlo*, 1617, in-fol. III. *De novis Opinionibus Physicis*, in-8°.

BARATIER, (Jean-Philippe) naquit le 19 janvier 1721, dans le margraviat de Brandebourg-Anspach. Dès l'âge de 4 ans il parloit, dit-on, le latin, le françois & l'allemand. On ajoute qu'il apprit le grec à 6, & étoit si versé dans l'hébreu à 10, qu'il traduisoit la Bible hébraïque sans points, en latin ou en françois, à l'ouverture du livre. Il donna, en 1730, une notice de la grande *Bible rabbinique*, en 4 vol. in-fol.; & trois ans après l'*Itinéraire du rabbin Benjamin*, 2 vol. in-8°., 1734. Il proposa à l'académie de Berlin un moyen pour trouver la longitude sur mer, qui ne fut pas goûté, & vint ensuite lui-même dans cette ville. Passant à Halle avec son pere en 1735, le chancelier Ludwig lui offrit de le faire recevoir *gratis* maitre-ès-arts. Baratier, flatté de cette proposition, composa 14 theses, qu'il fit imprimer la même nuit, & les soutint le lendemain en public pendant 3 heures. L'académie l'agrégea solemnellement au nombre de ses membres. Il fut présenté au roi de Prusse, comme un prodige d'érudition. Ce prince, qui se prévenoit aisément contre les hommes à grand bruit, le regarda comme une jolie chose, & n'en fit pas plus de cas que du flûteur de Vaucanson ; il savoit que dans les opérations de ces savans précoces, il y avoit pour l'ordinaire beaucoup de charlatanerie de la part de ceux que leur célébrité intéresse, & beaucoup de crédulité de la part du public.

public. Ce qui prouve qu'il ne s'est pas trompé, c'est que tous les ouvrages qu'on lui attribue, & dont la lecture extasioit, sont tombés dans le plus profond oubli, et que peu de gens s'avisent de citer le jeune *omniscius*, ni en matiere d'érudition, ni en matiere de philosophie, ni en matiere de mathématiques, ni en matiere d'astronomie, quoiqu'il ait écrit sur toutes ces sciences. Fréderic lui demanda s'il savoit le droit public ? Le jeune-homme étant obligé de convenir que non; *Allez l'étudier*, lui dit-il, *avant que de vous donner pour savant.* Baratier y travailla si fort, renonçant à toute autre étude, qu'il soutint une these sur le droit public au bout de 15 mois. Mais il mourut peu de tems après à Halle, en 1740, âgé de 19 ans, 8 mois et 7 jours. *Voyez* HEINECKEN Chrétien, CANDIAC. Le pere de Baratier fut pasteur de l'église françoise de Schwabach, & ensuite de celle de Halle. Il étoit sorti de France, pour avoir la liberté de professer la religion de Calvin.

BARAXE, (Cyprien) jésuite, célebre missionnaire des Moxes, peuples alors presqu'inconnus de l'Amérique méridionale vers le 13e. degré de latitude. Ce zélé religieux se faisant tout à tous, rendit toutes sortes de services à ces sauvages pour les gagner à J. C.; il commença par les rassembler en société, leur apprit à faire de la toile, & à exercer les arts les plus nécessaires à la vie; & pour pourvoir à leur subsistance, il entreprit le voyage de Sainte-Croix de la Sierra, d'où il amena, aidé de quelques Indiens, deux cens vaches & taureaux. Il bâtit une église, & en civilisant cette nation, il lui enseigna la science du salut. Ses travaux apostoliques ne se bornerent pas à ces peuples, il en chercha d'autres inconnus; il en trouva de si barbares qu'ils poursuivoient les hommes, comme on poursuit les bêtes fauves à la chasse: il parvint à les adoucir & à les soumettre au joug de J. C. Avançant toujours dans les terres par des travaux & des fatigues incroyables, à mesure qu'il faisoit des conquêtes pour la religion, il trouva des sauvages qui se jeterent sur lui, le percerent de coups & lui fendirent la tête, le 16 septembre 1702, après plus de 27 ans de travaux apostoliques. *Voyez* la relation de la vie & de la mort de ce missionnaire dans les *Lettres édif.* tom. 8, nouv. édit., & tom. 10, anc. édit.

BARBA, (Alvarès-Alonzo) curé de S. Bernard du Potosi, au commencement du XVIIe. siecle, est auteur d'un livre fort rare, intitulé: *Arte de los Metalles*, Madrid, 1640, in-4°. Il a été réimprimé en 1729, in-4°., & l'on a joint à cette édition le traité d'*Alonzo-Carillo Lasso, sur les anciennes mines d'Espagne*, imprimé auparavant à Cordoue, en 1624, in-4°. Il y a un *Abrégé de Barba* en françois, 1 vol. in-12., 1730, auquel on a joint un Recueil d'ouvrages sur la même matiere, aussi in-12., qui le font rechercher.

BARBADILLO, (Alphonse-Jerôme de Salas) né à Madrid, mort vers 1630, composa plusieurs comédies très-applaudies en Espagne. Son

ſtyle pur & élégant contribua beaucoup à perfectionner la langue eſpagnole : il avoit quelque choſe de l'urbanité romaine. Ses Pieces de théâtre ſont pleines de morale & de gaîté. On a encore de lui : *Avanturas de D. Diego de Noche*, 1624, in-8°.

BARBARO, (François) noble Vénitien, né à Veniſe vers 1398, ne ſe diſtingua pas moins par ſon goût pour les belles-lettres, que par ſes talens pour la politique & les négociations. Il fut employé pluſieurs fois dans les affaires publiques de ſa patrie, à laquelle il rendit des ſervices ſignalés. Etant gouverneur de Breſſe, en 1438, lorſque cette ville fut aſſiégée par les troupes du duc de Milan, il la défendit avec tant de courage, qu'après un long ſiege les ennemis furent obligés de ſe retirer. Il fut fait procurateur de S. Marc en 1452, & mourut en 1454. Il poſſédoit fort bien les langues grecque & latine ; il avoit été diſciple, pour la premiere, du célebre Guarino Véroneſe, & non de Chryſoloras, comme l'a dit Fabricius. On a de cet homme illuſtre pluſieurs ouvrages en latin, dont le plus connu eſt un traité *De re uxoria*, Amſterdam, 1639, in-16 ; traduit en françois ſous le titre : *De l'état du Mariage*. C'eſt un écrit moral, qui renferme de très-bons avis. Il parle à la fin de l'éducation des enfans. On peut compter encore au nombre de ſes ouvrages, l'*Hiſtoire du Siege de Breſſe*, dont on vient de parler, laquelle, quoique ſous un autre nom, paſſe aſſez généralement pour avoir été écrite par lui-même. Elle fut imprimée pour la premiere fois à Breſſe en 1728 ; in-4°., ſous ce titre : *Evangeliſtæ Manelmi Vicentini Commentariolum de obſidione Brixiæ anni 1438*. Le cardinal Quirini a publié ſes *Lettres* & ſa *Vie*, ſous le titre de *Geſta & Epiſtolæ Franciſci Barbari*.

BARBARO, (Hermolaüs) petit-fils du précédent, naquit à Veniſe l'année de la mort de ſon grand-pere. Il fut auteur dans un âge où l'on eſt encore au college, à 18 ans. Les Vénitiens lui donnerent des commiſſions importantes auprès de l'empereur Fréderic & de Maximilien ſon fils. Il fut enſuite ambaſſadeur à Rome. Innocent VIII le nomma au patriarchat d'Aquilée ; mais le ſénat, irrité de ce qu'Hermolaüs avoit accepté cette dignité, contre la défenſe expreſſe faite à tous les miniſtres de la république, de recevoir aucun bénéfice, lui défendit de profiter de cette nomination, ſous peine de voir ſes biens confiſqués. Hermolaüs, qui ne vouloit pas renoncer à ſon patriarchat, mourut à Rome dans une eſpece d'exil en 1493. On a de lui des *Paraphraſes ſur Ariſtote* ; une *Traduction de Dioſcoride*, avec des notes ; & des *Exercitationes* ſur *Pomponius Mela* & ſur *Pline le naturaliſte*, dans leſquelles il corrigea, pour le premier, 300 paſſages, & près de 5000 pour le deuxieme ; mais en voulant trop corriger, il en corrompit pluſieurs, dont il avoit mal ſaiſi le ſens. Cet ouvrage eſt en 2 parties, Rome, 1492 & 1493, in-fol.

BARBARO, (Daniel) neveu d'Hermolaüs, & coadjuteur du patriarchat d'Aquilée,

né en 1513, se distingua par son savoir & par sa capacité dans les affaires publiques, qui le fit choisir, en 1548, par le sénat de Venise, pour être ambassadeur de la république en Angleterre, où il resta jusqu'en 1551. Il mourut en 1570, & laissa plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont: I. Un *Traité de l'Eloquence*, en forme de dialogues, imprimé à Venise en 1557, in-4°. II. *Pratica della Perspettiva*, Venise, 1568, in-fol. III. Une *Traduction italienne de Vitruve*, avec des commentaires, Venise, 1556, in-fol. avec figures en bois, très-belle édition. IV. Une *Edition de Vitruve*, avec des commentaires en latin, Venise, 1567, in-fol. avec figures, préférable à toutes les éditions italiennes. Bayle, & plusieurs autres lexicographes qui l'ont suivi, se sont trompés lourdement sur les époques de la naissance & de la mort de cet homme illusttre, ainsi que sur ses ouvrages.

BARBAZAN, (Arnauld-Guillaume de) chambellan du roi Charles VII, & général de ses armées, honoré par son maître du beau titre de *Chevalier sans reproche*, vainquit le chevalier de l'Escale dans un combat singulier, donné en 1404, à la tête des armées de France & d'Angleterre. Charles VII lui fit présent d'un sabre après sa victoire, avec cette devise: *Ut casu graviore ruant.* Ce héros trop peu connu, défendit Melun contre les Anglois. Il mourut en 1432, des blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Belleville, près de Nanci. On l'enterra à S. Denis, auprès de nos rois, comme le connétable du Guesclin, dont il avoit eu la valeur. Charles VII lui permit de porter les trois fleurs-de-lys de France sans brisure, & lui donna, dans des lettres-patentes, le titre de *Restaurateur du royaume & de la couronne de France.*

BARBAZAN, (Etienne) né à Saint-Fargeau, en Puisaye, diocese d'Auxerre, en 1696, passa toute sa vie à lire les anciens auteurs françois, & mourut en 1770, après avoir publié: I. *Contes & Fabliaux des anciens poëtes François du 12e. & 13e. siecles*, 1766, 3 vol. in-12. Ce recueil est précédé d'une dissertation sur les poëtes, dont il présente les ouvrages, & suivi d'un vocabulaire. II. *Ordene de Chevalerie*; c'est un recueil de plusieurs anciens contes, avec une dissertation sur la langue françoise, & un petit glossaire. III. Le *Castoyement* ou *Instruction d'un pere à son fils*, 1760, in-8°., précédé d'une dissertation sur la langue celtique. IV. *Observations sur les étymologies*, avec un vocabulaire à la fin. Il a été éditeur avec l'abbé de la Porte & Graville, du *Recueil alphabétique*, depuis la lettre C jusqu'à la fin de l'alphabet. Cet ouvrage, trop long de la moitié, avoit été commencé par l'abbé Perau; il est en 24 vol. in-12, 1745 & années suivantes. Il y a des pieces qu'on trouveroit difficilement ailleurs.

BARBE, (Ste.) vierge célebre par la fermeté de sa foi, étoit fille de Dioscor, un des plus furieux sectateurs du paganisme. Ce pere barbare n'ayant pu, ni par caresses, ni

par menaces, lui faire abandonner la foi de J. C., lui trancha lui-même la tête; Métaphraste croit que ce fut à Héliopolis, mais il y a apparence que ce fut à Nicomédie. Quelques auteurs ont cru que cette Sainte avoit souffert sous l'empereur Maximien, d'autres sous Maximin, qui succéda à Alexandre-Sévere, vers l'an 240. En général les circonstances de ce martyre ne sont pas bien constatées, mais il est en lui-même incontestable; le culte que l'Eglise rend à cette Sainte, en est un monument subsistant. *Voy.* S. CATHERINE.

BARBERI, (Philippe) dominicain de Syracuse, inquisiteur en Sicile & dans les isles de Malte & de Gozo, est auteur d'un *Recueil d'Observations sur les endroits de l'Ecriture-Sainte, que St. Augustin & St. Jerôme ont expliqués différemment*; & de quelques autres ouvrages, dont le plus intéressant est: *De animorum immortalitate*. Tous ses ouvrages ont été imprimés en 1500. Il vivoit après le milieu du XVe. siecle.

BARBERINO, (François) naquit à Barberino en Toscane, l'an 1264. C'est de lui que sont descendus les Barberins, maison illustre d'Italie. François alla s'établir à Florence, où il acquit beaucoup de gloire par ses talens pour la jurisprudence & pour la poésie. Il y mourut en 1348. Nous avons de lui un poëme italien, intitulé: *Documenti d'amore*, imprimé à Rome, avec de belles figures, en 1640, in-4°. C'est un ouvrage moral, qui ressemble par le titre à l'*Art d'aimer d'Ovide*, mais qui respire la sagesse & les bonnes mœurs.

BARBERINO. L'histoire fait mention de plusieurs hommes illustres dans cette famille. 1°. François BARBERINO, cardinal & neveu du pape Urbain VIII, légat en France & en Espagne, pere des pauvres & protecteur des savans, mort en 1679. 2°. Antoine, son frere, cardinal & camerlingue de l'Eglise romaine, généralissime de l'armée papale contre les princes ligués, grand aumônier de France, où il s'étoit réfugié après l'élection d'Innocent X, ennemi des Barberins, mort archevêque de Rheims en 1671.

BARBEROUSSE I, (Aruch) originaire de Mitylene, ville de l'isle de Lesbos; Sicilien selon d'autres, se rendit maître d'Alger & se plaça sur le trône. Il déclara ensuite la guerre au roi de Tremeçen, le vainquit en différentes occasions; mais il fut tué dans une embuscade. Etant poursuivi par les Espagnols, il employa, pour favoriser sa fuite, le même expédient dont se servit autrefois Mithridate, roi du Pont. Il fit semer dans le chemin son or, son argent, sa vaisselle, pour amuser les Chrétiens, & avoir le tems de se sauver. Mais les Espagnols, méprisant ces perfides richesses, le joignirent de près: il fut obligé de faire face; & après avoir combattu avec furie, il fut tué l'an 1518. Barberousse exerça bien des brigandages sur mer & sur terre, & se fit redouter par-tout.

BARBEROUSSE II, (Chérédin) successeur du précédent dans le royaume d'Alger, général des armées nava-

les de Soliman II, s'empara de Tunis en 1535, mais il en fut chassé par Charles-Quint, qui rétablit Mulei-Hassen ; il dévasta la Sicile, & se joignit à la flotte de France, pour assiéger Nice en 1543, & mourut à Constantinople en 1547, âgé de 80 ans. On a publié sa *Vie*, Paris, 1781, in-12. On y voit un homme qui, né en France d'une famille distinguée (la famille d'Authon établie en Saintonge) oublie ce qu'il se doit à lui-même, se mêle parmi des corsaires, devient leur chef ; & pour faire perdre la trace de sa naissance, change de nom & de religion. Les crimes & les forfaits sont les nœuds par lesquels il s'attache ceux qui se sont associés à lui. Devenu amiral des Turcs, il montra de grands talens pour la guerre : ses actions demanderoient qu'on le mît au nombre des hommes illustres ; mais les crimes que son caractere naturellement féroce lui fit commettre, révoltent la nature, & rendent sa mémoire odieuse. Il faisoit périr les hommes sans répugnance & sans remords : il traitoit ses esclaves avec la derniere dureté. Avec cela, il étoit jusques dans l'extrême vieillesse, le plus luxurieux des hommes ; une multitude de femmes ne pouvoit lui suffire. Nouvelle preuve des rapports intimes de cette passion avec la cruauté ; elles se sont presque toujours réunies dans les monstres qui ont désolé l'humanité. La luxure conduit naturellement l'homme à ne regarder ses semblables que comme de vils instrumens de ses brutales jouissances ; & éteint dans son ame corrompue tout germe de sensibilité. *Voy.* NÉRON.

BARBEROUSSE. *Voy.* FRÉDERIC.

BARBEYRAC, (Charles) naquit en 1629 à Céreste en Provence, & mourut à Montpellier l'an 1699. Il étoit établi dans cette ville depuis sa jeunesse. Il y avoit pris le bonnet de docteur en médecine dès 1649. Il se fit un nom dans le royaume & dans les pays étrangers. Quoiqu'il professât la secte de Calvin, le cardinal de Bouillon lui donna le brevet de son médecin ordinaire, avec une pension de mille liv. Il n'employoit que peu de remedes, & n'en guérissoit que plus de malades. Le philosophe Locke, ami de Sydenham & de Barbeyrac, qu'il avoit connu à Montpellier, disoit qu'il n'avoit jamais vu deux hommes dont les manieres & la doctrine se ressemblassent davantage.

BARBEYRAC, (Jean) neveu du précédent & fils d'un ministre Calviniste de Beziers, né dans cette ville en 1674, fut nommé à la chaire de droit & d'histoire de Lausanne en 1710, & ensuite à celle du droit public & privé à Groningue en 1717. Il traduisit & commenta le traité du *Droit de la nature & des gens* : celui des *Devoirs de l'homme & du citoyen*, *par Puffendorf* ; & l'ouvrage de Grotius sur les *Droits de la guerre & de la paix*. Les notes dont il a enrichi ces traités, seroient aussi estimées que la traduction, si on y remarquoit moins de prévention contre la religion catholique. On ne fait pas moins de cas de

la version du *Traité* latin *de Cumberland sur les Loix naturelles*, avec des notes, 1744, in 4°.: ouvrage excellent, mais qui demande d'être médité. Il a aussi traduit plusieurs Sermons de Tillotson, & a donné au public différens ouvrages de son propre fonds. Les principaux sont: I. L'*Histoire des anciens Traités* qui sont répandus dans les auteurs Grecs & Latins jusqu'à Charlemagne, in-fol., 2 part., 1739. II. Le *Traité du jeu*, en 3 vol. in 8°. III. *Traité de la morale des Peres*, in-4°., 1728, contre Dom Cellier, qui avoit réfuté ce que Barbeyrac en avoit dit dans sa préface sur Puffendorf. Il s'élevoit dans cette préface, avec trop peu de ménagement, contre les allégories que S. Augustin & d'autres Peres ont trouvées dans l'Ecriture (*voy.* S. GRÉGOIRE-le-Grand). Il n'est pas plus circonspect dans la défense qu'il en entreprit. Il y laisse paroître un si grand mépris pour les docteurs de l'Eglise; il parle avec tant de dédain de leur éloquence & de leur dialectique, que tout critique sensé en est révolté: Dom Cellier le réfuta pleinement dans son *Histoire générale des auteurs sacrés*. Il a encore été réfuté postérieurement par le Protestant Anglois, William Réeves. Il mourut vers l'année 1747. Son style manque de grace & de pureté, sa critique de justesse & d'équité. Son antipathie contre les Peres venoit de ce qu'il les trouvoit par-tout opposés aux dogmes des nouvelles sectes. Daillé, également embarrassé de cette opposition, a tâché aussi d'affoiblir leur autorité, mais il y a mis plus de modération & de décence. La maniere dont Barbeyrac a parlé d'Abraham, & d'autres hommes illustres, célébrés dans l'Ecriture-Sainte pour leurs vertus & leur foi, montre qu'il étoit plutôt déiste que protestant, & autant ennemi de toute religion que de la religion catholique.

BARBIER, (Louis) plus connu sous le nom d'*Abbé de la Riviere*, naquit à Monfort-l'Amauri, près de Paris, & y mourut en 1670. De professeur au college de Plessis, il parvint à la place d'aumônier de Gaston, duc d'Orléans, & ensuite à l'évêché de Langres. Le cardinal Mazarin l'en gratifia, pour le récompenser de ce qu'il lui découvroit les secrets de son maître. Barbier avoit obtenu une nomination au cardinalat; mais elle fut révoquée. On dit que c'est le premier ecclésiastique qui osa porter la perruque. Il laissa, par son testament, cent écus à celui qui feroit son épitaphe. La Monnoie lui fit celle-ci:

Ci-gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage......
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

Barbier avoit gagné les bonnes graces de Gaston, duc d'Orléans, par des bassesses d'esclave, & par la répétition des bouffonneries de Rabelais, qu'il lisoit plus que son bréviaire.

BARBIER D'AUCOUR, (Jean) avocat au parlement de Paris, né à Langres, de parens pauvres, se tira de l'obs-

curité par ses talens. Il fut d'abord répétiteur au college de Lisieux. Il s'adonna ensuite au barreau; mais la mémoire lui ayant manqué dès le commencement de son 1er. plaidoyer, il promit de ne plus plaider, quoiqu'il eût pu le faire avec succès. Colbert le chargea de l'éducation d'un de ses fils. Il fut reçu de l'académie françoise en 1683, & il mourut d'une inflammation de poitrine à 53 ans, en 1694, regardé comme un des meilleurs critiques de son siecle. Il n'étoit point ami des jésuites; & la plupart de ses ouvrages sont contre cette société, ou contre les écrivains de la société. Celui qui lui a fait le plus d'honneur, est intitulé : *Sentimens de Cléanthe sur les Entretiens d'Ariste & d'Eugene, par le P. Bouhours, jésuite*, in-12. Ce livre a été souvent cité, & avec raison, comme un modele de la critique la plus juste & la plus ingénieuse. D'Aucour y seme les bons-mots & l'érudition, sans pousser trop loin la raillerie & les citations. Le jésuite Bouhours, quoique d'ailleurs homme d'esprit & bon écrivain, ne put se relever du coup que lui porta son adversaire. L'abbé Granet a donné, en 1730, une édition de cet ouvrage, à laquelle il a joint deux *Factums*, qui prouvent que Barbier auroit été aussi bon avocat que bon critique. Les autres écrits d'Aucour ne sont qu'un recueil de turlupinades : les *Gaudinettes*, *l'Onguent pour la brûlure*, contre les jésuites; *Apollon vendeur de mithridate*, contre Racine; deux *Satyres* en mauvais vers. On ne comprend point comment il a pu railler si finement Bouhours, & si grossiérement les autres. On dit que sa haine contre les jésuites venoit de ce que se trouvant un jour dans leur église, où l'on avoit exposé des tableaux énigmatiques pour être expliqués par les assistans, & donnant une explication qui paroissoit trop libre, un de ces peres lui dit de se souvenir que *locus esset sacer*. D'Aucour répondit tout de suite : *Si locus est sacrus, quare exponitis?* Cette épithete de *Sacrus* courut à l'instant de bouche en bouche. Les régens la répéterent, les écoliers la citerent, & le nom d'avocat *Sacrus* lui resta.

BARBIER, (Marie-Anne) née à Orléans, cultiva la littérature & la poésie, & vint se fixer à Paris, où elle publia plusieurs tragédies & quelques opéra, en un vol. in-12. On a dit qu'elle n'étoit que le prête-nom de l'abbé Pellegrin; mais on s'est trompé. Mlle. Barbier avoit des talens & des lumieres, & l'abbé Pellegrin ne fut jamais que son conseil & son censeur. Elle mourut en 1742. Sa poésie est foible.

BARBIERI. *Voyez* GUERCHIN (François-Barbieri da Cento).

BARBOSA, (Arius) natif d'Aveiro en Portugal, passa en Italie, où Ange Politien lui donna des leçons de grec. Il enseigna ensuite 20 ans à Salamanque avec succès. Le roi de Portugal le nomma précepteur des princes Alfonse & Henri. Nous avons de lui des *poésies latines*, petit in-8°.; un *Commentaire sur Arator*, & d'autres ouvrages. Il mourut dans un âge avancé, en 1540.

BARBOSA, (Pierre) né dans le diocese de Brague en Portugal, premier professeur de droit dans l'université de Coïmbre, quitta ses écoliers pour être chancelier du royaume. Il mourut vers 1596, après avoir publié un *Commentaire* sur le titre des Digestes : *Soluto matrimonio dos quemadmodùm petatur*, & autres traités de droit, en 3 vol. in-fol.

BARBOSA, (Emmanuel) avocat du roi de Portugal, mort en 1638, à 90 ans, est auteur du traité *De potestate Episcopi*, & de quelques autres livres.

BARBOSA, (Augustin) fils du précédent, égala son pere dans la connoissance du droit civil & canonique. Philippe IV lui donna l'évêché d'Ugento, dans la terre d'Otrante, en 1648. Il mourut l'année d'après. Nous avons de lui : I. *De officio Episcopi.* On croit que Barbosa ne fit que corriger ce livre. On ajoute, que son domestique lui apporta du poisson dans une feuille de papier manuscrit, que Barbosa courut tout de suite au marché pour acheter les cahiers d'où on avoit tiré cette feuille, & que ce manuscrit contenoit le livre *De officio Episcopi*. II. Le *Repertoire du Droit Civil & Canonique.* III. *Remissiones Doctorum super varia loca Concilii Tridentini*, *&c.* L'inquisition de Rome a trouvé dans ces deux ouvrages des endroits qui les ont fait mettre à l'*Index.* Il a publié un très-grand nombre d'autres ouvrages imprimés à Lyon, 1716, & années suivantes, 16 tom. in-fol.

BARBOU, (Hugues) fils de Jean Barbou, quitta la ville de Lyon, où son pere étoit imprimeur, pour se retirer à Limoges, où l'an 1580, il imprima, en très-beaux caracteres italiques, les Epîtres de Cicéron à Atticus, avec les corrections & les notes de Siméon du Bos, lieutenant-général de Limoges. Cette édition est estimée de l'abbé d'Olivet. L'emblême de Barbou étoit une main tenant une plume & un épi d'orge surmonté d'un croissant : leur devise étoit, *Meta laboris honor.* Leurs descendans, qui continuent encore aujourd'hui l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès à Limoges & à Paris, ont toujours conservé l'un & l'autre. Les Barbou établis à Paris ornent depuis 20 ans nos bibliotheques, par les éditions qu'ils publient des auteurs classiques.

BARCÉE. *Voyez* MAGON.

BARCEPHA. *Voy.* MOYSE BARCEPHA.

BARCHAUSEN, (Jean-Conrad) né à Horne dans le comté de la Lippe en 1666, s'appliqua à la chymie & à la pharmacie; parcourut une partie de l'Europe pour étendre ses connoissances, & fut choisi, en 1703, professeur de chymie à Utrecht, emploi qu'il remplit avec distinction, jusqu'à sa mort arrivée en 1723, après avoir légué à la bibliotheque publique de cette ville un choix de livres sur la botanique & sur différentes parties de l'histoire-naturelle. Ses écrits sont une preuve vivante de ses connoissances. Ce sont : I. *Synopsis pharmaceutica*, Utrecht, 1696, in-8°. II. *Elementa chemyæ*, Utrecht, 1703, in-8°. III. *De Medicinæ origine & progressu*,

1723, in-4°. IV. *Collecta medicinæ practicæ*, 1715.

BARCLAY, (Guillaume) naquit à Aberdéen en Ecosse. N'ayant pas pu s'avancer à la cour, il vint en France, & alla étudier à Bourges sous Cujas. Le Pere Edmond Hay, jésuite, le fit nommer professeur en droit dans l'université de Pont-à-Mousson. Le duc de Lorraine lui donna une charge de conseiller d'état & de maître des requêtes; mais ayant été desservi auprès de ce prince par les jésuites, à ce que dit Bayle, il repassa en Angleterre. Le roi Jacques I lui fit des offres considérables, à condition qu'il embrasseroit la religion anglicane. Barclay aima mieux revenir en France l'an 1604. Il eut une chaire de professeur de droit dans l'université d'Angers, & y mourut l'année d'après. Son Traité *de potestate Papæ*, Rome, 1610, in-8°., traduit en françois, 1688, in-12; & celui *De regno & regali potestate*, Paris, 1600, in-4°., dédié à Henri IV, firent beaucoup de bruit dans le tems.

BARCLAY, (Jean) fils de Guillaume, & d'une demoiselle de la maison de Malleville, naquit à Pont-à-Mousson en 1582. Les jésuites, chez lesquels il fit ses études, voulurent l'agréger à leur société; mais il aima mieux suivre son pere en Angleterre. Un poëme latin, intitulé *Euphormion*, qu'il publia sur le couronnement du roi Jacques I, le mit en faveur auprès de ce prince. Guillaume son pere, craignant que le séjour d'Angleterre n'ébranlât la religion de son fils, le ramena en France. Le jeune Barclay l'ayant perdu quelque tems après, repassa à Londres, où Jacques I lui donna des emplois considérables. Il y fit imprimer la suite de son *Euphormion*, satyre latine en 2 livres, dans laquelle l'auteur déploie l'érudition & la morale. Les meilleures éditions de ce livre sont celles d'Elzevir, 1627, in-12, & de Leyde, 1674, in-8°., *cum notis variorum*. Il publia vers le même tems le Traité de son pere, *De potestate Papæ*. Comme cet ouvrage, ainsi que celui sur la *Puissance des Rois*, par le même auteur, attaquoient les sentimens de plusieurs théologiens, Bellarmin y répondit. Barclay lui répliqua, dans un écrit intitulé *Pietas*, in-4°. Jean Eudemon, jésuite, répondit pour Bellarmin, mais avec peu de succès. Il accusa Barclay d'héréfie; mais celui-ci prouva qu'il avoit toujours été bon catholique, dans la cour d'Angleterre même. Ennuyé de demeurer en Angleterre, il repassa en France, & de-là il alla à Rome, sous le pontificat de Paul V. Il y mourut dans l'aisance en 1621, la même année que son adversaire Bellarmin. Barclay étoit d'une mélancolie qui le rendoit singulier: passant tout le matin dans son cabinet, sans voir personne, & le soir cultivant son jardin. On a de lui, outre les ouvrages dont nous venons de parler: I. *Parænesis ad Sectarios*, Rome, 1617; Barclay, qui n'étoit pas théologien, n'y réussit pas trop bien. II. *Argenis*, Leyde, 1630, in-12, & *cum notis variorum*, 1664 & 1669, 2 vol. in-8°.: roman mêlé de prose

& de vers, traduit par l'abbé Josse, chanoine de Chartres, 1732, 3 vol. in-12, & beaucoup mieux par M. Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage offre de l'étendue dans le plan, de la noblesse & de la variété dans les caracteres, de la vivacité dans les images, & est plus digne d'être lu que son *Euphormion*. Le style tient de celui de Pétrone, de Lucain & d'Apulée. C'est un tableau des vices & des révolutions des cours. La générosité franche, héroïque & sans détours, y est en contraste avec la fourberie habile & la marche artificieuse. III. Trois livres de Poésies, in-4°., inférieures à sa prose; on y trouve de l'enflure & du phébus. IV. *Icon animorum*, Londres, 1612, in-8°., ouvrage qui réussit, quoiqu'il n'y ait pas assez de profondeur.

BARCLAY, (Robert) né à Edimbourg en 1648, d'une famille illustre, fut élevé à Paris, sous les yeux d'un de ses oncles, président du college écossois de cette ville. Il retourna en Ecosse avec son pere, qu'il perdit peu de tems après, en 1664. Les Quakers avoient répandu leurs erreurs dans ce royaume (*voyez* FOX, George) : Barclay se laissa séduire par ces fanatiques, & publia plusieurs ouvrages pour leur défense. Non content de les servir par ses écrits, il passa en Hollande & en Allemagne, pour y faire des prosélytes. Après avoir essuyé bien des fatigues, il revint l'an 1690 mourir en Ecosse, dans sa 42e. année. Les historiens de sa secte le peignent comme un homme de bien, supportant le travail & la peine avec plaisir, d'une humeur gaie & d'un caractere constant. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses mœurs étoient régulieres, & qu'il joignoit à beaucoup d'érudition, un esprit méthodique, des vues sages, & autant de modération que peut en avoir un enthousiaste. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels il réduit le quakérisme en systême. Les principaux sont : I. *Catéchisme* ou *Confession de foi dressée & approuvée dans l'assemblée générale des patriarches & des apôtres, sous la puissance de J. C. lui-même.* Il seroit trop long d'analyser les principaux dogmes exposés dans ce livre. Nous nous bornerons aux points les plus importans de la morale des Quakers. Il n'est pas permis, suivant eux, à un Chrétien : 1°. De donner aux hommes des titres flatteurs, comme *votre Sainteté*, *votre Majesté*, *votre Eminence*, *votre Excellence*, *votre Grandeur*, *votre Seigneurie*, &c.; ni de se servir de ces discours flatteurs, appellés communément *Complimens*. 2°. De se mettre à genoux, ou de se prosterner eux-mêmes devant aucun homme; ou de courber le corps, ou de découvrir la tête devant eux. 3°. D'user de superfluité dans ses vêtemens, comme de gance au chapeau, & de boutons aux manches. 4°. De se servir de jeux, de passe-tems, de divertissemens, ou de comédies, sous prétexte d'amusemens nécessaires. 5°. De jurer, non-seulement dans leurs discours ordinaires, mais même en jugement devant le magistrat.

6°. De réſiſter au mal, ou de faire la guerre, ou de combattre dans aucun cas. II. *Theologiæ veræ chriſtianæ apologia*, Amſterdam, 1676, in-4°. Baſnage de Beauval & le P. Niceron diſent qu'avant Gerard Croeſe, perſonne n'a donné un détail des dogmes des Quakers. Ils ſe trompent, puiſque cet ouvrage ſingulier, fait par un de la ſecte, les fait connoître parfaitement. Il a été traduit en pluſieurs langues, & particuliérement en françois, Londres, 1702, in-8°. L'épître dédicatoire à Charles II contient, non des complimens mercenaires & de baſſes adulations, mais des vérités hardies & des conſeils juſtes. « Tu as goûté » (dit-il à Charles, à la fin » de cette épître) de la dou» ceur & de l'amertume, de la » proſpérité & des plus grands » malheurs. Tu as été chaſſé » du pays où tu regnes; tu as » ſenti le poids de l'oppreſ» ſion, & tu dois ſavoir com» bien l'oppreſſeur eſt déteſta» ble devant Dieu & devant » les hommes. Que ſi, après » tant d'épreuves & de béné» dictions, ton cœur s'endur» ciſſoit, & oublioit le Dieu » qui s'eſt ſouvenu de toi dans » tes diſgraces, ton crime en » ſeroit plus grand & ta con» damnation plus terrible. Au» lieu donc d'écouter les flat» teurs de ta cour, écoute la » voix de ta conſcience, qui » ne te flattera jamais. Je ſuis » ton fidele ami & ſujet ». III. *Epiſtola ad Legatos Noviomagi congreſſos*, 1678, in-4°.

BARCOCHEBAS, (c'eſt-à-dire, fils de l'Etoile) brigand fanatique, ſe diſoit l'Etoile prédite par Balaam; application que le docteur Akiba ne fit point difficulté de ratifier (*Voyez* AKIBA). Les Juifs, toujours prêts à cabaler, & qui, ſelon la parole de J. C., devoient être les dupes de pluſieurs faux meſſies (*voy.* ANDRÉ), le crurent la lumiere céleſte, le vrai Meſſie, & ſe ſouleverent, dans l'eſpérance que ce ſcélérat ſeroit leur libérateur. Le nouveau prophete fit rebâtir Jéruſalem, prit pluſieurs forteresſes, & maſſacra beaucoup de Romains, & ſurtout de Chrétiens. L'empereur Adrien envoya, contre ces furieux, Julius Severus, gouverneur de la Grande-Bretagne. Ce général les ayant reſſerrés dans la ville de Bitter, s'en rendit maître, après 3 ans de ſiege. Cette guerre finit par la mort de Barcochebas & de ſes ſectateurs, & par le maſſacre de 580 mille Juifs, ſans compter ceux qui périrent de faim ou de maladie, l'an 134 de J. C. M. Boſſuet, dans ſon *Explication de l'Apocalypſe*, prouve, par les rapprochemens les plus ſatisfaiſans & un grouppe de traits hiſtoriques ſaiſis avec juſteſſe, que Barcochebas eſt l'*Etoile* dont il eſt parlé dans le chap. 8 de cette ſublime prophétie de S. Jean, & qui attira l'entiere ruine des Juifs. » Cette étoile, dit-il, eſt le » faux meſſie Barcochebas, la » ſeule cauſe du malheur que » S. Jean vient de décrire. Le » nom y convient, puiſque » le mot de *Cochebas* ſignifie » *Etoile;* mais la choſe y con» vient encore mieux, comme » il paroît par l'hiſtoire. Bar» cochebas ſe vantoit d'être

» un astre descendu du ciel » pour le secours de sa na- » tion ».

BARCOS, (Martin de) né à Bayonne, étoit neveu par sa mere du fameux abbé de S. Cyran, qui lui donna pour maître Jansenius, évêque d'Ypres, alors professeur de théologie à Louvain. Il le tira ensuite de cette université, pour lui confier l'éducation du fils d'Arnauld d'Andilly. Le secrétaire de l'abbé de S. Cyran étant mort, son neveu alla prendre sa place auprès de son oncle. Après sa mort, la reine-mere donna son abbaye de S. Cyran à Barcos, en 1644. Le roi informé de quelque disposition du nouvel abbé pour dogmatiser, lui envoya un ordre qui l'exiloit à Boulogne. L'abbé de Barcos aima mieux se cacher, que de se rendre à l'endroit de son exil. Il revint ensuite dans son abbaye, & y mourut en 1678, âgé de 78 ans. Ses liaisons avec S. Cyran & avec le docteur Antoine Arnauld, lui firent jouer un rôle dans les disputes du jansénisme. Il enfanta plusieurs ouvrages, qui ne lui ont guere survécu. Les principaux sont: I. *La grandeur de l'Eglise romaine, établie sur l'autorité de Saint Pierre & de Saint Paul*, in-4°. II. *Traité de l'autorité de Saint Pierre & Saint Paul, qui réside dans le Pape, successeur de ces deux Apôtres*, 1645, in-4°. III. *Eclaircissemens de quelques objections que l'on a formées contre la Grandeur de l'Eglise romaine*, 1646, in 4°. Ces trois gros volumes furent composés par l'abbé de Barcos, pour défendre cette proposition, insérée par lui dans la préface de *La fréquente Communion*, & censurée par la Sorbonne: *Saint Pierre & Saint Paul sont deux chefs de l'Eglise romaine, qui n'en font qu'un.* Proposition qui, prise même grammaticalement, est d'une fausseté évidente; où trouvera-t-on que deux chefs n'en font qu'un? Et qui tend d'ailleurs à détruire la primauté de S. Pierre, le grand fondement de l'union catholique, contre lequel toutes les sectes viennent échouer. L'abbé de Barcos avoit assez de courage pour se soumettre aux regles de la plus austere pénitence, mais non assez de docilité pour rétracter une erreur. IV. Une *Censure du Prædestinatianismus du P. Sirmond.* V. *De la Foi, de l'Espérance & de la Charité*, 2 vol. in-12. VI. *Exposition de la Foi de l'Eglise romaine touchant la Grace & la Prédestination*, in 8°. ou in-12. Il avoit travaillé au *Petrus Aurelius* avec son oncle. *Voy.* S. CYRAN.

BARDANES, surnommé *le Turc*, général des troupes d'Irene, voulant monter sur le trône, se fit proclamer empereur par l'armée qu'il commandoit. Nicéphore, intendant des finances, s'étant fait couronner en même-tems, & la ville de Constantinople refusant d'entrer dans la révolte de Bardanes, il écrivit à son concurrent, qu'il mettoit bas les armes, & qu'il alloit se faire moine. Il obtint son pardon; mais quelque tems après, Nicéphore lui fit crever les yeux en 803.

BARDAS, frere de l'impératrice Théodora, rétablit les sciences dans l'empire, où elles étoient comme anéanties, depuis que le barbare Léon l'I-

faurien avoit fait brûler la bibliotheque de Conſtantinople. Bardas, nommé Céſar, & voulant acquérir plus d'autorité, maſſacra, en 856, Théoctiſte, général des troupes de l'empereur Michel, & fut mis à ſa place. Il fit enſuite cloîtrer l'impératrice ſa ſœur; répudia ſa femme, pour vivre avec ſa belle-fille; fit chaſſer S. Ignace du ſiege patriarchal, qu'il donna à l'eunuque Photius, ſon neveu, en 858. Il eut enſuite des démêlés avec Baſile le-Macédonien, depuis empereur. Photius engagea Baſile & l'empereur Michel de ſe réconcilier avec Bardas, & leur fit ſceller, par le ſang de J. C., la promeſſe de ne pas lui nuire. Mais Baſile ayant conçu des ſoupçons contre les deſſeins de Bardas, l'aſſaſſina en 866.

BARDESANES, hérétique du IIe. ſiecle, ſectateur de Valentin, ſe dégoûta enſuite d'une partie des erreurs de ſon maître, & écrivit même pour les réfuter; mais il en garda toujours quelques-unes. Il nioit la réſurrection des morts, & avoit répandu ſes erreurs à Edeſſe, par le moyen de certains vers que le peuple avoit appris à chanter. S. Ephrem, pour remédier au mal, fit apprendre aux habitans de la ville & de la campagne d'autres vers qu'il avoit compoſés, & qui contenoient la doctrine catholique. Si l'on en croit S. Auguſtin, Bardeſanes défendoit le fataliſme; mais il paroît par Euſebe qu'au contraire il combattoit cette erreur: peut-être la défendit-il d'abord & la réfuta-t-il enſuite. Ses diſciples porterent le nom de *Bardéſianiſtes*.

BARDET, (Pierre) né à Montaguet en Bourbonnois, l'an 1591, mourut à Moulins en 1685, à 94 ans, avec la réputation d'un bon avocat. On a de lui un *Recueil d'Arrêts*, en 2 vol. in-fol., Paris, 1690, & Avignon, 1773, publiés par Berroyer ſon compatriote, qui l'accompagna de notes & de diſſertations. L'auteur, très-aſſidu aux audiences, a dû faire un ouvrage exact.

BARDIN, (Pierre) né à Rouen, membre de l'académie françoiſe, ſe noya en 1637, en voulant ſauver M. d'Humieres, dont il avoit été gouverneur. Chapelain, dans une épitaphe faite par ordre de l'académie, dit que *les vertus ſe noyerent avec lui*. Bardin laiſſa quelques ouvrages, écrits d'un ſtyle lâche & incorrect. Les principaux ſont: I. *Le Grand Chambelan de France*, 1623, in fol. II. *Penſées morales ſur l'Eccléſiaſte*, 1629, in-8°. III. *Le Lycée*, ou *De l'honnête-homme*, 2 vol. in-8°.

BARDON, (François Dandré) peintre célebre, né à Aix en Provence, en 1700, eſt mort à Paris en 1783. Deſtiné à fréquenter le barreau, il fut envoyé par ſes parens à Paris pour étudier le droit & s'y faire recevoir avocat. La peſte qui déſoloit alors ſa patrie l'y retint plus long-tems qu'il ne l'avoit prévu, de ſorte qu'il ſe trouva ſans occupation. Doué d'un génie bouillant & plein de feu, il ſe ſentit du goût pour le deſſin. J. B. Vanloo, ſon compatriote, lui en donna les premieres leçons; il entra enſuite chez de Troy, le fils, & y apprit à peindre. L'habi-

tude qu'il contracta de jeter sur le papier tout ce que son imagination lui suggéroit, le rendit bientôt compositeur aussi fécond que facile. Après avoir donné en Provence des preuves éclatantes de ses talens, il vint à Paris, & ne tarda pas à y être avantageusement connu. La mort de Lepicié ayant fait vaquer la place de professeur d'histoire dans l'école des éleves, Bardon l'obtint aisément. Dès ce moment il se consacra tout entier à l'instruction de ses éleves; il abandonna le pinceau & ne quitta plus la plume. Ce qu'il crut leur être plus utile fut un cours complet des usages & coutumes des différens peuples, dont la connoissance est si nécessaire à ceux qui cultivent les beaux arts. Il voulut aussi leur apprendre à traiter convenablement chaque trait d'histoire, & l'ouvrage qu'il se proposoit de faire à ce sujet devoit avoir nombre de volumes; il n'a eu la satisfaction que d'en voir paroître trois qui n'ont point eu de suite. Il avoit publié auparavant un *Traité de peinture*, suivi d'un *Essai sur la sculpture*, pour servir d'introduction à une *Histoire universelle* relative à ces arts. Ces différens ouvrages auroient eu plus de succès, si l'auteur eût été moins prolixe, moins amoureux de ses propres idées, si son style eût été plus naturel & mieux préservé de la corruption générale, qui dans ce siecle de subversion ne fait pas plus de quartier au langage qu'aux choses. En 1770, après une attaque d'apoplexie, suivie d'une paralysie, il ne fit que végéter; on voit plusieurs de ses tableaux aux Capucins du Marais, aux Missions étrangeres & aux Filles de S. Thomas de Villeneuve.

BAR-JESU est le même qu'Elymas. *Voyez* ce nom.

BARLAAM, (S.) né dans un village près d'Antioche, fut occupé dans son enfance aux travaux de la vie champêtre; mais il les sanctifioit par la pratique des vertus les plus héroïques, & se préparoit ainsi à recevoir la couronne du martyre. Il n'avoit d'autres connoissances que celle des maximes de l'évangile, ce qui ne l'empêcha pas de confondre l'orgueil & la cruauté des maîtres du monde. Le zele avec lequel il confessoit le nom de J.C., le fit arrêter par les Païens. Il fut renfermé dans les prisons d'Antioche, où il resta longtems. Ayant été conduit devant le juge, celui-ci le railla sur son extérieur & son langage rustique: mais il fut étonné de sa grandeur d'ame & de son inébranlable constance. Après divers tourmens, Barlaam fut tiré de la prison, & placé devant un autel, où étoient des charbons allumés pour brûler l'encens destiné au sacrifice. On lui étendit la main sur le feu, après l'avoir couverte d'encens & de charbons embrâsés; on imaginoit que la douleur lui feroit secouer la main, & que l'encens venant à tomber dans le feu qui étoit sur l'autel, on pourroit dire qu'il avoit sacrifié. Le généreux chrétien, qui craignoit de donner le moindre scandale, se laissa brûler la main sans vouloir la remuer. A la vue d'un tel courage, les railleries des Païens se changerent

en admiration. Barlaam mourut peu de tems après cette victoire; on croit que ce fut sous Dioclétien. *Voyez* les panégyriques de S. Barlaam, par Saint Basile, t. 2, p. 138, & par Saint Chrysostome, t. 2, p. 681; les Actes grecs du Saint donnés par Lambécius, t. 8, p. 277, & dont le P. Baltus a publié une traduction latine à Dijon en 1720, in-12. *Voyez* aussi une Homélie de Severe, patriarche d'Antioche, qui se trouve dans un manuscrit chaldaïque, & qui est citée par M. Joseph Assémani, *Bibl., orient. t. 1, p.* 571.

BARLAAM, hermite, dont l'histoire, conjointement avec celle de Josaphat, fils d'un roi des Indes, a été écrite par Saint Jean Damascene; au moins porte-t-elle son nom, quoique les manuscrits l'attribuent à différens auteurs. On ne croit pas que cette *Histoire* soit vraie dans sa totalité, quoiqu'on ne puisse dire qu'elle soit absolument fausse. Voici le jugement qu'en porte M. Huet: « C'est un roman, mais spirituel: il traite » de l'amour, mais c'est de l'amour divin: l'on y voit beaucoup de sang répandu; mais » c'est du sang des martyrs.... » Non que je veuille soutenir » que tout en soit supposé: » il y auroit de la témérité à » désavouer qu'il y ait jamais » eu de Barlaam, ni de Josaphat. Le témoignage du martyrologe romain qui les met » au nombre des saints, ne » permet pas d'en douter....Cet » ouvrage, soit pour la maniere dont il est écrit, soit » pour l'agrément de son invention, soit pour la piété, a » été si fort goûté des Chrétiens » d'Egypte, qu'il a été traduit » en langue cophte, & qu'il est » aujourd'hui assez commun » dans leurs bibliotheques ». *De l'origine des Romans, p. 87.* Paris, 1685.

BARLAAM, moine grec de l'ordre de S. Basile, né à Seminara dans la Calabre, se distingua au XIVe. siecle par son savoir dans la théologie, la philosophie, les mathématiques & l'astronomie. Etant passé en Orient pour y apprendre la langue grecque, il s'acquit les bonnes graces d'Andronic-le-Jeune, empereur de Constantinople, qui le fit abbé de S. Sauveur. Ce prince l'envoya en Occident pour proposer la réunion de l'église grecque avec la latine, & sur-tout pour implorer le secours des princes chrétiens contre les Mahométans, en 1339. Ses Lettres à ce sujet sont imprimées à Ingolstad, 1604, in 4°. Barlaam, de retour en Orient, eut de vives disputes avec Palamas, moine célebre du Mont-Athos; c'étoit le chef d'une secte de Quiétistes, qui en appuyant leur barbe sur la poitrine, & fixant leurs regards vers le nombril, croyoient voir la lumiere éclatante qui parut aux Apôtres sur le Thabor. Ces visionnaires soutenoient qu'elle étoit increéée. Barlaam s'éleva contr'eux de vive voix & par écrit: mais ayant été condamné par les sectateurs de ces contemplatifs, il abandonna l'Orient, pour repasser en Occident. Etant à Constantinople, il avoit écrit contre les Latins. Mais il reconnut sa faute, & écrivit fortement contre le schisme: ce qui a donné lieu à quelques auteurs de distinguer

deux Barlaam. On trouve dans Canisius, les Traités de Barlaam pour prouver la procession du S. Esprit & la primauté de l'église de Rome. Il obtint l'évêché de Géraci, transféré aujourd'hui à Locri, par le crédit de Pétrarque, à qui, dans le tems de son ambassade à Avignon, il avoit montré un peu de grec. Barlaam mourut dans cet évêché, vers 1348.

BARLÆUS, (Gaspar) d'Anvers, d'abord ministre en Hollande, défendit Arminius, & fut privé de ses emplois par les Gomaristes. Il professa ensuite la philosophie à Amsterdam, où il mourut en 1648. « Par un effet de ses études excessives, dit M. Tissot (*De la santé des gens-de-lettres*), son cerveau s'affoiblit, & il avoit le délire de se croire de beurre, ce qui lui faisoit fuir le feu. Lassé de ses terreurs continuelles, il se précipita dans un puits ». On a de lui un volume de harangues estimées pour le style, mais où il n'y a rien à apprendre. Ses Poésies ont été imprimées à Leyde, en 1628 & 1631, in-8°. On y trouve plus de génie que d'art, & plus de feu que de correction. On a encore de lui des Lettres, Amsterdam, 1667, 2 vol. in-12.; & une *Histoire du Brésil*, Amsterdam, 1647, in-fol.

BARLÆUS, (Lambert) professeur de grec dans l'académie de Leyde, étoit frere du précédent. Il parloit, dit-on, le grec, comme l'idiôme maternel; ce qui lui mérita de la part des états de Hollande, la commission de traduire en cette langue, avec Jacques Revius, la Confession des Eglises réformées. Il mourut en 1655. On a de lui le *Timon de Lucien*, avec des notes utiles, & un bon *Commentaire sur la Théogonie d'Hésiode*.

BARLAND, (Adrien) natif de Barland, village de la Zélande, professeur d'éloquence à Louvain, mourut en 1542, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. Des *Notes sur Térence, sur Virgile, sur Pline le jeune, sur Ménandre*. II. Un *Abrégé sur l'Histoire universelle*, depuis J. C. jusqu'en 1532, in-8°., 1603. III. La *Chronique des Ducs de Brabant*, traduite en françois, avec figures, 1603, in-fol. IV. *De litteratis Urbis Romæ principibus*, in-4°., & d'autres ouvrages.

BARLET *ou* BARLETTA, (Gabriel) religieux dominicain du XVe. siecle, se fit un si grand nom par ses sermons, qu'on disoit par maniere de proverbe: *Nescit prædicare, qui nescit Barletare*. Cependant ses sermons, tels qu'ils ont été donnés au public, sont si ridicules & si burlesques; le sacré est si indignement mêlé avec le profane, la bigarrure enfin dans tous les sens est si révoltante, que les savans doutent avec raison si le prédicateur dominicain a pu débiter en chaire tant de sottises; & il est apparent, comme l'a écrit Léandre Alberti, qu'un mauvais harangueur aura publié ces sermons sous le nom de Barletta pour leur donner de la vogue. On en a fait plus de 20 éditions, avec des remarques par D. Nicolas-Hugues Menard. Les protestans, qui au défaut de bonnes raisons, croient bien

défendre

défendre leur cauſe en racontant quelques ſottiſes des catholiques, n'ont pas manqué d'appeller à leur ſecours les ſermons de Barlet. Henri Etienne, ſur-tout, a cru que cette découverte étoit un tréſor pour ſon parti. Ce dominicain mourut vers 1470. Les uns diſent que le nom de *Barletta* lui eſt venu de Barletta, ville du royaume de Naples où il étoit né : d'autres diſent que c'étoit le nom de ſa famille, & qu'il eſt né à Aquino.

BARLOW, (Thomas) profeſſeur de théologie à Oxford, évêque de Lincoln ſous Charles II, mourut en 1690. Il eſt auteur d'un ouvrage, traduit en françois, in-12., ſur l'excommunication & la dépoſition des rois. Il y prouve ce qui n'a pas beſoin d'être prouvé, & ce que des théologiens catholiques ont mieux prouvé que lui, que le pape ne peut pas dépoſer les rois, ni faire préſent de leurs états à qui bon lui ſemble. Il a fait d'autres ouvrages contre les catholiques, où l'on trouve toutes les préventions de ſa ſecte.

BARNABÉ, (S.) de la tribu de Lévi, naquit dans l'iſle de Chypre. Ayant goûté la doctrine de J. C., il vendit une terre, & en donna le prix aux Apôtres. Il fut envoyé à Antioche, pour affermir les nouveaux diſciples. Il alla enſuite à Tarſe en Cilicie, pour amener S. Paul à Antioche, où ils furent déclarés tous deux *Apôtres des Gentils*. Ils annoncerent l'évangile enſemble en divers lieux, juſqu'à ce qu'il alla en Chypre, avec S. Marc, où les Juifs de Salamine le lapiderent, ſuivant la plus commune opinion. Nous avons une lettre ſous le nom de cet Apôtre, publiée en 1645, in-4°., par Dom Luc d'Achery. Tillemont ne croît pas que cette *Lettre* ſoit de S. Barnabé, mais ſes raiſons ne paroiſſent pas convaincantes. Le ſavant Lardner eſt d'un avis contraire, & ſoutient qu'elle eſt de lui. S. Clément d'Alexandrie, Origene, Euſebe, S. Jerôme l'ont citée ſous le nom de S. Barnabé. M. Bergier (*Encyclop. Méthod.*) répond aux raiſons qu'on oppoſe à ſon authenticité. Cette Lettre ſe trouve encore, en grec & en latin, dans le *Recueil des Peres apoſtoliques de Cotelier*, réimprimé à Amſterdam, en 1724, par les ſoins de le Clerc.

BARNES, (Jean) né en Angleterre, ſe fit bénédictin à Douay, ſe retira enſuite à Paris vers l'an 1624, pour éviter les pourſuites de l'Inquiſition ; mais ayant écrit avec peu de ménagement ſur des matieres délicates, il fut mené à Rome en 1626, & mis dans la priſon de ce tribunal. Il y mourut 30 ans après. On a de lui un *Traité contre les équivoques*, en latin, imprimé en 1625, in-8°., traduit la même année en françois ; & un autre intitulé : *Catholico-Romanus pacificus*, qui fut cauſe de ſes diſgraces : on le trouve dans le *Faſciculus rerum expetendarum & fugiendarum* de Gratius.

BARNES, (Joſué) profeſſeur de grec à Cambridge, mort vers 1714, donna en 1710 une édition d'Homere. Il avoit une connoiſſance parfaite de la langue grecque, qu'il écrivoit & parloit avec facilité ; mais il

ne put faire passer dans sa traduction, les beautés & le sublime du poëte qu'il publioit. On a de lui : I. L'*Histoire d'Esther*, en vers grecs, avec la version latine, Londres, 1679, in-8°. II. *Anacreon Christianus*, Cambridge, 1705, in-12. III. *La Création du Monde & le Cantique des Cantiques*, en vers anglois, in-8°.

BARNEVELDT, (Jean d'Olden) avocat-général des états de Hollande, acquit l'estime de la république & des puissances étrangeres, dans ses négociations & dans ses ambassades. On peut le compter parmi les fondateurs de la république. Henri IV & la reine Elisabeth faisoient beaucoup de cas de cet habile négociateur. Barneveldt ayant voulu restreindre l'autorité de Maurice d'Orange, opposa les Arminiens aux Gomaristes, partisans de ce prince. Maurice, pour se venger, fit assembler un synode à Dordrecht, composé des députés de toutes les églises calvinistes de l'Europe, excepté de celle de France, en 1618 & 1619. Cette assemblée condamna les Arminiens avec autant de sévérité, que s'ils n'avoient pas été de la même communion, & comme si les réformés n'avoient point ôté à l'église le droit de décider les controverses. Barneveldt, jugé par 26 commissaires, eut la tête tranchée en 1619, sous prétexte d'avoir voulu livrer sa patrie à la monarchie espagnole, lui qui avoit travaillé avec tant d'ardeur pour soustraire son pays à cette puissance. On prétend qu'il fut accusé d'avoir reçu 12000 écus pour conclure la treve de 12 ans, mais cette treve étoit aussi avantageuse à la Hollande qu'à l'Espagne, & il n'a jamais été prouvé que Barneveldt eût reçu cet argent. On lui envoya le ministre Walacus, pour le préparer à la mort : Barneveldt s'entretint avec lui sur quelques matieres de religion, & ne cessa de protester de son innocence. Il renouvella sa protestation sur l'échafaud, déclarant qu'*il ne mouroit point pour avoir été traître, mais pour avoir défendu les droits & la liberté du pays*. La France avoit inutilement sollicité d'abord pour sa liberté, ensuite pour sa vie. — Ses deux fils, René & Guillaume, ayant formé le dessein de venger la mort de leur pere, entrerent dans une conspiration qui fut découverte. Guillaume prit la fuite ; René fut pris & condamné à mort. Son illustre mere demanda sa grace au prince Maurice, qui lui répondit : *Il me paroît étrange que vous fassiez pour votre fils, ce que vous avez refusé de faire pour votre mari !* La dame, digne épouse & bonne mere, lui repartit avec indignation : *Je n'ai pas demandé grace pour mon mari, parce qu'il étoit innocent ; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable.*

BARO, (Balthasar) de l'académie françoise, né à Valence, mourut en 1649. Il acheva l'*Astrée de d'Urfé*. On a de lui quelques pieces de théâtre, qui ne sont pas sans mérite. On estime sur-tout sa *Parthénie*.

BAROCCIUS, (François) patricien de Venise & célebre mathématicien, vivoit dans le XVIe. siecle. On a de lui des ouvrages de mathématiques

& des traductions d'ouvrages grecs sur ce même sujet. Tels sont I. *Heronis liber de machinis bellicis*, Venise, 1572, in-4°., avec des scholies & fig. II. *Procli in primum elementorum Euclidis libri quatuor*, Padoue, 1560, avec des scholies. III. Un Commentaire sur Platon *de numero geometrico*, Boulogne, 1566, in-4°. IV. Une *Cosmographie*, Venise, 1585, in-4°.

BAROCHE, (Fréderic) peintre, né à Urbin en 1528, mort dans la même ville en 1612, trouva dans sa famille le secours qu'il pouvoit désirer pour son art. Son pere, sculpteur, lui montra à modeler; & il apprit de son oncle, qui étoit architecte, la géométrie, l'architecture & la perspective. Il représentoit sa sœur pour les têtes des Vierges, & son neveu pour les Jesus. Le cardinal de la Rovere prit sous sa protection ce célebre artiste, qui n'avoit pour lors que 20 ans, & l'occupa dans son palais. Ce peintre fut empoisonné dans un repas, par un de ses envieux. Les remedes qu'il prit aussi-tôt, lui sauverent la vie; mais il ne recouvra point entiérement sa santé, qu'il traîna languissante jusqu'à l'âge de 84 ans. Il ne pouvoit travailler que deux heures par jour. Ses infirmités lui firent refuser plusieurs places honorables que lui présenterent le grand-duc de Florence, l'empereur Rodolphe II, & Philippe II, roi d'Espagne. On rapporte qu'à Florence, le duc François I voulant savoir le jugement que Baroche porteroit des tableaux qui ornoient son palais, le conduisit sous l'habillement de son concierge: l'interrogeant & jouissant du plaisir de pouvoir, par un dehors simple, mettre le peintre à son aise, & s'entretenir librement avec lui. Baroche a fait beaucoup de portraits & de tableaux d'histoire; mais il a sur-tout réussi dans les sujets de dévotion. Son usage étoit de modeler d'abord en cire les figures qu'il vouloit peindre, ou bien il faisoit mettre ses éleves dans les attitudes propres à son sujet. Il a beaucoup approché de la douceur & des graces du Correge; il l'a même surpassé pour la correction du dessin. Son coloris est frais; il a parfaitement entendu l'effet des lumieres; ses airs de tête son d'un goût riant & gracieux. Il montroit beaucoup de jugement dans ses compositions. Il seroit à souhaiter qu'il n'eût pas outré les attitudes de ses figures, & qu'il n'eût point trop prononcé les parties du corps. On a des dessins de Baroche au pastel, à la plume, à la pierre noire & à la sanguine. L'on a gravé d'après ce grand maître; & lui-même a fait plusieurs morceaux à l'eau-forte.

BARON, (Equinard) né à St. Pol-de-Léon, professa le droit à Bourges, avec François Duaren son émule. Il mourut en 1550, âgé de 55 ans, & laissa quelques Ouvrages, Paris, 1562, in-fol.

BARON, (Vincent) dominicain du diocese de Rieux, est auteur d'une *Théologie morale*, en latin, 5 vol. in-8°., à Paris, 1666. Il mourut en 1674, à l'âge de 70 ans, après avoir occupé la place de provincial, & celle de définiteur-général

au chapitre de 1656. Sa Théologie n'a guere eu de cours que parmi ses confreres.

BARON, (François) né à Marseille en 1620, consul de France à Alep, rétablit le commerce du Levant, presque entiérement ruiné. Le grand Colbert, instruit des biens qu'il avoit faits à Alep & dans toutes ses dépendances, voulant procurer les mêmes avantages au commerce des Indes orientales, l'envoya à Surate en 1671; & pendant 12 ans d'administration, il fit fleurir le commerce de France, & le fit respecter des étrangers. Il y mourut en 1683, dans de grands sentimens de religion, honoré comme un modele de droiture & de bienfaisance, par les Gentils même & les Mahométans, qui prient sur son tombeau. C'est de lui que Nicole tenoit toutes les pieces justificatives de la doctrine des églises syriennes sur l'Eucharistie, dont il a enrichi la *Perpétuité de la Foi.*

BARON, (Michel) fils d'un marchand d'Issoudun, qui se fit comédien, entra d'abord dans la troupe de la Raisin, & quelque tems après dans celle de Moliere. Baron quitta le théâtre en 1691, par dégoût ou par religion, avec une pension de mille écus que le roi lui faisoit. Il y remonta en 1720, âgé de 68 ans, & il fut aussi applaudi, malgré son grand âge, que dans sa premiere jeunesse. On l'appella, d'une commune voix, le Roscius de son siecle. Il disoit lui-même dans un enthousiasme de vanité, digne d'un comédien, *que tous les cent ans on voyoit un César; mais qu'il en falloit deux mille pour produire un Baron.* Il étoit si enivré de l'excellence de sa condition, qu'il ne craignoit pas de dire qu'il falloit qu'*un acteur fût élevé sur les genoux des Reines.* « Extravagance, » dit un auteur bien sensé, » que ses confreres ne répetent » point, mais que la sottise » publique semble autoriser par » la maniere dont elle les ido- » lâtre ». (*Voyez* GARRICK, ROSCIUS). Un jour son cocher & son laquais furent battus par ceux du marquis de Biran, avec lequel Baron vivoit dans cette familiarité, que de jeunes seigneurs permettent trop aisément aux comédiens. *M. le marquis*, lui dit-il, *vos gens ont maltraité les miens; je vous en demande justice.* Il revint plusieurs fois à la charge, se servant toujours du même terme *de vos gens* & *des miens.* M. de Biran, choqué du parallele, lui répondit: *Mon pauvre Baron, que veux-tu que je te dise? pourquoi as-tu des gens?....* Preuve non équivoque du mépris qu'ont pour les comédiens & leur profession ceux même qui s'en amusent le plus. Il mourut en 1729, âgé de 77 ans. On a imprimé, en 1760, 3 vol. in-12. de pieces de théâtre, sous le nom de ce comédien; mais on ne croit pas qu'elles soient toutes de lui.

BARON, (Hyacinthe-Théodore) ancien professeur & doyen de la faculté de médecine de Paris, sa patrie, mourut le 29 juillet 1758, âgé d'environ 72 ans. Il a eu beaucoup de part à la *Pharmacopée de Paris*, de l'année 1732, in-4°.; & a donné en 1739, une Dissertation académique en latin,

sur le chocolat : *An senibus chocolata potus ?* Elle a été imprimée plusieurs fois.

BARON, (Théodore) fils du précédent, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, membre de l'académie des sciences, marcha sur les traces de son pere. Il naquit à Paris le 27 juin 1715, & mourut le 10 mars 1768. On a de lui : I. Une édition du *Cours de Chymie* de Lémery, augmentée. II. *Pharmacopœa Thomæ Fulleri, editio castigatior.* Il connoissoit la théorie & la pratique de la science qu'il professoit.

BARONIUS, (César) naquit en 1538 à Sora, ville episcopale du royaume de Naples. Les troubles de cet état l'obligerent de suivre son pere à Rome, en 1557. S. Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire d'Italie, l'agrégea à sa congrégation ; & s'étant démis de la charge de supérieur-général, il la lui fit donner. Il fut ensuite confesseur de Clément VIII, qui le fit cardinal en 1596, & bibliothécaire du Vatican. Dans le conclave où Léon XI fut élu, Baronius eut plus de 30 voix pour lui. Son mérite auroit dû les réunir toutes ; mais les Espagnols lui donnerent l'exclusion. Il mourut en 1607. Ses *Annales Ecclesiastici*, depuis J. C. jusqu'en 1198, sont une grande preuve de sa capacité & de son amour pour le travail. Elles parurent en 12 vol. in-folio, 1593 & années suivantes. Son but dans cet ouvrage, commencé dès l'âge de 30 ans, fut d'opposer à la compilation indigeste des Centuriateurs de Magdebourg, un livre de même nature, dans lequel l'Eglise catholique seroit vengée des imputations dont la chargeoient ces hérétiques. L'exécution, quoique en général heureuse, ne répond pas toujours au zele de l'auteur. Baronius ne savoit qu'imparfaitement le grec ; & sa critique n'étoit pas toujours assez sévere. De-là ses méprises dans l'histoire des Grecs, & les faits apocryphes qu'il adopte. Il y a de la clarté & de l'ordre dans son style, mais ni pureté, ni élégance. Le P. Pagi, cordelier, Isaac Casaubon, le cardinal Noris, Tillemont, &c., ont relevé bien des fautes de cet annaliste. On a réuni la plupart des remarques de ces savans, dans une édition donnée à Lucques en 1733 & années suivantes, formant 28 vol. in-fol. On ne peut nier, en la parcourant, que Baronius ne se soit souvent trompé ; mais quand on entre le premier dans une carriere immense & très-épineuse, il est pardonnable de faire des faux pas. On a encore de ce savant cardinal des *Notes sur le Martyrologe romain*, pleines d'érudition & d'une critique fort au-dessus de son tems. On joint ordinairement à ses *Annales*, la *Continuation*, par Rainaldi, Rome, 1646 & suiv., 10 vol. in-fol. ; l'Abrégé du même, Rome, 1667, in-fol. ; la *Continuation* de Laderchis, Rome, 1728, 3 vol. in-folio ; la *Critique* de Pagi, 4 vol. in-fol. 1705 ; & *Apparatus*, Lucques, 1740, in-fol. La *Continuation* de Sponde, 3 vol. in-fol., n'est pas estimée, ni celle de Bzovius en neuf. On a traduit en fran-

çois l'*Abrégé* de Baronius qu'a donné Sponde, 2 vol. in-fol.; & la *Continuation* de Sponde, en 3 vol. in-fol.

BAROZZIO. *Voyez*. VIGNOLE.

BARRADAS, (Sébastien) jésuite de Lisbonne, né en 1542, prêcha avec tant de succès, qu'on lui donna le titre d'*Apôtre de Portugal.* Il mourut en odeur de sainteté, l'an 1615. Ses ouvrages, imprimés à Anvers 1617, & à Cologne en 1628, sont en 4 vol. in-fol., parmi lesquels on distingue son *Itinerarium filiorum Israël ex Eygpto in terram repromissionis*, imprimé séparément à Paris, 1620, in-fol. Sa *Concordance des Evangiles* est aussi très-estimée; elle est méthodique, claire, solide, pleine d'onction & bien écrite en latin; l'explication du sens littéral y est suivie d'excellentes réflexions morales.

BARRAL, (l'abbé Pierre) né à Grenoble, alla de bonne heure à Paris, où il se chargea de quelques éducations, & mourut le 21 juillet 1772. » Pour tenir à quelque chose » (dit dom Chaudon) il s'étoit » fait janséniste; & il étoit un » de ceux qui parloient & qui » écrivoient avec le plus de » violence contre les ennemis » du Port-Royal. Il développa » ses sentimens dans son *Dic-* » *tionnaire historique, littéraire* » *& critique des Hommes céle-* » *bres*, 1759, 6 vol. in-8°. » L'enthousiasme & l'animo- » sité, ces deux passions si ri- » dicules dans un homme de- » lettres, si dangereuses dans un » historien, ont dirigé l'auteur » & l'ont égaré. Les éloges les » plus outrés & les injures les » plus atroces, se présentent » tour-à-tour à sa plume. Dans » les articles des ennemis de » la bulle, il emploie toutes » les hyperboles des oraisons » funebres. On a dit avec quel- » que raison, que ce livre étoit » le *Martyrologe du jansénisme* » *fait par un Convulsionnaire* ». On peut voir une critique détaillée de ce Dictionnaire, dans l'avertissement du *Dictionnaire historique* de l'abbé Ladvocat, édition de Paris, 1764. A cette critique où regnent l'honnêteté & la modération, l'abbé Ladvocat a joint une liste des fautes ou bévues de toute espece, dont fourmille le Dictionnaire de l'abbé Barral. Cette liste est suivie d'une autre qui indique les articles des hommes illustres omis dans cet ouvrage. On a encore de lui: I. *Sevigniana*, 1756, in-12. C'est un recueil de pensées tirées des Lettres de Mde. de Sévigné, avec des notes calomnieuses. II. *Dictionnaire portatif de la Bible*, Paris, 1779, 2 vol. in-12. Compilation superficielle, pleine de fautes de tous les genres, qui ne donnera certainement pas une idée juste des Livres saints. On diroit que l'auteur s'est attaché de préférence aux traits qui, dans un état isolé, sans nuance & sans ensemble, peuvent alimenter l'esprit de dérision & de satyre. Un théologien appelle ce Dictionnaire, *le Persiflage de l'Histoire-Sainte.* « Gémissons, ajou- » te-t-il, de ce que des ou- » vrages de cette nature, dont » l'objet présente tant d'attraits » à la piété & au zele, sortent » si souvent des mains de gens » de parti, qui ne peuvent que

» disserter ou narrer d'une ma-» niere froide & aride, pour lesquels l'onction, le langage de » conviction & de sentiment, » sont des choses étrangeres & » ignorées, & qui n'ont d'ar-» deur & d'industrie que pour » les marottes de secte ». III. *Dictionnaire des Antiquités Romaines*, 1766, 3 vol. in-8°. C'est un abrégé du Dictionnaire de Pitiscus, qui est estimé.

BARRE. (Pierre la) *Voy.* BARRIERE (Pierre).

BARRE, (François Poullain de la) naquit à Paris en 1647. Il s'adonna à la philosophie, aux belles-lettres & à la théologie. Il joignit à ces études, celle de l'Ecriture-Sainte & de la tradition ; mais il n'en profita guere par sa conduite, & perdit par le déréglement de ses mœurs l'esprit de son état, & même la vraie foi, qu'il abjura pour se marier à Geneve, après avoir quitté la cure de la Flamingrie, dans le diocese de Laon, à laquelle il avoit été nommé. Réduit à la misere, il enseigna la langue françoise aux jeunes étrangers, jusqu'à ce qu'il eût une classe dans le collége de Geneve. Il y mourut en 1723. On a de lui un traité *De l'égalité des deux Sexes*, in-12. 1673. Il publia ensuite un traité *De l'excellence des Hommes, contre l'égalité des sexes*, in-12. Ce sont des especes de plaidoyers où il y a quelquefois des réflexions qui dégénerent en turlupinades, & d'ailleurs peu de choses solides à recueillir. Il a donné encore un *Traité de l'éducation des Dames*, & le *Rapport de la langue latine avec la françoise.*

BARRE, (Louis-François-Joseph de la) de l'académie des inscriptions naquit à Tournai en 1688, & mourut à Paris, en 1738, après avoir publié plusieurs ouvrages : I. *Imperium Orientale*, en 2 vol. in-fol., conjointement avec Dom Banduri, qui l'avoit pris pour son second. II. Un *Recueil de Médailles des Empereurs*, depuis Dece jusqu'au dernier Paléologue; autre ouvrage auquel Dom Banduri eut beaucoup de part. III. Une nouvelle édition du *Spicilege de D. d'Acheri*, 1723, 3 vol. in fol; le 1er. renferme les traités dogmatiques, moraux & polémiques; le 2e., les morceaux qui appartiennent à l'histoire ecclésiastique, & le 3e., ceux qui regardent l'histoire profane. On doit cet ordre à l'éditeur, de même que la correction de bien des fautes, & beaucoup de nouvelles pieces. IV. Une édition du *Dictionnaire de Moreri*, de 1725. V. un volume in-4°. de Mémoires, pour servir à l'Histoire de France & à celle de Bourgogne, connu sous le nom de *Journal de Charles VI*, 1730. Ces Mémoires ont été recueillis par D. des Salles, bénédictin, & publiés par de la Barre. VI. Une édition du *Secrétaire de la Cour*, & du *Secrétaire du cabinet*, 2 vol. in-12., qui prouvent que la Barre avoit plus d'érudition que de goût. Le discernement qu'il avoit acquis pour les vieux manuscrits, ne lui servoit pas pour les ouvrages modernes.

BARRE, (Jean-François le Fevre de la) jeune gentilhomme d'Abbeville, s'étant gâté l'esprit & le cœur par la lecture de divers ouvrages, écrits par

des philosophes modernes, & lié avec quelques amis infectés des mêmes erreurs, se porta avec eux aux excès les plus révoltans contre la religion de Jésus-Christ. Il fut condamné par arrêt du parlement de Paris du 4 juin 1766, à avoir la tête tranchée, après avoir fait amende honorable, portant cet écriteau : *impie*, *blasphémateur*, *& sacrilege abominable & exécrable*. Le parlement ordonna que le *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire, source principale de l'infortune de ce jeune-homme, fût jeté dans le même bûcher qui consuma le corps de ce malheureux. En 1775, le philosophe entreprit de justifier son disciple dans un mémoire intitulé le *Cri du sang innocent ;* mais les faits étoient trop récens & trop généralement connus, pour que le public n'apperçût pas les faussetés, & ne s'indignât pas contre les imputations odieuses, dont cet écrit étoit rempli.

BARRE, (Joseph) chanoine-régulier de Ste. Genevieve, & chancelier de l'université de Paris, mort dans cette ville, le 23 juin 1764, âgé de 72 ans. Il entra jeune dans la congrégation, & y fit de grands progrès dans la piété, ainsi que dans les sciences ecclésiastiques & profanes. Plusieurs ouvrages, sortis de sa plume, ont rempli le cours de sa vie laborieuse. Les principaux sont: I. *Vindiciæ Librorum Deutero-Canonicorum veteris Testamenti*, 1730, in-12. ; livre qui offre beaucoup d'érudition. II. *Histoire générale d'Allemagne*, 1748, en 11 vol. in-4°. Cette histoire, pleine de recherches, & cependant très-inexacte, est rarement élégante, & de plus, d'une partialité qui doit la rendre odieuse aux étrangers, surtout aux peuples qui ont eu quelque démêlé avec la France : elle prouve plus d'effort de mémoire que de génie, & cet effort même n'est pas toujours heureux, c'est l'effort d'une mémoire infidelle. « Il ne suffit » pas, dit un critique, pour » composer une bonne histoire » d'Allemagne, de compiler ce » qui se trouve dans nos au- » teurs modernes, & de le » mettre bout à bout, en y fai- » sant quelques liaisons; il faut » consulter les auteurs origi- » naux, que les Allemands ont » recueillis avec soin. Mais cela » est encore à faire. Aussi n'a- » vons-nous pas de bonne his- » toire de ce pays : car celle » de Heiss ne mérite guere » ce nom ; & celle de l'abbé » Schmidt, traduite de l'al- » lemand en françois, est » moins l'histoire des Alle- » mands, qu'un cadre où l'au- » teur a cherché à placer ses » systêmes ». III. *Vie du Maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12. Cette histoire est curieuse; mais la diction n'en est pas assez pure, & les faits n'en sont pas toujours bien choisis. IV. *Histoire des Loix & des Tribunaux de Justice*, 1755, in-4°. C'est son meilleur ouvrage. V. Le Pere Barre a orné de notes l'édition des *Œuvres de Bernard Van-Espen*, donnée en 1753, 4 vol. in-fol.

BARREAUX, (Jacques Vallée, seigneur des,) naquit à Paris en 1602, d'une famille de robe. Les liaisons qu'il eut avec Théophile Viaud, le je-

terent dans l'irréligion & le libertinage. On trouva parmi les papiers de ce poëte, des Lettres latines de des Barreaux, dans lesquelles l'impiété se montroit sans masque. Sa jeunesse lui épargna un châtiment exemplaire. Les plaisirs sensuels étoient sa seule occupation. Il quitta une charge de conseiller au parlement de Paris, pour goûter plus aisément les délices d'une vie voluptueuse : on raconte qu'étant chargé de rapporter un procès, & les parties pressant le jugement, il donna la somme contestée, plutôt que de se gêner en remplissant son devoir. Ses vers, ses chansons le faisoient rechercher dans toutes les compagnies, dont la licence n'étoit point bannie. Il porta le raffinement du plaisir jusqu'à changer de climat, suivant les saisons. En hiver, il alloit jouir du beau soleil de Provence; en été, il retournoit à Paris. Il devint plus sage sur la fin de ses jours, & il mourut en chrétien à Châlons-sur-Saône, le meilleur air de la France, à ce qu'il disoit, en 1673. On ne connoît de ce fameux épicurien, que le sonnet qu'il fit dans une maladie: *Grand Dieu*, &c. Voltaire prétend que ce sonnet, qu'il trouve fort médiocre, n'est pas de des Barreaux, mais de l'abbé de Laveau. Il paroît incontestable que des Barreaux en est le véritable auteur, & les gens-de-lettres y ont toujours trouvé beaucoup d'élévation & d'énergie. C'est une expression vive & rapide de ce sentiment profond que l'idée de Dieu, de sa justice & de sa miséricorde, fait naître dans le cœur de l'homme; sentiment que toute la fougue des passions, toute l'ivresse du libertinage, toutes les illusions d'une fausse philosophie, ne sauroient anéantir, & qui ne manque pas de renaître dans les momens d'une raison calme.

BARREIROS, (Gaspar) né à Viseu en Portugal, étoit neveu de l'historien Barros; il vécut pendant quelques années à Rome, où il s'acquit l'estime des cardinaux, Pierre Bembo & Jacques Sadolet. Il devint ensuite inquisiteur & chanoine d'Evora, où il mourut, en 1610, avec la réputation d'un savant judicieux. Il a donné en Portugais des Examens critiques sur les Fragmens des *Origines* de Caton; sur les livres attribués à Manethon, sur le livre de Q. Fabius Pictor: *De aureo sæculo & origine urbis Romæ.* Un traité en latin sur le pays d'Ophir dont il est parlé dans l'Ecriture, Anvers, 1600, in-8°. & au tom. 8 des grands Critiques d'Angleterre. Il a donné ce traité sous le nom de *Varrerius*, de même que la critique des livres attribués à Bérose, qui se trouve dans l'édition de ces livres donnée à Anvers en 1599.

BARRELIER, (Jacques) dominicain, botaniste estimé. Après avoir fait de bonnes études, & pris le degré de licentié en médecine, il entra dans l'ordre des Freres prêcheurs en 1635. Ses talens & sa prudence le firent élire, en 1646, assistant du général, avec lequel il parcourut la France, l'Espagne & l'Italie. Au milieu des occupations de cet emploi, & sans négliger ses devoirs, il

trouva le moyen de s'appliquer à la botanique, pour laquelle il avoit un goût naturel. Il recueillit un grand nombre de coquillages & de plantes, & il en dessina beaucoup qui n'étoient point connues, ou ne l'étoient qu'imparfaitement. Il avoit entrepris une Histoire générale des plantes, qu'il devoit intituler *Hortus mundi*, ou *Orbis Botanicus*. Il y travailloit fortement, lorsqu'il fut étouffé d'un asthme en 1673, à l'âge de 67 ans. Ce qu'on a pu recueillir de cet ouvrage, a été publié par Antoine de Jussieu, sous ce titre : *Plantæ per Galliam, Hispaniam & Italiam observatæ, & iconibus æneis exhibitæ*, Paris, 1714, in-fol.

BARRÊME, (François) mort à Paris en 1703, s'est acquis quelque célébrité, par des livres d'un usage journalier. Tels sont son *Arithmétique*, in-12.; ses *Comptes faits*; ses *Changes étrangers*, 2 vol. in-8°., &c.

BARRERE, (Pierre) médecin de Perpignan, mort en 1755, étoit bon pour la théorie & la pratique : il passoit pour un observateur exact. On a de lui : I. *Relation & Essai sur l'Histoire-Naturelle de la France équinoxiale*, 1748, in-12. II. *Dissertation sur la couleur des Negres*, 1741, in-4°. (*Voy.* PECHLIN.) III. *Observations sur l'origine des pierres figurées*, 1746, in 8°.

BARRI ou BARRY, (Paul de) provincial des jésuites de la province de Lyon, mort à Avignon en 1661, à l'âge de 74 ans, étant né en 1587, publia plusieurs ouvrages de piété, où il y a plus de bonne morale que de bon goût; mais c'étoit le goût de son tems. La plupart furent traduits en latin, en italien, & en allemand; c'étoit l'usage alors de donner aux livres des titres singuliers, & le P. Barri l'a scrupuleusement suivi. Ses divers ouvrages sont intitulés : *Les saints accords de Philagie avec le Fils de Dieu... La riche alliance de Philagie avec les Saints du Paradis... La Pédagogie céleste... L'instruction de Philagie pour vivre à la mode des Saints... Les cent Illustres de la maison de Dieu.... Les deux illustres Amans de la Mere de Dieu... L'heureux trépas des cent Serviteurs de la Mere de Dieu... Le Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mere de Dieu*, *aisées à pratiquer aux jours de ses fêtes & octaves.... le Pensez-y bien?* Ce dernier & quelques autres ont été réimprimés avec les corrections nécessaires faites au style suranné. Peut-être qu'on eût bien fait d'y changer aussi quelques expressions outrées, & quelques passages que des théologiens solides ont trouvés n'être pas trop d'accord avec une dévotion solide.

BARRIERE, (Jean de la) né à St. Seré en Querci, fut nommé abbé des Feuillans, dans le diocese de Rieux. Sa premiere pensée fut de faire revivre l'esprit de l'ordre de Cîteaux dans son monastere; mais il fut long-tems à chercher des hommes qui voulussent le seconder. Sixte V confirma son nouvel institut en 1585; & l'année d'après, le roi Henri III l'appella à Paris. La ferveur de cette réforme croissoit tous les jours; on y pratiquoit les austérités les plus

ſingulieres. On dit que, pour ſe mortifier, ils ſe ſervoient de crânes humains dans les repas, au-lieu de gobelets & de taſſes. Barriere eut la douleur de voir un grand nombre de ſes religieux ſe déclarer pour la ligue & ſe ſoulever. Ils obtinrent de Sixte V la permiſſion de convoquer un chapitre général à Rome. Le pape y députa le procureur-général des Freres prêcheurs. Ce commiſſaire ſuſpendit Jean de la Barriere de l'adminiſtration de ſon abbaye, lui défendit de dire la meſſe, & lui donna la ville de Rome pour priſon. Clément VIII inſtruit par le cardinal Bellarmin du mérite de Barriere, & empreſſé d'ailleurs d'obliger Henri IV, fit abſoudre Barriere. Ce pontife voulut le retenir à Rome, où il mourut l'an 1600, en odeur de ſainteté, entre les bras du cardinal d'Oſſat ſon ami.

BARRIERE, (Pierre) dit *la Barre*, natif d'Orléans, de matelot devenu ſoldat, conçut l'abominable deſſein de tuer Henri IV. Barriere fut arrêté, tenaillé, & rompu vif, le 26 août 1593 (*Voyez* BANCHI). Varade, recteur des jéſuites de Paris, que l'on accuſa enſuite d'avoir conſeillé cet horrible attentat à Barriere, étoit à Paris lorſque le procès fut fait à ce ſcélérat : il y reſta même après qu'Henri IV ſe fut rendu maître de la capitale; il en partit quelque tems après avec la permiſſion du roi pour aller à Rome avec le légat. Ce ne fut qu'en 1595, deux ans après l'exécution de Barriere, que le parlement s'aviſa de faire le procès à Varade. Paſquier eſt le premier qui ait fait Varade complice de Barriere, ſans citer d'autres preuves que *je l'ai appris d'un mien ami qui eſt un autre moi-même*. Tous les hiſtoriens qui inculpent le P. Varade, n'apportent point d'autre garant que le Catéchiſme de Paſquier (2e. partie, pag. 52). Harlay, dans ſes remontrances à Henri IV, rappella la même accuſation. Mais Henri IV répondit qu'*il n'y avoit eu aucune charge à l'encontre de Varade, & ſi aucune étoit*, ajouta ce monarque judicieux, *pourquoi l'auriez-vous épargné? Quant à Barriere, tant s'en faut qu'un jéſuite l'ait confeſſé, comme vous dites, que je fus averti par un jéſuite de ſon entrepriſe, & un autre lui dit qu'il ſeroit damné s'il oſoit l'entreprendre*. Henri IV devoit être certainement mieux inſtruit de ce qui le regardoit perſonnellement, que Paſquier & Harlay, puiſqu'il s'agiſſoit de la vie même de ce monarque. On peut conſulter le Mercure françois de 1604, Matthieu hiſtoriographe & confident d'Henri IV, les Mémoires de Villeroi, miniſtre d'état, Dupleix, auteur contemporain & hiſtoriographe de France, le Plaidoyer de Montholon, l'Hiſtoire de l'univerſité de Paris, tom. IV, p. 884.

BARROIS, (Jacques-Marie) libraire de Paris, a pouſſé la connoiſſance des livres plus loin qu'aucun de ſes confreres; il en connoiſſoit non-ſeulement les éditions & le prix, mais il s'appliquoit à en ſaiſir le mérite, & à s'inſtruire dans les matieres qui y étoient traitées. Il a rédigé habilement les Catalogues de nombre de biblio-

theques de son tems. Il est mort en 1769.

BARROS *ou* DE BARROS, (Jean) né à Viseu en 1496, fut élevé à la cour d'Emmanuel roi de Portugal, auprès des Infants. Il fit des progrès rapides dans les lettres grecques & latines. L'infant Jean, auquel il s'étoit attaché, & dont il étoit précepteur, ayant succédé au roi son pere en 1521, de Barros eut une charge dans la maison de ce prince. Il devint en 1522 gouverneur de St. George de la Mine, sur les côtes de Guinée en Afrique. Trois ans après, le roi l'ayant appellé à la cour, le fit trésorier des Indes : cette charge lui inspira la pensée d'en écrire l'histoire ; pour l'achever, il se retira à Pombal, où il mourut en 1570, avec la réputation d'un savant estimable & d'un bon citoyen. De Barros a divisé son *Histoire de l'Asie & des Indes* en 4 décades. Il publia la 1ere. en 1552, la 2e. en 1553, la 3e. en 1563. La 4e. ne vit le jour qu'en 1615, par les ordres du roi Philippe III, qui fit acheter le manuscrit des héritiers de Jean de Barros. Cette histoire est en portugais. Possevin & le président de Thou en font de grands éloges. La Boulaye-le-Goux, dont le suffrage est peu de chose en comparaison des deux autres, dit que c'est plutôt du papier barbouillé, qu'un ouvrage digne d'être lu. Barros a ramassé bien des faits, que l'on chercheroit vainement ailleurs; & mérite une place parmi les bons historiens. Divers auteurs ont continué son ouvrage, & l'ont poussé jusqu'à la 13e. décade. Il y en a une nouvelle édition à Lisbonne, 1736, 3 vol. in-fol. Alphonse Ulloa l'a traduit en espagnol. Barros est encore auteur de plusieurs autres ouvrages ; entr'autres d'une *Grammaire de la langue Portugaise*, d'un traité *De la mauvaise honte*, d'un Dialogue moral, &c.

BARROW, (Isaac) naquit à Londres en 1630. Il fit plusieurs voyages en France, en Italie, à Constantinople. Il professa ensuite le grec à Cambridge, & quelque tems après la géométrie. Tillotson a donné une édition de ses Œuvres en 4 vol. in-fol., 1683 & 1687. On y trouve des Sermons, des ouvrages de mathématiques & des Traités de théologie. Il mourut en 1677. Barrow avoit beaucoup de génie pour les mathématiques ; il fut le maître de Newton, & il ébaucha le calcul des infiniment-petits. Il trouva en 1666 une méthode de mener les tangentes, qui donna bientôt lieu à ce calcul. Malgré ses succès, il quitta l'étude aride de la géométrie, pour s'attacher à celle de la religion, mais y ayant porté les préjugés de sa communion, il n'y trouva pas les ressources qu'elle promet à ceux qui cherchent sincérement la pureté de la foi. Ses ouvrages en ce genre n'eurent que peu de succès, & ne font pas toujours honneur au jugement du théologien. Il est encore auteur, I. De l'*Abrégé chronologique*, ou *Histoire des découvertes faites par les Européens dans les deux Indes*, traduit de l'anglois par R. Targe, 12 vol. in-12, Paris, 1766. II. De l'*Histoire nouvelle & impartiale d'Angle-*

terre, traduite de l'anglais, Paris, 1771, 15 vol. in-12.

BARSABAS, ſurnommé *le Juſte*, un des premiers diſciples de Jeſus-Chriſt, après l'Aſcenſion du Sauveur, fut préſenté avec Mathias, pour être mis à la place de Judas. On ne ſait rien de particulier de ſa vie, ni de ſa mort. Barſabas eſt auſſi le ſurnom de Jude, autre diſciple dont il eſt parlé dans les Actes, qui fut envoyé avec quelques autres à Antioche pour y porter la lettre, où les Apôtres rendoient compte de ce qui avoit été décidé dans le concile de Jéruſalem.

BARTAS, (Guillaume de Salluſte du) naquit à Montfort en 1544, d'un tréſorier de France, & non pas dans la terre de Bartas en Armagnac. Henri IV, qu'il ſervit de ſon épée, & qu'il chanta dans ſes vers, l'envoya en Angleterre, en Danemarck & en Ecoſſe. Il eut le commandement d'une compagnie de cavalerie en Gaſcogne, ſous le maréchal de Matignon. Il étoit calviniſte, & mourut en 1590, à 46 ans. L'ouvrage qui a le plus contribué à rendre ſon nom célebre, eſt le poëme intitulé : *Semaine de la Création du Monde*, en VII livres; qui a été ſuivi de la *Seconde Semaine* ou *l'Enfance du Monde.* Pierre de l'Oſtal dit (dans un mauvais ſonnet adreſſé à Du Bartas, que ce ſeigneur a mis à la tête de ſon poëme) que ce livre *eſt plus grand que tout l'univers.* On prétendit auſſi que Ronſard lui avoit fait préſent d'une plume d'or en lui diſant *qu'il avoit plus fait en une ſemaine que lui tout Ronſard qu'il eſt, en toute ſa vie;* mais l'impérieux Ronſard réfuta ce bruit en s'adreſſant à Dorat ſon ami & ſon ancien maître :

Ils ont menti, Dorat, ceux qui le veulent dire,
Que Ronsard, dont la plume a contenté les rois,
Soit moins que Du Bartas; et qu'il ait, par sa voix,
Rendu ce témoignage ennemi de sa lyre, etc.

Le ſtyle de Du Bartas eſt bas, lâche, incorrect & impropre; il emploie des images groteſques & des dénominations ridicules, comme lorſqu'il appelle le ſoleil, le *duc des chandelles;* les vents, les *poſtillons d'Eole;* le tonnerre, le *tambour des Dieux.* Quoiqu'on rie, aujourd'hui de ces expreſſions, on en trouve dans pluſieurs écrivains à prétentions, qui leur reſſemblent beaucoup; & ſi la dégénération de l'eloquence & la corruption du goût continuent d'aller en croiſſant, *la Semaine de la Création du Monde* pourra ſervir de modele à nos jeunes poëtes & même à nos orateurs. (Voyez le *Journ. hiſt. & littér.* 15 nov. 1785, p. 409). On a du ſeigneur Du Bartas pluſieurs autres ouvrages. Le plus ſingulier eſt un petit poëme, dreſſé pour l'accueil de la reine de Navarre, faiſant ſon entrée à Nérac. Ce ſont trois nymphes qui ſe diſputent l'honneur de ſaluer ſa majeſté. La 1re. débite ſes complimens en vers latins, la 2e. en vers françois, & la 3e. en vers gaſcons. Du Bartas, quoiqu'aſſez mauvais poëte, étoit homme de bien. Son livre de *la Semaine* eut la fortune des meilleurs ou-

vrages. On en fit, dans cinq ou six ans, plus de 30 éditions. Il s'éleva de tous côtés des traducteurs & des commentateurs, des abréviateurs, des imitateurs & des adversaires. Il faut avouer que malgré le style guindé de Du Bartas, ses hyperboles & ses métaphores ridicules, il se trouve çà & là des tirades de vers naturels & coulans; tels sont les suivans, où il rejette le systême du mouvement de la terre, qui alors n'avoit pas la vogue qu'il a eu depuis :

Il se trouve entre nous des esprits frénétiques
Qui se perdent toujours dans des sentiers obliques,
Qui, sans cesse créant des systêmes nouveaux,
Prouvent que la raison gît loin de leurs cerveaux.
Tels sont, comme je crois, ces écrivains qui pensent
Que ce ne sont les cieux ou les astres qui dansent
A l'entour de la terre; ains que la terre fait
Chaque jour sur son axe un tour vraiment parfait;
Que nous semblons ceux-là qui, pour courir fortune,
Tentent le dos flottant de l'azuré Neptune,
Et nouveaux, cuident voir, quand ils quittent le port,
La nef demeurer ferme, et reculer le bord.

Ses Œuvres furent recueillies, en 1611, in-folio, à Paris, par Rigaud.

BARTH, (Jean) né à Dunkerque, d'un simple pêcheur, est plus connu que s'il avoit dû le jour à un Monarque. Dès 1675 il étoit célebre par plusieurs actions aussi singulieres que hardies. Il seroit trop long de les détailler toutes. Sa bravoure ayant éclaté en différentes occasions, il eut le commandement, en 1692, de 7 frégates & d'un brûlot. Trente-deux vaisseaux de guerre, anglois & hollandois, bloquoient le port de Dunkerque. Il trouva le moyen de passer, & le lendemain il enleva 4 vaisseaux anglois, richement chargés, qui alloient en Moscovie. Il alla brûler 86 bâtimens, tant navires qu'autres vaisseaux marchands. Il fit ensuite une descente vers Neucastel, y brûla environ 200 maisons, & emmena à Dunkerque pour 500 mille écus de prises. Sur la fin de la même année 1692, ayant été croiser au Nord avec trois vaisseaux du roi, il rencontra une flotte hollandoise, chargée de bled. Elle étoit escortée par 3 navires de guerre : Barth les attaqua, en prit un, après avoir mis les autres en fuite, & se rendit maître de 16 vaisseaux de cette flotte. En 1693, il eut le commandement du vaisseau *le Glorieux*, de 66 canons, pour servir dans l'armée navale, commandée par Tourville, qui surprit la flotte de Smyrne. Barth s'étant trouvé séparé de l'armée, rencontra proche de Faro six navires hollandois, tous richement chargés : il les fit échouer & brûler. Le héros marin, actif, infatigable, partit quelques mois après avec 6 vaisseaux de guerre, pour amener en France, du port de Vlekeren, une flotte chargée de bled. Il la conduisit heureusement à Dunkerque, quoique les Anglois & les Hollandois eussent envoyé de grosses frégates pour l'empêcher. Au commencement de l'été de 1694, il

se mit en mer avec les mêmes vaisseaux, pour aller chercher une flotte chargée de bled pour le compte du roi, qui étoit restée dans différens ports du Nord. Cette flotte étoit déjà partie au nombre de plus de cent voiles, sous l'escorte de 2 vaisseaux Danois & 1 Suedois. Elle fut rencontrée entre le Texel & le Vlie, par le contre-amiral de Frise, nommé Hides-de-Vries, qui commandoit une escadre composée de 8 vaisseaux de guerre, & n'eut point de peine à s'emparer de la flotte. Mais le lendemain, Barth le rencontra à la hauteur du Texel, & quoiqu'inférieur en nombre & en artillerie, il lui enleva sa conquête, prit le contre-amiral & 2 autres vaisseaux. Cette grande action lui valut des lettres de noblesse. Deux ans après, en 1696, Jean Barth causa encore une perte considérable aux Hollandois, en se rendant maître d'une partie de leur flotte, qu'il rencontra à six lieues du Vlie ou Vlieland, isle voisine du Texel. Son escadre étoit composée de 8 vaisseaux de guerre & de quelques armateurs, & la flotte Hollandoise de 106 vaisseaux marchands, escortée de quelques frégates: Barth l'attaqua avec vigueur, & aborda lui-même le commandant; prit 30 vaisseaux marchands, & 4 du convoi, sans avoir souffert que très-peu de perte. Il ne put néanmoins profiter de sa conquête. Ayant rencontré presque aussi-tôt 12 vaisseaux de guerre Hollandois, convoyant une flotte qui alloit au Nord, il fut contraint de mettre le feu à sa prise, pour l'empêcher de retomber entre les mains des ennemis. Il ne se sauva lui-même qu'à force de voiles, de la poursuite de quelques autres vaisseaux. Ce célebre marin mourut en 1702, à 51 ans, avec une grande réputation. Sans protecteurs & sans autre appui que lui-même, il devint chef d'escadre, après avoir passé par tous les degrés de la marine. Il étoit de haute taille, robuste, bien fait de corps, quoiqué d'un air grossier. Il ne savoit ni lire, ni écrire, ayant seulement appris à mettre son nom. Il parloit peu & mal, ignorant les bienséances, s'exprimant & se conduisant par-tout en matelot. Le roi lui ayant dit: *Jean Barth, je viens de vous nommer chef d'escadre;* il lui répondit fiérement: *Vous avez bien fait, Sire.* Lorsque le chevalier de Forbin l'amena à la cour, en 1691, les plaisans de Versailles se disoient: *Allons voir le chevalier de Forbin qui mene l'Ours.* Il se présenta, dit-on, avec une culotte de drap d'or, doublée de drap d'argent; & la gêne que cette doublure produisoit, lui donnoit une attitude assez plaisante. Jean Barth n'étoit bon que sur son navire. Il étoit très-propre pour une action hardie, mais incapable d'un projet un peu étendu. On a donné sa *Vie*, en 1782, in-12.

BARTHE. *Voy.* THERMES.

BARTHELEMI, (S.) un des douze Apôtres, pénétra jusqu'à l'extrémité des Indes, au rapport d'Eusebe & de plusieurs autres anciens écrivains. Par les Indes, ces auteurs entendent quelquefois, non seulement l'Arabie & la Perse, mais encore l'Inde proprement dite: en ef-

fet, ils parlent des Brachmanes de ces pays, fameux dans l'univers pour leur prétendue connoissance de la philosophie, & pour leurs mysteres superstitieux. On lit dans Eusebe, que S. Pantene ayant été dans les Indes, au commencement du troisieme siecle, pour réfuter les Brachmanes, y trouva des traces de christianisme, & qu'on lui montra une copie de l'évangile de S. Matthieu en hébreu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par S. Barthélemi, quand il y avoit planté la foi. Le S. Apôtre revint dans les pays situés au Nord-Ouest de l'Asie, & rencontra S. Philippe à Hiérapolis en Phrygie. De-là il se rendit dans la Lycaonie, où S. Chrysostome assure qu'il instruisit les peuples dans la religion chrétienne. Mais on ignore les noms de la plupart des contrées dans lesquelles il annonça la foi : & en général les détails de sa vie, & de ses saintes conquêtes, ainsi que les circonstances de sa mort, ne sont pas connus d'une maniere authentique (*Voyez* la réflexion qui se trouve à la fin de l'article S. JACQUES *le Majeur*). Les historiens grecs modernes, disent qu'il fut condamné à être crucifié par le gouverneur d'Albanopolis. D'autres prétendent qu'il fut écorché vif, ce qui n'exclut pas le crucifiement. La réunion de ce double supplice étoit en usage, non-seulement en Egypte, mais encore chez les Perses; & les Arméniens pouvoient avoir emprunté de ces derniers peuples leurs voisins, un tel genre de barbarie. Il n'a rien laissé par écrit. Le faux évangile que quelques hérétiques avoient forgé sous son nom, fut déclaré apocryphe par le pape Gelase. Théodore Lecteur rapporte que l'empereur Anastase ayant fait bâtir, en 508, la ville de Duras en Mésopotamie, il l'enrichit des reliques de S. Barthélemi. S. Grégoire de Tours assure qu'on les porta dans l'isle de Lipari près de Sicile, avant la fin du dixieme siecle. On lit dans Anastase le bibliothécaire, qu'en 809 elles furent transférées de Lipari à Bénévent, & elles le furent de Bénévent à Rome, en 983, selon le cardinal Baronius. Depuis ce tems-là elles sont restées dans un monument de porphyre, placé sous le grand autel de la célebre église qui porte à Rome le nom du Saint, & qui est dans l'isle du Tibre. Un évêque de Bénévent envoya un bras du Saint Apôtre à S. Edouard-le-Confesseur, qui en fit présent à la cathédrale de Cantorbéry. Il est vraisemblable que S. Barthélemi est le même que NATHANAEL. *Voyez* ce mot.

BARTHELEMI DE PISE. *Voyez* ALBIZI *ou* DE ALBIZIS.

BARTHELEMI des Martyrs, dominicain, né à Lisbonne en 1514, enseigna la théologie à Don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal, que l'on destinoit à l'Eglise. La reine Catherine lui donna l'archevêché de Brague, en 1559, par le conseil de Louis de Grenade, son confesseur. Il parut avec éclat au concile de Trente; il combattit ceux qui, par une respect mal entendu, ne vouloient point qu'on fît des réglemens pour la réformation des cardinaux, & représenta fortement

ſortement que plus une dignité eccléſiaſtique eſt éminente, plus il importe de mettre ceux qui en ſon revêtus, dans une ſainte néceſſité de mener une vie réguliere. C'eſt dans cette occaſion qu'il dit les paroles ſi connues: *Illuſtriſſimi cardinales egent illuſtriſſimâ reformatione.* Il ſoutint avec la même force, que la réſidence dans les paſteurs eſt de droit divin, & conſéquemment indiſpenſable. « Où » en ſommes-nous réduits, di» ſoit-il, ſi ceux auxquels Dieu » a confié le ſoin de ſon Egliſe » mettent en problême l'obli» gation qu'ils ont de demeu» rer avec elle? Souffriroit-on » un ſerviteur, qui, étant char» gé des enfans de ſon maî» tre, diſputeroit s'il eſt tenu » d'être auprès d'eux? Que di» rions-nous d'une mere qui » abandonneroit l'enfant qu'el» le allaite, ou d'un berger qui » laiſſeroit ſon troupeau dans » les champs, à la merci des » loups? Quoi! nous doute» rons que nous ſoyons tenus » perſonnellement de veiller » ſur ceux pour leſquels nous » ſommes tenus de ſacrifier nos » vies, quand leur ſalut l'exi» ge! Nous leur devons plus » nos vies pour leurs beſoins » ſpirituels, que nous ne nous » les devons à nous-mêmes » pour quelque avantage tem» porel que ce ſoit, &c. ». Il y avoit long-tems qu'il avoit fait connoître ſes ſentimens ſur les devoirs des paſteurs. Faiſant la viſite de ſon dioceſe, il vit un jour dans les champs un jeune berger qui ne quittoit point ſon troupeau au milieu d'un violent orage; il eût pu ſe mettre à l'abri dans une caverne voiſine: mais il ne voulut point s'éloigner, de peur que le loup ou les autres bêtes ne profitaſſent de ſon abſence. Barthélemi des Martyrs fut ſinguliérement touché de ce qu'il voyoit. « Quelle le» çon, dit-il, pour un paſteur » des ames! Avec quel ſoin ne » doit-on pas veiller pour les » garantir des pieges du dé» mon »! S. Charles Borromée voyoit dans ce prélat un ſecond lui-même, & lia une amitié très-étroite avec lui. L'Egliſe perdit Barthélemi en 1590, dans le couvent de Viane, où il s'étoit retiré huit ans avant ſa mort, après s'être démis de ſon archevêché. Il y fit beaucoup de bien, & dans tous les genres. Il diſoit que ſa vie n'étoit pas à lui, mais à ſon troupeau. *Je ſuis*, ajoutoit-il, *le premier médecin de 1400 hôpitaux, qui ſont les paroiſſes de mon dioceſe.* On a de ce ſaint archevêque un livre intitulé: *Stimulus Paſtorum*, & pluſieurs autres ouvrages de piété, recueillis à Rome, en 2 vol. in-fol, 1744, par D. Malachie d'Imguimberti, depuis évêque de Carpentras. On y trouve d'excellentes regles pour la vie des paſteurs & des ſimples fideles. Dans la partie hiſtorique de ſes ouvrages, on voit un auteur quelquefois plus pieux qu'éclairé; mais on eſt dédommagé par la ſolidité des réflexions & une onction rare. La crédulité d'ailleurs eſt un défaut ſi peu conſidérable en comparaiſon de ceux des écrivains de notre ſiecle, qu'on ſeroit preſque tenté de la regarder comme une vertu. Ajoutons que la critique étoit encore foi-

ble, & n'avoit pas éclairci une infinité de choſes mieux connues depuis. Louis de Grenade a donné une Relation abrégée de ſes vertus & de ſes principales actions. Sa vie a été écrite par trois auteurs graves qui étoient tous contemporains. C'eſt d'après leur récit, joint à quelques autres mémoires, qu'a été compoſée la Vie françoiſe du ſaint archevêque de Brague, qui a été imprimée in-8°. & in-4°. Quelques auteurs ont attribué cet ouvrage aux dominicains: mais ils ſe ſont trompés; & l'on ne doute point qu'il ne ſoit d'Iſaac le maître, plus connu ſous le nom de *Sacy*. Au reſte, cette Vie de D. Barthélemi des Martyrs eſt très-eſtimée & mérite de l'être.

BARTHELEMI di San-Marco. *Voyez* BACCIO.

BARTHELEMI, (Nicolas) bénédictin du XVe. ſiecle, né à Loches, a fait des Poéſies latines, difficiles à trouver: *Epigrammata*, *Momiæ*, *Enneæ*, 3 vol. in-8°.: les 2 premiers ſans date; le troiſieme, de 1531, contient des pieces qui roulent ſur des ſujets de dévotion: *De vita activa & contemplativa*, 1523, in-8°., en proſe; *Chriſtus xylonicus*, tragédie en 4 actes, 1531, in-8°.

BARTHIUS, (Gaſpard) né à Cuſtrin en 1587, mourut à Leipſick en 1658. Il mérite une place parmi les enfans précoces. A 12 ans il traduiſit les *Pſaumes de David* en vers latins; à 16, il fit imprimer une Diſſertation ſur la maniere de lire les auteurs latins, depuis Ennius, juſqu'aux critiques de ſon tems. On a encore de lui: I. ſes *Adverſaria*, gros volume in-fol., diviſé en 60 livres, imprimé à Francfort en 1624 et 1648. C'eſt un recueil de notes ſur différens écrivains ſacrés & profanes, avec des éclairciſſemens ſur les coutumes & les loix. II. Un Commentaire in-4°., ſur Stace, 1660; & un autre ſur Claudien, Francfort, 1650, en un vol. in-4°. L'érudition n'y eſt pas diſpenſée avec diſcernement. Tous ces ſavans prématurés ont plus de mémoire que de jugement, & l'on ne doit pas être ſurpris de ce que leurs ouvrages ne leur ſurvivent pas. On peut juger du goût de Barthius, par la peine qu'il a priſe de traduire une partie des ouvrages de l'Arétin.

BARTHOLE, juriſconſulte célebre, né à Saſſo-Ferrato, dans la Marche d'Ancone, en 1313, fut profeſſeur de droit dans pluſieurs univerſités d'Italie. Il mourut à Pérouſe en 1356, & laiſſa pluſieurs ouvrages, Lyon, 1545, 10 vol. in-fol. écrits du ſtyle de ſon tems, mais qui renferment des choſes qu'on ne trouveroit pas ailleurs. La ſanté de ce juriſconſulte étoit très-délicate, ſa taille petite; mais il avoit été dédommagé des défauts du corps, par les avantages de l'eſprit & du caractere: le ſien étoit plein de candeur. Il ſavoit cependant dans l'occaſion flatter les rois, & ajuſter la juriſprudence à la puiſſance; comme lorſqu'il ſe décida ſi plaiſamment pour la monarchie univerſelle des empereurs d'Allemagne. *Voy.* FRÉDERIC I.

BARTHOLIN, (Gaſpard) médecin & anatomiſte, natif de Malmoë, mort à Sora, en 1629 à 45 ans, a donné: I. une

Anatomie, Leyde, 1673, in-8°. II. *De lapide nephritico, de unicornu, de pygmæis, de studio medico*, Coppenhague, 1663. III. *Enchiridion physicum*, 1625. IV. *Manuductio ad veram physiologiam ex sacris Litteris*.

BARTHOLIN, (Thomas) médecin, fils du précédent, non moins savant que lui, mourut en 1680, à 64 ans. Il avoit des idées singulieres, & croyoit, par exemple, que les Chrétiens devoient s'abstenir de la chair des animaux. Mais cela n'empêche pas que ce ne fût un très-habile médecin, & un très-savant homme. Il a fait des découvertes intéressantes sur les veines lactées & sur les vaisseaux lymphatiques. On a de lui un ouvrage publié en 1661, *sur l'usage de la neige*. II. *De morbis biblicis*, Francfort, 1672, in-8°. III. *Paralytici N. Testamenti*, Coppenhague, 1653, in-8°. IV. *Dissertatio de Passione Christi*, Amsterdam, 1670, in-12. V. *Epistolæ Medicinales*, & *De insolitis partûs viis*, la Haye, 1740, 5 vol. in-8°. VI. *De usu flagrorum in re Venerea*, Francfort, 1670, in-12.

BARTHOLIN, (Thomas) fils du précédent, étudia la jurisprudence dans plusieurs universités de l'Europe. De retour à Coppenhague, sa patrie, il fut professeur en histoire & en droit, assesseur du consistoire, secrétaire, antiquaire & archiviste du roi, & il mourut en 1690. Nous avons de lui : I. *De Holgero Dano*, 1677, in-8°. II. *De Longobardis*, 1676, in-4°. III. *De origine Equestris ordinis Daneborgici*, in-folio. IV. *Antiquitates Danicæ*, 1689, in-4°.

BARTHOLIN, (Erasme) oncle du précédent, & fils de Gaspard, natif de Roschild, après avoir professé la médecine & la géométrie à Coppenhague, fut élevé à la dignité de conseiller d'état, & mourut en 1698, à 73 ans. On a de lui : I. *Experimenta crystalli Islandici*, Coppenhague, 1670, in-4°.; ouvrage recherché des physiciens, où l'on trouve des observations intéressantes sur les phénomenes que présentent la glace, le givre & la neige. II. *De aëre Hafniensi*, Francfort, 1679, in-8°. III. *Principia matheseos universalis, seu introductio in geometriam Cartesii*. IV. *Heliodori Larissæi opticorum, lib. 2 gr. & lat.*, & d'autres ouvrages utiles & curieux.

BARTHOLOMÉ. *Voy.* BRÉENBERG.

BARTHOLET. *Voy.* BERTHOLET Flémale.

BARTIMÉE, c'est-à-dire, fils de Timée, aveugle de la ville de Jéricho, étant assis sur le chemin qui conduit de-là à Jérusalem, pour demander l'aumône, entendit que J. C. passoit, suivi de ses disciples & d'une grande foule de peuple, & se mit à crier : *Jesus, fils de David, ayez pitié de moi.* Ceux qui étoient présens lui imposoient silence ; mais il redoubla ses cris. Alors Jesus s'arrêta & le fit venir. Bartimée accourut, & Jesus lui dit : *Que voulez vous que je vous fasse ?* L'aveugle lui répondit : *Que je voie la lumiere.* Jesus lui dit : *Allez, votre foi vous a sauvé ;* & aussi-tôt il vit & se mit à la suite du Sauveur. *Marc. 10.*

BARTOLI, (Daniel) sa-

vant & laborieux jésuite, né à Ferrare en 1608. Après avoir professé la rhétorique, & ensuite exercé long-tems avec applaudissement le ministere de la prédication, ses supérieurs le fixerent à Rome en 1650. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il publia un grand nombre d'ouvrages, tant historiques que de divers genres, tous écrits en langue italienne. Le plus connu & le plus considérable est une Histoire de sa Compagnie, imprimée à Rome depuis 1650 jusqu'en 1673, en 6 vol. in-fol., traduite en latin par le P. Giannini, & imprimée à Lyon en 1666 & années suivantes, & à Rome; « mais, » dit un critique que l'on ne » soupçonnera pas d'être trop » favorable aux jésuites, quel- » que bonne que soit une tra- » duction, elle n'approche ja- » mais d'un original aussi beau » que l'ouvrage du P. Bartoli ». Tous ses autres ouvrages, ceux d'histoire exceptés, ont été rassemblés & publiés à Venise en 1717, 3 vol. in-4°. Les uns & les autres sont estimés, tant pour le fonds que pour la pureté, la précision & l'élévation du style; & ce jésuite est regardé par ses compatriotes comme un des premiers écrivains de la langue italienne. Il mourut à Rome en 1685, après s'être rendu aussi recommandable par ses vertus que par ses talens.

BARTOLOCCI, (Jules) religieux de Cîteaux, né à Celano dans le royaume de Naples en 1613, professeur de la langue hébraïque au collége des Néophytes & Transmarins à Rome, mourut en 1687. On a de lui une *Bibliotheque rabbinique*, en 4 vol. in-fol., 1675. Le feuillant Imbonati, son disciple, ajouta un 5e. vol. à cet ouvrage aussi curieux que savant. En voici le titre: *Bartoloccii de Celano (D. Julii) Congregatio Sti. Bernardi Ref. Ord. Cisterciensis, Bibliotheca magna Rabbinica de scriptoribus & scriptis Hebraïcis, ordine alphabetico hebraïcè & latinè digestis*, in-fol. 4 vol. Rome, 1675.

BARTON, (Elisabeth) fille tourmentée par des convulsions, devenue célebre sous le regne de Henri VIII, roi d'Angleterre, est considerée par quelques-uns comme une visionnaire, & par d'autres comme une personne pieuse, qui eut le don de prédire quelquefois l'avenir. Sanderus la représente sous ce dernier point de vue, & assure qu'entr'autres choses elle prédit que Marie régneroit avant Elisabeth. D'autres prétendent qu'elle prédit à Henri VIII des malheurs qui ne lui arriverent pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce prince, irrité de ses discours contre son mariage avec Anne de Boulen, la fit mourir. Le célebre Morus & le vertueux Fisher, évêque de Rochester, furent enveloppés dans son malheur; & le sort de ces grands hommes ne donnent point une idée favorable du tribunal qui condamna Barton.

BARUCH, prophete, d'une famille noble des Juifs, suivit Jérémie, son maître, en Egypte. Après la mort de ce saint homme, il alla à Babylone, faire part à ses freres captifs, des prophéties qu'il avoit lui-

même composées. On ne sait rien de bien certain sur le reste de la vie de Baruch. Son style a de la noblesse & de l'élévation, & ressemble assez à celui de Jérémie, dont il étoit le disciple & le secrétaire. Ses prophéties sont contenues en six chapitres; nous ne les avons plus en hébreu, mais on ne peut pas douter qu'il n'ait écrit en cette langue; les fréquens hébraïsmes que l'on y trouve le font assez connoître. On en a deux versions syriaques, mais le texte grec paroît plus ancien. Comme les Juifs n'ont voulu reconnoître pour livres sacrés que ceux qu'ils avoient en hébreu, ils n'ont point compris dans leur canon la prophétie de Baruch; par la même raison elle ne se trouve point dans les catalogues des livres sacrés donnés par Origene, par Méliton, par S. Hilaire, par S. Grégoire de Nazianze, par S. Jerôme, par Rufin; mais il est à présumer que la plupart l'ont comprise sous le nom de Jérémie, comme ont fait les Peres latins. Le concile de Laodicée, S. Cyrille de Jérusalem, S. Athanase & S. Epiphane nomment dans leurs catalogues *Jérémie* & *Baruch*. S. Augustin & plusieurs autres Peres citent les prophéties de Baruch sous le nom de Jérémie; & dans l'église latine, ce qu'on lisoit de Baruch dans l'office divin, étoit lu sous le nom de Jérémie. C'est donc mal-à-propos que les Protestans se prévalent de l'opinion des Juifs & du silence de quelques Peres.

BASCHI, (Matthieu) naquit dans le duché d'Urbin en Italie, & prit l'habit de frere mineur au couvent de Montefalconi. Une voix qu'il crut entendre, & qui l'avertit d'observer la regle de S. François à la lettre, l'engagea de se revêtir d'un habit semblable à celui du spectre qui lui étoit apparu. Il partit peu de tems après pour Rome, parut ainsi vêtu devant Clément VIII, & dit à ce pape: « Saint Pere, » je suis un frere mineur, en» fant de S. François. Je veux » observer la regle de mon sé» raphique pere, comme il l'ob» servoit lui-même. Ce Saint » ne portoit qu'un habit sim» ple & grossier, tel que celui » que vous me voyez ». Le pontife, après quelques difficultés, approuva sa réforme. Matthieu Baschi se fit des compagnons & des ennemis. Les freres mineurs le firent mettre en prison; mais ayant eu sa liberté, il fut élu général du nouvel ordre. Il se démit de cette dignité deux mois après, & ne pouvant obéir après avoir commandé, il sortit de son couvent, & continua de prêcher en divers endroits. Il mourut à Venise en 1552 (*voyez* OCHIN). L'ordre des capucins, dont il est le fondateur, est un des plus nombreux & des plus laborieux de l'Eglise. Urbain VIII donna une bulle en 1627, par laquelle le titre de vrais enfans de S. François leur est assuré; titre qui leur étoit disputé par les cordeliers. Il y avoit eu un semblable procès du tems de Paul V, qui décida en 1608, que les capucins étoient véritablement freres mineurs, *quoiqu'ils n'aient point été établis du tems de S. François.* Ces

dernieres paroles rallumerent la querelle. Les adverſaires des capucins en concluoient, qu'ils ne venoient pas en droite ligne de ce ſaint fondateur. Urbain VIII la termina, en décidant : « Qu'il faut prendre le commencement de leur inſtitution de celui de la regle ſéraphique, qu'ils ont obſervée ſans aucune diſcontinuation ».

BASILE, (S.) ſurnommé *le Grand*, naquit, ſur la fin de 329, à Céſarée en Cappadoce, de Baſile, homme généralement eſtimé pour ſa vertu & pour ſon éloquence ; & d'Emilie appellée par Grégoire de Nazianze, la *Nourrice des pauvres*, laquelle eut dix enfans, dont trois furent élevés à l'épiſcopat, ſavoir : S. Baſile, S. Grégoire de Niſſe & S. Pierre de Sébaſte. S. Baſile ayant reçu de ſon pere les premiers élémens de la grammaire, alla continuer ſes études à Céſarée & à Conſtantinople, & de-là vint à Athenes, où il ſe lia d'une étroite amitié avec Saint Grégoire de Nazianze. Il revint enſuite à Céſarée, & y plaida quelques cauſes avec ſuccès. Dégoûté du barreau & du monde, il alla s'enſevelir dans un déſert de la province du Pont, où ſa ſœur Macrine & ſa mere Emilie, s'étoient déjà retirées. Cette ſainte ſociété mettoit ſa gloire à être inconnue, ſes plaiſirs à ſouffrir, & ſes richeſſes à mépriſer tous les biens. S. Grégoire de Nazianze, & pluſieurs autres, vinrent ſe former à la vertu dans cette ſolitude. Baſile leur écrivit, en divers tems, pluſieurs avis, que la plupart des moines ont pris pour leur regle, & où les fondateurs des monaſteres occidentaux ont puiſé bien des points de leurs conſtitutions. Après la mort de l'évêque de Céſarée, en 369, Baſile fut choiſi & élu contre ſa volonté pour lui ſuccéder. L'empereur Valens, partiſan fanatique des Ariens, voulut l'engager dans cette ſecte. Il lui envoya Modeſte, préfet d'Orient, pour le gagner par des promeſſes ou par des menaces ; mais rien ne put l'ébranler. Le préfet ſurpris & irrité, lui dit, qu'il devoit craindre qu'on ne lui ravît ſes biens, ſa liberté, ſa vie même : « Tout » cela ne me regarde point, » lui répondit Baſile, car celui » qui n'a rien, eſt à couvert de » la confiſcation : pour ce qui » eſt de l'exil, je n'en connois » point pour moi, toute la terre » eſt un exil, & le ciel ſeul » eſt ma patrie : quant aux tourmens, quel empire pourront-» ils avoir ſur moi, puiſque je » n'ai point de corps, pour » ainſi dire, pour les ſouffrir, » il n'y aura que le premier » coup qui trouve priſe : pour » ce qui eſt de la mort, je la » regarde comme une grace, » puiſqu'elle me menera plutôt » à Dieu pour qui ſeul je vis ». Modeſte encore plus étonné, s'écria, que perſonne n'avoit jamais oſé lui parler ſi hardiment. — *Peut-être auſſi*, lui répliqua Baſile, *n'avez-vous jamais rencontré d'évêque*. Réponſe pleine d'énergie, digne du caractere épiſcopal, que les paſteurs ne devroient jamais perdre de vue, & qui, ſi elle leur avoit toujours ſervi de regle dans des tems pénibles & difficiles, auroit préſervé l'Egliſe de tous les maux que la foi-

blesse, la pusillanimité, le respect humain, ont laissé accumuler sans résistance sur cette sainte épouse de J. C. Les incrédules modernes lui ont fait un crime de cette résistance aux ordres de l'empereur ; s'il y avoit obéi, ces mêmes censeurs l'accuseroient de lâcheté (*Voy.* AMBROISE). La magnanimité de Basile désarma pour quelque tems Valens. Les Ariens voulurent le faire exiler. Ce prince foible y consentit. Quand il fallut signer l'ordre, la plume se rompit entre ses mains ; il en prit une seconde avec laquelle il ne put former une lettre ; il en essaya une troisieme qui se rompit de même : alors la main lui trembla, & saisi de frayeur, il déchira le papier, révoqua l'ordre & laissa S. Basile en paix. Le saint évêque travailla ensuite à appaiser les différends qui divisoient les églises d'Orient & d'Occident, au sujet de Mélece & de Paulin, tous deux évêques d'Antioche. Il mourut en 379. Il étoit fort grand & sec ; & par ses jeûnes il avoit réduit son corps, sur-tout dans les dernieres années de sa vie, à l'état d'un squelette. Il avoit un air pensif, & parloit très-lentement. Son zele étoit conduit par la prudence. Quelques censeurs emportés la traiterent quelquefois de foiblesse ; mais les exemples que nous avons cités, ne sont pas des preuves équivoques de sa fermeté. Don Garnier & Don Prudent ont donné une très-belle édition de ses Œuvres en 3 vol. in-fol., avec une traduction latine, 1721 & années suivantes. On y trouve des Homélies, des Lettres, traduites en françois par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1693, in-8°. ; des Commentaires, des Traités de morale. Son style est élevé & majestueux, ses raisonnemens profonds, son érudition vaste. Ses écrits étoient lus de tout le monde, même des païens. On le comparoit aux plus célebres orateurs de l'antiquité, & on peut l'égaler aux Peres de l'Eglise les plus éloquens. L'ordre de S. Basile, le plus ancien des ordres religieux, tire, selon la plus commune opinion, son nom de ce saint docteur. M. Hermant a écrit sa Vie, 2 vol. in-4°., 1674.

BASILE, (S.) prêtre de l'église d'Ancyre, métropole de la Galatie, se signala par son attachement à la foi de Nicée. Les Ariens, qui le regardoient comme le plus dangereux ennemi de leur secte, lui défendirent, en 360, de tenir des assemblées : mais il n'eut aucun égard à cette injuste défense, & continua toujours de combattre l'erreur, même en présence de l'empereur Constance. Pendant que Julien l'apostat travailloit à rétablir l'idolâtrie sur les ruines du Christianisme, Basile couroit par toute la ville, afin d'exhorter les fideles à combattre courageusement pour la cause de Dieu, & à ne point se souiller par les cérémonies abominables des païens. Saturnin & Frumentin, officiers de Julien lui firent souffrir des tourmens inouis. L'apostat ordonna lui-même *qu'on levât chaque jour sept morceaux de sa peau, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus.* Telle étoit la doucereuse philosophie de ce prince si admiré par les apostats

modernes. Basile ne perdit rien de sa fermeté. « Julien, dit-il » à Frumentin, a renversé les » autels sous lesquels il trouva » la vie, lorsque Constance le » cherchoit pour le mettre à » mort, mais Dieu m'a décou- » vert que la tyrannie sera » bientôt éteinte avec son au- » teur ». N'étant pas mort des incisions qu'on lui avoit faites, on lui enfonça dans le dos des pointes de fer toutes rouges. Il consomma son martyre par ce supplice, le 29 juin l'an 362. *Voyez* les Actes publiés par Henschenius & D. Ruinart.

BASILE, pieux & savant évêque de Séleucie en Isaurie, fut déposé, l'an 451, dans le concile général de Chalcédoine, pour avoir eu la foiblesse de souscrire le faux concile d'Ephese, en faveur d'Eutychès; mais ayant bientôt reconnu sa faute, il fut rétabli & reçu à la communion des Catholiques. On a de lui 40 Homélies, imprimées avec les ouvrages de S. Grégoire Thaumaturge, en 1626, in-fol. & dans la Bibliotheque des Peres.

BASILE I, le *Macédonien*, empereur d'Orient, né à Andrinople de parens très-pauvres, porta les armes en qualité de simple soldat, & fut fait prisonnier par les Bulgares. Echappé de sa prison, il vint à Constantinople, n'ayant qu'une besace & un bâton. L'empereur Michel le fit son écuyer, puis son grand-chambellan, & l'associa à l'empire. Basile, de mendiant devenu empereur, voulut retirer Michel de ses désordres. Ce prince, ennuyé d'avoir un censeur dans un homme à qui il avoit donné la pourpre, résolut de le faire mourir. Basile le prévint, & jouit tout seul de l'empire en 867. Il donna ses premiers soins à fermer les plaies de l'Eglise & celles de l'état. Il remit sur le trône patriarchal Ignace, & en chassa Photius, génie inquiet & tortueux, qu'il rétablit un an après. Il se fit craindre des Sarrasins d'Orient, s'empara de Césarée, vainquit ceux qui oserent lui résister, & força les autres à lui demander la paix. Il avoit déjà réduit les Manichéens. Il mourut en 886. « Ce fut un malheur, » pour ce prince, dit l'auteur » de l'*Histoire du Bas-Empire*, » d'être né dans ces tems d'a- » trocité & de barbarie. Ses » grandes qualités, propres à » faire un héros, furent alté- » rées par la rouille de son » siecle. On peut cependant » conjecturer que s'il eût eu » des successeurs semblables à » lui, l'Empire eût réparé ses » pertes. Il n'eut que la gloire » d'en avoir retardé la chûte. » Aussi laborieux que vigilant, » il fut toujours à la tête du » gouvernement ou de ses ar- » mées. Il aimoit la vérité, » & n'espérant guere la trou- » ver dans la bouche de ses » courtisans, il la cherchoit » dans l'histoire. Il prenoit con- » seil des exemples qu'elle lui » présentoit. A ses yeux la » haute vertu tenoit lieu de » la plus éminente dignité; il » l'admettoit dans sa familia- » rité, il oublioit même la ma- » jesté impériale, pour aller » visiter ceux qui portoient ce » noble caractere. Plein de ten- » dresse pour ses sujets, il ap- » portoit la plus grande pré-

» caution à ne leur donner que » des gouverneurs & des ma- » giſtrats qui fuſſent les défen- » ſeurs de ceux dont il étoit » le pere ». Photius le féduiſit en lui dreſſant une généalogie, par laquelle il le faiſoit deſcendre de parens illuſtres. C'eſt ſous ce prince qu'on entendit les premieres cloches à Conſtantinople; c'étoit un préſent que les Vénitiens lui avoient fait en 872. Le chriſtianiſme a fait ſous le même regne de grands progrès en Ruſſie; Baſile fit accepter à ce peuple un évêque ordonné par le patriarche Ignace. On a de lui quelques Lettres dans la *Bibliotheque des Peres ;* & des Avis à ſon fils Léon, dans l'*Imperium Orientale* du P. Banduri. M. l'abbé Cavoleau en a donné une traduction libre, Nantes, 1782, in-12. Il y a de très-bonnes maximes, telles que la ſuivante : « Croyez ſincérement à » la religion, & qu'elle ſoit » en tout tems la regle de vo- » tre vie. La foi eſt le premier » de tous les biens; c'eſt elle » qui épure nos actions, & » qui donne à la vertu le der- » nier degré de perfection ».

BASILE II, ſucceſſeur de Zimiſcès, l'an 976, dans l'empire d'Orient, étoit fils de l'empereur Romain-le-Jeune. Il naquit en 956. Il avoit de la valeur, de l'équité, de la vertu; mais il ſe livroit ſouvent aux attraits d'une gloire mal-entendue, & lui ſacrifioit des intérêts ſolides. Il défit les Sarraſins, repouſſa les Bulgares, en tua 5000 dans une bataille en 1014, & en fit 15000 priſonniers, qu'il traita avec une inhumanité ſinguliere. Les ayant partagés par bandes de cent, il fit crever les yeux à 99 de chacune, & n'en laiſſa qu'un au centieme, pour conduire les autres à leur roi, qui ne ſurvécut que 2 jours à ce cruel ſpectacle. Baſile mourut en 1025, à 70 ans; il en avoit régné 50. Il révoqua la loi de Nicéphore qui, pour borner les acquiſitions du clergé, défendoit de bâtir de nouveaux monaſteres, & de léguer des fonds aux égliſes.

BASILIDE, héréſiarque d'Alexandrie, mort ſous Adrien vers l'an 130, eut pour maître Simon-le-Magicien. On croit que c'eſt lui qui apporta de Perſe le Manichéiſme dans l'égliſe chrétienne.

BASILISQUE, frere de Vérine, femme de Léon I, empereur d'Orient, devint général d'armée, conſul & patrice. Il uſurpa l'empire ſous Zénon l'Iſaurien, à la fin de 475, & fut bien accueilli par le peuple inconſtant de Conſtantinople. Mais au-lieu de répondre à l'idée qu'on avoit de lui, il gouverna en tyran, favoriſant les Ariens, protégeant les Eutychéens, & perſécutant les Orthodoxes. Zénon, qui avoit été obligé de prendre la fuite, revint à Conſtantinople avec une armée, & donna bataille, en août 477, à Baſiliſque, qui fut vaincu, & n'eut d'autre aſyle qu'une égliſe des Catholiques qu'il avoit perſécutés. Zénon ſe fit livrer l'uſurpateur, avec ſa femme & ſes enfans, & les envoya renfermer dans une tour d'un château de Cappadoce, où la faim & le froid les firent périr l'hiver ſuivant : ils expirerent en s'embraſſant les

uns les autres. Pendant sa courte administration, Basilisque ne fit usage de sa puissance, que pour piller les peuples & les accabler d'impôts. Il avoit pour principe cette maxime si propre à encourager la tyrannie & à effacer la honte des tyrans, qu'*un roi qui veut gouverner avec autorité, doit dévorer la haine que ses injustices inspirent.* Il fut assez infame pour souffrir qu'Hermate, son neveu, entretînt un commerce criminel avec Zénonide sa femme. De son tems, une partie de Constantinople fut réduite en cendres, & l'on regretta sur-tout la bibliotheque publique, qui renfermoit, dit-on, plus de 120 mille volumes.

BASILOWITZ, (Jean) affranchit sa nation de la domination des Tartares, & jeta les fondemens du puissant empire de Russie. Il fut le premier qui prit le titre de Czar, & régna depuis 1450 jusqu'en 1505. Il eut pour successeur Basile Iwanowitz.

BASINE, femme de Basin, roi de Thuringe, quitta son mari pour venir en France épouser le roi Childéric I... *Si j'avois cru*, dit-elle à ce prince, qui avoit été son amant, *trouver au-delà des mers un héros plus brave & plus galant que vous, j'aurois été l'y chercher.* Notre Talestris fut bien accueillie, & de leur union naquit Clovis I, l'an 465.

BASKERVILLE, (Jean) célebre imprimeur Anglois, mort en 1775 à Birmingham, dans la province de Warwick. Personne avant lui n'avoit porté si loin la perfection de son art. Les éditions sorties de ses presses sont de toute beauté; celle sur-tout de son Virgile, in-4°., qui est un chef-d'œuvre de typographie. On dit que cet imprimeur gravoit & fondoit lui-même ses caracteres. Il a été aussi l'inventeur d'une nouvelle maniere de fabriquer le papier, dont il n'a jamais voulu communiquer le secret: on l'a fort vantée, & peut-être trop.

BASMAISON, (Jean) avocat de Vic-le-Comte, mort vers 1600, a composé une bonne *Paraphrase sur la Coutume d'Auvergne*, & un *Traité sur les Fiefs & Arriere-Fiefs*.

BASNAGE, (Benjamin) ministre Protestant à Carentan sa patrie, né en 1580, fut considéré & employé dans sa communion. On a de lui un *Traité de l'Eglise*, estimé par ceux de son parti. Il mourut en 1652, âgé de 72 ans.

BASNAGE, (Antoine) fils aîné du précédent, ministre à Bayeux, puis à Zutphen en Hollande, où il se retira après la révocation de l'édit de Nantes, mourut en 1691, âgé de 81 ans. Son fils, Samuel BASNAGE de Flottemanville, fut également ministre à Bayeux & à Zutphen. Il a laissé des *Annales Ecclésiastiques* en latin, 1706, 3 vol. in-fol., beaucoup moins estimées que l'*Histoire de l'Eglise*, de son cousin, dont nous allons parler; & une *Critique des Annales de Baronius*, in-4°., pour servir de supplément à celle de Casaubon. Ce savant, né à Bayeux, mourut en 1721.

BASNAGE DU FRAQUENAI, (Henri) fils puîné de Benjamin, naquit à Ste. Mere-Eglise, au-dessus de Caren-

tan, le 16 octobre 1615. Ayant embrassé le parti du barreau, il s'établit à Rouen, & y acquit la réputation d'un des meilleurs avocats de son siecle. Il n'en acquit pas moins par son intelligence dans les commissions importantes où il fut employé. Il mourut le 20 octobre 1695, à Rouen, âgé de 80 ans. Il est auteur d'un *Traité des Hypotheques*, & d'un excellent *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, imprimés plusieurs fois.

BASNAGE DE BEAUVAL, (Henri) né à Rouen l'an 1657, étoit fils du précédent. Il fut avocat au parlement de Normandie, comme son pere. Réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, il s'y étoit annoncé par un *Traité de la Tolérance*, 1684, in-12. Il mourut à la Haye en 1710, à 53 ans. Bayle ayant discontinué ses *Nouvelles de la République des Lettres*, Basnage leur fit succéder l'*Histoire des Ouvrages des Savans*. Ce journal, en 24 vol. in-12, fut commencé en septembre 1687, & finit au mois de juin 1709. Il y a de très-bons extraits; mais le style en est souvent recherché. On a encore de lui une édition de Furetiere, en 3 vol. in-fol., 1701.

BASNAGE DE BEAUVAL, (Jacques) fils de Henri du Fraquenay, & frere du précédent, naquit en 1653. Il exerça le ministere à Rouen, sa patrie, & ensuite en Hollande, où il s'étoit retiré pour le même sujet que son frere. Basnage, quoique réfugié dans les pays étrangers, fut toujours attaché à sa patrie. Lorsque l'abbé Dubois, depuis cardinal, vint à la Haye en 1716, le duc d'Orléans lui conseilla de se conduire en tout par les avis de Basnage. Les services qu'il rendit alors, lui valurent la restitution de tous les biens qu'il avoit laissés en France. On a de lui divers ouvrages : I. Une *Histoire de l'Eglise*, en françois, 2 vol. in-fol., à Roterdam, 1699, qui est peut-être la meilleure de toutes celles qu'on a faites pour les Protestans; elle est moins défigurée par les déclamations & les attributions odieuses, dont l'esprit de parti a coutume de remplir ces sortes d'ouvrages ; quoiqu'on y reconnoisse toujours le ministre de secte. L'*Histoire des Eglises réformées*, qui se trouve dans ce livre, a été donnée séparément, 1725, 2 vol. in-4°. II. L'*Histoire des Juifs, depuis J. C. jusqu'à présent*, seconde édit., à la Haye, 1716, 15 vol. in-12. Ce livre, plein d'érudition, fut si applaudi dans sa naissance, que l'abbé Dupin ne fit pas difficulté de le faire imprimer à Paris, après y avoir fait quelques corrections. Les savans qui veulent s'instruire des dogmes, des cérémonies & de l'histoire de la nation juive, la lisent encore avec plaisir & avec fruit. III. La *République des Hébreux*, à Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8°. IV. Les *Antiquités judaïques*, 1713, 2 vol. in-8°. V. *Dissertation sur les Duels & la Chevalerie*, 1720, in-8°., imprimée aussi dans l'*Histoire des Ordres de Chevalerie*, 1716, 4 vol. in-8°. VI. Les *Annales des Provinces-Unies, depuis la paix de Munster*, en 2 vol. in-

fol., à la Haye, 1719 & 1726, assez bonnes, principalement pour la partie qui regarde les derniers tems de la république. C'est là apparemment l'ouvrage qui a donné occasion à cette antithese d'un écrivain célebre : *Que Basnage étoit plus propre à être ministre d'état, que d'une paroisse.* VII. Un *Traité de la Conscience*, 2 vol. in-8°. VIII. Des *Sermons*, moins lus que ses ouvrages historiques. Il mourut en 1723. On a encore de lui, l'*Histoire de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, avec des figures, par Romain de Hogues, à Amsterdam, 1705, in-folio. Son style manque de légéreté & d'élégance.

BASSAN, (Jacques DU PONT, ou le) naquit en 1510 à Bassano, ville des états de Venise. Il peignit des paysages & des animaux, avec beaucoup de vérité. Son pinceau n'est pas toujours noble. On voit plusieurs de ses tableaux dans le cabinet du roi de France, au palais royal, & à l'hôtel de Toulouse. Il mourut l'an 1592, laissant quatre fils, tous peintres. François & Léandre furent ceux qui approcherent le plus de leur pere; mais ils hériterent aussi de la folie, dont leur mere étoit atteinte. Léandre s'imaginoit toujours qu'on vouloit l'empoisonner; il mourut à Venise en 1623. Et l'autre s'étant persuadé qu'on ne cessoit de le poursuivre, crut un jour qu'on enfonçoit sa porte pour le saisir, se jeta par la fenêtre, & mourut en 1594.

BASSELIN, (Olivier) foulon de Vire en Normandie, fit beaucoup de chansons à boire, modeles de celles qu'on a faites depuis, & auxquelles on a donné, par corruption, le nom de *Vaudevilles*. Comme le chansonnier Normand chantoit ses vers au pied d'un côteau appellé *les Vaux*, sur la riviere de Vire, on les nomma *Vaux-de-Vire*. Ces chansons, composées dans le XVe. siecle, tenoient de la barbarie du style du tems, & de la grossiéreté de l'auteur. Jean le Houx les corrigea le siecle d'après, & les mit dans l'état où nous les avons à présent.

BASSI. *Voyez* POLITIEN.

BASSOMPIERRE, (François de) colonel-général des Suisses, & maréchal de France en 1622, naquit en Lorraine l'an 1579, d'une famille distinguée. Le cardinal de Richelieu, qui avoit à se plaindre de lui, & qui craignoit tous ceux qui pouvoient l'obscurcir, le fit mettre à la Bastille en 1631. Il passa le tems de sa prison à lire & à écrire. Il y fit ses Mémoires, imprimés à Cologne en 1665, 3 vol. Il y a, comme dans la plupart des livres de ce genre, quelques anecdotes singulieres, & beaucoup de minuties. Ils commencent en 1598, & finissent en 1631. Sa détention fut de 12 ans. Il n'eut sa liberté qu'après la mort de Richelieu. On a encore de lui une *Relation de ses Ambassades*, estimée, 1665 & 1668, 2 vol. in-12; & des *Remarques sur l'Histoire de Louis XIII*, par Dupleix, in-12 : ouvrage un peu trop satyrique, mais curieux. Bassompierre vécut jusqu'en 1646; on le trouva mort dans son lit. C'étoit un homme à bons mots, ou plutôt à mauvais mots. Le cardinal de Ri-

chelieu redoutoit sa langue caustique. Quand il sortit de la Bastille, il étoit devenu extrêmement gros, faute d'exercice. La reine lui demanda : *Quand il accoucheroit?* — *Quand j'aurai trouvé une sage femme*, répondit-il. Quoiqu'il eût été employé pour des ambassades, la négociation n'étoit pas son principal talent; mais il avoit d'autres qualités qui le rendoient très-propre à la représentation. C'étoit un fort bel homme, d'un esprit présent, léger, vif & agréable, d'une politesse noble & d'une générosité rare. Il parloit toutes les langues de l'Europe aussi facilement que celle de son pays. Le jeu & les femmes étoient ses deux passions dominantes. Averti secrétement qu'il alloit être arrêté, il se leva avant le jour, & brûla plus de 6000 lettres qu'il avoit reçues des dames de la ville & de la cour.

BASSUEL, (Pierre) né à Paris en 1706, fut élevé dans les lettres. Il fréquenta de bonne heure les écoles de chirurgie. Les hôpitaux sont le champ de bataille du chirurgien; le jeune Bassuel s'y exerça avec succès. L'académie des sciences & celle de chirurgie, eurent le plaisir d'entendre la lecture de plusieurs de ses Mémoires, & quelques-uns ont été insérés dans les leurs. Il mourut en 1757, à 51 ans. Il n'avoit pas l'art de se prôner; son mérite faisoit toute sa recommandation. Plein de franchise & de droiture, sa conversation étoit assez contentieuse, mais sans sortir des bornes de la politesse & de la modération.

BASSUS, (Cesius) poëte latin sous Néron, dont on a des fragmens dans le *Corpus Poëtarum*. C'est le même auquel Perse adresse sa 6e. satyre.

BASSUS. *Voyez* VENTIDIUS.

BASTA, (George) originaire d'Epire, naquit à la Rocca, près de Tarente. Le duc de Parme, sous lequel il servit, fut très-content du succès de toutes les affaires qu'il lui confia. En 1596, il fit entrer des vivres dans la Fere, dont Henri IV faisoit le siege. Cette entreprise fut exécutée avec un secret & une célérité qui lui firent beaucoup d'honneur. L'empereur l'eut ensuite à son service. Il se signala en Hongrie & en Transilvanie, vainquit les rebelles & les réduisit. Il mourut vers 1607, & laissa deux Traités sur la discipline militaire, qui sont estimés; l'un intitulé : *Le Maître-de-camp général*, Venise, 1606. L'autre roule *sur la maniere de conduire la Cavalerie légere*, Bruxelles, 1624, in-4°. Ces deux ouvrages sont en italien.

BASTIANI, (N.) occupe une place parmi les hommes dont la destinée présente des traits romanesques & singuliers. Sorti, on ne sait comment, de l'Italie, sa patrie, il fut longtems dans la plus grande misere, au point de prendre le parti d'essayer de manger de l'herbe. Après diverses aventures, & une conduite qui ne fut pas constamment sage, il s'engagea à Francfort-sur-le-Mein à des enrôleurs Prussiens. On le mena à Breslaw; heureusement pour lui, le général qui devoit examiner les nouvelles recrues, étoit à dîner

chez l'évêque, lorsqu'elles arriverent. Le général sortit de table pour voir les recrues. Il ne savoit ni l'italien, ni le françois, & Bastiani ne savoit point l'allemand. Le général croyant qu'il parloit latin, pria l'évêque de lui servir d'interprete. Celui-ci ayant apprit ses aventures, fut charmé de son esprit, pria le général de le lui céder pour deux hommes qu'il lui donneroit à sa place. Le général y consentit, il fut secrétaire de l'évêque. Un jour le roi reçut de l'évêque un mémoire mieux fait que ne les faisoit ordinairement le prélat. Il s'informa de l'auteur, il lui parla souvent, & pria l'évêque de l'avancer. Il fut fait chanoine de Breslaw. Quelque tems après, le roi ayant besoin d'envoyer quelqu'un au pape pour traiter quelques affaires, jeta les yeux sur Bastiani. Il s'acquitta de sa négociation en homme d'esprit, & revint comblé de la faveur & de la recommandation du saint-pere. C'est ainsi qu'il est parvenu, par degré, à être du petit nombre de ceux que Fréderic voyoit tous les jours, & avec lesquels il passoit ordinairement les soirées. Il mourut à Potzdam en 1787. Le vieux Fréderic lui fit faire des obseques magnifiques dans l'église catholique de cette ville, & y assista en personne. L'abbé Bastiani avoit autant d'esprit que de modestie. Il n'eut jamais d'ennemis dans une place si propre à en faire.

BATES, (Guillaume) docteur en théologie & prédicateur célebre parmi les presbytériens Anglois, naquit en 1625. Il étoit pasteur à Dustans dans la partie méridionale d'Angleterre, lorsqu'il fut destitué de son emploi par l'acte de conformité en 1699. Il se retira à Hackney, où il mourut la même année. Son style est net & coulant. Quoiqu'attaché aux sentimens de Calvin, il étoit modéré dans la dispute, & il l'est dans ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Réflexions sur l'existence de Dieu, & sur l'immortalité de l'ame, avec un discours sur la divinité de J. C.* II. *L'harmonie des attributs divins dans la rédemption des hommes par J. C.* III. *Le souverain bonheur*, &c, recueillis en un vol. in-fol., à Londres. IV. *Vitæ selectæ eruditorum virorum*, Londres, 1681, in-4°.

BATHECOMBE, (Guillaume) Anglois, vivoit vers 1420, sous le regne de Henri V, & fut un des plus habiles mathématiciens de son siecle, comme ses ouvrages l'attestent. I. *De operatione astrolabii.* II. *De sphera concava.* III. *De spheræ fabrica & usu*, &c.

BATHELIER. *V.* AVIRON.

BATHILLE, pantomime d'Alexandrie, qui parut à Rome sous Auguste, fut affranchi de Mécene. Il s'étoit associé avec un certain Pylade. Ils inventerent une nouvelle maniere de danse, où l'on représentoit par des postures & par des gestes, le tragique & le comique. Pylade réussissoit dans le premier genre, Bathille dans le second.

BATHILDE, (Ste.) épouse de Clovis II, eut trois fils, qui porterent successivement la couronne ; Clotaire III, Childéric II, & Thierri III. La mort lui ayant enlevé le roi,

son époux, en 655, elle demeura chargée de la régence du royaume, & de la tutelle de ses fils, dont l'aîné n'avoit encore que cinq ans. Elle soutint ce double poids avec une capacité qui donna de l'admiration aux plus expérimentés d'entre les ministres. Sa rare prudence lui fit trouver le moyen de maintenir la paix dans l'état. Elle abolit l'usage des esclaves, qui subsistoit encore, travailla, de concert avec Saint Ouen, Saint Eloi & plusieurs autres saints évêques, à bannir la simonie de l'église de France, multiplia les hôpitaux, releva plusieurs monasteres, entr'autres, ceux de S. Martin, de S. Denis & de S. Médard; fonda deux célebres abbayes, l'une d'hommes à Corbie, & l'autre de femmes à Chelles. Elle mourut dans celui-ci en 680. *Voy.* sa Vie traduite par Arnauld d'Andilly.

BATTAGLINI, (Marc) évêque de Nocera, & ensuite de Cesene, mourut en 1717, à 71 ans. Il est auteur d'une *Histoire universelle des Conciles*, 1686, in-fol.; & des *Annales du Sacerdoce & de l'empire du XVIIe. siecle*, 1701 à 1711, 4 vol. in-fol.

BATTEUX, (Charles) natif du diocese de Rheims, membre de l'académie françoise, de celle des inscriptions & belles-lettres, est mort à Paris, le 14 septembre 1780, laissant plusieurs ouvrages estimés, tels que *Les beaux-arts réduits à un même principe*, 1 vol.; un *Cours de belles lettres, ou principes de littérature*, 5 vol. Le premier est sans contredit le meilleur qui soit sorti de la plume correcte, élégante de l'abbé Batteux; & l'on peut même dire que c'est ce que l'on a de mieux sur cette matiere. Le second n'en est que le développement. L'un & l'autre peuvent infiniment servir à former le goût des jeunes gens, & à les mettre en garde contre les maximes modernes du faux bel esprit. On lui doit encore, I. *Les Quatre Poétiques*, d'Aristote, d'Horace, de Vida & de Boileau, avec la traduction des trois premieres, & des remarques très-estimées. II. *L'Histoire des causes premieres, ou exposition sommaire des pensées des philosophes sur les principes des êtres*, 2 vol. in-8°., 1769. III. Une traduction d'*Horace*, un peu froide mais exacte, avec de courtes notes, 2 vol. IV. *La Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, 1 vol. in-8°., 1758. V. Une dissertation *De gustu veterum in studiis litterarum retinendo*. VI. Les *Traductions* du grec en françois d'*Ocellus Lucanus*, & de *Timée* de Locres, préférables à celles du marquis d'Argens. VII. Un *Discours sur la naissance de monseigneur le duc de Bourgogne*. VIII. *In civitatem Rhemensem*, Ode traduite en vers françois par M. de Saulx, 1739. Tous ces ouvrages respirent l'érudition, le bon goût & les bons principes. Cet académicien joignoit à des mœurs graves, mais sans rudesse, à un caractere ferme, à une conversation solide & instructive, les lumieres d'un homme vieilli dans la lecture des auteurs grecs & latins. Il donnoit quelquefois, mais bien rarement, dans des

idées singulieres, comme lorsqu'il se déclara pour les inscriptions en langue françoise, sans songer qu'indépendamment du génie de la langue latine, son universalité & son immutabilité étoient des raisons qui la rendoient exclusivement propre à cet usage (*Voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 15 sept. 1784, p. 95; mars 1787, p. 389).

BATTORI, (Étienne) d'une illustre famille de Transilvanie, fut élu, en 1575, prince de cet état. Il gouverna ses sujets avec autant de sagesse que de bonté. Lorsque Henri III quitta le trône de Pologne, la réputation d'Etienne lui fit donner le sceptre. Il soutint la guerre contre les Moscovites, sur lesquels il eut divers succès. Il auroit voulu donner une nouvelle face à la Pologne; mais il se plaignit vainement du gouvernement de son royaume, où il trouvoit un grand nombre de défauts. Il vécut trop peu pour les corriger, & mourut en 1586. La famille de Battori, qui a donné d'autres princes à la Transilvanie, s'éteignit, en 1613, par la mort de Gabriel Battori; & ses biens passerent à la maison de Ragotzki. *Voy.* BETLEM-GABOR.

BATTUS, fameux berger, qui fut témoin du vol des troupeaux que Mercure prit à Apollon. Mercure donna à Battus la plus belle vache de celles qu'il avoit prises, & tira parole de lui qu'il ne le déclareroit pas. Il feignit de se retirer, & vint peu après sous une autre forme & avec une autre voix, lui offrir un bœuf & une vache, s'il vouloit dire où étoit le bétail qu'on cherchoit. Le bon-homme se laissa gagner & découvrit tout. Mercure indigné le métamorphosa en pierre de touche, qui découvre de quelle nature est le métal qu'on lui fait toucher.

BATTUS, fils de Polymneste, tiroit son origine d'Euphême, l'un des Argonautes qui avoient accompagné Jason dans la Colchide. Battus fut ainsi nommé, parce qu'il étoit begue, ou qu'il affectoit de le paroître pour mieux couvrir ses desseins. Son véritable nom étoit Aristoteles. Par ordre de l'oracle de Delphes, il partit de l'isle de Thera sa patrie (aujourd'hui nommée Sanctorini) avec une colonie, & il se rendit en Libye, où il fonda la ville de Cyrene, dans l'endroit où étoit né Aristée, fils d'Apollon & de Cyrene.

BAUCIS, vieille femme, fort pauvre, vivoit avec son mari Philémon, presque aussi vieux qu'elle, dans une petite cabane. Jupiter sous la figure humaine, accompagné de Mercure, ayant voulu visiter la Phrygie, fut rebuté de tous les habitans du bourg auprès duquel demeuroient Philémon & Baucis, qui furent les seuls qui le reçurent. Pour les récompenser, ce dieu leur ordonna de le suivre au haut d'une montagne. Ils regarderent derriere eux, & ils virent tout le bourg & les environs submergés, excepté leur petite cabane, qui fut changée en un temple. Jupiter promit à ce couple fidele de leur accorder ce qu'ils demanderoient. Les deux époux souhaiterent seulement d'être les ministres de ce temple, & de ne point mourir l'un sans

l'autre. Leurs souhaits furent accomplis. Parvenus à la plus grande vieillesse, Philémon s'apperçut que Baucis devenoit tilleul, & Baucis fut étonnée de voir que Philémon devenoit chêne : ils se dirent alors tendrement les derniers adieux. Il est aisé de reconnoître ici l'histoire de Loth, qui reçut les deux anges, & fut préservé du déluge de feu qui inonda la Pentapole.

BAUD, (Pierre Le) aumônier de la reine Anne de Bretagne, & doyen de S. Tugal de Laval, travailla à l'histoire de Bretagne, & la reine Anne lui fit expédier des lettres pour avoir communication des archives des chapitres & abbayes du pays. Cet ouvrage ne parut qu'en 1638, in-fol., à Paris, par les soins de Pierre d'Hozier; elle s'étend jusqu'à l'an 1458. Le P. Lobineau qui a donné une bonne Histoire de Bretagne, loue beaucoup celle de Le Baud; d'autres disent que cet auteur n'est qu'un copiste servile qui a ramassé sans discernement toutes les fables qu'il a trouvées dans Geoffroy de Montmouth.

BAUDELE *ou* BAUDILE, (S.) martyr célebre, qu'on croit avoir souffert au IIIe. ou IVe. siecle, mais dont on ne sait rien de précis. Son nom se trouve dans les plus anciens martyrologes, qui rendent témoignage à sa foi & à sa constance dans les tourmens. Gregoire de Tours dit, que de son tems il s'opéroit plusieurs miracles au tombeau de S. Baudele, qui étoit à Nîmes. Son corps n'y est plus depuis long-tems, & plusieurs églises prétendent le posséder, sans qu'on puisse déterminer au juste le lieu où il se garde présentement. On croit qu'il y a une partie de son chef à Paris, dans l'abbaye de Sainte Genevieve. Il y a en France & en Espagne un grand nombre d'églises dédiées sous l'invocation du S. Martyr. *Voyez* les *Acta Sanct.*, Tillemont & Baillet.

BAUDELOT DE DAIRVAL, (Charles-César) né à Paris en 1648, fut reçu avocat au parlement. Il plaida quelque tems avec succès. Un procès l'ayant obligé d'aller à Dijon, il parcourut, dans ses momens de relâche, les bibliotheques & les cabinets des savans. Ce fut l'origine du traité *De l'utilité des Voyages*, 1727, 2 vol. in-12., dans lequel il montre une grande connoissance des monumens de l'antiquité. Il fut nommé, en 1705, à une place de l'académie des belles-lettres. On a de lui plusieurs Dissertations dans les Mémoires de cette compagnie. Il mourut en 1722, à 74 ans. C'étoit un homme doux, modeste, bienfaisant.

BAUDERON. *Voyez* SENEÇAI.

BAUDIER, (Michel) languedocien, historiographe de France sous Louis XIII, étoit une des plus fécondes plumes de son siecle. Il laissa beaucoup d'ouvrages sans ordre & sans goût, mais dans lesquels on trouve des particularités qu'on chercheroit vainement ailleurs. I. *Histoire générale de la Religion des Turcs, avec la Vie de leur prophete Mahomet & des IV premiers Califes*; plus, *le Livre & la Théologie de Maho-*

met, in-8°., 1636; ouvrage traduit de l'arabe, copié par ceux qui l'ont suivi, quoiqu'ils n'aient pas daigné le citer. II. *Histoire du Cardinal d'Amboise*, Paris, 1651, in-8°. Sirmond de l'académie françoise, un des flatteurs du cardinal de Richelieu, s'étoit proposé d'élever ce ministre aux dépens de ceux des siecles passés. Il attaqua d'abord d'Amboise, & ne manqua pas de le mettre au-dessous de Richelieu. Baudier, nullement courtisan, vengea sa mémoire, & obscurcit l'ouvrage de son détracteur. III. *Histoire du Maréchal de Toiras*, 1644, in-fol., 1666, 2 vol. in-12.: curieuse & nécessaire, quand on veut connoître à fond le regne de Louis XIII & de Louis XIV. « Ceux qui aiment le style précis & agréable, dit un critique équitable & judicieux, doivent bien se garder de lire ses ouvrages; ceux qui savent démêler les traits d'érudition au milieu du verbiage & de l'ennui des dissertations, pourront y trouver de quoi étendre leurs connoissances ».

BAUDIUS, (Dominique) professeur d'éloquence à Leyde, mourut dans cette ville en 1613. Il étoit né à Lille en 1561, & avoit été reçu avocat à La Haye en 1587, après avoir fait quelque séjour à Geneve, pour y professer en liberté le calvinisme que ses parens avoient embrassé. Il se distingua comme jurisconsulte & comme littérateur. Parmi les ouvrages latins en vers & en prose qu'il laissa, on distingue ses Poésies, & sur-tout ses vers ïambes, 1607, in-8°. Il y a du feu & de la noblesse. Daniel Heinsius lui dit dans une *Epître*:

Bauci, quem proprio genius donavit ïambo.

On a encore de lui des Harangues & des Epîtres, Leyde, 1650, in-12., où il montre beaucoup d'esprit & de vanité. L'amour & le vin ternirent sa réputation.

BAUDORI, (Joseph du) né à Vannes, d'une famille distinguée, en 1710, entra chez les jésuites en 1724, & mourut à Paris en 1749. Il fut nommé, à l'âge de 31 ans, pour occuper la place du P. Porée, & il eut le mérite de la remplir. On a de lui des *Œuvres diverses*, dont la derniere édition est de Paris, en 1772, in-12. On trouve dans ce recueil IV Discours latins & IV Plaidoyers françois. Les sujets des discours sont intéressans, les divisions nettes & simples. Sa latinité, quelquefois un peu dure, est en général très-bonne. On peut lui reprocher quelques pointes, quelques jeux de mots, qui gâtent presque toujours notre latinité moderne, & qui ont régné si long-tems dans le college de Louis-le-Grand; mais l'on doit avouer qu'il en a moins que ses prédécesseurs. Ses plaidoyers sont aussi ingénieux que bien choisis.

BAUDOT DE JUILLI, (Nicolas) né à Vendôme, en 1678, d'un receveur des tailles, s'établit à Sarlat, où il fut subdélégué de l'intendant. Les devoirs de son emploi, & les charmes de la littérature, remplirent le cours de sa vie. Il termina sa longue carriere, en 1759, à 81 ans. On a de

lui quelques ouvrages historiques, écrits avec art & méthode. I. L'*Histoire de Catherine de France*, *reine d'Angleterre*, qu'il publia en 1696. L'auteur lui-même estimoit peu cet ouvrage, qui dans le fond n'est qu'un roman, imaginé d'après quelques événemens vrais. Ces productions éphémeres sont recherchées un jour ou deux, pour tomber ensuite dans un oubli dont elles ne sortent plus. II. *Germain de Foix*, nouvelle historique, qui parut en 1701. III. L'*Histoire secrete du Connétable de Bourbon*, imprimée en 1706. IV. La *Relation historique & galante de l'invasion d'Espagne, par les Maures*, imprimée en 1722, 4 vol. in 12. Ces trois ouvrages sont à-peu-près du même genre que le premier, & ne sont propres qu'à amuser des esprits frivoles; mais il y en a d'autres de lui plus solides; comme l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in- 2.; l'*Histoire de Philippe-Auguste*, 1702, 2 vol. in-12.; & *celle de Charles VII*, 1697, 2 vol. in-12. L'ordre en fait le principal mérite; l'auteur n'avoit consulté que les livres imprimés. On a encore de lui: l'*Histoire des Hommes illustres*, *tirée de Brantôme*; l'*Histoire de la vie & du regne de Charles VI*, en 9 vol. in-12., 1753; l'*Histoire du regne de Louis XI*, 6 vol. in-12., 1756; l'*Histoire des Révolutions de Naples*, 4 vol. in-12., 1757. Ces trois ouvrages ont paru sous le nom de Mlle. de Lussan. Le style en est un peu négligé, & il manque souvent de précision. *Voyez* LUSSAN (Marguerite).

BAUDOUIN I, comte de Flandre, s'étant croisé pour aller à la Terre-Sainte, fut élu empereur de Constantinople, après la prise de cette ville, par les François & les Vénitiens, réunis en 1204. On ne pouvoit faire un meilleur choix. Baudouin étoit pieux, chaste, humain, prudent dans ses entreprises, courageux dans l'exécution, & possédoit tous les talens militaires. Le nouvel empereur marcha vers Andrinople pour en faire le siege; mais l'ayant levé pour aller à la rencontre des Bulgares qui venoient la secourir, il fut vaincu & fait prisonnier. Joannice, roi de ces barbares, le fit mourir cruellement en 1206. On lui coupa les bras & les jambes, & on le jeta dans une fosse où il vécut encore trois jours. Son cadavre fut abandonné aux bêtes féroces & aux oiseaux de proie: une femme pieuse en recueillit les restes & leur donna la sépulture. Nous suivons ici le récit le plus probable, car les historiens ne sont pas d'accord sur toutes ces circonstances. Ils s'accordent davantage à attribuer la défaite des latins aux excès, & sur-tout aux sacrileges commis à la prise de Constantinople, où l'on n'épargna ni les monasteres ni les églises. Le motif de sa cruelle mort, tel que l'auteur de l'Histoire du Bas-Empire le rapporte, présente un grand & rare exemple de vertu. « Baudouin, dit-il, fut renfermé » dans un cachot, mourant » presque de faim, & n'ayant » d'autre consolation que les » visites de la reine, plus importunes à ce prince affligé,

» qu'une entiere solitude. Cette » princesse, Tartare de nation, » mais adroite & artificieuse, » avoit obtenu de son mari, » dont elle étoit trop aimée, la » permission d'aller, sous pré- » texte de charité, porter quel- » que consolation au malheu- » reux prince. Baudouin étoit » beau, & la reine portée à » l'amour: elle devint passion- » née pour son prisonnier; & » s'entretenant avec lui, *vous* » *pouvez*, lui dit-elle, *sans ran-* » *çon délivrer deux captifs. Et* » *qui sont-ils?* dit Baudouin: » *Vous*, répondit-elle, *& moi*, » *que vous tirerez de la servi-* » *tude où je gémis sous la ty-* » *rannie d'un mari barbare. Si* » *vous me prenez pour épouse*, » *nous serons libres tous deux.* » *Laissons à Joannice ce misé-* » *rable Empire de Constantino-* » *ple, qui ne peut plus subsis-* » *ter; & retournez avec moi dans* » *vos états. Je vous en procu-* » *rerai les moyens.* Baudouin » frémit à cette déclaration tar- » tare, & veut lui faire en- » tendre qu'un pareil mariage » seroit un adultere criminel. » Elle sort furieuse, le mena- » çant de la mort; elle revient » le lendemain, & redouble » ses menaces. Baudouin ne lui » rend que des remontrances. » Désespérée, elle va trouver » Joannice; elle accuse Bau- » douin du crime dont elle » étoit coupable. Joannice na- » turellement cruel, devenu » encore plus féroce par la ja- » lousie, invite ses courtisans » à un festin; il y fait amener » Baudouin, & le livre à leurs » insultes, &c. ».

BAUDOUIN II, dernier empereur Latin de Constantinople, de la maison de Courtenai, fut élu en 1228. Assiégé par l'empereur Paleologue dans sa ville impériale, il l'abandonna à son concurrent, & s'enfuit en Occident. Il céda ses droits à Charles d'Anjou, & aux rois de Sicile ses successeurs. Il mourut en 1273. Il avoit de l'esprit & de la valeur, mais il manquoit de la vigilance & de l'activité nécessaires dans les circonstances difficiles où il se trouvoit.

BAUDOUIN I, roi de Jérusalem, suivit Godefroid de Bouillon, son frere, dans la Palestine, où il posséda la principauté d'Edesse. Il fut mis sur le trône après son frere, l'an 1100. Il prit la ville d'Acre, l'an 1104, après un siege de vingt mois; mais il fut lui-même assiégé peu après dans Rama, qui fut emportée, & il eut bien de la peine de s'échapper. Il mourut l'an 1118.

BAUDOUIN, (Benoît) théologien d'Amiens sa patrie, se fit un nom parmi les érudits par son traité *De la chaussure des anciens*, publié, en 1615, in-8°., sous le titre de *Calceus antiquus & mysticus.* Cet ouvrage fit faussement imaginer qu'il étoit fils d'un cordonnier, qu'il l'avoit été lui-même, & qu'il vouloit faire honneur à son premier métier.

BAUDOUIN, (François) naquit à Arras, l'an 1520. Il fut professeur de droit à Bourges, à Angers, à Paris, à Strasbourg, à Heidelberg. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qui lui avoit confié l'éducation d'un de ses fils naturels, l'envoya au concile de Trente, pour être son orateur.

Henri III le fit conseiller d'état. Il mourut bon catholique, le 24 octobre en 1573. Le Pere Maldonat, jésuite, l'assista à la mort. Baudouin avoit été assez lié avec Calvin, & quelques-uns de ses écrits se ressentent de cette liaison; mais la lecture de George Cassander le dégoûta de la nouvelle secte. Il étoit versé dans les belles-lettres, dans la jurisprudence, qu'il a, l'un des premiers, traitée avec noblesse; & dans l'Histoire ecclésiastique, il est l'éditeur de deux excellens ouvrages : *S. Optati libri de schismate Donatistarum*, &c. *Victoris Uticensis de persecutione vandalica*, Paris, 1569. Il y démontre, dans une préface très-estimée, la conformité du schisme des Calvinistes avec celui des Donatistes. Les notes de Baudouin sur S. Optat ont passé, avec celles du savant Gabriel de l'Aubespine, dans l'édition des œuvres de ce Pere, publiée par Charles Paulin, jésuite, Paris, 1631, in-fol. Joseph de Buininck, conseiller de l'électeur Palatin, a publié la Préface de Baudouin, retouchée & augmentée, Dusseldorf, 1763.

BAUDOUIN ou BAUDOIN, (Jean) naquit à Pradelle en Vivarais. Il fut lecteur de la reine Marguerite, & eut une place à l'académie françoise. On a de lui de mauvaises versions de Tacite, de Suétone, de Lucien, de Salluste, de Dion Cassius, du Tasse, de Bacon, de Davila, & de beaucoup d'autres auteurs. Ces versions ne lui coûtoient guere. Lorsqu'il étoit pressé, il ne faisoit que retoucher celles qu'on avoit faites avant lui, sans se donner la peine de recourir à l'original. Il écrivit aussi une *Histoire de Malte*, 1659, 2 vol. in-fol., & publia quelques Romans. Tous ses ouvrages furent dictés par la faim, & sont par conséquent très-peu estimables. Le seul qui ne soit pas entiérement dédaigné, est son *Recueil d'emblêmes avec des Discours moraux qui servent d'explication*, Paris, 1638, in-8°., 3 vol., ornés de figures gravées par Briot. On recherche aussi son *Iconologie*, Paris, 1636, in-fol. & 1643, in-4°. Il mourut à Paris en 1650, à 66 ans.

BAUDOUIN. *Voyez*. BALDUIN (Martin).

BAUDRAND, (Michel-Antoine) prieur de Rouvres & de Neuf-Marché, naquit à Paris en 1633, & y mourut en 1700. Le Pere Briet, professeur de rhétorique au collége de Clermont, sous lequel il étudia, lui ayant fait corriger les épreuves de sa *Géographie ancienne & nouvelle*, le disciple prit le goût du maître. On lui doit l'édition du *Dictionnaire géographique*, en 2 vol. in-fol., par le Pere Philippe Ferrari, imprimé d'abord en latin, 1682, & en françois, 1705. Guillaume Sanson, un des premiers géographes de France, reprocha bien des méprises à l'abbé Baudrand, dans une critique qu'il fit de la 1ere. édition. Ces fautes ne disparurent point à la 2e., & on n'estime guere ni l'une ni l'autre. Le *Dictionnaire géographique* de Maty, 1712, in-4°., a été puisé en partie dans celui de l'abbé Baudrand; mais il est beaucoup plus exact.

BAUDRI, chantre de l'église

de Terouane dans le XIe. siecle, étoit natif de Cambrai. Il avoit été secrétaire sous plusieurs évêques de Cambrai. Il vivoit encore en 1095. Il étoit connu de son vivant pour un homme érudit, & ce qui nous reste de ses écrits justifie cette réputation. On a de lui : I. une *Vie* de S. Gaucher ou S. Gery, évêque de Cambrai. On la trouve dans les *Acta Sanctorum* du mois d'août. II. une *Chronique* de l'église de Cambrai estimée. Elle a été publiée par Couvenier, docteur en théologie de Douai, 1615. On l'a souvent confondu avec BAUDRI, savant & pieux évêque de Noyon & de Tournai, deux évêchés long-tems unis ; mais qui furent séparés après sa mort, à l'occasion de l'interdit qu'il avoit jeté sur celui de Tournai. Le chapitre cathédral de cette ville envoya des députés à Rome pour obtenir un évêque particulier, ce que le pape Pascal II accorda, mais Baudri mourut avant le retour des députés, en 1113. On a de ce prélat quatre Lettres dans le 5e. tome des *Miscellanea* de Baluze, & plusieurs chartres en faveur des églises & des monasteres dont il fut le bienfaiteur.

BAUDRI. *Voyez* BAULDRI.

BAUDRICOURT, (Jean de) maréchal de France, gouverneur de Bourgogne, se signala à la bataille de S. Aubin de Cormier, en 1488, & aida Charles VIII à conquérir le royaume de Naples, en 1495. Il mourut quelques années après. Son pere Robert de BAUDRICOURT avoit servi avec distinction : c'est lui qui envoya la Pucelle d'Orléans à Charles VII.

BAUGÉ, (Etienne de) dit d'*Autun*, parce qu'il fut fait évêque de cette ville en 1113, renonça dans un âge avancé à son évêché, pour se faire religieux dans l'abbaye de Cluni, où il mourut saintement entre les bras de Pierre *le Vénérable*, abbé de ce monastere. Il s'est fait connoître bien avantageusement par un Traité sur les ordres ecclésiastiques, les cérémonies de la messe & la réalité du S. Sacrement, qui se trouve dans la *Bibliotheque des Peres*. Jean Monteleon, chantre d'Autun, le publia l'an 1517. sous ce titre : *Tractatus de Sacramento altaris, & iis quæ ad illud, variosque ecclesiæ ministros pertinent.*

BAUHIN, (Jean) originaire d'Amiens, exerça la médecine à Bâle sa patrie, avec réputation. Le duc de Wirtemberg-Montbelliard, le nomma, en 1570, son médecin. Il mourut à Montbelliard, en 1613, à 73 ans. On a de lui divers ouvrages de médecine & de botanique. Le plus connu est son *Historia Plantarum universalis*, réimprimée en 1650, in-fol., à Embrun, avec différentes additions. Son pere Jean BAUHIN s'étoit retiré à Bâle, pour y professer plus librement le calvinisme.

BAUHIN, (Gaspard) frere du précédent, né en 1560, fut premier médecin du duc de Wirtemberg. Il professa la médecine & la botanique à Bâle, où il mourut, en 1624, âgé de 65 ans. C'étoit un homme savant, mais vain & présomptueux. On a de lui : I. *Institutiones Anatomicæ*, à Bâle, 1604, in-8°. II. *Theatrum Botanicum*, Bâle,

1663, in-fol. III. *Traité des Hermaphrodites*, en latin, 1614, in-8°., peu commun. IV. *Pinax Theatri Botanici*, Francfort, 1671, in-4°. V. D'autres ouvrages en latin, justement estimés de leur tems, & qui méritent encore de l'être aujourd'hui. On l'appelle dans son épitaphe, *le Phénix de son siecle*, pour l'anatomie & la botanique. Gaspard laissa un fils nommé Jean-Gaspard, qui marcha sur ses traces; il professa à Bâle, fut consulté d'une partie de l'Europe, & publia le Théâtre botanique de son pere.

BAULDRI, (Paul) professeur en histoire sacrée à Utrecht, né à Rouen l'an 1639, étoit gendre de Henri Basnage, pere du célebre Jacques Basnage. Il a donné au public : I. Une édition du traité de Lactance : *De morte persecutorum*, avec des notes savantes, Utrecht, 1692. Il y justifie plus d'une fois Lactance contre les vaines critiques de Jacques Tollius ; il admet l'arrivée de S. Pierre à Rome, attestée ici par Lactance, & contestée si peu judicieusement par la plupart des Protestans. Tout ce que renferme l'édition de Bauldri a passé dans le 2e. volume de celle que Lenglet du Fresnoy a donnée à Paris en 1748, 2 vol. in-4°. II. Une nouvelle édition d'un petit ouvrage de Furetiere, intitulé : *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, Utrecht, 1703, in-12. III. *Syntagma kalendariorum*, &c., Utrecht, 1706, in-fol. : tout ce qui concerne les différens calendriers est ici rédigé en tables, par lesquelles on trouve facilement à quels jours sont arrivés les événemens dont il est parlé dans l'histoire. IV. Plusieurs Dissertations répandues dans différens Journaux. Il mourut en 1706.

BAULOT ou BEAULIEU, (Jacques) célebre lithotomiste, naquit en 1651 dans un hameau, au bailliage de Lons-le-Saunier en Franche-Comté, de parens fort pauvres. Il les quitta de bonne heure, pour prendre parti dans un régiment de cavalerie. Il y servit quelques années, & fit connoissance avec un certain Pauloni, chirurgien empyrique, très-couru pour tailler les malades attaqués de la pierre. Après avoir pris 5 ou 6 années des leçons sous ce charlatan, il se rendit en Provence. Ce fut là qu'il commença à porter une espece d'habit monacal, qui ne ressembloit à aucun vêtement des ordres religieux ; & il ne fut plus connu depuis, que sous le nom de frere Jacques. De Provence il passa en Languedoc, ensuite dans le Roussillon, & de-là dans les différentes provinces de la France. Il se montra enfin sur le théatre de Paris, qu'il quitta bientôt pour continuer ses courses. Il parut à Geneve, à Aix-la-Chapelle, à Amsterdam, & opéra par-tout. Ses succès furent assez variés ; non-seulement sa méthode n'étoit pas uniforme, mais l'anatomie étoit inconnue à cet inciseur téméraire. Il ne vouloit prendre aucun soin des malades après l'opération, disant : *J'ai tiré la pierre, Dieu guérira la plaie.* L'expérience lui ayant appris depuis que les pansemens & le régime étoient nécessaires, ses traitemens furent constamment

plus heureux. A peine frere Jacques avoit quitté la Hollande, que sa méthode passa en Angleterre, & fut adoptée par Cheselden, qui la porta à sa derniere perfection : de-là vient qu'elle fut appellée l'*Opération angloise*, quoiqu'elle appartienne incontestablement aux François. En reconnoissance des cures nombreuses que cet opérateur avoit faites à Amsterdam, les magistrats de la ville firent graver son portrait, & frapper une médaille, sur la face de laquelle étoit son buste. Enfin après avoir paru à la cour de Vienne & à celle de Rome, il choisit une retraite auprès de Besançon, pour ne plus s'occuper que de la religion, & des vérités saintes dont il avoit toujours été pénétré. Il y mourut le 7 décembre 1714, dans les sentimens d'un homme de bien, dont la vie avoit été consacrée au soulagement de l'humanité. L'Histoire de cet hermite a été écrite par M. Vacher, chirurgien-major des armées du roi, & imprimée à Besançon en 1757, in-12.

BAUME, (Pierre de la) évêque de Geneve en 1523, fut chassé de son siege par les Calvinistes en 1535. Cet évêché fut transféré à Annecy par Paul III, qui fit la Baume cardinal. Il mourut archevêque de Besançon, en 1544.

BAUME, (Claude de la) neveu & successeur du précédent dans l'archevêché de Besançon, préserva son troupeau des erreurs de Calvin. Grégoire XIII le fit cardinal en 1578. Il mourut à Arbois en 1584. Les gens-de-lettres perdirent un protecteur.

BAUME, (Nicolas-Auguste de la) marquis de Montrevel, maréchal de France en 1703, étoit de la famille des deux précédens. Il fut envoyé contre les Camisards, qu'il battit en plusieurs occasions, sans pouvoir les réduire. Il mourut à Paris, en 1716. Cette maison, une des plus illustres du royaume, est originaire de Bresse. Elle a produit plusieurs hommes illustres.

BAUME, (Jacques-François de la) chanoine de la collégiale de S. Agricole d'Avignon, naquit à Carpentras dans le Comtat-Venaissin, en 1704. Son goût décidé pour les belles-lettres l'entraîna à Paris. Après y avoir fait quelque séjour, il fit paroître une petite brochure intitulée : *Eloge de la paix*, dédiée à l'académie françoise. C'est l'ouvrage d'un plat rhéteur. Il a la forme de sermon, d'ode & d'épopée, & n'a le mérite d'aucun de ces genres. Son peu de succès n'empêcha point cet écrivain de méditer un ouvrage de plus longue haleine. Il porta jusques dans sa province l'idée de son dessein, & c'est là où il l'acheva. La *Christiade*, dont nous voulons parler, occasionna à son auteur un second voyage à Paris. Il y retourna, pour faire imprimer ce Poëme en prose, en 6 vol. in-12, 1753. L'ouvrage, bien exécuté quant à la partie typographique, est écrit d'un style pompeux & figuré, qui, loin d'échauffer le lecteur, le refroidit. Il y a d'ailleurs de très-grandes indécences, & l'Ecriture-Sainte y est étrangement travestie : on y voit J. C. tenté par la Ma-

delene. Cette bizarre production fut flétrie par arrêt du parlement de Paris, & l'auteur condamné à une amende. Il mourut peu de tems après, en 1756, dans cette même ville. Il a fait quelques autres opuscules, comme les *Saturnales françoises*, 1736, 2 vol. in-12, & il a travaillé pendant plus de dix ans au *Courier d'Avignon*. C'étoit un homme animé du feu des imaginations méridionales, mais sans goût & sans jugement.

BAUME. *Voyez* VALLIERE.

BAUMELLE. *Voyez* BEAUMELLE.

BAUNE, (Jacques de la) naquit à Paris en 1649. Il entra chez les jésuites, où il professa les humanités avec succès. Il mourut en 1725. On a de lui des poésies & des harangues en latin, un recueil des opuscules du P. Sirmond, 5 vol. in-fol. Paris, 1696, Venise, 1729, qu'il enrichit de la vie de l'auteur. *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, Paris, 1676, in-4°., & d'autres écrits.

BAVON, (S.) nommé aussi Allowin, issu d'une famille noble, dans cette partie du Brabant, connue sous le nom de *Hasban* (aujourd'hui *Hesbaye*, partie du pays de Liege), mena dans ses premieres années une vie fort déréglée; mais ayant perdu son épouse, il réfléchit profondément sur la conduite des choses humaines, & fut épris des sentimens de la plus vive pénitence. Il se retira dans le tronc d'un arbre creux. Il se fit ensuite une cellule dans la forêt de Malmedun près de Gand, & il ne s'y nourrissoit que d'eau & d'herbes sauvages. Au bout de quelque tems, il revint dans le monastere de S. Pierre de Gand. S. Floribert qui en étoit abbé, lui permit de se construire une nouvelle cellule dans un bois du voisinage. Bavon y vécut en Reclus, uniquement occupé des biens invisibles. Il mourut le 1er. octobre, vers le milieu du septieme siecle. Saint Amand, S. Floribert accompagné de ses moines, & Domlin, prêtre de Turholt, assisterent à sa mort. Soixante gentilshommes, touchés de son exemple, se consacrerent aux austérités de la pénitence. Ils firent bâtir à Gand l'église de son nom, laquelle fut d'abord desservie par des chanoines, puis par des religieux de S. Benoît. Le pape Paul III sécularisa le monastere en 1537, à la priere de l'empereur Charles-Quint. Ce prince ayant fait construire une citadelle en cet endroit, transféra le chapitre, trois ans après, dans l'église de S. Jean, qui depuis ce tems-là possede les reliques & porte le nom de S. Bavon. Cette église devint cathédrale, lorsqu'en 1559, Paul IV érigea un évêché à Gand, sur la demande que lui en fit Philippe II, roi d'Espagne. S. Bavon est patron de cette ville. *Voy.* sa Vie, écrite dans le huitieme siecle, *Ap. Mabil. sec. 2. Ben.* Surius a donné une autre Vie, qui n'a pas la même autorité. Elle est de Thierri, abbé de St. Trond, qui florissoit dans le douzieme siecle. Nous avons aussi une histoire en trois livres, des miracles opérés sur l'intercession du Saint. *Voyez* parmi les modernes, le Cointe, *ad an. 649.*

Pagi, *Crit. in Baron. ad an. 631, n. 13*. La *Batavia sacra, p. 27*. Sanderus, *Rer. Gandav. c. 4, p. 241, & l. 5, p. 380*, où l'on trouve l'histoire de l'église de S. Bavon, aujourd'hui cathédrale. *Voyez* aussi le P. Périer, l'un des continuateurs de Bollandus, *tom. 1, octob. a pag. 198 ad pag. 303*.

BAUR, (Jean-Guillaume) peintre & graveur de Strasbourg, mourut à Vienne en 1640, âgé de 30 ans. Il a excellé dans les paysages & dans les tableaux d'architecture. Ses sujets sont des vues, des processions, des marchés, des places. On a de lui : I. Un recueil d'estampes sous le titre d'*Iconographie*, Ausbourg, 1682. II. Des batailles, 1635. III. Des jardins, 1636. IV. Des métamorphoses, Vienne, 1641, in-fol. On trouve dans ses ouvrages du feu, de la force, de la vérité ; mais ses figures sont courtes.

BAUTH. *Voyez* BOTH.

BAUTRU, (Guillaume) comte de Serrant, bel-esprit du XVIIe. siecle, & l'un des premiers membres de l'académie françoise, naquit à Paris, l'an 1588, & y mourut en 1665. Il fut, dit-on, les délices des ministres, des favoris, & généralement de tous les grands du royaume, & jamais leur flatteur. A en juger néanmoins par les différens traits qu'on rapporte de lui, c'étoit une espece de *Gorgibus*, un plaisant de profession. On cite plusieurs de ses bons mots, dont quelques-uns sont très-mauvais. Bautru étant en Espagne, alla visiter la fameuse bibliotheque de l'Escurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le roi d'Espagne l'interrogea sur ce qu'il avoit remarqué. *Votre bibliotheque est très-belle*, lui dit Bautru ; *mais votre majesté devroit donner à celui qui en a le soin, l'administration de ses finances. — Et pourquoi ? — C'est*, repartit Bautru, *qu'il ne touche point au dépôt qui lui est confié*. Il disoit d'un certain seigneur de la cour qui n'entretenoit les gens que de contes bas, qu'il étoit le *Plutarque des laquais*.

BAUVES, (Jacques de) avocat au parlement de Paris, dans le XVIIe. siecle, composa avec le célebre Antoine Despeisses un *Traité des successions*. Ces deux amis se proposerent d'écrire sur toutes les matieres de droit ; mais Bauves, mort sur ces entrefaites, laissa à son confrere le soin d'exécuter cet utile projet. Les Œuvres de Despeisses ont été imprimées plusieurs fois. Il en a paru une édition à Toulouse en 1777, 3 vol. in-4°., sur celle de 1750, donnée par M. Guy du Rousseau de la Combe, & accommodée à la jurisprudence actuelle. *Voyez* DESPEISSES.

BAXTER, (Richard) théologien Anglois, non-conformiste, chapelain du roi Charles II, refusa l'évêché d'Héréford que ce prince lui offroit. Il mourut en 1691. Il a laissé des Sermons, une Paraphrase sur le Nouveau-Testament, & d'autres livres pleins de chaleur. Burnet l'estimoit beaucoup, mais l'on sait que l'enthousiasme de secte étoit un grand mérite près de ce savant, qui en avoit lui-même beaucoup.

BAXTER, (Guillaume)

neveu du précédent, eſt auteur d'un *Gloſſaire d'Antiquités britanniques*, en latin, Londres, 1733, in-8°.; & d'un autre d'*Antiquités romaines*, 1726, in-8°. Il mourut en 1723.

BAYARD, (Pierre du Terrail de) né en Dauphiné, d'une famille noble, fut d'abord page du gouverneur de cette province. Le roi Charles VIII, appellé en Italie par Alexandre VI, mena le jeune guerrier en 1495 à la conquête du royaume de Naples. Il s'y diſtingua par-tout, mais principalement à la bataille de Fornoue. Charles VIII étant mort, Bayard ne fut pas moins utile à Louis XII. Il contribua beaucoup à la conquête de Milan. Dans une bataille qui ſe donna en 1501 dans le royaume de Naples, il ſoutint ſeul, comme Coclès, ſur un pont étroit, l'effort de 200 chevaliers qui l'attaquoient. A la priſe de la ville de Breſſe, il reçut une bleſſure dangereuſe, & fit un acte de vertu héroïque. Son hôte lui ayant fait remettre 2000 piſtoles, en reconnoiſſance de ce qu'il l'avoit garanti du pillage, il donna cette ſomme à ſes deux filles qui la lui apportoient. Le trait ſuivant eſt encore plus remarquable. La rare beauté d'une jeune perſonne du ſexe ayant fait ſur lui une vive impreſſion, il fit des propoſitions à la mere, qui étoit pauvre & qui les accepta. Conduite chez le chevalier, la fille ſe jete à ſes pieds, les arroſe de ſes larmes & lui dit : *Monſeigneur, vous ne déshonorerez pas une malheureuſe victime de la miſere, dont votre vertu devroit vous rendre le protecteur.* — *Levez-vous, ma fille*, lui répond Bayard, touché juſqu'au fond du cœur : *Vous ſortirez de ma maiſon auſſi ſage & plus heureuſe que vous n'y êtes entrée.* Il la dota & la maria. C'eſt ainſi, dit un hiſtorien, que le bon chevalier *changea de vice à vertu.* En 1514, il eut la lieutenance-générale du Dauphiné. A la bataille de Marignan contre les Suiſſes, il combattit à côté de François I. C'eſt à cette occaſion que ce roi voulut être fait chevalier de la main du héros, ſuivant les uſages de l'ancienne chevalerie. Bayard défendit enſuite pendant ſix ſemaines Mezieres, place mal fortifiée, contre une armée de 40,000 hommes & de 4000 chevaux. Le conſeil du roi avoit réſolu de brûler cette place, qui ne paroiſſoit pas être en état de ſoutenir un ſiege. Bayard s'y oppoſa, en diſant à François I : *Il n'y a point de place foible, là où il y a des gens de cœur pour la défendre.* L'amiral de Bonnivet s'étant rendu en Italie, le chevalier Bayard le ſuivit en 1523. L'année d'après il reçut, à la retraite de Rebec, un coup de mouſquet qui lui caſſa l'épine du dos. Ce héros, bleſſé à mort dans cette déroute, ordonna, après avoir fait quelques prieres & recommandé ſon ame à Dieu, qu'on le mît ſous un arbre, le viſage tourné vers l'ennemi : *Parce que*, dit-il, *n'ayant jamais tourné le dos, il ne vouloit pas commencer dans ſes derniers momens.* Il pria enſuite d'Alegre d'aller dire au roi, *que le ſeul regret qu'il avoit en quittant la vie, étoit de ne pouvoir pas le ſervir plus long-tems.* Le con-

nétable Charles de Bourbon, qui l'estimoit, l'ayant trouvé dans cet état, comme il poursuivoit les François, lui témoigna combien il le plaignoit. Bayard lui répondit: *Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre ; mais vous, qui portez les armes contre votre roi, votre patrie & votre serment.* Il expira peu de tems après, âgé de 48 ans. Nous avons la Vie de cet homme illustre par Symphorien Champier, Paris, 1525, in-4°.; par un de ses secrétaires, 1619, in-4°., avec des notes de Thomas Godefroy; par Lazare Bocquillot, prieur de Lonval, 1702, in-12; & par Guyart de Berville, 1760, in-12. Le style des deux premiers a vieilli, & celui des deux autres manque un peu d'élégance. Quoique Bayard n'eût jamais commandé en chef, les troupes le regretterent, comme si elles avoient perdu le meilleur des généraux. Plusieurs officiers & plusieurs soldats allerent se rendre aux ennemis, pour avoir la consolation de voir encore une fois le chevalier. L'ennemi, aussi généreux qu'eux, ne voulut pas qu'ils fussent prisonniers. On remit son corps, après l'avoir embaumé, pour être porté à Grenoble, sa patrie. Le duc de Savoye lui fit rendre les honneurs qu'on rend aux souverains, & le fit accompagner par la noblesse jusques sur la frontiere. On avoit donné à ce grand homme le nom de *Chevalier sans peur & sans reproche*, & il le méritoit bien. Il avoit cette vertu naïve, & cet héroïsme plein de franchise, dont un siecle raffiné ne fournit plus d'exemple. Il savoit que la valeur sans religion, n'étoit qu'une espece de fureur, dénuée des lumieres qui doivent la rendre humaine & utile ; il donnoit en toute occasion des preuves publiques de son attachement à la foi chrétienne. Dès qu'il eut été blessé, son premier mouvement fut de baiser la croix de son épée, n'ayant pas d'autre figure propre à retracer le signe de notre rédemption.

BAYER, (Théophile-Sigefroi) petit-fils de Jean Bayer, habile mathématicien, naquit en 1694. Son goût pour l'étude des langues anciennes & modernes, le porta à apprendre même le chinois. Il alla à Dantzick, à Berlin, à Halle, à Leipsick, & en plusieurs autres villes d'Allemagne, & fit partout des connoissances utiles. De retour à Konigsberg en 1717, il en fut fait bibliothécaire. Il fut appellé en 1726 à Pétersbourg, où on le nomma professeur des antiquités grecques & romaines. Il étoit sur le point de retourner à Konigsberg, lorsqu'il mourut à Pétersbourg en 1738. On a de lui un grand nombre de Dissertations savantes, principalement sur des anciennes monnoies, & des inscriptions curieuses. Son *Musæum Sinicum*, imprimé en 1730, 2 vol. in-8°.; ouvrage d'une érudition singuliere, montre dans son auteur beaucoup de sagacité. Son *Historia congregationis Cardinalium, de propaganda fide*, 1721, in-4°., décele contre l'église catholique la haine poussée si loin, que les Protestans mêmes en furent indignés. Jean BAYER, son aïeul, né à Ausbourg, étoit un astronome habile. En 1603 il publia,

sous le titre d'*Uranometria*, une description des constellations, dans laquelle il indique chaque étoile par une lettre grecque ou latine ; méthode qui a été suivie depuis. Ce catalogue des étoiles a été successivement perfectionné, sans qu'on ait pu cependant savoir encore le nombre précis de ces flambeaux célestes. *Voyez* FLAMSTÉED.

BAYLE, (Pierre) naquit au Carlat, petite ville du comté de Foix, en 1647. Son pere lui servit de maître jusqu'à l'âge de 19 ans, & l'éleva dans le calvinisme. Il l'envoya ensuite à Puylaurens, où étoit une académie de sa secte. Le curé de cette ville, aidé de quelques livres de controverse que le jeune philosophe avoit lus, lui fit abjurer le protestantisme. Dix-sept mois après il retourna à son ancienne communion. Un édit du roi, peu favorable aux relaps, l'obligea de sortir de sa patrie. Il se réfugia à Copet, petite ville de Suisse, près de Geneve, où il se chargea d'une éducation, & d'où il sortit quelque tems après. La chaire de philosophie de Sedan s'étant trouvée vacante en 1675, Bayle alla la disputer, & l'emporta sur ses concurrens. Ses succès dans ce poste ne furent point équivoques ; mais l'académie de Sedan ayant été supprimée en 1681, Bayle se vit obligé de se retirer à Roterdam. On érigea en sa faveur une chaire de professeur de philosophie & d'histoire. Il en fut destitué en 1696, par les efforts de Jurieu, ministre protestant, assez connu par ses prophéties & son fanatisme. Cet enthousiaste avoit quelques sujets de ressentiment contre le philosophe, & celui-ci avoit eu l'imprudence de lui donner les moyens de se venger ; car il n'étoit pas difficile de faire comprendre aux Réformés que Bayle étoit un ennemi de toutes les communions ; ses écrits en fournissoient des preuves multipliées. On prétend cependant que sans un motif politique qui intéressoit l'état, Jurieu n'auroit point réussi. Halwin, bourg-mestre de Dordrecht, étoit entré dans une espece de négociation avec Amelot, ambassadeur de France en Suisse, pour faire la paix avec cette couronne à l'insu de l'état. Il fut arrêté pour ce sujet par l'ordre du roi d'Angleterre, qui ne vouloit que la guerre, & condamné à une prison perpétuelle & à la confiscation de tous ses biens. Bayle fut soupçonné d'avoir, par ses écrits, fait entrer bien des personnes dans les vues du bourg-mestre, & les magistrats de Roterdam eurent ordre de lui ôter sa charge de professeur & sa pension : ils obéirent en cela au roi Guillaume, dont ils étoient créatures. Il s'éleva contre Bayle une nouvelle tempête, lorsque son Dictionnaire parut en 1697. Jurieu dénonça au consistoire de l'église wallone, ce qu'il y avoit de répréhensible dans cet ouvrage ; c'en étoit une partie très-considérable. Bayle fut obligé de promettre qu'il corrigeroit les fautes qu'on lui reprochoit. Les preuves d'impiété que ce livre fournissoit contre lui, lui causerent beaucoup d'inquiétude. On dit qu'il devoit passer en France avec une pension de 6000 liv. lorsqu'il mourut à Ro-

terdam, d'une maladie de poitrine, âgé de 59 ans, en 1706; mais il n'y a pas d'apparence que Louis XIV fût disposé à récompenser un écrivain, dont l'irréligion étoit manifeste. Il en convenoit lui-même sans détour; on sait la réponse qu'il fit à l'abbé de Polignac, depuis cardinal: *À laquelle des sectes qui regnent en Hollande, êtes-vous le plus attaché*, lui demandoit cet abbé? -- *Je suis Protestant*, répondit Bayle. -- *Mais ce mot est bien vague*, reprit Polignac: *Êtes-vous Luthérien, Calviniste, Anglican?* -- *Non*, répliqua Bayle: *Je suis Protestant, parce que je proteste contre tout ce qui se dit & ce qui se fait* (Eloge du cardinal de Polignac, par M. de Boze). Les ouvrages sortis de sa plume, sont: I. *Pensées diverses sur la Comete qui parut en* 1680, 4 vol. in-12. Il avoit commencé cet ouvrage à Sedan, & le finit en Hollande. Il y soutient, parmi d'autres paradoxes, qu'il est moins dangereux de n'avoir point de religion, que d'en avoir une mauvaise. On jugea dès-lors que Bayle étoit un sophiste & un pyrrhonien. Après avoir sappé les fondemens de toutes les religions dans ce livre, il veut anéantir la chrétienne. Il ose avancer, que de véritables Chrétiens ne formeroient pas un état qui pût subsister. On a cru, qu'en soutenant ce paradoxe, il méconnoissoit l'esprit de la religion: il ne le méconnoissoit pas; mais il feignoit de le méconnoître. Bayle se formoit des phantômes pour les combattre: on ne le voit que trop dans cet ouvrage, à travers les digressions, les hors-d'œuvres & les passages dont il est parsemé. Il dessille les yeux sur l'influence des cometes; mais il mêle à cette vérité une infinité d'erreurs. Un de ses principaux artifices, est d'attaquer les vérités les plus capitales en tout genre, par les erreurs que l'ignorance y a mêlées. En montrant qu'on les a mal soutenues, il croit les avoir renversées. Les chûtes des savans sont à ses yeux chanceler toutes les sciences: les méprises des uns sont des raisons, d'où il conclut l'incertitude des autres. Sur ce vain sophisme, il appuie les fondemens pour établir l'édifice de son pyrrhonisme. Son style, qui plaît d'abord par sa clarté & par le naturel qui le caractérise, déplaît à la fin, par une langueur, une mollesse & une négligence poussées un peu trop loin; il en convenoit lui-même. *Mon style*, disoit-il, *est assez négligé: il n'est pas exempt de termes impropres & qui vieillissent, ni peut-être même de barbarismes. Je l'avoue; je suis là-dessus presque sans scrupule.* Il rendoit une exacte justice à ses ouvrages. Il dit dans une de ses lettres: « On m'écrit que » M. Despréaux goûte mon » ouvrage. J'en suis surpris & » flatté. Mon Dictionnaire me » paroît à son égard un vrai » voyage de caravane, où l'on » fait 20 ou 30 lieues, sans » trouver un arbre fruitier ou » une fontaine ». Bayle écrivoit aussi au P. de Tournemine: *Je ne suis que Jupiter Assemble-Nues. Mon talent est de former des doutes; mais ce ne sont pour moi que des doutes*.... Il s'est

peint lui-même à l'article *Arcésilas*, où il fait le portrait de ce philosophe. A l'article *Euclide*, il se donne d'excellentes leçons dont il ne sait faire usage. Subtilisant sans cesse, il condamne les auteurs qui subtilisent. Pouvoit-il ignorer qu'Isocrate, dans le panégyrique d'Hélene, appelle ce talent, *un talent petit, médiocre & qui suppose peu de génie ?* II. *Les Nouvelles de la République des Lettres*, depuis le mois de mars 1684, jusqu'au même mois, 1687. Ce Journal eut un cours prodigieux. La critique en est saine dans bien des endroits, les réflexions justes, l'érudition variée. On est fâché d'y trouver quelquefois des plaisanteries déplacées, & des obscénités qui le sont encore plus. Ce philosophe tenoit souvent des discours très-libres, & dans des assemblées où le plus petit reste de décence eût dû le décontenancer : il parloit des matieres les plus cachées de l'anatomie dans un cercle de femmes, comme les chirurgiens dans leurs écoles ; les femmes baissoient les yeux, ou détournoient la tête : il faisoit semblant d'en être surpris, & demandoit tranquillement *s'il étoit tombé dans quelque indécence ?...* III. *Commentaire philosophique sur ces paroles de l'Evangile* CONTRAINS-LES D'ENTRER, 2 vol. in-12. C'est une espece de traité de la tolérance, qui intéressa vivement tous ceux qui en avoient besoin. Il y a beaucoup de dialectique ; mais de celle qui fait des efforts pour confondre le faux avec le vrai, & pour obscurcir un bon principe par des conséquences mal tirées. IV. *Réponses aux questions d'un provincial*, 5 vol. in-12. Ce sont des mélanges de littérature, d'histoire & de philosophie. V. *Critique générale de l'histoire du calvinisme*, du P. Maimbourg. VI. Des *Lettres*, en 5 vol. VII. *Dictionnaire historique & critique*, en 4 vol. in-fol., Roterdam, 1720. Bayle l'auroit réduit, de son propre aveu, à un seul, s'il n'avoit eu plus en vue son libraire que la postérité. Ce livre, d'un goût nouveau, est accompagné de grandes notes, dans lesquelles le compilateur a déchargé, avec plus de profusion que de choix, tout ce qu'il avoit pu recueillir de bon & de mauvais. De-là une foule d'anecdotes hasardées, de citations fausses, de jugemens peu justes, de sophismes évidens, d'ordures révoltantes. Bayle traite le *pour* & le *contre* de toutes les opinions. Il expose les raisons qui les soutiennent, & celles qui les détruisent; mais il appuie plus sur les raisonnemens qui peuvent accréditer une erreur, que sur ceux dont on étaie une vérité. Un écrivain fameux, grand admirateur de Bayle, a dit : *Qu'il étoit l'avocat-général des philosophes, mais qu'il ne donne point ses conclusions.* Il les donne quelquefois. Cet avocat-général est souvent juge & partie, & lorsqu'il conclut, c'est ordinairement pour la mauvaise cause. C'est presque toujours le doute qu'il s'efforce d'établir. Il est presqu'incroyable à quel point il avoit porté le scepticisme, au moins apparent; car on ne peut croire que dans le fond de son ame il fût aussi peu affirmatif.

Le Clerc nous apprend que dans ses vieux jours il vouloit même *ergoter contre les démonstrations géométriques.* On sait qu'à La Haye, dans une compagnie nombreuse, il soutint que les François n'avoient point perdu la célebre bataille de Hochstet, quoique toutes les gazettes l'eussent annoncé, que les suites de cette bataille fussent visibles, & qu'il se trouvât là-même présens deux officiers qui y avoient été faits prisonniers. Après cela faut-il s'etonner si les mysteres de la religion lui ont paru des problêmes? M. Dubois de Launay, dans une excellente *Analyse de Bayle*, Paris, 1782, 2 vol. in-12., montre par les paroles mêmes de Bayle que si ce sceptique parle pour toutes les erreurs, il rend également hommage à toutes les vérités. Les meilleures éditions de son *Dictionnaire historique*, sont celles de 1720 & 1740. Ses *Œuvres diverses* ont été recueillies en 4 autres vol. in-fol. Des Maiseaux a publié sa Vie en 2 vol. in-12.; ouvrage qu'on auroit pu réduire à la moitié d'un, si l'historien s'étoit borné à l'utile. Ses principales erreurs ont été solidement réfutées par les auteurs de la *Religion vengée*, dans les six premiers volumes de cet ouvrage; & par le Pere le Fevre dans son *Examen critique* de Bayle. Ceux qui veulent rassembler les portraits qu'on a fait de ce fameux pyrrhonien, peuvent consulter Ramsay, le Clerc, Crusaz, Saurin, le Pere Porée, &c.: nous nous contenterons de rapporter celui qu'en a tracé un célebre orateur de nos jours. « D'où viennent, & comment se sont formés parmi nous ces progrès si rapides du libertinage & de l'athéisme? Il s'est trouvé un homme d'un génie supérieur & dominant, à qui de tous les talens qui font les grands hommes, il n'a manqué que le talent de n'en pas abuser; esprit vaste & étendu, qui n'ignora presque rien de ce qu'on peut savoir, qui ne voulut apprendre que pour rendre douteux & incertain tout ce qu'on sait; esprit habile à tourner la vérité en problême, à étonner, à confondre la raison par le raisonnement, à répandre du jour & des graces sur les matieres les plus sombres & les plus abstraites, à couvrir de nuages & de ténebres les principes les plus purs & les plus simples; esprit uniquement appliqué à se jouer de l'esprit humain; tantôt occupé à tirer de l'oubli & à rajeunir les anciennes erreurs, comme pour forcer le monde chrétien à reprendre les songes & les superstitions du monde idolâtre: tantôt heureux à sapper les fondemens des erreurs récentes, par une égale facilité à soutenir & à renverser, il ne laisse rien de vrai, parce qu'il donne à tout les mêmes couleurs de la vérité: toujours ennemi de la religion, soit qu'il l'attaque, soit qu'il paroisse la défendre, il ne développe que pour embrouiller, il ne réfute que pour obscurcir, il ne vante la foi que pour dégrader la raison, il ne vante la raison que pour combattre la foi: ainsi, par des routes différentes, il nous mene

» imperceptiblement

» imperceptiblement au même » terme, à ne rien croire, & » à ne rien savoir, à mépriser » l'autorité, & à méconnoître » la vérité ; à ne consulter que » la raison, & à ne point l'é» couter ».

BAYLE, (François) né au diocese d'Auch, professeur de médecine en l'université de Toulouse, mourut dans cette ville, en 1709, à 87 ans, avec la fermeté d'un philosophe chrétien. C'étoit un homme modeste, qui fermoit les yeux sur son mérite, & qui n'en voyoit que mieux celui des autres. Nous avons de lui une Physique latine, publiée en 1700, 3 vol. in-4°., & quelques Traités de Médecine.

BAZIN. *Voyez* BEZONS.

BAZMAN & COBAD. C'est le nom de deux hommes fameux par un combat singulier, qui décida du sort des Turcs & des Persans. Bazman étoit Turc & sujet d'Afrasiad, roi du Turquestan, qui avoit passé le Gihon avec une armée terrible pour envahir la Perse. Cobad étoit Persan, & combattit pour Naudhar, un des derniers rois de la 1ere. dynastie de Perse. Il fut stipulé avant le combat, que celui des deux qui vaincroit son ennemi, donneroit la victoire à son prince & à sa nation. La foi fut gardée par les deux partis : Cobad ayant terrassé & tué Bazman, le roi du Turquestan repassa le Gihon, & laissa en paix celui de Perse.

BÉ, Guillaume le) graveur & fondeur en caracteres d'imprimerie, naquit à Troyes, en 1525, de Guillaume le Bé, noble bourgeois, & de Madelaine de St. Aubin. Elevé à Paris dans la maison de Robert-Etienne, que son pere fournissoit de papier, il avoit eu part à la composition des caracteres de sa célebre imprimerie. En 1545, il passa à Venise, & y grava pour Marc-Antoine Justiniani, qui avoit levé une imprimerie hébraïque des assortimens de caracteres hébraïques. De retour à Paris, il y exerça cet art jusqu'en 1598, époque de sa mort. Casaubon parle de lui avec éloge dans sa préface, à la tête des *Opuscules* de Scaliger... Henri LE BÉ, son fils, fut imprimeur à Paris, où il donna, en 1581, une édition in-4°. des *Institutiones Clenardi in linguam Græcam.* Ce livre, qui a été très-utile aux auteurs de la *Méthode grecque* du Port-Royal, est un chef-d'œuvre d'impression. Ses fils & ses petits-fils se signalerent dans le même art. Le dernier mourut en 1685.

BEATOUN, cardinal, archevêque de S. André en Ecosse, fut assassiné par les satellites de la prétendue réformation, durant les troubles que les hérésies du XVIe. siecle causerent en Ecosse. Le fanatique Knox ne rougit pas de rapporter cet assassinat sous le titre de *Joyeuse narration.*

BÉATRIX, (Ste.) signala sa charité dans les tems des persécutions ; elle retira les corps de S. Simplice & de S. Faustin, qui avoient été décapités à Rome en 303 ; & resta ensuite cachée pendant sept mois chez une femme vertueuse, nommée *Lucile*, avec laquelle elle employoit la nuit & le jour à la priere & à la pratique de

toutes sortes de bonnes œuvres. A la fin on la découvrit & on l'arrêta. Son accusateur fut un païen de ses parens, qui vouloit s'approprier ses biens. Elle protesta généreusement devant le juge qu'elle n'adoreroit jamais des dieux de bois & de pierre. Sa confession fut suivie d'une sentence de mort ; on l'étrangla dans sa prison. Lucile l'enterra auprès de ses freres, du côté du grand chemin de Porto dans le cimetiere appellé *ad ursum pileatum*. Le pape Léon transporta les reliques de ces saints dans une église qu'il avoit fait bâtir à Rome sous leur invocation ; elles sont aujourd'hui dans celle de Sainte Marie-Majeure.

BÉATRIX, femme de Fréderic I, & fille de Renaud, comte de Bourgogne, fut mariée à cet empereur en 1156. Elle eut la curiosité d'aller à Milan, pour voir cette ville. A peine y fut-elle arrivée, que la douleur que le peuple avoit de se voir privé de son ancienne liberté, éclata contre sa personne d'une maniere indigne. On savoit d'ailleurs que Fréderic l'avoit épousée contre les regles en répudiant son épouse légitime. Les mutins ayant pris cette princesse, la mirent sur une ânesse, le visage tourné du côté de la queue, qu'ils lui donnerent en mains au-lieu de bride, & la promenerent en cet état par toute la ville. Une action si insolente ne demeura pas long-tems impunie. L'empereur les ayant assiégés en 1162, prit & rasa leur ville jusqu'aux fondemens, à la réserve des églises. Il la fit ensuite labourer comme un champ de terre, & par indignation, il y fit semer du sel au-lieu de bled. Il y a même des auteurs qui ont écrit que ceux qui furent pris, ne purent sauver leur vie qu'à une condition honteuse : c'étoit de tirer avec les dents une figue, que l'on mettoit au derriere de l'ânesse, sur laquelle l'impératrice avoit été menée. Il y en eut, dit-on, qui aimerent mieux souffrir la mort, qu'une telle ignominie. On croit que c'est delà qu'est venue cette sorte d'injure, qui est en usage encore aujourd'hui parmi les Italiens, lorsqu'en se mettant un doigt entre deux autres, ils disent par moquerie : *Voilà la figue.*

BEAU, (Jean-Baptiste le) né dans le Comtat Venaissin, en 1602, se fit jésuite, se distingua par son érudition, & mourut à Montpellier le 26 juillet 1670. On a de lui : I. Plusieurs Dissertations savantes, qui ont trouvé place dans les Antiquités Romaines de Grævius. II. *De veterum & recentium Gallorum stratagematibus*, Francfort, 1661. III. *Vie de François d'Estaing, évêque de Rhodez*, publiée en françois & en latin. IV. *Vie de Dom Barthelemi des Martyrs*, en latin. V. *Le modele des Evêques dans la Vie d'Alfonse-Torribius, archevêque de Lima*, en latin.

BEAU, (Jean-Louis le) professeur de rhétorique au college des Grassins, de l'académie des inscriptions, naquit à Paris le 8 mars 1721, & mourut le 12 mars 1766. Il remplit avec distinction les fonctions d'académicien & de professeur. Il est auteur d'un Discours, dans lequel, après avoir fait voir com-

bien la pauvreté est nuisible aux gens-de-lettres, & quels sont les dangers qu'ils ont à redouter des richesses, il conclut que l'état d'une heureuse médiocrité est à-peu-près celui qui leur convient. Il a donné une édition d'Homere, grecque & latine, en 2 vol. 1746; & les *Oraisons de Cicéron*, en 3 vol. 1750. Il les a enrichies de notes.

BEAU, (Charles le) frere du précédent, d'abord professeur de rhétorique au college des Grassins, ensuite professeur au college royal, secrétaire perpétuel & pensionnaire de l'académie des inscriptions, mourut à Paris le 13 mars 1778, à 78 ans. Cet académicien, aussi honnête que laborieux, est auteur d'une *Histoire du Bas-Empire*, en 21 vol. in-12, qu'on peut regarder comme une suite de l'*Histoire ancienne* de Rollin. Il y regne une critique judicieuse, & un style soigné. Le rhéteur s'y fait quelquefois un peu trop sentir; mais en général on la lit avec plaisir & avec fruit. La maniere de M. le Beau n'a pas à la vérité autant d'intérêt que celle du célebre Recteur de l'université; mais elle est en général plus correcte; elle ne manque que d'un peu de chaleur & de précision. L'ouvrage n'est pas achevé, mais l'auteur a laissé deux tomes tout prêts à être mis sous presse, & des matériaux pour d'autres volumes. Cette Histoire est continuée par M. Ameilhon. Les Mémoires de l'académie des belles-lettres sont enrichis de plusieurs dissertations savantes du même auteur, & de divers éloges historiques, où le caractere des académiciens est saisi avec justesse & peint avec vérité. La sagesse des principes, la douceur des mœurs & la sûreté du commerce de M. le Beau, ont inspiré de vifs regrets à ses amis & à ses éleves. La science n'avoit égaré ni son esprit ni son cœur. Il respectoit la religion & en pratiquoit les devoirs avec l'exactitude la plus scrupuleuse. On a donné quatre vol. in-8°. de pieces latines de M. le Beau, Paris, 1782 à 1785. On n'y trouve point en général de grandes images, des pensées fortes, ni rien de ce qui annonce le sublime : mais l'auteur excelle dans le gracieux. Ses vers sont doux, faciles, élégans, harmonieux, & d'une latinité pure.

BEAUCAIRE DE PEGUILLON, (François) né dans le Bourbonnois en 1513, d'une famille ancienne, fut précepteur du cardinal Charles de Lorraine, qu'il accompagna à Rome, & qui lui céda l'évêché de Metz. Il le suivit encore au concile de Trente, & s'y distingua par son zele & son éloquence. Peguillon se retira dans le château de la Chresse en Bourbonnois, après s'être démis de son évêché. C'est là qu'il composa ses *Rerum Gallicarum Commentaria, ab anno 1461, ad annum 1562*, Lyon, 1625, in-fol. On a encore de lui un *Traité des Enfans morts dans le sein de leur mere*, 1567, in-8°. Il mourut en 1591, avec la réputation d'un prélat savant & vertueux. Son *Histoire de France* ne parut qu'après sa mort, comme il l'avoit desiré. Elle est bien écrite, & elle renferme les événemens principaux. Il défend avec chaleur

les intérêts des Guises; mais cela ne l'empêche pas d'être exact.

BEAUCHAMP, (Richard) comte de Warwick, né en 1381, & mort à Rouen l'an 1439, assista au concile de Constance, & remporta plusieurs victoires sur les François. Après sa mort, son corps fut transporté en Angleterre, & enterré dans la collégiale de Warwick.

BEAUCHAMPS, (Pierre-François Godard de) né à Paris, mourut dans cette ville en 1761, à 72 ans. On a de lui: I. *Les Amours d'Ismene & Isménias*, 1743, in-8°. C'est une traduction libre du roman grec d'Eustathius, grammairien, & auteur des fameux Commentaires grecs sur Homere. II. *Les Amours de Dorante & Dosiclès*, autre ouvrage grec de Théodore Prodrome, traduit en françois, 1746, in-12. III. *Recherches sur les Théâtres de France*, 1735, in-4°. Il y a plusieurs anecdotes qui peuvent paroître importantes à ceux qui s'intéressent aux affaires des histrions, quoique dans le fond très-indifférentes aux progrès des sciences utiles, & même étrangeres à l'histoire dont la dignité ne comporte pas ces sortes de récits. IV. *Lettres d'Héloïse & d'Abailard*, en vers françois, un peu prosaïques, 1737, in-8°. V. Plusieurs Pieces de théâtre.

BEAUCHATEAU, (François-Matthieu Châtelet de) naquit à Paris, d'un comédien, en 1645. Il fut mis dès l'âge de 8 ans au rang des poëtes. La reine, mere de Louis XIV, le cardinal Mazarin, le chancelier Séguier, & les premieres personnes de la cour, se faisoient un plaisir de converser avec cet enfant, & de mettre son esprit en exercice. Il n'avoit que 12 ans, lorsqu'il publia un recueil de ses poésies, in-4°., sous le titre de: *La Lyre du jeune Apollon, ou la Muse naissante du petit de Beauchateau*, avec les portraits en taille-douce des personnes qu'il y a célébrées. C'est très-peu de chose; l'âge de l'auteur peut seul lui donner une espece de mérite. Environ 2 ans après, il passa en Angleterre avec un ecclésiastique apostat. Cromwel, & les personnes les plus considérables de cette isle, admirerent le jeune poëte. On dit que l'apostat, son compagnon, le mena ensuite en Perse, & que depuis ce tems, on n'a pu découvrir ce qu'il étoit devenu.

BEAUFORT, (Henri) frere de Henri IV, roi d'Angleterre, fut fait évêque de Lincoln, ensuite de Winchester, chancelier d'Angleterre, ambassadeur en France, cardinal en 1426, & légat en Allemagne. En 1431, le cardinal de Winchester couronna le jeune Henri IV, roi d'Angleterre, comme roi de France, dans l'église de Notre-Dame de Paris. Il mourut à Winchester en 1447, après y avoir fondé un hôpital.

BEAUFORT, (la duchesse de) *voyez* ESTRÉES (Gabriel).

BEAUFORT, (François de Vendôme, duc de) fils de César, duc de Vendôme, naquit à Paris au mois de janvier 1616. Il se distingua de bonne heure par son courage, & se trouva à la bataille d'Avein en 1635, aux sieges de Corbie en

1636, de Hefdin en 1639, & d'Arras en 1640. Il voulut jouer un rôle au commencement de la régence d'Anne d'Autriche. On l'accufa d'avoir attenté à la vie du cardinal Mazarin : il fut mis à Vincennes en 1643, & fe fauva 5 ans après. C'étoit dans le tems de la guerre de la Fronde; il en fut le héros & le jouet. Les Frondeurs fe fervirent de lui pour foulever la populace dont il étoit adoré, & dont il parloit le langage : auffi fut-il appellé *le roi des Halles*. Il étoit grand, bien fait, adroit aux exercices, infatigable, rempli d'audace. Il paroiffoit plein de franchife, parce qu'il affectoit des manieres groffieres; mais il étoit artificieux, & auffi fin que le peut être un homme d'un efprit borné. Le duc de Beaufort fervit beaucoup les princes durant cette guerre civile, & fe fignala en diverfes occafions. Lorfque les mécontens firent leur paix, il fit la fienne, & obtint la furvivance de la charge d'amiral de France, que fon pere avoit. Il paffa enfuite en Afrique, où l'entreprife de Gigeri ne lui réuffit pas; mais l'année d'après, 1665, il défit les vaiffeaux des Turcs, près de Tunis & d'Alger. Ces infideles ayant affiégé Candie en 1669, le duc de Beaufort, nommé généraliffime des troupes envoyées pour la défenfe de cette place, en retarda la prife de plus de 3 mois. Il périt dans une fortie le 25 juin, & on ne put retrouver fon corps, dont les Turcs avoient coupé la tête. La Grange-Chancel prétend dans une lettre à l'auteur de l'*Année Littéraire*, que le duc de Beaufort ne fut point tué au fiege de Candie, qu'il fut transféré aux ifles de Lérins, & que c'eft ce prifonnier fi illuftre & fi ignoré, connu fous le nom de l'*Homme au mafque de fer*. Ses preuves ne font rien moins que démonftratives : il ne s'appuie que fur un ouï-dire de M. de la Motte-Guérin, commandant de Ste.-Marguerite. Il fe peut que cet officier ait fait des conjectures, comme tous les autres; mais de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, il n'a jamais rien affuré; & comment auroit-il pu affirmer quelque chofe fur un fait qu'il ne favoit, ni ne pouvoit favoir? La détention de cette victime de la politique, étoit un fecret d'état; pourquoi l'auroit-on découvert à un homme qui ne l'avoit pas eu fous fa garde? Cet illuftre infortuné fut conduit, on ne fait en quelle année, à Pignerol, où M. de Saint-Mars étoit commandant. Lorfqu'il fut nommé à la lieutenance-de-roi de Ste.-Marguerite, il emmena avec lui fon captif, qui y refta jufqu'au tems où il fut fait gouverneur de la Baftille. On difoit alors que ce prifonnier inconnu étoit un homme d'environ 50 ans. C'eft du moins ce que nous a affuré M. Audri, qui, de fimple cadet, étoit devenu commandant des ifles de Lérins, & qui l'étoit encore en 1743. Il n'avoit que 15 ans lorfque le *Mafque de fer* fut conduit à Sainte-Marguerite, & il avoit fouvent fait fentinelle à fa porte. Ce prifonnier n'avoit que 50 ans dans ce tems-là : ce ne pouvoit donc pas être le duc de Beaufort, qui en auroit eu plus

de 80. *Voyez* MASQUE DE FER.

BEAUJEU, *voyez* QUIQUERAN.

BEAUJEU, (Pierre II de Bourbon, sire de) pendant la vie de son frere Jean, connétable en France, qui mourut en 1488, & auquel il succéda dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, qui finit en lui, fut régent sous Charles VIII : mais dans le vrai, c'étoit son épouse Anne, fille de Louis XI, qui avoit l'autorité. Pierre mourut en 1503, & Anne en 1522. Louis XII, n'étant que duc d'Orléans, eut beaucoup à souffrir d'elle, n'ayant pas voulu, dit-on, répondre à son amour.

BEAUJOYEUX, *voyez* BALTHAZARINI.

BEAULIEU, (Louis le Blanc, seigneur de) professeur de théologie à Sedan, fit soutenir plusieurs theses de théologie dans l'académie des Protestans, qui furent publiées sous ce titre : *Theses Sedanenses*, 1683, in-fol. Il examine dans ses theses les points controversés entre les Catholiques & les Calvinistes, & il conclut toujours que les uns & les autres ne sont opposés que de nom. Si cela est, il faut que l'esprit de secte soit un fléau bien terrible ; puisque sans aucun fondement réel de division, & précisément pour une opposition de mots, il a inondé de sang, non-seulement la France, mais tous les royaumes de l'Europe ; si on en excepte le Portugal, l'Italie & l'Espagne, que l'inquisition, dont on dit tant de mal, a préservé de ses ravages. Beaulieu étoit né en 1611 au Plessis-Marli, & il mourut en 1675.

BEAULIEU, (Sébastien Pontault de) ingénieur & maréchal-de-camp, mort en 1674, dessina & fit graver à grands frais, les sieges, les batailles, & toutes les expéditions militaires du regne de Louis XIV, avec des discours très-instructifs, en 2 vol. in-fol.

BEAULIEU, (Jean-Baptiste Allais de) l'un des plus célebres maîtres-écrivains de Paris, fit d'excellens éleves. Il publia l'*Art d'écrire*, gravé par Senault, & imprimé à Paris en 1681 & 1688, in-fol.

BEAULIEU, *voyez* BAULOT (Jacques).

BEAUMANOIR, (Philippe de) écrivit vers 1283 les *Coutumes de Beauvoisis*, dont la Thaumassiere a donné une bonne édition, Bourges, 1690, in-fol.

BEAUMANOIR, (Jean de) connu sous le nom de *Maréchal de Lavardin*, étoit d'une ancienne famille du Maine. Henri IV, auprès duquel il fut élevé, récompensa sa valeur & ses services, par le gouvernement du Maine, en 1595, le collier de ses ordres, & le bâton de maréchal de France. En 1602, Lavardin commanda l'armée en Bourgogne, & fut ambassadeur extraordinaire en Angleterre, l'an 1612. Il mourut à Paris en 1614. Il y a eu dans cette famille d'autres hommes célebres, entr'autres Henri-Charles, ambassadeur à Rome en 1687, où il se comporta d'une maniere fort bruyante envers Innocent XI. On connoît l'anecdote scandaleuse d'un prélat de ce nom, évêque du Mans. *Voyez* MASCARON.

BEAUMELLE, (Laurent Angliviel de la) né à Vallerauques, dans le diocefe d'Alais, en 1727, mort à Paris en novembre 1773, fut de bonne heure au rang des écrivains diftingués. Appellé en Danemarck pour être profeffeur de belles-lettres françoifes, il ouvrit ce cours de littérature par un Difcours, qui fut imprimé en 1751 & bien accueilli. Mais fon inconftance ne lui permit pas de s'attacher à cet emploi. Il quitta le Danemarck, avec le titre de confeiller & une penfion. S'étant arrêté à Berlin, il y vit Voltaire, & ayant ofé toucher à fes lauriers, il fe brouilla irréconciliablement avec lui. L'hiftoire de ce démêlé qui occafionna tant de perfonnalités & d'injures, fe trouve, malheureufement pour l'honneur des lettres, dans trop de livres. On fait qu'une réflexion d'une brochure de la Beaumelle, intitulée : *Mes Penfées*, en fut la premiere origine. Cet ouvrage, fortement penfé, mais écrit avec trop de hardieffe, & rempli de chofes repréhenfibles, armerent l'autorité contre lui; & en arrivant à Paris en 1753, il fut enfermé à la Baftille. Il n'en fortit que pour publier fes *Mémoires de Maintenon*, qui lui attirerent une nouvelle détention dans cette prifon royale. La Beaumelle ayant obtenu fa liberté, fe retira en province, où il époufa la fille de M. Lavayffe, célebre avocat de Touloufe. Une dame de la cour l'appella à Paris vers l'an 1772, & voulut l'y fixer en lui procurant une place à la bibliotheque du roi; mais il n'en jouit pas longtems : une fluxion de poitrine l'enleva à fa famille & à la littérature. Il a laiffé un fils & une fille. Ses ouvrages font : I. Une *Défenfe de l'Efprit des Loix*, contre l'auteur des *Nouvelles eccléfiaftiques*, qui ne vaut point celle que le préfident de Montefquieu publia lui-même; ni l'une ni l'autre ne peuvent fatisfaire fur tous les points. II. *Mes Penfées, ou le qu'en dira-t-on?* in-12 : livre dont la réputation ne s'eft pas foutenue, quoiqu'il y ait beaucoup d'efprit; fans doute parce qu'elle étoit principalement fondée fur les maximes téméraires & pernicieufes qu'il renfermoit, & que ces fortes de réputations n'ont qu'un tems. III. Les *Mémoires de Mde. de Maintenon*, 6 vol. in-12, qui furent fuivis de 9 vol. de Lettres (*voyez* MAINTENON). On y hazarde plufieurs faits; on en défigure d'autres; on attribue à cette dame des propos parfaitement contradictoires à la maniere de penfer qu'elle a le plus conftamment manifeftée; le ftyle n'a ni la décence, ni la dignité qui conviennent à l'hiftoire. IV. *Lettres à M. de Voltaire*, 1761, in-12, pleines de fel & d'efprit. L'auteur avoit publié le *Siecle de Louis XIV* avec des notes, en 3 vol. in-12. Voltaire avoit combattu ces remarques dans une brochure intitulée : *Supplément au Siecle de Louis XIV*. La Beaumelle donna en 1754, une Réponfe à ce Supplément, qu'il reproduifit en 1761, fous le titre de *Lettres*. V. *Penfées de Séneque*, en latin & en françois, in-12, dans

le goût des Pensées de Cicéron, de l'abbé d'Olivet, qu'il a plutôt imité qu'égalé. VI. *Commentaires sur la Henriade*, Paris, 1775, 2 vol. in-8vo. Il y a de la justesse, du goût & trop de minuties. VII. Une traduction manuscrite des Odes d'Horace. VIII. Des *Mélanges* aussi manuscrits, parmi lesquels on trouvera des choses piquantes. L'auteur étoit naturellement porté à la satyre. Son caractere étoit franc, mais ardent & inquiet. Sa religion étoit si peu décidée, que quelques-uns le font protestant, & d'autres catholique. S'il fut un violent adversaire de Voltaire, ce n'est pas qu'il eût des principes fort différens de ceux de ce poëte. On a entendu dire à la Beaumelle : *Personne n'écrit mieux que Voltaire.... D'où vient donc*, lui dit quelqu'un, *que vous le déchirez?... C'est*, répondit-il, *que mes ouvrages s'en vendent mieux, & qu'il ne m'épargne dans aucun des siens.* Réponse qui exprime admirablement les deux grands mobiles de toutes les démarches de nos bruyans écrivains, l'intérêt & l'orgueil.

BEAUMONT dès Adrets, *voyez* ADRETS.

BEAUMONT de Perefixe, *voyez* PEREFIXE.

BEAUMONT, (Geoffroi de) natif & chanoine de Bayeux, légat du saint siege en Lombardie, suivit, en qualité de chancelier, Charles d'Anjou, frere de S. Louis, au royaume de Naples. Nommé à son retour évêque de Laon, il fit les fonctions de pair l'an 1272, au couronnement de Philippe le Hardi, & mourut l'année d'après. C'étoit un prélat vertueux & de grand mérite.

BEAUMONT, (François) né dans le comté de Leicester en 1585, mourut à la fleur de son âge en 1615, & fit plusieurs tragédies & comédies pour le théatre anglois; elles furent applaudies. Fletcher, son ami, l'aidoit dans la composition de ses pieces. Ces deux hommes furent rivaux, sans être jaloux.. On a réuni leurs ouvrages dans une belle édition publiée en 1711, en 7 vol. in-8°.

BEAUMONT, (Guillaume-Robert-Philippe-Joseph Gean de) curé de Saint Nicolas de Rouen, sa patrie, mort au mois de septembre 1761, fut regretté de ses ouailles, qu'il édifioit & qu'il instruisoit. On a de lui quelques ouvrages de piété, qui manquent quelquefois d'élévation, mais qui ne peuvent produire que des fruits de vertus. I. *De l'Imitation de la Sainte Vierge*, in-18. II. *Pratique de la dévotion du divin Cœur de Jesus*, in-18. III. *Exercice du parfait Chrétien*, 1757, in-24. IV. *Vie des Saints*, en 2 vol. V. *Méditations pour tous les jours de l'Année*, &c.

BEAUMONT, (Christophe de) né au château de la Roque, dans le diocese de Sarlat en 1703, d'une famille ancienne, contracta dès son enfance, par les soins de sa mere, l'amour de l'ordre, une grande sévérité de mœurs, & un respect profond pour tout ce qui tient à la religion. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint chanoine & comte de Lyon,

évêque de Bayonne en 1741, & passa à l'archevêché de Vienne en 1745. Louis XV l'ayant nommé en 1746 au siege de Paris, lui écrivit deux fois vainement pour le faire acquiescer à cette nomination, & le prélat n'obéit qu'à des ordres précis, qu'il regarda comme l'expression de la volonté de Dieu. Tout le monde sait de quelle maniere il se conduisit dans ce poste délicat ; par quel mêlange de douceur & de fermeté son zele s'opposa tantôt aux progrès alarmans de l'impiété, tantôt aux artifices d'une secte d'autant plus redoutable au repos de l'église, qu'elle s'opiniâtre à rester en apparence dans son sein, pour le déchirer d'une maniere plus sûre. Les principes qui dirigerent invariablement les démarches de M. de Beaumont dans ces tems pénibles, lui conserverent l'estime de ceux même auxquels il croyoit devoir opposer toute la résistance du ministere chrétien. Il acheva de la gagner par la tranquillité & l'égalité d'ame avec lesquelles il supporta les divers exils qui furent la suite de son zele & de son courage. Louis XV eut comstamment pour lui un attachement tendre & vif ; les Anglois, malgré les préjugés du schisme & de l'hérésie, furent ses admirateurs ; le roi de Prusse fit de sa fermeté les plus grands éloges. Après diverses tempêtes, rendu à son diocese, il s'occupa à maintenir la discipline ecclésiastique avec d'autant plus de vigueur que le relâchement devenoit plus général ; à veiller sans cesse sur ses ouailles chéries, à les instruire, à les défendre contre ceux qui se parent si mal-à-propos du nom de philosophes ; à combattre sans ménagement l'erreur, & la foudroyer par les instructions les plus lumineuses & les censures les plus vigoureuses. On vit à sa mort, arrivée le 12 décembre 1781, un spectacle bien touchant : celui de trois mille pauvres, assiégeant les portes de l'archevêché, demandant un pere, & dont les cris & les gémissemens annonçoient la grande perte que la capitale avoit faite. On trouva plus de mille ecclésiastiques, & plus de 500 personnes qui ne subsistoient que des bienfaits de ce digne prélat. C'est sur-tout à l'égard des vierges qu'un souffle contagieux alloit flétrir, qu'il prodiguoit des soins charitables pour mettre leur vertu en sûreté ; à l'égard des jeunes gens, pour leur procurer une éducation chrétienne. Sa charité étoit si riche en ressources, que des gens qui le connoissoient peu, ont prétendu qu'il ne soulageoit tant d'infortunés qu'aux dépens de son exactitude à satisfaire ses propres créanciers ; & l'on a vu un citoyen riche & vertueux, offrir la plus grande partie de sa fortune, pour payer, disoit-il, les dettes de son archevêque expirant, & pour préserver sa mémoire d'une tache qui auroit pu rejaillir sur la religion ; mais il ne tarda pas à être détrompé. Le bon ordre qui régnoit dans les affaires domestiques du prélat, son économie, sa frugalité, ses privations personnelles, tout cela empêcha que le trésor où il puisoit sans cesse, ne fût épuisé. M. d'Aguin de Château-

Lion a tracé son portrait dans ces quatre vers :

Austere dans ses mœurs, vrai dans tous ses discours,
Plein de l'esprit de Dieu, qui l'anime et l'embrase,
Ou libre ou dans les fers, il sut joindre toujours
La fermeté d'Ambroise à la foi d'Athanase.

On a de lui un grand nombre d'*Instructions pastorales*, pleines d'onction & de force; on estime sur-tout celles où le prélat attaque les erreurs dominantes, & s'éleve contre J. J. Rousseau (*voyez* ce mot), contre Voltaire, contre le *Bélisaire* de Marmontel, &c. On a donné le Recueil de ses *Mandemens & Instructions pastorales*, en un gros vol. in-4°. Recueil précieux, merveilleusement propre à maintenir les bons principes, l'autorité de l'église, l'orthodoxie, & à démasquer les nouvelles erreurs. C'est dommage que l'on en ait retranché une des plus essentielles, où les droits de l'église sont supérieurement établis. M. Ferlet a fait son *Eloge funebre*, Paris, 1784.

BEAUMONT, (Mde. le prince de) née à Rouen le 26 avril 1711, morte à Paris en 1780, est avantageusement connue par un grand nombre d'ouvrages destinés à l'éducation & à l'instruction de la jeunesse; tels que le *Magazin des Enfans*, le *Magazin des Adolescens*, le *Magazin des jeunes Dames*, le *Magazin des Pauvres*, les *Américaines*, *ou la Preuve de la Religion Chrétienne par les lumieres naturelles*, &c., &c. Ce dernier ouvrage (6 vol. in-12) contient des vues plus relevées & des observations plus sérieuses que les précédens; l'auteur s'y laisse quelquefois aller à des spéculations de systême, & semble se déplacer : mais en général ses vues sont saines, sages & utiles. Il y a dans *la Dévotion éclairée, ou Magazin des Dévotes*, certaines choses qui peuvent prêter à la critique, & qu'un peu plus de circonspection auroit fait éviter.

BEAUNE, (Jacques de) baron de Samblançai, sur-intendant des finances sous François I, les administra à la satisfaction de ce prince, jusqu'à ce que Lautrec eût laissé perdre le duché de Milan, faute d'avoir touché les sommes qui lui avoient été destinées. Le roi lui en faisant de vifs reproches, il s'excusa, en disant que le même jour que les fonds pour le Milanès avoient été préparés, la reine-mere avoit été elle-même à l'épargne pour lui demander tout ce qui lui étoit dû de ses pensions, & des revenus du Valois, de la Touraine & de l'Anjou, dont elle étoit douairiere : l'assurant qu'*elle avoit assez de crédit pour le sauver, s'il la contentoit; & pour le perdre, s'il la désobligeoit.* Le roi ayant fait appeller sa mere, elle avoua qu'elle avoit reçu de l'argent; mais elle nia qu'on lui eût dit que c'étoit celui qui devoit passer à Milan. Samblançai fut la victime de ce mensonge. La reine-mere poursuivit sa mort avec tant d'ardeur, qu'il fut pendu en 1527 au gibet de Montfaucon, pour crime de péculat. Il fut longtems à l'échelle avant d'être exécuté, attendant toujours sa grace; mais il l'espéra en vain.

Sa mémoire fut justifiée quelque tems après. L'abbé Gervaise, dans la *Vie de S. Martin de Tours*, remarque que ce fut Samblançai (qu'il appelle *Fournier* au-lieu de *Beaune*) qui conseilla à François d'enlever le treillis qui fermoit le tombeau de S. Martin, & ajoute: » Cinq ans après, le même » jour que le treillis avoit été » enlevé, sur une fausse accu- » sation, il fut condamné à » être pendu, & le fut en effet » quelques jours après à Mont- » faucon, dans le fief du prieu- » ré de S. Martin-des-Champs».

BEAUNE, (Renaud de) naquit à Tours en 1527. Il prit d'abord le parti de la robe; mais étant entré ensuite dans l'état ecclésiastique, il fut nommé à l'évêché de Mende, à l'archevêché de Bourges, & ensuite à celui de Sens en 1596. Clément VIII, irrité de ce que ce prélat avoit absous Henri IV, sans la participation du chef de l'église, & de ce qu'il avoit proposé de faire un patriarche en France, lui refusa ses bulles, & les lui accorda ensuite 6 ans après. De Beaune se distingua aux assemblées du clergé, aux états de Blois, où il présida en 1588, & sur-tout à la conférence de Surennes. Il joignoit à une mémoire prodigieuse, beaucoup de pénétration dans l'esprit, & de fermeté dans le caractere. Le marquis de Paulmy d'Argenson (Mélanges tirés d'une grande bibliotheque, lettre T.) rapporte une singularité de la vie de ce prélat, digne d'être recueillie. « Il avoit, dit- » il, l'appétit le plus extraordi- » naire, étoit obligé de faire » six repas par jour, de quatre » heures en quatre heures, & » avoit été forcé de prendre » des dispenses pour dire la » Messe, moins à jeun que le » commun des prêtres. Loin » que cette quantité d'alimens » appesantît son esprit, il ne » se trouvoit jamais la tête pe- » sante que quand il avoit be- » soin de manger. Il craignoit » de faire des exercices de » corps, parce qu'il augmen- » toit son appétit; mais il » se livroit au travail de ca- » binet le plus assidu, en sor- » tant de table ». Il mourut en 1606, grand-aumônier de France, & commandeur des ordres du roi, à 79 ans. On a de lui le *Pseautier traduit en françois*, Paris, 1586, in-4°.

BEAUNE, (Florimont de) conseiller au présidial de Blois, de la même famille des précédens, fut fort lié avec Descartes. Il inventa des instrumens d'astronomie, & mourut en 1652. Ce mathématicien est célebre par un problême qui porte son nom: il consiste à construire une courbe avec des conditions qui rendent cette construction difficile. Descartes résolut ce problême, & encouragea l'auteur par des éloges. Beaune, excité par ces louanges, découvrit un moyen de déterminer la nature des courbes, par les propriétés de leurs tangentes.

BEAURAIN, (Jean de) né le 17 janvier 1696, à Aix-en-Issart, dans le comté d'Artois, tiroit son origine des anciens châtelains de Beaurain, qui n'en est éloigné que de 3 quarts de lieue. Dès l'âge de 19 ans il vint à Paris, & s'appliqua à la géographie sous le célebre Pierre

Moulart Sanfon, géographe du roi. Ses progrès furent fi rapides, qu'à l'âge de 25 ans, il fut décoré du même titre. Un calendrier perpétuel qu'il inventa, & dont Louis XV s'eft amufé pendant une 20e. d'années, lui procura l'honneur d'être connu de S. M. pour qui il fit nombre de plans & de cartes, dont l'énumération feroit ici fuperflue. Mais ce qui mit le fceau à fa réputation, fut la *Defcription topographique & militaire des Campagnes de Luxembourg, depuis 1690 jufqu'en 1694*, Paris, 1756, 3 vol. in-folio. L'honneur qu'il eut de contribuer à l'éducation de M. le Dauphin, lui procura une penfion en 1756. Indépendamment de fes talens dans la géographie, il en avoit pour les négociations. Le cardinal de Fleury & Amelot eurent plus d'une fois lieu de s'applaudir de l'avoir choifi dans des occafions délicates. Attaqué d'une rétention d'urine en 1761 à Verfailles, il fut fi heureufement fecouru par les médecins & chirurgiens du roi, que ce monarque lui envoya, que cette premiere attaque ne lui fut pas funefte; mais la caufe du mal n'étoit pas détruite. Il en mourut à Paris le 11 février 1771. Son fils marche fur fes traces. Il a fait paroître *la Campagne du Grand Condé de 1674*, Paris, 1775, in fol. *L'Hiftoire des quatre dernieres Campagnes de Turenne*, Paris, 1782, 1 vol. in-folio. Il tâche vainement dans ce dernier ouvrage de faire regarder pour des fables les horreurs exercées dans le Palatinat. *Voy.* le *Journal hiftorique & littéraire*, 15 mars 1783, page 409.

BEAUREGARD, *voyez* BERIGARD.

BEAUSOBRE, (Ifaac de) né à Niort en 1659, d'une famille originaire de Provence, fe réfugia en Hollande, pour éviter les pourfuites qu'on faifoit contre lui, en exécution d'une fentence qui le condamnoit à faire amende honorable. Son crime étoit d'avoir brifé les fceaux du roi, appofés à la porte d'un temple, après la défenfe de profeffer publiquement la religion prétendue réformée. Il paffa à Berlin en 1694. Il fut fait chapelain du roi de Pruffe, & confeiller du confiftoire royal. Il mourut en 1738, après avoir publié plufieurs ouvrages : I. *Défenfe de la Doctrine des Réformés*. II. Une traduction du *Nouveau Teftament*, accompagnée de notes en françois, faites avec Lenfant, à Amfterdam, 1718, & réimprimée en 1741, 2 vol. in-4°: elle eft eftimée dans fon parti. III. *Differtation fur les Adamites de Bohême*. Il y montre qu'il connoiffoit peu cette fecte, & fait de vains efforts pour la juftifier des abominations que des gens mieux inftruits lui ont reprochées. (*Voyez* PICARD & ZINZENDORF). IV. *Hiftoire critique de Manichée* (Manès) *& du Manicheifme*, en 2 vol. in-4°, 1734 & 1739. Il y a des recherches & de l'érudition, mais en même tems des vues fauffes, des réflexions déplacées qui dérogent autant à l'exactitude du jugement, qu'à la fageffe des principes qui doivent diriger un hiftorien, & enfin un efprit de fyftême qui veut tout ramener à certaines idées. L'auteur trouve le manichéifme

& les deux principes dans les écrits de ceux même qui n'y ont jamais songé. Il y a des reproches encore plus graves à lui faire. « Beausobre, dit un » critique célebre, marque un » grand mépris pour les Peres » Grecs, & paroît ne vouloir » pas recevoir leur témoi- » gnage. Il ne ménage pas plus » S. Augustin. Mais comment » persuadera-t-il qu'un docteur » si éclairé, qui a vécu huit » ans parmi les Manichéens, » n'a point entendu leur doc- » trine, & qu'il leur attribue » des erreurs qui n'étoient qu'à » lui ? L'historien du mani- » chéisme ne peut assurément » manquer de plaire à ses lec- » teurs; mais il faut le lire » avec précaution; & les es- » prits désintéressés convien- » dront qu'il se seroit fait plus » d'honneur, s'il eût été plus » modéré dans sa critique, & » s'il eût traité les Peres avec » plus de décence. L'ardeur de » son imagination lui a fait » commettre des fautes & » adopter des calomnies qu'on » ne lui reprocheroit pas, si, » comme il le pouvoit & le » devoit, il eût pris soin de » se mieux instruire ». V. Des *Sermons*, 4 vol. in-8°, Geneve: peu de profondeur, & une éloquence assez négligée. VI. Plusieurs Dissertations dans la Bibliotheque Germanique, à laquelle il a travaillé jusqu'à sa mort. Il a continué avec Roques les *Discours historiques & critiques, sur les événemens les plus remarquables de l'Ancien & du Nouveau Testament*, 6 vol. in-fol. Beausobre écrivoit avec chaleur, prêchoit de même. Son cœur étoit généreux, humain, compatissant; mais par un défaut de prudence il se livroit à des vivacités & des emportemens, qui troubloient son repos & celui des autres. Les philosophes l'ont regardé comme agrégé à leur secte; mais quoiqu'il ait dit bien des choses qui semblent le prouver, il en a dit beaucoup d'autres qui peuvent être considérées comme une rétractation des premieres. *L'Eloge funebre du Prince d'Anhalt-Dessau* est remplie de vues chrétiennes, & de maximes très-opposées à l'incrédulité.

BEAUSOBRE, (Louis de) conseillé intime du roi de Prusse, directeur de la maison de charité à Berlin, membre de l'académie royale des sciences de la même ville, mort le 3 décembre 1783, à la suite d'une attaque d'apoplexie, dans la 53e. année de son âge. Il étoit né à Berlin en 1730, & s'étoit fait un nom par divers ouvrages où il y a des vues bonnes & mauvaises, des maximes fausses & vraies; conformément au caractere d'inconstance que le génie du siecle a imprimé à presque tous les esprits. I. Ses *Dissertations philosophiques sur la nature du Feu*, 1753, in-12, présentent des observations justes, & des idées systématiques hazardées. II. Le *Pyrrhonisme du Sage*, 1754, in-12. III. *Dissertatio de nonnullis ad jus hierarchicum pertinentibus*, 1750. Il y a de l'érudition; mais il ne faut pas s'attendre à y trouver la justesse & l'exactitude d'une critique orthodoxe. IV. *Songes d'Epicure*, 1756, in-8°. V. *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances & du*

commerce, Amsterdam 1763, 2 vol. in-8°; Berlin 1771, 3 vol. in-12; pleine de bonnes observations, de calculs assez exacts, de spéculations fausses & de préjugés.

BEAUSOLEIL, (Jean du Châtelet, baron de) Allemand, astrologue & philosophe hermétique du 17e. siecle, épousa Martine Berthereau, attaquée de la même folie que lui. Ils furent les premiers qui firent métier de trouver de l'eau avec des baguettes. Ils passerent de Hongrie en France, cherchant des mines, & annonçant des instrumens merveilleux pour connoître tout ce qu'il y a dans la terre; le grand compas, la boussole à 7 angles, l'astrolabe minéral, le rateau métallique, les sept verges métalliques & hydrauliques, &c., &c. Martine Berthereau ne gagna, avec tous ces beaux secrets, que l'accusation de sortilege. En Bretagne, on fit ouvrir ses coffres, & enlever des grimoires & diverses baguettes préparées avec soin sous les constellations requises. Le baron finit par être enfermé à la Bastille, & la baronne à Vincennes, vers 1641.

BEAUTRU, *voy.* BAUTRU.

BEAUVAIS, (Vincent de) *voyez* VINCENT.

BEAUVAIS, (Guillaume) membre de l'académie de Cortone, né à Dunkerque en 1698, mort à Orléans le 29 septembre 1773, s'appliqua toute sa vie à la science numismatique. Nous avons de lui: I. *Dissertation sur la marque & contremarque des Médailles des Empereurs Romains*, in-4°. II. *Maniere de discerner les Médailles antiques*, 1739, in-4°. III. *Histoire abrégée des Empereurs Romains par les médailles*, 1767, 3 vol. in-12. On la recherche pour les détails que l'auteur donne sur les médailles de chaque empereur, dont il fait connoître la rareté & le prix. IV. Plusieurs *Dissertations* sur les médailles dans les journaux.

BEAUVAIS, (Jean-Baptiste-Charles-Marie) né en Basse-Normandie en 1733, déploya de bonne heure les fruits d'une éducation chrétienne, de solides études & de ses talens pour l'éloquence. Elevé à l'épiscopat & placé sur le siege de Senez, il fut le pere de son peuple, & se distingua dans toutes les occasions où la cause de l'Eglise eut besoin de son intelligence & de sa fermeté. Les plus connus de ses Discours sont des Eloges funebres, parmi lesquels on distingue celui de l'infant Dom Philippe, duc de Parme, celui du maréchal du Muy, & celui de Louis XV. Ce dernier, objet de la censure des courtisans, eut l'approbation de tous les hommes qui desirent dans les ministres de l'Evangile le langage de la franchise & de la fermeté. L'orateur y célebre les vertus du monarque sans manquer à la vérité, & déplore ses malheurs sans manquer à sa mémoire. « Viens-» je, dit-il, ne faire retentir » ici que des louanges? Viens-» je renouveller dans ce tem-» ple du Dieu de la vérité, ces » anciennes apothéoses où Ro-» me idolâtre élevoit sans dis-» tinction tous ses princes au » rang des dieux, sitôt qu'ils » avoient cessé d'être hommes?

» Loin d'ici une profane adu-
» lation! N'est-ce donc pas assez que la flatterie ait affiégé les princes pendant la vie, sans qu'elle vienne encore se traîner à la suite de leurs funérailles & ramper autour de leur tombeau? Louons les hommes illustres, célébrons la gloire des héros & des rois; mais osons déplorer aussi leurs malheurs pour l'honneur de la vérité & pour l'instruction des générations qui leur survivent ». Toute la piece est conçue sur ce ton: composition simple & fiere, tableaux vrais & touchans, diction noble & facile, qui dédaigne ce luxe de métaphores, & ces tours apprêtés qui ne séduisent que les esprits sans goût (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 octobre 1774, pag. 383. — 15 octobre, pag. 445.) On lui a reproché de prodiguer l'apostrophe & l'exclamation; mais le retour fréquent de ces figures, est chez lui un effet de cette heureuse liberté qui conserve aux traits de l'imagination toute leur rapidité, & fait disparoître cette empreinte du travail, si contraire au pathétique. Cet illustre prélat a été une des victimes de la révolution qui a bouleversé la France. Il n'avoit fait que languir depuis la scene que l'archevêque de Paris avoit éprouvée à Versailles, & les autres symptômes qui annonçoient le prochain triomphe du philosophisme. Il mourut dans sa ville épiscopale le 5 avril 1790. Le public s'attend à voir paroître un Recueil complet de ses Discours imprimés & non imprimés.

BEAUVILLIERS, (François de) duc de St.-Aignan, de l'académie françoise, né en 1607, remporta le prix fondé à Caen pour l'immaculée Concéption. On a de lui quelques Pieces de poésies détachées. Il mourut en 1687. Son fils aîné, Paul, duc de Beauvilliers, fut gouverneur de Mgr. le duc de Bourgogne, & mourut en 1714. Il inspira à son éleve ses sentimens de probité & de justice, & un grand zele pour le bien public. A la cour, il fut vrai; il parla toujours en faveur des peuples: ses vertus prenoient leur essor dans la religion qui étoit chez lui solide & sincere.

BEAUXAMIS, (Thomas) Carme de Paris, docteur de Sorbonne, mourut en 1589. On ne sait où Amelot de la Houssaye a pris que ce Carme avoit eu la cure de S. Paul, & qu'il l'avoit perdue pour n'avoir pas voulu que les mignons de Henri III fussent inhumés dans son église. On a de lui des *Commentaires sur l'Harmonie évangélique*, Paris, 1650, 3 vol. in-fol.; & d'autres ouvrages.

BEAUZÉE, (Nicolas) de l'académie Françoise & de celle *della Crusca*, de Rouen, de Metz & d'Arras, &c., secrétaire interprete de Mgr. comte d'Artois, né à Verdun le 9 mai 1717, est mort à Paris, le 25 janvier 1789. Les ouvrages auxquels il a consacré ses longs & constans travaux, lui font autant d'honneur par le choix du sujet que par la maniere dont ils sont exécutés. Sa *Grammaire générale*, ou *Exposition raisonnée des élémens nécessaires du langage*, est le fruit d'un esprit également profond & méthodique. Sa traduction des *Histoires* de

Sallufte, auroit eu l'approbation de tous les gens de goût, fans des innovations en fait d'orthographe, qui en rendent la lecture extrêmement désagréable. Ce petit moyen de se faire remarquer, étoit au-dessous de M. Beauzée, & l'on ne conçoit pas comment il a pu se résoudre à l'employer. La traduction de *l'Optique de Newton*, publiée en 1786, a réuni tous les suffrages. Quoiqu'il paroisse qu'il n'en soit que l'éditeur, on ne peut guere douter qu'il n'ait eu grande part à cette traduction : tout le monde convient qu'elle est fort au-dessus de l'original. Les libertés que le traducteur s'est données, étoient convenables & nécessaires. La juste indignation qu'il conçut contre un abbé Valart qui avoit défiguré & corrompu le précieux livre *de Imitatione Christi*, l'engagea à rétablir le texte primitif, & à en donner une très-belle & correcte édition en 1787, à Paris, chez Barbou. Son dernier ouvrage fut une nouvelle édition du *Dictionnaire des Synonymes François* du P. de Livoy. Il avoit donné dès 1770 une édition des *Synonymes François* de l'abbé Girard. On a encore de lui, *Exposition abrégée des preuves historiques de la Religion Chrétienne*, & plusieurs articles de grammaire dans l'Encyclopédie.

BEBELE, (Henri) naquit à Justing en Suabe, d'un laboureur. Il fut fait professeur d'éloquence dans l'université de Tubinge, & y répandit le goût de la bonne latinité. L'empereur Maximilien I, l'honora de la couronne de poëte en 1501. Nous avons de lui des poésies sous le titre d'*Opuscula Bebeliana*, à Strasbourg, 1512, in-4°. Ses vers paroissent le fruit d'une imagination fleurie. On a encore de lui un traité *De Animarum statu post solutionem à corpore*, dans le recueil latin sur cette matiere, Francfort, 1692, 2 vol.; & un autre, *De Magistratibus Romanorum*, où il y a de l'érudition & des recherches. — Il ne faut pas le confondre avec Balthasar BEBELLE, qui a donné I. *Dissertationes* IV *de Theologia Gentili ex nummis illustrata*, Wittemberg, 1658, in-4°. II. *Ecclesia ante-diluviana vera & falsa, ex antiquitatibus mosaïcis eruta*, Strasbourg, 1706, in-4°. III. *Antiquitas* IV *sæculorum Evangelicorum*, Strasbourg, 1669, 3 vol. in-4°. IV. *Antiquitates Germaniæ primæ, & in hac Argentoratensis Ecclesiæ evangelicæ*, Strasbourg, 1669, in-4°.

BECAN, (Martin) professeur de philosophie & de théologie chez les Jésuites, confesseur de Ferdinand II, naquit à Hilverenbeck, dans le Brabant, & mourut à Vienne en 1624, âgé de 63 ans. On a de lui une *Somme de Théologie*, in-fol.; des *Traités de Controverses*; une solide réfutation de l'ouvrage du schismatique de Dominis, & plusieurs autres écrits. Celui qui est le plus lu & le plus généralement utile, est l'*Analogia Veteris & Novi Testamenti*, 1 vol. in-8°. Ouvrage où l'on montre les rapports de l'Evangile avec l'ancienne loi, & cet enchaînement admirable, qui réunit toutes les vérités révélées dans un seul corps de doctrine,

doctrine, parfaitement d'accord & conséquent dans toutes ses parties. On a donné une collection de ses Opuscules à Paris, 1633, in-fol.

BECAN, (Jean) *voyez* GOROPIUS.

BECAN, (Guillaume) Jésuite, né à Ypres en 1608, & mort à Louvain le 12 décembre 1683. On a de lui des Poésies estimées; entr'autres, une *Description de l'entrée du Prince Ferdinand, Infant d'Espagne, en Flandre*, ornée d'estampes magnifiques, dessinées par Rubens, & exécutées par Corneille Galle, Anvers, 1636. Des *Idylles*, où l'on trouve cette naïveté ingénieuse, qui fait le vrai caractere du poëme pastoral, Anvers, 1655. On les a imprimées souvent avec les Poésies de *Sidronius Hoschius*.

BECCADELLI, (Louis) naquit à Bologne en 1502, d'une famille noble. Après avoir fait ses études à Padoue, il se tourna du côté des affaires, sans cependant abandonner les lettres. Il s'attacha au cardinal Polus qu'il suivit dans sa légation d'Espagne, & il exerça bientôt lui-même celles de Venise & d'Ausbourg, après avoir assisté au concile de Trente. L'archevêché de Raguse fut la récompense de ses travaux. Cosme I, grand-duc de Toscane, l'ayant chargé en 1563 de l'éducation du prince Ferdinand son fils, il renonça à cet archevêché, sur l'espérance qui lui fut donnée d'obtenir celui de Pise; mais son attente ayant été trompée, il fut obligé de se contenter de la prévôté de la collégiale de Prato, où il finit ses jours en 1572. Ses principaux ouvrages sont: *La Vie*, en latin, *du Cardinal Polus*, que Maucroix a traduite en françois (*voyez* POLUS & PHILIPS); & celle *de Pétrarque*, en italien, plus exacte que toutes celles qui avoient paru jusqu'alors. Ce prélat étoit en relation avec presque tous les savans de son tems, Sadolet, Bembo, les Manuces, Varchi, &c.

BECCAFUMI, (Dominique) nommé auparavant *Mecarino*, de Sienne, s'amusoit, en gardant les moutons de son pere, à tracer des figures sur le sable. Un bourgeois de Sienne, qui s'appelloit Beccafumi, le tira de la bergerie, pour lui faire apprendre le dessin. Ce peintre reconnoissant, quitta son nom de famille, pour prendre celui de son bienfaiteur, qu'il porta depuis. Il mourut en 1549 à Genes, âgé de 65 ans. Son S. Sébastien est un des plus beaux tableaux qui se voient dans le palais Borghese.

BECCARI, (Augustin) né à Ferrare, est le premier poëte d'Italie qui ait fait des Pastorales. Baillet s'est trompé, en disant que le Tasse est l'inventeur de ce genre de poésie. L'*Amynte* du Tasse n'est que de 1573; & la pastorale de Beccari: *Il sacrificio, favola pastorale*, parut en 1555, in-12. Ce poëte mourut en 1590.

BECCARIA, Jean-Baptiste) religieux des Ecoles-Pies, né à Mondovi, & mort à Turin le 22 mai 1781, professa d'abord à Palerme, puis à Rome, la philosophie & les mathématiques, & parvint par ses expériences & ses découvertes à jeter un grand jour sur la science naturelle, & sur-tout sur celle de l'électricité. Il fut ensuite

appellé à Turin, pour y être professeur de physique expérimentale. Devenu l'instituteur des princes, Benoît, duc de Chablais, & Victor-Amédée de Carignan, le séjour de la cour, ni l'attrait des plaisirs ne le détournerent en rien de l'étude, à laquelle il donnoit tout son tems. Comblé d'honneurs & de bienfaits, il n'épargnoit rien pour augmenter sa bibliotheque & se procurer les instrumens nécessaires à son genre de travail; il est auteur de plusieurs *Dissertations sur l'Electricité*, qui auroient été plus utiles s'il se fût moins fortement attaché à quelques systêmes particuliers, & sur-tout à celui de M. Franklin. On a encore de lui un *Essai sur la cause des Orages & des Tempêtes*, où l'on ne voit rien de plus satisfaisant que ce qui a paru dans d'autres ouvrages sur cette matiere; quelques *écrits sur le Méridien de Turin*, & d'autres objets astronomiques & physiques. Le P. Beccaria étoit aussi recommandable par ses vertus que par ses connoissances. Dans les contestations qu'il eut avec messieurs Cassini, Nollet, Wilson & autres, on reconnoît sans peine l'homme religieux & modeste, qu'une vaine science n'a point enflé, & qui est intimement persuadé que le dépit & la morgue, ces grands moyens des savans modernes, sont une ressource bien humiliante pour des gens-de-lettres.

BECCHER, (Jean-Joachim) né en 1645 à Spire, fut d'abord professeur de médecine, ensuite premier médecin de l'électeur de Mayence, puis de celui de Baviere. Il passa à Londres, où sa réputation l'avoit précédé, & y mourut en 1685. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivans: I. *Physica subterranea*, Francfort, 1669, in-8°, réimprimée à Leipsick, 1703, & en 1759, in-8°. II. *Experimentum Chymicum novum*, Francfort, 1671, in-8°. III. *Character pro notitia linguarum universali*. Il prétendoit y fournir une langue universelle, par le moyen de laquelle toutes les nations s'entendroient facilement. IV. *Institutiones Chymicæ, seu manuductio ad Philosophiam hermeticam*, Mayence, 1662, in-4°. V. *Institutiones Chymicæ prodromæ*, à Francfort, 1664, & Amsterdam, 1665, in-12. VI. *Experimentum novum ac curiosum de Minerâ arenariâ perpetuâ*, Francfort, 1680, in-8°. VII. *Epistolæ Chymicæ*, Amsterdam, 1673, in-8°. Beccher étoit un homme d'un caractere vif, ardent & entêté, qui le jeta dans les rêveries de l'alchymie, & dans quelques autres spéculations creuses: ce qui ne l'empêcha pas d'être un excellent chymiste. Ses ouvrages sont recherchés & consultés par ceux qui s'adonnent à cette science.

BECHET, (Antoine) chanoine d'Usez, est auteur de l'*Histoire du Cardinal Martinusius*, publiée à Paris, in-12, 1715; ouvrage plein d'inexactitudes; souvent il ne fait que copier Fleury, qui lui-même a copié de Thou, qui a écrit sur de mauvais mémoires, presque tout ce qu'il rapporte de ce cardinal (*voy.* MARTINUSIUS). On a encore de Bechet une traduction des Lettres du baron

de Busbec. Il mourut en 1722, à 73 ans. Il étoit de Clermont en Auvergne.

BECK, (Jean, baron de) gouverneur du duché de Luxembourg, lieutenant-général du roi d'Espagne, se distingua à la bataille de Thionville, où Piccolomini défit les François en 1640 ; il prit ensuite la ville d'Aire, se trouva en 1642 à la bataille de Honnecourt, & en 1648 à celle de Lens. Il mourut d'une blessure qu'il y reçut, & que par un dépit guerrier il ne voulut pas laisser panser. Beck avant d'embrasser le parti des armes, avoit été postillon ; sa valeur & la sagesse de sa conduite l'éleverent à une fortune qu'il méritoit d'autant mieux, qu'il n'en abusa point & ne se méconnut jamais. Son épitaphe, qu'on voit dans l'église des Récollets à Luxembourg, atteste que le fameux Walstein, ayant conjuré contre l'empereur Ferdinand II, fit tout au monde pour s'attacher le baron de Beck, mais que tous ses moyens échouerent contre la vertu de ce général.

BECKER, (Daniel) natif de Kœnigsberg, premier médecin de l'électeur de Brandebourg, mourut à Kœnigsberg en 1670, à 43 ans. Il a publié *Commentarius de Theriaca : Medicus microcosmus*, Lond., 1660, in-8°. *De cultrivoro Prussinio*, Leyde, 1638, in-8°.

BECKER, *voyez* BEKKER.

BECQUET, *voyez* THOMAS DE CANTORBERY (S).

BECQUET, (Antoine) Célestin, bibliothécaire de la maison de Paris, mort en 1730 à 76 ans, publia l'*Histoire de la Congrégation des Célestins de France*, avec les éloges historiques des hommes illustres de son ordre, en latin, in-4°., 1721. Il savoit beaucoup d'anecdotes littéraires, & il les communiquoit avec plaisir.

BECTOZ, (Claude de) fille d'un gentilhomme du Dauphiné, abbesse de S. Honoré de Tarascon, fit de grands progrès dans la langue latine & les sciences, sous Denis Faucher, moine de Lerins & aumônier de son monastere. François I étoit si charmé des lettres de cette abbesse, qu'il les portoit, dit-on, avec lui, & les montroit aux dames de sa cour comme des modeles. Il passa d'Avignon à Tarascon avec la reine Marguerite de Navarre, pour converser avec cette savante. Elle mourut en 1547, après avoir publié plusieurs ouvrages, françois & latins, en vers & en prose.

BEDA, (Noël) principal du college de Montaigu & syndic de la faculté de théologie de Paris, naquit en Picardie. Il publia une critique des *Paraphrases d'Erasme*, 1526, in-fol. Ce savant lui fit une réponse aussi emportée que la critique, & lui reprocha d'avoir avancé 181 mensonges, 210 calomnies & 47 blasphêmes. Beda fit ensuite des extraits des ouvrages d'Erasme, les dénonça à la faculté, & vint à bout de les faire censurer. Ce fut lui qui empêcha la Sorbonne d'opiner en faveur du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre. Son opinion étoit la meilleure ; mais il y mit trop de véhémence ; & comme il lui échappa des expressions injurieuses au gouvernement, le parlement de Paris le condamna à faire amende

honorable devant l'église de Notre-Dame, pour avoir parlé contre le roi & contre la vérité. Il fut ensuite exilé à l'abbaye du Mont Saint-Michel, où il mourut en 1537. Beda a écrit : I. Un traité *De unica Magdalena*, Paris, 1519, in 4°; assez bon ouvrage, où il soutient l'opinion la plus vraisemblable sur ce point de critique, contre l'écrit de Le Fevre d'Etaples, & de Josse Clicthoue (*voyez* MAGDELENE). II. Douze livres contre le Commentaire du premier, & plusieurs autres ouvrages, qui sont marqués au coin de la barbarie; on y remarque du zele & de bonnes intentions, mais trop d'aigreur. Son latin n'est ni pur ni correct.

BEDE, (le Vénérable) naquit en 673, dans le territoire d'un monastere, aux confins de l'Ecosse, dans lequel il fut élevé dès l'âge de 7 ans. Il s'adonna aux sciences & aux belles-lettres. Il apprit le grec, la versification latine, l'arithmétique, &c. Il fut ordonné prêtre à l'âge de 30 ans; & ce fut depuis qu'il s'appliqua à écrire, principalement sur l'Ecriture-Sainte. Il mourut étendu sur le pavé de sa cellule, en 735, âgé de 63 ans. On a imprimé ses ouvrages à Bâle & à Cologne, en 8 vol. in-fol., qui se relient ordinairement en 4. Ils sont rédigés avec un choix & une netteté, qu'on doit regarder comme un prodige pour son tems. Le plus connu est l'*Histoire Ecclésiastique des Anglois*, depuis l'entrée de Jules-César dans la Grande-Bretagne, jusqu'à l'an 731, imprimée séparément à Cambridge, 1644, in-fol. Ses autres ouvrages sont des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, qui le plus souvent ne sont que des passages des Peres, mais recueillis avec goût & avec beaucoup de méthode; *Martyrologium Heroïco Carmine*, dans le tome X du *Spicilege* de D. Dacheri, & avec les additions de Florus, dans le 2e. tome du mois de mars des *Acta Sanctorum*. Son livre *des six Ages du monde* lui suscita des tracasseries, parce qu'il avançoit que N.S. n'étoit pas venu au monde dans le 6e. âge. Bede daigna faire son apologie, & soutint que l'opinion qui bornoit la durée du monde au 6e. millenaire, n'étoit pas fondée. Le P. Petau, dans ses Notes sur S. Epiphane, a relevé plusieurs fautes chronologiques de Bede, & le Jésuite Purulich, dans une Dissertation imprimée à Tyrnau en Hongrie, a réfuté solidement son opinion touchant le jour de la mort de Jesus-Christ, qu'il plaçoit au 15 de la lune, un vendredi selon lui, & le lendemain de la Pâque; au-lieu que le vendredi tomboit cette année au 14, jour de la Pâque. Le style de Bede est peu éloquent & sans élévation, mais il est très-estimable pour le tems où il vécut. « On chercheroit en » vain dans ses livres, dit un » auteur, les ornemens de la » rhétorique; on y trouve en » récompense beaucoup de pré» cision & de clarté; il y » regne une aimable simplicité, » avec un ton de franchise, de » piété & de zele qui intéres» sent le lecteur. La candeur & » l'amour de la vérité caracté» risent ses livres historiques; » & si l'on dit qu'il a porté » quelquefois la crédulité trop

» loin, on doit au moins con-
» venir qu'aucune perſonne ju-
» dicieuſe ne révoquera jamais
» en doute ſa ſincérité. Dans
» ſes Commentaires, il s'eſt ſou-
» vent contenté d'abréger ou
» de ranger dans un ordre mé-
» thodique, ceux de S. Auguſ-
» tin, de S. Ambroiſe, de S. Je-
» rôme, de S. Baſile, &c., il n'en
» a point agi de la ſorte pour
» éviter le travail, ni par défaut
» de génie, comme l'ont pré-
» tendu quelques modernes.
» Son but étoit de s'attacher
» plus étroitement à la tradi-
» tion, en interprétant les livres
» ſaints. Dans ce que les Peres
» avoient laiſſé à faire, il ſuit
» toujours leurs principes, de
» peur de s'écarter de la tradi-
» tion dans la moindre choſe.
» Les meilleurs juges avouent
» que dans les morceaux qui
» ſont entiérement de lui, il
» ne le cede point en ſolidité
» & en jugement aux plus ha-
» biles d'entre les Peres ». Les *Commentaires* qu'il a faits ſur les Prophetes, ſont perdus. On lui attribue des ouvrages qui ne ſont pas de lui ; tels que *Collectanea*, *Flores*, les Vies des SS. Arnould, Colomban & Patrice. — Il ne faut pas le confondre avec un autre BEDE plus ancien, qui étoit moine de Lindisfarne.

BEDFORT ou BETFORD, (Jean, duc de) 3e. fils de Henri VI, commanda en 1422 l'armée des Anglois contre Charles VII. Il fut nommé régent de France, la même année, pour ſon pupille, qu'il fit proclamer roi de France à Paris & à Londres. Il défit la flotte françoiſe près de Southampton, ſe rendit maître de Crotoi, entra dans Paris avec ſes troupes, battit le duc d'Alençon, & jeta l'épouvante dans tout le royaume. Il mourut à Rouen l'an 1435. On dit que quelques gentilshommes, de la ſuite de Charles VIII, lui ayant conſeillé de démolir ſon tombeau, ce roi leur répondit : *Laiſſons en paix un mort, qui pendant ſa vie faiſoit trembler tous les françois.*

BEDMAR, *voyez* CUEVA.

BEELZEBUD, c'eſt-à-dire, *Dieu Mouche, ou Dieu de la Mouche*, étoit le nom d'un dieu des Accaronites dont il eſt parlé au Livre des Rois, *Chap.* 1. Quelques auteurs ont cru que les Juifs lui avoient donné ce nom par dériſion, parce que dans le temple de Jéruſalem, on ne voyoit point de mouches ſur les victimes. Scaliger eſt de cette opinion. Mais il eſt bien plus probable que les Accaronites avoient eux-mêmes donné ce nom à leur dieu : ce qu'on peut prouver par les paroles d'Ochoſias, qui envoya conſulter ce dieu Beelzebud. Il n'y a aucune apparence qu'il eût voulu conſulter un dieu dont il ſe moquoit. Maldonat eſt de ce dernier ſentiment, dans ſon Commentaire ſur le chap. 10 de S. Matthieu. Il peut ſe faire cependant que le nom donné d'abord par dériſion, devint tellement en uſage, qu'on en perdit de vue l'origine. Quelques auteurs penſent que les Accaronites adoroient les mouches, & particuliérement le dieu des mouches ſous la figure de cet inſecte. — Il eſt dit dans l'Évangile, que les Juifs accuſerent Jeſus-Chriſt de chaſſer les démons par le pouvoir de

Beelzebud, prince des démons (Matth. 12, v. 24). Le Sauveur leur fit aisément sentir qu'il ne pouvoit avoir de collusion avec l'ennemi du salut, qu'au contraire, il étoit venu pour le vaincre & lui enlever ses dépouilles.

BEELZEPHON *ou* BAAL-TSEPHON, idole des Egyptiens. Ce nom est composé *de Beel*-Seigneur ou *Dieu*, & de *Tsephon*, *caché*, ou *le Septentrion*, comme qui diroit *le Dieu caché*, ou *le Dieu du Nord*. On donna aussi ce nom au lieu où cette idole étoit placée sur les confins de l'Egypte, vers la Mer-Rouge. Rabi-Abena-Ezra dit, que c'étoit un talisman d'airain, que les magiciens de Pharaon avoient fait, pour empêcher que les Israélites ne s'enfuissent hors de l'Egypte. D'autres disent que les Egyptiens dressoient de ces talismans en tous les endroits par où les ennemis pouvoient aisément faire irruption dans l'Egypte, afin que leurs efforts fussent arrêtés par la force magique de ces idoles.

BEELPHEGOR, dieu des Moabites & des Madianites. En rapprochant du texte sacré les conjectures des anciens & des modernes, il paroît que cette divinité étoit à-peu-près la même que le Priape des Latins, le dieu de la luxure, & qu'il étoit d'une figure très-obscene. Il est dit dans le Livre des Nombres (c. 25) que les filles des Moabites inviterent les Israélites à leurs sacrifices, qu'ils y allerent, qu'ils adorerent les dieux de ces filles, se firent initier au culte de *Béelphégor*, & se livrerent à la débauche avec elles. Dieu, irrité de ce crime, ordonna à Moïse de faire pendre les principaux du peuple. Moïse commanda aux juges de mettre à mort tous ceux qui étoient coupables d'idolâtrie. Phinées, petit-fils d'Aaron, tua publiquement un Israélite avec une prostituée Madianite; il périt vingt-quatre mille hommes à cette occasion. Dieu ordonna encore à Moïse de traiter les Madianites en ennemis déclarés, & de les exterminer. Cet ordre fut exécuté quelque tems après (*Num. ch. 31*). Cet exemple de sévérité n'a pas trouvé grace aux yeux des incrédules; ils ont accusé Moïse de cruauté, d'ingratitude envers les Madianites, chez lesquels il avoit trouvé un asyle & avoit pris une épouse; de barbarie, en mettant leur pays à feu & à sang. Le législateur des Hébreux sera aisément justifié, si l'on veut faire avec un savant théologien, les réflexions suivantes. « 1°. Dans la » république juive, & en vertu » de la loi que Dieu avoit portée, l'idolâtrie étoit un crime » de lese-majesté divine; vu » le penchant invincible des » Israélites à imiter leurs voisins, & les désordres dont » l'idolâtrie étoit toujours accompagnée, il n'y avoit point » d'autre moyen de la prévenir » & de l'extirper, que de mettre » à mort tous les coupables. 2°. » Les tribus de Madianites voisines des Moabites n'étoient » point les mêmes que celles » qui étoient près de l'Egypte, » & chez lesquels Moïse s'étoit » retiré: on voit, par l'exemple » de Jethro son beau-pere, que » celles-ci adoroient le vrai » Dieu; les premieres s'étoient » corrompues avec les Moa-

» bites, & honoroient *Béel-
» phégor.* 3°. La conduite de
» ces peuples étoit une perfidie ; ils avoient suivi le conseil détestable que Balaam leur avoit donné de séduire les Israélites, & de les porter au crime, afin d'exciter contre eux la colere de Dieu (*Num. c. 31, v. 16*). Ils étoient aussi coupables que s'ils avoient envoyé la peste dans le camp des Hébreux. 4°. Que les Israélites, les Moabites, les Madianites, & tous les coupables aient été punis par un supplice, par le fléau de la guerre, par une contagion, &c., cela est fort égal pour la justice divine ; on ne peut pas l'accuser plutôt de cruauté dans un de ces cas que dans l'autre ».

BEGAT, (Jean) avocat, conseiller, & ensuite président au parlement de Dijon, mourut dans cette ville en 1572. On a de lui des *Remontrances à Charles IX sur l'édit de* 1560, qui accordoit aux Protestans le libre exercice de leur religion ; & des *Mémoires sur l'histoire de Bourgogne*, fort inexacts, &c. Ils ont été imprimés au-devant de la Coutume de Bourgogne, 1665, in-4°.

BEGER, (Laurent) naquit en 1653, d'un tanneur d'Heidelberg, & fut bibliothécaire de Fréderic-Guillaume, électeur de Brandebourg. Il se fit estimer des savans de son pays par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Thesaurus ex Thesauro Palatino selectus, seu Gemmæ*, in-fol., 1685. II. *Spicilegium antiquitatis*, in-fol., 1692. III. *Thesaurus sive Gemmæ, Numismata*, &c., 3 vol. in-fol. 1696 & 1701. IV. *Regum & Imperatorum Romanorum Numismata, à Rubenio edita*, 1700, in-fol. V. *De nummis Cretensium serpentiferis*, 1702, in-fol. VI. *Lucernæ sepulchrales J. P. Bellorii*, 1702, in-fol. VII. *Numismata Pontificum Romanorum*, 1703, in-fol. VIII. *Excidium Trojanum*, Berlin, 1699, in-4°. &c. &c. Il mourut à Berlin, en 1705, membre de l'académie de cette ville. Beger avoit fait un ouvrage pour autoriser la polygamie, à la priere de Charles-Louis, électeur Palatin, qui vouloit épouser sa maîtresse du vivant de sa premiere femme ; mais il le réfuta après la mort de ce prince. Cette réfutation n'a pas paru. Le livre qui y avoit donné occasion, étoit intitulé : *Considération sur le Mariage*, par Daphnæus Arcuarius, en allemand, in-4°.

BEGON, (Michel) naquit à Blois en 1638, d'une famille distinguée. Le marquis de Seignelai, son parent, l'ayant fait entrer dans la marine, il remplit successivement les intendances des Isles Françoises de l'Amérique, des Galeres, du Havre, du Canada ; & réunit celles de Rochefort & de la Rochelle, jusqu'en 1710, année de sa mort. Le peuple l'aimoit comme un intendant des plus désintéressés, & les citoyens, comme un des plus zélés & des plus attentifs. Les savans ne lui donnerent pas moins d'éloges. Il les protégeoit, les aimoit, s'intéressoit à leurs succès, leur ouvroit sa bibliotheque. Le goût avoit présidé au choix de ses livres. Il avoit un riche cabinet de médailles, d'antiques, d'estampes, de coquillages, &

d'autres curiosités, rassemblées des quatre coins de l'univers. La plupart de ses livres portoient sur le frontispice, *Michaelis Begon & amicorum.* Son bibliothécaire lui ayant représenté qu'en les communiquant à tout le monde, il s'en perdoit plusieurs : *J'aime beaucoup mieux*, répondit-il, *perdre mes livres, que de paroitre me défier d'un honnête homme.* Il fit graver les portraits de plusieurs personnes célebres du 17e. siecle. Il rassembla des Mémoires sur leurs vies ; & c'est sur ces matériaux, que Perrault fit l'*Histoire des Hommes illustres de France.*

BEGUE, *voyez* LAMBERT.

BEHAIM, (Martin) né d'une famille noble de Nuremberg, s'étant appliqué à la cosmographie & à la navigation, conçut la premiere idée de la découverte de l'Amérique. Il partit de Flandres vers l'an 1460, & son voyage répondit à son attente ; il découvrit l'isle de Fayal, le Brésil, & poussa jusqu'au détroit de Magellan. Le roi de Portugal Jean II le créa chevalier en 1485. Ce récit a été traité de fable par des historiens mal-instruits. Les découvertes de Behaim furent négligées, & le peu d'usage qu'on en fit, ne prouve pas plus leur fausseté que celle des premiers rapports de Colomb ; auxquels bien des personnes refuserent d'ajouter foi. En 1492, Behaim retourna dans sa patrie, & y construisit un globe de 20 pouces de diametre, sur lequel il dessina ses nouvelles découvertes : on le conserve à Nuremberg, de même que plusieurs de ses manuscrits. Doppelmayer a réduit ce globe en une mappemonde, qui se trouve à la fin de sa *Relation historique des Mathématiciens & des Artistes de Nuremberg.* Le célebre Riccioli assure que Christophe Colomb a fait usage des cartes marines de Martin Behaim ; Doppelmayer ajoute qu'elles ont servi à Magellan pour la découverte du détroit qui porte son nom. Enfin, plusieurs auteurs assurent qu'il est le premier qui a fait usage de la boussole dans la navigation. Il mourut à Lisbonne le 29 juillet 1506. On peut consulter Riccioli, *Geographia reform. lib. 3* ; Freher, *Rerum germanicarum scriptores* ; Cellarius, *Notitia orbis*, p. 213, &c. Il est certain que ce fait est mieux appuyé que tout ce que raconte M. Mallet du Pan, dans une Dissertation insérée en 1785, dans le *Mercure de France* (voyez le *Journal historique & littéraire*, 1 mai 1788, pag. 20). — Le pere de Behaim s'appelloit également *Martin*, étoit sénateur de Nuremberg, & mourut en 1474. Sa mere étoit Agnès Schopper.

BEHN, (Aphara ou Astrea) dame Angloise, naquit à Cantorbery. Son pere Johnson, nommé lieutenant-général dans les Indes, mena avec lui sa famille, & mourut dans le trajet. Sa fille, de retour à Londres, après un séjour de quelque tems en Amérique, épousa M. Behn, riche marchand, originaire de Hollande. Charles II, qui connoissoit l'esprit & le mérite de madame Behn, lui confia une négociation, au sujet de la guerre qu'il vouloit faire aux Hollandois. Elle s'en acquitta à la satisfaction du roi. La ja-

lousie qu'excitoit son crédit auprès de ce monarque, l'obligea de préférer les douceurs de la vie privée, au tumulte & aux écueils de la cour. Elle mourut en 1689, & fut enterrée dans le cloître de Westminster, parmi les tombeaux des rois. Le tems qu'elle n'employa pas aux plaisirs de la société, fut consacré à la composition de plusieurs ouvrages. On a d'elle 4 vol. in-8°. de Pieces de theâtre, des Nouvelles historiques, des Poésies diverses, une traduction de la *Pluralité des mondes*. Son ouvrage le plus connu, est son *Oronoko* qu'elle lut à Charles II, & qui a été traduit en françois, par M. de la Place, in-12, 1756. Ce roman historique a fourni le sujet d'une tragédie à un poëte Anglois. Oronoko, le héros de cette production, étoit fils d'un roi Africain, vendu aux Anglois de Surinam. Ce prince negre, devenu captif, & ne pouvant supporter cette humiliation, fit révolter ses compagnons d'esclavage, & fut mis à mort. Madame Behn, témoin de ses infortunes, les écrivit dès qu'elle fut de retour en Angleterre.

BEIER, plus connu sous le nom de *Hartmannus Beyerus*, né à Francfort-sur-le-Mein en 1506, étudia à Wirtemberg, où il fut élevé dans les sentimens de Luther qu'il connut particuliérement. On le choisit pour être ministre dans son pays, où il mourut le 11 août 1577. C'étoit un homme simple, mais qui ne manquoit pas d'érudition. Il laissa entr'autres ouvrages, des *Commentaires* sur la Bible, & *Quæstiones Sphæricæ*.

BEK, ou plutôt BEEK, (David) de Delft, peintre du roi d'Angleterre, disciple du chevalier Antoine Van-Dyck, égala son maître. Bien des souverains l'appellerent pour faire leurs portraits. Il peignoit avec tant de célérité, que Charles I lui dit un jour : *Je crois que vous peindriez un cheval qui courroit la poste*. Ce prince lui avoit accordé ses bonnes graces. Il mourut à La Haye en 1656, à l'âge de 35 ans.

BEKA, (Jean) chanoine de l'église d'Utrecht, mort l'an 1346, est auteur d'une Chronique de cette église, depuis S. Willibrod, son premier évêque, jusqu'à l'an 1345, continuée par Suffridus Petri, jusqu'à l'an 1574, publiée par Bernard Furmer, Utrecht, 1612, in-4°., Francfort, 1620, in-fol., & ensuite par Arnold Buchelius, Utrecht, 1643, in-fol.

BEKKER, (Balthazar) né à Warthuisen, dans la province de Groningue, en 1634, fut ministre dans différentes églises, & mourut à Amsterdam en 1698. Son *Monde enchanté*, traduit du flamand en françois, 4 vol. in-12, 1694, le fit dépouiller de la place de ministre dans cette ville. Ce livre, diffus & ennuyeux, est fait pour prouver qu'il n'y a jamais eu ni possédé, ni sorcier; & que les diables ne se mêlent pas des affaires des hommes, & ne peuvent rien sur leurs personnes. Benjamin Binet réfuta solidement cet ouvrage dans son *Traité des dieux du Paganisme*, in-12, que l'on joint souvent à l'ouvrage de Bekker. On a encore de lui : I. Des

Recherches sur les Cometes, in-8°. II. *La sainte Théologie*. III. Une *Explication de la Prophétie de Daniel*, &c., &c. Bekker étoit horriblement laid; & quoiqu'il ne crût pas au diable, il lui ressembloit par la figure, & un peu aussi par un génie vif, inquiet, tracassier & quelquefois malfaisant.

BEL, (Jean-Jacques) conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, & membre de l'académie de cette ville, mourut à Paris en 1738, d'un excès de travail, à l'âge de 45 ans. Il avoit une très-belle bibliotheque, qu'il vouloit rendre publique avec des fonds pour l'entretien de deux bibliothécaires. On a de lui le *Dictionnaire néologique*, considérablement augmenté depuis par l'abbé des Fontaines. On y reprend, avec raison, beaucoup d'expressions nouvelles, des phrases alambiquées, des tours précieux; mais on a tort, en condamnant les termes inusités, d'en proscrire d'autres, accrédités par l'usage; ou dont l'indigence de la langue françoise autorise l'admission. Une telle délicatesse est bien réfutée par la raisonnable & commode regle d'Horace:

Ego, cur acquirere pauca
Si possum, invideor? cùm lingua Catonis et Enni
Sermonem patrium ditaverit, et nova rerum
Nomina protulerit? Licuit semperque licebit
Signatum præsente nota procudere nomen.

On a encore de Bel, des *Lettres critiques* sur la *Mariamne* de Voltaire. Son *Apologie* de Houdart de la Motte, en 4 lettres, est une satyre sous le masque de l'ironie.

BEL, (Le) ministre de l'ordre de la Trinité, du couvent de Fontainebleau, publia une *Relation du meurtre de Monaldeschi*, poignardé par ordre de Christine, reine de Suede, princesse qui se disoit philosophe. Cet écrit, imprimé avec plusieurs autres pieces curieuses, parut à Cologne en 1664, in-12. Le Bel assista ce malheureux à la mort.

BELAIR, *voyez* SAINT-HIACYNTHE (Thémiseuil).

BELELLI, (Fulgence) religieux Augustin, enseignoit avec réputation au commencement de ce siecle. On a de lui: *Mens Augustini de statu creaturæ rationalis ante peccatum*, Lucerne, 1711, réimprimé depuis à Anvers, in-8°. Quelques théologiens l'ont regardé comme favorable aux dernieres erreurs, parce qu'il nie la possibilité de l'état de pure nature, mais ils se trompent, ce sentiment étant réellement orthodoxe. Parmi ceux même qui sont d'une opinion contraire, la plupart ont cru que cet état n'étoit possible qu'en prenant pour regle la puissance absolue de Dieu, mais non pas sa puissance ordinaire, qui ne contrarie pas, sans de grandes raisons, la nature des choses & une destination fondée sur des attributs constitutifs: or, l'on sent que la dignité & même la nature d'un être spirituel & immortel, capable de la possession de Dieu, & ne pouvant trouver de bonheur qu'en lui, suppose une destination différente de l'état de pure nature. L'auteur se déclare d'ailleurs ou-

vertement contre Baïus & Jansenius. *Quoniàm autem Baïus & Jansenius Augustini mentem tueri & explicare conati sunt, sed infelici labore ; Augustini enim veritatibus varios ipsorum errores miscuêre, &c.*, pag. 199. L'ouvrage est dédié à Mgr. Jacques Caraccioli, nonce de Lucerne.

BELESIS, Chaldéen, le même, selon quelques auteurs, que Nabonassar & Baladan, fut le principal instrument de l'élévation d'Arbaces, roi des Medes, qui lui donna le gouvernement de Babylone l'an 770 avant J. C. Cet homme adroit, après que Sardanapale, roi d'Assyrie, s'étoit brûlé dans son palais avec son or & son argent, obtint la permission d'en emporter les cendres, & enleva par ce moyen les trésors de ce malheureux prince. Mais tous ces détails appartiennent peut-être avec plus de droit à la fable qu'à l'histoire.

BELHOMME, (Dom Humbert) Bénédictin de la congrégation de S. Vannes & de S. Hidulphe, professeur de philosophie & de théologie, ensuite abbé de Moyen-Moutier, naquit à Bar-le-Duc en 1653, & mourut en 1727. Il fit rebâtir son abbaye, l'orna d'une bibliotheque choisie avec goût, & en écrivit l'Histoire en latin, 1 vol. in-4°.

BELIDOR, (Bernard Forest de) des académies des sciences de Paris & de Berlin, se fit connoître de bonne heure par son talent pour les mathématiques. Nommé professeur royal aux écoles d'artillerie de la Fere, il forma des éleves dignes de lui. Son zele lui valut la place de commissaire provincial d'artillerie; mais trop d'empressement pour s'avancer, lui enleva à la fois ces deux postes. Il fit quelques expériences sur la charge des canons, & découvrit, ou crut avoir découvert, qu'au-lieu de 12 liv. de poudre qu'on employoit ordinairement pour chaque coup, on pouvoit n'en mettre que 8, sans diminuer l'effet. Comme le roi gagnoit à cette diminution, Belidor voulut faire sa cour au cardinal de Fleury qui étoit premier ministre, en lui communiquant secrétement sa découverte. Le cardinal accueilloit favorablement tous les projets d'économie : il reçut donc bien celui de Bélidor. Il en parla même au prince de Dombes, grand-maître de l'artillerie. Ce prince fut surpris d'apprendre, qu'un mathématicien qui travailloit sous ses ordres, & qu'il combloit journellement de ses bienfaits, ne se fût point adressé à lui dans cette occasion. Il lui fit connoître dans l'instant son mécontentement, en le dépouillant de ses places, & l'obligea de quitter la Fere. M. de Valiere, lieutenant-général d'artillerie, justifia la conduite du prince de Dombes, par un Mémoire qui fut imprimé à l'imprimerie royale, dans lequel il attaqua le procédé & les expériences de Bélidor. Ce professeur, né sans fortune, se trouva ainsi dépourvu de tout. Le prince de Conti qui connoissoit son mérite, l'emmena avec lui en Italie, & ce voyage lui valut la croix de S. Louis. Cette faveur lui procura quelque considération à la cour. Le maréchal de Belle-Isle se l'atta-

cha, & lorsqu'il fut ministre de la guerre, il le nomma inspecteur de l'artillerie, & lui donna un beau logement à l'arsenal de Paris, où il mourut en 1761, âgé de près de 70 ans. C'étoit un homme extrêmement laborieux, & qui a beaucoup écrit. On lui doit : I. *Sommaire d'un Cours d'Architecture militaire, civile & hydraulique*, 1720, in-12. II. *Nouveau Cours de Mathématiques, à l'usage de l'Artillerie*, 1757, in-8°. III. *La Science des Ingénieurs*, 1749, in-4°. IV. *Le Bombardier François*, 1734, in-4°. V. *Architecture hydraulique*, 1737, in-4°., 4 vol. VI. *Dictionnaire portatif de l'Ingénieur*, 1768, in-8°. VII. *Traité des Fortifications*, 2 vol. in-4°. La plupart de ces ouvrages remplissent leur objet, quoique l'auteur ne fût pas un mathématicien du premier ordre. Son style est clair, mais diffus.

BELISAIRE, général des armées de l'empereur Justinien, termina heureusement la guerre contre Cabades, roi de Perse, par un traité de paix conclu en 531. L'année d'après il conduit l'armée navale destinée à conquérir l'Afrique, emporte Carthage, marche contre Gilimer, usurpateur du trône des Vandales, prend possession de son royaume à Carthage, & se fait servir par les officiers de ce prince. Les Maures le reconnurent; & peu de tems après il défit le reste des Vandales, prit Gilimer, & l'emmena à Constantinople. Ce malheureux prince fut un des ornemens de son triomphe. C'est en lui que finit la monarchie des Vandales ariens. Bélisaire ayant détruit ce royaume en Afrique, fut envoyé par Justinien pour détruire celui des Goths en Italie. Arrivé sur les côtes de Sicile avec sa flotte, il s'empara de Catane, de Syracuse, de Palerme, & de plusieurs autres villes, par force ou par composition. Il courut ensuite à Naples, la prit; de là il marcha vers Rome, & en envoya les clefs à l'empereur. Théodat, roi des Goths, ayant été assassiné, Vitigès son successeur, vint assiéger Rome. Bélisaire le vainquit, l'obligea de se renfermer dans Ravenne, le prit & le mena à Constantinople, après avoir refusé la couronne que les vaincus offroient à leur vainqueur. Tout le peuple de Constantinople avoit son nom dans la bouche, & ses grandes actions dans la mémoire. On le regardoit comme le libérateur de l'empire. Il fut bientôt obligé de quitter cette capitale, pour aller combattre Chosroès I, roi de Perse. Après l'avoir mis en fuite, il retourna en Italie contre Totila, élu roi des Goths, l'empêcha de détruire entiérement Rome, rentra dans la ville & la répara. Il reprit encore les armes dans sa vieillesse contre les Huns, qui avoient fait une irruption dans l'empire en 558. Il les chassa & les fit rentrer dans leur pays. Les grands, jaloux de sa gloire, l'accuserent en 561 auprès de Justinien, d'avoir voulu s'emparer du trône. L'empereur, ombrageux comme tous les vieillards, lui ôta la dignité de patrice, lui retrancha ses gardes, & l'accabla de mauvais traitemens, qui le conduisirent peu après au tombeau. Cet homme digne

d'un meilleur sort, après avoir été long-tems à la tête des affaires & des armées, & rendu des services signalés à sa patrie, fut obligé, suivant les historiens latins, de mendier son pain dans les rues de Constantinople. L'auteur de l'*Histoire mélangée* écrit, que l'année suivante il fut rétabli dans ses dignités; & Cédrene affirme qu'il mourut en paix dans Constantinople. Alciat est de ce sentiment, contre Crinitus, Volaterran, Pontanus, & quelques autres. Quoi qu'il en soit, on montre encore à Constantinople une prison, que l'on appelle la *Tour de Bélisaire*. Cette prison est sur le bord de la mer, en allant du château des Sept-Tours au serrail de Constantinople. Les gens du pays disent, qu'il pendoit un petit sac attaché au bout d'une corde, comme font les prisonniers, pour demander sa vie aux passans, en leur criant : *Date obolum Belisario quem fortuna evexit, invidia oculis privavit.* » Donnez une obole à Bélisaire, que la fortune avoit » élevé si haut, & que la jalousie a privé des yeux ». Ce triste sort fut, selon quelques auteurs, la juste punition de sa complaisance sacrilege pour l'impératrice Théodora qui l'engagea à chasser le pape S. Silvere, pour élever Vigile en sa place. On croit que Bélisaire mourut en 565. On voit encore des médailles de Justinien, recevant Bélisaire triomphant de la guerre contre les Goths : de l'autre côté de la médaille, se trouve l'image de Bélisaire, avec ces mots : *Bélisaire, l'honneur du nom romain* : *BELISARIUS, GLORIA ROMANORUM*. M. Marmontel a donné le nom de ce célebre général à un très froid roman philosophique, digne de servir de pendant aux *Incas*; & dans lequel il y a d'ailleurs des principes d'indifférentisme, qui conduisent au mépris de toute religion.

BELIUS, (Mathias) né à Otsova dans la haute Hongrie, en 1684, fit de bonnes études à Hall, & y apprit les langues savantes. De retour dans sa patrie il fit fleurir les belles-lettres dans plusieurs colleges des Protestans, & s'appliqua avec succès à l'histoire de Hongrie. Nicolas Palfi, vice-roi de ce pays, facilita ses recherches en lui faisant ouvrir diverses archives. Il employa la plus grande partie de sa vie à cette étude, & mourut l'an 1749. Les principaux de ses ouvrages sont : I. *De vetere litteratura Hunno-Scythica Exercitatio*, Leipsick, 1718, in-4°; ouvrage savant. II. *Hungariæ antiquæ & novæ Prodromus*, Nuremberg 1723, in-fol. Il y donne le plan d'un grand ouvrage qu'il préméditoit, & qu'il n'eut pas le loisir de publier. III. *De peregrinatione linguæ Hungaricæ in Europam*. IV. *Adparatus ad Historiam Hungariæ, sive collectio miscella monumentorum ineditorum partim, partim editorum, sed fugientium*, Presbourg; en plusieurs vol. in-fol. 1735-1746. Cette collection d'historiens de Hongrie est ornée de préfaces savantes & bien écrites. V. *Amplissimæ historico-criticæ præfationes in Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuinos*, 3 vol. in-

fol. VI. *Notitia Hungariæ Novæ Historico-Geographica*, Vienne 1735, & années suivantes, 4 vol. in-folio, avec des cartes géographiques; ouvrage vaste & d'une grande exactitude.

BELLARMIN, (Robert) né à Monte-Pulciano en 1542, se fit jésuite à l'âge de 18 ans. Sa Société le chargea d'enseigner la théologie à Louvain. On dit qu'il prêchoit aussi dans cette ville avec tant de succès, que les Protestans venoient d'Angleterre & de Hollande pour l'entendre. Après 7 ans de séjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie. Grégoire XIII le choisit pour faire des leçons de controverse dans le college qu'il venoit de fonder. Sixte V le donna ensuite, en qualité de théologien, au légat qu'il envoya en France l'an 1590. Clément VIII le fit cardinal 9 ans après, & archevêque de Capoue le 21 avril 1602. Paul V, ayant voulu le retenir auprès de lui, Bellarmin se démit de son archevêché, & se dévoua aux affaires de la cour de Rome jusqu'en 1621. Il mourut la même année, au noviciat des Jésuites, où il s'étoit retiré dès le commencement de sa maladie. Grégoire XV alla visiter le cardinal mourant qui lui adressa ces paroles : *Domine non sum dignus, ut intres*, &c. Paroles qui marquent jusqu'à quel point le cardinal Bellarmin portoit son respect pour le Vicaire de J. C. Il n'y a point d'auteur qui ait défendu plus vivement la cause de l'église, & les prérogatives de la cour de Rome. Cependant il n'avoit pas sur le domaine temporel le sentiment ordinaire des Ultramontains de son tems; il rejetoit absolument le domaine direct, mais il soutenoit l'indirect, avec un zele qui lui faisoit envisager comme hérétiques, ceux qui ne l'admettoient pas. Ce savant cardinal a enrichi l'église de plusieurs ouvrages. Le plus répandu est son *Corps de Controverses*. C'est l'arsenal où les théologiens catholiques ont puisé leurs armes contre les hérétiques. De tous les controversistes, il n'en est point qui ait fait autant de peine aux Protestans. La plupart des théologiens de cette communion lui ont répondu. Presque tous ont avoué qu'il proposoit leurs difficultés dans leur force; & quelques-uns, qu'il les détruisoit mieux qu'aucun autre écrivain catholique. Son style n'est ni pur ni élégant; mais il est serré, clair, précis, sans cette sécheresse barbare qui défigure la plupart des scholastiques. S'il étoit venu de notre tems, sa critique eût été plus sûre; il n'auroit point cité d'auteurs apocryphes, & auroit un peu mieux distingué ce qui est véritablement dogme, d'avec ce qui peut être rangé parmi les opinions. La meilleure édition de ses Controverses, étoit celle de Paris, qu'on appelle *des Triadelphes*, en 4 vol. in-fol. avant qu'on eût celle de Prague, 1721, qui est aussi en 4 vol. in-folio. Ses autres ouvrages ont été publiés à Cologne, en 1619, en 3 vol. in-fol. On y trouve son *Commentaire sur les Pseaumes*; ses *Sermons*; un *Traité des Ecrivains Ecclésiastiques*, imprimé séparément en 1663, in 4°; un autre sur

l'*Autorité temporelle du Pape*, contre Barclay, à Rome, en 1610, in-8°; trois livres *Du gémissement de la Colombe*, plein de l'onction, d'une morale persuasive & attendrissante; *De ascensu mentis in Deum*, fruit d'une philosophie solide & profonde: les écrivains les plus illustres de ce siecle, entr'autres M. de Buffon, en ont cité des passages intéressans; un écrit sur les *Obligations des Evêques*, dans lequel il les fait trembler pour leur salut, d'après des passages de S. Chrysostome & de S. Augustin: & une *Grammaire hébraïque*. Il est aussi auteur de quelques hymnes, parmi lesquelles on distingue celle que l'église a adoptée pour la fête de Ste. Magdeleine: *Pater superni luminis*, &c. On a un recueil de ses Lettres in-8°. Nous avons sa *Vie* traduite en françois, de l'italien de Jacques Fuligati, 1625, in-8°, & une en françois, Nanci, 1708, in-4°, par le P. Nicolas Frizon, Jésuite, un peu diffuse, mais écrite d'une maniere intéressante.

BELLAY, (Guillaume du) seigneur de Langey, d'une famille très-illustre, fut envoyé par François I en Piémont, en qualité de gouverneur. Il avoit déjà donné plusieurs preuves de son courage & de sa prudence. C'étoit le premier homme de son tems, pour découvrir ce qui se passoit dans les cours étrangeres. Il mourut à St.-Saphorin, entre Lyon & Roane, en 1543. Il a écrit des Mémoires, 1757, 7 vol. in-12, qui sont une apologie continuelle de François I, & une satyre de l'empereur Charles-Quint. On a encore de Du Bellay, un *Epitome de l'Histoire des Gaules*, imprimé avec ses Opuscules, 155 , in-4°. C'est un des premiers qui révoqua en doute le merveilleux de l'histoire de Jeanne d'Arc. On lui fit cette épitaphe:

Ci-gît Langey, qui de plume et d'épée,
A surmonté Cicéron et Pompée.

Ses freres Jean & Martin du Bellay, lui firent élever un beau mausolée dans l'église cathédrale de S. Julien du Mans.

BELLAY, (Jean du) frere du précédent, fut successivement évêque de plusieurs églises, ensuite de celle de Paris en 1532. L'année d'après, Henri VIII, roi d'Angleterre, faisant craindre un schisme pour une femme coquette; du Bellay, qui lui fut envoyé, obtint de lui qu'il ne romproit pas encore avec Rome, pourvu qu'on lui donnât le tems de se défendre par procureur. Du Bellay partit sur le champ pour demander un délai au pape Clément VII. Il l'obtint sans peine, & envoya un courier au roi d'Angleterre pour avoir sa procuration. Mais ce courier ne revenant pas, Clément VII fulmina l'excommunication contre Henri VIII, & l'interdit sur ses états. Ceux qui ont accusé le pape de précipitation, ne sont guere instruits des circonstances de cette affaire (*voyez* CLÉMENT VII). Du Bellay fut fait cardinal en 1535, par Paul III, successeur de Clément VII. Il remplit ensuite les sieges de Limoges, de Bordeaux & du Mans. Après la mort de François I, du Bellay, persécuté par les Guises,

se retira à Rome, & y mourut évêque d'Ostie en 1560. Les lettres lui durent beaucoup. Il se joignit à Budé, son ami, pour engager François I à fonder le college royal. Rabelais avoit été son médecin. On a de lui quelques Harangues, une Apologie pour François I, des Elégies, des Epigrammes, des Odes recueillies, in-8°, chez Robert Etienne, en 1546.

BELLAY, (Martin du) frere de Guillaume & de Jean, fut, comme ses freres, un grand capitaine, un bon négociateur & un protecteur des lettres. François I l'employa. Il nous reste de lui des *Mémoires historiques*, depuis 1513 jusqu'à l'an 1543, qui sont avec ceux de Guillaume son frere. Quelque plaisir que les curieux trouvent à la lecture de ces Mémoires, ils se plaignent de la longueur des descriptions que l'auteur fait des batailles & des sieges où il s'étoit trouvé. Cet homme, aussi sage qu'habile, mourut au Perche en 1559. Il étoit prince d'Yvetot, par son mariage avec Elisabeth Chenu, propriétaire de cette principauté.

BELLAY, (Joachim du) né vers 1524 à Liré, bourg à 8 lieues d'Angers, accompagna à Rome le cardinal du Bellay, son parent, qui vouloit, dit-on, se démettre, en sa faveur, de l'archevêché de Bordeaux. De retour à Paris, du Bellay fut fait chanoine de la cathédrale. Il mourut en janvier 1559 ou 1560. Ses Poésies françoises, imprimées à Paris en 1561, in 4°, & 1597, in-12, lui firent une réputation. Elles sont ingénieuses & naturelles. Il auroit été à souhaiter que l'auteur eût eu plus d'égard à la décence & aux convenances de son état, & qu'il eût imité les anciens dans ce qu'ils ont de bon & de sensé, & non dans les libertés qu'ils ont prises. Ses Poésies latines, publiées à Paris, 1569, en 2 parties in 4°, sont très-inférieures à ses vers françois. Il y célebre sa maîtresse Viole sous le nom d'Olive, qui est l'anagrame de Viole.

BELLE, (Etienne de la) dessinateur & graveur, naquit à Florence en 1610. Les estampes de Callot, sur lesquelles il se forma, firent connoître son talent. Sa gravure est moins fine, son dessin moins précis; mais sa pointe est légere & délicate. Il mourut à Florence, en 1664, comblé d'honneurs par le grand-duc.

BELLEAU, (Rémi) naquit à Nogent-le-Rotrou, dans le Perche, en 1528. Le marquis d'Elbeuf, général des galeres de France, le chargea de veiller à l'éducation de son fils. Il mourut à Paris en 1577. Ses Pastorales furent estimées par ses contemporains. Ronsard l'appelloit *le Peintre de la nature*. Il fut un des sept poëtes de la *Pléïade Françoise*. Son poëme *De la Nature & de la diversité des Pierres précieuses*, qui passoit alors pour un bon ouvrage, fit dire de lui, à quelqu'un qui aimoit apparemment les mauvaises pointes: *Que ce poëte s'étoit bâti un tombeau de pierres précieuses.* Sa traduction d'Anacréon est bien loin de l'original. Ses œuvres poétiques furent recueillies à Rouen en 1604, 2 vol. in-12.

BELLEFOREST,

BELLEFOREST, (François de) né au village de Sarzan, près de Samaten en Guienne; l'an 1530, mourut à Paris en 1583. Cet écrivain étoit si fécond, qu'on disoit qu'il avoit des moules à faire des livres; mais on ne disoit pas qu'il en eût à en faire de bons. Sa plume lui donna du pain. On a de lui une multitude d'ouvrages, dont plusieurs sont in-fol. I. L'*Histoire des neuf Rois de France qui ont eu le nom de Charles*, in-fol. II. Les *Histoires tragiques*, 1616 & suiv., en 7 vol. in-16. III. Les *Histoires prodigieuses*, à Lyon, 1598, 7 vol. in-16. IV. Les *Annales* ou l'*Histoire générale de France*, Paris, 1600, 2 vol. in-fol. Il y a des choses curieuses; mais le style en est embrouillé, & il faut avoir beaucoup de courage pour chercher une paillette d'or dans ce tas de sable. Belleforest a poussé son Histoire jusqu'en 1574; & Gabriel Chapuis l'a continuée jusqu'en 1590. Cette suite se trouve dans l'édition que nous avons indiquée.

BELLEGARDE, (Roger de St-Lary, seigneur de) fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. On l'envoya étudier à Avignon, où il tua un de ses compagnons d'étude. Le maréchal de Termes, son grand-oncle maternel, le reçut auprès de lui, & l'employa. Il se distingua dans plusieurs batailles. Henri III le fit maréchal de France en 1574, lui donna le marquisat de Saluces, & plus de 30 mille livres de rente, en biens d'église ou en pensions, & l'éleva aux honneurs qui pouvoient flatter un courtisan. Brantome dit qu'on ne l'appelloit à la cour que le *Torrent de la faveur*. Ce fut par le conseil de ce maréchal, vendu au duc de Savoie, que Henri III lui restitua Pignerol, Savillan & la Perouse. Bellegarde ayant perdu sa faveur, se retira en Piémont dans son gouvernement en 1579, avec le projet de s'y rendre indépendant: ce qu'il exécuta en effet, sans que le roi, occupé pour lors d'affaires plus essentielles, plongé d'ailleurs dans la mollesse & les plaisirs, essayât de l'empêcher. Il étoit secrétement soutenu du roi d'Espagne & du duc de Savoie, qui lui fournissoient de l'argent. Il ne jouit pas long-tems de sa nouvelle souveraineté, étant mort à la fin de cette même année; non sans qu'on soupçonnât Catherine de Médicis de l'avoir fait empoisonner. Bellegarde avoit épousé la veuve du maréchal de Termes, son oncle.

BELLEGARDE, (Jean-Baptiste Morvan de) né en 1648, à Pihyriac, dans le diocese de Nantes, se fit jésuite, & le fut pendant 16 ou 17 ans. On prétend que son attachement pour le cartésianisme, dans un tems où il n'étoit pas encore à la mode, l'obligea de sortir de la Société. Depuis, il ne cessa d'enfanter volume sur volume. Il employoit le produit de ses ouvrages à son entretien & à des aumônes. Il mourut dans la communauté des Prêtres de S. François de Sales, en 1734. On a de lui plusieurs traductions des Peres, de S. Jean-Chrysostome, de S. Basile, de S. Grégoire de Na-

zianze, &c. Elles ne sont point en général assez fidelles. Ses Versions des auteurs profanes, d'Ovide & d'autres, sont peu estimées. On a de lui encore divers ouvrages de morale. I. *Réflexions sur ce qui peut plaire & déplaire dans le monde.* II. *Réflexions sur le ridicule.* III. *Modeles de Conversations*, & d'autres écrits moraux, qui forment 14 petits vol. Ils se sentent de la précipitation avec laquelle l'auteur les composoit; cependant l'abbé de Bellegarde avoit de la facilité dans le style, & quelquefois de l'élégance.

BELLE-ISLE, *voyez* FOUCQUET.

BELLENGER, (François) docteur de Sorbonne, naquit dans le diocese de Lisieux, & mourut à Paris en 1749, à 61 ans. Il possédoit plusieurs langues mortes & vivantes. On a de lui : I. Une traduction exacte de *Denys d'Halicarnasse*, 1723, 2 vol. in-4°. II. Une traduction de la *Suite des Vies de Plutarque*, par Rowe. III. Un *Essai de Critique* des ouvrages de Rollin, des traducteurs d'Hérodote, & du *Dictionnaire* de la Martiniere, in-8°, avec une suite. Cet ouvrage, quoiqu'écrit pesamment, est estimé. Il résulte de la premiere partie, que Rollin n'entendoit que foiblement le grec, & qu'il s'approprioit souvent les auteurs François, sans les citer. Les deux autres parties sur les traducteurs d'Hérodote & sur la Martiniere, ne sont ni moins justes, ni moins savantes. Il a laissé en manuscrit une Version françoise d'Herodote, avec des notes pleines d'érudition.

BELLEROPHON, fils de Glaucus, roi d'Ephyre (c'est-à-dire, de Corinthe), tua son frere par mégarde. Stenobée, femme du roi d'Argos, chez qui il se retira après cet accident, devint éperduement amoureuse de lui. Ce jeune prince n'ayant pas voulu s'attendrir, Stenobée s'en vengea, en l'accusant auprès de son mari, d'avoir voulu lui faire violence. Prætus, son époux, envoya le héros accusé à Iobates, roi de Lycie, pere de Stenobée, pour le faire périr. Bellerophon échappa à tous les dangers auxquels on l'exposa, par sa valeur & sa prudence. Il tua la Chimere, monté sur le cheval Pégase, gagna l'amitié d'Iobates par ses belles actions, & épousa sa fille Philonoë. C'est l'histoire de Joseph, défigurée par les imaginations des mithologistes.

BELLIEVRE, famille originaire de Lyon, a produit : I. Un chancelier de France, sous Henri IV, qui avoit servi sous 5 rois, & mort en 1607. II. Un premier président au parlement de Paris, sous Louis XIV, mort en 1657, sans postérité. On lui doit l'établissement de l'hôpital-général de Paris. III. Deux prélats qui aimoient les lettres & les cultivoient, qui furent archevêques de Lyon.

BELLIN, (Gentil) peintre de Venise, fut demandé par Mahomet II à la république. Bellin fit plusieurs tableaux pour cet empereur. On a parlé sur-tout de celui de la Décollation de S. Jean-Baptiste. On a raconté à ce sujet une anecdote qu'on trouve dans presque toutes les Histoires des Peintres ; mais

qu'un auteur célebre a mise, je ne sais sur quelle preuve, au rang des contes improbables; car certainement le fait ne sort pas du caractere de Mahomet. Ce sultan trouva, dit-on, son ouvrage fort beau; il lui parut seulement que les muscles & la peau du cou, séparés de la tête, n'étoient point suivant l'effet de la nature. Il appella tout de suite un esclave auquel il fit couper la tête, pour donner une leçon au peintre. D'autres disent que Bellin empêcha cette barbarie, & qu'il dit au sultan: *Seigneur, dispensez-moi d'imiter la nature en outrageant l'humanité.* On ajoute que Bellin demanda son congé, de peur que sa tête ne servît de leçon un jour à quelque meilleur peintre que lui. Mahomet, que la cruauté n'empêchoit pas d'aimer les arts, lui fit présent d'une couronne d'or de 3000 ducats, & le renvoya avec des lettres de recommandation pour sa république, qui lui donna une pension, & le fit chevalier de S. Marc. Il mourut à Venise en 1501, à 80 ans.

BELLIN, (Jean) frere du précédent, avoit un pinceau plus doux & plus correct que Gentil. Ils travailloient de concert à ces magnifiques tableaux qui sont dans la salle du conseil à Venise. Jean fut un des premiers qui peignit à l'huile. Il publia ce secret, après l'avoir volé à Antoine de Messine, qui le tenoit du célebre Van-Eick. Il mourut en 1512, à 90 ans.

BELLIN, (Nicolas) ingénieur-géographe de la marine, membre de la société royale de Londres, né à Paris en 1703, est mort en 1772. Personne n'a mieux rempli les fonctions de son état. Il a mis au jour sous le nom d'*Hydrographie françoise*, une suite de cartes marines, dont le nombre monte à 80; *Essais géographiques sur les Isles Britanniques*, in-4°. — *Sur la Guiane*, in-4°. *Le petit Atlas maritime*, 4 vol. in-4°. C'étoit un auteur très-laborieux.

BELLING, (Richard) Irlandois, fut pendant les troubles qui agiterent sa patrie, sous le regne de Charles I, un des officiers les plus distingués des catholiques, & se dévoua au service de son souverain. Il fut envoyé à Rome par le conseil des confédérés catholiques, établi à Kilkenni; il y obtint des secours d'argent & revint dans son pays, accompagnant le nonce Rinuccini, archevêque de Fermo. Mais la division s'étant mise parmi les confédérés, & voyant que Cromwel mettoit tout à feu & à sang, Belling fut obligé de se retirer en France, où il vécut jusqu'au rétablissement de Charles II, qui le fit rentrer dans la possession de ses terres. Il mourut à Dublin en 1677. Durant son séjour en France il écrivit sous le nom supposé de *Philopator Irenæus*, *Vindiciarum Catholicorum Hiberniæ, lib.* 2. C'est l'histoire des affaires d'Irlande depuis 1641 jusqu'en 1649. Cet ouvrage ayant été critiqué, il en fit l'*Apologie*, Paris, 1654, in-8°.

BELLINI, (Laurent) né à Florence, mourut dans cette ville en 1703, âgé de 60 ans. Il professa la médecine avec succès. Ses ouvrages ont été imprimés en 2 vol. in-4°, à Venise, 1732. On a encore de lui: *Exer-*

citationes anatomicæ, Leyde, 1726, in-4°. *Opuſcula de motu cordis,&c.*, ibid. 1737, in 4°, fig.

BELLON, *voy.* BELON.

BELLOCQ, (Pierre) né à Paris, valet-de-chambre de Louis XIV, plaiſoit par ſon eſprit, par ſes ſaillies, par ſa phyſionomie. Il étoit ami de Moliere & de Racine. Il écrivit contre la *Satyre des Femmes* de Deſpréaux, mais il ſe réconcilia enſuite avec lui. Ses *Satyres des Petits-Maîtres & des Nouvelliſtes* eurent quelque ſuccès, de même que ſon *Poëme ſur l'Hôtel des Invalides*. Il mourut en 1704, à 59 ans.

BELLOI, (Pierre) avocat-général au parlement de Toulouſe, naquit à Montauban, d'une famille catholique. Son attachement au parti royaliſte dans le tems de la Ligue, le fit accuſer d'être un hérétique & un brouillon. Henri III, dont il ſoutenoit la cauſe dans ſon *Apologie catholique contre les Libelles publiés par les Ligués*, le fit mettre en priſon l'an 1587. Henri IV, plus juſte, le tira du préſidial où il n'étoit que conſeiller, pour lui donner la charge d'avocat-général du parlement. Il laiſſa pluſieurs ouvrages, peu connus aujourd'hui.

BELLOI, (Pierre-Laurent Buyrette du) de l'académie françoiſe, mort en 1775, s'eſt diſtingué dans la carriere dramatique. Le *Siege de Calais*, tragédie qui offre un des événemens les plus frappans de l'hiſtoire de France, produiſit une ſenſation très-vive ſur les bons citoyens, & mérita des récompenſes à l'auteur. Le roi lui fit donner une médaille d'or du poids de 25 louis, & une gratification conſidérable. Les magiſtrats de Calais lui envoyerent des lettres de citoyen dans une boëte d'or; & ſon portrait fut placé à l'hôtel-de-ville parmi ceux de leurs bienfaiteurs. Sa verſification eſt dure & incorrecte, & l'auteur de la *Décadence des Lettres & des Mœurs* en a porté un jugement ſévere. » Les vers de Chapelain & de » Pradon, dit-il, ne ſont rien » au prix de ceux de Belloi; » cependant le malin vieillard » de Ferney lui écrivoit au ſujet » de *Zelmire* : *Vous aimez le* » *ſtyle de Racine, & vous avez* » *vos raiſons pour cela.... vous* » *joignez à la beauté des vers, le* » *mérite de l'action théâtrale.* La » beauté des vers de Du Belloi! » Oh! comme il ſe moquoit! » Je ſuis ſûr que ce bon vieil» lard pouffoit de rire, en » écrivant ſa lettre. Du Belloi » la rapporte avec confiance, » tant l'amour-propre eſt aveu» gle! comme un titre qui l'é» gale à Racine. Pour moi je » ne reviens point de *la beauté* » *des vers* de Du Belloi». Ses autres tragédies, *Titus*, *Zelmire*, *Gabrielle de Vergy*, *Gaſton & Bayard*, *Pierre le Cruel*, réuſſirent moins que le *Siege de Calais*, parce qu'avec les mêmes défauts, elles ſont moins animées par l'enthouſiaſme patriotique qui fit valoir celle-ci. Elles ont d'ailleurs, *Gabrielle de Vergy* ſur-tout (*voyez* FAÏEL), une teinte noire qui n'eſt pas du bon tragique, & qui a fait dire à l'auteur que nous venons de citer : « A quoi la ſcene fran» çoiſe eſt-elle en effet réduite » aujourd'hui? *La terreur & la* » *pitié* en ſont bannies; mais la » ſombre *horreur* y regne. Il

» femble que les poëtes prennent à tâche de dénaturer le » genre tragique. Comme ils » ignorent l'art de remuer les » paffions, de toucher, d'at- » tendrir & d'intéreffer, ils » fe contentent de flétrir le » cœur, de noircir l'imagina- » tion, de forcer les fpectateurs » à détourner les yeux des ob- » jets atroces qu'ils offrent à » leurs regards. On diroit que » les poëtes, à l'envi, fe dif- » putent entr'eux à qui noircira » le plus la fcene. Incapables » d'atteindre à la charmante & » fublime fimplicité de Racine, » ils n'ont que la miférable » reffource de franchir toutes » les regles, de multiplier les » coups de théâtre, d'augmen- » ter la pompe du fpectacle, » de frapper les yeux, de laif- » fer l'efprit vide, & le cœur » dans une angoiffe infuppor- » table. On n'a pas fenti, qu'en » admettant ce genre barbare, » on alloit changer les mœurs » de la nation. Comment les » femmes, dont la douceur eft » le partage, qui treffaillent à » toute émotion, dont les fen- » fations font fi vives & les » nerfs fi délicats, ont-elles » pu s'accoutumer à toutes ces » horreurs tragiques qui ne font » rachetées ni par la beauté » des vers, ni par le charme » du ftyle & la richeffe de l'ex- » preffion, ni par la nobleffe & » l'élévation des penfées? Quel- » ques froides fentences, des » maximes audacieufes & har- » dies en font le feul mérite ». M. Gaillard, de l'académie françoife, a donné une édition de fes Œuvres, en 6 vol. in-8°.

BELLORI, (Jean-Pierre) né à Rome, & mort en 1696, à 80 ans, tourna fes études du côté des antiquités & de la peinture. Ses principaux ouvrages font : I. L'*Explication des Médaillons les plus rares du cabinet du Cardinal Carpegne*, auquel Bellori étoit attaché ; à Rome, 1697, in-4°, en italien. II. *Les Vies des Peintres, Architectes & Sculpteurs modernes* ; à Rome, 1672, in-4°, en italien. Cet ouvrage, que l'auteur n'acheva pas, eft eftimé, quoiqu'il ne foit pas toujours exact, & il eft devenu rare. III. *Defcription des Tableaux peints par Raphaël au Vatican* ; à Rome, 1695, in-fol. en italien; livre curieux & recherché des peintres. IV. L'*Antiche Lucerne fepolcrali*, avec figures, en italien, 1694, in-fol. V. *Gli Antichi Sepolcri*, 1699, in-fol. ou Leyde, 1728, in-fol. Duc-ker a traduit ces deux ouvrages en latin, Leyde, 1702, in-fol. VI. *Veteres Arcus Auguftorum*, Leyde, 1690, in-fol. VII. *Admiranda Romæ antiquæ veftigia*, Rome, 1693, in-fol. VIII. Seconde édition de l'*Hiftoria Augufta d'Angeloni*, Rome, 1685, in-fol. IX. *Fragmenta veftigii veteris Romæ*, 1673, in-fol. X. *La Colonna Antoniniana*, in-fol. XI. *Pitture del Sepolcro de Nafoni*, 1680, in-fol., traduit en latin, Rome, 1738, in-fol. Tous ces ouvrages font recherchés des antiquaires. La reine Chriftine lui confia la garde de fa bibliotheque & de fon cabinet.

BELON, (Pierre) docteur en médecine de la faculté de Paris, naquit vers 1518, dans le Maine. Il voyagea en Judée, en Grece, en Egypte, en Arabie, & publia en 1555, in-4°, une Relation de ce qu'il avoit remarqué de

plus considérable dans ces pays, que Charles l'Ecluse a traduite en bon latin, Anvers, 1589. C'est un itinéraire fort curieux : l'auteur n'y décrit rien qu'il n'ait observé de ses yeux. A la description des lieux, des monumens & des mœurs des peuples, il a ajouté la description des plantes & des animaux. Il composa plusieurs autres ouvrages peu communs, & qui furent recherchés dans le tems, pour leur exactitude, & pour l'érudition dont ils sont remplis. Les principaux en latin sont : I. *De Arboribus coniferis*, Paris, 1553, in-4°, figures. II. *De admiranda veterum Fabricarum Structura.* III. *De Medicato Funere.* En françois. IV. *Histoire des Oiseaux*, 1555, in-fol. V. *Portraits d'Oiseaux*, 1557, in-4°, VI. *Histoire des Poissons*, 1551, in-4°, figures. VII. *De la nature & diversité des Poissons*, 1555, in-8°. Le même en latin, 1553, in-8°, &c. Il préparoit de nouveaux livres, lorsqu'un de ses ennemis l'assassina près de Paris, en 1564. Henri II & Charles IX lui avoient accordé leur estime, & le cardinal de Tournon son amitié.

BELOT, (Jean) de Blois, avocat au conseil-privé de Louis XIV, composa une *Apologie de la Langue Latine*, Paris, 1637, in-8°, dans laquelle il vouloit prouver qu'on ne devoit pas se servir de la françoise dans les ouvrages savans. Cet écrit de 80 pages est dédié à M. Séguier, chancelier de France. Le sentiment de Belot n'est pas à beaucoup près aussi ridicule que Ménage l'a prétendu. L'universalité & l'immutabilité de la langue latine suffisent pour le justifier : d'ailleurs, les anciens ouvrages sur les sciences ne sont pas écrits en françois, & il est évident que la multitude des modeles donnent de la facilité, la richesse, la variété & l'exactitude des expressions. Enfin, les ouvrages savans n'étant pas pour le peuple, il est déraisonnable de les écrire dans des langues populaires ; sur-tout dans des langues mobiles & inconstantes que le caprice change tous les jours, & qui d'un siecle à l'autre ne sont plus intelligibles.

BELSUNCE, (Henri-François-Xavier de) né au château de la Force en Périgord, le 4 décembre 1671, d'abord jésuite, ensuite évêque de Marseille en 1709, signala son zele & sa charité durant la peste qui désola cette ville en 1720 & 1721. Il couroit de rue en rue, pour porter les secours temporels & spirituels à ses ouailles. Ce nouveau Borromée sauva les tristes restes de ses diocésains par cette générosité héroïque. Il fit alors l'admiration de toute l'Europe ; Pope l'a célébré dans son *Essai sur l'Homme* :

Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux
Portoit l'affreuse mort sur ses rapides ailes,
Pourquoi toujours en butte à ses flêches mortelles,
Un prélat s'exposant pour sauver son troupeau,
Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau ?

Le roi l'ayant nommé en 1723, à l'évêché de Laon (duché-pairie), il refusa une église si honorable, pour ne pas abandonner celle

que le sacrifice de sa vie & de ses biens lui avoit rendue chere. Il fut dédommagé de cette dignité, par le privilege de porter en premiere instance à la grand'chambre du parlement de Paris, toutes les causes qui regardoient les bénéfices de son diocese. Le pape l'honora du *pallium*. Il mourut saintement le 4 juin 1755, après avoir fondé à Marseille le college qui porte son nom. On a de lui l'*Antiquité de l'Eglise de Marseille, & la succession des évêques*; Marseille, 1747-1751, 3 vol. in-4°.; des *Instructions pastorales*, & des ouvrages de piété. Mais rien ne le peint mieux que la lettre écrite à l'évêque de Toulouse, le 22 octobre 1720, au plus fort de la peste. Cette lettre contient d'ailleurs des détails curieux sur la morale, les Rigoristes, les Appellans, l'esprit de la foi & de la charité; elle est sur-tout propre à démasquer une secte dont l'hypocrisie a fait tant de mal à l'église. Voyez cette Lettre dans le *Journ. hist. & littér.*, 1 août, 1789, pag. 501.

BELUS, roi d'Assyrie, chassa les Arabes de Babylone, & y fixa le siege de son empire, l'an 1322 avant J. C. Ninus, son fils & son successeur, fit rendre à son pere les honneurs divins. S. Cyrille prétend que Belus lui-même s'étoit fait bâtir des temples, dresser des autels, offrir des sacrifices. Quelques auteurs croient que c'est le Bel ou Baal, dont il est parlé dans l'Ecriture (*voyez* BAAL.) D'autres ont pris Belus pour Nemrod, mais il paroît que celui-ci est fort antérieur.

BEMBO, (Pierre) noble Vénitien, naquit à Venise en 1470, de Bernard Bembo, gouverneur de Ravenne. Son pere ayant été nommé ambassadeur à Florence, fit venir auprès de lui le jeune Bembo, qui y acquit ce style élégant & pur qui caractérise ses ouvrages. Il alla ensuite en Sicile étudier la langue grecque, sous Augustin Lascaris. Il fit son cours de philosophie à Ferrare, sous Nicolas Leoniceno. Ce fut alors que ses Poésies commencerent à se répandre. On admira la douceur de ses vers; mais on le blâma d'y avoir mis la licence qui déshonoroit sa conduite. Il eut trois fils & une fille, d'une femme qui étoit alors sa maitresse. Dès que Léon X fut pape, il le tira de son cabinet pour le faire son secrétaire. Honoré de cette dignité, on le vit bientôt se livrer au tumulte des affaires, qu'il avoit fui jusqu'alors avec tant de soin, & ce genre d'occupation eut de bons effets sur ses mœurs. Après la mort de ce pontife, Bembo se retira à Venise, où il se partagea entre ses livres & les gens-de-lettres. Paul III l'éleva au cardinalat en 1538; Bembo qui ne s'attendoit point à cet honneur, ne l'eût point accepté, si, lorsqu'étant entré dans l'église pour y faire ses dévotions & recommander cette affaire à Dieu, il n'eût pris garde qu'au moment où il s'approchoit de l'autel, le prêtre y lisoit ces paroles de Jesus-Christ: *Pierre suivez-moi*; il crut que le Fils de Dieu lui parloit à lui-même, & ne s'opposa plus au dessein du pape. Il n'étoit pas encore

lié aux ordres sacrés ; car écrivant à un de ses parens, le 24 décembre 1539, *je serai sacré*, dit-il, *à ces fêtes de Noël, & prendrai l'ordre de prêtrise. Admirez le changement que Dieu a eu la bonté de faire en moi.* Le pape lui donna l'évêche d'Eugubio, puis celui de Bergame. Il se conduisit en digne pasteur. Il mourut à Rome en 1547, à 76 ans, & fut enterré à Ste. Marie de la Minerve. Jerôme Quirini son ami, fils de Smerio (*Ismerius*) Quirini, lui fit élever un beau monument à Padoue, dans la célebre église de S. Antoine, sur lequel on lit ces paroles :

Petri cardinalis Bembo *effigiem*
Hieronymus Ismerii filius
In publico poni curavit :
Ut cujus ingenii monumenta
Æterna sunt,
Ejus quoque corporis memoria
Ne a posteritate desideretur

Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages en italien & en latin, en prose & en vers. I. Seize livres de *Lettres*, écrites pour Léon X. La manie qu'avoit le secrétaire de ne parler qu'en phrases de Cicéron, lui fit mettre dans la bouche du pere des chrétiens, des expressions qui n'auroient convenu que dans celle d'un prêtre de Rome idolâtre. Par un pédantisme puéril, il faisoit dire au pape, annonçant sa promotion aux rois & aux princes : *Qu'il avoit été créé pontife par les décrets des dieux immortels.* Il appelloit JESUS-CHRIST un Héros, & la Ste. Vierge une Déesse (DEA LAURETANA). Ce défaut se fait sentir dans tous ses ouvrages ; & c'est sans doute ce singulier attachement aux locutions de l'ancienne Rome, qui a fait imaginer que Bembo n'avoit que du mépris pour les Epîtres de Saint Paul (*voyez* S. PAUL) ; imputation que Bayle lui-même a traitée de conte. II. L'*Histoire de Venise*, en XII livres, Venise, 1551, in-fol., écrite purement en latin. Bembo la commença où Sabellicus l'avoit finie, & la termina à la mort du pape Jules II, c'est-à-dire, depuis l'an 1480 jusqu'à l'an 1513. Paruta la continua jusqu'en 1552. III. Un *Poëme sur la mort de Charles son frere*, plein de sentiment, de douceur & de délicatesse, IV. Des *Harangues*, où l'on trouve de l'élégance, sans élévation. V. *De Guidono Ubaldo Feretrio, deque Elizabetha Gonzaga, Urbini ducibus*, Rome 1548, in-4°. On a recueilli toutes ses Œuvres, tant latines qu'italiennes, à Venise, 1729, en 4 vol. in-fol.

BENADAD I, roi de Syrie, appellé Adad par Josephe, étoit fils de Tabremon & petit-fils d'Hésion. Il envoya du secours à Asa, roi de Juda, contre Baasa, roi d'Israël, au prix des richesses du temple, & contraignit ce dernier à se retirer dans son royaume vers l'an 938 avant J. C., 3. *Reg.* 15.

BENADAD II, roi de Syrie, fils du précédent, régnoit l'an 945 avant J. C. Il fut redouté par les princes voisins. Il tua Achab dans une bataille. Après quelques autres expéditions, le roi de Syrie étant tombé malade, & sachant qu'Elisée étoit à Damas, lui envoya demander par Hazaël, s'il releveroit de sa ma-

ladie? Le prophete prédit à ce dernier qu'il feroit roi, & qu'il feroit de grands maux aux Ifraélites. Hazaël de retour, affura Benadad qu'il guériroit de fa maladie; mais le lendemain il l'étrangla, & fe fit déclarer fouverain.

BENADAD III, fuccéda à Hazaël fon pere, l'an 836 avant J. C. Il fut vaincu trois fois par Joas. Les Syriens de Damas rendirent des honneurs divins à ce roi & à Hazaël fon pere, parce qu'ils avoient orné leurs villes de temples magnifiques.

BENAVIDIO ou BENAVIDIUS, (Marcus Mantua) profeffeur de jurifprudence à Padoue, fa patrie. Il fut fait trois fois chevalier, en 1545 par l'empereur Charles V, en 1561 par Ferdinand I, & en 1564 par Pie IV. Ce jurifconfulte chevalier mourut le 28 mars 1582, à 93 ans. On a de lui: I. *Collectanea fuper Jus Cæfareum*, Venife, 1584, in-folio. II. *Vitæ Virorum illuftrium*, Paris, 1565, in-4°, & d'autres ouvrages qui prouvent beaucoup d'érudition.

BENCE, (Jean) un des premiers prêtres de la congrégation de l'Oratoire de France, de la maifon & fociété de Sorbonne, naquit à Rouen, & mourut à Lyon en 1642, à 74 ans. On a de lui: I. Un *Manuel fur le Nouveau Teftament*, en latin, à Lyon, 1699, en 4 tom. in-12. II. Un ouvrage femblable fur les *Epîtres de S. Paul*, & les *Epitres canoniques*, en latin. L'auteur avoit de la piété & du favoir.

BENCI, (François) jéfuite Italien, difciple de Muret, orateur & poëte, mourut à Rome en 1594, âgé de 52 ans. On a de lui beaucoup d'ouvrages en vers & en profe. Sa latinité eft pure & riche.

BENDLOWES, (Edouard) gentilhomme Anglois fort riche, fe ruina tellement par fes libéralités indifcretes envers des flatteurs & des poëtes, qu'il fut mis en prifon pour dettes, d'où il fortit, & mourut le 15 décembre 1676, à 73 ans. On a de lui: I. *Théophile ou le Sacrifice de l'Amour*, en Anglois, Londres 1652, in-fol. II. *Sphinx theologica, feu mufica templi, ubi difcordia concors*, Cambridge, 1626, in-8°. III. Beaucoup de pieces de poéfie.

BENEDETTE (le) ou BENOIT CASTIGLIONE, peintre, naquit à Gênes en 1616, & mourut à Mantoue en 1670. Il paffa fucceffivement dans les écoles de Pagi, de Ferrari & de Van-Dyck. Le difciple égala fes maîtres. Rome, Naples, Florence, Parme & Venife pofféderent tour-à-tour cet artifte. Le duc de Mantoue le fixa auprès de lui par une forte penfion, & lui entretenoit un caroffe. Benedette réuffiffoit également bien dans l'hiftoire, le portrait & les payfages; mais fon talent particulier & fon goût étoient de repréfenter des paftorales, des marchés, des animaux. Sa touche eft délicate, fon deffin élégant, fon coloris pétillant. Peu de peintres ont mieux entendu que lui le clair-obfcur. Gênes poffede fes principaux tableaux. Le Benedette gravoit auffi: on a de lui plufieurs pieces à l'eau-forte, pleines d'efprit & de goût.

BENEZET, (S.) berger

d'Avilar dans le Vivarais, né en 1165, se dit inspiré de Dieu à l'âge de 12 ans, pour bâtir le pont d'Avignon, dont l'usage devoit être de la plus grande utilité à tout le pays qui est sur les deux rives du Rhône, & prévenir la mort d'une multitude de personnes qui périssoient en voulant le passer : ouvrage d'une difficulté presque surhumaine, vu la rapidité de ce grand fleuve, & qui parut si inexécutable aux Romains, qu'ils prirent le parti de passer le Rhône à Tarascon, par le moyen d'un souterrain creusé sous son lit. Le pont fut achevé dans onze années. Il mourut en 1184, & fut enseveli dans une chapelle pratiquée sur un des éperons du pont qu'il avoit construit. Une grande partie de ce pont étant tombée en 1669, on l'en retira; il fut trouvé sans aucune marque de corruption par le vicaire-général, qui en fit la visite l'année suivante, durant la vacance du siege. Les entrailles étoient parfaitement saines, & la prunelle des yeux avoit encore sa couleur, quoique les barres de fer qui entouroient le cercueil, fussent rongées par l'humidité. En 1674, le corps du Saint s'étant trouvé dans le même état, l'archevêque d'Avignon le transporta solemnellement dans l'Eglise des Célestins. Il fut accompagné dans cette cérémonie par l'évêque d'Orange, & par la plus grande partie de la noblesse du pays. (Voyez dans les Bollandistes, l'histoire de la translation des reliques du Saint; & les remarques du P. Papebroch sur sa Vie). De dix-neuf arches qu'avoit ce fameux pont, il n'en subsiste plus que quatre entieres. Magnus Agricola a écrit sa *Vie*, Aix, 1708, in-12.

BENGORION, *voyez* JOSEPH BEN GORION.

BENI, (Paul) né dans l'isle de Candie vers 1552, & élevé à Gubio, dans le duché d'Urbin, fut choisi par la république de Venise, en 1599, pour professer les belles-lettres dans l'université de Padoue. Il mourut en 1625. Il étoit sorti des Jésuites, parce que ses supérieurs lui refuserent de faire imprimer un Commentaire licencieux sur le *Festin* de Platon. On a de lui : I. Une critique du Dictionnaire de l'académie de la Crusca de Florence, sous le titre d'*Anti-Crusca*, pleine d'impertinences & de verbiage : c'est un vol. in-4°. II. Des *Commentaires sur la Poétique d'Aristote*, sur sa *Rhétorique*, 1625, in-folio. III. Des notes sur les six premiers livres de l'Enéide. IV. — Sur Salluste. V. Deux ouvrages critiques sur l'Arioste & le Tasse, contre l'académie de la Crusca. Il met le premier à côté d'Homere, & le second à côté de Virgile. VI. Une Théologie tirée des écrits de Platon & d'Aristote, Paris, 1624, in-fol. VII. *De Historia*, *lib.* IV, Venise, 1607 & 1611, in-4°, & dans la Collection de ses ouvrages, Venise, 1622, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est peut-être pas aussi méprisable que l'a prétendu Naudé. L'auteur, quoique bilieux & bizarre, est cependant quelquefois judicieux. Les deux premiers livres traitent de la maniere d'écrire l'histoire. Le 3e. de la maniere de la lire; & il donne un détail

des auteurs qu'il faut examiner pour l'histoire grecque & romaine. Le 4e. traite de l'usage de l'histoire pour les autres sciences.

BENJAMIN, douzieme & dernier fils de Jacob, naquit auprès de Bethléem, vers l'an 1738 avant J. C. Lorsque Joseph, devenu ministre de Pharaon, vit ses freres en Egypte, il leur ordonna de lui amener Benjamin. Il fut attendri en le voyant, & lui donna une portion 5 fois plus grande qu'à ses autres freres. Benjamin fut chef de la tribu de son nom, qui fut presqu'entiérement exterminée par les autres, pour venger la violence faite à la femme d'un Lévite, dans la ville de Gabaa. S. Paul étoit de cette tribu : & c'est à lui personnellement que S. Augustin applique ces paroles de la bénédiction & prophétie de Jacob mourant, en faisant allusion à la conversion de ce grand homme, & aux fruits de son apostolat : *Benjamin lupus rapax manè comedet prædam, & vesperè dividet spolia* (Gen. 49).

BENJAMIN, (S.) diacre, fut arrêté par les ordres de Vavarane, fils & successeur d'Isdegerde, roi de Perse, un des plus cruels persécuteurs des chrétiens. Un an après sa détention, l'ambassadeur des Romains qui vint en Perse, demanda son élargissement ; il lui fut accordé, à condition que Benjamin n'instruiroit aucun mage dans la religion chrétienne. L'ambassadeur promit au roi que sa volonté seroit exécutée, dans la persuasion où il étoit que le diacre ne le dédiroit pas. Il se trompa. Benjamin, qui se regardoit comme un ministre de l'Evangile, déclara qu'il ne retiendroit jamais la vérité captive, & qu'il ne s'attireroit point la condamnation de ce lâche serviteur qui avoit enfoui son talent. Il continua donc de répandre, de toutes parts la lumiere de la foi. Le roi en ayant été informé, le fit saisir, & entreprit de l'effrayer par des menaces ; mais Benjamin fut inébranlable, & déconcerta le prince par une question, dont l'application étoit sensible. « Quelle idée, » dit-il, auriez-vous d'un de » vos sujets, qui, renonçant à » la fidélité qu'il vous doit, se » rangeroit du côté de vos en» nemis » ? Le tyran transporté de fureur, après lui avoir fait souffrir des tourmens atroces, le condamna ensuite à être empalé, l'an 424. Le Martyrologe Romain le nomme le 31 mars.

BENJAMIN, naquit à Tudela dans la Navarre, & mourut en 1173. Il parcourut toutes les Synagogues du monde, pour connoître les mœurs & les cérémonies de chacune. Il donna une Relation de ses voyages en hébreu, imprimée à Constantinople en 1543, in-8°. Renaudot regarde cette édition comme la moins fautive, & prétend que les Relations de ce rabbin sont véritables : mais il se trompe grossiérement. La Relation de Benjamin est d'autant plus suspecte, qu'elle fourmille de fautes géographiques, de contes visiblement fabuleux, & de bévues absurdes sur les objets les mieux connus. Ces peuplades de juifs indépendans, qu'il place dans des contrées très-éloignées pour en

éviter la vérification, sont autant de fictions qui tendent à donner le démenti aux prophéties relatives au Messie & à l'état futur des juifs. Nous avons des *Voyages* de Benjamin, les versions latines d'Arias Montanus, Anvers, 1575; & de Constantin l'empereur, Leyde, 1633, in-24. Jean-Philippe Baratier en a publié en 1734 une traduction françoise, en 2 vol. in-8°.

BENIGNE, (S.) apôtre de Bourgogne, fut, dit-on, disciple de S. Polycarpe. Il vint en France sous le regne de Marc-Aurele, & reçut la couronne du martyre à Dijon, par une mort des plus cruelles. Les Martyrologes portent qu'on lui scella les pieds avec du plomb fondu dans une pierre qu'on voyoit encore du tems de S. Grégoire de Tours; qu'en cet état on l'enferma avec des chiens furieux, qu'on le battit sur le cou avec des barres de fer; & qu'enfin on le perça d'un coup de lance.

BENIVIENI, (Jerôme) gentilhomme & poëte Florentin, mort en 1542, à 89 ans, fut un des premiers à abandonner ce goût bas & trivial qui s'étoit emparé de la poésie italienne dans le 15e. siecle, & qui caractérise entr'autres le *Morgante* de Louis Pulci, & le *Ciriffo Calvaneo* de Luc Pulci son frere, pour se rapprocher du style & de la maniere du Dante & de Pétrarque. La plupart de ses Poésies traitent de l'amour divin. On fait beaucoup de cas de sa *Canzone dell'Amor celeste e divino*, où l'on trouve les idées les plus sublimes de la philosophie de Platon sur l'amour. Cet ouvrage fut imprimé à Florence, en 1519, in-8°, avec d'autres Poésies du même auteur. Il y avoit déjà eu une édition de ses Œuvres, Florence, in-folio, 1500, qui est très-rare. On a de lui un autre ouvrage intitulé : *Commento di Hieronymo Benivieni, Cittadino Florentino, sopra a piu sue Canzone e Sonetti de lo Amore, e de la Belleza divina*, &c., imprimé à Florence en 1500, in-folio : édition recherchée des curieux. Benivieni, homme aussi estimable par la pureté de ses mœurs que par ses talens, fut intimement lié avec le célebre Jean Pic de la Mirandole, & voulut être inhumé dans le même tombeau.

BENIZZI, *voyez* S. PHILIPPE BENIZZI.

BENNET, (Henri) comte d'Arlinghton, secrétaire d'état, chevalier, pair du royaume d'Angleterre, & grand-chambellan du roi Charles II, joignit la valeur à la connoissance des affaires. Il se distingua sous Charles I, Charles II, & Jacques II. Ses Lettres à Guillaume Temple ont été traduites en françois, Utrecht, 1701, in-12. Il mourut en 1685, âgé de 67 ans.

BENNET, (Thomas) né à Salisbury en 1673, & mort à Londres en 1728, passe pour un bon théologien & un savant interprete de l'Écriture-Sainte, dans la communion anglicane; mais les savans des autres pays n'en jugent pas de même. On a de lui beaucoup d'écrits de controverse contre les non-Conformistes, les Quakers & les Catholiques. Les principaux sont : I. Un *Traité du Schisme*,

1702, in-8°, & les écrits faits pour la défense de ce traité. II. *Réfutation du Quakérisme*, 1705, in-8°. III. *Histoire abrégée de l'usage public des Formulaires de prieres*, 1708, in-8°. IV. *Discours sur les Prieres publiques ou communes*, imprimé la même année. V. *Les Droits du Clergé de l'Eglise Chrétienne*, Londres, 1711, in-8°. VI. *Essai sur les* XXXIX *Articles arrêtés en 1563, & revus en 1571*, Londres, 1715. VII. *Grammaire hébraïque*, 1726, in-8°.

BENNON, originaire de Suabe & parent de Raoul, roi de Bourgogne, étoit, suivant l'expression du continuateur de Réginon, du nombre des *ordinaires* de l'Eglise de Strasbourg, c'est-à-dire, du nombre des chanoines de la cathédrale. Dégoûté du monde, il quitta son canonicat vers l'an 906, & se retira dans la solitude d'Ensidlen en Suisse. Henri, roi de Germanie, l'en fit sortir, & le plaça sur le siege épiscopal de Metz; mais il n'y resta que deux ans. Des scélérats s'étant saisis de lui en 927, lui creverent les yeux & le mutilerent cruellement. Le concile de Duisbourg excommunia les auteurs de l'attentat. Bennon se retira de nouveau à Ensidlen, où il mourut le 3 août 940. Eberhard l'enterra près de l'oratoire de la Sainte Vierge, construit par S. Meinrad. Bennon est honoré dans quelques églises avec le titre de *Bienheureux :* quelques auteurs lui donnent même la qualité de *Saint;* mais tous s'accordent à lui déférer le titre de *Vénérable*.

BENOIT ou BENOIST, (S.) naquit en 480 au territoire de Nursie, dans le duché de Spolette. Il fut élevé à Rome dès sa plus tendre jeunesse, & s'y distingua par son esprit & sa vertu. A l'âge de 16 ans, il se retira du monde où sa naissance lui promettoit de grands avantages. Une caverne affreuse dans le désert de Sublac, à 40 milles de Rome, fut sa premiere demeure : il y resta caché pendant trois ans. Ses austérités & ses vertus l'ayant rendu célebre, une foule de gens de tout âge se rendit auprès de lui. Il bâtit jusqu'à 12 monasteres. Ses succès exciterent l'envie. Il quitta cette retraite, & vint à Cassin, petite ville sur le penchant d'une haute montagne. Les paysans de ce lieu étoient idolâtres : à la vue de Benoît, ils devinrent chrétiens. Leur temple, consacré à Apollon, fut changé en église. On y vit bientôt s'élever un monastere, devenu le berceau de l'ordre bénédictin. Son nom se répandit dans toute l'Europe. Totila, roi des Goths, passant dans la Campanie, voulut le voir; & pour éprouver s'il avoit le don de prophétie, comme on le disoit, il lui envoya un de ses officiers, nommé Riggon, qu'il avoit fait revêtir de ses habits royaux, & auquel il avoit donné pour l'accompagner trois des principaux seigneurs de sa cour, avec un nombreux cortege. Le Saint qui étoit pour lors assis, ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il lui cria : *Quittez, mon fils, l'habit que vous portez, il n'est pas à vous.* Riggon, saisi de crainte, & confus d'avoir voulu jouer ce grand homme, se jeta à ses pieds, avec tous ceux qui l'ac-

compagnoient. Lorsqu'il fut de retour, il raconta au roi ce qui lui etoit arrivé. Totila vint alors visiter lui-même le serviteur de Dieu. Dès qu'il le vit, il se prosterna par terre, & y resta jusqu'à ce que Benoit l'eût relevé. Il fut bien plus étonné quand le Saint lui parla de la sorte : « Vous faites beaucoup » de mal, & je prévois que » vous en ferez encore davan- » tage. Vous prendrez Rome; » vous passerez la mer, & » regnerez neuf ans : mais vous » mourrez dans la dixieme an- » née, & serez cité au tribunal » du juste Juge, pour lui rendre » compte de toutes vos œu- » vres ». Toutes les parties de cette prédiction furent vérifiées par l'événement. Totila qui en avoit été effrayé, se recommanda aux prieres du Saint, & fut moins cruel. Et lorsque peu de tems après il eut pris la ville de Naples, il traita les prisonniers avec une humanité qu'on ne devoit pas attendre d'un barbare. Benoît mourut un an après, en 543, suivant le P. Mabillon, & quelques années plus tard, suivant d'autres. Sa regle a été adoptée presque par tous les cénobites d'Occident. Sa Vie a été écrite par S. Grégoire le Grand dans le second livre de ses Dialogues. Paul Diacre, moine du Mont-Cassin en a parlé aussi fort amplement dans l'*Histoire des Lombards*. Son ordre a été, sans contredit, un des plus étendus, des plus illustres, des plus riches. Il fut long-tems, dit un écrivain célebre, un asyle ouvert à tous ceux qui vouloient fuir les oppressions du gouvernement Goth & Vandale. Le peu de connoissances qui restoient chez les barbares, fut perpétué dans les cloîtres. Les Bénédictins transcrivirent beaucoup d'auteurs sacrés & profanes. Nous leur devons en partie les plus précieux restes de l'antiquité, ainsi que beaucoup d'inventions modernes. On a reproché à cet ordre célebre ses grandes richesses; mais on ne fait pas attention que c'est en défrichant avec beaucoup de peine des forêts incultes & des terres ingrates, qu'ils se les sont procurées. Telle ville qui est aujourd'hui florissante, n'étoit autrefois qu'un rocher nu, ou un terrein en friche, devenu fertile sous des mains saintes & laborieuses. « De quoi, dit un » critique judicieux & équita- » ble, auroient vécu des trou- » pes de solitaires, s'ils n'a- » voient pas été très-laborieux? » On ne leur donnoit ni des » terres cultivées ni des colons » pour les faire valoir, puis- » qu'ils se plaçoient tous dans » des déserts. Mais les censeurs » de la vie monastique deman- » dent, pourquoi renoncer aux » affaires de la société, pour » aller passer la vie dans la so- » litude? pourquoi?.... Pour se » soustraire au brigandage des » tyrans & des guerriers qui » ravageoient tout, qui ce- » pendant respectoient encore » les moines, dont la vie les » étonnoit & dont les vertus » leur imposoient ». Quant aux richesses qu'ils possedent aujourd'hui, & qui sont le fruit de leur travail & de leur sage & judicieuse économie ; quel usage en font-ils ? On peut bien dire qu'ils ne les ont que pour les répandre : que sobres &

économes pour ce qui les regarde, ils ne sont magnifiques que lorsqu'il s'agit d'orner la maison de Dieu, d'enrichir des bibliotheques, de concourir à des établissemens utiles, de porter des secours aux pauvres & aux affligés. (La justice veut qu'on étende cette observation à tous les religieux qui ont conservé l'esprit de leur état.) L'ordre de S. Benoît a produit une multitude de grands hommes dans tous les genres; sans que pour cela il soit vrai de dire qu'il a eu dans son sein 40 papes, 200 cardinaux, 50 patriarches, 1600 archevêques, 4600 evêques, 4 empereurs, 12 impératrices, 4 reines, & 3600 saints canonisés. Ce détail, puisé dans la Chronique de l'ordre de S. Benoît, ne peut partir que d'un zele outré & mal-adroit. C'est ne savoir pas louer, que d'avoir recours à l'exagération. Dom Bastide, bénedictin de S. Maur, fâché de ce que Mabillon, son confrere, avoit retranché quelques saints dans le grand Recueil des Actes des Saints de l'ordre de S. Benoît, présenta contre lui une requête au chapitre général de 1677; mais ceux qui composoient cette assemblée, n'y eurent aucun égard. *Voyez* CAJETAN (Constantin). Depuis l'an 900, l'ordre de S. Benoît s'est divisé en plusieurs branches. C'est delà que sont sortis les Camaldules, les Cisterciens, les Gilbertins, les Sylvestrins, les moines de Fontevrault. Toutes ces observances ne sont que des réformes de l'ordre de S. Benoît, qui ont ajouté quelques constitutions particulieres à la regle primitive. On compte parmi les Bénédictins plusieurs congrégations, telles que celle de Cluny, de Sainte Justine, de Savigny, de Tiron, de Bursfeld, de Saint Maur, &c.

BENOIT, (S.) abbé d'Aniane, dans le diocese de Montpellier, étoit fils d'Aigulfe, comte de Maguelone. Après avoir servi avec distinction dans la maison & dans les armées de Pepin & de Charlemagne, il s'enferma dans un monastere, dont il devint abbé; il se retira ensuite dans une terre de son patrimoine, où il fonda l'abbaye d'Aniane. Ses réformes & son zele lui firent un nom dans la France. Louis le Débonnaire l'etablit chef & supérieur général de tous les monasteres de son empire. Benoit mourut l'an 821. Il fut, en France & en Allemagne, ce que S. Benoît avoit été en Italie: donnant des leçons & des exemples, labourant & moissonnant avec ses freres. On a de lui *Codex Regularum*, avec une Concorde des regles, qui montre ce que la regle de S. Benoît a de commun avec celles des autres fondateurs. Sa Vie, écrite par Ardon Smaragdus, se trouve à la tête de la *Concorde des Regles* du même S. Benoît, que Dom Hugues Menard fit imprimer avec des notes en 1638, in-4°.

BENOIT BISCOP, (S.) né dans le Northumberland en Angleterre, l'an 628, d'une famille distinguée; après avoir porté les armes, entra dans l'ordre de S. Benoit, & fit son noviciat dans le célebre monastere de Lerins en Provence. De retour dans sa patrie, il travailla avec zele au progrès de la Religion: il y établit le chant

grégorien & toutes les cérémonies romaines, persuadé que la Mere Eglise devoit servir de regle & de modele à toutes les autres. Il mourut en 703, après avoir fait quatre fois le voyage de Rome.

BENOIT I, surnommé *Bonose*, successeur de Jean III dans la chaire de S. Pierre en 574, consola Rome, affligée par deux fléaux, la famine & les Lombards. Il mourut le 30 juillet 578, après avoir tenu le saint-siege 4 ans & deux mois. Pélage II lui succéda.

BENOIT II, (Saint) prêtre de l'église de Rome, pape en 684, après Léon II. Constantin Pogonat respecta tant sa vertu, qu'il permit au clergé d'élire les papes, sans l'intervention de l'exarque ou de l'empereur. Il mourut en 685, n'ayant occupé la chaire pontificale que dix mois & 12 jours.

BENOIT III, Romain, pape malgré lui en 855, après Léon IV, endura sans murmurer les mauvais traitemens de l'anti-pape Anastase. Il mourut en 858. On a de lui deux Lettres, une à Hincmar, archevêque de Rheims; & l'autre aux évêques du royaume de Charles le Chauve, contre Hubert, diacre, accusé de grands crimes. Tous les auteurs du tems en parlent comme d'un homme simple, humble & animé d'une véritable piété. Nicolas I lui succéda. C'est entre Léon IV & Benoît III que d'anciens chroniqueurs & quelques protestans modernes placent la prétendue papesse Jeanne, sous le nom de Jean VIII (*voy.* ce dernier mot & LÉON IV). C'étoit, selon ces bonnes gens, une fille déguisée en garçon, qui étant parvenue à la tiare, s'avisa d'accoucher en habits pontificaux, dans une procession au Colisée de Rome. Cette fable, racontée comme une vérité par 70 auteurs orthodoxes, entre lesquels il y a plusieurs religieux & des saints canonisés, n'est plus aujourd'hui adoptée de personne. Les Calvinistes l'ont opposée long-tems aux Catholiques; mais à présent ils rougissent de la citer. Bayle & Blondel leur ont ôté tous les moyens de la maintenir. Il est démontré que Benoît III succéda immédiatement à Léon IV, & que le siege ne fut vacant que quatre jours. Il est certain encore que du tems de Hugues de Fleury qui florissoit sous le regne de Louis VI, surnommé *le Gros*, mort l'an 1137, la fable de la Papesse n'étoit pas encore inventée; car voici ce qu'il dit des papes qui ont siégé immédiatement après la mort de Louis le Débonnaire, à laquelle il finit sa Chronique, imprimée à Munster en 1638, in-4°.: *In Romana verò Cathedra memorato papæ Gregorio IV, Sergius II successit, & Sergio Leo IV, & Leoni Benedictus III, & Benedicto Nicolaus I.* Il est vrai que quelques manuscrits des *Vies des Papes* d'Anastase le bibliothécaire, qui vivoit avant & après cette époque, & par conséquent plus ancien d'environ 250 ans que Hugues, rapportent cette prétendue histoire; mais si l'on y fait attention, l'interpolation est manifeste: car Anastase, parlant de l'élection de Benoît III, dit expressément qu'elle se fit d'abord après la mort de Léon: *Leo quidem ubi hac*

hac luce subtractus Præsul occubuit; mox omnis clerus istius Romanæ protectæ sedis, universique proceres, cunctusque senatus ac populus congregati sunt.... Divinitus igitur æthereo tunc lumine inflammati, uno consensu, unoque cum conamine Benedictum, pro tantis quibus pollebat sacris operibus, pontificem promulgaverunt eligere. Et dans la Vie de Nicolas I : *Leone scilicet papa defuncto, Benedictus, miræ beatitudinis vir & sacratissimus pontifex, superno protectus auxilio, Romanæ præponitur sedi* (*Anast. Biblioth.*, *Hist. de Vitis Rom. Pont.* édit. du Louvre, 1649, in-fol., p. 200 & 208). Martin le Polonois, qui vivoit plus de 4 siecles après lui, est regardé par la plupart des auteurs, comme le premier qui ait accrédité cette fable; mais on peut assurer qu'elle est encore plus récente que la Chronique de Martin. Nous avons sous les yeux un beau manuscrit en parchemin de cet auteur, écrit de son tems, dans lequel ce passage est ajouté en marge par une main beaucoup plus récente. Fabricius, quoique protestant, insinue (*Bibl. med. & infim. latinit. T. 5, p.* 42) qu'il manque dans les manuscrits les plus anciens.

BENOIT IV, Romain, élevé au pontificat après Jean IX, au mois de décembre 900, sage dans un tems de corruption, & pere des pauvres, mourut au commencement d'octobre 903, après avoir siégé 3 ans & environ 2 mois. Il avoit couronné empereur à Rome Louis III, dit *l'aveugle*, que le cruel Bérenger traita si indignement dans la suite.

BENOIT V, souverain pontife après la mort de Jean XII, en 964, durant le schisme de Léon VIII. Les Romains qui l'avoient élu, & qui avoient promis de le défendre contre l'antipape & l'empereur, furent contraints de l'abandonner à Othon qui le conduisit à Hambourg en Allemagne, où il mourut en 965. Son corps fut ramené à Rome. C'étoit un pontife savant & vertueux, d'une douceur & d'une patience égales à ses malheurs.

BENOIT VI, Romain, fut élevé sur la chaire de S. Pierre en 972, après Jean XIII. Boniface, surnommé *Francon*, cardinal-diacre, le fit étrangler l'an 974 dans la prison où il avoit été enfermé par Crescentius, & se mit en sa place sur le siege pontifical.

BENOIT VII, successeur de Donus II, en 975. Il mourut le 10 juillet 983, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus pastorales, & gouverné sagement l'église dans des tems malheureux.

BENOIT VIII, évêque de Porto, succéda à Sergius IV, en 1012. La tyrannie de l'antipape Grégoire l'obligea d'aller en Allemagne, pour implorer le secours de l'empereur Henri II. Ce prince le fit rentrer à Rome, & vint s'y faire couronner avec Cunegonde son épouse. Le moine Glaber rapporte, que Benoît donna à Henri une pomme d'or enrichie de deux cercles de pierreries croisés, & surmontés d'une croix d'or. La pomme représentoit le monde; la croix, la religion; & les pierreries, les vertus. En 1016, les Sar-

razins venus par mer en Italie, menacerent les domaines du pape. Benoît, à la tête des troupes animées par sa présence & par le desir de défendre l'église, les attaqua & les mit en fuite. Il battit aussi les Grecs qui étoient venus ravager la Pouille. Ce pontife politique & guerrier mourut en 1024, après avoir gouverné l'église environ douze ans. Il tint un concile à Pavie, où il publia VIII décrets. Il a écrit diverses Epîtres qui nous sont presque toutes inconnues, si nous exceptons celles qu'il écrivit en faveur du monastere du Mont-Cassin.

BENOIT IX, successeur de Jean XIX, monta sur le trône pontifical, à l'âge de 12 ans, en 1033. Son pere Albéric, comte de Tusculum, le lui avoit procuré à prix d'or. Le peuple Romain, lassé de ses infamies, le chassa de Rome. Il y rentra quelque tems après. Désespérant de s'y maintenir, il vendit le pontificat comme il l'avoit acheté. Il reprit la tiare pour la 3e. fois; mais au bout de quelques mois, il y renonça pour toujours. Il mourut dans le monastere de la Grotte-Ferrée, en 1054, où il s'étoit retiré pour pleurer ses débauches & ses crimes. Durant ce pontificat scandaleux, l'église jouit de la paix, & le respect que l'univers chrétien portoit au siege de Pierre, ne souffrit aucune atteinte. « Il est remarquable, » dit un historien, que sous » quelques pontifes vicieux, » ou ineptes, il n'y ait eu ni » troubles ni hérésie, & que » l'église ait joui d'une tran- » quillité qu'elle n'eut point » sous les pontifes les plus » sages. Dieu veilloit alors par- » ticuliérement sur son ou- » vrage, & suppléoit en quel- » que sorte aux soins & aux » qualités de celui auquel il » étoit confié ». Autres réfl. art. ALEXANDRE VI, JEAN XII.

BENOIT X, nommé *Jean*, fils de Gui Mincius, & évêque de Velitri, mis sur le siege de Rome, le 30 mars 1058, par une faction puissante, fut chassé quelques mois après par les Romains qui élurent Nicolas II. Il mourut le 18 janvier 1059. Il est communément considéré comme anti-pape : mais puisque son nom est resté dans la liste des pontifes, il faut que l'illégalité de son élection n'ait pas été généralement reconnue; & comme il mourut quelques mois après, & que par là Nicolas II resta dans la paisible & légale possession du siege, rien n'empêche qu'on ne les regarde tous les deux pour vrais papes.

BENOIT XI, (Nicolas Bocasin général de l'ordre des freres Prêcheurs, fils d'un berger, ou selon d'autres, d'un greffier de Trévise, fut fait pape en 1303, après Boniface VIII. Il annulla les bulles de son prédécesseur contre Philippe le Bel, & rétablit les Colonnes. Il fut empoisonné en 1304 par quelques cardinaux mécontens, si l'on en croit les bruits qui coururent alors. Benoît XI étoit sage & modéré. On raconte que sa mere étant venue le voir avec des habits superbes, il ne voulut jamais la recevoir, qu'elle n'eût repris les habits de son premier état. Il a commenté quelques livres de l'E-

criture-Sainte, & a été béatifié en 1733.

BENOIT XII, appellé *Jacques de Nouveau*, surnommé *Fournier*, peut-être parce que, dit-on, son pere étoit boulanger (ce qui paroît néanmoins très-incertain), naquit à Saverdun, au comté de Foix. Il étoit docteur de Paris, cardinal-prêtre du titre de S. Prisque. On l'appelloit *le Cardinal Blanc*, parce qu'il avoit été religieux de Cîteaux, & qu'il en portoit l'habit. Il fut élu unanimement l'an 1334, après Jean XXII. Comme sa naissance n'étoit pas bien illustre, les cardinaux furent tous surpris de ce choix unanime, & le nouveau pape lui-même, autant que les autres : *Vous avez choisi un âne*, leur dit-il. Il étoit profond dans la théologie & la jurisprudence. Il laissa subsister les anathêmes de son prédécesseur contre Louis de Baviere, & excommunia les Fratricelli. Il publia une bulle pour la réforme de l'ordre de Cîteaux, voulant que les abbés ne fussent habillés que de brun & de blanc, & n'eussent point avec eux des *damoiseaux*, c'est-à-dire, de jeunes gentils-hommes qu'ils avoient à leur suite comme les autres seigneurs. Il révoqua toutes les commandes données par ses prédécesseurs, excepte celles des cardinaux & des patriarches, & toutes les expectatives dont Jean XXII avoit surchargé les collateurs des bénéfices. S'il remédia aux maux que l'avidité de Jean XXII avoit causés dans l'église, il ne négligea pas non plus de réparer le scandale qu'avoit occasionné son opinion sur la vision béatifique. Il définit, que *les ames des bienheureux sont dans le Paradis, avant la réunion à leurs corps & le jugement général*, & qu'*elles voient Dieu face à face*. Ce saint pape mourut en 1342 à Avignon, où il jeta les fondemens d'un palais qui subsiste encore. Il pensoit que *les papes devoient être comme Melchisédech, sans connoître leurs parens*. On a de lui quelques ouvrages.

BENOIT XIII, né à Rome en 1649, de la famille illustre des Ursins, prit en 1667 l'habit de S. Dominique à Venise; fut cardinal en 1672, archevêque de Manfrédonia, puis de Césene, ensuite de Bénévent; enfin pape en 1724, le 29 mai. Il assembla un concile à Rome l'année d'après, pour confirmer la bulle *Unigenitus*. On lit dans le Dictionnaire de Ladvocat, qu'*il approuva la doctrine des Thomistes sur la grace & la prédestination*; mais le Bref ne dit autre chose, sinon que l'école des Thomistes se glorifie avec une ardeur louable (*laudabili studio gloriatur*), d'enseigner une doctrine transmise par S. Augustin & S. Thomas, conforme à la parole de Dieu, aux conciles, &c., (*se suam doctrinam ab Augustino & Thomâ accepisse, eam verbo Dei, summorum pontificum & conciliorum decretis & patrum dictis consonam esse*). Benoît mourut le 21 février 1730. Sa mémoire est en bénédiction à Rome, qu'il édifia par ses exemples, & qu'il soulagea par ses bienfaits. Sa bonté pour le peuple parut en toute occasion, & il ne perdit aucun moyen de

diminuer le poids des ſubſides. Sortant un jour de Rome, il apperçut qu'un payſan payoit avec chagrin un droit d'entrée; il voulut ſavoir quel étoit ce droit, & non content d'en exempter le payſan, il le ſupprima tout-à-fait, en avouant *qu'on n'avoit pas tort de s'en plaindre*. Tous ſes décrets ne reſpirent que la religion, la piété & le bon ordre. Sa *Vie* a été écrite par Alexandre Borgia, archevêque de Fermo, en latin, Rome, 1741, in-4°.

BENOIT XIV, naquit à Bologne en 1675, de l'illuſtre famille de Lambertini. Après s'être diſtingué dans ſes études, il fut fait ſucceſſivement chanoine de la baſilique de S. Pierre, conſulteur du ſaint-office, votant de la ſignature de grace; promoteur de la foi, avocat conſiſtorial, ſecrétaire de la congrégation du concile, canoniſte de la ſacrée pénitencerie, archevêque titulaire de Theodoſie en 1724, enfin cardinal en 1728. Clément XII le nomma à l'archevêché de Bologne en 1731. Après la mort de ce pontife en 1740, Lambertini eut 44 voix pour lui, & fut élu pape ſous le nom de Benoît XIV. Chaque année de ſon pontificat a été marquée par quelque bulle pour réformer des abus, ou pour introduire des uſages utiles. Il avoit cultivé les lettres avant de monter ſur le trône pontifical; il les protégea dès qu'il y fut monté. Il fonda des académies à Rome; il envoya des gratifications à celle de Bologne; orna Rome de pluſieurs monumens; honora de ſes lettres divers ſavans, les encouragea, les récompenſa; abolit divers impôts, ſupprima le papier timbré, remit le tabac dans le commerce, & ſe diſtingua par un grand déſintéreſſement. En 1748, il fit déterrer le fameux obéliſque Horaire, dont parle Pline (*Hiſt. nat.*, ch. 9, 10 & 11), qui ſervoit de méridienne pour marquer les ombres du ſoleil à midi, en divers tems de l'année, & par conſéquent les différentes longueurs des jours qui dépendent de la longueur des ombres. Le mauvais état où ſe trouvoit cet obéliſque, ne permit pas de l'élever dans ſa hauteur qui étoit de 67 pieds. Il étoit rompu en 9 endroits. Ces morceaux précieux furent placés dans une cour qui eſt derriere S. Lorenzo in Lucinâ, & ſur le lieu où l'obéliſque avoit été découvert on mit une inſcription qui conſacre la mémoire de cette opération intéreſſante. On y lit entr'autres choſes: *Obeliſcum hyeroglyphicis notis eleganter inſcriptum, ex ſtrato lapide reguliſque ex ære inciſis ad deprehendendas ſolis umbras, dierumque ac noctium magnitudinem, in Campo Martio erectum, ac Soli dicatum, temporis & barbarorum injuriâ confractum jacentemque terrâ, ac ædificiis obrutum, magnâ impenſâ ac artificio eruit, publicoque rei litterariæ bono, propinquum in hortum tranſtulit.* Il mourut en 1758, & eut pour ſucceſſeur Clément XIII. Les ouvrages de Benoît XIV ſont en 16 vol. in-fol. Les 5 premiers ne traitent que de béatification & canoniſation des ſaints. La matiere y eſt épuiſée, & on en a donné un abrégé en françois l'an 1759, in-12. Le 6e. contient les actes des ſaints qu'il a canoniſés. Les

deux tomes suivans renferment des supplémens & des remarques sur les volumes précédens. Le 9e. est un traité du sacrifice de la messe. Le 10e. traite des fêtes instituées en l'honneur de J. C. & de la Ste. Vierge. Le 11e. renferme les instructions & les mandemens qu'il avoit donnés avant que d'être pape. Le 12e. est un traité sur le Synode; c'est le plus répandu des ouvrages de ce pontife, & un des meilleurs livres qu'on ait sur la discipline de l'Eglise, & sur-tout une excellente réfutation des nouveautés entreprises dans ces derniers tems par quelques prélats inquiets ou courtisans. Les 4 derniers sont un recueil de ses brefs & de ses bulles. L'on remarque dans tous ses écrits une vaste érudition, & une profonde connoissance du droit civil & canonique, de l'histoire sacrée & profane. On a encore de lui un *Martyrologe*, & quelques autres ouvrages. A son intronisation, il eut un projet qui ne réussit point; c'étoit de faire signer un corps de doctrine, où, sans parler de Baïus, de Jansenius & de Quesnel, telle vérité seroit prescrite, & telle erreur condamnée. Il croyoit que par ce moyen le jansénisme s'anéantiroit sans résistance; mais il est plus qu'apparent que la secte voyant ses erreurs réprouvées, n'auroit pas été plus docile pour voir épargner les noms de ses fondateurs. Benoît ne tarda pas à en être convaincu par les nouveaux troubles qu'elle excita en France; & dans un bref aux évêques de ce royaume, il décida qu'il falloit refuser les sacremens à quiconque seroit reconnu opposant à la constitution *Unigenitus*. La modération, l'équité, l'esprit de paix ont été l'ame de son gouvernement. Son pontificat fut heureux & généralement respecté. On a cru néanmoins que son humeur accommodante avoit quelquefois trop accordé à la complaisance ou à des considérations passageres, & que la facilité de son caractere l'avoit empêché de se roidir contre des systêmes naissans, dont ses successeurs ont vu mûrir les fruits amers. M. de Caraccioli a donné sa *Vie*, Paris, 1783, 1 vol. in-12; elle est intéressante, mais mal digérée, & contient quelques faits hazardés.

BENOIT, antipape, appellé Pierre de Lune, s'adonna d'abord à la jurisprudence civile & canonique. Il quitta cette étude pour porter les armes, la reprit ensuite, & enseigna le droit dans l'université de Montpellier. Grégoire XI le fit cardinal, & Clément VII, légat en Espagne, sa patrie. Après la mort de ce pontife, les cardinaux d'Avignon élurent Pierre de Lune pour lui succéder, en 1394. Il prit le nom de Benoît XIII. Le cardinal avant son élection avoit promis de se démettre, si on l'exigeoit, pour mettre fin au schisme; mais le pape oublia sa promesse. Il amusa pendant quelque tems Charles VI, le clergé de France, l'université de Paris, & divers princes de l'Europe, & finit par déclarer qu'il n'en vouloit rien faire. Les rois, dont il s'étoit joué, résolurent de l'obliger par force à céder la tiare. Charles VI le fit enfermer dans Avignon. Benoît trouva le moyen

de s'échapper, & se retira à Château-Renard. Cet inflexible Aragonois fut déclaré schismatique aux conciles de Pise & de Constance, & comme tel déposé de la papauté. C'est de lui que Gerson dit, dans le style de son tems, qu'*il n'y avoit que l'éclipse de cette lune fatale, qui pût donner la paix à l'Eglise...* Benoît, anathématisé par les Peres des deux conciles, les anathématisa à son tour. Il se retira dans une petite ville du royaume de Valence, nommée *Peniscola*, & de ce trou il lançoit ses foudres sur toute la terre. Il mourut en 1424, dans son obstination, à l'âge de 90 ans. Il obligea deux cardinaux qui lui restoient, à élire Gilles Mugnos, Aragonois, chanoine de Barcelone, qui se crut pape sous le nom de Clément VIII.

BENOIT, (Jean-Baptiste) célebre mathématicien, natif de Florence, vivoit vers 1490. C'est lui, selon de Thou, qui a rétabli la gnomonique en Europe.

BENOIT, (Guillaume) professeur en droit à Cahors, conseiller au parlement de Bordeaux, ensuite à celui de Toulouse, a laissé un Traité sur les Testamens, 1582, in-fol. Il mourut en 1520.

BENOIT, (Jean) né à Verneuil en 1483, docteur en théologie de la maison de Navarre, mourut curé des SS. Innocens en 1573; il a fait des notes marginales en latin sur la Bible, Paris, 1541, in-fol. On appelle cette Bible *de Benedicti*; elle a été souvent réimprimée. Il a fini les *Scholies* de Jean de Gagny sur les Évangiles & les Actes des Apôtres, 1563, in-8°.

BENOIT, (René) Angevin, doyen de la faculté de théologie de Paris, curé de S. Eustache, confesseur de Marie, reine d'Ecosse, & ensuite professeur de théologie au college de Navarre, fut choisi pour confesseur de Henri-le-Grand, à la conversion duquel il avoit beaucoup contribué. Il fut nommé à l'évêché de Troyes; mais sa traduction de la Bible, publiée en 1566, in-fol. & 1568, 2 vol. in-4°, lui fit refuser les bulles par le pape. Cette version fut supprimée par la Sorbonne en 1567, & condamnée par Grégoire XIII en 1575. Elle avoit bien de la ressemblance avec celle de Geneve, sur-tout dans les notes. Le docteur refusa quelque tems d'acquiescer à sa condamnation. Il y souscrivit enfin en 1598. Sa mort arriva dix ans après à Paris, le 10 mars 1608. On a de lui plusieurs autres ouvrages; des Sermons, des Catéchismes, des livres de piété, &c.

BENOIT, (Elie) ministre réformé, né à Paris l'an 1640, & réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut pasteur de l'église de Delft, & mourut en 1728. On a de lui plusieurs écrits estimés des Protestans: I. *Histoire & Apologie de la retraite des Pasteurs*, 1688, in-12. Cette retraite avoit effectivement besoin d'apologie; car il est singulier que les ministres aient été les premiers à se mettre en sûreté, au-lieu de consoler & d'encourager leur troupeau. Plus de 600 prirent la fuite au moment que l'édit parut. L'ouvrage de Benoît n'a point justifié une lâcheté propre à persuader que les ministres eux-mêmes ne tenoient point

sincérement à la secte, à laquelle ils attachoient les autres. II. *Histoire de l'Edit de Nantes*, en 5 vol. in-4°, Delft, 1693, pleine d'exagérations, de calomnies, & de ces fausses tournures que l'esprit de parti ne manque pas de donner aux relations qu'il inspire. III. *Mélanges de remarques critiques, historiques, &c.*, sur deux Dissertations de Toland, 1712, in-8°. Benoît, obligé de quitter sa patrie, ne fut pas plus heureux en Hollande. Comme il accordoit son amitié sans jugement & sans choix, il eut de prétendus amis qui abuserent de sa facilité. Sa femme lui donna aussi beaucoup d'occupation, suivant ce qu'il en dit dans ses Mémoires manuscrits : *Vitiis omnibus quæ conjugi pacem amanti gravia esse possunt, implicita : avara, procax, jurgiosa, inconstans & varia ; indefessâ contradicendi libidine, per annos quadraginta septem miserum conjugem omnibus diris affecit.*

BENOIT, (Pierre) savant Maronite, naquit à Gusta, ville de Phénicie, en 1663, d'une famille noble. Dès l'âge de 9 ans il fut envoyé à Rome dans le college des Maronites, où, pendant 13 années consécutives, il s'appliqua avec les plus grands succès aux belles-lettres, aux langues orientales & à la théologie. Il retourna ensuite dans son pays, d'où il fut envoyé à Rome par les Maronites d'Antioche, en qualité de député de leur église. Cosme III, grand-duc de Toscane, l'appella à Florence, le combla de ses graces, & lui donna la place de professeur d'hébreu à Pise. A l'âge de 44 ans, Benoît se fit jésuite. Au sortir du noviciat, Clément XI le mit au nombre de ceux à qui il avoit confié le soin de corriger les livres sacrés écrits en grec. Il mourut en 1742, âgé de près de 80 ans, regretté par les savans, par ses confreres & par ses amis. On a de lui les 2 premiers vol. de l'édition de S. Ephrem, continuée & achevée par le savant Assemanni. Le cardinal Quirini qui lui devoit la connoissance des langues orientales, & une partie de son érudition, l'avoit engagé à entreprendre cet ouvrage.

BENOIT GENTIEN, Bénédictin de S. Denis, parut avec éclat au concile de Constance, & passe pour être l'auteur d'une *Histoire* anonyme de Charles VI, roi de France.

BENOIT DE TOUL, *voyez* PICARD BENOIT.

BENSERADE, (Isaac de) naquit en 1612, à Lions, petite ville de la haute Normandie. Il n'avoit que 8 ans lorsque l'évêque qui lui donnoit la confirmation, lui demanda s'il ne vouloit pas changer son nom hébreu d'Isaac, pour un nom chrétien? — *De tout mon cœur*, répondit cet enfant, *pourvu que je ne perde rien au change.* Le prélat charmé de cette saillie, dit : *Il faut le lui laisser, il le rendra illustre.* Le cardinal de Richelieu, dont il se disoit parent, lui donna une pension de 600 liv. au sortir de ses études, qu'il perdit après la mort du ministre, par un mauvais bon mot. Le cardinal Mazarin lui en fit une de 2000 livres, & lui donna ensuite plusieurs autres pensions sur des bénéfices. On croit qu'elles montoient à plus de 12,000 liv. ; revenu qui cer-

rainement ne fut jamais destiné à payer des vers galans. Benserade plaisoit beaucoup à la cour par sa conversation, assaisonnée d'une plaisanterie fine, & qui flattoit ceux même sur lesquels il l'exerçoit. Il excella sur-tout dans les vers des ballets qu'il fit pour la cour, avant que l'opéra fût à la mode. Il avoit un talent particulier pour ces pieces galantes. Il faisoit entrer dans le rôle des personnages de l'antiquité, ou de la fable, des peintures vives & piquantes du caractere, des inclinations & des aventures de ceux qui les représentoient. Toute la cour fut partagée, en 1651, sur le sonnet de Job, par Benserade, & sur celui d'Uranie, par Voiture. Il y eut deux partis, les *Jobelins* & les *Uranins*. Le prince de Conti fut à la tête du premier; & sa sœur Mlle. de Longueville, pour l'autre. Ces deux sonnets firent beaucoup de bruit alors, & sans cela on n'en parleroit pas à présent. Au commencement de l'inclination de Louis XIV pour la Valliere, cette demoiselle chargea Benserade d'écrire pour elle à son amant. Il mit aussi en rondeaux les Métamorphoses d'Ovide : travail qui ne lui fit honneur que parce qu'il fut entrepris par ordre du roi & pour l'usage de M. le Dauphin. Les ordres des princes peuvent inspirer du zele, mais ne donnent pas les talens. Cet ouvrage en est la preuve. Rien ne fut négligé pour le décorer de tout le luxe typographique. Il fut imprimé au Louvre sur le plus beau papier, & orné de figures magnifiques. Tant de soins ne purent le garantir de l'épigramme. Chapelle répondit à l'auteur qui lui avoit envoyé un exemplaire, par un rondeau qu'il finit ainsi :

De ces rondeaux, un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
Mais quant à moi, je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractere,
Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
A La Fontaine.

Benserade passa les dernieres années de sa vie dans des exercices de piété : son seul amusement étoit d'orner & de cultiver son jardin. Il mourut d'une saignée, parce que le chirurgien lui piqua l'artere, en 1691, âgé de 78 ans. Il étoit de l'académie françoise depuis 1674. Boileau disoit à ses amis, que son goût pour les pointes ne l'abandonna pas même dans ses derniers momens. Quelques heures avant sa mort, son médecin lui ayant ordonné une poule bouillie; *Pourquoi du bouilli*, répondit-il, *puisque je suis frit?* « Benserade, dit un critique moderne, « pour » avoir eu pendant sa vie, » une réputation au-dessus de » son mérite, ce poëte est au- » jourd'hui beaucoup moins es- » timé qu'il ne vaut. La posté- » rité devient toujours sévere » à l'égard des auteurs, dont les » contemporains ont été trop » légérement enthousiastes. On » ne peut refuser à Benserade » une facilité singuliere pour » composer des vers sur toutes » sortes de sujets ». Ses Poésies ont été recueillies en 2 vol. in-12, 1697.

BENSON, (Georges) docteur Presbytérien, né à Gréat-Salkeld dans la province de Cumberland, en 1699, mourut en 1763, après avoir beaucoup écrit contre les philosophistes. On a de lui en anglois : I. Des *Commentaires sur les Epîtres de S. Paul.* II. Des *Sermons.* III. La *Vie de Jesus-Christ.* IV. *La Religion Chrétienne conforme à la raison*, 2 vol. in-8°. V. *L'Etablissement du Christianisme*, 1735, 2 vol. in-4°.

BENTIVOGLIO, (Annibal) se rendit maître de Bologne, où il commanda jusques vers l'an 1445, qu'il fut assassiné dans l'église de S. Jean par les Cannetules & les Gisteri, qui l'avoient nommé parrain d'une fille de leur maison, après une feinte réconciliation. Jean BENTIVOGLIO son fils, lui succéda & se maintint par une cruelle politique. Il fit mourir plusieurs des Malvezzi, & chassa les Marescotti, parce que les uns & les autres tâchoient de lui ravir le gouvernement. A cela près, il fut un des plus grands hommes de son tems, bon soldat, sage capitaine, intrépide dans le péril, & l'ami du monde le plus fidele. Il fit une ligue avec le pape Sixte IV, & avec Hercule, duc de Ferrare, contre les Vénitiens; battit Jerôme Riario, & ensuite s'opposa généreusement à César Borgia, duc de Valentinois, fils du pape Alexandre VI. Vers l'année 1506, le pape Jules II étant venu à Bologne, en chassa Jean Bentivoglio, & toute sa famille. On y massacra quelques uns de ses enfans, on pilla ses biens, sa maison même fut démolie par le peuple, & tout cela s'exécuta barbarement, contre la parole qu'on lui avoit donnée. Il se ritira à Milan, d'autres disent à Bussetto, dans le Parmesan, où il mourut en 1508, âgé de près de 70 ans.

BENTIVOGLIO, (Hercule) né vers 1507 à Bologne, d'une illustre famille long-tems souveraine de cette ville, & neveu par sa mere d'Alphonse I, duc de Ferrare, occupa non-seulement un des premiers rangs parmi les poëtes Italiens du 16e. siecle; mais fut un des cavaliers les plus accomplis de son tems. Il excelloit dans tous les exercices du corps, la musique & les instrumens. Le duc de Ferrare l'employa en plusieurs négociations importantes, dans lesquelles ses talens ne brillerent pas moins que dans la poésie. Il mourut à Venise en 1573, âgé d'environ 66 ans. Ses Poésies, imprimées plusieurs fois, furent recueillies à Paris, en 1719, in-12. On y trouve des Satyres, des Sonnets, des Comédies, &c.

BENTIVOGLIO, (Gui) né à Ferrare en 1579, de la même famille que le précédent, nonce en Flandre & en France, fut fait cardinal par Paul V en 1621. De retour à Rome, Louis XIII le chargea de veiller aux intérêts de sa couronne, sous le titre de protecteur des affaires de France auprès du saint-siege. Sa probité, sa douceur, sa vertu l'auroient fait pape, après Urbain VIII son ami, s'il n'étoit mort pendant la tenue du conclave, le 7 septembre 1644. On a de lui : I. *Histoire des Guerres de Flandre*, en italien, 3 vol. in-12, Cologne, 1635-36-40, & à Paris, de l'imprimerie royale. Les Protestans sont d'ac-

cord avec les Catholiques, que cette histoire est une des meilleures qu'on ait écrites sur cet objet. M. l'abbé Loiseau, chanoine d'Orléans, en a donné une traduction avec des changemens & des notes, où l'esprit national déroge quelquefois à l'impartialité de l'auteur italien, 4 vol, in-12, Paris, 1770. II. Ses *Mémoires*, traduits par l'abbé de Vayrac, Paris, 1713 & 1722, 2 vol. in-12. Ils contiennent les principaux événemens arrivés pendant sa nonciature aux Pays-Bas & en France. III. *Lettres* traduites par Veneroni, in-12, Paris, 16-2 & 1751; elles sont estimées. IV. *Relatione de gli Ugonoti di Francia*, qui se trouve dans la collection de ses Œuvres, Paris, 1645, in-fol. Peu de modernes ont mieux mérité d'être comparés aux historiens de l'antiquité que Bentivoglio. Son style est aisé, naturel & pur. Ses réflexions marquent une connoissance profonde de la politique & du cœur humain. Il peint avec vérité & avec feu. « Bentivoglio, dit son traducteur, « a fait éclater les talens de l'homme de » lettres & de l'homme d'état. » C'est à ces deux titres qu'il » a illustré son siecle. Ils sont » d'autant plus incontestables, » que l'un & l'autre sont évi» demment consignés dans ses » écrits. On peut prendre une » juste idée de l'étude qu'il » avoit faite, & des connois» sances qu'il avoit acquises des » regles de l'histoire & des » meilleurs historiens de l'an» tiquité, sur les traces des» quels il a marché avec tant » de gloire, par le jugement » qu'il porte de l'Histoire du » jésuite Strada, son contem» porain & son ami ».

BENTLEY, (Richard) né dans le comté d'Yorck en 1662, fut bibliothécaire du roi en 1693, après le savant Justel, & en 1700, directeur du college de la Trinité à Cambridge. Il mourut en 1742, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. Des Sermons contre les incrédules, traduits en plusieurs langues. Bentley fut le premier qui eut les 50 liv. sterlings, que Boyle légua par son testament au théologien qui, dans huit sermons prononcés dans le cours d'une année, défendroit la religion naturelle & révélée. II. Une excellente Réfutation, sous le nom supposé de *Philéleuthere* de Leipsig, du trop fameux Discours de Collins sur la liberté de penser. On a traduit ce bon ouvrage sous le titre peu convenable de *fripponnerie laïque*, 1738, in-8°. III. Plusieurs savantes éditions d'auteurs grecs & latins, qu'il a enrichies de notes.

BENTZERADT, (Charles-Henri) né dans le Luxembourg, se fit Cistercien à Orval, à l'âge de 21 ans. Il en fut abbé pendant 39, & signala le tems de son gouvernement par le rétablissement de l'austere régularité que D. Bernard de Montgaillard, appellé communément *le Petit Feuillant*, y avoit introduite. Il mourut en 1707.

BENYOWSKI, (Maurice-Auguste, comte de) né en 1741 en Hongrie, d'une famille Polonoise, embrassa le parti des armes, suivit la confédération Polonoise contre la Russie en 1768, fut fait prisonnier, & relegué à Kamtschatka. Ayant

trouvé moyen de s'évader, il visita divers pays, & périt le 23 mai 1786, dans l'isle de Madagascar, où il travailloit à former un établissement au nom de la cour de France. Les *Voyages & Mémoires* publiés sous son nom à Paris en 1791, 2 vol. in-8°., ne sont à beaucoup d'égards qu'un roman, où il est difficile de distinguer les faits réels de ce qui est purement le fruit de l'imagination.

BENZELIUS, (Eric) docteur en théologie, archevêque d'Upsal, & sous-chancelier de l'université, mourut en 1709, à 67 ans. Il étoit né d'une famille fort obscure. Il dut sa fortune à ses talens & à son mérite. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture-Sainte, l'histoire ecclésiastique & la théologie : le plus considérable est une traduction suédoise de la Bible, Stockholm, 1703, in-fol. C'est dommage que l'hérésie de Luther se fasse remarquer dans tout cela.

BEOLCO, (Ange) surnommé *Ruzantes*, naquit à Padoue, & mourut en 1542. Il étudia de bonne heure l'air, le geste, & le langage des villageois, & en prit tout ce qu'il y avoit de naïf, de plaisant & de grotesque. C'étoit le Vadé des Italiens. Ses *Farces rustiques*, quoiqu'écrites d'un style bas & populaire, plaisent aux gens d'esprit, par la vérité avec laquelle les campagnards y sont représentés, & par les bons mots piquans dont elles sont assaisonnées. Il aima mieux être le premier dans ce genre, que le second dans un genre plus élevé. Ses principales pieces sont : La *Vaccaria*, l'*Anconitana*, la *Moschetta*, la *Fiorina*, la *Piovana*, &c. Elles furent imprimées avec d'autres Poésies du même genre en 1584, in-12, sous le titre : *Tutte le Opere del famosissimo Ruzantes.*

BERAUD, (Laurent) jésuite, né à Lyon le 5 mars 1702, mort dans la même ville le 26 juin 1777, professeur des mathématiques à Avignon, est auteur de diverses dissertations estimées. I. *Dissertation sur la cause de l'augmentation des poids que certaines matieres acquierent dans leur calcination*, 1747, 1 vol. in-4°. II. — *Sur le rapport qui se trouve entre la cause des effets de l'aiman & celle des phénomenes de l'électricité*, 1748, 1 vol. in-4°. III. — Sur cette question : *Les animaux & les métaux ne deviennent-ils électriques que par communication ?* Piece qui a remporté le prix à Angers, 1749. Le P. Beraud réunissoit aux talens les plus variés, à la science la plus profonde, au mérite rare de développer & d'exprimer avec clarté les idées les plus abstraites, la simplicité du cœur & la modestie de l'esprit.

BERAULD, (Nicolas) *Beraldus*, natif d'Orléans, se distingua dans les premieres années du 16e. siecle, en l'université de Paris, par sa connoissance des belles-lettres & des mathématiques. Il fut précepteur de l'amiral de Coligni & de ses deux freres. Il ne vécut pas beaucoup au-delà de 1539. Il ne pouvoit donc être en 1571 principal du college de Montargis, comme l'ont dit quelques lexicographes : cette place étoit alors occupée par François Berauld son fils, qui se fit calviniste. On a de Nicolas Berauld une édition des

Œuvres de Guillaume, *évêque de Paris*, 1516, in-fol.; une de l'*Histoire naturelle de Pline*, & d'autres ouvrages. Sa vertu & ses talens lui concilierent l'amitié & l'estime d'Erasme, & de plusieurs autres personnages illustres.

BERAULT, (Josias) avocat au parlement de Rouen, se distingua par son savoir, sous le regne de Henri III. On a de lui un Commentaire fort estimé sur la Coutume de Normandie. La 5e. édition en 1650, & la 6e. donnée en 1660, in-fol., sont les meilleures. Les libraires de Rouen ont réuni, en 1684, les Commentaires de Berault, de Godefroi & d'Aviron, en 2 vol. in-fol.

BERCHEM, *voyez* BERGHEM.

BERCHOIRE ou BERCHEUR ou BERTHEUR, (Pierre) *Berchorius* ou *Berthorius*, Bénédictin de saint Pierre-du-Chemin, village à 3 lieues de Poitiers, fut prieur de S. Eloi à Paris, & mourut en 1362. C'est lui qui fit, par ordre du roi Jean, la traduction françoise de Tite-Live, Paris 1486, in-fol., dont il y a un beau manuscrit en Sorbonne. Il est encore auteur du *Réductoire moral*; du *Répertoire*, ou Dictionnaire moral de la Bible, Deventer, 1477, in-fol. & Cologne, 1650: ouvrages assez mal exécutés. Il a composé le *Répertoire* dans une tour où il avoit été mis à cause de ses sentimens peu orthodoxes. On dit que cette rigueur le corrigea.

BERENGER I, fils d'Ebérard, duc de Frioul, & de Gisle, fille de l'empereur Louis, dit *le Débonnaire*, qui vivoit dans le 9e. siecle, étoit un prince ambitieux, cruel & emporté. Vers l'an 893 il se fit déclarer roi d'Italie, contre Gui, duc de Spolette, qui le défit dans deux batailles rangées. Bérenger implora le secours de l'empereur Arnould qui passa en Italie, où il soumit plusieurs villes en 894 & 896. En 898, les Italiens se souleverent contre Bérenger, que son orgueil & sa cruauté rendoient insupportable. Ils appellerent Louis Bozon, roi d'Arles & de Bourgogne, qui s'étant engagé témérairement dans le pays ennemi, se vit surpris par Bérenger, auquel il demanda par grace de lui permettre de retourner en son pays. L'année suivante, Bozon repassa les Alpes, à la tête d'une puissante armée, à laquelle tout céda; il s'avança jusques à Rome, où il se fit couronner empereur, & régna quatre ou cinq ans avec assez de bonheur: mais Bérenger le surprit à Vérone, & lui fit crever les yeux l'an 904; après quoi Bérenger se fit couronner empereur par le pape Jean IX la même année, & par le pape Jean X en 915. L'année d'après, il joignit ses troupes à celles de ce pape & des autres princes, & défit les Sarrazins qui faisoient de grands désordres en Italie. Mais aveuglé par ses succès, il irrita contre lui les grands, qui appellerent Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Bérenger, quoique surpris, ne négligea pas le soin de sa défense, & fit venir à son secours les Hongrois qui ravageoient alors l'Allemagne, & qui l'avoient

remplie de carnage & d'incendies ; ils ne commirent pas moins d'excès en Italie, & Bérenger qui les y avoit attirés, y devint plus odieux que ces barbares mêmes. Tout le monde s'y ligua contre lui, il perdit une bataille le 28 juin de de l'an 922, près de Plaisance, contre Rodolphe. Il ne lui resta plus que Vérone où il s'enferma, & où il fut assassiné en l'an 924, par la trahison de Flambert. Il ne laissa qu'une fille unique, Gisle ou Gislette, mere de Bérenger II, dit *le Jeune*.

BERENGER II, dit *le Jeune*, fils d'Albert, marquis d'Ivrée, & de Gisle, fille de Bérenger I, se souleva vers l'an 939 contre Hugues, roi d'Italie & d'Arles ; mais il fut obligé de se sauver en Allemagne, vers l'empereur Othon, auquel il alla demander du secours. Depuis, étant revenu dans le tems que les Italiens avoient abandonné Hugues en 945, il se rendit maître d'une partie de l'Italie, & prit le titre de roi en 950, après la mort de Lothaire, fils du même Hugues. Le dessein de se maintenir lui avoit fait envoyer l'historien Lultprand à Constantin VIII, empereur des Grecs; mais ce fut inutilement. Il exerça une tyrannie si violente sur ses sujets, qu'ils furent contraints d'appeller Othon à leur secours. Adelaïs, veuve de Lothaire, que Bérenger vouloit obliger d'épouser son fils Adelberg, fut encore un motif du voyage de l'empereur Othon en Italie. Il y prit l'an 964 Bérenger, qu'il envoya en Allemagne; & ce prince y mourut deux ans après à Bamberg, ville de Franconie.

BERENGER, archidiacre d'Angers, trésorier & écolâtre de S. Martin de Tours, sa patrie, fut condamné dans un concile de Rome en 1050. Il renouvelloit les erreurs de Jean Scot, surnommé Erigene, & soutenues ensuite, plusieurs siecles après, par les Sacramentaires, quoiqu'avec moins d'égarement que plusieurs d'entr'eux, & en s'éloignant moins de la doctrine de l'Eglise. « Il » enseigna, dit l'abbé Pluquet (*Dict. des Hérésies*, art. *Bérenger*) « que le pain & le vin » ne se changeoient point au » corps & au sang de Jesus-» Christ ; mais il n'attaqua » point la présence réelle. Il » connoissoit que l'Ecriture & » la Tradition ne permettoient » pas de douter que l'Eucha-» ristie ne contînt vraiment » & réellement le corps & le » sang de J. C., & qu'elle ne » fût même son vrai corps. » Mais il croyoit que le Verbe » s'unissoit au pain & au vin, » & que c'étoit par cette union » qu'ils devenoient le corps & » le sang de J. C., sans chan-» ger leur nature ou leur es-» sence physique, & sans cesser » d'être du pain & du » vin ». Cette hérésie avoit déja bien des fauteurs, parmi lesquels on comptoit Brunon, évêque d'Angers. Henri I, roi de France, se joignit au pape, & fit condamner l'hérésiarque dans un concile, où ce prince assista lui-même, avec les plus considérables du clergé & de la noblesse. Le roi en qualité d'abbé de S. Martin de Tours, donna ordre de ne point payer

à Bérenger les revenus du canonicat qu'il possédoit dans cette église. Bérenger se rétracta au concile de Tours en 1054; mais après le concile, il dogmatisa comme auparavant. Nicolas II assembla à Rome, en 1059, un concile de 113 évêques; Bérenger y souscrivit une nouvelle abjuration, & une profession de foi dressée par le cardinal Humbert, dans laquelle il reconnoissoit, *que le pain & le vin, après la consécration, étoient le vrai corps & le vrai sang de J. C.* Il brûla ses écrits, & le livre de Jean Scot; mais à peine fut-il hors du concile, qu'il écrivit contre sa formule de foi, & accabla d'injures le cardinal qui l'avoit rédigée. Il ne laissa pas de condamner encore ses erreurs au concile de Rouen, en 1063; & en 1075 à celui de Poitiers, où il manqua d'être tué. Grégoire VII le cita à Rome en 1078, à un concile qu'il célébroit alors: il y prononça encore sa rétractation. Deux ans après, il renonça de nouveau à ses erreurs dans un concile célébré à Bordeaux: il mourut en 1088, dans son opinion, suivant les uns; & dans le repentir, suivant les autres. Nous avons de lui plusieurs ouvrages relatifs à ces disputes. Tels sont une Lettre à Ascelin, une autre à Richard, trois Professions de foi, & une partie de son Traité contre la seconde profession de foi qu'on l'avoit obligé de faire, dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne, & dans les Œuvres de Lanfranc. Bérenger vilipendoit les Peres, parce qu'il les trouvoit contraires à sa doctrine, & qu'ils avoient établi clairement & unanimement ce qu'il lui prenoit la fantaisie de nier. La maniere dont Mosheim (*Hist. Ecclés. du 10e. siecle*) a parlé de Bérenger, montre à quel point un homme, d'ailleurs instruit, peut porter l'aveuglement systématique. Il dit que Bérenger étoit renommé pour son savoir & pour la sainteté exemplaire de ses mœurs; il n'a pas cru pouvoir se dispenser de donner quelques grains d'encens à un hérétique. Mais le savoir de Bérenger est fort mal prouvé par ce qui reste de ses écrits, & sa sainteté encore plus mal par trois parjures consécutifs.

BERENGER, (Pierre) Poitevin, disciple d'Abailard, publia une Apologie violente pour son maître, contre Saint Bernard qui l'avoit fait condamner. Elle se trouve avec les Œuvres d'Abailard; l'on y remarque le zele inconsidéré d'un disciple séduit, plutôt que le langage de la vérité & de la raison.

BERENICE, *voyez* CALLIPATIRA, femme célebre d'Athenes.

BERENICE, fille de Ptolomée *Philadelphe*, & d'Arsinoé, épousa son frere Ptolomée *Evergetes*, 246 ans avant Jesus-Christ. La même année, ce roi étant sur le point de faire la guerre à Séleucus, roi de Syrie, Bérénice, pour obtenir que son mari retournât bientôt victorieux, voua sa chevelure à Vénus. A son retour, elle coupa ses cheveux, & les offrit dans un temple; mais comme on ne les y trouva pas le lendemain, un mathématicien, nommé *Conon*,

assura qu'ils avoient été enlevés au ciel, & mis entre les astres. Effectivement, ils occupent encore aujourd'hui une place dans le ciel astronomique, sous le nom de *Coma Berenices*. Catulle les a célébrés par un poëme.

BERENICE, autre fille de Ptolomée *Philadelphe*, fut mariée par son pere à Antiochus *le Dieu*, roi de Syrie, 257 ans avant J. C. Ce dernier avoit alors une autre femme, nommée *Laodice*, & il en avoit eu Séleucus, dit *Callinicus*, & Antiochus qu'on surnomma l'*Epervier*. Sept ou huit ans après, l'an 246 avant J. C., Antiochus rappella Laodice, laquelle craignant l'esprit volage de ce prince, l'empoisonna, & fit assiéger Bérénice qui s'étoit retirée avec son fils, dans l'asyle de Daphné, au faubourg d'Antioche. Ptolomée Evergetes, son frere, se mit en campagne pour la secourir; mais avant son arrivée, le fils de Bérénice tomba entre les mains de Cénée, émissaire de Laodice, & fut massacré. Sa mere monta sur un chariot, poursuivit l'assassin, le tua d'un coup de pierre, & se renferma dans Antioche, où elle fut prise & étranglée.

BERENICE, fille de Ptolomée Auletes fit étrangler son mari Séleucus, pour épouser Archelaüs, qui fut tué dans un combat. Ptolomée rétabli sur son trône, d'où ses sujets l'avoient chassé, la punit de mort l'an 55 avant J. C.

BERENICE de Chio, l'une des femmes de Mithridate Eupator. Ce prince vaincu par Lucullus, craignant que le vainqueur ne prît un château où ses femmes étoient retirées, & ne les violât, leur envoya un ennuque pour les faire mourir. Bérénice donna à sa mere une partie du poison que l'eunuque lui offroit, & en ayant pris trop peu pour mourir assez tôt, ce barbare l'étrangla l'an 71 avant J. C. « Cette horrible » action de Mithridate, dit un » historien, passeroit encore aujourd'hui, chez les Orientaux, » pour un trait héroïque; chez » nous, ce n'est qu'une abomination, le fruit horrible de » trois passions réunies, la lubricité, la jalousie & la cruauté».

BERENICE, fille de Costobare & de Salomé, sœur d'Hérode le Grand, épousa Aristobule, fils de ce prince. Elle vécut mal avec lui, & contribua à sa mort par ses plaintes & par ses intrigues. Elle se maria à Theudion, oncle d'Antipater, fils d'Hérode, après la mort duquel elle alla à Rome. Antonia, femme de Drusus, lui témoigna beaucoup d'amitié. Bérénice mourut quelque tems après. Son fils du premier lit, Agrippa, fit un voyage à Rome, l'an 36 de J. C., où il reçut de grands services d'Antonia.

BERENICE, fille d'Agrippa l'ancien, & sœur aînée d'Agrippa le jeune, rois des Juifs, fut mariée à Hérode son oncle, à qui Claude donna le royaume de Chalcide; c'est elle dont il est parlé au chapitre 25 des Actes des Apôtres, qui vit Paul dans les fers & entendit la défense de ce grand homme. Elle demeura quelque tems veuve après la mort d'Hérode; mais pour étouffer le bruit très-

bien fondé qu'elle avoit un commerce inceſtueux avec ſon frere, elle épouſa Polémon, roi de Cilicie, après l'avoir engagé à ſe faire circoncire. Elle le quitta enſuite pour ſon ancien amant. C'eſt elle qui conſeilla aux Juifs de ſe ſoumettre aux Romains; mais n'ayant pu rien gagner ſur ce peuple indocile, elle ſe rangea du côté de Titus, & s'en fit aimer. On dit que cet empereur qui, malgré tout le bien qu'on en dit, avoit les paſſions très-violentes, voulut l'épouſer, & la faire déclarer impératrice; mais que la crainte des murmures du peuple Romain l'obligea de la renvoyer, malgré lui & malgré elle, dès les premiers jours de ſon empire. Cette ſéparation de deux amans paſſionnés a été miſe ſur le théatre françois, par Corneille & Racine, à la priere d'une princeſſe qui ſe repaiſſoit trop volontiers d'aventures amoureuſes & romaneſques.

BERENICIUS, homme inconnu, qui parut en Hollande l'an 1670. On crut que c'étoit quelque religieux apoſtat. Il gagnoit ſa vie à ramonner des cheminées & à aiguiſer des couteaux. Il mourut dans un marais, étouffé par un excès de vin. Ses talens, ſi l'on en croit quelques hiſtoriens, étoient extraordinaires. Il verſifioit avec une telle facilité, qu'il récitoit ſoudain en aſſez bons vers, ce qu'on lui diſoit en proſe. On l'a vû traduire du flamand, en vers grecs ou latins, les gazettes, en ſe tenant debout ſur un pied. C'étoit une eſpece d'improviſateur. Et d'après tout ce que l'on en raconte, on eſt porté à croire qu'il y a autant de charlatanerie d'un côté que d'exagération & de crédulité de l'autre. On lui attribue la Satyre ou Poëme héroïco-burleſque, intitulé *Georgarchoniomachia.*

BERETIN, (Pierre) né à Cortone dans la Toſcane, en 1596, montra d'abord peu de talent pour la peinture; mais ſes diſpoſitions s'étant développées tout-à-coup, il étonna ceux de ſes compagnons qui s'étoient moqués de lui. Rome, Florence le poſſédèrent ſucceſſivement. Alexandre VII le créa chevalier de l'éperon d'or. Le grand-duc Ferdinand II lui donna auſſi pluſieurs marques de ſon eſtime. Un jour ce prince admirant un enfant qu'il avoit peint pleurant, il ne fit que donner un coup de pinceau, & il parut rire; puis avec une autre touche, il le remit dans ſon premier état: *Prince*, lui dit Beretin, *vous voyez avec quelle facilité les enfans pleurent & rient.* Il mourut de la goutte en 1669. Son commerce étoit aimable, ſes mœurs pures, ſon naturel doux, ſon cœur ſenſible à l'amitié. Son génie étoit vaſte, & demandoit de grands ſujets à traiter. Il mettoit une grace ſinguliere dans ſes airs de tête, du brillant & de la fraîcheur dans ſon coloris, de la nobleſſe dans ſes idées; mais ſon deſſin étoit peu correct, ſes draperies peu régulieres, & ſes figures quelquefois lourdes. Beretin, connu auſſi ſous le nom de *Pierre de Cortone*, ne réuſſit pas moins dans l'architecture.

BERGAME, *voyez* FORESTI.

BERGERAC, *voyez* CYRANO.

BERGHEM, (Nicolas) peintre, excellent paysagiste, né à Amsterdam en 1624, montra dès son enfance les plus grandes dispositions pour la peinture. Le château de Benthem, où il demeura long-tems, lui offroit des vues agréables & variées, qu'il dessina d'après nature. Ses tableaux sont remarquables par la richesse & la variété de ses dessins, par un coloris plein de graces & de vérité. Le roi de France en possede deux. Ce peintre mourut en 1683. La douceur & la timidité formoient son caractere, & l'avarice celui de sa femme. C'étoit à la fois une harpie & une mégere. Elle s'emparoit de son argent, & le laissoit à peine respirer; elle étoit dans une chambre au-dessous de son attelier, pour frapper au plancher toutes les fois qu'elle s'imaginoit que son mari alloit s'endormir. Le seul plaisir de Berghem étoit de peindre. Il disoit en badinant que *l'argent étoit inutile à qui sait s'occuper.*

BERGIER, (Nicolas) naquit à Rheims en 1557. Il fut professeur dans l'université de cette ville. Il s'adonna ensuite au barreau, & s'y fit un nom. Les habitans de Rheims l'envoyèrent souvent à Paris, en qualité de député, pour les affaires de leur ville. Le président de Bellievre lui procura une pension de 200 écus, & un brevet d'historiographe. Il mourut en 1623. On a de lui : I. Les *Antiquités de Rheims*, 1635, in-4°. II. L'*Histoire des grands chemins de l'Empire Romain*, traduite en plusieurs langues, & réimprimée à Bruxelles, en 2 vol. in-4°, 1729. Elle réunit tout ce qu'on pouvoit dire de plus curieux sur cette matiere. Les savans l'estiment beaucoup & avec raison. On trouve cet ouvrage en latin dans le 10e. vol. des Antiquités Romaines de Grævius.

BERGIER, *voyez* GEOFFROI (Etienne-François).

BERGIER, (Nicolas-Silvestre, docteur en théologie, curé de Flange-Bouche, diocese de Besançon, chanoine de la métropole de Paris, né à Darnay en Lorraine, le 31 décembre 1718, s'est fait connoître par un grand nombre d'écrits utiles & savans. Après avoir préludé dans la carriere des lettres par quelques ouvrages légers, & remporté deux fois le prix d'éloquence à l'académie de Besançon, il s'élança dans un champ plus vaste, & fit bientôt servir sa plume à un objet plus noble & plus glorieux, celui de défendre la Religion chrétienne contre les attaques multipliées des incrédules, qui plus acharnés que jamais à sa destruction, se flattoient déjà d'asseoir l'impiété sur ses ruines. *Le Déisme réfuté par lui-même*, imprimé en 1765, fut le premier ouvrage que Bergier publia en sa faveur. Il y attaque particuliérement J. J. Rousseau; il l'attaque avec ses propres armes & ne lui oppose pour l'ordinaire que ses propres sentimens, établis dans quelqu'autre endroit de ses ouvrages. C'est là qu'il manie heureusement la comparaison de l'aveugle-né, pour expliquer le rapport de notre raison avec la nature & les ouvrages de Dieu;

qu'il prouve la néceſſité & l'exiſtence de la révélation, la voie dont Dieu veut ſe ſervir pour nous la faire connoître; qu'il combat la tolérance, & juſtifie pleinement la Religion des maux qu'on lui attribue; qu'il démontre l'inutilité & les faux principes du nouveau plan d'éducation, tracé dans l'*Emile*, allie le Chriſtianiſme avec la politique, réfute enfin d'une maniere victorieuſe l'Apologie de Rouſſeau contre le Mandement de l'archevêque de Paris, &c. Cet ouvrage fut bientôt ſuivi d'un autre. La *Certitude des preuves du Chriſtianiſme* parut en 1767. L'auteur l'oppoſa à l'*Examen critique des apologiſtes de la Religion Chrétienne* : ouvrage inſidieux, long-tems connu en manuſcrit, & qui avoit fourni les matériaux à un grand nombre de livres impies, avant que Freret le mît au jour. L'abbé Bergier dévoile la paſſion & la mauvaiſe foi de cet incrédule, que le maſque de la modération pouvoit déguiſer, & ſans s'étonner de ce groupe énorme de raiſonnemens ſpécieux, il les attaque en détail, fait voir l'illuſion de chacun en particulier, & renverſe ainſi l'édifice entier. Il donna en 1769 ſon *Apologie de la Religion Chrétienne* : ouvrage plus étendu que les deux précédens; mais où l'on trouve la même préciſion, la même clarté, la même modération. L'auteur y combat Boulanger, auteur du *Deſpotiſme Oriental*, de l'*Antiquité dévoilée*, & du *Chriſtianiſme dévoilé*. La *Suite* de cette *Apologie ou Réfutation des principaux articles du Dictionnaire philoſophique* préſente une préciſion, une énergie, un laconiſme admirable. L'abbé Bergier en revenant pluſieurs fois aux mêmes objets où ſes adverſaires qui ſe répetent ſans ceſſe, le rappellent, paroît toujours armé de nouvelles raiſons & de nouvelles autorités; & quoiqu'il ſatisfaſſe toujours, il ne s'épuiſe jamais, & oppoſe à la monotonie des philoſophes une fécondité & une variété qui forment un contraſte peu avantageux au génie ou plutôt à la cauſe de ces meſſieurs. Le *Syſtême de la Nature* faiſoit beaucoup de ravages. Bergier lui oppoſa en 1771 ſon *Examen du Matérialiſme*. C'eſt dans cet ouvrage que le célebre apologiſte de la Religion fait l'anatomie de la monſtrueuſe production qu'il réfute avec une exactitude qui tient du ſcrupule, mais qui le met à l'abri du reproche que quelques philoſophes avoient oſé faire à d'autres, d'avoir paſſé ſous ſilence des objections eſſencielles. Dans le premier volume il détruit le matérialiſme, & dans le ſecond il juſtifie la Religion, & traite de la Divinité, des preuves de ſon exiſtence, de ſes attributs, de la maniere dont elle influe ſur le bonheur des hommes, &c. Dans ſa *Réponſe aux conſeils raiſonnables* qu'il donna en 1772, il réfute quelques ſophiſmes & ſarcaſmes de Voltaire. En 1780 parut ſon *Traité hiſtorique & dogmatique*, &c. : ouvrage plein de choſes, riche en obſervations de tous les genres; hiſtoire, phyſique, géographie, politique, morale, philoſophie, érudition ſacrée, tout ſe réunit ſous la plume du ſavant, éloquent & judicieux auteur, pour

faire un tableau ſimple par ſon objet principal, quoiqu'infiniment composé par la diverſité de ſes rapports & la multitude des parties qui concourent à former ce précieux enſemble. En 1788 & ſuiv., il publia ſon *Encyclopédie méthodique. Théologie*, où l'on retrouve en général la vaſte érudition, la logique rigoureuſe, le ſtyle coulant, rapide, aiſé de ſes autres productions; mais çà & là, ainſi que dans l'ouvrage précédent, un peu trop d'indulgence ou de complaiſance envers les gens d'une ſecte qui ne dédaignoit point ſes talens, une eſpece d'égards pour des erreurs accréditées & de compoſition avec quelques préjugés dominans. » Je crois quelquefois, a dit » un critique, entendre la Re- » ligion qu'il a ſi ſavamment » défendue, lui dire avec un » ton de tendreſſe & de plainte: » *Tu quoque, Brute*»! Des hommes reſpectables ont témoigné leurs regrets ſur ſon aſſociation à une tourbe d'écrivailleurs, que le chef lui-même appelloit *une race déteſtable de travailleurs, qui ne ſachant rien, & qui ſe piquant de ſavoir tout, chercherent à ſe diſtinguer par une univerſalité déſeſpérante, ſe jetterent ſur tout, brouillerent tout, gâterent tout, mettant leur énorme faucille dans la moiſſon des autres.* Il eſt certain que cette aſſociation a infiniment contribué à répandre un ouvrage pernicieux, vaſte magaſin d'erreurs de tous les genres; dont les lecteurs chrétiens avoient la plus grande averſion, & qui depuis qu'il fut décoré du nom d'un auteur ſi ſage & ſi religieux, trouva place dans les bibliotheques les plus ſcrupuleuſement compoſées. Mais cette démarche imprudente où ſon zele peut lui avoir fait illuſion, n'empêchera pas qu'il ne ſoit conſidéré à juſte titre, pour un des plus zélés apologiſtes modernes du Chriſtianiſme. Ce qui diſtingue particuliérement l'abbé Bergier, ce qui fait le caractere excluſif de ſes ouvrages parmi les apologies de la Religion, c'eſt une logique d'une préciſion & d'une vigueur étonnantes, qui ſe montrant dans une ſeule & même matiere ſous des formes abſolument différentes, attaque le ſophiſme en tant de manieres à la fois, le frappe ſi rudement ſur les endroits où ſa réſiſtance paroiſſoit la mieux aſſurée, que la victoire ſe décide toujours par cette lumiere pleine & brillante qui ne laiſſe ſubſiſter aucun nuage de l'erreur. Je ne ſais s'il eſt poſſible d'avoir plus de connoiſſances en tant de genres divers, mais particuliérement dans l'hiſtoire, la théologie, la critique, & ſur-tout dans cette immenſité de brochures & de compilations de toutes les eſpeces, que les Encelades de ce ſiecle ont entaſſées comme des monts pour abattre, ſi ce triſte exploit pouvoit être l'ouvrage des mortels, le trône de l'Eternel. Perſonne ne connoît & ne confond mieux les ruſes & les détours de ces eſprits faux & tortueux, ces petits artifices que le menſonge emploie avec un art qui lui eſt honteuſement propre, ces fruits odieux de la mauvaiſe foi, ces tours de malice noire, cette impiété maligne, comme parle l'Ecriture, qui dirige les attaques de l'en-

nemi contre le Lieu-Saint. (*Quanta malignatus eſt inimicus in Sancto!* Pſal. 73). Tout cela s'évanouit comme une fumée devant les regards de l'éternelle & invincible vérité, préſentée avec ſes traits naturels par cet homme de zele & de génie (*Ad nihilum deductus eſt in conſpectu ejus malignus.* Pſ. 14). C'eſt ſur-tout dans ce genre d'argument qu'on appelle *rétorſion*, que M. Bergier excelle, c'eſt par lui ordinairement qu'il conſomme ſon triomphe. A peine a-t-il repouſſé les attaques des adverſaires du Chriſtianiſme, qu'il les attaque lui-même avec leurs propres armes, tournées contre eux avec une célérité & une adreſſe qui étonne le lecteur, qui mettant, pour ainſi dire, la Religion hors de l'arene, y place le philoſophiſme & l'accable de mille traits. Nous ne parlerons pas de ſon Traité ſur l'*Origine des Dieux du Paganiſme*, ouvrage où l'on ne trouve ni ſa logique, ni la marche judicieuſe de ſa vaſte érudition : il le répudia en quelque ſorte lui-même par l'éloge qu'il fait pluſieurs fois de l'*Hiſtoire des Tems fabuleux*, dont le réſultat lui étoit tout-à-fait contraire. « Il étoit, dit l'abbé » Barruel, du petit nombre de » ceux qui pouvoient le juger; » mais je puis aſſurer que je » n'ai point vu d'admirateur » plus ſincere & plus éclairé » de cette eſtimable production de M. du Rocher, que » l'abbé Bergier lui-même : il » la louoit, la préconiſoit partout, & diſoit hautement *que* » *le ſyſtême de la fable expliquée* » *par l'hiſtoire, étoit mieux* » *prouvé que le ſien, & méritoit la préférence à tout* » *égard* » (*).

BERGLER, (Etienne) ſavant du 18e. ſiecle, mena une vie aſſez errante à Leipſick, à Amſterdam, à Hambourg, & fut preſque toujours aux gages des libraires. Une traduction qu'il fit du Traité des Offices du célebre Maurocordato, deſpote de Moldavie & de Valachie, lui concilia la bienveillance de ce prince. Il quitta Leipſick pour ſe rendre à ſa cour; mais ayant trouvé le deſpote mort, il paſſa en Turquie, où il vécut & mourut miſérablement, après avoir abjuré la religion chrétienne. C'étoit un homme verſé dans les langues grecque & latine; mais d'un caractere dur, peu ſociable & inquiet. Il fournit pluſieurs articles aux Journaux de Leipſick; mais il eſt principalement connu par des Verſions & par des Commentaires, dont les uns ont été publiés ſous ſon nom, & les autres ſont anonymes. Nous ne poſ-

(*) Quel témoignage et quelle nouvelle preuve en faveur de l'immortelle et unique *Histoire des Tems fabuleux!* Cela n'empêche pas que M. Court de Gebellin ne fût enthousiasmé de l'ouvrage de M. Bergier, et ne regardât en toute pitié celui de M. Guerin du Rocher : parce que l'empirique docteur, mort au baquet de Mesmer, étoit aveuglé par un creux système de son invention, qu'il croyoit pouvoir étayer de quelques idées de M. Bergier; tandis que M. Bergier, ne cherchant que la vérité, étoit aussi charmé de la trouver chez un autre que chez lui-même.

fédons que fes Notes fur Ariftophane, inférées dans l'*Ariftophanis Comediæ undecim, græcè & latinè*, in-4°., à Leyde, 1760. C'eft à M. Burmann qu'on doit cette édition.

BERGMAN, (Torbern) chevalier de l'ordre-royal de Vafa, profeffeur de chymie à Upfal, membre de l'académie des fciences de la même ville, affocié à celles de Paris, de Londres, de Berlin, de Stockholm, &c., né en 1735 à Catharineberg en Weftrogothie, fe diftingua d'abord comme phyficien & naturalifte, & fut difciple de Linné. La chaire de chymie & de minéralogie que rempliffoit Wallerius, fe trouvant vacante par fa retraite, Bergman fe mit au nombre des concurrens, & fans avoir jufqu'alors annoncé aucun travail en chymie, il publia un *Mémoire fur la préparation de l'Alun*, qui fut vivement attaqué dans les Journaux, & Wallerius lui-même le critiqua. Le prince Guftave, aujourd'hui roi de Suede, fon protecteur, parvint à le faire approuver par un comité de l'univerfité d'Upfal. Ce *Mémoire* fut fuivi d'un grand nombre d'autres, où l'auteur traite fouvent des matieres utiles, mais où il s'abandonne auffi à des hypothefes & des plans de création, dans lefquels il n'eft pas plus heureux, que les confians fpéculateurs qui ont couru la même carriere. Le principal de fes ouvrages eft fa *Sciagraphia mineralis*, qui a été traduite en françois, in-8°. Il mourut à Upfal en 1776. L'univerfité a rendu à fa mémoire les honneurs les plus diftingués, & l'académie de Stockholm lui a confacré une médaille.

BERIGARD, (Claude) né à Moulins en 1578, enfeigna la philofophie avec réputation à Pife & à Padoue, où il mourut en 1663, à 85 ans. On a de lui: I. *Circulus Pifanus*, imprimé en 1641 à Florence, in-4°.: ouvrage qui l'a fait accufer de pyrrhonifme & de matérialifme avec affez de fondement. II. *Dubitationes in Dialogum Galilæi pro Terræ immobilitate*, 1632, in-4°. Le vrai nom de ce philofophe eft Claude Guillemet de Beauregard.

BERING, (Vitus) profeffeur en poéfie à Copenhague, & hiftoriographe du roi, vers le milieu du dernier fiecle, a laiffé un grand nombre de Poéfies latines dans tous les genres. On a recueilli plufieurs de fes pieces dans le tome II des *Délices des Poètes Danois*.

BERKEN ou BERQUEM, (Louis) natif de Bruges, étoit encore jeune, lorfqu'il trouva l'art de tailler les diamans vers l'an 1476. S'étant apperçu que le diamant frotté contre un autre, l'entamoit, il trouva moyen d'en réduire en poudre, & avec cette poudre il parvint à polir les autres; mais cet art eft bien perfectionné depuis.

BERKENHEAD, (Jean) Anglois, eft auteur du *Cabinet de la Cour*, qui commença en janvier 1642, lorfque la cour étoit retirée à Oxford pendant les troubles. Ce Journal affaifonné de plaifanteries & de beaucoup d'efprit, occafionna des défagrémens à fon auteur; quand le parti des parlemens l'eut emporté, il fut mis en prifon, d'où il fortit, lorfque

la tranquillité fut rétablie, pour être député au parlement. Il mourut le 4 décembre 1679.

BERKLEI ou BERKLAY, (George) né en Irlande, le 12 mars 1684, fut doyen de Derry, & ensuite évêque de Cloyne ou Méath en 1733. Il commença à être connu en France, par le livre intitulé: *Alciphron, ou le petit Philosophe, en VII Dialogues*, contenant une apologie de la religion chrétienne, contre ceux qu'on nomme esprits-forts. Cet écrit parut en françois l'an 1734, à Paris, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans tous les autres ouvrages de l'auteur, des opinions singulieres. Les objections contre les vérités fondamentales de la religion, y sont poussées avec une force capable de faire illusion; & l'on a besoin de méditer les réponses pour en sentir la solidité. La *Théorie de la vision*, qui termine l'ouvrage, est fort estimée. Ses *Dialogues entre Hylas & Philonoüs*, traduits en françois par l'abbé de Gua, 1751, in-12, firent du bruit. Il y soutient qu'il n'y a que des esprits & point de corps, & appuyoit ce paradoxe particuliérement sur ce sophisme. » Le même objet vu par un » verre, me paroît quatre fois » plus grand qu'à l'œil, & » quatre fois plus petit par un » autre verre. Or, un objet » ne peut avoir 16, 4 & 1 » pied. Ma vue ne m'apprend » donc rien de l'étendue de » cet objet, & je puis croire » qu'il n'a pas d'étendue ». Voltaire a entrepris la réfutation de ce sophisme d'une maniere à faire triompher Berklei. M. Bergier a été plus heureux. (Voyez la suite de l'Apol. de la Rel., art. *Corps*). On a encore de lui un Traité sur l'eau de goudron, qu'on lit avec plaisir, malgré la sécheresse du sujet, & qui vaut mieux que toutes ses spéculations métaphysiques. Cantwel en a donné une bonne traduction en françois, in-12. Le style de Berklei est méthodique, élégant & clair. Cet écrivain est mort le 14 janvier 1753.

BERNARD, roi d'Italie, *voyez* LOUIS le Débonnaire.

BERNARD DE MENTON, (Saint) né dans un château de ce nom en Genevois, au mois de juin 923, d'une des plus illustres maisons de Savoie, montra dès son enfance beaucoup de goût pour les lettres & la vertu. Il se consacra, malgré ses parens, à l'état ecclésiastique. Pour se dérober à leurs sollicitations, il se retira à Aouste en Piémont, & y reçut les ordres sacrés. Nommé archidiacre de cette église, il fit des missions dans les montagnes voisines. Les habitans de ces déserts sauvages, attachés à d'anciennes superstitions, conservoient encore des monumens du Paganisme. Bernard, animé d'un saint zele, les renversa. Son cœur non moins compatissant que son esprit étoit éclairé, fut vivement touché des maux que les pélerins Allemands & François avoient à souffrir, en allant à Rome pour rendre leurs pieux hommages aux tombeaux des Sts Apôtres. Il fonda pour eux deux hôpitaux, tous deux dans les Alpes; l'un sur le mont-Joïen, nommé aussi mont-Jou (*Mons-Jovis*), montagne ainsi appellée, parce

qu'il y avoit un temple de Jupiter qu'il fit abattre ; l'autre ſur la colonne Joïenne, ou *Columna Jovis*, ainſi nommée, à cauſe d'une colonne de Jupiter qui fut pareillement renverſée. Ces deux hôpitaux, dits de ſon nom *le grand* & *le petit S. Bernard*, furent deſſervis avec autant d'exactitude que de généroſité par des chanoines réguliers de S. Auguſtin. Bernard fut leur premier prévôt, c'eſt le nom qu'ils donnoient à leur ſupérieur. Le ſaint fondateur ayant aſſuré des ſecours aux pélerins, alla porter la lumiere de la foi aux peuples de Lombardie qui ſont au levant du Mont-Joïen. Il en convertit un grand nombre, & après les avoir arrachés aux ténebres de l'idolâtrie, il paſſa à Rome, où il obtint la confirmation de ſon inſtitut. Les privileges que le pape lui accorda, ont été renouvellés par Jean XXII, Martin V, Jean XXIII, Eugene IV, &c. S. Bernard de retour en Lombardie, cultiva les fruits du chriſtianiſme qu'il y avoit fait naître, & mourut à Novarre le 28 mai 1008, âgé de 85 ans. Ses vertus éminentes & ſes miracles le firent canoniſer l'année ſuivante. Les ſectaires & les philoſophes du jour s'accordent à faire l'éloge de cet homme zélé & charitable, ainſi que de ſes diſciples, qui ont conſervé l'eſprit primitif de leur inſtitut, & exercent envers les pélerins & les paſſans une charité auſſi conſtante que déſintéreſſée. « Quelques-uns » de ces ſublimes ſolitaires, » dit un voyageur témoin de » leur travaux, graviſſoient » les pyramides de granit qui » bordent le chemin, pour y » découvrir un convoi dans la » détreſſe, & pour répondre » au cri de ſecours ; d'autres » frayoient le ſentier enſeveli » ſous la neige fraîchement » tombée, au riſque de ſe perdre eux-mêmes dans les précipices ; tous, bravant le » froid, les avalanches, le » danger de s'égarer, preſqu'aveuglés par les tourbillons de neige, & prêtant une » oreille attentive au moindre » bruit qui leur rappelloit la » voix humaine. Leur intrépidité égale leur vigilance. Aucun malheureux ne les appelle inutilement ; ils le raniment agoniſant de froid & » de terreur ; ils le tranſportent » ſur leurs bras, tandis que » leurs pieds gliſſent ſur la glace » ou s'enfoncent dans les neiges ; la nuit & le jour voilà » leur miniſtere ; leur ſollicitude veille ſur l'humanité » dans ces lieux maudits de la » nature, où ils préſentent le » ſpectacle habituel d'un héroïſme qui ne ſera jamais » chanté par nos flatteurs. De » grands chiens ſont les compagnons intelligens des courſes de leurs maîtres ; ces » dogues bienfaiſans vont à la » piſte des malheureux ; ils » devancent les guides, & le » ſont eux-mêmes : à la voix » de ces auxiliaires, le voyageur tranſi reprend de l'eſpérance ; il ſuit leurs veſtiges » toujours ſûrs : lorſque les » chûtes de neige auſſi promptes que l'éclair, engloutiſſent » un paſſager, les dogues de S. » Bernard le découvrent ſous » l'abyme ; ils y conduiſent les » religieux qui retirent le ca-

» davre, ou portent, s'il en est » encore tems, des secours à » ce malheureux ». Cet estimable institut avoit autrefois plusieurs maisons, & des biens considérables en différentes provinces, & sur-tout en Savoie. En conséquence d'une difficulté survenue entre les Suisses & les ducs de Savoie, pour la nomination du prévôt, le pape Benoît XII donna en 1752 une bulle, qui accordoit aux Religieux la liberté de se choisir un prévôt; mais ils furent en même tems dépouillés de tous les biens qu'ils possédoient en Savoie, & qui furent transférés à l'ordre hospitalier de S. Maurice & de S. Lazare.

BERNARD, (Saint) né en 1091, dans le village de Fontaine en Bourgogne, d'une famille noble, se fit moine à l'âge de 22 ans à Citeaux, avec 30 de ses compagnons. Son éloquence énergique & touchante leur avoit persuadé de renoncer au monde. Clairvaux ayant été fondé en 1115, Bernard, quoiqu'à peine sorti du noviciat, en fut nommé le premier abbé. Cette maison, si opulente à présent par une suite du travail de ses premiers religieux, étoit si pauvre alors, que les moines faisoient souvent leur potage de feuilles de hêtre; & mêloient dans leur pain de l'orge, du millet & de la vesce. Le nom de Bernard se répandit bientôt par-tout. Il eut jusqu'à 700 novices. Le pape Eugene III, des cardinaux, une foule d'évêques, furent tirés de son monastere. On s'adressoit à lui de toute l'Europe. En 1128, on le chargea de dresser une regle pour les Templiers, comme le seul homme capable de la leur donner. En 1130, un concile assemblé à la réquisition de Louis le Gros, s'en rapporta à lui pour examiner lequel d'Innocent II ou d'Anaclet, élus tous les deux papes, étoit le pontife légitime. Bernard se déclara pour Innocent, & toute l'assemblée y souscrivit. Quelque tems après il fut envoyé à Milan avec deux cardinaux, pour réconcilier cette église qui s'étoit jetée dans le parti de l'antipape Anaclet. La foule fut si grande à sa porte, tout le tems qu'il resta dans cette ville, que son tempérament délicat ne pouvant résister aux empressemens du peuple, il fut obligé de ne se montrer plus qu'aux fenêtres, & de donner delà sa bénédiction aux Milanois. On voulut en vain l'engager à accepter cet archevêché; il aima mieux retourner en France. Il assista au concile de Sens en 1140, & y fit condamner plusieurs propositions d'Abailard, théologien bel-esprit, qui se flattoit d'être son rival. Eugene III, son disciple, lui donna bientôt une commission plus importante. Il écrivit à son maître de prêcher la croisade. Cet homme zélé & éloquent persuada d'abord Louis le Jeune, roi de France. Il l'engagea d'aller combattre en Asie des Barbares qui menaçoient l'Europe, de leur enlever les belles provinces qu'ils avoient envahies, & de secourir des chrétiens qui gémissoient sous un joug aussi cruel qu'injuste. Ce projet d'une sage politique, fruit naturel de la religion & de la charité, fut combattu un moment par l'abbé Suger,

à raiſon des circonſtances qui ſembloient s'oppoſer au départ du roi ; car ce miniſtre, qui a formé auſſi le plan d'une croiſade, ne déſapprouvoit point l'expédition en elle-même (*voy.* SUGER). Le ſentiment de S. Bernard prévalut. Ses conſeils étoient des oracles pour les princes & pour le peuple. On dreſſa un échafaud en pleine campagne, à Vezelai en Bourgogne, ſur lequel l'humble cénobite parut avec le roi. Il prêcha avec tant de ſuccès, que tout le monde voulut être croiſé. Quoiqu'il eût fait une grande proviſion de croix, il fut obligé de mettre ſon habit en pieces, pour ſuppléer à l'étoffe qui manquoit. L'enthouſiaſme que ſon éloquence inſpira, fut ſi véhément, que Bernard écrivit au pape Eugene : *Vous avez ordonné, j'ai obéi : & votre autorité a rendu mon obéiſſance fructueuſe. Les villes & les châteaux deviennent déſerts, & l'on voit par-tout des veuves dont les maris ſont vivans.* On voulut charger le prédicateur de la croiſade, d'en être le chef; mais ſoit humilité, ſoit horreur pour le tumulte des armes, il refuſa une dignité dangereuſe & pénible, que l'hermite Pierre n'avoit pas craint d'accepter. De France il paſſa en Allemagne, détermina l'empereur Conrad III à prendre la croix, & promit de la part de Dieu, les plus grands ſuccès. On marche de tous les côtés de l'Europe vers l'Aſie, & on envoie une quenouille & un fuſeau à tous les princes qui refuſoient de s'engager dans cette entrepriſe. Saint Bernard reſté en Occident, tandis que tant de guerriers alloient chercher la victoire ou la mort en Orient, s'occupa à réfuter les erreurs de Pierre de Bruys, du moine Raoul qui exhortoit les peuples, au nom de Dieu, d'aller maſſacrer tous les Juifs ; à confondre Gilbert de la Porée, Eon de l'Etoile, & les ſectateurs d'Arnaud de Breſſe. Quelque tems avant ſa mort, il publia ſon *Apologie pour la Croiſade* qu'il avoit prêchée ; car il ſe trouva des eſprits peu juſtes qui vouloient le rendre reſponſable du mauvais ſuccès qu'elle avoit eu. S. Bernard rejeta ce malheur ſur les déréglemens des ſoldats & des généraux qui la compoſoient. Fleury obſerve que la premiere croiſade avoit eu plus de ſuccès, quoique les Croiſés euſſent été auſſi peu réglés ; Saint Bernard ne s'appercevoit pas, ajoute-t-il, qu'une preuve qui n'eſt pas toujours concluante, ne l'eſt jamais. Mais cette réflexion eſt bien peu digne de ce judicieux hiſtorien. De ce que Dieu ne punit pas toujours, s'enſuit-il qu'il ne punit jamais ? s'il puniſſoit toujours, il auroit bientôt détruit le genre-humain : s'il ne puniſſoit jamais, la marche de ſa providence s'obſcurciroit trop à notre égard. Fleury ne pouvoit ignorer que les Iſraélites avoient été quelquefois heureux, dans des tems où ils étoient plus coupables que lorſque Dieu les puniſſoit. Son argument eſt d'ailleurs celui que Fabius Maximus appelloit *eventus ſtultorum magiſter.* Quoi qu'il en ſoit, S. Bernard appuyoit ſon Apologie par l'exemple de Moïſe, qui après avoir tiré d'Egypte les

Israélites, ne fit point entrer ces incrédules & ces rebelles dans la terre qu'il leur avoit promise. Il parle ensuite avec beaucoup de modestie, des miracles qui avoient autorisé ses prédications & ses promesses. On voit par les relations de ces voyages, que les armées des Croisés étoient non-seulement comme les autres armées, mais encore pires; & que toutes sortes de vices y régnoient, tant ceux qu'ils avoient apportés de leurs pays, que ceux qu'ils avoient pris dans les pays étrangers. Grand nombre d'ecclésiastiques & de moines se croisoient; quelques-uns poussés d'un véritable zele, d'autres par l'amour de l'indépendance; tous se croyoient autorisés à porter les armes contre les infideles. Ces grandes entreprises ne furent ni bien concertées, ni bien conduites. L'indulgence-pléniere & les grands privileges que l'on accordoit aux Croisés, attiroient une infinité de personnes. Ils étoient sous la protection de l'église, à couvert des poursuites de leurs créanciers qui ne pouvoient leur rien demander jusqu'à leur retour. Ils étoient déchargés des usures ou intérêts des sommes qu'ils devoient. Il y avoit excommunication de plein droit, contre quiconque les attaquoit en leurs personnes & en leurs biens. Mais comment faire observer une discipline exacte à tous ces Croisés, rassemblés de différentes nations, & conduits par des chefs indépendans les uns des autres, sans qu'aucun eût le commandement général? Il est vrai que le pape y envoyoit un légat. Mais un ecclésiastique étoit-il capable de contenir de telles troupes? Ce fut cependant ce défaut de discipline qui aliéna totalement les Grecs, & les rendit les plus dangereux ennemis des Croisés. On étoit d'ailleurs si mal instruit de l'état des pays qu'on alloit attaquer, que les Croisés étoient obligés de prendre des guides sur les lieux, c'est-à-dire, de se mettre à la merci de leurs ennemis, qui souvent les égaroient exprès & les faisoient périr sans combat, comme il arriva à la seconde croisade. (*Voyez* GODEFROI DE BOUILLON, PIERRE l'Hermite, & l'*Histoire littéraire de S. Bernard*, Paris, 1773, page 37 & suiv.). S. Bernard mourut en 1153, après avoir fondé, ou aggrégé à son ordre, 72 monasteres, en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Irlande, en Savoie, en Italie, en Allemagne, en Suede, en Hongrie, en Danemarck, &c.; & s'il faut y comprendre les fondations faites de son tems par les abbayes dépendantes de Clairvaux, on doit en compter 160 & plus. » Il avoit été donné à cet » homme extraordinaire, dit » un auteur célebre, de dominer les esprits. On le voyoit, » d'un moment à l'autre, passer du fond de son désert au » milieu des cours, jamais déplacé; sans titre, sans caractere, jouissant de cette considération personnelle qui est » au-dessus de l'autorité; simple moine de Clairvaux, » plus puissant que l'abbé Suger » premier ministre de France; » & conservant sur le pape

» Eugene III qui avoit été » son disciple, un ascendant » qui les honoroit également » l'un & l'autre ». Le grand reproche que l'on fait à S. Bernard est de s'être exprimé trop durement au sujet d'Abailard, dans les Lettres qu'il écrivit à Rome, & aux évêques de France à ce sujet; mais ce ne fut qu'après le refus que fit Abailard de s'expliquer & de se rétracter. Cette conduite dut persuader au saint abbé que ce novateur étoit un hérétique obstiné. Mosheim & Brucker disent que S. Bernard n'entendoit rien aux subtilités de la dialectique de son adversaire; mais celui-ci s'entendoit-il lui-même? On voit par les ouvrages du premier, qu'il étoit meilleur théologien que son antagoniste, & qu'Abailard auroit pu le prendre pour maître ou pour juge, sans se dégrader. Toujours est-il vrai que les soi-disant philosophes qui reprochent à l'abbé de Clairvaux la haine, la jalousie, la violence, l'injustice contre l'innocence persécutée, se rendent eux-mêmes coupables de tous ces vices. Lorsque Pierre le Vénérable, abbé de Cluni, eut donné à Abailard une retraite, & l'eut converti, S. Bernard se réconcilia de bonne foi avec lui, & ne chercha point à troubler son repos; il n'avoit donc point de haine contre lui. Mais aux yeux des incrédules, les hérétiques ont toujours raison; les Peres de l'église ont toujours eu tort... De toutes les éditions que nous avons des ouvrages de Saint Bernard, la seule qui soit consultée par les savans, est celle de D. Mabillon, 1690, en 2 vol. in-fol. réimprimée en 1719. Cette seconde édition est moins estimée que la premiere. L'une & l'autre sont enrichies de préfaces & de notes. Le Ier. volume renferme tous les ouvrages qui appartiennent véritablement à S. Bernard. Il est divisé en 4 parties: la 1ere., pour les Lettres; la 2e., pour les Traités; la 3e., pour les Sermons sur différentes matieres; la 4e., pour les Sermons sur le Cantique des Cantiques. Le IIe. volume contient les ouvrages attribués à S. Bernard, & plusieurs pieces curieuses sur sa vie & ses miracles. Il y a une autre édition du Louvre, en 1642, 6 vol. in-fol. Dom Ant. de St.-Gabriel, Feuillant, a traduit tout S. Bernard en françois, Paris, 1678, 13 vol. in-8°. La vivacité, la noblesse, l'énergie & la douceur caractérisent le style de S. Bernard. Il est plein de force, d'onction & d'agrément. Son imagination féconde lui fournissoit sans effort les allégories & les antitheses dont ses ouvrages sont semés. Quoique né dans le siecle des scholastiques, il n'en prit ni la méthode ni la sécheresse. Erasme, bon juge en matiere de style, admiroit l'éloquence & les agrémens de celui de S. Bernard, autant que sa vaste & modeste érudition. *Bernardus & Christianè doctus, & sanctè facundus, & piè festivus* (Erasm. in cap. 1. Rom.). Très-postérieur aux siecles des Peres, il est néanmoins considéré comme tenant une place parmi eux (*voyez* le *Journal hist. & littér.* 1 août 1786, p. 178). Les protestans, quoiqu'opposés à sa doctrine, lui ont

cependant rendu plus de justice que plusieurs des écrivains catholiques de notre siecle. Luther dit, par une espece d'exagération, qu'il l'emporte sur tous les docteurs de l'église; Bucer le nomme un homme de Dieu; Œcolampade le loue comme un théologien, dont le jugement étoit plus exact que celui de tous les écrivains de son tems; Calvin l'appelle un pieux & saint écrivain, par la bouche duquel la vérité elle-même semble parler. « Au milieu des ténebres, dit Morton, Bernard brille tout à-la-fois par la lumiere de ses exemples & de sa science ». « Plût à Dieu, dit Carleton, parmi beaucoup d'invectives contre le saint, que nous en vissions aujourd'hui plusieurs, & même un tel qu'il est certain qu'a été Bernard ». Le beau & touchant Cantique *Ave maris Stella*, est de sa composition. Nous avons sa Vie par le Maître, Paris, 1649, in-8°., & par Villefore, 1704, in-4°. Celle-ci est la meilleure. On voit à la tête son portrait gravé d'après un ancien tableau qui le représente, & qui fut fait un an avant sa mort.

BERNARD, roi d'Italie, fils de Pepin. *Voy.* Louis le Débonnaire.

BERNARD, (le bienheureux) margrave de Bade, fils de Jacques de Bade, qu'*Æneas Sylvius*, depuis pape sous le nom de *Pie II*, assure avoir été un des plus sages princes de son tems, naquit vers 1438, & ne tarda pas à donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Il avoit été fiancé, du vivant de son pere, à Madelone, fille de Charles VII, roi de France; mais son amour pour la retraite & la chasteté lui fit refuser cette alliance honorable; & céda même à Charles son frere en 1455 la partie du margraviat qui lui étoit échue. Il parcourut ensuite les différentes cours des princes de l'Europe, pour les engager à entreprendre une nouvelle croisade contre les Turcs qui venoient de s'emparer de l'empire d'Orient. L'empereur Fréderic IV qui avoit donné en mariage Catherine d'Autriche sa sœur à Charles de Bade, frere de Bernard, mit ce dernier à la tête de l'entreprise. Bernard se rendit d'abord à la cour de Charles VII, roi de France, puis à celle de Louis, duc de Savoie. Il fut très-bien reçu par ces deux princes. Il partit de Turin au commencement de juillet de l'année 1458, pour aller à Rome trouver le pape Calixte II. Il tomba malade en route à Montiscalier, ville située sur le Pô, près de Turin. On le transporta dans le couvent des Franciscains, où il mourut en odeur de sainteté le 25 de juillet, & il fut enterré dans la collégiale de Sainte-Marie de cette ville. Le pape Sixte IV nomma le 23 de décembre de la même année des commissaires pour informer sur la vie de Bernard & les choses merveilleuses qu'on en rapportoit. Il choisit de nouveau le 4 août 1479, les évêques de Turin & de Carpentras pour continuer la procédure. Enfin le même pape publia en 1481 le décret de la béatification du serviteur de Dieu, laquelle fut célébrée du vivant de la mere de Bernard & d'une partie de

ſes freres. Chriſtophe, margrave de Bade, fils de Charles, fit frapper dans les années 1501, 1512, 1513 & 1519, différentes médailles d'or & d'argent, où le bienheureux Bernard eſt repréſenté en caſque & en cuiraſſe, la tête environnée d'une auréole, tenant d'une main l'étendard de Bade, & de l'autre l'écu de ſa maiſon, avec cette inſcription : *Beatus Bernardus Marchio.* Clément XIV confirma la bulle de béatification de Sixte IV, & déclara le B. Bernard patron du margraviat.

BERNARD, Ptolomée, (S.) inſtituteur des Olivetains, d'une des premieres maiſons de Sienne, naquit en 1272. Il remplit avec tout le zele & l'intégrité poſſibles les premieres places de ſa patrie; mais le danger des honneurs lui fit abandonner les dignités. Il vendit ſes biens, en diſtribua le prix aux pauvres, ſe retira dans un déſert à dix milles de Sienne, & y pratiqua des auſtérités incroyables. Quelques perſonnes s'étant jointes à lui, le pape lui conſeilla de choiſir le genre de vie de quelque ordre religieux approuvé dans l'égliſe. Il adopta la regle de S. Benoît & l'habit blanc. Gui, évêque d'Arezzo, dans le diocefe duquel il étoit, confirma ſon choix, ainſi que ſes conſtitutions, en 1319; & ſon ordre connu ſous le titre de *Congrégation de la Vierge Marie du Mont-Olivet*, fut ſucceſſivement approuvé par pluſieurs papes. Le ſaint fondateur avoit l'eſprit de piété dans un degré éminent. Il mourut le 20 août 1348. La congrégation des Olivetains eſt nombreuſe en Italie; leur principale maiſon eſt celle de Ste. Françoiſe à Rome. Il y a auſſi des religieuſes du même ordre.

BERNARD DE THURINGE, annonça vers la fin du dixieme ſiecle que la fin du monde étoit prochaine. Il portoit un habit d'hermite, & menoit une vie auſtère. Il jeta l'alarme dans tous les eſprits; & une éclipſe de ſoleil étant arrivée dans ce tems-là, beaucoup de monde alla ſe cacher dans des creux de rocher, dans des antres & des cavernes. Le retour de la lumiere ne calma pas les eſprits. Il fallut que Gerberge, femme de Louis d'Outremer, engageât les théologiens à éclaircir cette matiere. Ils déciderent que rien ne prouvoit la fin prochaine du monde, & que, ſelon toute apparence, le tems de l'antechriſt étoit encore éloigné; le monde ſubſiſta, & les rêveries de l'hermite Bernard ſe diſſiperent. Quelques ignorans n'ont pas rougi de prêter les ſonges de cet enthouſiaſte à S. Bernard, abbé de Cîteaux.

BERNARD DE BRUXELLES, eſt connu par ſes *Chaſſes*, où il peignit d'après nature l'empereur Charles V, ſon protecteur, & les principaux ſeigneurs de ſa cour. On a encore de lui, à Anvers, un tableau du Jugement dernier, dont il dora le champ avant d'y mettre les couleurs, afin que l'éclat de l'or rendit l'embrâſement du ciel plus au naturel. On ne ſait ni le tems de ſa naiſſance, ni celui de ſa mort.

BERNARD, (Dom) de Montgaillard, *voyez* MONTGAILLARD.

BERNARD, (Claude) appellé communément *le pauvre*

Prêtre ou *le Pere Bernard*, naquit à Dijon d'une famille noble, en 1588. Pierre le Camus, évêque de Bellai, voulut lui persuader d'entrer dans l'état eccléſiaſtique. Bernard lui répondit : « Je ſuis un cadet qui n'ai » rien ; il n'y a preſque point » de bénéfices en cette pro- » vince qui ſoient à la nomi- » nation du roi : pauvre pour » pauvre, j'aime mieux être » pauvre gentilhomme, que » pauvre prêtre ». Il ne laiſſa pourtant pas de ſuivre le conſeil de l'évêque de Bellai. Il vécut quelque tems en eccléſiaſtique mondain ; mais Dieu l'ayant touché, il renonça au monde, réſigna le ſeul bénéfice qu'il eût, & le conſacra à la pauvreté & au ſervice des pauvres. Il ſe dépouilla pour eux d'un héritage de près de 400 mille livres, qui lui échut ſans qu'il s'y attendît. Le cardinal de Richelieu l'ayant nommé à une abbaye du dioceſe de Soiſſons, il ne voulut pas l'accepter. *Quelle apparence*, écrivit-il à ce cardinal, *que j'ôte le pain de la bouche des pauvres de Soiſſons, pour le donner à ceux de Paris ?* Le cardinal le preſſant de lui demander une grace quelconque : « Monſei- » gneur, dit Bernard, je prie » votre Eminence d'ordonner » que l'on mette de meilleures » planches au tombereau dans » lequel je conduis les crimi- » nels au lieu du ſupplice, afin » que la crainte de tomber dans » la rue ne les empêche pas » de ſe recommander à Dieu » avec attention ». Il prêchoit ſouvent pluſieurs fois la ſemaine ; & ſes diſcours produiſoient des fruits admirables, quoiqu'il parlât ſans préparation. Il mourut en odeur de ſainteté, le 23 mars 1641, & fut enterré dans l'égliſe de l'hôpital de la charité. La cour & le clergé de France ont ſouvent ſollicité ſa béatification. C'eſt le P. Bernard qui a établi le ſéminaire *des Trente-Trois* à Paris. Sa vie a été écrite par M. Gauffre, par le P. Giry, Minime, & par le P. Lempereur, Jéſuite.

BERNARD, (Etienne) né à Dijon en 1553, avocat en 1574, fut député de ſa province pour le tiers-état aux états de Blois en 1588, & y brilla par ſon éloquence. Il fut fait conſeiller au parlement de Dijon en 1594. Il ſuivit le parti de la Ligue, & fut très-utile au duc de Mayenne ; mais il s'attacha enſuite à Henri IV, qui le choiſit pour négocier la réduction de Marſeille à ſon obéiſſance. Le roi, ſatisfait de ſa négociation, le fit en 1590 lieutenant-général du bailliage de Châlons-ſur-Saône, où il mourut en 1609.

BERNARD, (Catherine) de l'académie de *Ricovrati* de Padoue, naquit à Rouen, & mourut à Paris en 1712. L'académie françoiſe & celle des jeux Floraux, la couronnerent pluſieurs fois. Le théâtre françois repréſenta deux de ſes tragédies, *Brutus* (en 1691), in-12, & *Laodamie*. On croit qu'elle compoſa ces pieces conjointement avec Fontenelle, ſon ami & ſon compatriote. On a d'elle quelques autres ouvrages en vers, où il y a de la légéreté, & quelquefois de la délicateſſe. On diſtingue ſon *Placet à Louis XIV* pour demander les 200 écus dont ce prince la gratifioit annuellement; il ſe trouve dans

le recueil des *vers choisis* du P. Bouhours. Elle cessa de travailler pour le théâtre, à la sollicitation de madame la chanceliere de Pont-Chartrain, qui lui faisoit une pension. Elle supprima même plusieurs petites pieces, qui auroient pu donner de mauvaises impressions sur ses mœurs & sur la religion. On lui connoît aussi deux romans; *le Comte d'Amboise*, in-12, & *Inès de Cordoue*, in-12. Quelques littérateurs ont attribué à Mlle. Bernard la *Relation de l'Isle de Borneo*; mais l'on convient aujourd'hui qu'elle est de Fontenelle, & il paroît que c'est sans raison que l'abbé Trublet a voulu en douter. Cet écrit est d'ailleurs dans le genre de Fontenelle, & répond parfaitement à d'autres ouvrages de la même espece, dont on ne trouve ni modele ni pendant dans ceux de Mlle. Bernard.

BERNARD, (Jacques) naquit à Nions en Dauphiné, l'an 1658, d'un ministre protestant. Il exerça successivement le ministere en France, à Geneve, à Lausanne, à Tergow & à Leyde, où il professa la philosophie. Il prêchoit & parloit avec force, mais sans pureté de style, & se servoit souvent des expressions les plus basses. Devenu journaliste en 1699, il continua *Les Nouvelles de la République des Lettres*, par Bayle, jusqu'à la fin de 1710, & depuis 1716 jusqu'en 1718, année de sa mort. On a encore de lui: I. Une partie du 20e. jusqu'aux 25e. volumes de la *Bibliotheque universelle* de le Clerc. II. Un *Supplément au Moréri*, Amst., 1716, 2 vol. in-fol. C'est une augmentation du supplément imprimé à Paris en 1714. Cet ouvrage de Bernard n'est qu'un recueil de bévues énormes; & c'est avec raison qu'on a dit dans le tome 15e. de l'*Histoire critique de la République des Lettres*, que « la littérature, » l'antiquité, l'érudition, la » critique étoient pour Bernard » un pays inconnu, & qu'il » n'avoit pas même de goût » pour les belles-lettres ». M. de Saas a prouvé ces assertions par des exemples multipliés, tirés de la seule lettre A. III. l'*Excellence de la Religion Chrétienne*, 2 vol. in-8°., 1714, remplie d'injures contre les catholiques; de même que son *Traité de la Tolérance*, Goude, 1689, où il exhorte les souverains de permettre à tous les sectaires, déistes, idolâtres, mahométans, sociniens, &c., de s'établir dans leurs états; & les avertit en même tems de ne point accorder la même liberté à une société d'athées, ni à une église de papistes. IV. Le *Traité de la Repentance tardive*, 1712, in-8°. V. Un *Recueil de Traités de Paix*, La Haye, 1700, 4 vol. in-fol., &c. Tout ce qu'a fait Bernard est mal écrit, son style ne vaut pas mieux que sa logique, & son jugement est aussi foible que son érudition est bornée.

BERNARD, (Edouard) né à Towcester en Northampton-Shire, le 2 mai 1638, professeur d'astronomie à Oxford en 1673, étoit un homme profond dans les mathématiques, la chronologie & la littérature ancienne. Il publia quelques ouvrages sur les sciences qu'il enseignoit & sur la critique: I. *De Mensuris & Ponderibus*, à Ox-

ford, 1688, in-8°. II. *Litteratura à caractere Samaritano deducta.* III. Des Notes sur Josephe, insérées dans l'édition qu'il a donnée en latin & en grec à Oxford, 1687 & 1700, in-fol. IV. Quelques livres d'Astronomie, qui sont estimés. Il mourut le 12 janvier 1696, après 6 ans de mariage. Smith a écrit sa Vie, à la fin de laquelle on voit le catalogue de ses ouvrages.

BERNARD, (Samuel) mort à Paris, sa patrie, en 1687, âgé de 72 ans, professeur de l'académie royale de peinture à Paris, s'est distingué principalement par ses ouvrages en miniature, & dans la maniere que les Italiens nomment *a guazze*. On a de son pinceau grand nombre de tableaux d'histoire & de paysages, qu'il copioit avec goût & exactitude d'après ceux des grands maîtres. Il a gravé l'histoire d'Attila, peinte au Vatican par Raphaël, & quelques autres pieces qui ne lui font pas moins d'honneur que ses peintures. Cet artiste étoit pere de Samuel BERNARD, comte de Coubert, qu'on pourroit appeller le *Lucullus de son siecle* pour ses richesses immenses : il brilla dans les finances sous Louis XIV, & mourut à 88 ans, en 1739.

BERNARD, (Pierre-Joseph) secrétaire-général des dragons, & bibliothécaire du cabinet du roi de France au château de Choisi, naquit l'an 1708 d'un sculpteur, à Grenoble en Dauphiné. Envoyé au college des Jésuites à Lyon, il y fit des progrès rapides. Attiré à Paris par l'envie de paroître, & de faire briller le talent dont la nature l'avoit favorisé pour la poésie, il fut obligé de tenir la plume pendant deux ans chez un notaire en qualité de clerc. Les Poésies légeres qu'il donna par intervalle, le dégoûterent de la pratique. Le marquis de Pezay l'emmena avec lui en 1734 pour la campagne d'Italie. Bernard se trouva aux batailles de Parme & de Guastalla, & quoique poëte, il s'en tira mieux qu'Horace. Ce fut là l'époque de sa fortune. Présenté au maréchal de Coigni qui y commandoit, il sut lui plaire par son esprit & son caractere agréable. Ce guerrier le prit pour son secrétaire, l'admit dans sa plus grande familiarité ; & lui procura quelque tems après la place de secrétaire-général des dragons. La reconnoissance l'attacha à son Mécene, jusqu'en 1759, que la mort le lui ravit. En 1771, sa mémoire, en s'aliénant tout-à-coup, mit fin à son bonheur. Il traîna depuis, dans la démence, une ombre de vie pire que la mort, & mourut dans cet état en 1776. Bernard aima les femmes avec excès, & quoique volage & peu libéral, il s'en fit aimer par ce vernis voluptueux, cet épicuréisme séduisant que respiroient ses vers & ses chansons, qui le fit appeller le *gentil Bernard.* Ses Poésies ont été rassemblées en 1776, en 1 vol. in-8°. On y reconnoît un talent décidé pour la poésie légere ; mais il est fâcheux que l'usage qu'il en fit, s'accorde si peu avec les mœurs & la décence.

BERNARDI, (Jean) graveur, né à Castel-Bolognese, mourut à Faenza en 1555. Cet artiste

artiste travailla beaucoup à de grands sujets, sur des crystaux, qu'on enchâssoit ensuite dans des ouvrages d'orfevrerie. On a comparé ses productions à ce que les anciens ont fait de mieux. Plusieurs princes, & en particulier le cardinal Alexandre Farnese, le protégerent. Il excella aussi dans l'architecture.

BERNARDIN, (S.) naquit en 1380, à Massa-Carrara, d'une famille distinguée. Après ses études de philosophie, il entra dans une confrérie de l'hôpital de la Scala, à Sienne. Son courage & sa charité éclaterent pendant la contagion de 1400. Deux ans après il prit l'habit de S. François, réforma l'étroite observance, & fonda près de 300 monasteres. Son humilité lui fit refuser les évêchés de Sienne, de Ferrare & d'Urbin. Il fut envoyé pour être gardien du couvent de Bethléem. Les besoins de l'Europe le rappellerent bientôt. Les dissentions des Guelphes & des Gibelins ne trouverent pas de pacificateur plus ingénieux ni plus heureux. L'empereur Sigismond eut pour lui le plus grand respect, & voulut qu'il assistât à son sacre. Après une vie remplie de travaux & de vertus, il mourut à Aquila, en 1444. Nicolas V le mit au nombre des Saints en 1450, c'est-à-dire, 6 ans après. Son corps, renfermé dans une double chasse, dont l'une est d'argent & l'autre de crystal, se garde chez les Franciscains d'Aquila. Le P. Jean de la Haye donna en 1636 une édition de ses ouvrages en 2 vol. in-fol. On y trouve des Sermons (que quelques critiques prétendent n'être pas de lui), des Traités de spiritualité, des Commentaires sur l'Apocalypse, la Vie du Saint & les divers éloges qu'il a mérités. On a donné une nouvelle édition à Venise en 1745.

BERNARDIN, (le Bienheureux) de Feltri, de l'ordre des Freres-Mineurs, persuada aux habitans de Padoue d'établir un mont de piété, pour s'affranchir des usures que les Juifs exerçoient, en prêtant à vingt pour cent par année. Cet établissement est de l'année 1491. Les réglemens de ce mont de piété furent réformés & perfectionnés en 1520. Le fondateur étoit un homme également illustre par sa science & par sa piété. Une simplicité aimable lui gagnoit les cœurs. Il prêchoit avec applaudissement, & dirigeoit de même. On a longtems disputé si les monts de piété n'étoit pas sujets au reproche d'usure à cause de l'espece d'intérêt qu'on y paie; mais il est évident que ce n'est qu'une taxe légere, nécessaire au maintien de l'établissement, qui bien administré, ne peut être que de la plus grande utilité. Un des plus beaux d'Italie est celui de Ferrare, fondé en 1761, dont l'inscription exprime parfaitement la destination & le but charitable :

Pauperibus sublevandis,
Servandisque depositis.

BERNARDIN DE PEQUIGNY, (*Bernardinus a Piconio*) capucin, né à Pequigny en 1633, mort à Paris en 1709, a donné un bon *Commentaire sur les Evangiles*, in-fol. en latin, & une *Triple*

explication aussi en latin, des *Epîtres de S. Paul*, qui mérita les éloges du pape Clément XI, Paris, 1703, in-fol. La traduction françoise, 1714, 4 vol. in-12, n'est pas recherchée.

BERNARDIN DE CARPENTRAS, (le Pere) capucin, naquit dans cette ville d'une famille distinguée, sous le nom d'*André*. Sa piété & son érudition lui firent un nom dans son ordre. Il mourut à Orange en 1714. Nous avons de lui un ouvrage de philosophie, intitulé : *Antiqua priscorum hominum philosophia*, imprimé à Lyon en 1694. L'auteur assure dans sa préface, qu'il a secoué le joug de l'école, pour ne jurer sur la parole d'aucun maître. Sa physique est assez bonne pour le tems, & il y est, à certains égards, inventeur.

BERNAZZANO, de Milan, excellent paysagiste, réussissoit à peindre les animaux; mais comme il ne pouvoit jamais venir à bout de dessiner la figure, il s'associa un dessinateur qui pût le seconder dans son travail. Ayant peint à fresque des fraises sur une muraille, des paons vinrent si souvent les becqueter, qu'ils en rompirent l'enduit. Il vivoit dans le 16e. siecle.

BERNI ou BERNIA, (François) chanoine de Florence, né à Lamporecchio en Toscane, d'une famille noble, mais pauvre, originaire de Florence, mourut dans cette ville en 1543. Il a donné son nom à une espece de burlesque, qu'on appelle *Berniesque* en Italie. Il excelloit dans ce genre : c'étoit le Scarron des Italiens. Il avoit encore le dangereux talent de la satyre. Quelques auteurs l'ont mis à la tête des poëtes burlesques italiens. En 1548, on recueillit ses Poésies italiennes, avec celles du Varchi, du Mauro, du Dolce, &c., in 8°., 2 vol. réimprimées à Londres, 1721 & 1724, sur l'édition de Venise. Ce recueil est recherché. Son *Orlando inamorato rifatto*, poëme fort estimé des Italiens pour la pureté & la richesse de la langue, est l'ouvrage du Boiardo, refait ou travesti en vers burlesques. La meilleure édition est celle de Venise, 1545, in-4°. On en a une autre très-jolie, Paris, 1768, 4 vol. in-12. On a recueilli ses Poésies latines avec celles du Segni, du Varchi, &c., à Florence, 1562, in-8°.

BERNIER, (François) natif d'Angers, médecin du grand-Mogol pendant 12 ans, revint en France en 1670, passa en Angleterre en 1685, & mourut à Paris en 1688. St.-Evremont disoit, qu'il n'avoit point connu de plus joli philosophe. *Joli philosophe*, ajoutoit-il, *ne se dit guere ; mais sa figure, sa taille, sa conversation l'ont rendu digne de cette épithete.* On a de lui : I. Ses *Voyages*, en 2 vol. in-12, Amsterdam, 1699, qui ont un rang distingué parmi les relations des voyageurs, par plusieurs particularités curieuses; mais il ne faut pas croire tout ce qu'il y raconte, il aime trop à parler de lui-même, pour qu'il puisse dire constamment la vérité. II. Un *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, son maître, en 7 vol. La prédilection qu'il avoit pour le systême des atomes, ne l'empêchoit pas d'être bon métaphy-

ficien, de raisonner juste sur l'ame, & de détruire les creuses spéculations des matérialistes. » Quelque effort que nous puis- » sions faire sur notre esprit, dit-il, en écrivant à son ami Chapelle, « nous ne saurions » jamais concevoir comme quoi » des corpuscules insensibles » (*dénués de sensibilité*), il en » puisse jamais rien résulter de » sensible (*doué de sensibilité*), » & qu'avec tous leurs atomes, » quelque petits & quelque mo- » biles qu'ils les fassent, en quel- » que mouvement & quelque » ordre, mélange & disposi- » tion qu'ils nous les puissent » faire voir, & même quel- » qu'industrieuse main qui les » conduise, ils ne sauroient » jamais nous faire imaginer » comment il en puisse résul- » ter un composé, je ne dis » pas, qui soit raisonnable com- » me l'homme, mais qui soit » seulement sensitif comme le » pourroit être le plus vil & » le plus imparfait vermisseau » de terre qui se trouve ». III. *Traité du Libre & du Volontaire*, Amsterdam, 1685, in-12. Il a eu aussi quelque part à l'*Arrêt* de Boileau, donné *pour le maintien de la doctrine d'Aristote.*

BERNIER, (Jean) médecin à Blois, sa patrie, & ensuite à Paris, eut le titre de médecin de Madame. Nous avons de lui : I. *Histoire de Blois*, Paris, 1682, in-4°. II. *Essais de Médecine*, 1689, in-4°. III. *Anti-Menagiana*, 1693, in-12. IV. *Jugement sur les Œuvres de Rabelais*, Paris, 1697, in-12. Sa qualité de médecin de Madame ne le tira pas de la pauvreté. Sa mauvaise fortune lui inspira une humeur chagrine qui perce dans tous ses ouvrages. Son érudition étoit fort superficielle, & Ménage l'appelle *vir levis armaturæ*. Il mourut en 1698, dans un âge avancé.

BERNIER, (Nicolas) maître de musique de la Ste. Chapelle, & ensuite de la chapelle du roi, naquit à Mantes-sur-Seine en 1664. Le duc d'Orléans, régent du royaume, estimoit ses ouvrages & protégeoit l'auteur. Bernier mourut à Paris en 1734. Ses 5 livres de Cantates, à une & deux voix, dont les paroles sont en partie de Rousseau & de Fuselier, lui acquirent une grande réputation. On a aussi de lui les Nuits de Sceaux, & beaucoup de motets qu'on exécute encore.

BERNINI ou BERNIN, (Jean-Laurent) appellé vulgairement *le Cavalier Bernin*, peintre, sculpteur & architecte, excella également dans ces trois genres. Il naquit à Naples en 1598. Ses premiers ouvrages parurent sous Paul V, qui prédit ce qu'il seroit un jour. Grégoire XV l'honora du titre de chevalier. Urbain VIII, Alexandre VII & Clément IX, lui donnerent des marques de leur estime. La reine Christine lui rendit quelques visites. Louis XIV l'appella de Rome à Paris en 1665, pour travailler au dessin du Louvre. Ce prince magnifique lui fit fournir des équipages pour son voyage, & lui donna, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y resta, un présent de 50 mille écus, avec une pension de 2000 écus, & une de 500 pour son

fils. Ses deſſins ne furent pas exécutés. On préféra ceux de Claude Perrault, ſi injuſtement & ſi vainement ridiculiſé par Deſpréaux. On aſſure que Bernin voyant les ouvrages de cet habile architecte, eut la modeſtie de dire, que *quand on avoit de tels hommes chez ſoi, il n'en falloit pas aller chercher ailleurs.* L'auteur des *Eſſais hiſtoriques ſur Paris* ne convient pas de cette anecdote. Selon lui, le cavalier Bernin, plus plein d'amour-propre qu'un autre, loin d'admirer les deſſins de Perrault, marqua le plus grand empreſſement pour faire exécuter le ſien par préférence. Il ajoute qu'on lui promit 3000 louis par an, s'il vouloit reſter; ce qu'il refuſa, aimant mieux aller mourir dans ſa patrie : que la veille de ſon départ on lui porta cette ſomme, avec un brevet de 12,000 livres de penſion, & qu'il reçut le tout aſſez froidement. Quoi qu'il en ſoit de ces rapports, dont on croit pouvoir douter (comme de beaucoup d'autres choſes rapportées par cet auteur) le roi voulut avoir ſon portrait de la main de ce célebre artiſte, & lui en fit préſent d'un enrichi de diamans. Il mourut à Rome en 1680. Ses mœurs étoient auſteres, & ſon caractere bruſque. Rome compte parmi ſes chef-d'œuvres les ouvrages de ce grand maître. Les principaux ſont : la Fontaine de la place Navonne; l'Extaſe de Ste. Thérese, ouvrage ſupérieur pour l'expreſſion; la Statue équeſtre de Conſtantin; le Maître-Autel, le Tabernacle, la Chaire de S. Pierre, & la Colonnade qui environne la place de cette égliſe. On lui a reproché d'avoir affoibli la coupole, en pratiquant des eſcaliers dans les quatre gros maſſifs qui la ſoutiennent; mais l'abbé May l'a bien juſtifié, & M. Patte encore mieux (*voyez* MADERNO). Verſailles admirera toujours le Buſte de Louis XIV, où le caractere de ce grand prince eſt auſſi bien marqué, que les traits de ſon viſage; & la Statue équeſtre de Marcus Curtius, qui mérite d'être comparée aux plus beaux ouvrages de l'antiquité, &c., &c. Cette ſtatue étoit deſtinée à repréſenter Louis XIV; mais comme elle étoit peu reſſemblante, on lui donna le nom de *Marcus Curtius.* C'étoit un monument que la reconnoiſſance de Bernin deſtinoit à ce prince; il y travailla pendant 15 ans.

BERNON, noble Bourguignon, fut le premier abbé de Cluny, & le réformateur de pluſieurs autres monaſteres. S. Hugues, moine de S. Martin d'Autun, maiſon alors très-réguliere, travailla avec lui à rétablir la diſcipline monaſtique. Bernon donna ſa démiſſion en 926, & partagea les abbayes qu'il gouvernoit, entre Vidon ſon parent, & Odon ſon diſciple. Ce dernier a été proprement le premier fondateur de l'ordre de Cluny. Il mourut en 927, après avoir fait un Teſtament que nous avons encore.

BERNOULLI, (Jacques) né à Bâle en 1654, fut d'abord deſtiné à être miniſtre; mais la nature l'avoit fait mathématicien. Son pere s'oppoſoit fortement à ſon goût; mais

ſes progrès furent ſi rapides, quoique ſecrets, qu'il paſſa bientôt de la géométrie à l'aſtronomie. Pour célébrer cette eſpece de triomphe, il fit un médaillon, dans lequel il repréſenta Phaëton conduiſant le char du ſoleil, avec cette légende : *Je ſuis parmi les aſtres malgré mon pere.* Le ſymbole n'étoit pas judicieuſement choiſi, puiſqu'il annonçoit une chute que Bernoulli eût été bien fâché de voir arriver. Mais on ſait que chez les géometres, le jugement eſt ſouvent en raiſon inverſe de la ſcience des calculs (*voy.* WOLFF). Dès l'âge de 18 ans, il réſolut un problême chronologique qui auroit embarraſſé un vieux ſavant. A 22, étant à Geneve, il apprit à écrire par un moyen nouveau, à une fille qui avoit perdu la vue 2 mois après ſa naiſſance ; elle s'appelloit Elizabeth Walkirch. Il publia en 1682 un nouveau *Syſtême des Cometes*, & une excellente *Diſſertation ſur la peſanteur de l'air.* Ce fut environ vers le même tems, que Leibnitz fit paroître, dans les Journaux de Leipſick, quelques eſſais du nouveau calcul différentiel, ou des infiniment-petits, dont il cachoit la méthode. Jacques Bernoulli & Jean ſon frere, auſſi grand géometre que lui, devinerent ſon ſecret. Cette méthode fut tellement perfectionnée ſous leurs mains, que l'inventeur, aſſez grand homme pour être modeſte, avoua qu'elle leur appartenoit autant qu'à lui. Sa patrie voulant s'attacher un citoyen qui l'illuſtroit, le nomma profeſſeur de mathématiques. L'académie des ſciences de Paris ſe l'aggrégea en 1699, & celle de Berlin en 1701. Il mourut en 1705, à 51 ans. Son tempérament étoit bilieux & mélancolique ; ſa marche dans les ſciences, lente, mais ſûre. Il ne donna rien au public, qu'après l'avoir revu & examiné pluſieurs fois. Son traité *De Arte conjectandi*, ouvrage poſthume, imprimé dans le recueil de ceux de ſon frere, & ſéparément en 1713, in-4°, & celui *des infinis*, répandirent ſon nom dans toute l'Europe. Bernoulli voulut que l'on mît ſur ſon tombeau une ſpirale logarithmique, avec ces mots : *Eadem mutata reſurgo*, & exprima ainſi dans le langage de ſa ſcience favorite, la foi de la réſurrection. Bernoulli joignit l'amour de la poéſie à celui des mathématiques ; il s'exerça à faire des vers allemands, latins & françois, mais il y réuſſit fort mal. Les mathématiques ne ſont point, pour l'ordinaire, le champ d'où s'élancent les grands poëtes (*voyez* LEIBNITZ). Ses *Œuvres*, en y comprenant le *Traité de l'art de conjecturer*, forment 3 vol. in-4°.

BERNOULLI, (Jean) frere du précédent, profeſſeur de mathématiques à Bâle, & membre des académies des ſciences de Paris, de Londres, de Berlin & de Pétersbourg, naquit à Bâle l'an 1667, & y mourut en 1748. Il courut la même carriere que ſon frere, & ne s'y diſtingua pas moins. On a publié, en 1742, à Lauſanne, le recueil de tous les ouvrages de Bernoulli, en 4 vol. in-4°. M. d'Alembert avoue qu'il leur doit preſqu'entiérement les progrès qu'il a faits dans la géo-

métrie. A l'âge de 18 ans, il imagina le calcul différentiel, ou des infiniment-petits, d'après des idées vagues que Leibnitz avoit données de ce calcul, & trouva les premiers principes du calcul intégral (*voyez* l'article précédent). Cette découverte le mit en état de résoudre les problêmes les plus difficiles, & de faire les plus grandes choses. En 1690, cet habile homme vint à Paris, pour y voir les savans. Il fit connoissance avec Malebranche, Cassini, la Hire, Varignon, & le marquis de l'Hôpital. Ce seigneur fut si charmé de l'entendre raisonner sur la géométrie, qu'il voulut le posséder tout seul. Il l'emmena dans sa terre, & résolut avec lui les problêmes les plus difficiles de la géométrie. C'est dans cette solitude, que Bernoulli inventa le calcul exponentiel. De retour il proposa différens problêmes aux mathématiciens, & décerna les couronnes à Newton, à Leibnitz, & au marquis de l'Hôpital, c'est-à-dire, aux plus grands géometres du siecle. Son frere concourut à ces prix, & lui demanda à son tour des solutions. C'étoit une espece de défi, qui fit naître une querelle fort vive entre ces deux illustres savans. Elle ne fut terminée que par la mort de Jacques Bernoulli. Jean soutint aussi avec Hartsoeker, physicien célebre, une guerre sur le barometre; & vengea Leibnitz de l'espece d'insulte que quelques Anglois, provoqués par Kheil, lui firent au sujet du calcul différentiel. Bernoulli écrivit sur la manœuvre des vaisseaux, & sur toutes les parties des mathématiques, & il les enrichit de grandes vues & de nouvelles découvertes. Son sentiment sur les forces vives, adopté aujourd'hui par une partie des géometres, eut beaucoup de contradictions à essuyer. Ce mathématicien faisoit quelquefois, comme son frere, des vers latins, peut-être aussi mal, dit un homme d'esprit, qu'un homme né à Pekin feroit des vers françois. Il avoit soutenu à l'âge de 18 ans, une these en vers grecs sur cette question: *Que le prince est pour les sujets;* matiere plus intéressante pour les peuples, que toutes les spéculations de géométrie. Bernoulli laissa des enfans dignes d'un tel pere. Nicolas BERNOULLI, appellé par le czar Pierre, pour remplir une chaire de professeur en mathématiques dans l'académie naissante de Pétersbourg, mourut 8 mois après d'une fievre lente, en 1726; la czarine Catherine fit les frais de son enterrement. Daniel & Jean, deux autres de ses fils, n'ont pas moins honoré leur patrie. Daniel, mort en 1782, après avoir composé des dissertations savantes sur la construction des clepsidres, sur l'inclinaison mutuelle des orbites des planetes, sur la construction des ancres, de la boussole, sur le flux & reflux de la mer, &c., s'est encore fait connoître par son *Hidrodynamique* ou *Commentaire sur la force & le mouvement des Fluides*, Strasbourg, 1738.

BEROALD ou BEROALDE, (Matthieu) né à Paris, & mort en 1584, est connu par une Chronologie qu'il donna en

latin, 1575, in-fol. De catholique il se fit protestant, & gouverna une église calviniste à Geneve. Il avoit été précepteur de Théodore-Agrippa d'Aubigné.

BEROALD DE VERVILLE, (François) fils du précédent, de protestant devenu catholique, & chanoine de St-Gatien de Tours, chercha la pierre philosophale, & déposa ses folies dans ses *Appréhensions spirituelles, Poëmes & autres Œuvres philosophiques, avec les Recherches de la Pierre philosophale*, 1584, in-12. L'auteur y paroît aussi mauvais poëte que mauvais philosophe. Il est plus connu par son *Moyen de parvenir*, dans lequel il s'efforce de tourner en ridicule tout le genre humain. C'est un recueil d'inutilités, de puérilités & d'ordures, mêlées de quelques traits naïfs. Un savant oisif & de mauvais goût a bien voulu prendre la peine de donner une édition de cet ouvrage pitoyable, en 1732, 2 vol. in-16, réimprimé en 1754 avec des tables alphabétiques & des notes marginales. Ce livre a été aussi imprimé avec ce titre : *Le Salmigondis*, Liege, 1698, in-12; *Le coupe-cu de la mélancolie*, Parme, 1698, in-12 : c'est la même édition sous deux titres. Il y en a une autre in-24 de 439 pages, sans date, que le P. Niceron croit être d'Elzévir. Quelques-uns prétendent que cet ouvrage n'est pas de Béroald, & que celui-ci ayant fait un livre de morale, intitulé *De la sagesse & du moyen de parvenir*, un libertin en prit occasion de faire un recueil de contes libres & obscenes, sous le titre : *Moyens de parvenir*, qu'il mit sur le compte de Béroald ; c'est le sentiment de M. le marquis de Paulmy dans ses *Mêlanges tirés d'une grande bibliotheque*. Béroald né à Paris en 1558, mourut vers l'an 1612. C'étoit un vrai original. Il affectoit d'être instruit des secrets les plus cachés de la nature, comme de la pierre philosophale, du mouvement perpétuel, de la quadrature du cercle, des effets de la sympathie, &c., &c.

BEROALDE, (Philippe) né à Bologne d'une famille noble en 1453, mort en 1505, professa les belles-lettres dans sa patrie, & fut un homme très-érudit pour son tems, & l'un de ceux qui contribuerent le plus à purger la langue latine de la rouille & de la barbarie des siecles d'ignorance, quoique sa latinité cependant ne soit pas un modele. Il composa plusieurs ouvrages en prose, de divers genres, & quelques-uns en vers ; mais il s'appliqua principalement à publier d'anciens auteurs grecs & latins avec des commentaires. On a de lui : I. Des *Commentaires sur Apulée*, Venise, 1501, in-fol. & sur d'autres écrivains. II. *Le Recueil de ses Œuvres*, 1507 & 1513, 2 vol. in-4°. Sa Vie a été donnée en latin par Jean Pins, Bologne, 1505, in-4°. Blanchini en a donné une autre à la tête du Suétone de Béroalde, à Lyon, 1548, in-folio.

BEROALDE, (Philippe) neveu du précédent, mort en 1518, fut bibliothécaire au Vatican, sous Léon X. Il publia plusieurs pieces de vers est-

mées en ſon tems, dans les *Deliciæ Poetarum Italorum.*

BEROÉ, vieille femme d'Épidaure, dont Junon prit la figure, pour tromper Sémelé.

BEROSE, prêtre du temple de Bélus à Babylone, auteur d'une *Hiſtoire de Chaldée*, citée par les anciens, & dont on trouve quelques fragmens dans Joſephe. Annius de Viterbe a publié, ſous le nom de cet hiſtorien, un roman rempli de contes, auxquels Béroſe n'a pas ſongé. On ne ſait ſi la perte de l'hiſtoire de Béroſe eſt un grand malheur. En compoſant cet ouvrage, il n'avoit pas oublié qu'il étoit Babylonien. C'étoit alors la folie de tous les peuples, comme ce l'eſt encore aujourd'hui des Chinois & des Indous, de vouloir être regardés comme les plus anciens de la terre. Il fabriqua des Antiquités merveilleuſes pour ſa patrie, & étaya ſes impoſtures comme il put. D'un autre côté, on trouve dans ce qui nous reſte de ſon Hiſtoire, des paſſages admirablement conformes à l'Écriture-Sainte. C'eſt ainſi qu'il parle en termes exprès de l'arche qui s'arrêta vers la fin du déluge, ſur une montagne de l'Arménie. Béroſe étoit aſtrologue. Ses prédictions enchanterent les Athéniens, au point qu'ils lui firent élever, dans leur gymnaſe, une ſtatue avec une langue dorée. Sa fille, prophéteſſe comme lui, fut ſibylle à Cumes. Il étoit contemporain d'Alexandre-le-Grand. On a imprimé ſous ſon nom 5 livres d'Antiquités, à Anvers, 1545, in-8°. Barreiros, ſavant Portugais, en a fait une critique qui ſe trouve à la fin de l'édition qu'on en a donnée à Anvers en 1599.

BERQUEM, *voyez* BERKEN.

BERQUIN, gentilhomme Artéſien, du 16e. ſiecle, fut accuſé de donner dans les opinions de Luther, qui ſe répandoient alors, & dénoncé au parlement de Paris. Ce tribunal ordonna que ſes aſſertions ſeroient communiquées à la faculté de théologie pour avoir ſon avis. Celle-ci les cenſura en 1523. On ſaiſit ſa bibliotheque; on y trouva le livre *de abroganda Miſſa*, divers écrits de Luther & de Mélanchthon. Le parlement fit jeter au feu les ouvrages de Berquin, & le condamna à une abjuration publique; le coupable ne voulant point obéir, fut condamné à garder la priſon de l'officialité. François I qui aimoit beaucoup Berquin, le fit ſortir de ſa priſon; mais ce fanatique perſiſtant toujours dans ſon erreur, ſes juges le condamnerent au feu. La ſentence fut exécutée en place de Grêve, le 12 avril 1529. Il avoit traduit pluſieurs ouvrages d'Eraſme, dans leſquels il avoit gliſſé ſes erreurs.

BERQUIN, (Arnauld) né à Bordeaux, mort à Paris dans le mois de février 1792, s'eſt fait connoître par divers ouvrages, parmi leſquels on diſtingue: I. *Idylles*, Paris, 1774, 2 vol. in-8°. Elles ſont au nombre de douze, dont ſix ſont imitées de Geſner; une d'un autre poëte Allemand; une d'un auteur Italien; quatre ſont de ſon invention. Il y en a qu'on lit avec plaiſir: c'eſt le vrai ton des paſtorales; le ſimple,

le naturel, le tendre, le délicat caractérisent la plume du Théocrite François ; s'il avoit été par-tout également sage, & qu'il n'eût pas mêlé aux plaisirs innocens de la vie champêtre, des images alarmantes pour les mœurs, on auroit la satisfaction de pouvoir l'admirer sans réserve. Il a donné en 1775 un second recueil d'*Idylles*, dont on doit porter le même jugement. La plûpart sont prises de Wieland, Gesner & Métastase : l'imitateur outre quelquefois les traits de ses modeles, & ce n'est pas en faveur de la vertu. II. *Choix de Tableaux, tirés de diverses galeries Angloises*, Paris, 1775, 1 vol. in-8°. Ces Tableaux n'existent que dans le cerveau de M. Berquin : s'il s'est persuadé qu'ils pouvoient paroître *tirés des galeries Angloises*, c'est qu'il a cru l'imagination des Anglois plus déréglée que celle des autres peuples. Les contes qu'il lui a plu d'appeller *Tableaux*, sont froids, puérils, indécens & vraiment dignes de pitié. III. L'*Ami des Enfans*, Paris, 1782 ; ouvrage périodique, écrit avec un naturel & une naïveté qui en rendent la lecture agréable aux enfans. L'auteur leur présente toutes sortes de leçons sous la forme de Contes, & cette maniere d'enseigner fait toujours sur le premier âge les impressions les plus sûres. Cependant parmi ces Contes, il en est qui ne sont pas également bien choisis ; il s'en trouve même quelques-uns dont la morale n'est pas exacte, d'autres où les leçons sont un peu verbiageuses & noyées dans des détails inutiles, d'autres enfin qui semblent manquer de justesse, & dont la conclusion ne se présente pas d'une maniere assez sensible. On a encore de M. Berquin deux *Recueils de Romances*, une *Idylle sur les Impôts*, & une scene lyrique de J. J. Rousseau, mise en vers.

BERRETINI, *voyez* BERETIN (Pierre).

BERROYER, (Claude) avocat au parlement de Paris, mort en 1735, a donné : I. Les *Arrêts de Bardet*, Paris, 2 vol. in-fol. II. La *Coutume de Paris*, de Duplessis, Paris, 1709, in-fol. III. La *Bibliotheque des Coutumes* avec Lauriere, Paris, 1699, in-4°. Ce recueil est curieux. On y trouve, entr'autres choses, un catalogue historique des Coutumiers généraux, & une liste alphabétique des textes & commentaires des Coutumes. Le rédacteur, homme savant, fut fort employé à la consultation, & obtint la confiance du public & l'estime des magistrats.

BERRUVER, (Philippe) archevêque de Bourges, depuis l'an 1236, jusqu'à l'an 1260, qu'il mourut en odeur de sainteté. De Nangis lui attribue plusieurs miracles. On trouve le détail de ses éminentes vertus dans les auteurs du *Gallia Christiana nova*, tom. 2, p. 67. Dom Martene a publié sa Vie, écrite par un auteur contemporain, *Anecdot.*, tom. 3, pag. 1927.

BERRUYER, (Joseph-Isaac) né en 1681, d'une famille noble de Rouen, prit l'habit de jésuite & l'honora par ses talens. Après avoir professé long-tems les humanités, il se retira à la maison professe de

Paris, & y mourut en 1758. Il étoit connu depuis 1728 par son *Histoire du Peuple de Dieu, tirée des seuls livres saints*, réimprimée avec des corrections en 1733, en 8 vol. in-4°, & en 10 vol. in-12. Cette Histoire fit beaucoup de bruit dès le moment de sa naissance. Le texte sacré y est revêtu de toutes les couleurs des romans modernes. Berruyer se promettoit que son Histoire paroîtroit un ouvrage neuf. Elle le parut effectivement, par les fleurs d'une imagination qui veut briller par-tout, dans les endroits même où les livres saints ont le plus de simplicité. Le rhéteur fait parler Moïse aux Hébreux dans les déserts de l'Arabie, comme parleroient de raffinés politiques dans le 18*e*. siecle. La prolixité du style fatigue autant que les vains ornemens dont il est chargé. Cependant son Histoire, mêlée de traits singuliers & brillans, écrite avec chaleur & avec élégance, tissue avec art, semée de réflexions très-judicieuses, est une preuve non équivoque qu'il étoit né avec beaucoup d'esprit, & un esprit facile. Rome le censura en 1734 & en 1757. La seconde partie parut long-tems après la premiere, en 1753, 4 vol. in-4°, & 8 in-12. Elle lui ressemble pour le plan; mais elle lui est à quelques égards inférieure pour les graces, l'élégance & la chaleur du style. Benoit XIV la condamna par un bref du 17 février 1758, & Clément XIII par un autre bref du 2 décembre suivant. Ce bref condamne en même tems la *Troisieme partie de l'Histoire du Peuple de Dieu, ou Paraphrase littérale des Epîtres des Apôtres*, en 2 vol. in-4°, & 5 vol. in-12. Cette derniere partie est remplie, comme les autres, d'idées singulieres & condamnables. L'auteur les avoit puisées à l'école de son confrere Hardouin, homme très-érudit, mais d'un jugement foible; écrivain paradoxal, s'il en fut jamais. « La principale » de ses erreurs, dit un théolo» gien profond, est d'avoir sé» paré l'humanité de J. C. de » sa divinité; en considérant » cette humanité du Sauveur » directement & en elle-même, » *in se directè, in recto*; en pré» tendant qu'en elle-même & » directement, elle devoit être » adorée : ce qui est expressé» ment contraire au concile » d'Ephese, anath. 8; con» traire au fameux discours par » où Théodote, archevêque » d'Ancyre, prouva dans ce » même concile qu'on ne peut » pas diviser, *même par la pen*» *sée*, l'humanité du Christ de » la divinité, pour en faire un » objet de notre adoration; » contraire au cinquieme con» cile général, qui est le se» cond de Constantinople, » *coll. 8, can. 9*; contraire » enfin aux paroles de S. Jean, » qui déclare que la division » de J. C. est réservée à l'ante» christ; *& omnis spiritus qui* » *solvit Jesum ex Deo non est*, » *& hic est antichristus*. I. Joan. » IV, 3 ». On voit par cette critique aussi juste qu'impartiale, dans quel sens on a pu accuser le P. Berruyer de favoriser le nestorianisme, hérésie dont il étoit d'ailleurs aussi éloigné dans ses principes que dans la disposition de son cœur. Les

Jésuites désavouerent publiquement le livre de leur confrere, & obtinrent de lui un acte de soumission, lu en Sorbonne en 1754. Le savant P. Tournemine, son confrere, est un de ceux qui combattirent ses paradoxes avec le plus de zele (*voyez* son article). Le parlement de Paris, 2 ans après, manda Berruyer pour être entendu sur plusieurs propositions de son histoire. Mais l'auteur s'étant trouvé malade, la cour envoya un commissaire, à qui l'historien remit une déclaration en forme de rétractation, qui fut déposée au greffe. Berruyer fit imprimer différentes Apologies, où sans cesser de respecter sa condamnation, il justifioit ses intentions, & défendoit sur-tout son attachement à la doctrine de l'église catholique; elles ont cependant été mises à l'*index*. L'abbé Janson, connu par plusieurs ouvrages où la piété & l'exacte orthodoxie sont unies à l'érudition, a proposé en 1789 une espece de triage des ouvrages de Berruyer. « Quoiqu'à beaucoup » d'égards condamnable, dit-il, » & très-justement condamné, » l'ouvrage n'est pas répréhen» sible dans tous ses points. » Aussi ce que nous y avons » trouvé en accord avec les » sages regles, soit au sujet » de l'ordre & de la distribu» tion des parties dont il est » composé, soit au regard de » l'explication du texte, soit » par rapport à la diction, nous » nous sommes fait un devoir » de le conserver. Mais aussi » tout ce qui nous a paru op» posé à la tradition, à la doc» trine des saints Peres, au sen» timent des interpretes les » plus suivis, à l'ordre des » tems, à la simplicité & à » la décence des expressions, » nous nous sommes appli» qués, autant qu'il a été en » nous, à le rectifier ». Voyez le *Journal histor. & littér.*, 15 juin 1789, pag. 259. — *L'Ancien Testament* a été traduit en allemand par le P. Weimer, à Luxembourg, en 1753, avec une approbation du fameux Febronius, où on lit ces paroles : *Pater Berruyer S. J. sacerdos acceptissimâ atque hactenus intentatâ methodo sacrarum litterarum textum non solùm perpetuâ hacce paraphrasi, gallico idiomate conceptâ intellectu facilem, lectu verò pergratum reddidit; alii etiam ejusdem societatis presbyteri utilissimum hoc opus pro plurium commoditate germanico idiomate donaverunt; hinc non possumus non egregiam utrorumque operam, ab aliis jam probatam, iterùm laudare, & presbyteris, hujus archidiœcesis, sedulò legendam commendare.*

BERRY, *voyez* JEAN DE FRANCE, duc de Berry.

BERRYAT, (Jean) médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de France, correspondant de l'académie des sciences, & membre de l'académie d'Auxerre, mort en 1754, a publié : I. Les 2 premiers vol. de la *Collection académique*, Dijon, 1754, in-4° : compilation avantageusement connue. II. Des *Observations physiques & médicinales* sur les eaux minérales d'Epoigny, aux environs d'Auxerre, 1752, in-12.

BERSABÉE, *voyez* BETHSABÉE.

BERSMAN, (George) Alle-

mand, naquit en 1538 à Annaberg, petite ville de Misnie, près de la riviere de Schop, & du côté de la Bohême. On l'éleva avec soin, & il fit de grands progrès dans les sciences. Il cultiva la médecine, la physique, les belles-lettres & les langues savantes. Il entendoit très-bien la latine & la grecque, & il voyagea en France & en Italie, pour y connoître ceux qui avoient le plus de réputation parmi les gens-de-lettres. De retour dans son pays, il y enseigna en divers endroits jusqu'à sa mort, arrivée le 5 octobre de l'an 1611, qui étoit la 73e. de son âge. Bersman mit les Pseaumes de David en vers, & il fit des notes sur Virgile, Ovide, Horace, Lucain, Cicéron, & sur d'autres auteurs anciens. Il eut 14 fils & 6 filles de son mariage avec une fille de Pierre Helleborn.

BERTANO, (Jean-Baptiste) architecte du duc de Mantoue Guillaume III, dans le 16e. siecle, eut la direction des édifices publics sous ce prince. On admire encore la construction de l'Eglise de Ste. Barbe & de son haut clocher, décoré de 4 ordres d'architecture. Il a publié : *Gli oscuri e difficili passi dell' opera Ionica di Vitruvio alla chiara intelligenza tradotti*, Mantoue, 1558, in-fol.

BERTAUD, (Jean) premier aumônier de la reine Catherine de Médicis, secrétaire de cabinet & lecteur de Henri III, conseiller d'état, abbé d'Aulnai, & enfin évêque de Seèz ; naquit, non à Condé-sur-Noireau, mais à Caen, suivant M. Huet, l'an 1522, & mourut en 1611. Il eut beaucoup de part à la conversion de Henri IV. Bertaud, ami & contemporain de Ronsard & de Desportes, les laissa bien loin derriere. Quelques-unes de ses Stances ont de la facilité & de l'élégance. On a de lui des Poésies chrétiennes & profanes, des Cantiques, des Chansons, des Sonnets, des Pseaumes. Elles offrent quelques réflexions heureuses, mais tournées en pointe: il avoit pris ce goût dans Séneque. Ses mœurs parurent très-réglées, dès qu'il fut élevé à l'épiscopat ; & l'évêque rougit des productions du courtisan. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées en 1620, in-8°. Il a laissé aussi une traduction de quelques livres de S. Ambroise, des Traités imparfaits de controverse, des Sermons sur les principales fêtes de l'année, & une *Oraison funebre de Henri IV*. C'étoit l'oncle de Madame de Motteville. *Voyez* ce mot.

BERTELS, (Jean) religieux Bénédictin, natif de Louvain, fut d'abord abbé de Munster, à Luxembourg, ensuite d'Echternach. Il eut le malheur de voir piller son abbaye d'Echternach par les Hollandois l'an 1596, & lui-même fut mené prisonnier en Hollande, d'où il ne retourna qu'après avoir payé 16,000 écus de rançon pour lui & ses religieux. Il est connu par sa petite *Histoire du Duché de Luxembourg*. Le P. Bertholet dit que cette Histoire *n'est qu'un tissu de fables*, jugement outré & peu équitable. Le style de Bertels est diffus & incorrect.

BERTERA, (Barthélemi) Italien, établi à Paris où il

avoit le titre d'interprete du roi, mourut en 1782, après avoir publié : I. *Méthode pour apprendre la Langue Italienne*, in-12. II. .... *l'Espagnole*, in-12. III. .... *la Françoise*, 1773.

BERTHAULT, (Pierre) natif de Sens, prêtre de l'Oratoire, & professeur de rhétorique dans sa congrégation ; auteur du *Florus Gallicus*, in-12, & du *Florus Francicus*, in-12, qui ne valent point le *Florus Romanus ;* mourut en 1681, chanoine & archidiacre de Chartres. Son traité *de Ara*, imprimé à Nantes en 1681, est savant & recherché.

BERTHE, *voyez* ETHELBERT.

BERTHELET, (Grégoire) Bénédictin, né à Berain dans le duché de Bar-le-Duc en 1680, mort l'an 1754, étoit versé dans les antiquités ecclésiastiques. Il a donné un *Traité historique & morale de l'abstinence*, 1731, in-4°., & plusieurs autres ouvrages sur les rits, &c. *Voyez* Dom Calmet, *Bibliotheque de Lorraine.*

BERTHET, (Jean) né à Tarascon en Provence, l'an 1622, mort en 1692, se rendit célebre par la connoissance des langues anciennes & modernes. Il entra dans la compagnie de Jesus, où il professa quelque tems les humanités. Ensuite il enseigna les sciences abstraites; rassemblant, à l'aide d'une mémoire immense, & d'un génie souple & actif, plusieurs connoissances. On a de lui des Dissertations savantes sur différens sujets; des Odes ; des Sonnets italiens, françois, espagnols ; des Chansons provençales ; des Vers libres ; des Epigrammes, Madrigaux, & autres petites pieces en plusieurs langues.

BERTHIER, (Guillaume-François) né à Issoudun en Berry, le 7 avril 1704, entra dans la société des Jésuites en 1722, & s'y distingua par ses vertus & sa science. En 1745, on lui confia la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea jusqu'à la dissolution de sa Compagnie en France, à la satisfaction du public & des véritables gens-de-lettres. « Jamais, dit l'auteur » des *Trois Siecles*, ce journal » n'a été plus intéressant & plus » utile que quand le P. Berthier » y a travaillé. Sa pénétration » à démêler les pieges de l'incrédulité, son courage à les » mettre au grand jour, son » habileté à en parer les coups, » lui ont attiré les sarcasmes de » ces esprits forts contre tout, » excepté ce qui blesse leur » amour-propre ; mais il a fait » voir par ses lumieres, autant » que par sa modération, combien il est facile d'être supérieur à leurs maneges, à leurs » attaques & à leurs insultes ». Sur la fin de 1762, il fut nommé garde de la bibliotheque royale, & adjoint à l'éducation de Louis XVI & de Monsieur ; deux ans après il se consacra à la retraite, & ne s'occupa plus que de l'étude & des exercices de la religion. Il mourut à Bourges le 15 décembre 1782. Le chapitre de la métropole rendit un hommage public à ses vertus & à ses talens, en lui donnant une sépulture distinguée dans son église. Le clergé de France venoit de le gratifier d'une pension à son insu ; sans doute pour le récompenser de sa Continuation de l'*Histoire de l'Eglise Gal-*

licane, commencée par le Pere Langueval. On lui doit les six derniers volumes de cet ouvrage, écrits avec une critique, une modération, une netteté de style & une élégance peu communes. Tout y est déduit & discuté avec une noble aisance qui, en faisant disparoître la gêne du travail, annonce les connoissances les plus étendues & la plume la mieux exercée. L'abbé de Voisenon lui a rendu ce témoignage, lorsque la Société fut proscrite dans le ressort du parlement de Paris : » L'auteur étoit savant, mo» deste, point intrigant, bon » prêtre & honnête homme. Le » Journal de Trévoux perdit » en lui un bon littérateur, & » Paris un homme de bien. Il » n'y a que les encyclopédistes » qui gagnent à son expulsion » un puissant adversaire de » moins ». Après sa mort on a publié les *Pseaumes* & *Isaie*, *traduits en françois avec des Réflexions & des notes* : le premier en 8 vol, in-12, Paris, 1785; réimprimé en 1788 en 5 vol. sans notes : le second, Paris, 1788, 5 vol. in-12; les Réflexions regardent sur-tout la morale; elles sont pleines d'onction & pénetrent un cœur droit. Les Notes expliquent le sens littéral du texte : l'auteur y étale une érudition peu commune, se montre l'égal des plus habiles commentateurs. Comme il possédoit parfaitement l'hébreu, il entre dans de savantes discussions, & il applanit beaucoup de difficultés, de maniere qu'il fait très-bien entendre le sens du texte. Le P. Berthier est clair, & sur-tout précis; ce qui est la preuve d'un bon esprit. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est celui d'être un peu trop *houbigantiste*, & d'avoir dans les idées de ce hébraïsant, une confiance qu'elles ne méritent pas toujours. Peut-être jugera-t-on aussi qu'il s'arrête quelquefois trop à des discussions où le doute & l'ignorance valent mieux qu'une décision.

BERTHOLDE le Noir, *voyez* SCHWART.

BERTHOLDE, BERNOLDE ou BERNALD, prêtre de Constance dans le 11e. siecle, continua la *Chronique d'Hermannus Contractus*, moine de Reichenau, depuis l'an 1054 jusqu'en 1064. Il y ajouta l'histoire de son tems jusqu'à l'année 1066, qu'on croit être celle de sa mort. Cette Chronique se trouve avec les additions, dans le Ier. tome des *Anciennes Leçons* de Canisius. Il nous reste encore de Bertholde, des Opuscules en faveur de Grégoire VII, dont il étoit grand partisan, & la vie *d'Hermannus Contractus* en manuscrit, dans l'abbaye de Muri en Suisse.

BERTHOLET, (Barthélemi) FLEMALE, né à Liege en 1614, peignit avec succès. On lui donna une place d'académicien & de professeur à Paris : les Grands-Augustins de cette ville ont de lui une Adoration des Mages; mais la plupart de ses tableaux sont à Liege : on admire sur-tout la Conversion de S. Paul qui est dans la collégiale de ce nom, dont Bertholet étoit chanoine; une Assomption de la Vierge dans l'église des Dominicains; une Résurrection de Lazare à la cathédrale, &c. Il mourut à Liege en 1675. *Voy.* DAMERY.

BERTHOLET, (Jean) Jésuite, né à Salm dans le duché de Luxembourg, mort à Liege en 1755, est auteur d'une *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, Liege, 1746, 1 vol. in-4°, où l'on désireroit un peu plus de critique; & d'une *Histoire ecclésiastique & civile du duché de Luxembourg & comté de Chiny*, en 8 vol. in-4°; ouvrage prolixe, écrit sans beaucoup de méthode; mais où l'on trouve de l'érudition & des choses intéressantes qu'on chercheroit en vain ailleurs. Cette Histoire est aujourd'hui beaucoup plus recherchée, qu'elle ne l'étoit au tems de l'impression, 1742.

BERTI, (Jean-Laurent) né le 28 mai 1696 à Serravezza, village de la Toscane, dans le capitanat de Pietra Sancta, entra dans l'ordre des Augustins. Il fut envoyé à Rome, & devint assistant général d'Italie. Il y fit imprimer son *Cours complet de Théologie* en 8 vol. in-4°, qu'il dédia au pape Benoit XIV. Comme il y soutient l'impossibilité de l'état de pure nature, quelques évêques de France, entre lesquels M. Languet, archevêque de Sens, condamnerent sa doctrine, mais Benoît XIV, l'absolva d'héréfie & avec raison (*voyez* BELELLI). Berti fit *l'Apologie* de sa doctrine en 2 vol. in-4°. L'empereur François I, grand-duc de Toscane, lui donna une chaire de professeur dans l'université de Pise, avec une pension considérable. Ce fut dans cette ville que le P. Berti mourut le 26 mai 1766, après avoir publié : I. *Histoire Ecclésiastique*, 7 vol. in-4°. II. Un *Abrégé* de la même Histoire, deux tomes en un vol. in-8°. Pauvre compilation, sans ordre, sans choix, remplie de minuties, de faussetés, de partialité. Dans les premieres éditions, entr'autres dans celle de 1748, on trouve dans la *Préface* de la 2e. partie, une espece de rétractation de ce qu'il avoit dit dans la *Iere.*, touchant la secte jansénienne. L'auteur essaie de réparer ses prétendus torts par un verbiage indigne d'un esprit solide & conséquent. Il exalte jusqu'au ciel les chefs & les promoteurs du parti, & ravale dans la boue ceux qui l'ont combattu. Il a cru que par ce moyen il tireroit son livre de la foule, & qu'il seroit préconisé par tous les adeptes de la secte; en quoi il ne s'est pas trompé. *Cherchez-vous de la réputation*, dit un orateur célebre, *attachez-vous à quelque faction, & après cela ne vous inquiétez de rien*. III. Des *Dissertations*, des *Dialogues*, des *Réponses*, des *Discours académiques*, &c. Tous ses ouvrages ont été recueillis dans une édition in-folio à Venise.

BERTIER, (Joseph-Etienne) né en 1710 à Aix en Provence, entra dans la congrégation de l'Oratoire, professa la philosophie avec distinction, & se retira accablé d'infirmités dans la maison de son ordre, rue St.-Honoré à Paris, où il mourut le 15 novembre 1783. Grand partisan du systême de Descartes, il se faisoit une regle de ne pas s'en écarter. Ses ouvrages sont : I. *Dissertation, où l'on examine si l'air passe dans le sang*, 1739. II. *Physique des Cometes*, 1760, in-12. III. *Physique des Corps animés*, 1755, in-12.

BERTIN, (S.) né dans le territoire de Conſtance ſur le Haut-Rhin, étoit neveu de St.-Omer, évêque de Térouanne. Il aida ſon oncle à défricher les terres de cet évêché, qui étoient des deſerts. Un gentilhomme de ce pays, nommé Adroalde, s'étant converti, donna ſa terre de Sithieu pour y fonder un monaſtere. Bientôt il fut peuplé d'un nombre infini de religieux qui, ſous la conduite de S. Bertin, menoient une vie angélique. Il fut leur abbé & leur modele. Quelque tems avant ſa mort, arrivée en 706, il ſe retira dans un petit hermitage, où il finit ſa vie ſainte dans de grands ſentimens de piété, âgé de plus de cent ans. Si ceux qui envient aux monaſteres les terres qu'ils poſſedent, avoient eu la charge de les défricher de leurs propres mains, comme les religieux de S. Bertin, nos plus belles campagnes ſeroient encore des bruyeres. L'abbaye & l'égliſe de l'iſle de Sithieu, qui ſont un des plus beaux ornemens de la ville de Saint-Omer, ont porté pendant plus de quatre cents ans le nom du prince des apôtres; mais il y en a plus de cinq cents qu'elles portent celui de S. Bertin, à cauſe des reliques de ce Saint, que l'on vient viſiter de toutes parts. L'égliſe eſt un des plus beaux édifices dans le goût gothique, qu'il y ait en France. Le tréſor qui eſt fort riche, eſt dû à la libéralité de Charlemagne, des autres empereurs, & d'un grand nombre de princes & de prélats célebres.

BERTIN, (Nicolas) peintre & diſciple de Jouvenet & de Boullongne l'aîné, naquit à Paris en 1664. Son pere étoit ſculpteur. L'académie de peinture lui adjugea le premier prix à l'âge de 18 ans, & ſe l'aſſocia enſuite. Le ſéjour de Rome perfectionna ſes talens. De retour en France, il fut nommé directeur de l'école romaine; mais une aventure galante, qui auroit eu des ſuites, s'il fût retourné à Rome, l'empêcha d'accepter cette place. Louis XIV, l'électeur de Mayence, celui de Baviere, l'employerent ſucceſſivement à divers ouvrages. Ce dernier voulut ſe l'attacher par de fortes penſions; mais Bertin ne put jamais conſentir à quitter ſa patrie. Il mourut à Paris en 1736, dans de grands ſentimens de religion. Sa maniere étoit pleine de force & de grace; il excelloit dans les petits tableaux. On a de lui pluſieurs ouvrages à Paris dans l'égliſe de S. Luc, à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, & dans les ſalles de l'académie.

BERTIN, (Exupere-Joſeph) médecin, né à Tremblai, dioceſe de Rennes, ſe diſtingua dans ſa profeſſion à Rennes & à Paris. Il fut appellé en Valachie, pour y être médecin de l'hoſpodar; ce deſpote l'y força d'aſſiſter à un ſupplice ſanglant, ce qui le fit déſerter de cette cour; il revint en France; mais il en avoit été tellement affecté, que ſes facultés intellectuelles ſe dérangerent. Il guérit, & ſe retira à Rennes, où il mourut en 1781. Il a compoſé un *Cours complet d'Anatomie*, dont il a publié l'*Oſtéologie*, 1753, 4 vol. in-12.

BERTIUS, (Pierre) né à Beveren, petit village de Flandre, en 1565, profeſſeur de philoſophie à Leyde, fut dépouillé

pouillé de son emploi, pour avoir pris le parti des Arminiens. Il se rendit à Paris, où il abjura le protestantisme en 1620; & fut revêtu de la charge de cosmographe du roi, de la place de professeur-royal surnuméraire en mathématiques, & du titre d'historiographe de France. Il mourut en 1629, à 64 ans. Ses ouvrages de géographie sont plus estimés, que tout ce qu'il a publié sur les Gomaristes & les Arminiens. On a de lui: I. *Commentariorum rerum Germanicarum libri tres*, in-12, Amsterdam, 1635. Il y a dans cet abrégé une assez bonne description de l'Allemagne, & une carte de l'empire de Charlemagne. II. *Theatrum Geographiæ veteris*, Amsterdam, 1618 — 1619, 2 vol. in-fol. Ce recueil qui renferme presque tous les anciens géographes, éclaircis par de savantes notes, est rare & recherché. Il en a donné un abrégé, Paris, 1630, in-4°. III. *Orbis terrarum ex mente Pomponii Melæ delineatus*, Paris, in-fol. IV. *Tabularum geographicarum contractarum, lib. VII*, Amsterdam, 1618, in-4°. longo. V. *Veteris geographiæ tabulæ*, Paris, 1628, in-fol. VI. *Notitia Episcopatuum Galliæ*, Paris, 1625, in-fol. VII. *De Aggeribus & Pontibus*, Paris, 1629, in-8°.: traité fait à l'occasion de la digue de la Rochelle. VIII. *Introductio in universam Geographiam*, in-12. Tous ces ouvrages sont consultés par ceux qui cultivent la géographie, & qui écrivent sur cette science. Il est auteur de la Préface qui se trouve à la tête de quelques éditions du livre de Boëce, *De consolatione Philosophiæ*, Leyde, 1633, in-24.

BERTRADE, fille de Simon, comte de Montfort, épousa d'abord Foulques, comte d'Anjou, vieillard avare, fantasque & cruel. Elle se fit enlever en 1092 par Philippe I, roi de France. Yves de Chartres se récria fortement contre ce désordre; mais il ne put arrêter ni l'ambition de cette femme, ni la passion du roi. Quelques prélats oublierent leur devoir jusqu'à les marier, en 1093. Le pape Urbain II en fut si irrité, qu'il lança enfin l'excommunication qu'il avoit suspendue jusques-là. Bertrade devint reine après la mort de Berthe, & finit par se retirer dans un couvent.

BERTRAM, (Corneille-Bonaventure) ministre & professeur d'hébreu à Geneve & à Lausanne, naquit à Thouars en Poitou, l'an 1531, & mourut à Lausanne en 1594. Nous avons de lui: I. *Respublica Hæbreorum*, à Geneve, 1580, puis à Leyde, 1641, in-12, avec des Commentaires de Constantin l'Empereur, & dans les *Critici Sacri* de Londres, tom. 8. II. Une *Révision de la Bible françoise* de Geneve, faite sur le texte hébreu, Geneve, 1588. Il corrigea cette version en bien des endroits; mais dans d'autres il a trop suivi l'autorité des rabbins, & pas assez celle des anciens interpretes. III. Une nouvelle édition du *Trésor de la Langue sainte*, de Pagnin, &c.

BERTRAME, *voyez* RATRAMNE.

BERTRAND, (S.) fils d'Atton Raymond, comte de l'Isle, renonça aux espérances que le

monde lui offroit, & se consacra à Dieu dans l'état ecclésiastique. Otger, évêque de Cominges, étant mort en 1073, il fut élu pour lui succéder. Son zele fit bientôt changer de face à son diocese; ses discours & ses exemples corrigerent les abus, & ramenerent la vertu & la piété. Non content d'avoir rétabli son église, il répara aussi la ville & l'agrandit; en sorte qu'il en fut regardé comme le second fondateur. Il fit faire un cloître pour les clercs, & les assujettit à la vie commune. Il mourut le 15 ou le 16 octobre, vers l'an 1123, après avoir passé cinquante ans dans l'épiscopat. Il fut canonisé, sur-tout à la sollicitation de Guillaume, archevêque d'Auch, son neveu. Sa Vie a été écrite par Vital, protonotaire d'Alexandre III, qui étoit du même pays, & qui vivoit à-peu-près dans le même temps. Elle fut écrite par ordre du cardinal Hyacinthe, & de Guillaume, archevêque d'Auch. On peut voir aussi Baillet, sous le 15 octobre, & la *Gallia Christiana*, tom. I, p. 1094.

BERTRAND, (Pierre) né en Vivarez, professeur de jurisprudence à Avignon, à Montpellier, à Orléans & à Paris, ensuite évêque de Nevers, puis d'Autun, enfin cardinal en 1331; plaida si bien pour le clergé contre Pierre de Cugnieres, que le roi Philippe de Valois prononça en sa faveur en 1329. Il étoit question d'établir jusqu'où devoit s'étendre l'autorité du roi sur les choses spirituelles, & celle du clergé sur les choses temporelles. Son ouvrage est imprimé à Paris en 1495, in-4°, & dans *les Libertés de l'Eglise Gallicane*, Lyon, 1770, 5 vol. in-4°. Il mourut à Avignon le 24 juin 1349. On trouve dans la Bibliotheque des Peres un traité de ce cardinal: *De origine & usu Jurisdictionum*; il a été imprimé séparément à Venise en 1584, in-fol. Il fonda à Paris le college d'Autun.

BERTRAND, (Jean) sieur de Catourze, premier président au parlement de Toulouse, s'est fait un nom par son livre *Bünomicon sive de vitis jurisperitorum*, que son fils François Bertrand donna au public en 1618, in-4°, avec la Vie du président son pere. Il mourut le premier de novembre 1594. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas BERTRAND, de la même famille, avocat au parlement de Toulouse, mort en 1527, qui a donné au public: *De Tolosanorum gestis ab urbe condita*, Toulouse, 1515, in-fol., & ensuite en françois sous le titre de *Gestes des Toulousains*, Toulouse, 1517, in-4°. Il y montre très-peu de critique, & on s'apperçoit facilement qu'il a profité des recherches de Guillaume de Puy-Laurent, & de Bernard de la Guionie, évêque de Lodeve.

BERTRAND, (François-Séraphique), avocat, né à Nantes en 1702, mourut dans cette ville en 1752. On a de lui des Poésies diverses, imprimées à Nantes en 1749, sous le titre de Leyde. Il y a d'assez jolis vers dans ce recueil; l'auteur imite assez heureusement plusieurs Odes d'Horace. Il a rédigé aussi le *Ruris de-*

liciæ, 1756, in-12. Collection de vers latins & françois qui sont d'un mérite fort inégal.

BERTRAND, (Jean-Baptiste) médecin, & de l'académie de Marseille, né à Martigues le 12 juillet 1670, mourut le 10 septembre 1752. Il étoit bon praticien, & ne négligeoit point la théorie. Sa *Relation historique de la peste de Marseille*, in-12, 1721, n'est pas le seul ouvrage de ce savant médecin. On a encore de lui des *Lettres à M. Deidier sur le mouvement des muscles*, 1732, in-12; & des *Dissertations sur l'air maritime*, 1724, in-4°, où l'on trouve de bonnes observations.

BERTRAND DU GUESCLIN, *voyez* GUESCLIN (du).

BERVILLE, *voy.* GUYARD DE BERVILLE.

BERULLE, (Pierre) né en 1575 au château de Serilly, près de Troyes en Champagne, se distingua dans la fameuse conférence de Fontainebleau, où du Perron combattit du Plessis-Mornay qu'on nommoit *le pape des huguenots*. Il fut envoyé par Henri IV, dont il étoit aumônier, en Espagne, pour amener quelques Carmelites à Paris. Ce fut par ses soins que cet ordre fleurit en France. Quelque tems après il fonda la congrégation de l'Oratoire de France, dont il fut le premier général. Cet institut, quoique semblable pour le fond à celui de S. Philippe de Néri, en est néanmoins distingué par des différences qui en font une congrégation particuliere. Elle fut approuvée par une bulle de Paul V en 1613, & produisit un grand nombre d'hommes illustres par la science & la vertu. Durant les disputes qu'un parti puissant suscita dans le monde chrétien, plusieurs de ses membres ne surent pas assez se défendre contre la nouveauté; mais la généralité de la congrégation resta toujours attachée à la doctrine de l'église, & aux décrets de ses pontifes. Urbain VIII récompensa le mérite de Berulle d'un chapeau de cardinal. Henri IV & Louis XIII avoient voulu, inutilement, lui faire accepter des évêchés considérables. L'autorité qu'il avoit dans l'église & l'état, ne lui fit point abandonner son premier plan de vie. La simplicité, la modestie, la pauvreté, la tempérance furent toujours ses vertus favorites. Il ne passoit aucun jour sans offrir le saint sacrifice. Il mourut d'apoplexie à l'autel, justement avant la consécration, le 2 octobre 1629, à l'âge de 55 ans. S. François de Sales, César de Bus, le cardinal Bentivoglio, &c., avoient été ses amis, & les admirateurs de ses vertus. On a une édition de ses Œuvres, publiée en 1644, in-fol., réimprimée en 1657, par les PP. Bourgoing & Gibieuf. On y trouve le zele & l'onction, l'esprit de renoncement & d'humilité, & une tendre dévotion. M. Habert de Cerisi a écrit sa *Vie*, Paris 1646, in-4°. Il y en a une plus récente par l'abbé Goujet, 1767, in-12; cette derniere qui devroit être la meilleure, est beaucoup inférieure à l'autre, & se ressent de l'esprit du parti auquel l'auteur s'étoit voué.

BERWICK, *voyez* FITZ-JAMES.

BERYLLE, évêque de Bostres en Arabie vers 240, après avoir gouverné quelque tems son église avec beaucoup de réputation, tomba dans l'erreur. Il crut que JESUS-CHRIST n'avoit point existé avant l'Incarnation, & qu'il n'avoit été Dieu, que parce que le Pere demeuroit en lui, comme dans les prophetes. Plusieurs évêques zélés s'assemblerent en concile, afin de prévenir les suites d'un pareil scandale. Ils disputerent contre Berylle, & ne purent le réduire. On appella Origene qui ne réfuta pas seulement les erreurs de l'évêque Arabe, mais accompagna ses raisonnemens d'une douceur & d'une charité si admirable, qu'il lui fit reconnoitre la vérité, & professer avec un éclat nouveau, la foi pure qu'il avoit abandonnée.

BESELÉEL, fils d'Uri ou de Hur, & de Marie, sœur de Moïse, avoit reçu de Dieu un talent extraordinaire pour travailler toutes sortes de métaux; & il fut employé par le législateur hébreu aux travaux du tabernacle avec Ooliab.

BESLER, (Basile) apothicaire de Nuremberg, né en 1561, a donné au public : I. *Hortus Eystettensis*, 1613, in-fol., avec figures : la réimpression de 1640 est moins belle; celle de 1750 encore pire. Il y a 366 planches. II. *Icones Florum & herbarum*, 1616, in-4°; & la continuation, 1622, in-fol. Le *Gazophylacium rerum naturalium*, Nuremberg, 1642, in-fol., est de Michel-Rupert BESLER, fils de Basile, mort docteur en médecine l'an 1661. Ce livre a été réimprimé en 1716; mais moins estimé de cette édition que de la précédente. Lochner a donné la *Description du Cabinet de Basile & de M. R. Besler*, 1716, qui est recherchée.

BESLY, (Jean) avocat du roi à Fontenay-le-Comte en Poitou, né à Coulonges-les-Royaux, mourut en 1644, à 72 ans. On a de lui : I. *Histoire de Poitou*, Paris, 1647, in-fol. estimée. II. *Les Evêques de Poitiers*, 1647, in-4°. III. *Ad Petri Theudebodi historiam Præfatio.* C'étoit un homme versé dans les antiquités de France; écrivain incorrect, mais historien exact & profond.

BESOGNE ou BESOIGNE, (Jerôme) docteur de Sorbonne, mort en 1763, à 77 ans, se distingua par son savoir. On a de lui : I. *Histoire de Port-Royal*, 1752, 6 vol. in-12; trois pour les Religieuses, trois pour les Messieurs : remplie de détails très-peu intéressans pour quiconque *n'a d'autre parti*, comme s'exprime M. de Rancé, *que celui de J. C.* II. *Vies des quatre Evêques engagés dans la cause de Port-Royal*, 1756, 2 vol. in-12. III. *Principes de la perfection chrétienne*, 1748, in-12. IV. *Principes de la pénitence & de la conversion, ou Vie des Pénitens*, 1762, in-12. V. *Principes de la Justice chrétienne, ou Vies des Justes*, 1762, in-12. VI. *Concorde des Livres de la Sagesse*, 1737, in-12; bon livre, & qui se ressent peu des préventions sur lesquelles l'auteur régloit sa maniere d'écrire. VII. Plusieurs ouvrages sur les affaires du tems, dans lesquelles il étoit entré avec une ardeur qui tenoit du fanatisme.

BESOLDE, (Christophe) né à Tubinge en 1577, y fut professeur de droit. Il abjura la religion protestante en 1635, & mourut en 1638. Sa femme abjura aussi après sa mort. On a de lui : I. *Dissertationes philologicæ*, 1642, in-4°. II. *Documenta Monasteriorum ducatûs Wirtembergæ*, 1636, in-4°. III. *Virginum sacrarum monumenta*, Wirtemberg, 1636, in-4°. IV. *Synopsis rerum ab orbe condito gestarum*, Franeker, 1698, in-8°. V. *Historia Constantinopolitano-Turcica, post avulsum a Carolo M. Occidentem, ad hoc usque ævum deducta*, Strasbourg, 1634, 2 vol. in-8°. Quoique ces ouvrages soient savans, ils ne sont guere répandus au-delà de l'Allemagne.

BESOMBES DE ST-GENIÉS, conseiller de la cour des aides de Montauban, mort à Cahors en odeur de sainteté, le 20 octobre 1783, dans la 65e. année de son âge, fut pendant quelque tems égaré par la philosophie anti-chrétienne; mais son cœur n'étoit pas fait pour en goûter la doctrine & la morale. Il ouvrit les yeux à la vérité, & consigna sa conversion dans un ouvrage plein d'onction & de lumieres, intitulé : *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi Jesu*, traduit en françois par l'abbé de Cassagne-Peyronene, sous le titre de *Sentimens d'une ame pénitente, revenue des erreurs de la philosophie moderne au joug de la Religion*, Paris, 1787, in-12. M. de St-Geniés se délassoit des travaux de son état en étudiant la Bible; aussi chaque ligne de cette production annonce qu'il en étoit pénétré. Le traducteur compare cet ouvrage à celui de l'*Imitation de Jésus-Christ*, & essaie même de lui donner la préférence; mais certainement le pieux auteur en portoit un jugement plus modeste & plus vrai. L'*Imitation* peut être toujours le premier livre de piété, sans que l'ouvrage de M. de St-Geniés en soit moins estimable. Outre que le second rang seroit encore beau à occuper, les rangs ne sont rien en un pareil sujet. Il ne faut pas confondre ce livre avec un autre qui a pour titre : *Sentimens d'une ame pénitente, sur le Pseaume* Miserere meî, Deus; & *le retour d'une ame à Dieu, sur le Pseaume* Benedic, anima mea. Ce dernier est l'ouvrage d'une dame illustre, connue par sa piété & sa longue pénitence. *Voyez* VALLIERE.

BESSARION, patriarche titulaire de Constantinople, & archevêque de Nicée, naquit à Trébisonde, vers l'an 1395. Il souhaita, avec beaucoup d'ardeur, la réunion de l'église grecque avec la latine, & engagea l'empereur Jean Paléologue à travailler à la consommation de cet ouvrage. Il passa en Italie, parut au concile de Ferrare, depuis transféré à Florence, harangua les Peres, & s'en fit admirer autant par ses talens que par sa modestie. Les Grecs schismatiques conçurent une si grande aversion pour lui, qu'il fut obligé de rester en Italie, où Eugene IV l'honora de la pourpre en 1439. Il fixa son séjour à Rome. Son mérite l'auroit placé sur le siege pontifical, si le cardinal Alain, Breton, ne se fût opposé à l'élection de l'illustre Grec, comme injurieuse

à l'églife latine. Il fut employé dans différentes légations; mais celle de France lui fut défagréable. On dit que le légat ayant écrit fur l'objet de fa légation au duc de Bourgogne, avant que de faire fa vifite à Louis XI, ce roi ombrageux & violent l'accueillit très-mal; & lui dit, en lui mettant la main fur fa grande barbe : *Barbara græca genus retinent quod habere folebant.* Cet affront, dit-on, caufa tant de chagrin à ce cardinal, qu'il en mourut à fon retour, en paffant par Ravenne en 1472, à 77 ans. Ce récit eft de Pierre Matthieu; mais d'autres hiftoriens croient que Beffarion avoit déplu au roi, par la demande qu'il lui avoit faite de la grace du cardinal Balue. Il eft apparent que ce grand cardinal n'a pas eu la foibleffe de mourir de chagrin, pour avoir effuyé l'humeur d'un prince tel que Louis XI. Son corps fut porté à Rome, & enterré dans une chapelle de l'Églife de S. Pierre, où il avoit préparé fon tombeau, fur lequel on voit cette épitaphe :

Bessarion Episcopus Tusculanus,
S. R. ecclesiæ cardinalis,
Patriarcha Constantinopolitanus,
Nobili græciâ ortus oriundusque
Sibi vivens posuit.

Beffarion aimoit les gens-de-lettres, & les protégeoit. Argyrophile, Théodore de Gaza, le Pogge, Laurent Valla, Platine, &c., formoient dans fa maifon une efpece d'académie. Sa bibliotheque étoit nombreufe & choifie. Le fénat de Venife, auquel il en fit préfent, la conferve encore aujourd'hui avec foin. Ce cardinal a laiffé plufieurs ouvrages, qui tiennent un rang parmi ceux que produifit la renaiffance des lettres. Les principaux font : I. *Défenfe de la Doctrine de Platon*, dont l'édition fans date, mais de 1470, in-fol. eft rare. II. Des Lettres, imprimées en Sorbonne, in-4°. III. *Oratione contra il Turcho*, 1471, in-4°, & d'autres ouvrages dans la Bibliotheque des Peres.

BESSET, (Henri de) fieur de la Chapelle-Milon, infpecteur des beaux-arts fous le marquis de Villacerf & contrôleur des bâtimens, lorfque le grand Colbert fut nommé en 1683 furintendant des bâtimens. Il joignit à cette place celle de fecrétaire de l'académie des infcriptions & des médailles. On a de lui une *Relation des Campagnes de Rocroi & de Fribourg*, en 1644 & 1645, in-12, écrite avec une fimplicité élégante : c'eft un modele en ce genre. Il mourut en 1693.

BESSIN, (Dom Guillaume) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit à Glos-la-Ferriere au diocefe d'Evreux, & mourut à Rouen en 1726. On a de lui une édition des *Conciles de Normandie*, 1717, in-fol. Il a eu part à la nouvelle édition des *Œuvres de S. Grégoire le Grand*, donnée par les PP. de Ste Marthe.

BESSON, (Jacques) ingénieur & mathématicien, natif du Dauphiné dans le feizieme fiecle, eft l'inventeur de plufieurs machines, dont Pafcalis a publié la defcription fous le titre de *Theatrum machinarum*, Lyon, 1582, in-fol. Beffon

avoit publié lui-même : I. *De ratione extrahendi olea & aquas è medicamentis simplicibus*, Zurich, 1559, in-8°. II. *Le Cosmolabe*, Paris, 1567, in-4°. III. *Usage du compas d'Euclide*, Paris, 1571, in-4°.

BETFORD, *voy.* BEDFORT.

BETHENCOURT, (Jean de) gentilhomme Normand, découvrit le premier les isles Canaries, l'an 1402 ; il en conquit cinq avec le secours de Henri III, roi de Castille, qui lui en confirma la souveraineté avec le titre de roi, sous la condition d'hommage envers la couronne de Castille. Pierre de Bethencourt, un de ses descendans, mort l'an 1667, fonda dans les Indes occidentales une congrégation de religieux hospitaliers, sous le nom de *Béthléemites*.

BETHSABÉE, femme d'Urie, fut une occasion de péché pour David qui, après avoir fait périr son mari, l'épousa, & en eut Salomon.

BETHUNE, *voyez* SULLY.

BETHUNE, (Philippe de) comte de Selles, lieutenant-général de Bretagne & gouverneur de Rennes, mort en 1649 à 88 ans, acquit beaucoup de gloire & de réputation par ses ambassades dans les cours d'Ecosse, de Rome, de Savoie & d'Allemagne. Il étoit frere puîné du célebre Maximilien de Béthune, duc de Sully. Son *Ambassade en Allemagne* a été imprimée à Paris, 1667 ; in-fol. par les soins de son petit-fils Henri, comte de Béthune.

BETIS, gouverneur de Gaza pour Darius, défendit cette place avec valeur contre Alexandre le Grand. Ce prince ayant été blessé au premier assaut, fit mourir cruellement Bétis après la prise de la ville, vers l'an 332 avant J. C. Plus de dix mille hommes furent passés au fil de l'épée, & l'on punit lâchement un courage digne des plus grands éloges. Bétis fut attaché par les talons au char du héros Macédonien, & périt misérablement. Ce trait seul suffit pour rendre odieuse la mémoire de ce conquérant.

BETLEM-GABOR, c'est-à-dire, *Gabriel Betlem*, prince de Transylvanie, d'une maison aussi ancienne que pauvre, gagna les bonnes graces de Gabriel Battori, prince de Transylvanie. Ayant quitté cette cour pour passer à celle de Constantinople, il profita du crédit qu'il s'acquit chez les Turcs, pour faire déclarer la guerre à son ancien bienfaiteur. Battori, abandonné de ses sujets & de l'empereur, fut vaincu en 1613. Betlem-Gabor prit plusieurs places en Hongrie, se fit investir de la Transylvanie par un pacha, & déclarer roi de Hongrie. L'empereur fit marcher des troupes contre lui en 1620. Le comte Bucquoi, un de ses généraux, fut tué. Gabor, vainqueur, demanda la paix, & l'obtint à condition qu'il renonceroit au titre de roi de Hongrie, & qu'il se borneroit à celui de prince de l'empire. Ferdinand assura cette paix, en le reconnoissant souverain de la Transylvanie, & en lui cédant sept comtés qui contenoient environ 50 lieues. Cet homme inquiet ayant voulu faire revivre ses droits sur la Hongrie, Walstein le vainquit, & cette guerre finit par un traité qui assuroit

la Transylvanie & les terrains adjacens, à la maison d'Autriche, après la mort de Gabor : elle arriva en 1629. Il y a encore en Transylvanie plusieurs comtes de Betlem, qui se disent de cette famille.

BETON, (David) évêque de Mirepoix, puis archevêque de S. André en Ecosse, & cardinal, respectable par ses lumieres & ses vertus pastorales, massacré par les Calvinistes en 1546, est nommé par les Ecossois par corruption, BEATOUN, *voyez* ce mot.

BETULÉE, (Sixte) grammairien, poëte & philosophe, naquit à Memmingen en 1500. Son vrai nom étoit Birck. Il enseigna les belles-lettres & la philosophie avec réputation, & devint principal du college d'Ausbourg, où il mourut en 1554. On a de lui divers ouvrages en vers & en prose. Ses pieces dramatiques de *Susanne*, de *Judith* & de *Joseph*, ont été assez estimées autrefois, quoiqu'elles soient bien éloignées de la perfection. On les trouve dans *Dramata sacra*, à Bâle, 1547, 2 vol. in-8°.

BEUCKELTS ou BEUKELINS, (Guillaume) fameux pêcheur Hollandois, trouva vers l'an 1416, la méthode de saler les harengs & de les encaquer pour les rendre transportables. Il est mort à Biervliet en 1447. Les Hollandois éleverent un monument sur son tombeau, que Charles-Quint, étant venu à Biervliet, eut la curiosité d'aller voir. Quelques auteurs néanmoins prétendent que cette méthode étoit connue antérieurement, et que deux Dieppois la mirent en pratique dès le 14e. siecle. Il est bien vrai que la maniere de saler les harengs étoit connue avant Beuckelts, mais sa méthode l'emporta sur toutes les autres, et fut généralement adoptée. Voyez l'*Histoire* du commerce par Anderson, traduite de l'anglois, tom. 2, pag. 256-332-426-555.

BEVERIDGE, (Guillaume) *Beveregius*, évêque de S. Asaph en Angleterre, mort en 1708 à 71 ans, mérite l'estime des savans de sa patrie & des pays étrangers. Bossuet étoit en commerce de lettres avec lui. Ses principaux ouvrages sont : I. *Pandectæ Canonum Apostolorum & Conciliorum*, 1672, 2 vol. in-fol. Ce livre, qui n'est pas commun, est enrichi de remarques fort estimées. II. *Codex canonum Ecclesiæ primitivæ vindicatus*, Londres, 1678, in-4°. III. *Réflexions sur la Religion*, Amsterdam, 1731, in-12. IV. Des *Institutions chronologiques*, en latin, Londres, 1669 & 1705, in-4°. Ces ouvrages sont pleins d'érudition ; le style en est noble, & l'auteur y fait paroître beaucoup de modestie. Il est à regretter qu'avec tant de lumieres l'auteur n'ait pas eu celle de la vraie foi, qui les affermit toutes ; & que ce défaut l'ait entraîné dans des inconséquences & des préventions contre les Catholiques.

BEVERLAND, (Adrien) disciple de Vossius, & docteur en droit, naquit à Middelbourg en Zélande, & mourut l'an 1712. Il s'annonça dans l'Europe littéraire par des infamies. Il fit paroître en 1680 son traité *De stolatæ Virginitatis jure*, à Leyde, in 8°. Il travailloit en même tems à un ouvrage encore plus

licentieux, intitulé : *De prostibulis veterum.* Il auroit eu le front de le publier, sans les conseils de ses amis, qui l'empêcherent de le faire. Vossius, son ami, en fit entrer une partie dans ses notes sur Catulle. Le traité de Beverland : *De peccato originali philologicè elucubrato*, 1678, in-12, 1679, in-8°., traduit en françois, 1714, in-12, dans lequel il renouvelloit l'opinion d'Agrippa, lui mérita la prison (*voyez* AGRIPPA Corneille, RYSSEN). Ayant acheté chérement sa liberté, il se déchaîna contre les magistrats & les professeurs de Leyde, dans un mauvais libelle, & passa ensuite en Angleterre, où il employoit tout son argent à des peintures obscenes. On dit qu'il revint de ses égaremens; du moins son livre *De fornicatione cavenda*, à Londres, 1697, in-8°., dans lequel il y a pourtant encore bien des traits lubriques, l'a fait penser. Il mourut en enfance, après avoir vécu en fou & en libertin. Sa folie étoit de croire qu'il étoit poursuivi par deux cents hommes qui avoient conjuré sa perte.

BEVERWYCK, (Jean de) *Beverovicius*, né à Dordrecht en 1594, d'une famille noble. Elevé dès son enfance sous les yeux de Gerard-Jean Vossius, il parcourut différentes universités pour se perfectionner dans l'étude de la médecine, & se fit recevoir docteur à Padoue. Il exerça cette profession dans sa patrie, où il remplit aussi plusieurs emplois avec distinction. Il mourut en 1647, dans la 53e. année de son âge. Ses principaux ouvrages sont : I. *De termino vitæ, fatali an mobili?* Roterdam, 1644, in-8°., & Leyde, 1651, in-4°. *De excellentiâ sexûs fæminei*, Dordrecht, 1639, in-8°. III. *De calculo*, Leyde, 1638-1641, in-8°.

BEUF, *voyez* BŒUF.

BEURRIER, (Louis) né à Chartres, entra chez les Célestins de Paris en 1613, & mourut le 8 avril 1645, après avoir consacré ses loisirs aux études analogues à son état. On lui doit : I. Une bonne *Histoire du monastere des Célestins de Paris*, 1634, in-4°. II. *Vies des Fondateurs d'Ordres*, Paris, 1635, in-4°. : ouvrage médiocre, qui ne brille guere du côté de la critique. III. Plusieurs Livres de piété.

BEUVE, *voyez* SAINTE-BEUVE.

BEUVELET, (Matthieu) prêtre du séminaire de S. Nicolas du Chardonnet, y fit fleurir la science & la piété. Il est connu particuliérement : I. *Par des Méditations*, in-4°., sur les principales vérités chrétiennes & ecclésiastiques, pour les Dimanches, Fêtes, & autres jours de l'année. II. Par un *Manuel pour les Ecclésiastiques.* Il laissa un autre ouvrage, donné au public après sa mort; c'est le *Symbole des Apôtres, expliqué & divisé en Prônes*, Paris, George Josse, 1668, in-8°. Il est écrit d'un style simple, familier, mais bas & incorrect.

BEXON, (Scipion) né à Rémiremont en 1748, embrassa l'état ecclésiastique, & se fit connoître par deux ouvrages, l'un intitulé : le *Systême de la Fertilisation*, Nancy, 1773; l'autre, *Catéchisme d'Agricul-*

ture, Paris, 1777. M. de Buffon qui le regardoit assez gratuitement pour un habile naturaliste, l'associa à ses travaux. Il est aussi auteur d'une *Histoire de Lorraine*, dont il n'a paru que le premier volume, Paris, 1777, in-8°. Il l'avoit dédiée à la reine, qui en reconnoissance lui procura la place de grand-chantre à la Ste.-Chapelle à Paris, où il mourut le 15 février 1784. Si on en croit l'auteur d'une Lettre insérée dans les *Aff. & Ann.* n°. 20, 1784, M. l'abbé Bexon a bien fait de ne pas achever cet *Abrégé de l'Histoire de Lorraine*. » Il affecte, dit ce critique, de » prendre par-tout un ton tran- » chant, décidé, ridiculement » triomphant & pédantesque. » Si on vouloit le croire, avant » lui il n'avoit encore paru rien » de bon sur l'histoire de Lor- » raine; & il lui étoit réservé » d'en donner une qui renfer- » mât tout ce qu'on peut dési- » rer sur cet objet. On auroit » été enchanté qu'il eût tenu » parole. Mais qu'est-il arrivé? » que sa production est tombée » dès le moment qu'elle a paru, » & qu'on a proscrit son auteur » pour avoir abusé de la facilité » de mal faire un ouvrage qu'il » est si difficile de bien faire ». Cette critique a paru un peu févere; l'ouvrage est jugé avec plus d'indulgence dans le *Journal historique & littéraire*, 15 mai 1777, p. 81. On a encore du même, *Oraison funebre de la Princesse Charlotte de Lorraine, abbesse de Rémiremont*.

BEYERLINK, (Laurent) archidiacre d'Anvers, sa patrie, & directeur du séminaire, mourut en 1627, à 49 ans. Il publia une nouvelle édition du *Magnum Theatrum vitæ humanæ* de Zwinghez, avec des augmentations considérables, en 7 vol. in-fol. On a encore de lui: *Biblia sacra variorum translatorum*, 3 vol. in-fol., à Anvers; & d'autres ouvrages.

BEYERUS, *voyez* BEIER.

BEYS, (Gilles) imprimeur de Paris au 16e. siecle, employa le premier les consonnes *j* & *v*, que Ramus avoit distinguées, dans sa grammaire, de l'*i* & de l'*u* voyelles. Il mourut en 1595. Il avoit épousé une fille du célebre imprimeur Plantin.

BEYS, (Charles de) poëte François, contemporain de Scarron & son ami. Cet auteur burlesque ayant été encensé par Beys, le comparoit sans façon à Malherbe. Il y a aussi loin de l'un à l'autre, que du *Virgile travesti* à *l'Eneïde*. On a de lui plusieurs Pieces de théâtre, dont aucune n'est restée sur la scene. Il mourut en 1659. Ses *Œuvres poétiques* parurent en 1651, in-4°.

BEZE, (Théodore de) naquit à Vézelai en Bourgogne, l'an 1519. Il fit ses premieres études à Paris auprès d'un de ses oncles, conseiller au parlement. On l'envoya ensuite à Orléans, puis à Bourges, où Melchior Wolmar lui apprit du grec & du latin, & lui communiqua son goût pour les nouvelles erreurs. De retour à Paris, il s'y fit rechercher par les agrémens de sa figure & de son esprit, & par ses talens pour la poésie. Ses épigrammes & ses pieces latines lui firent un nom parmi les jeunes libertins. Il chanta la volupté avec la licence de Pétrone. Ses poésies étoient l'image de ses mœurs.

S'étant défait de son prieuré de Long-Jumeau, qu'il posséda quelque tems malgré ses liaisons publiques avec une femme, il se retira à Geneve & ensuite à Lausanne, pour y professer le grec. Neuf ans après, Calvin son maître le rappella à Geneve, & l'employa dans le ministere. En 1561, il se trouva, à la tête de 13 ministres de la Réforme, au colloque de Poissi. Ce fut lui qui porta la parole dans cette assemblée où Charles IX, la reine-mere & les princes du sang se trouvoient; mais ayant avancé « que J.C. » étoit aussi éloigné de l'Eu» chariftie, que le ciel l'est de » la terre », ces paroles scandaliserent l'auditoire & irriterent la cour. Beze eut honte de son peu de retenue, & adoucit ses expressions dans une lettre qu'il adressa à la reine. La guerre civile n'ayant pas été éteinte par ce colloque, Beze s'arrêta auprès du prince de Condé, & se trouva avec lui à la bataille de Dreux en 1562. L'année d'après il se retira à Geneve, & fut le chef de cette église, après la mort de Calvin, dont il avoit été le coadjuteur le plus zélé & le disciple le plus fidele. La qualité de chef de parti enfla son orgueil & aigrit son caractere. Il traita les rois, comme il traitoit les controversistes : Antoine de Bourbon, roi de Navarre, étoit un *Julien;* Marie Stuart, une *Médée*, &c. Il fut la trompette de la discorde durant les guerres civiles. De Geneve, il animoit tous ses disciples répandus dans l'Europe. On l'accusa d'avoir suscité la Renaudie, pour former la conspiration d'Amboise, en 1560, d'avoir sollicité Poltrot à tuer le duc de Guise, en 1563, &c. Il tâcha de se défendre de ces accusations; mais ses raisons ne purent le justifier. En 1569, il vint en France pour pervertir une de ses sœurs qui étoit religieuse; mais elle lui reprocha ses impiétés, & refusa de l'écouter. Il avoit travaillé aussi inutilement auprès de son pere, auquel il avoit envoyé sa confession de foi en françois. Il fut appellé plusieurs fois, pour assister à des conférences à Berne & ailleurs. En 1571, il présida à un synode tenu à la Rochelle. Il mourut à Geneve en 1605, à l'âge de 86 ans, regardé comme un poëte licentieux & un théologien emporté. Il épousa dans sa veillesse une jeune fille, & se trouva dans une telle pauvreté, qu'il ne subsistoit que des libéralités qu'on lui faisoit en secret. Il a achevé la traduction des *Pseaumes*, que Marot avoit entreprise; mais le continuateur est moins heureux dans le tour & dans l'expression. Ses poésies latines furent publiées sous le titre de *Juvenilia Bezæ*, 1548, in-4°, dont Barbou a donné une nouvelle édition, in-12, 1757, avec les Poésies de Muret & de Jean Second. Dans un âge plus avancé, il en supprima plusieurs endroits licentieux, & publia ses Poésies sous le titre de *Poëmata varia*, dont la meilleure édition est de Henri Etienne, 1597, in-4°. Ce trait peut faire penser que ses mœurs ne furent pas toujours dépravées, ou du moins qu'il cessa de vouloir dépraver celles des autres. Ses principaux ouvrages en

prose sont : I. Une traduction latine du *Nouveau Testament*, avec des notes. II. Un *Traité du droit que les Magistrats ont de punir les hérétiques*, traduit en françois par Colladon, Geneve, 1560, in-8°. Ce livre, fait au sujet du supplice de Servet, est plus rare en françois qu'en latin : III. *Confessio christianæ fidei*, 1560, in-8°. IV. La *Mappemonde papistique*, 1567, in-4°. V. *Histoire des Eglises réformées*, 1580, 3 vol. in-8°. VI. Le *Réveille-matin des François*, 1574, in-8°. VII. *Icones virorum illustrium*, 1580, in-4°. VIII. *Vie de Calvin*, Geneve, 1563, année de la mort de cet héréfiarque. On a de lui en vers françois, très-inférieurs à ses poésies latines, la comédie du *Pape malade*, la tragédie du *Sacrifice d'Abraham*, *Caton le Censeur*, &c.

BEZONS, (Jacques Bazin, comte de) maréchal de France, fils d'un conseiller d'état, commença à servir en Portugal, sous le comte de Schomberg, en 1667. Il se signala ensuite dans grand nombre de sieges & de combats, jusqu'à l'an 1709, qu'il obtint le bâton de maréchal de France. Il prit Landau en 1713, & fut conseiller au conseil de la régence, après la mort de Louis XIV. Le maréchal de Bezons mourut en 1733, à 88 ans, regardé comme un homme également propre à paroître à la cour & à la tête des armées.

BEZONS, (Armand Bazin de) frere du précédent, docteur de la maison & société de Sorbonne, s'éleva par son mérite, & sur-tout par le crédit de son frere à différentes places. Il fut agent-général du clergé de France, puis évêque d'Aire, ensuite archevêque de Bourdeaux, de Rouen, membre du conseil de la régence, & chargé de la direction des œconomats après la mort de Louis XIV. Il mourut à Gaillon en 1721, à 66 ans.

BEZOUT, (N.) censeur royal, de l'académie des sciences, mort en 1783, est auteur I. d'un *Cours de Mathématiques à l'usage des marins*, 6 vol. in-8°. II. *Cours de Mathématiques à l'usage de l'artillerie*, 4 vol. in-8°. III. *Théorie des Equations algébriques*, 1779, in-4°.

BIANCHI, (Pierre) naquit à Rome en 1694. Ce peintre réussit également dans l'histoire, les paysages, les portraits, les marines & les animaux. Ses ouvrages sont à Rome, où il mourut le 12 mars 1740. Il se distingua par la correction de son dessin, & par la vigueur de son coloris. Il perfectionna beaucoup les figures d'anatomie en cire colorée.

BIANCHINI, (François) né à Vérone en 1662 d'une famille distinguée, s'illustra dès sa jeunesse par l'établissement de l'académie des *Aletofili*, c'est-à-dire, des Amateurs de la vérité. Cette compagnie, spécialement consacrée aux matieres de mathématiques & de physique, recevoit des lumieres de son fondateur. Le cardinal Ottoboni, depuis pape sous le nom d'Alexandre VIII, le fit son bibliothécaire. Il eut ensuite un canonicat dans l'église de Ste. Marie de la Rotonde, & puis dans celle de Saint Laurent *in Damaso*. Il fut secrétaire des conférences sur la réforme du calendrier : Clément XI, qui

connoissoit tout son mérite, le nomma à cette place. Innocent XIII & Benoît XIII lui donnerent des marques publiques de leur estime. En 1705, le sénat l'aggrégea à la noblesse Romaine; honneur qu'il étendit à tous ceux de sa famille, & à leurs descendans. Ce savant mourut en 1729, membre de plusieurs académies. Il y avoit 8 ans qu'il s'occupoit à faire des observations qui pussent le conduire à tracer une méridienne pour l'Italie. Les citoyens de Vérone lui firent ériger après sa mort, un buste dans la cathédrale, distinction qu'ils avoient déjà rendue à la mémoire du cardinal Noris. On a de Bianchini: I. *Palazzo di Cesari*, Vérone, 1738, in-fol. figures. II. *Inscrizioni Sepolcrali della casa di Augusto*, Rome, 1727, in-fol. Ces deux ouvrages prouvent qu'il connoissoit bien les antiquités. III. Une édition d'Anastase le Bibliothécaire: *De Vitis Romanorum Pontificum*, 1718-1723, en 4 vol. in-fol. avec des notes, des dissertations, des préfaces, des prolégomenes & des variantes. L'érudition y est répandue avec profusion; mais le livre est plein de fautes typographiques. IV. Des Pieces de poésie & d'éloquence. V. Une *Histoire universelle*, en italien, imprimée à Rome, in-4°, 1697, avec figures. Quoiqu'elle contienne quelques sentimens particuliers, elle est recherchée, parce que l'auteur s'appuie sur les monumens de l'antiquité. VI. *De Calendario & cyclo Cæsaris, ac de Paschali canone S. Hyppoliti martyris, dissertationes duæ*, Rome, 1703, in-fol., ouvrage savant & généralement estimé. VII. *De tribus generibus instrumentorum musicæ veterum organicæ*, Rome, 1743. C'étoit un savant universel. — Il ne faut pas le confondre avec Joseph BIANCHINI, aussi Véronois, oratorien de Rome, qui a écrit contre le *Bellum Papale* de Thomas James (*voy.* ce mot & BUKENTOP). Sa réponse se trouve dans le recueil intitulé: *Vindiciæ canonicarum Scripturarum vulgatæ edit.* Rome, 1740, in-fol. Il a aussi publié un Recueil de *Discours* qui retracent ce que la maison de Médicis a fait en faveur des sciences & des arts. Venise, 1741, in-fol. en italien, orné de fig.

BIARD, (Pierre) célebre sculpteur, mort à Paris, sa patrie, en 1609, âgé de 50 ans. Il avoit fait le voyage de Rome, pour s'instruire dans son art d'après les grands modeles qu'offre cette ville fameuse; il revint à Paris avec de riches connoissances. Le chef-d'œuvre de cet artiste est la Statue équestre de Henri IV, qu'on voit en bas-relief sur la grande porte qui est au milieu de la façade de l'hôtel-de-ville. La figure de ce roi est si bien placée, son visage est si ressemblant & si majestueux, que, selon bien des connoisseurs, c'est le meilleur portrait que nous en ayons.

BIAS, natif de Priene, ville de Carie, l'un des *Sept Sages* de la Grece, & suivant quelques anciens, *le plus Sage*, ce qui cependant n'est pas beaucoup dire, florissoit vers l'an 608 avant J. C. Il commença à se faire connoître par le rachat de quelques filles captives. On lui attribue plusieurs bons mots. Quelqu'un lui ayant demandé

ce qu'il y avoit de plus difficile à faire ? il dit que *c'étoit de supporter un revers de fortune.....* S'étant trouvé au milieu d'une tempête furieuse, il entendit des impies qui prioient les dieux : *Taisez-vous*, leur dit-il, *de peur qu'ils ne s'apperçoivent que vous êtes sur ce vaisseau....* Il avoit coutume de dire, qu'*un homme qui ne pouvoit supporter l'infortune, étoit véritablement malheureux....* Une autre de ses sentences étoit celle-ci : *Puisque le monde est plein de méchanceté, il faut aimer les hommes comme si on devoit les haïr un jour....* On rapporte que durant le siege de sa patrie, il répondit à quelqu'un qui lui demandoit, pourquoi il étoit le seul qui se retiroit de la ville sans rien emporter ? *Je porte tout avec moi...* Diogene Laërce assure qu'il composa plus de deux mille vers sur l'Ionie, & qu'il expira entre les bras d'un fils de sa fille, en plaidant pour un de ses amis. Ses concitoyens, que ses leçons n'avoient pas rendu sages, eurent l'extravagance de lui consacrer un temple. — Il ne faut pas le confondre avec BIAS, fils d'Amythaon, roi d'Elide, qui accompagna son frere Melampus, lorsqu'il alla trouver Prœtus, roi d'Argos, pour guérir ses filles qui étoient furieuses, & épousa une de ces princesses nommée *Iphianasse*.

BIBIANE, (Ste.) vierge Romaine, illustre par sa foi & ses vertus, souffrit, à ce que l'on croit, sous Julien l'apostat. Ammien Marcellin nous apprend que cet empereur établit Apronien, gouverneur de Rome, en 363, & qu'Apronien étant en route pour venir dans cette ville, eut le malheur de perdre un œil. Cet officier aussi superstitieux que son maître, attribua cet accident au pouvoir de la magie ; & dans cette folle persuasion, il résolut d'exterminer les magiciens, sous quel nom on entendoit les Chrétiens (nouvelle preuve que les païens ne méconnoissoient pas les prodiges qu'ils opéroient). On compte Ste. Bibiane parmi les martyrs qui souffrirent alors. Les Chrétiens érigerent une chapelle sur son tombeau, lorsqu'ils eurent la liberté de professer leur religion. En 465, le pape Simplice y fit construire une belle église, laquelle fut appellée *Olympina*, du nom d'une dame pieuse qui avoit payé les fraix de la construction. Honorius III la fit depuis réparer. Comme elle tomboit en ruines, dans la suite des tems, on l'unit à Sainte Marie-Majeure. Urbain VIII la fit rebâtir en 1628, & y plaça les reliques des Saintes Bibiane, Démétrie & Dafrose. Elles avoient été découvertes dans le lieu qu'on a quelquefois appellé *Cimetiere de Sainte Bibiane*.

BIBIENA, (Bernard) cardinal, mort à Rome en 1520, est compté parmi les restaurateurs du théâtre ; ce qui à tous égards fait très-peu d'honneur à un homme de son état. Sa comédie, intitulée *Calandra*, imprimée à Rome en 1524, in-12, est la premiere qui ait été faite en prose italienne. L'auteur la composa pour amuser dans le carnaval Isabelle d'Est, marquise de Mantoue, dont la cour étoit le séjour des plaisirs, qu'un cardinal eût pu se dispen-

ser de nourrir ou de partager.

BIBIENA, (Ferdinand Galli) peintre, architecte, naquit à Bologne en 1657. Il étudia les principes de son art sous Cignani, artiste distingué. Le maître produisit son disciple dans le monde. Ses talens pour l'architecture, pour les décorations de théâtre, & pour la perspective, l'y firent bien recevoir. Le duc de Parme & l'empereur lui donnerent le titre de leur premier peintre, & le comblerent de bienfaits. On éleva, sur ses dessins, plusieurs édifices magnifiques. Ses morceaux de perspective sont pleins de goût. Il mourut aveugle en 1743, laissant des fils dignes de lui. Il est auteur de 2 livres d'architecture.

BIBIENA, (François) frere du précédent, né à Bologne en 1659, mort en 1739, fut comme lui peintre & architecte. Il dirigea conjointement avec le marquis Maffei, la construction du théâtre de Vérone, qui est plus beau que celui qu'il construisit depuis à Rome. Il enseigna à Bologne les regles de l'architecture.

BIBLIANDER, (Théodore) né à Bischops-Zell, professeur de théologie à Zurich, y mourut de la peste en 1564, âgé d'environ 65 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Une nouvelle édition de l'Alcoran, avec des notes marginales, à Rostock, 1638, in-4°. II. Un *Recueil d'anciens écrits sur le Mahométisme*, in-folio, 1543. Ce recueil est curieux, & renferme beaucoup de pieces sur la doctrine de l'imposteur de la Mecque. Il est devenu rare. III. Une édition de la *Bible de Léon de Juda*, Zurich, 1543, in-fol. IV. Des Commentaires sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte, &c. V. *De ratione communi linguarum & litterarum omnium*, Zurich, 1548, in-4°, où il fait des efforts pour montrer qu'il y a de l'analogie entre toutes les langues & toutes les lettres en usage dans le monde. Il étoit habile dans les langues orientales.

BIBLIS, fille de Milet & de la nymphe Cyanée. N'ayant pu toucher le cœur de son frere Caune, qu'elle aimoit insensément, elle pleura tant, qu'elle fut changée en fontaine.

BICLARE, (Jean) *voyez* VICTOR de Tunones.

BIDAL D'ASFELD, *voyez* ASFELD.

BIDELL, (Jean) fameux anti-trinitaire Anglois, né dans le comté de Glocester, maître d'école en cette ville, fut mis en prison à cause de ses écrits impies. Cromwell l'en tira ; mais Charles II voyant qu'il continuoit à répandre les mêmes erreurs, l'y fit remettre, & il y mourut en 1662. Il nioit la divinité de J. C., & soutenoit que le St.-Esprit n'étoit que le premier des anges.

BIDLOO, (Godefroy) poëte & médecin, professeur d'anatomie à La Haye, & médecin de Guillaume III, roi d'Angleterre, naquit à Amsterdam en 1649, & mourut à Leyde en 1713. Il occupoit dans cette ville la chaire d'anatomie & de chirurgie. Ses *Poésies hollandoises* ont été publiées à Leyde en 1719. Parmi ses autres ouvrages, le plus estimé est son *Anatomia humani corporis*, in-fol., avec de très-belles figures

de Lairesse, à Amsterdam, 1635. Ce livre est d'une exécution admirable ; mais il faut donner la préférence à la premiere édition : celles de 1739 & 1750 ne sont pas si belles, quoique plus complettes.

BIEL, (Gabriel) un des grands scholastiques de son siecle, est né, selon les uns, en Suisse, selon les autres, à Spire ou à Tubinge. Il enseigna longtems la philosophie & la théologie à Tubinge, où il mourut vers l'an 1495. On a de lui des *Commentaires sur les Livres des Sentences*, une *Exposition du Canon de la Messe*, &c., Haguenau, 1519. — Il ne faut pas le confondre avec Louis de BIEL, professeur de philosophie à Vienne, dont on a *Utilitas rei nummariæ*. Vienne, 1733, 1 vol. in-8°, avec fig.

BIELFELD, (Jacques-Fréderic, baron de) né à Hambourg, le 31 mars 1717, accompagna en qualité de secrétaire de légation, le comte de Truchsès, ambassadeur du roi de Prusse à la cour de Londres. En 1745, le roi de Prusse le nomma précepteur du prince Ferdinand son frere, curateur des universités en 1747, & l'année d'après baron & conseiller-privé. Il se retira ensuite dans une de ses terres dans le pays d'Altembourg, où il passa le reste de ses jours, partageant son tems entre l'étude & les soins de sa famille. Durant sa derniere maladie il se fit transporter à Altembourg, où il mourut le 5 avril 1770. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui ne sont pas de la premiere classe. I. *Institutions politiques*, Liege, 1774, 3 volumes in-8°. » S'il n'en est pas le créateur (dit l'auteur de son éloge) » il n'en est pas aussi le simple » compilateur ». On y trouve une description géographique de l'Europe, mêlée de réflexions politiques : il est facile de voir en lisant les articles qui concernent l'Espagne, le Portugal, l'Italie, &c., qu'il écrit en bon protestant. On y lit des choses d'une fausseté évidente, que la passion seule lui a dictées. P. E., tom. 3, page 16; il dit que *les Juifs de Portugal*, *que l'on y découvre*, *sont brûlés*, *& que leurs biens confisqués passent à Rome*. Sa haine contre le clergé catholique va jusqu'à exclure les évêques, ces pasteurs des peuples, des assemblées nationales : opinion solidement réfutée par M. Necker, dans son traité *de l'Administration des Finances*. « Dans les na» tions Européennes, dit ce » ministre, le clergé que les » donations des souverains & » des peuples ont rendu pro» priétaires de grands biens, » & qui par-là forme un corps » de citoyens opulens & puis» sans, semble dès-lors avoir » un droit acquis de parler » ou de se faire représenter » dans les assemblées nationa» les. D'ailleurs, la confiance » des peuples les met à portée » de voir de près leurs besoins » & de connoître leurs vœux». Bielfeld convient cependant que Luther & sur-tout Calvin ont porté de trop fortes atteintes aux revenus & aux honneurs du clergé. On remarque aussi dans cet ouvrage des maximes qui flattent le despotisme, & qui ne peuvent que tendre à l'asservissement des nations. II.

Progrès des Allemands dans les Belles-Lettres, 1 volume in-8° : mauvaiſe compilation, où le fanatiſme proteſtant tient ſouvent lieu de critique. Si on devoit juger des *progrès* des Allemands par la maniere dont ſon livre eſt rédigé, il n'y auroit point de nation en Europe moins avancée. III. *Amuſemens dramatiques*, qui n'amuſerent que lui. IV. *Lettres familieres* qui furent un enfant de ſon loiſir, mais un enfant gâté & beaucoup trop familier. V. *Traits d'érudition univerſelle;* ce ne ſont que des *traits;* l'enſemble manque. VI. Une Feuille périodique en allemand, intitulée : l'*Hermite;* ouvrage qui s'eſt ſoutenu pendant 3 ans. C'eſt beaucoup pour ce genre d'ouvrage qui n'a pas la vie longue quand il eſt foible. Un de ſes intimes amis a lu ſon éloge dans une aſſemblée publique de l'académie de Berlin, en 1770 : on comprend bien que l'auteur & ſes ouvrages n'y ſont pas ſévérement jugés.

BIENNÉ, (Jean) célebre imprimeur de Paris, fut l'émule des Morel & des Turnebe, qu'il égala par la beauté de ſes caracteres, la correction de ſes livres & la bonté des ouvrages qui ſont ſortis de ſa preſſe. Maittaire ne l'a point oublié dans ſes Vies des plus célebres imprimeurs de Paris; il prétend que ſes impreſſions grecques & latines ne le cedent point à celles d'aucun des meilleurs typographes. *Voyez* dans cet auteur le catalogue des impreſſions les plus renommées de Jean Bienné. Cet imprimeur mourut à Paris en 1588.

BIEZ, (Oudard de) d'une illuſtre maiſon, originaire d'Artois. Après avoir ſervi avec diſtinction en Italie & ailleurs, il obtint en 1542 le bâton de maréchal de France. Mais ayant en 1544 rendu la ville de Boulogne aux Anglois qui l'aſſiégeoient, on lui fit ſon procès, & il fut condamné avec ſon gendre Jacques de Coucy-Vervins à perdre la tête : ce qui fut exécuté à l'égard de ſon gendre; & quant à lui, le roi Henri II lui ayant fait grace de la vie, il fut enfermé dans le château de Loches. Quelques années après il obtint ſa liberté & revint à Paris, où il mourut accablé de chagrins en 1553. Sa mémoire, ainſi que celle de Jacques de Coucy, fut rétablie en 1575.

BIGNE, (Gace de la) & non de la Vigne, comme l'appellent preſque tous les bibliographes; né d'une famille noble du dioceſe de Bayeux, fut chapelain de la chapelle du roi Jean, & ſuivit ce prince en Angleterre, après la malheureuſe journée de Poitiers. Etant à Rochefort en 1359, il commença un poëme de la chaſſe, intitulé le *Roman des Oyſeaulx*, qu'il finit à ſon retour en France. Le roi le fit faire pour l'inſtruction de Philippe ſon fils, duc de Bourgogne. L'abbé Goujet attribue ce poëme à Gaſton de Foix, parce qu'il eſt imprimé à la fin du *Miroir de la Chaſſe* par ce prince; mais bien différent des manuſcrits. On croit que Gace vécut au moins juſqu'en 1374.

BIGNE, (Marguerin de la) iſſu de la même famille du précédent, docteur de Sorbonne, & grand-doyen de l'égliſe du Mans, naquit en 1546 à Bayeux,

& vivoit encore en 1591. Il publia, en 1575, une *Bibliotheque des Peres*, en 8 vol. in-fol. qu'il fit réimprimer l'an 1589 en 9 vol. C'est le premier qui ait entrepris un ouvrage de ce genre. La plus ample édition que nous en ayons, est en 27 vol. in-fol. à Lyon, 1677. Il y en a une en 16 vol. in-fol. de 1644, qui est estimée, parce qu'elle renferme les petits Peres Grecs. On en mit au jour une autre à Cologne en 1694. Le P. Philippe de Saint-Jacques a donné un abrégé de cette collection en 2 vol. in-fol., 1719. On joint ordinairement à la Bibliotheque des PP. *Index locorum Scripturæ Sacræ*, Genes, 1707, in-fol., & *l'Apparat* de Nourry, Paris, 1703 & 1715, 2 vol. in-fol. Telle est l'édition la plus complette. La Bigne se distingua aussi par ses Harangues & par ses Sermons. Il donna un *Recueil de Statuts Synodaux*, en 1578, in-8°, & une édition d'Isidore de Séville en 1580, in-fol.

BIGNON, (Jerôme) naquit à Paris en 1590, d'une famille féconde en hommes illustres. Son pere fut son maître. Ses progrès furent rapides; dès l'âge de dix ans, il étoit auprès du jeune prince de Condé, pour lui donner de l'émulation, & publia une assez bonne *Description de la Terre-Sainte*, 1600. Trois ans après, c'est-à-dire, à 13 ans, il composa pour le jeune duc de Vendôme, auprès duquel Henri IV l'avoit mis, un *Traité des Antiquités Romaines*, 1604, in-8°; & à 14, son livre *De l'élection des Papes*, 1605, in-8°: matiere neuve qu'il traita avec une érudition qui surprit les savans de son tems. Scaliger, Casaubon, Grotius, Pithou, de Thou, du Perron, Sirmond, &c., témoignerent de l'estime pour ce jeune auteur. Henri IV, qui avoit goûté sa conversation, le plaça en qualité d'enfant d'honneur auprès du dauphin, depuis Louis XIII. Il allia dans cette place les manieres aisées d'un courtisan, à l'étude des sciences nécessaires à un bon citoyen. Un auteur Espagnol ayant établi, dans un gros in-fol., la préséance des rois d'Espagne sur les autres souverains, il le réfuta dans son traité *de l'Excellence des Rois & du Royaume de France*, dédié à Henri IV, 1610, in-8°. Il n'étoit alors que dans sa 19e. année. Après la mort funeste de ce prince, il quitta la cour, & entreprit ensuite le voyage d'Italie. Paul V lui donna les marques les plus distinguées de son estime. Le fameux Fra-Paolo, enchanté de sa conversation & de ses ouvrages, le retint quelque tems à Venise. Bignon, de retour en France, devint avocat-général du grand-conseil en 1620, conseiller d'état & avocat-général du parlement de Paris en 1626, bibliothécaire du roi en 1642: place que ses descendans ont occupée avec autant d'honneur que d'intelligence. Il avoit cédé sa charge d'avocat-général, peu de tems auparavant, à Etienne Briquet son gendre; mais celui-ci étant mort en 1645, il la reprit, & l'exerça avec la même intégrité & le même zele. La reine Anne d'Autriche l'appella pendant sa régence aux conseils les plus importans. Il mourut en 1656, dans de grands sen-

timens de religion. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il a donné une édition des *Formules de Marculphe*, avec des notes pleines d'érudition, 1666, in-4°. Il a auſſi rédigé avec ſoin *les Voyages de François Pyrard de Laval, aux Indes orientales, aux Moluques*, Paris, 1619, 2 vol. in-8°. Nous avons une Vie de ce grand magiſtrat, in-12, en 1757, par l'abbé Perau.

BIGNON, (Jean-Paul) petit-fils du précédent, abbé de St-Quentin, bibliothécaire du roi, l'un des 40 de l'académie françoiſe, & honoraire de celles des ſciences, des inſcriptions & belles-lettres, mort à l'Iſle-Belle sous Meulan en 1743, à 81 ans, embraſſa tous les genres de connoiſſances, & protégea tous les gens-de-lettres. On a de lui : I. *Vie du Pere François Levêque*, prêtre de l'Oratoire, Paris, 1684, in-12. II. *Abdalla, fils d'Hanif*; roman qu'il n'acheva pas, & qui néanmoins fut publié en un vol. Un nouvel éditeur vient de l'achever, & de le publier en 2 vol.

BIGOT, (Emery) né à Rouen l'an 1626, d'une famille de robe, ne s'occupa que de recherches d'érudition. Il mourut en 1689, à 64 ans, avec la réputation d'un des plus ſavans hommes de ſon ſiecle, quoiqu'il n'ait publié que la Vie de S. Chryſoſtome, par Pallade, 1680, in-4°, en grec & en latin. Ses mœurs étoient celles d'un homme entiérement conſacré à l'étude. Il avoit amaſſé une riche bibliotheque, vendue en 1706, & dont le Catalogue, imprimé cette même année in-12, eſt recherché. L'abbé de Louvois en acheta les manuſcrits pour la bibliotheque du roi.

BILDERBEK, (Chriſtophe-Laurent) juriſconſulte Hanovrien, & conſeiller à Zell, traduiſit en allemand l'excellent *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, par Abbadie, avec des additions conſidérables. L'ouvrage d'Abbadie, juſtement eſtimé pour la force du raiſonnement, a été accueilli en Allemagne comme dans le reſte de l'Europe. Bilderbek mourut en 1749. On a auſſi de lui des ouvrages de juriſprudence.

BILFINGER, (George-Bernard) né à Canſtadt en 1693, profeſſeur de philoſophie à Pétersbourg & de théologie à Tubinge, mourut en 1750. On dit que toutes les perſonnes de ſa famille naiſſent avec 12 doigts & 12 orteils. Ce n'eſt pas ce qui diſtingua le plus Bilfinger. Ses écrits lui firent un nom en Allemagne. Le plus recherché eſt celui qui a pour titre : *Dilucidationes philoſophicæ de Deo, animâ humanâ, mundo, & generalibus rerum affectionibus*. Il étoit partiſan de Leibnitz. Les académies de Pétersbourg & de Berlin ſe l'aſſocierent.

BILLARD, (Pierre) né dans le Maine en 1653, entra dans l'Oratoire en 1671, & mourut en 1726. On a de lui un ouvrage contre les Jéſuites, intitulé : *La bête à ſept têtes*. Les extravagances de toute eſpece contenues dans ce libelle, le firent conduire à la Baſtille, de là à S. Lazare, & enſuite à S. Victor. Il finit ſes jours à Charenton, avec la réputation

d'un homme dont la tête n'étoit pas bien saine.

BILLAUT, (Adam) connu sous le nom de *Maître Adam*, menuisier de Nevers, sous la fin du regne de Louis XIII, & au commencement de celui de Louis XIV, fut appellé par les poëtes de son tems *le Virgile au rabot*. Il versifia au milieu de ses outils & de ses bouteilles. Le cardinal de Richelieu, & le duc d'Orléans, lui firent des pensions. Ses *Chevilles*, in-4°, son *Villebrequin*, son *Rabot*, in-12, &c., eurent beaucoup de cours. On y trouve, parmi un grand nombre de platitudes, quelques vers heureux. Il mourut en 1662 à Nevers, qu'il n'avoit pas voulu quitter pour le séjour de Versailles; il pensoit sainement sur les grandeurs.

BILLI, (Jacques de) né à Guise en 1534, dont son pere étoit gouverneur, mourut à Paris, chez Genebrard son ami, en 1581, à 47 ans. Il possédoit deux abbayes. On a de lui plusieurs écrits en vers & en prose; & sur-tout des traductions des Peres Grecs en latin. Les plus estimées sont celles de Saint Grégoire de Nazianze, de S. Isidore de Péluse, & de Saint Jean-Damascene. Peu de savans ont mieux possédé la langue grecque. Il se distingua dans d'autres genres. Il composa quelques Poésies françoises, 1576, in-8°, & donna de savantes *Observationes sacræ*, 1585, in-fol. Sa vie a été écrite en latin par Chatard, Paris, 1582, in-4°. On la trouve aussi à la fin des Œuvres de S. Grégoire de Nazianze, de l'édition de 1583.

BILLI, (Jacques de) Jésuite, né à Compiegne en 1602, mort à Dijon en 1679, à 77 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, dont l'*Opus Astronomicon*, Paris, 1661, in-4°, est le plus connu.

BILLICK, (Everard) né au village de ce nom, dans l'évêché de Munster, vers la fin du 15e. siecle, entra dans l'ordre des Carmes, fut professeur en théologie à Cologne, & provincial dans son ordre. Il résista avec courage aux efforts que fit l'archevêque Herman de Weyden, pour introduire le luthéranisme dans son diocese. Il réfuta le livre *De la réformation* de Mélanchthon, &c. Il fut député à l'empereur au nom du clergé & de l'université de Cologne, pour représenter les désordres qui régnoient dans cette ville; il parla avec tant de force, que l'empereur déclara l'archevêque apostat, déchu de la dignité électorale. Ce même prince l'employa en différentes conférences tenues à Worms, à Ausbourg & à Ratisbonne. Le nouvel archevêque de Cologne, Adolphe de Schauwenburg, allant au concile de Trente en 1551, le prit pour son théologien; il y parut avec distinction. De retour dans son pays, il employa son crédit auprès de la régence de Cologne pour y faire admettre les Jésuites, qui y vinrent à propos pour s'opposer aux progrès de l'hérésie. Le nouvel archevêque le fit son vicaire-général & son suffragant. Il mourut avant de prendre possession de cette dignité en 1557. On a de lui quelques ouvrages de controverse, & une oraison sur la circoncision

de Notre-Seigneur, qu'il prononça au concile de Trente, & qui se trouve dans les conciles du P. Labbe, tome 14e. Il avoit fait une *Histoire du Concile de Trente*, qui est restée manuscrite chez les PP. Carmes à Cologne. Ce sont des mémoires de ce qui s'étoit passé sous ses yeux au concile : ils méritent de voir le jour.

BILLON, (François de) vivoit à Rome dans le 16e. siecle, avec la qualité de secrétaire d'un cardinal François. On écrivoit beaucoup de son tems pour & contre le beau-sexe. Billon prit sa défense dans un ouvrage allégorique, intitulé : *La forteresse inexpugnable de l'honneur & vertu des Dames, divisée en quatre bastions.* Il s'est fait plusieurs éditions de cette production originale, l'une des plus extravagantes qu'ait enfanté l'esprit humain, & qui par cela même a valu à son auteur une espece de célébrité que personne sans doute ne sera jaloux de lui ravir.

BILLUART, (Charles-René) né le 8 janvier 1685, à Revin, petite ville sur la Meuse, à 3 lieues de Rocroi, entra dans l'ordre des Dominicains, où il enseigna avec réputation la théologie, & fut trois fois provincial. Il mourut à Revin le 20 janvier 1757. On a de lui un *Cours de Théologie*, Liege, 1746-1751, 19 vol. in-8° ; elle a été réimprimée à Venise & à Wurtzbourg en 3 vol. in-fol. Le P. Billuart s'attache plus à la théologie scholastique & à la morale, qu'à la théologie dogmatique ; il y défend avec vivacité les différens sentimens de son ordre. Sa théologie auroit été plus généralement utile, s'il avoit suivi le conseil d'un de ses plus savans confreres, de Melchior Canus (*De Locis Theol. lib. 8, cap. 5*). *Pro fide, etiam cum vitæ discrimine, pugna fit : pro his, quæ fidei non sunt, fit pugna, si ita placet, sed incruenta sit tamen.* Cette Théologie est devenue excessivement volumineuse par les theses sur l'Ecriture-Sainte & l'histoire ecclésiastique, qu'il y a insérées & qu'il a empruntées en grand nombre du pere Alexandre son confrere. Ces theses sont omises dans l'*Abrégé* qu'il a donné de son *Cours de Théologie*, Liege, 1754, 6 vol. in-8°. Le pere Billuart a encore donné différentes dissertations, la plupart relatives aux opinions scholastiques.

BILSON, (Thomas) évêque de Winchester, estimé du roi Jacques I, qui le chargea de la traduction de la *Bible* en anglois, Londres, 1612, in-fol. Il mourut en 1616.

BINER, (Joseph) Jésuite Allemand, mort vers l'an 1778, a donné un ouvrage excellent, intitulé : *Apparatus Eruditionis ad jurisprudentiam præsertim ecclesiasticam, partes XIII.* La cinquieme édition en a été faite à Ausbourg, 1766-1767, en 7 vol. in-4°. Ce sont des annales pleines de recherches, & de faits qu'on ne trouve pas ailleurs, au moins rassemblés comme dans cet ouvrage.

BINET, (Etienne) Jésuite, natif de Dijon, mort à Paris en 1639, à 71 ans, publia des *Vies des Saints*, & d'autres ouvrages écrits d'un style diffus & incorrect. Son *Essai sur les*

merveilles de la Nature, in-4°, publié sous le nom de *René François*, est plus estimé.

BINET, (François) disciple de S. François de Paule, mort à Rome en 1520, imita les vertus de son maître,

BING, (Jean) amiral Anglois, célebre par ses malheurs, étoit fils du malheureux amiral Bing, mort en 1733, à 70 ans, dont on a imprimé l'*Expédition en Sicile*, dans les années 1718, 19 & 20, petit vol. in-12. Il se montra digne de son pere dans plusieurs courses maritimes. Parvenu aux premiers grades de la marine militaire, il fut envoyé en 1756 contre l'escadre de France, commandée par la Galissoniere, pour empêcher la prise de Mahon. Il y eut un combat le 20 mai. Le chef de la flotte Angloise fut obligé de se retirer, & dès qu'il fut arrivé à Londres, on demanda sa tête au conseil de guerre, qui le condamna unanimement à être arquebusé. La sentence confirmée par le conseil du roi, fut exécutée le 14 mars 1757. On lui reprochoit d'avoir relâché en Portugal pour vendre différentes marchandises d'Angleterre, dont ses vaisseaux étoient chargés, de n'avoir canonné que de loin, & de ne s'être pas assez approché du vaisseau-amiral de France.

BINGHAM, (Joseph) savant Anglois, dont nous avons un ouvrage sous ce titre: *Origines ecclésiastiques*, en anglois, 9 vol. in-8°. Il a été traduit en latin, Hall, 1724 & années suivantes, 11 tomes en 6 vol. in-4°. Cet ouvrage est plein de recherches, mais aussi plein de préjugés & de mauvaises critiques contre les dogmes, la liturgie & la discipline de l'église catholique. Comme on avoit déjà répondu à la plupart de ses critiques, & qu'elles sont d'ailleurs de la plus mince considération, il est difficile de ne pas soupçonner l'auteur de quelque mauvaise foi. Il mourut le 17 août 1723. On a encore de lui quelques autres ouvrages en anglois: I. *Apologies des Réformés de France*, in-8°. II. *Pratique de l'Eglise dans le Sacrement de Baptême*, 1712. III. *Sermons sur la miséricorde de Dieu envers les Pénitens.*

BINI, (Severin) *Binius*, chanoine de Cologne, mort le 14 février 1641, donna en 1606 une édition des Conciles, en 4 vol. in-fol.; puis en 1618, une autre en 9; & une 3*e*. en 1638, 10 vol. Elle a été effacée entiérement par celles qui ont paru après. *Voyez* LABBE.

BINSFELD, (Pierre) chanoine, évêque titulaire d'Azot & suffragant de Treves; après avoir édifié l'église par la régularité de ses mœurs, par son zele & ses travaux, mourut à Treves le 24 novembre 1598. Il a composé: I. *Enchiridion Theologiæ pastoralis*, Douai, 1617; ouvrage peu recherché aujourd'hui, parce qu'il en a paru de meilleurs depuis sur cette matiere. II. *Commentarius de Simonia*, Treves, 1605, in-12, estimé. III. *Tractatus de confessionibus maleficorum & sagarum*, Cologne, 1623: ouvrage entrepris dans un tems où l'on parloit beaucoup de sorciers; il n'y manque point de critique pour un siecle où l'on étoit

trop crédule sur les maléfices; mais il n'en auroit pas assez aujourd'hui que l'on est peut-être trop incrédule sur cette matiere (*voyez* BRUN, (le HAEN, SPE &c). IV. Un traité *De Tentationibus*, plein d'avis sages, utiles & consolans, fruit de l'expérience & de l'étude des cœurs.

BIŒRNSTAHL, (Jacob Jonas) né à Rotarbo en Sudermanie, lutta contre l'indigence pour faire ses études, s'appliqua particuliérement aux langues orientales, & se fit connoître en 1763 par la premiere partie de son *Dialogus hebraïcus ex arabica dialecto illustratus*. Il entra ensuite en qualité de précepteur chez le baron de Rudbeck, maréchal de la cour de Suede, parcourut un partie de l'Europe avec ses éleves, & à son retour fut nommé professeur adjoint des langues orientales à Upsal, professeur de philosophie en 1776, & professeur des langues oreintales & grecque en 1779, à Lunden. Ayant entrepris par ordre du roi un voyage en Turquie, il mourut à Salonique le 12 juillet 1779. On a de lui des *Lettres écrites durant le cours de ses voyages*, en suédois, traduites en allemand par M. Groskurd, Leipsick, 1779, in-8°; & *Suite* de ces *Lettres*, 1781, in-8°. Les premieres présentent des choses intéressantes, & des jugemens impartiaux. On y trouve des anecdotes curieuses touchant Voltaire, qu'il avoit vu à Ferney : la *Suite*, publiée après sa mort, mérite peu d'être lue : soit que les éditeurs aient altéré ces écrits *Posthumes*, comme il n'arrive que trop souvent; soit que le voyageur se soit lassé d'être sage & équitable : ses dernieres relations sont remplies de jugemens faux, satyriques, calomnieux, dictés surtout par l'esprit de secte, & de préventions aussi ridicules qu'injustes contre les Catholiques. Rien n'égale la légéreté avec laquelle le rapide voyageur (car il ne fait qu'arriver, regarder tout & partir) prononce pour ou contre un livre, pour ou contre un ouvrage de l'art. On peut en juger par la surprise qu'il témoigna de voir *à Cologne, dans l'église de S. Pierre, le Christ peint la tête en bas, chef-d'œuvre de Rubens*. Il faut être bien superficiel ou bien étourdi pour ignorer que c'est *S. Pierre* qui est peint dans cette attitude, & que c'est ainsi que son martyre est toujours représenté.

BION, de Smyrne, poëte Grec, sous Ptolomée Philadelphe, florissoit l'an 288 avant J. C. Moschus, son disciple, dit qu'il mourut de poison. Ses *Idylles*, traduites par Longepierre, offrent des images champêtres, rendues avec beaucoup de délicatesse, une poésie douce & facile, un style pur & élégant. L'édition de cet auteur par Longepierre, avec la traduction françoise, 1680, in-12, est peu commune, & contient d'excellentes remarques. Celle de Commelin, 1604, in-4°, est estimée.

BION, de Borysthene, disciple de Cratès, puis cynique, s'adonna à la poésie & à la musique, & prononça un grand nombre de sentences, les unes ingénieuses, les autres vuides de sens, comme tous ces mora-

listes de fantaisie, qui prêchent sans sanction & sans principes bien affermis. Quelqu'un lui ayant demandé quel étoit de tous les hommes le plus inquiet? — *Celui qui veut être le plus heureux & le plus tranquille*... Il disoit en parlant du mariage : Qu'*une femme laide étoit un supplice pour son mari*, & que *si une belle étoit un sujet de plaisir, c'étoit moins pour lui que pour ses voisins*.... Un envieux lui paroissant avoir l'air triste & rêveur, il lui demanda : *Si sa tristesse venoit de ses propres malheurs, ou du bonheur des autres?*.... « L'impiété étoit, » selon lui, une mauvaise com» pagne de la sécurité, parce » qu'elle la trahissoit presque » toujours ». C'est peut-être la plus sensée de ses maximes; il la vérifia, dit-on, à sa mort. Etant sur mer avec des pirates qui disoient qu'ils étoient perdus, si on les reconnoissoit : — *Et moi aussi*, leur répondit-il, *si on ne me connoît pas*. Il n'y a presque pas une seule sentence de ces anciens sages où il n'y ait quelque trait de vanité & d'orgueil.... Une maxime utile & pratique, mais que la philosophie profane ne réalisera jamais, étoit celle qu'il donnoit à ses disciples : *Quand vous écouterez avec la même indifférence les injures & les complimens, vous pourrez croire que vous avez fait des progrès dans la vertu*.... Il trouvoit quelque chose de contradictoire dans les funérailles : *On brûle les gens*, disoit-il, *comme s'ils étoient insensibles, & on les pleure comme s'ils étoient sensibles*. Sophisme ou calambour peu digne d'un sage.... Il quitta le manteau & la besace de cynique, pour suivre les leçons de Théodore, surnommé l'*Athée*, & enfin de Théophraste : métamorphoses qui n'ont rien d'étonnant pour qui connoît la capricieuse mobilité de ces prétendus sages. On dit qu'à la mort il reconnut ses impiétés, & en demanda pardon à Dieu. Il recherchoit les applaudissemens par les plus puériles extravagances. On rapporte qu'étant à Rhodes, il fit habiller des matelots en écoliers, & se donna en spectacle avec cette brillante suite. Bion florissoit l'an 276 avant J. C. — Il ne faut pas le confondre avec un autre BION, de la secte de Démocrite, & mathématicien d'Abdere. Celui-ci est le premier qui conjectura qu'il existoit certaines régions où les jours & les nuits duroient six mois.

BION, (Nicolas) méchanicien & ingénieur pour la construction des instrumens de mathématiques & des globes, mourut à Paris en 1731, à 81 ans. On a de lui : I. *De la construction & des usages des Instrumens de Mathématiques*, Paris, 1752, in-4°. II. *De l'usage des Globes & des Spheres*, Paris, 1751, in-8°; deux bons traités publiés par son fils.

BIONDO, *voyez* BLONDUS.

BIRAGUE, (Clément) graveur en pierres fines, passe pour le premier qui ait trouvé le moyen de graver sur le diamant. Cet artiste étoit Milanois. Il vécut long-tems à la cour de Philippe II, roi d'Espagne.

BIRAGUE, (René de) né à Milan d'une maison noble & ancienne, se retira en France, où François I le fit conseiller

au parlement de Paris, puis surintendant de la justice. Charles IX lui donna la charge de garde-des-sceaux en 1570, & celle de chancelier de France en 1573. Grégoire XIII honora Birague du chapeau de cardinal, à la priere de Henri III, qui le déchargea des sceaux. Il avoit été marié avant son entrée dans l'état ecclésiastique. Il disoit ordinairement : Qu'*il étoit cardinal sans titre*, *prêtre sans bénéfice*, *& chancelier sans sceaux ;* mais en cela il n'y avoit qu'un jeu de mots; car il n'étoit point prêtre sans bénéfice, puisqu'il étoit évêque de Lavaur, abbé de Flavigni, de St. Pierre de Sens. Ce cardinal mourut en 1583.

BIRCH, (Thomas) né à Londres le 23 novembre 1705, de parens Quakers, docteur en théologie à Aberdeen en 1753, pasteur de Debden dans la province d'Essex, mourut le 9 janvier 1766. Il est particuliérement connu par son *Dictionnaire historique & critique*, en anglois, 10 vol. in-folio. 1734-1741. Compilation dont on peut dire comme de tous les ouvrages de ce genre, *sunt bona, sunt quædam mediocria*, *sunt mala multa*. On a encore de lui : I. *Vie de Boyle*, 1744, in-8°. II. *Portraits des personnes illustres de la Grande-Bretagne*, gravés par Houbraken, avec leurs Vies, 1747-1752, 2 vol. in-fol. III. *Mémoires sur le regne de la reine Elisabeth*, 1754, 2 vol. in-4°. IV. *Histoire de la Société Royale de Londres*, dont il avoit été secrétaire, 1756, 4 volumes in-4°.

BIRCK, *voyez* BETULÉE.

BIRGITTE *voy.* BRIGITTE.

BIROAT, (Jacques) né à Bordeaux, entra dans la compagnie de Jesus, & passa ensuite dans l'ordre de Cluni. Son talent pour la chaire lui fit une réputation étendue. Il devint prieur de Beussan, conseiller & prédicateur du roi, & mourut vers l'an 1666. Nous avons de lui des Sermons & des Panégyriques en plusieurs vol. in-8°.

BIRON, (Armand de Gonrault, baron de) maréchal de France en 1577, avoit mérité par sa valeur en divers sieges & combats la charge de grand-maître de l'artillerie en 1569. Après la mort funeste de Henri III, il fut un des premiers qui reconnut Henri IV. Il le servit utilement aux journées d'Arques, d'Ivri, &c., & lui soumit une partie de la Normandie. Il fut tué au siege d'Epernai en Champagne, d'un coup de canon, en 1592. Ce général avoit composé des Commentaires, dont M. de Thou regrette la perte. Il étoit fort zélé pour la religion catholique. Ce fut lui qui dissuada Henri IV de se retirer en Angleterre ou à la Rochelle, & qui lui persuada de tenir tête au duc de Mayenne. Il fut le parrein du cardinal de Richelieu, & lui donna son nom d'Armand. Il se glorifioit d'avoir passé par tous les grades, depuis celui de soldat jusqu'à celui de général : il disoit que c'étoit ainsi qu'il falloit devenir maréchal de France... La sévérité est l'ame de la discipline. Le maréchal de Biron ne pardonnoit jamais les fautes militaires, quoiqu'il dissimulât toutes les autres ; mais ce genre de sévérité alloit souvent trop loin. Durant les guerres

de religion, Biron voulut faire brûler une maison; l'officier qu'il en chargeoit, craignant d'être un jour recherché, demanda qu'on lui donnât l'ordre par écrit. *Ah corbleu!* dit Biron, *êtes-vous de ces gens qui craignent tant la justice? Je vous casse; jamais vous ne me servirez: car tout homme de guerre qui craint une plume, craint bien une épée.* Fausse & mauvaise maxime; on peut craindre les suites d'une injustice ou d'une violence, sans craindre une épée.

BIRON, (Charles de Gontault, duc de) fils du précédent, pair, amiral & maréchal de France, fut confident & favori de Henri IV. Ce monarque érigea en sa faveur la baronnie de Biron en duché-pairie. Il se distingua dans toutes les occasions, à Ivri, aux sieges de Paris & de Rouen, & au combat d'Aumale en 1594. Il fut blessé la même année au combat de Fontaine-Françoise. Le roi le dégagea lui-même, dans cette journée, du milieu des arquebusades, le trouvant tout percé de coups d'épée. Il se signala encore contre l'Espagne aux sieges d'Amiens, de Bourg-en-Bresse. Il fut ambassadeur en Angleterre, à Bruxelles & en Suisse. Le roi le combla de bienfaits, mais le maréchal eut la lâcheté de conspirer contre son maître. Il se ligua avec la Savoie & l'Espagne. Son dessein fut découvert par un gentilhomme nommé Lafin, qui le déféra. Dès que le maréchal fut arrêté, il désavoua les projets qu'on lui prêtoit; & s'en déclara coupable ensuite, avec une foiblesse qui ne répondoit guere au courage qu'il avoit montré. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, & cet arrêt fut exécuté le 31 juillet 1602. Sa passion pour le jeu étoit extrême. Il y perdit, dans une année, plus de 500 mille écus. Jamais homme ne fut plus vain. Il ne cessoit de dire du bien de lui-même & du mal des autres. Il n'hésitoit pas de se préférer aux plus grands capitaines de l'antiquité. Henri IV disoit des deux maréchaux de Biron, qu'*il avoit eu beaucoup à souffrir de l'ivrognerie du pere, & des incartades du fils.* Celui-ci parloit du roi sans aucun ménagement. Il disoit devant tous les courtisans, » qu'il étoit d'une avarice épouvantable pour les » choses nécessaires, & d'une » prodigalité sans exemple pour » ses amours ». Au siege d'Amiens, Biron lui dit tout haut, » qu'il avoit grand tort d'y » avoir amené sa maîtresse, & » que ce scandale faisoit murmurer les soldats, & les rendoit moins ardens à le servir ». Il est à regretter qu'un homme qui avoit une franchise si rare & si respectable dans un homme de cour, n'eût pas dans un degré égal les autres vertus, dont l'ensemble fait les grands hommes.

BIRON, (Louis-Antoine de Gontault, duc de) pair & premier maréchal de France, chevalier des ordres du roi, colonel-général du régiment des gardes Françoises, gouverneur & lieutenant-général pour le roi de la province de Languedoc, &c., né à Paris le 2 février 1701, s'est distingué dans la carriere des armes, & plus encore dans

l'ordre des qualités morales & chrétiennes. Quand il fut nommé, en 1745, colonel des gardes Françoises, ce régiment n'étoit composé que de gens sans discipline & sans mœurs; les gardes Françoises étoient la terreur de tout Paris; on ne craignoit rien tant que leur rencontre dans la nuit. M. de Biron entreprit de porter la réforme dans ce corps; il y réussit si bien, qu'il en forma un des corps les plus rangés & les plus sages. Aussi, Fréderic II, roi de Prusse, disoit-il qu'*il ne connoissoit que deux corps bien rangés à Paris, celui des curés & celui des gardes Françoises.* Il mourut le 29 octobre 1788, laissant de vifs regrets aux bons citoyens, & aux militaires un de ces derniers exemples, autrefois si fréquens, aujourd'hui si rares, où le courage guerrier brilloit à côté de la religion & de la piété. L'auteur d'un excellent ouvrage en a parlé en ces termes: « Un homme qui étant » par sa sagesse & par sa valeur, » le soutien du trône, le con» seil du prince, le protecteur » d'une des plus considérables » provinces du royaume qui se » félicitera à jamais de son sage » gouvernement, met sa gloire » à honorer la religion, à la » justifier, à la consoler par » l'éclat de ses vertus; qui au » milieu des grandeurs, n'en » connoit de véritable que » celle de craindre Dieu; qui » ne voyant dans son élévation » que la main qui l'y a placé, » & les devoirs qu'elle y atta» che, partage ses occupations » entre ce qu'il doit à son roi » & ce qu'il doit au souverain » Maître des rois; n'est-il pas » le triomphe de la religion & » l'encouragement de la piété » dans ce siecle vainement sub» til, où les fausses maximes » cherchent à prévaloir, où » l'on voudroit s'égarer avec » méthode, faillir avec raison, » & trouver un calme à la » conscience par le naufrage de » la foi ou le dépérissement de » la morale »?

BISSY, *voyez* THIARD.

BITON, mathématicien, qui vivoit vers 335 avant J. C., a composé un *Traité des machines de guerre*, que l'on trouve dans les *Mathematici Veteres*, Paris 1593, in-fol.

BIZOT, (Pierre) chanoine de St-Sauveur d'Herisson, dans le diocese de Bourges, est auteur de l'*Histoire métallique de la république de Hollande*, imprimée in-folio, à Paris, en 1687, & réimprimée par Pierre Mortier, à Amsterdam, 1688, en 3 vol. in-8°. Cette édition est très-belle. L'Histoire de Bizot la méritoit; elle est curieuse & intéressante. Mais celle de Vanloon, 1732, 5 vol. in-fol. est beaucoup plus complette. Il mourut en 1696, âgé de 66 ans.

BLACKALL, (Offspring) théologien, né à Londres en 1654, fut évêque d'Excester, & se fit estimer par sa candeur & sa probité. Il mourut dans son évêché en 1716. Il passe pour un des bons prédicateurs d'Angleterre. Ses Sermons ont été imprimés en 2 vol. in-fol.

BLACKSTONE, (Guillaume) né à Londres en 1723, fut nommé professeur en droit à Oxford où ses leçons lui attirerent tant d'applaudissemens, qu'il fut invité à en faire la lecture au prince de Galles (depuis Georges III); mais comme son

auditoire étoit très-nombreux, il crut ne pas pouvoir déférer à cette demande, & se contenta d'envoyer des copies de plusieurs de ses leçons au prince qui, loin de se formaliser d'un refus dont le motif étoit si louable, fit remettre à Blackstone une récompense pour ces copies. Il mourut le 24 février 1780, laissant une veuve & une nombreuse famille qui se ressentirent de la générosité & des bienfaits du roi. La célébrité de ce jurisconsulte est particuliérement due à un grand *Commentaire sur les Loix Angloises*, 1765, & années suiv., 4 vol. in-8°; traduit en françois sur la 4e. édition angloise d'Oxford, Bruxelles, 1774, 6 vol. in-8°. Quelques auteurs ont comparé cet ouvrage à l'*Esprit des Loix*, mais ils n'avoient pas le talent de saisir l'exactitude d'un parallele; les deux objets sont trop disparates pour se réunir sous quelque point de vue: « Jamais ouvra-
» ges, dit un avocat célebre, ne
» se sont moins ressemblés que
» l'*Esprit des Loix*, & le *Com-*
» *mentaire sur les Loix Angloi-*
» *ses*. Le premier est un amas
» d'idées incohérentes, d'inter-
» prétations fausses, de traits
» d'imagination, d'erreurs, de
» méprises dans les faits & dans
» les raisonnemens; un recueil
» qui n'apprend rien, sinon
» que l'auteur avoit beaucoup
» d'esprit, & lisoit fort légére-
» ment (*jugement un peu sévere*).
» La seconde est une compila-
» tion toute positive, toute
» usuelle, qui comprend en
» effet, mais sous une forme
» très-massive, la véritable
» constitution britannique ».
On a encore de Blackstone: *Rapports des Cas jugés en différentes Cours de Westminster-Hall, depuis 1746 jusqu'en 1779*, Londres, 1781, 2 vol. in-fol.

BLACKWEL, (Alexandre) savant médecin Ecossois d'Aberdéen, disciple de Boerhaave, exerça sa profession en Suede. Il y conçut le dessein de *saigner* des marais; par une espece d'équivoque assez plaisante, son projet fut approuvé, & on lui en confia l'exécution; ce qu'il fit avec succès. Mais ayant été convaincu d'avoir trempé dans la conjuration du comte de Tessin, il fut décapité le 9 août 1748. On a de lui l'*Herbier curieux*, orné de figures gravées d'après nature par Elizabeth BLACKWEL, habile dessinatrice, 1739, 2 vol. in-fol., dont elle a enluminé quelques exemplaires, qui sont fort recherchés.

BLACKWEL, (Thomas) savant Ecossois, principal de l'université d'Aberdéen, mort le 8 mars 1757, a donné: I. Les *Mémoires de la Cour d'Auguste*, 1751-1764, 3 vol. in-4°., dont le 1 vol. a été traduit par Palissot; tout l'ouvrage l'a été par Feutri, 3 vol. in-12, 1781. Il y a des réflexions profondes, de bonnes maximes, & en même tems quelques vues fausses sur la constitution du gouvernement de l'ancienne Rome. II. *Recherches sur la vie & les ouvrages d'Homere*, 1737, in-8°. III. *Lettres sur la Mythologie*, 1748, in-8°.

BLAEU, que quelques-uns appellent aussi JANSON, (Guillaume) disciple & ami de Tyco-Brahé, s'est fait un nom par ses ouvrages géographiques & ses impressions. On a de lui un atlas, ou *Théâtre du Monde*,

en 3 vol. in-fol. Amsterdam, 1638; un *Traité des Globes*; &c. Cet excellent imprimeur mourut à Amsterdam, sa patrie, en 1638, âgé de 67 ans. Ses deux fils Jean & Corneille ont donné une nouvelle édition de l'Atlas de leur pere; l'espagnol en 10 vol. in-fol.; le flamand en 9; en latin en 11; & le françois en 12. Cette collection se vend fort cher, sur-tout l'Atlas françois, lorsqu'il est complet. Un incendie où Blaeu perdit tout son fonds de librairie le 25 février 1672, a rendu ce livre extrêmement rare. Le 10e. volume de l'Atlas espagnol ne se trouve presque plus. Jean Blaeu est auteur des dessins du *Nouveau Théâtre d'Italie*, Amsterdam, 1704, 4 vol. in-fol. avec figures. Quelques bibliographes prétendent que Jean Blaeu & Jean Janson sont deux imprimeurs différens & rivaux. On peut consulter la *Bibliotheque curieuse* de David Clément, tome 3, p. 208.

BLAGRAVE, (Jean) célebre mathématicien Anglois, mort le 9 août 1611, est auteur de divers ouvrages qui prouvent qu'il a excellé dans le genre d'étude auquel il s'étoit dévoué. Tels sont: I. *Astrolabium uranicum generale*, 1596, in-4to. II. *Bijou Mathématique*, 1582, in-4to. III. *Gnomonique*, 1609, 2 vol. in-4°.

BLAISE, (S.) fut, à ce qu'on croit, évêque de Sébaste, où il souffrit le martyre vers 316. On ne sait rien de certain sur ce martyr. Il est patron titulaire de la république de Raguse.

BLAKE, (Robert) né à Bridgewater, dans la province de Sommerset, en 1598, fut amiral d'Angleterre pour les parlementaires en 1649, après le comte de Warwick, et se signala plusieurs fois contre les Hollandois. Il battit ensuite Tunis à coups de canon en 1655, brûla 9 vaisseaux turcs qui y étoient en rade, & ayant débarqué avec 1200 hommes, il tailla en pieces 3000 Tunisiens. Il s'avança ensuite vers Alger & Tripoli, & fit donner la liberté à tous les esclaves anglois. Il mourut en 1657, après avoir battu la flotte espagnole, sur qui il prit les seuls trésors avec lesquels les Espagnols espéroient de soutenir la guerre. Il étoit si désintéressé, que malgré les occasions qu'il eut de s'enrichir, il ne laissa pas en mourant 500 livres sterlings de plus qu'il n'avoit hérité de son pere.

BLAMPIN, (Thomas) né l'an 1640 à Noyon en Picardie, Bénédictin de S. Maur en 1665, visiteur de la province de Bourgogne en 1708, mourut à St-Benoît sur-Loire en 1710. C'est à lui qu'on doit la belle édition des *Œuvres de S. Augustin*. Voyez l'article de ce Pere.

BLANC, *voyez* BEAULIEU.

BLANC, (Jean) bourgeois noble de Perpignan, se trouva premier consul, lorsque les François en firent le siege en 1474. Son fils unique ayant été pris dans une sortie, les généraux ennemis lui firent dire, » que s'il ne rendoit la place, » ils le feroient massacrer à ses » yeux ». Il leur fit répondre: » Que sa fidélité pour son maî- » tre étoit supérieure à sa ten- » dresse pour son fils ». Jean Blanc perdit, par cette générosité son fils unique. Le roi

d'Aragon Jean II, lui ayant permis d'ouvrir les portes de la place, plutôt que de l'exposer aux dernieres extrémités de la guerre, il ne se rendit pourtant que 8 mois après. On souffrit, dans ce siege, tout ce que la faim a de plus cruel : les chevaux, les chiens, les rats, les cuirs, &c., servirent de nourriture aux assiégés. Cette défense immortalisa Jean Blanc, & mérita à Perpignan le titre de *très-fidele*.

BLANC, (Thomas le) pieux & savant Jésuite de Vitri en Champagne, mort à Rheims en 1669, après avoir été provincial. Nous avons de lui plusieurs ouvrages ascétiques, proportionnés à l'intelligence, & assortis aux devoirs de toutes les classes de citoyens, & par-là d'une utilité sûre & générale : le *Bon Valet*; la *Bonne Servante*; le *Bon Vigneron*; le *Bon Laboureur*; le *Bon Artisan*; le *Bon Riche*; le *Bon Pauvre*; le *Bon Ecolier*; le *Soldat généreux*, &c. Mais le livre qui lui a fait le plus de réputation, est un grand commentaire sur les Pseaumes, sous ce titre : *Analysis Psalmorum Davidicorum*, Lyon, 1665, 6 vol. in-folio, Cologne, 1681. L'auteur ne se borne pas au sens littéral; il discute aussi amplement le sens mystique.

BLANC, (François le) gentilhomme de Dauphiné, plein de feu & d'esprit, mais d'un caractere très-mélancolique, mort à Versailles en 1698, est connu par un *Traité des monnoies de France*, Paris 1690, in-4°, fig., qui est recherché. On y joint ordinairement la *Dissertation sur les monnoies de Charlemagne*, *& de ses successeurs*, *frappées dans Rome*, qu'il avoit fait paroître l'année précédente. L'une & l'autre ont été réimprimées à Amsterdam, 1692, in-4°. Cette édition est moins estimée que celle de Paris. Les connoissances de le Blanc l'avoient fait choisir pour enseigner l'histoire aux enfans de France; mais il mourut avant que d'avoir rempli cet emploi.

BLANC, (Jean-Bernard le) né à Dijon en 1707, historiographe des bâtimens du roi de France, membre de plusieurs académies, mort en 1781, est auteur : I. Des *Lettres d'un François sur les Anglois*, 1758, 3 vol. in-12. II. *Dialogues sur les mœurs des Anglois*, 1765. III. *Poëme sur les Gens-de-Lettres de Bourgogne*, 1726, in-8°. IV. *Observations sur les Ouvrages de Peinture & de Sculpture de l'Académie*, 1753, in-12. Tous ces ouvrages & plusieurs autres, tel que sa tragédie *Aben-Saïd*, qui ne lui ont point survécu, prouvent par le fait qu'il n'est qu'un auteur médiocre.

BLANC, (Mademoiselle le) est le nom donné à une fille sauvage, trouvée près du village de Sogny, à quatre lieues de Châlons, au mois de septembre 1731, âgée d'environ dix ans, puisque le curé qui la baptisa, en 1732, marqua sur le registre, avoir baptisé *une fille d'environ onze ans*, *dont le pere & la mere nous son inconnus comme à elle*. Cependant le *Mercure de France*, décembre 1731, lui donne 17 à 18 ans. Les physiologistes s'épuiserent en conjectures sur l'origine de cette fille; mais il est indubitable que c'é-

toit une enfant abandonnée par quelque naufragé, sur les côtes de France, & qui de forêt en forêt sera arrivée à l'endroit où elle a été prise; ou bien une enfant du pays, que des parens déseſpérés auront exposée dans les forêts, & qui aura trouvé moyen d'y subsister. Car il est reconnu que jamais il n'y a eu d'hommes sauvages (c'est-à-dire, errans, isolés, à la maniere des brutes); *la nature de l'homme ne comportant pas cet état* (*voyez* le Catéch. philos., n°. 153, édit. de 1787). On a rapporté des choses étonnantes de la force & de l'agilité qu'elle avoit acquises par une vie dure & une lutte continuelle contre les élémens & la faim. « La maniere, dit Racine » le fils, dont elle couroit après » les lievres, est surprenante; » elle nous a donné des exem» ples de sa façon de courir. Il » ne paroissoit presque point de » mouvement dans ses pieds, » & aucun dans son corps, ce » n'étoit point courir, mais » glisser; sa course renverse les » raisonnemens de notre phi» losophie à paradoxes, qui » veut faire marcher les hom» mes à quatre pattes ». Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut la facilité qu'on trouva à l'instruire dans les matieres du christianisme, facilité qui justifie la définition qu'un ancien philosophe a donné de l'homme, en disant que c'étoit un *être religieux*. « Que ceux, dit Ra» cine, qui ont tant de mé» pris pour l'homme, expli» quent cette différence entre » l'homme & les autres ani» maux. Voici une fille qui, » élevée parmi eux, & long» tems privée comme eux de » la parole, n'a eu d'autre ob» jet que de chercher la nour» riture de son corps; si-tôt » qu'elle entend des hommes » se parler, elle a bientôt ap» pris la maniere d'exprimer » comme eux ses pensées; si» tôt qu'on lui parle de choses » spirituelles, elle les conçoit». » -- C'est parce que nous som» mes capables de les entendre, » *divinorum capaces*, dit Ju» venal, que notre raison vient » du Ciel. Ceux qui se char» gerent de l'instruction de » cette fille, n'eurent point af» faire à un enfant qui ne fait » usage que de sa mémoire » pour répéter son catéchisme, » mais à une personne qui fait » usage de sa raison, pour op» poser les difficultés qu'elle » lui suggere, à ce qu'on lui » dit qu'il faut croire.... Ce » fut pendant qu'elle étoit chez » les nouvelles Catholiques, » que feu M. le duc d'Orléans » l'alla voir, l'interrogea sur » la religion, & parut très» content de ses réponses: elle » lui témoigna avoir dessein » d'être religieuse, ce qui fut » cause qu'on la fit passer dans » un couvent à Chaillot; son » peu de santé l'empêcha d'exé» cuter sa résolution.... Elle» même se plaît à raconter son » premier état, & ne le raconte » jamais sans rendre hommage » à la miséricorde de Dieu, » qui l'en a fait sortir; & lors» qu'à la mort de M. le duc » d'Orléans, qui la comprenoit » parmi ses pensionnaires, on » lui demandoit si elle ne crai» gnoit pas de perdre sa pen» sion, elle répondoit avec une » confiance admirable : *Dieu*

» *qui m'a tirée du milieu des* » *bêtes farouches, pour me faire* » *chrétienne, m'abandonnera-t-il* » *quand je le suis, & me laissera-t-il mourir de faim ? C'est* » *mon Pere, il aura soin de moi*». Elle vivoit encore en 1754.

BLANCHARD, (François) avocat Parisien, versé dans l'histoire & les généalogies, donna au public les *Eloges des premiers Présidens-à-Mortier, & des Conseillers au Parlement de Paris*, 1645, in-fol. Il publia aussi les *Maîtres des Requêtes* en 1645, in-fol. Ce livre n'a pas été fini. L'auteur mourut après l'an 1650.

BLANCHARD, (Guillaume) fils du précédent, célebre avocat au parlement de Paris, connu par 2 vol. in-fol., intitulés : *Compilation chronologique, contenant un recueil des ordonnances, édits, déclarations & lettres-patentes des rois de France, qui concernent la justice, la police & les finances, depuis l'an 897 jusqu'à présent*, Paris, 1715, 2 vol. in-fol. Ce recueil utile lui coûta beaucoup de recherches. Il mourut en 1724, avec la réputation d'un homme savant & laborieux.

BLANCHARD, (Elie) né à Langres le 8 juillet 1672. Les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, dont il étoit membre, renferment plusieurs de ses Dissertations, qui font honneur à son savoir. En 1711, Dacier le prit pour son éleve. Il devint associé en 1714; & en 1727, il succéda, dans la place de pensionnaire, à Boivin le cadet. Il mourut en 1755.

BLANCHART, (Jacques) peintre, né à Paris en 1600, disciple de Nicolas Bolery, peintre du roi, alla perfectionner ses talens à Rome & à Venise. L'étude assidue des chef-d'œuvres du Titien, du Tintoret & de Paul Véronese, formerent son génie. De retour à Paris, il l'embellit de plusieurs de ses tableaux. Les Bacchanales du sallon de M. Morin, & surtout le tableau de la Descente du Saint-Esprit, qu'on voit à Notre-Dame, l'ont mis à côté des plus grands peintres. L'ordonnance de ce dernier tableau est admirable. La lumiere y est si vive & si bien répandue de tout côté, qu'on s'imagine être dans le moment où l'Esprit-Saint descendit sur les Apôtres. Sa maniere de colorier a un brillant & une fraîcheur, qui l'ont fait nommer par quelques-uns le Giorgion moderne & le Titien françois. Il mourut en 1638.

BLANCHE, de Castille, née en 1185, d'Alfonse IX, roi de Castille, & d'Eléonore d'Angleterre, fut mariée en 1200, à Louis, fils aîné de Philippe-Auguste roi de France; celui-ci étant mort le 14 juillet 1223, l'époux de Blanche monta sur le trône, sous le nom de Louis VIII, & fut couronné avec elle à Rheims, au mois d'août de la même année. En 1226, Louis VIII mourut à son tour, &, suivant le témoignage de quelques évêques présens à sa mort, attribua à la reine la tutelle de son fils (depuis Louis IX, ou Saint Louis), & la régence du royaume. En conséquence, Blanche prit en main les rênes de l'état, qu'elle sut gouverner avec autant de prudence que de fermeté. Elle déconcerta & dissipa les ligues

gues formées contre l'autorité royale, par les grands vassaux de la couronne, les maintint dans le respect, en usant selon les circonstances, tantôt des voies de la politique, tantôt de celles des armes. Elle continua la guerre contre les Albigeois, commencée sous Louis VIII, & fit en 1228 un traité avec Raimond, comte de Toulouse; qui procura la réunion des terres de la maison de Toulouse à la couronne de France. En 1229, elle fit assiéger au plus fort d'un hiver rude, Bellesme dans le Perche, se trouva au siege en personne à côté de son fils, pour animer les troupes, prit cette place, & contraignit le duc de Bretagne, ainsi que les autres rebelles, à rentrer dans le devoir. Tandis que cette grande reine établissoit un si bon ordre dans les états de son fils, elle ne négligeoit rien pour le rendre lui-même un grand roi; & pour imprimer profondément dans son ame les principes de la religion, elle lui disoit souvent: *Mon fils, j'aimerois mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel.* Aussi ayant atteint sa majorité, conserva-t-il toujours pour sa mere le respect qui lui étoit dû, & ne fit rien sans son aveu. En 1248, lorsqu'il entreprit le voyage de la terre-sainte, Blanche fut nommée par lui régente du royaume, & elle s'acquitta des fonctions attachées à ce poste éminent avec le plus grand succès. Elle mourut l'an 1252, & fut enterrée à Maubuisson, abbaye qu'elle avoit fondée en 1242. L'abbesse lui donna, avant sa mort, l'habit monastique. Les censeurs de la reine Blanche lui ont reproché des manieres hautaines avec les grands, de l'humeur avec sa belle-fille, trop d'art pour conserver son ascendant sur son fils; mais ils lui ont accordé, avec ses admirateurs, beaucoup de courage & de dextérité. C'est, sans contredit, une des plus illustres reines; ame intrépide, esprit aussi solide que brillant, beauté parfaite. Quoiqu'elle eût plus de 40 ans, quand Thibaud, comte de Champagne, en devint amoureux, il l'aima jusqu'à la folie. La médisance attaqua sa réputation, parce qu'elle souffrit, par intérêt & pour des raisons d'état, les indiscrétions de ce prince, & les assiduités du cardinal Romain, homme poli & bien fait, & d'un si bon conseil, qu'elle avoit une entiere confiance en lui; mais les motifs de cette conduite la justifient pleinement, & l'idée de sa vertu ne fut point affoiblie dans l'esprit des gens équitables.

BLANCHE, femme d'un citoyen de Padoue, nommé Porta, peut être mise au rang des victimes de la chasteté. Son mari ayant été tué à la prise de Bassano dont il étoit gouverneur, cette héroïne, après des efforts redoublés de courage pour défendre la place, tomba au pouvoir du tyran Acciolin qui l'assiégeoit. Les graces & l'air majestueux de la prisonniere firent une si vive impression sur le brutal vainqueur, qu'il voulut la forcer de satisfaire ses désirs. Elle ne s'en garantit, qu'en se jetant par une fenêtre. Le tems qu'exigea la guérison de ses blessures cau-

fées par la chûte, n'éteignit point les feux impurs du tyran. Ayant épuisé toutes les ressources de la séduction, il la fit lier sur un lit pour assouvir sa passion effrénée. Cette femme outragée dissimula son désespoir, & demanda la liberté de revoir le corps de son mari. À peine le sépulcre est-il ouvert, qu'elle s'y précipite; & par un effort extraordinaire, elle attire sur soi la pierre qui couvroit le tombeau, dont elle fut écrasée. Ce tragique événement arriva l'an 1233. Qu'est-ce que la foible & inconséquente Lucrece, en comparaison de cette trop fidelle épouse?

BLANCHET, (Thomas) peintre, né à Paris en 1617, disciple & ami de Poussin & de l'Albane, fut nommé professeur de peinture par l'académie de Paris, quoiqu'absent, ce qui étoit contre l'usage; mais Blanchet méritoit qu'on s'écartât des regles établies. Le Brun présenta son tableau de réception, représentant Cadmus qui tue un dragon. Il passa une partie de sa vie à Lyon, & y mourut en 1689. Un Plafond de l'hôtel de cette ville, dans lequel Blanchet avoit déployé tous ses talens, fut consumé par un incendie. Ce peintre excella dans l'histoire & au portrait. Sa touche est hardie, agréable & facile, son dessin correct, son coloris excellent. On voit de ses tableaux à Paris & à Lyon.

BLANCHINI, *voyez* BIANCHINI.

BLARU, (Pierre de) *Petrus de Blarrorivo*, né à Blaru en 1427, chanoine de St-Dié, savant canoniste & poëte médiocre, mais bon latiniste, mourut en 1505. Nous avons de lui un Poëme sur la guerre de Nancy & la mort du duc de Bourgogne, en 6 livres, composé sur les Mémoires de René, duc de Lorraine. Il est intitulé *Nanceidos opus*, *in pago S. Nicolai de Portu*, 1518, in-fol., figures en bois, rare.

BLASCO-NUNNÈS, seigneur Espagnol, qui, ayant plusieurs fois reconnu les côtes des pays de Faria & d'Arien, dans l'Amérique méridionale, découvrit proche le golfe d'Uraba, un isthme long de dix lieues qui sépare les deux grandes mers. Pour profiter de la commodité de ce passage, il fit bâtir 4 forteresses, après avoir gagné par présens quelques-uns des princes de ce pays, & vaincu les autres par la force des armes. Ce succès augmenta son ambition. Il fut accusé & convaincu d'avoir voulu usurper la souveraineté dans les terres qu'il avoit conquises. On lui fit son procès, & il eut la tête tranchée par ordre du roi d'Espagne. Sans cette perfidie, il eût mérité une gloire immortelle pour avoir frayé le chemin du Pérou à François Pizarre & à Diego d'Almagro, qui y entrerent en 1525.

BLASTARES, (Matthieu) moine Grec de l'ordre de Saint Basile, au 14e. siecle, est auteur d'un *Recueil de Constitutions ecclésiastiques*, qui peut servir pour connoître la discipline de son tems. Il a été imprimé à Oxford, en grec & en latin, in-fol.

BLAURER, (Ambroise) né à Constance en 1492, embrassa les erreurs de Luther, & les prêcha dans sa ville natale,

Il travailla ensuite, avec Œcolampade & Bucer, à introduire cette secte dans la ville d'Ulm; & enfin avec Brentius & deux autres Protestans, pour l'introduire dans le duché de Wirtemberg. Il mourut en 1567. On a de lui des ouvrages de piété, peu lus, même par ceux de son parti.

BLESSEBOIS, *voyez* CORNEILLE BLESSEBOIS.

BLETTERIE, (Jean-Philippe-René de la) né à Rennes le 26 février 1696, entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, & y professa avec distinction. Le réglement contre les perruques, fut l'occasion qu'il prit pour en sortir; mais il conserva l'amitié & l'estime de ses anciens confreres. Il vint à Paris, & ses talens lui procurerent une chaire d'éloquence au college royal & une place à l'académie des belles-lettres. Il publia divers ouvrages bien accueillis du public: I. *Histoire de Julien l'apostat*, Paris, 1735, in-12: ouvrage curieux, bien écrit, & où regnent à la fois l'impartialité, la précision, l'élégance & le jugement.... L'on ne doit tenir aucun compte de la critique qu'en ont faite Voltaire & M. de Condorcet « qui, dit » un écrivain judicieux, n'ont » pu sans doute lui pardonner » de n'avoir pas fait grace aux » bizarreries de cet empereur » apostat, en rendant d'ail» leurs justice aux bonnes qua» lités qu'il avoit. Les auteurs » auroient-ils donc voulu qu'en » faveur de la philosophie, » M. l'abbé de la Bletterie eût » érigé en héros accompli, un » prince qui poussa la pédante» rie philosophique au dernier » degré du ridicule? Les phi» losophes qui sont si habiles à » rechercher, & si impitoya» bles à condamner les moin» dres fautes des empereurs » chrétiens, prétendent-ils » qu'on ferme les yeux sur des » extravagances choquantes, » parce qu'il leur plaît de dé» clarer qu'un tel prince est » de leur secte, & par consé» quent absous de tout ce que » la raison & le bon sens peu» vent lui reprocher? Ont-ils » oublié ce qu'ils ont dit tant » de fois, qu'un bon historien » ne doit être d'aucune secte, » d'aucun parti; qu'il faut qu'il » soit exempt de tout préjugé, » de toute passion, & qu'il » n'ait d'autre but que la vé» rité »? II. *Histoire de l'empereur Jovien*, & *Traduction de quelques ouvrages de l'empereur Julien*, 1748, Paris, in-12, 2 vol.: livre non moins estimable que le précédent, par l'art qu'a eu l'auteur de choisir, d'arranger & de fondre les faits; par la tournure libre & variée du traducteur, & par la sagesse & l'équité avec lesquelles il justifie l'empereur Jovien calomnié par les philosophes modernes, à cause de son attachement au christianisme. III. *Traduction de quelques ouvrages de Tacite*, Paris, 1755, 2 vol. in-12. Les *Mœurs des Germains*, & la *Vie d'Agricola*, sont les deux morceaux que comprend cette version, aussi élégante que fidelle. Ils sont précédés d'une Vie de Tacite, digne de cet écrivain, par la force des pensées & la fermeté du style. IV. *Tibere, ou les VI premiers Livres des Annales de Tacite, traduits en*

françois, Paris, 1768, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a essuyé des critiques méritées. Il est écrit d'un style bourgeois & maniéré, & l'on n'y reconnoît que fort rarement l'élégant historien de Julien. Cette traduction est d'ailleurs assez exacte. V. *Lettres au sujet de la relation du Quiétisme de M. Phelippeaux*, 1733, in-12. Cette brochure, qui est rare & assez bien faite, renferme une justification des mœurs de madame Guyon. VI. Quelques Dissertations dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, très-estimées... L'abbé de la Bletterie mourut en 1772, dans un âge avancé. C'étoit un savant attaché à la religion, & dont les mœurs ne démentoient point les principes. Il avoit des connoissances solides & variées, & c'est incontestablement un des meilleurs historiens des derniers tems : il excelle dans l'art de tracer les portraits; celui de S. Athanase dans la *Vie de Jovien* est un chef-d'œuvre.

BLEVILLE, (Jean-Baptiste) né à Abbeville en 1692, mort le 2 juillet 1783, s'est fait connoître par différens ouvrages; tels sont : I. *Traité du Toisé*, 1758, in-12. II. Le *Banquier* ou *le Négociant universel*, 1760, 2 vol. in-4°. III. *Traité des Changes en comptes-faits*, 1754, in-8°.

BLOEMAERT, (Abraham) né à Gorcum en 1567, réussit dans tous les genres de peinture, mais sur-tout dans le paysage. Son génie étoit facile, sa touche libre, ses compositions riches; on lui reproche seulement de s'être éloigné quelquefois de la nature. Il mourut à Utrecht en 1647. Il étoit pere de Corneille & Fréderic BLOEMAERT, l'un & l'autre graveurs célebres.

BLOIS, *voyez* BLOSIUS & PIERRE DE BLOIS.

BLOND, (Jean le) seigneur de Branville, natif d'Evreux, fit de la poésie son amusement. Il en publia un recueil sous ce titre : *Le Printems de l'humble espérant*, Paris, 1536, in-16. Les regles de la décence & de l'honnêteté n'y sont pas rigoureusement observées. La célébrité de Marot dont il étoit contemporain, excita sa bile. Il se déclara un de ses adversaires; mais la postérité a su mettre une grande différence entre ces deux poëtes.

BLOND, (Jean-Baptiste) célebre architecte, né à Paris en 1679, travailla long-tems en Russie avec un succès distingué, & mourut en 1719 de chagrin, pour avoir reçu un soufflet de Pierre-le-Grand, dans un de ces accès d'humeur brutale, qui n'étoient que trop fréquens chez ce prince. On a de lui : *Théorie & pratique du Jardinage, relativement à la décoration*, in-4°.

BLOND, (Guillaume le) né à Paris en 1704, s'adonna à l'étude des mathématiques, & parvint par sa science en 1751 à être maître de mathématiques des enfans de France, après l'avoir été des pages de la cour. Il mourut le 24 mai 1781. On a un grand nombre d'ouvrages de lui : I. L'*Arithmétique & la Géométrie de l'Officier*, 2 vol. in-8°. II. *Elémens de Fortifications*, in-8°. III. *Elémens de la Guerre, des Sieges*, 3 volumes. IV. L'*Artillerie raisonnée*. V.

L'*Attaque des Places*, & plusieurs autres sur la géométrie militaire.

BLONDEAU, (Claude) avocat au parlement de Paris, commença en 1672, avec Gueret son confrere, le *Journal du Palais*, qui va jusqu'en 1700, 12 vol. in-4°; & dont la derniere édition est de 1755, 2 vol. in-fol. Il avoit donné en 1689, sous le nom de *Bibliotheque canonique*, la *Somme bénéficiale de Bouchel*, enrichie de beaucoup de notes & d'arrêts. Il mourut au commencement du 18*e*. siecle. *Voyez* GUERET.

BLONDEL, (David) né à Châlons-sur-Marne, l'an 1591, ministre protestant en 1614, professeur d'histoire à Amsterdam en 1650. L'air de cette ville, joint à son application, lui firent perdre la vue. Il mourut en 1655. Peu de savans ont été plus profonds dans la connoissance des langues, de la théologie, de l'histoire civile & ecclésiastique. Sa mémoire étoit un prodige: aucun fait, aucune date ne lui échappoit. Blondel étoit un excellent critique; mais un écrivain très-plat & très-lourd. On peut lui appliquer ce que Fontenelle dit de Van-Dale: « Qu'il » ne fait aucune difficulté d'in- » terrompre le fil de son dis- » cours, pour y faire entrer » quelqu'autre chose qui se pré- » sente; & dans cette paren- » these-là, il y enchasse une » autre parenthese, qui même » n'est peut-être pas la der- » niere ». Les principaux ouvrages de Blondel sont: I. *Pseudo-Isidorus & Turrianus vapulantes*, à Geneve, in-4°. Il y prouve la fausseté, ou plutôt l'altération de plusieurs Décrétales recueillies par Isidorus Mercator: toutes les réflexions qu'il fait à ce sujet sont fausses & déplacées (*voyez* ISIDORUS MERCATOR). II. *Assertio Genealogiæ Franciæ*, 1655, in-fol. contre Chifflet, qui faisoit descendre nos rois de la 2*e*. & 3*e*. race d'Ambert qui s'étoit marié, selon lui, à Blitilde, fille de Clotaire I. On s'imaginoit trouver dans cette fable le renversement de la *Loi Salique*, qui exclut les femmes de la couronne. III. *Apologia pro sententia S. Hieronymi de Presbyteris & Episcopis*, in-4°. IV. *De la primauté de l'Eglise*, Geneve, 1641, in-fol. On doit bien sentir comme cette primauté de l'église (il auroit parlé plus exactement s'il avoit dit *du chef de l'Eglise*) est traitée par un protestant; il parcourt tous les siecles pour trouver des faits contre l'autorité du souverain pontife. V. Un *Traité sur les Sibylles*, Charenton, 1649, in-4°. VI. Un autre *contre la Fable de la Papesse Jeanne*, Amsterdam, 1647, in-8°; ouvrage d'une critique lumineuse & impartiale, qui souleva contre lui les fanatiques de sa communion. VII. Des Ecrits de controverse.

BLONDEL, (François) professeur royal de mathématiques & d'architecture, membre de l'académie des sciences, directeur de celle d'architecture, maréchal-de-camp & conseiller-d'état, mourut à Paris en 1686, à 68 ans. Il fut employé dans quelques négociations. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'architecture & les mathématiques, qui ont été utiles. Les principaux sont

I. *Notes sur l'Architecture de Savot.* II. Un *Cours d'Architecture* en 3 parties, 1698, in-fol. III. *L'Art de jeter les Bombes*, 1690, in-12. IV. *Résolution des IV principaux Problêmes d'Architecture*, au Louvre, 1673, in fol. V. *Maniere de fortifier les Places*, 1683, in-4°. VI. *Histoire du Calendrier Romain*, Paris, 1682, in-4°, où l'on trouve les principes de la chronologie assez bien expliqués. Les portes de S. Denis & de S. Antoine, ont été élevées sur les dessins de ce célebre architecte. Blondel étoit presqu'aussi bon littérateur que bon mathématicien. On connoît sa *Comparaison de Pindare & d'Horace*.

BLONDEL, (Pierre-Jacques) Parisien, est auteur d'un livre qui a pour titre : *Les Vérités de la Religion Chrétienne, enseignées par principes* ; & d'un *Mémoire* in-fol. *contre les Imprimeurs & leurs gains excessifs.* Il mourut en 1730.

BLONDEL, (Laurent) parent du précédent, naquit à Paris, & fut lié de bonne heure avec les solitaires de Port-Royal. Après avoir élevé quelques jeunes gens, il se chargea de la direction de l'imprimerie de M. Desprès, chez lequel il commença à demeurer en 1715. Il ne se contenta pas de revoir les manuscrits de cet imprimeur, il travailla à une nouvelle *Vie des Saints*, qui parut en 1722, à Paris, chez Desprès & Desessarts, in-fol. Il mourut en 1740, après avoir publié divers ouvrages de piété.

BLONDEL, (Jean-François) naquit à Rouen en 1705, d'une famille distinguée dans l'architecture. Il se disposa à courir la même carriere, par la connoissance des belles-lettres, des mathématiques & du dessin. Instruit dans la pratique de cet art par son oncle, il fut en état d'en donner des leçons dès l'âge de 35 ans; & il est le premier qui en ait ouvert une école publique à Paris : associé l'an 1755 à l'académie d'architecture, il fut choisi ensuite pour professeur à Paris. Il mourut le 9 janvier 1774, à la 69*e*. année de son âge. On a de lui : I. *Cours d'Architecture, ou Traité de la décoration, distribution, & construction des Bâtimens*, 6 vol. in-8°, 1771-1773. Il ne mit au jour que les 4 premiers vol. de Discours, avec 2 de figures. M. Patte a donné en 1777 les 5e. & 6e. vol. de Discours, avec un vol. de figures, d'après les manuscrits de Blondel. II. *De la décoration des Edifices*, 1738, 2 vol. in-4°. III. *Discours sur l'Architecture*, in-12. C'est lui qui a fourni tous les articles relatifs à l'architecture, qu'on trouve dans l'Encyclopédie.

BLONDET, médecin à Pithiviers, & intendant des eaux minérales de Segrai, mourut en 1759, avec la réputation d'un homme habile dans son art. On a de lui deux dissertations : l'une *sur la nature & les qualités des Eaux minérales* de son département, 1749, in-12; l'autre, *sur la maladie épidémique des Bestiaux*, 1748, in-12.

BLONDEVILLE, *voy.* BRIGGS (Henri).

BLONDIN, (Pierre) Picard, né en 1682, mourut en 1713. Il avoit été reçu de l'académie des sciences un an auparavant. Tournefort, démonstrateur de

botanique au jardin royal, connut les talens de Blondin. Il se reposoit sur lui du soin de remplir sa place, lorsqu'il étoit malade. Le disciple travailla à égaler son maître. Il fit beaucoup de découvertes sur la botanique, & laissa à ses héritiers des Herbiers fort exacts, & des Mémoires curieux.

BLONDUS, (Flavius) natif de Forli, secrétaire d'Eugene IV, & de quelques autres papes, mourut à Rome en 1463, à 75 ans. Quoiqu'il eût été à portée de faire une fortune considérable, il n'amassa pas de grands biens, & vécut toujours en philosophe. On a de lui : I. *Italia illustrata*, Rome, 1474, in-fol. II. *Historiarum ab inclinatione Romani imperii ad annum 1440, Decades III*, à Venise, 1484, in-fol. Ces deux ouvrages se trouvent aussi dans le recueil de ses Œuvres, Bâle, 1531, in-fol. « Il ne faut pas, » dit le P. Niceron, se fier trop » à ce Blondus. Il a souvent » suivi des guides trompeurs, » & il avoit plus en vue de » ramasser beaucoup de cho» ses, que d'examiner si elles » étoient véritables ». Son nom de famille étoit *Biondo*.

BLOSIUS ou DE BLOIS, (Louis) de la maison de Blois & de Châtillon, né en 1506, au château de Don-Etienne, dans la principauté de Liege, près de Baumont en Hainaut, passa ses premieres années à la cour de Charles-Quint, & fut page de ce prince. Agé de 14 ans il entra chez les Bénédictins de l'abbaye de Liessies, près d'Avesnes en Hainaut, & se fit admirer par sa sagesse. Devenu abbé en 1530, il établit la reforme dans sa maison, y fit fleurir les sciences & toutes les vertus, & mourut saintement en 1566, à 59 ans, après avoir refusé l'archevêché de Cambrai. Son disciple Jacques Frojus publia ses ouvrages de piété, en 1571, in-fol. avec sa Vie, qui fut un modele de toutes les vertus. Le principal est son *Speculum Religiosorum*. On a donné en 1741 une traduction de ses *Entretiens*, Valenciennes, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits avec autant de jugement que de piété, ils sont remplis de cette onction sainte qui agit sur le cœur en même tems que l'esprit s'ouvre à la conviction. Philippe II les choisit de préférence pour se préparer durant sa longue maladie à une mort chrétienne. En 1631, son corps fut tiré du tombeau, & placé dans un monument élevé à l'entrée du chœur avec cette inscription :

R. D. Ludovico Blosio
Hujus monasterii abbati XXXIV,
Nobili Blesensium sanguine,
Religiosâ vitâ
Asceticis libris,
Monasticæ disciplinæ restauratione
Domi forisque clarissimo.

BLOTLING ou BLOETLING, un des plus célebres artistes de Hollande, grava avec succès au burin & en maniere noire.

BLOUNT, (Thomas) habile jurisconsulte, mourut à Orleton en 1679, à 61 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Académie d'éloquence, contenant une Rhétorique angloise complette*. II. *Glossographia*, ou *Dictionnaire des mots difficiles*, hébreux, grecs, latins, italiens, &c., à présent en usage dans la langue

angloise. III. *Dictionnaire juridique, où l'on explique les termes obscurs & difficiles, qu'on trouve dans nos loix anciennes & modernes*, dont la meilleure édition est de 1691, in-fol.

BLOUNT, (Henri) chevalier, né à Tittenhanger, dans le comté d'Hertford en Angleterre, l'an 1602, se distingua par sa vertu & par ses talens, & eut diverses commissions importantes. Il hérita d'un bien considérable par la mort de son frere aîné (Thomas-Pope Blount, écuyer) & fut grand-sherif du comté de Hertford. Il mourut le 9 octobre 1682, à 80 ans moins deux mois. On a de lui une *Relation de son voyage au Levant*, en anglois, 1636, in-4°, & quelques autres ouvrages. Deux de ses fils sont connus dans la république des lettres. Nous en parlons dans les articles suivans.

BLOUNT, (Thomas-Pope) fils aîné & héritier de Henri Blount, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Upper-Halloway, dans la province de Midlesex. Il fut créé baronet du vivant de son pere, & fut plusieurs fois député au parlement. Pendant les trois dernieres années de sa vie, la chambre des Communes le nomma commissaire des comptes. Il mourut à Tittenhanger, en 1697, laissant une nombreuse postérité. Ses ouvrages ne sont que des recueils de passages mal liés. Le principal est : *Censura celebriorum Auctorum, sive Tractatus, in quo varia virorum doctorum de clarissimis cujusque sæculi Scriptoribus judicia redduntur*, Londres, 1690, in-fol. Dans les éditions de Venise, on a traduit en latin les passages des auteurs que le chevalier Blount avoit donnés dans les langues modernes, dans lesquelles ils étoient écrits. On a encore de Thomas-Pope Blount une *Histoire naturelle*, Londres, 1692, in-4°, & des *Essais sur différens sujets*, in-8°.

BLOUNT, (Charles) frere du précédent, fameux déiste, né à Upper-Halloway en 1654, s'annonça d'une maniere peu favorable à sa réputation par la traduction des 2 premiers livres de la *Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate*, imprimée en 1680, in-fol. Les notes sont encore plus extravagantes que l'ouvrage traduit. Elles ne tendent qu'à défigurer la religion & tourner en ridicule les livres saints. Ce commentaire, déja infamant par lui-même, devint une double source d'ignominie quand on sut que c'étoit un plagiat; car ces notes que Blount donnoit comme le fruit de son profond savoir, sont presque toutes tirées des manuscrits du baron Herbert, qui avoit la même religion que lui; c'est-à-dire, qui n'en avoit aucune. Son livre, traduit depuis en françois, Berlin, 1774, 4 vol. in-12, fut proscrit en Angleterre même en 1693. Cette même année Blount étant devenu amoureux de la veuve de son frere, & n'espérant pas de pouvoir obtenir une dispense pour l'épouser, se tira d'embarras en se donnant la mort; fin naturelle d'un homme qui ne connoissoit d'autre bien que la volupté, & qui se le voit enlever sans retour. On a encore de Blount les ouvrages suivans, où les égaremens de la raison & les basses

ressources du mensonge sont poussés aussi loin que dans ses notes sur Philostrate. I. *Anima mundi*, ou *Histoire des opinions des Anciens, touchant l'état des ames après la mort*, Londres, 1679, in-8°. II. *La grande Diane des Ephésiens*, ou *l'origine de l'idolâtrie, avec l'institution politique des sacrifices du Paganisme*, 1680, in-8°. III. *Janua scientiarum*, ou *Introduction abrégée à la géographie, la chronologie, la politique, l'histoire, la philosophie, & toutes sortes de belles-lettres*, Londres, 1684, in-8°. IV. Il est le principal auteur du livre intitulé: *Les Oracles de la raison*, Londres, 1693, in-8°; réimprimé en 1695, avec plusieurs autres pieces, sous le titre d'*Œuvres diverses de Charles Blount, écuyer.* Charles Gildon, éditeur de ces différentes pieces, réfuta depuis les opinions pyrrhoniennes qu'elles renferment, par un livre qu'il publia à Londres en 1705, sous ce titre: *Manuel des Déistes*, ou *Recherches raisonnables sur la Religion Chrétienne.* V. *Religio Laici*, Londres, 1683, in-12.

BLUTEAU, (Dom Raphaël) Théatin, né à Londres, de parens François, en 1638, passa en France, & se distingua à Paris comme savant & comme prédicateur. Il se rendit ensuite à Lisbonne, où il mourut en 1734, à 96 ans. On a de lui un *Dictionnaire portugais & latin*, en 8 vol. in-fol. Coimbre, 1712 à 1721; avec un supplément, Lisbonne, 1727 & 1728, 2 vol. in-fol. Deux docteurs de l'académie des Appliqués, firent chacun un discours pour discuter ce problême: *S'il étoit plus glorieux à l'Angleterre d'avoir donné naissance à ce savant, ou au Portugal de l'avoir possédé?*

BOAISTUAU ou BOISTUAU, (Pierre) natif de Nantes, mourut à Paris en 1566. Il est un des premiers écrivains qui se soient plaints de ce que les meres n'allaitoient pas leurs enfans. Outre une traduction de l'italien des *Contes de Blandello* avec Belleforêt, Lyon, 1616, 7 vol. in-16; il a composé quelques romans de peu de mérite, ainsi que l'*Histoire de Chelidonius*, mauvais ouvrage sur la politique. Mais on lui doit une autre production que la singularité des faits rend très-intéressante; c'est *le Théâtre du Monde, où il est fait ample discours des miseres humaines*, Paris, 1584 & 1598, 6 vol. in-16. Il y rapporte, mais sans indiquer les procédés, que le fameux peintre Léonard de Vinci avoit trouvé le secret de voler dans les airs.

BOATE, (Richard) médecin & botaniste d'Irlande, publia en 1656 l'*Histoire naturelle* de ce royaume, traduite de l'anglois en françois. Il y a des recherches & des observations vraies; quoiqu'il parle de son pays & des habitans en panégyriste.

BOCACE, (Jean) naquit à Certaldo en Toscane, l'an 1313, d'un paysan qui le mit chez un marchand Florentin. Le jeune homme, peu propre au négoce, passa à l'étude du droit, & de celle-ci à la poésie, pour laquelle il avoit un goût particulier. Pétrarque fut son maître, & le disciple eut souvent besoin de recourir à sa générosité. La république de Florence lui donna

le droit de bourgeoisie, & le députa vers Pétrarque, pour l'engager à venir à Florence. Pétrarque, instruit des factions qui divisoient cette ville, persuada à Bocace de la quitter. Il se mit alors à parcourir l'Italie, s'arrêta à la cour de Naples, y fut bien accueilli du roi Robert, & devint amoureux d'une bâtarde de ce prince. Il se rendit delà en Sicile, où la reine Jeanne le goûta beaucoup. Bocace, de retour de ses courses, alla s'enfermer à Certaldo, & y mourut en 1575, à 62 ans. Cet écrivain fut un des premiers qui donnerent à la langue italienne les graces, la douceur & l'élégance qui la distinguent de toutes les autres langues vivantes. Sa prose est le modele que se proposent les auteurs de son pays. Ses vers valent beaucoup moins. Bocace ne put jamais égaler les poésies de Pétrarque; & celui-ci à son tour ne put égaler sa prose, l'italienne du moins: car pour la latine, il l'a surpassée. On a beaucoup d'ouvrages de Bocace. I. La *Généalogie des Dieux*: mythologie pleine d'érudition, & dans laquelle Bocace cite beaucoup de livres que nous n'avons plus. L'édition la plus rare de ce livre est celle de Venise, 1472, in-fol. II. Un *Traité des Fleuves, des Montagnes & des Lacs*, Venise, 1473, in-fol. Il y a des choses curieuses, mais plusieurs aussi où l'auteur manque de discernement, & ne parle que sur la foi des contes populaires. III. Un *Abrégé de l'Histoire de Rome*, jusqu'à l'an 724 de sa fondation, in-8°. IV. *Le Philocope*. V. *La Fiammette*. VI. *Le Labyrinthe d'amour*. VII. *Opera jucundissima cioè l'Urbano*. VIII. *La Théseide*. Les plus anciennes éditions de ces romans sont les plus recherchées, uniquement pour leur ancienneté; celles qui ont été données dans le 16e. siecle, sont aussi amples. IX. La *Vie du Dante*, en italien, Rome, 1544, in-8°, réimprimée à Florence en 1576, in-8°. X. *De claris hominibus*, Ulm, 1473, in-fol. XI. Son *Décaméron*. C'est un recueil de cent nouvelles galantes, pleines d'aventures romanesques & d'images obscenes, qui contrastent avec la beauté & la pureté du langage, & qui rappellent ce mot, appliqué à Pétrone: *Auctor purissimæ impuritatis*. C'est dans ce bourbier revêtu d'élégans dehors, que la Fontaine a puisé plusieurs de ses contes. On avoit commencé à Florence, en 1723, une collection des *Œuvres de Bocace*, en 6 vol. in-4°., qui n'a pas été achevée. On voit à Certaldo son tombeau de marbre & son épitaphe.

BOCCALINI, (Trajan) Romain, singe de l'Arétin pour la satyre. Les cardinaux Borghese & Gaëtan le protégerent. Boccalini, se fiant sur le crédit de ses protecteurs, publia ses *Ragguagli di Parnasso*, Amsterdam, 1659, 2 vol. in-12; & *la Secretaria di Apollo*, Amsterdam, 1653, in-12: ouvrage dans lequel l'auteur feint qu'Apollon, tenant sa cour sur le Parnasse, entend les plaintes de tout l'univers, & rend à chacun justice, selon l'exigence des cas. Il fit imprimer ensuite sa *Pietra di Parrangone*, 1664, contre l'Espagne. Le satyrique craignant le ressentiment de cette cour, se retira à Venise, où il se crut plus en sûreté qu'ailleurs, & y

mourut en 1613. La plupart des écrivains qui ont parlé de lui, prétendent que ce ne fut pas de mort naturelle, & que quatre hommes armés s'étant un jour introduits en sa maison, dans un moment où il se trouvoit seul, le firent périr à coups de sachets remplis de sable. Cependant le registre mortuaire de la paroisse de Ste. Marie-Formose de Venise, où il habitoit, atteste qu'il mourut le 16 novembre 1613, âgé d'environ 57 ans, de colique accompagnée de fievre, *da dolori colici e da febre*. On a encore de lui: *La Bilancia politica di tutte le Opere di Tacito*, Castellana, 1678, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est assez peu de chose; Amelot de la Houssaye qui l'avoit lu en manuscrit, en parle de la sorte: « J'y trouvai si peu ce que je cherchois, » que je n'ai pu me résoudre à » le relire imprimé, de peur de » mettre ma lecture à fonds » perdu. Je me souviens que le » jugement que j'en faisois, » étoit qu'il commenta Tacite » en orateur, plutôt qu'en politique; & qu'au-lieu que Tacite » dit beaucoup de choses » en peu de mots, Boccalini dit » très-peu de choses en beaucoup de paroles ». Sur la réputation que sa *Pietra di Parrangone* lui avoit faite, Paul V lui conféra la police d'une petite ville; Boccalini la gouverna si mal, qu'il fallut le rappeller au bout de trois mois d'administration.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, ligué avec Jugurtha, son gendre, contre les Romains, fut vaincu deux fois par Marius. Il rechercha ensuite l'amitié de ses vainqueurs, & livra le malheureux Jugurtha à Sylla. Le traître eut une partie du royaume de ce prince infortuné, vers l'an 100 avant J. C.

BOCCONI, (Paul) né à Palerme en 1633, d'une famille noble. Son goût décidé pour l'histoire naturelle le porta à parcourir pendant plusieurs années les principales parties de l'Europe, pour y observer par lui-même la scene variée de la nature. Il publia successivement divers ouvrages, particuliérement sur la botanique, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Après avoir été quelque tems botaniste de Ferdinand II, grand-duc de Toscane, il quitta le monde, & prit à Florence en 1682 l'habit de l'ordre de Cîteaux, où son nom de baptême Paul, fut changé en celui de Silvio; & c'est par cette raison qu'une partie de ses ouvrages se trouvent publiés sous le premier nom, & d'autres sous celui de Silvio. Quelques écrivains l'ont taxé de plagiat, & entr'autres M. de Jussieu; mais cette accusation n'est pas prouvée. Outre plusieurs ouvrages imprimés, devenus rares, il en a laissé quelques-uns en manuscrit, du nombre desquels est une *Histoire naturelle de l'Isle de Corse*. Ce savant naturaliste mourut à Palerme, sa patrie, en 1704. Ses livres imprimés sont: I. Des *Observations naturelles*, traduites en françois, Amsterdam, 1674, in-12. II. *Museo di Fisicæ*, Venise, 1697, in-4°, fig. III. *Icones Plantarum*, Oxfort, 1664, in-4°., fig. IV. *Museo di Piante*, Venise, 1697, in-4°.

BOCCORIS, roi d'Egypte, Trogue-Pompée & Tacite racontent que ce prince ayant con-

sulté l'oracle d'Hammon sur la ladrerie qui infectoit l'Egypte, il chassa, par l'avis de cet oracle, les Juifs de son pays, comme une multitude inutile & odieuse à la Divinité. Moyse détruit cette fable. Il nous apprend, d'une maniere certaine, pourquoi & comment les Juifs sortirent de l'Egypte. Ce que l'on peut inférer des témoignages des historiens profanes, c'est que Boccoris est le Pharaon dont il est parlé dans le Pentateuque, & que les plaies multipliées, dont l'Egypte fut frappée sous son regne, ont donné lieu au conte de la ladrerie. On sait d'ailleurs que l'ancienne histoire profane d'Egypte n'est qu'une corruption de l'histoire sainte. Voyez l'ouvrage intitulé : *Hérodote, historien du peuple Hébreu sans le savoir*, Liege, 1790, 1 vol. in-12.

BOCH ou BOCHIUS, (Jean) naquit à Bruxelles en 1555, & se distingua de bonne heure par ses Poésies, imprimées à Cologne en 1615. Il parcourut l'Italie, la Pologne & la Russie. En allant à Moscou, il eut les pieds gelés de froid, & on délibéroit si on lui feroit l'amputation. Le quartier des Livoniens où demeuroit Boch, ayant été surpris, la peur lui rendit les pieds. Il mourut en 1609. On a de lui des ouvrages en prose & en vers. Ces derniers l'ont fait appeller par Valere André, le *Virgile Belgique.* Il faut avouer que Boch étoit un des bons poëtes de son siecle, & que ses vers approchent beaucoup des beautés poétiques grecques & romaines. Son fils, Jean Ascagne, s'est destingué aussi dans la poésie. François Swert a rassemblé les poésies des Boch pere & fils, & en a donné une édition à Cologne, 1615.

BOCHARD, (Samuel) ministre protestant, naquit à Rouen l'an 1599, d'une famille distinguée. Il fit paroître beaucoup de dispositions pour les langues. Il apprit avec une égale facilité l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, l'éthiopien, &c. Christine, reine de Suede, qui souhaitoit de le voir, l'engagea en 1652 à faire le voyage de Stockholm : Bochard y reçut tous les témoignages d'estime que méritoit son érudition. De retour à Caen, dont il étoit ministre, il y mourut subitement, en disputant contre Huet dans l'académie de cette ville, en 1667, à l'âge de 68 ans, avec la réputation d'un savant consommé dans tous les genres d'érudition. Ses principaux ouvrages sont : I. Son *Phaleg* & son *Canaan :* livre dans lequel il jette de grandes lumieres sur la géographie sacrée, mais plein d'étymologies chimériques & d'origines imaginaires. On en a une édition de Caen sous le titre de *Geographia sacra*, 1646, in-fol., une de Francfort in-4°., 1694, & dans la collection de ses Œuvres, Amsterdam, 1692, 3 vol. in-fol. où cette Géographie est augmentée de plusieurs dissertations curieuses & utiles. L'édition de Leyde, 1712, est réellement la même que celle d'Amsterdam, mais décorée d'un nouveau frontispice. II. Son *Hierozoïcon*, ou Histoire des animaux de l'Ecriture, est une collection de tout ce que les savans ont dit sur cette matiere. III. Un *Traité des minéraux, des plantes, des pierreries dont*

la Bible fait mention. On y trouve le même fonds d'érudition que dans les précédens. IV. Un *Traité du Paradis Terrestre*, &c. Ces deux derniers écrits sont perdus, à quelques fragmens près, dont on a enrichi l'édition des ses Œuvres. On a encore de ce savant une Dissertation, à la tête de la traduction de l'Eneide de Segrais, dans laquelle il soutient qu'Enée ne vint jamais en Italie. Denis d'Halicarnasse cite plusieurs auteurs qui assurent la même chose.

BOCHEL ou BOUCHEL, (Laurent) avocat au parlement de Paris, mort dans un âge avancé en 1629, étoit de Crepy en Valois. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition. I. *Les Décrets de l'Eglise Gallicane*, à Paris, 1609, in-fol. II. *Bibliotheque du Droit françois*, *Paris*, 1671, en 3 vol. in-fol. III. *Bibliotheque canonique*, Paris, 1689, 2 vol. in-folio. Ces ouvrages sont dirigés par les bons principes, & bien éloignés des fausses maximes qui depuis se sont introduites dans le droit civil & canonique. IV. *Coutume de Senlis*, 1703, in-4°. V. *Curiosités, où sont contenues les résolutions de plusieurs belles questions, touchant la création du Monde jusqu'au Jugement*, in-12.

BOCQUILLOT, (Lazare-André) né à Avalon de parens obscurs, suivit en 1670 Nointel, ambassadeur à Constantinople. Revenu en France, il se fit recevoir avocat à Dijon, & se livra avec une égale ardeur au plaisir & à l'étude. Ayant pris goût pour l'état ecclésiastique, il fut curé de Châtelux, & ensuite chanoine d'Avalon. Il y mourut en 1728, âgé de 80 ans. Il avoit vécu quelque tems à port-Royal, où il s'étoit exercé dans la littérature & l'étude de la religion. On a de lui: I. Plusieurs volumes d'Homélies, & d'autres ouvrages de piété. Bocquillot en fit présent aux imprimeurs, & il fixa lui-même le prix de chaque exemplaire, afin que les pauvres pussent se les procurer. II. Un *Traité sur la Liturgie*, in-8°, imprimé à Paris en 1701: livre savant, curieux & intéressant pour les amateurs des antiquités ecclésiastiques. III. L'*Histoire du chevalier Bayard*, in-12. IV. Des Lettres, in-12, & d'autres Dissertations. *Voyez* sa Vie par M. le Tors, lieutenant civil & criminel d'Avalon, 1755, in-12.

BODENSTEIN, (André Rodolphe) *voy.* CARLOSTAD.

BODERIE, *voyez* FEVRE (le) Gui & Antoine.

BODESTEN, (Adam) médecin natif de Carlostadt, mort à Bâle en 1577, fut grand partisan de la doctrine de Paracelse, qu'il traduisit, & sur laquelle il fit des Commentaires. Ils ont été estimés des médecins de sa secte; mais comme cette secte est très-peu nombreuse à présent, ils le sont beaucoup moins par les médecins de nos jours.

BODIN, (Jean) Angevin, né l'an 1530, avocat au parlement de Paris, acquit les bonnes graces du roi Henri III. Ce prince fit mettre en prison Michel de la Serre, pour un libelle qu'il avoit fait contre Bodin, & lui fit défendre, sous peine de la vie, de le publier. Bodin ayant perdu son crédit auprès de Henri, suivit le duc d'Alen-

çon en Angleterre en 1579 & en 1582. On enseignoit alors publiquement dans l'université de Cambridge, ses livres *De la République*, imprimés à Paris en 1576, in-fol., & mis en latin par lui-même, comme le porte le titre de l'édition de Cologne de 1603, *Joan. Bodini, de Republicâ, Lib. VI, ab ipso in latinum conversi*, in-fol. Bodin, dans cet ouvrage, appuie ses principes par des exemples tirés des histoires de tous les peuples. L'érudition y est amenée avec moins d'art, que dans l'*Esprit des Loix*, auquel on l'a comparé, & qui lui doit peut-être sa naissance. On y trouve beaucoup de choses dangereuses, fausses & injurieuses au christianisme. Coret, Michel de la Serre, Augier Ferrier, le P. Possevin & plusieurs autres l'ont réfuté. On a encore de lui d'autres ouvrages: I. *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, Paris, 1566, in-4°. Cette méthode n'est rien moins que méthodique, suivant le savant la Monnoie. A travers l'érudition dont il l'a surchargée, érudition souvent empruntée d'ailleurs, on trouve des ignorances grossieres. On y voit le germe des principes exposés dans sa *République*. Le Systême des climats, du président de Montesquieu, a été pris dans ce livre. II. *Heptaplomeres de abditis rerum sublimium arcanis*, nommé autrement *le Naturalisme de Bodin*: livre manuscrit, dans lequel il fait plaider la religion naturelle & la juive, contre la chrétienne. Son aversion pour cette derniere, qui lui faisoit rejeter les dogmes les mieux établis, ne l'empêchoit pas d'adopter une foule d'erreurs superstitieuses; son *Naturalisme* en est rempli. M. Huet, dans sa *Démonstration Evangélique*, a donné des preuves incontestables de l'ignorance & de la mauvaise foi qui regnent dans ce traité de Bodin. III. *La Démonomanie, ou Traité des Sorciers*, Paris, 1581, in-4°; on y voit que cet homme si incrédule à l'égard des vérités religieuses, ne doutoit cependant pas de l'existence des démons, ni du commerce que des hommes aveuglés & corrompus pouvoient avoir avec eux; il cite même deux exemples pour prouver que le démon s'efforce de persuader, qu'il n'y a ni sortilege ni sorcier ni aucun effet magique; & ajoute que c'est un de ses plus spécieux moyens de propager son empire (*voyez* BROWN Thomas). IV. *Theatrum Naturæ*, à Lyon, 1556, in-8°, qui fut supprimé & qui n'est pas commun. Il a été traduit par de Fougerolles, Lyon, 1597, in-8°. Il mourut en 1596 de la peste à Laon, où il étoit procureur du roi, âgé de 66 ans. Bodin étoit vif, hardi, entreprenant, tantôt zélé défenseur de la monarchie, & tantôt républicain outré. Ses connoissances n'étoient ni profondes ni solides. Il favorisa ouvertement les huguenots. Quelques écrivains ont soutenu qu'il étoit juif, parce que dans un *Dialogue sur les religions*, qui n'a point été imprimé, il donne l'avantage à la religion juive, & que dans sa *République*, il n'a pas nommé une seule fois Jesus-Christ; dans le fond il n'avoit point de religion, & ce n'est pas sans sujet qu'on l'a accusé d'athéisme.

BODLEY, (Thomas) gentilhomme Anglois, fut chargé par la reine Elizabeth de plusieurs négociations importantes, auprès des princes d'Allemagne & des états de Hollande. Il se déroba ensuite au tumulte des affaires, pour s'adonner uniquement aux arts & aux sciences. Il mourut en 1612, après avoir légué à l'université d'Oxford, la bibliotheque que l'on nomme encore *Bodleyenne*. Hydde en a publié le Catalogue en 1674, in-fol.

BODORI, *voy.* BAUDORI.

BODREAU, (Julien) avocat du Mans, donna, en 1645, un Commentaire sur la Coutume de sa province, in-fol.; en 1656, un *Sommaire des Coutumes du pays du Maine*, in 12; & en 1658, des Illustrations & des Remarques sur la même Coutume, 2 vol. in 12 : c'est son meilleur ouvrage.

BOECE, (*Anicius*, *Manlius Torquatus*, *Severinus Boëtius*) de la famille des Anices, une des plus illustres de Rome, naquit, suivant l'opinion la plus probable, en 455. Il fut consul en 487, & ministre de Théodoric, roi des Ostrogoths, dont il avoit prononcé le panégyrique à son entrée dans Rome. Son zele pour la félicité publique égala celui qu'il avoit pour la religion, & l'état fut heureux tandis que ses conseils furent écoutés. Trigille & Conigaste, favoris de Théodoric, irrités de ce que Boëce s'opposoit à leurs concussions, résolurent sa ruine. Sur un frivole soupçon que le sénat de Rome entretenoit des intelligences secrettes avec l'empereur Justin, le roi Goth fit mettre en prison Boëce & Symmaque son beau-pere, les plus distingués de ce corps. On le conduisit à Pavie, où après avoir enduré divers genres de supplices, il eut la tête tranchée le 23 octobre l'an 524. Les Catholiques enleverent son corps & l'enterrerent à Pavie. Deux cents ans après, il fut transporté dans l'église de Saint Augustin de la même ville, par l'ordre de Luitprand, roi des Lombards, qui lui fit dresser un mausolée magnifique, que l'on voit encore aujourd'hui. L'empereur Othon III lui en fit élever un autre sur lequel on grava des inscriptions très-honorables. C'est dans sa prison qu'il composa son beau livre *De la consolation de la Philosophie*. Il y parle de la Providence, de la prescience de Dieu, d'une maniere digne de l'Être éternel : la philosophie de Boëce étoit religieuse, et bien différente du vain verbiage des Stoïciens. On a encore de cet auteur, un *Traité des deux natures en J. C.*, et un *de la Trinité*, dans lequel il emploie beaucoup de termes tirés de la philosophie d'Aristote. On prétend qu'il est le premier des Latins qui ait appliqué à la théologie, la doctrine de ce philosophe Grec. Ces traités au reste sont très-orthodoxes, & des monumens précieux de la foi et du zele de ce philosophe, grand homme et humble chrétien. Les vers de Boëce sont sentencieux & élégans, autant qu'ils pouvoient l'être dans un siecle où la barbarie commençoit à se répandre sur tous les arts. Les éditions de Boëce les plus recherchées, sont : la premiere à

Nuremberg, 1476, in-fol.; celle de Bâle, 1570, in-fol.; celle de Leyde, avec les notes *Variorum*, 1671, in-8°; celle de Paris, *ad usum Delphini*, 1680, in-4°: cette derniere est rare, & elle ne contient que le *Traité de la consolation*. Il a été traduit en françois par M. de Francheville, Paris, 1744, 2 vol. in-12; par Morabin, 1753, et par un nouveau traducteur en 1771, in-12. La traduction de Réné Cériziers vaut mieux que toutes celles-là pour la fidélité, & un style assorti à la chose & à l'esprit de l'auteur; mais elle est un peu surannée pour le langage. On prétend que c'est d'après lui & non d'après le texte de Boëce, que les trois traducteurs modernes ont travaillé. L'abbé Gervaise, prévôt de S. Martin de Tours, & mort évêque d'Horen, donna à Paris en 1715, la *Vie* de Boëce, avec l'analyse de ses ouvrages, des notes et des dissertations qui sont d'une grande utilité pour l'intelligence du texte de cet auteur. *Voyez* encore la Bibliotheque Latine de Fabricius, tom. 3; D. Ceillier, tome 15; & la *Vie* de Boëce par Richard Granam, vicomte Preston, à la tête de la traduction angloise des livres de la *Consolation de la Philosophie*, que ce seigneur a publiée avec de bonnes notes. — Le P. Papebroch donne à Boëce le titre de *Saint*, et joint sa *Vie* à celle du pape Jean. Il dit que son nom a été inséré dans le Calendrier de Ferrarius, & dans ceux de quelques églises particulieres d'Italie, sous le 23 d'octobre, jour auquel on fait mémoire de lui à S. Pierre de Pavie. *Voyez* les *Acta Sanctorum*, t. 6, *maii*, p. 707.

BOECE, *voyez* BOETIUS EPO.

BOECLER, (Jean-Henri) conseiller de l'empereur & de l'électeur de Mayence, historiographe de Suede, et professeur en histoire à Strasbourg, naquit dans la Franconie en 1611, & mourut l'an 1692. Plusieurs princes le pensionnerent; entr'autres, Louis XIV, & la reine Christine qui l'avoit appellé en Suede. Ses principaux ouvrages sont: I. *Commentationes Plinianæ*. II. *Timur, vulgò Tamerlanus*, 1657, in-4°. III. *Notitia sancti Romani Imperii*, 1681, in-8°. C'est plutôt une table des matieres & des auteurs, qu'un traité de droit public. IV. *Historia Scholæ Principum*, pleine de bonnes réflexions, mais trop abrégée. V. *Bibliographia critica*, 1715, in-8°. VI. Des *Dissertations*, en 3 vol. in-4°., Rostoch, 1710. VII. *Commentatio in Grotii librum de Jure belli & pacis*, Strasbourg, 1712, in-4°. Il prodigue à son auteur des éloges excessifs; il y regne un enthousiasme pour Grotius qui va jusqu'au ridicule, & l'ouvrage ne donne pas la meilleure idée du jugement du commentateur.

BOEHM, (Jacob) a donné son nom à la secte des *Boehmistes*. Il naquit en 1575, en Lusace, d'un paysan qui le fit cordonnier. Il mourut en 1624, après avoir affecté d'avoir de fréquentes extases, genre d'imposture qui lui procuroit des sectateurs parmi les imbécilles. On a de lui plusieurs ouvrages, qu'on peut placer avec les rêves des

des autres enthousiastes ; entr'autres le livre intitulé l'*Aurore*, qu'il composa en 1612 : elle n'est rien moins que lumineuse.

BOEHMER, (Justin) né à Hanovre en 1674, fut chancelief de l'université de Halle & doyen de la faculté de droit. On a de lui : I. un Corps de Droit avec des variantes, des notes, &c., Halle, 1747. Boehmer, protestant, mais plus modéré, plus juste envers les catholiques que la plupart des auteurs de sa communion, dédia son ouvrage à Benoît XIV, qui le reçut avec bonté. II. *Jus Ecclesiasticum Protestantium*, 4 vol., 1736 ; où il donne plus d'essor aux préjugés de sa secte, & où l'on trouve ces petits artifices que l'esprit de parti ne manque jamais de mettre en usage, quand il en trouve l'occasion favorable. III. *Jus parochiale*, in-4°. Boehmer est mort en 1748.

BOERHAAVE, (Herman) naquit en 1668, à Voorhout, près de Leyde. Son pere, pasteur de cette ville, fut son premier maître. Il le perdit à l'âge de 15 ans. Destiné au ministere comme lui, il apprit l'hébreu & le chaldéen, pour l'intelligence des livres saints, lut plusieurs auteurs ecclésiastiques, & s'occupa en même tems de la médecine. Il fut reçu docteur dans cette science, en 1693, à l'âge de 25 ans, & eut bientôt trois places considérables dans l'université de Leyde ; il fut à la fois professeur en médecine, en chymie et en botanique. Les étrangers vinrent en foule prendre ses leçons ; toute l'Europe lui envoya des disciples. Il les instruisit, les encouragea, les consola dans leurs peines, & les guérit de leurs maladies. L'académie des sciences de Paris, et celle de Londres, se l'associerent. Il fit part à l'une et à l'autre, de ses découvertes sur la chymie. L'Europe jouissoit déjà de la plupart de ses ouvrages de médecine. Il réunit dans tous, et sur-tout dans ses *Aphorismes*, la théorie à la pratique. Les praticiens de cet art ne croient pas pouvoir se passer de ses livres. Les principaux sont : I. *Institutiones Medicæ*, Leyde, 1713, in-8°., traduites dans toutes les langues, en arabe même. II. *Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis*, in-12, Leyde, 1715. La Mettrie les a traduits en françois avec des notes, en 10 vol. in-12. Van-Swieten les a commentés en 5 vol. in-4°. III. *Praxis Medica, sive Commentarius in Aphorismos*, 5 vol. in-12. IV. *Methodus discendi medicinam*, Londres, 1726, in-8°. V. *De viribus Medicamentorum*, 1740, in-12, traduit en françois par de Vaux, in-12. VI. *Elementa Chymiæ*, Paris, 1733, 2 vol. in-4°. VII. *De morbis nervorum*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8°. VIII. *De morbis oculorum*, Paris, 1748, in-12. IX. *De lue venerea*, Franeker, 1751, in-12. X. *Historia plantarum horti Lugduni Batavorum*, 1727, in-12. Tous ces ouvrages ont été imprimés à La Haye, 1738, & à Venise, 1766, in-4°. Il mourut en 1738, & laissa à une fille unique quatre millions de notre monnoie, lui qui avoit été long-tems obligé de donner des leçons de mathématiques pour subsister. On a élevé à Leyde, dans l'église de S. Pierre, un monument à la

gloire de cet Hippocrate moderne. La noble ſimplicité qui diſtinguoit ce grand homme, brille dans ce monument, au bas duquel on lit ces mots, qui ont un petit air de paganiſme : *Salutari Borhavii genio ſacrum.* Sa réputation étoit ſi étendue, qu'un mandarin de la Chine lui écrivit, avec cette ſeule adreſſe: *A l'illuſtre Boerhaave, médecin en Europe*; & la lettre lui fut rendue. Cependant dans ces dernieres années le mérite de Boerhaave a eſſuyé des critiques impoſantes. Parmi ſes adverſaires il s'eſt trouvé un homme diſtingué dans la médecine, & dont la maniere de voir s'eſt trouvée juſte à bien des égards; joignant à une grande connoiſſance de ſon art, un ſtyle pur, noble, éloquent, & très-propre à ſe concilier au moins l'attention. « Boerhaave, dit M. Rouſſel (*Syſtême phyſique & moral de la femme, Paris 1775*) « a » jeté à la hâte les fondemens » d'une réputation qui devoit » reſſembler à ces fortunes » prodigieuſes acquiſes par le » commerce, & qu'un événement contraire vient renver» ſer un inſtant après. Les Hol» landois la ſecondoient & la » ſoutenoient, comme un » fonds qu'ils étoient intéreſſés » à faire valoir; & ſi des mar» chands qui portoient le nom » de Boerhaave juſqu'aux ex» trémités du monde, étoient » les inſtrumens les plus pro» pres à étendre ſa célébrité, on » conviendra du moins qu'elle » auroit pu avoir des garans » plus ſolides & moins ſuſpects. » Maintenant il n'y a plus d'il» luſion; les avantages d'un » ſtyle précis & éloquent ne » peuvent plus racheter, dans » les ouvrages de Boerhaave, » les erreurs auxquelles ils ont » pendant quelque tems ſervi » de voile. La raiſon, délivrée » du preſtige qui lui en avoit » impoſé, n'y découvre au» cun grand principe; tout y » porte ſur de petits reſſorts » déſunis ou mal aſſemblés; » c'eſt un édifice formé de cail» loutage, que la moindre ſe» couſſe ébranle. La faculté de » médecine de Montpellier, » qui voit, depuis quelques » années, combien ſes fonde» mens ſont ruineux, tâche » d'en éloigner ſes candidats, » avec le ſoin charitable qu'on » auroit pour des paſſans en » danger d'être écraſés par une » maiſon près de s'écrouler ».

BOETIE, (Etienne de la) de Sarlat en Périgord, conſeiller au parlement de Bordeaux, cultiva la poéſie latine & françoiſe. Il fut auteur dès l'âge de 16 ans, & mourut à 32 en 1563, à Germignan, 2 lieues proche Bordeaux. Montagne, ſon ami, à qui il laiſſa ſa bibliotheque, recueillit ſes Œuvres in-8°., en 1571. On y trouve des traductions de divers ouvrages de Xénophon & de Plutarque, des Diſcours politiques, des Poéſies, &c. C'eſt très-peu de choſe.

BOETIUS EPO, célebre juriſconſulte des Pays-Bas, naquit à Roorda en Friſe, en 1529, & mourut à Douai en 1599, où il étoit profeſſeur dans l'univerſité nouvellement érigée par Philippe II. On a de lui pluſieurs ouvrages ſur le droit & ſur d'autres matieres.

BOETIUS, (Hector) Ecoſſois, né à Dundée, d'une fa-

mille noble, au 16e. siecle, se fit aimer & estimer des savans de son tems. Erasme en parle avec éloge. On a de lui des ouvrages historiques. Le principal est *Historia Scotorum*, Paris, 1575, in-fol.

BŒUF, (Jean le) né à Auxerre en 1687, fut associé à l'académie des inscriptions & belles-lettres de Paris en 1750. Il mourut en 1760. On a de lui plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : I. *Recueil de divers écrits, servant à l'éclaircissement de l'Histoire de France*, 2 vol. in-12, 1738. II. *Dissertations sur l'Histoire ecclésiastique & civile de Paris*, suivies de plusieurs éclaircissemens sur l'Histoire de France, 3 vol. in-12. III. *Traité historique & pratique sur le chant ecclésiastique*, 1741, in-8°. Il le dédia à Vintimille, archevêque de Paris, qui l'avoit employé à la composition du chant du nouveau Bréviaire & du nouveau Missel de son église. IV. *Mémoires sur l'Histoire d'Auxerre*, 2 vol. in-4°., 1743. V. *Histoire de la Ville & de tout le Diocese de Paris*, en 15 vol. in-12. VI. Plusieurs *Dissertations* répandues dans les Journaux, & dans les *Mémoires* de l'académie dont il étoit membre. On lui doit aussi beaucoup de pieces originales qu'il a déterrées, & qu'il a communiquées a differens savans. L'abbé le Bœuf étoit un prodige d'érudition. Elle éclate dans tous ses ouvrages; mais elle y est souvent mal digérée. Il ne cessa jusqu'au dernier de ses jours, de faire les recherches les plus laborieuses. Il entreprit plusieurs voyages, pour aller examiner, dans diverses provinces de France, les monumens de l'antiquité.

BOFFRAND, (Germain) architecte, fils d'un sculpteur, & d'une sœur du célebre Quinault, né à Nantes en Bretagne l'an 1667, mourut à Paris en 1755. Eleve de Hardouin Mansard, qui lui confioit la conduite de ses plus grands ouvrages; il se montra digne de son maître. Ses talens le firent recevoir de l'académie d'architecture, en 1709. Plusieurs souverains d'Allemagne le choisirent pour leur architecte, & firent élever beaucoup d'édifices considérables sur ses plans. Sa maniere de bâtir approche de celle de Palladio. Il mettoit beaucoup de noblesse dans ses productions. Ingénieur & inspecteur-général des ponts & chaussées, il fit construire un grand nombre de canaux, d'écluses, de ponts, & une infinité d'ouvrages méchaniques. On a de cet illustre architecte un ouvrage curieux & utile, intitulé : *Livre d'Architecture*, Paris, 1745, in-fol. avec figures. L'auteur expose les principes de son art, & donne les plans, profils & élévations des principaux batimens civils, hydrauliques, & méchaniques, qu'il a fait exécuter en France & dans les pays étrangers. On peut citer avec éloge les Palais de Nancy, de Luneville, de la Malgrange en Lorraine; les Hôtels de Craon, de Montmorency, d'Argenson; les Décorations intérieures de l'Hôtel de Soubise, à Paris : les Portes du petit Luxembourg & de l'Hôtel de Villars; le Portail de la Mercy; le Puits de Bicêtre; les Ponts de Sens & de Mon

tereau ; le grand Bâtiment des Enfans-Trouvés, rue neuve Notre-Dame, &c. On trouve dans le même livre un Mémoire estimé, qui contient la *Description de ce qui a été pratiqué pour fondre d'un seul jet la figure équestre de Louis XIV*. Cet écrit avoit été imprimé séparément en 1743.

BOGORIS, premier roi chrétien des Bulgares, déclara la guerre à Théodora par ses ambassadeurs. Cette princesse gouvernoit alors l'empire Grec, pour Michel son fils. Elle leur fit une réponse digne d'une éternelle mémoire : « Votre roi, » leur dit-elle, se trompe, » s'il s'imagine que l'enfance » de l'empereur, & la régence » d'une femme, lui fournissent » une occasion favorable d'augmenter ses états & sa gloire. » Je me mettrai moi-même à » la tête des troupes ; & s'il » est vainqueur, quelle gloire » retirera-t-il de son triomphe » sur une femme ? mais quelle » honte ne sera-ce pas pour lui, » s'il est vaincu » ? Bogoris sentit toute la force de cette réponse, & renouvella son traité de paix avec l'impératrice. Théodora lui renvoya sa sœur, faite prisonniere sur les frontieres. Bogoris embrassa le christianisme en 865, & l'année d'après envoya son fils à Rome, demander des évêques & des prêtres au souverain pontife. Sa conversion est due, à ce que l'on assure, à un tableau du jugement dernier, que lui présenta un pieux solitaire, nommé *Methodius*.

BOHNIUS, (Jean) naquit à Leipzick en 1640, fut fait professeur de médecine dans cette ville en 1679, & y mourut en 1718. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, entr'autres d'un excellent traité : *De Alcido & Alkali*. Il est bien raisonné, & l'auteur jette beaucoup de lumiere sur son sujet.

BOIARDO, (Matteo-Maria) comte de Scandiano, fief relevant du duché de Ferrare, gouverneur de la ville & citadelle de Reggio, s'appliqua à la poésie italienne & latine. Son ouvrage le plus connu, & qui lui a fait un grand nom parmi les poëtes Italiens, est le poëme l'*Orlando inamorato* ; le fonds est tiré de la *Chronique fabuleuse* de l'archevêque Turpin ; il le composa à l'imitation de l'Iliade ; mais il l'imite de fort loin, & son poëme est une fort mauvaise copie. L'*Orlando furioso* de l'Arioste, n'est en quelque sorte que la continuation de l'*Orlando inamorato*, que son auteur laissa imparfait. Mêmes héros dans les deux poëmes ; leurs aventures, commencées par le Boiardo, sont terminées par l'Arioste, en sorte que la lecture de l'un est absolument nécessaire pour la parfaite intelligence de l'autre. On ne peut refuser au Boiardo l'imagination la plus vive & la plus brillante ; & à ce titre, il doit être regardé comme un des plus grands poëtes que l'Italie ait produits. Si l'Arioste lui est supérieur du côté du style & du coloris, il ne le cede en rien à l'Arioste pour l'invention & la variété des épisodes. Dans l'un & dans l'autre on souhaiteroit plus de sagesse & de décence. Boiardo est encore auteur d'*Eglogues* latines estimées, & imprimées à Reggio.

1500, in-4°., & de Sonnets qui ne le sont pas moins, Venise, 1501, in-4°; d'une comédie intitulée *Timon*, Venise, 1517, in-8°, très-rare, & la premiere piece de ce genre qui ait été, dit-on, composée en vers italiens; de quelques autres Poésies italiennes, & de plusieurs traductions d'auteurs Grecs & Latins, tels qu'Hérodote & Apulée. Il mourut à Reggio, le 20 février 1494. La meilleure édition du texte original de l'*Orlando inamorato* est celle de Venise, par les freres Nicolini de Sabio, en 1544, in-4°; je dis le texte original, parce que ce poëme a été ensuite refait par le Berni. *Voyez* BERNI.

BOIER, *voyez* BOYER.

BOILE, *voyez* BOYLE.

BOILEAU, (Gilles) frere aîné de Despréaux, & fils de Gilles Boileau, greffier de la grand'-chambre du parlement de Paris, s'est fait un nom par ses poésies; mais ses vers sont foibles & négligés. Sa traduction du 4e livre de l'Eneïde en vers, en offre quelques-uns d'assez bons. Ses meilleurs ouvrages sont en prose. Les principaux sont: I. *La Vie & la Traduction* d'Epictete & de Cèbes, 1657, in-12. II. Celle de Diogene-Laërce, 1668, 2 vol. in-12. III. Deux dissertations contre Ménage, 1656, in-4°; & Costat, 1659, in-4°. IV. *Œuvres posthumes*, 1670, in-12, &c. Il étoit de l'académie françoise. Il mourut en 1669, âgé de 38 ans. Boileau avoit de la littérature & de l'esprit: il écrivoit facilement en vers & en prose; mais il ne se défioit pas assez de sa facilité. -- Il y a encore un autre Gilles BOILEAU, dont les poésies, avec celles de Jacques de Boulogne, poëte Liégeois, furent imprimées à Anvers, 1555, & qui est auteur d'un *Traité des causes criminelles*, petit in-12, imprimé à Lyon, 1557. Cet ouvrage est dédié au mayeur & aux échevins de Liege, & cette dédicace nous apprend que ses ancêtres étoient Liégeois.

BOILEAU, (Jacques) frere du précédent, docteur de Sorbonne, doyen & grand-vicaire de Sens sous de Gondrin, ensuite chanoine de la Ste-Chapelle, naquit à Paris en 1635 & y mourut en 1716, doyen de la faculté de théologie. Il avoit, comme son frere, l'esprit porté à la satyre & à la plaisanterie. Despréaux disoit de lui, que *s'il n'avoit été docteur de Sorbonne, il auroit été docteur de la Comédie Italienne.* Ses ouvrages roulent sur des matieres singulieres, qu'il rend encore plus piquantes par un style dur & mordant, & par mille traits curieux. Il les écrivoit toujours en latin, *de crainte*, disoit-il assez mal-à-propos, *que les évêques ne les censurassent.* Les principaux sont: I. *De antiquo jure Presbyterorum in regimine ecclesiastico*, 1678, in-8°, sous le nom supposé de *Fontaius.* II. *De antiquis & majoribus Episcoporum causis*, 1678, in-4°. III. Le traité de Ratramme: *De corpore & sanguine Domini*, avec des notes, 1712, in-12. Il en avoit donné une version françoise en 1686, in-12. IV. *De sanguine corporis Christi post resurrectionem*, 1681, in-8°., contre le ministre Alix. V. *Historia confessionis auricularia*, 1683, in-8°. VI. *Marcelli Ancyrani disquisitiones de residentia*

canonicorum, avec un traité *de tactibus impudicis prohibendis*, Paris, 1695, in-8°. VII. *Historia Flagellantium*, contre l'usage des disciplines volontaires. Dans ce traité historique, imprimé à Paris, in-12, en 1700, traduit en françois, 1701, in-12; il y a des détails qu'on eût soufferts à peine dans un livre de chirurgie. Du Cerceau & Thiers le critiquerent avec raison. On en publia une traduction encore plus indécente que l'original; mais l'abbé Granet l'a réformée, en la réimprimant en 1732. VIII. *Disquisitio historica de re vestiaria hominis sacri, vitam communem more civili traducentis*, 1704, in-12. Ce traité fut fait pour prouver qu'il n'est pas moins défendu aux ecclésiastiques de porter des habits trop longs, que trop courts. On a vu cet abbé dans ses derniers jours aller dans Paris avec un habit qui tenoit le milieu entre la soutane & l'habit court. IX. *De re beneficiaria*, 1710, in 8°. X. *Traité des empêchemens du mariage*, à Sens, sous le titre de Cologne, 1691, in-12; l'auteur, pour de bonnes raisons ayant déguisé le lieu d'impression. Il y a bien des choses fausses ou hasardées, qui sont réfutées à l'article LAUNOY. XI. *De librorum circa res theologicas approbatione*, 1708, in-16. On a recueilli ses bons mots & ses singularités. Dans le tems des disputes excitées au sujet des cérémonies chinoises, il prononça un discours en Sorbonne, dans lequel il dit, que *l'Eloge des Chinois avoit ébranlé son cerveau chrétien.* Il faut convenir que ce cerveau étoit souvent ébranlé, & qu'il ne falloit pas même des causes bien fortes pour produire cet effet. Jacques Boileau étoit partisan du richerisme (*voy.* RICHER), ce qui paroît sur-tout dans le traité *de antiquo jure Presbyterorum.* Dans l'*Historia confessionis auricularia*, il établit des paradoxes révoltans, tels que cette proposition: *Maintenant que l'église est sur son déclin, & qu'elle vieillit, il arrive rarement que les mauvaises pensées soient des péchés mortels.* Après de telles assertions on ne doit pas être surpris de la morale qui se trouve dans son *Histoire des Flagellans* & le traité *de tactibus impudicis.* Qu'il sied bien à de tels docteurs d'afficher le rigorisme!

BOILEAU, (Nicolas) sieur Despréaux, naquit à Crône, près de Paris, en 1636, de Gilles Boileau, pere des précédens. Son enfance fut fort laborieuse; un coq-d'inde le mutila, si l'on en croit l'auteur de l'Année Littéraire. A l'âge de 8 ans il fallut le tailler. Sa mere étant morte, & son pere absorbé dans ses affaires, il fut abandonné à une vieille servante qui le traitoit avec dureté. On rapporte que son pere, quelques jours avant de mourir, disoit de ses enfans, en examinant leur caractere: « Gillot » est un glorieux, Jacquot un » débauché, Colin un bon gar» çon; *il n'a point d'esprit, il* » *ne dira du mal de personne* ». L'humeur taciturne du petit Nicolas fit porter ce jugement. On ne tarda pas de le trouver mal fondé. Il n'étoit encore qu'en quatrieme, lorsque son talent pour la poésie se développa. Une lecture assidue, que le tems des repas interrompoit à peine,

annonçoit qu'il étoit né pour quelque chose de plus que son pere n'avoit pensé. Dès qu'il eut fini son cours de philosophie, il se fit recevoir avocat. Du droit, il passa à la théologie scholastique. Dégoûté de ces deux sciences, il se livra à son inclination. Ses premieres Satyres parurent en 1666. Elles furent recherchées avec empressement par les gens de goût & par les malins, & déchirées avec fureur par les auteurs que le jeune poëte avoit critiqués. Boileau répondit à tous leurs reproches, dans sa 9*e*. Satyre à son esprit. L'auteur cache la satyre sous le masque de l'ironie, & enfonce ses dards en feignant de badiner. Cette piece a été mise au-dessus de toutes celles qui l'avoient précédée : la plaisanterie y est plus fine, plus légere & plus soutenue, mais aussi souvent poussée trop loin. En attaquant les défauts des écrivains, Boileau le satyrique n'épargna pas toujours leurs personnes. On est fâché d'y trouver que *Colletet, crotté jusqu'à l'échine, alloit mendier son pain de cuisine en cuisine* ; que *S. Amand n'eut pour tout héritage que l'habit qu'il avoit sur lui, &c.* : personnalités blâmables, & qui dérogent au mérite de la critique la mieux fondée. L'on peut même dire que quant aux jugemens littéraires, ses Satyres n'étoient pas exemptes de préjugés, de partialité & de malignité. Son *Art poétique* suivit de près ses *Satyres*. Ce poëme renferme les principes fondamentaux de l'art des vers & de tous les différens genres de poésie, resserrés dans des vers énergiques & pleins de choses. La poétique d'Horace a moins d'ordre & d'art, mais elle fait le fondement de l'autre, & en a fourni presque toutes les idées. *Le Lutrin* fut publié en 1674, à l'occasion d'un différend entre le trésorier & le chantre de la Ste-Chapelle. Ce fut le premier-président de Lamoignon qui proposa à Despréaux de le mettre en vers. Un sujet si petit en apparence, acquit de la fécondité sous la plume du poëte. Cependant les personnages ne sont pas nobles, l'action n'est pas importante, le sujet est frivole. Qu'y apprend-on ? Quel fruit pourront tirer les jeunes gens qui liront ce poëme ? Ils apprendront à parler sans respect de ceux qu'ils devroient s'accoutumer à respecter. Un prélat devenu trésorier de la Ste-Chapelle, est peint comme un homme efféminé, assis mollement sur des coussins, ou couché sur un lit de plumes, & plus occupé du soin d'aller à table que d'aller à l'église. Des chanoines vermeils, pieux fainéans, & brillans de santé, s'engraissent dans une sainte oisiveté, couchés dans des lits enchanteurs, & qui depuis trente ans n'ont jamais vu l'aurore. Les Cordeliers, les Augustins, les Mineurs, ont chacun leur coup de pinceau. Cîteaux est le séjour de la volupté, de la mollesse & des plaisirs nonchalans. Tous les religieux en général sont accusés d'être immortifiés, les chanoines d'être indolens, les prélats de briguer d'amples revenus pour en abuser. On dira que Boileau a soin d'avertir dans la préface, que les chanoines qu'il traite si mal, sont d'un caractere opposé à ce qu'il

en dit dans ses vers. Mais pourquoi en parler mal, s'ils méritent qu'on en parle bien? Louis XIV choisit Boileau pour écrire son histoire conjointement avec Racine. L'académie françoise lui ouvrit ses portes. Il fut aussi un des membres de l'académie naissante des inscriptions & belles-lettres. Il méritoit une place dans cette derniere compagnie, par la traduction du *Traité du sublime* de Longin, une des meilleures que nous ayons. Boileau, que son titre d'historiographe appelloit souvent à la cour, y parut avec toute la franchise de son caractere; franchise qui tenoit un peu de la brusquerie. Mais après la mort de son ami Racine, Boileau ne parut plus qu'une seule fois à la cour, pour prendre les ordres du roi sur son histoire. *Souvenez-vous*, lui dit ce prince en regardant sa montre, *que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner, quand vous voudrez venir.* Il passa le reste de ses jours dans la retraite, tantôt à la ville, tantôt à la campagne Dégoûté du monde, il ne faisoit plus de visites, & n'en recevoit que de ses amis. Il n'exigeoit pas d'eux des flatteries: *il aimoit mieux*, disoit-il, *être lu, qu'être loué.* Sa conversation étoit traînante; mais agréable par quelques saillies, & utile par des jugemens ordinairement exacts sur les écrivains. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il s'y prépara en chrétien qui connoissoit ses devoirs. Il mourut en 1711, à l'âge de 75 ans. La religion, qui éclaira ses derniers momens, ne l'avoit jamais quitté, & les écarts de sa conduite, ou de ses écrits, n'avoient point affoibli son attachement au christianisme. Ayant joui pendant 8 au 9 ans d'un prieuré simple, il le remit au collateur pour y nommer un autre, & distribua aux pauvres tout ce qu'il en avoit retiré. Son zele pour ses amis égaloit sa religion. Le célebre Patru se voyant obligé de vendre sa bibliotheque, Despréaux la lui acheta un tiers de plus qu'on ne lui en offroit, & lui en laissa la jouissance jusqu'à sa mort... Parmi nombre d'éditions qu'on a publiées des ouvrages de Boileau, on distingue celle de Geneve en 2 vol. in-4°, 1716, avec des éclaircissemens historiques par Brossette, de l'académie de Lyon: celle de La Haye en 2 vol. in-fol. avec des notes, des figures de Picart, 1718; & 1722, 4 vol. in-12, avec des figures du même graveur: de la veuve Alix, en 2 vol. in-4°, 1740, avec des figures de Cochin, qui jointes à la beauté des caracteres, lui font tenir un rang parmi les raretés typographiques: celle de Durand, 1747, 5 vol. in-8°, avec figures & des éclaircissemens par M. de St-Marc. On y trouve: I. Douze *Satyres*. Les meilleures sont la 2*e*, la 7*e*, la 8*e*, la 9*e* & la 10*e*; & la moins bonne la 12*e*, sur l'équivoque. II. Douze *Epîtres*, pleines de vers bien frappés, de peintures vraies, de maximes de morale bien rendues; mais on voudroit qu'il n'eût pas mêlé les petites choses aux grandes; par exemple, le nom de Cotin avec celui de Louis XIV. On lui reproche encore des idées superficielles, des plaisanteries monotones, des vues courtes

& de petits dessins. Chapelle son ami, à qui il avoit demandé ce qu'il pensoit de son style, lui répondit : *Tu es un bœuf qui fait bien son sillon.* III. L'*Art poétique* en quatre chants. IV. *Le Lutrin* en six : deux *Odes*, l'une contre les Anglois faite dans sa jeunesse ; l'autre sur la prise de Namur ; ouvrage d'un âge plus avancé, mais qui n'en vaut pas mieux ; deux *Sonnets ;* des *Stances* à Moliere, un peu foibles ; 56 *Epigrammes*, fort inférieures à celles de Rousseau ; un *Dialogue de la Poésie & de la Musique ;* une *Parodie ;* trois petites pieces latines ; un *Dialogue sur les Héros des Romans ;* la traduction du *Traité du sublime de Longin ;* des *Réflexions critiques* sur cet auteur, &c., &c., &c. Le plus grand mérite de Despréaux, est de rendre ses idées d'une maniere serrée, vive & énergique, de donner à ses vers ce qu'on appelle l'harmonie imitative, de se servir presque toujours du mot propre. Il est grand versificateur, quelquefois poëte & bon poëte : par exemple, dans son épître sur le passage du Rhin, dans quelques descriptions de son Lutrin, & dans d'autres endroits de ses ouvrages ; mais il ne l'a pas toujours été dans quelques-unes de ses Satyres & de ses Epîtres, sur-tout dans les premieres & dans les dernieres. Il a paru créateur en copiant : mais on lui reproche (& il en convenoit lui-même) de n'avoir point assez varié le tour de ses ouvrages en vers & en prose. On le blâme encore, non pas de s'être élevé contre la morale voluptueuse de Quinault, mais de n'avoir pas rendu justice aux talens de ce poëte, auxquels il ne manquoit que d'être mieux employés. On a mis à la tête de l'édition de ses Œuvres de 1740 un *Bolæana*, ou Entretiens de M. de Monchesnay avec l'auteur. Boileau y paroît souvent dur & tranchant. Fontenelle a relevé quelques articles, dans lesquels on trouve des décisions un peu hardies. Depuis que les petits poëtes modernes se croient bien supérieurs à tout ce qu'a produit le siecle de Louis XIV, ils se sont ligués contre la réputation de Boileau, qui n'en sera pas moins le poëte des gens de goût, des esprits mâles & solides. En 1786, l'académie de Nismes proposa cette question : *Quelle a été l'influence de Boileau sur la Littérature Françoise*, question diversement résolue par les différens concurrens, mais dont le résultat est naturellement en faveur de Boileau.

BOILEAU, (Charles) abbé de Beaulieu, de l'académie françoise, s'adonna de bonne heure à la chaire. Il prêcha devant Louis XIV, qui répandit sur lui ses bienfaits. Cet orateur mourut en 1700. Il est connu par des Homélies & des Sermons sur les Evangiles du Carême, qui ont été donnés au public après sa mort par Richard, en 2 vol. in-12, à Paris, chez Louis Guérin, 1712. On a encore de lui des Panégyriques in-4°. & in-12, qu'on entendit avec plaisir dans le tems, mais qu'on ne lit plus guere.

BOILEAU, (Jean-Jacques) chanoine de l'église de S. Honoré à Paris, étoit du diocese d'Agen, dans lequel il posséda

une cure. La délicatesse de sa complexion l'ayant obligé de la quitter, il se rendit à Paris. Le cardinal de Noailles lui donna des témoignages de son estime. Il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui: I. des *Lettres sur différens sujets de morale & de piété*, 2 vol. in-12. II. La *Vie de madame la Duchesse de Liancour, & celle de madame Combé*, institutrice de la maison du Bon-Pasteur. Tous ces ouvrages, écrits d'un style trop oratoire, annoncent un fonds d'esprit & de bonne morale, mais quelquefois un peu de prévention.

BOINDIN, (Nicolas) né à Paris en 1676, d'un procureur du roi au bureau des finances, entra dans les mousquetaires en 1696. La foiblesse de son tempérament ne pouvant résister à la fatigue du service, il quitta les armes pour goûter le repos du cabinet. Il fut reçu en 1706 de l'académie des inscriptions & belles-lettres, & l'auroit été de l'académie françoise, si la profession publique qu'il faisoit d'être athée, ne lui eût donné l'exclusion. Il fut incommodé sur la fin de ses jours d'une fistule, qui l'emporta le 30 novembre 1751. On lui refusa avec raison les honneurs de la sépulture. M. Parfait l'aîné, héritier des ouvrages de Boindin, les donna au public en 1753, en 2 vol. in-12. A la tête du premier, où l'on trouve 4 comédies en prose, est un mémoire sur sa vie & ses ouvrages, composé par lui-même. Cet homme, qui se piquoit d'être philosophe, s'y donne, sans hésiter, tous les éloges qu'un fade panégyriste auroit eu quelque peine à lui accorder: moyen de célébrité devenu général parmi les philosophes modernes & tous nos sages à bruyantes prétentions. On a encore de lui un *Mémoire* dans lequel il accuse la Mothe, Saurin & Malaffaire négociant, d'avoir comploté la manœuvre qui fit condamner le célebre & malheureux Rousseau. Ce Mémoire qui n'a été publié qu'après sa mort, & qui n'est pas foiblement écrit, n'a pas peu contribué à lui concilier les suffrages des philosophes, peu favorablement disposés en faveur de J. B. Rousseau. A une philosophie mordante & irréligieuse, Boindin joignoit la présomption, & l'opiniâtreté qui en est la suite, une humeur bizarre & un caractere insociable. Voici ce qu'un critique très-connu a dit à son sujet: « Quoique tout ce qu'il a écrit, ne » le distingue pas des auteurs » médiocres, il est cependant » un des quatre génies, pri» vilégiés du siecle de Louis » XIV, qui, selon M. Diderot, auroient été seuls ca» pables de fournir quelques » articles à l'Encyclopédie. » *Credite pisones* ».

BOIS, *voy.* SYLVIUS (François).

BOIS, (Jean du) *Joannes à Bosco*, né à Paris, fut d'abord Célestin; mais ayant obtenu la permission de sortir du cloître, il prit le parti des armes, & s'y distingua tellement, que Henri III ne l'appelloit que *l'Empereur des Moines*. Après l'extinction de la Ligue, il rentra dans son ordre, devint prédicateur ordinaire d'Henri IV, & mérita la bienveillance du cardinal Olivier, qui lui per-

mit de porter ſon nom & ſes armes, & lui procura l'abbaye de Beaulieu en Argone. Après la mort d'Henri IV, il ſe déchaîna dans ſes ſermons contre les Jéſuites, qu'il accuſa d'en être les auteurs; mais étant allé à Rome en 1612, il fut regardé comme une tête dérangée ou comme un homme dangereux, & renfermé dans le château St-Ange, où il mourut en 1626. Il fit imprimer *Bibliotheca Floricenſis*, Lyon 1605, in-8°. Ce ſont de petits traités d'anciens auteurs eccléſiaſtiques, tirés des manuſcrits de la bibliotheque du monaſtere de Fleuri-ſur-Loire. La 3*e* partie, ſeulement, contient quelques Opuſcules de l'auteur. *Le Portrait royal d'Henri IV* (c'eſt ſon Oraiſon funebre), 1610, in-8°; celle du cardinal Olivier, ſon bienfaiteur, Rome, 1610, in-4°, & des Lettres.

BOIS, (Philippe Goibaud, ſieur du) né à Poitiers, membre de l'académie françoiſe, maître à danſer, enſuite gouverneur de Louis-Joſeph de Lorraine, duc de Guiſe, a traduit beaucoup d'ouvrages de S. Auguſtin & de Cicéron, deux génies fort différens, auxquels il prête le même ſtyle. Il mourut à Paris en 1694, âgé de 68 ans. Ses traductions ſont enrichies de notes ſavantes & curieuſes. Celles qui accompagnent les Lettres de S. Auguſtin, lui furent fournies par Tillemont. La longue préface qu'il mit à la tête des Sermons du même Saint, eſt aſſez bien écrite, mais très-mal penſée, ſuivant l'abbé Trublet. Le docteur Antoine Arnauld en fit une critique judicieuſe.

BOIS, (Gérard du) prêtre de l'Oratoire, natif d'Orléans, mort en 1696, compoſa, à la priere de Harlai, archevêque de Paris, l'*Hiſtoire* de cette égliſe, 1690, 2 vol. in-fol. Le 2*e* ne parut que 8 ans après ſa mort, par les ſoins du P. de la Ripe & du P. Deſmolets de l'Oratoire.

BOIS D'ANNEMETS, (Daniel du) gentilhomme Normand, premier maréchal des logis de Gaſton de France, fut tué en duel à Veniſe, par Juvigni, autre gentilhomme François, en 1627. On a de lui des *Mémoires d'un Favori du Duc d'Orléans*, in-12, où l'on trouve quelques particularités curieuſes.

BOIS, (Philippe du) né au dioceſe de Bayeux, docteur de Sorbonne, bibliothécaire de le Tellier, archevêque de Rheims, mourut en 1703. On a de lui: I. Un Catalogue de la bibliotheque confiée à ſes ſoins, 1693, au Louvre, in-fol. II. Une édition de Tibulle, Catulle & Properce, en 2 vol. in-4°, *ad uſum Delphini*, 1685. III. Une édition des Œuvres théologiques de Maldonat, in-fol., Paris, 1677. L'épître dédicatoire & la préface, dans leſquelles il fait l'éloge des mœurs & de la doctrine de ce Jéſuite, ne ſe trouvent pas dans pluſieurs exemplaires.

BOIS, (Nicolas du) né à Marche, dans le pays de Luxembourg, profeſſeur d'Ecriture-Sainte, & préſident du college du roi, à Louvain, s'eſt diſtingué par divers ouvrages contre le janſéniſme, & a mis autant d'habileté à démaſquer l'hypocriſie de cette ſecte naiſſante, que de ſolidité dans la réfutation de ſes erreurs. Il mourut en 1696.

BOIS, (Guillaume du) ou plutôt DUBOIS, cardinal, archevêque de Cambrai, principal & premier miniſtre d'état, naquit à Brive-la-Gaillarde dans le Bas-Limouſin, d'un apothicaire. Il fut d'abord lecteur, enſuite précepteur du duc de Chartres. Il obtint ſa confiance en ſervant ſes plaiſirs. L'abbé du Bois eut l'abbaye de S. Juſte en 1693, pour récompenſe de ce qu'il avoit perſuadé à ſon éleve d'épouſer Mlle. de Blois. L'auteur des *Mémoires de Maintenon* dit, que Louis XIV l'ayant propoſé au P. de la Chaiſe, ce Jéſuite lui repréſenta que du Bois étoit adonné aux femmes, au vin & au jeu : *Cela peut être*, répondit le roi ; *mais il ne s'attache, il ne s'enivre, & il ne perd jamais.* Ces paroles peuvent caractériſer l'abbé du Bois ; mais on n'y reconnoît certainement pas Louis XIV ; & c'eſt, ſans doute, une de ces anecdotes factices dont l'infidele auteur a rempli ſes *Mémoires*. Le même auteur fait dire à du Bois : *Le jour où je ſerai prêtre, ſera le jour de ma premiere communion.* Voici ce qui peut avoir donné lieu à ce bruit. Pendant l'abſence que l'abbé du Bois avoit faite pour ſon ordination en 1720, on demanda à un plaiſant de la cour, où il étoit allé? Il répondit : *Qu'il étoit allé faire ſa premiere communion à Chanteloup, proche Triel.* On a blâmé le célebre Maſſillon de lui avoir donné un témoignage pour être prêtre, & plus encore de l'avoir conſacré évêque (conjointement avec l'évêque de Nantes). Du Bois parvint aux poſtes les plus importans. Il fut conſeiller d'état, ambaſſadeur ordinaire & plénipotentiaire du roi en Angleterre l'an 1715 ; archevêque de Cambrai en 1720, cardinal en 1721, & premier miniſtre d'état en 1722. La même année il fut reçu de l'académie françoiſe, honoraire de celle des ſciences & de celle des belles-lettres. Il eut beaucoup de part à toutes les révolutions de la régence. Ce fut lui qui porta le duc d'Orléans à ne point ſe ſoumettre à un conſeil de régence, à exiler le duc de Villeroi, &c. Il mourut le 10 avril 1723, des ſuites de ſes débauches. « La fortune, dit le duc de Saint-Simon dans ſes *Mémoires*, » s'étoit bien jouée de lui, & » s'étoit fait acheter longue- » ment & chérement par toutes » ſortes de peines, de ſoins, » de projets, de menées, d'in- » quiétudes, de travaux, de » tourmens d'eſprit, & elle ſe » déploya enfin ſur lui par des » torrens précipités de gran- » deur, de puiſſance, de ri- » cheſſes démeſurées, pour ne » l'en laiſſer jouir que quatre » ans, dont je mets l'époque à » ſa charge de ſecrétaire-d'état ; » & deux ſeulement, ſi on la » met à ſon cardinalat ou à ſon » premier miniſtere, pour lui » tout arracher au plus riant, » & au plus complet de ſa jouiſ- » ſance, à 66 ans ». Si on en croit les *Mémoires* du même auteur, ce cardinal-archevêque étoit marié avant de recevoir les ordres, & ſa femme lui ſurvécut : mais ſans s'arrêter à ce que cette anecdote a de romaneſque, l'ont convient généralement que le duc de S. Simon accueilloit ſans choix & quelquefois ſans jugement, tous les contes populaires. Du reſte,

Voyez l'ami de la religion [illegible] 418 [illegible] cet traité tout autrement et où les calomnies [illegible] le cardinal sont dévoilées et le no 1585

il ne faudroit plus que ce trait pour combler les horreurs dont la vie de ce ministre est souillée. On a publié en 1689 une *Vie privée du cardinal du Bois*, qui est à quelques égards une caricature romanesque, mais qui dans le fond n'est que trop conforme au scandale de ses mœurs.

BOIS DE LA PIERRE, (Louise-Marie du) née en 1663, au château de Courteilles en Normandie, morte le 14 septembre 1730, avoit du talent pour la poésie: son style en prose est élégant & digne des bons écrivains. Elle a composé l'*Histoire du Monastere de la Chaise-Dieu*, & celle *de la Maison de l'Aigle*. Elle a aussi ramassé des Mémoires pour servir à l'Histoire de Normandie.

BOISARD, *voyez* BOIZARD.

BOIS GUILLEBERT, *voy.* PESANT (le).

BOISMONT, (Nicolas Thyrel de) abbé de Grestain, ancien prieur-commendataire de Lihons en Santerre, ancien vicaire-général du diocese d'Amiens, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Rouen, prédicateur ordinaire du roi, docteur en théologie de la maison de Navarre, &c, est mort à Paris le 19 décembre 1786, âgé de 71 ans. On a de lui un *Panégyrique de S. Louis*, & des *Oraisons funebres*, de monseigneur le dauphin, & de la reine, de Louis XV, de l'impératrice Marie-Thérese. Il a aussi laissé quelques Sermons. On ne peut refuser à l'abbé de Boismont un ton qui décele un homme d'esprit, mais on sait aussi que ce n'est pas là ce qui doit caractériser un orateur chrétien, ou plutôt ce qui doit le faire remarquer préférablement à une marche grave & mâle, à une vigoureuse logique, à un langage d'onction & de cœur qui, exprimant la conviction de l'orateur, la fait passer dans l'ame des auditeurs. Il y a cependant dans ses Sermons d'excellens passages & parfaitement assortis aux vérités chrétiennes, tel que celui qui regarde l'efficace de la religion dans le soulagement du prochain & l'impuissance de la philosophie profane, qu'on lit dans son sermon *sur les assemblées de charité*; mais en général, il avoit plus de talent pour l'éloquence académique que pour celle de la chaire. On s'en étoit apperçu dès son discours de réception à l'académie, dans lequel il vengea si bien l'imagination, cette brillante qualité de l'être spirituel, contre ses froids détracteurs qui voudroient tout réduire à des syllogismes & à d'ennuyans calculs. « C'est l'imagination, » disoit-il, qui rend redoutable » tout ce qu'il faut craindre, » sensible tout ce qu'on doit » aimer, pathétique tout ce » qu'il faut sentir. Elle seule » met en action les maximes & » les préceptes, donne aux objets le ton des circonstances, » les peint des couleurs propres à l'effet qu'ils doivent » produire, les décompose, » les divise, les réunit, & par » le mélange heureux des impressions douces ou terribles, » forme ce précieux intérêt, » qui pénetre & qui saisit, » passe à travers les sens, qu'elle » entraine, &c. ».

BOISMORAND, (l'abbé Chiron de) né à Quimper vers 1680, fut long-tems jésuite,

& mourut à Paris en 1740. Il avoit beaucoup d'esprit, & une imagination vive, forte & féconde. Nous avons de lui plusieurs Mémoires pour des affaires épineuses & célebres. Il y en a trois ou quatre, que l'on compare à ce que Démosthene a fait de plus éloquent.

BOISROBERT, (François le Metel de) de l'académie françoise, abbé de Châtillon-sur-Seine, naquit à Caen l'an 1592, & mourut en 1662. Sa conversation étoit enjouée. Citois, premier médecin du cardinal de Richelieu, avoit coutume de dire à ce ministre : *Monseigneur, toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez une dragme de Boisrobert.* Le cardinal ne pouvoit se passer de ses plaisanteries. C'étoit son bel-esprit & son bouffon. Boisrobert ayant été disgracié, eut recours à Citois, qui mit au bas du mémoire, comme par ordonnance de médecine : *Recipe Boisrobert.* Cette turlupinade le fit rappeller. Dans sa derniere maladie, comme on le pressoit de faire venir un confesseur : *Oui, je le veux bien,* dit-il, *qu'on m'en aille quérir un, mais sur-tout qu'on ne m'amene point de janséniste*... On a de Boisrobert : I. Diverses Poésies : la 1re partie, 1647, in-4°, la 2e. 1659, in-8°. II. Des Lettres dans le Recueil de Faret, in-8°. III. Des Tragédies, des Comédies, qui portent le nom de son frere Antoine le Metel, sieur d'Ouville. IV. *Histoire indienne d'Anaxandre & d'Orasie*, 1629, in-8°. V. *Nouvelles héroïques*, 1627, in-8°. Ses Pieces de théâtre, applaudies par le cardinal de Richelieu, & par quelques-uns de ses flatteurs, sont ensevelies dans une poudreuse obscurité.

BOISSARD, (Jean-Jacques) né à Besançon en 1528, mourut à Metz en 1602. Il parcourut l'Italie, la Grece, l'Allemagne pour recueillir les anciens monumens épars dans ces différens pays. Ses principaux ouvrages sont : I. *Theatrum vitæ humanæ*, 1592-1598, 4 parties in-4°. Il a rassemblé, sous ce titre singulier, les Vies de 198 personnes illustres, ou qu'il croit telles, avec leurs portraits en taille-douce. II. *De divinatione & magicis præstigiis*, in-fol., Oppenheim, ouvrage posthume. III. *Emblemata*, à Francfort, 1593, in-4°, avec des figures par Théodore de Bry. IV. *Topographia urbis Romæ.* Les 3 premieres parties en 1597 ; la 4e. en 1598 ; la 5e. en 1600, & la 6e. en 1602, in-fol., enrichie d'estampes, gravées par Théodore de Bry, & par ses deux fils. Il y a dans tous ces écrits des choses rares & curieuses. V. Des Poésies latines, in-8°.

BOISSAT, (Pierre de) de Vienne en Dauphiné, appellé dans son pays *Boissat l'Esprit*, prit successivement le collet & l'épée, & quitta l'un & l'autre. Des coups de bâton qu'il reçut, pour avoir tenu des propos libres à la comtesse de Sault, lui causerent des chagrins vifs, quoiqu'il en eût obtenu réparation. Boissat chercha des ressources contre les disgraces humaines dans le sein de la religion, & il en trouva dans l'exercice d'une piété solide, dont on l'accuse néanmoins d'avoir quelquefois poussé à l'excès les signes extérieurs. Il négligea ses cheveux, laissa croitre sa barbe,

s'habilla grossiérement, catéchisa dans les carrefours, & fit des pélerinages. S'étant présenté dans cet accoutrement à la reine Christine de Suede, lorsqu'elle passa à Vienne en 1656, & lui ayant fait un sermon sur le jugement de Dieu, Christine dit: *Ce n'est point-là ce Boissat que je connois, c'est un précheur qui emprunte son nom;* & elle ne voulut plus le voir. Quelques auteurs ont voulu delà suspecter la sincérité de la conversion de Christine; mais il paroît qu'on peut être bon catholique sans se plaire aux singularités & au bizarre costume d'un harangueur inattendu. Boissat mourut en 1662, âgé de 68 ans. Il étoit de l'académie françoise. On a de lui l'*Histoire négrépontique, ou les Amours d'Alexandre Castriot*, 1631, in-8°, roman traduit de l'italien, que quelques littérateurs estiment, pour les aventures, les situations & les sentimens; mais qu'on ne lit plus avec plaisir à raison du style suranné. On a encore de lui des Pieces en prose & en vers, imprimées sur des feuilles volantes, dont on a réuni quelques exemplaires en un vol. in-fol. Leur rareté fait leur seul mérite. L'abbé d'Artigni vante beaucoup ces productions. L'auteur en avoit fait tirer 1200 exemplaires, qu'il ne voulut point faire paroître. Il les légua par son testament à l'Hôtel-Dieu de Vienne. Mlle. de Boissat, sa fille, les fit mutiler. En 1720 on en vendit 150 exemplaires, & le reste fut livré aux épiciers, pour lesquels Boissat avoit quelquefois travaillé. Il a donné l'*Histoire de Malte* faite par son pere, dont la meilleure édition est de 1659, in-fol. Quelques défauts qu'elle ait, bien des gens la préferent à celle de l'abbé Vertot, & plus encore à la philosophique production qui a paru en 1789 sous le titre de *Fastes de l'Ordre de Malte*.

BOISSIERE, (Joseph de la Fontaine de la) prêtre de l'Oratoire, né à Dieppe, & mort à Paris en 1732, est connu par des Sermons, où l'on trouve une éloquence agréable, & quelquefois trop fleurie. Ils parurent à Paris, en 1730 & 1731, en 6 vol. in-12.

BOISSIEU, (Denis de Salvaing de) premier président de la chambre des comptes de Dauphiné, orateur de Louis XIII, dans l'ambassade du maréchal de Créqui à Rome en 1633, mourut en 1683, âgé de 83 ans. On a de lui un *Traité de l'usage des Fiefs, & autres Droits seigneuriaux dans le Dauphiné*. Grenoble, 1731, in-fol. Divers ouvrages en vers & en prose, recueillis à Lyon, 1662, in-8°, sous le titre de *Miscella*.

BOISSY, (Louis de) naquit à Vic en Auvergne l'an 1694. Après avoir porté quelque tems le petit collet, il s'adonna au théâtre françois & italien. L'académie françoise se l'associa en 1751; & 4 ans après, il eut le privilege du Mercure de France. Il mourut en 1758. Son Théâtre est en 9 vol. in-8°, Paris. Les plans de ses Pieces sont agréables & variés; le style en est aisé & correct, mais elles manquent de cette force comique, & de cette vivacité dans le dialogue qui caractérisent Moliere. On a encore de lui trois petits romans satyriques & obscenes, qui ne méritent pas

d'être tirés de l'oubli. Le Mercure de France fut assez recherché, dans le tems qu'il en eut la direction. Il le mit dans un ordre nouveau; & quoique porté naturellement à la satyre, il loua tout sans distinction, comme le font aujourd'hui presque tous les journalistes, à moins que l'esprit de parti ou quelque haine particuliere ne leur fasse tenir un langage différent. Par-là ils assurent leur repos, & font bien certains que l'amour-propre des auteurs ne les sommera point de justifier leurs jugemens.

BOISTEAU *ou* BOISTUAU, *voyez* BOAISTUAU.

BOIVIN, (François de) baron du Villars, fut secrétaire du maréchal de Brissac, & l'accompagna dans le Piémont sous Henri II. Nous avons de lui l'*Histoire des guerres de Piémont, depuis 1550 jusqu'en 1561*, Paris, 2 vol. in-8°. Cet historien n'est ni poli, ni exact; mais il est bon à consulter sur les exploits dont il a été témoin. Il mourut en 1618, fort âgé. La continuation de son Histoire par Claude Malingre, parut en 1630.

BOIVIN, (Jean) professeur en grec au college royal, naquit à Montreuil l'Argilé. Son frere aîné, Louis Boivin, membre de l'académie des belles-lettres, l'appella à Paris. Le cadet fit bientôt de grands progrès dans la littérature, dans les langues, & sur-tout dans la connoissance de la langue grecque. Il mourut en 1726, à 64 ans, membre de l'académie françoise, de celle des belles-lettres, & garde de la bibliotheque du roi. Il profita de ce trésor littéraire, & y puisa des connoissances fort étendues. Il avoit toutes les qualités qu'on désire dans un savant, des mœurs douces, & une simplicité qu'on aime dans les gens d'esprit, encore plus que dans les autres; mais qu'ils ne possedent pas toujours. On a de lui: I. L'*Apologie d'Homere*, & *le Bouclier d'Achille*, in-12. II. La traduction de la *Batrachomiomachie d'Homere*, ou *le Combat des rats & des grenouilles*, en vers françois, sous son nom latinisé en *Biberimero*. III. L'*Œdipe de Sophocle*, & les *Oiseaux d'Aristophane*, traduits en françois, in-12. IV. Des Poésies grecques, dont on a admiré la délicatesse, la douceur & les graces. V. L'édition des *Mathematici Veteres*, 1693, in-fol. VI. Une traduction de l'*Histoire Byzantine* de Nicéphore Gregoras, exacte, élégante, & enrichie d'une préface curieuse & de notes pleines d'érudition.

BOIZARD, (Jean) conseiller en la cour des monnoies de Paris, fut chargé en 1663 & en 1664 de juger des monnoies. Il composa un bon traité sur cette matiere, en 2 vol. in-12, dont la réimpression a été défendue, parce qu'il contient un traité *de l'Alliage*, dont on a voulu soustraire la connoissance au public. Ce livre, imprimé à Paris en 1711, n'est pas commun. Il y a des exemplaires avec la date de 1714; mais c'est la même édition. L'auteur mourut à la fin du siecle dernier.

BOL, (Jean) peintre Flamand, natif de Malines, mort en 1593, à 60 ans, réussit particuliérement en détrempe, en miniature & aux paysages.

BOLESLAS, premier roi de

de Pologne, ſuccéda en 999 à ſon pere Miciſlas. L'empereur Othon III lui donna le titre de roi, & affranchit en 1001, ſon pays de la dépendance de l'empire. Boleſlas avoit de grandes qualités. Il n'avoit en vue que la religion & le bien de ſes états. La Providence récompenſa ſes vertus par des ſuccès éclatans. Il ſe fit payer tribut par les Pruſſiens, les Ruſſiens & les Moraves; châtia la révolte de ces derniers, & rétablit Stopocus, duc de Ruſſie, que ſon frere Jaroſlaüs avoit détrôné. Son pere lui avoit fait épouſer Judith, fille de Geiza, duc de Hongrie, de laquelle il eut Nicolas II, qui lui ſuccéda, & qu'il maria à Rixa, fille de Rainfroi, Palatin du Rhin. Il mourut en 1025. Il y a eu pluſieurs autres princes de ce nom. *Voyez* STANISLAS, évêque de Cracovie; DRAHOMIRE, WENCESLAS (Saint).

BOLLANDUS, (Jean) naquit à Julémont dans le pays de Limbourg, à une lieue de Herve, en 1596. La compagnie de Jeſus, dans laquelle il avoit pris l'habit, le choiſit pour exécuter le deſſein que Roſweide avoit eu de recueillir les monumens qui pouvoient conſtater les Vies des Saints, ſous le titre d'*Acta Sanctorum*. Bollandus avoit la ſagacité, l'érudition & le zele qu'il falloit pour cette entrepriſe. En 1643, on vit paroître les Saints du mois de janvier, en 2 vol. in-fol. En 1658, ceux de février en 3 vol. Il avoit commencé le mois de mars, lorſqu'il mourut le 12 ſeptembre 1665. Le P. Henſchenius, ſon aſſocié, fut ſon continuateur. On lui donna pour ſecond le P. Papebrock, un des plus dignes ſucceſſeurs de Bollandus. Cet ouvrage immenſe a été comparé à un *filet qui prend toutes ſortes de poiſſons* (Sagenæ ex omni genere piſcium congreganti. Matth. 13). On y trouve toutes les légendes, vraies, douteuſes & fauſſes. Les ſavans collecteurs diſcutent la plupart des faits, & dégagent l'hiſtoire des Saints, des fables dont l'ignorance, ou une piété mal-entendue, l'avoit chargée. On y trouve, outre l'objet direct de leurs travaux, un grand nombre de traits qui intéreſſent non-ſeulement l'hiſtoire eccléſiaſtique, mais encore l'hiſtoire civile, la chronologie, la géographie, les droits & les prétentions des ſouverains & des peuples; tous les volumes ſont accompagnés de tables exactes & très-commodes. Bollandus, le pere de cette compilation, étoit moins bon critique que ſes continuateurs. On les appelle, de ſon nom, *Bollandiſtes*. Ce grand ouvrage, interrompu après la ſuppreſſion de la ſociété, a été repris en 1779 par ordre de l'impératrice-reine, à la grande ſatisfaction des ſavans chrétiens. Depuis qu'il eſt reconnu d'après les vaines tentatives des philoſophes, qu'on ne peut former des hommes de bien, de bons citoyens, des ſujets fideles, ſans les grandes maximes de la religion; l'hiſtoire des Saints ſi riche en exemples, ſi propre à donner des leçons pratiques à tous les ordres de la ſociété, doit nous être plus précieuſe que jamais. Le philoſophiſme faiſant toujours de plus grands progrès ſur l'eſprit des gouvernemens,

celui de Bruxelles supprima l'ouvrage & détruisit la société des Bollandistes en 1788, le jour de la Toussaint (époque choisie par dérision & la morgue philosophique) : « Cet érudit & édi» fiant ouvrage, a dit quelqu'un à cette occasion, « leur a » paru *inutile*. Effectivement, » cet ouvrage est la vie des » Saints (*Acta Sanctorum*) : or, » conformément à ce qui est » dit au livre de la sagesse, » chap. 2 : *Dissimilis est aliis* » *vita illius.... INUTILIS est* » *nobis & contrarius operibus* » *nostris* ». La révolution arrivée en 1789, a rétabli cette association célebre, & l'ouvrage se continue aujourd'hui à l'abbaye de Tongerloo en Brabant. Le 4e vol. du mois d'octobre a paru en 1781, dédié à l'archiduc Maximilien d'Autriche. Les auteurs long-tems fixés à Anvers, étoient alors à Bruxelles. Les Vénitiens réimpriment successivement cet ouvrage, à mesure que les volumes paroissent; mais cette édition est très-inférieure à celle des Pays-Bas.

BOLOGNE, (Jean de) né à Douai vers 1524, disciple de Michel-Ange, orna la place de Florence d'un beau grouppe, représentant l'Enlevement d'une Sabine. On a encore de lui le Cheval d'Henri-le-Grand, qu'on voit sur le Pont-Neuf à Paris. Il mourut à Florence, âgé de 84 ans.

BOLOGNESE, (Le) *voyez* GRIMALDI & JEAN DE CASTEL.

BOLSEC, (Jerôme-Hermès) de Paris, médecin à Lyon, fut d'abord Carme; mais ayant laissé entrevoir un penchant pour les nouvelles erreurs, il essuya quelques reproches qui, bien loin de lui ouvrir les yeux, furent le prétexte de son apostasie; il suivit ensuite Calvin à Geneve; mais s'étant brouillé avec lui, il rentra dans le sein de l'église. Nous avons de lui *les Vies de Calvin*, Paris, 1577, & de Beze, Paris, 1582; l'une & l'autre in-8°. Il y a bien des choses intéressantes, mais dont les prétendus-réformés ont été fort mécontens. Bolsec prenoit les titres de théologien & de médecin; il n'étoit ni l'un ni l'autre dans un degré supérieur. Il vivoit encore en 1580.

BOLSWERD, (Scheldt) né à Bolswerd en Frise, a beaucoup gravé au burin, d'après les ouvrages de Rubens, Van-Dyck & Jordans, & a parfaitement imité le goût de ces grands-maîtres. Boëce BOLSWERD, son frere, excellent graveur, n'a pourtant pas égalé Scheldt. Leur pere étoit Adam Bolswerd, qu'on place mal-à-propos parmi les graveurs.

BOLYNGBROCKE, (Pawlet de St-Jean, vicomte de) secrétaire d'état sous la reine Anne, eut beaucoup de part aux affaires & aux révolutions arrivées dans les dernieres années du regne de cette princesse; il fut envoyé à Paris, pour consommer la négociation de la paix entre l'Angleterre & la France. Après la mort de la reine Anne, Bolyngbrocke se retira de la cour, partageant son tems entre l'étude & les plaisirs. Cependant comme il craignoit de succomber aux poursuites de ses ennemis qui l'avoient fait exclure du parlement, il passa en France, où il se choisit une habitation char-

mante à une lieue d'Orléans. Il se remaria avec mademoiselle de Villette, niece de madame de Maintenon. Enfin il repassa en Angleterre, & fut bien accueilli. Son caractere étoit emporté; mais sa conversation étoit intéressante & assaisonnée de bons mots. Il mourut sans enfans, à Battersea, patrimoine de ses ancêtres, le 25 novembre 1751, âgé de 79 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de politique, des Mémoires, des Lettres, &c. On y découvre des connoissances historiques, une éloquence mâle & républicaine; mais on lui reproche de l'obscurité, du verbiage, des jugemens faux & des pensées mal rendues. La passion l'entraine quelquefois trop loin, comme quand il dit dans ses Lettres sur l'histoire, que *le gouvernement de son pays est composé d'un Roi sans éclat, de Nobles sans indépendance, & de Communes sans liberté.* Son ambition étoit de dire des choses extraordinaires & paradoxales, & de se distinguer par la singularité de ses opinions; en quoi il a non-seulement nui au succès de ses écrits, mais ébranlé encore les maximes qui devoient diriger sa conduite personnelle. » De tels novateurs, dit un » sage critique, retardent plus » qu'ils ne hâtent les progrès » des sciences. La nouveauté » de leurs maximes & leur singularité peuvent être plus » agréables à certain ordre de » lecteurs, que les maximes anciennes qui, pour être connues & triviales, n'en sont » pas moins les seules qui soient » vraies. On convient que les » novateurs ont d'abord un » très-grand succès; mais à la » longue on vient à reconnoître & à mépriser leurs erreurs. Ils voient eux-mêmes, » mais trop tard, qu'ils se sont livrés à des recherches purement spéculatives, & souvent chimériques; ils sentent, » mais sans qu'ils aient la liberté » de se corriger, que pendant » qu'ils se sont abandonnés à » l'art perfide de douter, ils » ont perdu tout principe assuré qui eût pu contribuer » à établir la certitude & la » solidité de leur conduite privée ». M. Mallet donna, en 1754, une édition de ses différens ouvrages, en 5 vol. in-4°. & en 9 vol. in-8°. Ses Lettres, 2 vol. in-8°, & ses Mémoires in-8°, ont été traduits en françois. Maurice, prince d'Isenbourg, a traduit son traité *sur l'exil*, où il y a de bonnes choses que l'auteur n'a pas eu le courage de réaliser, ayant presque toujours substitué aux leçons qu'il y donne, l'humeur que lui inspiroit sa situation. On a publié sous son nom un *Examen important de la Religion Chrétienne*, in-8°: écrit violent contre le christianisme. Quoique milord Bolyngbrocke fût incrédule, c'est à tort qu'on a voulu déshonorer sa mémoire en lui attribuant un pareil livre; on sait aujourd'hui qu'il doit son existence à Voltaire.

BOLZANI, *voyez* PIERIUS VALERIANUS.

BOMBELLES, *voyez* BONBELLES.

BOMBERG, (Daniel) célebre imprimeur, né à Anvers & établi à Venise, mort en 1549, se fit un nom par ses édi-

tions hébraïques de la Bible & des rabbins. Il dépensa tout son fonds pour ces grands ouvrages. Il entretenoit près d'une centaine de Juifs, pour les corriger ou les traduire. Quelques-unes de ces Bibles sont également estimées par les Juifs & par les Chrétiens. La premiere parut en 1517; elle porte le nom de son éditeur, *Felix Prœenni ;* c'est la moins exacte. La seconde fut publiée en 1526. On y joignit les points des Masorêtes, les Commentaires de divers rabbins, & une préface du R. Jacob Ben-Chajim. En 1548, le même Bomberg imprima la Bible in-fol. de ce dernier rabbin; c'est la meilleure & la plus parfaite de toutes. Elle est distinguée de la premiere Bible du même éditeur, en ce qu'elle contient le Commentaire de David Kimchi sur les Chroniques ou Paralipomènes, qui n'est par dans l'autre. C'est à lui qu'on doit l'édition du *Talmud*, en 11 vol. in-fol. On assure qu'il imprima des livres pour 4 millions d'or.

BOMILCAR, général Carthaginois, & premier magistrat de la république, croyant avoir trouvé l'occasion favorable de s'emparer de la souveraine autorité, entra dans la ville & massacra tous ceux qu'il trouva sur son passage. La jeunesse de Carthage ayant marché contre les révoltés, ils se rendirent, & leur chef fut attaché à une croix, vers l'an 308 avant J. C.

BON DE SAINT-HILAIRE, (François-Xavier) premier président honoraire de la chambre-des-comptes de Montpellier, joignit aux connoissances d'un magistrat, celles d'un homme de lettres. L'académie des inscriptions, & les sociétés royales de Londres & de Montpellier, instruites de son mérite, lui accorderent une place dans leur corps. Ce savant mourut en 1761, après avoir publié quelques ouvrages. I. *Mémoire sur les Marons-d'Inde*, in-12. II. *Dissertation sur l'utilité de la soie des araignées.*

BONA, (Jean) né à Mondovi en Piémont l'an 1609, général des Feuillans en 1651, fut honoré de la pourpre, en 1669, par Clément IX. Après la mort de ce pontife, bien des gens le désignerent pour son successeur; ce qui donna lieu à cette mauvaise pasquinade : *Papa Bona sarebbe un solecismo.* Le P. Daugieres répondit à Pasquin par l'épigramme suivante :

Grammaticæ leges plerùnque Ecclesia spernit :
Fors erit ut liceat dicere Papa Bona.
Vana solæcismi ne te conturbet imago :
Esset Papa bonus, si Bona Papa foret.

Bona, digne de la tiare, ne l'eut pourtant pas. Il mourut à Rome en 1674, dans sa 65e année. Il joignoit à une profonde érudition, & à une connoissance vaste de l'antiquité sacrée & ecclésiastique, une piété tendre & éclairée. On a de lui plusieurs écrits, recueillis à Turin en 1747-1753, 4 vol. in-fol. Les principaux sont : I. *De rebus Liturgicis*, plein de recherches curieuses & intéressantes sur les rites, les prieres & les cérémonies de la messe. II. *Manuductio ad cœlum*, traduit en françois en 1771. III. *Horologium asceticum.* IV. *De principiis vitæ*

Christianæ, traduit en françois par le président Cousin & par l'abbé Goujet. V. *Psallentis Ecclesiæ harmonia.* VI. *De sacra Psalmodia;* & plusieurs autres bons ouvrages de piété, qui vont également à l'esprit & au cœur. Ses Œuvres complettes (*Opera omnia*) ont été publiées à Turin, avec des notes, de Robert Sala. Le cardinal Bona étoit en commerce de lettres avec la plupart des savans de l'Europe. Ses *Lettres*, & celles qui lui ont été adressées, ont été imprimées à Lucques, 1759, in-4°. Quelques-unes de ses liaisons peuvent n'avoir pas répondu à la pureté de ses vues : quelques partisans des nouveautés théologiques ont paru avoir dans quelques occasions surpris sa confiance.

BONACINA, (Martin) canoniste de Milan, mort en 1631 est auteur d'une *Théologie morale* (dont Goffart, docteur en théologie à Louvain, a donné un *Compendium* par ordre alphabétique), d'un *Traité de l'élection des Papes*, & d'un autre *des Bénéfices*. Ces différens ouvrages ont été imprimés à Venise en 1754, 3 vol in-fol.

BONAERT, (Nicolas) né à Bruxelles en 1563, entra chez les Jésuites, enseigna la philosophie à Douai, & la théologie à Louvain. Etant passé en Espagne, il mourut à Valladolid le 9 mars 1610. C'étoit un homme d'un grand génie & d'un grand savoir. Il avoit conçu le dessein de plusieurs ouvrages, & en a laissé quelques-uns, parmi lesquels on distingue un traité contre le *Mare liberum* de Grotius; il l'avoit intitulé : *Mare non liberum, sive demonstratio juris Lusitanici ad oceanum & commercium Indicum*. Cet ouvrage est resté en manuscrit, l'auteur n'ayant pas eu le tems de l'achever.

BONAMICI, *voyez* BUONAMICI.

BONAMY, (Pierre-Nicolas) né à Louvre en Parisis, sous-bibliothécaire de S. Victor, puis historiographe & bibliothécaire de la ville de Paris, mourut en cette capitale en 1770, à 76 ans. C'étoit un homme plein de candeur & de probité; sincérement attaché à la religion, parce que son cœur ne lui fournissoit aucun motif de ne la pas aimer. L'académie des inscriptions le comptoit au nombre de ses membres. Il a enrichi les Mémoires de cette compagnie de plusieurs Dissertations. Une érudition variée & choisie; une diction simple, mais correcte; une critique solide & judicieuse, caractérisent les morceaux sortis de sa plume. Chargé depuis 1749 de la rédaction du Journal de Verdun, il en écarta tout ce qui pouvoit porter la plus légere atteinte aux mœurs & à la religion; mais le desir de ménager l'amour-propre des auteurs a souvent dérogé à la justesse & à la sage sévérité de sa critique.

BONANNI *ou* BUONANI, (Jacques) noble de Syracuse en Sicile, & duc de Mont-Albano, mort en 1636, publia en 1624, in-4°, les Antiquités de sa patrie, sous le titre de *Syracusa illustrata*, que D. François Bonanni, duc de Mont-Albano, fit réimprimer magnifiquement à Palerme en 1717,

en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est recherché par les amateurs d'antiquités.

BONANNI, (Philippe) savant Jésuite, mort à Rome en 172., à 87 ans, après avoir rempli avec distinction différens emplois dans son ordre. Il a laissé plusieurs ouvrages de divers genres, dont la plupart sont sur l'histoire naturelle, pour laquelle il avoit un goût dominant. Il fut chargé en 1698, de mettre en ordre le célebre cabinet du P. Kircher, dépendant du college Romain; & il continua d'y donner ses soins jusqu'à sa mort, uniquement occupé à l'embellir & l'augmenter. Ses principaux ouvrages sont: I. *Recreatio mentis & oculi in observatione animalium testaceorum*, Rome, 1684, in-4°., avec près de 500 figures. Il avoit d'abord composé ce livre en italien, & il fut imprimé en cette langue en 1681, in-4°. Il le traduisit en latin, en faveur des étrangers. II. *Histoire de l'Eglise du Vatican, avec les plans anciens & nouveaux*, Rome, 1696, in-fol. en latin. III. *Recueil des Médailles des Papes, depuis Martin V jusqu'à Innocent XII*, Rome, 1699, 2 vol. in-fol. en latin. IV. *Catalogue des Ordres tant religieux que militaires & de chevalerie, avec des figures qui représentent leurs habillemens*, en latin & en italien, Rome, 1706, 1707, 1710 & 1711, 4 vol. in-4°. Les figures sur-tout rendent ce dernier ouvrage très-intéressant, & le font rechercher. V. *Observationes circa viventia*, Rome, 1691, in-4°. VI. *Musæum Collegii Romani*, Rome, 1709, in-fol. VII. Un *Traité des Vernis*, traduit de l'italien, Paris, 1723, in-12. VIII. *Gabinetto armonico*, 1723, in-4°. « C'étoit, dit un homme particuliérement instruit de son mérite, » un de ces savans modestes & » laborieux qui n'attachent à » leurs travaux d'autre prix » que celui de l'utilité & de la » vérité. Le plaisir d'avoir fait » une découverte, d'avoir dé- » brouillé quelqu'obscurité his- » torique ou physique, le dé- » dommageoit amplement de » ses peines. Il avoit des rap- » ports marqués avec le cé- » lebre Kircher, dont les ou- » vrages lui avoient été fort » utiles: venu plus tard que » lui, il a pu se garantir de » quelques erreurs qui, dans le » siecle de Kircher, n'ont pu » être évitées par les savans » même les plus distingués ».

BONARDI, (Jean-Baptiste) savant docteur de Sorbonne, né à Aix en Provence, & mort à Paris en 1756, se distingua par son érudition bibliographique. On a de lui en manuscrit: I. L'*Histoire des Ecrivains de la Faculté de Théologie de Paris*. II. La *Bibliotheque des Ecrivains de Provence*. III. Un *Dictionnaire des Ecrivains anonymes & pseudonymes*, savant & curieux. L'auteur promettoit de publier ce dernier ouvrage, qui auroit été bien accueilli des littérateurs. L'abbé Bonardi étoit lié avec beaucoup de savans & de gens d'esprit, & possédoit leur amitié & leur estime.

BONARELLI, (Gui-Ubaldo) comte Italien, naquit à Urbin en 1563. Il perfectionna ses talens en Italie & en France. Le duc de Ferrare le chargea

de plusieurs négociations, dans lesquelles il fit éclater son génie pour la politique. Ses dispositions pour la poésie ne se déclarerent que tard. Mais son premier essai, sa *Philis de Scire* (dont la plus jolie édition est celle d'Elzevir, 1678, in-24, figures de le Clerc, ou celle de Glascow, 1763, in-8°.) fut comparée au *Pastor fido* & à l'*Amynte*. Il y a peu de pastorales écrites avec plus de finesse & de délicatesse; mais cette délicatesse l'éloigne du naturel, & la finesse le fait tomber dans le raffinement. Ses bergers sont des courtisans, ses bergeres quelquefois des précieuses; & leurs entretiens, des discours de ruelle. Bonarelli mourut à Fano en 1608. On a encore de lui des Discours académiques.

BONAROTA *ou* BUONAROTI, surnommé *Michel-Ange*, vit le jour en 1474, à Chiusi en Toscane, d'une famille ancienne. Sa nourrice fut la femme d'un sculpteur. Il naquit peintre. Ses parens furent obligés par le grand-duc, Laurent de Médicis, de lui donner un maître, ou plutôt de lui laisser celui qu'il s'étoit donné, & qui fut bientôt surpassé par son disciple. A l'âge de 16 ans, il faisoit des ouvrages qu'on comparoit à ceux de l'antiquité. Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV, François I, Charles V, Côme de Médicis, la république de Venise, Soliman même, empereur des Turcs, l'employerent & l'admirerent. Il réforma le dessin de l'église de S. Pierre, tracé par Bramante, & exécuté en partie. Il mourut à Rome en 1564. Côme de Médicis fit enlever son corps la nuit pour le porter à Florence. Les beaux-esprits, les savans & les artistes de cette ville, travaillerent à l'envi à lui faire des obseques magnifiques. Ses plus beaux ouvrages sont le Jugement universel, peint à fresque avec tant de force & d'énergie, qu'on croit ressentir la terreur qui animera ce jour terrible; mais on lui reproche avec raison d'y avoir mêlé les imaginations du paganisme. II. Un Cupidon en marbre, grand comme nature; différent de celui à qui il cassa un bras & qu'il enterra dans une vigne pour faire illusion aux amateurs de l'antiquité (anecdote qui a été rejetée par le dernier historien de sa Vie). III. Sa Statue de Bacchus, qui par son extrême beauté trompa Raphaël, qui la donna sans hésiter à Phidias ou à Praxiteles. IV. Une excellente Statue de la Vierge de Pitié. Cette Vierge est assise sur une pierre au pied de la croix, & tient son fils mort entre ses bras. Elle est d'une beauté si touchante, qu'on ne peut la contempler sans être attendri. Un critique lui ayant reproché d'avoir peint cette Vierge trop jeune, il se justifia d'une maniere bien sensée & de plus très-propre à renforcer le prix d'une vertu dont la corruption du siecle a presqu'effacé les traces. *Ne sais-tu pas*, lui dit-il, *que les femmes chastes se conservent bien plus fraîches & bien plus belles que celles qui ont goûté le plaisir?* Son pinceau étoit fier, terrible & sublime. Il rend la nature dans tout son éclat. Quelques critiques ont trouvé trop de fierté dans ses airs de tête, trop de tri[illegible]esse dans son

coloris, & quelquefois trop de bizarrerie dans ses compositions; il n'y a que le dernier reproche qui soit fondé. On ne réfute plus le conte, qu'*il avoit attaché un homme en croix*, pour mieux représenter les traits du Christ mourant; comme si la tête d'un homme qui meurt désespéré, pouvoit bien exprimer un Dieu s'immolant volontairement pour les hommes! Michel-Ange n'avoit pas besoin de cette ressource; elle est d'ailleurs entiérement opposée à ce qu'on rapporte de son caractere & de ses mœurs. La plus grande partie de ses chef-d'œuvres de sculpture & de peinture est à Rome; le reste est répandu à Florence, à Bologne, à Venise & ailleurs. Le roi de France possede quelques-uns de ses tableaux; on en trouve aussi plusieurs au palais-royal. Ascanio Condivi, son éleve, a donné sa *Vie* en italien, dont la derniere édition est de Florence, 1746, in fol., figures; M. Hauchecorne en a donné une autre en françois, Paris, 1783, 1 vol. in-12; à quelques endroits près, elle est bien & sagement écrite. Ce qu'on a gravé d'après cet artiste, est fort recherché. — Il y a eu deux autres BUONAROTI, de la même famille, qui se sont fait un nom: l'un (Michel-Ange) par ses poésies, & l'autre (Philippe) par ses ouvrages sur les antiquités. Comme ils sont fort estimés & rares, même en Italie, nous avons cru devoir en donner les titres. I. *Osservazioni storiche sopra alcuni Medaglioni*, sans nom d'auteur, Rome, 1698, in-4°. II. *Osservazioni sopra alcuni frammenti di Vasi antichi di vetro*, &c., Florence, 1716, in-4°.

BONAVENTURE, (S.) né l'an 1221 à Bagnarea en Toscane, entra dans l'ordre des Freres Mineurs, & en fut un des plus grands ornemens. « Sa » vocation, dit l'abbé Berault, » quoique dans un autre goût » que celle de S. Thomas, » n'est pas moins remarquable. » Etant tombé dangereusement malade dès l'âge de » quatre ans, sa mere le recommanda aux prieres de » S. François qui vivoit encore; & elle promit, s'il guérissoit, de le mettre sous sa » conduite. Le Saint pria pour » l'enfant, & le voyant aussitôt guéri, il s'écria: O bonne » aventure! nom qui lui demeura, au-lieu de celui de » Jean, qu'il avoit reçu au » baptême ». En 1243, Bonaventure, âgé de vingt-deux ans, accomplit le vœu de sa mere, en prenant l'habit de son bienfaiteur. On l'envoya étudier à Paris, ainsi que S. Thomas; & comme lui, il eut encore un maître célebre, dans la personne d'Alexandre de Halès, qui touché de la beauté du naturel de son disciple, & de l'innocence de ses mœurs, disoit de lui, qu'il sembloit n'avoir point participé au péché de notre premier Pere. Son ordre le fit successivement professeur de philosophie, de théologie, & enfin général en 1256. L'archevêché d'Yorck étant vaquant, Clément IV l'offrit à Bonaventure, & le Saint le refusa; mais le pape voulant maintenir sa nomination, lui enjoignit, en vertu de la sainte obéissance, d'acquiescer à la volonté divine

en acceptant cet archevêché. Tels sont les termes de la Bulle qui fut donnée à ce sujet le 24 novembre 1265, & qui n'eut point d'exécution. L'humilité de Bonaventure fut si ingénieuse, & il prit si bien le Saint-Pere, toute inébranlable que paroissoit sa résolution, qu'il ne fut pas contraint d'accepter cette dignité. Après la mort de ce pontife, les cardinaux s'engagerent d'élire celui que Bonaventure nommeroit; ce fut Grégoire X sur lequel il jeta les yeux. Ce pape l'honora de la pourpre romaine, & lui donna l'évêché d'Albano. Le nouveau cardinal suivit Grégoire au concile de Lyon en 1274, & y mourut des fatigues qu'il s'étoit données pour préparer les matieres qu'on devoit y traiter. « Ce Saint, dit un » historien, emporta les re- » grets de tout le monde, non- » seulement pour sa doctrine, » sa tendre éloquence, sa haute » vertu; mais pour la douceur » de son caractere & de ses » manieres, qui lui tenoient, » pour ainsi dire, enchaînés » les cœurs de tous ceux qui » l'avoient connu ». La cour pontificale & tout le concile assisterent à ses funérailles, les plus brillantes tout ensemble & les plus attendrissantes qu'on ait jamais faites, même à aucun souverain. Pierre de Tarentaise, qui d'archevêque de Lyon venoit d'être fait cardinal-évêque d'Ostie, & qui succéda au pape Grégoire sous le nom d'Innocent V, fit l'oraison funebre, où il exprima sa douleur d'une maniere si touchante, qu'il tira des torrens de larmes de l'assemblée, toute pénétrée de la perte que l'Eglise venoit de faire. On a recueilli ses ouvrages à Rome en 1588, 7 tom. en 6 vol. in-fol. & réimprimés à Venise, 1751 à 1756, 14 vol. in-4°. Les 2 premiers renferment des Commentaires sur l'Ecriture. Le 3e., ses Sermons. Le 4e. & le 5e., ses Commentaires sur le Maître des Sentences. Le 6e. & le 7e., des Opuscules moraux. Le 8e., les Opuscules qui regardent les religieux. Ses Méditations sur la Vie de J. C. sont pleines de circonstances qu'on ne trouve point dans l'Evangile, & qui ne sont pas toujours propres à nourrir une piété solide & éclairée. Si le *Pseautier de la Vierge*, qu'on lui attribue peut-être faussement, est réellement de lui, on ne peut disconvenir que le saint Docteur n'ait perdu beaucoup de tems à dégrader les beautés simples & majestueuses des Pseaumes. L'idée d'attribuer à une pure créature ce qui a été dit de Dieu, a été depuis formellement proscrite dans le Catéchisme du concile de Trente; comme elle doit l'être, à raison de l'absurdité manifeste de toute espece de parallele, entre le Créateur & les êtres qui tiennent de lui seul le mouvement & la vie. Du reste, les ouvrages ascétiques de S. Bonaventure, portent l'empreinte d'une piété affectueuse, qui saisit encore plus le cœur que l'esprit, & ont fait passer justement l'auteur pour un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Quant à ses ouvrages théologiques, on y remarque outre la solidité & la plus exacte orthodoxie, une préférence marquée pour les sentimens modé-

rés, encourageans, propres à produire la paix & la consolation des ames. On lui a donné le surnom de *Docteur séraphique*. On a encore une de ses Lettres, écrite 30 ans seulement après la mort de S. François, où l'on trouve des plaintes ameres contre le relâchement des Freres Mineurs; mais on auroit tort de se prévaloir de ces plaintes pour déroger à la dignité de l'état religieux. Des fautes qui paroissent capitales dans les hommes dévoués au service de Dieu, seroient à peine apperçues dans des hommes du monde. « Il est certain, dit » Voltaire, que la vie séculiere a toujours été plus vi» cieuse, & que les plus grands » crimes n'ont pas été commis » dans les monasteres; mais » les désordres ont été plus » remarqués par leur contraste » avec la regle ». S. Bonaventure est au rang des docteurs de l'Eglise; quoiqu'il ne soit pas au rang des *Peres*, ce nom n'étant donné qu'aux docteurs des 6 premiers siecles, & par une exception particuliere, à S. Bernard (*voyez* ce mot). Le P. Boule a écrit sa *Vie*.

BONBELLES, (Henri-François, comte de) commissaire des guerres, ensuite lieutenant-général des armées du roi de France, commandant sur la frontiere de la Lorraine allemande, mort en 1760 à 80 ans, étoit regardé comme un officier plein de courage, & un homme intelligent. On a de lui deux ouvrages estimés : I. *Mémoires pour le service journalier de l'Infanterie*, 1719, 2 vol. in-12. II. *Traité des évolutions militaires*, in-8°.

BOND, (Jean) critique & commentateur, naquit dans le comté de Sommerset en 1550, fut maître d'école pendant plusieurs années, & exerça la médecine à la fin de sa vie. Il mourut en 1612. Son ouvrage le plus connu, est un *Commentaire* sur Horace, estimé. La plus belle édition est celle d'Elzevir, 1676; on en a donné une autre depuis à Orléans, qui a son mérite.

BONDELMONT, chevalier Florentin, promit d'épouser une demoiselle de la famille des Amidées. Une dame de la maison des Donati, l'ayant dissuadé, lui donna sa fille en mariage. Les Amidées poignarderent Bondelmont le jour de Pâques, comme il alloit à l'église. Cet assassinat divisa la ville & la noblesse de Florence en deux factions, l'an 1215 : l'une attachée aux Bondelmont, s'appella les *Guelfes* : & l'autre, les *Gibelins*; ceux-ci tenoient pour les Amidées. Mais il ne paroît pas que ce soit-là l'origine de ces noms, quoiqu'ils puissent avoir été ceux des deux factions. *Voyez* CONRAD III.

BONET, (Théophile) médecin de Geneve, né en 1620, & mort en 1689. Il fit part au public des réflexions qu'il avoit faites sur son art, pendant plus de 40 années de pratique. Ses principaux ouvrages sont : I. *Thesaurus medicinæ practicæ*, 3 vol. in-folio, 1691. C'est une bibliotheque complette de médecine. II. *Medicina septentrionalis*, 1684 & 1686, 2 vol. in-fol. Collection de raisonnemens & d'expériences faites dans les parties septentrionales de l'Europe. III. *Mercurius compitalitius*, Geneve, 1682,

in-fol. IV. *Sepulchretum*, ou *Anatomia practica*, Geneve, 1679, en 3 vol. in-folio, & Lyon, 1700, avec des additions par Manget. Quoique le titre de ces livres soit bizarre, & que le format ne promette pas beaucoup de précision, ils ont été recherchés avant que Boërhaave eût trouvé l'art de réduire la médecine en aphorismes. On les consulte encore.

BONFADIO, (Jacques) né à Sale, près du lac de Garde, secrétaire de quelques cardinaux, donna des leçons de politique & de rhétorique à Genes, avec succès. La république le nomma pour écrire son histoire. L'historien offensa plusieurs familles, mécontentes de ce qu'il disoit vrai, & indignées de ce qu'il le disoit d'une maniere satyrique. On chercha à s'en venger; on l'accusa d'un crime qui méritoit la peine du feu. Il alloit être brûlé vif, lorsque ses amis obtinrent qu'on se contenteroit de lui couper la tête; ce qui fut exécuté en 1560. On a de Bonfadio : I. Son *Histoire de Genes*, dont nous avons parlé, & dans laquelle il raconte l'état de cette république fort exactement depuis 1528 jusqu'en 1550, en un vol. in-4°., Pavie, 1586. Elle est en latin; mais Barthélemi Pascheti la traduisit en italien: cette version, imprimée à Geneve en 1586, in-4°., n'est pas commune. II. Des Lettres & des Poésies italiennes, publiées, les premieres en 1746 à Bresse, avec sa Vie; les autres en 1747, in-8°.

BONFINIUS, (Antoine) natif d'Ascoli, fut appellé en Hongrie par Mathias Corvin. Il écrivit l'Histoire de ce royaume, & la poussa jusqu'en 1445, en XLV livres. Sambuc, qui l'a continuée, en publia une édition exacte en 1568. Il y en a une autre de 1606, in-fol.; elle est très-estimée & mérite de l'être, tant pour le style que pour la sagesse & l'exactitude de l'auteur.

BONFRERIUS, (Jacques) Jésuite, naquit en 1573 à Dinant, ville de la principauté de Liége, & se fit Jésuite en 1592. Il enseigna la philosophie & la théologie à Douai, fut professeur de l'Ecriture & de la langue hébraïque dans la même ville, emploi qu'il remplit avec distinction pendant un grand nombre d'années. Il mourut à Tournai le 9 mai 1643. On voit par ses écrits qu'il étoit très-versé dans la chronologie & dans la critique, & consommé dans la géographie sacrée. Swertius le peint en ces termes; *Non vulgari doctrinâ instructus, & raris virtutum ornamentis insignitus, industriâ mirabili, incredibili in rebus agendis prudentiâ, accerrimi ingenii, solidissimi judicii.* Valere André le qualifie de *multiplicis vir eruditionis, ingenii sagacitate, judicii maturitate, styli facilitate ac nitore, memoriæ denique tenacitate inprimis excellens.* A ces témoignages on peut ajouter celui de M. Dupin, qui ne doit point être suspect. « De tous » les commentateurs jésuites » de l'Ecriture-Sainte, il n'y » en a point à mon avis, qui » ait suivi une meilleure mé» thode, & qui ait plus de » science & de justesse dans » ses explications que Jacques » Bonfrerius. Ses prolégome» nes sur l'Ecriture sont d'une

» utilité & d'une netteté mer» veilleuse. Il en a retranché la » plupart des questions de con» troverse, que Serarius avoit » traitées dans ses prolégo» menes, pour se renfermer » dans ce qui regarde l'Ecri» ture-Sainte, & rapporte en » abrégé tout ce qu'il est néces» saire de savoir sur cette ma» tiere. Ses Commentaires sont » excellens. Il y explique les » termes & le sens de son texte » avec une étendue raisonna» ble; & évitant la trop grande » briéveté de quelques-uns, & » la longueur démesurée des » autres, ne fait aucune digres» sion qui ne vienne à son su» jet ». On a de ce commentateur: I. *Præloquia in totam Scripturam Sacram*, Anvers, 1625, in-fol. II. *Onomasticon urbium & locorum sacræ scripturæ*, Paris, 1631, in-fol. Le Clerc en a donné une belle édition à Amsterdam en 1707, in-fol. Ces deux ouvrages ont été insérés dans l'édition de Menochius, par le P. Tournemine. III. *Pentateuchus Moysis commentario illustratus*, Anvers, 1625, in-fol. IV. *Josue, Judices & Ruth, commentario illustrati*, Paris, 1631, in-fol. Bonfrerius a encore fait des Commentaires sur les livres des Rois, & les Paralipomenes, sur les livres d'Esdras, de Tobie, de Judith, d'Esther & des Machabées; sur les quatre Evangiles, les Actes des Apôtres, & sur les Epîtres de S. Paul. Il avoit entrepris de commenter le Pseautier, & il en étoit au Pseaume XXXIXe., lorsque la mort l'enleva; mais ces commentaires n'ont pas été imprimés.

BONGARS, (Jacques) calviniste, né à Orléans, conseiller de Henri IV, s'acquitta avec ardeur des négociations que ce prince lui confia. Sixte V ayant fulminé, en 1585, une bulle contre le roi de Navarre & le prince de Condé; Bongars, qui étoit alors à Rome, y fit une réponse & l'afficha lui-même au champ de Flore. Il mourut à Paris en 1612, à 58 ans. Ses ouvrages sont: I. Une édition de Justin, avec de savantes notes. II. Un Recueil de Lettres latines, qui apprennent peu de choses. MM. de Port-Royal en publierent une traduction sous le nom de *Brianville*, en 1695, 2 vol. in-12. III. Le Recueil des Historiens des Croisades, sous le titre de *Gesta Dei per Francos*, 2 vol. in-fol. 1611. IV. *Les variantes* des Mélanges historiques de Paul Diacre. V. *Collectio Hungaricarum rerum Scriptorum*, Francfort, 1600, in-fol. C'est une collection curieuse des historiens originaux de Hongrie.

BONHOMO, (Jean-François) né à Verceil, se distingua par ses lumieres & son zele pour la foi catholique. Etroitement lié par l'identité des principes & des vues avec S. Charles Borromée, il fut un des plus intimes amis du saint prélat, qui l'envoya à Rome en 1569 pour obtenir du pape la confirmation des canons du second concile provincial de Milan; & le consacra évêque de Verceil, en 1572. Le pape Grégoire XIII l'envoya en Suisse, où il fut le premier nonce permanent, & produisit par ses travaux & sa vigilance pastorale des fruits précieux dans des tems difficiles & critiques, où les nou-

veaux sectaires faisoient dans la vigne du Seigneur d'étranges ravages. Quelque tems après, il fut envoyé vers l'empereur, qu'il engagea à faire publier dans ses états, les décrets du concile de Trente. Nommé à la nonciature de Cologne, il fut l'ame de tout ce qui se fit dans ce temps très-critique, tant dans cet électorat que dans les provinces voisines pour le maintien de l'ancienne religion, pour la réforme du clergé, pour la suppression des abus, & tout ce qui interesse l'Eglise catholique. La nonciature dont il fut en quelque sorte le fondateur, a depuis continué sans interruption, avec le meilleur effet pour la religion & le clergé catholique d'Allemagne. Son successeur est aujourd'hui M. Barthélemi Pacca, dont les travaux pour le maintien des nonciatures & de l'autorité pontificale contre les innovations des métropolitains, sont assez connus. Bonhomo mourut à Liége, dans l'abbaye de S. Jacques (alors l'asile de la piété & de la science, aujourd'hui sécularisée) le 25 février 1587. On a de lui *Reformationis Ecclesiasticæ decreta generalia*, Cologne, 1585, 1 vol. in-8°. Le pape Benoît XIV cite souvent avec éloge cet ouvrage, dans son Traité *de Synodo Diœcesanâ*.

BONICHON, (François) prêtre de l'Oratoire, ensuite curé à Angers, mort en 1662, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Pompa Episcopalis*. Ce livre fut composé lorsque Henri Arnauld fut fait évêque d'Angers. On a encore de lui un gros in-4°., intitulé : *L'autorité épiscopale, défendue contre les nouvelles entreprises de quelques Réguliers mendians*, à Angers, 1658.

BONIFACE, comte de l'empire, plus connu par son amitié pour S. Augustin, que par ses actions, fut chassé d'Afrique par les Vandales, & mourut en 432, d'une blessure qu'il reçut dans un combat contre Aëtius.

BONIFACE, (Saint) nommé d'abord Winfrid, apôtre de l'Allemagne, naquit en Angleterre vers l'an 680. Il embrassa l'état monastique, fut fait prêtre en 710, & envoyé par Grégoire II en 719 pour travailler à la conversion des Infideles du Nord. Il remplit sa mission dans la Thuringe, le pays de Hesse, la Frise & la Saxe, & y convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape ayant appris ces succès, l'appella à Rome, le sacra évêque le jour de S. André en 723, & le renvoya en Allemagne. Les progrès de la foi furent encore plus rapides à son retour. Il convertit les peuples de Baviere, & remplit le Nord du bruit de son nom & de ses travaux apostoliques. Grégoire III lui accorda le *Pallium* & le titre d'archevêque, avec permission d'ériger des évêchés dans les pays nouvellement conquis à la religion. Jusqu'alors Boniface n'avoit été fixé à aucune église particuliere; vers l'an 747 le pape Zacharie le plaça sur le siege de Mayence, qui vaquoit par la déposition de Gervode. Tous ces faits confondent d'une maniere évidente & sensible les prétentions que les métropolitains d'Allemagne ont formées contre le siege de Rome, dont ils tenoient tout, & l'on peut dire que l'existence même de

l'Église d'Allemagne est l'effet non-seulement du zele, mais du pouvoir & de l'autorité hiérarchique de l'Église Romaine. » Ignorez-vous, ingrats (dit un auteur connu à cette occasion) » que sans elle la Germanie ne seroit encore que » le repaire de quelques hordes » barbares, que les ours & les » aurocks habiteroient encore » les lieux où sont aujourd'hui » vos florissantes cités ; que le » sang humain couleroit encore sur les autels dressés à » des monstres, là où le paisible Agneau est immolé avec » une pompe sainte dans de » magnifiques temples? Et depuis cette heureuse révolution, due précisément au » christianisme, dont Rome » vous a fait le don inestimable, que ne doit pas la » Germanie & son clergé surtout, à tant de pontifes, » dont les soins affectueux & » paternels ont constamment » employé l'impression de l'autorité sainte, pour en assurer la liberté contre l'oppression & la violence, pour » maintenir dans cette grande » région la pureté de la foi » contre des sectaires nombreux & puissans »? Boniface termina sa vie par le martyre: un jour qu'il étoit en chemin pour donner la confirmation à quelques chrétiens, il fut percé d'une épée par les païens de la Frise, dans la plaine de Dockum, près de la riviere de Bordne, le 5 juin 755. Cinquante-deux de ses compagnons, soit missionnaires, soit chrétiens, furent massacrés avec lui; leur sang fut une semence qui produisit d'autres apôtres. Il s'étoit démis de l'archevêché de Mayence en faveur de Lulle son disciple. On a de cet apôtre, des Lettres, recueillies par Serarius, 1629, in-4°, & des Sermons dans la Collection de D. Martenne. On y voit son zele, sa sincérité & ses autres vertus, mais point de pureté ni de délicatesse dans le style. Quant au différend qu'il eut avec Virgile de Salzbourg, dont les protestans & les philosophes ont fait tant de faux rapports, *voyez* VIRGILE.

BONIFACE I, (Saint) successeur du pape Zozime en 418, fut maintenu dans la chaire pontificale par l'empereur Honorius, contre l'archidiacre Eulalius qui s'étoit emparé de l'église de Latran. C'est à ce pontife que S. Augustin dédia ses IV livres contre les erreurs des Pélagiens. Il mourut en septembre 422.

BONIFACE II, succéda à Félix IV en 530. Il étoit Romain; mais son pere étoit Goth. Il avoit forcé les évêques assemblés en concile dans la basilique de S. Pierre, à l'autoriser dans le choix d'un successeur. Il désigna le diacre Vigile; mais ces prélats casserent peu de tems après, dans un autre concile, ce qui s'étoit fait dans le premier contre les canons & les usages. On a de lui une Lettre à S. Cesaire d'Arles dans les *Epistolæ Romanorum Pontificum* de D. Constant. Il mourut en 532.

BONIFACE III, Romain, monta sur le saint-siege en 606, après la mort du pape Sabinien. Il convoqua un concile de 72 évêques, dans lequel on anathématisa ceux qui parleroient

de désigner des successeurs aux papes & aux évêques pendant leur vie. Il mourut le 12 novembre de la même année. Il obtint de l'empereur Phocas, que le patriarche de Constantinople ne prendroit plus le titre d'*Evêque universel*.

BONIFACE IV, fils d'un médecin de Valeria au pays des Marses, succéda au précédent en 607. L'empereur Phocas lui céda le Panthéon, temple bâti par Marcus Agrippa à l'honneur de Jupiter Vengeur & des autres divinités du paganisme. Le pontife le changea en une église dédiée au vrai Dieu, en l'honneur de la Ste Vierge & de tous les Saints. C'est-là l'époque de la fête de tous les Saints le 1er jour de novembre. Cette église subsiste encore, & fait l'admiration des voyageurs, sous le nom de *Notre-Dame de la Rotonde*. Il mourut en 614. On lui attribue quelques ouvrages qui ne sont pas de lui.

BONIFACE V, Napolitain, successeur de Dieu-Donné en 617, mourut en 625. Il défendit aux juges de poursuivre ceux qui auroient recours aux asiles des églises.

BONIFACE VI, Romain, pape après Formose en 896, ne tint le saint-siege que 15 jours. Comme il fut élu par une faction populaire, & qu'il avoit été déposé de la prêtrise avant d'avoir la tiare, il fut regardé comme antipape.

BONIFACE VII, surnommé *Francon*, antipape, meurtrier de Benoît VI & de Jean XIV, se fit reconnoître pontife en 984, le 20 août, & mourut subitement au mois de décembre suivant. Cet objet de l'exécration publique & de celle de la postérité, fut ignominieusement traité. On perça son cadavre à coups de lance, on le traîna par les pieds, & on le laissa nu dans la place, devant la statue de Constantin.

BONIFACE VIII, (Benoît Caïetan) d'abord avocat consistorial, protonotaire apostolique, chanoine de Lyon & de Paris, ensuite créé cardinal par Martin II, fut élevé sur le trône pontifical, après l'abdication de S. Célestin, en 1294. On a dit sans fondement, qu'il le menaça de l'enfer, s'il ne se démettoit de la papauté, pour en laisser revêtir un homme plus actif & plus ferme que lui; mais il est certain que Célestin n'abdiqua qu'à raison de son âge, de la connoissance de son inexpérience & de son goût pour la solitude & la retraite. Boniface craignant qu'il ne changeât de résolution & ne causât un schisme, le fit garder dans une espece de prison honnête, commode & respectée, jusqu'à sa mort. Les Colonne, une des plus puissantes maisons de Rome, troublerent les commencemens de son pontificat; ils étoient du parti des Gibelins, attachés aux empereurs & ennemis des papes, & eurent la hardiesse d'afficher un écrit, dans lequel ils protestoient contre l'élection de Boniface, & en appelloient au concile général, des procédures qu'on pourroit faire contre eux. Boniface les excommunia, leva des troupes pour soutenir son excommunication, & prêcha la croisade contre eux; ce qui produisit un accommodement. Mais le zele trop ardent de Boniface pour

rétablir la paix entre les princes chrétiens, le jeta dans de nouveaux embarras. Il réussit à la faire conclure entre la France & l'Arragon, mais il ne put l'établir entre la France & l'Angleterre; le guerrier & violent Philippe le Bel s'y refusa hautement, & le pape se crut en droit de lui défendre la guerre : ce qui, joint à d'autres sujets d'un mécontentement réciproque, alluma entr'eux une querelle longue & opiniâtre. Boniface donna plusieurs bulles où il soumettoit la puissance temporelle à la spirituelle, prétention aujourd'hui universellement rejetée, mais qui, comme nous aurons lieu de le remarquer plus d'une fois, étoit alors reconnue par les princes même qui se bornoient à en restreindre les conséquences ou en éviter l'application. C'étoit la jurisprudence générale du tems. Boniface finit par mettre le royaume en interdit. Philippe fait arrêter, dans l'assemblée des trois-états du royaume, qu'on en appellera au futur concile. Nogaret passe en Italie, sous le prétexte de signifier l'appel; mais réellement pour enlever le pape. On le surprit dans Anagni, ville de son domaine, où il étoit né. Nogaret s'étoit joint à Sciarra Colonne, qui eut la brutalité de donner un soufflet au pape avec son gantelet. Nogaret lui donna des gardes, voulant l'emmener à Lyon où devoit se tenir le concile. Boniface mourut un mois après de chagrin, en 1303, à Rome où il étoit allé, après que les habitans d'Anagni l'eurent délivré des mains des François. Trois cents ans après, sous Paul V, le onze octobre, jour même de sa mort, on ouvrit son tombeau, placé dans la chapelle qu'il avoit construite à l'entrée de l'église de S. Pierre; on trouva ses habits pontificaux en entier, & son corps sans corruption, à la réserve du nez & des levres; M. Sponde en parle comme témoin oculaire, s'étant trouvé à Rome dans ce tems-là. C'étoit en 1605. « On lit pourtant (ajoute un des judicieux auteurs de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, d'où nous transcrivons ces détails) « que Boniface mourut » en furieux, se rongeant les » mains & les bras, ce qui fait » voir combien la partialité » altere quelquefois l'histoire » dans les points les plus im» portans ». Ce fut lui qui canonisa S. Louis; qui institua, en 1300, le Jubilé pour chaque centieme année; qui ceignit la tiare d'une seconde couronne; & qui recueillit en 1298 le 6e. livre des Décrétales, appellé le *Sexte*, dont l'édition la plus rare est celle de Mayence, 1465, in-fol. On a encore de lui quelques ouvrages. Il étoit savant pour son tems. Il ne faut pas juger de son caractere par ce que les auteurs françois en ont écrit. Plusieurs de ses démarches sont blâmables sans doute; mais celles de Philippe le Bel ne le sont pas moins; elles sont même beaucoup plus injustes & plus violentes, & font en quelque sorte disparoître les torts de Boniface. On regarde assez communément ce pape comme auteur de la fameuse bulle *in Cœnâ*, quoiqu'elle n'ait guere été connue de son tems, & qu'on y trouve plusieurs additions d'une date postérieure. Elle renferme

ferme des vues vastes, & la plupart utiles au bonheur des états & au soulagement des peuples ; mais comme le pontife y prenoit un ton de commandement & employoit l'excommunication dans des matieres temporelles, elle a paru déroger au pouvoir des rois & à leur indépendance dans l'administration de leurs états. C'est pourquoi les papes Clément XIV & Pie VI en ont interrompu la publication qui se faisoit tous les ans le jour du jeudi saint, & depuis cette époque elle est regardée comme non avenue. Cependant un philosophe moderne, un politique sage, modéré & ami des hommes, a paru la regretter: « Pourquoi, dit-il, disputer au souverain pontife » un droit qui seul rendroit la » religion utile & respectable » aux sociétés ; celui de reprendre les pécheurs scandaleux, les infracteurs publics du droit naturel, les » scélérats qui se jouent de » toutes les loix ? La religion » n'est-elle pas faite pour les » puissans encore plus que pour » les foibles ? Saint Ambroise » eut-il donc si grand tort de » chasser hors de l'église le » meurtrier de Thessalonique ? » Est-ce un si grand mal que » l'Eglise ose réprimer des tyrans qui se font encenser » comme des dieux, qui se » croient les maîtres du genre-humain, & qui pour sujets » n'ont plus que des satellites » gagés ou des esclaves timides ? » Un prince qui, pour nourrir » des chevaux, pour entretenir » des messalines & enrichir des » favoris, pour donner des » fêtes & élever des palais, » pour nourrir dix mille valets » & soudoyer quatre cent mille » bouchers, ne cesse d'établir » des impôts, des droits de » toute espece, jusqu'à ce qu'il » ait soutiré à son peuple la » derniere goutte de sang ; un » tel prince n'est-il pas infiniment plus impie, plus odieux, » plus criminel, que tous ceux » que l'Eglise a coutume d'excommunier ? Pourquoi donc » ne seroit-il pas soumis à l'anathême ? Faut-il avoir plus » d'égards, plus de condescendance pour lui, à proportion » de ce que ses forfaits sont » plus noirs, plus affreux, plus » abominables ? Est-ce un abus » qu'il y ait une église qui parle » au nom du grand Dieu ; au » nom de ce Dieu, *qui dicit* » *regi, Apostata ; qui vocat duces impios ; qui non accipit* » *personas principum ; nec cognovit tyrannum cùm disceptaret contra pauperem?* Job. 34 ». Voyez PIE V. Jean Rubeus a écrit sa *Vie* en latin, Rome, 1651, in-4°.

BONIFACE IX, Napolitain, d'une famille noble, mais réduite à la derniere misere, fut fait cardinal en 1381, & pape en 1389, après la mort d'Urbain VI, pendant le schisme d'Occident. Ses historiens louent sa chasteté, & lui reprochent le népotisme. Il est certain qu'il avoit des vertus, & Thierri de Niem a chargé le tableau de ses défauts. Il mourut en 1404. Ce pontife institua les annates perpétuelles.

BONIFACE, (Hyacinthe) célebre avocat au parlement d'Aix, né à Forcalquier en Provence l'an 1612, mort en 1695, est connu par une com-

pilation recherchée des jurisconsultes. Elle est intitulée: *Arrêts notables du Parlement de Provence*, Lyon, 1708, 8 vol. in-folio.

BONIFACIO, (Balthasar) savant Vénitien, archiprêtre de Rovigo, archidiacre de Trévise, enfin évêque de Capo-d'Istria, avoit d'abord professé le droit à Padoue avec distinction. On lui est redevable de l'institution des académies établies à Padoue & à Trévise pour la jeune noblesse. Ce prélat, mort en 1659 à 75 ans, a laissé plusieurs ouvrages en vers & en prose: I. Des Poésies latines, 1619, in-16. II. *Historia Trevigiana*, in-4°. III. *Historia ludicra*, 1656, in-4°. IV. *De majoribus comitiis & judiciis capitalibus*, dans le *Thesaurus antiq.* de Burman. V. *Elogia Contarena*, Venise, 1623, in-4°.: c'est l'éloge de la famille de Contarini de Venise. On trouve dans ces histoires une érudition variée & intéressante.

BONJOUR, (Guillaume) Augustin, né à Toulouse en 1670, fut appellé à Rome par son confrere le cardinal Noris, en 1695. Clément XI l'honora de son estime, & l'employa dans plusieurs occasions. Ce pape avoit formé une congrégation, pour soumettre à un examen sévere le Calendrier grégorien. Le P. Bonjour fournit d'excellens Mémoires à cette société. Ce savant religieux mourut en 1714, à la Chine, où son zele pour la propagation de la foi l'avoit conduit. Il étoit profondément versé dans les langues orientales, & sur-tout dans celle des Cophtes. On a de lui: I. Des *Dissertations sur l'Ecriture-Sainte.* II. — *Sur les Monumens Cophtes de la Bibliotheque du Vatican*, &c. III. *Calendarium Romanum, cum gemino Epactarum dispositu, ad novilunia civilia invenienda*, Rome, 1701, in-fol.

BONNAUD, (Jean-Baptiste) après avoir fait de bonnes études, entra dans la société des Jésuites, où il resta jusqu'à leur destruction. Après la mort de Montazet, archevêque de Lyon, il devint grand-vicaire de ce diocese sous M. de Marbœuf, son successeur, dont il eut toute la confiance. Il se distingua avant & durant la révolution par plusieurs bons ouvrages, dont un *Discours sur l'état civil des Protestans*, 1788, in-8°., qui auroit sauvé l'Etat, s'il avoit été suivi. C'est particuliérement cet écrit qui anima contre lui ceux qui lui décernerent la palme du martyre dans l'église des Carmes, le 2 septembre 1792. Son érudition vaste & variée égaloit son éloquence & sa vigoureuse logique. C'est lui qui mit au grand jour la fourberie des *Lettres*, que Caraccioli fabriqua sous le nom de Clément XIV, dans son *Tartuffe épistolaire*, où il dévoile les petites vues d'une philosophie hypocrite, que le faussaire y avoit déployées; tâche que le P. Richard, dans son *Préservatif contre les Lettres*, &c., & d'autres écrivains, avoient déjà remplie, mais avec moins de développement & d'étendue. On lui doit aussi *Réclamation pour l'Eglise Gallicane* contre l'invasion des biens ecclésiastiques & l'abolition de la dime, décrétées par l'assem-

blée prétendue nationale, Paris, 1792, in-8°. ; ouvrage ſavant : & *Hérodote, Hiſtorien du peuple Hébreu ſans le ſavoir*, Liege, 1790, in-12. Eſpece de ſupplément à l'ouvrage de M. Guérin du Rocher, & rédigé ſur quelques papiers de celui-ci. Il y a des points de vue parfaitement dignes de l'*Hiſtoire des tems fabuleux*. Voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 déc. 1790, page 518, & l'art. GUÉRIN.

BONNE, payſanne de la Valteline, paiſſoit ſes brebis, lorſqu'elle fut rencontrée par Pierre Brunoro, illuſtre guerrier Parméſan. Cet officier ayant remarqué de la vivacité & de la fierté dans cette jeune fille, la prit, l'emmena avec lui, la fit habiller en homme, pour monter à cheval & l'accompagner à la chaſſe; & Bonne s'acquitta admirablement bien de cet exercice. Elle étoit avec Brunoro, lorſqu'il prit le parti du comte François Sforce, contre Alfonſe, roi de Naples, & elle le ſuivit, quand il rentra au ſervice du roi Alfonſe, ſon premier maître. Bonne ſut ménager enſuite pour ſon amant, auprès du ſénat de Veniſe, la conduite des troupes de cette république, avec 20 mille ducats d'appointemens. Brunoro, touché de tant de ſervices, épouſa ſa bienfaitrice. Bonne, après ſon mariage, fit de plus en plus paroître la grandeur de ſon courage. Cette héroïne ſe ſignala ſur-tout dans la guerre des Vénitiens, contre François Sforce, duc de Milan. Elle força les ennemis de rendre le château de Pavano, près de Breſſe, après y avoir fait donner un aſſaut, dans lequel elle parut en tête, les armes à la main. Le ſénat de Veniſe, plein de confiance pour les qualités guerrieres des deux époux, les envoya à la défenſe de Négrepont contre les Turcs. Ils défendirent ſi vigoureuſement cette iſle, que pendant tout le tems qu'ils y demeurerent, les Turcs ne purent la ſubjuguer. Brunoro mourut à Négrepont, où il fut enterré fort honorablement. Bonne s'en revenant à Veniſe, mourut en chemin, l'an 1466, dans une ville de la Morée, laiſſant deux enfans de ſon mariage.

BONNEAU, *voy.* MIRAMION.

BONNECORSE, poëte françois & latin, de Marſeille ; conſul de la nation Françoiſe au Grand-Caire & à Seyde, mourut en 1706. On a de lui des Poéſies, Leyde, 1716, in-12. Boileau plaça un de ſes ouvrages, mêlé de proſe & de vers (*la Montre d'Amour*), dans ſon *Lutrin*, parmi les livres mépriſables. Bonnecorſe s'en vengea par un poëme en dix chants, intitulé : *Le Lutrigot*, parodie plate du Lutrin.

BONNEFONS, (Jean) poëte latin, naquit en 1554 à Clermont en Auvergne, & exerça la charge de lieutenant-général de Bar-ſur-Seine. Sa *Pancharis* & ſes vers phaleuques, dans le goût de Catulle, ſont peut-être, de tous les ouvrages modernes, ceux qui approchent le plus du pinceau facile de cet ancien. La Bergerie a traduit la *Pancharis* en vers françois, fort inférieurs aux vers latins. Les Poéſies de Bonnefons ſont à la ſuite de celles de Beze, dans l'édi-

tion de cet auteur, donnée à Paris par Barbou, 1757, in-12. On en a aussi une édition de Londres, 1720 & 1727, in-12. Bonnefons mourut en 1614, laissant un fils qui cultiva aussi avec succès la poésie latine.

BONNEFONS, (Amable) Jésuite, natif de Riom, est auteur de plusieurs livres de piété, qui eurent cours dans leur tems; les principaux sont: I. L'*Année chrétienne*, 2 vol. in-12. II. *La Vie des Saints*, 2 vol. in-8°., &c. Son style est lâche & incorrect. Il mourut à Paris en 1653.

BONNEVAL, (Claude-Alexandre, comte de) d'une ancienne famille de Limousin, porta les armes de bonne heure, & servit avec distinction en Italie sous Catinat & Vendôme. Il seroit parvenu aux premiers grades militaires, si quelques mécontentemens ne l'avoient engagé à quitter sa patrie en 1706, pour se mettre au service de l'empereur. Le ministre Chamillart le fit condamner à avoir la tête tranchée le 24 janvier 1707. L'empereur ayant déclaré en 1716 la guerre au grand seigneur, le comte de Bonneval partagea les succès qu'eut le prince Eugene contre les Turcs. Il donna des preuves de valeur à la bataille de Peterwaradin. Il étoit alors major-général de l'armée. N'ayant autour de lui qu'environ 200 hommes de son régiment, il se trouva enveloppé par un corps nombreux de Janissaires, contre lesquels il se battit avec la plus étonnante intrépidité. Enfin, renversé de son cheval & blessé d'un coup de lance, il est foulé aux pieds des chevaux. Ses soldats à l'instant lui font un rempart de leurs corps, écartent les plus audacieux, & font fuir les autres. Presque tous y périssent. Dix seulement, échappés à la mort, enlevent leur général, & le portent en triomphe à l'armée victorieuse. Il fut fait lieutenant feld-maréchal. En 1720, ayant tenu des discours peu mesurés sur le prince Eugene, & sur la marquise de Prié, épouse du commandant-général des Pays-Bas, il perdit tous ses emplois, & fut condamné à un an de prison. Dès qu'il eut été mis en liberté, il passa en Turquie, dans l'espérance de se venger un jour de la maison d'Autriche. Il se fit musulman, & fut créé bacha à trois queues de Romélie, général d'artillerie, & enfin topigi-bachi. Il mourut en 1747, à 75 ans, haï & méprisé, malgré ses dignités, des partisans de la secte qu'il avoit embrassée. Dans la guerre de 1737, il ne put jamais parvenir à obtenir un commandement; la défiance ottomane le tint toujours dans des grades subalternes; il s'en plaint amérement dans ses *Mémoires*. Il laissa un fils, d'une de ses femmes turques, appellé d'abord le comte de la Tour, & depuis Soliman, qui lui succéda dans la place de topigi-bachi. Le comte de Bonneval avoit du génie, de l'intelligence & du courage; mais il étoit satyrique dans ses propos, bizarre dans sa conduite & singulier dans ses goûts. Sa vie fut un enchaînement de circonstances extraordinaires. Proscrit en France, il ne laissa pas de venir se marier publiquement à Paris. Quoiqu'il se fût fait musulman,

il ne tenoit pas plus au mahométisme qu'au christianisme. Il disoit qu'*il n'avoit fait que changer son bonnet de nuit pour un turban*. Sa femme, de la maison de Biron, est morte en France en 1741, sans enfans. Ses *Mémoires véritables*, & ses nouveaux *Mémoires romanesques* ont été imprimés à Londres en 1755, 5 vol. in-12.

BONNEVAL, (René de) né au Mans, mort au mois de janvier 1760, est dans la liste des écrivains subalternes & des poëtes médiocres. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose. I. *Momus au cercle des Dieux*. II. *Réponse aux Paradoxes de l'abbé des Fontaines*. III. *Critique du Poëme de la Henriade*. IV. *Critique des Lettres philosophiques*. V. *Elémens d'éducation*..

BONNIVET, *voyez* GOUFIER.

BONOMO, *voyez* BONHOMO.

BONOSE, (Quintus Bonosius) fils d'un rhéteur, naquit en Espagne. Ayant perdu son pere, il s'enrôla & parvint à la place de lieutenant de l'empereur Probus dans les Gaules. Il se fit proclamer César dans son département en 280, tandis que Procule prenoit le même titre en Germanie. Bonose fut pris & pendu en 281. Probus, qui disoit de cet usurpateur adonné au vin, qu'il étoit né pour boire plutôt que pour vivre, dit, en voyant son cadavre: *Ce n'est point un homme pendu, mais c'est une bouteille*... Procule essuya la même peine. Il étoit aussi passionné pour les femmes, que Bonose pour le vin.

BONOSE, capitaine Romain, fut condamné à être décapité, par ordre de l'empereur Julien, sous prétexte de rebellion; mais en effet pour n'avoir pas voulu ôter du *Labarum*, la croix que Constantin y avoit fait peindre. La politique cruelle de ce prince dissimulé, lui faisoit toujours substituer des raisons imaginaires dans les supplices ordonnés contre les chrétiens.

BONOSE, évêque de Naïsse en Mysie, attaquoit, comme Jovinien, la virginité perpétuelle de la Ste Vierge. Il prétendoit qu'elle avoit eu d'autres enfans après J. C., dont il nioit même la divinité, comme Photin; en sorte que les Photiniens furent nommés depuis *Bonosiaques*. Il fut condamné dans le concile de Capoue, assemblé en 391 pour éteindre le schisme d'Antioche.

BONOSE, *voy.* BENOIT I, pape.

BONRECUEIL, (Joseph Duranti de) prêtre de l'Oratoire, fils d'un conseiller au parlement d'Aix, sa patrie, mort à Paris en 1756, à 93 ans, a traduit les Lettres de S. Ambroise, 3 vol. in-12, avec les Pseaumes expliqués par Théodoret, S. Basile & S. Jean-Chrysostome, en 7 vol. in-12, 1741. Ses versions sont exactes, & son style est assez pur.

BONTEKOE, (Corneille) Hollandois, médecin de l'électeur de Brandebourg, & professeur à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1685, à l'âge de 35 ans, laissa un *Traité sur le thé*, & un autre *sur l'année climactérique*. On les traduisit en françois en 1699, 2 vol. in-12. Ses

Œuvres furent publiées à Amſterdam, 1689, in-4°.

BONTEMS, (Madame) née à Paris en 1718, morte dans la même ville en 1768, avoit reçu de la nature un eſprit plein de graces. Une excellente éducation en développa le germe. Elle poſſédoit les langues étrangeres, & connoiſſoit toutes les fineſſes de la ſienne. C'eſt à elle que nous devons la traduction du poëme anglois des *Saiſons*, 1759, in-12. Cette verſion eſt auſſi exacte qu'élégante.

BONTIUS, (Gérard) profeſſeur en médecine dans l'univerſité de Leyde, ſur la fin du 16e. ſiecle, étoit un homme d'une profonde érudition, & très-verſé dans la langue grecque. Il vit le jour à Ryſwick, petit village dans le pays de Gueldre. Il mourut à Leyde le 15 ſeptembre 1599, âgé de 63 ans. Bontius eſt auteur d'une compoſition de pilules, qui, de ſon nom, ſont appellées *Pilulæ tartaræ Bontii*. Les Hollandois nous en ont long-tems caché la deſcription; ils s'étoient même fait une loi de ne pas la rendre publique, ſi l'induſtrie de quelques médecins ne leur avoit arraché ce qu'un intérêt mal-entendu leur avoit fait receler juſqu'alors.

BOODT, (Anſelme Boece de) médecin à Bruges, mort vers l'an 1660, s'eſt fait un nom par un traité peu commun, intitulé : *De Gemmis & lapidibus*, Leyde, 1636 & 1647, in-8°; traduit en françois ſous ce titre : *Le parfait Jouaillier, ou Hiſtoire des Pierreries, compoſée en latin par Boodt, avec des figures d'André Toll, & traduite en françois par Bachou*, Lyon, 1644, in-8°.

BOONAERT, *voyez* BONAERT.

BOONAERTS, (Olivier) ou *BONARTIUS*, Jéſuite, né à Ypres en 1570, mort dans la même ville le 23 octobre 1655. Nous avons de lui : I. De l'*Inſtitution des Heures Canoniques*, Douai, 1625 & 1634, in-8°. Il y a une propoſition condamnée par Alexandre VII. II. *Accord de la Science & de la Foi*, La Haye, 1665, in-4°. III. *Commentaire ſur l'Eccléſiaſtique*, Anvers, 1634, in-fol. IV. *Commentaire ſur Eſther*, Cologne, 1647, in-fol. Ces livres ſont eſtimés. Ils ſont écrits en latin, d'un ſtyle aſſez pur.

BOOT, (Arnold) calviniſte, né en Hollande vers 1606, s'appliqua à l'étude des langues ſavantes, & à la médecine qu'il exerça en Angleterre & en Irlande. En 1644, il ſe retira à Paris, où il ſe donna entiérement aux travaux littéraires, & mourut en 1653; il fit pluſieurs ouvrages pour défendre l'intégrité du texte hébreu moderne, attaqué par le P. Morin & Jean Cappel, mais ils leur firent peu de tort. Le P. Le Long a relevé, dans ſa *Bibliotheque ſacrée* (p. 290), pluſieurs bévues échappées à Boot, dans ſes *Animadverſiones ad Textum hebraïcum*, Londres, 1644. Nous avons encore de lui *Obſervationes medicæ*, Helmſtad, 1664, in-4°. Il a eu part à la *Philoſophie naturelle réformée*, Dublin, 1641, in-4°, publiée par ſon frere Gérard Boot, mort à Dublin l'an 1650. C'eſt une critique de la philoſophie d'Ariſtote.

BOOZ, fils de Salmon, pere d'Obed, épouſa Ruth, vers

l'an 1175 avant J. C. Il en eut Obed, aïeul de David.

BORCHOLTEN, (Jean) né à Lunebourg en 1537, d'une famille noble, professa le droit romain à Rostoc, à Helmstad. On estime beaucoup son *Commentaire des Institutes de Justinien.* On a encore de lui plusieurs traités sur divers points de droit, entr'autres sur les *matieres féodales.* Il mourut en 1594, âgé de 57 ans.

BORDE, (Vivien la) prêtre de l'Oratoire, né à Toulouse en 1680, supérieur de la maison de S. Magloire à Paris, mourut dans cette ville en 1748. Il avoit été envoyé à Rome avec l'abbé Chevalier, par le cardinal de Noailles, pour les affaires de la Constitution. On a de lui plusieurs écrits fort estimés par les anti-constitutionnaires : I. *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, 1714, in-12. L'auteur fit, dit-on, en trois jours cet ouvrage, où il y a beaucoup d'imagination. Il le désavoua depuis, en adhérant à la Constitution. II. *Principes sur la distinction des deux Puissances*, 1753, in-12. Cet ouvrage condamné par le clergé de France, renferme des principes pernicieux & destructifs de la jurisdiction ecclésiastique. III. *Retraite de dix jours*, 1755, in-12. IV. *Conférence sur la Pénitence*, in-12, petit format : ouvrage d'une morale rigide & sévere. V. *Mémoires sur l'assemblée prochaine de la Congrégation de l'Oratoire*, 1733, in-4°.

BORDE, (Charles) né à Lyon en 1711, & mort dans la même ville en 1781, s'est fait connoître par un Discours *sur les avantages des sciences & des arts*, 1752, in-8° ; par des tragédies, des comédies, des odes & autres pieces légeres. On y trouve quelquefois des tableaux instructifs & d'une vérité attachante, tel que celui de l'âge de nos peres dans le *Retour de Paris.*

On croyoit aux vertus, aux loix, à la patrie,
A l'amitié qui seule embellit notre vie,
Et l'on n'écrivoit pas sans raison, sans propos,
Pour faire un peu de bruit, pour subjuguer des sots.
On ne parcouroit point chaque art, chaque science,
Pour en savoir les mots et jouer l'importance.
Nos ancêtres n'étoient ni savans ni subtils ;
L'esprit borné, mais sain, peut-être ignoroient-ils
Ce mot d'*humanité* dont l'abus nous impose ;
On se passoit du terme, et l'on avoit la chose ;
Les sottises pour eux avoient bien moins d'appas,
Et si l'on en faisoit, on n'en imprimoit pas.

On a publié ses *Œuvres diverses*, Paris, 1783, 4 vol. in-8°.

BORDELON, (Laurent) né à Bourges en 1653, mourut à Paris en 1730, chez le président de Lubert dont il avoit été précepteur. Il étoit docteur en théologie à Bourges ; il n'en travailla pas moins pour le théâtre de Paris. On a de lui plusieurs pieces, entiérement oubliées : *Misogine*, ou *la Comédie sans femmes*... Scenes du *Clàm* & du *Coràm*... *M. de Mort-en-Trousse*, &c., &c., &c. Le théâtre convenant peu à son état, il se jeta dans la morale, & la traita comme il avoit fait la comédie : écrivant, d'un

ſtyle plat & bizarre, des choſes extraordinaires. De tous ſes ouvrages, on ne connoît plus ni ſon *Mital*, ni ſon *Voyage forcé de Becafort hypocondriaque*; ni ſon *Gomgam*, ou *l'Homme prodigieux tranſporté en l'air, ſur la terre & ſur les eaux*; ni ſon *Titetutefnoſy*; ni le *Supplément de Taſſe-Rouſſi Friou-Titave*, &c. Il ne reſte plus que ſon *Hiſtoire des imaginations de M. Ouffle, ſervant de préſervatif contre la lecture des Livres qui traitent de la Magie, des Démoniaques, des Sorciers*, &c. On l'a réimprimée en 1754. Cet *Ouffle* eſt un homme à qui la lecture des démonographes a fait perdre la tête. Bordelon ne raconte pas ſes extravagances avec le même eſprit que Cervantes a mis dans le récit de celles de Dom Quichotte; ſon ſtyle eſt ſi diffus & ſi aſſommant, que les compilateurs les plus lourds trouveroient de quoi s'y ennuyer. A des imaginations vraiment ridicules, il aſſocie des faits dont l'exiſtence, ou du moins la poſſibilité, paroît être bien conſtatée. Bordelon diſoit qu'*il écrivoit pour ſon plaiſir*; mais il ne travailloit guere pour celui de ſes lecteurs. Ayant dit un jour, *que ſes ouvrages étoient ſes péchés mortels*; un plaiſant lui répliqua, *que le public en faiſoit pénitence*. Ses *Dialogues des Vivans*, Paris, 1717, ſont recherchés par quelques curieux, tout inſipides qu'ils ſont, parce qu'ils furent ſupprimés dans le tems ſur les plaintes de quelques perſonnes qu'on y faiſoit parler.

BORDEU, (Théophile de) naquit le 22 février 1722 à Iſeſte en Béarn, d'Antoine de Bordeu, médecin du roi à Barege, homme diſtingué dans ſon art. Le fils fut digne du pere. A l'âge de 20 ans, pour parvenir au grade de bachelier dans l'univerſité de Montpellier où il étudioit alors, il ſoutint une theſe *De ſenſu genericè conſiderato*, qui renferme le germe de tous les ouvrages qu'il publia depuis. Des connoiſſances ſi précoces déterminerent ſes profeſſeurs à le diſpenſer de pluſieurs actes par leſquels on parvient à la licence. En 1746, le jeune médecin ſe rendit à Paris, où il s'acquit la plus grande réputation, & gagna particuliérement la confiance des dames, dont il ſut captiver les bonnes graces. Ayant pris ſes licences dans cette ville en 1755, il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité. Il mourut ſubitement la nuit du 23 au 24 novembre 1776. Une mélancolie profonde, produite, à ce que l'on prétend, par une goutte vague, précéda ſes derniers jours; on le trouva mort dans ſon lit. La facilité avec laquelle il exerçoit ſa profeſſion, ſon éloignement pour les remedes, & ſa confiance dans la nature, lui ont quelquefois attiré le reproche de ne pas croire beaucoup à la médecine. Mais ſes doutes étoient d'autant moins blâmables, qu'il s'occupa ſans ceſſe à rendre les reſſources de ſon art plus certaines. Ses ouvrages ſont: I. *Lettres ſur les Eaux minérales de Béarn*, 1746, & 1748, in-12. II. *Recherches anatomiques ſur la poſition des glandes*, 1751, in-12. III. *Diſſertation ſur les écrouelles*, 1751, in-12. IV. *Diſſertation ſur les criſes*, 1755, in-12. V. *Recherches ſur le pouls*

par rapport aux crises, 1772, 4 vol. in-12 : cet ouvrage qui montre beaucoup de sagacité, a été traduit en anglois. VI. *Recherches sur quelques points de l'Histoire de la Médecine*, 1764, 2 vol. in-12. VII. *Recherches sur le tissu muqueux ou l'organe cellulaire, & sur quelques maladies de poitrine*, 1766, in-12. VIII. *Traité des maladies chroniques*, tome premier, in-8°., 1776. *Voyez* son *Eloge*, par M. Gardanne, docteur en médecine de Paris, 1777, & par M. Roussel 1778.

BORDINGIUS, (André) fameux poëte Danois. Ses Poésies ont été imprimées à Copenhague en 1736; & elles sont d'autant plus estimées en Danemarck, que les versificateurs y sont fort rares : ce qui prévient beaucoup en faveur du génie national.

BORDONE, (Paris) peintre, né vers 1520 à Trévise en Italie, d'une famille noble, disciple du Titien, vint en France en 1538. Il y peignit François I, & plusieurs dames de la cour. Les récompenses furent proportionnées à ses talens. Il se retira à Venise, & s'y procura une vie heureuse par ses richesses & sont goût pour tous les beaux-arts. Il y a au palais-royal de Paris une Sainte-Famille de Bordone. Son tableau le plus estimé est celui de l'Aventure du Pêcheur, qu'il peignit pour les confreres de l'école de S. Marc. Il revint à Paris, où il mourut l'an 1587.

BORE, (Catherine de) fille d'un simple gentilhomme, étoit religieuse du couvent de Nimptschen en Allemagne, à 2 lieues de Wittemberg, lorsqu'elle quitta le voile avec huit autres, pendant les troubles suscités dans l'Eglise par Luther. On prétend que ce fut Léonard Cope, sénateur de Torgaw, qui les porta à prendre cette résolution. Elles exécuterent ce projet un jour de vendredi saint. Luther prit la défense de ces religieuses & de Léonard Cope, & publia une Apologie pour justifier leur apostasie. Catherine de Bore, retirée à Wittemberg, y vécut, dit-on, assez librement avec des étudians de cette université. Luther, passionnément amoureux de cette religieuse, l'épousa deux ans après, en 1526, fort brusquement: soit pour faire dépit aux catholiques, soit plutôt pour satisfaire sa passion & pour étouffer les cris du public. Catherine n'avoit alors que 26 ans. Elle joignit aux agrémens de la figure, une coquetterie amusante. Le réformateur, beaucoup plus vieux qu'elle, en fut aimé, comme s'il eût été dans son printems. Son caractere étoit cependant peu propre à faire des heureux. Hautaine, ambitieuse, magnifique au-dehors, avare dans son domestique, elle avoit l'orgueil de la noblesse Allemande, & les petitesses de son sexe. Elle mourut en 1552, âgée d'environ 53 ans. Fréderic Meyer a donné sa *Vie* en 1 vol. in-4°, dans laquelle, malgré les efforts de l'auteur panégyriste, on démêle sans peine les vices de cette moniale, & de l'héréfiarque, son prétendu époux.

BORÉE, fils d'Astrée & d'Héribée, l'un des quatre principaux vents, enleva Orithye, fille d'Erecthée. Il en eut deux

fils, Calaüs & Zéthès. La fable raconte, que s'étant transformé en cheval, il procura à Dardanus, par cette métamorphose, douze poulains d'une telle légéreté, qu'ils couroient sur les épis sans les rompre, & sur la surface de la mer sans enfoncer. Les poëtes le peignent en enfant ailé, avec des brodequins, & le visage couvert d'un manteau. C'étoit le vent du septentrion.

BOREL, *voy.* BORREL.

BOREL, (Pierre) né à Castres, en 1620, médecin ordinaire du roi, associé de l'académie des sciences pour la chymie, mourut en 1689, & selon d'autres en 1678. On a de lui : I. *De vero Telescopii inventore*, à La Haye, 1651, in-4°. II. *Les Antiquités de Castres*, imprimées dans cette ville en 1649, in-8°: ce livre est rare. III. *Tresor des recherches & des antiquités gauloises*, Paris, 1655, in-4°. Ce répertoire des vieux mots & des vieilles phrases de la langue françoise, est estimé & consulté. On le trouve à la fin de la derniere édition du *Dictionnaire étymologique* de Ménage. IV. *Historiarum & observationum Medico-Physicarum Centuriæ quinque*, Paris, 1676, in-8°. V. *Bibliotheca Chymica*, Paris, 1654, in-12.

BORELLI, (Jean-Alfonse) Napolitain, né en 1608, professeur de philosophie & de mathématiques à Florence & à Pise, mort à Rome en 1679, est auteur d'un traité estimé *de motu animalium*. Rome, 1680 & 1681, 2 vol. in-4°., & d'un autre, *de vi percussionis*, Leyde, 1686, in-4°. où l'on trouve des observations curieuses & des vues neuves. Il fut peut-être le premier qui tenta, mais avec très-peu de succès, de réduire à une démonstration exacte, les théorêmes de la physiologie, sur laquelle est fondée la médecine. Du reste, il y a dans ces deux ouvrages d'excellentes observations, dont les physiciens de ce siecle ont profité très-souvent sans citer la source : genre d'ingratitude qui accommode si bien la vanité, & qui honore si peu la science. Quoiqu'il eût part aux bienfaits de la reine Christine qui l'avoit appellé à Rome, il mourut assez pauvre; & il augmenta la longue liste des savans, auxquels la fortune a manqué, ou qui n'ont pas eu le talent de bien user de ses dons.

BORGHESE, (Paul Guidotto) peintre & poëte italien, né à Lucques, avoit 14 talens ou métiers. Il n'en mourut pas moins dans une extrême misere, en 1626, à 60 ans. L'envie le tourmentoit autant que l'indigence. Jaloux du Tasse, il crut faire tomber sa *Jérusalem délivrée*, en composant un autre poëme, où il prenoit le genre, la mesure, le nombre des vers, enfin les rimes mêmes de son rival. Il ne lui manquoit plus que le génie. Il intitula son ouvrage, qui est, dit-on, resté manuscrit : *La Jérusalem ruinée.* Il n'eut pas plus de succès que le *Lutrigot;* parodie du *Lutrin* de Boileau, par Bonnecorse.

BORGHINI, (Vincent) né à Florence en 1515, d'une famille noble, se fit bénédictin en 1531. Il fut un des réviseurs choisis pour la correction du *Décameron* de Bocace, ordonnée par la congrégation de l'*Index*, & exécutée dans l'édition

de Florence, 1573, in-8°. Mais son ouvrage le plus connu, & qui lui a fait le plus d'honneur, est celui qui a pour titre : *Discorsi istorici di M. Vincenzo Borghini*, imprimé à Florence, 1584 & 1585, en 2 vol. in-4°, & réimprimé dans la même ville en 1755, avec des remarques. Il y traite de l'origine de Florence, & de plusieurs points intéressans de son histoire, de ses familles, de ses monnoies, &c. Borghini mourut en 1580, après avoir refusé par humilité, l'archevêché de Pise, qui lui fut offert quelque tems avant sa mort. — Il ne faut pas le confondre avec un autre écrivain, de même nom, & probablement de la même famille (*Rafaëllo* BORGHINI), auteur de plusieurs Comédies, & d'un traité sur la peinture & la sculpture, assez estimé, sous le titre de *Riposo della Pittura, e della Scultura*, publié à Florence en 1584, in-8°, & 1730, in-4°.

BORGIA, (César) second fils naturel d'Alexandre VI, fut élevé par son pere à la dignité d'archevêque de Valence, & à celle de cardinal. Il se montra digne de lui, par sa passion pour Lucrece sa sœur, & par le meurtre de son aîné Jean Borgia, devenu son rival, qu'on trouva percé de 9 coups d'épée en 1497. César passa, après ces forfaits, de l'état ecclésiastique au séculier. Louis XII, qui s'étoit ligué avec ce scélérat pour la conquête du Milanez, le fit duc de Valentinois, & lui donna en mariage Charlotte d'Albret, qu'il épousa malgré sa qualité de diacre, sur la dispense que lui en donna son pere. Borgia soutenu par les troupes du roi de France, se rendit maître des meilleures places de la Romandiole, prit Imola, Forli, Faënza, Pezaro & Rimini, s'empara du duché d'Urbin & de la principauté de Camérino. Les principaux seigneurs Italiens s'unirent contre cet usurpateur. César ne pouvant les réduire par la force, employa la perfidie. Il feint de faire la paix avec eux, les attire à Sinigaglia, les enferme dans cette place, & se saisit de leurs personnes. Vitelli Oliverotto da Fermo, Jean des Ursins & le duc de Gravina, furent étranglés. Le cardinal des Ursins, partisan de ces infortunés, est conduit au château Saint-Ange. On l'y oblige de signer un ordre, pour faire livrer au duc de Valentinois toutes les places de la maison des Ursins ; il n'en mourut pas moins par le poison. Un autre cardinal qu'Alexandre avoit fait passer par toutes les charges les plus lucratives de la cour de Rome, fut trouvé mort dans son lit ; & Borgia recueillit sa succession qui montoit à plus de 80 mille écus d'or. Après la mort de son pere, César perdit la plupart des places qu'il avoit conquises par sa valeur & par sa perfidie. Ses ennemis manquerent de le massacrer sous Pie III ; la protection du roi de France lui sauva la vie. Le duc de Valentinois l'en remercia en quittant son parti. Jules II, successeur de Pie, le fit mettre en prison à Ostie, jusqu'à ce qu'il eût rendu les places qui lui restoient encore. Il lui permit ensuite de se rendre auprès de Gonsalve de Cordoue, qui l'envoya en Espagne,

où on l'enferma. César s'étant évadé de sa prison, se réfugia vers Jean d'Albret, roi de Navarre, son beau-frere. Il se mit à la tête de son armée, contre le connétable de Castille. Il alla mettre le siege devant le château de Viane, & y fut tué le 12 mars 1507 (*voyez* ALEXANDRE VI). Ce scélérat avoit de la bravoure, de la souplesse & de l'intrigue; mais un seul de ses attentats suffiroit pour flétrir la mémoire du plus grand homme. Il avoit pris pour devise: *Aut Cæsar, aut nihil.* Ce qui donna lieu à un poëte de faire ce distique:

Borgia Cæsar erat, factis et nomine Cæsar;
Aut nihil aut Cæsar, *dixit: utrumque fuit.*

BORGIA, (Saint François de) *voyez* FRANÇOIS.

BORIS-GUDENOU, grand écuyer de Moscovie, & beau-frere du grand-duc, fut régent de l'état pendant le regne de Fædor. Voulant s'emparer de la couronne, il fit tuer Démétrius, frere de Fædor, à Uglitz, où on l'élevoit. Pour cacher son meurtre, il fit perdre la vie au gentilhomme à qui il avoit confié le soin de l'exécuter; il envoya des soldats pour raser le château d'Uglitz, & chasser les habitans, comme s'ils eussent favorisé l'assassinat. On croit qu'ensuite il empoisonna le jeune Fædor, pour se rendre maître absolu de l'empire. Il feignit de refuser la dignité suprême; mais il employa secrétement toutes sortes de moyens pour l'obtenir par l'élection des grands. Il obtint ce qu'il souhaitoit: mais son bonheur fut traversé par l'imposture de Griska, qui parut sous le nom de Démétrius, & qui obtint la protection du vaivode de Sandomir. Il persuada à celui-ci que l'assassin envoyé par Boris avoit tué un jeune garçon qui lui ressembloit, & que ses amis l'avoient fait évader. Ce vaivode leva une armée, entra en Moscovie, & déclara la guerre au grand-duc. Il prit d'abord plusieurs villes, & attira à son parti plusieurs officiers de Boris, qui en mourut de chagrin en 1605. Les Boyards couronnerent Fædor-Bonitowits, fils de Boris, qui étoit fort jeune; mais la prospérité des armes du faux Démétrius les engagea ensuite à le reconnoître pour leur prince. Le peuple, gagné par eux, courut promptement au château, & arrêta prisonnier le jeune grand-duc avec sa mere. En même tems on envoya supplier Démétrius de venir prendre possession de son royaume. Le nouveau roi fit tuer la mere & le fils le 10 juin 1605, & c'est ainsi que finit cette tragédie.

BORLACE, (Edmond) docteur en médecine, Anglois, exerça avec succès sa profession à Chester, & s'adonna à l'étude de l'histoire dans ses momens de loisir. Il mourut en 1682, après avoir publié: I. *Histoire de la réunion de l'Irlande à l'Angleterre*, Londres, 1675, in-8°. II. *Histoire de la rebellion d'Irlande en 1641*, Londres, 1680, in-fol., en Anglois.

BORLASE, (Guillaume) né à Pendéen en Cornouailles l'an 1696, fut successivement ministre à Ludgvan & à S. Just. Sa science le fit admettre dans

la société royale de Londres, & il mourut le 31 août 1772, après avoir donné au public : I. *Observations sur l'Etat ancien & présent des Isles de Scilly*, Oxfort, 1756, in-4°. II. *Histoire naturelle de Cornouailles*, Oxfort, 1758, in-fol. III. *Antiquités de Cornouailles*, Londres, 1769, in-fol.

BORNIER, (Philippe de) lieutenant-particulier au présidial de Montpellier, naquit dans cette ville en 1634, & y mourut en 1711. On l'employa dans différentes affaires importantes. On a de lui : I. *Conférences des nouvelles ordonnances du roi Louis XIV, avec celles de ses prédécesseurs*, 1755, 2 vol. in-4°. II. *Commentaires sur les conclusions de Ranchin*. Ces deux ouvrages, & sur-tout le premier, sont des sources dans lesquelles les jurisconsultes François ne cessent de puiser.

BORREL, (Jean) connu sous le nom de *Buteo*, chanoine régulier de S. Antoine, se distingua de son tems dans les sciences abstraites. Il naquit à Charpey en Dauphiné, l'an 1492, & mourut à Cénar, bourg voisin de Romans, en 1572. Il donna en 1554 à Lyon, in-4°, le Recueil de ses ouvrages géométriques. On y trouve d'excellentes Dissertations, où l'auteur unit la solidité du jugement à l'exactitude de la géométrie, entr'autres une Dissertation sur l'arche de Noé, très-estimée des savans. Il y démontre que la capacité de ce vaisseau étoit parfaitement proportionnelle à son objet. Jean Pelletier a trouvé quelques difficultés dans son plan d'architecture, qu'il a fait disparoitre par le moyen des changemens qu'il propose. Kircher, Lami, Cumberland, Budée, Wilkins se sont exercés sur le même sujet. Quelques incrédules qui n'ont pu opposer rien de solide à leur géométrie, se sont bornés à la tourner en ridicule. C'est leur derniere ressource. Mais quoique les divers systêmes sur la structure de l'arche ne soient que des conjectures, elles démontrent cependant que les commentateurs qui ont travaillé à éclaircir la narration des Livres Saints, ont eu en général plus de capacité, de lumieres, d'érudition, de jugement que ceux qui font profession de mépriser les anciens monumens, sans pouvoir en donner aucune raison.

BORRI, (Joseph François) né à Milan le 4 mai 1627, enthousiaste, chymiste, hérésiarque & prophete, s'attacha d'abord à la cour de Rome ; mais ayant ensuite déclamé contre elle, & rempli la ville du bruit de ses révélations, il fut obligé de la quitter. Retiré à Milan, sa patrie, il contrefit l'inspiré, dans la vue, dit-on, de s'en rendre le maître par les mains de ceux auxquels il communiquoit son enthousiasme. Il commençoit par exiger d'eux le vœu de pauvreté ; & pour le leur faire mieux exécuter, il leur enlevoit leur argent ; il leur faisoit jurer ensuite de contribuer, autant qu'il seroit en eux, à la propagation du regne de Dieu, qui devoit bientôt s'étendre par tout le monde, réduit à une seule bergerie, par les armes d'une milice dont il devoit être le général & l'apôtre. Ses desseins ayant été

découverts, il prit la fuite; l'inquisition lui fit son procès, & l'abandonna à la justice séculiere qui le condamna comme hérétique à perdre la vie, ce qu'il méritoit d'ailleurs comme séditieux & perturbateur du repos public : son effigie fut brûlée avec ses écrits à Rome en 1660. Borri se réfugia à Strasbourg, & delà à Amsterdam, où il prit le titre modeste de *Médecin universel*. Une banqueroute l'ayant chassé de la Hollande, il passa à Hambourg, où la reine Christine perdit beaucoup d'argent à lui faire chercher la pierre philosophale. Le roi de Danemarck imita Christine, & ne réussit pas mieux. Borri se sauva en Hongrie. Le nonce du pape, qui étoit alors à la cour de Vienne, le réclama. L'empereur le rendit, mais avec parole du pape de ne point le faire mourir. Conduit à Rome, il y fut condamné à faire amende honorable & à une prison perpétuelle. Il mourut en 1695, à 68 ans, au château Saint-Ange, dans lequel il avoit été transféré à la priere du duc d'Estrées, qu'il avoit guéri d'une maladie désespérée. On a de lui de mauvais ouvrages sur l'alchymie. Son livre intitulé : *La Chiave del Gabinetto*, Cologne, 1681, in-12, est rare & se vend cher.

BORRICHIUS, (Olaüs) professeur de médecine à Copenhague, naquit en 1626, & mourut de la pierre en 1690. Il laissa une somme considérable pour l'entretien des pauvres étudians. Il ne voulut jamais se marier, ne croyant pas que ses études & sa philosophie pussent se concilier avec les embarras du mariage; & persuadé que le génie perd toujours quelque chose de son élevation & de sa force dans la société de la femme. On a de lui beaucoup d'ouvrages. I. *De Poetis Græcis & Latinis*. II. *Antiquæ Romæ imago*. III. *De somno & somniferis*, 1680, in-4°. IV. *De usu plantarum indigenarum*, 1688, in-8°., &c.

BORROMÉE, (S. Charles) naquit en 1538 dans le château d'Arone, du comte Gibert Borromée, & de Marguerite de Médicis. Charles s'adonna de bonne heure à la retraite & aux lettres. Son oncle maternel, Pie IV, l'appella auprès de lui, le fit cardinal & archevêque de Milan. Charles n'avoit alors que 22 ans. Il conduisit les affaires de l'Eglise, comme un homme qui l'auroit gouvernée pendant long-tems; il forma une académie, composée d'ecclésiastiques & de séculiers, que son exemple & ses libéralités animoient à l'étude & à la vertu. Le jeune cardinal, au milieu d'une cour fastueuse, se laissa entraîner au torrent, se donna des appartemens, des meubles & des équipages magnifiques. Sa table étoit servie somptueusement, sa maison ne désemplissoit point de gentilshommes & de gens-de-lettres. Son oncle, charmé de cette magnificence, lui donna de quoi la soutenir. On le vit dans peu de tems grand-pénitencier de Rome, archiprêtre de Ste.-Marie-Majeure; professeur de plusieurs couronnes, & de divers ordres religieux & militaires; légat de Bologne, de la Romagne & de la Marche d'Ancone. C'étoit dans ce tems-là que se tenoit

le concile de Trente. On parloit beaucoup de la réformation du clergé. Charles, après l'avoir conseillée aux autres, l'exécuta sur lui-même. Il réforma tout d'un coup jusqu'à 80 domestiques de marque, quitta la soie dans ses habits, s'imposa chaque semaine un jeûne au pain & à l'eau. Il se prescrivit bientôt des choses bien plus importantes. Il tint des conciles, pour confirmer les décrets de celui de Trente, terminé en partie par ses soins. Il fit de sa maison un séminaire d'évêques; il établit des colleges, des communautés; renouvella son clergé & les monasteres; forma des asyles pour les pauvres & les orphelins, pour les filles exposées à se perdre, ou qui vouloient revenir à Dieu après s'être égarées. Mais de tous ces établissemens, celui qui produisit les fruits les plus précieux & les plus étendus, ce fut les séminaires épiscopaux, dont les réglemens servirent de modele à tous ceux qui furent fondés dans la suite, & dont l'Eglise tira de si grands avantages, que lorsque l'empereur Joseph II entreprit de détruire dans ses états la religion catholique, il ne crut pouvoir employer à ce dessein un moyen plus sûr, que de les abolir, en les remplaçant par une école profane & hétérodoxe, sous le nom de *séminaire-général*, que les catholiques appellerent *nouvelle Babylone*. Le zele de Charles enchanta les gens de bien, & irrita les méchans. L'ordre des Humiliés, qu'il voulut réformer, excita contre lui un frere Farina, membre détestable de cette congrégation. « Ce malheureux (dit un auteur qui a écrit la Vie de S. Charles avec autant d'exactitude que d'intérêt) » se » posta à l'entrée de la chapelle » du palais archiépiscopal, le » 26 octobre 1569, dans le tems » où le Saint faisoit la priere » du soir avec sa maison. On » chantoit alors une antienne, » & on étoit à ces mots : *Non* » *turbetur cor vestrum, neque* » *formidet*. Le prélat étoit alors » à genoux devant l'autel. L'as- » sassin, éloigné seulement de » cinq à six pas, tire sur lui un » coup d'arquebuse chargée à » balle. Au bruit de l'instru- » ment meurtrier, le chant » cesse, & la consternation de- » vint générale. Charles, sans » changer de place, fait signe » à tous de se remettre à ge- » noux, & finit sa priere avec » autant de tranquillité que s'il » ne fût rien arrivé. Le Saint qui » se croit blessé mortellement, » leve les mains & les yeux au » ciel, pour offrir à Dieu le sa- » crifice de sa vie; mais, s'étant » levé après la priere, il trouva » que la balle qu'on lui avoit ti- » rée dans le dos, étoit tombée » à ses pieds, après avoir noirci » son rochet ». Charles demanda la grace de son meurtrier qui, ayant été arrêté quelque tems après ce forfait, fut puni de mort, malgré ses sollicitations, & dont l'ordre fut supprimé. Ces contradictions n'affoiblirent point l'ardeur du saint archevêque. Il visita les extrémités abandonnées de son diocese, abolit les excès du carnaval, distribua le pain de la parole à son peuple, & s'en montra le pasteur & le pere. Dans les ravages que fit une peste cruelle, il assista les pau-

vres par ses ecclésiastiques & par lui-même; vendit ses meubles pour soulager les malades; & désarma la Divinité par des processions, auxquelles il assista pieds nus & la corde au cou. Il finit saintement sa carriere en 1584, à 47 ans. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur des matieres dogmatiques & morales. On les a imprimés en 5 vol. in-fol. en 1747 à Milan. La bibliotheque du saint Sépulcre de cette ville conserve précieusement 31 volumes manuscrits de Lettres du saint prélat. Le clergé de France a fait réimprimer à ses dépens, les instructions qu'il avoit dressées pour les confesseurs. Ses *Acta Ecclesiæ Mediolanensis*, Milan, 1599, in-fol., sont recherchés. Paul V le canonisa en 1610. Le P. Touron a écrit sa *Vie* en 3 vol. in-12, Paris, 1761 : ouvrage écrit d'un style lâche & diffus, mais exact & édifiant. Il y en a une plus ancienne traduite de l'italien, & imprimée à Lyon en 1675, in-4°., mise en latin & publiée avec beaucoup de notes, à Milan & à Ausbourg, 1758, in-fol. On peut consulter encore *de Vita & rebus gestis Caroli S.R.E. Cardinalis*, *libri septem*, Milan, 1592, & Bresse, 1602, in-4°. *Voyez* l'article SAXI.

BORROMÉE, (Fréderic) cardinal & archevêque de Milan, héritier de la science & de la piété de Charles son cousin-germain, naquit à Milan le 18 août 1564, & mourut le 21 septembre 1631. Il professa les humanités à Pavie; & fut toujours depuis le protecteur des gens-de-lettres; c'est lui qui a fondé la célebre bibliotheque ambrosienne. On a de lui: *Sacra colloquia; Sermones Synodales; Meditamenta litteraria; Ragionamenti synodali*; Milan, 1632, 3 vol. in-4°.

BORROMINI, (François) architecte, né à Bissone au diocese de Côme, en 1599, mort en 1647, se fit une grande réputation à Rome, où il fut plus employé qu'aucun architecte de son tems. On voit grand nombre de ses ouvrages en cette ville, dont la plupart ne sont pas un modele pour les jeunes artistes. On y trouve beaucoup d'écarts & de singularités; mais en même tems, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître un talent supérieur & l'empreinte du génie. Cet architecte en avoit beaucoup. Ce fut en s'efforçant de surpasser le Bernin, dont il envioit la gloire, qu'il s'éloigna de la simplicité, qui est la vraie base du beau, pour donner dans ce goût d'ornemens extravagans, qui ont fait comparer son style en architecture, au style littéraire de Séneque & de Lucain.

BORZONI, (Luciano) peintre, naquit à Genes en 1590. Il réussit dans le portrait & dans l'histoire. Son génie étoit vif & fécond, son dessin précis, son pinceau moëlleux. Il mourut à Milan en 1645. Ses trois fils, Jean-Baptiste, Carlo & François-Marie, se distinguerent dans l'art que leur pere avoit cultivé. Les deux premiers moururent fort jeunes, vers 1657. Le dernier excella dans les paysages, les marines & les tempêtes. On dit qu'il s'exposoit aux injures du tems & à la fureur des flots, pour représenter avec plus de vérité

les

les accidens de la nature. Il mourut en 1679, à Genes sa patrie.

BOS, (Lambert) professeur en grec dans l'université de Franeker, né à Workum dans les Pays-Bas en 1670, est connu par une édition de la version grecque des Septante, à Francker, 1709, en 2 vol. in-4°., avec des variantes & des prolégomenes. Il mourut en 1717. Il a composé d'autres ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Observationes in N. Testamentum*, 1707, in-8°. — *In quosdam Auctores Græcos*, 1715, in-8°., & sa nouvelle édition de la *Grammaire Grecque de Vellerus*, avec des additions.

BOS, *voyez* DUBOS.

BOSC, (Jacques du) Normand, auteur de l'*Honnête femme* & de la *Femme héroïque*, étoit Cordelier. D'Ablancourt, ami de du Bosc, honora l'*Honnête femme* d'une préface. Le second ouvrage n'eut pas la même vogue. Du Bosc, après avoir exercé sa plume sur les femmes, se mêla de controverse. Il écrivit contre les solitaires de Port-Royal; mais après quelques escarmouches, il se retira du combat.

BOSC, (Pierre du) né à Bayeux en 1623, devint ministre de l'église de Caen, puis de celle de Roterdam, après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui 7 vol. de Sermons, qui tiroient leur principal mérite de son action & de sa bonne mine. Il eut de la réputation dans son parti. *Voyez* sa *Vie* par le Gendre, 171., in-8°.

BOSCAGER, (Jean) jurisconsulte de Beziers, mort en 1687, à 87 ans, enseigna le droit à Paris avec succès. Il laissa une *Institution au Droit François & au Droit Romain*, avec des notes, 1686, in-4°. Dans un voyage qu'il fit à Padoue, l'université de cette ville applaudit à son mérite. La devise qu'il fit sur le nom qu'elle portoit d'*Academia del bove*, en faisant allusion à Isis, *ex bove facta dea est*, fut trouvée si belle, qu'on la fit graver sur la porte en lettres d'or. Il y prononça sur ce sujet un discours, partie moral, partie mythologique, ou après avoir prouvé la nécessité du travail dont le bœuf est le symbole, il montra que le travail élevoit l'homme au-dessus de sa condition & le rendoit égal aux immortels; ce qui étoit figuré par le changement d'Isis en déesse. La mort de Boscager fut bien triste. Un soir qu'il se promenoit seul, dans une campagne à 6 lieues de Paris, il tomba dans un fossé, & n'en fut retiré que le lendemain, presque sans sentiment & sans vie.

BOSCAN, (Jean) de Barcelone, fut emmené à Venise par André Navagero, ambassadeur de la république auprès de Charles V. C'est dans cette ville qu'il apprit à transporter la rime de la poésie italienne, à l'espagnole. Garcilasso & lui sont regardés comme les premiers qui aient tiré du chaos cette poésie. Son style est majestueux, ses expressions élégantes, ses pensées nobles, ses vers faciles, ses sujets variés. Ses principales pieces sont: *Medina*, 1544, in-4°.; *Salamanca*, 1547, in-8°. Boscan réussissoit mieux dans les Sonnets que dans les autres genres. Il mourut vers 1543.

BOSCHAERTS, (Thomas Willebrord) peintre Flamand, naquit à Berg en 1613, & mourut à Anvers en 1656. Le crayon & le pinceau furent les amusemens de son enfance. A 12 ans il fit son portrait. Le prince d'Orange, admirateur de ses tableaux, les enleva tous, & appella l'artiste à La Haye, où il l'occupa à embellir son palais. Ce peintre se distinguoit dans l'allégorie & par le coloris.

BOSCHIUS, (Jean) savant médecin du 16e. siecle, né dans le pays de Liege, fut appellé en 1556 à l'université d'Ingolstadt, où il fit un beau discours sur les qualités d'un bon médecin & sur différens auteurs qui ont écrit en ce genre, inséré dans le premier tome des Discours de cette université; on a de cet auteur différens autres ouvrages en latin : I. Une traduction de l'*Achilles* d'Ocellus Lucanus, avec des notes, Louvain, 1554. II. *Tractatus de peste*, Ingolstadt, 1562. III. *Concordia medicorum & philosophorum de humano conceptu, fœtús corporatura, animatione. De centauris, satyris*, &c., ibid. 1576 & 1583, in-4°. Deusingius, Stengelius, Cornelius Gemma ont traité la même matiere avec plus ou moins d'étendue, d'une maniere également sage. Il ne faut pas le confondre avec Pierre BOSCHIUS, Jésuite & agiographe, connu par son érudition & ses travaux dans la grande collection des *Acta Sanctorum*, né à Bruxelles, & mort à Anvers le 14 novembre 1736, à l'âge de 50 ans.

BOSCO, (*Joannes à Bosco*) *voyez* BOIS (Jean du)..., *Voyez* aussi SACROBOSCO.

BOSCOWICH, (Joseph-Roger), directeur de l'observatoire de Milan, membre de la société royale de Londres, &c., né à Raguse le 18 mai 1711, d'une famille distinguée, entra chez les Jésuites à Rome, le 1 octobre 1725, étant en rhétorique, à l'âge de 14 ans, & se fit remarquer par un génie vif, pénétrant, capable de méditations arides & profondes. Lisant un jour les élégantes poésies du P. Noceti, il s'arrêta à ces vers :

Quare agite, ô juvenes, magnarum semina rerum
In vobis fortasse latent;

il se persuada avec raison que ce germe existoit chez lui, & s'appliqua avec une ardeur toute particuliere à la philosophie & aux mathématiques. Devenu professeur de philosophie & de mathématiques au college Romain, il embrassa avec feu les systêmes de Newton, approfondit ses calculs & ses combinaisons, modifia & réforma ses idées pour les affranchir des objections & des embarras qui en rendoient la défense difficile; & c'est dans cet état de réforme que la *Philosophie* de cet Anglois parut à Vienne sous le titre de *Traité de l'Attraction, considérée comme loi universelle*, en 1758, & à Venise en 1763. Cet ouvrage a servi de modele & de regle à la plupart des Newtoniens modernes; Charles Benvenuti à Rome, Paul Mako & Charles Scherffer à Vienne, Léopold Biwald à Gratz, J. Baptiste Horwath à Tirnau, en ont fait la base de leurs *Institutions* imprimées dans ces différentes villes. En

1763, il fut demandé par l'université de Pavie, que l'on venoit de rétablir, & à laquelle on vouloit donner de l'éclat, & il y professa pendant 6 ans. On le plaça ensuite à Milan, où il fut pendant trois ans professeur d'astronomie & d'optique aux écoles palatines. En 1773, lors de la suppression des Jésuites en Italie, M. de la Borde, Mde. de Sivrac, M. de Durfort, M. de Boynes, M. de Vergennes, qui avoient eu occasion de le connoître, l'engagerent à venir à Paris, & lui procurerent le titre de directeur de l'optique de la marine, avec une pension de 8000 liv. Des désagrémens qu'il essuya dans ce poste, l'engagerent à se retirer à Milan, où il mourut le 12 février 1787, âgé de 76 ans. Outre sa *Philosophie Newtonienne*, le P. Boscowich a donné un grand nombre d'ouvrages sur la géométrie, la physique, l'optique, &c. I. *Elementa universæ Matheseos*, Rome, 1754, 3 vol. in-8°., avec fig. II. *Philosophiæ naturalis theoria, redacta ad unicam legem virium in naturâ existentium*, Vienne, 1759, in-4°, avec fig. III. *Traité sur les télescopes dioptriques perfectionnés*, Vienne, 1765, in-8°, en allemand. IV. *Dissertatio physica de lumine*, Vienne, 1766, in-8°., avec fig. V. *De lunæ athmosphæra*, Vienne, 1766, in-4°., avec fig. VI. *Dissertationes ad dioptricam*, Vienne, 1767, in-4°. *Item* des notes sur le *Poëme philosophique de Benoit Stay*. VII. *Voyage astronomique dans l'État de l'Eglise*, traduit en françois, Paris, 1770, in-4°. C'est le résultat de la mesure de deux dégrés du méridien en Italie, qu'il fit par ordre du cardinal Valenti, en 1750. VIII. Un *Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne*, &c., &c. Mais ce qui lui assure un nom distingué parmi les gens de lettres autant que parmi les savans, c'est son beau poëme *De solis ac lunæ defectibus*, Venise, 1761, traduit en françois, Paris, chez Jombert, 1784; ouvrage où les ornemens de la poesie marchent à côté des sciences exactes, & qui peut encore servir d'exception à la stérilité, que l'opiniâtre étude des mathématiques répand pour l'ordinaire sur l'imagination. Parmi des poésies moins considérables, mais pleines de graces tendres & ingénues, on distingue son *Desiderium Patriæ*, composé à Rome, & dont voici le début :

Illyrici colles, altæque antiqua Ragusæ
Mænia, vagitûs conscia terra mei!
Quando erit ut vestras redeam vetus exul ad oras?...

Il n'avoit pas l'air abstrait, aimoit assez la société, conversoit volontiers & agréablement; il se citoit souvent, & dans l'enthousiasme poëtique qui le saisissoit quelquefois, il récitoit de longues tirades de ses vers; mais cela ne formalisoit personne, parce qu'on savoit que cette espece d'originalité ne tenoit rien de la vanité & de l'esprit de prétention. Il jouissoit de la considération, non-seulement de tous les savans de l'Europe, mais encore de celle de plusieurs souverains; il a fait une multitude de voyages relatifs à des observations utiles ou brillantes, & a laissé des titres

multipliés à une réputation que peu d'hommes de ce siecle sont à même d'égaler.

BOSIO, (Jacques) *Bosius*, natif de Milan, & frere-servant de l'ordre de Malte. Ce religieux étant retenu à Rome auprès du cardinal Petrochini, son patron, pour les affaires de son ordre, dont il étoit agent, il profita de ce séjour pour y composer l'Histoire qui porte son nom, sous le titre : *Dell Istoria della sacra Religione, dell'illustrissima militia di S. Gio Gierosolimitano.* Cet ouvrage, qui contient 40 livres, est partagé en 3 vol. in-fol., imprimés à Rome en 1621, 1629 & 1684. Quelques bibliographes ont écrit que Bosio avoit remis ses Mémoires à deux Cordeliers de la Grand-Manche, appellés en Italie les *Grands-Freres*, & que ces deux religieux ont mis son livre dans la forme qu'il a aujourd'hui. Cet ouvrage est moins recherché pour le style, que pour la multitude & la rareté des faits dont il est rempli. Cette histoire va jusqu'à l'an 1571 ; elle a été continuée par Barthélemi Pozzo en italien, jusqu'à l'an 1688, Venise, 1740, 2 vol. in-4°. On a encore de Bosio *la Corona del cavalier Gierosolimitano*, Rome, 1588, in-4°. ; & *le Imagini de Beati è Santi della sacra religione di S. Giovanni Gierosolimitano ;* Palerme, 1633, in-4°., & Naples, 1653, in-8°. La plupart des historiens nationaux, qui depuis Bosio ont voulu donner l'Histoire de Malte en leur langue, n'ont été que ses copistes ou ses abréviateurs.

BOSIO, (Antoine) de Milan, agent de l'ordre de Malte, étoit neveu du précédent. Son recueil intitulé *Roma Sotterranea*, Rome, 1632, in-fol., renferme la description des tombeaux & épitaphes des premiers chrétiens, qu'on trouve dans les catacombes de cette capitale de la catholicité. Il passoit, dans les souterrains, quelquefois cinq ou six jours de suite. Un prêtre de l'Oratoire de Rome (le P. Paul Aringhi) traduisit son livre d'italien en latin, en 2 vol. in-fol., 1651. Les amateurs des antiquités ecclésiastiques font grand cas de cette version, plus ample que l'ouvrage. L'un & l'autre manquent quelquefois de critique ; mais ils sont très-propres à faire connoître les cérémonies des premiers chrétiens de Rome, & l'histoire de cette capitale.

BOSON, *voyez* ENGELBERGE.

BOSQUET, (François) évêque de Lodeve, puis de Montpellier, naquit à Narbonne en 1605, & mourut en 1676. Il avoit été d'abord juge-royal de sa patrie, ensuite de Guienne, & puis du Languedoc. On a de lui : I. Les *Epîtres d'Innocent III*, avec des remarques curieuses. II. Les *Vies des Papes d'Avignon*, in-8°, 1632, dont Baluze a donné une nouvelle édition, 1693, 2 vol. in-4°. III. *Historia Ecclesiæ Gallicanæ, a J. C. Evangelio in Galliis usque ad datam a Constantino Imp. Ecclesiæ pacem*, in-4°, 1636. Elle est recherchée. On lit dans son épitaphe : *Gregem verbo & exemplo sedulò pavit, largus erga pauperes, sibi parcissimus, omnibus benignus*, &c.

BOSQUIER, (Philippe)

Récollet, né à Mons en 1561, s'appliqua beaucoup à la prédication, à traduire quelques ouvrages en latin, & à les enrichir de notes. La plupart de ses ouvrages, d'abord imprimés séparément, ont été réunis en trois volumes in-folio, à Cologne, 1621. On trouve dans ses Sermons, comme dans presque tous ceux de son tems, des passages de l'Ecriture-Sainte, des Peres, des rabbins, des controversistes, des poëtes, & de presque tous les auteurs grecs & latins. Il mourut l'an 1636.

BOSSE, (Abraham) graveur, natif de Tours, donna ses premieres leçons de perspective dans l'académie de peinture de Paris. Il connoissoit très-bien cette partie, ainsi que l'architecture. On a de lui; I. trois bons *Traités*, *sur la maniere de dessiner les Ordres d'Architecture*, 1684, in-fol.; *sur la Gravure* 1645, in-8°; *sur la Perspective*, 1653, in-8°. II. *Représentations de diverses figures humaines, avec leurs mesures, prises sur divers antiques*, Paris, 1656, petit format. Ses estampes, gravées à l'eau-forte, mais d'une maniere particuliere, sont agréables. L'ouvrage de Bosse sur la gravure a été redonné au public depuis quelques années, avec les remarques & les augmentations de M. Cochin fils. Bosse mourut dans sa patrie en 1678.

BOSSU, (René le) religieux Génovéfain, naquit à Paris en 1631, d'un avocat-général, à la cour des aides. Il mourut sous-prieur de l'abbaye de S. Jean de Chartres, en 1680. Il contribua beaucoup à former la bibliotheque de Ste. Genevieve de Paris. On a de lui; I. Un *Parallele de la Philosophie de Descartes & d'Aristote*, Paris, 1674, in-12, qu'il vouloit concilier. *Il ne savoit pas*, dit un bel-esprit, *qu'il falloit les abandonner l'un & l'autre.* Bossu étoit plus capable de raisonner sur les chimeres anciennes & modernes, que de les détruire. II. Un *Traité du Poëme épique*, La Haye, 1714, in-12, dans lequel on trouve des regles utiles. Le P. le Bossu se distinguoit autant par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit.

BOSSUET, (Jacques-Benigne) vit le jour à Dijon en 1627, d'une famille de robe, noble & ancienne. Il laissa voir dès son enfance tout ce qui devoit lui attirer dans la suite l'admiration publique. Il fut, dit-on, d'abord destiné au barreau & au mariage. Ceux qui tirent vanité de savoir les secrets des familles, assurent qu'il y eut un contrat entre lui & Mlle. Desvieux, fille d'esprit & de mérite, & son amie dans tous les tems; mais ce contrat n'a jamais existé. Bossuet, après ses premieres études, vint à Paris en 1642, & reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1652. De retour à Metz où il étoit chanoine, il s'attacha à former son esprit & son cœur. Il s'appliqua à l'instruction des Protestans, & en ramena plusieurs à la religion catholique. Ses succès eurent de l'éclat. On l'appella à Paris, pour remplir les chaires les plus brillantes. La reine-mere, Anne d'Autriche, son admiratrice, lui fit donner, à l'âge de 34 ans, l'Avent de la cour en 1661,

& le Carême en 1662. Le roi fut si enchanté du jeune prédicateur, qu'il fit écrire en son nom à son pere, intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un fils qui l'immortaliseroit. Son Carême de 1666, son Avent de 1668, prêché pour confirmer les nouveaux convertis, & particuliérement le maréchal de Turenne, lui valurent l'évêché de Condom. Le roi lui confia bientôt l'éducation de Mgr. le Dauphin; il prêta le serment accoutumé le 23 septembre 1670. Un an après il se démit de l'évêché de Condom, ne croyant point pouvoir garder une épouse avec laquelle il ne vivoit pas. Ce fut vers ce tems qu'il prononça l'Oraison funebre de madame Henriette d'Angleterre, morte subitement, au milieu d'une cour brillante, dont elle étoit les délices. C'est dans ce genre d'éloquence que l'illustre orateur, profitant de l'autorité de son ministere, a fait servir les tristes trophées de la mort, à l'utile instruction des vivans. Son éloquence étonne l'esprit, ravit d'admiration, arrache les larmes du sentiment; on le voit, on l'entend déployer toute la force, toute la hauteur de son ame & de son génie; sa parole captive, maîtrise tous les esprits; elle confond par des accens terribles la vanité des grandeurs humaines. Quel tableau de la mort dans l'éloge de la princesse dont nous venons de parler! Après avoir rapporté le passage de l'Ecriture, *omnes morimur & quasi aquæ dilabimur in terram* (2 Reg. 14), il continue: « En » effet, nous ressemblons tous » à des eaux courantes. De » quelque superbe distinction » que se flattent les hommes, » ils ont tous une même ori- » gine, & cette origine est pe- » tite. Leurs années se poussent » successivement comme des » flots: ils ne cessent de s'écou- » ler, tant qu'enfin après avoir » fait un peu plus de bruit & » traversé un peu plus de pays » les uns que les autres, ils vont » tous ensemble se confondre » dans un abîme, où l'on ne » reconnoît plus ni princes, » ni rois, ni toutes ces autres » qualités superbes qui dis- » tinguent les hommes; de » même que ces fleuves tant » vantés demeurent sans nom » & sans gloire, mêlés dans » l'océan avec les rivieres les » plus inconnues ». Dans la derniere qu'il prononça, qui fut celle du grand Condé, comme il intéresse personnellement en parlant de son âge & de ses devoirs sans petitesse & sans égoïsme! « La véritable vic- » toire, celle qui met sous mes » pieds le monde entier, c'est » notre foi (*Hæc est victoria » quæ vincit mundum, fides nos- » tra*). Jouissez, prince, de » cette victoire, jouissez-en » éternellement par l'immor- » telle vertu de ce sacrifice. » Agréez ces derniers efforts » d'une voix qui vous fut con- » nue. Vous mettrez fin à tous » ces discours. Au-lieu de dé- » plorer la mort des autres, » grand prince, dorénavant je » veux apprendre de vous à » rendre la mienne sainte. Heu- » reux, si averti par ces che- » veux blancs du compte que » je dois rendre de mon admi- » nistration, je réserve au trou- » peau que je dois nourrir de

» la parole de vie, les restes » d'une voix qui tombe & » d'une ardeur qui s'éteint ». Cette mâle vigueur de ses Oraisons funebres, il la transporta dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, composé pour son éleve. On ne peut se lasser d'admirer la rapidité avec laquelle il décrit l'élévation & la chûte des empires, les causes de leur progrès & celles de leur décadence, les desseins secrets de la Providence sur les hommes, les ressorts cachés qu'elle fait jouer dans le cours des choses humaines. C'est un spectacle des plus grands, des plus magnifiques & des plus variés, que l'éloquence ait donné à la religion & à la philosophie. Cet ouvrage est composé de trois parties: la premiere, qui est chronologique, renferme le systême d'Usérius; la seconde contient des réflexions sur l'état & la vérité de la religion; la troisieme, qui est historique, comprend des remarques très-solides sur la vicissitude des monarchies anciennes & modernes. L'édition in-4°. de 1681 à Paris est la plus belle. On y a joint une continuation par M. de la Barre, qui n'a rien de ce qui a fait estimer l'ouvrage de Bossuet. Emmanuel de Parthenay, aumônier de la duchesse de Berry, en a donné une Traduction latine en 1718, in-12, sous ce titre : *Commentarii universam complectentes Historiam ab orbe condito ad Carolum magnum; quibus accedunt series Religionis & imperiorum vices*. On trouve la même profondeur de vues dans la *Politique tirée des paroles de l'Ecriture-Sainte*. Le but de l'auteur est de renfermer dans cet ouvrage les principes d'une politique qui eût toute la majesté & toute la grandeur que doit avoir la morale de ceux qui gouvernent le monde, sans avoir rien de sa corruption ordinaire. Il chercha sans sortir de l'Evangile de quoi former un grand prince; & on peut, selon les principes de ce prélat, être un excellent politique & un véritable chrétien. Les soins que Bossuet s'étoit donnés pour l'éducation du Dauphin, furent récompensés par la charge de premier aumônier de madame la Dauphine en 1680, & par l'évêché de Meaux en 1681. Il fut honoré, en 1697, d'une charge de conseiller d'état; & l'année d'après, de celle de premier aumônier de madame la duchesse de Bourgogne. Une affaire d'éclat, à laquelle il eut beaucoup de part, fixoit alors les yeux du public sur lui. Fénelon, archevêque de Cambrai, venoit de publier son livre de l'*Explication des maximes des Saints, sur la vie intérieure*. Bossuet, qui crut voir dans cet ouvrage des restes du molinosisme, s'éleva contre lui dans des écrits réitérés. Ses ennemis attribuerent ces productions à la jalousie que lui inspiroit Fénelon; & ses amis, à son zele contre les nouveautés. Quelques motifs qu'il eût, il fut vainqueur; mais si sa victoire sur l'archevêque de Cambrai lui fut glorieuse, celle que Fénelon remporta sur lui-même, le fut davantage. On peut juger de la vivacité avec laquelle il se montra dans cette querelle, par ce trait: *Qu'auriez-vous fait, si j'avois protégé M. de Cambrai?* lui demanda

un jour Louis XIV. — *Sire*, répondit Bossuet, *j'aurois crié vingt fois plus haut : quand on défend la vérité, on est assuré de triompher tôt ou tard*... Il répondit au même prince, qui lui demandoit son sentiment sur les spectacles : *Il y a de grands exemples pour, & des raisonnemens invincibles contre*... Il fut aussi zélé pour l'exactitude de la morale, que pour la pureté de la foi. Le docteur Arnauld ayant fait l'apologie de la Satyre sur les femmes de Despréaux, son ami & son panégyriste, l'évêque de Meaux décida, sans hésiter, que le docteur n'avoit pas poussé la sévérité assez loin. Il condamna la Satyre en général, comme incompatible avec la religion chrétienne, & celle des femmes en particulier. Il déclara nettement que celle-ci étoit contraire aux bonnes mœurs, & tendoit à détourner du mariage, par les peintures qu'on y fait de la corruption de cet état... Ses mœurs étoient aussi séveres que sa morale. Tout son tems étoit absorbé par l'étude, ou par les travaux de son ministere, prêchant, catéchisant, confessant. Il ne se permettoit que des délassemens fort courts. Il ne se promenoit que rarement, même dans son jardin. Son jardinier lui dit un jour : *Si je plantois des S. Augustin & des S. Chrysostome, vous le viendriez voir ; mais pour vos arbres, vous ne vous en souciez guere*... On l'a accusé de n'avoir point eu assez d'art dans les controverses, pour cacher sa supériorité aux autres. Il étoit impétueux dans la dispute ; mais il n'étoit point blessé qu'on y mît la même chaleur que lui. Ce grand homme fut enlevé à son diocese, à la France & à l'Eglise, en 1704, à l'âge de 77 ans... On commença à donner en 1743, une *Collection des ouvrages de Bossuet*, en 12 vol. in-4°. Les Bénédictins de S. Maur en ont donné une autre, dont 13 volumes avoient déja paru en 1780, infectés de cet esprit de secte & de parti qui dénature tout ce qu'il touche. Le clergé de France, dans son assemblée de la même année, blâma & rejeta cette édition (*voyez* les Actes de l'Assemblée, séances 107 & 109 ; ou le *Journ. hist. & litt.* 1 juin 1785, pag. 195). Voici ce qu'on trouve dans l'édition de 1743. Les II premiers volumes sont consacrés à ce qu'il a écrit sur l'Ecriture-Sainte ; on y trouve aussi le Catéchisme de son diocese ; des Prieres, &c. Le IIIe. renferme l'*Exposition de la Doctrine Catholique* ; ouvrage qui opéra la conversion du grand Turenne, avec l'avertissement & les approbations données à ce livre ; & l'*Histoire des Variations des Eglises Protestantes*, un des écrits de controverse, auquel les Luthériens & les Calvinistes ont eu le plus de peine à répondre, & auquel il étoit impossible de rien opposer de satisfaisant. Le IVe. contient la *Défense de l'Histoire des Variations* ; & VI *Avertissemens aux Protestans*, la *Conférence avec le ministre Claude*, &c. Le Ve. offre le *Traité de la Communion sous les deux especes*, la *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferri*, les *Statuts & Ordonnances synodales*, les *Instructions pastorales*, &c. Le VIe.

& le VIIe. sont presqu'entiérement remplis par les *Ecrits sur le Quiétisme*. Le VIIIe., par le *Discours sur l'Histoire universelle*, & les *Oraisons funebres*. Le IXe. & le Xe. présentent différens ouvrages de piété. On trouve dans le XIe., des écrits dans le même genre, & le commencement de son *Abrégé de l'Histoire de France*, dont la suite est renfermée dans le tome XIIe. On a donné une suite à cette édition, en 5 vol. in-4°., renfermant la *Défense de la déclaration du Clergé de France, sur la puissance ecclésiastique*, en latin, avec une traduction en françois, par l'abbé le Roy, ci-devant de l'Oratoire. Soardi (*voyez* ce mot) prouve assez bien que cette *Défense*, telle que nous l'avons, n'est pas de Bossuet, quoiqu'il soit vrai qu'il a fait un ouvrage sur ce sujet, revu & beaucoup changé quelque tems avant sa mort. Il y avoit, comme l'assure M. d'Aguesseau, une péroraison, où le livre étoit dédié à Louis XIV, & qui ne se trouve pas dans ce que le neveu du célebre prélat nous a donné comme l'ouvrage de son oncle, (*voyez* le QUEUX, SOARDI). En général on ne peut regarder comme étant réellement & totalement de Bossuet, que les ouvrages imprimés de son vivant; parce que les papiers de ce grand homme ont passé par les mains des Bénédictins Jansénistes des Blancs-Manteaux, qui les tenoient de l'évêque de Troyes, dévoué à la secte. L'abbé le Roy, ex-oratorien, a publié en 1753, trois vol. d'Œuvres posthumes. Le premier renferme le *Projet de réunion des Eglises Luthériennes de la confession d'Ausbourg, avec l'Eglise Catholique*; projet traversé par le philosophe Leibnitz, qui se mêla de cette controverse. Bossuet, inébranlable sur le dogme, promettoit de la part de l'Eglise, que sur les articles de discipline, elle useroit envers les Protestans réunis, de toutes les condescendances que des enfans infirmes, mais soumis, peuvent espérer d'une mere tendre. On trouve dans le 2e., les *Traités contre Simon, du Pin*, & autres; & dans le 3e., divers écrits de controverse, de morale & de théologie mystique. Plusieurs savans doutent que ces ouvrages soient sortis de la plume de Bossuet, absolument tels qu'on les présente dans ce recueil. On a rassemblé différens Opuscules de Bossuet en 5 vol. in-12, 1751. Le style de Bossuet, sans être toujours châtié & poli, est plein de force & d'énergie. Il ne marche point sur des fleurs, mais il va rapidement au sublime dans les sujets qui l'exigent. Les ouvrages latins de cet auteur sont écrits d'un style assez dur; mais les françois ne le cedent à aucun de nos meilleurs écrivains. L'académie françoise le compte parmi ses membres qui l'ont le plus illustrée. M. de Burigny, de l'académie des belles-lettres, a publié en 1761 la *Vie* de Bossuet, in-12. D. de Foris, Bénédictin des Blancs-Manteaux, qui a la principale part à la nouvelle édition in-4°., en prépare une autre, remplie sans doute des mêmes vues qui ont fait proscrire cette édition par le clergé de France. Massillon, dans l'*Eloge de Mgr. le Dauphin*,

a fait de Bossuet le portrait suivant : « L'homme d'un génie » vaste & heureux, d'une candeur qui caractérise toujours » les grandes ames & les esprits » du premier ordre ; l'ornement de l'épiscopat, & dont » le clergé de France se fera » honneur dans tous les siecles ; un évêque au milieu de » la cour ; l'homme de tous les » talens & de toutes les sciences ; le docteur de toutes les » Eglises ; la terreur de toutes » les sectes ; le pere du dix-septieme siecle, & à qui il » n'a manqué que d'être né » dans les premiers tems, pour » avoir été la lumiere des Conciles, l'ame des Peres assemblés, dicté des Canons, & » présidé à Nicée & à Ephese». L'auteur de la *Vie de Mad. de Maintenon* en parle en ces termes : « Conduit jusques dans le » sanctuaire par sa science & » par sa vertu, il en fut l'ornement & l'oracle. On le vit » tout-à-la-fois controversiste, » orateur, historien, précepteur du grand Dauphin, déployer toute la profondeur » & l'élévation du génie dont » l'homme le plus sublime est » capable. Tantôt parcourant » la terre entiere, il en rassemble l'or & les fleurs dont » il pare ses écrits ; tantôt se » répandant jusques dans l'immensité des cieux, il paroit » s'associer aux suprêmes intelligences : trop grand pour » avoir de l'ambition, il ne » recherche que la vérité, & » le bonheur de servir les gens » à talens : trop riche de sa » propre gloire, il n'a besoin, » pour s'illustrer, ni des honneurs du ministere, ni de » la pourpre romaine. Il anéantit les hétérodoxes qu'il combat ; il rend la vie aux morts » qu'il célebre ; & donnant encore plus d'extension à son » génie lorsqu'il le resserre que » lorsqu'il l'étend, il renferme » l'histoire de l'univers dans un » discours de quelques pages ; » où la majesté du style répond » à toute la grandeur du sujet ». On sent bien que la calomnie n'a pas plus épargné cet illustre prélat que tant d'autres hommes distingués par leur religion, leurs vertus, & surtout par leur zele contre les vices & les erreurs. Voyez SAINT - HYACINTE, & *les Grands Hommes vengés*.

BOSSUS *ou* BOSSIO, (Martin) chanoine régulier de S. Jean-de-Latran, & abbé de Fiésoli en Toscane, né à Vérone, s'acquit une grande réputation par sa science & par sa vertu. Le pape Sixte IV, & Laurent de Médicis le chargerent de plusieurs commissions dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Padoue en 1502, à 75 ans. Il publia plusieurs ouvrages qui roulent tous sur des points de morale. I. *Recuperationes Fesulanæ*, Bologne, 1493, in-fol. II. *Epistolæ*, Mantoue, 1498, in-fol. III. *Epistolæ*, différentes des précédentes, avec six Discours, Venise, 1502, in-4°. IV. *Œuvres diverses*, Strasbourg, 1509, in-4°., Bologne, 1627, in-fol., &c.

BOTAL, (Léonard) né à Asti, fut médecin de Henri III. Il introduisit à Paris la méthode de la fréquente saignée, pratique qui fut condamnée par la faculté de médecine. On a une assez bonne édition de ses

Œuvres, Leyde, 1660, in-8°.

BOTEREIUS, *voyez* BOUTHRAYS.

BOTERO, (Jean) surnommé *Benisius*, parce qu'il étoit né à Bene en Piémont, fut secrétaire de S. Charles-Borromée, & précepteur des enfans de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il mourut l'an 1608. Il a publié un recueil de Lettres qu'il avoit écrites au nom de S. Charles, Paris, 1586, in-12. On a encore de lui quelques écrits de politique: I. *Della ragione di Stato*, in-8°. II. *Principi*, in-8°. III. *Relationi universali*, Vicence, 1595, in-4°; Venise, 1640, in-4°. Ce livre traite de géographie, des forces que chaque état avoit de son tems.

BOTH, (Jean & André) peintres Flamands, tous deux morts en 1650, eurent pour maître Bloëmaert. L'union de ces deux freres fut si étroite, qu'ils firent non-seulement leurs études & leurs voyages ensemble, mais même leurs tableaux. Jean saisit la maniere du Lorrain, & André celle du Bamboche. Le premier faisoit le paysage, & le second les figures & les animaux; mais leurs ouvrages, quoique faits par des mains différentes, paroissent sortis de la même. Ils étoient fort recherchés, & on les payoit chérement. Ces artistes se distinguoient principalement par une touche facile, un pinceau moëlleux, & un coloris plein de fraîcheur.

BOTHWEL, *voy.* HESBURN.

BOTICELLI, (Alexandre) peintre & graveur, né à Florence en 1437, fut employé & récompensé libéralement par le pape Sixte IV: ce qui ne l'empêcha pas de mourir de misere en 1515. Il a gravé une partie des figures de l'*Enfer* de Dante, qui se trouvent dans l'édition de Florence, 1481, in-fol.

BOTT, (Jean de) architecte, né en France l'an 1670 de parens réformés, quitta sa patrie de bonne heure, & passa au service de Guillaume d'Orange, depuis roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince, il s'attacha à l'électeur de Brandebourg, qui lui donna une place de capitaine dans ses gardes. Il ne cessa pas pourtant de faire les fonctions d'architecte. Son premier édifice fut l'arsenal de Berlin. Il se signala ensuite par divers monumens de son art. Fréderic I étant mort, Bott se concilia la bienveillance de Fréderic-Guillaume, qui l'éleva au rang de major-général. Les fortifications de Wésel, dont il étoit commandant, sont un de ses ouvrages. En 1728, il passa au service du roi de Pologne, électeur de Saxe, en qualité de lieutenant-général & de chef des ingénieurs. Il y a divers édifices de lui à Dresde, où il mourut en 1745, avec une grande réputation de probité, d'intelligence & de valeur.

BOVADILLA, (Don François de) commandeur de l'ordre de Calatrava, fut nommé en 1500 gouverneur-général dans les Indes par Ferdinand, roi d'Espagne. Ce prince eut à se repentir de son choix. Bovadilla, élevé tout-à-coup du sein de la misere au faîte des honneurs, oublia bientôt son premier état. A peine fut-il arrivé à St-Domingue, qu'il traita tout

le monde avec une hauteur révoltante. Il somma D. Diégo Colomb, frere de Christophe, de lui céder la citadelle de St-Domingue, dont il avoit la garde. Celui-ci l'ayant refusé, il s'en empara à force ouverte. Christophe Colomb accourut, à cette nouvelle, au secours de son frere. Bovadilla, sans avoir égard à sa qualité & à ses services, lui fit mettre les fers aux pieds, de même qu'à D. Diégo, & à D. Barthélemi Colomb, freres de Christophe. Il les renvoya en Espagne avec les pieces de leur procès. Ferdinand & Isabelle, indignés de ce procédé, donnerent des ordres sûrs pour mettre ces illustres prisonniers en liberté. Ils leur firent tenir mille écus pour se rendre à Grenade, où la cour se trouvoit alors; ils les y accueillirent avec des marques de distinction extraordinaires. Ils annullerent tout ce qui avoit été fait contre eux, & promirent de les dédommager & de les venger. Bovadilla fut rappellé, & la flotte sur laquelle il étoit monté ayant fait naufrage, il y périt avec plusieurs autres, en 1502.

BOUCHARD, (David) vicomte d'Aubeterre, d'une illustre famille de France, naquit à Geneve, où son pere & sa mere s'étoient retirés, après avoir embrassé la religion réformée. Leurs fonds de terre furent confisqués; & on en fit présent au maréchal de St-André. Mais la mere de David d'Aubeterre en obtint la restitution. Son fils étant revenu en France, fit profession de la religion catholique, & obtint du roi Henri IV le gouvernement du Périgord. En 1598, il fut inquiété dans son gouvernement par Montpesat, un des généraux de la Ligue, qui avoit quelques troupes dans le Quercy & dans l'Agenois. D'Aubeterre l'attaqua dans un bourg nommé Cournil, le défit entiérement, & ne fit pas moins éclater sa générosité envers les prisonniers, qu'il avoit fait paroître sa valeur dans le combat. Peu de tems après (au mois de juillet de la même année), il fut blessé d'un coup de mousquet, en assiégeant une petite place du Périgord, nommée Lisle. Il en mourut le 9e. jour, avec la réputation d'un habile capitaine.

BOUCHARD, (Alain) avocat au parlement de Paris, dans le seizieme siecle, renonça à sa profession pour rédiger les *Chroniques annales des pays d'Angleterre & de Bretagne, depuis Brutus jusqu'à l'an 1531*, Paris, 1531, in-fol.; ouvrage farci de fables tirées de Géoffroy de Montmouth, & de l'Histoire du roi Artus.

BOUCHARDON, (Edme) sculpteur du roi de France, naquit en 1698, à Chaumont en Bassigni, d'un pere qui professoit la sculpture & l'architecture dans sa patrie. Il fut entraîné par un penchant invincible vers ces deux arts; mais il se borna dans la suite au premier. Après avoir passé quelque tems à Paris sous Coustou le cadet, & remporté un prix à l'académie en 1722, il fut envoyé à Rome comme éleve payé par le roi. A son retour d'Italie, où ses talens avoient acquis un nouveau degré de perfection, il orna Paris de ses ouvrages. Une place à l'académie en 1744, & une

autre de professeur en 1746, furent le prix de ses travaux. La mort les termina en 1762, & ce fut une véritable perte pour les arts & pour l'humanité. Modeste dans ses habits & dans son domestique, Bouchardon conserva toujours des mœurs simples, & l'esprit, non de ce siecle frivole, mais celui des siecles passés. Il ne connut jamais l'intrigue. Les grands ouvrages vinrent, pour ainsi dire, le chercher. Son jugement étoit excellent, & il avoit le sens juste, ainsi que le coup-d'œil. Il s'énonçoit avec clarté, & s'exprimoit avec chaleur. La musique étoit sa récréation; elle auroit été son talent, s'il n'avoit eu des dons supérieurs à celui-là. On peut voir la liste de ses nombreuses productions dans l'*Abrégé de sa Vie*, publié à Paris en 1762, in-12, par M. le comte de Caylus.

BOUCHE, (Honoré) docteur en théologie, prévôt de S. Jacques-les-Barême, puis prieur de Charvadon, au diocese de Sénez, naquit à Aix en 1598, & mourut en 1671. On a de lui: *La Chorographie*, ou *Description de la Provence*, & *l'Histoire chronologique* du même pays, 2 vol. in-folio, 1664. Cette Histoire finit à l'an 1661. Bouche étoit un homme de bon sens, & il étoit fort assidu au travail. Il avoit presque achevé son Histoire en latin, lorsqu'on lui conseilla de la donner en françois. Cet ouvrage a été imprimé aux dépens de la Provence. La *Chorographie* est la partie la mieux soignée. Il n'avoit épargné ni travail, ni dépense, pour voir sur les lieux tous les restes d'antiquités dont il donne la description. L'*Histoire* est une compilation mal digérée de l'Histoire Romaine & de celle des rois de France, surchargée d'érudition. En fait de chronologie, il lui est échappé des fautes, qu'il n'a pas eu la patience de corriger sur les avis que lui en avoit donnés le P. Pagi. Cependant l'*Histoire* composée par Bouche est pleine de bonnes choses, & peut encore être utile même après celle que nous a donnée l'abbé Papon: elle vaut infiniment mieux que ce qu'un autre BOUCHE, philosophiste moderne, a publié sur la Provence. On a encore de lui: *La Défense de la foi & de la piété de Provence, pour les Saints Lazare & Maximin, Marthe & Magdeleine, contre Launoy*, Aix, 1663, in-4°. C'est la traduction un peu amplifiée du livre latin du même auteur, intitulé: *Vindiciæ fidei & pietatis, &c., adv. Launoy*, Aix, 1644, in-4°.

BOUCHEL, *voy.* BOCHEL.

BOUCHER, (Jean) Parisien, naquit vers l'an 1550. Successivement recteur de l'université de Paris, prieur de Sorbonne, docteur & curé de S. Benoît, il fut un des plus ardens promoteurs de la Ligue. Ce fut dans sa chambre que se tint la premiere assemblée de cette association, en 1585. Son traité *de justa Henrici III abdicatione*, 1589, in-8°., est plein d'imputations atroces. Il va jusqu'à dire, « que la haine » de Henri III pour le cardinal » de Guise, venoit des refus » qu'il en avoit essuyés dans sa » jeunesse ». Il ne pouvoit se persuader que la conversion de Henri IV étoit sincere. Ses Sermons prêchés contre ce prince

dans l'église de S. Meri, sont intitulés : *Sermons de la simulée conversion, & nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, Prince de Béarn*, en 1594, in-8°. Ils furent brûlés. Quand Henri IV se fut rendu maître de Paris, Boucher s'évada le même jour, se retira en Flandres, & mourut en 1644, chanoine & doyen de Tournai, où il regretta, dit-on, sa patrie, & se repentit des excès qui l'avoient obligé de la quitter. Il devoit d'ailleurs avoir reconnu alors qu'il s'étoit trompé à l'égard de Henri IV, & que ce prince étoit bien sincérement catholique. On a encore de lui (sous le nom de *François de Vérone*) l'*Apologie de Jean Châtel*, in-8°., en 1595 & 1620, & quelques autres ouvrages condamnables. Une réflexion cependant que la justice suggere à tout lecteur raisonnable, c'est qu'il ne faut pas sévérement juger les personnes qui ont vécu dans des tems de fermentation, de querelles & de désordre, où l'on croyoit en danger des intérêts chers & respectables, pour lesquels on se passionne aisément. Dans des tems calmes où les idées & les sentimens n'éprouvent aucune commotion insolite, on conçoit quelquefois une indignation excessive contre des personnes placées dans des circonstances différentes, où peut-être l'on ne se seroit pas conduit avec plus de sagesse. Il ne faut pas mettre au nombre de ses ouvrages répréhensibles, la sage Critique qu'il a faite de l'ouvrage : *De potestate ecclesiastica*, de Richer.

BOUCHER D'ARGIS, (Antoine-Gaspard) né à Paris en 1708, fut reçu avocat en 1727, & conseiller au conseil-souverain de Dombes en 1753. Il a fait des Notes sur tous les ouvrages de jurisprudence, dont il a été l'éditeur. Il a donné : I. Un *Traité des gains nuptiaux*, Lyon, 1738, in-4°. II. *Traité de la criée des meubles*, 1741, in-12. III. *Regles pour former un avocat*, 1753, in-12, & composa plusieurs articles de jurisprudence pour cette compilation indigeste, qu'on appelle *Encyclopédie* (*voyez* BACON François).

BOUCHER, (François) premier peintre du roi, & directeur de l'académie de peinture, naquit à Paris en 1704. Eleve de l'illustre le Moine, il remporta, âgé de 19 ans, le 1er. prix de l'académie. Après avoir étudié à Rome les grands modeles, il vint à Paris, & fut appellé par le public, *le Peintre des Graces*. Il fut l'Albane de la France. Il eut, comme lui, la facilité du travail, la correction, la légéreté d'une touche spirituelle et fine, une composition brillante & riche, des airs de tête d'un goût & d'une expression supérieurs. Dans les derniers tems de sa vie, ses couleurs tiroient trop vers le pourpre, & ses carnations paroissoient comme si elles eussent éprouvé le reflet d'un rideau rouge. Après la mort du célebre Carl Vanloo, Boucher obtint la place de premier peintre du roi ; mais foible depuis long-tems, & tourmenté d'un asthme dangereux, il mourut en 1770, âgé de 64 ans. Ses tableaux sont si nombreux, qu'il seroit trop long d'en donner la

liſte. Il encourageoit les jeunes artiſtes ; il abandonnoit à ſes amis, ceux de ſes ouvrages qu'ils paroiſſoient deſirer. Lorſqu'il s'agiſſoit d'éclairer un éleve, il aimoit mieux l'inſtruire par l'exemple, que par l'étalage des regles. *Je ne ſais conſeiller*, diſoit-il, *que le pinceau à la main ;* & alors prenant le tableau ſoumis à ſa critique, il le corrigeoit en quatre coups, & y ajoutoit ces agrémens qui n'appartiennent qu'à lui.

BOUCHERAT, (Louis) chancelier de France & garde des ſceaux en 1685, ſuccéda dans ces deux places au chancelier le Tellier. Il mourut comblé d'honneurs en 1699, à 83 ans. Il étoit fils de Jean Boucherat, maître des comptes, d'une famille originaire de Troyes. Ils ſe diſtinguerent l'un & l'autre dans leurs emplois. Il avoit été du nombre des maîtres des requêtes, que le roi avoit appellés au conſeil formé pour la réformation de la juſtice : conſeil d'où ſont ſorties des ordonnances pleines de diſcernement & de ſageſſe.

BOUCHET, (Jean) procureur de Poitiers, ſa patrie, né en 1476, mort en 1550, s'eſt fait connoître par les *Annales d'Aquitaine*, qui finiſſent à l'an 1535, Paris, 1537, in-fol., continuées par Abraham Mounin, Poitiers, 1644, in-fol. Cette hiſtoire doit être plutôt conſidérée comme une hiſtoire de France, que comme une hiſtoire particuliere d'Aquitaine ; elle renferme quelques pieces rares. Il eſt connu auſſi par quelques pieces de poéſies morales ; la plus ſinguliere eſt intitulée : *Le Chapelet des Princes*, dans ſes Opuſcules, 1525, in-4°. Il eſt formé de 5 dixaines de rondeaux, & d'une ballade à la fin de chaque dixaine. L'auteur y marque les vertus dont les princes doivent être ornés ; & les défauts qu'ils ont à éviter. Ce Chapelet eſt dédié à Charles de la Trimouille. Les 19 premiers vers commencent par une des lettres du nom de ce ſeigneur. On a encore de lui : I. *Les Regnards traverſant les voies périlleuſes*, Paris, in-fol. ſans date. II. *Hiſtoire chronique de Clotaire I & de Ste. Radegonde, ſon épouſe*, Poitiers, 1527, in-4°. III. *Epîtres familieres du Traverſeur, ſous Louis XII & François I*, Poitiers, 1545, in-fol. Ces lettres en vers ſont peu communes, & ſont cependant curieuſes. IV. *Hiſtoire de Louis de la Trimouille, dit le Chevalier ſans peur*, Paris, 1527, in-4°. V. *Les anciennes & modernes généalogies des Rois de France, leurs épitaphes & effigies, avec les ſommaires de leurs geſtes*, Paris, 1541, in-fol. VI. *Les Triomphes de la noble & amoureuſe Dame*, 1537, in-8°, &c.

BOUCHET, (Guillaume) ſieur de Brocourt, fut créé juge-conſul à Poitiers en 1584 ; ce qui lui donna occaſion de dédier aux marchands de cette ville ſon 1er tome des *Serées*, diſcours remplis de plaiſanteries & de quolibets, qu'il ſuppoſe tenus par des perſonnes qui paſſoient le ſoir enſemble. Quand le 3e tome de ſes *Serées* parut en 1607, il étoit mort. Elles ont été réimprimées à Paris, 1608, 3 vol. in-12.

BOUCHET, (Jean du) che-

valier, conseiller, maître d'hôtel du roi de France, historien & généalogiste, mort en 1684, âgé de 85 ans, a laissé quelques ouvrages pleins de recherches. Tels sont: I. *La véritable Origine de la seconde & 3e lignées de la maison de France*, Paris, 1646, in-fol. Cet ouvrage est divisé en deux parties. La 1ere traite de la postérité de Ferreolus & du mariage d'Ansbert & de Blitilde. Elle a été combattue par Louis Chantereau Le Fevre. La 2e traite de la postérité de Childebrand, duc & comte, fils de Pepin I, duc d'Austrasie, frere de Charles-Martel, jusqu'au roi Louis XIV. II. *Histoire généalogique de la maison de Courtenay*, Paris, 1660, in-fol. III. *Table généalogique des Comtes d'Auvergne*, Paris, 1665, in-fol. IV. *Table généalogique des Comtes de la Marche*, Paris, 1682, in-fol.

BOUCHEUL, (Jean-Joseph) avocat au Dorat dans la Basse-Marche, mort vers 1720, est auteur d'un bon *Commentaire* sur la Coutume de Poitou, 1727, 2 vol. in-fol.; & d'un *Traité des conventions de succéder*, in-4°.

BOUCICAUT ou JEAN LE MEINCRE, maréchal de France, comte de Beaufort & vicomte de Turenne, par son mariage avec Antoinette, fille unique & héritiere de Raimond de Beaufort, vicomte de Turenne, prit le parti des armes à l'âge de 10 ans. Il combattit à côté de Charles VI, dont il étoit enfant d'honneur à la bataille de Rosbec, en 1382. Ce prince le fit chevalier la veille de cette journée. Les Génois ayant voulu se soustraire au joug de Jean-Galeas Visconti, seigneur de Milan; le roi Charles VI, dont ils implorerent le secours, leur envoya Boucicaut, qui ne les traita pas mieux. Ce général outra la sévérité envers les partisans de Visconti, & fit bâtir deux citadelles pour contenir une ville qu'il regardoit comme une conquête. Genes se souleva contre ses prétendus libérateurs, & le marquis de Montferrat ayant été mis à la tête de la république, Boucicaut fut obligé de repasser en France. Il se signala ensuite contre les Turcs, les Vénitiens & les Anglois. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt l'an 1415; mené en Angleterre, il y mourut en 1421. Il aima les poëtes, & cultiva la poésie.

BOUDART, (Jacques) né en 1622 à Binche en Hainaut, chanoine-théologal de S. Pierre à Lille, a donné une Théologie imprimée à Louvain, 1706, 6 vol. in-8°, & à Lille, 1710, 2 vol. in-4°, aujourd'hui peu estimée. Il y a quelques propositions qui semblent approcher des erreurs condamnées. Il mourut à Lille le 4 novembre 1702.

BOUDEWINS, (Michel) docteur en médecine, natif d'Anvers, s'acquit beaucoup de réputation dans sa patrie. Il fut médecin pensionnaire de la ville & de l'hôpital de Ste Elisabeth, président du college des médecins. Il est auteur de *Ventilabrum medico-theologicum*, Anvers, 1666, in-4°. Il est divisé en deux parties. La premiere regarde les devoirs des médecins, la seconde concerne les malades. Les matieres y sont traitées suivant les principes de la théologie & de la médecine.

cine. Entr'autres questions assez singulieres, on y examine sérieusement : Si les médecins peuvent demander à Dieu qu'il y ait beaucoup de malades? Cet ouvrage est chargé de beaucoup d'érudition, mais souvent étrangere à la matiere dont il est question. Boudewins a eu part à la *Pharmacia Antverpiensis*, 1660, in-4°. Il mourut à Anvers le 29 octobre 1681.

BOUDIER, (René) naquit à Trelly, près de Coutances, où est située la terre de la Jousseliniere, dont il portoit le surnom. Il y vécut en libertin, & ne voulut jamais se marier, par une suite de son penchant pour le désordre. Il mourut à Mantes-sur-Seine en novembre 1723. Ce fut un de ces génies prématurés, qui d'abord paroissent tout savoir, & qui ne savent jamais rien à fond. A l'âge de 15 ans, il savoit du latin, du grec, de l'espagnol, & faisoit des vers françois. Il acquit peu-à-peu toutes sortes de connoissances ébauchées. Il touchoit du luth, dessinoit, peignoit, cultivoit l'histoire, la grammaire, la géographie, & écrivoit sur les médailles. On a de lui une *Histoire Romaine*; un *Traité sur les Médailles*; un *Abrégé de l'Histoire de France*, &c. il n'y a que son Histoire Romaine qui soit imprimée. On peut juger de ses vers par son épitaphe, faite par lui-même la derniere année de sa vie; & dont la fin exprime parfaitement le matérialisme grossier dans lequel il avoit vécu.

J'étois gentilhomme normand,
D'une antique et pauvre noblesse,
Vivant de peu tranquillement
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le livre à la main,
J'étois plus sérieux que triste;
Moins françois que grec et romain;
Antiquaire, archimédailliste;
J'étois poëte, historien....
Et maintenant je ne suis rien.

BOUDON, (Henri-Marie) grand-archidiacre d'Evreux, docteur de Bourges, naquit en 1624 à la Fere, & mourut en 1702. Il se fit un nom par plusieurs ouvrages de piété. Les principaux sont: I. *Dieu présent par-tout*, in-24. II. *De la profanation, & du respect qu'on doit avoir aux Eglises*, in-24. III. *La sainteté de l'Etat Ecclésiastique*, in-12. IV. *La dévotion à la très-sainte Trinité*, in-24. V. *La gloire de Dieu dans les Ames du Purgatoire*, in-24. VI. *Dieu seul, ou le saint esclavage de la Mere de Dieu*, in-12. VII. *Le Chrétien inconnu, ou Idée de la grandeur du Chrétien*, in-12. M. Collet a publié sa *Vie* en 1754, & en 1762, 2 vol. in-12. Cet auteur lui fait faire des miracles; mais sans examiner l'authenticité de ceux qu'il rapporte, on peut dire que Boudon eut une vertu qui ne se démentit jamais; & c'est assurément une espece de miracle. On lui reproche quelques propositions qui sentent le Quiétisme. Il avoit écrit, avant la condamnation de Molinos; & l'on sait d'ailleurs que dans les ouvrages mystiques, il est en général difficile de saisir toujours le vrai sens d'un auteur, parce que son objet étant purement spirituel, échappe aisément à ceux qui n'ont pas exactement les mêmes principes ou la même expérience. *Voyez* TAULERE, RUSBROK, &c.

BOUDOT, (Jean) libraire

célebre, imprimeur du roi de France, de l'académie des sciences, mort en 1706, s'est fait un nom dans la république des Lettres par son petit *Dictionnaire latin-françois*, dont la premiere édition parut en 1701. C'est le plus usité dans les colleges, & c'est à juste titre. il est tiré d'un grand *dictionnaire* en 14 vol. in-4°, dont il est aussi l'auteur, & qui est resté manuscrit. — Son fils, Jean BOUDOT, également libraire célebre & imprimeur éclairé, né à Paris en 1685, mourut dans la même ville en 1754. Ses connoissances bibliographiques le firent rechercher par les savans, qui s'appliquoient à cette utile partie de la littérature. Il a dressé des catalogues raisonnés de livres qui lui font honneur.

BOVERICK, célebre horloger d'Angleterre dans le 17e siecle, se distingua par des chef-d'œuvres de méchanique. Il fit une chaise d'ivoire à quatre roues, avec toutes ses appartenances, dans laquelle un homme étoit assis : elle étoit si petite & si légere, qu'une mouche la traînoit aisément. La chaise & la mouche ne pesoient qu'un grain. Le même ouvrier construisit une table à quadrille avec son tiroir, une table à manger, un buffet, un miroir, douze chaises à dossier, six plats, une douzaine de couteaux, autant de fourchettes & de cuillers, deux salieres, avec un cavalier, une dame & un laquais : & tout cela étoit si petit, qu'il entroit dans un noyau de cerise. On peut consulter le *Microscope à la portée de tout le monde*, par Baker, savant respectable, qui rapporte ces faits d'après le témoignage de ses yeux. Ce genre d'ouvrages n'étoit pas inconnu aux anciens. Pline parle d'un Théodore de Samos, qui avoit fait en bronze sa propre statue, parfaitement ressemblante, qui tenoit de la main droite un livre, & de la gauche un char à quatre chevaux, le tout couvert d'une mouche de bronze, faite par le même sculpteur. *Voyez* ALUMNO.

BOVERIUS, (Zacharie) Capucin, né à Saluces, & mort à Genes en 1638, à 70 ans, est auteur de quelques ouvrages de controverse, & de l'*Histoire des Capucins*, en latin, 1632 & 1639, 2 vol. in-fol. traduite en françois, par le P. Antoine Caluze, 1675, in-fol. Il y en a un 3e. vol. par le P. Marcellin de Pise, 1676, in-fol. L'auteur y montre un peu trop de crédulité ; & il a mieux aimé écrire des choses édifiantes, que d'examiner toujours si elles étoient vraies. Quelque reproche qu'on puisse lui faire, son intention est louable, & le défaut de critique dont il n'est pas difficile de le convaincre, ne produira certainement aucun mal dans le monde moral. On a encore de lui : I. *Demonstrationes undecim de verâ habitûs formâ, à seraphico, patre Francisco institutâ*, Cologne, 1655. Il y prétend prouver que l'habit des Capucins est celui de S. François. II. *Demonstrationes symbolorum veræ & falsæ religionis, adversùs præcipuos ac vigentes catholicæ religionis hostes*, &c., Lyon, 1617, 1 vol. in-fol. III. *Parænesis catholica ad Marcum Ant. de Dominis*, in-4°, Lyon, 1618; c'est une réfuta-

tion des assertions insérées dans la *Republica Xana & Ecclesiastica* de l'apostat de Dominis. Boverius a encore réfuté d'autres productions du même auteur. IV. *Orthodoxa consultatio de ratione veræ fidei & religionis amplectendæ.* L'auteur composa cet ouvrage en 1623, à Madrid, dans la vue d'engager Charles Stuart, prince de Galles, qui s'y trouvoit alors, d'embrasser la religion catholique.

BOUETTE DE BLEMUR, (Jacqueline) née en 1618 d'une famille noble, prit l'habit de Bénédictine à l'âge de 11 ans, dans l'abbaye de la Ste. Trinité de Caen. La duchesse de Mecklembourg, ayant projeté de faire à Châtillon un établissement de Bénédictines du saint Sacrement, demanda la mere Bouette. Cette sainte religieuse, de prieure qu'elle étoit à la Trinité, se réduisit à être novice à Châtillon. Elle étoit alors âgée de 60 ans. Les abbayes qu'on lui offrit, ne purent lui faire quitter sa nouvelle demeure. Elle y mourut saintement en 1696. On a d'elle : I. L'*Année bénédictine*, 7 vol. in-4°. II. *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété des derniers siecles*, 2 vol. in-4°. III. *Vies des Saints*, 2 vol. in-fol. Il y a quelques fables, pardonnables à une femme & à une religieuse ; mais ces ouvrages sont écrits d'ailleurs avec plus de pureté & d'élégance, qu'on n'auroit dû en attendre d'une fille qui avoit passé toute sa vie dans des exercices de piété.

BOUFLERS, (Louis-François, duc de) pair & maréchal de France, d'une famille illustre de Picardie, naquit en 1644. Ses dispositions pour l'art de la guerre s'étant développées de bonne heure, il fut choisi en 1669 pour être colonel d'un régiment de dragons. Il se distingua à la tête de ce corps, sous le maréchal de Créqui & sous Turenne. Il reçut une blessure dangereuse au combat de Voerden ; il en reçut une seconde à la bataille d'Ensheim, au gain de laquelle il contribua beaucoup, de l'aveu de Turenne. Après plusieurs belles actions, il s'immortalisa par la défense de Lille en 1708. Le siege dura pendant plus de 3 mois. Le roi le récompensa, comme s'il eût gagné une bataille. Il fut fait pair de France ; il eut les grandes entrées de premier gentilhomme, & la survivance du gouvernement de Flandres pour son fils aîné. A la bataille de Malplaquet, en 1709, il fit la retraite en si bon ordre, qu'il ne laissa ni canon ni prisonnier. Le maréchal de Bouflers joignoit à l'activité d'un général, l'ame d'un bon citoyen ; servant son maître comme les anciens Romains servoient leur république ; ne comptant sa vie pour rien, dès qu'il étoit question du salut de sa patrie. Le roi lui ayant ordonné d'aller secourir Lille, & l'ayant laissé maître du choix de ses lieutenans ; il partit à l'instant, sans régler ses affaires, sans dire adieu à sa famille, & choisit pour ses officiers un disgracié & un prisonnier de la Bastille. Sa magnificence égaloit son amour pour son pays & pour son prince. Lorsque Louis XIV forma le camp de Compiegne, pour servir de leçon à son petit-fils le duc de Bourgogne, & de spec-

tacle à toute la cour; Bouflers y vécut si splendidement, que le roi dit à Livri, son maître-d'hôtel : « Il ne faut pas que le » duc de Bourgogne tienne de » table, nous ne saurions mieux » faire que le maréchal; le duc » de Bourgogne ira dîner avec » lui, quand il ira au camp ». Ce général mourut à Fontainebleau en 1711, âgé de 68 ans. » En lui (écrivoit madame de » Maintenon) le cœur est mort » le dernier ». On lit dans la continuation de l'Histoire d'Angleterre, par Rapin de Thoiras, un trait trop honorable à la mémoire de ce grand homme, pour l'oublier. Le roi Guillaume ayant pris Namur en 1695, arrêta Bouflers prisonnier, contre la foi des conventions qu'on venoit de faire. Surpris de ce procédé, le maréchal en demanda la cause. On lui répondit qu'on en agissoit ainsi par représailles de la garnison de Dixmude & de Deynse, que les François avoient retenue malgré les capitulations, ce qui étoit vrai. *Si cela est*, dit Bouflers, *on doit arrêter ma garnison, & non moi. — Monsieur*, lui répondit-on, *l'on vous estime plus que dix mille hommes*. Son fils, Joseph-Marie, duc de Bouflers, mourut à Gênes, maréchal de France, en 1747, le jour même que les Autrichiens leverent le siege de cette ville.

BOUGAINVILLE, (Jean-Pierre de) né à Paris, fut élevé avec beaucoup de soin. Ses talens perfectionnés par l'éducation, lui firent de bonne heure un nom célebre, & lui procurerent les places qui flattent le plus les gens-de-lettres de Paris. Il devint pensionnaire & secrétaire de l'académie royale des inscriptions, membre de l'académie françoise, & de quelques autres compagnies étrangeres, censeur royal, garde de la salle des antiques du Louvre, & l'un des secrétaires ordinaires du duc d'Orléans. Le travail altéra sa santé, & il fut vieux avant le tems. Il mourut au château de Loches en 1763, dans la 41e. année de son âge. Les qualités de son ame lui avoient fait des protecteurs ardens & des amis tendres. Dans ses écrits, comme dans ses mœurs, tout fut louable, & rien n'annonçoit le vain desir d'être loué. Avec les talens qui rendent célebre, il n'aspira qu'à l'honneur d'être utile. L'art détestable de la satyre, de l'intrigue, de la tracasserie (aujourd'hui si commun parmi les gens-de-lettres) lui étoit inconnu. On a de lui : I. Une traduction de l'*Anti-Lucrece* du cardinal de Polignac, en 2 vol. in-8°., & en un vol. in-12, précédé d'un discours préliminaire, plein d'esprit & de raison. Sa version respire par-tout l'élégance & la force, quoiqu'elle paroisse manquer quelquefois de ce ton poétique qui doit caractériser les traductions de poëmes. II. *Parallele de l'expédition de Thamas-Koulikan dans les Indes, avec celle d'Alexandre* : rempli de savoir, d'idées, d'imagination & d'éloquence; mais quelquefois un peu boursoufflé. III. *Droits des Métropoles Grecques sur les Colonies, & les devoirs des Colonies envers leurs Métropoles*, Paris, 1745, in-16. Bougainville a publié les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, depuis le

tome 17*e* jusqu'au 24*e*. Ils contiennent un grand nombre de dissertations savantes dont il est auteur.

BOUGEANT, (Guillaume-Hyacinthe) né à Quimper en 1690, Jésuite en 1706, mourut à Paris en 1743. Après avoir professé les humanités à Caen & à Nevers, il vint au college de Louis-le-Grand à Paris, & n'en sortit que dans son court exil à la Fleche, occasionné par son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes.* Ce livre, adressé à une dame, est plein de graces & de saillies. Ce que le Jésuite n'a présenté que comme un badinage (que les démons animent les brutes), a été adopté comme un systême vrai par Ramsay dans ses *Philosophical principes*, imprimés à Glascou en 1749; un savant professeur Allemand lui donne la préférence sur celui de Descartes (*Philos. eclec. a Rel. Monast. divi Ettonis, procurante P. Gallo Cartier. Aug. Vindel. 1756*). Le P. Bougeant connoissoit aussi le langage du pays de Romancie, dont il publia le Voyage, sous le nom de *Fanférédin.* Il connoissoit mieux encore celui de la société & de l'amitié, & il fut autant recherché pour l'enjouement de son caractere, que pour ses lumieres. Les travaux & les chagrins qu'il essuya, hâterent sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont rendu sa mémoire illustre. I. *Histoire des guerres & des négociations qui précéderent le traité de Westphalie, sous les ministeres de Richelieu & de Mazarin*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage rempli de faits curieux, est écrit avec élégance & avec noblesse. Il paroît que l'auteur étoit né avec des talens pour la politique, du discernement, de la pénétration & du goût. II. *Histoire du traité de Westphalie*, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12, 1744. La sagesse des réflexions, les recherches curieuses & intéressantes, le développement des caracteres & des ruses des négociateurs, l'élégante précision du style, pur sans affectation, & agréable sans antitheses, lui ont fait donner un rang distingué parmi les meilleures Histoires. Le prince Eugene ne pouvoit comprendre qu'un religieux qui n'avoit jamais été employé dans aucune affaire publique, & qui devoit ignorer ce que c'étoit que la guerre, eût pu parler si bien de cet art & de la politique. Cet ouvrage & le précédent ont été réunis & réimprimés en 6 vol. in-12, 1751. III. *Exposition de la Doctrine Chrétienne par demandes & par réponses, divisée en trois Catéchismes, l'historique, le dogmatique, & le pratique*, in-4°, & en 4 vol. in-12: un des meilleurs Catéchismes raisonnés que nous ayons en françois, & peut-être le meilleur en ce genre, si on excepte celui de Bourges & celui de Montpellier. Il y a cependant des endroits négligés, l'auteur n'ayant pu y mettre la derniere main. Les Allemands en ont donné une bonne traduction en 1780. IV. *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, 1 vol. in-12, dont nous avons parlé ci-dessus. C'est une débauche d'imagination, qui lui causa bien des chagrins. L'auteur se rétracta dans une Lettre à l'abbé Savalette, conseiller au grand conseil; elle

se trouve dans l'édition de Paris, 1783, avec une critique des *Amusemens*, où il y a de bonnes réflexions, & un peu trop de satyre personnelle. V. *Recueil d'observations physiques, tirées des meilleurs écrivains*, 4 vol. in-12; le 2e & le 3e sont du P. Grozellier, prêtre de l'Oratoire; le 4e, d'une autre main, n'a paru qu'en 1771. VI. Trois Comédies en prose : la *Femme docteur, ou la Théologie en quenouille*; le *Saint déniché*; les *Quakers François, ou les nouveaux Trembleurs*. Il y a du sel dans plusieurs scenes; mais on essuie quelqu'ennui dans d'autres. VII. *Traité sur la forme de l'Eucharistie*, 2 vol. in-12. VIII. *Anacréon & Sapho*, dialogue en vers grecs, Caen, 1712, in-8°., &c.

BOUGEREL, (Joseph) prêtre de l'Oratoire d'Aix, mort à Paris en 1753, s'est fait connoître par sa *Vie de Gassendi*, Paris, 1737, in-12; curieuse, mais trop prolixe. On a encore de lui : I. Des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres de Provence*, où l'on trouve une érudition recherchée, & un style plat & lourd. Il n'a publié qu'un vol. in-12 de cet ouvrage, qui devoit former 4 vol. in-4°. II. *Idée géographique de la France*, 1747, 2 vol. in-12; ouvrage peu recherché.

BOUGOUINC, (Simon) poëte François, & valet-de-chambre de Louis XII, est auteur de la moralité de l'*Homme juste* & de *l'Homme pécheur*, Paris, 1508, in-4°; de *l'Epinette du jeune Prince*, Paris, 1508 & 1514, in-fol.

BOUGUER, (Pierre) naquit au Croisic, d'un professeur royal d'hydrographie, qui perfectionna ses dispositions naissantes pour les hautes sciences. L'académie des sciences de Paris couronna, en 1727, son *Mémoire sur la mâture des vaisseaux*, & se l'associa en 1731. Il fut choisi en 1736, avec messieurs Godin & de la Condamine, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre; voyage qui ne répondit point aux espérances que l'on en avoit conçues. Il travailla pendant 3 ans au Journal des Savans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages recherchés par les géometres. La Relation de son Voyage au Pérou se trouve dans les mémoires de l'Académie des Sciences, de l'année 1744. Elle est écrite avec moins d'élégance que celle de M. de la Condamine, mais elle peut paroître à quelques égards plus exacte. Bouguer travailloit beaucoup & avec peine : aussi ses ouvrages lui étoient si chers, que leur réputation formoit presque son existence. Cette sensibilité extrême de son amour-propre lui causa une foule de maux, auxquels il succomba, à l'âge de 63 ans, en 1758. Cet académicien ayant passé une partie de sa vie en province, avoit contracté dans la solitude, une inflexibilité, une rudesse de caractere, que la société ne put adoucir. Le peu de connoissance qu'il avoit des hommes, le rendoit inquiet & défiant. Il étoit porté à regarder ceux qui s'occupoient des mêmes objets que lui, comme des ennemis qui vouloient lui enlever une partie de sa gloire. Il eut des disputes avec M. de la Condamine, qui répandirent l'amertume sur

sa vie, parce que cet académicien, plus insinuant que lui, sut mettre un certain public de son côté. Egaré dans les sentiers d'une fausse philosophie, Bouguer eut le bonheur d'en être ramené par un savant & zélé religieux, & d'avoir une fin très-chrétienne (voyez la *Relation de la conversion & de la mort de M. Bouguer, par le P. Laberthonie, Dominicain*, Paris, 1784, in-12). Nous avons de Bouguer plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *La construction du Navire*, 1746, in-4°. II. *La figure de la Terre*, 1749, in-4°. III. *Traité d'Optique*, 1760, in-4°. IV. *La manœuvre des Vaisseaux*, 1757, in-4°. V. *Traité de la Navigation*, 1753, in-4°, donné depuis par M. de la Caille, 1761, in-8°, &c.

BOUHIER, (Jean) président-à-mortier au parlement de Dijon, naquit dans cette ville le 17 mars 1673. Ses talens pour les lettres, les langues & la jurisprudence, se développerent de bonne heure. L'académie françoise lui ouvrit ses portes en 1727. Il mourut à Dijon en 1746, entre les bras du P. Oudin, Jésuite, son ami, dans les sentimens de religion qu'il avoit eut toute sa vie. Le président Bouhier s'adonna à la poésie dès sa jeunesse. Ce fut d'abord pour égayer les occupations de son état, ensuite pour avoir un soulagement contre les douleurs de la goutte. On a de lui: I. La traduction en vers du poëme de Pétrone sur la guerre civile, & de quelques morceaux d'Ovide & de Virgile. Ses vers ne manquent pas d'une certaine élégance; mais ils sont quelquefois négligés. Les remarques dont il a accompagné ses versions, sont du savant le plus profond. II. La traduction des *Tusculanes de Cicéron*, avec l'abbé d'Olivet. Les morceaux du président Bouhier sont fideles; mais on y desireroit quelquefois plus de précision. III. Des Lettres sur les Thérapeutes, 1712, in-12. IV. Des Dissertations sur Hérodote, avec des Mémoires sur la Vie de l'auteur, & un catalogue de ses ouvrages imprimés, par le P. Oudin, Jésuite, Dijon, 1746, in-4°. D'habiles critiques trouvent que ces recherches, fruits des premieres études de l'auteur, ne sont qu'un recueil de remarques que l'on avoit faites avant lui. V. *Dissertation sur le grand Pontificat des Empereurs Romains*, Paris, 1742, in-4°. VI. *Explication de quelques marbres antiques*, Paris, 1733, in-4°. VII. Des ouvrages de jurisprudence, &c., &c. Sa *Coutume de Bourgogne*, Dijon 1747, 2 vol. in-fol., est le plus recherché. On fait cas aussi de sa *Dissolution du mariage, pour cause d'impuissance*, in-8°. Tous ces écrits respirent l'érudition. M. Joly de Bevy a donné une édition complette de ses *Œuvres de Jurisprudence*, Paris, 1787, in-fol. Le P. Oudin a fait son *Eloge* en latin.

BOUHOURS, (Dominique) né à Paris en 1628, Jésuite à l'âge de 16 ans, fut chargé, après avoir professé les humanités, de veiller à l'éducation des deux jeunes princes de Longueville, & ensuite à celle du marquis de Seignelai, fils du grand Colbert. Il mourut à Paris en 1702. C'étoit un homme poli, dit l'abbé de Longuerue, ne condamnant personne, &

cherchant à excûser tout le monde. On a de lui : I. Les *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, in-12, 1671. Cet ouvrage eut beaucoup de cours dans sa naissance, malgré le style affecté qui s'y montre à chaque page. On y voit un bel-esprit, mais qui veut trop le paroître. La nation Allemande fut fort choquée de ce qu'il avoit osé mettre en question dans ce livre : *Si un Allemand peut être un bel esprit ?* Il est sûr que cette question dut paroître, au premier coup-d'œil, une injure. Mais si l'on fait attention que les Allemands ne s'occupoient guere alors que d'ouvrages laborieux & pénibles, qui ne permettoient pas qu'on y semât les fleurs du bel esprit, on ne doit pas trouver mauvais que l'écrivain Jésuite ait fait entendre, d'après le cardinal du Perron, que les Allemands ne prétendoient pas à l'esprit. Barbier d'Aucour en publia dans le tems une critique, dans laquelle il répandit également les plaisanteries & les réflexions. II. *Remarques & doutes sur la Langue Françoise*, 3 vol. in-12. Il y en a quelques-unes de justes, & d'autres puériles. On a placé l'auteur, dans le *Temple du goût*, derriere les grands hommes, marquant sur des tablettes toutes les négligences qui échappent au génie. III. *La maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, in-12. On publia contre ce livre, *les sentimens de Cléarque*, fort inférieurs à ceux *de Cléanthe*, par Barbier d'Aucour. Cette critique n'empêcha point que l'ouvrage ne fût estimé, comme un des meilleurs guides pour conduire les jeunes gens dans la littérature. Il pese ordinairement avec équité les écrivains anciens & modernes. Les *Concetti* du Tasse, & de quelques auteurs italiens, sont jugés sévérement à ce tribunal. Le style en est aussi élégant que celui des *Entretiens d'Ariste*, mais moins recherché & plus pur. IV. *Pensées ingénieuses des anciens & des modernes*, in-12. Ce sont les débris des matériaux qu'il avoit amassés pour l'ouvrage précédent. V. *Pensées ingénieuses des Peres de l'Eglise*, in-12. L'auteur l'entreprit, pour faire tomber ce que disoient ses adversaires. Ils l'accusoient de ne lire que Voiture, Sarrasin, Moliere, &c., & de rechercher les dames, pour recueillir les pointes qui leur échappoient, & en orner ses livres. Le peu de succès qu'eurent les *Pensées des Peres de l'Eglise*, contribua à confirmer ces idées, au-lieu de les détruire. On pensa que l'auteur ne devoit pas les avoir beaucoup lus, puisqu'il avoit trouvé chez eux si peu de pensées ingénieuses. VI. L'*Histoire du grand-maître d'Aubusson*, in-4°, 1676, écrite purement. VII. Les *Vies de S. Ignace*, in-12, & de *S. François Xavier*, in-4°, & 2 vol. in-12, écrites d'une maniere intéressante, propre à nourrir les sentimens de piété & le zele pour la religion. VIII. *Relation de la mort de Henri II, duc de Longueville*, Paris, 1663, in-4°. IX. Une traduction françoise du *Nouveau Testament*, qui a le mérite de la fidélité & d'un langage pur, 2 vol. in-12, 1697-1703. Le P. Lallemant a adopté cette version dans ses *Réflexions sur le Nouveau Testament*.

BOUILLART, (D. Jacques) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né en 1669, à Meulan, au diocese de Chartres, mort à St. Germain-des-Prés en 1726, étoit aussi connu par la solidité de son esprit, que par la pureté de ses mœurs. On a de cet auteur une savante édition du *Martyrologe d'Usuard*, copié sur l'original même de l'auteur, Paris, 1718, in-4°. On a encore de lui l'*Histoire de l'abbaye de St. Germain-des-Prés*, Paris, 1724, in-fol.: ouvrage plein de recherches.

BOUILLAUD (Ismaël) *ou* BOUILLEAU, naquit à Loudun en 1605, de parens protestans. Il quitta cette religion à l'âge de 25 ans, & entra aussi-tôt dans l'état ecclésiastique. Les belles-lettres, l'histoire, les mathématiques, le droit & la théologie l'occuperent tour-à-tour. Il se retira dans ses derniers jours à l'abbaye de St. Victor à Paris, & y mourut en 1694, à l'âge de 89 ans, emportant les regrets de tous les savans. Il étoit en commerce de lettres avec ceux d'Italie, d'Allemagne, de Pologne & du Levant, qu'il avoit connus dans les voyages qu'il avoit faits dans ces différens pays. On a de lui: I. *Opus novum ad arithmeticam infinitorum*, en 6 livres, 1682, 1 vol. in-fol. II. *Astronomia Philolaïca*, où le mouvement des planetes est bien expliqué. III. *Discours sur la réformation des quatre Ordres religieux mendians, & la réduction de leurs couvens à un nombre déterminé:* ouvrage composé par ordre de M. de Lionne. IV. Une édition de l'*Histoire de Ducas*, en grec, avec une version latine & des notes, &c.

BOUILLE, (Théodose) Carme-chaussé, bachelier de la faculté de Sorbonne, mort à Liege en 1743, est connu par une *Histoire de la ville & pays de Liege*, 3 vol. in-fol., Liege, 1725-1732. Cette Histoire écrite d'un style fort négligé, manque de critique; il y a de grandes lacunes, & les faits sont peu développés. Ce sont plutôt des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Liege*. On les lit cependant avec plaisir, à raison de la candeur & de la bonhomie qui y regnent, & qui concilient tout autrement l'attention & la confiance, que les pantalonades, le style amphigourique & les petits artifices des historiens modernes.

BOUILLET, (Jean) savant médecin, né à Servian en 1690, exerça sa profession à Béziers, où il mourut en 1777, après avoir publié différentes Dissertations qui font honneur à ses lumieres & à son application: I.... *Sur la cause de la pesanteur & la multiplication des fermens.* II.... *Sur le traitement de la petite vérole.* III.... *Sur l'huile de pétrole.* IV. *Des Elémens de médecine pratique*, 1744 & 1746, 2 vol. in-4°. V. *Observations sur l'Anasarque*, 1765, in-8°.

BOUILLON, *voy.* MARCK, GODEFROI, & Fréderic-Maurice de la TOUR.

BOUILLON, (Emmanuel-Théodose de la Tour, cardinal de) naquit en 1643 de Fréderic-Maurice de la Tour, premier du nom, duc de Bouillon & prince de Sedan. Sa naissance & ses talens lui frayerent la route des dignités. Le maréchal de Turenne, son oncle, demanda pour lui au roi le chapeau de

cardinal, & il lui fut accordé. Il s'appelloit alors l'Abbé, duc d'Albret, & avoit à peine 25 ans. Il obtint ensuite les abbayes de Cheni, de St. Ouen de Rouen, de St. Vaast d'Arras, & la place de grand-aumônier de France. Il avoit mérité ces bienfaits du roi par des services. Il étoit ambassadeur de France à Rome en 1698; & ce poste fut la premiere cause d'une longue disgrace. Louis XIV crut qu'il n'avoit pas agi avec assez de chaleur dans l'affaire de la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, & dans la sollicitation d'un bref d'éligibilité à l'évêché de Strasbourg pour l'abbé de Soubise. A son retour en France en 1700, il fut exilé à son abbaye de Tournus. Ayant sollicité vainement son rappel, il se retira en 1706 dans les Pays-Bas, & delà à Rome, où il vécut content, quoique privé par arrêt du parlement de tous les revenus qu'il avoit en France. Il mourut dans cette capitale du monde chrétien, le 2 mars 1715, à 72 ans.

BOULAINVILLIERS, (Henri de) comte de Saint-Saire, &c., naquit à St. Saire en 1658, d'une famille très-ancienne. Après avoir fait ses études dans l'académie de Juilli, confiée aux Peres de l'Oratoire, où son goût pour l'histoire commença à se développer, il prit le parti des armes. Il le quitta ensuite pour régler les affaires de sa famille, fort dérangées. Il se livra alors entiérement à l'histoire de France; mais il n'en voyoit les événemens qu'à travers les couleurs de son imagination. Il ne l'étudioit, disoit-il, que pour l'apprendre à ses enfans: en ce cas, il devoit encore plus se défier de ses idées. Quelques-uns de ses écrits sur des matieres plus délicates, montrerent qu'il poussoit trop loin la liberté de penser. En même tems qu'il faisoit l'esprit-fort sur des matieres graves, il avoit le foible de l'astrologie judiciaire. Le cardinal de Fleury disoit de lui, qu'*il ne connoissoit ni l'avenir, ni le passé, ni le présent.* Il est sûr que ses systêmes l'égaroient quelquefois dans la connoissance du passé, & son imagination dans celle du présent. Il mourut en 1722, entre les bras du P. la Borde de l'Oratoire, qui rendit un compte édifiant de ses dernieres dispositions. On a de lui: I. Une *Histoire de France*, jusqu'à Charles VIII, 3 vol. in-12. II. *Mémoires historiques sur l'ancien Gouvernement de France*, jusqu'à Hugues Capet, 3 vol. in-12. Il y appelle le gouvernement féodal, *le chef-d'œuvre de l'esprit-humain*: l'expression est forte, & n'est pas juste; mais il n'en est pas moins vrai que le gouvernement féodal ne mérite pas tous les reproches qu'on lui a faits dans ce siecle acéphale & anarchique, mécontent de toute espece de gouvernement. Il est certain que la féodalité étoit bien plus loyale & plus favorable au peuple, que le despotisme qui en a pris la place; & dès que l'on commença à se plaindre des abus du pouvoir monarchique, on regretta les loix de la féodalité (voyez le *Journal hist. & litter.* 15 *juin* 1790, *p.* 287). III. *Histoire de la Pairie de France*, in-12. IV. *Dissertations*

sur la Noblesse de France, in-12. V. *Etat de la France*, 6 *vol.* in-12. Il y a de bonnes choses, & quelques inexactitudes. VI. *Histoire des Arabes & de Mahomet*, in-12 : ouvrage que la mort l'empêcha de finir. Cette Histoire est écrite dans le style oriental, & avec très-peu d'exactitude. L'auteur n'est qu'un copiste servile des écrivains Arabes dont il n'entendoit pas la langue, & dont il n'a pas apperçu les bévues. Il essaie en vain de faire passer Mahomet pour un grand homme, suscité par la Providence pour punir les chrétiens, & pour changer la face du monde. Un critique, plus zélé que poli, lui a donné les titres de *Mahométan François*, & de *Déserteur du Christianisme*. M. Bergier s'étonne, *que par zele pour le déisme, il ne soit pas allé se faire circoncire, & prendre le turban.* VII. *Mémoire sur l'administration des Finances*, 2 vol. in-12 : bonnes vues, la plupart impraticables. On a attribué à cet historien systématique beaucoup d'autres ouvrages, & particuliérement des satyres contre la religion, qui ne sont pas de lui. Après s'être égaré sur les principes de l'histoire, il a bien pu avoir des idées fausses sur le christianisme, mais il est avéré qu'il n'a jamais poussé le délire jusqu'au point d'enfanter des horreurs, telles que celles qu'on lit dans le *Dîner* qui porte son nom. Tous les écrits du comte de Boulainvilliers sur l'Histoire de France, ont été recueillis en 3 vol. in-fol.

BOULANGER *ou* BOULENGER, plus connu sous le nom de *Petit-Pere André*, Augustin-réformé, né à Paris, & mort dans cette ville en 1657, à 80 ans, se fit un nom par sa maniere de prêcher. Il mêloit ordinairement la plaisanterie à la morale, & les comparaisons les plus basses aux plus grandes vérités du christianisme. Il compara, dit-on, dans un de ses sermons, les quatre docteurs de l'église latine, aux quatre rois du jeu des cartes. « S. Augustin » étoit, selon lui, le roi de cœur, » par sa grande charité ; S. Ambroise, le roi de trefle, par les » fleurs de son éloquence ; S. Jerôme, le roi de pique, par son » style mordant ; & S. Grégoire, » le roi de carreau, par son peu » d'élévation ». Mais il ne faut pas adopter légérement tous les contes populaires qu'on a débités sur cet orateur. C'est une espece de caricature plus propre à nourrir la conversation des oisifs, qu'à donner une idée juste des discours du *Petit-Pere André*.

BOULANGER *ou* BOULLANGER, (Nicolas-Antoine) né à Paris d'un marchand en 1722, mort dans la même ville en 1759, sortit du college de Beauvais, à-peu-près aussi ignorant qu'il y étoit entré. Cependant, ayant lutté opiniâtrément contre son peu d'aptitude, il le vainquit. A 17 ans, il commença à étudier les mathématiques & l'architecture. Trois ou quatre ans d'étude dans ces deux sciences lui suffirent pour devenir utile au baron de Thiers, qu'il accompagna à l'armée en qualité de son ingénieur. Il entra ensuite dans les ponts & chaussées, & exécuta dans la Champagne, la Bourgogne, la Lorraine, différens ouvrages pu-

blics. Ce fut, pour ainsi dire, sur les grands chemins confiés à ses soins, que se développa le germe d'un funeste talent qu'il ne se soupçonnoit pas, & qu'il portoit en lui. Il y apprit par malheur à *penser philosophiquement*. En coupant des montagnes, en conduisant des rivieres, en creusant & retournant des terreins, il vit une multitude de substances diverses que la terre récele, qu'il regarda comme une preuve de son extrême ancienneté, & des révolutions multipliées qu'elle avoit essuyées dans des siecles imaginaires. Tandis que d'autres philosophes ont de la peine à reconnoître un *déluge*, Boulanger en reconnoît *une multitude innombrable*, qui son autant de *crises* que la nature emploie *pour renouveller le genre-humain, & pour se renouveller elle-même.* Des bouleversemens du globe, il passa aux changemens arrivés dans les mœurs, les sociétés, les gouvernemens & la religion. Il forma à cet égard différentes conjectures. Pour s'assurer de leur solidité, il voulut savoir ce qu'on avoit dit là dessus. Il apprit le latin & ensuite le grec, quelque chose aussi des langues hébraïque, syriaque & arabe; & se crut par-là bien fourni d'argumens pour établir ses extravagantes hypotheses. L'aspect d'une mort prochaine lui dessilla les yeux; il détesta ses égaremens, & déclara qu'ils étoient le fruit de la vanité bien plus que du raisonnement; que *les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites dans les sociétés philosophiques, l'avoient plus enivré, plus séduit que tout le reste.* La conséquence la plus légitime d'un pareil aveu étoit que tous ces manuscrits, source de ses remords, de ses rétractations, devoient être livrés aux flammes; mais les sociétés sophistiques s'en étoient emparées; ils étoient bien impies, ils démentoient bien hautement nos livres saints, il tendoient bien directement à l'athéisme; c'en étoit assez pour les rendre précieux aux yeux de nos faux sages. Ils furent imprimés, & toutes les passions se réserverent le soin de les faire accueillir avec avidité. Tout chamarrés qu'ils sont de grec, de latin & d'étymologies, nos femmes philosophes, qui ne pourroient souffrir un mot de vieux langage dans un ouvrage écrit pour la religion, & sur-tout pour les mœurs, dévorerent ceux-ci; les trouverent bien forts de choses, bien raisonnés, bien convaincans, & sans réplique. Les suffrages de d'Alembert, de Diderot, d'Helvétius, avoient fortifié cette opinion. On vit donc paroître: I. *Traité du Despotisme oriental*, in-12; ouvrage romanesque & pernicieux, mais moins mauvais encore que celui qui suit, dont il n'a fait que le dernier chapitre. II. *L'Antiquité dévoilée*, ouvrage posthume, Amsterdam, 1766, 3 vol. in-12. III. Le *Christianisme dévoilé*, 2 vol. in-12, aussi posthume: diatrible remplie d'imprécations & de raisonnemens aussi absurdes que rebutans contre la religion de J. C. On y prêche la tolérance, d'un ton d'intolérance que le fanatisme n'a jamais porté si loin. M. Bergier, dans son *Apologie de la Religion Chrétienne*, l'a vict-

rieusement réfuté. IV. *Dissertation sur Elie & Enoch*, in-12. V. Quelques articles mauvais & informes, fournis à la compilation encyclopédique. VI. Un Dictionnaire en manuscrit, qu'on peut regarder comme une concordance mal combinée des langues anciennes & modernes. On a encore de lui : *Les Anecdotes de la Nature*, en manuscrit. M. de Buffon en a tiré beaucoup de choses pour les *Epoques de la Nature ;* le célebre naturaliste s'est presque entiérement approprié les spéculations de *l'Ingénieur des chaussées ;* comme on l'apprend dans l'*Examen impartial des Epoques*, p. 178 : ouvrage qui présente une réfutation détaillée de ces délires géographiques & physiques. On remarque dans les écrits de Boulanger, une imagination sombre & malheureuse. Il en a paru une *Analyse, par un Solitaire*, Paris, 1788, 1 vol. in-8°. Cette *Analyse*, très-bien faite, réfute solidement les absurdités du jeune philosophiste, en les présentant isolées & sans cet entourage qui en impose aux lecteurs ignorans ou crédules.

BOULANGER, *ou plutôt* BOULLANGER, (Claude-François-Félix) seigneur de Rivery, membre de l'académie d'Amiens, sa patrie, & lieutenant-civil au bailliage de cette ville, naquit en 1724. Il exerça pendant quelque tems la profession d'avocat à Paris : mais sa passion dominante étoit l'étude des belles-lettres & de la philosophie. Il ne put les cultiver long-tems ; la mort l'enleva en 1758, à 34 ans. Son ame étoit noble, son cœur sensible, son caractere enjoué, sa conduite décente. Réservé vis-à-vis les personnes qu'il connoissoit peu, il s'ouvroit volontiers à ses amis. Il avoit la figure agréable, l'usage du monde, l'esprit vif & pénétrant, une mémoire prodigieuse, & une ambition ardente d'acquérir toutes les connoissances humaines, comme d'occuper les premieres places. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité de la cause & des phénomenes de l'Electricité*, en 2 parties, in-8°. II. *Recherches historiques & critiques sur quelques anciens spectacles, & particuliérement sur les mimes & les pantomimes ;* brochure in-12, curieuse. III. *Fables & Contes en vers françois*, in-12. Quelques-uns de ces Contes & de ces Fables sont de son invention, & les autres sont empruntés de Phedre, de Gay & de Gellert. Production foible, où les lettres & les mœurs n'ont rien à gagner.

BOULAY, (Edmond du) héraut-d'armes des ducs de Lorraine, vivoit au milieu du 16e. siecle. C'étoit un écrivain fécond : on ne sait pas en quelle année il mourut. Nous avons de lui : I. Une moralité en vers, sous ce titre : *Le Combat de la chair & de l'esprit*, Paris, 1549, in-8°. II. *La Généalogie des Ducs de Lorraine*, Metz, 1547 ; il les fait descendre des Troyens. III. *La Vie & le Trépas des Ducs de Lorraine, Antoine & François*, Metz, 1547, in-4°. IV. *Le Voyage du Duc Antoine vers l'Empereur Charles V* en 1543, pour traiter de la paix avec François I, in-8°. : ce dernier livre est en vers, &c.

BOULAY, (César-Egasse

du) natif du Maine, fut successivement professeur d'humanités au college de Navarre, greffier, recteur & historiographe de l'université de Paris: il mourut en 1678. On a de lui: I. *De Patronis quatuor Nationum universitatis*, in-8°.; ouvrage qui contient des faits curieux. II. L'*Histoire de l'Université de Paris*, en latin, 6 vol. in-fol. L'énormité de l'ouvrage n'empêcha point la faculté de théologie de le censurer; cette censure peut avoir eu des motifs peu louables, mais l'ouvrage n'en vaut pas mieux. « Cet » historien, dit un auteur mo» derne, auroit dû avant toutes » choses, acquérir plus de ju» gement, de critique & de » véracité. Avec cette précau» tion, il ne se seroit point ex» posé à perdre en quelque » sorte le mérite des recher» ches utiles qu'on lui doit, par » l'énorme quantité de fables & » de mensonges qu'il débite ». III. *Remarques sur la censure de cette histoire*, en latin, Paris, 1667, in-4°. IV. *Fondation de l'Université de Paris*, Paris, 1675, in-4°. V. *Privileges de l'Université de Paris*, 1674, in 4°. VI. *De Decanatu Nationis Gallicanæ in Academia Parisiensi*, 1662, in-8°. VII. *Trésor des Antiquités Romaines, où sont contenues & décrites par ordre toutes les cérémonies des Romains*, Paris, in-folio, 1651, avec fig. Ce livre, que quelques savans ont déprisé, est assez bon. C'est une espece de traduction des Antiquités Romaines de Rosin; mais l'auteur n'a pas tout traduit, & son livre est moins complet. Du Boulay faisoit aussi des vers latins. On a de lui une Elegie contre un de ses envieux, où il y a de la chaleur & de la latinité.

BOULEN, BOLLEYN, *ou* BULLEN, (Anne de) fille d'un gentilhomme d'Angleterre, passa en France avec Marie, femme de Louis XII. Elle fut ensuite fille d'honneur de la reine Claude, qui la donna à la duchesse d'Alençon, depuis reine de Navarre. De retour en Angleterre, elle y porta un goût vif pour les plaisirs & pour la coquetterie; une conversation légere, soutenue par beaucoup d'enjouement; & des manieres libres, qui cachoient une dissimulation & une ambition profondes. Ce n'étoit rien moins qu'une beauté, mais la passion embellit tout, & l'insatiable luxure dont la soif augmente, comme l'avarice, à mesure qu'elle possede, finit par ne mettre plus de choix dans ses jouissances. On rapporte qu'elle avoit six doigts à la main droite, une tumeur à la gorge, & une sur-dent. Henri VIII la vit, & ne s'en apperçut pas. Il lui déclara ses sentimens. Anne en parut d'abord plus offensée que flattée. Cette réserve, à laquelle le prince ne s'attendoit pas, irrita sa passion. Il pensa dès-lors à répudier sa femme, pour épouser sa maîtresse. Clément VII ayant refusé, comme il devoit, une sentence de divorce, le prétendu mariage se fit secrétement le 14 novembre 1532. Rouland Lée, récemment élevé à l'évêché de Conventry (à qui Henri insinua que le pape lui avoit permis d'abandonner Catherine d'Aragon, & de prendre une autre femme, pourvu que ce fût sans scan-

dale), leur donna la bénédiction nuptiale, en présence de quelques témoins affidés. Anne, devenue enceinte, fut déclarée femme & reine en 1533. Son entrée à Londres fut magnifique. La galanterie qu'elle avoit puisée dans la cour de France, ne l'abandonna point sur le trône d'Angleterre. On l'accusa d'avoir des commerces criminels avec plusieurs de ses domestiques, avec le lord Rochefort son frere, & même avec un de ses musiciens. Henri VIII, qui aimoit alors Jeanne de Seymour, n'eut pas de peine à la croire coupable. On l'interrogea : toutes ses réponses se bornerent à dire qu'elle s'étoit échappée en paroles libres & en airs familiers ; mais que sa conduite avoit toujours été innocente. Ceux qu'on lui donnoit pour amans, firent les mêmes réponses, à l'exception du musicien Smeton, qui, frappé par la crainte, ou entraîné par la force de la vérité, avoua qu'il avoit souillé le lit de son souverain. Ils furent tous condamnés à la mort : Rochefort décapité, & le musicien pendu. Henri, voulant ôter à son épouse la consolation de mourir reine, fit prononcer une sentence de divorce, sous le vain prétexte qu'elle avoit épousé mylord Percy, avant que de lui avoir donné la main. Cette malheureuse en convint, dans l'espérance que cet aveu la sauveroit du supplice du feu auquel on la destinoit, & qu'elle n'auroit que la tête tranchée. Le jour de cette tragédie, elle se consola, sur ce qu'on lui dit que le bourreau étoit fort habile, & par la pensée qu'ayant le cou petit, elle souffriroit moins. Avant de monter sur l'échafaud, elle écrivit une lettre extravagante à Henri VIII. *Vous m'avez toujours élevée par degrés*, lui disoit-elle ; *de simple demoiselle, vous me fîtes marquise* (de Pembrock) ; *de marquise, reine ; & de reine, vous voulez aujourd'hui me faire sainte.* Ceci se passa en 1536. L'amour l'avoit mise sur le trône ; l'amour l'en chassa. Ces catastrophes sont les suites inévitables des passions violentes & insensées. La plupart des historiens l'ont couverte d'opprobres. Sanderus prétend que Henri VIII étoit son pere. On ajoute que quand ce prince la prit pour maîtresse, François I avoit déja eu ses faveurs, ainsi que plusieurs de ses courtisans ; & qu'on l'appelloit en France *la mule du roi*, & *la haquenée d'Angleterre* : anecdotes dignes de cette prostituée & de ses amans. *Voyez* HENRI VIII.

BOULENGER, *voyez* BOULANGER.

BOULENGER, (Jules-César) *Bulengerus*, né à Loudun, se fit jésuite & quitta la société pour prendre soin de ses neveux. Il y rentra ensuite, & mourut à Cahors en 1628, après avoir donné en latin, une *Histoire de son tems*, Lyon, 1619, in-fol. ; elle commence à l'an 1559, & finit en 1680 ; & un grand nombre de savans ouvrages, entr'autres : I. *De Imperatore & Imperio Romano*, Lyon, 1618, in-fol. II. Onze volumes d'Opuscules, contenant des Dissertations : *De Oraculis & vatibus ; de templis Ethnicorum, de festis græcorum ; de triumphis, spoliis bellicis*,

trophæis, *arcubus triumphalibus & pompa triumphi ; de sortibus*, *de auguriis & auspiciis*, *de ominibus*, *de prodigiis*, *de terræ motu & fulminibus ; de tributis & vectigalibus populi Romani ; de circo Romano*, *ludisque circensibus ; de theatro*, *ludisque scenicis ; de conviviis ; de ludis privatis ac domesticis veterum.* Tous ces ouvrages se trouvent aussi, les uns dans les *Antiquités Grecques*, les autres, dans les *Antiquités Romaines*. III. On a encore de lui des traités *De Picturâ, plastice statuariâ, lib.* 2, Lyon, 1627, in-8°. IV. Une Dissertation contre Casaubon en faveur du cardinal Baronius, sous ce titre : *Diatribæ in Casauboni Exercitationes de rebus Sacris*, Lyon, 1617, in-fol. V. *Eclogæ ad Arnobium*, Toulouse, 1612, in-8°. VI. *De insignibus gentilitiis ducum Lotharingorum*, Pise, 1617, in-4°.

BOULLENOIS, (Louis) avocat au parlement de Paris, sa patrie, mort en 1762, à 84 ans, est connu : I. Par des *Questions sur les démissions des biens*, 1747, in-8°. II. Par des *Dissertations sur des questions qui naissent de la contrariété des loix*, 1734, in-4°. III. Par un *Traité de la personnalité & de la rivalité des loix*, *coutumes & statuts*, Paris, 1766, 2 vol. in-4°. Ce livre intéressant fait bien sentir l'utilité & la nécessité d'un code de loix claires & uniformes. La Vie de l'auteur est à la tête.

BOULLIER, (David Renaud) ministre à Amsterdam, ensuite à Londres, originaire d'Auvergne, né à Utrecht le 24 mars 1699, mort le 24 décembre 1759, signala son zele & ses talens pour la cause de la religion, trop souvent attaquée par les nouveaux philosophes. Il la défendit avec autant d'ardeur, que de force & de logique. C'est dommage que son style, presque toujours exact, souvent éloquent, se ressente quelquefois du pays qu'il habitoit. Ce défaut n'empêche pas que ses ouvrages ne soient un recueil d'excellens préservatifs contre le poison de l'impiété. Les principaux sont : I. *Dissertatio de existentia Dei*, 1716. II. *Essai philosophique sur l'ame des bêtes*, 1728, in-12 ; & 1737, 2 vol. in-8°. III. *Exposition de la Doctrine orthodoxe de la Trinité*, 1734, in-12. IV. *Lettres sur les vrais principes de la Religion*, où l'on examine le livre de *la Religion essentielle à l'homme*, 1741, 2 vol. in-12. V. *Recherches sur les vertus de l'eau de goudron*, traduites de Berklei, 1745, in-12. VI. *Sermons*, 1748, in-8°. VII. *Dissertationum sacrarum Sylloge*, 1750, in-8°. VIII. *Court examen de la These de l'abbé de Prades*, *& Observations sur son Apologie*, 1753. IX. *Lettres critiques sur les Lettres philosophiques* de Voltaire, 1754, in-12. X. *Le Pyrrhonisme de l'Eglise Romaine*, *ou Lettres du P. Hayer*, *avec les Réponses*, 1757, in-8°. XI. *Observationes miscellaneæ in librum Jobi*, 1758, in-8°. XII. *Pieces & Pensées philosophiques & littéraires*, 1759, 2 vol. in-12. Boullier étoit protestant, & dans ses écrits contre l'Eglise Romaine, il a tous les préjugés de sa secte.

BOULLONGNE, (Bon) fils & éleve de Louis Boullongne, peintre du roi, naquit à Paris en 1649. Un tableau

que

que son pere présenta à Colbert, le fit mettre sur la liste des pensionnaires du roi à Rome. Il y fut cinq ans en cette qualité, & s'y forma par l'étude des grands maîtres. On dit qu'il saisissoit si habilement leur maniere, que Monsieur, frere de Louis XIV, acheta un de ses tableaux dans le goût du Guide, comme un ouvrage de cet artiste. Mignard, son premier peintre, y fut trompé; & lorsqu'on eut découvert l'auteur, il dit: *Qu'il fasse toujours des Guides, & non des Boullongnes.* Ce jeune-homme, de retour en France, fut professeur de l'académie de peinture, eut une pension de Louis XIV, & fut employé par ce prince dans l'église des Invalides, au palais & à la chapelle de Versailles, à Trianon, &c. Il mourut en 1717. Il excelloit dans le dessin & dans le coloris. Il réussissoit également dans l'histoire & dans le portrait. Il étoit fort laborieux; un esprit vif, enjoué, plein de saillies, le soutenoit dans le travail. Ses deux sœurs, Genevieve & Magdelene, mortes en 1710, dignes de leur frere, furent de l'académie de peinture.

BOULLONGNE, (Louis) frere cadet du précédent, naquit à Paris en 1654, & fut comme lui élevé par son pere. Un prix remporté à l'âge de 18 ans, lui valut la pension du roi. Il se forma à Rome sur les tableaux des grands maîtres, & sur-tout sur ceux de Raphaël. A son retour en France, il entra à l'académie de peinture, & en devint le directeur. Louis XIV le nomma son premier peintre, lui donna des lettres de noblesse, le fit chevalier de S. Michel, & ajouta à ces honneurs plusieurs pensions. Il mourut en 1733, aussi regretté pour ses talens, que pour sa douceur & sa politesse. Son pinceau est gracieux & noble. Ses tableaux se vendent moins cher que ceux de son frere, dont il étoit l'ami & l'émule; mais émule quelquefois inférieur. Il laissa 4 enfans, 2 filles & 2 fils, dont l'aîné a été contrôleur-général.

BOULMIERS, *voyez* DESBOULMIERS.

BOUQUET, (Dom Martin) Bénédictin de S. Maur, né en 1685 à Amiens, mourut à Paris en 1754. L'académie de sa patrie l'avoit mis au nombre de ses membres. Il eut part aux compilations de Dom de Montfaucon. On a de lui la *Collection des Historiens de France*, jusqu'au 8e. volume, Paris, 1738 & suiv., in-fol. Il en a paru plusieurs nouveaux depuis sa mort. Il exécuta cette entreprise que le ministre lui avoit confiée, & pour laquelle il avoit une pension sur le trésor royal, avec l'exactitude d'un homme laborieux. Il avoit plus d'amour pour le travail, que d'esprit & de discernement. C'étoit d'ailleurs un religieux animé de l'esprit de son état, & plein de charité pour les pauvres.

BOURBON, (Robert de France, seigneur de) 6e. fils de S. Louis & de Marguerite de Provence, né en 1256, épousa Béatrix de Bourgogne, fille d'Agnès, héritiere de Bourbon. Il mourut en 1317. Il est la tige de la famille régnante en France, en Espagne, à Naples & à Parme. La baronnie de Bour-

bon fut érigée en duché-pairie en faveur de Louis son aîné, l'an 1327. On trouve dans les lettres d'érection, des termes dignes de remarque, & qui ont l'air, dit le président Hénault, d'une prédiction. *J'espere*, dit le roi Charles le Bel, *que les descendans du nouveau duc contribueront par leur valeur à maintenir la dignité de la couronne.*

BOURBON, *voy.* CHARLES, CONTI.

BOURBON, (Nicolas) poëte latin, né en 1503, à Vandeuvres, près de Langres, d'un riche maître de forges, vivoit encore en 1550. Marguerite de Valois, sœur de François I, le chargea de veiller à l'éducation de Jeanne d'Albret sa fille, mere de Henri IV. Il se retira de la cour quelques années après, & alla goûter dans la ville de Cande, où il avoit un petit bénéfice, les douceurs de la retraite. On a de lui 8 livres d'Epigrammes : il les appelloit *Nugæ*, des bagatelles. On trouve dans ce recueil son Poëme de la forge (*Ferraria*), composé à l'âge de 15 ans, & qu'Erasme a paru estimer, en considérant la grande jeunesse de l'auteur; mais Scaliger ne jugeant que l'ouvrage en lui-même, dit que Bourbon est un poëte de nul nom, de nulle considération. Ce poëme offre cependant quelques détails sur les travaux de ce métier & sur les ouvriers qui l'exercent. Les *Nugæ* de ce poëte furent imprimées à Lyon, in-8°, en 1533. Dans le grand nombre de ses Epigrammes, il n'y en a pas six de bonnes. Joachim du Bellay fit cette épigramme sur ce recueil:

Paule, tuum scribis Nugarum nomine librum;
In toto libro nil melius titulo.

On a encore de lui des distiques moraux : *De puerorum moribus*, in-4°, 1536.

BOURBON, (Nicolas) petit-neveu du précédent, de l'académie françoise, professeur d'éloquence grecque au college-royal, & chanoine de Langres, mourut à Paris en 1644, à 70 ans, dans la maison des Peres de l'Oratoire de S. Honoré, où il s'étoit retiré. La France le compte parmi les plus grands poëtes latins qui l'ont illustrée, depuis la renaissance des Lettres. Ses pensées sont pleines d'élévation & de noblesse, ses expressions de force & d'énergie, sa poésie de ce feu qui anime ceux qui sont nés poëtes. On peut citer, pour un échantillon de ses pieces, ces deux vers en l'honneur de Henri IV, placés sur la porte de l'arsenal de Paris :

Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat,
Tela Giganteos debellatura furores.

Ses Poésies furent imprimées à Paris en 1651, in-12. Son *Imprécation contre le parricide de Henri IV* passe, avec raison, pour son chef-d'œuvre. Il écrivoit aussi bien en prose qu'en vers. Bourbon étoit un homme grand, sec, vif & ardent. Il aimoit beaucoup le bon vin, & il disoit ordinairement, *que lorsqu'il lisoit des vers françois, il lui sembloit qu'il buvoit de l'eau.* Grand approbateur des ouvrages d'autrui en présence de leurs auteurs, il les déchiroit quelquefois en secret. On

lui trouva après sa mort une quinzaine de mille livres dans un coffre fort; il craignoit cependant de mourir dans l'indigence. Sa mémoire étoit très-heureuse,& il possédoit l'histoire civile&littéraire de son tems.

BOURCHENU DE VALBONAIS, (Jean-Pierre) né à Grenoble en 1651 d'un conseiller au parlement, voyagea en Italie, en Hollande & en Angleterre. S'étant trouvé sur la flotte angloise à la bataille de Solbaye, il fut tellement frappé de ce spectacle, qu'il résolut de finir ses courses, pour embrasser la magistrature. De conseiller au parlement, il devint premier président de la chambre-des-comptes de Grenoble, & conseiller d'état honoraire en 1696. Il mourut en 1730, regretté de tous les savans & des gens de bien. Il étoit aveugle depuis long-tems. Cet accident ne l'empêcha point de donner l'*Histoire du Dauphiné* en 2 vol. in-fol. 1722; & plusieurs Dissertations & Mémoires, répandus dans différens Journaux. Ils prouvent une grande connoissance de l'histoire & des antiquités. Il avoit fait de profondes recherches sur son pays. On a encore de lui en manuscrit, un *Nobiliaire du Dauphiné*.

BOURCHIER, (Thomas) cardinal, archevêque de Cantorberi,& frere de Henri comte d'Essex, couronna Edouard IV, Richard III & Henri VII, rois d'Angleterre, tint plusieurs conciles, condamna les Wicléfites, & mourut à Cantorbery en 1486. Ce prélat avoit beaucoup de zele & de lumieres. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Thomas BOURCHIER, qui a écrit l'*Histoire du martyre des Peres Récollets*, qui ont été mis à mort pour la foi, en Angleterre, dans la Belgique & l'Irlande, depuis l'an 1536, jusqu'à l'an 1582; Paris, 1582, in 8°., en latin.

BOURCIER DE MONTUREUX Jean-Louis) né à Luxembourg le 12 mai 1687, s'appliqua avec succès au droit, & parvint par sa science & sa probité, à la charge de procureur-général au conseil de Nancy. Il mourut le 14 mars 1751, après avoir donné au public: I. *Recueil des Ordonnances du Duc Léopold*, 1733, 4 vol. in-4°. II. *Instruction pour mon fils qui prend le parti des armes*, 1740, in-4°.

BOURDALOUE, (Louis) né à Bourges en 1632, prit l'habit de jesuite en 1648. Ses heureuses dispositions pour l'éloquence, engagerent ses supérieurs à le faire passer de la province à la capitale. Les chaires de Paris retentirent de ses sermons. Son nom pénétra bientôt à la cour. Louis XIV ayant voulu l'entendre, il débuta par l'Avent de 1670. Il prêcha avec tant de succès, qu'on le redemanda pour le Carême de 1672, -- 74, -- 75, -- 80 & -- 82; & pour les Avens de 1684, -- 86, -- 89, -- 91 & — 93. On l'appelloit: *Le roi des prédicateurs & le prédicateur des rois*. Louis XIV voulut l'entendre tous les deux ans, *aimant mieux ses redites, que les choses nouvelles d'un autre*. Ses succès furent les mêmes en province qu'à Paris & à la Cour. A Montpellier, où le roi l'envoya en 1686, pour faire goû-

ter la religion catholique par ses sermons & ses exemples, il eut les suffrages des catholiques & des nouveaux convertis. Sur la fin de ses jours il abandonna la chaire, & se voua aux assemblées de charité, aux prisons; se faisant petit avec le peuple, autant qu'il étoit sublime avec les grands. Il avoit un talent particulier pour assister & consoler les malades. On le vit souvent passer de la chaire au lit d'un moribond. Il mourut le 13 mai 1704, admiré de son siecle, & respecté même des ennemis des Jésuites. Sa conduite, dit un auteur estimé, étoit la meilleure réfutation des *Lettres provinciales*. Le P. Bretonneau, son confrere, donna deux éditions de ses ouvrages, commencées en 1707, par Rigaud, directeur de l'imprimerie royale. La premiere, en 16 vol. in 8°., est la meilleure & la plus recherchée des amateurs de la belle typographie. La seconde est en 18 vol. in-12. C'est sur cette derniere, que les imprimeurs de Lyon, Rouen, Toulouse & Amsterdam ont contrefait Bourdaloue. Voici la distribution de cette édition : Avent, 1 vol. Carême, 3 vol. Dominicales, 4 vol. Exhortations, 2 vol. Mysteres, 2 vol. Panégyriques, 2 vol. Retraite, 1 vol. Pensées, 3 vol. Dans l'édition in-8°., les Exhortations & la Retraite ne sont que 2 vol. & les Pensées, 2 vol. Il n'y a peut-être pas d'ouvrage plus fort de choses que ces *Pensées* : on y trouve un fonds inépuisable de morale, de théologie, & de véritable philosophie, présenté avec une simplicité, & une dignité de langage qui n'a point trouvé d'imitateurs. Son portrait qu'on voit dans les premieres éditions de ses Sermons, n'a été tiré qu'après sa mort. On y lit ce passage du Pseaume 118: *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum & non confundebar;* qui exprime son ministere, ainsi que la maniere dont il s'en acquitta. Il en soutint toujours la liberté, & n'en avilit jamais la dignité. Nulle considération ne fut capable d'altérer sa franchise & sa sincérité. Ses manieres étoient simples, modestes & prévenantes : mais son ame étoit pleine de force & de vigueur. « Tantôt élevé, tan» tôt simple, (dit l'auteur *de la Décadence des Lettres & des Mœurs*), » toujours noble & » jamais familier, il se met à la » portée de l'esprit de tous les » hommes : ses idées se déve» loppent, se succedent rapide» ment & avec netteté : d'une » vérité qu'il établit, naissent » mille autres vérités nou» velles qui se soutiennent, & » se fortifient mutuellement : » il s'abandonne à ces grands » mouvemens qui surprennent, » agitent, remuent l'auditeur : » concis, serré, sans séche» resse, profond sans obscu» rité, il raisonne, il discute, » il prouve : comme c'est l'es» prit qu'il veut subjuguer, il » l'attaque, le combat, le suit » dans tous ses détours, saisit » ses subtilités, détruit ses so» phismes & ses erreurs, le » presse, le force enfin à se » rendre à l'évidence. Nourri » de la lecture des Peres de l'E» glise, on voit que son goût » naturel, plus que la néces» sité, l'a porté à s'enrichir de

» leurs trésors : son éloquence » est celle des Chrysostome, des » Augustin ; il en a l'ame, le » génie, l'abondance ; son style » sévere n'a rien de recherché, » ni d'affecté ; il est nerveux » & plein de force ; les orne- » mens, les fleurs, les graces » du langage s'y trouvent pla- » cés naturellement. Bourda- » loue, en un mot, est de tous » les orateurs sacrés le modele » le plus accompli, & le créa- » teur de l'éloquence de la » chaire ». On l'a souvent mis en parallele avec Massillon. L'un & l'autre sont très-éloquens ; mais ils le sont d'une maniere différente. Beaucoup de gens, ceux sur-tout qui s'attachent à la force & à l'empire de la raison avant de se livrer à l'enthousiasme du sentiment, aiment mieux l'éloquence du P. Bourdaloue. Tout étant balancé de part & d'autre, la premiere place, dit l'abbé Trublet, demeure au P. Bourdaloue. « Ce » qui me plaît, ce que j'admire » principalement dans Bourda- » loue (dit l'abbé Maury, dans les *Réflexions sur l'éloquence* qu'on voit à la tête de ses Discours), » c'est qu'il se fait » oublier lui-même ; c'est que » dans un genre trop souvent » livré à la déclamation, il » n'exagere jamais les devoirs » du christianisme, ne change » point en préceptes les sim- » ples conseils, & que sa morale » peut toujours être réduite » en pratique ; c'est la fécon- » dité inépuisable de ses plans, » qui ne se ressemblent jamais, » & l'heureux talent de dispo- » ser ses raisonnemens avec cet » ordre dont parle Quinti- » lien, lorsqu'il compare le mé- » rite d'un orateur à l'habileté » d'un général qui commande » une armée, *velut imperatoria* » *virtus* ; c'est cette logique » exacte & pressante qui exclut » les sophismes, les contradic- » tions, les paradoxes ; c'est l'art » avec lequel il fonde nos de- » voirs sur nos intérêts, & ce » secret précieux que je ne vois » guere que dans ses Sermons, » de convertir les détails des » mœurs en preuves de son su- » jet ; c'est cette abondance de » génie qui ne laisse rien à ima- » giner au-delà de chacun de » ses Discours, quoiqu'il en ait » composé au moins deux, sou- » vent trois, quelquefois même » quatre sur la même matiere, » & qu'on ne sache après les » avoir lus auquel de ces Ser- » mons donner la préférence ; » c'est la simplicité d'un style » nerveux & touchant, naturel » & noble, la connoissance la » plus profonde de la religion, » l'usage admirable qu'il fait de » l'Ecriture & des Peres ; enfin » je ne pense jamais à ce grand » homme, sans me dire à moi- » même : Voilà donc jusqu'où » le génie peut s'élever quand » il est soutenu par le travail ». M. Thomas (*Essai sur les Eloges*) ne donne à Bourdaloue que la seconde place dans l'art des panégyriques, il le place après Fléchier & Bossuet. Mais il faut que Bossuet n'ait pas connu si bien que M. Thomas, le vrai goût des *Eloges* ; puisqu'après avoir entendu l'Oraison funebre du grand Condé, il s'écria, en parlant de l'orateur : *Cet homme sera éternellement notre maître en tout*. M. Thomas reproche à Bourdaloue de n'avoir pas assez imité la maniere de Bossuet.

Le génie crée & n'imite pas, il marche ſeul & ne ſe traîne pas ſur des traces.

BOURDEILLES, (Pierre de) connu ſous le nom de *Brantôme*, dont il étoit abbé, joignit à ce titre ceux de ſeigneur & baron de Richemont, de chevalier de l'ordre, de gentilhomme de la chambre des rois Charles IX & Henri III, & de chambellan du duc d'Alençon. Il avoit eu deſſein de ſe faire chevalier de Malte, dans un voyage qu'il fit en cette iſle au tems du ſiege, l'an 1565. Il revint en France, où on l'amuſa par de vaines eſpérances; mais il ne reçut d'autre fortune, dit-il, que d'être bien venu des rois ſes maîtres, des grands ſeigneurs, des princes, d'autres rois, des reines, des princeſſes. Il mourut en 1614, à 87 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 10 & en 15 vol. in-12: 4 des Capitaines François, 2 des Capitaines étrangers; 2 des Femmes galantes; 1 des Femmes illuſtres; 1 des Duels. Ils ſont néceſſaires à ceux qui veulent ſavoir l'hiſtoire ſecrette de Charles IX, de Henri III & de Henri IV. L'homme y eſt encore plus repréſenté que le prince. Le plaiſir de voir ces rois dans leur particulier & hors du théâtre, joint à la naïveté du ſtyle de Brantôme, rend la lecture de ſes *Mémoires* fort agréable, quoique pluſieurs de ſes anecdotes paroiſſent hazardées, que les faits publics qu'il raconte, ſoient ſouvent défigurés par des contes populaires, & que le portrait de la même perſonne préſente quelquefois des contradictions. Il rapporte des diſcours, & des faits abſolument oppoſés au caractere, & à l'hiſtoire de ceux auxquels il les attribue. Les écrivains proteſtans du dernier ſiecle ne lui rendent pas juſtice, lorſqu'ils le traitent de controverſiſte paſſionné, que la prévention aveugle. Ils ſavent bien ſe prévaloir de ſon témoignage lorſqu'il leur eſt favorable. D'ailleurs Brantôme ne paroît pas prendre un intérêt aſſez vif aux avantages de la religion qu'il profeſſoit, ni à la gloire des princes Lorrains, pour être ſoupçonné d'avoir altéré des faits dont il a été témoin. Il eſt vrai qu'il a gémi, comme tous les bons citoyens, ſur les malheurs de la France durant les guerres ſuſcitées par les ſectaires, & qu'il les a quelquefois bien peints; mais il n'en a rien dit qui ne ſoit conforme à ce qu'en rapportent tous les hiſtoriens du tems. Ses *Mémoires* avec la Vie de l'auteur & quelques Opuſcules, ont été réimprimés en 1787, ſous le titre d'*Œuvres de Brantôme*, Paris, 8 vol. in-8°.

BOURDEILLES, (Claude de) petit-neveu du précédent, comte de Montréſor, attaché à Gaſton d'Orléans dans ſa faveur & dans ſes diſgraces, perdit pluſieurs fois ſa liberté pour ſervir ce prince. Ennuyé du tumulte & des tracaſſeries de la cour, il prit le parti de goûter les douceurs d'une vie privée. Il mourut à Paris en 1663. Il a laiſſé des *Mémoires*, connus ſous le nom de *Montréſor*, 2 vol. in-12, qui ſont curieux. Il y a pluſieurs pieces ſur l'hiſtoire de ſon tems. Montréſor ne craint point de raconter les projets formés par lui contre la vie du cardinal de Richelieu.

BOURDELOT, (Jean) maître des requêtes de la reine Marie de Médicis, savant dans les langues & la jurisprudence, auteur des Notes sur Lucien, sur Héliodore & sur Pétrone, mourut en 1638. Ses Commentaires sont estimés des savans, mais assez peu consultés.

BOURDELOT, (l'Abbé, dont le vrai nom étoit *Pierre Michon*) neveu du précédent, & fils d'un chirurgien de Sens, retiré à Geneve, naquit dans cette ville en 1610. Il s'appliqua à la médecine, & fut médecin du grand Condé. Christine, reine de Suede, l'appella en 1651 auprès d'elle, & obtint ensuite pour lui l'abbaye de Massay. Il mourut à Paris en 1685. Un valet inconsidéré mit un morceau d'opium dans un purgatif qu'on devoit lui donner: ce poison le jeta dans un assoupissement. On voulut l'éveiller, on le brûla, la gangrene se mit à sa plaie, & il en mourut. On a de lui plusieurs traités: *De la Vipere*, 1651, in-12; *Du Mont-Etna*, &c. Le pape lui avoit permis d'exercer la médecine gratuitement. Il laissa en manuscrit un *Catalogue* de livres de médecine avec des notices sur les vies des auteurs & la critique de leurs ouvrages.

BOURDIGNÉ, (Charles) prêtre, natif d'Angers, y vivoit en 1531. Il est auteur de la *Légende de Pierre Faifeu*, en vers, Angers, 1532, in-4°; Paris, 1723, in-12. C'est un récit de toutes les espiégleries que Faifeu, jeune débauché, met en usage pour parvenir à ses fins. Cet ouvrage, divisé en 49 chapitres, est fait avec esprit. — Charles avoit un frere (Jean Bourdigné) chanoine d'Angers, mort en 1555, dont on a l'*Histoire d'Anjou & du Maine*, Angers, 1529, in-folio, dans laquelle il y a bien des fables.

BOURDIN, (Maurice) anti-pape en 1118, sous le nom de *Grégoire VIII*, étoit auparavant archevêque de Brague. Excommunié au concile de Rheims l'an 1119, il se retira à Sutri. Calixte II envoya une armée commandée par un cardinal, pour former le siege de cette ville. Les habitans de Sutri, voyant battre leurs murailles pour un misérable anti-pape, le livrerent aux soldats, qui l'amenerent à Rome sur un chameau à rebours, tenant en main la queue au-lieu de bride, & couvert d'une peau de mouton toute sanglante, en guise de chape d'écarlate. Bourdin mourut en prison, la même année, vers 1121. Ses ordinations furent déclarées nulles au premier concile général de Latran l'an 1123: ce qu'il ne faut cependant entendre que relativement à l'exercice & aux fonctions légitimes du sacerdoce & de l'épiscopat, & enfin au rang & aux honneurs attachés à ces dignités.

BOURDOISE, (Adrien) prêtre, natif du Perche, instituteur du séminaire de St. Nicolas du Chardonnet à Paris, mourut en odeur de sainteté en 1655, à 71 ans. Catéchismes, missions, conférences, il se portoit à tout avec une égale vivacité. Les gens du monde lui ont quelquefois trouvé du ridicule; mais les regles de l'usage & des bienséances reçues, ne sont pas toujours celles

de la charité & du zele. Un écrivain protestant n'a pu s'empêcher de convenir que dans sa vie, « on découvre un homme » d'une simplicité originale, » d'une droiture chrétienne, » d'une piété édifiante, & en » qui des mœurs antiques & » un fonds de probité tenoient » lieu d'études & de lumieres ». La premiere édition de sa *Vie*, qui parut en 1714, in-4°, péchoit par une trop grande exactitude de détails quelquefois minutieux, qu'on a retranchés dans celle qui a paru en 1784, in-12; où l'on a cependant très-bien fait de conserver certains traits, peu importans en eux-mêmes, mais très-propres à donner une idée juste de ce zélé & respectable ecclésiastique. Telle est l'anecdote suivante. « Un jour » madame la duchesse d'Aiguillon, niece du cardinal de » Richelieu, vint entendre la » Messe à St. Nicolas; ses officiers placerent son carreau » dans le sanctuaire; M. Bourdoise le prit aussi-tôt & le » porta hors du chœur, en représentant d'une maniere respectueuse à cette duchesse, » que la nef étoit la place des » laïques. M. le cardinal de » Richelieu qui le sut, fut choqué de ce qu'on avoit ainsi » traité sa niece, & fit appeller » le saint prêtre. M. Bourdoise » refusa d'abord d'y aller, en » disant qu'il n'avoit point » l'honneur d'être connu de » son éminence, & qu'assurément on le prenoit pour un » autre. On l'avertit une seconde fois, & on lui envoya » même le carrosse, dont il ne » voulut pas se servir; il partit » sur le champ à pied, & on » le fit entrer dans le moment » même qu'il parut. Comme » il saluoit profondément son » éminence : *Est-ce donc vous*, » lui dit-elle, *qui avez chassé* » *ma niece du chœur de votre* » *église ? — Non, monseigneur.* » *—Ne vous appellez-vous pas* » *BOURDOISE ? — Oui, monseigneur. — Eh ! c'est vous-même qui lui avez fait cet* » *affront. — Pardonnez-moi,* » *monseigneur. — Et qui est-ce* » *donc ? — C'est votre éminence, ce sont tous les prélats* » *assemblés en concile, qui ont* » *défendu aux laïques, & surtout aux femmes d'entrer dans* » *le chœur, afin que les ecclésiastiques y puissent faire librement leurs fonctions.* Ce grand » ministre fut surpris de cette » réponse, quoiqu'il n'en parût » pas fort content; mais madame la duchesse d'Aiguillon » profita de l'avis du serviteur » de Dieu, & elle lui en sut » si bon gré, qu'elle vint plus » souvent à St. Nicolas; pendant sa vie elle ne cessa de » répandre ses bienfaits sur le » séminaire, & elle ne l'oublia » pas dans son testament ».

BOURDON, (Sébastien) peintre & graveur, naquit à Montpellier en 1616. Son pere, peintre sur le verre, fut son premier maître. Après avoir servi quelque tems, il voyagea en Italie, & y saisit la maniere de Claude le Lorrain, de Caravage & du Bamboche, prenant toutes les formes avec une facilité égale. De retour en France, à l'âge de 27 ans, il se fit un nom célebre par son tableau du Martyre de S. Pierre, qu'on voit à Notre-Dame de Paris. Il entreprit ensuite le voyage de

Suede. Il y fut bien accueilli par Christine ; mais bientôt après, entraîné en France par son inquiétude & son inconstance, il y fit plusieurs tableaux, dans lesquels on remarque une imagination fougueuse & bouillante, une touche légere, un coloris frais, un goût extraordinaire & quelquefois bizarre. Son pinceau étoit peu correct, mais facile. Il paria qu'*il peindroit, dans un jour, douze têtes d'après nature, de grandeur naturelle*, & il gagna son pari : ces têtes ne sont pas les moindres de ses ouvrages. Il finissoit peu; mais le feu & la liberté qu'il mettoit dans tous ses tableaux, font plus rechercher ses productions les moins finies, que les chef-dœuvres d'un peintre d'un génie médiocre. Il réussissoit dans tout les genres, surtout dans le paysage. Ses tableaux ornent plusieurs églises de Paris, & différentes maisons particulieres. Ce maître travailloit pour Louis XIV, dans l'appartement bas des Tuileries, lorsque la mort l'enleva en 1662. Il étoit directeur de l'académie de peinture, où sa mémoire a été long-tems chere, autant par ses talens que par ses mœurs.

BOURDON, (Amé) fils d'un ingénieur du roi d'Espagne, naquit à Cambrai en 1638, & mourut dans cette ville en 1706. A l'âge de 36 ans, & pere de 12 enfans vivans, il se détermina à prendre ses degrés en médecine dans l'université de Douai en 1673. Il fit paroître en 1678, pour l'instruction d'un fils qu'il destinoit à cette profession, ses *Tables anatomiques* in-fol., avec sa *Description anatomique du Corps humain*, in-12, qui a été souvent réimprimée, parce que c'étoit alors un des ouvrages les plus parfaits dans ce genre.

BOURDONNAYE, (Bernard-François Mahé de la) né à St-Malo en 1699, fut à la fois négociant & guerrier. Chargé de bonne heure des affaires de la compagnie des Indes, il lui fut utile dans plus d'un voyage, qu'il entreprit pour favoriser les intérêts de cette compagnie, & pour augmenter sa propre fortune. Le roi le nomma gouverneur-général des isles de France & de Bourbon, & elles devinrent florissantes sous son administration. C'étoit dans le tems de la guerre malheureuse de 1741. Les Anglois dominoient dans l'Inde. Une escadre angloise croisoit dans les mers, gênoit le commerce des François & faisoit beaucoup de prises. La Bourdonnaye prend la résolution d'armer une petite flotte. Il sort de l'isle de Bourbon avec 9 vaisseaux de guerre, attaque l'escadre ennemie, la disperse, & va mettre le siege devant Madras. Cette ville capitula en septembre 1746; & les vaincus se racheterent pour environ neuf millions. Les richesses que la Bourdonnaye avoit accquises ayant excité l'envie, on peignit le vainqueur de Madras comme un prévaricateur qui avoit exigé une rançon trop foible, & qui s'étoit laissé corrompre par des présens. Les directeurs de la compagnie des Indes, & plusieurs actionnaires, porterent leurs plaintes au ministere ; & la Bourdonnaye, en arrivant en France, fut enfermé à la Bastille. Son procès dura 3 ans &

demi. Enfin les commissaires du conseil, qu'on lui donna pour juges, le déclarerent innocent. Il fut remis en liberté, & rétabli dans tous ses honneurs. Il mourut bientôt après, en 1754, d'une maladie cruelle, que le chagrin & sa longue détention lui avoient causée. C'étoit un homme comparable à du Guai-Trouin, & aussi intelligent dans le commerce qu'habile dans la marine. Il avoit d'ailleurs beaucoup d'esprit. Un des directeurs de la compagnie des Indes lui demandant un jour, « comment » il s'y étoit pris pour faire bien » mieux ses affaires que celles » de sa compagnie » ? *C'est* répondit-il, *parce que j'ai suivi vos instructions dans tout ce qui vous regardoit, & que je ne me suis consulté que moi-même dans ce qui concernoit mes intérêts.*

BOURDOT DE RICHEBOURG, (Charles-Antoine) avocat à Paris en 1689, mourut dans cette ville le 11 décembre 1735. Il a donné un *Coutumier général*, avec des notes, Paris, 1724, 4 vol. in-folio. C'étoit un homme qui, à beaucoup de littérature, joignoit un grand fonds de religion.

BOURG, (Anne du) de Riom, conseiller-clerc au parlement de Paris, se fit connoître par un attachement fanatique à la religion de Calvin. Ayant parlé avec une espece de fureur pour les partisans de cette doctrine dans une assemblée du parlement, Henri II le fit arrêter. On lui fit son procès ; il fut déclaré hérétique, dégradé de l'ordre de prêtrise, pendu & brûlé en greve en 1559, à 38 ans. On le soupçonna d'avoir eu part à l'assassinat du président Minart, un de ses juges : ce meurtre hâta son supplice & celui de plusieurs Calvinistes. Ces sectaires s'en vengerent par la conspiration d'Amboise, & les guerres qui la suivirent. Du Bourg étoit un des plus dangereux émissaires du Calvinisme, dont il auroit propagé les erreurs, s'il l'avoit pu, sur les ruines de la religion & de l'état. On voit par-là, combien les protestans se sont donné de ridicule, en mettant au nombre des martyrs, un fanatique opiniâtre & séditieux.

BOURG, (Éléonor-Marie du Maine, comte du) né en 1655, servit avec distinction sous Louis XIV, commanda en chef l'armée du Rhin en 1709, gagna la bataille de Rumersheim sur les troupes impériales, fut fait maréchal de France en 1724, & mourut en 1739.

BOURGELAT, (Claude) directeur & inspecteur-général des écoles vétérinaires en France, qui lui doivent leur institution, mourut le 3 janvier 1779, dans un âge avancé, après avoir dirigé ces écoles par lui-même & par ses ouvrages, tels que : I. *Elémens d'Hippiatrique*, 1750, 3 vol. in-8°. II. *Le nouveau Newcastle, ou Traité de Cavalerie*, 1747, in-12. III. *Matiere médicale raisonnée, à l'usage des Ecoles Vétérinaires*, 1771, in-8°. IV. *Essai sur la Ferrure* in-8°.

BOURGEOIS, (Louis) *voyez* BURGENSIS.

BOURGEOIS, (Louis le) abbé de Chante-Merle, né à Heauville au diocese de Coutances, mort doyen de l'église d'Avranches en 1680, consacra sa verve poétique à des sujets

chrétiens. On a de lui : I. Le *Catéchisme en forme de Cantiques*, à l'usage du Dauphin, 1669 & 1684. II. L'*Histoire des Mysteres de J. C. & de la Vierge*. III. Les *Pseaumes pénitenciaux*. La poésie de ces trois ouvrages est facile, mais foible & sans images.

BOURG-FONTAINE, *voy.* FILLEAU.

BOURGOING, (Edmond) prieur des Jacobins de Paris pendant la Ligue, pris à l'assaut d'un des fauxbourgs de Paris, armé en soldat, fut conduit à Tours, convaincu d'avoir été, dans ses sermons, le panégyriste de son confrere Jacques Clément, & tiré à quatre chevaux en 1590.

BOURGOING, (François) 3e. général de l'Oratoire, successeur du P. Gondren, naquit à Paris en 1585, & mourut en 1662. Il publia les ouvrages du cardinal de Berulle, dont il avoit été un des coopérateurs, avec un abrégé de la Vie de ce grand homme, & quelques autres écrits ascétiques de sa composition. Bossuet prononça son oraison funebre.—Il ne faut pas le confondre avec un autre François BOURGOING, auteur protestant qui a donné une *Histoire Ecclésiastique, recueillie principalement des Docteurs de Magdebourg*, Geneve, 1653-1655, 2 vol. in-fol. Quand on connoît les *Centuriateurs de Magdebourg* qui lui ont servi de modele, l'on juge facilement du mérite de l'ouvrage ; aussi n'a-t-il pas fait fortune, encore moins celle de l'imprimeur.

BOURGUET, (Louis) né à Nismes en 1678, se fit un nom par ses connoissances dans l'histoire naturelle. La révocation de l'édit de Nantes, engagea sa famille attachée aux erreurs de Calvin, d'aller chercher une retraite à Zurich en Suisse. Le jeune Bourguet y fit ses études ; il se maria à Berne, & alla s'établir à Neuchâtel, où il devint professeur de philosophie & de mathématiques. Il mourut le 31 décembre 1742. On a de lui : I. *Lettre sur la formation des sels & des crystaux*, Amsterdam, 1729, in-12. II. *La Bibliotheque italique*, 16 vol. in-8°. Ce Journal, commencé à Geneve en 1728, renferme des choses utiles, mais dites sans intérêt & sans élégance ; aussi ne songea-t-on pas à le continuer.

BOURGUEVILLE, (Charles de) connu sous le nom de *Sr. de Bras* ; lieutenant-général de Caen, mort en 1593, est auteur des *Recherches & antiquités de la Neustrie* & de sa ville, Caen, 1588, in-4° & in-8°. « Ce livre tout défectueux qu'il est, dit l'abbé Lenglet, est un trésor qui nous a conservé une infinité de choses curieuses de ce pays, qui seroient demeurées dans l'oubli. Il auroit eu besoin d'un peu plus de sel, pour corriger quelques naïvetés dans lesquelles l'auteur est tombé, par le défaut de son grand âge ; car il couroit sa 85e. année ». *Voyez* Méthode pour étudier l'Histoire, tome XIII, page 71.

BOURGUIGNON, *voyez* COURTOIS.

BOURIGNON, (Antoinette) naquit à Lille en Flandre l'an 1616. Parvenue à l'âge de se marier, elle s'enfuit dans le désert, habillée en hermite. L'archevêque de Cambrai lui

accorda une solitude, où elle forma une petite communauté, sans autre vœu & sans autre regle que l'amour de Dieu & l'Evangile. Cette singularité la fit renvoyer. Elle alla se renfermer alors dans une chambre à Lille, où elle vécut seule pendant 4 ans. Elle courut ensuite dans diverses villes, à Gand, à Malines, à Amsterdam, à Franeker, où elle mourut l'an 1680. Cette fille s'imagina être destinée à répandre de nouvelles lumieres sur la pratique de la perfection chrétienne. On a d'elle 21 vol. in-8°, imprimés à Amsterdam en 1686. Poiret, son disciple, a augmenté ce recueil de la vie de cette mystique. On la considere ordinairement comme une personne aliénée, ou comme atteinte du fanatisme des Quiétistes. Peut-être ses erreurs sont-elles plus dans les mots que dans les choses; peut-être aussi sa principale erreur est-elle d'avoir voulu faire une théorie suivie & raisonnée des voies secretes, par lesquelles Dieu conduit quelques ames privilégiées; voies dont le plan n'a point été révélé aux hommes, dont la publication ne peut avoir d'effets utiles, & qui, si on entreprenoit de les généraliser, porteroient le désordre dans la morale (*voyez* ARMELLE, S. JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULERE). Il faut convenir que l'histoire de sa vie, ses liaisons, & différentes anecdotes, donnent au moins des doutes fondés sur l'état de sa tête. *Voyez* POIRET.

BOURLIE, (Antoine de Guischard, plus connu sous le nom d'abbé de la) naquit en 1658, d'une ancienne famille de Périgord. Ayant vainement tenté de soulever les Calvinistes du Rouergue, dans le tems que ceux des Cévennes s'étoient révoltés, il passa en Hollande, & ensuite en Angleterre, où il obtint de la reine Anne, une pension de 500 liv. sterlings. Ce bienfait ne l'empêcha pas de trahir la reine Anne, sa bienfaitrice, comme il avoit trahi sa patrie. On l'arrêta en 1711; on le conduisit devant le secrétaire d'état Saint-Jean, depuis vicomte de Bolyngbrocke, en présence de quelques membres du conseil-privé. On l'examina sur une correspondance criminelle, qu'on l'accusoit d'entretenir avec la France. Il nia tout; mais le grand-trésorier Harlei lui ayant montré ses lettres, la Bourlie prit un canif qui étoit sur la table, & lui en donna deux coups: il vouloit en donner un 3e. au duc de Buckingham, que ce seigneur para. On se saisit de sa personne, on l'envoya dans les prisons de Newgate. Il échappa au supplice, en se donnant lui-même la mort.

BOURNE, (Vincent) poëte Anglois, estimé par l'aménité de ses poésies. Les lexicographes le peignent comme un homme d'une conscience timorée. Il mourut le 2 décembre 1747. La meilleure édition de ses poésies est celle de 1772, in-4°.

BOUROTTE, (D. François Nicolas) né à Paris en 1710, entra chez les Bénédictins de la Congrégation de S. Maur en 1727, & mourut le 12 juin 1784. Il étoit chargé de continuer l'*Histoire de Languedoc* de D. Vaissette; il n'en a préparé

que le 6e. volume, mais cela lui a donné l'occasion de publier: I. *Mémoire sur la Description du Languedoc*, 1759, in-4°. II. *Droit public de Languedoc, en matiere de nobilité & de roture, & décisions sur la propriété du Rhône*, 1765, in-4°. La Provence & le Languedoc se disputoient alors la propriété de ce fleuve.

BOURRÉE, (Edme-Bernard) prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né en 1652, se consacra à la prédication & à la théologie, qu'il professa à Langres & à Châlons-sur-Saône. Il mourut à Dijon, sa patrie, en 1722, à 70 ans. Nous avons de lui: I. *Conférences ecclésiastiques du diocese de Langres*, 2 vol. in-12, Lyon, 1684. II. *L'Explication des Epîtres & Evangiles de tous les Dimanches de l'Année*, à l'usage du diocese de Châlons, 5 vol. in-8°., Lyon, 1697. III. Des Sermons en 16 vol. in-12, solidement écrits, mais peu éloquens.

BOURRET, (Jean) prêtre de l'Oratoire, de Riez en Provence, mourut à Montpellier en 1726. Il s'est fait connoître par quelques écrits contre la bulle *Unigenitus*.

BOURSAULT, (Edme) naquit à Mussi-l'Evêque en Bourgogne, l'an 1638. Il ne fit point d'études, & ne sut jamais le latin. Il ne parloit que le patois bourguignon, lorsqu'il vint à Paris en 1651. La lecture des bons livres, & des dispositions heureuses, le mirent bientôt en état de parler & d'écrire élégamment en françois. Ayant fait, par ordre de Louis XIV, un livre assez médiocre, intitulé: *De la véritable étude des Souverains*, 1671, in-12; le roi en fut si content, qu'il l'auroit nommé sous-précepteur de Monseigneur, si Boursault eût possédé la langue latine. La duchesse d'Angoulême, veuve d'un fils-naturel du roi Charles IX, l'ayant pris pour son secrétaire, on l'engagea à faire en vers, tous les 8 jours, une gazette, qui lui mérita une pension de 2000 livres. Louis XIV & sa cour s'en amusoient beaucoup; mais ayant voulu fort mal-à-propos faire le bel-esprit en ridiculisant l'ordre de S. François, on lui imposa silence. Le confesseur de la reine, cordelier Espagnol, fit supprimer la gazette & la pension, & l'auroit fait mettre à la Bastille sans le crédit de ses protecteurs. Boursault mourut à Montluçon, en 1701. On a de lui plusieurs pieces de théâtre, & d'autres ouvrages. Les principales sont: I. *Esope à la cour; Esope à la ville*; conservées au théâtre, & applaudies encore. II. *Le Mercure galant ou la Comédie sans titre*, dans laquelle il ridiculise ingénieusement la manie de demander une place dans le Mercure galant. III. *La Satyre des Satyres*, en un acte. Un trait que Despréaux lâcha contre Boursault, pour venger Moliere, avec lequel il avoit eu un démêlé, donna occasion à cette piece, que le crédit de Boileau, dont ce timide satyrique abusoit souvent, empêcha d'être jouée. Boileau étant allé quelques années après aux Eaux de Bourbon, Boursault, alors receveur des gabelles à Montluçon, s'y rendit pour lui offrir sa bourse & ses services. Cette

générosité toucha Boileau, & ils se promirent une amitié mutuelle. On a encore de lui : I. Quelques romans : le *Marquis de Chavigny*, le *Prince de Condé*, qui ne manquent pas de chaleur ; *Artémise & Polianthe ; Ne pas croire ce qu'on voit.* II. Des *Lettres de respect, d'obligation & d'amour*, connues sous le nom de *Lettres à Babet*, lues encore par quelques provinciaux, & méprisées par tous les gens de goût. III. *De nouvelles Lettres, accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes, de remarques, de bons-mots*, en 3 vol. in-12 ; réimprimées plusieurs fois, & dont quelques-unes sont assez agréables. On a une édition du *Théâtre de Boursault*, en 3 vol. in-12, 1746.

BOURSIER, (Laurent-François) prêtre, docteur de la maison & société de Sorbonne, naquit à Ecouen, dans le diocese de Paris, en 1679. Il fut obligé de sortir de Sorbonne, par son opposition aux décrets de l'Eglise, en 1721. Il se retira dans sa patrie, & y étoit en 1735, lorsqu'il fut obligé de s'enfuir, pour éviter les poursuites du ministere attentif à des démarches qui pouvoient devenir inquiétantes pour la religion & l'état. Il se cacha depuis, & ne se montra qu'à quelques amis sûrs. Il mourut à Paris, le 17 février, en 1748. On a de lui : I. *L'Action de Dieu sur les créatures*, Paris, 1713, 2 vol. in-4°., ou 6 vol. in-12 ; supprimé par arrêt du conseil le 27 août 1714. Il parut en 1716 une réfutation intitulée : *Le Philosophe extravagant dans le traité de l'Action de Dieu sur les créatures.* « Les questions agitées » dans ces sortes d'ouvrages, dit l'auteur des *Trois Siecles*, » ne sauroient l'être qu'avec » de grands inconvéniens. On » instruira beaucoup plus utilement les hommes, & on » remplira plus certainement » les vues de la religion, en » leur apprenant à réprimer » l'esprit de dispute, à respecter les dogmes, à pratiquer » la morale évangélique, qu'en » employant toutes les ressources de la logique à établir des systêmes qui peuvent bien rendre les hommes » pointilleux, mais rarement » meilleurs ». II. *Mémoire présenté à Pierre-le-Grand* par les docteurs de Sorbonne, pour la réunion de l'église de Russie à l'Eglise latine. Lorsque le Czar vint en Sorbonne, Boursier lui parla de ce qui fait l'objet de ce Mémoire. Le prince lui dit d'abord, qu'*il n'étoit qu'un soldat.* Boursier lui répondit qu'*il étoit un héros, & qu'en cette qualité de prince, il étoit protecteur de la religion.* — *Cette réunion n'est pas une chose si aisée*, reprit le Czar ; *il y a trois points qui nous divisent : le Pape, la Procession du Saint-Esprit.....* Comme il oublioit le 3e. point, qui est les azymes & la coupe, Boursier le lui rappella. *Pour cet article*, dit l'empereur, *nous n'aurons pas de peine à être d'accord ensemble.* Cette conversation finit, de la part du monarque Russe, par demander un Mémoire. On le lui donna, & il ne servit de rien. III. Une foule de brochures contre les décrets des papes dans les matieres de la grace. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe BOURSIER, né à Paris, en 1693,

diacre également dévoué à la secte qui a causé tant de maux à l'Eglise, & mort le 3 janvier 1768. Celui-ci est un des premiers auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*, où tous ceux qui tiennent à la catholicité sont calomniés de la maniere la plus infame; il a aussi rédigé les *Discours* qui précedent chaque année ce salmigondis des Convulsionnaires. *Voyez* BOCHES Jacques.

BOURZÉIS, (Amable de) abbé de St. Martin-de-Cores, & l'un des 40 de l'académie françoise, né à Volvic, près de Riom, en 1616, se fit un nom sous le cardinal de Richelieu par son savoir. Il possédoit les langues, la politique, la controverse. Le ministere employa sa plume dans les affaires des droits de la reine Marie-Thérese d'Autriche, sur divers états de la monarchie d'Espagne, principalement sur les Pays-Bas; ses recherches grossirent le *Traité* que publia sur ce sujet, Antoine Bilain, avocat, mort en 1672; mais il n'en résulta rien de solide, puisque la reine avoit renoncé à tous ces droits, & que cette renonciation faisoit l'ame du contrat de mariage. En 1666, il fit le voyage de Portugal, sous prétexte de travailler à la conversion du comte de Schomberg, depuis maréchal de France; mais en effet, pour traiter des affaires d'état. Bourzéis mourut à Paris en 1672. Il entra d'abord avec beaucoup de chaleur dans les disputes du Jansénisme; mais en 1661, revenu de cet enthousiasme, il signa le Formulaire. On a de lui plusieurs ouvrages, 2 vol. in-8°, sur les matieres de la Grace. Le grand ministre Colbert l'avoit fait chef d'une assemblée de théologiens célebres, qui se tenoit dans la bibliotheque du roi, pour réfuter les incrédules. Il présidoit aussi à une assemblée de gens-de-lettres, dans l'hôtel de ce sur-intendant, qu'on appelloit la *Petite Académie.* Voltaire lui attribue le *Testament du cardinal de Richelieu*, mais sans fondement; il est aujourd'hui reconnu que ce Testament est l'ouvrage de celui dont il porte le nom. *Voyez* RICHELIEU Armand.

BOUSSARD, (Géofroid) docteur en théologie, doyen de la faculté de Paris, & chancelier de l'université, fit briller son éloquence & la solidité de ses raisonnemens dans plusieurs occasions d'éclat. Vers 1518, il permuta sa chancellerie pour un bénéfice dans le Maine; il se retira alors au Mans, d'où il étoit originaire & où il mourut vers 1520. On a de lui un traité assez rare: *De continentia Sacerdotum*, Paris, 1505, & Rouen, 1513, in-4°; & quelques ouvrages de théologie & de morale.

BOUSSEAU, (Jacques) né à Poitou en 1681, professeur de l'académie de peinture & sculpture, sculpteur en chef de Philippe V, roi d'Espagne, mourut à Madrid en 1740. Son caractere le fit estimer autant que ses talens. On admire surtout son Tombeau de M. d'Argenson à la Magdelene de Frenes, & un Bas-Relief dans la chapelle de la maison de Noailles à Notre-Dame, à Paris.

BOUSSET, (Jean-Baptiste du) natif de Dijon, mort en

1725, âgé de 63 ans, maître de musique de la chapelle du Louvre, donna pendant l'espace de 34 ans, chaque année, un livre d'*Airs sérieux & à boire*, à une, deux & trois voix. Il regne, dans la plupart, de la variété, des graces & du naturel; ils ont cet avantage estimable, qu'ils nourrissent la gaieté sans offenser les mœurs.

BOUSSET, (René Drouard du) organiste de St. André-des-Arcs, né à Paris en 1703, mort dans la même ville en 1760, marchoit immédiatement après les célebres d'Aquin & Calviere. Cet habile compositeur donnoit tous les ans des preuves de son génie, par un motet qu'il faisoit exécuter à l'Oratoire pour messieurs de l'académie des sciences.

BOUSSONET, peintre, *voyez* STELLA Antoine.

BOUTARD, (François) né à Troyes, de l'académie des belles-lettres, prieur de Châteaurenard, & abbé du Bois-Groland, se fit connoître au grand Bossuet, par une Ode dont il accompagna un pâté que mademoiselle Mauléon, amie de ce prélat, lui envoyoit le jour de sa fête. Bossuet lui obtint de Louis XIV une pension de mille livres. Boutard s'appella depuis *le Poëte de la famille royale*. Il chargea de ses vers, toutes les statues & les monumens érigés en l'honneur de Louis XIV. Il mourut en 1729, âgé de 75 ans. On a de lui une grande quantité de Poésies françoises & latines, dont celles-ci sont les plus supportables. Son Ode, intitulée : *Description de Trianon*, est une de ses meilleures pieces : elle a été traduite assez heureusement en vers françois par Mlle. Cheron.

BOUTARIC, (François de) professeur du droit françois dans l'université de Toulouse, naquit à Figeac au Querci en 1671. Il mourut en 1733 à Toulouse, où il avoit été capitoul & chef du consistoire. On a de lui plusieurs ouvrages, que leur netteté, leur précision & leur justesse ont fait beaucoup rechercher. I. Les *Institutes de Justinien, conférés avec le Droit françois*, 1740, 1 vol. in-4°, avec une excellente préface. II. *Traité des Droits seigneuriaux & des matieres féodales*, in-8°, & réimprimé in-4°, en 1751, avec des augmentations & des corrections. III. *Explications de l'Ordonnance de Blois, du Concordat, & Institutions du Droit canonique*, in-4°. IV. *Explications des Ordonnances sur les matieres civiles, criminelles, & de commerce*, 2 vol. in-4°.

BOUTAULD, (Michel) Jésuite Parisien, né en 1607, exerça pendant 15 ou 16 ans le ministere de la prédication, & mourut à Pontoise en 1688. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Les principaux sont : I. *Les Conseils de la Sagesse*, réimprimés en 1749, à Paris, in-12. II. *Le Théologien dans les conversations avec les Sages & les Grands du monde*, à Paris & à Lyon, in-4°, & in-12 : ouvrage très-solide & généralement estimé. C'est un recueil de diverses réponses que le P. Pierre Cotton a faites aux incrédules, dont les doutes & les erreurs sont à-peu-près les mêmes dans tous les siecles. Henri IV étoit si satisfait de

ces

ces réponses, qu'il engagea le P. Cotton à les mettre par écrit, & c'est sur cette espece de mémoire que le P. Boutauld a travaillé. III. *Méthode pour converser avec Dieu*, Paris, 1684, in-16. Ce petit ouvrage est plein d'onction.

BOUTEROUE, (Claude) savant antiquaire, né à Paris. Il a donné au public un livre rempli d'érudition, & fort estimé sous ce titre : *Recherches curieuses des monnoies de France, depuis le commencement de la monarchie*, Paris, in-fol., 1666. Il est plein de savantes recherches sur l'histoire des monnoies de la premiere race des rois de France, qui semblent avoir négligé de faire écrire l'histoire de leur regne, & s'être contentés d'en faire graver les événemens les plus remarquables sur leurs monnoies. Personne n'avoit encore donné au public un recueil de ces monnoies, qui sont en quelque maniere des témoins de l'histoire. L'auteur avoit promis trois autres volumes qui auroient contenu les monnoies de la seconde & troisieme race. Il mourut en 1690, avant de les avoir publiés.

BOUTHILLIER, *voyez* RANCÉ.

BOUTON, (François) Jésuite, mort en 1638, s'est fait connoître par une bonne *Relation de l'établissement des François dans l'Isle de la Martinique, depuis l'an 1635*, Paris, 1640, in-8°.

BOUTRAYE, (Raoul) en latin, *Botereïus*, né à Châteaudun en 1552, fut avocat au grand-conseil, & mourut en 1630. Ses ouvrages sont : I. *Recueil d'Arrêts du Grand-Conseil*, en latin, Paris, 1606, in-8°. II. *De rebus in Gallia gestis ab anno 1594 ad 1610*, 2 vol. in-8°, Paris, 1610. III. *Henrici magni Vita*, en vers, in-8°, Paris, 1611 & 1612. IV. *Urbis gentisque Carnutum Historia*, Paris, 1624, in-8°. V. *Panégyrique de la ville d'Orléans*, 1615, in-8°. VI.... *de Châteaudun*, 1627, in-8°, aussi en vers latins. VII. *Musa Pontificia*, 1618, in-4°, &c.

BOUTTEVILLE, *voyez* LUXEMBOURG.

BOUVIER, (Gilles le) dit *Berri*, fut peut-être ainsi appellé du pays où il naquit en 1386. Il fut héraut-d'armes de Charles VI & de Charles VII, dont il nous a laissé la *Chronique*, qui commence en 1402, & finit en 1461. Godefroi l'a publiée dans les *Histoires de Charles VI & de Charles VII*, en 1653 & en 1661, in-fol. Du Chesne avoit d'abord attribué cette Chronique à Alain Chartier; mais il a reconnu depuis sur la foi des manuscrits originaux, qu'elle étoit de le Bouvier. Selon M. le Gendre, il est encore auteur d'un *Traité des Hérauts-d'armes*, d'une *Chronique de Normandie*, depuis Rollon le premier duc, jusqu'en 1220, de l'Histoire du recouvrement de ce pays, & du reste de la Guyenne, en 1448, par Charles VII. Le P. Labbe a donné dans le premier vol. de ses Mélanges quelques extraits de son livre d'*Armoiries*; & une *Description de la France*, du même auteur, dans le premier tome de son *Abrégé de l'alliance chronologique de l'Histoire sacrée & profane.*

BOUVOT, (Jean) avocat

de Châlons-sur-Saône, sa patrie, né vers l'an 1558, & mort en 1636, étoit protestant. On a de lui un recueil d'*Arrêts du Parlement de Bourgogne*, in-4°, 2 vol., Geneve, 1623 & 1628; peu commun; & des *Commentaires* sur la Coutume de Bourgogne.

BOUX, (Guillaume le) né dans la paroisse de Souzé en Anjou, le 30 juin 1621, entra dans la congrégation des Oratoriens, se distingua par son talent pour la chaire; prêcha avec distinction un carême en présence de Louis XIV, qui le nomma à l'évêché d'Acqs en 1658, & puis à celui de Périgueux en 1668. Il mourut en 1693. On a de lui: I. Les *Conférences de Périgueux*, 3 vol. in-12. II. Des *Sermons*, Rouen, 1766, 2 vol. in-12.

BOWYER, (Guillaume) célebre imprimeur Anglois, né à Londres le 17 décembre 1699, s'acquit un nom, tant par ses belles éditions que par sa science dans les belles-lettres. Il mourut le 18 novembre 1777. Il étoit membre de la société des antiquaires, imprimeur de la société royale & de la chambre des pairs. Il a enrichi de *Préfaces* plusieurs des livres qu'il a imprimés, & a donné une *Histoire de l'origine de l'Imprimerie*, en anglois, 1774. On estime son édition des *Œuvres* de Selden, 3 vol. in fol., 1722-1726, & du *Nouveau Testament Grec*, 1763, 2 vol. in-12.

BOXHORN, (Marc-Zuerius) professeur d'éloquence à Leyde, & ensuite de politique & d'histoire, naquit à Berg-op-Zoom en 1612, & mourut en 1653. On a de lui: I. *Historia universalis*, Leipsick, 1675, in-4°. II. *Obsidio Bredana*, 1640, in-fol. III. *Virorum illustrium Monumenta & Elogia*, Amsterdam, 1638, in-fol. IV. *Chronologia sacra*, Bautzen, 1677, in-fol. V. *Poëmata*, 1629, in-12. VI. *Theatrum urbium Hollandiæ*, 1632, in-fol. Ce n'est guere qu'une compilation de Guichardin & de Valere André. VII. *Historiæ Romanæ, & Augustæ Scriptores minores Latini, cum animadversionibus*, Leyde, 1632, 4 vol. in-12. C'est une édition de Florus, d'Aurelius-Victor, de Velleius-Paterculus, de Suétone, d'Ammien-Marcellin, &c. VIII. *Poetæ Satyrici minores, cum commentis*, 1632, in-8°. IX. Des Notes sur Justin, sur Tacite, sur Jules-César. X. *De republica Leodiensi*, Amsterdam, 1632, in-24. XI. *Originum Gallicarum liber*, Amsterdam, 1654, in-4°; ouvrage estimé & peu commun. XII. *Metamorphosis Anglorum*, 1653, in-12. C'est un abrégé des révolutions d'Angleterre. XIII. *Quæstiones Romanæ*, Leyde, 1637, in-4°. Ce sont des dissertations sur les us sacrés & profanes des Romains. On a encore de Boxhorn d'autres ouvrages, dont l'énumération seroit trop longue à faire.

BOYD, (Marc-Alexandre) Ecossois, né à Galloway en 1562, s'appliqua à l'étude du barreau, mais trouvant peu de goût dans des matieres abstraites & contentieuses, il l'abandonna pour cultiver la poésie latine, & mourut en 1601. On trouve de ses poésies dans les *Deliciæ Poëtarum Scotorum*, Amsterdam, 1637.

BOYER, (Nicolas) *Boe-*

rius, d'abord avocat à Bordeaux, puis conseiller au grand-conseil, enfin président au parlement de la même ville, a laissé des *Commentaires sur les Coutumes de Tours, Berri & Orléans*, Francfort, 1598, in-fol. Ses Décisions imprimées à Lyon, aussi in-fol. 1560, furent de son tems fort répandues. L'auteur mourut en 1539, à 70 ans.

BOYER, (Claude) de l'académie françoise, naquit à Alby en 1618, & mourut à Paris en 1698. On a de lui 22 Pieces dramatiques, pleines d'enflure, & produites sans aucune connoissance du théâtre. Sa *Judith* eut d'abord un succès éclatant. Cette piece, applaudie pendant un carême entier, fut sifflée à la rentrée d'après Pâques. La Champmeslé ayant demandé la raison de l'inconstance du parterre, un plaisant lui répondit : *Les sifflets étoient à Versailles aux Sermons de l'abbé Boileau.* Boyer, fatigué de ses mauvais succès, fit jouer en 1680 sa tragédie d'*Agamemnon*, sous le nom d'un de ses amis. Racine, son plus grand fléau, applaudit à cette piece. Boyer ne put s'empêcher de s'écrier en plein parterre : *Elle est pourtant de Boyer, malgré monsieur Racine.* Ce mot lui coûta cher : sa tragédie fut sifflée le surlendemain. Peut-on après cela s'occuper sérieusement du succès ou de la chûte des productions dramatiques, dont le destin se regle sur les passions ou l'humeur des spectateurs, bien plus que sur le mérite même de la piece ?

BOYER, (Abel) né à Castres en 1664, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, & se retira d'abord à Geneve, à Franeker, & ensuite en Angleterre, l'an 1689. Il mourut à Chelsey, en 1729, dans sa 65e. année. Il aimoit également le plaisir & l'étude. On a de lui plusieurs ouvrages. I. Un *Dictionnaire anglois & françois*, en 2 vol. in-4°., Londres, 1774, estimé. II. Une *Grammaire anglaise*, in-12, qui ne l'est pas moins. « Cependant, » dit un critique françois, si » ces deux ouvrages n'avoient » servi qu'à faire passer dans » notre langue les sages maximes & les beautés des écrivains Anglois, l'auteur auroit » de plus grands droits aux » éloges du public reconnoissant ; mais la connoissance » de la langue angloise nous a » attiré le débordement de tant » d'extravagances, que les esprits sages sont peu tentés » d'applaudir à ses travaux. En » effet, la lecture des productions angloises n'a guere servi » qu'à introduire parmi nous » des bizarreries & des maximes qui n'étant analogues » ni au caractere ni au gouvernement de la nation, n'ont » produit que de très-pitoyables effets, comme l'expérience le prouve tous les » jours. L'anglomanie a passé de » nos livres dans nos mœurs, & » y a causé les mêmes ravages ; » en sorte qu'on peut dire que » ceux qui ont cru nous enrichir par des productions » étrangeres, ne nous ont procuré que des maux étrangers ». III. L'*Etat politique*, ouvrage périodique qui embrassoit tous les états de l'Europe, publié depuis 1710 jusqu'en

1729. Il fut très-bien reçu dans sa naissance, & on le recherche encore à présent pour plusieurs pieces curieuses qui y sont insérées. IV. *Histoire de Guillaume III*, Londres, 1702, 3 vol. in 8°., en anglois. V. *Histoire de la Reine Anne*, Londres, 1722, in-fol. en anglois.

BOYER, (Jean-François) ancien évêque de Mirepoix, avoit été d'abord théatin. Le succès de ses Sermons le fit choisir pour précepteur de Mgr. le Dauphin. L'académie des inscriptions ayant perdu le cardinal de Polignac, le remplaça en 1741 par la nomination de l'évêque de Mirepoix. Il avoit été reçu à l'académie françoise dès 1736, & deux ans après il le fut à l'académie des sciences. Il mourut en 1755. Ses vertus, son amour pour la retraite, son aversion pour les louanges, la simplicité de ses mœurs, mériterent qu'on lui confiât l'unique espérance du royaume, & ensuite le détail des affaires qui concernent la nomination aux bénéfices. Il faut bien se garder de juger ce prélat par ce qu'en ont dit, & ce qu'en disent encore les partisans des erreurs de Jansénius. On sait que les sectaires ne jugent du mérite des hommes que par l'esprit qui les anime eux-mêmes. Le plus grand crime, & le seul à leurs yeux, est de n'être pas de leur avis.

BOYER, (Pierre) prêtre de l'Oratoire, né à Arlanc le 12 octobre 1677, mort le 18 janvier 1755, s'est distingué par son fanatisme pour les saltimbanques de S. Médard, qui lui procura d'abord un interdit en 1729, puis d'être relégué au Mont Saint-Michel, enfin une détention à Vincennes pendant 14 ans. Les fruits de son fanatisme sont consignés dans : I. *Le quatrieme gémissement sur la destruction de Port-Royal*, 1714, in-12. II. *Parallele de la doctrine des Païens, & de celle des Jésuites*, in-8°. III. *La Vie de M. Pâris*, in-12, & dans d'autres ouvrages de parti.

BOYER, (Jean-Baptiste-Nicolas) chevalier de l'ordre de S. Michel, & médecin ordinaire du roi, naquit en 1693. Marseille fut sa patrie. La peste qui désola cette ville en 1720, lui fournit une occasion de signaler son zele & ses talens, & lui valut une pension sur le trésor royal. Appellé à Paris pour ses succès, il en sortit plusieurs fois pour aller en Espagne, en Allemagne, & dans différentes provinces de France, traiter des maladies contagieuses ou désespérées. Il fut le plus heureux dans ses cures. La faculté de médecine l'élut en 1756 pour son doyen ; & ce fut pendant le tems de son décanat, qu'il donna une nouvelle édition du *Codex Medicamentarius*, *seu Pharmacopœa Parisiensis*, in-4°. : ouvrage aussi utile que bien fait. Cet estimable médecin mourut en 1768, avec la réputation de bon citoyen, de parent tendre & d'ami officieux.

BOYER D'AGUILLE, (Jean-Baptiste, marquis de) s'étoit composé un cabinet précieux de tableaux, que son fils, Pierre-Jean, procureur-général au parlement de Provence, fit graver par Jacques Coëlmans d'Anvers. Cet ouvrage fut fini en 1709, & contient 118 planches ; mais il n'a paru qu'en

1744, in-fol. Ces deux seigneurs unissoient aux connoissances propres à leur état, les lumieres que donne l'étude des belles-lettres, & l'anthousiasme pour les beaux arts. Le marquis d'Argens étoit fils du dernier (*voyez* ARGENS). Le nom de son frere, président au parlement d'Aix, est *d'Aiguille* ou *d'Eguille;* mais ses aïeux prenoient le nom d'*Aguille;* la table généalogique qui est à la tête des *Tableaux* dont nous venons de parler, porte constamment d'Aguille: c'est Pierre-Jean qui changea le premier le nom d'*Aguille* en *Eguille*, & qui cessa de porter le nom de *Malherbe*, le poëte, dont son trisaïeul, Vincent de Boyer, avoit hérité à condition d'en porter le nom & les armes. — Alexandre-Jean-Baptiste de Boyer, connu sous le nom de *Président d'Equille*, dont nous venons de parler, célebre par les différends qu'il eut avec sa compagnie, & les disgraces qui ont agité sa vie, est mort le 8 octobre 1783, pleuré de ses vassaux, regretté de ses amis, & emportant les éloges de ceux même que sa fermeté & son inviolable attachement à la justice, avoient rendus pour quelque tems ses adversaires.

BOYLE, (Robert) naquit en 1627, à Lismore en Irlande. Après avoir appris le françois & le latin dans sa patrie, il voyagea à Geneve, en France & en Italie, pour se perfectionner dans la physique & les mathématiques. De retour en Angleterre, aidé par Hook, son associé dans les opérations chymiques, il perfectionna la pompe pneumatique, inventée par Othon de Guerike, bourgmestre de Magdebourg (*voyez* ce mot). Le roi Charles II & ses successeurs Jacques II & Guillaume III l'honorerent successivement de leur commerce & de leur estime. C'est à lui principalement qu'on doit l'établissement de la société royale de Londres, en 1663. On l'en nomma président en 1680; mais il voulut toujours se borner au titre de conseiller. Son zele pour la religion chrétienne se signala dans toutes les occasions. Il donna durant sa vie 300 liv. sterlings par an, pour la propagation de la foi en Amérique, & cent pour les Indes. Il laissa, en mourant, un fonds considérable, pour un certain nombre de Sermons qu'on doit prêcher toutes les années, sur la vérité de la religion chrétienne en général, sans entrer dans les disputes particulieres qui divisent les Chrétiens: il sentoit que la secte qu'il professoit, ne gagneroit rien à cette discussion. On a de lui plusieurs écrits sur la théologie, la physique & les mathématiques, recueillis en 1744, à Londres, en 5 vol. in-fol., avec la Vie de l'auteur. Les principaux sont: I. Les *Nouvelles expériences physico-méchaniques sur le ressort de l'Air.* Il y décrit la machine du vide, & pousse la modestie jusqu'à reconnoître qu'il en doit l'idée à Othon Guerike. II. *Considérations sur l'utilité de la Physique expérimentale.* III. *Histoire générale de l'Air.* IV. *Expériences & observations sur le froid, les couleurs, les crystaux, la respiration, la salure de la mer, les exhalaisons, la flamme, le vif-argent*, dans différens

traités séparés. V. Le *Chymiste sceptique*. VI. *Essai sur l'Ecriture-Sainte*. VII. Le *Chrétien naturaliste* : ouvrage dans lequel il prouve que la physique expérimentale mene au christianisme, loin d'en éloigner. VIII. *Considérations pour concilier la raison & la religion*. IX. *Discours sur la profonde vénération que l'esprit humain doit à Dieu* : très-estimé. X. *Recueil d'écrits sur l'excellence de la théologie, comparée avec la philosophie naturelle*. L'auteur ne prise celle-ci, qu'autant qu'elle a du rapport à la religion. Il mourut à Londres en 1691, à 64 ans. Tout étoit simple chez lui, & conforme au caractere d'un vrai philosophe. Il étoit plein de franchise, de politesse & de douceur. Quoique détaché de toutes les subtilités dont les hommes ont fait des choses importantes, il observoit les bienséances. Il ne savoit ni mentir, ni déguiser; mais il savoit se taire. Il jugeoit très-sainement des hommes & des affaires : aussi quitta-t-il la cour de bonne heure. Ses idées sur les moyens de rendre le genre-humain meilleur & plus heureux, étoient très-étendues; mais l'exécution des idées les plus saines est toujours très-difficile.

BOYLE, (Roger) comte d'Orrery, frere du précédent, naquit à Lismore en 1621. Ayant pris le parti des armes, il servit sous Cromwel, contre Charles I; & après la mort de l'usurpateur, il soutint la cause de Charles II. Dès que ce roi fut sur le trône, il lui donna une place de conseiller dans son conseil-privé d'Angleterre & d'Irlande. Il mourut en 1679, âgé de 59 ans, regardé comme un homme d'un esprit plus délié que son frere, mais moins solide, & moins ami de la vertu, de la droiture & de la religion. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose, bien écrits en anglois. I. La *Parthénice*, roman en 3 vol. in-4° & in-folio, qu'on a comparé à ceux de Scuderi & de Calprenede. II. *Histoire de Henri V*. III. *Le Prince Noir; Mustapha; Triphon* : tragédies applaudies dans le tems. IV. *L'Art de la guerre, &c.* V. *Recueil de Lettres d'état* de Boyle, publiées avec sa *Vie*, par Thomas Morice, Londres, 1743, in-fol. en anglois.

BOYLE, (Charles) petit-fils du précédent, & comte d'Orrery comme lui, né en 1676, éleve du docteur Atterbury, fut mis à la tour de Londres en 1722; on l'accusoit d'être entré dans les complots contre l'état. On ne put jamais le lui prouver. Il mourut en 1731, d'une maladie de langueur contractée dans sa prison. L'instrument astronomique, appellé l'*Orrery*, est de son invention; c'est un planétaire très-composé, où l'on voit tous les mouvemens célestes à la fois; il est d'une grande cherté. M. Brisson dans son *Dictionnaire de Physique*, dit que le planétaire de M. Nollet est préférable par sa plus grande simplicité. On a encore de lui une traduction latine des Epîtres de Phalaris, avec des notes, in-8°, 1695; une comédie; des pieces de vers, & des harangues.

BOYLE, (Jean) comte de Corck & d'Orrery, fils du précédent, né le 2 janvier 1707,

de la société royale, fit ses délices, à l'exemple de ses ancêtres, de l'étude des belles-lettres, voyagea en Italie, où il demeura long-tems, & mourut le 16 novembre 1762, après avoir été marié deux fois. Nous avons de lui: I. Une Traduction en anglois des *Lettres de Pline, avec sa Vie & des remarques*, 1751, 2 vol. in-4°. II. *Lettres sur l'Italie*. III. *Lettres historiques & philologiques* sur la Vie de Swift, 1753, in-12; ouvrage traduit en françois par Lacombe d'Avignon. Il a aussi travaillé à plusieurs ouvrages périodiques.

BOYLESVE, (Etienne) chevalier, prévôt de Paris sous le regne de S. Louis, mit un ordre dans la police de cette ville. Les impôts sur les denrées étoient exorbitans, les prévôts fermiers avoient tout vendu, sans en excepter la liberté de commercer: il remédia à ces deux abus. Il divisa ensuite les marchands & les artisans en différens corps de communautés, leur donna des statuts & des réglemens, faits avec tant d'équité & de sagesse, qu'on s'en est servi depuis pour régler les anciennes communautés, ou pour en former de nouvelles. Il ne fut pas moins attentif à veiller à la sûreté publique, & à punir ceux qui pouvoient la troubler. Ce bon magistrat mourut vers 1269.

BOYSE, (Samuel) Anglois, né en 1708 avec un génie poétique qui lui procura des amis; mais ces amis, bien loin d'être ses mécenes, lui mangerent son bien, & le réduisirent à une grande pauvreté, dans laquelle il mourut en 1749. La collection de ses Poésies devoit avoir six volumes; il n'en a paru que deux. Son poëme *de la Divinité* a été plusieurs fois réimprimé. Une des bonnes éditions est celle de 1752, in-8°. On estime l'Ode qu'il fit paroître en 1743 sur la bataille de Dettingen, intitulée: *Le Triomphe d'Albion*. On a encore de lui *Histoire des transactions de l'Europe, depuis le commencement de la guerre d'Espagne en 1739, jusqu'à l'insurrection de l'Ecosse en 1745*: 1747, 2 vol. in 8°. — Son pere, Joseph BOYSE, ministre Anglois, non conformiste, né à Leeds en Yorckshire en 1660, mort en 1728, s'est acquis de la réputation par ses *Sermons* qui ont été publiés en 2 vol in-fol.

BOZE, (Claude Gros de) naquit à Lyon en 1680, de parens qui perfectionnerent ses talens par une excellente éducation. Il se livra d'abord à la jurisprudence; mais les antiquités & les médailles l'occuperent bientôt tout entier. Le chancelier de Pontchartrain, l'abbé Bignon, Vaillant, Hardouin le chérirent comme un savant profond & aimable. Quelques Dissertations ingénieuses sur des médailles & d'autres monumens, lui ouvrirent la porte de l'académie des inscriptions & des belles-lettres, en 1705. Il fut reçu sous le titre d'éleve, & l'année d'après il en devint le secrétaire perpétuel. L'académie françoise se l'associa aussi en 1715. La garde du cabinet des médailles du roi lui fut confiée en 1719. Il partit l'année d'après pour la Hollande, dans le dessein d'augmenter les trésors qu'on avoit mis entre ses mains. De re-

tour à Paris, il consacra tout son tems à l'académie des belles-lettres & au cabinet des médailles. Il eut l'inspection de la librairie en 1745, pendant la maladie de M. Maboul. Il s'étoit démis, 3 ans auparavant, de la place de secrétaire de l'académie des belles-lettres. Cette compagnie le perdit entiérement le 10 septembre 1753, année de sa mort. Il étoit aussi estimable par la douceur de ses mœurs, que par son savoir. Il n'avoit rien de cette rudesse de caractere, qu'on trouve quelquefois dans les savans. On a de lui plusieurs ouvrages ; I. L'édition des 15 premiers volumes des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.* Les Eloges historiques qui ornent ces Mémoires, ont été imprimés séparément, en 2 vol in-12. Ils sont écrits avec autant d'esprit que d'agrément. Il est panégyriste sans fadeur, & historien sans verbiage. On y trouve moins de ces traits fins, dont les Eloges de Fontenelle sont parsemés ; mais peut-être plus d'élégance & de goût. Les premiers Eloges sont bien inférieurs aux derniers ; & c'est à ceux-ci principalement qu'il faut appliquer le jugement que nous en portons. II. La seconde édition de l'*Histoire métallique de Louis XIV*, continuée jusqu'à la mort de ce prince, 1723, in-fol. Il donna les dessins & les devises de plusieurs de ces médailles. III. L'*Histoire de l'Empereur Tetricus*, éclaircie par les médailles. IV. Plusieurs Dissertations sur les médailles antiques, répandues pour la plupart dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Il a publié le Catalogue de sa bibliotheque, 1745, in-folio ; elle étoit bien choisie, & pleine de livres rares & curieux. Ce Catalogue est recherché, par les bibliographes, & se vend fort cher. On en a donné un autre après sa mort, Paris, 1753, in-8°.

BOZIUS *ou* BOZIO, (Thomas) né à Eugubio ou Gubio dans le duché d'Urbin, prêtre de l'Oratoire à Rome, florissoit au commencement du dix-septieme siecle, & s'attacha particuliérement à l'histoire. On a de lui : *De signis Ecclesiæ*, qu'il fit imprimer en 1591. II. *De ruinis gentium & regnorum*. III. *De antiquo & novo Italiæ statu*, contre Machivel. IV. *De Imperio virtutum*. V. *De robore bellico*, &c. Il préparoit 10 vol. sous le titre d'*Annales antiquitatum* ; mais il n'en avoit publié que deux, lorsque la mort l'enleva en 1610, dans un âge peu avancé. — François BOZIUS, son frere, également prêtre de l'Oratoire, mort en 1635, a laissé plusieurs ouvrages tels que ceux-ci : *De temporali Ecclesiæ monarchiâ ; Annales mundi, vita Beati Petri*, &c.

BRACCIOLINI *delle Api*, (François) poëte Italien, né à Pistoye d'une famille noble en 1566, avoit près de 40 ans lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique pour posséder un canonicat dans sa patrie. Le cardinal Maffeo Barberini, dont il avoit été secrétaire pendant sa nonciature en France, étant parvenu à la tiare sous le nom d'Urbain VIII ; Bracciolini se rendit à Rome auprès du nouveau pontife, qui aimoit les gens-de-lettres, & qui l'affec-

tionnoit particuliérement. Il le plaça, en qualité de secrétaire, auprès de son frere le cardinal Antoine Barberin. Après la mort d'Urbain VIII, il se retira dans sa patrie, & y mourut en 1645. Ce fut à l'occasion d'un Poëme en XXIII chants qu'il avoit composé sur l'élection de ce pape, que celui-ci, pour lui marquer sa satisfaction, voulut qu'il ajoûtât à son nom, le surnom *delle Api*, & à ses armes trois abeilles, qui forment celles des Barberins. Ce littérateur a composé beaucoup de Poésies de divers genres. I. *La Croce riacquistata*, Paris, 1605, in-12 : poëme héroïque en XV chants, que les Italiens ne font point de difficulté de placer immédiatement après la *Jérusalem* du Tasse. II. *Lo Scherno degli Dei*, poëme héroï-comique, Rome, 1626, in-12, où il ridiculise fort ingénieusement les divinités du paganisme. Ce poëme, vraiment original, va de pair avec la *Secchia rapita de Tassoni.* III. Des Tragédies, des Comédies, des Pastorales. Bracciolini s'exerça aussi daus la poésie lyrique, & dans le genre burlesque, auquel le Berni a donné son nom ; mais ces derniers ouvrages sont très-médiocres. L'auteur qui aimoit l'argent, travailloit fort à la hâte.

BRACCIOLINI, *voyez* POGGIO.

BRACHET DE LA MILLETIERE, *voyez* MILLETIERE.

BRACTON, jurisconsulte Anglois, fut mis par Henri II, en 1244, au nombre des juges ambulans. Il a laissé un traité *de consuetudinibus Angliæ*, 1569, in-fol. & 1640, in-4°., très-utile pour l'histoire de son tems.

BRADLEY, (Jacques) astronome du roi d'Angleterre, naquit à Schireborn, dans le comté de Glocester, en 1692. Destiné à l'état ecclésiastique, il obtint plusieurs bénéfices, qu'il résigna ensuite, pour se livrer uniquement à l'étude des mathématiques. En 1721, il remplaça le célebre Keill, dans la chaire d'astronomie de Savill, à Oxford. L'an 1727, il publia sa *Théorie de l'aberration des étoiles*. & crut avoir trouvé dans cette aberration, une mesure précise de la vîtesse de la lumiere. Cette observation ne fut pas d'abord généralement goûtée : les calculs de Roemer & de Cassini ne lui étoient pas favorables ; aujourd'hui elle est reçue comme une vérité astronomique : mais il reste toujours vrai qu'elle est établie sur des calculs & des suppositions, dont l'exactitude n'est peut-être pas assez constatée. La réflexion que le célebre Gravesante faisoit sur ces sortes de découvertes, ne sauroit être trop méditée. *Ejus conditionis res est, ut non detegatur nisi conferendo computationem cum observationibus : sed computatio tabulas eum in finem constructas pro fundamento habet, & has satis accuratas esse ad quæstionem solvendam quis affirmabit ?* Elem. phys. 2632. Bradley ayant succédé à M. Halley dans la place d'astronome royal à l'observatoire de Grenwich, il obtint du roi une pension de 250 livres sterl., & un don de mille livres sterl. pour de nouveaux instrumens. Muni de ces secours, il commença une nouvelle suite d'Observations sur toutes les parties de l'astronomie : observations qui

n'ont pas peu servi à mettre les tables de la lune au degré de perfection où elles sont. Les Mémoires & les Observations imprimés de Bradley, ne sont pas les seules choses dont il ait enrichi l'astronomie ; il étoit très-communicatif. Sa méthode pour calculer les élémens d'une comete par trois observations : sa nouvelle regle pour le calcul des réfractions, se sont répandues parmi les astronomes, sans qu'il les eût publiées. Il faisoit très-peu imprimer. Sa modestie ou sa nonchalance nous a privés de beaucoup de Mémoires intéressans qu'il auroit pu donner. Il mourut le 12 juillet 1762, à 70 ans, à Chalford, dans le comté de Glocester. Son humeur étoit égale, son caractere doux, son cœur compatissant & généreux. Quoiqu'il parlât bien, il étoit naturellement ami du silence.

BRADWARDIN, (Thomas) Anglois, surnommé le *Docteur profond*, confesseur du roi Edouard III, archevêque de Cantorbery, mourut l'an 1348, 40 jours après sa consécration. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie & de physique ; mais celui qui a fait le plus de bruit, est intitulé : *De causâ Dei contra Pelagianos*, Londres, 1618, in-folio, où il semble approcher quelquefois des sentimens qu'ont eus depuis les Calvinistes.

BRADY, (Nicolas) docteur en théologie, & ministre en Angleterre, né à Bandon, dans le comté de Corck, en 1659, se distingua beaucoup dans la révolution qui détrôna Jacques II, & mourut le 20 mai 1726, après avoir exercé l'emploi de ministre dans différens endroits, & publié une *Traduction* de l'*Enéide* de Virgile, & des *Sermons*, en 3 vol. in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec Robert BRADY, qui a donné une *Histoire d'Angleterre*, Londres, 1685, in-fol., en anglois. Il y prouve que le royaume a toujours été héréditaire. Il la termine au regne de Henri III.

BRAGADIN, Marc-Antoine) noble Vénitien, gouverneur de Famagouste en 1570, ne rendit cette ville à Mustapha, général des Turcs qui l'assiégeoient, qu'après s'être vu réduit à la derniere extrémité. La capitulation fut honorable, mais le Musulman en viola les conditions. Après avoir fait massacrer devant lui plusieurs officiers & plusieurs chrétiens qui avoient défendu la place, il lui fit couper le nez & les oreilles, le fit traîner dans la place publique, lié par les pieds & par les mains, & écorcher tout vif, en 1571. Le barbare fit remplir sa peau de foin, après l'avoir fait saler, & l'attacha au haut de sa capitane, pour en faire parade le long des côtes d'Egypte & de Syrie. L'*Art de vérifier les dates*, place la mort de Bragadin en 1570 ; mais son épitaphe qu'on voit dans les *Délices de l'Italie*, tome I, p. 125, porte le 18 août 1571. De Thou dit que Mustapha ne fit mourir Bragadin & les autres capitaines chrétiens, que parce qu'ils ne purent représenter les prisonniers turcs, qu'ils avoient fait égorger, quand ils virent qu'ils seroient obligés de se rendre. C'est ce qui ne paroît guere vraisemblable, & ce qui est d'ailleurs

en oppofition avec le récit des meilleurs auteurs contemporains.

BRAHÉ, *voyez* TYCHO-BRAHÉ.

BRAILLIER, (Pierre) apothicaire de Lyon, dédia à Claude de Gouffier, comte de Maulevrier, grand-écuyer de France, en 1557, un livre curieux: *Des abus & ignorances des Médecins*, contre l'auteur pfeudonyme d'un traité *des abus & tromperies des Apothicaires*, déguifé fous le nom de *Licet Benancio*, imprimé à Lyon.

BRAMA, dieu des Indes & du Mogol. C'eft par le moyen de Brama, que l'Etre-Suprême créa le monde, fuivant la mythologie indienne, dans laquelle on reconnoît fouvent des reftes informes des vérités faintes, que le chriftianifme avoit fait connoître dans ces régions. Il partagea fon peuple en 4 caftes ou tribus : la 1re. des Brachmanes, ou gens de loi; la 2e. des Rageputes, ou des gens de guerre; la 3e. des Banianes, ou des négocians; & la 4e. des artifans, ou des laboureurs. Les principales loix que Brama donna à fes tribus, font qu'une cafte ne s'allieroit point avec une autre; qu'un même homme n'exerceroit pas deux profeffions différentes, ni ne pafferoit pas de l'une à l'autre; qu'on doit regarder comme des crimes la fornication, l'adultere, le vol, le menfonge & l'homicide. Ils ne devoient fe nourrir que d'herbes, de légumes & de fruits; s'abftenant de toucher à la vie des animaux, dans la perfuafion où ils étoient, que les ames des hommes paffoient dans les corps des brutes, furtout dans ceux des boeufs: de là vient leur grande vénération pour les vaches. La cafte des Brachmanes eft la plus confidérée. Ils font regardés comme les philofophes des Indiens. Mais ces philofophes, comme ceux des autres pays, font fouvent plus extravagans que les gens du peuple.

BRAMANTE D'URBIN, (Lazzari) célebre architecte, naquit à Caftel-Duranti, au territoire d'Urbin, vers l'an 1444. Il s'appliqua d'abord à la peinture; mais fes talens & fon goût étant plus marqués pour l'architecture, il s'y adonna avec un fuccès étonnant. Le couvent *della Pace* qu'il fit bâtir à Naples, lui ayant acquis de la réputation, Alexandre VI le nomma fon architecte. Jules II le fit enfuite intendant de fes bâtimens. Ce fut par l'ordre de ce pontife qu'il exécuta le magnifique projet de joindre le Belvéder au palais du Vatican : ouvrage digne d'admiration, s'il n'avoit pas été gâté par divers changemens qu'on y a faits depuis. Bramante détermina Jules à fon tour à démolir l'églife de S. Pierre, pour en bâtir une plus magnifique, & qui (s'il fe pouvoit) n'eût point fon égale dans le monde. Son plan ayant été adopté, l'on commença l'an 1506 à jeter les fondemens de cette nouvelle bafilique, qui fut élevée jufqu'à l'entablement avec une diligence incroyable; mais il n'eut pas la fatisfaction de voir fon ouvrage entiérement exécuté, étant mort en 1514, à 70 ans. Cet édifice fut continué par différens architectes, principalement par Michel-Ange, qui

réforma son plan, & y fit des changemens qui ne contribuerent pas peu à la perfection de ce temple (*voyez* SANGALLO). On peut consulter sur ce sujet *Les Temples anciens & modernes* de l'abbé May, p. 221, & la *Vie de Michel-Ange*, par l'abbé Hauchecorne. Bramante, aussi estimable par les qualités du cœur & de l'esprit, que par ses talens, joignoit au génie de l'architecture, le goût pour la musique & la poésie. Ses Œuvres, dans ce dernier genre, ont été imprimées à Milan en 1756.

BRAMHAL, (Jean) archevêque d'Armach, primat d'Irlande, naquit en 1593 à Pontefract, dans le comte d'Yorck, d'une famille ancienne, & mourut sous le regne de Charles II, en 1663. Ses ennemis lui susciterent des traverses; mais il confondit leurs impostures, & déconcerta leurs projets. Ce prélat étoit éloquent, plein de force dans le raisonnement, habile dans la controverse & dans la politique, & avoit un courage proportionné à son caractere & à ses principes. Il se rendit célebre par sa distinction entre les articles de paix & les articles de foi: distinction vaine & sans autorité dans une communion où l'on ne reconnoît point d'autorité infaillible, où personne n'a droit de décider ce qui est de foi & ce qui ne l'est pas. Ses ouvrages ont été imprimés in-fol. avec sa Vie à la tête; les Anglois en font cas. On distingue celui qui a pour titre: *Pro rege & populo Anglicano apologia*, Anvers, 1651, in-12. Il avoit été nommé à l'archevêché d'Armach, le 18 janvier 1661.

BRANCACIO, (François-Marie de) d'une illustre maison originaire de Naples, successivement évêque de Viterbe, de Porto, de Capacio, ensuite cardinal sous Urbain VIII en 1674, mourut en 1675. Le meurtre du gouverneur de Capacio l'ayant brouillé avec les Espagnols, il eut une exclusion de la part de cette nation, lorsqu'on le proposa pour être placé sur la chaire pontificale, après la mort de Clément IX. On a de lui un *Traité sur le chocolat*, Rome, 1666, in-4°., dans lequel il soutient que cette boisson ne rompt pas le jeûne. Brancacio ajouta au mérite de cultiver les lettres, celui de les protéger. Il composa d'autres ouvrages, & le recueil en parut à Rome en 1672, in-folio.

BRANCAS DE VILLARS, *voyez* VILLARS-BRANCAS.

BRANCAS, (Louis de) marquis de Cereste, issu de l'illustre famille Italienne de Brancacio, servit avec distinction par mer & par terre, sous Louis XIV & Louis XV, & fut employé dans plusieurs ambassades. Ce dernier prince, pour prix de ses services, l'honora du bâton de maréchal. Il mourut en 1750, âgé de 79 ans.

BRANCAS-VILLENEUVE, (André-François) abbé d'Aulnay, né dans le Comtat-Venaissin, mort le 11 avril 1758, est connu par plusieurs ouvrages sur la physique & l'astronomie. L'abondance des paroles, les répétitions fréquentes, le grand nombre d'idées inutiles, en ont presqu'entiérement dé-

goûté le public. La forme a fait tort au fonds, qui offre quelquefois de bonnes choses. Les principaux sont : I. *Lettres sur la Cosmographie*, in-4°. II. *Systême moderne de Cosmographie & de Physique générale*, 1747, in-4°. III. *Explication du flux & reflux de la Mer*, 1739, in-4°. IV. *Ephémérides cosmographiques*, 1750, in-12. *Histoire du royaume de Gala*, traduite de l'anglois, 1754, in-12.

BRANCATI, *voy.* LAURIA.

BRANDAMO, *voy.* BRITO.

BRANDI, (Hyacinthe) peintre, naquit à Poli, aux environs de Rome, en 1633. Il se perfectionna dans l'école de Lanfranc. La plupart des églises & des palais de Rome furent embellis par son pinceau. Une imagination pleine de feu, une grande facilité, un coloris foible, un dessin incorrect, caractérisent ses ouvrages. Il travailloit avec beaucoup de rapidité, préférant les plaisirs & l'argent à la gloire. Il mourut à Rome en 1691, prince de l'académie de St. Luc, & chevalier de l'ordre de Christ.

BRANDMULLER, (Jean) partisan d'Œcolampade, ministre & professeur d'hébreu à Bâle, naquit à Biberac, & mourut en 1596, à 63 ans. On a de lui 400 Oraisons funebres, tirées de l'Ancien-Testament, & 80 puisées dans le Nouveau; des Sermons pour des mariages, & des Dialogues en allemand.

BRANDMULLER, (Jacques) fils du précédent, mort en 1629, se fit connoître par 3 vol. in-4°, intitulés : *Analysis Typica librorum Veteris & Novi Testamenti*, Bâle, 1620 & 1621.

BRANDMULLER, (Jacques) petit-fils de Jean, professeur de jurisprudence à Bâle, mort en 1677, est auteur de plusieurs ouvrages de droit, assez estimés; & de quelques pieces de poésie, faciles, mais médiocres.

BRANDT, (Sébastien) né à Strasbourg en 1458, enseigna publiquement la jurisprudence à Bâle & à Strasbourg, devint conseiller & chancelier de cette derniere ville, & mourut le 2 mai 1521. Il est auteur d'un poëme, intitulé : *Navis stultifera mortalium, impressa per Jacobum Zachoni de Romano*, *1488*, *in-4°*. On prétend que c'est une fausse date, & que cette édition est de 1497. On en a fait une plus belle à Paris, en 1498, in-4°. L'original de cet ouvrage est en allemand, & a été publié en 1494, in-4° : c'est Jean Locher qui l'a traduit en latin. Il y en a une traduction en vers françois par Pierre Riviere, Paris, 1497, in-fol., & une autre par Jean Droyn, Lyon, 1498, qui probablement ont été faites sur l'original allemand. — Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec la *Nef des Folles* de Josse Badius, ni même avec sa *Nef des Foux ;* comme a fait Bayle & d'autres lexicographes. On peut consulter la *Bibliotheque Françoise* de du Verdier & de la Croix du Maine, édition de M. de Juvigny, tome 5, page 467.

BRANDT, (Gérard) théologien protestant, né à Amsterdam en 1626, fut successivement ministre à Neukoop, à Hoorn & à Amsterdam. Il mourut à Roterdam le 11 octobre 1685. Ses principaux ouvrages

sont : I. *Histoire de la réformation des Pays-Bas*, en 4 vol. in-4°, en flamand ; le premier volume parut à Amsterdam en 1671 ; le second en 1674 ; les deux autres ne virent le jour qu'après la mort de l'auteur, Roterdam, 1704. Richard Cumberland, évêque de Péterborough, la traduisit en anglois, Londres, 1720-1723, 3 vol. in-fol. Elle est abrégée en françois en 3 vol. in-12, 1730. Cette Histoire fut vivement attaquée par Henri Ruleus, ministre d'Amsterdam. Le grand pensionnaire Fagel dit un jour à l'evêque Burnet, que cette Histoire méritoit qu'on apprît le flamand; mais peu de personnes voudront profiter de ce conseil. On y trouve des déclamations violentes, écrites contre les Espagnols, l'apologie de la révolte, & tous les fruits de l'esprit de secte. II. *La Vie de l'amiral Ruyter*, traduite en françois par Aubin, Amsterdam, 1698, in-fol. III. *Histoire de Barneveld*, Roterdam, 1723, in-4°, en hollandois. IV. Un *Journal*, où il a marqué les dates de la naissance & de la mort des héros, des savans & des artistes, Amst., 1689, in-4°. V. Des Poëmes publiés par Borremans, Roterdam, 1649, in-8°. On a encore quelques écrits de Brandt en faveur des Remontrans. Il laissa deux fils, Gaspar & Gérard, qui, comme leur pere, cultiverent les lettres, & publierent plusieurs ouvrages.

BRANDT, (Jean) secrétaire & ensuite sénateur de la ville d'Anvers, où il étoit né en 1559, mort le 28 août 1639, laissa : I. Un ouvrage intitulé : *Elogia Ciceroniana Romanorum domi militiæque illustrium*, Anvers, 1612, in-4°. Il y a ramassé tous les traits historiques, répandus dans les différens ouvrages de Cicéron, sur la vie des hommes illustres dans le gouvernement & dans la guerre. II. *C. Julii Cæsaris opera*, enrichis de notes politiques & critiques, Francfort, 1606, in-4° ; édition très-estimée. III. *Spicilegium criticum in omnia Apuleii opera*, dans l'édition d'Apulée, par G. Elmenhorst, Francfort, 1621. IV. *De perfecti & veri senatoris officio*, Anvers, 1633, in-4° ; & quelques autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés. Brandt étoit savant, modeste, passionné pour les belles-lettres, & toujours disposé à servir ceux qui les cultivoient.

BRANDT, (Sébastien) chymiste Allemand, fort entêté du grand-œuvre. S'étant imaginé de pouvoir trouver la pierre philosophale dans la préparation de l'urine, il travailla une grande partie de sa vie sur cette liqueur, sans rien découvrir. Enfin, en 1669, après une forte distillation d'urine, il trouva dans son récipient une matiere luisante, qu'on a appellée depuis *Phosphore*. Brandt fit voir cette matiere à Kunckel, chymiste de l'électeur de Saxe, & à plusieurs autres personnes ; mais il en cacha la préparation. Après sa mort, Kunckel devina quel étoit le sujet du phosphore.

BRANDT, (Enevold, comte de) favori du roi de Danemarck, fut décapité avec le comte Fréderic Struensée, comme coupable de lese-ma-

jesté, le 28 avril 1772. Le tems où nous écrivons cet article, est trop voisin de cet événement, pour que nous puissions en donner des détails circonstanciés : nous dirons seulement que Brandt paroît aujourd'hui moins coupable qu'à la date de son exécution, & que bien des anecdotes connues postérieurement, semblent ne pas justifier la rigueur de cette sentence. *Voyez* STRUENSÉE.

BRANKER, (Thomas) mathématicien Anglois, fut ministre, puis régent à Macclesfield, où il mourut l'an 1676. On a de lui : I. *Doctrinæ Sphericæ adumbratio, & usus globorum artificialium*, Oxford, 1662. in-fol. II. Une Traduction de l'allemand en anglois de l'*Algebre*, de Rhonius, Londres, 1668, in-4°.

BRANTOME, *voy.* BOURDEILLES.

BRAS (de), *voyez* BOURGUEVILLE.

BRASAVOLA, (Antoine Musa) célebre médecin, né à Ferrare en 1500, d'une famille noble de cette ville. Son savoir ne se bornoit pas à la médecine. Ce fut après avoir soutenu à Paris pendant trois jours consécutifs des theses *De omni scibili*, genre d'épreuve qui tient toujours de la charlatanerie, que le surnom de *Musa* lui fut donné par la bouche même de François I. Il fut médecin consultant de ce prince qui le fit chevalier de l'ordre de saint Michel ; de l'empereur Charles V, qui lui conféra le titre de comte Palatin ; & de Henri VIII, roi d'Angleterre. Il ne fut pas en moindre considération dans sa patrie : successivement premier médecin des papes Clément VII, Paul III & Jules III ; chéri & favorisé de tous les autres princes d'Italie, & particuliérement des ducs de Ferrare. Il mourut à Ferrare en 1555, après y avoir professé long-tems la médecine avec un applaudissement universel ; il laissa un grand nombre d'ouvrages, principalement sur cette science, & entr'autres : I. *Des Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate & de Galien*, imprimés à Bâle en 1542, in-fol. II. *Index refertissimus in Galeni libros*, Venise, 1625, in-folio, que Castro (*Biblioth. med.*) appelle *opus indefessæ elucubrationis & utilitatis inexplicabilis.* III. *Examen medicamentorum*, 5 vol., 1538-1555.

BRASIDAS, général Lacédémonien, vers l'an 424 avant J. C., vainquit les Athéniens sur mer & sur terre, leur prit plusieurs villes, & en fit entrer plusieurs autres dans l'alliance de Sparte. S'étant enfermé dans Amphipolis, à l'approche de Cléon, général Athénien vain & impétueux, il prit un moment favorable pour faire une sortie, l'attaqua, & remporta une victoire complette. Brasidas mourut quelque tems après, d'une blessure qu'il avoit reçue à un bras. Comme on louoit devant sa mere ses grandes actions, & qu'on le mettoit au-dessus de tous ses compatriotes : *Vous vous trompez*, dit cette femme vraiment Spartiate, *mon fils avoit de la bravoure, mais Sparte a plusieurs citoyens qui en ont encore plus que lui.* Cette grandeur d'ame d'une femme qui préféroit la gloire de l'état à celle de son fils reconnu pour

un héros, ne fut point sans récompense. Les Lacédémoniens rendirent des honneurs publics à la mere & au fils, & firent élever, à l'honneur de leur libérateur, un mausolée au milieu de la place publique.

BRAULION ou BRAULE, (S.) évêque de Saragosse, aida beaucoup S. Isidore de Seville à établir une exacte discipline dans l'Eglise d'Espagne. Cette Eglise a toujours reconnu que le zele, la science & les travaux de ce saint-pasteur lui avoient été infiniment utiles. Il mourut en 646, dans la 20e année de son épiscopat. On a de lui deux Lettres de S. Isidore; un Eloge de ce même saint avec le catalogue de ses ouvrages; une Hymne en vers ïambes, en l'honneur de S. Emilien, avec la Vie de ce serviteur de Dieu, publiée à Madrid, 1632, in-4°. André Schott a publié avec des notes, *B. Isidori de claris Hispaniæ scriptoribus, cum appendicibus Braulionis*, Tolete, 1592, in-fol., Saragosse 1619, in-4°. On lui attribue une continuation d'une Chronique de Dexter, imprimée à Madrid, 1651, in-fol.; mais cette Chronique, de même que la continuation, sont des ouvrages supposés.

BRAUN, (Georges) archidiacre de Dortmund, & doyen de Notre-Dame *in gradibus* à Cologne, florissoit dans le 16e siecle, & mourut le 10 mars 1622. Il est principalement connu par son *Theatrum urbium*, en plusieurs vol. in-fol. On a encore de lui un *Traité de controverse* contre les Luthériens, Cologne, 1605, in-folio; dans lequel il développe les ruses dont ils se sont servis pour répandre leur religion. Il les compare à *un coin, dont la partie la plus déliée, une fois entrée dans le bois, sert à introduire les parties plus épaisses.*

BRAUNBOM, (Fréderic) protestant d'Allemagne, s'avisa de publier, en 1613, un livre in-4°, sous ce titre : *Florum Flaminiorum Romanensium Papalium decas.* Il y fixe chaque période du regne de l'Ante-Christ, sa naissance, sa jeunesse, son adolescence, &c. Il trouve fort finement l'Ante-Christ dans le pape, & prouve admirablement bien, *que le monde devoit finir en 1711.* L'accomplissement de sa prophétie est une preuve du cas qu'il faut faire de l'esprit qui l'inspiroit.

BRAUNIUS, (Jean) ministre protestant, né à Kaisers-lauter dans le bas-Palatinat, en 1628, fut ministre à Nimegue, & professeur en théologie, & de la langue hébraïque à Groningue, où il mourut en 1708. Le livre qui lui a fait une grande réputation, est *Vestitus sacerdotum Hebræorum*, &c., Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4°; qui n'est qu'une partie d'un plus grand traité qu'il avoit dessein de publier sous le titre : *De sacerdotio Hebræorum.* Il ne traite pas seulement des habits sacerdotaux, mais aussi des antiquités hébraïques. M. Huet, dans une lettre qu'il lui écrivit, dit, en parlant de cet ouvrage : *Sic habeto tamdiu fore id in pretio, quoad litteris sacris suus honor, sua dignitas constabunt. Tantum enim iis intulisti lucis hac scriptione, quantum a nullo illatum est, qui hanc partem illustrare sit aggressus.* On a encore de lui : I. *Doctrina fœderum*, Amsterdam,

dam, 1688, in-4°. Il y traite des alliances de Dieu avec l'homme. C'est un systême complet de théologie cocceïenne. II. *La véritable religion des Hollandois contre Stoup*, Amsterdam, 1675, in-12. III. *Selecta sacra*, Amsterdam, 1700, in-4°. IV. *Commentarius in epistolam ad Hæbræos*, 1705, in-4°; & plusieurs autres écrits apologétiques de ses sentimens théologiques, attaqués par son confrere Jean de Marck. Braunius étoit très-habile dans la philologie sacrée, dans le rabbinisme, dans les antiquités judaïques, & dans celles de Rome & de la Grece. Il vante trop l'utilité du Talmud pour l'intelligence de l'Ecriture. Presque tous ses ouvrages se ressentent des imaginations des Cocceïens. *Voyez*. COCCEÏUS.

BRAWER, BRAUR *ou* BROWER, (Adrien) peintre Flamand, naquit à Oudenarde en 1608. Il commença, dans son enfance, à représenter sur de la toile des fleurs & des oiseaux, que sa mere vendoit aux femmes de la campagne, & finit par des ouvrages grotesques & des figures en petit, que l'on achetoit au poids de l'or. Son attelier étoit ordinairement dans quelque taverne. Il entroit dans toutes les querelles des ivrognes, après s'être soûle avec eux. Arrêté à Anvers comme espion, il demanda qu'on le laissât travailler. Il se mit à peindre des soldats Espagnols occupés à jouer, & les représenta avec tant de feu & de vérité, que Rubens offrit 600 florins de ce tableau, & obtint sa liberté en se rendant sa caution. La crapule altéra sa santé. Il mourut à Anvers en 1640, âgé de 32 ans seulement, si pauvre qu'il fallut quêter pour le faire enterrer. L'enjouement ne le quitta jamais au milieu de la misere. Tous ses tableaux représentent des scenes réjouissantes. On y voit des querelles de cabaret, des filoux jouant aux cartes, des fumeurs, des ivrognes, des soldats, des noces de village. La nature y est rendue avec beaucoup de vérité. Sa touche est fort légere, ses couleurs très-bien entendues; & ses figures ont beaucoup d'expression. Ses ouvrages se vendent fort cher & sont très-rares.

BREBEUF, (Jean de) Jésuite, naquit à Bayeux en 1593, d'une famille noble. Après avoir professé avec distinction dans plusieurs colleges de son ordre, il fut envoyé l'an 1625 aux missions du Canada, où il convertit à la foi plus de 7000 habitans. Comme il étoit chez les Hurons, ennemis des Iroquois, ceux-ci, qui étoient en guerre avec eux, le prirent, avec le P. Lallemant, leur jeterent de l'eau bouillante sur la tête en dérision du baptême, les brûlerent tous deux ensuite à petit feu, l'an 1649. Leur patience dans ce cruel supplice toucha plusieurs de ces barbares qui se convertirent.

BREBEUF, (Georges de) neveu du précédent, né à Torigni en Basse-Normandie, l'an 1618, cultiva de bonne heure la poésie. Il débuta par une traduction du 7e. livre de l'*Enéide* en vers burlesques; & quelque tems après, il publia une autre version burlesque du premier livre de Lucain. On trouve dans celle-ci une satyre ingénieuse & enjouée contre la vanité de ces

grands seigneurs, qui ne peuvent un moment oublier leur grandeur & leurs titres ; & contre la bassesse de ces ames foibles & viles qui les flattent comme des dieux, dans l'espérance de parvenir à la fortune. On dit que Brebeuf dans sa jeunesse n'avoit de goût que pour Horace, & qu'un de ses amis, qui n'aimoit que Lucain, le lui fit goûter & l'engagea à le traduire. Sa *Pharsale* parut en 1658, in-12; cette traduction fournit d'abord matiere à la louange & à la critique. Elle eut également des apologistes trop outrés, & des censeurs trop séveres. Boileau fut un de ces derniers. On ne peut cependant se dissimuler que malgré les hyperboles excessives, le style enflé, les antitheses multipliées, les faux-brillans, les pensées gigantesques, les descriptions pompeuses, mais peu naturelles, cette traduction ne soit supérieure à beaucoup d'autres de ce genre, par le coloris brillant, la bonne poésie, & le génie qui se fait sentir dans plusieurs morceaux. Lucain d'ailleurs est très-difficile à traduire d'une maniere intéressante, parce qu'il n'a pas pris soin de se rendre intéressant lui-même. Son poëme est plutôt une histoire décharnée, parsemée de quelques traits de morale & de philosophie, qu'un véritable poëme. Voilà pourquoi les traductions qu'on en a faites même en prose n'ont pas réussi. « On » doit donc savoir gré à M. » Brebeuf, dit un auteur mo» derne, d'avoir semé dans la » sienne des vers heureux, des » pensées sublimes, des mor» ceaux d'une élégance & d'une » précision que nos meilleurs » poëtes ne désavoueroient » pas, & qu'ils ont même » imités. S'il est défectueux en » beaucoup d'endroits, ce n'est » que pour s'être trop asservi » au devoir rigoureux du tra» ducteur; on ne connoissoit » pas de son tems les traduc» tions libres, mises depuis si » utilement en usage ». Après la mort de Mazarin qui lui avoit fait de grandes promesses, Brebeuf se retira à Venoix, près de Caen, & y mourut en 1661, à 43 ans. Les dernieres années de sa vie furent remplies par des exercices de piété. Son caractere étoit doux & modeste. La conversation de ses amis étoit le seul soulagement des longues maladies dont il fut affligé. Une fievre opiniâtre le tourmenta plus de vingt années, & c'est dans ses accès qu'il composa sa *Pharsale*. On a encore de lui : I. *Les Entretiens solitaires*, in-12 : poésies chrétiennes, fort inférieures à ses productions profanes, mais qui ne sont pas à dédaigner. La piété, la morale, les pensées énergiques qui s'y trouvent, font éprouver au lecteur des sentimens aussi favorables à l'esprit du poëte, qu'à ses bonnes mœurs & à sa religion. II. Un *Recueil d'Œuvres diverses*, 2 vol. in-12, où l'on rencontre quelquefois de jolis vers. III. Des *Eloges poétiques*, &c., in-12. IV. *Défense de l'Eglise Romaine*, in-12, 1671.

BRECOURT, (Guillaume Martoureau, sieur de) poëte françois, auteur & acteur, représentoit avec plus de succès qu'il ne composoit. Ses pieces dramatiques furent la plupart sifflées. L'*Ombre de Moliere*, en

un acte & en prose, est de lui; ainsi que la *Mort de Jodelet*, la *Noce de village*, le *Jaloux invisible*; pieces où l'on trouve des plaisanteries grossieres & peu de génie. Il se rompit une veine en jouant sa comédie de *Timon*, & mourut de cet accident en 1685.

BREDENBACH, (Mathias) né à Kersp, village du duché de Bergues, vers l'an 1489, fut principal du college d'Emmerick, où il fit fleurir les belles-lettres. Il mourut le 5 juin 1559, laissant trois fils qui cultiverent les lettres. Bredenbach le pere étoit versé dans la littérature, bon théologien, & savant controversiste. On a de lui: I. *Introductio in græcas litteras*, Cologne, 1534. II. *De dissidiis in religione componendis*, &c., 1557. III. Une apologie de ce livre qui fut attaqué par des Luthériens, intitulée: *Hyperaspistes*, 1560. IV. *In 69 Psalmos priores & in Evangelium secundùm Mattheum Commentaria*, 1560, in-4°. Ces Commentaires sont écrits d'une maniere noble & polie.

BREDENBACH, (Tilleman) fils du précédent, chanoine de Cologne, mort l'an 1593, a laissé quelques ouvrages de controverse, & *Historia belli Livonici*, insérée dans la collection intitulée: *Rerum Moscoviticarum auctores*, Francfort, 1600.

BREDERODE, (Henri de) jeune seigneur descendant des anciens comtes de Hollande, & un des chefs de la conjuration qui se forma aux Pays-Bas en 1566. Il étoit tel qu'il le falloit pour un rôle semblable; un courage impétueux & ennemi de la subordination le rendoit agréable aux séditieux. C'est lui qui, à la tête & au nom des conjurés, présenta une requête pleine de menaces à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas. Le comte de Berlaimont, pour rassurer Marguerite, lui ayant dit à l'oreille qu'*il n'y avoit rien à craindre, que ce n'étoit qu'une bande de gueux*; Brederode, qui avoit entendu ce propos, donna à la faction le nom de *gueux* qu'elle conserva. Les conjurés lui donnerent commission de lever des troupes, avec lesquelles il se retira en Hollande, dont il ambitionnoit la souveraineté. La gouvernante ayant exigé un nouveau serment des magistrats & des principaux seigneurs du pays, Brederode le refusa & se démit de ses charges. Les chefs de la conjuration s'étant désunis, & quelques-uns même expatriés, Brederode resta ferme dans l'espérance de conquérir la Hollande; mais il se trouva bientôt obligé d'en sortir pour se retirer en Allemagne, où il tâchoit de lever quelques troupes, lorsqu'il tomba malade, & mourut dans des furies qui lui ôterent la raison avant de lui ôter la vie en 1568. — Renaud de BREDERODE, pere de Henri dont il est question dans cet article, mort en 1556, a eu un autre fils nommé *Renaud*, comme lui, chef de la branche catholique, dont est issu HENRI-LOUIS-PIERRE, comte de Brederode, seigneur distingué par sa religion & ses vertus, vivant actuellement (1790) à Bruxelles. La branche protestante, postérité de Henri, est éteinte.

BRÉENBERG, (Bartho-

lomé) né à Utrecht en 1620, peintre & graveur fameux, excelloit sur-tout dans les paysages & les animaux. Il gravoit à l'eau-forte ses dessins. On voit dans la collection du roi, & dans celle de M. le duc d'Orléans, quelques tableaux de ce maître. Il mourut en 1660.

BREGY, (Charlotte Saumaise de Chazan, comtesse de) niece du savant Saumaise, fut une des dames d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Elle se distingua dans cette cour par son esprit & par sa beauté. On a d'elle un *Recueil de lettres & de vers*, 1688, in-12, qui fut estimé de son tems, & dans lequel on trouve quelques pensées ingénieuses. Elle mourut en 1693, à 74 ans.

BREITINGER, (Jean-Jacques) né à Zurich le 15 mars 1701, chanoine du Grand-Moutier ou *Groff-Munster*, s'appliqua à l'étude des langues savantes, des belles-lettres, & de l'antiquité. Il fut professeur en hébreu, & mourut à Zurich le 15 décembre 1776. Ses principaux ouvrages en allemand, sont des traités sur la poésie, sur la peinture & sur les antiquités de Zurich. Sa *Poétique* brille par la finesse du goût & par la sagesse des regles. Il a donné aussi une bonne édition des Poésies de Martin Opitius, & de l'*Ancien-Testament* de la version des Septante, 1730-1732, 4 vol. in-4°.

BREMOND, (Antonin) Dominicain, né à Cassis en Provence, savant laborieux, parvint par son mérite au généralat de son ordre, & mourut le 11 juin 1755, à 64 ans, après avoir publié : I. *Bullarium ordinis Dominicanorum*, 1729, 8 vol. in-fol. II. *De Stirpe S. Dominici*, 1740, in-4°.

BREMONT, (François de) naquit à Paris en 1713 d'un avocat, & y mourut en 1742, dans sa 29e. année. L'académie des sciences se l'associa, & la société royale de Londres lui accorda le titre de secrétaire. Sa traduction des *Transactions philosophiques* de ce corps, lui valut cet honneur. Il en publia 4 vol. in-4°, qui comprennent les années 1731, jusqu'à 1736, inclusivement. Bremont accompagna son ouvrage de notes ; les unes historiques, qui remontent à l'histoire des différentes opinions ; les autres critiques, qui corrigent ce que ses originaux peuvent avoir de défectueux. Il y ajouta une table des *Transactions*, depuis 1665 jusqu'à 1730, 1 vol. in-4°. On a encore de lui : I. Un *Recueil de tous les écrits publiés en Angleterre sur le remede contre la pierre de Mlle. Stephens*. II. Une *Traduction des expériences physiques de Halès*, sur la maniere de dessaler l'eau de la mer & de la rendre potable, in-12. III. *Une Traduction posthume des expériences physico-méchaniques d'Haucksbée*, 2 vol. in-12, ornée d'une Histoire complette de celles de l'électricité.

BRENIUS, (Daniel) Socinien & Arminien, disciple d'Episcopius, né à Harlem en 1594, & mort en 1664, a laissé des Commentaires sur l'Ecriture & quelqu'autres ouvrages infectés de ses erreurs. La plupart ont paru sous ce titre : *Dan. Brenii opera theologica*, Amsterdam, 1664, in-fol. Ces ouvrages composent aussi un volume de

la Bibliotheque des Freres Polonois.

BRENNUS, général Gaulois, passa à la tête de 152 mille hommes de pied & 20 mille chevaux dans l'Orient, pénétra dans la Macédoine, tua Sosthene, général de cette nation, saccagea la Thessalie & la Grece, & s'avançoit vers le temple de Delphes, pour en enlever les trésors, lorsqu'il fut repoussé. Brennus, au désespoir de voir son armée en déroute, se donna la mort, après s'y être préparé par un excès de vin, vers l'an 278 avant J. C. Les poëtes Grecs ne manquerent pas d'attribuer à leurs dieux sa défaite. Apollon, suivant eux, défendit lui-même son temple contre les barbares, fit trembler la terre sous leurs pieds, & rouler des rochers sur leurs têtes. Enfin le dieu Pan frappa les Gaulois d'une terreur si subite, qu'ils se tuoient les uns les autres : c'est delà qu'est venu le nom de *Terreur panique*. Du reste, il est très-vrai que Dieu a souvent puni les sacrileges & l'irréligion, même sous le regne du paganisme. Dans celui qui ne connoît pas le vrai Dieu, le mépris d'une divinité quelconque est une impiété détestable, une disposition d'esprit & de cœur qui renferme toute la scélératesse de l'athéisme.

BRENNUS, autre général des Gaulois, s'étant ouvert un passage par les Alpes, fondit sur la Lombardie, assiégea Clusium en Toscane, vainquit les Romains près de la riviere d'Allia, marcha vers Rome, s'en rendit maître, & livra la ville au pillage & aux flammes. Le tribun Sulpitius, au-lieu de le chasser avec le fer, promit de payer mille livres d'or, s'il vouloit lever le blocus du Capitole, & sortir des terres de la république. Les Gaulois accepterent l'offre ; mais dès qu'on eut apporté l'or pour le peser, Brennus mit en usage mille supercheries pour que la somme fût plus considérable. Il jeta son épée & son baudrier dans le bassin de la balance, opposé à celui où étoit l'or, ne répondant aux plaintes que par ces mots dignes d'un barbare : *Malheur aux vaincus!*.. Camille survenu dans l'instant, annulla ce traité honteux, livra bataille aux ennemis sur les ruines de sa patrie, & les contraignit de s'enfuir, vers l'an 388 ou 390 avant J. C.

BRENTIUS *ou* BRENTZEN, (Jean) né en 1499 à Weil en Souabe, chanoine de Wirtemberg, embrassa le luthéranisme à la persuasion du chef de cette secte. De son disciple il devint bientôt son apôtre, sans pourtant adopter en tout sa doctrine. Il soutenoit « que le corps de » J. C. étoit dans l'Eucharistie, » non-seulement avec le pain, » mais par-tout, comme sa di- » vinité, depuis l'Ascension ». Ceux qui le suivirent, furent nommés *Ubiquitaires*. Après la mort de son maître, Brentius lui succéda dans le gouvernement du parti luthérien, & dans la faveur du duc de Wirtemberg, qui l'admit en son conseil le plus intime, & le combla de bienfaits. Il fut un des principaux acteurs dans les affaires de la religion qui troublerent toute l'Europe, & mourut en 1570 à Tubinge, où il professoit la théo-

logie. Il étoit tourmenté depuis sa jeunesse d'une insomnie, qu'il devoit à sa trop grande application. On a de lui 8 vol. in-fol. de disputes en faveur du luthéranisme, remede assuré contre la maladie de l'auteur.

BREREWOOD, (Edouard) professeur d'humanités à Londres, est auteur d'un ouvrage curieux & savant, traduit de l'anglois en françois, sous ce titre : I. *Recherches sur la diversité des langues & des religions dans les principales parties du monde*, par Jean de la Montagne, Paris, 1663, in-8°. On a encore de lui : II. *De ponderibus & pretiis Nummorum*, 1614, in-4°. III. *Logica*, Oxford, 1614, in-8°. IV. *Ethica Aristotelis*, 1640, in-4°. V. *Traité du Sabat*, 1632, in-4°. Il étoit né à Chester en 1565, & mourut à Londres en 1613. On le consultoit de toutes parts, comme un des oracles des mathématiques, & il ne laissoit aucune lettre sans réponse.

BRESILLAC, (Jean-François de) Bénédictin de S. Maur, né à Fanjaux, dans le haut Languedoc, le 12 avril 1710, mort à Paris le 11 juin 1780, a travaillé avec son oncle D. Jacques-Martin à l'*Histoire des Gaulois*, dont il a mis au jour deux volumes in-4°., Paris, 1754. On lui doit aussi, conjointement avec D. Pernety, la traduction du *Cours de Mathématiques* de Wolff, Paris, 1747, 3 vol. in-8°. : l'ouvrage de Wolff y est abrégé, & en même tems augmenté de plusieurs observations intéressantes.

BRET, (Cardin le) seigneur de Flacourt, avocat-général du parlement de Paris, mort doyen des conseillers d'état en 1655, à 97 ans, fut chargé de plusieurs commissions importantes. Il régla les limites entre la France & la Lorraine, & établit le parlement de Metz, dont il fut premier président. On a un recueil de ses Œuvres, in-folio, dans lequel on distingue son *Traité de la souveraineté du Roi*, imprimé séparément, Paris, 1632, in-4°.

BRETAGNE, (les ducs de) *cherchez* par les noms propres : ARTUS, ANNE, JEAN, &c.

BRETEUIL, *voy.* CHASTELET, Gabrielle-Emilie, marquise du).

BRETON, (François le) avocat, né à Poitiers, est auteur d'une satyre contre Henri III, intitulée le *Salutaire*, 1586, in-8°. Il y accusoit le roi d'hypocrisie, se plaignoit du peu de justice qui se rendoit sous son regne, & lui reprochoit son peu d'autorité. Le mou, mais vindicatif monarque, le fit pendre le 22 novembre 1586. Le livre qui n'étoit pas encore entiérement imprimé, fut brûlé par les mains du bourreau.

BRETON, *voyez* GUILLAUME LE BRETON.

BRETONNEAU, (François) né à Tours en 1660, jésuite en 1675, mourut à Paris l'an 1741, après avoir passé par tous les emplois de sa Compagnie. Il fut reviseur & éditeur des Sermons de ses confreres, Bourdaloue, Cheminais & Giroust. Le P. La Rue lui appliquoit à cette occasion ces paroles de l'éloge que l'église fait de saint Martin, & l'appelloit *Trium mortuorum suscitator magnificus*.

Il a revu aussi les *Œuvres spirituelles* du P. Valois, & une partie des Sermons du P. La Rue. On doit rendre justice à chacune des préfaces qu'il a mises à la tête de ces éditions. Les analyses qu'il a faites des Discours dont il est l'éditeur, sont exactes, claires, précises, & très-propres à donner aux jeunes orateurs chrétiens, l'idée d'un plan bien concerté & bien rempli par l'enchaînement des preuves. Bretonneau étoit prédicateur lui-même. Ses Sermons en 7 vol. in-12, publiés en 1743 par le P. Berruyer, respirent une éloquence chrétienne. Les graces de l'action lui manquoient; mais il avoit toutes les autres parties de l'orateur sacré. Ses vertus furent l'appui de ses Sermons. On a encore de Bretonneau des *Réflexions chrétiennes pour les jeunes gens qui entrent dans le monde*, in-12, & l'*Abrégé de la Vie de Jacques II*, in-12, tirée d'un écrit de son confesseur.

BRETONNIER, (Barthélemi-Joseph) avocat au parlement de Paris, plaida & écrivit avec succès. Il naquit à Montrotier, près de Lyon, en 1656, d'un médecin, & mourut à Paris en 1727. On a de lui: I. Une édition des *Œuvres de Claudes Henrys*, avec des observations qui ont beaucoup perfectionné cet ouvrage. II. *Recueil par ordre alphabétique des principales questions de droit, qui se jugent diversement dans différens tribunaux du royaume*, 1 vol. in-12, réimprimé avec des additions en 1756, en 2 vol. Boucher d'Argis en a donné une édition avec des remarques, Paris, 1785, in-4°. Le chancelier d'Aguesseau, qui avoit toujours pensé à rendre la jurisprudence uniforme, l'avoit engagé à ce travail: Bretonnier l'exécuta d'une maniere digne des vues de ce grand magistrat. Tous les principes du droit écrit & des coutumes, y sont renfermés avec autant de netteté que de précision. La préface seule vaut un gros ouvrage. Ce jurisconsulte a laissé encore des Mémoires sur des affaires importantes dont il avoit été chargé. Ils sont moins estimés que ses autres productions.

BRETTEVILLE, (Etienne du Bois de) né en 1650 à Bretteville-sur-Bordel en Normandie, se fit jésuite en 1667, & abandonna cet état en 1678. Il s'appliqua depuis avec succès à l'instruction des jeunes ecclésiastiques, qui se destinoient au ministere de la prédication; mais ses travaux ne furent pas longs, étant mort en 1688. Il avoit donné, 3 ans auparavant, des *Essais de Sermons* en 4 vol. in-8°, où il y a six différens dessins pour chaque jour, avec des sentences choisies de l'Ecriture-Sainte. Son style n'est ni pur ni élégant; mais le choix des sermons est assez bien fait. L'abbé du Jarri y a donné une suite en 5 vol. in-8°, qui ne peut être comparée à l'ouvrage du premier auteur. On a encore de l'abbé de Bretteville, des *Essais de Panégyriques*, in-8°; & l'*Eloquence de la Chaire & du Barreau*, Paris, 1689, in-12; plus estimée pour les exemples qu'il donne, que pour les regles qu'il prescrit.

BREVAL, (Jean-Durant de) originaire François, fit ses

études à Cambridge ; s'attacha au service du duc Marleborough, qui lui donna le rang de capitaine, & l'employa en diverses négociations en Allemagne. Il mourut le 9 janvier 1738. On a de lui : I. Des *Voyages*, 4 vol., qui ont paru successivement en 1723, 1725 & 1738. II. Des *Poésies*, & quelques pieces de théâtre.

BREUGHEL, (Pierre) surnommé *Breughel le vieux*, naquit à Breughel en Hollande, l'an 1565. Ce peintre excella dans les représentations des fêtes champêtres. Les caracteres, les manieres, les gestes des paysans y sont rendus avec beaucoup de vérité. On a encore de lui des marches d'armée, des attaques de coche, &c. On estime sur-tout les paysages dont il a orné ses différens tableaux. Quelques-uns se voient à Paris, au palais royal. On ignore l'année de sa mort.

BREUGHEL, (Jean) fils aîné du précédent, surnommé *Breughel de velours*, parce qu'il s'habilloit ordinairement de cette étoffe, peignit d'abord des fleurs & des fruits, & ensuite des vues de mer, ornées de petites figures & de paysages extrêmement gracieux. Rubens l'employa dans quelques-uns de ses tableaux pour peindre cette partie. Sa touche étoit légere & ses figures correctes. Il mourut en 1642, à 67 ans.

BREUGHEL, (Pierre) connu sous le nom de *Breughel le jeune*, autre fils de *Breughel le vieux* ; excella à représenter des incendies, des feux, des sieges, des tours de magiciens & de diables : ce qui le fit appeller *Breughel d'enfer*.

BREUIL, (Jean du) jésuite, né à Paris & mort à Dijon le 27 avril 1670, est auteur d'une *Perspective pratique, nécessaire aux peintres, graveurs, sculpteurs, architectes*, Paris, 1642-1649, 3 vol. in-4°. Elle est recherchée des curieux.

BREUL, (Jacques du) né à Paris en 1528, Bénédictin de S. Germain-des-Prés en 1549, mourut en 1614. On a de lui : I. Le *Théâtre des antiquités de Paris*, in-4°, 1612. C'est le répertoire de la plupart des fondations de la ville de Paris : on y remarque des particularités intéressantes parmi un amas assez indigeste d'époques & de recherches. L'auteur des *Essais sur Paris*, a su depuis écarter les épines de l'érudition du P. du Breul ; mais il les a remplacées par beaucoup de faussetés & de petits artifices de philosophie. II. *Supplementum antiquitatum Parisiensium*, in-4°, Paris, 1614 ; ouvrage peu commun, qui renferme plusieurs auteurs anciens qui ont parlé de Paris, & qui a les mêmes avantages & les mêmes défauts que le précédent. III. Les *Fastes de Paris par Pierre Bonfons, augmentés*, in-8° : curieux. IV. La *Vie du cardinal Charles de Bourbon* (oncle de Henri IV), 1612, in-4°. V. La *Chronique des abbés de S. Germain*, avec l'*Histoire d'Aimoin*, qu'il fit imprimer en 1603.

BREYER, (Remi) docteur de Sorbonne, & chanoine de l'église de Troyes en Champagne, naquit dans cette ville en 1669, & y mourut en 1749. On a de lui une *Dissertation sur les paroles de la Consécration*, in-8°, où il tâche de prouver contre le P. le Brun, que les Grecs & les

Latins avoient renfermé, dans tous les tems, la forme de la consécration dans ces paroles: *Hoc est*, &c. Il a eu beaucoup de part au Missel de Troyes. Ce savant répandoit de l'érudition dans ses ouvrages, mais très-peu d'agrément.

BREYNIUS, (Jacques) de Dantzick, originaire des Pays-Bas, mort en 1697, âgé de 60 ans, a donné: *Plantarum exoticarum centuria I*, Dantzick, 1678, in-fol., fig. *Fasciculus I & II Plantarum rariarum*, 1680 & 1689, in-4°: ouvrages peu communs.

BREZÉ, *voyez* MAILLE.

BRIANVILLE, (Oronce Finée de) abbé de S. Benoît de Quincy, mort en 1675, a donné: I. *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, 1664, in-12, dont les têtes des rois sont joliment gravées. II. Une *Histoire sacrée*, 3 vol. in-12, avec des figures de le Clerc; le tome 1er. est de 1670, le 2e. de 1671, & le 3e. de 1675. La réimpression de 1693 est moins estimée. Ces deux ouvrages ne sont recherchés que pour les estampes; car l'abbé de Brianville étoit un écrivain fort médiocre. On a encore de lui une *Traduction* en françois des *Lettres* de Bongars, Paris, 1668, 2 vol. in-fol.

BRIARD, (Jean) vice-chancelier de l'université de Louvain, étoit du village de Bel-Œil, près d'Ath, dans le Hainaut. Il fut fort lié avec Erasme, & mourut en 1520. On a de lui plusieurs traités en latin; un *sur la Loterie*; un autre *sur la cause des Indulgences*, &c., Leipsick, 1510. — Il ne faut pas le confondre avec Lambert BRIARD, président de Malines & auteur de quelques ouvrages de droit, mort le 10 octobre 1557.

BRIARÉE, *voyez* ÉGEON.

BRICE, (Saint) évêque de Tours, successeur de S. Martin, accusé par ses ennemis d'avoir eu un enfant d'une religieuse, fut chassé de son siege. S'étant lavé de cette calomnie, il retourna dans son diocese, & y mourut en 444. Son culte étoit autrefois très-célebre en France, & les protestans eux-mêmes ont laissé son nom dans leur calendrier.

BRICE, (Germain) né à Paris en 1653, mort en 1727, est principalement connu par sa *Description de la ville de Paris*, & de tout ce qu'elle contient de remarquable. La meilleure édition de cet ouvrage, mal écrit, inexact, mais curieux, est celle de 1752, en 4 vol. in-12. L'auteur a farci son livre d'épitaphes, mais il n'a pas mis les meilleures. C'est l'abbé Perau qui dirigea l'édition de 1752.

BRICE, (D. Etienne-Gabriel) né à Paris en 1697, étoit neveu du précédent. Il mourut en 1755, dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, où il étoit chargé, depuis l'an 1731, de diriger la continuation du nouveau *Gallia Christiana*, 12 vol. in-fol. La congrégation de S. Maur a eu peu d'hommes aussi savans.

BRIÇONNET, (Guillaume) dit le *Cardinal de S. Malo*, successivement évêque de Nismes, de S. Malo, archevêque de Rheims & de Narbonne, fut honoré de la pourpre romaine par Alexandre VI, en 1495, en présence de Charles VIII, qui

se trouva alors au consistoire. Ce prince l'aimoit beaucoup, & ce fut, dit-on, à sa persuasion, qu'il entreprit la conquête du royaume de Naples. L'ardeur avec laquelle ce cardinal parla contre Jules II dans le conciliabule de Pise, le fit priver de sa dignité; mais Léon X la lui rendit ensuite. Il mourut en 1514, laissant deux fils héritiers de ses vertus, qui lui servirent un jour à une messe célébrée pontificalement, l'un de diacre & l'autre de soudiacre. Il avoit été marié, ayant de s'engager dans les ordres. Les historiens le louent comme un prélat qui avoit l'esprit des affaires, joint à beaucoup de zele pour la gloire de la patrie, & à beaucoup d'amour pour les lettres & pour ceux qui les cultivoient. Son fils Guillaume, évêque de Meaux, se laissa surprendre par les Calvinistes, mais il reconnut sa faute, & la pleura.

BRIDAULT, (Jean-Pierre) maître de pension à Paris, mort le 24 octobre 1761, avoit du goût & de la littérature. On a de lui deux ouvrages utiles: I. *Phrases & Sentences tirées des Comédies de Terence*, 1745, in-12. II. *Mœurs & Coutumes des Romains*, 1753, 2 vol. in-12. Cet ouvrage offre un tableau général des usages les plus curieux & les plus singuliers de l'ancienne Rome. Ce n'est ni un abrégé, ni une répétition des grandes histoires Romaines; c'est précisément un Recueil de tout ce qu'on n'y trouve pas.

BRIE, (Germain de) *Brixius*, natif d'Auxerre, savant dans les langues, & sur-tout dans la grecque, mourut près de Chartres en 1538. Il fut successivement chanoine d'Albi, d'Auxerre & de Paris. On a de lui un *Recueil de Lettres & de Poésies*, in-4°, 1531; une traduction du traité *du Sacerdoce*, de Saint Jean-Chrysostome, &c.

BRIENNE, (Gautier de) d'une illustre famille qui tiroit son nom de la ville de Brienne-sur-Aube en Champagne, signala son courage à la défense de la ville d'Acre contre les Sarrasins, en 1188. Il fut ensuite roi de Sicile & duc de la Pouille, par son mariage avec Marie-Alberie, & mourut d'une blessure qu'il avoit reçue en défendant les droits de sa femme l'an 1205. Gautier-le-Grand, son fils, fut comte de Brienne & de Japhe. Il passa dans la Terre-Sainte, où il se distingua contre les Sarrasins; mais ceux-ci l'ayant fait prisonnier, ils le firent mourir cruellement en 1251.

BRIENNE, (Jean de) fut fait roi de Jérusalem en 1210. Ce titre illustroit les familles, sans les enrichir. L'empereur Fréderic II épousa la fille du nouveau roi, avec le royaume de Jérusalem pour dot; c'est-à-dire, avec très-peu de chose de réel, & de grandes prétentions. Le beau-pere fut obligé de céder tous ses droits à son gendre, qui dédaigna de les exercer. Jean de Brienne eut bientôt un autre empire, celui de Constantinople, auquel il fut élevé par les barons François en 1229. Il défendit sa capitale contre les Grecs & les Bulgares, ruina leur flotte, les défit une seconde fois, & les épouvanta tellement qu'ils n'oserent plus

reparoître. Il mourut en 1237. Son avarice hâta la ruine de l'empire, & ternit ses autres qualités, sa bravoure & sa prudence. Son *Histoire* a été publiée à Paris, en 1727, in-12.

BRIENNE, (Gautier de) arriere-petit-fils de Gautier-le-Grand, étoit fils de Gautier & de Jeanne de Châtillon. Il fut élevé avec soin à la cour de Robert-le-Bon, roi de Naples. Le prince Charles, fils de Robert, l'envoya à Florence en 1326, en qualité de son lieutenant-général. Brienne tenta ensuite de reprendre le duché d'Athenes; mais cette entreprise n'ayant pas été heureuse, il vint en France, & fut très-utile au roi Philippe de Valois dans la guerre contre les Anglois en 1340. Ses services lui mériterent la charge de connétable, que le roi Jean lui donna en mai 1356. Il fut tué le 19 septembre suivant, à la bataille de Poitiers, sans laisser de postérité. La maison de Brienne a produit deux autres connétables, & plusieurs grands officiers de la couronne.

BRIENNE, *voy.* BRYENNE & LOMENIE.

BRIET, (Philippe) né à Abbeville en 1601, jésuite en 1619, mourut en 1668, bibliothécaire du college de Paris. On a de lui: I. *Parallela Geographiæ veteris & novæ*, 3 vol. in 4°., 1648 & 49. Cette géographie est très-méthodique, très-exacte & ornée de cartes bien dessinées. Ces trois volumes ne renferment que l'Europe, ses maladies l'ayant empêché de mettre la derniere main aux autres parties. II. *Annales mundi, sive Chronicon ab orbe condito ad annum Christi 1663*, Paris, 1663, 7 vol. in-12; Mayence, 1682, un vol. in-fol.; & Venise, 1693, 7 vol. in-12; c'est l'édition la plus complette. L'auteur marche sur les traces de Petau, pour la chronologie. III. *Philippi Labbe & Philippi Brietti Concordia chronologica*, Paris, 1670, 5 vol. in-fol. Le P. Briet est auteur du 5e. vol. IV. *Theatrum Geographicum Europæ veteris*, 1653, in-fol. Briet a mieux réussi dans la géographie, que dans la partie chronologique.

BRIEUC, (S.) *Briocus*, natif d'Irlande, & disciple de S. Germain, évêque dans ce royaume, bâtit un monastere en Bretagne où il s'étoit retiré. Cette maison devint si célebre, qu'on y vit bientôt une ville qui porta son nom, érigée depuis en évêché. Il en est regardé comme le premier évêque, quoiqu'il n'y eût peut-être exercé aucune fonction épiscopale. Mais il y avoit alors des évêques régionnaires qui, sans avoir aucune église particuliere, travailloient par-tout où l'on avoit besoin de leur ministere. S. Brieuc mourut âgé de plus de 90 ans, vers l'an 502. *Voy.* les *Vies des Saints de Bretagne*, par D. Lobineau, qui a retrouvé une grande partie des actes de ce Saint.

BRIEUX, (Jacques-Moisant de) natif de Caen, conseiller au parlement de Metz, mourut en 1674, à 60 ans. Caen lui est redevable du premier établissement de son académie. On a de lui des Poésies latines, 2 vol. in-12, 1641 & 1669, qui, à l'exception de son *Poëme sur le coq*, & de quelques épigram-

mes, ne sont guere au-dessus du médiocre. On a encore de lui un petit ouvrage intitulé: *Mes Divertissemens*, in-12. C'est un recueil de lettres & de vers françois & latins, en 2 vol. Il y a quelques réflexions judicieuses, & quelques vers heureux, mais en petit nombre.

BRIGGS, (Henri) professeur de mathématiques à Londres, dans le college de Gresham, & ensuite de géométrie à Oxford, né dans la paroisse de Halifax, mourut septuagénaire en cette ville, l'an 1631. C'étoit un homme de bien, d'un accès facile à tout le monde, sans envie, sans orgueil & sans ambition: toujours gai, méprisant les richesses, content de son sort, préférant l'étude & la retraite aux postes les plus brillans & les plus honorables. On a de lui: I. Un *Traité du passage dans la Mer-Pacifique, par le Nord-Ouest du continent de la Virginie*, dans le 3e. vol. des *Voyages de Purchas*. II. Une édition des 6 premiers livres d'Euclide. III. *Arithmetica Logarithmica*, in-fol., 1624. Neper de Marcheston, inventeur de la méthode des logarithmes, perfectionnée par Briggs, étoit ami de ce mathématicien. Ils étoient dignes l'un de l'autre. IV. Une Table qu'il publia en 1602, à la fin du livre de Thomas Blondeville, qui traite *de la construction, de la description, & de l'usage de deux instrumens inventés par M. Gilbert*, pour trouver la latitude de quelque lieu que ce soit, dans la nuit la plus obscure, par la seule déclinaison de l'aiguille de la boussole; méthode dont le succès ne répondit pas à ses espérances. La Table de Briggs est fondée uniquement sur la doctrine des triangles, pour déterminer la hauteur du pôle par le moyen de la même déclinaison.

BRIGGS, (Guillaume) membre de la société royale de Londres, médecin ordinaire de Guillaume III, mort en 1704, à 63 ans, se fit un nom par sa connoissance des maladies de l'œil. Il laissa deux Traités sur cette matiere, très-estimés. Le premier, intitulé *Ophthalmographia*, in-4°, 1685; & le second, *Nova Theoria visionis*, imprimé à la suite du premier. Newton les estimoit beaucoup. Briggs est un des premiers qui ait bien développé ce qui regarde le nerf optique, la rétine, les conduits lymphatiques.

BRIGIDE, (Ste) née à Fochau en Ultonie, au commencement du 6e. siecle, reçut fort jeune encore le voile des mains de S. Mel, neveu & disciple de S. Patrice. S'étant construit sous un gros chêne une cellule qui fut depuis appellée, *kill dara*, ou *cellule du chêne*, plusieurs personnes de son sexe vinrent se ranger sous sa conduite; elle les réunit ensuite en corps de communauté. Cette maison devint bientôt une pépiniere sainte qui donna naissance à plusieurs monasteres d'Irlande, lesquels reconnurent tous Ste Brigide pour mere & pour fondatrice. Il n'y a guere que les miracles de cette Sainte qui nous soient connus; les cinq auteurs qui ont écrit sa *Vie* n'ayant donné presqu'aucun détail sur ses vertus. Son nom se trouve dans le Martyrologe de Bede, & dans tous ceux qui ont été composés depuis. Il est aussi

dans les plus anciens manuscrits du Martyrologe de S. Jerôme, & sa fête est marquée dans les anciens Bréviaires d'Allemagne, des isles Britanniques, & dans la plupart de ceux de France. Elle a été célébrée à Paris jusqu'en 1607. Son corps trouvé en 1185, avec ceux de S. Patrice & de S. Colomb, dans une triple voûte de la ville de Down-Patrick, fut porté dans la cathédrale de la même ville. Sous le regne de Henri VIII, le tombeau où il étoit renfermé, fut détruit. Le chef de Ste. Brigide est aujourd'hui à Lisbonne, dans une des églises qui appartenoient aux Jésuites.

BRIGITTE *ou* BIRGITTE, née en 1302, étoit princesse de Suede, & épouse d'un seigneur nommé Ulfon. Après avoir eu huit enfans, les deux époux firent vœu de continence. Ulfon se fit Cistercien, & Brigitte établit l'ordre de S. Sauveur, composé de religieux & de religieuses, comme celui de Fontevrault. Leur église étoit commune. Les religieuses faisoient l'office en haut, & les religieux en bas. L'abbesse avoit l'autorité suprême. Cette regle fut confirmée par Urbain V en 1370. Son ordre subsiste encore en Allemagne, en Italie & en Portugal, & ce qui est très-remarquable, en Suede, où le monastere de Vastene dans la Gothie orientale a été conservé après l'introduction du luthéranisme. Brigitte partit ensuite pour Jérusalem, sur une vision qu'elle eut à l'âge de 69 ans. Elle visita les lieux-saints. De retour en Occident, elle écrivit à Grégoire XI, pour l'engager à revenir à Rome. Elle mourut peu de tems après dans cette ville, en 1373. On a d'elle un vol. de Révélations, Nuremberg, in-fol., 1521, ou plutôt 1500, par Antoine Koburger; en voici la souscription, *Anno* M. CCCCC. XXI. *mensis septembris;* les uns en joignant XXI aux premiers chiffres, en ont fait 1521, & ils se sont trompés; car il est évident que XXI se rapporte à *mensis septembris*, qui est au génitif; d'ailleurs Antoine Koburger est mort en 1513. Il y a une autre édition de ces Révélations, par Jean Koburger, en 1517, & une à Rome, 1557. Ces révélations furent déférées au concile de Bâle. Gerson & d'autres théologiens vouloient qu'on les censurât; mais Jean de Turrecremata en donna des explications favorables, & les approuva comme utiles pour l'instruction des fideles. Le concile regarda cette approbation comme suffisante. Il n'en résultoit cependant autre chose, sinon que le livre dont il s'agit, ne renferme rien de contraire à la foi, & que les révélations étant appuyées sur une probabilité historique, on peut les croire pieusement. Benoit XIV s'exprime de la maniere suivante sur le même sujet: « L'approbation de semblables révélations n'emporte » autre chose, sinon qu'après » un mûr examen, il est permis » de les publier pour l'utilité » des fideles.... Quoiqu'elles ne » méritent pas la même croyance que les vérités de la religion, on peut cependant les » croire d'une foi humaine, » conformément aux regles de » la prudence, selon lesquelles » elles sont probables, & ap-

» puyées sur des motifs suffi- » sans, pour qu'on les croie » pieusement ». *Voyez* Ste. CATHERINE de Sienne, & la réflexion qui se trouve à la fin de l'article ARMELLE.

BRIGNON, (Jean) Jésuite, est auteur d'une traduction du *Combat spirituel*, ouvrage justement estimé & singuliérement propre à conduire les chrétiens à la perfection où leur foi les appelle. On n'en connoît point l'auteur. Quelques écrivains l'attribuent au P. Laurent Scupoli, Théatin (*voyez* ce mot), d'autres à Jean Castinisa, Bénédictin Espagnol : Théophile Raynauld le donne au Jésuite Achille Gagliardo. La traduction du P. Brignon a fait oublier celle du P. Olympe Mazorti, Paris, 1672. On a encore du P, Brignon les *Pensées consolantes ;* une traduction de l'*Imitation de J. C. ; du Pédagogue chrétien* du P. Philippe d'Oultreman, & des Méditations du P. Dupont. Il est mort vers 1725.

BRILL, (Matthieu) naquit à Anvers, & mourut à Rome en 1584. Il excella dans le paysage. Grégoire XIII l'employa au Vatican, & lui donna une pension qui passa à son frere Paul Brill, héritier de ses talens. Le cadet continua les ouvrages de son aîné. Il se distingua comme lui, par la vérité & l'agrément de ses paysages. Il mourut à Rome en 1626, à 72 ans. On voit de ses tableaux au Palais-royal de Paris, & au cabinet du roi de France.

BRILLON, (Pierre Jacques) conseiller au conseil-souverain de Dombes, substitut du procureur-général du grand-conseil, & échevin de Paris, naquit dans cette ville en 1671, & y mourut en 1736. Ce jurisconsulte cultiva d'abord la littérature. On vit éclore de sa plume les *Portraits sérieux, galans & critiques ;* le *Théophraste moderne :* mauvaises imitations d'un bon livre, & qui ne furent bien reçues, que parce qu'on aimoit alors les ouvrages écrits dans le goût de la Bruyere. » Mais il ne suffit pas, dit un » critique, de traiter les mêmes » sujets, pour mériter les mê- » mes honneurs. Celui-ci est à » son modele, ce qu'un peintre » d'enseignes est à Rubens ». Son *Dictionnaire des Arrêts, ou la Jurisprudence universelle des Parlemens de France*, en 6 vol. in-fol., 1727, est beaucoup plus estimable. Cette compilation n'a pu être faite que par un homme laborieux & savant. Brillon ne se fit pas moins d'honneur dans le barreau du grand-conseil, où il plaida avec succès.

BRINVILLIERS, (Marguerite d'Aubrai, épouse de N. Gobelin, marquis de) étoit fille de d'Aubrai, lieutenant-civil de Paris. Mariée jeune en 1651, & très-répandue dans le monde, elle ne parut d'abord aimer que son époux. Mais le marquis de Brinvilliers, qui étoit mestre-de-camp du régiment de Normandie, ayant introduit dans sa maison un officier Gascon d'origine, nommé Godin de Ste.-Croix, la marquise conçut pour lui la plus violente passion. Son pere, le lieutenant-civil, fit enfermer cet aventurier à la Bastille, où il demeura près d'un an. Il sortit de prison, & continua de voir secrétement sa maîtresse. Celle-ci changea de

maniere de vivre au-dehors, sans réformer ses dispositions intérieures. Elle fréquentoit les hôpitaux, & donnoit publiquement dans plusieurs autres pratiques extérieures de piété, qui lui acquirent la réputation de dévote. Tandis qu'elle croyoit tromper ainsi Dieu & les hommes, elle méditoit avec son amant des projets de vengeance. Pendant le séjour que Sainte-Croix avoit fait à la Bastille, il avoit appris d'un Italien, nommé *Exili*, l'art funeste de composer des poisons. Le pere de la marquise & ses freres furent empoisonnés en 1670. On ignora l'auteur de ces crimes; la mort de Sainte-Croix les découvrit. En travaillant un jour à un poison violent & prompt, il laissa tomber un masque de verre dont il se servoit pour se garantir du venin, & mourut sur le champ. Tous ses effets ayant d'abord été mis sous le scellé (car il n'avoit point de parens à Paris, ni personne qui prétendît à sa succession), la marquise de Brinvilliers eut l'imprudence de réclamer une cassette, & témoigna beaucoup d'empressement à la ravoir. La Justice en ordonna l'ouverture, & l'on trouva qu'elle étoit pleine de petits paquets de poison étiquetés, avec l'effet qu'ils devoient produire. Dès que madame de Brinvilliers eut avis de ce qui se passoit, elle se sauva en Angleterre, & delà à Liege. Elle y fut arrêtée & conduite à Paris, où elle fut brûlée le 17 juillet 1676, après avoir eu la tête tranchée; convaincue d'avoir empoisonné son pere, ses deux freres & sa sœur. « Comme elle vouloit » épouser Sainte-Croix, dit » madame de Sévigné, elle em» poisonnoit fort souvent son » mari; Sainte-Croix qui ne » vouloit point d'une femme » aussi méchante que lui, don» noit du contre-poison à » ce pauvre mari; de sorte » qu'ayant été balotté cinq ou » six fois de cette sorte, tantôt » empoisonné, tantôt désem» poisonné, il est demeuré en » vie ». Lorsqu'on l'arrêta dans Liege, on trouva une confession générale écrite de sa main, qui servit, non pas de preuve contre elle, mais de présomption. La situation de son ame étoit un conflit de principes de vertu & de religion, dans lesquels elle avoit été élevée, & dont elle n'avoit pu effacer l'impression, avec la luxure, l'avarice, & autres vices qui germent facilement dans les cœurs disposés à la corruption. Il n'est pas assez prouvé qu'elle eût essayé ses poisons dans les hôpitaux, comme le disent Reboulet, Pitaval & d'autres; mais il est vrai qu'elle eut des liaisons secretes avec des personnes accusées depuis de ce crime. Ce fut à cette occasion que la chambre ardente fut établie à l'Arsenal, près de la Bastille, en 1680. « Le célebre le Brun, dit l'auteur des *Causes célebres*, « se plaça sur son pas» sage, dans un endroit où il » pût la considérer attentive» ment, quand on la mena en » Grêve; afin de pouvoir saisir » l'expression d'une criminelle » pénétrée de l'horreur du der» nier supplice qu'elle va souf» frir. Elle rencontra sur son » passage plusieurs dames de » distinction, que la curiosité

» de la voir avoit rassemblées; » elle les regarda avec beau» coup de fermeté, en leur di» sant : *Voilà un beau specta» cle à voir* ».

BRION, *voyez* CHABOT (Philippe).

BRIOT, (Nicolas) tailleur général des monnoies, sous Louis XII, à qui on est redevable du Balancier. Cette invention fut approuvée en Angleterre, comme elle le méritoit; mais en France, il fallut que Seguier employât toute son autorité pour la faire recevoir.

BRIQUEVILLE, (François de) baron de Coulombieres, né à Coulombieres en Basse-Normandie, d'une noble & ancienne maison, servit avec distinction sous François I, Henri II, François II & Charles IX. Il embrassa les opinions & le parti des Calvinistes, par complaisance pour la princesse de Condé, dont il étoit parent. Il étoit à la tête des Normands avec le comte de Montgommeri, au rendez-vous général des huguenots de France à la Rochelle. Il mourut sur la breche de St.-Lo en 1574, ayant ses deux fils à ses côtés, *pour sacrifier*, disoit-il, *tout son sang à la vérité évangélique*. Son nom & celui de Montgommeri seront long-tems fameux dans l'Histoire de Normandie, par les meurtres & les brigandages que leurs troupes y commirent impunément sous leurs yeux.

BRIRWOOD, (Edouard) né à Chester en Angleterre, fit ses études à Oxford en 1581, devint professeur en astronomie au college de Gresham à Londres en 1596, & y mourut en 1613. Son goût pour la solitude étoit si grand, que rien n'étoit capable de l'en détourner, ni de le détacher de ses méditations mathématiques, ni de ses recherches dans les antiquités. On attribue à sa modestie le refus constant qu'il donna de faire imprimer un seul de ses ouvrages. Robert Brirwood, son neveu, en publia plusieurs après sa mort, tels que ceux-ci: I. *De ponderibus & pretiis veterum nummorum*. II. *Recherches sur la variété des langages & des cultes dans les principales parties du monde*, Londres, 1622. On a encore de cet auteur des *Elémens de Logique*, des *Commentaires sur la Philosophie d'Aristote*, & quelqu'autres ouvrages.

BRISEIS, (qu'on appelle aussi Hippodamie) fille de Briséis, prêtre de Jupiter, & captive d'Achille qui l'aima. Agamemnon, éperdument amoureux de cette beauté, la fit enlever. Achille en fureur ne voulut plus prendre les armes contre les Troyens, jusqu'à la mort de Patrocle. Son amante lui ayant été rendue, il combattit de nouveau pour les Grecs.

BRISIEUX, (Charles-Etienne) architecte, mort en 1754, est auteur de deux bons livres sur son art. I. L'*Architecture moderne*, 1728, 2 vol. in-4°. II. L'*Art de bâtir les maisons de campagne*, 1743, 4 vol. in-4°., figures.

BRISSAC, *voyez* COSSÉ.

BRISSON, (Barnabé) élevé par Henri III, en 1580, aux charges d'avocat-général, de conseiller-d'état & de président-à-mortier, fut envoyé ambassadeur en Angleterre. A son retour, ce prince le chargea de recueillir ses ordonnances & celles

celles de son prédécesseur. Henri disoit ordinairement : » Qu'il n'y avoit aucun prince » dans le monde qui pût se flatter d'avoir un homme d'une » érudition aussi étendue que » Brisson ». Après la mort de ce monarque, Brisson s'étant déclaré pour Henri IV, la faction des Seize le fit conduire au Petit-Châtelet, où il fut pendu à une poutre de la chambre du conseil en 1591. Les chefs des Ligueurs désapprouverent cette exécution, & par leur ordre quatre des principaux auteurs de la mort de Brisson finirent la vie par les mains du bourreau. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *De jure Connubiorum liber singularis*, Paris, 1564, in-8°. Il dédia cet ouvrage au fameux l'Hôpital, chancelier de France. II. *De verborum quæ ad Jus pertinent significatione*, Leipsick, 1721, in-fol. III. *De formulis & solemnibus populi Romani verbis*, en 8 livres, plein d'érudition, in-fol., 1583. IV. *De regio Persarum principatu*, réimprimé à Strasbourg en 1710, in-8°, avec les notes de Sylburge & de Lederlin. Les usages des anciens Perses dans la religion, dans la vie civile, & dans l'art militaire, y sont décrits fort savamment, mais avec peu d'ordre. V. *Opera varia*, 1606, in-4°. VI. *Recueil des Ordonnances de Henri III*, in-fol. On a parlé très-différemment du caractere de Brisson. Les uns le peignent comme un bon citoyen : les autres disent qu'il n'avoit que des vues ambitieuses dont il fut la victime ; car ayant voulu demeurer à Paris en 1589, tandis que le parlement en sortoit, dans l'espérance, dit-on, de devenir premier président à la place d'Achille de Harlay, alors prisonnier à la Bastille, il obtint effectivement cette place, qui fut cause en partie de sa fin tragique. — Son frere, Pierre BRISSON, a donné l'*Histoire au vrai des guerres civiles ès pays de Poitou, Aunis*, &c., *depuis l'an 1574 jusqu'en 1576* ; Paris, 1578, in-8°.

BRISSOT, (Pierre) médecin, fils d'un avocat, naquit à Fontenai-le-Comte en Poitou, en 1478. Il fut reçu docteur de la faculté de médecine de Paris en 1514. Il mourut en 1522, dans la ville d'Evora en Portugal, où le desir d'aller herboriser, même jusqu'au Nouveau-Monde, l'avoit conduit. Il prit le parti d'Hippocrate, de Galien, & des autres anciens, contre les médecins Arabes, & les charlatans modernes. La pratique des docteurs de son tems dans la pleurésie, étoit de saigner du côté opposé au mal. Il écrivit contre cet abus dans son *Traité de la saignée dans la pleurésie*, Paris, 1622, in-8°, où il justifie la méthode salutaire qu'il avoit mise en usage.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claude & de Messaline, fut exclu de l'empire par les artifices d'Agrippine, seconde femme de Claude & mere de Néron, sur lequel elle vouloit le faire tomber. Ce prince fit empoisonner Britannicus dans un repas. Il fut enterré la nuit d'après, en simple particulier. Une grosse pluie, survenue lorsqu'on le portoit au tombeau, effaça le blanc dont Néron avoit fait masquer son visage, pour cacher l'effet du

poiſon qui l'avoit extrêmement noirci, l'an 55 de J. C.

BRITANNICUS, (Jean) profeſſeur de belles-lettres à Palazzola, ſa patrie, dans le territoire de Breſſe, laiſſa des notes eſtimées ſur Juvenal, ſur Perſe, Stace, Ovide. Il mourut en 1520.

BRITO, (Bernard de) ciſtercien, hiſtoriographe du royaume de Portugal, naquit dans la ville d'Almeida, en 1569, & mourut en 1617. On a de lui : I. *Monarchia Luſitana*, 8 vol. in-fol., Lisbonne, 1597 à 1683. C'eſt une hiſtoire de Portugal qui remonte fort haut. Elle eſt écrite avec élégance, quoique par différentes mains. Les Peres Antoine & François Brandamo, ſes confreres, l'ont pouſſée juſqu'à l'an 1325; enfin elle a été continuée juſqu'à l'an 1356, par le P. Raphaël de Jeſus. Brito n'eſt auteur que des deux premiers volumes. II. *Eloges des Rois de Portugal, avec leurs portraits*, 1603, in-4°. III. *Géographie ancienne du Portugal.* IV. *La Chronique de l'ordre de Cîteaux*, Lisbonne, 1602, in-folio. V. *Guerra Braſilica*, Lisbonne, 1675, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Diégo de BRITO, né auſſi à Almeida, dont nous avons un livre intitulé : *Commentaria in rub. & titul. de Locato & Conducto; de Emphiteuſi tractatus*, Lisbonne, 1619, in-fol.; ni avec le P. Jean de BRITTO, jéſuite, mis à mort aux Indes, dans le Maduré, en haine de la foi, dont le P. de Beauvais a donné la *Vie*, Paris, 1746, in-12.

BROCARD, (Bonaventure) Jacobin du treizieme ſiecle, s'eſt fait un nom par une ſavante deſcription de la Terre-Sainte en latin, Cologne, 1724, in-8°. Le Clerc l'a réimprimée à la fin de ſon édition de l'*Onomaſticon* de Bonfrerius, Amſterdam, 1707, in-fol.

BROCARD, (Jacques) né à Veniſe au ſeizieme ſiecle, embraſſa le calviniſme, tâcha de prouver que les principaux événemens de ſon tems ſe trouvoient prédits dans les Saintes-Ecritures, & en fit des applications à la reine Eliſabeth, à Philippe II, au prince d'Orange, qui ſont conſignées dans l'ouvrage qui a pour titre : *Myſtica & prophetica interpretatio Geneſeos*, Leyde, 1584, in-4°.... *Levitici*, in-8°. Mais cette liberté fut condamnée par ceux même de ſa communion, en 1581. Il fut enſuite obligé de quitter ſucceſſivement ſa patrie & la France, où il fut accuſé d'exciter des troubles, & ſe retira à Nuremberg, où il mourut. Bongars parle de lui dans ſes Lettres.

BRODEAU, (Jean) chanoine de Tours, ſa patrie, y mourut en 1563. Sadolet, Bembo, Manuce, Danès, & pluſieurs autres ſavans, lui donnerent leur amitié & leur eſtime. Son principal ouvrage eſt un recueil d'obſervations & de corrections de beaucoup d'endroits de différens auteurs anciens. Ce recueil, publié ſous le titre de *Miſcellanea*, 1609, in-8°, 2 parties, ſe trouve dans le *Tréſor de Grutter.* Brodeau joignoit l'étude des mathématiques à celle des belles-lettres.

BRODEAU, (Julien) avocat au parlement de Paris, étoit originaire de Tours. On a de lui des Notes ſur les Arrêts de

Louet, la Vie de Charles du Moulin, & des Commentaires sur la Coutume de Paris, 1669, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1653.

BRODERICUS, (Etienne) Esclavon d'origine, & évêque de Watzen, se rendit fort utile à Louis II, roi de Hongrie, qui trop jeune & trop foible pour s'opposer aux Turcs, qui menaçoient de fondre sur son royaume; étoit en danger de voir tout son pays au pouvoir de ces barbares. Brodericus fut envoyé à Rome pour y demander du secours, & fut chargé en même tems de se rendre auprès de François I, detenu alors prisonnier, pour lui porter de la part de Louis II des motifs de consolation, & lui offrir tous les services dont il étoit capable. De retour dans sa patrie, il fut nommé chancelier, & se trouva ensuite à la bataille de Mohatz avec le roi, qu'il ne quitta pas, & qui y périt. Après la mort de Louis II, Brodericus suivit le parti de Jean Zapol (*voyez* ce mot), & prêta son ministere à son inauguration. Il mourut en 1540. C'étoit un prélat aussi recommandable par son génie & ses connoissances, que par le talent supérieur qu'il avoit à concilier les intérêts des princes & à les ramener à la concorde. On a de lui une *Histoire de la Bataille de Mohatz*, sous ce titre: *De Clade Ludovici II Regis Hungariæ*, dans laquelle périt la principale noblesse de Hongrie. Sambuc l'a donnée en entier au public à la suite de l'Histoire de Bonfinius; Francfort, 1581; Hanovre, 1606. Elle se trouve aussi dans le second tome de la Collection des Ecrivains de l'Histoire d'Allemagne de Schardius, Bâle, 1574. Les savans de ce tems-là ont parlé de Brodericus avec éloge, & Nicolas Olahus a orné son tombeau de l'élégie suivante :

Hic jacet inclusus gelidâ Brodericus in urnâ,
Cui decus, et nomen pulchra corona dedit.
Phœbus in æthereo donec clarescet olympo;
Dum tenebras densas Cynthia clara fugat,
Semper erit Stephani virtus, doctrina perennis,
Sancta fides, probitas et pietatis amor.
Pontificis vixit sacro decoratus honore,
Cujus in officio sedulus usque fuit.
O felix claros patriæ qui vidit honores,
Illius ast cladem cernere non voluit!
Dum nullam potuit nostris adhibere medelam,
Hisce malis subitò migrat ad astra poli.

BROGLIE, (Victor-Maurice, comte de) d'une famille originaire de Piémont, & distinguée dès le 12e. siecle, servit avec gloire dans toutes les guerres de Louis XIV, & obtint le bâton de maréchal de France en 1724. Il mourut le 4 août 1727, à 80 ans.

BROGLIE, (François-Marie) fils du précédent, aussi maréchal de France, mérita cet honneur par l'intelligence & la bravoure qu'il montra en Italie dans les campagnes de 1733 & 1734. Ce fut cette derniere année qu'il reçut le bâton. Le roi érigea en sa faveur la baronnie de Ferrieres en Normandie, en duché, sous le nom de Broglie.

Il est mort le 20 mai 1745. — M. le maréchal de Broglie, son fils, Victor-François, né le 19 octobre 1718, le vainqueur de Bergen, a hérité des talens de son pere & de son grand-pere, & leur a donné un nouvel éclat.

BROGNY, (Jean de) né en Savoie, dans le village de Brogny, près d'Annecy, d'un gardien de pourceaux, fut d'abord chartreux. Il s'éleva par son mérite, devint cardinal & chancelier de l'Eglise Romaine, parut avec distinction aux conciles de Pise & de Constance, & mourut à Rome en 1426, après avoir été successivement évêque de Viviers, d'Ostie, archevêque d'Arles & évêque de Geneve : laissant plusieurs fondations pieuses & utiles. Les talens & les vertus de Brogny voilerent la bassesse de son extraction aux yeux du monde. Brogny fut le seul qui ne l'oublia pas, & qui voulut la rappeller aux autres. Il fit graver sur les sieges de la *chapelle des Machabées*, qu'il fonda dans Geneve, de même que dans la maison qu'il habita, un monument de sa naissance, qui devint celui de sa modestie & de sa grandeur ; on y voit un homme conduisant un cochon. Ce monument subsiste encore dans la bibliotheque de Geneve, où il éternise la vertu du cardinal. Son nom étoit Jean Allermet.

BROKESBY, (François), né à Slocke, fut pasteur à Rowley, & mourut vers l'an 1716, après avoir publié : I. *Vie de J. C.* II. *Histoire du gouvernement de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siecles*, Londres, 1712, in-8°. III. *De l'Education, avec une Grammaire à l'usage des universités*, 1710, in-8°. IV. *Vie de Henri Dodwel*, 1715, 2 vol. in-12. Ces ouvrages sont estimés en Angleterre.

BRONCHORST, (Everard) né à Deventer en 1554, professeur de jurisprudence à Wittemberg, à Erford & à Leyde, mourut dans cette derniere ville en 1627, à 73 ans. C'étoit un homme savant & poli. On a de lui des ouvrages de droit. Le plus connu est intitulé : *Controversiarum juris centuriæ*, Leyde, 1621, in-4°. L'auteur se propose de concilier plusieurs opinions contraires sur les matieres de droit.

BRONCHORST, *voyez* NOVIOMAGUS.

BRONTÈS, cyclope, fils du Ciel & de la Terre, forgeoit les foudres de Jupiter, & faisoit un bruit épouvantable sur son enclume.

BRONZINO, (Agnolo) qu'on nomme communément le *Bronzin*, natif des états de Toscane, réussit dans le portrait. On voit la plupart de ses ouvrages à Pise & à Florence. Il mourut dans cette derniere ville, vers 1570, âgé de 69 ans.

BROSIUS, (Jean-Thomas) vice-chancelier de l'électeur Palatin & syndic de l'ordre Teutonique, est auteur des *Annales des Duchés de Juliers & de Berg*, en latin ; ouvrage estimé & plein de bonne critique, publié après la mort de l'auteur, à Cologne, 1731, in-fol., par les soins d'Ad. Michel Mappius, son gendre. Il mourut vers le milieu du 17e. siecle.

BROSSARD, (Sébastien de) chanoine de l'église de Meaux, mort en 1730, âgé

d'environ 70 ans, excella dans la théorie de la musique. Les écrits qu'il nous a laissés sur cet art, ont été accueillis dans le tems. Les principaux sont : I. Un *Dictionnaire de musique*, in-8°; nomenclature très-inférieure à celle que nous devons à Jean-Jacques Rousseau ; mais qui a été d'une grande utilité à ce dernier, puisqu'il y a trouvé les matieres rassemblées, & assez bien développées. C'est aussi à Brossard que Rameau doit presque toutes ses idées sur l'harmonie. II. Une Dissertation sur la nouvelle maniere d'écrire le plain chant & la musique. III. Deux livres de Motets. IV. Neuf leçons de ténebres. V. Un recueil d'airs à chanter. Il ne possédoit pas seulement les regles, mais il les mettoit en pratique. Il avoit une nombreuse bibliotheque de musique, qu'il donna au roi. Il eut une pension de 1200 liv. sur un bénéfice.

BROSSE, (Jean de) chambellan & maréchal de France, rendit de grands services au roi Charles VII. Il se distingua au siege d'Orléans & à la bataille de Patay en 1429, & mourut en 1433. Il étoit seigneur de Boussac, & descendoit d'une noble & ancienne famille.

BROSSE, (Jacques de) architecte de Marie de Médicis, bâtit le Luxembourg à Paris, par les ordres de cette reine, en 1615. L'Aqueduc d'Arcueil, & le Portail de S. Gervais, sont encore de lui.

BROSSE, (Gui de la) médecin ordinaire de Louis XIII, obtint de ce roi, en 1626, des lettres-patentes pour l'établissement du jardin royal des plantes médicinales, dont il fut le premier intendant. Il s'appliqua d'abord à préparer le terrain; il le peupla ensuite de plus de 2000 plantes. On peut en voir le catalogue dans sa *Description du jardin-royal*, in-4°, 1636. Richelieu, Seguier & Bullion surintendant des finances, contribuerent à enrichir, par leurs libéralités, le dépôt confié à la Brosse. On a de lui un *Traité des vertus des Plantes*, 1628, in-8°. Il mourut en 1641.

BROSSE, (Joseph de la) voyez JOSEPH (Ange de S.).

BROSSES, (Charles de) premier président du parlement de Bourgogne, membre de l'académie de Dijon, sa patrie, associé libre de l'académie des sciences & belles-lettres, naquit en 1709, & est mort à Paris le 7 mai 1777. Il joignit les travaux littéraires aux fatigues de la magistrature ; & ses études étendirent ses connoissances, fortifierent sa raison, & lui donnerent de la réputation. S'il en faut croire M. de Buffon, c'étoit » un de ces hommes qui peuvent, suivant les circonstances, devenir les premiers » des hommes en tout genre, & » qui, également capables de » comparer des idées, de les » généraliser, d'en former de » nouvelles combinaisons, manifestent leur génie par des » productions nouvelles, toujours différentes de celles des » autres, & souvent plus parfaites ». On a de lui : I. *Lettres sur la découverte de la ville d'Herculanum*, 1750, in-8° ; curieuses. II. *Histoire des navigations aux Terres Australes*, 1756, 2 vol. in-4°. III. *Du culte des Dieux Fétiches, ou Parallele de l'ancienne Idolâ-*

trie avec celle des peuples de Nigritie, 1760, in-12 : écrit léger & peu digne de l'auteur; il y a des assertions qui l'ont fait attribuer à Voltaire; si l'on s'est trompé, il est à souhaiter qu'on se trompe également en l'attribuant à cet illustre président. IV. *Traité de la formation méchanique des Langues*, 1765, 2 vol. in-12 : ouvrage plein de sagacité & d'observations plus ou moins prouvées sur l'origine & les principes du langage. L'auteur fait voir que tous les hommes ont parlé & parlent encore la même langue, & qu'il est possible de la reconnoître dans tous les langages, quelque différens qu'ils soient. V. *Histoire de la République Romaine dans le cours du 7e siecle, par Salluste* : en partie traduite du latin sur l'original, en partie rétablie & composée sur les fragmens qui sont restés de ses livres perdus. On trouve dans cet ouvrage imprimé en 1777, en 4 vol. in-4°, une profonde connoissance de l'histoire, des écrivains & des mœurs de Rome. Mais dans la version de Salluste, & dans le supplément, il y a trop de termes bas & populaires, qui déparent la noblesse du style historique. VI. Divers Mémoires, dans ceux de l'académie des belles-lettres.

BROSSETTE, (Claude) né à Lyon en 1671, de l'académie de cette ville, & bibliothécaire de la bibliotheque publique, d'abord jésuite, ensuite avocat, mourut en sa patrie, l'an 1746. On a de lui : I. L'*Histoire abrégée de la ville de Lyon*, écrite avec une élégante précision. II. *Nouvel éloge historique de la ville de Lyon*, in 4°, 1711 : ouvrage imprimé, comme le précédent, par ordre du corps consulaire, & digne des mêmes éloges. III. *Eclaircissemens historiques sur les Satyres & autres Œuvres de Boileau Despréaux*, 2 vol. in-4°, 1716, & réimprimés ensuite en différens formats. Il a épuré le texte des fautes qui s'y étoient glissées dans les éditions précédentes. Il a indiqué les passages que l'Horace moderne avoit imités des anciens. Il a assaisonné ses notes de plusieurs anecdotes utiles & curieuses. On lui reproche seulement d'en avoir mis quelques-unes peu nécessaires pour l'intelligence du texte, quelques autres puériles; il n'a point usé assez sobrement des recueils qu'il avoit faits. IV. *Commentaire sur les Satyres & autres Œuvres de Regnier*, in-8°, 1729, qui a les mêmes qualités & les mêmes défauts que ses Eclaircissemens sur Boileau. Brossette étoit ami de beaucoup de gens-de-lettres, & en commerce épistolaire avec plusieurs.

BROSSIER, (Marthe) fille d'un tisserand de Romorantin, attaquée d'une maladie étrange à l'âge de 20 ans, se fit exorciser comme possédée. Son pere courut le monde avec elle, pour partager l'argent que le peuple lui donnoit. Le parlement la fit ramener à Romorantin, avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle. Cependant quelques médecins attesterent qu'elle étoit possédée. Un abbé de S. Martin, du nom de la Rochefoucault, la conduisit de Romorantin à Rome; mais le pape les renvoya l'un & l'autre en

1599, sans vouloir discuter la réalité de cette possession.

BROTHERTON, *voyez* BETTERTON.

BROTIER, (Gabriel) prêtre du diocese de Nevers, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, né à Tanay, petite ville du Nivernois, le 5 septembre 1723, mort à Paris le 12 février 1789, âgé de 67 ans, montra dès sa jeunesse la plus forte inclination pour l'étude. Il entra chez les Jésuites, & acquit par un travail assidu, autant que par la facilité de son génie, une immense & prodigieuse variété de connoissances. A l'exception des mathématiques auxquelles il s'étoit peu appliqué, il savoit de tout, l'histoire naturelle, la chymie, la médecine même. Tous les ans il lisoit dans l'original Hippocrate, & les livres de Salomon : c'étoient, disoit-il, les meilleurs ouvrages qu'il y eût pour guérir les maladies de l'esprit & du corps. Mais ce qu'il possédoit le mieux, c'étoit l'érudition. Il savoit toutes les langues mortes, le latin sur-tout parfaitement, ainsi que les principales langues de l'Europe. Ces connoissances, quelque étendues qu'elles fussent, n'étoient en quelque sorte, que des accessoires pour l'histoire ancienne & moderne, sacrée & profane, la chronologie, les monnoies, les médailles, les inscriptions, les usages de l'antiquité, qui avoient toujours fait l'objet de ses études, & dans lesquels il étoit si versé. Après la destruction de la société, il ne perdit rien de l'esprit de retraite & d'application, qui avoit eu pour lui tant d'attraits, & c'est dans la solitude qu'il se choisit, qu'il a publié ces grands & magnifiques ouvrages qui immortaliseront son nom ; l'édition de *Tacite*, ornée non-seulement de notes & de dissertations savantes, mais encore de supplémens, font douter quelquefois si l'écrivain moderne n'est pas l'heureux rival de l'ancien (*voyez* TACITE). « Cette édition de Tacite, dit l'auteur des *Trois siecles de la Littérature Françoise*, « est la meilleure réfutation du sentiment de ceux qui prétendent qu'on ne sauroit bien écrire dans une langue morte ; non-seulement elle offre la connoissance la plus profonde de la langue latine, mais encore l'imitation la plus heureuse du meilleur historien qu'aient eu les Romains. L'accueil unanime qu'elle a reçu de tous les savans de l'Europe, sera tout à la fois un anathême prononcé contre les auteurs du paradoxe, & le triomphe de l'érudition parmi nous ». L'édition de *Pline* le naturaliste, n'est qu'un très-court abrégé de celle qu'il avoit préparée pour corriger & augmenter l'édition d'Hardouin, & pour donner la suite & l'histoire de toutes les nouvelles découvertes faites depuis environ le commencement de ce siecle ; travail immense & qui suppose les connoissances les plus vastes. Par quelle fatalité est-il arrivé que le public n'en ait pas encore joui ? Mais si les grandes entreprises en librairie peuvent encore avoir lieu en France, ne désespérons pas d'avoir un jour cet ouvrage. A ces deux éditions qui ont fait époque

dans la littérature, & qui ont mérité à l'abbé Brotier les éloges de l'Europe savante, il en a joint quelques autres qui sont moins considérables; une édition charmante de *Phedre*, & une édition des *Jardins* de Rapin, à la suite desquels il a mis une histoire des jardins, écrite en latin avec une élégance admirable & remplie de tableaux délicieux. On a encore de lui: *Vita clarissimi viri de la Caille.* Il a travaillé aussi à la nouvelle édition des *Lettres édifiantes.* L'abbé Brotier rappelloit le souvenir de ces écrivains laborieux, de ces savans distingués, les Pétau, les Sirmond, les Labbe, les Cossart, les Hardouin, les Souciet, &c., qui avoient si fort illustré le college de Louis-le-Grand, dans lequel il avoit été élevé lui-même, & où il avoit vécu plusieurs années avec le titre de bibliothécaire. Faut-il faire un aveu bien amer, mais qui n'est peut-être que trop vrai? Hélas! il ferme la chaîne de tous ces hommes célebres qui s'étoient succédés sans interruption pendant près de deux siecles. — Il laisse un neveu, ecclésiastique, & du même nom que le sien, qui marche sur ses traces dans le genre de l'érudition, & qui en a donné des preuves dans une édition des *Œuvres* de Plutarque, dont il a déja donné plusieurs volumes, en société avec son oncle & quelques autres savans. — Après sa mort, il a paru une brochure sous le titre de *Réforme du Clergé à proposer aux Etats généraux, par l'abbé Brotier.* L'attribution de ce libelle à ce respectable savant, est le plus sanglant outrage que l'imposture ait pu faire à sa mémoire. On s'est emparé de son nom, pour accréditer une brochure infame. » L'impiété, dit M. Seguier, » ne craint pas de violer la » cendre des morts, de calomnier leur esprit, & croit peut-» être encore honorer leur mémoire. Elle les ressuscite pour » tirer des noms connus qu'elle » usurpe, l'ascendant dont elle » a besoin; elle annonce sa doc-» trine comme l'ouvrage d'un » auteur décédé depuis quel-» ques années. Par-là, elle met » le tombeau pour barriere, » entr'elle & les poursuites » qu'elle redoute, & jouit ainsi » à la fois, du ciel qu'elle ou-» trage, & de la patrie qu'elle » corrompt ».

BROUE, (Pierre de la) évêque de Mirepoix, natif de Toulouse, de l'académie de cette ville, se joignit aux évêques de Montpellier, de Sénez & de Boulogne, pour former l'acte d'appel qu'ils interjeterent de la bulle *Unigenitus* en 1717. Il mourut à Bellestat, village de son diocese, en 1720, à 77 ans. On a de lui: *La Défense de la grace efficace par elle-même*, in-12, contre le P. Daniel, jésuite, & Fénelon, archevêque de Cambrai. Il nous reste encore de lui *Trois Lettres pastorales aux nouveaux réunis de son diocese, sur l'Eucharistie.* C'est un des meilleurs écrits qui aient paru sur cette matiere. Le grand Bossuet avoit été beaucoup lié avec l'évêque de Mirepoix.

BROUGHTON, (Hugues) écrivain Anglois, mourut en 1612, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages en sa

langue, Londres, 1662, 4 vol. in-fol. Il étoit ennemi déclaré des Presbytériens, & de Théodore de Beze.

BROUGHTON, (Thomas) né à Londres d'un ministre, le 5 juillet 1704, exerça le même emploi que son pere, & s'appliqua avec beaucoup de succès au genre d'étude, analogue à sa charge. Il mourut le 21 décembre 1774, après avoir donné au public : I. *Bibliotheca historica sacra*, 1756, 2 vol. in-fol. C'est une espece de dictionnaire historique de la religion. II. Des *Sermons*. III. *Biographia Britannica*.

BROUKHUSIUS, (*Janus*) né à Amsterdam en 1649, poëte latin & capitaine de vaisseau, mourut en 1707. On a donné une magnifique édition de ses Poésies, à Amsterdam, en 1711, in-4°. On a encore de lui les éditions de Properce & Tibulle, l'une & l'autre avec des notes, in-4°; la 1re. en 1702, la 2e. en 1708.

BROUSSON, (Claude) naquit à Nismes en 1647. Il fut reçu avocat, & se distingua à Castres & à Toulouse par ses plaidoyers. Ce fut chez lui que se tint (en 1683) l'assemblée des députés des églises réformées, dans laquelle on résolut de continuer à s'assembler, quoiqu'on vînt à démolir les temples. L'exécution de ce projet occasionna des séditions, des combats, des exécutions violentes, qui finirent par une amnistie de la part de Louis XIV. Brousson retiré alors à Nismes, & craignant avec raison d'être arrêté avec les principaux auteurs du projet (qu'on ne comprit pas apparemment dans l'amnistie), se réfugia à Geneve, & delà à Lausanne. Il courut ensuite de ville en ville, de royaume en royaume, tâchant d'armer contre sa patrie des princes protestans. De retour en France, il parcourut plusieurs provinces, la Champagne, la Picardie, l'Isle-de-France, l'Orléanois, la Bourgogne; exerça quelque tems le ministere dans les Cévennes, parut à Orange, passa dans le Béarn pour échapper à ceux qui le cherchoient, & fut arrêté à Oléron en 1698. On le transféra à Montpellier, où il fut convaincu d'avoir eu des intelligences avec les ennemis de l'état, d'avoir excité des révoltes, & d'avoir sollicité des puissances étrangeres à porter le fer & le feu dans sa patrie. On lui montra un projet écrit de sa main, & adressé au duc de Schomberg, pour introduire des troupes Angloises & Savoyardes dans le Languedoc. Il fut condamné à être rompu vif. On a de Brousson un grand nombre d'écrits furieux en faveur de sa secte. I. *L'Etat des Réformés de France*, La Haye, 1685. II. Des *Lettres au Clergé de France*, publiées la même année. III. Des *Lettres des Protestans de France à tous les autres Protestans*, imprimées aux dépens de l'électeur de Brandebourg, en 1686. On les fit répandre dans les cours protestantes de l'Europe. IV. *Remarques sur la Traduction du Nouveau-Testament d'Amelotte*: gros volume in-12, 1697, où il traite par occasion des matieres controversées. « Les philosophes de ce siecle, dit un » auteur moderne, ont voulu » faire de Brousson, un pen-

» dant aux martyrs de la foi ; » mais jamais la religion n'a » compté au nombre de ses » témoins & de ses défenseurs, » les séditieux & les traîtres ; » les protestans même n'ont vu » dans Brousson, qu'un en- » thousiaste brouillon & vé- » nal ». Les Hollandois, qui attendoient l'occasion de profiter des troubles que Brousson s'efforçoit d'exciter en France, accorderent à sa veuve une pension de 600 florins, outre celle de 400 qu'ils faisoient déjà à ce fanatique.

BROUWER, (Christophe) né à Arnheim, vers l'an 1560, jésuite, mort à Treves le 2 juin 1617, laissa : I. *Fuldensium antiquitatum libri IV*, Anvers, 1612, in-4°. Ces Annales civiles & ecclésiastiques de Fulde sont écrites fort méthodiquement, & vont jusqu'en 1606. II. *Antiquitates annalium Trevirensium, & episcoporum Metensium, Tullensium & Verdunensium*, Cologne, 1626, in-fol. Le manuscrit de cet ouvrage fut examiné par des conseillers de l'électeur, qui, plus zélés pour les intérêts de leur maître que pour ceux de la vérité, firent des changemens considérables, & c'est dans cet état que parut l'édition de 1626, qui, malgré cela, fut supprimée quelque tems après. Cette édition est rare. Le P. Masenius en donna une seconde édition, & ajouta trois livres aux vingt-deux du P. Brouwer ; mais elle passa encore par les mains des conseillers qui y firent de nouveaux changemens. Cette édition parut à Liege, en 2 vol. in-fol., 1670. On estime sur-tout les préliminaires du P. Brouwer ; ils contiennent une infinité de recherches savantes sur tout ce qui a rapport aux antiquités & aux usages des peuples qui ont habité le pays dont il écrit l'histoire. Le savant Jean Eccard après s'être plaint sur le peu de bonnes histoires que l'on a des évêchés d'Allemagne, ajoute : *Unus Browerus vir pius, probus & doctissimus, supra vulgus caput extulit, & Annales Trevirenses adornavit, qui licèt ab invidis, & veritatis atque eruditionis solidioris osoribus diù pressi & fermè oppressi fuerint, tandem tamen à Masenio continuatore, aliquantulùm licèt immutati & castrati in publicum emissi sunt, & metropolis Trevirensis Historiam eâ in luce posuerunt, ut auctori suo æternas illæ gratias debeat.* M. de Hontheim, suffragant de Treves, a donné une nouvelle histoire de cet archevêché en latin, 3 vol. in-fol., Ausbourg, 1750. III. *Venantii H. C. Fortunati opera*, avec des supplémens & des notes, Mayence, 1630, in-4°. IV. Vies de quelques Saints d'Allemagne, tirées d'anciens manuscrits, Mayence, 1616, in-4°. Le P. Brouwer étoit très-savant : Baronius en parle avec éloge dans ses Annales, tom. 10.

BROWER, *voy.* BRAWER.

BROWN, (Robert) né vers la fin du 16e. siecle, d'une assez bonne famille de Rutlandshire, & allié au lord-trésorier Burleigh, chef de la secte qui porte son nom, fit ses études à Cambridge, & commença à publier ses opinions & à déclamer contre le gouvernement ecclésiastique à Norwich, en 1580. Il attaqua également les épiscopaux & les

presbytériens, & voulut établir un gouvernement ecclésiastique purement démocratique. Il s'attira bientôt l'animadversion des évêques. Il se glorifioit lui-même d'avoir été pour cette cause mis en trente-deux prisons differentes. Par la suite, il sortit du royaume avec ses sectateurs, & se retira à Middelbourg en Zélande, où lui & les siens obtinrent des Etats la permission de bâtir une église, & d'y servir Dieu à leur maniere. Peu de tems après, la division se mit parmi eux : plusieurs se séparerent, ce qui dégoûta tellement Brown, qu'il se démit de son office, retourna en Angleterre en 1589, y abjura quelques erreurs, sans cesser d'être fanatique, & fut nommé à la place de recteur dans une église de Northampthonshire, où il mourut en 1630. On a de lui un livre anglois intitulé : *Différence des mœurs des Chrétiens, d'avec celles des Turcs, des Papistes, & Païens*, Middelbourg, 1 vol. in-4°.

BROWN, (Thomas) médecin & antiquaire de Londres, né le 10 octobre 1605, voyagea en France & en Italie, prit le degré de docteur en médecine à Leyde & à Oxford, fut créé chevalier par Charles II en 1671. Il mourut le 19 octobre à Norwich, en 1682. On a recueilli ses ouvrages à Londres en 1686, en 1 vol. in-fol., divisé en 4 parties. La 1re. renferme un traité, traduit en françois par l'abbé Souchai, sous ce titre : *Essai sur les erreurs populaires, ou Examen de plusieurs opinions reçues comme vraies, qui sont fausses ou douteuses*, 2 vol. in-12, Paris, 1733 & 1742, plein de recherches & de bonne critique. On trouve dans la 2e partie le fameux ouvrage, traduit en tant de langues, intitulé : *Religio Medici*, imprimé séparément à Leyde, en 1644, in-12. Quoique ce traité ait fait soupçonner Brown d'avoir un symbole réduit à très-peu d'articles, on assure pourtant qu'il étoit zélé pour la religion anglicane. Il est certain qu'il ne peut être agrégé aux philosophes de ce siecle ; on peut en juger par ces passages remarquables des *Erreurs populaires* : « Pour entraîner » plus sûrement dans l'erreur, » le démon a persuadé aux hommes qu'il étoit un être imaginaire, & par-là il endort » l'homme dans une fausse sécurité, & lui fait concevoir » des doutes sur les peines & » sur les récompenses futures... » Il ébranle l'opinion même de » l'immortalité de l'ame ; car » ceux qui prétendent qu'il n'y » a pas de substances purement » spirituelles, croiront encore » moins que leurs ames doivent » exister, après qu'elles seront » séparées de leurs corps » (*voy.* DELRIO, MEAD, OPHIONÉE, SPÉ, &c.). Les traités qui occupent les deux autres parties, roulent sur les plantes dont il est parlé dans l'Ecriture ; sur les poissons que J. C. mangea après sa résurrection, avec les Apôtres ; sur les guirlandes des anciens ; sur des urnes sépulcrales trouvées en Angleterre, &c.—Son fils EDOUARD BROWN s'appliqua à la même profession que son pere, voyagea en Allemagne, en Hongrie & en Turquie : de retour dans

ſa patrie, il fut fait médecin de Charles II, de l'hôpital de S. Barthelemi, & mourut en 1708. On a de lui : I. *Voyage en Hongrie*, *Bulgarie*, *Autriche*, &c., *avec des obſervations phyſiques*, *politiques*, Londres, 1673, in-4°. en anglois ; traduit en françois, Paris, 1674, in-4°. II. Traduction angloiſe des *Vies de Plutarque.*

BROWN, (Edouard) théologien Anglois, parent du précédent, vivoit dans le 17e ſiecle. Nous lui devons un ouvrage peu commun, imprimé en 1690, à Londres, en 2 vol. in-folio, ſous ce titre : *Faſciculus rerum expetendarum & fugiendarum.* Cet ouvrage eſt un recueil de pieces concernant le concile de Bâle, de lettres, & d'opuſcules relatifs au même objet ; le tout recueilli par Ortuin Gratius. Brown, en donnant la nouvelle édition que nous citons, l'a enrichie de notes, & d'un appendice d'anciens auteurs qui ont écrit ſur la même matiere. Il a encore donné quelques autres ouvrages, trop peu connus pour en faire mention.

BROWN, (Pierre) natif d'Irlande, d'abord prévôt du college du la Trinité, enſuite évêque de Corck, mourut dans ſon palais épiſcopal en 1735, après avoir publié pluſieurs ouvrages en anglois. Les Principaux ſont : I. Une *Réfutation du Chriſtianiſme non myſtérieux de Toland*, Dublin, 1697, in-8°. Ce traité fut l'origine de ſa fortune ; ce qui faiſoit dire à l'impie, que *c'étoit lui qui l'avoit fait évêque de Corck.* II. Pluſieurs écrits contre la coutume de boire en mémoire des morts, 1713, in-12. III. *Le progrès*, *l'étendue & les limites de l'entendement humain*, qui eſt comme un ſupplément à ſon écrit contre Toland, 1728, in-8°. IV. Pluſieurs Sermons. Ce prélat avoit beaucoup contribué à épurer le goût des orateurs de ſon pays, qui ſe jetoient la plupart dans les pointes, l'enflure & les faux-brillans.

BROWN, (Ulyſſe-Maximilien de) célebre général du 18e ſiecle, étoit fils d'Ulyſſe, baron de Brown, colonel d'un régiment de cuiraſſiers au ſervice de l'empereur, d'une des plus nobles & des plus anciennes maiſons d'Irlande. Il naquit à Bâle le 24 octobre 1705 ; & après avoir fait ſes premieres études à Limerick en Irlande, fut appellé en Hongrie à l'âge de 10 ans, par le comte George de Brown ſon oncle, colonel d'un régiment d'infanterie. Il fut préſent au fameux ſiege de Belgrade en 1717. Sur la fin de 1723, il devint capitaine dans le régiment de ſon oncle, puis lieutenant-colonel en 1725. Il paſſa dans l'iſle de Corſe en 1730, avec un bataillon de ſon régiment, & contribua beaucoup à la priſe de Callanſara, où il reçut à la cuiſſe une bleſſure conſidérable. Il fut nommé chambellan de l'empereur en 1732, & colonel en 1734. Il ſe diſtingua dans la guerre d'Italie, ſur-tout aux batailles de Parme & de Guaſtalla, & brûla, en préſence de l'armée Françoiſe, le pont que le maréchal de Noailles avait fait jeter ſur l'Adige. Nommé général de bataille en 1736, il favoriſa l'année ſuivante la retraite par une ſavante manœuvre, & ſauva tous les bagages à la malheu-

reuſe journée de Banjaluca en Boſnie, du 3 août 1737. Cette belle action lui valut un ſecond régiment d'infanterie, vacant par la mort du comte François de Wallis. De retour à Vienne en 1739, l'empereur Charles VI l'éleva à la dignité de général-feld-maréchal lieutenant, & le fit conſeiller dans le conſeil-aulique de guerre. Après la mort de ce prince, le roi de Pruſſe étant entré en Siléſie, le comte de Brown, avec un petit corps de troupes, fut lui diſputer le terrain pied-à-pied. Il commandoit, en 1741, l'infanterie de l'aile droite de l'armée Autrichienne à la bataille de Molwitz, & quoique bleſſé, il fit une belle retraite. Il paſſa enſuite en Baviere, où il commanda l'avant-garde de la même armée, s'empara de Deckendorf & de beaucoup de bagages, & obligea les François d'abandonner les bords du Danube, que l'armée Autrichienne paſſa enſuite en toute ſûreté. La reine de Hongrie l'envoya la même année à Worms, en qualité de ſon plénipotentiaire, auprès du roi d'Angleterre : il y mit la derniere main au traité d'alliance entre les cours de Vienne, de Londres & de Turin. En 1743, la même princeſſe le déclara ſon conſeiller-intime actuel, à ſon couronnement de Bohême. Le comte de Brown ſuivit en 1744 le prince Lobkowitz en Italie, prit la ville de Veletri le 4 août, malgré la ſupériorité du nombre des ennemis, pénétra dans leur camp, y renverſa pluſieurs régimens, & y fit beaucoup de priſonniers. Rappellé en Baviere, il s'y ſignala, & retourna en Italie l'an 1746. Il chaſſa les Eſpagnols du Milanez, & s'étant joint à l'armée du prince de Lichtenſtein, il commanda l'aile gauche de l'armée Autrichienne à la bataille de Plaiſance, le 16 juin 1746, & défit l'aile droite de l'armée ennemie, commandée par le maréchal de Maillebois. Après cette célebre bataille, dont le gain lui fut dû, il commanda en chef l'armée deſtinée contre les Génois, s'empara du paſſage de la Bochetta, quoique défendu par 4000 hommes, & ſe rendit maître de la ville de Genes. Le comte de Brown ſe joignit enſuite aux troupes du roi de Sardaigne, & prit conjointement avec lui le Mont-Alban & le comté de Nice. Il paſſa le Var le 30 novembre, malgré les troupes Françoiſes, entra en Provence, y prit les iſles de Sainte-Marguerite & de Saint-Honorat. Il penſoit à ſe rendre maître d'une plus grande partie de la Provence, lorſque la révolution de Genes, & l'armée du maréchal de Belle-Iſle, l'obligerent de faire cette belle retraite qui lui attira l'eſtime de tous les connoiſſeurs. Il employa le reſte de l'année 1747 à défendre les états de la maiſon d'Autriche en Italie. L'impératrice-reine de Hongrie, pour récompenſer ſes belles campagnes d'Italie, le fit gouverneur de Tranſilvanie en 1749. Il eut en 1752 le gouvernement de la ville de Prague, avec le commandement général des troupes dans ce royaume; & le roi de Pologne, électeur de Saxe, l'honora en 1753 de l'ordre de l'Aigle-Blanc. Le roi de Pruſſe ayant envahi la Saxe en 1756,

& attaqué la Bohême, le comte de Brown marcha contre lui; il repoussa ce prince à la bataille de Lobositz, le 1er. octobre, qu iqu'il n'eût que 26,800 hommes, & que le roi de Prusse en eût au moins 40,000. Sept jours après ce conflit, il entreprit cette fameuse marche en Saxe, pour y délivrer les troupes Saxonnes enfermées entre Pirna & Konigstein : action digne des plus grands capitaines anciens & modernes. Il obligea ensuite les Prussiens à se retirer de la Bohême; ce qui lui valut le collier de la toison-d'or, dont l'empereur l'honora le 6 mars 1757. Peu de tems après, le comte de Brown passa en Bohême, où il ramassa des troupes à la hâte, pour résister au roi de Prusse, qui y avoit pénétré de nouveau à la tête de toutes ses forces. Le 6 mai, se donna la fameuse bataille de Potschernitz ou de Prague, dans laquelle le comte de Brown fut dangereusement blessé. Obligé de se retirer à Prague, il y mourut de ses blessures, le 26 juin 1757, à 52 ans. Le comte de Brown n'étoit pas seulement grand général; il étoit aussi habile négociateur, & très-versé dans la politique. La *Vie* de cet illustre général a été écrite dans deux brochures, l'une en allemand, & l'autre en françois, imprimées à Prague en 1757.

BROWN, (Guillaume) poëte Anglois, né à Tavitosck en Devonshire, vers 1590, mort vers l'an 1645, se fit un nom par ses Pastorales. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-8°., à Londres, en 1625. On a encore de lui 7 Eglogues, publiées sous ce titre: *La Flûte du Berger*, Londres, 1614, in-8°. On a donné une nouvelle édition de ses poésies, en 1772, 3 pet. vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume BROWN, médecin, mort en 1754, à 82 ans, qui a aussi donné des *Poésies*, & en outre, *Opuscula varia medicorum*, 1765, in-4°., avec un *Appendice*, qui a paru en 1768.

BROWN, (Isaac-Hawkins) Anglois, né à Burton le 21 janvier 1706, mort le 14 février 1760, s'est fait un nom dans sa patrie par ses *Poésies* imprimées en 1768, in-8°., & surtout par son traité: *De Animæ immortalitate*, en 2 liv. 1754.

BROWN, (Jean) écrivain Anglois, né à Rothbury le 5 novembre 1715, chanoine de Carlisle, docteur en théologie, servit en qualité de volontaire pendant les troubles de sa patrie, en 1745, & mourut le 23 septembre 1766. On a de lui: I. *Essai sur les Mœurs, ou Caractere de Shaftesbury*; ouvrage qui fut fort goûté, & qu'on réimprima pour la 5e. fois en 1764, in-8°. II. *Essai sur la Musique*, 1751. III. *Histoire de l'origine & des progrès de la Poésie dans ses différens genres*, 1764, in-8°., traduite de l'anglois par Eidous, Paris, 1768, in-8°. Excellent ouvrage où la sagacité, le sens & la raison vont de pair avec l'érudition. IV. Des *Sermons*, des pieces de théâtre. Il n'est pas surprenant de voir en Angleterre allier le mimisme avec la chaire; n'ayant point de principes fixes de morale, les ministres Anglois croient que ce sont deux manieres d'instruire.

BROWNCKER, (Guillaume) savant Irlandois, né en

1620, fut un des premiers membres de la société royale de Londres, qu'il présida pendant 15 ans. Il mourut le 5 avril 1684, après avoir publié sa correspondance avec Jean Wallis sur les mathématiques, sous le titre de *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4°. Il y a beaucoup de Mémoires de lui dans les Transactions Philosophiques.

BRUCIOLI, (Antoine) laborieux écrivain, naquit à Florence vers la fin du 15e. siecle. Ayant trempé en 1522 dans la conjuration de quelques citoyens Florentins contre le cardinal Jules de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII, il fut obligé de s'expatrier & passa en France. Les Médicis ayant été chassés de Florence en 1527, cette révolution le ramena dans sa patrie. Mais la liberté avec laquelle il se mit à parler contre les religieux & les prêtres, le fit soupçonner d'être attaché aux nouvelles opinions. Il fut emprisonné; convaincu d'héréfie & de projets contraires au repos de l'état, il n'auroit point échappé à la corde, si les bons offices de ses amis n'eussent fait réduire son châtiment à un bannissement de deux ans. Il se retira alors à Venise avec ses freres qui étoient imprimeurs & libraires, & se servit de leurs presses pour publier la plupart de ses ouvrages, dont le plus connu & le plus recherché est la *Bible entiere traduite en langue italienne*, avec des commentaires. Dans cette Bible, Brucioli dévoile son attachement aux erreurs de Luther & de Calvin: les réformateurs s'en accommoderent & en procurerent plusieurs éditions. Mais la plus ample & la plus rare est celle de Venise, 1546 & 1548, 7 tom. en 3 vol. in-fol. Brucioli prétend avoir fait sa traduction sur le texte hébreu; mais la vérité est que, très-médiocrement versé dans cette langue, il s'est servi de la version latine de Sanctès Pagnini, que même il n'a pas toujours entendue: son style d'ailleurs est aussi barbare que le latin qui lui a servi d'original. Ses autres ouvrages sont: I. Des traductions italiennes de l'Histoire naturelle de Pline, & de plusieurs traités d'Aristote & de Cicéron. II. Des éditions de Pétrarque & de Bocace, avec des notes. III. Des Dialogues, Venise, 1526, in-fol. On ne sait point l'année de sa mort; mais on sait qu'il vivoit encore en 1554.

BRUERE, (Charles le Clerc de la) secrétaire d'ambassade à Rome pour M. le duc de Nivernois, eut le privilege du *Mercure* depuis 1744 jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, à l'âge de 39 ans. Il avoit du génie pour le genre lyrique. Il est auteur de plusieurs opéra: *Les voyages de l'Amour; Dardanus; le Prince de Noisi*.... d'une comédie intitulée: *Les Mécontens*; & d'une *Histoire de Charlemagne*, 2 vol. in-12, écrite avec élégance & avec plus de vérité & de sagesse que celle que M. Gaillard en a donnée en 1782.

BRUÉYS, (David-Augustin) naquit à Aix en 1640. Il fut élevé dans le Calvinisme & dans la controverse. Ayant écrit contre l'*Exposition de la Foi par Bossuet*, ce prélat ne répondit

à cet ouvrage qu'en convertiſſant l'auteur. Bruéys, devenu catholique, combattit contre les miniſtres proteſtans, entr'autres contre Jurieu, Lenfant & la Roque; mais ſon génie enjoué lui fit quitter la théologie pour le théâtre. Il compoſa pluſieurs Comédies, conjointement avec Palaprat ſon intime ami, qui y eut pourtant la moindre part. Les Tragédies de Bruéys ont auſſi illuſtré la ſcene françoiſe. Toutes les pieces dramatiques de cet auteur ont été recueillies en 1735, en 3 vol. in-8°. Il y a répandu le même caractere qu'il avoit dans la ſociété : il avoit l'imagination vive, les mœurs ſimples, & beaucoup de naïveté. On a encore de lui une Paraphraſe en proſe de l'*Art poétique d'Horace*, qui n'eſt proprement qu'un commentaire ſuivi; une *Hiſtoire du Fanatiſme ou des Cévennes*, 1713, 3 vol. in-12; & divers écrits contre les Calviniſtes, publiés avant qu'il eût travaillé pour le théâtre, & après qu'il eut renoncé à ce genre. Il mourut à Montpellier en 1723, à 83 ans.

BRUGES, (Jean de) ainſi nommé, parce qu'il a vécu long-tems dans cette ville, né à Maſeick, dans la principauté de Liege, frere & diſciple de Hubert Eick (*voy.* EICK), eſt l'inventeur de la maniere de peindre à l'huile. Cet artiſte cultivoit la chymie en même tems que la peinture. Un jour qu'il cherchoit un vernis pour donner du brillant, il trouva que l'huile de lin ou de noix, mêlée avec les couleurs, faiſoit un corps ſolide & éclatant, qui n'avoit pas beſoin de vernis. Il ſe ſervit de ce ſecret, qui paſſa en Italie, & de là dans toute l'Europe. Le premier tableau peint de cette maniere, fut préſenté à Alfonſe I, roi de Naples, qui admira ce nouveau ſecret. Un autre eſt celui de l'Agneau de l'Apocalypſe, peint pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Jean de Bruges floriſſoit au commencement du 15e. ſiecle. Les ſavans & les artiſtes affirment de concert que la peinture à l'huile eſt une invention moderne, & ne ſont pas moins d'accord à prétendre que Jean de Bruges en fut l'inventeur. On ne peut récuſer les témoignages de Vaſari & de Van-Mander, celui-là même qui porta en Italie le ſecret de Van-Eyck. Il n'eſt aſſurément pas à préſumer que Vaſari ait tiré de ſa tête tout ce qu'il raconte de cette découverte; que Van-Mander, homme très-inſtruit & très à même de l'être ſur tout ce qui regardoit l'état de la peinture, ait répété un conte réfuté, ſelon Leſſing, par des faits plus anciens de trois ou quatre ſiecles; qu'on ait placé enfin la découverte de peindre à l'huile comme très-moderne dans l'épitaphe d'Antonello, ſans qu'aucun peintre, aucun ſavant ait réclamé contre une attribution ſi évidemment fauſſe. Quel intérêt Vaſari pouvoit-il avoir à attribuer cette découverte plutôt à Jean Van-Eyck qu'à un autre, ou à Antonello lui-même? Pourquoi n'en a-t-il pas fait honneur à un de ſes compatriotes? C'eſt donc l'hommage dû à la vérité & à l'authenticité des Mémoires qu'il a ſuivis, qui ont conduit ſa plume. Auſſi les Italiens, qui dans l'occident ſont les premiers qui aient

aient cultivé la peinture, ont ignoré cette maniere de peindre. Cimabué, restaurateur de cet art en Italie, qui vivoit au treizieme siecle, n'étoit pas si éloigné du siecle de Théophile, auquel Lessing veut attribuer cette découverte, qu'il n'eût pu avoir connoissance de cet auteur; cependant deux siecles se sont écoulés jusqu'à Antonello, qui le premier employa en Italie l'huile dans les tableaux. Ceux donc qui d'après Lessing ont fait remonter la peinture à l'huile au-delà du onzieme siecle, n'ont point lu avec attention le passage de Théophile, sur lequel ils se fondent. Tout ce que l'on peut en conclure, c'est que les peintres y auroient pu apprendre à faire usage de l'huile de lin pour broyer les couleurs; mais ils ne l'ont pas fait : ils ont persisté à suivre leur ancienne pratique, malgré tous ses défauts, jusqu'au tems de Van-Eyck. Théophile, du reste, n'étoit pas persuadé que les couleurs broyées à l'huile pussent être d'un grand secours pour peindre des tableaux; au contraire : *Omnia genera colorum*, dit-il, *eodem genere olei teri & poni possunt in opere ligneo, in his tantùm rebus quæ sole siccari possunt; quia quoties unum colorem imposueris, alterum ei superponere non potes, nisi prior exsiccetur, quod in imaginibus diuturnum & nimis tædiosum est.* Loin de conseiller cette méthode pour la représentation des objets, il explique au contraire tout de suite la maniere de peindre, usitée dans le moyen âge, en broyant les couleurs à l'eau de gomme & à l'eau d'œufs. Ainsi il est évident qu'il ne vouloit employer ses couleurs à l'huile, qu'à barbouiller des portes, des volets de fenêtres, &c., enfin tout ce qui est exposé aux injures du tems, à quoi les couleurs à l'eau ne peuvent servir, suivant le titre même du chap. 18, qui porte: *De rubicandis ostiis, & de oleo lini.* Jean de Bruges restera donc en possession de l'invention de la peinture à l'huile, & le manuscrit de Théophile, & ceux qui ont applaudi aux raisonnemens de Lessing, ne pourront lui ravir la gloire d'avoir fait une découverte si essentielle à son art. On cite encore quelques peintures à l'huile qu'on prétend être antérieures à Van-Eick, entr'autres une de Thomas Mutina en 1297; mais la date des inscriptions mises sur ces peintures, est très-incertaine, & probablement fort postérieure à l'ouvrage même.

BRUGIANTINO, (Vincent) gentilhomme Ferrarois & poëte italien du seizieme siecle, dont les ouvrages sont plus recherchés pour leur rareté que pour leur bonté. Les principaux sont : I. *Angelica inamorata*, Venise, 1553, in-4°. C'est un poëme soi-disant épique, où l'auteur s'efforce d'imiter l'*Arioste*. II. Le *Décameron de Bocace* mis en vers italiens, Venise, 1554, in-4°., moins bien écrit, & naturellement tout aussi licencieux que l'ouvrage sur lequel il a travaillé.

BRUHIER D'ABLAINCOURT, (Jean-Jacques) de Beauvais, docteur en médecine, de l'académie d'Angers, mort en 1756, a été un des plus féconds écrivains du 18e. siecle. On a de lui : I, La traduction de

la *Médecine raisonnée d'Hoffman*, 1739, 9 vol. in-12. II. *Mémoire* présenté au roi *sur la nécessité d'un réglement général au sujet des enterremens & enfournemens.* III. *Caprices d'imagination, ou Lettres sur divers sujets*, in-12. L'auteur y est physicien, métaphysicien, moraliste & critique. Il n'y a rien de bien neuf; mais on y trouve des réflexions solides & une variété agréable. IV. *Mémoire pour servir à la Vie de M. Silva.* V. *Traité des Fievres, traduit d'Hoffman*, 1746, 3 vol. in-12. VI. Il a publié les excellentes *Observations sur la cure de la goutte & du rhumatisme, par Mrs. Hoffman, V... & James.* VII. *Dissertations sur l'incertitude de la mort*, 1746, 2 vol. in-12 : ouvrage intéressant pour l'humanité. VIII. *La Politique du Médecin, traduite d'Hoffman*, 1751, in-12. IX. *Observations importantes sur le manuel des accouchemens, traduites de Deventer.* Il travailla pendant plusieurs années au *Journal des Savans*, qu'il remplit d'extraits judicieux & bien faits.

BRUIERE, *voy.* BRUYERE.

BRUIS, *voyez* BRUYS.

BRULART, (Nicolas) d'une famille illustre dans l'épée & dans la robe, seigneur de Silleri & de Puisieux en Champagne, fut conseiller au parlement en 1573, maître des requêtes quelques années après; ambassadeur en Suisse en 1589, 1595 & 1602; président-à-mortier au parlement de Paris en 1595; plénipotentiaire à Vervins en 1598; enfin ambassadeur en Italie l'an 1599, pour faire casser le mariage de Henri IV avec la reine Marguerite, & pour en conclure un autre avec Marie de Médicis. Le roi eut tant d'impatience de récompenser les services de ce ministre, que pour lui donner les sceaux en 1605, il les ôta à Pompone de Bellievre. Après la mort de celui-ci, Silleri fut chancelier en 1607. Son crédit, toujours puissant & soutenu sous Henri IV, diminua considérablement sous Marie de Médicis, & tomba depuis tout-à-fait. On lui ôta les sceaux au mois de mai 1616; on les lui rendit sur la fin de janvier 1623. Averti par des amis sûrs qu'on alloit les lui redemander, il les remit en janvier 1624. On lui fit dire, peu de tems après, de se retirer dans sa terre de Silleri, où il mourut le 1er. octobre 1624, âgé de 80 ans : homme fin & délié, toujours sur ses gardes : on disoit à la cour, qu'il ne régloit ses liaisons que sur ses intérêts; du reste, ami de la justice, attaché à la religion, honorant sa dignité par ses mœurs.

BRULART, (Pierre) marquis de Puisieux, fils du précédent, secrétaire d'état, ambassadeur extraordinaire en Espagne pour la conclusion du mariage de Louis XIII, fut éloigné de la cour en 1616, & rappellé l'année d'après. La réduction de la ville de Montpellier, en 1621, lui mérita une promesse d'être fait duc & pair; mais sa modération l'empêcha d'accepter cette dignité. Il mourut en 1640, âgé de 57 ans : c'étoit un homme integre, & d'une fermeté inébranlable.

BRULART DE SILLERI, (Fabio) né dans la Touraine en 1655, évêque d'Avranches, & ensuite de Soissons, trouva dans cette derniere ville une

académie naissante, à laquelle il donna des leçons & des modeles. L'academie françoise & celle des inscriptions lui ouvrirent leurs portes. Il mourut en 1714. On a de lui : I. Plusieurs Dissertations dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. II. Des *Réflexions sur l'Eloquence*, en forme de lettres au P. Lami, imprimées dans le recueil des *Traités sur l'Eloquence de la Martiniere*. III. Des Poésies latines & françoises, manuscrites. IV. Des Traités de morale, & des Commentaires, aussi manuscrits.

BRULEFER, (Etienne) Frere-Mineur de S. Malo, professeur de théologie à Mayence & à Metz, auteur de plusieurs ouvrages de scholastique, parmi lesquels on distingue une *Dissertation contre ceux qui font des peintures immodestes des personnes de la Ste Trinité*. Il vivoit dans le 15e siecle.

BRUMMER, (Fréderic) né à Leipsick en 1642, acquit en peu de tems une connoissance solide des langues latine & grecque, & fut reçu à l'université dès l'âge de 17 ans. Quoique voué d'abord à l'étude du droit, il ne s'attacha pas moins à la littérature & aux antiquités. Le Commentaire *ad L. Cinciam*, qu'il dédia à Colbert, pour lors ministre-d'état, & publia en 1668, établit sa réputation; mais il n'en jouit pas long-tems. Comme il traversoit la riviere d'Arberine, entre Paris & Lyon, pour abréger sa route, il y périt malheureusement dans son carrosse le 3 décembre de la même année. On a de ce savant, outre le Commentaire dont nous venons de parler : I. *Exercitatio historico-philologica de scabinis antiquis, medii ævi & recentioribus*. II. *Exercitatio de Locatione & Conductione*. III. *Declamatio contra Otium*, & quelques *Onomastiques* à la louange de Th. Reinesius son ami, dont la riche bibliotheque lui avoit été d'un grand secours. Georges Beyer, professeur en droit à Wittemberg, publia tous les ouvrages de Brummer, Leipsick, 1712, 1 vol. in-8°.

BRUMOY, (Pierre) naquit à Rouen l'an 1688. Il entra dans la société des Jésuites en 1704. Après avoir professé les humanités en province, il fut appellé à Paris. On le chargea de l'éducation du prince de Talmont, & de quelques articles pour le *Journal de Trévoux*. L'*Histoire de Tamerlan* par son confrere Margat, dont il avoit été l'éditeur, l'obligea de quitter la capitale; mais cette espece d'exil ne fut pas long. A son retour on le chargea de continuer l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, que les Peres de Longueval & Fontenai avoient conduite jusqu'au 11e volume. Brumoy mettoit la derniere main au 12e, lorsqu'il mourut en 1742. Le P. Berthier l'a continuée. On a encore de lui : I. Le *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions analysées des tragédies grecques, des discours & des remarques sur le théâtre grec, en 3 vol in-4°, & en 6 in-12. C'est l'ouvrage le plus profond, le mieux raisonné, qu'on ait sur cette matiere. Les traductions sont aussi élégantes que fidelles; tout respire le goût. L'auteur dans ces paralleles ne paroît pas rendre

assez de justice aux modernes; mais si ses jugemens paroissent trop séveres à l'égard de quelques hommes célebres, ils ne le sont pas dans leur généralité; il est certain que cette foule de mauvais tragiques que notre siecle a produite, vient de ce que la lecture des anciens a été négligée. « C'est, » dit un sage critique, parce » qu'on s'éloigne trop de cette » noble simplicité qui fut tou» jours l'objet de leur émula» tion, qu'on donne à présent » dans l'extraordinaire, dans » le bizarre ou dans le foible. » Peut-être aussi le manque de » talent est-il la vraie source » de cette disette de bonnes tra» gédies. Il n'appartient qu'au » génie d'étaler le génie; & » la médiocrité ou le mons» trueux sont ordinairement le » partage de ceux qui, sans » mission, veulent figurer sur » la scene, qui n'admet que » les grands maîtres ». II. Un *Recueil de diverses pieces en prose & en vers*, en 4 vol. in-8°. L'auteur dans sa poésie approche plus de Lucrece, que de Virgile. On le sent sur-tout dans son *Poëme sur les Passions;* ouvrage estimable par la noblesse des pensées, la multiplicité des images, la variété & la chaleur des descriptions, la pureté & l'élégance du style. Il y a dans le même Recueil un autre *Poëme sur l'art de la verrerie*, qui offre de très-beaux vers. On trouve à la suite de ces deux Poëmes, traduits en prose libre par l'auteur, des Discours, des Epîtres, des Tragédies, des Comédies, où regnent le goût & la sagesse, &c. III. Le P. Brumoy a achevé les *Révolutions d'Espagne* du P. d'Orléans, & revu l'*Histoire de Rienzi* du P. du Cerceau. Cet homme laborieux s'est fait estimer autant par son caractere & ses mœurs que par ses ouvrages.

BRUN, (Antoine) naquit à Dole l'an 1600, d'une famille ancienne. Il exerça d'abord la charge de procureur-général au parlement de cette ville, & fut ensuite ambassadeur extraordinaire de Philippe IV, roi d'Espagne, & plénipotentiaire au congrès de Munster en 1643. Il y conclut la paix entre l'Espagne & la Hollande. Son maître le nomma bientôt après ambassadeur auprès de cette république. Il mourut à La Haye en 1654, avec la réputation d'un habile négociateur. Le P. Bougeant l'a peint très-avantageusement dans son *Histoire des traités de Westphalie*. Brun cultiva en même tems la littérature & la politique. On a de lui: I. Quelques pieces de vers dans *les Délices de la Poésie françoise*, 1620, in-8°. II. *Amico-critica monitio ad Galliæ Legatos Monasterium Westphalorum pacis tractandæ missos*, 1644, in-4°, sous le nom emprunté d'*Adolphe Sprenger*. III. *Spongia Franco-Gallicæ lituræ*, Inspruck, 1646, in-4°, sous le nom déguisé de *Rodolfe Gemberlak;* il donna un troisieme écrit sous le nom de *Papenhausen*. Matthieu de Mourgues y a fait une violente réponse. Balzac, qui n'avoit jamais d'expressions tempérées, l'appelloit *le Démosthene de Dole*.

BRUN, (Charles le) premier peintre du roi de France, directeur des manufactures des meubles de la couronne aux

Gobelins, directeur de l'académie de peinture, & prince de celle de S. Luc à Rome, naquit à Paris en 1618, d'un sculpteur. Dès l'âge de 3 ans il s'exerçoit à dessiner avec des charbons. A 12, il fit le portrait de son aïeul, qui n'est pas un de ses moindres tableaux. Le chancelier Séguier le plaça chez Vouet, le plus célebre maître de ce tems-là. Mignard, Bourdon, Tetelin étoient dans cette école; mais le Brun surpassa bientôt les éleves, & égala le maître. Son protecteur l'envoya à Rome pour se perfectionner. Il y puisa ce goût pour le noble & le majestueux, qui caractérisent les ouvrages de l'antiquité, & qui ne tarderent pas de passer dans les siens. De retour à Paris, Louis XIV & ses ministres l'occuperent & le récompenserent à l'envi. Le roi l'ennoblit, le fit chevalier de l'ordre de S. Michel, lui accorda des armoiries avec son portrait enrichi de diamans, le combla de bienfaits & l'accueillit toujours comme un grand homme. Pendant qu'il peignoit son tableau de la famille de Darius à Fontainebleau, ce prince lui donnoit près de deux heures tous les jours. Le Brun mourut en 1690. La noblesse & la grandeur de ses ouvrages avoient passé dans ses manieres. On l'a placé avec raison à la tête des peintres François. Ses chef-d'œuvres ont fait dire de lui, qu'*il avoit autant d'invention que Raphaël, & plus de vivacité que le Poussin.* Il s'éleve au sublime, sans laisser d'être correct. Ses attitudes sont naturelles, pathétiques, variées; ses airs de tête gracieux: il est animé sans emportement. Le livre de la nature étoit toujours ouvert devant ses yeux. Peu de peintres ont mieux connu l'homme, & les différens mouvemens qui l'agitent dans les passions. Son *Traité sur la physionomie*, & celui *sur le caractere des passions*, l'un & l'autre in-12, prouvent combien il avoit réflechi sur cette matiere. Moins d'uniformité, plus de vigueur & de variété dans le coloris, l'auroient mis au-dessus de tous les peintres anciens & modernes. Les chef-d'œuvres de le Brun sont à Paris, à Versailles, au Palais-royal, à Fontainebleau. Ceux qui fixent les regards des connoisseurs, sont les Batailles d'Alexandre; la Magdeleine pénitente; le Portement de Croix; le Crucifiement; S. Jean dans l'isle de Patmos, &c. Les Estampes de ses tableaux des Batailles d'Alexandre, ont donné une idée de son génie dans les pays les plus éloignés. Le tableau de la famille de Darius par le Brun, qui est à Versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de Paul Veronese qu'on voit vis-à-vis; & le surpasse beaucoup par le dessin, la composition, la dignité, l'expression, la fidélité du costume.

BRUN, (Pierre le) prêtre de l'Oratoire, né à Brignoles en 1661, mort à Paris le 6 janvier 1729, célebre par son savoir dans les matieres ecclésiastiques & profanes, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus estimés sont: I. *L'Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples, & embarrassé les savans; avec*

la méthode & les principes pour discerner les effets naturels, de ceux qui ne le sont pas; 1732, 3 vol. in-12. L'abbé Granet, son compatriote, a donné en 1737 un 4e vol. de cet ouvrage. Il avoit d'abord été imprimé sous le titre de : *Lettres pour prouver l'illusion des philosophes sur la baguette divinatoire*, 1693, in-12. Le P. le Brun nie que les effets de cette baguette puissent recevoir une explication physique; & s'il y en a quelques-uns de réels, il prétend qu'il faut les attribuer au démon (*voyez* AYMAR). Tout l'ouvrage n'est qu'une compilation assez mal digérée, & dont il seroit aussi difficile de former un résultat décidé, que de l'*Histoire des apparitions* de Lenglet du Fresnoy, ou de celle *des Wampires* de Dom Calmet. Il n'y a guere que le procès des bergers de Pacy, inséré dans le 4e volume, qui présente un corps de preuves bien suivies: aussi les philosophes du tems n'ont-ils jamais entrepris de les contester. « Le but de l'auteur, » dit un critique, paroît avoir » été : 1°. De conserver la mé» moire de quelques faits ex» traordinaires. 2°. De désa» buser plusieurs personnes qui » croyoient trop ou trop peu. » 3°. De montrer que les physi» ciens, accoutumés à faire des » systêmes sur toutes sortes de » choses, se mettent dans le » cas d'autoriser de véritables » superstitions. 4°. D'obliger les » esprits-forts à reconnoître » qu'il y a des faits qu'on ne » peut attribuer aux corps, & » qui démontrent qu'il y a des » esprits » (*voyez* ASMODÉE, BROWN, DELRIO, HAEN, OPHIONÉE, MÉAD, SPÉ). Le P. le Brun rejette comme une fable la palingénésie, qui cependant étoit dès-lors une chose bien constatée. II. *Explication de la Messe, contenant des Dissertations historiques & dogmatiques sur les Liturgies de toutes les églises du monde chrétien*, &c., en 4 vol. in-8°, en y comprenant son *Explication littérale des Cérémonies de la Messe*, publiée en 1716, in-8° (*voy.* BREYER). Cet ouvrage plein de recherches profondes & curieuses, & dans lequel l'érudition est utile, fut attaqué par le P. Bougeant, qui ne pensoit point comme l'oratorien sur la forme de la consécration : celui-ci associant aux paroles de J. C. l'oraison qui les précede dans le rit latin & les suit dans le rit grec; tandis que le Jésuite, avec la plupart des théologiens, ne regardoit pas cette priere comme essentielle. III. *Traité historique & dogmatique des jeux de théâtre*, in-12; contre Caffaro, Théatin, qui avoit soutenu dans une Lettre imprimée à la tête du *Théâtre de Boursault*, qu'il étoit permis à un chrétien d'aller à la comédie. Ce livre offre des particularités curieuses sur le théâtre, depuis Auguste jusqu'à Richelieu, &c. Le P. le Brun rétracta à la fin de ses jours l'appel qu'il avoit interjeté de la bulle *Unigenitus* au futur concile, ajoutant ainsi au mérite de la science celui de la simplicité chrétienne, & d'une soumission aussi édifiante que véritablement éclairée aux décisions du premier pontife, acceptées de l'Eglise universelle.

BRUN, (Denis le) avocat au parlement de Paris, reçu en

1659, a laissé : I. Un *Traité de la Communauté*, in-fol., Paris, 1754. II. *Traité des Successions*, 1775, in-fol.

BRUN, (Jean-Baptiste le) connu sous le nom de *Desmarettes*, fils d'un libraire de Rouen, éleve de Port-Royal-des-Champs, enfermé 5 ans à la Bastille, mourut à Orléans en 1731, dans un âge avancé. Il étoit simple acolythe, & ne voulut jamais passer aux ordres supérieurs. On lui doit : I. Les *Bréviaires d'Orléans & de Nevers*. II. Une édition de S. Paulin, in-4°, avec des notes, des variantes & des dissertations. III. Des *Voyages liturgiques de France*, ou recherches faites en diverses villes du royaume sur cette matiere, sous le nom du sieur de Moléon, in-8°. L'auteur avoit parcouru une partie des églises de France, & y avoit recueilli des détails singuliers sur leurs différentes pratiques. Voltaire en a tiré parti dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, où il a raisonné sur toutes les matieres à sa façon, c'est-à-dire plus pour satisfaire sa démangeaison d'écrire, que pour dire des choses vraies, bonnes & neuves. IV. Une *Concorde des Livres des Rois & des Paralipomenes*, en latin, Paris, 1691, in 4° : ouvrage qu'il composa avec le Tourneux ; il y a de la sagacité & du savoir. V. Une édition de Lactance, revue avec soin sur tous les manuscrits, enrichie de notes, & publiée après sa mort par l'abbé Lenglet de Fresnoy, en 2 vol. in-4°, 1748.

BRUN, (Antoine-Louis le) poëte François, né à Paris en 1680, mourut dans cette ville en 1743. On a de lui des Opéra qui n'ont point été mis en musique, 1712, in-12 ; des Odes galantes & bachiques, 1719, in-12 ; des Fables, 1722, in-12 ; des Epigrammes, 1714, in-8°, & quelques Romans qu'on ne lit plus : les *Aventures de Calliope*, 1710, in-12 : celles d'*Apollonius de Tyr*, 1710, in-12. Quant aux vers, on les place avec les productions des poëtes de la troisieme classe.

BRUN, (Laurent le) Jésuite, né à Nantes en 1607, cultiva avec succès la poésie latine, & la fit servir à une fin louable & morale. Il donna : I. Le *Virgile Chrétien*, qui consiste comme le Virgile de Mantoue en Eglogues, en Géorgiques, & en un Poëme épique qui comprend 12 livres. II. Un *Ovide Chrétien*, dans le même goût. Les *Tristes*, sont changées en lamentations de Jérémie ; les *Héroïdes*, en lettres pieuses ; les *Fastes*, sont les six jours de la Création ; un Poëme sur l'amour de Dieu remplace celui de *l'Art d'Aimer* ; les *Métamorphoses*, sont des conversions éclatantes. « On ne peut » disconvenir, dit un critique, » qu'un pareil projet, soutenu » par de grands talens, ne » fût très-louable, & ne pût » avoir d'heureux succès pour » l'éducation de la jeunesse ». Mais l'auteur n'avoit pas des talens proportionnés à la sagesse de son dessein. Il manque d'élévation, & de ce feu de génie qui anime rarement les ames paisibles & douces. III. *Eloquence poétique*, Paris, 1655, in-4°, en latin ; ouvrage qui renferme les préceptes de l'art poétique, appuyés sur des exem-

ples tirés avec discernement des meilleurs auteurs ; il est suivi d'un traité des *Lieux communs poétiques*, utile aux jeunes poëtes. Il mourut à Paris, en 1663.

BRUN, (Guillaume le) né en 1674, entra chez les Jésuites, où il professa les belles lettres avec distinction. Après avoir rempli différens emplois, il travailla à un *Dictionnaire universel françois & latin*, qu'il publia in-4°, & qui fut généralement loué. La derniere édition, donnée par messieurs Lallemant, est de 1770, in-4°. L'auteur mourut en 1758.

BRUN DE GRANVILLE, (Jean-Étienne le) naquit à Paris, & mourut en 1765, à l'âge de 27 ans. Ses productions ne sont plus connues que par leurs titres, & ne consistoient à quelques-unes près, qu'en libelles & en satyres contre plusieurs auteurs estimables. C'étoit un des aboyeurs secondaires de la philosophie, fécond en ce genre d'allusions, devenues aujourd'hui des cris de guerre dans le monde philosophique. Quelques extraits de sa *Renommée Littéraire*, semblent cependant prouver qu'il ne tenoit qu'à lui de mériter une place peut-être distinguée dans la république des lettres. On trouve dans cette espece de Journal quelques analyses faites avec goût, & assez de précision. Telle est celle où il rend compte de la *poétique* de M. Marmontel, dont il releve ingénieusement les inepties. Mais son génie ne savoit guere se contenir dans les bornes d'une sage critique. Il se livra à des sarcasmes, qu'une affectation trop marquée rend insipides & fatigans pour des lecteurs sensés. « La plaisanterie, dit un » auteur, doit naître de la cri» tique ; mais la critique ne doit » jamais paroître faite dans » l'intention d'amener la plai» santerie ».

BRUNEHAUT, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, épousa en 568 Sigebert I, roi d'Austrasie, & d'arienne devint catholique. Après la mort de son mari, elle épousa son neveu Mérouée contre les regles de l'Eglise, & ce mariage fut déclaré nul (*voyez* MÉROUÉE & PRÉTEXTAT). Son fils Childebert, qu'elle avoit, dit-on, fait empoisonner, ayant laissé ses deux fils sous sa conduite, elle corrompit le cadet pour gouverner en son nom. Après la mort de ce prince, Clotaire II qui régna seul, accusa devant les Etats cette femme ambitieuse d'avoir fait mourir 10 princes de la famille royale ; mais par une maniere de compter assez extraordinaire, il y comprenoit ceux qu'il avoit fait mourir lui-même. Elle fut traînée par ses ordres à la queue d'une cavale indomptée, & elle périt misérablement par ce nouveau genre de supplice, en 613. Elle avoit autant de charmes que d'esprit. Grégoire de Tours n'en dit pas de mal, mais son histoire finit avant la régence de cette reine. Plusieurs historiens en parlent comme d'un monstre ; mais comme la plupart écrivoient sous le regne de Clotaire & de ses enfans, ne peut-on pas soupçonner qu'ils ont voulu justifier par-là la trop grande sévérité dont ce prince avoit usé envers elle ? Cordemoy a

tenté de la justifier, & M. Gaillard de réfuter cette apologie. On peut croire qu'ils se sont trompés tous les deux. « Nous » n'avons garde, dit un écri» vain plus circonspect, de » traiter de calomnies tout ce » qu'on a dit contre sa mé» moire; mais nous croyons » qu'il y a eu de l'exagéra» tion dans les crimes dont » on l'a chargée, & qu'on l'a » faite beaucoup plus méchante » qu'elle n'étoit dans la réa» lité »..... « On a dit beau» coup de mal de cette prin» cesse, dit le même dans un » autre endroit; mais les plus » habiles écrivains convien» nent aujourd'hui que la ca» lomnie la plus atroce fabriqua » les crimes dont elle fut accu» sée. Des auteurs contempo» rains, qui étoient bien ins» truits, fournissent des preuves » & de sa piété & de son inno» cence ». Les chaussées qui portent le nom de *Brunehaut*, n'ont rien de commun avec cette reine, ni avec un roi Brunehaut, être imaginaire qui, disent les chroniques fabuleuses, a fait construire tous ces chemins par le diable. Quant à la reine Brunehaut, elle n'a point fait construire des chemins, mais seulement des églises, pour éviter le chemin de l'enfer, qu'elle ne craignoit peut-être pas sans sujet. Voyez l'*Histoire des grands chemins*, par Bergier, pag. 95; & Juste-Lipse: *De magnit. Rom.* cap. 10. *Ah ignaros*, s'écrie-t-il, *& incredulos Romanorum operum qui hæc talia militari manu & provincialium item subsidio, supra omnem fidem patrabant.*

BRUNELLESCHI, (Philippe) né à Florence en 1377, d'un notaire, fut destiné dans sa jeunesse à la profession d'orfevre, dont il fit quelque tems l'apprentissage. Un goût naturel le porta ensuite à étudier l'architecture. Il étoit question d'élever un dôme sur l'église cathédrale de Florence; entreprise qui fut regardée alors comme très-difficile. Il conçut l'idée & le plan de cette construction, pour laquelle les Florentins avoient appellé de toutes parts les plus habiles architectes. Après bien des débats, ses dessins furent préférés; & on vit s'élever cette magnifique coupole, que Michel-Ange lui-même ne regardoit qu'avec admiration. C'est un octogone de 154 brasses florentines (202 pieds) de hauteur: non comprise la lanterne, laquelle avec la boule & la croix qui terminent ce chef-d'œuvre, en a encore 48 (88 pieds). Le palais Pitti à Florence, devenu depuis celui des souverains de Toscane, fut commencé sur les dessins de Brunelleschi, qui est regardé comme le restaurateur de la bonne architecture. Il mourut dans sa patrie en 1444, honoré & chéri de tous ses concitoyens. On voit son tombeau dans la cathédrale de Florence.

BRUNET, (Jean-Louis) reçu avocat au parlement de Paris en 1717, a donné au public plusieurs ouvrages sur les matieres canoniques: I. *Le parfait Notaire apostolique & Procureur des Officialités*, 2 vol. in-4°, Paris, 1730; livre qui n'étoit pas commun; mais on l'a réimprimé à Lyon en 1775. II. Les *Maximes du Droit canonique de France, par Louis Dubois*,

qu'il a revues, corrigées & beaucoup augmentées. III. Une *Histoire du Droit canonique & du Gouvernement de l'Eglise*, Paris, 1720, un vol. in-12. IV. Des Notes sur le *Traité de l'Abus de Fevret.* Tous ces ouvrages marquent beaucoup d'érudition; mais les opinions de l'auteur ne sont pas toujours d'accord avec celles des canonistes les plus estimés. V. Une nouvelle édition *des Droits & Libertés de l'Eglise Gallicane*, augmentée de différentes pieces & de notes, Paris, 1731, in-fol., 4 vol.

BRUNETTO-LATINI, poëte, historien & philosophe Florentin, petit-fils de Latino, fut le maître de Guido Cavalcanti & du Dante. Il n'illustra pas moins sa patrie par ses ambassades que par ses ouvrages. Il mourut en 1295 à Florence. On a de sa plume: I. *Il Tesoro*, Trevise, 1474, in-fol. Cet ouvrage, qu'il composa pendant qu'il étoit en France, est rare. II. *Vinegia*, 1533, in-8°, moins recherchée: c'est un livre moral.

BRUNI, *voyez* BRUNUS (Jordanus).

BRUNI, (Antoine) de plusieurs académies d'Italie, natif de Casal-Nuovo, au royaume de Naples, mort en 1635, poëte plein d'imagination & d'enthousiasme, a laissé des Epîtres héroïques; des Pieces mêlées; des Vers lyriques; des Tragédies; des Pastorales. On reconnoît dans tous ces ouvrages un génie facile, mais beaucoup d'incorrection, & sur-tout trop d'images & d'expressions licencieuses. Ses *Epîtres héroïques* ont paru à Venise, en 1636, in-12, avec des planches gravées sur les dessins du Dominiquin & d'autres habiles artistes.

BRUNO *ou* BRUNON, dit *Le Grand*, archevêque de Cologne & duc de Lorraine, étoit fils de l'empereur Henri l'*Oiseleur*, & frere d'Othon, qui l'appella à la cour. Il y cultiva la vertu & les lettres, se nourrissant des auteurs anciens, & conversant avec les savans de son tems. Après la mort de Wicfled, archevêque de Cologne, le clergé & le peuple n'eurent qu'une voix pour proclamer Bruno son successeur. Othon, ayant été obligé de porter la guerre en Italie, laissa à son frere le soin de l'Allemagne. Il avoit montré les vertus d'un évêque à Cologne; il fit éclater celles d'un prince à la cour impériale, & réfuta par une éclatante preuve de faits, l'impolitique systême qui prétend exclure le sacerdoce du gouvernement des peuples. Où se trouvera la justice, la prudence, la fermeté, ces grandes bases de l'administration publique, plutôt que dans un ministre des autels, zélé, instruit, désintéressé? Il mourut en 963.

BRUNO, (S.) évêque & apôtre de la Prusse, où il fut martyrisé le 14 février 1008.

BRUNO, dit *Herbipolensis*, à cause du siege de Wurtzbourg, dans le cercle de Franconie, qu'il occupa en digne pasteur, étoit fils de Conrad II, duc de Carinthie, & oncle de l'empereur Conrad II. Il composa un *Commentaire* sur le *Pentateuque*, publié avec des notes par D. George Galopin, Douai, 1648, in-4°; & quelques autres ouvrages, insérés

dans la Bibliotheque des Peres. Il mourut en Hongrie l'an 1045.

BRUNO, (Saint) naquit à Cologne vers 1060, & selon quelques-uns vers 1035, de parens nobles & vertueux. Après avoir fait avec succès ses premieres études à Paris, & avoir brillé dans son cours de philosophie & de théologie, il fut chanoine à Cologne, & ensuite à Rheims. Il fut nommé chancelier & maître des grandes études de cette église; mais il se vit obligé d'en sortir, sous l'archevêque Manassès qui la gouvernoit en tyran. Il prit dès-lors la résolution de quitter le monde, pour se retirer dans la solitude. Ce qu'on a raconté de la résurrection d'un chanoine de Paris, qui annonça sa réprobation, passe aujourd'hui pour un fait au moins très-douteux (*voyez* DIOCRE.) La premiere solitude que le chanoine de Rheims habita, fut Saisse-Fontaine, dans le diocese de Langres. Il passa de là à Grenoble, l'an 1084, & alla habiter le désert de la Chartreuse. Hugues, évêque de Grenoble, défendit peu de tems après aux femmes, aux chasseurs & aux bergers d'en approcher. Des rochers presqu'inaccessibles, & entourés de précipices affreux, furent le berceau de l'ordre des Chartreux. « Il n'y a rien, dit » un poëte philosophe, qui soit » plus propre que l'aspect de » ce désert à exalter l'ame & à » l'occuper fortement. Le spec» tacle terrible & d'une beauté » sombre qui se présente par» tout, convaincroit l'athée » de l'existence d'un Être-Su» prême; il suffiroit de le con» duire en ce lieu & de lui » dire: Regarde: S. Bruno qui » a choisi ce lieu pour sa de» meure, devoit être un hom» me d'un génie peu ordinaire; » & peut-être n'aurois-je pu me » défendre de me ranger au » nombre de ses disciples, si » j'étois né de son tems ». L'instituteur ne fit point de regle particuliere pour ses disciples: ils suivirent celle de S. Benoît, & l'accommoderent à leur genre de vie. Urbain II, disciple de Bruno à l'école de Rheims, le contraignit, six ans après, de se rendre à Rome, pour l'aider de ses conseils & de ses lumieres. Le saint solitaire déplacé dans cette cour, & étourdi par le tumulte des courtisans, se retira dans un désert de la Calabre. Il y finit saintement ses jours en 1101, dans le monastere qu'il avoit fondé. Il fut canonisé l'an 1514. Le P. de Tracy, Théatin, a donné sa Vie en françois, Paris, 1786, in-12. On a de lui deux Lettres écrites de Calabre, l'une à Raoul le Verd, & l'autres à ses religieux de la grande Chartreuse; elles ont été imprimées avec les Commentaires & les Traités qu'on lui attribue, à Cologne, 1640, 3 tomes en un vol. in-fol. Il n'y a point de doute qu'outre les deux lettres, il n'y soit encore l'auteur des *Commentaires* sur le Pseautier, & sur les Epîtres de S. Paul, qu'on a voulu mal-à-propos lui contester. Il y paroît tel que l'ont dépeint ceux qui le connoissoient le mieux, l'homme le plus savant de son siecle, & de la plupart des siecles qui le suivirent. On voit qu'il entendoit le grec & l'hébreu, qu'il étoit fort versé dans la lecture

des Peres, & sur-tout de S. Ambroise & de S. Augustin. « Quiconque se donnera la peine de » lire ce *Commentaire* avec une » médiocre attention, dit l'auteur de *l'Hist. Litt. de la France*, conviendra qu'il seroit » difficile de trouver un écrit de » ce genre qui soit tout-à-la-fois » plus solide & plus lumineux, » plus concis & plus clair. S'il » eût été plus connu, on en auroit fait plus d'usage : on l'auroit regardé comme un ouvrage très-propre à donner » une juste intelligence des » Pseaumes. On y reconnoît » un auteur instruit de toutes les » sciences, & rempli de l'esprit de Dieu.... Il seroit à » souhaiter que ce *Commentaire* » fût entre les mains de tous » les fideles, & particuliérement des personnes consacrées à la priere publique ». Nous avons encore de saint Bruno une *Elégie* en quatorze vers *sur le mépris du monde.* On l'a fait imprimer dans divers Recueils, & on l'a fait graver au bas d'un tableau de ce saint, qui est dans le chœur des Chartreux de Dijon. Les autres ouvrages qui lui sont attribués, sont de S. Brunon, évêque de Segni, ou de S. Brunon, évêque de Wurtzbourg, lesquels florissoient dans le même siecle. Le plus beau de ses ouvrages est la fondation de son ordre. On le voit, après sept siecles, tel (aux richesses près) que du tems de son fondateur, persévérant dans l'amour de la priere, du travail & de la solitude. « Voilà donc un ordre » religieux, dit un critique, » qui depuis sept cents ans per» sévere dans la ferveur de sa » premiere institution, preuve » assez convaincante de la sa» gesse & de la sainteté de » la regle qu'il observe. C'est » donc à tort que les censeurs » de la vie monastique ont ré» pété cent fois que la per» fection à laquelle aspirent les » religieux, est incompatible » avec la foiblesse humaine; » que leurs fondateurs ont été » des enthousiastes imprudens; » & que la vie du cloître est » un suicide lent & volon» taire ». Lorsque l'empereur Joseph II entreprit de détruire la religion catholique dans ses états, il crut nécessaire de commencer par l'abolition des Chartreux, persuadé que le spectacle de leur austere régularité contrasteroit d'une maniere trop frappante, avec l'effet de ses prétendues réformes. Il savoit aussi que les Chartreux s'étoient distingués par leur courage durant les ravages des sectaires des 16e & 17e siecles, qu'ils avoient résisté sur-tout à la cruelle Elisabeth, & préféré la mort à l'apostasie.

BRUNO *ou* BRUNON DE SIGNY *ou* SEGNI, (S.) appellé *Bruno Astensis*, parce qu'il étoit de Soleria au diocese d'Asti : il se distingua au concile de Rome en 1079, contre Bérenger. Grégoire VII le fit ensuite évêque de Segni : ce qui lui fit donner le surnom de *Bruno Signensis*; mais quelque tems après il quitta son peuple, pour se retirer au monastere du Mont-Cassin, dont il fut abbé. Ses ouailles l'ayant vivement redemandé, il revint pour être de nouveau leur pasteur par l'ordre du pape. Il mourut en 1125. Ses ouvrages ont été publiés à Ve-

mise en 1651, 2 vol. in-fol. par D. Maur Marchesius, moine & doyen du Mont-Cassin. On trouve dans ce Recueil des Sermons qui ont été quelquefois attribués au saint fondateur des Chartreux. Muratori prouve que le Commentaire sur le Livre des Cantiques, commençant par ces mots : *Salomon inspiratus*, &c., qui est parmi les Œuvres de S. Thomas d'Aquin, a pour auteur S. Brunon de Segni. Plusieurs de ses ouvrages ont paru sous le nom du fondateur des Chartreux.

BRUNORO, *voy.* BONNE.

BRUNSFELS, (Othon) fils d'un tonnelier, quitta l'ordre des Chartreux, pour embrasser les erreurs de Luther. Il exerça la médecine à Strasbourg, où il publia en 1530 ses *Herbarum vivæ Icones*, in-fol. 2 tomes en un vol. On donna en 1540 (six ans après la mort de l'auteur) une autre édition de son ouvrage, beaucoup plus ample que la premiere.

BRUNSWICK, (Maximilien-Jules-Léopold, duc de) né le 20 octobre 1752, entra au service dans les troupes du roi de Prusse, son oncle. En 1776 il obtint le grade de colonel, & celui de général-major en 1782. Son régiment qui étoit en garnison à Francfort-sur-l'Oder, lui fit fixer son principal séjour dans cette ville, où il périt en voulant porter du secours à de malheureux paysans, surpris dans leurs cabanes par une inondation subite, le 24 avril 1785. Sa mort a été célébrée par différens poëtes, & lui a donné plus de célébrité que n'auroient fait de longs exploits militaires.

BRUNUS ou BRUNN, (Conrad) chanoine d'Ausbourg, étoit du bourg de Kirchen, dans le duché de Wirtemberg. Il s'acquit beaucoup de réputation par la connoissance qu'il avoit du droit, & parut avec éclat aux dietes d'Ausbourg, de Worms, de Spire & de Ratisbonne. Il mourut en 1563. On a de lui : I. *De Hæreticis in genere*, &c., 1549, in-fol. II. *De Legationibus ; de Cæremoniis ; de Imaginibus*, 1548, in-fol. III. Une réfutation de *l'Histoire Ecclésiastique*, publiée par Mathias Illyricus, & les autres Centuriateurs de Magdebourg.

BRUNUS, (Jordanus) appellé dans son pays *Giordano Bruni*, naquit à Nole dans le royaume de Naples, vers le milieu du 16e. siecle, fut d'abord dominicain ; mais il jeta bientôt l'habit religieux, & se déclara contre toutes les vérités de la foi : son audace lui suscita des chagrins bien mérités. Voulant jouir de la liberté de penser & de parler, il se retira à Geneve & y apostasia. Il se brouilla bientôt avec Calvin & avec Beze, & fut obligé de quitter ce séjour ; il se rendit de là à Lyon, puis à Toulouse, & ensuite à Paris, vers 1582. Pour se procurer les moyens d'y subsister, il se mit à donner des leçons de philosophie en qualité de professeur extraordinaire, & publia des theses où il attaquoit d'anciennes opinions, & en même tems des vérités importantes. Brunus souleva contre lui tous les professeurs de l'université, dont les plaintes l'obligerent de s'enfuir à Londres. Ce fut-là que, sous la protection de Michel de Castelnau,

ambaſſadeur de France auprès de la reine Elizabeth, & de Philippe Sydnei, gentilhomme Anglois, il publia ſon livre fameux, intitulé : *Spaccio della Beſtia triomfante*, Parigi, 1584, in-8°. ; *La déroute ou l'expulſion de la Bête triomphante.* Toutes les religions ſont fauſſes, ſuivant cet impie. Les vérités de celles des Juifs & des Chrétiens ſont ſur le même rang, que les fables des païens & des idolâtres. C'eſt à la loi naturelle à régler les notions du vice & de la vertu : comme ſi les philoſophes, les enthouſiaſtes, fanatiques & dogmatiſans de tous les ſiecles & de toutes les nations, n'avoient pas fait de cette *Loi Naturelle* tout ce qu'ils ont voulu. « Ne me par» lez pas, dit un écrivain mo» derne, de la loi naturelle » comme d'une choſe à ſubſ» tituer à la foi & à la loi de » Dieu. Qui ne ſait qu'on fait » de la nature & de la rai» ſon tout ce que l'on veut, » lorſque ces éternelles pu» pilles ne ſont pas ſous la tu» telle de la religion »! Son ſymbole eſt en 48 articles, dont chacun a rapport à quelque conſtellation céleſte : L'extravagance de ſon imagination égaloit celle de ſa logique. A la ſuite de la *Déroute de la Bête triomphante*, on trouve un petit traité intitulé : *La Cena delle Ceneri ; Le Souper du jour des Cendres.* Il prétend qu'il y a une multitude de mondes ſemblables à celui que nous habitons. Ces mondes ſont des animaux intellectuels, avec des individus végétatifs & raiſonnables. Pour avoir une ſuite complette des traités du même auteur, il faut y joindre : I. *Della cauſa, principio & uno...* Venezia, 1584, in-8°. II. *Del infinito univerſo*, Venezia, 1584, in-8°. III. *Degli Eroici furori.* IV. *Cabala del Cavallo Pegaſeo, con l'Aſino Cillenico*, 1545, in-8°., petit format de 48 feuillets. Ce traité eſt ſi rare, que ceux qui ont parlé le plus ſavamment des ouvrages de Brunus, ſe ſont bornés à en rapporter le titre, parce qu'ils ne l'avoient pas vu. Il eſt compoſé d'une Epître dédicatoire, d'une déclamation remplie d'indécence ſur l'âne & ſur l'âneſſe ; de trois Dialogues, & de l'*Aſino Cillenico.* Brunus y développe les idées répandues dans ſes autres ouvrages. La plupart paroîtroient bien inſipides, s'ils étoient plus communs. La rareté donne quelquefois du prix à de grandes bêtiſes. Après quelques années de ſéjour à Londres, Brunus paſſa à Wittemberg en Allemagne. Il embraſſa le Luthéraniſme, & obtint la permiſſion d'y enſeigner publiquement. Il s'en ſervit pour publier ſes paradoxes philoſophiques avec la même liberté qu'il avoit fait en France, & s'y fit les mêmes ennemis, ſur-tout par l'orgueil, l'emportement & le mépris avec lequel il traitoit les ſectateurs de l'ancienne doctrine. Obligé de quitter Wittemberg au bout de deux ans, le chevalier errant de la philoſophie, jouet de la fortune, & dépourvu de tout, parcourut encore diverſes contrées d'Allemagne, juſqu'à ce qu'ayant ſuccombé à la tentation d'aller dogmatiſer dans ſa patrie, il y tomba entre les mains de l'inquiſition, qui

délivra le pays des commotions qu'il auroit pu y exciter, en le livrant au bras séculier, qui le fit mourir à Rome en 1600. Presque tous les ouvrages de Giordano Bruni, dont nous nous sommes contentés de citer les principaux & les plus connus, sont, à quelques traits de lumiere près, pleins d'obscurités & d'allégories énigmatiques. C'étoit un vrai enthousiaste qui, sous des images exaltées & gigantesques, disoit les choses les plus inintelligibles, souvent les plus ineptes. Il est encore auteur d'une comédie intitulée : *Il Candelaïo*, Parigi, 1582, in-8°. En 1633, un anonyme fit imprimer à Paris, in-8°., *Boniface & le Pédant*, comédie imitée de la précédente.

BRUS, *voyez* ROBERT DE BRUS, & DOUGLAS Guillaume.

BRUSCHIUS, (Gaspard) naquit à Egra en 1518. Ferdinand d'Autriche, roi des Romains, l'honora en 1552 de la couronne poétique & de la dignité de comte palatin. S'étant fixé à Passau, pour mettre la derniere main à sa Chronique d'Allemagne, il y fut tué d'un coup de fusil, à l'entrée d'un bois, en 1559, par des gentilshommes ses ennemis. On a de lui : I. L'*Histoire des Evêchés & des Evêques de toute l'Allemagne*, Nuremberg, 1549, in-8°., en latin. II. Celle *des principaux Monasteres* du même pays, Ingolstadt, 1551, in-folio, en latin; Sulzbach, 1682, in-4°. III. Un recueil de Poésies latines. IV. *De Laureaco*, Bâle, 1553, in-8°.; c'est l'histoire de la ville de Lorch, autrefois archiépiscopale, aujourd'hui presque ruinée.

BRUSONI, (*Domitius Brusonius*) auteur de *Facéties*, qui parurent pour la 1re. fois à Rome en 1518, in-fol. On les a réimprimées sous le titre de *Speculum mundi*; mais elles sont tronquées dans toutes les éditions qui ont suivi la premiere, la seule estimée.

BRUTÉ, (Jean) naquit à Paris en 1679. Après avoir pris le bonnet de docteur en Sorbonne, il obtint la cure de S. Benoît, & se fit aimer & respecter dans cette place. Ses ouailles perdirent ce pasteur zélé, vigilant & charitable, le 1er. juin 1762, à l'âge de 83 ans. On a de lui : I. Un *Discours sur les Mariages*, 1752, in-4°. II. *Chronologie historique des curés de S. Benoît*, 1752, in-12. III. Une *Paraphrase des Pseaumes & des Cantiques qui se chantent à la même Paroisse*, 1752, in-12.

BRUTÉ, (l'abbé) censeur royal, mort le 21 mars 1781, est l'auteur d'un poëme en IV chants, intitulé : *L'Héroïsme de l'amitié, David & Jonathas*, 1776, in-12, qui fait l'éloge de son cœur autant que de son esprit. Ce poëme est suivi de quelques pieces en vers & en prose; entre les premieres, il y a des Odes sur les sept Sacremens, qui méritent une attention particuliere de la part de ceux qui savent estimer l'alliance de la piété & de l'esprit; les graces de la poésie employées à célébrer ces sources de richesses communes à tous les fideles, & à montrer combien Dieu dans la fondation de la religion s'est occupé du salut général du peuple, ont quelque chose de piquant qui contraste heureusement avec la simplicité du lan-

gage que présente la doctrine des Sacremens. Son *Epître à un esprit-fort* sur les écrits contre la religion, acheva de donner une juste idée de l'emploi que l'abbé Bruté faisoit de ses talens; on ne pouvoit les dévouer à une fin plus noble, plus digne de l'Auteur & distributeur de tous les talens. Dans ces différens ouvrages, l'auteur a un grand fonds de raison & de sagesse, de la clarté, de l'ordre, du goût, du génie; il paroît manquer quelquefois de feu & d'imagination; mais il y supplée par le langage du sentiment & le prix inestimable de la vérité.

BRUTUS, (*Lucius-Junius*) fils de Marcus Junius, & de Tarquinie, fille de Tarquin l'Ancien, cacha sous un air stupide & insensé, la vengeance qu'il vouloit tirer de la mort de son pere & de son frere, dont Tarquin le Superbe s'étoit défait. Cet imbécille se montra bientôt un grand homme. Lucrece s'étant donné elle-même la mort, pour ne pas survivre à l'affront que le dernier Tarquin lui avoit fait, Brutus arracha le poignard de son sein, & jura sur cette arme sanglante une haine éternelle au ravisseur, avec serment de le chasser de Rome lui & toute sa famille; les assistans suivirent son exemple. On convoqua le peuple, & on obtint la confirmation d'un arrêt du sénat, qui proscrivoit à jamais les Tarquins. L'autorité fut remise entre les mains de deux magistrats annuels, appellés Consuls, choisis par le peuple dans les familles des patriciens. Brutus & Collatinus, mari de Lucrece, l'un le libérateur de la patrie, & l'autre l'ennemi personnel de Tarquin, furent les premiers consuls, vers l'an 509 avant J. C. Ils signalerent leur entrée dans la magistrature, par l'émission d'un serment solemnel prononcé par le peuple, de ne jamais recevoir les Tarquins, ni d'autres rois. Brutus ne savoit pas que ceux qui violeroient les premiers ce serment, étoient dans sa famille. Des ambassadeurs venus d'Etrurie, conspirerent avec ses deux fils, pour ouvrir les portes de Rome au monarque proscrit. Cette conjuration ayant été découverte par un esclave, Brutus, républicain ardent, encore plus que pere tendre, fit couper la tête à ses enfans, & assista à leur supplice. Action qu'on ne peut excuser qu'en réfléchissant à quel point étoient montés alors l'amour de la patrie & la haine de la servitude. Dans la belle description que fait Virgile de cette scene tragique, il a cru devoir plaindre plutôt ce pere malheureux que de le louer, & renvoyer le jugement de sa conduite à la postérité, qui, dit-il, trouvera un motif de l'absoudre dans l'enthousiasme de la gloire & de la liberté:

Natosque pater nova bella moventes
Ad pœnam pulchrâ pro libertate vocabit
Infelix! Utcunque ferent ea facta nepotes,
Vincet amor patriæ laudisque immensa cupido.

Il y eut la même année un combat singulier entre Brutus & Aruns, fils de Tarquin, à la tête des deux armées. Le consul Romain s'attacha avec tant

d'acharnement

d'acharnement à son adversaire, qu'ils se percerent tous deux en même tems. Son corps fut porté à Rome par les chevaliers les plus distingués. Le sénat vint le recevoir avec l'appareil d'un triomphe. Son oraison funebre fut prononcée dans la tribune aux harangues. Les dames Romaines porterent le deuil pendant un an, le regardant comme le vengeur de leur sexe, indignement outragé dans la personne de Lucrece ; mais le caractere de Brutus prouve assez que cette vengeance ne fut que le prétexte qu'il employa pour opérer une révolution où son orgueil & sa violente humeur trouvoient également à se satisfaire. *Voyez* COLLATINUS.

BRUTUS, (*Marcus Junius*) fils de Junius Brutus, & de Servilie, sœur de Caton. Il croyoit descendre, par son pere, de Brutus, fondateur de la république ; & par sa mere, de Servilius Ahala, meurtrier de Spurius Mœtius qui avoit aspiré à la tyrannie. Il cultiva les lettres, & puisa dans les orateurs Grecs & Romains, ces idées de liberté, qui le menerent à la conspiration contre César. Il conjura avec Cassius, préteur comme lui, contre la vie du dictateur. On l'assassina en plein sénat, le 15 mars, 43 ans avant J. C. César mourant vit Brutus le poignard à la main, au milieu des conjurés qui s'étoient jetés sur lui : *Et toi aussi, mon cher Brutus !* s'écria-t-il. Il étoit bien naturel que ce tendre reproche échappât à un homme qui étoit, dit-on, son pere, & qui l'avoit toujours traité comme un fils chéri. C'est à César que Brutus devoit sa fortune & sa vie ; car à la bataille de Pharsale, son premier empressement fut de recommander qu'on épargnât ses jours. Mais cet enthousiaste de la liberté étoit incapable d'écouter la reconnoissance, quand il étoit question de la patrie. Cicéron, qui avoit un amour plus éclairé pour elle, marqua à Atticus : « Que les conjurés » avoient exécuté un projet » d'enfant, avec un courage » héroïque, en ce qu'ils n'a» voient pas porté la coignée » jusqu'aux racines de l'arbre ». Brutus fit périr son bienfaiteur ; mais en laissant subsister ses favoris, & ceux qui aspiroient à lui succéder, il commit un crime dont la république ne tira aucun fruit. On avoit délibéré en sa présence, s'il n'étoit pas à propos de délivrer aussi la république, d'Antoine, l'intime ami de César ; Brutus s'y opposa, *voulant*, dit Plutarque, *qu'une action qu'ils avoient le courage d'entreprendre pour le maintien des loix & de la liberté, fût pure & nette de toute injustice.* Délicatesse précieuse, mais qui n'est pas à l'abri du reproche d'inconséquence. Si César méritoit la mort, ce n'étoit pas à de simples particuliers, & encore moins à Brutus à la lui donner : il ne devoit périr que par le fer des loix. La guerre civile renaquit de ses cendres. Le peuple ayant vu une comete à longue chevelure pendant qu'on célébroit ses obseques, crut que son ame avoit été reçue dans le ciel. Marc-Antoine & Octave, qui profitoient de tout, rendirent les meurtriers odieux, les firent chasser de Rome, & les poursuivirent jusques dans la Macédoine. Brutus

fut défait à la bataille de Philippes, malgré les prodiges de valeur qu'il y fit. La nuit qui suivit le combat, il se donna la mort. Quelques lettres qui nous restent de Brutus prouvent qu'il avoit une éloquence digne de son caractere, une éloquence mâle & sublime dans sa simplicité. Il semble être supérieur à Cicéron lui-même lorsqu'il lui écrit en ces termes : » Vous demandez la vie à Octave ; quelle mort seroit aussi » funeste ? vous montrez par » cette demande que la tyrannie n'est pas détruite, & » qu'on n'a fait que changer de » tyran. Vous dites que vous » ne lui demandez qu'une seule » grace ; savoir, qu'il veuille » bien sauver la vie à des citoyens qui ont l'estime des » honnêtes gens, & de tout le » peuple Romain. Quoi donc, » à moins qu'il ne le veuille, » nous ne serons plus ? mais il » vaut mieux n'être plus que » d'être par lui. Non, je ne » crois point que tous les dieux » soient déclarés contre le salut de Rome jusqu'au point » de vouloir qu'on demande à » Octave la vie d'aucun citoyen, encore moins celle » des libérateurs de l'univers. » O Cicéron, vous avouez » qu'Octave a un tel pouvoir ; » & vous êtes de ses amis ! » Mais, si vous m'aimez, pouvez-vous desirer de me voir » à Rome, puisqu'il faudroit » me recommander à cet enfant, afin que j'eusse la permission d'y aller ? Quel est » donc celui que vous remerciez de ce qu'il souffre que » je vive encore, &c. » ?

BRUTUS *ou* BRUTI, (Jean-Michel) né à Venise vers 1515, & mort en Transilvanie vers 1593, est mis au rang des bons humanistes, quoiqu'il n'eût point la manie cicéronienne qui régnoit alors. Son caractere turbulent & inquiet le promena dans presque tous les royaumes de l'Europe ; en France, en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne. Dans le cours de ses voyages, sa réputation le fit rechercher par Etienne Bathori, roi de Pologne, qui le nomma son historiographe, & le chargea de continuer l'Histoire de Hongrie, commencée par Bonfinius : ce qu'il exécuta ; mais cette continuation n'a point vu le jour. Après la mort de ce prince, il eut la même qualité auprès de l'empereur Rodolphe II, & Maximilien son successeur. Bruti est principalement connu par une *Histoire latine de Florence* en 8 livres, qui va jusqu'à la mort de Laurent de Médicis en 1492, imprimée à Lyon en 1562, in-4°. Dans cette Histoire qui est estimée, & dont la préface surtout passe pour un chef-d'œuvre d'élégance, de jugement & de force, il prend à tâche de contredire Paul Jove, partisan déclaré des Médicis ; mais lui-même donne dans l'excès contraire à celui qu'il reproche à l'historien panégyriste, en parlant de cette maison avec une animosité qui se décele par-tout. Aussi les grands-ducs de Toscane ont-ils fait supprimer son ouvrage avec tant de soin, que cette édition est devenue assez rare. On a encore de cet auteur : I. Un petit traité *de origine Venetiarum*, imprimé à Lyon en 1569, in-8°, bien écrit

& estimé. II. Des Lettres latines en 5 livres, pleines de choses curieuses sur la Pologne, recueillies avec quelques autres ouvrages; comme *de Historiæ laudibus, sive de certa via, & ratione quâ sunt scriptores legendi*, Berlin, 1698, in-8°. III. *De rebus a Carolo V, imperatore gestis*, Anvers, 1555, in-8°. IV. Des Commentaires sur Horace, César & Cicéron.

BRUYERE, (Jean de la) naquit en 1644, dans un village proche de Dourdan, dans l'Isle-de-France. Il fut d'abord trésorier de France à Caen, & ensuite placé, en qualité d'homme-de-lettres, par le grand Bossuet, auprès de M. le Duc, pour lui enseigner l'histoire, avec mille écus de pension. L'académie françoise lui ouvrit ses portes en 1693. Trois ans après, en 1696, une apoplexie d'un quart-d'heure l'emporta à l'âge de 52 ans. C'étoit un philosophe ingénieux, ennemi de l'ambition, content de cultiver en paix ses amis & ses livres, faisant un bon choix des uns & des autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste, habile à la faire naître; poli dans ses manieres, sage dans ses discours; évitant toute sorte d'affectation, même celle de montrer de l'esprit. Ses *Caracteres de Théophraste, traduits du grec, avec les Mœurs de ce siecle*, ont porté son nom dans toute l'Europe. « Les efforts qu'on a faits » pour imiter ces *Caracteres*, » dit un judicieux critique, n'ont » servi qu'à prouver combien » ils sont inimitables. Avant de » s'attacher au genre, il falloit » être doué comme lui, de ce » coup-d'œil perçant qui pénétroit dans les plus pro- » fonds replis du cœur, de » cette vigoureuse subtilité qui » en saisissoit les mouvemens » dans leur source, de cette » énergie supérieure qui les a » si profondément tracés, de » ce génie enfin qui ne sau- » roit être que le résultat de » la force des idées, & de la » chaleur du sentiment.... Que » prouve cette difficulté d'i- » miter les bons modeles, » sinon que les talens dégéne- » rent parmi nous, ou qu'on » ne les cultive, & ne les » nourrit pas assez, avant de » les appliquer à des sujets qui » les surpassent »? Dom Argonne, Chartreux estimable par ses connoissances & ses vertus, en fit une critique sévere; il crut y voir des satyres personnelles condamnées par les regles de la charité chrétienne. Mais les lecteurs moins austeres ne virent dans les peintures de la Bruyere que les originaux de tous les pays. « Quand même, » dit un auteur estimé, il y » auroit quelques reproches à » faire au nouveau Théopraste, » ils seront toujours de la na- » ture de ceux qu'on oublie » en faveur de la justesse & » de la solidité des réflexions, » de la noblesse & de l'éner- » gie du style, de la vérité des » maximes qui s'y présentent » à chaque page. Que la lit- » térature n'offre-t-elle jamais » que de pareils sujets d'indul- » gence »! On a encore de lui des *Dialogues sur le Quiétisme*, qu'il n'avoit fait qu'ébaucher, & auxquels l'abbé Dupin mit la derniere main: ils furent publiés en 1699 à Paris, in-12. Les

meilleures éditions des *Caracteres*, sont celles d'Amsterdam, 1741, en 2 vol. in-12; & de Paris, 1750, 2 vol. in-12, & 1765, in-4°.

BRUYN, (Nicolas de) d'Anvers, graveur au burin, dont il reste plusieurs morceaux finis, mais froids. Il vivoit encore au commencement du 16e. siecle.

BRUYN, (Corneille de) peintre & fameux voyageur, né à La Haye en 1652, commença ses voyages en Moscovie, en Perse, aux Indes Orientales en 1674, & ne les acheva qu'en 1708. Il les publia sous le titre de: I. *Voyage du Levant*, Amsterdam, 1614, in-fol. L'édition originale, qui est en flamand, a eté imprimée à Delft, 1698, in-fol. II. *De Moscovie*, *Perse*, &c., en 1718, 2 vol. in-fol. Cette édition est estimée à cause des figures; on y trouve divers morceaux d'antiquités, & des vues de ville très-curieuses, bien dessinées & bien gravées; mais l'édition de 1725, faite à Rouen en 5 vol. in-4°, est plus utile, parce que l'abbé Banier a retouché le style, a orné l'ouvrage d'excellentes notes, & y a ajouté le *Voyage de Des Mouceaux*, &c. C'est dommage qu'on y ait retranché la plus grande partie des figures qui ne faisoient pas un des moindres mérites de l'ouvrage. Bruyn est un voyageur curieux & instructif; mais il n'est pas toujours exact, & son style est loin de l'élégance.

BRUYS, (Pierre de) hérésiarque, prêcha d'abord ses erreurs dans le Dauphiné sa patrie, & se répandit ensuite dans la Provence & dans le Languedoc. Il rebaptisoit les peuples, fouettoit les prêtres, emprisonnoit les moines, profanoit les églises, renversoit les autels, brûloit les croix. Il ne vouloit admettre aucun de ces monumens de notre religion. Les Catholiques de Saint Gilles, outrés de ses excès, autant que scandalisés de ses erreurs, le brûlerent dans leur ville en 1147. Il soutenoit que le baptême étoit inutile avant l'âge de puberté; que le sacrifice de la Messe n'étoit rien; que les prieres pour les morts valoient encore moins, &c. Ses disciples furent appellés, de son nom, *Petrobusiens*. Pierre *le vénérable* a réfuté ses erreurs.

BRUYS, *voyez* HENRI DE BRUYS.

BRUYS, (François) né à Serrieres dans le Mâconnois, en 1708, quitta son pays pour aller cultiver les lettres à Geneve, & passa de là à La Haye, où il se fit calviniste. Obligé de sortir de Hollande, il se retira en Allemagne, d'où il revint en France. Il y fit son abjuration, & mourut quelque temps après en 1738, à Dijon, où il suivoit le barreau. On a de lui: I. *Critique désintéressée des Journaux littéraires*, 3 vol. in-12. Cette Critique désintéressée est très-partiale. Le style est celui d'un réfugié, qui n'a pas eu le tems de se former en France. II. *Histoire des Papes depuis S. Pierre jusqu'à Benoît XIII inclusivement*, La Haye, 5 vol. in-4°, 1732: ouvrage dicté par la faim, plein de satyres si grossieres, que les Protestans eux-mêmes n'ont pu le souffrir. « Il » est de la nature de l'esprit » humain, dit un auteur mo» derne, de ne garder aucune » mesure, quand il a commencé

» à s'écarter du vrai. La pente » qui conduit à l'erreur, est rapide ; on ne s'arrête guere » qu'après s'être porté aux derniers excès ». III. *Mémoires historiques, critiques & littéraires*, 2 vol. in-12, où l'on trouve beaucoup d'anecdotes sur le caractere & les ouvrages des savans qu'il avoit connus dans ses différentes courses ; elles sont mêlées dans le récit de ses aventures. IV. Les 6 derniers vol. du *Tacite d'Amelot de la Houssaie* : ils ne valent pas les 4 premiers ; mais cette traduction & les notes ont servi à perfectionner celles qu'on a données depuis de l'annaliste romain.

BRUZEN DE LA MARTINIERE, (Antoine-Augustin) parent du célebre Richard Simon, naquit à Dieppe selon quelques-uns, & selon d'autres à Piencourt, village de l'Election de Lizieux, vers l'an 1683, & fut élevé à Paris sous les yeux de son parent. En 1709, il se rendit à la cour du duc de Meckelbourg, qui l'avoit appellé auprès de lui, pour faire des recherches sur l'histoire de ce duché. Ce prince étant mort, il s'attacha au duc de Parme, & ensuite au roi des Deux-Siciles, qui le nomma son secrétaire, lui donna des appointemens annuels de 1200 écus. Il avoit conçu depuis long-tems le projet d'un nouveau Dictionnaire géographique; il l'exécuta à La Haye, où il s'étoit retiré. Le marquis de Berretti-Landi, ministre plénipotentiaire d'Espagne auprès des états-généraux, engagea l'auteur à dédier ce grand ouvrage à son maître. Le roi d'Espagne, flatté de cet homme, lui accorda le titre de son premier géographe. La Martiniere mourut à La Haye en 1749. Il avoit beaucoup de lecture, une mémoire heureuse, un jugement solide, & une grande pénétration. Son style, sans être toujours pur, est ordinairement élégant & facile, du moins dans les ouvrages où il ne se borne pas à être compilateur. L'histoire, la géographie & la littérature furent ses études favorites. On a de lui plusieurs ouvrages sur ces différentes matieres. I. *Le grand Dictionnaire géographique, historique & critique*, imprimé à La Haye depuis 1726 jusqu'en 1739, en 9 vol. in-fol., réimprimé à Paris en 6, 1768, avec des corrections, des changemens & des additions. Ce n'est pas assurément un ouvrage sans défauts ; mais il en est peu de moins mauvais en ce genre. Dans la nouvelle édition, on a élagué les articles trop diffus, corrigé les inexactitudes, & suppléé aux omissions. Il a paru à Paris en 1759, un *Abrégé portatif* de cet ouvrage immense, en 2 vol in-8°, qui se relient en un seul. II. *Introduction à l'Histoire de l'Europe*, par le baron de Puffendorff, entiérement remaniée, augmentée de *l'Histoire de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique*, & purgée de plus de 2000 fautes. Une des dernieres éditions de cet ouvrage réimprimé plusieurs fois, est celle de La Haye en 1743, 11 vol. in-12. La Martiniere, catholique éclairé, retrancha dans son édition un long chapitre, aussi absurde que calomnieux *sur la monarchie ou autorité temporelle du pape*. Il y substitua un *abrégé chrono-*

logique de la souveraineté des papes en Italie. L'éditeur ne corrigea pas toutes les fautes de Puffendorff ; M. de Grace en a réformé encore plusieurs, dans une nouvelle édition en 8 vol. in-4°, Paris, 1754-1759. III. *Traités géographiques & historiques, pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture-Sainte*, par divers auteurs célebres, Huet, le Grand, Calmet, Hardouin, 1730, 2 vol. in-12. Ce recueil utile est précédé d'une préface fort instructive. IV. *Entretiens des ombres aux Champs-Elysées*, en 2 vol. in-12, tirés d'une énorme compilation allemande, & accommodés au génie de la langue françoise. Ils renferment une morale utile, mais commune. V. *Essai d'une traduction d'Horace en vers françois*, dans lequel il y a plusieurs pieces de lui, qui ne sont pas les meilleures. Cet Essai n'a pas réussi. VI. *Nouveau Recueil des Epigrammatistes françois, anciens & modernes*, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1720. L'auteur a orné cette collection, faite avec assez de choix, d'une préface, & de quelques éprigrammes de sa façon. VII. *Introduction générale à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres, en faveur des personnes qui ne savent que le françois*, in-12, La Haye, 1731. La premiere partie sur les sciences est fort vague ; la seconde est plus utile ; les matieres ne sont pas toujours traitées avec assez de méthode & de précision. Les jugemens qu'il porte des auteurs respirent le goût, mais ne sont pas assez détaillés. Cet ouvrage a été réimprimé a Paris en 1756, à la suite des *Conseils pour former une bibliotheque peu nombreuse, mais choisie.* VIII. *Continuation de l'Histoire de France, sous le regne de Louis XIV*, Roterdam, 1718-1722, 3 vol. in-4°, commencée par Larrey. Cette Histoire est au-dessous du médiocre ; la continuation ne vaut guere mieux. IX. *Lettres choisies de M. Simon*, avec une Vie de l'auteur très-détaillée, & des notes curieuses, Amsterdam, 1730, en 4 vol. in-12. X. *Nouveau porte-feuille historique & littéraire*, ouvrage posthume de la Martiniere. Ce recueil, publié apparemment par quelqu'un de ces éditeurs, qui vivent (suivant les expressions d'un auteur ingénieux) des sottises des morts, a eu peu de cours. On a attribué à cet écrivain fécond & estimé, des ouvrages qui ne sont point de lui, entr'autres une compilation diffuse de l'*Histoire de Louis XIV*, La Haye, 1740, 5 vol. in-4°.

BRY, (Théodore de) habile dessinateur & graveur, né à Liege l'an 1528. On le met, pour l'ordinaire, au rang des *Petits Maîtres*. Théodore a surtout excellé dans le petit. Cet artiste mourut à Francfort-sur-le-Mein, en 1598. Il a gravé les caracteres dont se sont servis tous les peuples du monde, Francfort, 1596, in-4°, & la plus grande partie des figures qui se trouvent dans la collection que l'on appelle *Grands & Petits Voyages*, Francfort, 1590 à 1634, 7 vol. in-fol. qui contiennent 13 parties pour les grands, & 12 pour les petits. Presque tous les ouvrages de Jean-Jacques Boissard son ornés de ses gravures, particuliérement le *Theatrum vitæ humanæ* & *Topo-*

graphia urbis Romæ. Il y a beaucoup de netteté & de propreté, mais quelquefois un peu de sécheresse dans son burin. — Jean-Théodore & Jean-Israël, ses fils, ont exercé le même art. C'est à l'aîné qu'il faut attribuer ces jolies copies réduites en petit, d'après d'autres estampes, & qui sont ordinairement plus estimées que les originaux.

BRY DE LA CLERGERIE, (Gilles) fut lieutenant-général au bailliage du Perche, sa patrie, au commencement du 17e. siecle. On a de lui : I. *Histoire du Comté du Perche & du Duché d'Alençon*, avec des additions, Paris, 1620-1621, in-4°, estimée pour les recherches curieuses qu'elle contient. II. *Coutumes du Bailliage du Grand-Perche*, avec des apostilles du célebre du Moulin, Paris, 1621, in-8°.

BRYENNE, (Nicéphore) né à Orestia dans la Macédoine, d'un pere à qui Alexis Comnene, général de l'empereur Nicéphore Botoniate, fit crever les yeux, pour avoir fait quelque entreprise sur l'empire. Alexis ayant pris du goût pour le fils, lui donna en mariage sa fille Anne Comnene, & l'honora du titre de *César*, dès qu'il fut monté au trône impérial. Nicéphore Bryenne ne fut pourtant pas son successeur, malgré les sollicitations de l'impératrice Irene, & les intrigues de sa femme. Ce prince ayant tenté de prendre Antioche sur les Latins, fut obligé de se retirer sans avoir réussi. Il mourut à Constantinople vers 1137. Il nous reste de lui des *Mémoires historiques sur Alexis Comnene*, entrepris à la priere de sa belle-mere. Ils comprennent les regnes de Constantin Ducas, de Romain Diogene, de Michel Ducas & de Nicéphore Botoniate, depuis 1057 jusqu'à 1081. L'auteur étant remonté aux empereurs qui avoient précédé Alexis, n'eut pas le tems de finir son ouvrage. Le jésuite Poussines en a donné une édition grecque & latine, avec une version & des notes, en 1661; & enrichie, en 1670, des remarques historiques & philosophiques de du Cange. Nicéphore écrit en historien qui a été à la tête des affaires & des armées.

BRYENNE, *voy.* BRIENNE.

BUACHE, (Philippe) gendre de Guillaume de Lisle, hérita des talens de son beau-pere en fait de géographie, & a publié beaucoup de cartes qui ont demandé bien des recherches & des soins; c'est ce qui lui mérita le titre de premier géographe du roi de France. On a encore de lui : I. *Essai de géographie physique, où l'on propose des vues générales sur l'espece de charpente du globe, composée des chaînes de montagnes qui traversent les mers comme les terres*. Ce Mémoire inséré dans ceux de l'Académie de 1752, a servi à plus d'un faiseur de systêmes, & peut être utile dans l'étude de la géographie naturelle. L'auteur a publié en 1757 un recueil de *cartes & de tables sur cette maniere d'envisager la géographie*. II. *Considérations géographiques & physiques sur les nouvelles découvertes au Nord de la Mer du Sud, avec des cartes relatives à cet objet*, 1753, in-4°. Les découvertes de Cook,

Banks, Solander, &c., n'ont pas ajouté beaucoup de lumieres à celles qu'on y trouve sur cette partie de l'hémisphere. III. *Mémoire sur la comete de 1531, 1607, 1682, 1757*, in-4°. Cet habile géographe est mort le 27 janvier 1773. On estime généralement sa *Carte pour servir à l'intelligence de l'Histoire Sainte*, 1783, publiée après sa mort. Elle réunit à la beauté de l'exécution, les lumieres puisées dans les meilleurs interpretes, & les hommes les plus versés dans la géographie sacrée.

BUCELIN, (Gabriel) né à Diessenhofen dans le bailliage de Thurgaw en Suisse, le 20 décembre 1599, se fit bénédictin dans le monastere de Weingarten en Suabe, où il mourut le 9 juin 1691. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : I. *Annales Benedictini*, Vienne, 1655, in-folio; Ausbourg, 1656, in-fol. II. *Menologium Benedictinum*, Veld-Kirchii, 1655, in-folio. III. *Aquila Imperii Benedictina*, Venise, 1651, in-4°. Il y parle de la gloire que son ordre s'est acquise dans tout le monde. IV. *Benedictus redivivus*, Ausbourg, 1679; il y prouve par une chronologie, depuis l'an 1500 jusqu'à l'année 1672, que l'esprit de S. Benoît continue à vivre dans son ordre. V. *Germania topo-chrono-stemmatographica, sacra & profana*, 1655-1678, 4 vol. in-fol.; le 1er. 2e. & 4e. ont eté imprimés à Ulm, & le 3e. à Francfort. Ouvrage plein de recherches, qui cependant n'est pas à l'abri de quelques inexactitudes. VI. *Constantia Rhenana*, Francfort, 1667, in-4°, qui doit d'autant plus être recherché, qu'il y a peu d'auteurs qui aient écrit sur la ville & territoire de Constance. VII. *Rhætia Etrusca, Romana*, &c., Ausbourg, 1666, in-4° : c'est une description savante du pays des Grisons. VIII. *Sancti Romani Imperii Majestas*, &c., Francfort, 1680, in-12. IX. *Nucleus historiæ universalis*, 1654 & 1658, 2 vol. in-12. Si ces ouvrages ne sont point toujours assaisonnés d'une critique exacte, au moins attestent-ils que l'auteur est un des écrivains les plus laborieux qui aient illustré l'Allemagne.

BUCER, (Martin) né à Scheleftat en 1491, d'abord dominicain, ensuite ministre luthérien à Strasbourg. Il professa pendant 20 ans la théologie en cette ville, & ne contribua pas peu à y répandre l'hérésie. Le fameux archevêque Crammer l'appella en Angleterre, pour enseigner la théologie. Il ne l'enseigna pas long-tems, étant mort en 1551, à 60 ans. Bucer ne voulut jamais souscrire l'*Interim*. C'étoit un homme ardent pour son parti, savant dans les langues, les lettres & la théologie. Il respecta, plus que Calvin, l'ordre épiscopal. Il laissa 13 enfans d'une religieuse, qui mourut de la peste. Quelques écrivains ont assuré que Bucer étoit mort juif; mais leurs preuves ne sont pas bien convaincantes. L'abbé Bérault en a tracé le portrait suivant. » Apostat de l'ordre de S. Do- » minique, & de la réforme » de Luther, aujourd'hui zuin- » glien, & demain sacramen- » taire, tantôt luthérien &

» zuinglien tout ensemble ; » tantôt d'un raffinement de » croyance qui faisoit passer » sa foi pour un problême » dans tous les partis ; tou- » jours complaisant néanmoins, » pourvu que son amour in- » fame pour une vierge con- » sacrée à Dieu, fût transformé » en amour conjugal, & que » les saints vœux qu'il n'avoit » pas le courage d'observer, » fussent mis au nombre des » abus ». On a de lui un *Commentaire sur les Pseaumes*, Strasbourg, 1529, in-4°, sous le nom d'*Aretius Felinus ;* & un grand nombre d'ouvrages de controverse.

BUCHANAN, (George) né en 1506 à Killerne, dans le comté de Lenox en Ecosse, vint à Paris pour apprendre les belles-lettres, en fut chassé par la misere, & y revint ensuite pour les professer. Un seigneur Ecossois, son éleve, l'ayant ramené dans son pays, le roi Jacques V lui confia l'éducation de son fils naturel. Des vers satyriques contre les Franciscains, le firent passer de la cour dans une dure prison, d'ou il se sauva par la fenêtre. D'Ecosse il se réfugia en Angleterre, & de là en France où il régenta à Bordeaux & à Paris. Il passa ensuite, en 1547, en Portugal, avec André Govea, qui lui procura de l'emploi dans l'université de Coïmbre. Ce savant étant mort, le poëte Ecossois fut accusé d'impiété, & mis dans un couvent pour apprendre sa religion. Buchanan délivré de cette prison, revint à Paris, & entra chez le maréchal de Brissac, en qualité de précepteur de son fils. Cinq ans après il repassa en Ecosse, & y fut chargé de l'éducation de Jacques VI. Il professa publiquement la religion prétendue-réformée, quoiqu'il ne fût attaché à aucune. Il mourut dans cette indifférence à Edimbourg, en 1582. C'étoit un esprit ardent, volage, indépendant : sa vie fut un tourbillon : il ne cessa de courir de pays en pays, & ne trouva le bonheur dans aucun. Ses meilleurs ouvrages sont : I. Sa *Paraphrase des Pseaumes en vers latins*, aussi estimée pour la beauté du langage & de la versification, que pour la variété des pensées, mais énervée par de longues périodes, qui ne rendent jamais la force & l'énergie de l'original. Son style est quelquefois inégal ; & Bourbon avoit apparemment fait plus d'attention aux beautés qu'aux défauts de cette version, lorsqu'il la préféroit à l'archevêché de Paris. Elle fut faite dans sa prison de Portugal. II. Quatre tragédies, *Médée* & *Alceste*, traduites d'Eurypide, assez bonnes pour le langage ; *Jephté* & *S. Jean-Baptiste*, tirées de son propre fonds, & fort inférieures. Les regles n'y sont pas observées, & le style tient plus souvent de la familiarité de la comédie, que de l'élévation de la tragédie III. Le *Poëme de la Sphere*, en 5 livres ; placé parmi les bons ouvrages didactiques, quoique négligé dans plusieurs endroits. IV. Des Odes, les unes dignes d'Horace, les autres d'un poëte du dernier ordre : des Hendécasyllabes, quelquefois délicats, souvent obscenes ; des Epigrammes sans sel : des Satyres, parmi lesquelles

on distingue son *Franciscanus* & ses *Fratres Fraterrimi ;* productions pleines d'emportement contre les ordres religieux & l'Eglise Romaine. Elzevir recueillit, en 1628, toutes les Œuvres poétiques de Buchanan. Cette édition, in-24, est très-élégante. Parmi ses ouvrages en prose, on remarque son *Histoire d'Ecosse* en 12 livres, Edimbourg, 1582, in-folio; Geneve, 1583, & Leyde, 1643, in-8°; ces deux dernieres éditions sont recherchées, parce qu'on y trouve les Dialogues : *De jure regni apud Scotos*, remplis de maximes pernicieuses. Cette Histoire est écrite d'un style poli & élégant, mais trop souvent mêlée de phrases copiées servilement dans Tite-Live. Ses réflexions sont triviales, les fréquentes citations ennuyeuses, & les descriptions de son pays trop longues. Le savant Nicholson, dans sa Bibliotheque historique d'Angleterre, dit qu'il semble que Buchanan a eu dessein d'écrire une satyre & non pas une histoire; qu'il n'est pas instruit des antiquités de l'Ecosse, &c. Les honnêtes gens lui reprochent encore plus, de s'être déchaîné contre Marie Stuart sa bienfaitrice, pour flatter la reine Elizabeth. Buchanan encensa Marie sur le trône, & la déchira dès qu'elle fut malheureuse. Son libelle : *De Maria Regina Scotorum, totaque ejus contra regem conspiratione*, le fit mépriser & détester de tous les partis; mais ce qui met le comble à son infamie, c'est d'avoir fabriqué des lettres à Marie, prétendument adressées au comte Bothwel : imposture aussi exécrable que pleinement démontrée, puisque jamais ni lui ni personne n'a pu produire les originaux de ces lettres, quelqu'intérêt qu'eût la cruelle Elizabeth d'en faire constater l'existence. Le recueil de ses ouvrages offre des écrits qui ne valent pas mieux que le libelle dont nous venons de parler. On peut voir l'édition en 2 vol. in-fol. qui en a paru à Edimbourg en 1715 & à Leyde 1725, 2 vol. in-4°.

BUCHE, (Henri-Michel) cordonnier du duché de Luxembourg, mort en 1666, fut l'instituteur des sociétés des Freres-Cordonniers & des Freres-Tailleurs. Ce sont des artisans rassemblés pour vivre chrétiennement, travailler en commun, & employer le surplus de leur nécessaire au soulagement des pauvres. Renti, gentilhomme Normand, & Coquerel, docteur de Sorbonne, dresserent les réglemens qu'ils observent encore aujourd'hui.

BUCHERIUS *ou* BOUCHIER, (Gilles) jésuite, né à Arras, se distingua pas ses connoissances dans la théologie & dans l'histoire. Il mourut à Tournay en 1665, à 89 ans. On a de lui plusieurs ouvrages remplis d'érudition : I. *De Doctrina temporum, sive Commentarius in Victoris Aquitani, & aliorum Canones paschales*, Anvers, 1634, in-fol. Dans cet ouvrage, il y a un *Calendarium Romanum*, qu'on croit être du quatrieme siecle : il avoit été communiqué au P. Bouchier par M. de Peirese. II. *Disputatio Historica de primis Tungrorum seu Leodiensium Episcopis; unà cum Chronologia Historiæ Leodiensis.* III. *Belgium Romanum, ecclesiasti-*

cum & civile, Liege, 1655, in-fol. Cet auteur savant & judicieux commence au tems de Jules César, & finit en 511. Tout ce qui regarde l'ancienne Gaule Belgique, y est amplement discuté. IV. Plusieurs ouvrages manuscrits, conservés autrefois au noviciat des jésuites à Tournay.

BUCHNER, (Auguste) poëte & humaniste, naquit à Dresde en 1591. Son mérite lui procura la place de professeur en poésie & en éloquence à Wittemberg, où il mourut en 1661. On a de lui des *Préceptes de Littérature;* des Poésies latines; des Notes sur plusieurs auteurs; un *Recueil d'Oraisons funebres & de Panégyriques.*

BUCHOLTZER, (Abraham) pasteur de Freistadt en Silésie, naquit à Sckonaw, près de Wittemberg, en 1529, & mourut dans la ville où il étoit ministre en 1584. Il est principalement connu par son *Isagoge chronologica, id est, opusculum ad annorum seriem in sacris Bibliis contexendam; accessit index chronologicus a mundo condito ad annum Christi 1580.* La premiere partie de cet abrégé contient les discussions chronologiques les plus importantes; elle est rangée dans un bel ordre, fort méthodique. On a encore de lui: *Chronologia ab orbe condito usque ad exilium Israëlitarum in Babylone*, Gorlitz, 1584, in-fol.; ouvrage moins estimé que le précédent. Il a donné aussi des *Fastes consulaires*, & *Catalogus Consulum Romanorum; Epistolæ Chronologicæ ad Davidem Pareum*, &c. *Admonitio ad Chronologiæ studiosos de enodatione duarum quæstionum chronologicarum annum nativitatis & tempus ministerii Christi concernentium opuscula.*

BUCKELDIUS, *voyez* BEUCKELTS.

BUCKINGHAM, (George de Villiers, duc de) originaire d'une ancienne famille de Normandie, dont un de ce nom passa en Angleterre l'an 1066, avec le duc Guillaume, naquit à Londres en 1592. C'étoit le seigneur de son tems le mieux fait, le plus vain, le plus galant & le plus magnifique. Ses graces & ses talens lui gagnerent l'amitié des rois d'Angleterre. Jacques I l'envoya en Espagne négocier le mariage de l'Infante avec le prince de Galles; mais ayant été soupçonné d'une passion pour la duchesse d'Olivarès, femme du premier ministre, il fut contraint de se retirer sans avoir pu réussir dans sa commission. Il s'en vengea en faisant déclarer la guerre à l'Espagne. En 1625, étant venu en France, pour conduire en Angleterre la princesse Henriette qu'il avoit obtenue pour Charles I; & ayant vainement tenté d'inspirer de l'amour à Anne d'Autriche, il fit déclarer la guerre à la France, comme il avoit fait pour l'Espagne. Jacques I étant mort la même année, il conserva le même empire sur son fils. Le pere avoit accumulé sur sa tête les honneurs & les dignités. Chevalier de la Jarretiere en 1616, comte & marquis de Buckingham, garde du grand-sceau, grand-trésorier, amiral d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, il avoit à sa disposition toute la marine d'Angleterre. Il vint secourir en 1627 la Rochelle, assiégée par Richelieu, avec une flotte

de cent vaisseaux de transport. Battu par Thoiras après sa descente dans l'isle de Rhé, & forcé par Schomberg à lever le siege du fort St.-Martin, il fut obligé de se rembarquer, après avoir perdu la moitié de ses troupes. L'année d'après il y envoya une autre flotte, qui revint encore sans avoir rien fait. On a attribué son inaction à une lettre que le cardinal de Richelieu engagea la reine, dit-on, à lui écrire. Ce ministre, haï des Anglois & méprisé des François, fut assassiné la même année 1628, par un nommé *Felton*, qu'il avoit mécontenté.

BUCKINGHAM, (George Villiers, duc de) né à Londres en 1627, mort en 1687, après avoir été ambassadeur en France. Parmi ses ouvrages on distingue sa comédie intitulée : *La Répétition*. Il y tourne en ridicule les poëtes tragiques de son tems, & en particulier Dryden, qui ne manqua pas de le lui rendre. On la trouve dans le recueil de ses Œuvres, à Londres, 1715, 2 vol. in-8°.

BUCKINGHAM, (Jean Scheffield, duc de) *voyez* SCHEFFIELD.

BUCKLIN, *voyez* FAGE & BEUCKELTS.

BUCQUET, (Jean-Baptiste) savant médecin de Paris, mort à l'âge de 33 ans, le 25 janvier 1780. On a de lui : I. *Introduction à l'étude des corps naturels, tirés du regne végétal*, 1773, 2 vol. in-12 ; bon ouvrage. II. *Dissertation sur l'asphyxie & sur la maniere de préparer l'opium*, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, dont il étoit membre. Une étude trop constante abrégea ses jours.

BUCY, (Simon de) est le premier qui porta le titre de premier-président du parlement de Paris, par ordonnance de Philippe de Valois, en 1344. Il fut employé au traité de Brétigny, & mourut en 1368.

BUDA, frere d'Attila, régna, dit-on, avec son frere, & gouvernoit la Hongrie, tandis que le *Fléau de Dieu* dévastoit l'Europe. Il bâtit la ville de Bude, capitale du royaume. Les Chroniques de Hongrie ne sont pas bien authentiques dans ce qui se rapporte relativement à cette époque de l'histoire du pays.

BUDDÆUS, (Jean-François) né à Anclam en Poméranie, l'an 1667, fut professeur de grec & de latin à Cobourg ; de morale & de politique à Hall ; & enfin de théologie à Iene où il mourut en 1705. On a de lui : I. *Elementa Philosophiæ practicæ, instrumentalis & theoreticæ*, 3 vol. in-8°., que la plupart des professeurs des universités protestantes d'Allemagne ont pris durant quelque tems, pour texte de leurs leçons. II. Une *Théologie*, estimée par les Luthériens, en 2 vol. in-4°. III. Le grand *Dictionnaire historique allemand*, imprimé plusieurs fois à Leipsick & à Bâle en 2 vol. in-fol. IV. Un *Traité de l'Athéisme & de la Superstition*, 1717, in-8°., dont nous avons une traduction françoise, Amsterdam, 1740, in-8°. V. Plusieurs ouvrages sur l'Ecriture-Sainte : *Miscellanea sacra*, 3 vol. in-4°. ; *Historia ecclesiastica Veteris Testamenti*, Hall, 1720, 2 vol. in-4°. Cette Histoire est assez bien faite & estimée. VI. *Dissertatio de Ludovico IV, Imperatore*, Iene, 1689, in-4°., curieuse

& savante. VII. *Selectorum juris naturæ & gentium dissertatio*, Hall, 1717. Le but de l'auteur est de soutenir les droits de la maison d'Autriche sur le royaume d'Espagne, contre le testament de Charles II. En 1719, on publia sous son nom *Ecclesia Romana cum Ruthanicâ irreconciliabilis*; mais cette diatribe fanatique est d'un archevêque de Novogorod, luthérien dans l'ame, qui cherchoit à empêcher la réunion que le czar Pierre sembloit souhaiter alors entre les deux églises.

BUDDÆUS, (Augustin) médecin du roi de Prusse & conseiller de la cour, professeur d'anatomie à Berlin, & membre de l'académie de cette ville, mourut en 1753, après avoir donné différentes Dissertations dans les *Miscellanea Berolinensia*.

BUDÉ, (Guillaume) naquit à Paris en 1467, d'un secrétaire du roi. Sa jeunesse fut si dissipée, qu'il ne fut pas possible de lui faire faire ses études. Le goût pour les lettres ne lui vint, que lorsque les feux du premier âge se furent amortis. Il commença tard, mais ses progrès furent rapides. Les langues grecque & latine lui devinrent aussi familieres que sa langue maternelle. Il fut bientôt l'oracle des savans. Son traité *de Asse*, Venise, 1522, in-8°., sur les anciennes monnoies, dans lequel brillent les connoissances de l'antiquité la plus ténébreuse, lui fit beaucoup d'admirateurs & de jaloux. Erasme, qui l'appella dès-lors *le prodige de la France*, ne put se défendre d'un mouvement d'envie. Budé est le premier savant François qui ait écrit avec succès sur cette matiere difficile. M. Paucton & Romé de l'Isle ont depuis couru la même carriere avec un succès qu'ils ont dû en grande partie aux avances faites par Budé. François I connut son mérite. Il l'honora de sa familiarité, le fit maître des requêtes, lui confia sa bibliotheque, & le nomma ambassadeur auprès de Léon X. Ce fut à sa persuasion & à celle de du Bellay que ce roi fonda le college-royal. Budé mourut en 1540, à 73 ans, après avoir ordonné qu'on l'enterrât sans pompe. Cette simplicité de ses funérailles jeta quelque soupçon sur sa croyance; on l'attribua au mépris des cérémonies de l'Eglise que les novateurs improuvoient; mais il est plus juste d'en chercher le motif dans un sentiment d'humilité chrétienne. Ce savant ajoutoit à son mérite littéraire, les qualités de chrétien, de citoyen & d'ami. La femme de Budé lui servoit de second dans l'étude; elle lui cherchoit les passages & les livres, sans oublier les affaires domestiques. Budé ayant été averti, tandis qu'il étoit dans son cabinet, que le feu venoit de prendre à la maison: *Avertissez ma femme*, répondit-il froidement; *vous savez que je ne me mêle point du ménage*... Jacques de Ste.-Marthe prononça son Oraison funebre, & Louis le Roy écrivit sa Vie. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle en 1557, en 4 vol. in-fol. avec une longue préface de Celius Secundus Curio. Ce recueil renferme la traduction de quelques Traités de Plutarque; des Remarques sur les Pandectes;

des Commentaires sur la langue grecque, imprimés séparément, Paris, 1548, in-fol.; un *Traité de l'institution d'un Prince*, adressé à François I, & d'autres écrits. Le style en est dur & scabreux. Il semble que l'auteur ait ramassé les termes les plus extraordinaires de la langue latine, pour se rendre inintelligible; il ne manque pourtant pas de force ni d'énergie. Quant aux maximes répandues dans son *Institution*, elles sont assez communes; « mais c'est toujours beau» coup, dit l'auteur des *Trois* » *Siecles*, de savoir s'attacher » à celles qui sont avouées de » tout le monde, & de se ga» rantir de la démangeaison » d'en hazarder de nouvelles, » dont souvent le premier effet » est d'étonner par la hardiesse, » & le second d'abuser par l'er» reur ».

BUEIL, (Jean du) conseiller & chambellan du roi & du duc d'Anjou, maître des arbalêtriers de France, étoit seigneur de Montrésor & de plusieurs autres lieux, & descendoit d'une famille noble & ancienne. Il se distingua par sa valeur, & fut tué à la bataille d'Azincourt, en 1415. Jean de Bueil, son fils, amiral de France & comte de Sancerre, fut appellé *le fléau des Anglois*.

BUEIL, *voyez* RACAN.

BUFFARD, (Gabriel-Charles) célebre canoniste, chanoine de Bayeux, naquit en 1683 au Fresne, près de Condé-sur-Noireau. Après avoir professé la théologie durant quelques années en l'université de Caen, il fut obligé de quitter sa chaire, pour son attachement aux opinions contraires à la bulle *Unigenitus*. Il se retira à Paris, où il mourut le 7 décembre 1763. On a de lui : I. *Défense de la fameuse Déclaration faite par le Clergé*, traduite du latin de Bossuet, 1736, in-4°. II. *Essai d'une dissertation où l'on fait voir l'inutilité des nouveaux formulaires*, 1738, in-4°.

BUFFET, (Marguerite) dame Parisienne, s'est fait un nom par ses *Eloges des illustres savantes*, tant anciennes que modernes; & par des *Observations sur la langue françoise*. Elle faisoit profession d'enseigner aux personnes de son sexe, l'art de bien parler & d'écrire correctement.

BUFFIER, (Claude) né en Pologne de parens François, l'an 1661, se fit jésuite en 1679. Après avoir fait un voyage à Rome, il se fixa en France dans la capitale. Il mourut au college de sa société à Paris, en 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux ont été recueillis dans son *Cours des Sciences par des principes nouveaux & simples, pour former le langage, l'esprit & le cœur*, 1732, in-fol. Ce recueil renferme sa *Grammaire françoise sur un plan nouveau*, éclipsée par celles de Restaut & de Wailly, qui lui doivent beaucoup; son *Traité philosophique & pratique d'Eloquence*, semé de raisonnemens métaphysiques, autant que de préceptes; sa *Poétique*, monotone, froide, languissante, est une des preuves qu'on peut raisonner sur la poésie, sans être animé du feu des poëtes; ses *Elémens de métaphysique;* son *Examen des préjugés de Bayle;* son *Traité de la société civile;* son *Exposition des preuves de*

la Religion; & d'autres écrits mêlés de réflexions, la plupart judicieuses. Les encyclopédistes ont tiré de ce *Cours des sciences* plusieurs articles auxquels ils n'ont pas jugé à propos de citer le nom de l'auteur. On a encore de ce jésuite : I. L'*Histoire de l'origine du royaume de Sicile & de Naples*, in-12 : ouvrage dont on se sert, parce qu'on n'en a pas de meilleur. II. *Pratique de la mémoire artificielle, pour apprendre la Chronologie & l'Histoire universelle*, en 2 vol. in-12 : livre où la matiere est peu approfondie, & qui n'est presque plus d'aucun usage. L'auteur a resserré dans des vers techniques, les principaux événemens, & les noms des grands souverains. Méthode qui n'a paru bonne qu'à des instituteurs peu instruits de la marche & du développement des facultés intellectuelles; elle n'est réellement propre qu'à rebuter la jeunesse qui, au-lieu des attraits de l'histoire, n'apperçoit qu'un grimoire de vers barbares, bien plus difficiles à comprendre & à retenir que l'histoire même. » En général, dit un auteur qui possédoit la méthode & l'expérience de l'enseignement, » les vers techniques sont un » mauvais moyen d'apprendre; » on doit l'employer tout au » plus dans l'enseignement des » langues; le mot, le genre, » le régime, &c., faisant tout » l'objet de la leçon, elle peut » être toute entiere renfermée » dans un vers. De plus, cette » science n'ayant aucune regle » naturelle; mobile, arbitraire, » & dépendant uniquement des » caprices de l'usage; aride par » elle-même, & dénuée des » ressources de l'imagination » comme de celles du juge- » ment : elle ne perd rien à » être consignée dans de mau- » vais vers, dont la cadence » connue sert à placer dans la » mémoire une multitude de » préceptes sans suite & sans » lien. Il n'en est point ainsi » de la géographie, de l'his- » toire, & d'autres sciences » qu'on a voulu asservir à des » méthodes ingrates, squele- » teuses, inutilement & dérai- » sonnablement pénibles, & » totalement décourageantes » pour la jeunesse ». Il faut convenir cependant que dans toutes les sciences, il y a certaines énumérations & nomenclatures, dont des vers techniques peuvent faciliter le souvenir exact, & la récitation méthodique. III. Une *Géographie universelle*, in-12, avec des vers de la même espece, & des cartes inexactes. On en a donné une édition entiérement refondue, & assortie à l'état géographique & politique actuel du globe terrestre, à Liege, 1786, avec de nouvelles cartes. IV. *Introduction à l'Histoire des Maisons souveraines de l'Europe*, Paris, 1717, 3 vol. in-12 : ouvrage peu correct. On a encore de lui quelques Poésies; la *Prise de Mons*, le *Dégat du Parnasse*, les *Abeilles*, &c. Le style de Buffier, dans ses vers & dans sa prose, est plus facile que châtié. C'étoit un homme laborieux, & plein de vertu.

BUFFON, (George-Louis Le Clerc, comte de) intendant du jardin & du cabinet d'histoire naturelle du roi de France, naquit à Montbard en

Bourgogne, d'un conseiller au parlement de Dijon, le 7 septembre 1707. Il eut pour directeur de ses premiers débuts le célebre Réaumur, & fut puissamment protégé par madame de Pompadour. Après avoir publié plusieurs Mémoires sur différens objets, mais particuliérement sur la physique, il se fit la plus grande réputation par son *Histoire Naturelle*, publiée successivement en plusieurs volumes in-4° & in-8°. Il mourut à Paris, le 16 avril 1788, à 81 ans. Comme physicien, il a pu essuyer des critiques; comme écrivain, il ne mérite que des éloges; & c'est avec raison qu'un juge impartial a dit en parlant de sa mort: « C'est une » vraie perte nationale; perte » d'autant plus sensible, qu'elle » ferme la chaîne de tous les » écrivains de génie que la » France a produits, sans inter- » ruption, pendant près de » deux siecles, depuis Mal- » herbe jusqu'à M. de Buffon. » Quelles tristes réflexions se » présentent à l'esprit, quand » on songe que celui-ci n'est » pas seulement remplacé; » mais qu'il se trouve un in- » tervalle immense entre lui » & presque tous les auteurs » actuels! Quel modele vivant » pourra-t-on désormais oppo- » ser à cet essaim de barbares » qui inondent la littérature & » les sciences »! Cet éloge n'est pas exagéré dès que l'on ne considere dans M. de Buffon que son éloquence, son ton élevé, noble, imposant, ses images si vives, si brillantes, ses descriptions si vraies, si naturelles, les formes heureuses de son style. Les systêmes qu'il a imaginés ou adoptés, ont pu diminuer sa gloire; ses *Epoques de la nature* sur-tout, ont paru refroidir l'enthousiasme de plusieurs de ses partisans: cependant dans le fond ces *Epoques* se trouvoient déjà, à quelques variations près (car M. de Buffon y étoit fort sujet), dans l'*Histoire Naturelle*; & c'est peut-être faute d'avoir lu avec attention la partie systématique de ce grand ouvrage, que tant de personnes ont été étonnées des paradoxes contenus dans les *Epoques*. Une considération, peut-être plus propre à faire oublier les torts de l'auteur, que toute espece d'apologie, est la tranquillité, on peut dire, la docilité avec laquelle il a vu les réfutations qui ont paru de cet ouvrage. M. de Buffon n'avoit pas cet égoïsme inquiet & irritable de la plupart des écrivains modernes; il supportoit la critique, s'en servoit quelquefois, & ne s'en offensoit jamais. Plus d'une fois il a désavoué ce que ses écrits contenoient de contraire à une science bien plus sûre que toutes les connoissances humaines; & sa mort vraiment chrétienne prouve que, si dans le jeu de ses hypotheses il s'est quelquefois écarté des vérités étroitement liées avec une religion divine, son cœur n'eut jamais de part aux écarts de l'imagination. Voici comme le *Journal de Paris* (1788, N°. 125) s'exprime au sujet de cette mort. « Je ne » parlerai plus que de l'un de » ses plus constans attache- » mens, celui qu'il avoit voué » au P. Ignace Bougault, ca- » pucin, qu'il étoit parvenu à » faire nommer curé de Buffon.

» Cette

» Cette liaiſon a duré plus de » cinquante ans. Pendant le ſé- » jour que M. de Buffon faiſoit » à Montbard, le P. Ignace » ne manquoit jamais de venir » deux fois par ſemaine dîner » avec ſon ami; & M. de Buf- » fon, quand il ſe portoit bien, » alloit à ſon tour dîner quel- » quefois chez le P. Ignace. En » un mot, c'étoit le P. Ignace » qui avoit la confiance toute » entiere de M. de Buffon. » Auſſi, lorſqu'il eſt accouru » à Paris dans les derniers mo- » mens qui ont précédé la mort » de ce grand homme, M. de » Buffon qui, depuis pluſieurs » jours, ne parloit preſque plus, » a repris ſes forces en re- » voyant ſon ancien ami. Après » s'être entretenu quelque tems » avec lui, il a commencé à » lui faire, d'une voix élevée, » & ſans s'inquiéter des ſpecta- » teurs, la confeſſion de toute » ſa vie; il a été le premier à » lui parler des devoirs de la » religion, qu'il a tous remplis » en préſence de pluſieurs per- » ſonnes». Une fin ſi chrétienne affoiblira ſans doute un peu l'en- thouſiaſme que la ſecte philoſo- phique a conſtamment montré pour la gloire de cet habile écri- vain; mais les gens de bien en honoreront davantage ſa mé- moire. Les cauſes qui déter- minent aujourd'hui les éloges & l'admiration des trompettes de la célébrité, ne ſont pas celles qui ſont les plus cheres au cœur de l'homme vertueux. Peintre & ſecrétaire de la na- ture, M. de Buffon eût été moins célébré, ſi contre ſon in- tention, il n'avoit deſſiné des plans de création où le matéria- liſme & le fataliſme ont cru trou- ver des appuis à leurs ſyſtêmes: motifs d'applaudiſſement que l'éloquent écrivain eût déteſtés, s'il les avoit ſoupçonnés. — In- dépendamment de ce que nous avons dit des graces de ſon ſtyle, des tableaux pittoreſques & animés, qui malgré pluſieurs inexactitudes dureront autant que les choſes qui en font l'ob- jet, on ne peut lui refuſer d'a- voir étendu les recherches ſur des objets de phyſique, & d'avoir en quelque façon géné- raliſé le goût de l'hiſtoire natu- relle. Mais ſi d'un côté ce goût a ſervi à répandre du jour ſur des matieres intéreſſantes, on ne peut diſconvenir qu'il n'ait enfanté des imitations gauches & indignes du modele, des erreurs ſans nombre, des ſpécu- lations quelquefois monſtrueu- ſes, quelquefois ridicules, tou- jours étrangeres au véritable état des choſes & à l'état phyſi- que du monde. Delà cette multi- tude de jeunes gens & d'écri- vains ſuperficiels qui, pour me ſervir de l'expreſſion d'un hom- me célebre, ont oſé manier avec des mains impures & profanes ce qu'il y avoit de plus ſacré dans les myſteres de la nature.

» L'Hiſtoire naturelle, dit un » écrivain moderne, entre ici » dans l'obſervation générale » qu'on peut faire ſur les ſcien- » ces & les lettres: dès qu'elles » deviennent un objet d'occu- » pation ou même d'amuſe- » ment & de prétention pour » la multitude, il en réſulte » des inconvéniens & des maux » ſérieux de plus d'un genre. » Et pour ne rien diſſimuler, » l'étude de la phyſique & de » l'hiſtoire naturelle, eſt peut- » être plus dangereuſe que

» toute autre pour les esprits » frivoles & présomptueux, par » les faux systêmes auxquels » elle donne particuliérement » lieu : systêmes qui ne sont » rien moins qu'indifférens à la » science religieuse & morale » qui fait le bonheur des parti- » culiers, ainsi que la tranquil- » lité des empires ». A cette observation on peut joindre l'extrême licence qui regne dans quelques descriptions de l'*Histoire Naturelle*, & qui ne peut produire dans de jeunes lecteurs sur-tout, que des impressions défavorables aux mœurs. « M. » de Buffon », dit un homme qu'on ne peut taxer d'excéder en scrupules, » savoit bien qu'il » n'écrivoit pas un traité de » médecine : il savoit bien qu'il » travailloit pour les gens du » monde, & que cette indiffé- » rence philosophique ne feroit » pas la vertu de la foule de » ses lecteurs : il est plus que » probable qu'il auroit été bien » fâché de n'être lu que par » des philosophes. La nécessité » supposée d'entrer dans ces » détails, n'empêchoit pas » qu'ils ne fussent susceptibles » de quelques modifications : » mais au reste, quelque juge- » ment qu'on porte de cette » partie de son ouvrage, s'il » y a des excuses pour la naï- » veté de l'écrivain, il n'y en » a pas pour la sécurité des » parens, des meres sur-tout ». — On a recueilli *les Œuvres* du comte de Buffon en 35 vol. in-4°, & 52 vol. in-12. Cette collection renferme la *Théorie de la terre*, l'*Histoire de l'Homme*, celle des *Animaux quadrupedes*, celle des *Oiseaux*, continuée par Montbelliard, celle des *Minéraux*; ses recherches sur *les bois*, ses *Epoques de la nature*, ses *Discours* à l'académie. — Parmi ceux qui ont redressé les erreurs de l'illustre naturaliste, il faut distinguer l'abbé de Lignac dans les *Lettres d'un Américain*; *Le Monde de verre* de l'abbé Royou (quoique tous leurs raisonnemens ne soient pas exacts); les *Lettres Helviennes* de l'abbé Barruel. Je n'ose, sans m'exposer au reproche d'égoïsme, renvoyer aussi à l'*Examen impartial des Epoques*, mais je citerai avec confiance les *Lettres sur la structure actuelle de la terre* (*Journ. hist. & litt.* 15 décembre 1787, pag. 551), dont l'auteur est M. Howard, d'une illustre famille Angloise, domicilié à Tours. On a publié sa *Vie* en 1 vol. in-12, 1788. — Ceux qui voudroient toujours voir le mérite réuni à la modestie, n'ont pas approuvé que de son vivant il se soit laissé ériger une statue dans le cabinet d'histoire naturelle, dont il étoit intendant, & d'avoir laissé donner son nom à une rue qui aboutit à ce cabinet. On doit encore à M. de Buffon *la Statique des Végétaux*, traduite de l'anglois de Hales, 1735, in-4°, & 2 vol. in 8°, 1779, & *la Méthode des fluxions & des suites infinies*, traduite du latin de Newton, 1740, in-4°. — Le Miroir ardent qu'il a exécuté avec succès, n'est point une invention qui doive lui être attribuée, parce qu'on en trouve une description très-détaillée dans la *Magia Catoptrica* du P. Kircher. *Voyez* ARCHIMEDE.

BUGENHAGEN, (Jean) ministre protestant, né à Wollin dans la Poméranie, en 1485,

d'abord prêtre & adversaire de Luther, fut ensuite son partisan & un de ses missionnaires. Il répandit ses erreurs dans une grande partie de l'Allemagne. Il mourut en 1558, ministre de Witremberg, & marié. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, en plusieurs vol. in-8° ; & d'autres ouvrages, où l'on trouve les erreurs de son maître, sans y rencontrer son emportement. On distingue son *Histoire de Poméranie*, 1728, in-4°.

BUGNYON, (Philibert) né à Mâcon, avocat du roi en l'élection de Lyon, mourut vers 1590. Il a donné quelques Poésies, & un livre intitulé : *Leges abrogatæ*, dont la meilleure édition est de Bruxelles, 1702, in-folio, réimprimé en 1717. *Voyez* la liste de ses ouvrages dans la *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, par l'abbé Papillon.

BUINAM, *voyez* BUYNAM.

BUISSON, (Jean de) ou RUBUS, né à Ville, près d'Ath en Hainaut, docteur de l'université de Douay, où il est mort le 11 avril 1595, nous a laissé : I. Une *Version de la Logique d'Aristote*, Cologne, 1572, in-4°. II. *Historia & harmonia evangelica*, Liege, 1593, in-12, qu'Antoine Arnauld retoucha & publia à Paris, 1654. On l'a fait entrer en latin & en françois dans la Bible de Saci, Paris, 1715, in-folio, tome 3.

BUISTER, (Philippe) sculpteur, né à Anvers en 1594, & mort à Paris en 1688, décora la France de plusieurs de ses ouvrages, vers le milieu du 17e siecle ; du Tombeau du cardinal de la Rochefoucauld, qui orne l'église de Ste Genevieve ; & de plusieurs autres morceaux, qu'on voit dans le parc de Versailles.

BUKENTOP, (Henri de) savant récollet d'Anvers, né vers l'an 1654, s'appliqua à l'étude des langues savantes & à l'Ecriture-Sainte, fut élevé à différentes charges dans son ordre, & mourut à Louvain le 27 mai 1716. On a de lui beaucoup d'ouvrages en latin sur l'Ecriture-Sainte ; les principaux sont : I. *Dictionnaire où l'on explique les termes les plus difficiles de la Vulgate*, Louvain, 1706, in-8°, utile & savant. II. *Regles pour l'intelligence de l'Ecriture, tirées des saints Peres*, 1706. III. *Traités sur les sens de l'Ecriture*, 1704. Il traite cette matiere fort méthodiquement, & démêle avec sagacité les équivoques. IV. *Lux de Luce*, Cologne, & dans la réalité, Bruxelles, 1710, in-4°. Ouvrage divisé en trois parties ; dans la premiere il emploie les textes originaux pour fixer le sens des expressions ambiguës où équivoques de la Vulgate ; dans la seconde partie, il y examine les variantes de la Vulgate, & y prouve la justesse du choix qu'on a fait pour les éditions de Sixte V, & de Clément VIII ; dans la troisieme, il compare ces deux éditions, & en marque exactement toutes les différences qui sont peu importantes, & réfute ainsi par une preuve de fait, le *Bellum papale* de Thomas Jamès (*voyez* ce mot). Il fait ensuite des remarques judicieuses sur les variantes de ces deux éditions, & sur les différences qui se trouvent dans celle de Clé-

ment VIII, de l'an 1592, & celle de 1593, de même qu'entre ces dernieres & celles de Plantin. Il a encore fait plusieurs écrits contre la traduction flamande des Pseaumes & du Nouveau-Testament, imprimée à Emmerick, où il releve les infidélités & les autres défauts du traducteur Gilles de Witte. Tous les ouvrages de P. Bukentop sont d'une latinité nette & facile.

BULCOLD, *voyez* JEAN DE LEYDEN.

BULENGERUS, *voyez* BOULENGER (Jules-César).

BULIS, *voyez* EGYPIUS.

BULL, (George) né à Wels dans le Sommerset, en 1634, mourut en 1710, évêque de S. David, avec la réputation d'un théologien profond. Il défendit la foi du concile de Nicée sur la Divinité de J. C., par les écrits des Peres qui ont vécu avant ce concile. Il fit voir, contre les Ariens & les Sociniens, que depuis la naissance du christianisme jusqu'alors, il n'y avoit eu dans l'Eglise qu'une même foi & un même langage. Son principal ouvrage sur cette matiere est intitulé : *Defensio fidei Nicenæ*, &c., Oxford, in-4°, 1685. En 1694, il donna au public un autre ouvrage, sous le titre de *Judicium Ecclesiæ Catholicæ trium priorum sæculorum*, &c. Cette production estimable fut envoyée au grand Bossuet, par Nelson. Ce prélat écrivit une lettre à celui-ci, pour être communiquée à Bull. Il remercioit ce savant dans les termes les plus flatteurs, de la part de l'assemblée du clergé, des services que son livre rendoit à l'Eglise & à la Religion. Le 3e écrit de Bull sur cette importante matiere, est intitulé : *Apostolica & primitiva traditio*, &c. Tous ces ouvrages ont été rassemblés par Grabe, & donnés au public en 1703, à Londres, in-fol. Ce savant éditeur a ajouté à la fin de chaque chapitre bien des passages des Peres, qui avoient échappé aux recherches de Bull. On voit aussi dans ce recueil l'*Harmonia apostolica*, où l'auteur montre l'accord qu'il y a entre S. Jacques & S. Paul, sur la foi & les bonnes œuvres. On publia en 1713 sa *Vie* par Robert Nelson, in-8° ; & ses *Sermons* en 3 vol. in-8°.

BULLANDE, (Gabriel de) Capucin de la province de Paris, se fit un nom parmi les mathématiciens de son tems, & publia sur l'astronomie un ouvrage intitulé : *Tabulæ Ambianenses in quibus datur nova methodus supputandi motus planetarum*, Paris, 1648, in-4°.

BULLET, (Jean-Baptiste) mort à Besançon en 1775, à 76 ans, étoit doyen de l'université de cette ville, & professeur en théologie depuis 1728. Sa vaste mémoire ne laissoit rien échapper ; & quoique livré à des études rebutantes, il étoit d'un caractere doux & d'un accès facile. Ses ouvrages sont de deux genres ; les uns roulent sur la religion, les autres sur des recherches d'érudition. Les principaux sont : I. *Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls auteurs juifs & païens*, 1764, in-4°. « On n'y trouve » pas tout-à-fait, dit un critique, l'élégance, la noblesse » & la vivacité du style convenables à l'histoire ; mais

» ces qualités qui ne dépendent » peut-être pas de l'auteur, » sont remplacées par la mé- » thode, la bonne critique & » l'érudition ». Le P. de Colonia l'avoit devancé dans cette recherche, qui a aussi occupé M. Lardner (*voyez* ces deux articles). II. *L'existence de Dieu démontrée par la nature*, 2 vol. in-8°. III. *Réponse aux difficultés des Incrédules contre divers endroits des Livres-Saints*, 3 vol. in-12. Ces deux écrits sont très-estimés. Dans le dernier, il fait disparoître bien de prétendues contradictions, que les esprits-forts avoient voulu trouver dans l'Ecriture. IV. *De Apostolica Ecclesiæ Gallicanæ origine*, 1752, in-12. V. *Mémoire sur la Langue Celtique*, 1754 à 1759, 3 vol. in-fol. C'est l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation. VI. *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, 1757, in-8°. VII. *Dissertations sur l'Histoire de France*, Besançon, 1759, in-8°. L'auteur propose des vues nouvelles sur différens points de cette Histoire; mais la plupart ne sont fondées que sur des étymologies tirées de la langue celtique. VIII. *Dissertations sur la Mythologie françoise, & sur plusieurs points curieux de l'Histoire de France*, Paris, 1771, in-12. Elles sont au nombre de neuf. Les trois premieres concernent *Melusine*, la reine *Pédauque*, & le *Chien de Montargis*. Les autres ont pour objet principal de prouver que Hugues-Capet est monté légitimement sur le trône; que Rome a été prise deux fois par les Gaulois, &c.

BULLET, (Pierre) habile architecte François, étudia son art sous François Blondel, & l'exerça avec succès. La porte de saint Martin à Paris a été élevée sur ses dessins. On a de lui: *Architecture pratique*, 1691; livre utile, souvent réimprimé. L'auteur mourut au commencement du 18e. siecle.

BULLINGER, (Henri) né en 1504 à Bremgarten, résolut d'abord de se faire Chartreux. Il changea de dessein en lisant Mélanchthon; devint zuinglien, professa à Zurich, eut part aux querelles excitées dans cette église par les opinions nouvelles, & mourut en 1575, à 71 ans. On a de lui environ 80 Traités différens sur des matieres théologiques. Il dit dans sa préface sur l'*Apocalypse*, qu'il n'y aura certainement point d'autre Ante-Christ que le pape; & que S. Jean ayant voulu adorer l'Ange, pensa tomber dans un acte d'idolâtrie.

BULLION, (Claude de) surintendant des finances en 1632, président-à-mortier au parlement de Paris en 1636, mort d'apoplexie en 1640, fut employé dans diverses négociations & affaires importantes. Il passoit pour l'un des ministres les plus habiles de son siecle, & des hommes les plus généreux. C'est lui qui fit frapper, en 1640, les premiers louis qui aient paru en France.

BULONDE, (Henri) Jésuite, prédicateur de la reine de France, quitta ce royaume à la suppression de sa société en 1762, se retira à Dinant dans la principauté de Liege, pour y vivre dans l'état qu'il avoit embrassé, & auquel il étoit très-attaché. Il y mourut vers l'an 1772, après avoir publié des

Sermons, Liege, 1770, 4 vol. in-12. Les raisonnemens y sont bien développés, les principes lumineux, l'éloquence douce & naturelle, les tableaux gracieux; mais on desireroit plus de mouvement & d'élévation.

BULTEAU, (Louis) naquit à Rouen en 1625. Il posséda pendant quelque tems la charge de secrétaire du roi, qu'il quitta pour se faire clerc & commis de la congrégation de S. Maur (Ces commis sont des agrégés à la congrégation, qui font deux ans d'épreuve & ne portent point l'habit monastique). Il passa le reste de ses jours dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, & mourut en 1693. On a de lui : I. *Essai de l'Histoire monastique de l'Orient*, 1680, in-8°. C'est un tableau fidele de la vie cénobitique, telle qu'elle étoit dans les premiers tems. Il décrit l'institut, les regles, la vie des solitaires de l'antiquité; & prouve que les congrégations & les chapitres des moines ne sont pas des institutions nouvelles. II. *Abrégé de l'Histoire de l'ordre de saint Benoît*, 2 vol. in-4°., 1684. Il y rapporte l'établissement & les progrès de l'état monastique en Occident, comme il l'avoit fait pour l'Orient. Cette Histoire exacte, & aussi circonstanciée qu'il le faut, ne va que jusqu'au 10e. siecle. III. *Traduction des Dialogues de S. Grégoire le Grand*, avec des notes, 1689, in-12. IV. *Défense des sentimens de Lactance sur le sujet de l'usure, contre la censure d'un ministre* (Gallæus); Paris, 1671, in-12. On a encore de lui une traduction d'un petit livre de morale de Jean-Louis Vivès, intitulé : *Introduction à la Sagesse*; & d'un autre qui a pour titre: *Cura pastoralis*; imprimés en 1670.

BULTEAU, (Charles) frere du précédent, est auteur d'un *Traité de la préséance des Rois de France sur les Rois d'Espagne*, Paris, 1674, in-4°.; & a publié : *Annales Francici ex Gregorio Turonensi, ab anno 458 ad annum 591*; Paris, 1699, in-fol. Il étoit aussi savant dans les matieres profanes, que son frere dans les ecclésiastiques. Il mourut en 1710, à 84 ans.

BUNEL, (Pierre) né à Toulouse, d'un pere Normand, fut attaché d'abord à Lazare Baïf, ambassadeur de France à Venise, & à George de Selve, évêque de Lavaur, qui le remplaça. Il fut ensuite gouverneur des fils du président du Faur. Il conduisoit ses éleves en Italie, lorsqu'il mourut d'une fievre chaude en 1546, à Turin, âgé de 47 ans. Bunel étoit un de ces savans sans passion, sans ambition, qui se bornent à vivre avec leurs livres & leurs amis. On a de lui : I. Des Lettres latines très-curieuses & écrites purement. La meilleure édition est celle de Graverol, in-8°., en 1687, avec des notes. II. *Défense du Roi* (François I), *contre les calomnies de Jacques Omphalius*, Paris, 1544, in-4°. On voit le buste de Bunel à l'hôtel-de-ville de Toulouse, parmi ceux des hommes qui l'ont illustrée.

BUNEL, (Guillaume) professeur de médecine à Toulouse, publia en 1513 un *Traité sur la peste*, in-4°. — Il y a eu aussi un célebre peintre de ce nom, JACOB BUNEL, né à Tours

en 1558, qui vint à Paris, & fut premier peintre de Henri IV. On assure que sa femme le surpassa dans l'art de la peinture. On remarque à Paris, *l'Assomption* aux PP. Feuillans, & la *Pentecôte*, aux grands Augustins, qui sont de lui.

BUNON, (Robert) né à Châlons en Champagne, l'an 1702, chirurgien-dentiste à Paris, & dentiste de Mesdames, mourut dans cette capitale en 1748, à 46 ans. On estime les ouvrages qu'il a publiés sur son art. I. Une *Dissertation sur les dents des femmes grosses*. II. *Essai sur les maladies des dents*. III. *Expériences & démonstrations faites à la Salpétriere & à St.-Côme*, in-12.

BUNOU, (Philippe) Jésuite, né à Rouen, mourut recteur du college de Rennes, le 11 octobre 1739. On a de lui: I. Un *Traité sur les Barometres*, Rouen, 1710. II. *Abrégé de géographie, suivi d'un Dictionnaire géographique françois & latin*, Rouen, 1716, in-8°.; bon & fort méthodique. III. Traduction en vers françois de deux pieces du P. Commire, intitulées, l'une: *Description des fontaines de S. Cloud*; l'autre, *le Théâtre des Naïades*; imprimées à la fin du tome I des Poésies du P. Commire.

BUNTING, (Henri) Saxon, florissoit sur la fin du 16e. siecle, & s'est fait connoître: I. Par une *Chronique universelle*, Magdebourg, 1608, in-fol. en latin: elle va jusqu'à l'an 1599: peu estimée. II. *Itinéraire de l'Ecriture-Sainte*. III. *Chronique de Brunswick & de Lunebourg*, que Henri Meibomius a corrigée, & continuée jusqu'en 1620; Magdebourg, 1620, in-fol. IV. *Oratio de Musica*, 1596, in-4°.

BUONACORSI, (Pierre) connu sous le nom de *Perrin-del-Vaga*, naquit à Florence en 1500. Une chevre l'alaita. Ses heureuses dispositions pour la peinture se perfectionnerent à Rome, & ensuite dans sa ville natale, qu'il quitta pour revenir à Rome. Jules Romain & le Fattore l'employerent dans les grands ouvrages dont ils avoient la direction depuis la mort de Raphaël. Buonacorsi imita heureusement ce dernier peintre dans plusieurs parties, & ne l'égala point dans l'invention, ni dans l'exécution. Il réussissoit sur-tout dans les frises, les grotesques, les ornemens de stuc, & dans tout ce qui pouvoit servir à la décoration. Ses dessins sont pleins de légéreté & d'esprit. Ce grand maître avoit commencé par peindre des cierges chez un misérable barbouilleur. Il travailloit au plafond de la salle des rois au Vatican, lorsqu'une mort subite l'enleva le 19 octobre 1547.

BUONACORTI, (Philippe) voyez ESPERIENTE.

BUONAMICI, (Castruccio) né à Lucques en 1710 d'une honnête famille, embrassa d'abord l'état ecclésiastique. Ses études finies, il se transporta à Rome, dans l'espoir d'y avancer sa fortune. Après un séjour de quelques années en cette ville, où il se fit connoître du cardinal de Polignac qui voulut se l'attacher, mais qu'il refusa de suivre en France; ne trouvant point dans l'église les avantages qu'il s'étoit promis,

il y renonça, pour prendre le parti des armes au service du roi des Deux-Siciles. Ce changement d'état ne l'empêcha pas de se livrer à son goût pour les belles-lettres. Il écrivit en latin l'Histoire des opérations militaires aux environs de Veletri, en 1744, entre les troupes Autrichiennes & Napolitaines, dans lesquelles il fut employé : cet écrit, imprimé en 1746, in-4°., sous le titre : *De rebus ad Velitras gestis Commentarius*, lui mérita de la part du roi de Naples une pension, & le grade de commissaire-général de l'artillerie. Mais son ouvrage le plus considérable est l'Histoire de la derniere guerre d'Italie, qui parut en 1750 & 1751, sous ce titre : *De bello Italico, Commentarii*, in-4°., en 3 livres, dont il dédia le 1er. au roi de Naples, le 2e. au duc de Parme, & le 3e. au sénat de Genes. Le duc de Parme récompensa cette dédicace, en conférant, par un diplôme très-honorable, le titre de comte à l'auteur & à ses descendans. Ces deux Histoires, dont la narration passe pour être aussi exacte que la latinité en est pure, sont fort estimées, & ont été imprimées plusieurs fois. On les trouve en latin & en françois dans les *Campagnes de Maillebois*, par le marquis de Pezai, Paris, 1775, 3 vol. in-4°. avec fig. Le comte Buonamici a encore composé un traité *de Scientia Militari*, mais qui jusqu'à présent n'a pas vu le jour. Il mourut en 1761, à Lucques sa patrie, où il étoit venu respirer l'air natal pour rétablir sa santé. Il avoit reçu au baptême les noms de Pierre-Joseph-Marie; & ce ne fut que lors de son entrée au service de Naples, qu'il imagina d'y substituer celui de Castruccio, nom célebre dans les fastes de Lucques.

BUONAMICO, (Lazare) de Bassano, enseigna avec réputation dans le 16e. siecle à Rome, à Bologne & à Padoue; & mourut dans cette derniere ville, le 11 février 1552, à 73 ans. On a de lui plusieurs écrits qui furent bien accueillis dans leur naissance; entr'autres des Poésies latines, in 8°., Venise, 1553, qui se trouvent aussi dans différens recueils; entr'autres, dans les *Deliciæ Poetarum Italorum* de Gruter.

BUONANI, *voy.* BONANNI.

BUONAROTI, *voyez* BONAROTA.

BUONFIGLIO DE CONSTANCE, (Joseph) chevalier de Messine, s'est distingué parmi les historiens d'Italie, par plusieurs bons ouvrages en cette langue : I. L'*Histoire de Sicile*, en deux parties, qui contiennent la description de cette isle, & les faits principaux, jusqu'à la mort de Philippe II; Venise, 1604, in-4°. Il publia une troisieme partie, Messine, 1613, in-4°. II. *Description de la ville de Messine*, en 8 livres; Venise, 1606, in-4°. III. *Epistolæ B. V. Mariæ ad Messanenses veritas vindicata;* Messine, 1629, in-fol. Les habitans de Messine prétendent que la sainte Vierge leur a écrit une lettre : elle ne contient pas plus d'une douzaine de lignes. Buonfiglio a eu le talent de faire un volume in-folio, pour en prouver la réalité.

BUONO, fameux archi-

tecte du 12e. siecle, a bâti la célebre tour de S. Marc, à Venise, & le Château de l'Œuf à Naples.

BUPALE, sculpteur de l'isle de Chio, ayant représenté le poëte Hipponax sous une figure ridicule; le versificateur lança contre lui une satyre pleine de méchanceté. Bupale n'y trouva pas de meilleure réponse, que celle de se pendre. C'est du moins ce que rapportent quelques auteurs, quoique Pline ne soit pas de leur sentiment: cet historien lui fait faire encore de beaux ouvrages après la satyre d'Hipponax. Bupale florissoit 540 ans avant J. C.

BUQUOI, (Charles de Longueval, comte de) étudia l'art de la guerre dans les Pays-Bas, sous le duc de Parme, qui l'aimoit à cause de son pere, tué au siege de Tournay l'an 1581, à qui il avoit été attaché par les liens de l'amitié, & qui pour lui continuer la même marque d'affection, le mit à la tête du régiment des Wallons la même année de cette mort, lorsqu'il n'avoit encore que douze ans. Ses talens & sa fidélité lui firent confier le commandement des armées par le roi Philippe III & l'empereur Ferdinand II. En 1618, il fut envoyé en Bohême contre les mécontens. Il y défit complettement avec une petite armée le 8 juin de l'année 1619, le comte de Mansfeld qui se sauva avec peine, dangereusement blessé. La même année, il repoussa les ennemis devant Vienne. Il contribua ensuite au gain de la bataille de Prague, le 18 novembre 1620, qui ruina sans ressource les affaires de l'électeur Palatin, que les rebelles avoient appellé en Bohême. Les mécontens de Hongrie avoient suivi l'exemple de ceux de la Bohême, & avoient mis à leur tête Bethlem-Gabor, prince de Transilvanie. Buquoi le défit en 1621, avec une armée beaucoup inférieure, emporta Presbourg, & plusieurs places importantes. Après quoi il alla mettre le siege devant Neuheusel, que les impériaux furent obligés de lever après cinq semaines de tranchée ouverte. Le comte de Buquoi fut tué le 10 juillet 1621, dans une petite action qui se passa entre quinze de ses cavaliers, & pareil nombre de Hongrois. L'auteur de l'*Etat présent de la Hongrie* assure que c'est devant Neusol que Buquoi fut tué. Il paroît qu'il se trompe. Larrey & Moréri donnent mal-à-propos le nom de bataille à cette rencontre.

BURCHARD, évêque de Worms, l'an 1000, avoit été précepteur de l'empereur Conrad, dit *le Salique*, & chanoine de la cathédrale de Liege; puis il s'étoit retiré dans l'abbaye de Lobbes, où il s'étoit fait moine. Devenu évêque, il fit venir de Lobbes le moine Olbert, qui fut depuis abbé de Gemblours, pour travailler avec lui à un recueil des Canons pour administrer le Sacrement de Pénitence. Il mourut le 20 août 1025. Ce *Recueil des Canons*, en XX livres, a été imprimé en 1549, in-fol.

BURCHIELLO, poëte Italien, plus connu sous ce nom, que sous celui de *Giovani di Dominico*, qui étoit son nom véritable. On ne s'accorde

guere sur sa patrie, ni sur le tems de sa naissance. L'opinion la plus suivie, est, qu'il naquit à Florence vers 1380. Quant à l'époque de sa mort, elle paroît plus assurée : on le fait mourir à Rome en 1448. Ce poëte étoit barbier à Florence & sa boutique le rendez-vous ordinaire de tous les gens-de-lettres qui vivoient alors dans cette ville. Ses Poésies, qui pour la plupart consistent en sonnets, & souvent fort libres, sont d'un genre bouffon & burlesque; mais tellement original, que quelques poëtes se sont imaginés ne pouvoir rien faire de mieux que de l'imiter, en composant des vers *alla Burchiellesca*. Elles sont d'ailleurs pleines d'obscurités & d'énigmes. Quelques écrivains se sont évertués à les commenter, & entr'autres le Doni; mais le commentaire n'est guere moins obscur que le texte. Burchiello néanmoins tient une place distinguée parmi les poëtes Italiens. On lui reproche avec raison d'avoir très-peu respecté les mœurs; la muse de ce poëte barbier ne connoissoit aucun genre de bienséance. Les meilleures éditions de ses Poésies sont celles de Florence, chez les Juntes, en 1552 & 1568, in-8°. Ses Sonnets furent imprimés pour la premiere fois à Venise, en 1477, in-4°.

BURE, (Guillaume-François de) libraire de Paris, sa patrie, s'est distingué par ses connoissances dans les livres rares, & s'est acquis beaucoup de réputation parmi les Bibliomanes. On estime : I. Sa *Bibliographie instructive*, *ou Traité des Livres rares & singuliers*, 1763, 7 vol. in-8°. II. Le *Catalogue des Livres de M. de la Valliere*, 1767, 2 vol. in-8°. III. *Catalogue des Livres de M. Gaignat*, 1769, 2 vol. in-8°, qui sert de supplément à la *Bibliographie*. IV. Son *Musæum Typographicum*, 1775. M. Née, autre libraire de Paris, a donné un *Supplément à la Table* dans laquelle il indique quelques fautes échappées à M. de Bure, & fait connoître quelques auteurs qui n'ont point trouvé place dans cette *Bibliographie*, & qui méritoient cependant d'en trouver; au reste, il faut convenir que la plupart des livres sont désignés avec exactitude, & les véritables éditions marquées de maniere à les distinguer des contrefaçons. L'auteur est mort à Paris le 15 juillet 1782, à 50 ans.

BURETTE, (Pierre-Jean) médecin de la faculté de Paris, pensionnaire de l'académie des inscriptions, professeur de médecine au college-royal, naquit à Paris en 1665, & mourut dans cette ville en 1747. Il possédoit les langues mortes, & une partie des langues vivantes. Les *Mémoires de l'Académie des Belles-lettres* sont pleins de ses morceaux. On y touve des *Dissertations sur la danse*, *le jeu*, *les combats*, *la course*. Il enrichit ces Mémoires de la *Traduction du Traité de Plutarque sur la Musique*, avec des remarques qui sont répandues dans plusieurs volumes de cette savante société (*voyez* PHÉRECRATE). Il en a été tiré quelques exemplaires séparément, qui forment un vol. in-4°, 1735, rare. Ses Dissertations sur cette derniere matiere furent atta-

quées par le P. Bougeant, qui s'amusoit quelquefois de la musique. L'académicien avoit dit *que les anciens avoient connu le concert à plusieurs parties*. L'illustre abbé de Châteauneuf se déclara pour lui, & Burette, fort de l'autorité d'un tel homme, soutint vivement son assertion. Sa bibliotheque étoit des mieux composées. Le Catalogue en a été donné en 1748, 3 vol. in-12. Il travailla longtems au *Journal des Savans*.

BURGENSIS *ou* BOURGEOIS, (Louis) né à Blois vers l'an 1482, & mort en 1552, devint premier médecin de François I. Il hâta, dit-on, la délivrance de ce prince, lorsqu'il étoit prisonnier à Madrid. Bourgeois persuada adroitement à Charles V, que l'air du pays étant mortel pour son prisonnier, il falloit désespérer de sa guérison. L'empereur, craignant alors de perdre sa rançon, traita promptement avec François I, à des conditions, qu'il n'auroit pas acceptées sans l'artifice de Bourgeois. Les historiens Espagnols ne conviennent pas de cette anecdote.

BURGH, (Jacques) né à Madderty, dans le comté de Perth en Ecosse, en 1714, s'adonna particuliérement à l'éducation de la jeunesse, & fit paroître plusieurs pieces ingénieuses, relatives aux événemens dont il étoit témoin, qui furent d'abord accueillies; mais comme ces pieces, quelque bien faites qu'on les suppose, intéressent principalement par les circonstances du moment, leur succès fut éphémere; il n'en est pas de même des suivantes qui lui ont survécu. I. *Hymne au Créateur du monde*, 1750, in-8°. II. *Dignité de la nature humaine*, 1754, in-4°; 1767, 2 vol. in-8°. III. *Relation d'un peuple de l'Amérique Méridionale*, 1760, in-8°, dans le goût de l'*Utopie* de Thomas Morus. IV. L'*Art de parler*, 1782, in-8°. V. *Recherches politiques*, 3 vol. in-8°. Cet auteur ingénieux & savant mourut le 26 août 1775.

BURGHAUSEN, (Clément de) né en Baviere, entra chez les Capucins, & se distingua par ses talens pour la prédication. Il mourut à l'âge de 36 ans, laissant 5 vol. in-fol. de *Sermons*, pour les dimanches & fêtes de l'année.

BURGUNDUS *ou* BOURGOINGNE, (Nicolas) né à Anguien le 29 septembre 1586, se distingua dans les belles-lettres & la jurisprudence. Maximilien de Baviere lui donna la premiere chaire de droit civil à Ingolstad en 1627, & depuis l'honora du titre de conseiller & historiographe. L'empereur Ferdinand II lui donna les mêmes titres, & y ajouta celui de comte Palatin. En 1639, ayant été nommé conseiller au conseil de Brabant, il revint dans les Pays-Bas. Il vivoit encore à la fin de 1648. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages: les principaux sont: I. *Ad consuetudines Flandriæ*, Leyde, 1634, in-12. II. *Commentarius de evictionibus*, Cologne, 1662, in-12. III. *De duobus reis*, Louvain, 1657, in-12. Les ouvrages de Burgundus sur le droit ont été recueillis & publiés à Bruxelles, 1674, en un vol. in-4°. IV. *Poemata*, Anvers, 1621, in-12. V. *Historia Belgica*, Ingolstad,

1629, in-4°. Elle commence à l'an 1558, & se termine à l'arrivée du duc d'Albe en 1567. Elle est exacte & fidelle. On y admire sur-tout les portraits qu'il a faits de ceux qui tiennent un rang distingué dans son Histoire. VI. *Historia Bavarica, ab anno 1313, ad annum 1347.* Il y dévoile en habile politique les différens intérêts des princes d'Italie. — Son frere, Gilles BURGUNDUS, cultiva aussi avec succès la poésie : ce qu'il a donné en ce genre a été imprimé à Gand en 1642.

BURI (Richard de) *ou* D'AUGERVILLE, savant Anglois, né vers la fin du treizieme siecle, mort le 24 avril 1345, à 59 ans, fut d'abord précepteur de son maître Edouard III, ensuite son homme de confiance dans diverses négociations, puis évêque de Durham, chancelier, grand-trésorier, & enfin plénipotentiaire pour conclure la paix avec la France. Les lettres lui ont beaucoup d'obligation. Il eut pour les sciences une avidité insatiable, & supérieure aux obstacles que lui opposoit son siecle. Ses richesses lui servirent à former une bibliotheque la plus nombreuse qu'il y eût alors en Europe, à chercher avec beaucoup de soin des manuscrits des auteurs anciens, & à en faire faire de bonnes copies. Il nous a fait part lui-même des mouvemens incroyables qu'il se donna, & des grandes dépenses qu'il fit à cet égard. C'est dans son *Traité sur l'amour & le choix des Livres*, imprimé pour la premiere fois à Spire, en 1483, & ensuite en différentes villes, sous ce titre : *Philobiblion.* Le fameux critique Fabricius ôte cet ouvrage à Buri, pour le donner au Dominicain Holkot. — Il y a un autre BURI, docteur Anglois, qui en 1690 publia l'*Evangile nud, par un véritable fils de l'Eglise*, en anglois. En voulant épurer le christianisme, il le détruit presqu'entiérement ; c'est le jugement qu'en porta l'université d'Oxford, qui condamna l'ouvrage, & le fit brûler pour inspirer de l'horreur contre le systême de l'auteur.

BURI, *voyez* BURY.

BURIDAN, (Jean) natif de Béthune, recteur de l'université de Paris, fameux dialecticien, se rendit moins célebre par ses *Commentaires sur Aristote*, Paris, 1518, in-fol. que par son *Sophisme de l'âne.* Il supposoit un de ces animaux stupides, également pressé de la soif & de la faim, entre une mesure d'avoine & un seau d'eau, faisant une égale impression sur ses organes. Il demandoit ensuite : *Que fera cet âne?* Si ceux qui vouloient bien discuter avec lui cette question, répondoient : *Il demeurera immobile :* — *Donc*, concluoit-il, *il mourra de faim & de soif entre l'eau & l'avoine.* Si quelqu'autre lui répondoit : *Cet âne*, monsieur le docteur, *ne sera pas assez âne pour se laisser mourir :* — *Donc*, concluoit-il, *il se tournera d'un côté plutôt que de l'autre : donc il a le franc-arbitre.* Ce sophisme embarrassa les logiciens de son tems, & son âne devint fameux parmi ceux de ses écoles. La dialectique de Buridan lui coûta cher : comme il étoit de la secte des *Nominaux*, il fut persécuté par celle des *Réaux*, & obligé de

ſe réfugier en Allemagne, dans le quatorzieme ſiecle. Aventin, qui rapporte cette querelle, ajoute que Buridan fonda l'univerſité de Vienne. Pluſieurs critiques regardent ce trait d'hiſtoire que Jean Aventin rapporte, comme très-peu ſûr. Il eſt conſtant que l'univerſité de Vienne fut fondée en 1237 par l'empereur Fréderic II, & que Buridan étoit encore à Paris en 1358, donc il n'en eſt nullement le fondateur : de plus, en 1358 il étoit âgé au moins de 70 ans; eſt-il croyable qu'à cet âge & uſé de travaux, il eût pu ſe réſoudre à aller enſeigner dans un pays auſſi éloigné que l'Autriche?

BURIDAN, (Jean-Baptiſte) avocat de Rheims, né à Guiſe, & mort en 1633, a donné un *Commentaire ſur la Coutume du Vermandois*, qu'on trouve dans le Recueil des Commentateurs de ce comté, 2 vol. in-folio, & ſéparément, 1631, in-4°. II. *Commentaire ſur la Coutume de Rheims*, 1665, in-fol.

BURIGNY, (Jean Leveſque de) né à Rheims, en ſeptembre 1692, eſt mort à Paris, en ſeptembre 1785. Les nombreux ouvrages de cet écrivain fécond, mais froid, verbeux & peu exact, ne ſont remarquables ni par la diſpoſition des matieres, ni par les agrémens du ſtyle : I. L'*Hiſtoire de la Philoſophie Païenne*, 1724, 2 vol. in-12, imprimée à La Haye. II. *Théologie Païenne*, 1754, 2 vol. in-12. III. L'*Hiſtoire générale de Sicile*, 2 vol. in-4°, La Haye, 1745. IV. L'*Hiſtoire des Révolutions de l'Empire de Conſtantinople*, Paris, 1750, 3 vol. in-12. V. *Traduction du Traité de Porphyre, touchant l'abſtinence de la chair des animaux*, &c., 1747. VI. *Vie de Grotius*, 2 vol. in-12, 1752; celle *d'Eraſme*, 2 vol. in-12, 1757; *de Boſſuet*, 1761; & celle *du Cardinal du Perron*, 1768. VII. *Traité de l'autorité du Pape*. Ce dernier ouvrage, qui n'eſt qu'une compilation ſans choix & ſans goût, publié en 1720, 4 vol. in-12, lui a fait quelque réputation parmi les gens d'un certain parti, qui n'ont pas eu de peine à voir qu'on n'y laiſſoit au pontife Romain, qu'un vain titre d'honneur, en lui ôtant l'autorité néceſſaire à l'union & au gouvernement uniforme de l'Egliſe. Auſſi en ont-ils fait en 1783 une nouvelle édition, augmentée d'un 5e. volume. On en a publié une *Réfutation ſuccincte*, &c., Liege, 1787, in-8° (*voyez* le *Journ. hiſt. & litt.* 1 décembre 1787, pag. 4?7). Tout le contenu en eſt amplement réfuté dans l'excellent traité *De l'Autorité des deux Puiſſances*. M. de Burigny étoit au reſte honnête homme & bon citoyen : ſa paiſible vieilleſſe a fait oublier en quelque ſorte ce que ſes ouvrages avoient de défectueux.

BURLAMAQUI, (Jean-Jacques) originaire de Luques, naquit à Geneve en 1694. La chaire de droit de cette ville acquit beaucoup de luſtre pendant le tems qu'il y profeſſa. Le prince Fréderic de Heſſe-Caſſel, ſon diſciple, l'emmena avec lui en 1734, & le garda pendant quelques années. De retour à Geneve, il fut nommé conſeiller-d'état, & mourut en 1748. Ses *Principes du Droit naturel & politique*, Geneve,

1754, in-4°, & 3 vol. in-12, l'ont fait connoître avantageusement dans la république des lettres. Il a fait entrer dans son ouvrage, ce qu'il a trouvé de mieux dans les écrits de Grotius, de Puffendorf & de leur commentateur Barbeyrac. C'est une suite d'idées justes, intéressantes, fécondes, nettement développées, heureusement liées, & exprimées avec précision; c'est dommage qu'on y remarque des préjugés de secte. On a cru aussi y voir des maximes contraires à l'autorité & à la sûreté des souverains. » Le droit qu'il attribue au peu» ple, dit le comte d'Albon, » de déposséder un souverain » lorsqu'il abuse extrêmement » de son pouvoir, est une » opinion qui heurte évidem» ment la raison, & qui, si elle » étoit adoptée, seroit la source » de mille revoltes, Eh! quel » est le peuple constitué juge » dans une cause qui est la » sienne, & qui en même tems » est si importante? c'est un » assemblage d'individus pour » la plupart ignorans, dévoués » à leurs intérêts, remplis de » passions & de vices. Com» ment pourroit-il décider équi» tablement & avec lumiere » du degré de tyrannie néces» saire pour établir son droit? » Ces objections, Burlamaqui » ne les a pas passées sous » silence: il y a répondu, mais » d'une maniere à ne pas en » diminuer la force. Un roi » méchant est un fléau du ciel, » que lui seul peut arrêter ou » détruire: c'est aux sujets à » le supporter avec courage, » jusqu'à ce qu'il vienne ce » tems marqué par les ven» geances divines, où le sceptre » se brise entre ses mains, où » son pouvoir s'évanouit avec » lui, & où il ne lui reste que » le chagrin dévorant d'avoir » fait un peuple malheureux au » préjudice des loix & de ses » devoirs ». Rien de plus sage que ces réflexions: il faut convenir cependant que le sentiment de Burlamaqui trouve une espece de justification dans les excès affreux du despotisme, devenu dans ces derniers tems le systême favori de plusieurs rois & de leurs ministres corrompus, ennemis déclarés des maximes fondamentales de toute autorité légitime, acharnés à renverser la vraie base des trônes, pour y substituer la ridicule sanction du caprice & de la *seule violence* (*voyez* ANDRÉ, roi de Hongrie). D'ailleurs le *tems de la vengeance divine, où le sceptre se brise entre les mains du tyran*, n'est-ce pas ce mouvement général, unanime, & pour ainsi dire, involontaire de la nation, qui se souleve en corps, par une résistance naturelle & en quelque sorte indélibérée, où les intrigues & les passions n'ont aucune part; comme les juifs contre Antiochus? Burlamaqui n'ayant pu mettre la derniere main à la seconde partie des *Principes du Droit naturel*, &c., M. de Félice qui obtint son cannevas, a donné du tout une édition complette, & a augmenté de près de trois quarts l'ouvrage du professeur de Geneve, sous le titre de *Principes du Droit de la nature & des Gens*, &c., in-8°., 8 volumes. Cette édition se trouve déparée par quantité d'erreurs. M. de Félice exhale sa haine contre la

profeſſion religieuſe; raiſonne très-mal ſur le droit de néceſſité ; enſeigne que tous les hommes ſont obligés de ſe marier; attaque indécemment le célibat eccléſiaſtique, &c. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'honneur de M. Félice, autant que pour le ſuccès de l'ouvrage, que la continuation & l'édition fuſſent tombées en d'autres mains.

BURLEY, (Gualter) prêtre & théologien Anglois, qui vivoit en 1337, a laiſſé des *Commentaires ſur Ariſtote*, imprimés dans le quinzieme ſiecle; & un livre: *De vitâ & moribus philoſophorum*, Cologne, 1472, édition rare. Cet ouvrage manque de critique, & fourmille de bévues au rapport de Voſſius.

BURMAN, (François) né à Leyde en 1628, fut profeſſeur de théologie à Utrecht. Il fit fleurir l'univerſité de cette ville, & mourut en 1679, après avoir publié: I. Un *Cours de Théologie*, en 2 vol. in-4°, qui jouit de l'eſtime des Proteſtans. II. Des *Diſcours académiques*. III. Des *Diſſertations ſur l'Ecriture*, Roterdam, 1688, 2 vol. in-4°; & pluſieurs autres livres.

BURMAN, (François) fils du précédent, né à Utrecht & profeſſeur de théologie comme ſon pere, mourut en 1719, à 58 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Theologus, ſive de iis quæ ad verum & conſummatum Theologum requiruntur*, in-4°. II. *De perſecutione Diocletiani*, in-4°. III. Diverſes Diſſertations ſur la Poéſie, in-4°, en latin. Il n'étoit guere que compilateur.

BURMAN, (Pierre) frere du précédent, profeſſeur en éloquence & en hiſtoire à Utrecht, puis en grec & en politique, mourut en 1741, avec la réputation d'un ſavant laborieux & d'un commentateur infatigable. On a de lui pluſieurs éditions d'auteurs latins, accompagnées de notes: Vell.-Paterculus, Quintilien, Valer.-Flaccus, Virgile, Ovide, Suétone, Lucain, &c. Les plus eſtimées ſont celles de Phedre & de Pétrone; mais le texte eſt noyé dans les remarques. On a auſſi de ce ſavant un *Traité des Taxes des Romains*, Utrecht, 1694, in-8°; des Diſſertations, des Diſcours, des Poéſies latines. Il a continué la grande collection de *Theſaurus antiquitatum Italicarum*, commencée par Grævius, depuis le 7e. vol. juſqu'à la fin, c'eſt-à-dire juſqu'au 45e; mais on reproche à Burman de l'avoir fait ſans choix. Il avoit plus de ſavoir que de diſcernement. — Il ne faut point le confondre avec un autre Pierre BURMAN, qui a donné *Anthologia veterum latinorum*, Amſterdam, 1759, 2 vol. in-4°; ni avec Gaſpar BURMAN, de la même famille & de la même ville, auteur des ouvrages ſuivans: I. *Trajectum eruditum*, Utrecht, 1738, in-4°. On fait cas de cet ouvrage, & avec raiſon, dit Proſper Marchand; mais il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût plus complet, & que l'auteur n'y eût point omis de célebres écrivains que ſon plan y admettoit. II. *Hadrianus VI, ſive Analecta hiſtorica de Hadriano Trajectenſi, Papa Romano*; Utrecht, 1727, in-4°. Il n'en eſt que l'éditeur, mais il l'a chargé de notes.

BURMAN, (Jean) profeſſeur botaniſte & médecin à

Amſterdam, a donné deux ouvrages de botanique, l'un intitulé : *Rariarum Africanarum Plantarum Decades X*, Amſterdam, 1738 & 1739, in-4°, figures ; l'autre, *Theſaurus Zeylanicus*, ibid., 1737, in-4°, fig. Ils ſont recherchés & peu communs.

BURNET, (Gilbert) naquit le 18 ſeptembre 1643, à Edimbourg, d'un pere qui prit un ſoin particulier de ſon éducation. Après que ſes études furent finies, il voyagea en Hollande, en Flandre & en France, viſitant les ſavans & les hommes célebres. En 1665, il fut ordonné prêtre à la maniere anglicane, ſe chargea d'une égliſe, & s'occupa ſur-tout de l'hiſtoire. Etant allé à Londres en 1673, pour obtenir la permiſſion de faire imprimer la *Vie de Jacques & Guillaume ducs d'Hamilton*, en anglois, in-folio, le roi Charles II le nomma ſon chapelain. Six ans après, il publia ſon *Hiſtoire de la réformation*, pleine d'atrocités contre l'Egliſe catholique ; ce qui lui valut les remercîmens des deux chambres du parlement. A l'avénement de Jacques II, Burnet étant devenu ſuſpect à la cour, quitta l'Angleterre, parcourut l'Italie, la Suiſſe & l'Allemagne, vint en Hollande, ſuivit le prince d'Orange en Angleterre, & eut beaucoup de part à ſes ſuccès. L'évêché de Salisburi étant venu à vaquer, Burnet, qui le ſollicitoit pour un de ſes amis, en fut pourvu l'an 1689. Il fut nommé enſuite précepteur du duc de Glocester, & mourut en 1715, après avoir été marié 3 fois. Burnet étoit regardé en Angleterre, comme Boſſuet l'étoit en France ; mais l'Ecoſſois avoit bien moins de génie, moins de conduite, de modération & de ſageſſe que le François. Son emportement contre l'Egliſe Romaine, a déshonoré ſa plume & ſes ouvrages. Cependant, malgré ſon averſion pour cette Egliſe, il n'oublia rien pour ſauver la vie au lord Stafford, & à pluſieurs autres catholiques, & ne fut jamais d'avis d'exclure le duc d'Yorck du trône. Le comte de Rocheſter, égaré par les fantômes d'une fauſſe philoſophie, lui dut ſa converſion. Non-ſeulement il le convainquit de la vérité de la religion, mais il l'engagea même à en pratiquer les devoirs. Burnet laiſſa beaucoup d'ouvrages d'hiſtoire & de controverſe. Ceux que les ſavans conſultent encore, ſont : I. Ses *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Grande-Bretagne, ſous Charles II & Jacques II*, traduits en françois. II. *Voyage de Suiſſe & d'Italie*, avec des remarques, dont nous avons auſſi une traduction en 2 vol. in-12. III. *Hiſtoire de la réformation de l'Egliſe d'Angleterre*, traduite en françois par Roſemond, Amſterdam, 1687, 4 vol. in-12. Il eſt pardonnable à Burnet de ſe tromper dans ces trois ouvrages ſur quelques dates, mais il ne l'eſt point d'y raconter les faits avec emportement, de les altérer, de les rendre odieux par des inſertions & des vers ſuppoſés, ou par des circonſtances imaginées dans ſes *Voyages*. On ne remarque preſque point d'autre attention que de jeter du ridicule ſur l'Egliſe Romaine & ſes cérémonies. En un mot, l'eſprit de ſecte

secte & de parti l'ont trop souvent emporté sur la décence & la vérité. Les protestans eux-mêmes se sont élevés contre lui & ont confondu ses calomnies. Le célebre Wharton entr'autres, dans son *Specimen* des erreurs de l'*Histoire de la réformation*, réfute avec force ce que Burnet a dit contre les religieux, le grand objet de sa haine fanatique. Pour faire l'apologie de leur suppression, il prétend qu'ils étoient tombés dans la corruption & le libertinage. « Si Dieu défend, dit » Wharton, p. 42, de pareilles » horreurs à tous les chrétiens, » à plus forte raison à ceux » qui se piquent de perfection; » il défend aussi de les en croire » coupables sans des preuves » évidentes. Certainement, si » les moines eussent été tels » qu'on les a dépeints, leurs cri» mes n'auroient point échappé » à la connoissance de leurs » visiteurs, qui se montrerent » si ardens à rechercher & à » divulguer toutes leurs fautes. » Ils auroient aussi été connus » de Balée, qui lui-même avoit » été moine; & il n'est pas » croyable qu'il les eût omis, » lui qui a déchiré l'ordre mo» nastique & le clergé, avec » une malice qui tient de la » fureur ». L'historien de la *Réformation* ayant avancé que les moines s'étoient emparés, sur la fin du huitieme siecle, de la plus grande partie des richesses de la nation, M. Wharton montre, p. 40, « qu'ils n'en » possédoient pas alors la cen» tieme partie. Il ajoute que » leur nombre s'étant considé» rablement accru dans les » dixieme, onzieme & dou» zieme siecles, leurs biens » s'augmenterent à proportion. » Mais après tout, continue» t-il, ils n'eurent jamais plus » du cinquieme des richesses de » la nation; & si l'on considere » qu'ils louoient leurs terres » aux laïques pour très-peu de » chose, ce cinquieme se ré» duira à un dixieme. Qu'on ne » dise pas non plus que le meil» leur terrain du pays étant en » de si mauvaises mains, il im» portoit à la nation de se l'ap» proprier, pour le convertir » à un usage plus utile. On ne » prouvera jamais qu'il y ait » eu des cultivateurs compa» rables aux moines. Ils bâtis» soient, défrichoient & met» toient en valeur tous leurs » fonds (c'est ce que montre » visiblement l'histoire de l'ab» baye de Croyland). Par le » peu qu'ils exigeoient de leurs » fermiers, ils faisoient vivre » dans l'aisance un grand nom» bre de personnes. Ajoutons » à cela qu'ils contribuoient » avec le clergé aux charges » publiques, & qu'ils payoient » à proportion plus que les au» tres sujets. Quel est donc le » meilleur usage qu'on a fait » depuis, des biens qu'on leur » a enlevés, &c. »?

BURNET, (Thomas) né en 1635 en Ecosse, obtint la place de maître de l'hôpital de Sutton à Londres. Il mourut en 1715, regretté des bons citoyens & des littérateurs. On a de lui plusieurs ouvrages: I. *Telluris theoria sacra*, 1681, in-4°. bien écrite, mais pleine de paradoxes, & plus agréable qu'utile. Il prétend que la terre, avant le déluge, étoit sans vallées, sans montagnes & sans

mer ; & quoiqu'il ſoit embarraſſé de prouver cette opinion, il parle comme ſi elle étoit démontrée. II. *Archæologia Philoſophica, ſeu Doctrina antiqua de rerum originibus*, in-4°, 1692 : livre auſſi paradoxal que le précédent. On les réunit en 1699, à Amſterdam, in-4°. C'eſt l'édition la plus recherchée de cet ouvrage ſingulier. Le récit de Moïſe n'eſt, ſelon lui, qu'une ſimple parabole ; le ſerpent, l'arbre défendu ne ſont que des emblêmes. On réfuta ſolidement ces différentes opinions, & l'auteur n'y fut que plus attaché. III. *De ſtatu mortuorum & reſurgentium*, 1726, in-8° : il fut traduit en françois, en 1731, in-12, par le miniſtre Bion, ci-devant curé. Burnet y ſoutient que les juſtes ne ſont point récompenſés, ni les impies punis d'abord après leur mort. L'opinion des Millenaires reparoît ici avec de nouvelles armes. Le célebre Muratori l'a réfuté dans ſon traité *de Paradiſo*. IV. *De fide & officiis Chriſtianorum* 1727, in-8°. : ces deux derniers ſont poſthumes. V. On lui attribue un *Traité de la Providence*, & *de la poſſibilité phyſique de la Réſurrection*, connu en notre langue par une verſion in-12.

BURRHUS, (*Afranius*) commandant des gardes prétoriennes, ſous l'empereur Claude & ſous Néron, dont il fut gouverneur. C'étoit un homme digne des premiers ſiecles de Rome par ſes mœurs ſéveres. On l'accuſa, auprès de Néron, d'avoir conſpiré contre lui. Ce tyran parut d'abord ne pas s'arrêter à cette accuſation ; mais quelque tems après, laſſé d'avoir en lui un maître dont les leçons & les exemples le faiſoient rougir, il hâta, dit-on, ſa fin par le poiſon, l'an 62 de J. C.

BURRIEL, (André-Marc) Jéſuite Eſpagnol, s'étoit deſtiné à la converſion des Sauvages Américains, & avoit déja pris la route de Cadix, vers la fin de 1749, pour paſſer aux Indes Occidentales, lorſqu'il reçut ordre du roi d'arrêter ſon voyage pour remplir les vues de S. M. C., qui eſpéroit tirer de lui les plus grands ſervices pour l'utilité publique. Il fut mis ſous la direction du P. François Rabago jéſuite & confeſſeur du roi. On l'envoya à Tolede, où il fut chargé d'examiner les archives de cette fameuſe égliſe. Il en fit copier les manuſcrits qui pouvoient contribuer à jeter du jour ſur l'hiſtoire d'Eſpagne. Une des plus importantes copies eſt la *Liturgie Moſarabe*, dont les manuſcrits forment 11 vol. in-fol. & différent des Bréviaires & Miſſel Moſarabes, que le cardinal Ximenès a fait imprimer. C'eſt à ſon ardeur immodérée pour l'étude qu'on attribue ſa mort, arrivée à la fleur de ſon âge. Il mourut le 19 juin 1762, n'ayant que 43 ans. Nous avons de lui : I. *Notice de la Californie*, 3 vol. in-4°. II. *Traité ſur l'égalité des poids & meſures*, in-4° : ouvrage ſavant & curieux. III. *Paléographie Eſpagnole*, in-4°. IV. Pluſieurs autres traités tant imprimés que manuſcrits, pleins de recherches curieuſes & utiles. Il a laiſſé différentes obſervations manuſcrites touchant la Collection d'Iſidore. Une de ſes

lettres, relative à cet objet, a paru dans le *Journal étranger*, septembre 1760. De cette lettre adressée au P. Rabago, en date du 22 décembre 1752, il résulte que la Collection, publiée sous le faux nom d'*Isidore Mercator* ou *Peccator*, est véritablement pour le fond, de S. Isidore de Séville, quoique continuée & successivement augmentée de pieces authentiques & irrécusables; & d'un autre côté défigurée, & interpolée par un éditeur infidele, qu'il prouve avoir été Allemand & non Espagnol.

BURRUS, (*Antistius*) beau-frere de l'empereur Commode, fut mis à mort par ce prince, à la sollicitation de Cléandre, dont Burrus avoit révélé les concussions & les violences, l'an 186 de J. C.

BURTHON, (Guillaume) né à Londres en 1609, d'une famille pauvre, se servit des connoissances qu'il avoit dans la langue grecque & dans les langues orientales, pour se tirer de l'indigence. Il fut directeur de l'école de Kingston, près de Londres. Il mourut en 1657, âgé de 48 ans. On a de lui des ouvrages très-savans. I. Une *Description du comté de Leicester*, Londres, 1622, in-fol., figures. II. Un Commentaire sur ce qui est dit de la Grande-Bretagne dans l'Itinéraire d'Antonin, en anglois, 1658, in-folio, &c. III. Δέιψανα *veteris linguæ Persicæ, cum notis J. H. a Seelen*, Lubeck, 1720, in-8°. *Græcæ Linguæ Historia*, Londres, 1657, in-8°, avec le précédent.

BURY, *voyez* BURI.

BURY, (Guillaume de) né à Bruxelles en 1618, pourvu à Rome d'un bénéfice dans la métropole de Malines, & mort dans cette derniere ville l'an 1700, étoit versé dans les antiquités ecclésiastiques. On a de lui un *Abrégé des Vies des Papes*, où il y a de l'exactitude & du savoir, Malines, 1675; Passau, 1726; Ausbourg, 1727; continué jusqu'à Benoît XIII. On trouve au bout de cet ouvrage un *Onomasticon Etymologicum*, qui est un petit Dictionnaire où Bury explique les mots obscurs qui se rencontrent dans l'office ecclésiastique, le missel, &c.; cet ouvrage renferme des choses curieuses & savantes; il y a cependant quelques explications mal fondées. On a encore de cet auteur plusieurs pieces de vers en latin, qui montrent qu'il étoit également versé dans la littérature.

BUS, (César de) né à Cavaillon en 1544, fut amené à Paris par un de ses freres qui étoit venu à la cour. Le séjour de cette ville corrompit ses mœurs, sans pouvoir avancer sa fortune. De retour à Cavaillon, il se livra au plaisir & à la dissipation; mais Dieu l'ayant touché, il entra dans l'état ecclésiastique, & fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale. Sa vie fut un modele pour ses confreres. Il couroit de village en village, prêchant, catéchisant, & excitant les pécheurs à la pénitence. Son zele lui ayant attiré plusieurs disciples, il en forma une compagnie, dont le principal devoir seroit d'enseigner la doctrine chrétienne. « Institution précieuse, dit un auteur moderne, non-seulement aux yeux » de la Religion, mais encore

» aux yeux de la bonne poli-
» tique ; rien n'étant plus pro-
» pre à conferver les mœurs
» & les bons principes d'une
» nation, que les leçons & les
» grands motifs de la Religion
» employés à réprimer, ou à
» diriger les mouvemens du
» premier âge. Plus ceux qui
» se dévouent à cette fonction
» pénible, sont éloignés de la
» célébrité & des applaudif-
» femens du monde, plus la
» véritable gloire leur appar-
» tient, & plus eft grand &
» défintéreffé le fervice qu'ils
» rendent au public ». Cet ordre de catéchiftes eut fon berceau à Avignon. L'inftituteur en fut élu général l'an 1598, après que fon inftitut eut été confirmé par le pape Clément VIII. Céfar fe borna à propofer pour toute regle à fes difciples, l'Evangile & les Canons, n'y ajoutant que quelques ftatuts qui en étoient comme l'explication. Le pieux fondateur fut affligé de la perte de la vue 13 ou 14 ans avant fa mort, arrivée à Avignon en 1607. On lui eft encore redevable de l'établiffement des Urfulines en France. Caffandre de Bus, fa niece, Françoife de Bremond, fa pénitente, furent les premieres religieufes de cette congrégation, deftinée à l'inftruction des perfonnes de leur fexe, & qui s'acquitte de cette tâche avec autant d'affiduité que de fuccès. Il refte de Céfar de Bus quelques Inftructions familieres, écrites d'un ftyle très-fimple, 1666, in-8°. Jacques Beauvais publia fa *Vie* in-4°.

BUSA, femme d'Apulie, très-confidérée par fa naiffance & fes richeffes, fe fit admirer par la générofité dont elle ufa envers dix mille Romains, qui après la malheureufe bataille de Cannes, s'étoient réfugiés dans la ville de Canoufe; les habitans ne leur donnoient que le couvert, elle leur fournit des habits, des vivres, & même de l'argent. Auffi le fénat Romain ne manqua-t-il pas de lui en témoigner fa reconnoiffance par les honneurs extraordinaires qu'il lui accorda.

BUSBEC, (Auger-Giflen) naquit à Comines en 1522. Les plus beaux-efprits de Paris, de Venife, de Bologne, de Padoue furent fes maîtres. Lorfqu'il fut de retour dans les Pays-Bas, il paffa en Angleterre, à la fuite de l'ambaffadeur de Ferdinand, roi des Romains. Ce prince l'appella à Vienne, & le chargea d'une ambaffade auprès de Soliman II, empereur des Turcs. A fon retour il fut fait gouverneur des enfans de Maximilien II, & conduifit en France Elizabeth leur fœur, deftinée à Charles IX. Il y refta en qualité de miniftre de l'empereur. En retournant aux Pays-Bas, en 1592, il fut maltraité par quelques foldats François, d'où ayant pris la fievre, il mourut dans la maifon de madame Mailloe à St-Germain, près de Rouen, dont il pria le gouverneur de ne pas punir ceux qui étoient la caufe de fa mort. Sa mémoire fut long-tems chere aux gens-de-lettres, dont il étoit le protecteur, & aux bons citoyens, dont il étoit l'exemple. Busbec recueillit dans le Levant diverfes Infcriptions qu'il fit paffer à Scaliger, à Lipfe & à Gruter. C'eft à lui qu'on eft

redevable du *Monumentum Ancyranum*, marbre trouvé à Ancyre, & précieux aux savans. Cent manuscrits grecs qu'il ramassa dans ses voyages, enrichirent la bibliotheque de l'empereur, & en sont encore aujourd'hui un des plus beaux ornemens. Ses *Lettres* sur son ambassade de Turquie en IV livres, traduites en françois par l'abbé de Foy, 3 vol. in-12, doivent être méditées par les négociateurs : elles sont un modele de bon style pour les ambassadeurs qui rendent compte à leurs maîtres de ce qui se passe dans les cours où ils résident. Elles sont de plus remplies d'observations géographiques & d'images pittoresques qui en rendent la lecture très-agréable ; tout y porte d'ailleurs l'empreinte de l'honnêteté & de la vertu. Celles qu'il écrivit à l'empereur Rodolphe, lorsqu'il étoit en France, sont un tableau intéressant du regne d'Henri III. Il dit beaucoup en peu de mots, ne laissant échapper ni les grands mouvemens ni les petites intrigues. Il raconte les choses avec une telle naïveté, qu'elles semblent se passer sous les yeux du lecteur. Son *Consilium de re militari contra Turcas instituenda*, & son *Voyage de Constantinople & d'Amasie*, sous le titre de *Legatio Turcica*, Anvers, 1582, in-8°. peuvent guider ceux qui sont chargés de négociations à la Porte. On les a réunis avec ses *Lettres* dans l'édition de ses ouvrages, donnée par Elzevir, Leyde, 1633 ; & Amsterdam, 1660, in-24.

BUSCH, (Jean) chanoine régulier de Windesheim à Zwol, dans l'Over-Issel, est auteur du *Chronicon Windesimense*, en 2 livres; le premier traite de l'établissement de la congrégation de Gerard le Grand, & des monasteres qui en dépendoient; le second rapporte l'histoire des religieux qui se sont fait un nom dans cette congrégation ; cet ouvrage a été publié par Rosweid, Anvers, 1621. L'auteur mourut vers 1470.

BUSCHETTO DA DULICHIO, architecte du 11e. siecle, natif de l'isle de Dulichio, bâtit l'église cathédrale de Pise, qui passe encore pour une des plus belles d'Italie. Buschetto étoit un grand machiniste ; il faisoit mouvoir de très-grands fardeaux avec très-peu de force. On mit sur son tombeau une épitaphe où il est dit : « Que » dix filles levoient, par son » moyen, des poids que mille » bœufs accouplés n'auroient » pu remuer, & qu'un vaisseau » de charge n'auroit pu porter » en pleine mer ».

BUSCHING, (Antoine-Fréderic) conseiller du consistoire à Berlin, mort dans cette capitale le 28 mai 1793, à l'âge de 69 ans, s'est fait une réputation distinguée par une *Géographie* extrêmement volumineuse & détaillée. Il est à regretter que l'étendue même de son plan l'ait privé des avantages de l'exactitude. La partie qui mérite le plus de confiance, est celle qui regarde l'Allemagne, parce qu'il étoit plus à portée de connoître l'état réel des choses. Les descriptions des autres pays sont quelquefois si différentes des notions qu'en ont les indigenes, qu'on les croiroit puisées dans quelque

voyage romanesque. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette observation se vérifie même à l'égard des provinces les plus voisines de l'Allemagne, telle que la Dalmatie, l'état de Venise (voyez le *Dict. Géog.* article DALMATIE) &c. Ses calculs sur la population sont presque toujours énormément exagérés & tout-à-fait improportionnels à ceux qu'il établit ailleurs (*ibid.* article ALLEMAGNE). Avec cela cette vaste compilation peut être utile à ceux qui s'occupent de géographie, pourvu qu'ils aient assez de connoissances & de discernement pour faire dans cette multitude de vérités & d'erreurs un triage judicieux. M. Busching étoit un homme appliqué, modeste, social. Quoique protestant & prédicant, il étoit ami des catholiques, & rendoit généreusement justice à leurs pasteurs. On se rappelle avec quel intérêt il a parlé de l'ouvrage d'un autre ministre protestant, également sage & modéré, sur l'autorité du Pontife Romain, ouvrage qui a paru dans le tems du voyage de Pie VI à Vienne, sous le titre de *Vertheidigung des Pabstes von einem protestanten.* On croit même communément, & on l'assuroit alors, que cet ouvrage étoit de lui. Il contrastoit d'une maniere saillante avec la diatribe du brochuraire soi-disant catholique, Eybel, *Was ist der Pabst*, laquelle parut vers le même tems. Voyez le *Journ. hist. & litt.* 2 février 1783, pag. 168.

BUSCHIUS, (Herman) né en 1468 à Saffenbourg, mort à 66 ans, parcourut l'Allemagne en enseignant avec succès les humanités, & se fit des envieux parmi ses confreres. On a de lui des Commentaires d'auteurs classiques, entr'autres, de Perse, Paris, 1644, in-8°., & plusieurs volumes in-4°. de Poésies latines & de Harangues; des Epigrammes, Cologne, 1498, in-4°. Erasme dit que dans sa composition il approche plus de Quintilien que de Cicéron.

BUSÉE, (Jean) Jésuite, né à Nimegue en 1547, mort à Mayence en 1611, où il avoit été pendant 22 ans professeur de théologie, de l'Ecriture & de controverse, est auteur de quelques ouvrages de piété estimés, & de plusieurs livres de controverse. Il y traite les hérétiques avec une douceur qui étoit l'image de son caractere. Il a donné une édition des Œuvres de Pierre de Blois, des Lettres de Hincmar de Rheims, des Œuvres de Tritheme, des Vies des Papes par Anastase le Bibliothécaire, de quelques ouvrages de Luitprand, d'Abbon de Fleury. Il s'est trompé, lorsqu'il a cru que son édition de Pierre de Blois étoit la premiere; il en avoit paru une dès l'an 1519, à Paris. — Pierre BUSÉE son frere & jésuite comme lui, est connu par le grand Commentaire qu'il a fait sur le *Catéchisme* de Canisius, Cologne, 1577, in-fol. Il étoit né à Nimegue vers l'an 1540, fut professeur de l'Ecriture-Sainte & de la langue hébraïque à Vienne en Autriche. Il y mourut le 12 avril 1587. — Gerard BUSÉE, frere des deux précédens, né à Nimegue vers 1538, chanoine de Zanten, mort vers 1581, s'est fait connoître

par un *Catéchisme*, Cologne, 1572, & par quelques ouvrages de controverse.

BUSEMBAUM, (Herman) naquit à Nottelen en Westphalie, l'an 1600. Il prit l'habit de S. Ignace, passa par les emplois de son ordre, & mourut en 1668. On a de lui : *Medulla Theologiæ moralis*, in-12, dont le P. Lacroix a fait 2 vol. in-fol. (*voy.* LACROIX); on y trouve plusieurs assertions justement proscrites; le P. Busembaum en copiant d'autres théologiens, ne distinguoit point assez ce qui méritoit d'être adopté, d'avec ce qui étoit le fruit des préventions dominantes ou des erreurs particulieres (*voyez* CARAMUEL, ESCOBAR, &c.). Il faut convenir que ceux qui ont affecté de dresser des catalogues de ces sortes d'erreurs, ont fait plus de mal que ceux qui les ont enseignées. « Faut-il approuver, » disent les Encyclopédistes, la » chaleur avec laquelle Pascal » & d'autres ont poursuivi vers » le milieu du siecle dernier la » morale relâchée de quelques » casuistes obscurs ? Ils de» voient prévoir que les princi» pes de ces auteurs, recueillis » en un corps, & exposés en » langue vulgaire, ne manque» roient pas d'enhardir les pas» sions toujours disposées à » s'appuyer de l'autorité la plus » fragile. Le scandale que la dé» lation de ces maximes occa» sionna dans l'Eglise, fut peut» être un plus grand mal que » celui qu'auroient jamais fait » des volumes poudreux, re» légués dans les ténebres de » quelques bibliotheques mo» nastiques » (*Encyclop. Méth.* art. CASUISTES). La justice & la vérité obligent encore d'observer que si les Casuistes relâchés sont condamnables, ceux qui sont excessivement séveres, ne le sont pas moins, & peuvent même produire des effets plus funestes. Le tort des uns & des autres a été, de décider sur la moralité des actions humaines, sur la grandeur ou la légéreté du péché, d'une maniere leste & téméraire; d'avoir voulu déterminer avec une précision aussi présomptueuse que chimérique, la nature & la gravité de tous les délits possibles, au-lieu d'adorer les secrets de la divine justice & de s'écrier avec le Prophête : *Delicta quis intelligit ?* (*voyez* ESCOBAR, PASCAL.)

BUSIRIS, fils de Neptune & roi d'Egypte, gouvernoit ses sujets en tyran, & égorgeoit tous les étrangers qui abordoient dans ses états, les offrant en sacrifice aux dieux. Il choisissoit principalement ceux qui avoient le poil roux. Hercule alloit être immolé comme les autres, lorsqu'il brisa ses liens, & sacrifia Busiris, son fils, & le prêtre qui se prêtoit à ses abominations. — Il a existé, dit-on, un autre BUSIRIS, antérieur à celui-ci, lequel fut roi d'Egypte, fonda la fameuse ville de Thebes, & y établit le siege de son empire. Mais tout cela appartient à l'histoire des tems fabuleux; & cette ville même de Thebes n'est qu'une fable, ou un travestissement de l'Histoire-Sainte, comme d'habiles critiques l'ont prouvé.

BUSLEYDEN, (Jerôme) né à Bouleide, en allemand Bauschleiden, village de la prévôté d'Arlon, dans le duché de

Luxembourg, d'où il a tiré son nom; fut chanoine des églises de Liege, de Cambrai, de Malines, de Bruxelles, prévôt de St. Pierre à Aire, maître des requêtes & conseiller au conseil-souverain de Malines. Il se fit connoître avantageusement par ses liaisons avec les gens-de-lettres, & par ses ambassades auprès de Jules II, de François I, & de Henri VIII. Il mourut à Bordeaux en 1517. La ville de Louvain lui doit le college des Trois-Langues. On n'a de Busleyden qu'une Lettre, à la tête de l'*Utopie* de Thomas Morus. On a conservé long-tems en manuscrit, à Louvain, des Pieces de vers, des Oraisons & des Lettres de Busleyden, monumens qui attestoient sa vaste érudition. On ignore aujourd'hui si ces ouvrages existent. —François BUSLEYDEN, archevêque de Besançon & cardinal, étoit le frere de Jerôme Busleyden.

BUSMANSHAUSEN, (François-Joseph de) descendant de la noble famille des barons de Roth, enseigna la théologie chez les Capucins de la province d'Autriche, dont il avoit embrassé l'institut. On a de lui, outre un grand nombre de Sermons tant allemands que latins, *un Panegyrique du marquis de Bade, à l'occasion des victoires remportées sur les Tucs*, en allemand; Kempten, 1693, in-fol.

BUSI, *voyez* RABUTIN.

BUSSIERES, (Jean de) jésuite, né à Villefranche en Beaujolois, se distingua dans son ordre par son esprit & son amour pour le travail. Il mourut en 1678. Ses poésies françoises sont entiérement oubliées; mais on lit encore ses Poésies latines, Lyon, 1675, in-8°. Son style, sans être ni correct ni égal, est plein de feu & d'enthousiasme. Ses principaux ouvrages sont: *Scanderbeg*, poëme en 8 livres; sa *Rhéa délivrée*; ses *Idylles* & ses *Eglogues*. On a encore de lui: I. *Historia Francica*, Lyon, 1671, 2 vol. in-4°. II. Un abrégé de l'Histoire universelle, sous le titre de *Flosculi historiarum*, traduit par lui-même en françois sous celui de *Parterre historique*, in-12. III. *Basilica Lugdunensis*, Lyon, 1661, in-fol. IV. *Description de Villefranche*, 1671, in-4°, avec fig.

BUTEO, *voyez* BORREL.

BUTES, chassé par son pere Borée, roi de Thrace, aborda dans l'isle de Naxos, où il fixa sa demeure. S'étant remis en mer avec une partie de ses gens pour aller chercher des femmes, il en enleva sur les côtes de Thessalie plusieurs qui célébroient une fête en l'honneur de Bacchus. De ce nombre étoit Coronis, nourrice de Bacchus, que Butès prit pour lui; mais ce dieu, irrité d'un pareil outrage, inspira au ravisseur une fureur si violente, qu'il courut se précipiter dans un puits où il périt.

BUTÈS ou BOGÈS, gouverneur de la ville d'Eïone sur le fleuve Strymon, sous Darius, fils d'Histaspes, roi de Perse, témoigna pour son maître une fidélité qui dégénéra en fureur. Assiégé par Cimon général des Athéniens, & ne voulant point accepter la capitulation honorable qu'on lui offroit, il aima mieux périr que de se rendre. Il donna ordre qu'on ramassât soigneusement tout l'or & l'ar-

gent qui étoit dans la ville, fit allumer un grand bûcher, & ayant égorgé sa femme, ses enfans, & toute sa maison, il les fit jeter dans les flammes avec les richesses qu'on avoit recueillies, & s'y précipita lui-même après eux, invitant par cet exemple insensé ses concitoyens à en faire autant.

BUTKENS, (Christophe) natif d'Anvers, religieux cistercien, puis abbé de S. Sauveur, mort en 1650, a laissé: I. *Les Trophées sacrés & profanes du Duché de Brabant*, 4 vol. in-fol., La Haye, 1724: c'est la derniere édition. II. *Généalogie de la maison de Lynden*, in-fol., Anvers, 1626.

BUTLER, (Samuel) naquit en 1612, à Strensham, dans le comté de Worchester, d'un riche laboureur. Après avoir fait ses études dans l'université de Cambridge, il fut placé chez un fanatique du parti de l'usurpateur Cromwel, & n'en fut pas moins fidele à celui de son roi. Son Poëme d'*Hudibras*, satyre ingénieuse des partisans enthousiastes de Cromwel, décria la faction de ce tyran, & ne servit pas peu à Charles II. Toute la reconnoissance qu'en eut ce prince, fut de citer souvent l'ouvrage, d'en apprendre même plusieurs morceaux par cœur, tandis que l'auteur vécut & mourut dans l'indigence en 1680. Il fallut qu'un de ses amis fît les frais de son enterrement. Le sujet de ce Poëme burlesque est la guerre civile d'Angleterre sous Charles I. Son dessein est de rendre ridicules les Presbytériens & les Indépendans, trompettes & acteurs de ces querelles funestes & absurdes. Hudibras, le héros de cet ouvrage, est le *Don-Quichotte* du fanatisme. Butler le peint de couleurs originales & burlesques. Un homme qui auroit dans l'imagination la dixieme partie de l'esprit comique, bon ou mauvais, qui regne dans cet ouvrage, seroit encore très-plaisant. Les gens de goût, en profitant de la gaieté de l'auteur, lui reprochent des longueurs, des détails puérils, des réflexions indécentes, des pensées basses, des polissonneries grossieres. Nous en avons deux traductions en françois, l'une en vers fort foibles, & l'autre en prose beaucoup meilleure. On a encore de Butler d'autres Pieces burlesques, mêlées de plaisanteries tour-à-tour ingénieuses & insipides.

BUTLER, (N.) Irlandois, se fit connoître dans le dernier siecle par une pierre d'une efficacité extraordinaire dans la cure de plusieurs maladies. Il prétendoit avoir le secret de convertir le plomb & le mercure en or. Cette idée chimérique auroit dû décréditer sa pierre; cependant Van-Helmont & quelques autres médecins l'ont vantée.

BUTLER, (Alban) né à Londres d'honnêtes parens, fit ses études à Douay, au college des prêtres Anglois, où il enseigna ensuite les humanités, la philosophie & la théologie, après avoir embrassé l'état ecclésiastique. De retour en Angleterre, il étoit aumônier en 1763 du duc de Norfolk, premier pair de ce royaume. Quelques années après il succéda à M. l'abbé Talbot, frere du comte de Schrewsbury, pre-

mier comte d'Angleterre, dans la présidence du college Anglois à St-Omer, qui lui avoit été conférée par le parlement de Paris, à la dissolution de la société des Jésuites en France en 1762. Butler y mourut vers 1782, après avoir joui de la confiance intime de M. de Montlouet, évêque de St-Omer, de M. Caimo, évêque de Bruges, & de plusieurs autres personnes distinguées. Butler s'est immortalisé par les *Vies des Peres, des Martyrs & des autres principaux Saints, avec des notes historiques & critiques*, en anglois; ouvrage qui a été traduit librement par Mrs. Godescard & Marie; Villefranche, 1763, & années suivantes, 12 vol. gr. in-8°; Paris, nouvelle édition, corrigée & augmentée par M. Godescard, chanoine de St-Honoré, secrétaire de l'archevêque de Paris, 1786-1788. On y trouve sous chaque jour la vie des Saints les plus célebres; on a profité de plusieurs bons ouvrages qui ont paru depuis quelques années en différentes langues. L'ouvrage françois n'est pas une simple traduction, il contient un grand nombre de Vies qui ne sont point dans l'original, & beaucoup d'additions fournies par l'auteur Anglois, ou qui sont le fruit des recherches des deux traducteurs, principalement de M. l'abbé Godescard. Les modeles de vertu de tous les siecles, de tous les états, de tous les âges, y sont présentés avec beaucoup d'intérêt. Les fêtes principales de l'année, instituées pour nous rappeller les différens mysteres de la Religion, y sont traitées avec la dignité qui convient à ces grands sujets. Par-tout à l'instruction est jointe une onction qui fait goûter la morale de l'Evangile. Une critique saine, en rejetant ce qu'une crédulité trop grande a fait adopter quelquefois, confirme la foi des fideles dans ce qu'ils sont obligés de croire. Un grand nombre de *Notes* sur les Conciles, les Peres, les auteurs ecclésiastiques, les événemens même de l'histoire profane qui ont rapport aux *Vies* que l'auteur a écrites, donnent à son travail un nouveau mérite.

BUTTERFIELD, mort à Paris en 1724, à 89 ans, étoit ingénieur du roi pour les instrumens de mathématiques. Il les construisoit avec une justesse singuliere, & réussissoit sur-tout dans les grands quarts de cercle.

BUXTORF, (Jean) né en 1564 à Camen en Westphalie, professeur d'hébreu à Bâle, célebre par la connoissance de cette langue, mourut dans cette ville, où l'hymen l'avoit fixé, & où il étoit chéri & honoré, en 1629, à 69 ans. On lui offrit des chaires à Saumur & à Leyde, mais les magistrats craignant qu'il ne fût enlevé à la Suisse, lui donnerent une augmentation d'honoraires. Ce dédommagement paroissoit d'autant plus juste, que, pour parvenir à une connoissance plus parfaite de la langue qu'il professoit, il avoit pris chez lui des Juifs habiles. Mais ceux-ci sous prétexte de lui en développer toutes les finesses, le firent donner plus d'une fois dans les visions & les petites ruses du Rabbinisme. Parmi le grand nombre d'ouvrages dont les

Hébraïſans lui ſont redevables, ceux qui méritent une attention diſtinguée, ſont : I. Un *Tréſor de la Grammaire hébraïque*, 2 vol. in-8°. II. Une petite *Grammaire hébraïque*, très-eſtimée, Leyde, 1701 & 1707, in-12, revue par Leuſden. III. *Biblia rabbinica*, Bâle, 1618 & 1619, 4 vol. in-fol. IV. *Inſtitutio epiſtolaris hebraïca*, in-8°, 1629 : c'eſt un recueil de lettres, utile à ceux qui veulent écrire en hébreu. V. *Concordantiæ hebraïcæ*, Bâle, 1632, in-8° ; un de ſes meilleurs ouvrages. VI. Pluſieurs Lexicons hébreux & chaldaïques, in-8°. VII. *Synagoga judaïca*, 1682, in-8° : c'eſt un tableau de la religion, des mœurs & des cérémonies des Hébreux.

BUXTORF, (Jean) fils du précédent, auſſi ſavant que ſon pere, naquit en 1599, & mourut en 1664 à Bâle, où il profeſſoit les langues orientales. On a de lui : I. Un *Lexicon chaldaïque & ſyriaque*, 1622, in-4°. II. Un *Traité ſur les points & les accens hébreux*, contre Cappel, Bâle, 1648, in-4°, en latin. III. Une *Anti-Critica* contre le même, Bâle, 1653, in-4°, utile dans les endroits où il compare le texte hébreu avec les anciennes verſions. Mais en général tout ce qu'il a écrit contre Cappel eſt foible, & toute la gloire de cette diſpute fut pour ſon adverſaire. *Voyez* CAPPEL. IV. Des Diſſertations ſur l'Hiſtoire du Vieux & du Nouveau-Teſtament, in-4°, Bâle, 1659. Il y traite de l'Arche d'alliance ; du Feu ſacré, de l'*Urim* & *Thummim*, de la Manne, de la Pierre du déſert, & du Serpent d'airain, &c. V. Une traduction du *More Nevochim*, 1629, in-4° ; & du *Cozri*, 1660, in-4°. VI. *Exercitationes philologico-criticæ*, 1662, in-4°. VII. *De Sponſalibus*, 1652, in-4°.

BUXTORF, (Jean-Jacques) fils du précédent, conſommé comme lui dans la connoiſſance des langues orientales, lui ſuccéda dans ſa chaire en 1664. Il mourut aſthmatique en 1704, laiſſant pluſieurs traductions des ouvrages des Rabbins, & un Supplément fort ample à la Bibliotheque rabbinique.

BUXTORF, (Jean) neveu du précédent, ſucceſſeur de ſon oncle dans la chaire des langues orientales, fut le 4e. profeſſeur de cette famille, qui occupa ce poſte pendant 40 ans. On leur reproche à tous d'avoir eu trop d'attachement pour le rabbiniſme, pour les accens & les points voyelles de la langue hébraïque. Invention récente qui n'eſt d'aucune autorité pour déroger aux anciennes leçons. Cette érudition juive, qui leur a fait un nom, a paru fort vaine dans pluſieurs de leurs ouvrages. Le dernier Buxtorf eſt mort en 1732, laiſſant des Traités ſur la langue hébraïque, des Diſſertations, des Vers, des Sermons.

BUY DE MORNAS, (Claude) Lyonnois, s'appliqua avec ſuccès à la géographie, devint géographe du roi & des enfans de France, & mourut à Paris en 1783, après avoir embraſſé quelques années auparavant l'état eccléſiaſtique. Ce géographe eſt particuliérement connu ; I. par un *Atlas méthodique & élémentaire de géographie & d'hiſtoire*, Paris, 1762-1770, 4 vol. in-4°.

» C'eſt, dit M. Drouet, la col-
» lection de cartes la plus com-
» plette pour les progrès de
» l'éducation, & l'unique en
» ce genre où l'on fait marcher
» d'un pas égal la géographie,
» la chronologie & l'hiſtoire ».
Mais cet éloge nous paroît un peu exagéré. II. par une *Coſmographie méthodique & élémentaire*, 1770, in-8°, avec fig. & cartes.

BUYER, (Barthélemi) premier imprimeur de Lyon, & conſeiller de ville en 1482, a imprimé en 1476 la *Légende dorée;* le *Speculum vitæ humanæ* en 1477, par Guillaume Le Roy qui demeuroit chez lui.

BUZANVAL, (Nicolas Choart de) naquit à Paris en 1611. Il fut ſacré évêque de Beauvais en 1652, après avoir occupé une charge de conſeiller au parlement de Bretagne, & une autre au grand-conſeil; après avoir été maître des requêtes, conſeiller-d'état, & ambaſſadeur en Suiſſe. Son dioceſe ſe loue encore des établiſſemens qu'il y fit. Il fonda un hôpital général, un grand & un petit ſéminaire. Il fit dire publiquement dans un ſynode, par un archidiacre : *Qu'il prioit inſtamment de ne ſe ſervir jamais du mot de Grandeur, ſoit en lui parlant, ſoit en lui écrivant.* Priere que quelques-uns regarderent comme une ſingularité inutile, d'autres comme l'expreſſion de ſa modeſtie. « Mais
» il eſt plus modeſte, dit un
» auteur, de ſe laiſſer nommer
» comme l'uſage le comporte,
» que de ſe diſtinguer par des
» proteſtations & des refus ».
Ce prélat fut un des quatre évêques qui refuſerent d'abord de ſigner le formulaire; il le ſigna enſuite, & ſe prêta à l'accommodement qui procura la ſoi-diſante paix de Clément IX (*voyez* ce mot). Il mourut en 1679.

BUZELIN, (Jean) Jéſuite, né à Cambrai, & mort à Lille le 15 octobre 1626, à l'âge de 55 ans, s'appliqua particuliérement à l'hiſtoire Belgique. Il nous a donné : I. *Annales Gallo-Flandricæ*, Douay, 1624, in-fol. Ces Annales ſont bien écrites; l'auteur cite preſque par-tout ſes garans, mais il manque de critique pour les premiers tems. II. *Gallo-Flandria ſacra & profana*, Douay, 1625, in-fol. C'eſt une ample deſcription des villes, bourgs, villages; des antiquités, des mœurs, de la religion, &c., de ce pays; ouvrage plein de recherches, enrichi de chartres & de pieces juſtificatives.

BYNÆUS, (Antoine) né le 6 août 1654, à Utrecht, mort à Deventer, en 1694, miniſtre proteſtant, diſciple de Grævius, & verſé comme lui dans les langues, l'hiſtoire & les antiquités, laiſſa des ouvrages très-ſavans. On conſulte encore : I. Son traité *de Calceis hebræorum*, Dordrecht, 1695, in-4°. II. *De morte Jeſu-Chriſti*, Amſterdam, 1691 & 1698, in-4°; ouvrage d'une grande érudition. III. *De natali Jeſu-Chriſti. Accedit Diſſertatio de Jeſu-Chriſti Circumciſione*, Amſterdam, 1689-1729; La Haye, 1737, in-4°. Il s'attache particuliérement à détruire les calomnies dont les Juifs & les hérétiques ſe ſont efforcés de noircir la naiſſance de J. C. Dans la Diſſertation ſur la Circonciſion, Bynæus

prouve contre Marsham & Spencer, que la Circoncision a été établie chez les Juifs & chez les Egyptiens, pour des raisons différentes, & qu'elle n'a point passé des seconds aux premiers.

BYNG, *voyez* Bing.

BYNKERSHOEK, (Cornelius-Van) né à Middelbourg en Zélande, le 29 mai 1673, fut envoyé de bonne heure en Frise, à l'université de Franeker, qui florissoit alors par la quantité de professeurs célebres qui y enseignoient les sciences. Après y avoir consacré deux ans aux belles-lettres avec beaucoup de succès, il se donna tout entier à l'étude de la jurisprudence, & s'y distingua avantageusement. Il avoit à peine atteint l'âge de 21 ans, qu'il publia trois Dissertations sur des matieres de droit, qui furent applaudies, & lui valurent le grade de docteur. Il fut ensuite à La Haye, & y exerça ses talens pour le barreau avec beaucoup de réputation. En 1695, il publia avec des additions & des corrections ses trois Dissertations *ad L. Lecta*; en 1699, une Dissertation *de auctore auctoribusve Authenticarum*; en 1702, une autre sur un paragraphe de Mæcianus, intitulée : *De L. Rhod. de Jactu*, à laquelle il ajouta une Dissertation *de dominio maris*. A ces études du droit qui s'enseigne dans les universités, Bynkershoek joignit des recherches exactes sur tous les droits, loix, décrets, privileges, usages, coutumes, &c., suivies dans les diverses provinces & villes du pays, & il se forma pour son usage un corps de droit hollandois & zélandois. On lui doit des recherches savantes sur le droit romain, sous ce titre : *Observationum Juris Romani, Libri IV*, 1700. On a encore de lui : I. *Opuscula varii argumenti*, 1719. II. Un traité *de foro Legatorum*, 1721; ouvrage qui fut traduit en françois & enrichi de notes par Barbeyrac en 1730. III. Quatre nouveaux livres des *Observationum Juris Romani*, 1733, où il réfute les *Emblemata Treboniani*. IV. *Quæstionum juris publici, Libri II*, 1737. Ce savant laborieux mourut en 1743, âgé de 70 ans. M. Vicat, professeur en droit de l'université de Lausanne, a donné une édition complette des ouvrages de Bynkershoek, Cologne, 1761, 2 vol. in-fol.

BYRGE, (Juste) constructeur d'instrumens de mathématiques, avoit été formé par la nature pour de plus grandes choses. Dans les intervalles que lui laissoit son art, il fit deux découvertes très-belles : les *Logarithmes*, & le *Compas de proportion*. Ses inventions furent long-tems inconnues. Byrge étoit un homme d'une simplicité admirable, qui travailloit dans le silence & dans l'obscurité. Il florissoit à la fin du 16e. siecle.

BYZANTIUS, *voyez* Genesius.

BZOVIUS, (Abraham) Dominicain Polonois, professeur de philosophie à Milan & de théologie à Bologne, retourna dans sa patrie & s'y distingua par ses sermons, ses leçons de philosophie & de théologie, & son zele pour l'agrandissement de son ordre. Revenu en Italie, il entreprit, à la priere de quelques savans, de continuer les *Annales du cardinal*

Baronius. Il exécuta ce grand projet en 9 vol. in-fol., depuis 1195 jusqu'en 1572. La continuation est peu digne de l'ouvrage du premier auteur. On lui reproche de s'être trop arrêté aux affaires & aux personnages de son ordre ; de sorte que l'ont croit quelquefois lire les annales des Dominicains plutôt que celles de l'Eglise. Sa critique est souvent en défaut, & ne distingue pas les pieces vraies des fausses ; les miracles dont la croyance est fondée sur des preuves irrécusables, & les prodiges que la crédulité a adoptés sans examen. Cependant il ne mérite pas le mépris qu'en ont témoigné certains auteurs, pour empêcher sans doute qu'on soupçonnât qu'ils l'eussent copié, comme ils ont fait dans beaucoup d'endroits. Les Cordeliers furent mécontens de ce qu'il n'avoit pas respecté Jean Scot, appellé *le Docteur subtil*, & lui en firent des reproches véhémens. Herwart, auteur Bavarois, attaqua aussi Bzovius sur divers faits avancés contre l'empereur Louis de Baviere ; mais sa critique ne paroît pas fondée. Ce Dominicain mourut en 1637, âgé de 70 ans, dans le monastere de la Minerve. Il avoit eu auparavant un appartement au Vatican ; mais ayant été volé dans ce palais, & effrayé de la mort de son valet qui fut tué, il se retira chez ses confreres. On a encore de lui : *Pontifex Romanus*, Cologne, 1619, in-folio ; & quelques autres ouvrages.

C

CAAB, d'abord rabbin, ensuite mahométan, commença par faire des vers satyriques contre l'imposteur Mahomet ; mais celui-ci ayant conquis l'Arabie, le lâche poëte finit par chanter une de ses maîtresses. Il fut dès-lors son favori & son conseil. Caab l'aida dans la composition de l'Alcoran. Mahomet en reconnoissance lui donna son manteau. Il mourut l'an de J. C. 622.

CAANTHE, fils de l'Océan. Son pere lui ayant ordonné de poursuivre Apollon qui avoit enlevé sa sœur Mélia, & ne pouvant le contraindre à la rendre, il mit le feu à un bois consacré à ce dieu qui, pour le punir, le tua à coups de fleches.

CAATH, fils de Lévi, pere d'Amram, & aïeul de Moïse. Sa famille fut chargée de porter l'arche & les vases sacrés du tabernacle, dans les marches du désert.

CABADES *ou* CAVADES *ou* KOBAD, roi de Perse, fils de Perose, ayant porté une loi qui autorisoit la communauté des femmes, & faisant usage de toutes celles qui lui plaisoient, perdit son trône & fut enfermé dans une tour. Une de ses femmes le délivra de sa prison, en se livrant à la passion du gouverneur éperdument amoureux d'elle. Cabades s'évada

ſous les habits de cette femme, fit crever les yeux à ſon frere, & reprit la couronne. Les Huns Nephtalites lui fournirent des ſecours. Il déclara la guerre à l'empereur Anaſtaſe, ravagea l'Arménie & la Méſopotamie, prit Amide & la livra au pillage. Un vieillard lui repréſentant combien le carnage qu'on exerçoit dans le ſac de cette ville, étoit indigne d'un roi: *C'eſt pour vous punir*, répondit Cabades, *de votre réſiſtance. Plus notre réſiſtance*, reprit le vieillard, *a été grande, plus votre victoire eſt glorieuſe.* Cette réponſe déſarma Cabades, & le pillage ceſſa. La paix fut conclue quelque tems après; mais la guerre recommença ſous Juſtin & Juſtinien. Cabades fut moins heureux ſous ce dernier empereur, & mourut en 521. C'étoit un prince guerrier, plus propre à conquérir des états qu'à régler les ſiens. Il fut cruel envers ſes ſujets, & implacable dans ſes vengeances.

CABALLO, (Emmanuel) s'illuſtra dans le tems du ſiege de Genes ſa patrie. Les François qui l'aſſiégeoient depuis ſeize mois, avoient affamé cette ville. Un vaiſſeau chargé de vivres & de munitions alloit ſe rendre aux aſſiégeans, ſi Caballo ne fût monté tout de ſuite ſur un autre vaiſſeau, & ne l'eût emmené dans la ville, au milieu des François qui faiſoient de continuelles décharges ſur lui. Cette action héroïque lui mérita le nom du Libérateur de ſa patrie, & fit lever le ſiege en 1513.

CABANE, (Robert de) fils de Raimond Cabane, & de la fameuſe Catanoiſe qui avoit été nourrice de Louis, fils de Charles II, roi de Naples, fut arrêté avec ſa mere en 1345, après l'aſſaſſinat d'André de Hongrie, époux de Jeanne, reine de Naples. On leur donna la queſtion dans une place ſur le bord de la mer. La mere mourut des douleurs de la torture, & le fils fut tenaillé. *Voy.* ANDRÉ DE HONGRIE.

CABASILAS, (Nicolas) archevêque de Theſſalonique en 1350, ſoutint le ſchiſme des Grecs contre l'Egliſe de Rome. Il publia des traités ſur cette matiere, & laiſſa pluſieurs ouvrages, dont le meilleur eſt ſon *Expoſition de la Liturgie grecque*, imprimée en différens endroits, en grec, & traduite en latin par Gentien Hervet. On eſtime auſſi la *Vie de Jeſus-Chriſt*, du même auteur, Ingolſtad, 1604.

CABASSUT, (Jean) prêtre de l'Oratoire, profeſſeur de droit canon à Avignon, né en 1604, mourut à Aix ſa patrie en 1685. On a de lui: I. *Juris Canonici theoria & praxis*, réimprimé in-fol. en 1738, par les ſoins de Gibert qui y a ajouté des ſommaires & des notes qui ne s'accordent pas toujours avec les principes de l'auteur, dont l'ouvrage ne gagne rien à ce commentaire. II. *Notitia eccleſiaſtica Conciliorum, Canonum, veterumque Eccleſiæ rituum*, Lyon, 1685, in-folio: ouvrage d'un moindre uſage que le précédent, quoiqu'il y ait des diſſertations utiles. On y trouve une notice des conciles; l'explication des canons, une introduction à la connoiſſance des rits anciens & nouveaux de l'Egliſe, & des principales

parties de l'hiſtoire eccléſiaſtique. On en a donné un bon Abrégé à Louvain, 1776, in-8°. III. *Traité de l'Uſure.* Cabaſſut étoit un homme d'un eſprit droit, d'un caractere doux, d'un jugement ſolide, d'une prudence conſommée, d'une vertu ſans tache. Il écrit avec élégance & avec dignité; ſon latin eſt pur, coulant, harmonieux; ſes déciſions ſont ſages & ſévérement orthodoxes; les novateurs y trouvent par-tout leur condamnation.

CABBEDO DE VASCONCELLOS, (Michel) né à Setuval en 1525, s'appliqua au droit avec beaucoup de ſuccès, & étoit parvenu aux premieres charges à Lisbonne, lorſqu'il mourut en 1577, à 52 ans. On lui doit une élégante traduction latine du *Plutus* d'Ariſtophane; des Lettres & d'autres ouvrages imprimés à Rome, en 1597, in-8°.—Son fils George CABBEDO marcha ſur les traces de ſon pere, devint chancelier du royaume, membre du conſeil d'état de Madrid pour le Portugal, & mourut dans ſa patrie le 4 mars 1604, à 45 ans. On a de lui: I. *Deciſiones Luſitaniæ ſenatûs*, 1604, in-fol. II. *De Patronatibus eccleſiarum regiæ coronæ Luſitaniæ*, 1603, in-4°.

CABESTAN *ou* CABESTAING, (Guillaume de) gentilhomme du comté de Rouſſillon, & non Provençal, quoique Noſtradamus le faſſe deſcendre de l'ancienne maiſon de Servieres, fut un poëte du 13e. ſiecle, qui chanta différentes dames, ſuivant l'uſage du tems. Tricline Carbonel fut ſa derniere maîtreſſe. Le mari de cette dame, jaloux du troubadour, le tua, lui arracha le cœur, & le fit manger à ſa femme. Tricline en mourut de douleur en 1213.

CABILLEAU, (Baudouin) Jéſuite, né à Ypres, s'appliqua particuliérement à la poéſie & le fit avec ſuccès, comme on peut le voir par les ouvrages que l'on a de lui: I. *Epigrammata*, Anvers, 1634, in-16. II. *Lemmata hiſtorica*, Louvain, 1614. III. *Epiſtolæ heroum & heroïdum*, en vers élégiaques, Anvers, 1636, in-8°. IV. *Eloge de S. Jean-Baptiſte*, en vers, Louvain, 1642, in-8°. L'auteur mourut à Anvers le 13 novembre 1652. Il ſe ſervoit quelquefois d'allégories forcées.

CABOT, (Sébaſtien) célebre navigateur, né à Briſtol, en 1467, de Jean Cabot, établi dans cette ville, qui lui donna des leçons de mathématiques, de coſmographie & de la navigation. Jean Cabot forma le projet de tenter le paſſage aux Indes par le nord-oueſt. Henri VII lui en donna la commiſſion; il s'embarqua avec ſes fils en 1497, au mois de juin. Ces navigateurs découvrirent quelques terres; mais ayant trouvé des difficultés inſurmontables vers le nord-oueſt, ils naviguerent vers le ſud, & s'avancerent juſqu'au cap de la Floride, à-peu-près dans le même tems qu'Americ Veſpuce, touchoit ailleurs l'hémiſphere, auquel il a donné ſon nom, quoiqu'il ne ſoit pas certain qu'il l'ait découvert le premier (*voy.* BEHAIM). De retour en Angleterre, Sébaſtien y eſſuya quelques déſagrémens, ce qui fit qu'il alla offrir ſes ſervices au roi

roi d'Espagne ; il y fut nommé chef des pilotes. Sa capacité & son intégrité engagerent une société de marchands à lui faire entreprendre, en 1525, un voyage aux Moluques, par le détroit de Magellan. Il s'avança jusqu'au cap de Saint-Augustin (latitude mérid. 7) ; son équipage se mutina & refusa de passer le détroit. Il entra dans la riviere de la Plata, & y établit quelques forts pour s'y maintenir. Il dépêcha en Espagne pour en donner avis, & demanda du renfort. Il l'attendit en vain pendant cinq ans ; au bout desquels il retourna en Espagne, où il ne reçut pas un accueil favorable, parce qu'il n'avoit pas été aux isles des Epiceries. Dégoûté de ce pays, il regagna sa patrie. Il y fut bien reçu, & on lui donna la charge de gouverneur des compagnies de marchands, & des domaines à découvrir, avec une pension. Il n'avoit point abandonné le projet de passer aux Indes par le nord. Il l'avoit tenté par le nord-ouest ; il se proposa de l'essayer par le nord-est, & pénétra jusqu'à Archangel, l'an 1557. On ne sait ce que devint depuis cet habile navigateur. Purchas en a parlé amplement dans le Recueil des voyages faits par les Anglois. Il en est parlé aussi dans les *Voyages Maritimes* de Ramusio.

CABOT, (Vincent) jurisconsulte Toulousain dans le 16*e*. siecle, professa le droit dans sa patrie. On a de lui un gros volume in-8°, intitulé : *Les Politiques de Vincent Cabot, Tolosain :* Toulouse, 1630; mélange informe, composé de maximes recueillies dans les auteurs sacrés & profanes, sans goût, sans méthode. L'auteur devoit publier quatre autres volumes à la suite du premier. On a encore de lui : *Variarum juris publici & privati Dissertationum libri duo*, Paris, 1598, in-8°.

CABRAL, (Pierre-Alvarès) que quelques-uns nomment *Cabrera*, quoique Mariana & Maffée lui donnent constamment le nom de *Cabral ;* commandant de la seconde flotte que le roi D. Emmanuel de Portugal envoya aux Indes en 1500, fut jeté par la tempête sur les côtes du Brésil inconnu alors, & en prit possession au nom de son prince. Après plusieurs autres expéditions qui illustrerent son courage, il revint en Portugal, & y mourut le 23 juin 1501, regardé comme un grand-homme de mer.

CABRERA, (Bernard de) favori de Martin, roi de Sicile, voulut s'emparer de cette couronne en 1410, après la mort de son maître. Blanche, veuve de Martin, ayant refusé de l'épouser, Cabrera lui déclara la guerre. Il fut pris & enfermé d'abord dans une citerne desséchée. On le transféra de là dans une tour environnée d'un filet, dans lequel Cabrera tomba en voulant s'évader. On l'y laissa pendant un jour, exposé à la risée du peuple. Ferdinand, successeur de Martin, lui accorda ensuite sa grace, à condition qu'il quitteroit la Sicile. Il mourut quelque tems après. — Il ne faut pas le confondre avec Louis CABRERA de Cordoue, capitaine d'infanterie, qui vivoit encore en 1630, & qui est auteur : I. De l'*His-*

toria para entenderla y escrivirla, Madrid, 1611, in-4°, où il donne de bonnes regles sur la maniere d'écrire l'histoire. II. D'une *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, Madrid, 1619, in-fol. en espagnol. « L'auteur, » dit M. Drouet, est accusé » d'être trop dévoué à son roi » & à sa patrie. Ce n'est pas » toujours un mal, à qui veut-» on que l'on soit dévoué »? Les gens sensés souscriront sans peine à cette réflexion.

CABREUIL, (Barthélemi) né à Montpellier, fut chirurgien de Henri IV. Il possédoit parfaitement l'anatomie, comme il conste par ses ouvrages qui sont encore estimés, entr'autres: I. *Alphabeton anatomicum*, Geneve, 1604, in-4°. II. *Observationes variæ*, dans un recueil d'Observations de plusieurs anatomistes, Francfort, 1668, in-4°. III. *Collegium anatomicum*, dans le même recueil.

CACA, sœur de Cacus, découvrit à Hercule le vol de son frere. Les Romains lui rendoient des honneurs divins.

CACUS, fils de Vulcain, enleva à Hercule une partie de ses troupeaux, qu'il traîna à reculons dans son antre pour n'être pas découvert. Le héros furieux courut à la caverne de ce brigand, & l'étrangla. Les habitans des lieux circonvoisins, délivrés des violences de Cacus, éleverent un temple à leur libérateur. La description de la prise de Cacus par Hercule, au 8*e* livre de l'Enéide, est un des beaux endroits de Virgile.

CADALOUS, évêque de Parme, concubinaire & simoniaque, fut élu pape en 1061 par la faction de l'empereur Henri IV, contre Alexandre II, & prit le nom d'Honorius II. Ayant voulu soutenir son élection par les armes, & n'ayant pu réussir, il fut condamné par tous les évêques d'Allemagne & d'Italie en 1062, & déposé par le concile de Mantoue en 1064.

CADAMOSTO *ou* CADAMUSTI, (Louis) célebre navigateur Vénitien, né vers l'an 1422, se fit connoître à l'infant dom Henri de Portugal. Ce prince, animé, comme son pere le roi Jean, de l'esprit de découverte, voulut s'attacher Cadamosto. Il lui envoya le consul de la république de Venise en Portugal, nommé Patrice Conti, pour l'instruire du commerce avantageux de l'isle de Madere, conquise en 1430. Cadamosto, encouragé par l'espoir du gain, traita avec dom Henri, qui lui fit armer une caravelle, dont Vincent Diaz, natif de Lagos fut le patron. Elle mit à la voile le 22 mars 1455; & après avoir mouillé à Madere, ils reconnurent les isles Canaries, le Cap-Blanc, le Sénégal, le Cap-Verd, & l'embouchure de la riviere de Gambra. Dans un second voyage qu'il fit l'année suivante, avec un Génois nommé Antoine, ils pousserent leurs découvertes jusqu'à la riviere de Saint-Dominique, à laquelle il donnerent ce nom, & d'où ils retournerent en Portugal. Il habita long-tems à Lagos, attirant par ses politesses les négocians & les navigateurs. De retour dans sa patrie en 1464, il y publia la relation des ses voyages, qui fut traduite en françois par Pierre Redoner, au commencement du

16e siecle. Nous les avons aussi en latin par le soins d'Archangel Madrignani.

CADMUS, roi de Thebes, vint par mer des côtes de la Phénicie, s'empara du pays connu depuis sous le nom de Béotie & y bâtit la ville de Thebes. On dit qu'il apporta aux Grecs l'usage de l'alphabet.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées. BREBEUF.

Les poëtes ont ajouté des fables à l'histoire de Cadmus, qui peut-être n'est elle-même qu'une fable. Il alla combattre, suivant eux, avec le secours de Minerve, un dragon qui avoit dévoré ses compagnons. Le héros tua le monstre, & en sema les dents, d'où sortirent tout-à-coup des hommes armés qui n'eurent rien de plus pressé que de se massacrer. Il n'en resta que cinq, qui aiderent Cadmus à bâtir la ville de Thebes. Ses sujets le chasserent de ses états, & l'obligerent de s'enfuir en Illyrie.

CADMUS DE MILET, le premier des Grecs qui ait écrit l'histoire en prose. Il florissoit du tems d'Halyattes, roi de Lydie.

CADRY, (Jean-Baptiste) dont le vrai nom étoit DARCY, ancien chanoine, théologal de l'église de Laon, fut l'homme de confiance, l'ami & le théologien de M. de Caylus, évêque d'Auxerre. Il étoit né à Tretz en Provence en 1680, & il mourut à Savigni, près de Paris, en 1756, à 76 ans. On a de lui plusieurs écrits contre la bulle *Unigenitus*, à laquelle il étoit fort opposé. Les principaux sont: I. Les trois derniers volumes de l'*Histoire du Livre des Réflexions morales, & de la constitution* Unigenitus; Amsterdam, 1723-1738, 4 vol. in-4°: le premier est de Louail. Ouvrage qui n'a été lu que par les gens du parti. II. L'*Histoire de la condamnation de M. de Soanen, évêque de Senez*, 1728, in-4°. Ouvrage du même genre. III. *Des Observations théologiques & morales sur les deux Histoires du P. Berruyer*, en 3 vol in-12, 1755 & 1756.

CÆCILIUS-BASSUS *voy.* BASSUS.

CÆCILIUS-STATIUS, poëte comique, affranchi, contemporain d'Ennius. On trouve quelques-uns de ses fragmens dans le *Corpus Poëtarum*, Londres, 1714, 2 vol. in-fol.

CÆCULUS, fils de Vulcain. Sa mere étant assise auprès de la forge de ce dieu, une étincelle de feu la frappa, & lui fit mettre au monde, au bout de neuf mois, un enfant, à qui elle donna le nom de Cæculus, parce qu'il avoit de fort petits yeux. Lorsqu'il fut avancé en âge, il ne vécut que de vols & de brigandages. Il bâtit la ville de Préneste. Ayant donné des jeux publics, il exhorta les citoyens à aller fonder une autre ville. Mais comme il ne pouvoit les y engager, parce qu'ils ne le croyoient pas fils de Vulcain, il invoqua son pere, & l'assemblée fut aussi-tôt environnée de flammes. Ce prodige la saisit d'une telle frayeur,

qu'on lui promit de faire tout ce qu'il voudroit.

CÆLIUS AURELIANUS, (Lucius) ancien médecin de Siga dans la Numidie, vivoit vers le tems de Galien. Il a laissé un ouvrage intitulé : *De celeribus & tardis passionibus*, qu'on a jugé à propos de réimprimer à Amsterdam en 1722, in-4°. Il se trouvoit déjà dans les Recueils des anciens médecins.

CÆNEUS, guerrier qui, ayant été fille sous le nom de *Cænis*, avoit obtenu de Neptune d'être changée en homme invulnérable.

CAFFA, (Melchior) habile sculpteur, connu sous le nom de *Maltois*, parce qu'il étoit né à Malte en 1631, fut éleve du chevalier Bernin, & ensuite presque son émule. Il mourut à Rome en 1687. On y admire plusieurs de ses ouvrages, entr'autres le Groupe de S. Thomas de Villeneuve, donnant l'aumône, dans l'église des Peres Augustins.

CAFFARO, (le P.) Théatin, est auteur d'une Lettre imprimée à la tête du *Théâtre* de Boursault, où il prétend prouver qu'un chrétien peut aller à la comédie. Il falloit avoir une opinion bien avantageuse de l'histrionisme, pour mettre au jour une assertion si fort opposée aux maximes sacrées de la Religion, & si contredite par tous les Peres de l'Eglise. S. Chrysostome, frappé du danger que l'on court dans ces lieux de corruption, exhortoit les peres & les meres à en écarter leurs enfans. « Lorsque nous voyons, dit-il, » un domestique porter un » flambeau allumé dans ses » mains, nous n'avons rien de » plus pressé que de lui défendre d'aller dans les endroits » où il y a de la paille, du foin, » ou toute autre matiere combustible, de peur que sans » y penser, il ne laisse tomber » une étincelle qui embrase » toute la maison. Usons de la » même précaution à l'égard de » nos enfans, & ne permettons pas que leurs yeux se » portent sur ces assemblées funestes : & si les personnes qui » les fréquentent, demeurent » dans notre voisinage, défendons à nos enfans de les voir » & de converser avec elles, » si nous voulons empêcher » que quelqu'étincelle ne porte » le feu dans leurs ames, & » n'y cause un dommage irréparable, par un incendie » général ». Une multitude d'écrivains, ceux même qui se sont acquis le plus de célébrité dans ce genre de travail, n'en ont point porté un jugement plus favorable. « Guidé enfin » par la foi (dit Gresset, dans » une Lettre publiée en 1759), » ce flambeau lumineux, de» vant qui toutes les lueurs des » tems disparoissent, devant » qui s'évanouissent toutes les » rêveries sublimes & pro» fondes de nos foibles esprits» forts ; je vois sans nuages que » les loix sacrées de l'Evangile, » & la morale profane, le sanc» tuaire & le théâtre sont des » objets inalliables ». Bossuet & le P. Lebrun réfuterent le P. Caffaro, qui se rétracta.

CAFFIAUX, (Philippe-Joseph) né à Valenciennes, fit profession dans la Congrégation de S. Maur en 1731, & mourut subitement le 26 décembre 1777,

à l'abbaye de S. Germain-des-Prés. Il travailloit alors avec Dom Grenier à l'*Histoire de Picardie*. Il avoit donné *Essai d'une Histoire de la Musique*, in-4°., & le premier volume du *Trésor généalogique*, 1777, in-4°.

CAGNACCI, (Guide Caulassi) peintre Italien du dix-septieme siecle, disciple de Guide, mourut à Vienne à 80 ans. Les tableaux dans lesquels il a imité son maître, sont les plus recherchés. — Il ne faut pas le confondre avec CAGNACCINI, auteur des *Antiquitates Ferrariæ*, qu'on trouve dans le Trésor des antiquités de Grævius.

CAHAGNES, (Jacques) docteur & professeur en médecine à Caen sa patrie, né en 1548, mort en 1612, s'est acquitté des devoirs de son emploi avec le plus grand zele. Pour animer à l'étude ses éleves qui n'étoient pas avantagés de la fortune, il leur ouvroit sa bourse en même tems qu'il leur donnoit de bons conseils. C'est à lui que l'on doit les Statuts de la faculté de médecine qui sont encore en vigueur dans cette université. On lui doit aussi les ouvrages suivans : I. *Elogiorum civium Cadomensium centuria prima*, Caen, 1583, & 1609, in-4°. On lui a reproché d'avoir fait un mauvais choix, & d'avoir omis plusieurs hommes célebres qui avoient droit d'y trouver place ; mais on ne fait pas attention que s'il avoit donné une suite à cet ouvrage, comme il l'avoit prémédité, il auroit prévenu ce reproche. II. *Oratio funebris J. Ruxelli.* C'est l'éloge funebre du maréchal de Grancey de Rouxel. III. *De Academiarum institutione*, 1584, in-4°., plein de bonnes vues. IV. *Methodus curandarum febrium*, 1616, in-8°. V...... *capitis affectuum*, 1618, in-8°.

CAHUSAC, (Louis de) écuyer, né à Montauban, où son pere étoit avocat, commença ses études dans cette ville, & les acheva à Toulouse, où il fut reçu avocat. De retour à Montauban, il obtint la commission de secrétaire de l'intendance. Ce fut pendant qu'il exerçoit cet emploi, en 1736, qu'il donna la tragédie de *Pharamond*, dans laquelle il a blessé la vérité historique, sans rendre son sujet théâtral. *Pharamond* est de tems en tems moins un héros qu'un fat. On y trouve plusieurs vers tournés avec esprit, mais trop d'antitheses, trop peu de nombre & d'harmonie. L'envie d'aller jouir à Paris des applaudissemens du parterre, lui fit abandonner la province. Le comte de Clermont l'honora du titre de secrétaire de ses commandemens. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1743 avec ce prince, qu'il quitta ensuite, pour se livrer absolument au théâtre. L'Opéra l'occupa principalement, & suivant la route tracée, il fit de l'amour le grand mobile de sa composition. « Cette » passion parasite, dit un au» teur moderne, devient sous » le pinceau des poëtes lyri» ques, aussi fade que dange» reuse ; & sa domination per» pétuelle sur ce genre de spec» tacle, énerve le goût & les » ames, & en éloigne les per» sonnes sages. Des héros effé» minés, des images licencieu-

» ses, des madrigaux emmiellés, ne sont propres ni à former ni à divertir une nation » jalouse de la véritable gloire. » N'est-il pas facile de trouver » mille moyens d'intéresser les » spectateurs avec fruit? Des » sentimens nobles & fermes, » l'amour de la patrie, le » triomphe des arts, le danger » du vice, le tableau des vertus, la terreur du crime, » l'amour de l'humanité, &c., » ne sont-ils pas des sujets » capables d'occuper comme » d'embellir une scene? Malheur au goût & aux mœurs » d'un peuple qui les rejeteroit, sur-tout s'ils étoient » traités par des talens aussi » supérieurs, qu'ennemis de la » corruption »! Cet auteur mourut à Paris au mois de juin 1759. Il étoit d'un caractere inquiet, vif, & trop exigeant de ses amis; fort délicat sur la réputation, & d'une sensibilité qui altéra son cerveau, & qui abrégea peut-être ses jours. On a de lui, outre diverses pieces de théâtre, dont plusieurs sont déjà oubliées, l'*Histoire de la danse ancienne & moderne*, La Haye, 1754, 3 petits vol. in-12, que les savans ont accueillie.

CAJADO, (Henri) poëte latin, mort à Rome en 1508 d'un excès de vin, a laissé des Eglogues, des Sylves & des Epigrammes; Bologne, 1501, in-4°. On remarque dans toutes ses productions un tour heureux, du génie, de la facilité, de l'élégance: ses Epigrammes ne manquent pas de sel. Il étoit né en Portugal.

CAIET, CAYET *ou* CAYER, (Pierre-Victor-Palma) né en 1525 à Montrichard en Touraine, de parens catholiques, embrassa le calvinisme, & fut fait ministre de l'église de Poitiers à Montreuil-Bonnin; mais ayant été convaincu d'avoir fait l'Apologie des bordels, & de s'amuser de magie, il fut déposé dans un synode. Cette condamnation produisit son abjuration; il rentra dans le sein de l'Eglise à Paris en 1595. On peut imaginer quels principes pouvoit avoir un homme qui n'étoit revenu à la vraie Religion que par l'impression d'une juste condamnation. Il mourut en 1610, docteur de Sorbonne & professeur en hébreu au college royal. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, moins consultés que sa *Chronologie septenaire*, 1606, in-8°., depuis la paix de Vervins en 1598, jusqu'en 1604, condamnée par la faculté de théologie de Paris. Cette censure parut imprimée en 1610, in-8°. Il ajouta ensuite à son Histoire de la paix, celle de la guerre qui l'avoit précédée. On a cette nouvelle Histoire dans les trois tomes de sa *Chronologie novennaire*, 1608, in-8°., depuis 1589 jusqu'en 1598. Il faut bien se garder de croire tout ce qu'il y rapporte. Voyez *Mémoires de la Ligue*, tome 4, p. 320, & tom. 6, p. 220. *Journal de Henri III*, par M. de l'Etoile, tom. 3, p. 103. Bayle, *Dict. Histor.* article *Caïet. note M.*, &c.

CAJETAN, (St.) *voyez* GAETAN.

CAJETAN, (Constantin) abbé Bénédictin de S. Baronte, au diocese de Pistoye, mort à Rome en 1650, à 85 ans, étoit de Syracuse. Il poussoit le zele

pour la gloire de son ordre, jusqu'au fanatisme. Il crut qu'il l'illustreroit beaucoup, s'il lui donnoit tous les grands hommes qu'il pourroit, ou du moins ceux qu'il croyoit tels. Après avoir mis dans sa liste une partie des Saints anciens, il travailla à la grossir des Saints modernes. Il commença par S. Ignace de Loyola, le fit bénédictin, dans un livre publié à Venise en 1641, in-8°., où il prétend aussi prouver que le livre des *Exercices de S. Ignace* n'est pas de lui, mais de Cisneros, religieux Bénédictin; & il le prouve très-mal (*voyez* IGNACE). La congrégation du Mont-Cassin désavoua Cajetan en 1644. Cajetan ne pouvant faire admettre des Jésuites dans son ordre, se tourna du côté des Franciscains & des Freres Prêcheurs. Il leur enleva S. François d'Assise & S. Thomas d'Aquin. Le cardinal Cobellucci disoit, au sujet de ce voleur de Saints, qu'il craignoit que Cajetan ne transformât bientôt S. Pierre en Bénédictin (*voyez* S. BENOIT). Il voulut aussi enlever à Thomas à Kempis la gloire d'avoir fait l'admirable *Imitation de J. C.*, & l'attribuer à un moine nommé Gessen. On peut voir combien sa prétention est mal fondée, à l'art. KEMPIS.

CAJETAN, (Octave) Jésuite Sicilien, habile critique & bon historiographe, mort vers 1656, s'est acquis des droits à la reconnoissance de sa patrie par les ouvrages suivans : I. *Vitæ Sanctorum Siculorum*, Palerme, 1657, in-fol. Ces Vies sont puisées dans des monumens authentiques, tant grecs que latins, & rédigées sur des manuscrits précieux par leur antiquité. II. *Isagoge ad Historiam sacram Siculam*, Palerme, 1707, in-4°.; & dans la Collection des historiens d'Italie de Grævius. III. *Animadversiones in Epist. Theodosii Monachi, de Syracusanæ urbis expugnatione*, dans la Collection de Muratori.

CAJETAN, *voyez* VIO.

CAILLE, (Jean de la) savant libraire de Paris, mort dans un âge avancé vers l'an 1720, s'est fait une réputation, I. par son *Histoire de l'Imprimerie*, Paris, 1689, in-4°.: II. par la *Description de Paris*, 1714, in-fol. Cette Description de la ville & fauxbourgs de la capitale de la France, contient vingt-quatre planches, dont chacune représente un des 24 quartiers, suivant la division faite en 1702, & un détail exact des abbayes, églises, monumens publics, &c. Les planches ont été gravées avec soin par Scotin le jeune.

CAILLE, (Nicolas-Louis de la) diacre du diocese de Rheims, né le 15 mars 1713, à Rumigny, d'un capitaine des chasses de la duchesse de Vendôme, fit ses études avec succès au college de Lizieux à Paris. Son goût pour l'astronomie le lia avec le célebre Cassini, qui lui procura un logement à l'Observatoire. Aidé des conseils d'un tel maître, il eut bientôt un nom parmi les astronomes. Il partagea avec M. de Thuri, fils de cet homme estimable, le travail de la ligne méridienne ou de la projection du méridien, qui passant par l'observatoire, traverse tout le royaume. Dès l'âge de vingt-cinq ans il fut

nommé, à son insu, professeur de mathématiques au college Mazarin. Les travaux de sa chaire ne le détournerent point de l'astronomie. Cette science, à laquelle il étoit entraîné par un charme invincible, devint pour lui un devoir, lorsque l'académie des sciences l'admit dans son sein en 1741. La plus grande partie des autres compagnies savantes qui fleurissent en Europe, lui fit le même honneur. Animé de plus en plus du desir d'acquérir une connoissance détaillée du ciel, il entreprit en 1750, avec l'agrément de la cour, le voyage du Cap de Bonne-Espérance, dans le dessein d'examiner les étoiles australes, qui ne sont pas visibles sur notre horizon. Dans l'espace de deux ans, de 1750 à 1752, il prétendit avoir observé 9800 étoiles jusqu'alors inconnues; mais ce nombre a paru extrêmement exagéré, & a dû le paroître à tous ceux qui savent que les plus habiles observateurs n'ont pas découvert, dans toute l'étendue des cieux, autant d'étoiles visibles; que la partie du ciel qui n'est jamais vue sur notre horizon, se réduit à peu de chose; que d'ailleurs elle avoit été observée par d'habiles astronomes, & se trouvoit exprimée dans toutes les cartes célestes. Il crut sans doute lui-même avoir excédé dans son calcul, puisqu'il se borna à donner le catalogue de 1942. Cependant les observations de Herschel (dont l'exactitude n'est pas encore reconnue) paroissent favorables à ses calculs. De retour en France, il ne cessa d'écrire sur les apparitions des cometes & sur d'autres objets de l'histoire du ciel. Il faisoit imprimer le catalogue des étoiles & les observations sur lesquelles il est fondé, lorsqu'une fievre maligne l'emporta le 21 de mars 1762. Les qualités de son ame honorent sa mémoire, autant que les connoissances de son esprit. Froid, réservé avec ceux qu'il ne connoissoit pas, il étoit doux, simple, gai, égal avec ses amis. L'intérêt ni l'ambition ne le dominerent jamais; il sut se contenter de peu. Sa probité faisoit son bonheur, les sciences ses plaisirs, & l'amitié ses délassemens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. I. Plusieurs *Mémoires* dont il a enrichi les recueils de l'académie des sciences. II. *Elémens d'Algebre & de Géométrie*, Paris, in-8°. III. *Leçons Elémentaires d'Astronomie, d'Optique & de Perspective*, 1748 & 1755, Paris, in-8°. IV. *Leçons Elémentaires de Méchanique*, 1743, Paris, in-8°. V. *Ephémérides de Desplaces, continuées par M. l'abbé de la Caille*, 2 volumes in-4°. VI. *Fundamenta Astronomiæ*, in-4°, Paris, 1757. VII. *Table des Logarithmes pour les sinus & tangentes de toutes les minutes du quart de cercle*, Paris, 1760, in-8°. VIII. *Nouveau Traité de Navigation, par M. Bouguer, revu & corrigé par l'abbé de la Caille*, Paris, 1761, in-8°. IX. *Journal du voyage fait au Cap de Bonne-Espérance*, Paris. On remarque dans tous ses ouvrages, cette précision & cette netteté si nécessaires aux sciences abstraites; c'étoit-là le caractere de son esprit.

CAILLIERES, *voyez* CALLIERES.

CAILLY, (le chevalier Jacques de) né à Orléans, de la famille de la Pucelle qui délivra cette ville, mourut vers 1674, chevalier de l'ordre de S. Michel & gentilhomme ordinaire du roi. On a de lui un petit recueil d'Epigrammes, dont quelques-unes sont fines & délicates, & beaucoup d'autres triviales, mais versifiées naturellement. Cette ingénuité corrige beaucoup son style, souvent lâche & incorrect. On doit au reste rendre cette justice à cet auteur, qu'il ne s'est pas laissé emporter par les viles passions au-dessus desquelles la plupart des poëtes les plus célebres n'ont point eu le courage de s'élever. « Ses épigrammes, dit un » critique, ne sont que des » saillies sans fiel, sans aigreur, » sans satyre; & par cette rai- » son, plus dignes d'amuser, » que toutes celles que la haine, » la jalousie ou la causticité » ont produites ». On trouve ces petites pieces dans un *Recueil de Poésies*, en 2 vol. in-12, publié par la Monnoie en 1714, sous le titre de La Haye.

CAÏN, premier fils d'Adam & d'Eve, naquit sur la fin de la premiere année du monde, & s'adonna à l'agriculture. Jaloux de ce que les offrandes d'Abel son frere étoient acceptées du Seigneur, tandis que les siennes en étoient rejetées, il lui ôta la vie l'an du monde 130 (*voyez* ABEL). Déchiré par les remords, tremblant pour sa propre vie, Caïn étoit prêt à se livrer au désespoir; Dieu daigna le rassurer, & le condamna à une vie errante & fugitive sur la terre. Il se retira à l'Orient d'Eden, y eut son fils Enoch, dont il donna le nom à une ville qu'il y fit bâtir; ce qui n'est pas difficile à comprendre, vu la nombreuse postérité que leur longue vie donnoit aux patriarches. On regarde ordinairement Caïn comme réprouvé; cependant S. Jean Chrysostome croit qu'il a fait pénitence de son fratricide, & qu'il en a obtenu le pardon.

CAÏNAN, fils d'Enos, pere de Malaleel, mourut l'an 2769 avant Jesus-Christ, âgé de 910 ans. Il y a un autre CAÏNAN, fils d'Arphaxad & pere de Sala, sur lequel les savans ne sont pas d'accord. Cet Arphaxad ne se trouve pas dans le Texte Hébreu ni dans la Vulgate (*Gen.* 12), mais on le lit dans les Septante, & dans S. Luc, chap. 3, ℣. 36. *Qui fuit Sale, qui fuit Caïnan, qui fuit Arphaxad.* Plusieurs interpretes pensent qu'il n'étoit point dans les anciens exemplaires des Septante, qu'il s'y est glissé ensuite par la faute des copistes, & que delà par une autre faute, il a passé dans le texte de S. Luc, où jusqu'alors il n'avoit pas été. C'est le sentiment de Cornelius a Lapide, & du P. Petau. *Mirum videri non debet*, dit ce dernier, *si Cainani nomen ex* LXX *corruptis libris in Evangelium Lucæ redundasse suspicemur.* Le P. Poussines, dans un excellent Traité *sur la Généalogie de Jesus-Christ*, adopte la même opinion, & ajoute: *Quis nescit Testamentum Novum librorum omnium frequentissimè fuisse descriptum? Quod ergò assueti editioni* LXX *jàm mendosæ semidocti Græculi ad descriptionem Evangeliorum accederent, restituere, ut ipsis quidem videba-*

tur, omissum apud Lucam nomen non dubitaverunt. Quæ hallucinatio autoritatis eruditæ autoritatem habuit, ut in omnes brevi codices vulgaretur, si tamen in omnes. On peut consulter aussi Usserius & le P. Griffet, qui ont publié des Dissertations sur ce sujet.

CAJOT, (Joseph) Bénédictin de la congrégation de S. Vannes, avoit de l'érudition. Il la montra dans ses *Antiquités de Metz*, ou *Recherches sur l'origine des Médiomatriciens*, Metz, 1760, in-8°. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est une critique d'un philosophe célebre, intitulée: *Les Plagiats de J. J. Rousseau sur l'Education*, in-12 & in-8°, 1765. Elle est assez mal écrite, mais il y a des recherches. Comme il y maltraite les philosophes, l'un d'entr'eux a dit: » Que l'auteur de cette critique » étoit un chien qui aboyoit » aux passans, en rongeant les » os de Rousseau ». Cette mauvaise plaisanterie n'empêcha pas que D. Cajot ne fût un homme estimable. Il mourut à Verdun, sa patrie, en 1779, âgé de 52 ans.

CAÏPHE, grand-prêtre des Juifs après Simon, condamna J. C. à la mort, fut déposé par Vitellius, & se tua, dit-on, de désespoir. L'Evangéliste S. Jean remarque que lors même qu'il prononça le jugement inique contre J. C., il eut, comme pontife des Juifs, une espece d'inspiration qui lui fit dire une bien grande & respectable vérité: *Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo;* paroles dont il étoit bien loin de comprendre le vrai sens.

CAÏT-BEI, sultan d'Egypte & de Syrie, originaire de Circassie, étoit né esclave. Les Mammelucs, d'une commune voix, l'élurent pour leur souverain. Il défit près de Tarse l'armée de Bajazet II, empereur des Turcs, commandée par Querséol, son gendre. Cette victoire eut des suites heureuses. Il repoussa Assimbée, qui régnoit en Mésopotamie, & qui s'étant rendu maître de la ville de Bir sur l'Euphrate, faisoit des courses bien avant dans la Syrie. Il mit aussi les Arabes sous le joug, & dissipa cette multitude d'esclaves Ethiopiens, qui s'étant assemblés en très-grand nombre pour détruire les Mammelucs, menaçoient l'Egypte d'un terrible orage. Il mourut l'an 1449 & le 33e. de son regne.

CAÏUS AGRIPPA, fils puiné d'Agrippa & de Julie, fille d'Auguste, fut adopté par cet empereur avec Lucius Agrippa son frere. Le peuple Romain offrit le consulat à ces deux enfans, à l'âge de 14 à 15 ans. Auguste voulut seulement qu'ils eussent le nom de *Consuls désignés*, à cause de leur jeunesse. Caïus s'étant rendu dans l'Arménie pour en chasser les Parthes, fut blessé d'un coup de poignard par le gouverneur de la ville d'Artagere. Le meurtrier fut mis à mort; mais Caïus ne fit plus que languir depuis cet accident. Il termina ses jours dans la ville de Lymire en Lycie, n'ayant que 24 ans. Son tempérament étoit porté aux plaisirs; & il ne savoit pas combattre cette inclination dangereuse, qui abrégea ses jours. Sa douceur l'avoit fait aimer des peuples d'Orient.

CAÏUS, célebre entre les auteurs eccléſiaſtiques, floriſſoit à Rome au 3e. ſiecle, ſous le pontificat de Zéphirin & ſous l'empire de Caracalla. Il avoit été diſciple de S. Irenée : ce qui ne l'empêcha pas de rejeter abſolument l'opinion des Millenaires. Un anonyme, cité par Photius, dit poſitivement que Caïus étoit prêtre, & qu'il demeuroit à Rome. Photius ajoute, qu'on tenoit encore qu'il avoit été même ordonné évêque des nations, pour aller porter la foi dans des pays infideles, ſans avoir aucun peuple, ni aucun dioceſe limité. Caïus eut une fameuſe diſpute à Rome contre Procle ou Procule, l'un des principaux chefs des Montaniſtes, & la mit par écrit dans un Dialogue, qui n'eſt pas venu juſqu'à nous, non plus que ſes autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec CAÏUS, macédonien, diſciple de S. Paul, converti à Corinthe où il étoit établi, & où il avoit reçu cet apôtre. Il l'accompagna depuis dans ſes voyages, eut part à ſes perſécutions, & fut pris avec Ariſtarque par les ſéditieux d'Epheſe, que Démétrius, orfevre, avoit excités contre S. Paul. On croit que c'eſt ce même Caïus à qui S. Jean adreſſe ſa troiſieme Epître, dans laquelle il le loue de la pureté de ſa foi, & de la charité qu'il exerce envers ſes freres & les étrangers.

CAÏUS, (S.) originaire de Dalmatie, & parent de l'empereur Dioclétien, élu pape le 17 décembre 2[illegible]3, après la mort de S. Eutychien, eut à ſouffrir une cruelle perſécution qui dura deux ans, pendant laquelle ce ſaint pontife ne ceſſa d'encourager les confeſſeurs & les martyrs. Il ſe tint caché durant l'orage, non pas qu'il craignît la mort, mais pour être plus à portée d'aſſiſter ſon troupeau. Il mourut le 22 avril 296. Ses ſouffrances lui ont mérité le titre de martyr. C'eſt à l'occaſion de ce pape qu'un auteur très-connu fait la réflexion ſuivante : « Que n'eurent point à » ſouffrir, dit-il, les ſaints paſ» teurs de la primitive égliſe ? » Qu'on ſe rappelle qu'ils » étoient en butte aux perſé» cutions des idolâtres ; qu'ils » avoient continuellement à » lutter contre l'ignorance, la » ſtupidité, la jalouſie, la ma» lice de ceux qu'ils eſſayoient » de gagner à J. C., & qu'ils » partageoient tous les dan» gers auxquels leurs troupeaux » étoient expoſés ». C'eſt ce pape qui ordonna que les clercs paſſeroient par tous les ſept ordres inférieurs de l'égliſe, avant que de pouvoir être ordonnés évêques.

CAÏUS ou KAYE, (Jean) né à Norwich en 1510, étudia à Padoue avec ſuccès ſous le célebre Montanus. A ſon retour en Angleterre, il fut ſucceſſivement médecin du roi Edouard VI, de la reine Marie, & enfin de la reine Eliſabeth. Il fit rebâtir preſqu'à ſes frais l'ancien college de Gonnevil, à Cambridge, nommé depuis ce tems-là le college de Gonnevil & de Caïus. Il y fonda 23 places d'étudians. Il mourut en 1573, à 63 ans, & fut enterré dans la chapelle de ſon college, ſous une tombe unie, avec cette ſeule inſcription : *Fui Caïus.* Ses ſentimens

ſur la religion ne tenoient qu'à ſon intérêt ; & dans les différentes révolutions qui agiterent l'Angleterre de ſon tems, il fut toujours attaché à la ſecte du prince régnant. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il ſuit les principes de Galien & de Montanus ſon maître. Les meilleurs ſont : I. Un *Traité de la ſueur angloiſe*, maladie qui ne duroit qu'un jour, & qui fit périr beaucoup de monde en Angleterre en 1551. Il eſt intitulé : *De ephemera peſte Britannica.* La meilleure édition eſt celle de Londres en 1721, in-8°. II. Un livre latin : *De l'antiquité de l'Univerſité de Cambridge.* III. *De Canibus Britannicis*, Londres, 1570, in-8° ; rare. IV. *Stirpium hiſtoria*, Londres, 1570, in-12.

CALA, (Ferrand le Stocco, connu ſous le nom de) natif de Coſance en Calabre, eſt auteur d'une *Hiſtoire de Suabe*, fort rare. Son but dans cet ouvrage étoit de flatter la maiſon de Cala. Il fit naître un ſaint Jean de Cala, qui n'avoit jamais exiſté que dans ſon cerveau. Il perſuada que quelques os de la carcaſſe d'un âne étoient les reliques de ſon ſaint imaginaire. Le fourbe impudent appliquoit aux prétendues reliques ce vers latin qu'un auteur moderne a cru pouvoir adreſſer à l'étrange multitude d'académiciens & de ſavans qui brillent dans ce ſiecle:

Felices asini quantos meruistis honores.

L'inquiſiteur de Rome fit brûler ces indignes reſtes, & ſupprima l'ouvrage.

CALABER, (Quintus) poëte de Smyrne, qu'on croit avoir vécu dans le 5e. ſiecle, eſt auteur des *Paralipomenes d'Homere*, eſpece de ſupplément à l'*Iliade.* Ce poëme grec, écrit élégamment, fut trouvé par le cardinal Beſſarion dans un monaſtere de la terre d'Otrante en Calabre, & c'eſt d'où lui vient le nom de *Calaber.* La meilleure édition eſt celle de Jean-Corneille Pauw (Leyde, 1734, in-8°.) qui a beaucoup profité de l'édition qu'en avoit fait Claude Dauſque.

CALABRE, (Edme) prêtre de l'Oratoire, ſavant & pieux, natif de Troyes, directeur du ſéminaire de Soiſſons, mourut en 1710. On a de lui une *Paraphraſe ſur le Miſerere*, ſouvent réimprimée.

CALABROIS, (Mathias Preti, ſurnommé le) naquit en 1643 dans la Calabre. Lanfranc fut ſon maître dans la peinture. Appellé à Malte pour décorer l'égliſe de ſaint Jean, il repréſenta dans le plafond la vie de cet apôtre, morceau admirable, qui lui mérita le titre de chevalier de grace, une commanderie & une forte penſion. Il mourut à Malte en 1699. Ses principaux tableaux ſe voient à Modene, à Naples & à Malte. On les eſtime pour la vigueur du coloris, le relief des figures, la variété des inventions, l'art des ajuſtemens. Une touche moins dure, un deſſin plus correct l'auroient mis au rang des premiers peintres.

CALAIS & ZETÈS, enfans de Borée & d'Orithie, firent le voyage de la Colchide avec les Argonautes, & chaſſerent les Harpies de la Thrace. Ils avoient les épaules couvertes d'écailles dorées, des ailes aux pieds, & une longue chevelure.

CALAMIS, graveur & statuaire célebre d'Athenes. Ses ouvrages furent fort estimés; mais Cicéron le mettoit bien au-dessous de Praxitele & de Myron.

CALANUS, philosophe ou charlatan Indien qui suivit Alexandre-le-Grand dans son expédition aux Indes. Tourmenté d'une colique, après 83 ans d'une vie saine, il pria le conquérant de lui faire élever un bûcher pour y terminer ses jours. Ce prince qui n'étoit pas plus sage que son philosophe, ordonna l'appareil de cet extravagant sacrifice. Son armée eut ordre de se ranger en bataille autour du bûcher. Calanus couronné de fleurs, & magnifiquement vêtu, y monta, en disant que depuis qu'il avoit perdu la santé & vu Alexandre, la vie n'avoit plus rien qui le touchât. Le foible Calanus, qui n'avoit pas le courage de supporter une colique, trouva dans sa vanité assez de ressources pour souffrir l'action du feu sans faire aucun mouvement, & sans donner aucun signe de douleur. Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'avoit rien à dire à Alexandre? *Non*, répondit le philosophe, *je compte le revoir bientôt à Babylone*. Le héros étant mort trois mois après dans cette ville, on crut que le brachmane avoit été prophete, & cela n'ajouta pas peu au merveilleux de son histoire.

CALANUS, (*Juvencus Coelius*) né en Dalmatie, évêque de Cinq Eglises en Hongrie, vivoit dans le douzieme siecle. Il est connu par un petit ouvrage: *Attila Rex Hunnorum*, Venise, 1502, in-folio. On le trouve dans l'*Apparat Ecclésiastique* du Pere Canisius, & dans l'*Apparat à l'Histoire de Hongrie*, avec des notes de J. Tomka, Presbourg, 1736, in-folio.

CALAS, (Jean) négociant de Toulouse, de la religion prétendue-réformée, fut accusé d'avoir étranglé Marc-Antoine son fils, en haine de la Religion catholique qu'il vouloit, disoit-on, embrasser, ou qu'il professoit secrétement. Ce jeune-homme s'étoit, à ce que l'on prétend aujourd'hui, détruit lui-même. Le pere fut arrêté, condamné par le parlement de Toulouse, & rompu vif le 9 mars 1762, à l'âge de 68 ans. La veuve & les enfans de ce vieillard demanderent la revision du procès; & soit défaut de formalités, soit quelqu'irrégularité dans le fond même du jugement porté par le parlement de Toulouse, la sentence de cette cour fut annullée par un arrêt du Conseil du 9 mars 1765. « Respectons (a dit » à ce sujet un observateur » impartial), respectons les ju» gemens des magistrats qui re» dressent & corrigent des dé» cisions défectueuses, soit pour » le fond, soit pour la forme » de la procédure; mais ne » nous étonnons pas si dans cet» te espece de conflit de judi» cature, il reste toujours dans » l'esprit du peuple une espece » de préjugé en faveur des » premiers juges. Des gens qui » examinent tout sur les lieux, » qui ont sous les yeux le corps » du délit, qui connoissent la » vie & la conduite de l'ac» cusé, les mœurs & la pro» bité des témoins, qui re» cueillent une infinité de cir-

» constances dont l'ensemble » s'étend difficilement au loin, » & dont l'impression s'affoi- » blit par le tems, qui sont » animés du zele de la justice » à l'aspect d'un crime énor- » me, récent, commis sur un » citoyen connu, &c.; des juges » qui prononcent dans une telle » situation, ont certainement » un grand avantage sur des » magistrats éloignés, occupés » de cent autres objets qui » fixent leur attention & leurs » travaux par des vues & des » obligations plus directes, im- » portunés, sollicités par des » ames sensibles, &c. Il faut » donc dans ces sortes d'oc- » casions garder, autant qu'il » est possible, dans la censure » & l'éloge des arrêts respec- » tifs, une modération raison- » nable, & se défendre de ces » enthousiasmes véhémens, où » la vérité & l'équité se trou- » vent si rarement ».

CALASIO, (Marius de) Franciscain, professeur d'hébreu à Rome, composa une excellente Concordance des mots hébreux de la Bible, imprimée à Rome en 1621, en 4 grands volumes in-folio, & ensuite à Londres 1747, sous le même format & avec le même nombre de volumes. Cette édition, plus estimée que celle de Rome, a été donnée par Guillaume Romaine. Le fond de cet ouvrage, utile aux Hébraïsans, est pris dans la Concordance du rabbin Nathan.

CALCAGNINI, (Cœlio) fils naturel d'un ecclésiastique de Ferrare, après avoir servi dans les troupes de l'empereur & de Jules II, embrassa l'état ecclésiastique. Il devint protonotaire apostolique, & mourut à Ferrare en 1540. On a de lui: I. *Commentatio de rebus Ægyptiacis*, Bâle, 1544, in-fol. Il y a dans cet ouvrage des choses curieuses & exactes sur l'Egypte, pour le tems auquel il a été fait. II. *De Talorum, tesserarum & calculorum ludis*, dans le tome 7 des Antiquités grecques de Gronovius. III. *De re nautica*. Ibid. tome 2. IV. *Opera aliquot*. V. *Encomium pulicis*. VI. *Carmina*. Erasme dit qu'il a le style élégant, & rempli d'ornemens, mais qu'il a trop l'air de la philosophie scholastique; ce qui l'empêche de tenir un rang parmi les auteurs éloquens.

CALCAR, (Jean de) ainsi nommé, parce qu'il étoit d'une ville de ce nom dans le duché de Cleves, mourut à Naples, dans un âge peu avancé, en 1546. Le Titien & Raphaël furent ses modeles dans l'art de la peinture. Il prit tellement leur maniere, que les talens de ces grands-maîtres sembloient être devenus les siens. Plusieurs connoisseurs n'ont jamais su distinguer les tableaux du disciple, d'avec ceux du Titien son maître. L'immortel Rubens voulut garder jusqu'à sa mort une Nativité de Calcar. C'est à lui, dit-on, qu'on doit les figures anatomiques du livre de Vesal, (*voyez* ce mot).

CALCEOLARI, (François) célebre naturaliste de Vérone dans le 16e. siecle. Son *Musæum rerum naturalium*, Vérone, 1622, in-fol., est rare & estimé.

CALCHAS, fils de Thestor, reçut d'Apollon la science du présent, du passé & de l'avenir. L'armée des Grecs qui alloit

assiéger Troie, le prit pour son grand-prêtre & son devin. Il prédit que le siege dureroit dix ans, & que la flotte, retenue par les vents contraires au port d'Aulide, ne feroit voile qu'après qu'Agamemnon auroit sacrifié sa fille Iphigénie à Diane. Les destinées lui avoient prédit qu'il perdroit la vie, lorsqu'il trouveroit un devin plus habile que lui. Mopsus parut, & Calchas mourut à Colophon dans l'Ionie.

CALCIDIUS, *voy.* CHALCIDIUS.

CALCULUS, *voyez* GUILLAUME, surnommé *Calculus.*

CALDERINI, (Domitio) né dans le territoire de Vérone, professeur de belles-lettres à Rome sous Paul II & Sixte IV, mourut en 1477, âgé seulement de 30 ans, d'un excès de travail. Son nom étoit *Dominique;* mais voulant en avoir un qui sentît l'ancienne Rome, il se fit appeller *Domitius* & *Calderinus* de Caldero, lieu de sa naissance, à 5 milles de Vérone. Il fut un des premiers qui joignirent le secours de l'érudition à celui de la grammaire. Paul Jove dit qu'il a éclairci les poëtes avec une capacité merveilleuse. On a de lui des notes sur les *Sylves* de Stace, Rome, 1475; sur Martial, Venise, 1474, in-4°; sur Juvenal & l'*Ibis* d'Ovide, Milan, 1495, in-fol. On assure qu'il a commenté encore d'autres anciens; cependant il est apparent que ces Commentaires ne se trouvent que dans les catalogues de Tritheme & de Gesner.

CALDERON DE LA BARCA, (dom Pedro) chevalier de l'ordre de S. Jacques, porta les armes avec distinction. Il les quitta pour l'état ecclésiastique, & il fut fait prêtre & chanoine de Tolede. Nous avons de lui des pieces de théâtre en neuf vol. in-4°, 1689, à Madrid, sans compter plusieurs autres qui n'ont point été imprimées. Calderon étoit trop fécond pour être exact & correct. Les regles de l'art dramatique sont violées dans presque tous ses ouvrages. On voit dans ses tragédies l'irrégularité de Shakespear, son élévation & sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, même fracas d'action & d'incidens. Il ne connoît presque jamais ni la vérité, ni la vraisemblance, ni le naturel. Ses comédies valent un peu mieux. Calderon composa aussi six vol. in-4°. d'*actes Sacramentaux*, qui ressemblent pour le fond aux anciennes pieces italiennes & françoises, tirées de l'Ecriture-Sainte, ou aux mysteres. Ce poëte florissoit vers l'an 1640; il ne connoissoit que les vers, & il regne dans ses tragédies l'ignorance la plus crasse de l'histoire.

CALEB, de la tribu de Juda, fut envoyé dans la terre promise avec d'autres députés, pour reconnoître le pays. Il rassura le peuple d'Israël, épouvanté par le récit de ses compagnons de voyage. Josué & lui furent les seuls de ceux qui étoient sortis d'Egypte, qui entrerent dans la terre de promission. Caleb eut pour son partage les montagnes & la ville d'Hébron, dont il chassa trois géans. Othoniel son neveu s'étant rendu maître de la ville de

Débir, que l'oncle n'avoit pu prendre, Caleb lui fit épouser sa fille. Ce digne Israélite mourut à l'âge de 114 ans. Caleb & Josué sont, dans les ouvrages ascétiques, le symbole du petit nombre de chrétiens qui soutiennent avec courage, confiance & persévérance, les souffrances & les combats de cette vie, & arrivent après un pénible & laborieux voyage au lieu du repos.

CALENDARIO, (Philippe) sculpteur & architecte du quatorzieme siecle, éleva à Venise les magnifiques portiques, soutenus de colonnes de marbre, qui environnent la place de St. Marc. Ces morceaux firent sa réputation & sa fortune. La république le combla de biens, & le doge l'honora de son alliance.

CALENTIUS, (Elisius) précepteur de Fréderic, fils de Ferdinand, roi de Naples, laissa des ouvrages estimables en vers & en prose. Il joignit les leçons de la philosophie aux agrémens de la poésie; mais il adopta des systêmes romanesques contraires à la loi de Dieu & à toutes les législations du monde. Il n'approuvoit pas que l'on condamnât les criminels au dernier supplice. On devoit, selon lui, obliger les voleurs à restituer ce qu'ils avoient pris, après les avoir fustigés; rendre les homicides esclaves de ceux sur la vie desquels ils avoient attenté; envoyer enfin les malfaiteurs aux mines ou aux galeres. Ce projet d'impunité, renouvellé par les philosophes modernes, & d'abord adopté par Joseph II & quelques autres souverains, n'a pu tenir longtems contre l'évidence des abus qui en devoient, & en sont effectivement résultés. La servitude perpétuelle est une chimere, les prisons perpétuelles en sont également une : tous les jours les criminels s'en délivrent d'une façon ou de l'autre; quand les moyens leur manquent, ils trouvent des protecteurs, leur procès est revu, ils sont absous; quelqu'événement glorieux ou avantageux à la nation, rompt leurs fers à la faveur de l'alégresse publique : & voilà des assassins, des monstres, des ennemis jurés de la sûreté publique, rendus à la société, contre laquelle ils déploieront de nouvelles fureurs. Enfin, tout moyen d'échapper leur manquât-il, l'espérance leur en reste; ils supposent qu'il s'en présentera tôt ou tard, & cette supposition est fondée sur un trop grand nombre de faits, pour être regardée comme téméraire. Par-là, le fondement de la législation criminelle est anéanti; car on ne sauroit trop le répéter avec S. Augustin : » L'esprit & le but de la loi ne » sont pas directement la peine » de mort; mais de retran» cher irrévocablement de la » société le criminel qui la trou» ble ». (*Qui morte mulctatur, numquid moram quâ occiditur quæ brevis est, ejus supplicium leges æstimant; aut non potiùs quòd in sempiternum eum auferant de societate viventium?*) Or, ce retranchement absolu & éternel ne peut s'exécuter que par la mort. D'ailleurs, qu'est-ce que la servitude a de plus pénible que l'état d'un pauvre cultivateur qui passe ses jours dans le travail & l'indigence,

gence, sans espoir d'une situation plus aisée? Est-il raisonnable que des scélérats ne reçoivent d'autre punition que d'être condamnés à l'état des plus utiles citoyens? Calentius mourut vers 1503. On a donné une édition de ses ouvrages à Rome, in-fol., 1503; édition plus complette que celles qu'on a données après, & où l'on a retranché beaucoup de pieces hardies. Son poëme du *Combat des rats contre les grenouilles*, imité d'Homere, a été réimprimé en 1738 à Rouen, dans un recueil in-12 des Fables choisies de la Fontaine, mises en vers latins, publié par M. l'abbé Saas. Calentius composa ce poëme à 18 ans, & le fit en sept jours. Cet auteur grossit la longue liste de ceux que le penchant au libertinage a conduits à une extrême indigence. C'est l'aveu qu'il en fait lui-même dans les deux distiques suivans:

Talia post cineres de me toto orbe legantur,
Scriptaque sint tumulo carmina digna meo.
Ingenium natura dedit, fortuna Poëtæ
Defuit, atque inopem vivere fecit amor.

CALENUS, (Olenus) fameux devin Etrurien du tems de Tarquin le Superbe, se rendit célebre à l'occasion de la tête d'un homme, trouvée en creusant les fondemens d'un temple qu'on vouloit bâtir à Jupiter. Cet homme, dit-on, s'appelloit, *Tolus: Caput Toli*, d'où est venu le nom de *Capitole.* D'autres disent qu'on y trouva une tête renfermée dans un tonneau, *caput in dolio*. Ce que Pline raconte de ce devin, doit être rangé parmi les récits de la fable, ou la démonurgie du paganisme.

CALENUS, noble Romain, se signala par sa générosité dans le tems des proscriptions qui suivirent la mort de César. Malgré la défense de recevoir chez soi les proscrits, il cacha quelque tems dans sa maison le philosophe Varron, son ami, qui étoit du nombre. Antoine alloit souvent se promener dans cette maison; mais sa présence n'effraya jamais le courage d'un si généreux ami: & quoiqu'il fût témoin des supplices qu'on faisoit souffrir aux infracteurs de la loi des Triumvirs, & des récompenses qu'on accordoit à ceux qui y obéissoient, sa fidélité ne se démentit jamais.

CALENUS *ou* VAN-CAELEN, (Henri) né à Béringue, petite ville de la principauté de Liege, vers 1582, ayant achevé son cours d'études à Louvain, fut nommé curé d'Asche, puis de Ste. Catherine à Bruxelles, archiprêtre du doyenné de la même ville, & chanoine de la métropole de Malines. Comme il avoit donné une magnifique approbation au trop fameux ouvrage de Jansenius, celui-ci en faisant don du manuscrit à son chapelain, le chargea de le remettre à Calenus & à Fromond pour le rendre public. L'*Augustinus* parut par leurs soins en 1640, & depuis ils furent deux des principaux conseillers de l'archevêque Boonen, dans les démêlés que ce livre occasionna. Il fut nommé par ce prélat à l'archidiaconé de Malines, & par Philippe IV à l'évêché de Ruremonde. Mais cette derniere nomination lui

devint inutile à cause de son attachement à la doctrine de Jansenius, qu'il soutint être celle de S. Augustin, même après avoir signé une formule d'abjuration entre les mains de l'internonce de Bruxelles. Il mourut le 1 février 1651, après avoir publié : *Déclaration véritable de M. Calenus, nommé à l'évêché de Ruremonde;* en latin & en françois, Bruxelles, 1646, in-4°., & quelques ouvrages.

CALEPIN, (Ambroise) religieux Augustin, né à Calepio, bourg dans l'état de Venise, d'où il a tiré son nom, s'est rendu célebre par son *Dictionnaire des Langues*, imprimé pour la premiere fois en 1503, & augmenté depuis par Passerat, la Cerda, Chifflet & d'autres. La meilleure édition étoit celle de ce dernier à Lyon, en 1681, en 2 vol. in-fol. avant que celle de Facciolati, professeur à Padoue, eût paru. On peut dire de cet ouvrage, ce qu'on a dit du *Moreri* : que c'est une ville nouvelle, bâtie sur l'ancien plan; mais il y a dans l'un & l'autre beaucoup de breches à réparer. Il mourut l'an 1510, très-âgé & privé de la vue.

CALIARI, (Paul) surnommé *Veronese*, parce qu'il étoit né à Vérone en 1532. Son pere étoit sculpteur, & fut son premier maître, & un de ses oncles, Antoine Badile qui étoit peintre, le prit ensuite pour son éleve. Ses essais furent des coups de maître. Rival du Tintoret, s'il n'égala point la force de son pinceau, il le surpassa par la noblesse avec laquelle il rendoit la nature. Une imagination féconde, vive, élevée, beaucoup de majesté & de vivacité dans ses airs de tête, d'élégance dans ses figures de femmes, de fraîcheur dans son coloris, de vérité & de magnificence dans ses draperies, voilà ce qui caractérise ses tableaux. On n'y desireroit que plus de choix dans les attitudes, de finesse dans les expressions, de goût dans le dessin & le costume. Le palais de S. Marc à Venise offre plusieurs de ses chef-d'œuvres. Ses *Noces de Cana* sont admirables. Son *Repas chez Simon le Lépreux*, que Louis XIV fit demander aux Servites de Venise, & que sur leur refus la république fit enlever pour lui en faire présent, est un des plus beaux morceaux de la collection du roi. Véronese mourut à Venise en 1588, avec la réputation d'un grand peintre, d'un honnête homme, d'un bon chrétien, & d'un ami généreux. Ayant été reçu obligeamment dans une campagne autour de Venise, il fit secrétement dans la maison, un tableau représentant la famille de Darius, & le laissa en s'en allant.

CALIARI, (Benoît) frere du précédent, avoit des talens semblables. On confondoit souvent leurs tableaux. Il laissoit jouir, par une modestie peu commune, son frere, de la gloire que ses ouvrages auroient pu lui acquérir, s'il s'en fût déclaré l'auteur. Il cultiva la sculpture en même tems que la peinture, & réussit dans ces deux arts. Il mourut en 1598, à 60 ans.

CALIARI, (Charles & Gabriel) tous deux fils de Paul Véronese, hériterent de ses ta-

lens. Charles, mort en 1596, à 26 ans, auroit, dit-on, surpassé son pere, si sa trop grande application ne lui avoit coûté la vie. Gabriel, mort en 1631, auroit pu aller presqu'aussi loin; mais le commerce fut sa principale occupation, & la peinture son délassement.

CALIGNON, (Soffrey de) naquit à S. Jean près de Voiron en Dauphiné. Il fut d'abord secrétaire de Lesdiguieres, puis chancelier de Navarre sous Henri IV, & employé par ce prince dans les négociations les plus difficiles. Il travailla avec de Thou à rédiger l'édit de Nantes. C'étoit un homme consommé dans les affaires d'état & dans l'usage du monde. Henri IV l'auroit fait chancelier de France, s'il eût été catholique. Il mourut en 1606, à 56 ans. Sa *Vie* a été écrite par Gui-Allard, avec celle du baron des Adrets & de Dupui-Montbrun, Grenoble, 1675, in-12. On lui attribue l'*Histoire des choses les plus remarquables advenues en France ès années 1587, 1588 & 1589, par S. C.* (Soffrey Calignon), 1590, in-8°. Ces Mémoires, mal écrits & dictés par l'esprit de secte, renferment quelques particularités intéressantes.

CALIGULA, (Caïus-César) empereur Romain, successeur de Tibere, naquit l'an 13 de Jesus-Christ à Antium, & pas à Igel, village du Luxembourg, comme l'a imaginé un critique moderne (*voy.* SECONDINS). Il étoit fils de Germanicus & d'Agrippine, fille de Julie & du grand Agrippa. Cet insensé s'imaginant qu'il étoit honteux pour lui d'avoir un grand-homme, tel qu'Agrippa, au nombre de ses aïeux, faisoit sortir Agrippine sa mere d'Auguste & de Julie sa fille. Tibere l'adopta de bonne heure. Il n'avoit que 25 ans, lorsqu'il fut proclamé empereur, l'an 37 de J. C. Les commencemens de son regne, comme il n'arrive que trop souvent dans le début des tyrans, annoncerent au peuple Romain des jours fortunés. Il promit au sénat de partager avec lui le gouvernement, & de se regarder comme son fils & son éleve. Il rendit la liberté aux prisonniers, rappella les exilés, brûla tous les papiers que Tibere avoit ramassés contre eux. Il réforma l'ordre des chevaliers, abolit les impôts, bannit de Rome des femmes qui avoient trouvé de nouveaux raffinemens de débauche. Rome l'appelloit d'une commune voix, le modele des princes. Mais on rétracta bientôt ces éloges précipités. Le germe des vices caché dans son cœur, se développa. Ce prince, qui pendant huit mois avoit promis tant de gloire & de félicité, se montra un tyran, un monstre, un lâche, un insensé. Son orgueil monta à son comble. Il se vantoit d'être le maître de tous les rois de la terre, & regardoit les autres princes comme de vils esclaves. Il voulut être adoré comme un dieu. Il fit ôter les têtes des statues de Jupiter & des autres divinités, pour y mettre la sienne. Il se bâtit un temple, se nomma des prêtres, & se fit offrir des sacrifices. Il s'initia lui-même dans ce college sacerdotal, y associa sa femme & son cheval. Le nouveau Jupiter,

pour mieux mériter ce titre, voulut imiter les éclairs & les foudres. Dans les orages, il faisoit un bruit semblable à celui du tonnerre, avec une machine, & lançant une pierre contre le ciel, il s'écrioit : *Tue moi, ou je te tue.* Ses extravagances ne se bornerent pas-là. Il renversa les statues & les images des grands-hommes. Il fit ôter de toutes les bibliotheques de Rome les bustes d'Homere, de Virgile, de Tite-Live. Il enleva aux familles tous les monumens de la vertu de leurs ancêtres. Les débauches les plus infames & la cruauté la plus barbare vinrent ajouter l'horreur à toutes ces extravagances. Incestueux avec ses trois sœurs, il parut avec elles en public dans des postures les plus indécentes. Il déshonora les femmes de Rome, les enlevant à leurs maris, & jouissant d'elles en leur présence. Il établit des lieux publics de prostitution dans son palais. Il y plaça une académie de jeu, & tint lui-même école de fripponnerie. Un jour manquant d'argent, il quitta les joueurs, descendit dans sa cour, y fit tuer sur le champ plusieurs personnes distinguées, & rapporta six cent mille sexterces. L'effusion du sang humain étoit pour lui le spectacle le plus agréable, les meurtres étoient ses récréations. Deux consuls, au milieu desquels il étoit assis, le voyant éclater de rire, lui en demanderent la raison : *Je ris*, leur répondit le scélérat, *parce que je songe qu'à l'instant même je puis vous faire égorger tous deux.* Un jour qu'il s'étoit mépris dans une exécution, un autre que le condamné ayant souffert la mort, il dit : *Qu'importe? l'autre ne l'avoit pas plus méritée que lui.* Un chevalier, exposé sans sujet aux bêtes, criant qu'il étoit innocent, Caligula le fait rappeller, commande qu'on lui coupe la langue, & le renvoie pour être dévoré. Les parens étoient forcés d'assister au supplice de leurs proches & de plaisanter avec lui. Le triste plaisir de voir souffrir le flattoit tellement, qu'il s'amusoit de faire donner la question ou de mettre sur la roue des malheureux. On le vit fermer les greniers publics, & se plaire à voir la famine dans Rome. Cette ame féroce portoit la démence & la rage, jusqu'à souhaiter que le peuple Romain n'eût qu'une tête, pour la couper. Une famine, une peste, un incendie, un tremblement de terre, la perte d'une de ses armées étoient l'objet de ses vœux les plus ardens. Il ordonna qu'on nourrît d'hommes vivans les bêtes sauvages réservées aux spectacles. Il n'y eut que les brutes qui n'eurent pas à se plaindre de lui. Son cheval, nommé *Incitatus*, fut traité comme les grands-hommes l'étoient dans les pays où l'on récompense le mérite. Il le nomma pontife, & vouloit le faire consul. Il juroit par sa vie & par sa fortune, lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre & un collier de perles. Ce cheval mangeoit à sa table. L'empereur, lui-même, lui servoit de l'orge doré, & lui présentoit du vin dans une coupe d'or, où il avoit bu le premier. Sa mort mit fin à ses extravagances & aux malheurs

du peuple Romain. Il fut assassiné par un tribun des gardes prétoriennes en sortant du spectacle, la 29e. année de son âge, après un regne de près de quatre ans, l'an 41 de Jesus-Christ. On fit porter son corps dans un jardin, où ses sœurs ne le brûlerent qu'à demi, & l'enterrerent précipitamment, de peur que la populace n'outrageât son cadavre. Ainsi périt ce monstre gangrené de vices, sans aucune vertu; ce serpent qui devoit dévorer les Romains, selon l'expression de Tibere. Il souhaita que son regne fût signalé par quelque calamité publique; mais n'en étoit-ce pas une assez grande, dit un homme d'esprit, que le monde fût gouverné par cette bête féroce? On dit de lui, qu'*il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave*, *ni un plus méchant maître*. Il tint le glaive suspendu sur le peuple Romain. Implacable dans ses vengeances & bizarre dans ses cruautés, son nom présente l'idée du plus abominable des hommes. « Cette » multitude de monstres, dit » un observateur politique, qui » souillerent successivement le » trône de Rome, entre lesquels on ne voit régner que » par de courts intervalles quelques hommes d'une vertu » médiocre, est un effet naturel de la corruption générale » qui rongeoit le corps de la nation; & de plus, une punition » terrible où la Justice divine » joignoit la sévérité à l'humiliation, en frappant ce peuple » orgueilleux, avili & dégradé, de la verge de fer agitée » dans les mains d'un insensé ».

CALISTENE, *voyez* CALLISTENE.

CALISTO *ou* HELICÉ, fille de Lycaon, & nymphe de Diane. Jupiter ayant pris la figure de cette déesse, Calisto accoucha d'Arcas. Junon, toujours attentive aux démarches de Jupiter, & ennemie implacable de toutes celles qui pouvoient partager le cœur de son mari, métamorphosa la mere & le fils en ours. Jupiter les plaça dans le Ciel. Calisto est la grande ourse, & Arcas est la petite, ou Bootès.

CALIXTE, (George) théologien Luthérien, né à Medelbury dans le Holstein, en 1586, fut professeur de théologie à Helmstad en 1614, & mourut en 1656. On a de lui un *Traité* latin *contre le célibat des clercs*, 1631, in-4°., & d'autres ouvrages fanatiques; quoiqu'en beaucoup d'endroits il soit plus raisonnable & plus réservé que la plupart des chefs des nouvelles sectes. On appelle de son nom CALIXTINS, les Luthériens qui reçoivent les Calvinistes à leur communion. On donna aussi ce nom à des sectaires de Bohême, au commencement du 15e. siecle, parce qu'ils croyoient l'usage du calice absolument nécessaire au peuple. Un certain Jacobel, prêtre, fut l'auteur de cette doctrine. Le concile de Bâle crut les réunir à l'Eglise en leur accordant la communion sous les deux especes; Roquesane, prêtre ambitieux, empêcha, malgré cette condescendance, la réunion des sectaires avec le saint-siege. Luther les attira enfin dans son parti. *Voyez* l'Hist. des Var. liv. XI.

CALLIACHI, (Nicolas) Grec de Candie, y naquit en

1645. Il professa les belles-lettres & la philosophie à Padoue, où il mourut en 1707. On a de lui : *De ludis scenicis*, Padoue, 1713, in 4°., & dans le recueil de Sallengre.

CALLICLÈS, célebre statuaire, étoit de Mégare, & fils de Thioscome qui avoit fait cette belle statue de Jupiter, que l'on admiroit à Mégare. Calliclès fit celle de Diagoras qui avoit remporté la palme au combat du ceste, & cet ouvrage attiroit l'admiration de tous ceux qui le voyoient.

CALLICRATE, sculpteur célebre dans l'antiquité par des ouvrages d'une délicatesse surprenante. Il grava des vers d'Homere sur un grain de millet, fit un chariot d'ivoire qu'on cachoit sous l'aile d'une mouche, & des fourmis de la même matiere, dont on distinguoit les membres. Ces faits qui paroissent fort suspects, n'égalent par la délicatesse des chef-d'œuvres modernes en petitesse. *Voy.* ALUMNO & BOVERICK.

CALLICRATIDAS, général Lacédémonien, remporta plusieurs victoires contre les Athéniens, & fut tué dans un combat naval l'an 405 avant J. C. Sa grandeur d'ame égaloit son courage. Son armée étant réduite à la derniere extrémité par la famine, il refusa une grosse somme pour le prix d'une grace injuste. *J'accepterois cet argent*, lui dit Cléandre, un de ses officiers, *si j'étois Callicratidas*, — *Et moi aussi*, repartit Callicratidas, *si j'étois Cléandre.* Ces sortes de propos sont des jeux d'imagination, souvent répétés, & qui n'ont peut-être jamais eu lieu. On trouve le même dialogue dans Quinte-Curce, entre Alexandre & Parménion, à l'occasion des offres de Darius.

CALLICRETE de Cyane, fille célébrée par Anacréon, étoit savante dans la politique de ce tems-là, & se mêloit de l'enseigner.

CALLIDIUS, *voyez* Corneille LOOS.

CALLIERES, (François de) né à Thorigni au diocese de Bayeux, le 14 mai 1646, fut membre de l'académie françoise, & employé par Louis XIV dans des affaires importantes. Il soutint avec honneur les intérêts de la France dans le congrès de Riswick, où il étoit plénipotentiaire. Louis XIV lui donna une gratification de dix mille livres, avec une place de secrétaire du cabinet. Il mourut à Paris, en 1717, à 72 ans, après avoir légué son bien aux pauvres de l'Hôtel-Dieu. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Traité de la maniere de négocier avec les Souverains*, 2 vol. in-12, qui ne prouve pas, suivant la Baumelle, qu'il sut négocier ni écrire. La forme du livre a peut-être fait tort au fond : le style est sans élégance & sans précision. II. *De la science du monde*, in-12, où l'on trouve des réflexions utiles à l'honnête-homme & au chrétien, mais présentées avec trop peu d'agrément. III. *Panégyrique de Louis XIV*, duquel Charpentier a dit avec plus d'emphase que de vérité, que l'on pouvoit dire du héros & du panégyriste, ce que l'on avoit dit autrefois d'Alexandre & du portrait qu'en avoit fait Apelles :

que l'Alexandre de Philippe étoit invincible, & que l'Alexandre d'Apelles étoit inimitable. IV. *De la maniere de parler à la Cour.* V. *Du bel-esprit.* VI. *Des bons mots & des bons contes.* VII. *Des Poésies* fort foibles, &c. — Son frere, le chevalier de CALLIERES, gouverneur général du Canada, mourut en 1698. — Il ne faut pas les confondre avec Jean de CALLIERES, maréchal de bataille des armées du roi de France, qui écrivit l'*Histoire de Jacques de Matignon,* maréchal de France, & de ce qui s'est passé depuis la mort de François I en 1547, jusqu'à celle du maréchal en 1597. Cet ouvrage curieux, mais quelquefois inexact, fut publié à Paris en 1661, in-fol.

CALLIMAQUE, capitaine Athénien, fut choisi général dans un conseil de guerre, avant la bataille de Marathon, l'an 490 avant J. C. Après ce furieux combat contre les Perses, on le trouva debout tout percé de fleches.

CALLIMAQUE, poëte Grec, natif de Cyrene, garde de la bibliotheque de Ptolomée Philadelphe, florissoit vers l'an 280 avant J. C. L'antiquité le regardoit comme le prince des poëtes élégiaques, pour la délicatesse, l'élégance & la noblesse de son style. De tous ses poëmes il ne nous reste que quelques *Epigrammes* & quelques *Hymnes*, publiées par mademoiselle le Fêvre (depuis madame Dacier), avec des remarques, Paris, 1675, in-4°, & par Théodore Grævius, Utrecht, 1697, en 2 vol. in-8°, & 1761, 2 vol. in-8°. M. de la Porte du Theil a donné une nouvelle édition du texte grec, avec la traduction françoise, Paris, imprimerie royale, 1775, in-8°. Catulle mit en vers latins son petit poëme *de la chevelure de Bérénice.* On attribue à Callimaque un mot bien vrai & bien juste, qu'*un grand livre est un grand mal.* Ce siecle fournit peut-être une nouvelle preuve de cette assertion : jamais il n'y eut tant de gros volumes, tant de vastes compilations ; & il n'y a ni religion, ni principes, ni mœurs.

CALLIMAQUE, architecte de Corinthe, inventeur, à ce qu'on croit, du chapiteau corinthien, vivoit l'an 540 avant Jesus-Christ. Il prit cette idée d'une plante d'acanthe qui environnoit un panier placé sur le tombeau d'une jeune Corinthienne. Ce panier étoit couvert par une tuile qui, recourbant les feuilles, leur faisoit prendre le contournement des volutes. Callimaque réussissoit encore dans la peinture & la sculpture.

CALLIMAQUE ESPERIENTÉ, *voyez* ce dernier mot.

CALLINIQUE, d'Heliopolis en Syrie, auteur de la découverte du feu grégeois, *ignis græcus.* L'empereur Constantin Pogonat s'en servit pour brûler la flotte des Sarrasins. L'eau qui éteint le feu ordinaire, ne pouvoit éteindre celui-ci. Il paroît que cette invention a été perdue. Du moins dans le feu grégeois, tel qu'on le compose aujourd'hui, on ne reconnoît ni l'activité, ni l'inextinguibilité de l'ancien. Callinique vivoit vers l'an 670.

CALLINUS, très-ancien poëte Grec, de la ville d'Ephese, florissoit vers l'an 776 avant Jesus-Christ. On lui attribue l'invention du vers élégiaque, dont d'autres font honneur à Mimnerme : Horace nous apprend que dès son tems on n'étoit pas d'accord là-dessus :

Qui tamen exiguos elegos emiserit author,
Grammatici certant ; et adhuc sub judice lis est.

Il ne nous reste de lui que quelques vers de ce genre, recueillis par Stobée.

CALLIOPE, l'une des neuf Muses, présidoit à l'éloquence & à la poësie héroïque. Les poëtes la représentent comme une jeune fille couronnée de laurier, ornée de guirlandes, avec un air majestueux, tenant en sa main droite une trompette, dans sa gauche un livre, & trois autres auprès d'elle, l'Iliade, l'Odyssée & l'Enéide.

CALLIRHOÉ, jeune fille de Calydon, que Coresus, grand-prêtre de Bacchus, aima éperdument. Ce pontife n'ayant pu toucher son cœur, s'adressa à Bacchus, pour se venger de cette insensibilité. Le dieu frappa les Calydoniens d'une ivresse qui les rendit furieux. Ce peuple alla consulter l'oracle qui répondit que ce mal ne finiroit qu'en immolant Callirhoé, ou quelqu'autre qui s'offriroit à la mort pour elle. Personne ne s'étant présenté, on la conduisit à l'autel ; & Coresus, le grand-sacrificateur, la voyant ornée de fleurs, & suivie de tout l'appareil d'un sacrifice, au-lieu de tourner son couteau contre elle, se perça lui-même. Callirhoé, alors touchée de compassion, s'immola pour appaiser les mânes de Coresus.

CALLISTE, affranchi & favori de l'empereur Claude, oublia dans la prospérité son ancienne origine. On peut juger de son insolence par un trait que Séneque rapporte, comme témoin oculaire. *J'ai vu*, dit-il, *l'ancien maître de Calliste demeurer debout à sa porte.* Ce maître l'avoit vendu comme un esclave de rebut, qu'il ne vouloit point souffrir dans sa maison ; & Calliste lui rendoit le change en l'excluant de la sienne, pendant que d'autres y étoient admis.

CALLISTHENES, fameux scélérat, mit le feu aux portes du temple de Jérusalem, le jour qu'on célébroit avec pompe la victoire que Judas Machabée avoit remportée sur Nicanor, Timothée & Bacchidès. Cet incendiaire voulut se sauver dans une maison voisine ; mais il fut pris & brûlé vif.

CALLISTHENES, natif d'Olinthe, disciple & parent d'Aristote, accompagna Alexandre dans ses expéditions. Aristote l'avoit donné à son éleve, pour modérer la fougue de ses passions ; mais Callisthenes n'eut pas le bonheur de lui faire goûter la vérité. Alexandre étoit déjà trop corrompu & trop enivré de sa gloire pour écouter des leçons. Callisthenes ayant été accusé d'avoir conspiré contre la vie du conquérant, celui-ci saisit cette occasion pour faire mourir le censeur de ses vices. Callisthenes expira dans les tourmens de la question. Il avoit envoyé à Aristote des observations astronomiques faites

à Babylone, où la tour de Babel, qui a long-tems servi d'observatoire aux Chaldéens, lui présentoit des facilités particulieres. On trouve dans le tome huitieme des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de Paris*, des recherches curieuses sur la vie & les ouvrages de ce philosophe, par M. l'abbé Sevin.

CALLISTRATE, orateur Athénien, pour lequel Démosthenes abandonna Platon, s'acquit beaucoup d'autorité dans le gouvernement de la république. Le pouvoir que lui donnoit son éloquence, faisant ombrage, il fut banni à perpétuité.

CALLIXTE I, (S.) succéda au pape Zéphirin en 219, & souffrit le martyre le 14 octobre 222, selon d'autres en 223 ou 224. C'est lui qui fit construire le célebre cimetiere de la voie Appienne. Quelques martyrologes ne lui donnent que le titre de *Confesseur*; peut-être parce qu'il est difficile de croire qu'il soit mort pour la foi sous Alexandre Sévere, ami des Chrétiens; mais cette difficulté cesse dès qu'on fait attention qu'il fut tué dans une émeute populaire, & jeté dans un puits, genre de mort qui marque assez qu'il n'y eut rien de légal dans la cruauté exercée envers lui. Quoique les actes de son martyre ne soient pas authentiques, rien n'engage à les contredire sur ce point. On peut consulter *De S. Callisto Papa, ejusque Basilica S. Mariæ trans Tiberim nuncupata Disquisitiones duæ critico-historicæ; auct. Petro Moretto*, Rome, 1752, 2 vol. in-fol. S. Urbain I lui succéda.

CALLIXTE II, fils de Guillaume-le-Grand, comte de Bourgogne, archevêque de Vienne en 1083, succéda au pape Gélase II, & fut couronné à Vienne le 9 février 1119. Ce prélat, révéré pour ses mœurs & sa sagesse, long-tems éprouvées dans le gouvernement de son diocese, étoit d'autant plus propre au pontificat, qu'il en connoissoit mieux la charge, & témoignoit moins d'envie de s'y voir élevé. Son premier soin fut de procurer la réunion de l'Eglise, & d'étouffer jusqu'aux principes du schisme en Allemagne. A cet effet, après avoir célébré un concile à Toulouse pour réprimer les sectateurs de Pierre de Bruis & de Henri son disciple, qui rétablissoient les dogmes & les pratiques détestables des Manichéens, sous des formes nouvelles, il tint le premier concile-général de Latran en 1123, auquel assisterent des prélats de toutes les régions de l'occident, dont 15 archevêques, plus de 200 évêques, & une infinité tant d'abbés que d'autres ecclésiastiques constitués en dignité. On y lut les canons qu'il avoit dressés au nombre de 5 contre la simonie, les investitures faites par l'autorité séculiere, les usurpations des biens ecclésiastiques, l'incontinence des clercs, & contre ceux qui laissoient leurs bénéfices par droit d'héritage, ou qui exigeoient des rétributions pour l'administration des Sacremens & pour la sépulture; & dès qu'on y eut traité avec autant de sagesse que d'éloquence, de la distinction entre la puissance de la royauté & celle du sacerdoce, Callixte II fulmina l'anathême contre l'an-

ti-pape Bourdin, qui avoit pris le nom de Grégoire, & l'envoya au monastere de Cave, pour y faire pénitence. Peu de tems après, Callixte II fut attaqué d'une maladie violente, qui l'emporta le 12 ou 13 décembre 1124, au grand regret du monde chrétien. « En moins de six an-» nées de pontificat, dit un hif-» torien véridique, il avoit » pacifié l'Eglise & l'Empire, » réparé les fautes ou les foi-» blesses de ses prédécesseurs, » rétabli l'autorité du saint-» siege & toute la splendeur de » l'ordre hiérarchique. Il avoit » trouvé le moyen de ramener » l'abondance & la splendeur » dans Rome. Il n'y remit pas » seulement en honneur les mo-» numens antiques; mais il y » ajouta plusieurs aqueducs » pour la commodité des diffé-» rens quartiers de la ville, » rebâtit l'église de S. Pierre, » & lui donna des ornemens » magnifiques ». Il est fondateur de l'abbaye de Bonnevaux en Dauphiné. Honoré II lui succéda.

CALLIXTE III, né à Xativa, évêque de Valence en Espagne, élu pape le 8 avril 1455, après la mort de Nicolas V, mourut le 6 août 1458. Ce pontife honora sa dignité par ses vertus, sa science & son désintéressement, dont il avoit donné avant son élévation des marques éclatantes, lorsqu'étant évêque & cardinal, il ne voulut jamais accepter aucun bénéfice en commande, disant qu'il étoit content de son épouse, c'est-à-dire, de son église de Valence. Quoique dans un âge fort avancé, il n'avoit rien perdu de sa fermeté ni de sa vigueur. Le roi d'Aragon, au service duquel il avoit été attaché, & qui prétendoit le régir encore sur le trône pontifical, lui ayant fait demander par ses ambassadeurs comment il vouloit vivre avec lui : *Qu'il gouverne ses Etats*, répondit le pape, *& qu'il me laisse gouverner l'Eglise*. Réponse que les papes d'aujourd'hui seroient bien plus fondés encore à faire aux princes; mais que ceux-ci, imbus des leçons d'une brusque & brute philosophie, n'ont pas l'esprit de comprendre. Son nom avant son élévation, étoit *Alfonse de Borgia*; il étoit de cette maison illustre.

CALLOT, (Jacques) dessinateur & graveur, naquit à Nancy en 1593, d'un hérault d'armes de Lorraine. Dès l'âge de 12 ans, il quitta la maison paternelle, pour se livrer entiérement à son goût naissant. Ayant entrepris le voyage de Rome, il fut obligé de se mettre, faute d'argent, à la suite d'une troupe de Bohémiens. Revenu dans sa patrie, il s'échappa une seconde fois. De retour encore, il partit une troisieme fois, du consentement de son pere qui céda enfin à l'impulsion de la nature. Callot passa de Rome à Florence, où il resta jusqu'à la mort du grand-duc Côme II, son Mécene & celui de tous les talens. A son retour à Nancy, il se fit un sort heureux auprès du duc de Lorraine, son admirateur & son bienfaiteur. Son nom s'étant répandu dans l'Europe, l'infante Isabelle, souveraine des Pays-Bas, lui fit graver le siege de Bréda. Louis XIII

l'appella à Paris, pour dessiner le siege de la Rochelle & celui de l'isle de Ré. Ce prince le pria ensuite de graver la prise de Nancy, dont il venoit de se rendre maître. « Je me cou- » perois, dit-il, plutôt le pouce, » que de rien faire contre l'hon- » neur de mon prince & de » mon pays ». Le roi charmé de ses sentimens, dit que le duc de Lorraine étoit heureux d'avoir de tels sujets. Une forte pension qu'il lui offrit, ne put l'arracher à sa patrie. Il y mourut en 1635, à 42 ans. Son Œuvre contient environ seize cents pieces. La plus grande partie & la plus estimée de ses ouvrages est à l'eau-forte. Personne n'a possédé à un plus haut dégré le talent de ramasser dans un petit espace une infinité de figures, & de représenter dans deux ou trois coups de burin l'action, la démarche, le caractere particulier de chaque personnage. La variété, la naïveté, la vérité, l'esprit, la finesse caractérisent son burin. Ses *foires*, ses *supplices*, ses *miseres de la guerre*, ses *sieges*, ses *vies*, sa grande & sa petite *passion*, son *éventail*, son *parterre*, ses *tentations de S. Antoine*, sa *conversion de S. Paul* seront admirées & recherchées, tant qu'il y aura des artistes & des curieux. Il a gravé *les plans des édifices de Jérusalem*, décrits par Bernardin Amico, Franciscain de Gallipoli, Florence, 1620, in-fol.

CALLY, (Pierre) du diocese de Seès, fut professeur d'éloquence & de philosophie à Caen. Il mourut en 1709, principal du college des arts de cette ville. On a de lui une édition de l'ouvrage de Boëce: *De consolatione philosophiæ, ad usum Delphini*, avec un long Commentaire. Il s'est fait plus connoître par un ouvrage moins utile, mais plus singulier, intitulé: *Durand commenté*, ou *l'Accord de la Philosophie avec la Théologie, touchant la transsubstantiation*, 1700, in-12. Il prétendoit que s'il y a transsubstantiation dans le mystere de l'Eucharistie, il faut qu'il reste quelque chose de ce qui étoit auparavant le pain. L'évêque de Bayeux s'éleva contre ce sentiment, & Cally se rétracta.

CALMET, (Dom Augustin) né à Mesnil-la-Horgne en 1672, Bénédictin de S. Vannes en 1688, fit paroître de bonne heure de grandes dispositions pour les langues orientales. Après avoir enseigné la philosophie & la théologie à ses jeunes confreres, il fut envoyé en 1704 à l'abbaye de Munster, en qualité de souprieur. Il y forma une académie de huit ou dix religieux, uniquement occupés de l'étude des Livres Saints. C'est-là qu'il composa en partie ses Commentaires. Dom Mabillon & le célebre abbé Duguet l'ayant déterminé à les publier en françois, plutôt qu'en latin, il suivit leur conseil; mais on peut bien dire que sa docilité fut excessive & le conseil inconsidéré. Sa congrégation récompensa ses travaux en le nommant abbé de S. Léopold de Nancy en 1718, & ensuite de Sénones en 1728. Il mourut dans cette abbaye en 1757. Benoît XIII lui avoit offert en vain un évêché *in partibus*. Ses vertus ne le cédoient point à ses lumieres. Il avoit du savoir

ſans morgue, & de la piété ſans rigoriſme. Son caractere étoit plein de douceur & de bonté. L'étude ne lui fit pas négliger l'adminiſtration du temporel de ſon abbaye; il y fit des réparations & des embelliſſemens, & augmenta beaucoup la bibliotheque (*Voyez* ſa *Vie*, in-8°, par Dom Fangé, ſon neveu & ſon ſucceſſeur dans l'abbaye de Sénones). On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans leſquels on remarque une érudition vaſte, ſans être bien digérée & bien choiſie. I. *Commentaire littéral ſur tous les livres de l'Ancien & du Nouveau-Teſtament*, en 23 vol. in-4°, imprimés depuis 1707 juſqu'en 1716, réimprimés en 26 vol. in-4°, & 9 in-folio, & abrégés en 14 vol. in-4°. On a donné une nouvelle édition de cet abrégé en 17 vol. in-4°, à Avignon; grand répertoire des philoſophes modernes, où ils vont chercher leurs objections contre l'Ecriture-Sainte, qu'ils aſſaiſonnent de mille manieres diverſes, en laiſſant toujours les réponſes de côté. » C'eſt dans cette énorme compilation, dit un critique, que » les auteurs de l'*Hiſtoire universelle*, publiée par des Anglois, ont recueilli les reſplendiſſantes lumieres dont » ils ont brillanté leur ouvrage. Mais ce plagiat ne » fait pas un bon fondement » de juſtification. Que cet infatigable Bénédictin ait eu » l'imprudence de raſſembler » toutes les abſurdités propres » à affoiblir, à anéantir le reſpect dû aux Livres Saints; » que par une imprudence plus » grave, il ait accumulé cette » multitude de viſions & de » folies, ſans prendre au moins » réguliérement le ſoin de diriger, de claſſer les idées » qu'elles ſont naître; qu'enfin » par une autre imprudence il » ait mis en langue françoiſe » un recueil, qui ſous toutes » les conſidérations poſſibles, » ne comportoit point l'uſage » des idiômes populaires: du » moins ſon ouvrage par ſa nature & par ſon titre n'étoit proprement que du reſſort des » théologiens; il n'y avoit que » des perſonnes attachées par » état ou par goût à l'étude de » la Bible, qui puſſent être » tentées de le lire. Mais l'*Hiſtoire univerſelle* eſt une lecture deſtinée à tous les états, » à tous les âges, aſſorties à » tous les goûts: ſi la pédanterie ou la méchanceté vient » à la barbouiller de contes obſcenes ou impies, l'étendue » du mal que produit un tel » ouvrage, ſe meſure néceſſairement ſur le nombre & » l'incapacité des lecteurs. On » ne peut qu'applaudir à la ſage » vigilance d'un illuſtre magiſtrat, qui dans une grande » ville des Pays-Bas fit défenſe » aux libraires de le diſtribuer ». II. Les Diſſertations & les Préfaces de ſes Commentaires, réimprimées ſéparément à Paris en 1720, avec 19 Diſſertations nouvelles, en 3 vol. in-4°. C'eſt la partie la plus agréable & la plus recherchée du Commentaire de Dom Calmet. Il compile tout ce qu'on a avancé avant lui ſur la matiere qu'il traite; mais il eſt rare qu'il faſſe penſer. Il y a plus de faits que de réflexions; mais comme la plupart de ces

faits intéressent la curiosité des érudits, ce recueil a été très-bien accueilli. III. L'*Histoire de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, pour servir d'introduction à l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*, en 2 & 4 vol. in-4°, & en 5 & 7 vol. in-12. L'auguste simplicité des écrivains sacrés y est conservée, & leur récit est souvent appuyé de l'autorité des histoires profanes. Il y adopte la chronologie d'Usserius. L'édition de Paris de 1725, in-12, fourmille de fautes. IV. *Dictionnaire historique, critique & chronologique de la Bible*, Paris, 1730, en 4 vol. in-fol., avec des figures & une bibliotheque sacrée à la tête. Dom Calmet y réduit par ordre alphabétique tout ce qu'il avoit répandu dans ses Commentaires. C'est un ouvrage d'un but utile & respectable, où la science théologique, celle des langues, des antiquités saintes & profanes, concourent à répandre des lumieres sur les endroits obscurs de l'Écriture, & où par le moyen d'un ordre facile & connu, le lecteur est dirigé d'abord vers l'objet dont il veut s'occuper. C'est dommage que l'érudition l'emporte souvent sur l'exactitude, sur une critique exacte & févere; que les difficultés y soient quelquefois proposées ou même aggravées, plutôt que véritablement éclaircies; & qu'on y trouve la plupart des défauts ou des inconvéniens du Commentaire. L'abbé Rondet en a donné une nouvelle édition, corrigée & augmentée, en 6 vol. in-8°; Toulouse, 1783. Du reste, il ne faut pas confondre ce savant ouvrage avec le *Dictionnaire de la Bible*, par l'abbé Barral; compilation superficielle, pleine de fautes de tous les genres, qui ne donnera certainement pas une idée juste des Saints Livres. On diroit qu'on s'est attaché de préférence aux traits, qui dans un état isolé, sans nuance & sans ensemble, peuvent alimenter l'esprit de dérision & de satyre. Un homme d'un sens droit & solide a nommé ce Dictionnaire *le persifflage de l'Histoire-Sainte*. V. *Histoire ecclésiastique & civile de la Lorraine*, in-fol., 3 vol. réimprimée en 5, 1745 : la meilleure qu'on ait publiée de cette province. VI. *Bibliotheque des écrivains de Lorraine*, in-fol., 1751. VII. *Histoire généalogique de la maison du Châtelet, branche puînée de la maison de Lorraine*, Nancy, 1741, in-fol. VIII. *Histoire universelle, sacrée & profane*, en 15 vol. in-4°. Cet ouvrage n'est pas encore achevé. L'auteur s'est trop étendu sur l'histoire ecclésiastique & monastique. A cela près, l'ouvrage est savant & assez détaillé. Il copie un peu trop les historiens modernes, au-lieu d'aller à la source. IX. *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons & des esprits; & sur les revenans & vampires de Hongrie*; Paris, 1746, in-12, & Einsidlen, 1749, 2 vol. in-12. Compilation sans critique, faite par un vieillard octogénaire. X. *Commentaire littéral, historique & moral sur la regle de S. Benoît*, 2 vol. in-4°, &c. Les citations répandues dans ces ouvrages sont souvent fausses, parce qu'il a presque toujours cité après d'autres.

CALO-JEAN *ou* BEAU-

JEAN *ou* JOANNITZ, roi des Bulgares dans le 13e. siecle, se soumit à l'Eglise Romaine sous Innocent III, en 1202. Il fit la guerre à l'empereur Baudouin, & l'ayant pris dans une embuscade, il le tint prisonnier plus d'un an à Trinobis ou Ernoë, capitale de la Bulgarie : ensuite il le fit mourir en 1206. Il mourut lui-même peu de tems après. — Il ne faut pas le confondre avec Jean COMNENE, surnommé aussi *Calo-Jean.*

CALOVIUS, (Abraham) théologien luthérien, né en 1612 à Morungen, dans le duché de Brunswick; fut successivement visiteur des églises & des écoles, du cercle de Samlande en Prusse, conseiller de justice, recteur du college de Dantzick, professeur en théologie à Wittemberg. Il y témoigna beaucoup d'aigreur contre ceux qui travailloient à réunir les différentes sectes de l'Empire, dont le chef étoit George Calixte. On appella les partisans de Calovius, *Caloviens*, comme on nommoit les autres *Calixtins.* Il mourut le 20 février 1686. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart à l'occasion de ses disputes, entr'autres : I. *Historia Syncretistica*, 1682. II. *Criticus sacer Biblicus.* III. *Considératio Arminianismi.* IV. *Socinianismus profligatus*, &c.

CALPRENEDE, (Gautier de Costes, seigneur de la) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, natif du diocese de Cahors, plut à la cour par la gaieté de son caractere & l'enjouement de son esprit. Il contoit plaisamment. La reine se plaignant un jour à ses femmes-de-chambre de leur peu d'assiduité auprès de sa personne, elles lui répondirent qu'il y avoit dans la premiere salle de son appartement un jeune-homme, qui donnoit un tour si agréable à ses historiettes, qu'on ne pouvoit se lasser de l'écouter. Cette princesse l'ayant entendu, le gratifia d'une pension. La Calprenede mourut au grand Andely-sur-Seine, en 1663. Il s'étoit annoncé d'abord par des romans, tels que *Sylvandre, Cassandre, Cléopâtre, Pharamond.* Ces trois derniers qui sont chacun de 10 à 12 gros vol. in-8°., sont tissus d'aventures contées longuement & écrites négligemment. « Cependant, il s'en » faut de beaucoup, dit l'au» teur des *Trois Siecles*, que ces » trois romans soient sans mé» rite; on peut dire même qu'ils » sont très-supérieurs à la plu» part de ceux qu'on accueille à » présent. On pourroit ajouter » que nos romanciers, en les dé» criant, les ont souvent mis à » contribution. Les Anglois les » regardent comme des sources » abondantes, capables de fé» conder la sécheresse naturelle » de leur imagination; & leurs » auteurs, dit-on, ne man» quent jamais de les lire, » quand ils veulent travailler » dans le même genre ». On a encore de la Calprenede plusieurs tragédies, qui ont eu le sort de ses romans : la *Mort de Mithridate*; le *Comte d'Essex*; la *Mort des enfans d'Hérode*; *Edouard.* Le cardinal de Richelieu en ayant entendu lire une, dit que la piece n'étoit pas mauvaise, mais que les vers étoient lâches. *Comment lâches!* s'écria le rimeur gascon : *Cadedis, il*

n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenede. Despréaux dit de lui :

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon,
Calprenede et Juba parlent du même ton.

CALPURNIE, femme de Jules-César & fille de Pison, rêva, dit-on, que l'on assassinoit son mari entre ses bras, la veille de la mort de ce dictateur. On ajoute même qu'en s'éveillant, la porte de la chambre où ils couchoient, s'ouvrit d'elle-même avec un grand bruit. Elle ne put obtenir de César, ni par ses larmes, ni par ses prieres, qu'il ne sortiroit point. Ce héros ayant cédé aux instances de Brutus, qui lui dit qu'il étoit honteux de se régler sur les rêves d'une femme, se rendit au sénat & y fut poignardé.

CALPURNIUS, Sicilien, poëte bucolique du 3e. siecle, contemporain de Nemesien, poëte bucolique comme lui, a laissé sept Eglogues, traduites élégamment par Mairault, in-12. On les trouve dans les *Poetæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°., & dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°. Le langage des bergers de Calpurnius est moins pur & moins naturel que celui des bergers de Virgile, ce poëte de la nature & de la raison. Calpurnius offre quelques morceaux où la vie champêtre est peinte avec grace, & le sentiment rendu avec vérité; mais dans tout le reste on reconnoît le poëte du 3e. siecle.

CALVART, (Denis) peintre, né à Anvers en 1552, ouvrit une école à Bologne en Italie, d'où sortirent le Guide, l'Albane, le Dominiquin, & plusieurs autres grands maîtres dignes d'être ses disciples. Calvart possédoit toutes les sciences nécessaires ou même utiles à la peinture : l'architecture, la perspective, l'anatomie. Ses ouvrages les plus remarquables sont à Bologne, à Rome, à Reggio. On les estime pour la disposition, l'ordonnance, la noblesse, le coloris. Calvart mourut à Bologne en 1619.

CALVERT, (George) né à Kypling, dans la province d'Yorck, en 1579, secrétaire d'état en 1618, se démit de cette charge en 1624, & obtint de Charles I une permission pour lui & ses descendans, d'établir des colonies dans le Mariland. Il fut fait lord Baltimor en 1625. La douceur & l'humanité furent les seules armes qu'il employa contre les Indiens. Il mourut à Londres en 1632, à 52 ans, estimé des Protestans & regretté des Catholiques.

CALVI, (Lazare) fameux peintre de Genes, né en 1502, & mort en 1605, dans la 103e. année de son âge. Ses principaux ouvrages sont dans sa patrie.

CALVIN, (Jean) naquit à Noyon en 1509, d'un tonnelier qui devint notaire & procureur fiscal de l'évêché. Jean fut pourvu dès l'âge de 12 ans, d'une chapellenie dans l'église de Noyon, & ensuite de la cure de Pont-l'Evêque, auprès de cette ville, quoiqu'il n'ait jamais été élevé au sacerdoce. Après avoir étudié le droit à Orléans, il alla prendre des leçons à Bourges, où il connut le Luthérien Wolmar qui lui

apprit la langue grecque, en même tems qu'il lui donnoit du goût pour la liberté de penser. Il passa de là à Paris, où il se fit connoître, en 1532, par son Commentaire sur les deux livres de Séneque de la *Clémence*. Ayant mis à la tête de cet ouvrage le nom de *Calvinus*, on l'a depuis appellé Calvin, quoique son véritable nom fût Cauvin. Ses liaisons avec les partisans de la nouvelle doctrine, & son ardeur à la soutenir, l'obligerent de quitter Paris. Retiré à Angoulême, il y enseigna le grec & y prêcha ses erreurs. Il courut ensuite à Poitiers, à Nérac, de Nérac à Paris: mais craignant toujours qu'on ne l'arrêtât, il se rendit à Bâle. C'est dans cette ville qu'il publia son livre de l'*Institution chrétienne* en latin, dont la meilleure édition est celle de Robert Etienne, 1553, in-fol. Il composa cet ouvrage fameux pour servir d'apologie à ses disciples condamnés à mort par François I. C'est l'abrégé de toute sa doctrine. Ce fut le catéchisme de tous ses disciples. Il embrassa la plupart des sentimens de Luther; mais il enchérit beaucoup au-dessus. La présence réelle, la prédestination absolue aux peines de l'enfer, sont les deux points principaux sur lesquels il ne s'accorde pas avec lui. A travers les expressions fortes dont il se sert en parlant de la présence du corps & du sang de J. C. dans l'Eucharistie, on voit qu'il pense que le corps du Sauveur n'est reellement & substantiellement que dans le ciel. En blâmant les erreurs répandues dans cet ouvrage, on doit louer la pureté & l'élégance du style, soit en latin, soit en françois; car le nouvel apôtre le composa dans ces deux langues. On y découvre un esprit subtil & pénétrant, un homme instruit dans l'étude de l'Ecriture & des Peres; mais toutes ces qualités sont ternies par le peu de discernement dans le choix des opinions, par des décisions téméraires & des déclamations emportées. Les principales erreurs répandues dans cet ouvrage & dans celui *de la Cene*, sont que le libre arbitre a été éteint entiérement par le péché, & que Dieu a créé les hommes pour être le partage des démons; non qu'ils l'aient mérité par leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainsi. Les vœux, si l'on en excepte ceux du baptême, sont une tyrannie. Il ne veut ni culte extérieur, ni invocation des Saints, ni chef visible de l'Eglise, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni croix, ni bénédictions; ni aucune de ces cérémonies sacrées, que la Religion reconnoît être si utiles au culte de Dieu, & la philosophie être si nécessaires à des hommes materiels & grossiers, qui ne s'élevent, pour ainsi dire, que par les sens à l'adoration de l'Être-Suprême. Il n'admet que deux sacremens, le baptême & la cene. Il anéantit les indulgences, le purgatoire, la messe, &c. Le patriarche de la nouvelle réforme, après différentes courses en Suisse & en Italie, vint s'établir à Geneve, où il fut fait prédicateur & professeur en théologie. Une dispute sur la maniere de célébrer la cene l'en fit chasser au bout de 2 ans, en 1538. Rappellé après trois

ans

ans de séjour à Strasbourg, il y fut reçu comme le pape de la nouvelle église. Geneve devint dès-lors le théâtre du Calvinisme. Il y établit une discipline févere; fonda des consistoires, des colloques, des synodes, des anciens, des diacres, des surveillans. Il régla la forme des prieres & des prêches, la maniere de célébrer la cene, de baptiser, d'enterrer les morts. Il dressa, de concert avec les magistrats, un recueil de loix civiles & ecclésiastiques, approuvé alors par le peuple, & regardé encore aujourd'hui comme le code fondamental de la république. Il fit plus; il établit une espéce d'inquisition, une chambre consistoriale avec droit de censure & d'excommunication. Cette religion, qu'on a cru être plus favorable à cette liberté qui est l'essence des républiques, eut pour auteur un homme dur jusqu'à la tyrannie. « Calvin, dit un auteur moderne, avoit tout » l'orgueil du génie qui croit » sentir sa supériorité, & qui » s'indigne qu'on la lui dispute. » Quel homme fut jamais plus » tranchant, plus impérieux, » plus décisif, plus divinement infaillible à son gré? La » moindre opposition, la moindre objection qu'on osoit lui » faire, étoit toujours une » œuvre de satan, un crime » digne du feu ». Le médecin Michel Servet lui ayant écrit quelques lettres sur le mystere de la Trinité, Calvin s'en servit pour le faire brûler vif, ne pensant plus à ce qu'il avoit écrit lui-même contre les persécuteurs des hérétiques. D'autres tems, d'autres sentimens. Poursuivi en France, il écrivit contre les intolérans; maître à Geneve, il soutint qu'il falloit condamner aux flammes ceux qui ne pensoient pas comme lui, & cet homme qui comptoit pour rien l'autorité de l'Eglise universelle, vouloit être l'arbitre de toute croyance. Valentin-Gentilis, autre arien, commençant à faire du bruit, le patriarche de Geneve le fait arrêter, le condamne à faire amende-honorable, & l'oblige de se sauver à Lyon. Gentilis & Servet avoient tort sans doute; mais dans les principes de Calvin, il leur étoit aisé de se justifier: leur droit d'interpréter l'Ecriture, égaloit à tous égards celui du patriarche de la réforme (*voyez* LENTULUS Scipion, SERVET). Son parti fut regardé par tous les autres Protestans, comme le plus fier, le plus inquiet & le plus séditieux qui eût encore paru. Le chef traita ses adversaires avec un emportement indigne, non-seulement d'un théologien, mais d'un honnête-homme. Les épithetes de *pourceau*, d'*âne*, de *chien*, de *cheval*, de *taureau*, d'*ivrogne*, d'*enragé*, étoient ses complimens ordinaires. Cette grossiéreté brutale n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de sectateurs. Ce culte nu & dépouillé de tout, qu'il avoit introduit, fut un appât pour les esprits vains, qui croyoient par ce moyen s'élever au-dessus des sens, & se distinguer du vulgaire. Calvin mourut à Geneve l'an 1564, dans le désespoir, & d'une maladie horrible, si l'on en croit un de ses disciples, témoin oculaire. *Calvinus in desperatione finiens vi-*

tam, obiit, turpissimo & fœdissimo morbo, quem Deus rebellibus & maledictis comminatus est, priùs excruciatus & consumptus. Quod ego verissimè attestari audeo, qui funestum & tragicum illius exitum & exitium his meis oculis præsens aspexi (Joan. Haren apud Petr. Cutsemium). On a toujours regardé Calvin, comme le second chef du protestantisme ; & l'abbé Berault en a parlé de la maniere suivante : « Calvin, » dit-il, moins voluptueux » que Luther, ou plutôt plus » gêné par la foiblesse de sa » complexion, puisqu'il ne » laissa pas de s'attendrir pour » Idelette, sa chere anabap- » tiste ; moins emporté, moins » arrogant, moins sujet à la » jactance, étoit d'autant plus » orgueilleux, qu'il se piquoit » davantage d'être modeste, » que sa modestie même faisoit » la matiere de son ostentation; » infiniment plus artificieux, » d'une malignité & d'une » amertume tranquilles, mille » fois plus odieuses que tous » les emportemens de son pré- » curseur. Orgueil qui perçoit » tous les voiles dont il s'étu- » dioit à l'envelopper; qui mal- » gré la bassesse de sa figure & » de sa physionomie, se retra- » çoit sur son front sourcilleux, » dans ses regards altiers, & » la rudesse de ses manieres, » dans tout son commerce & » sa familiarité même, où aban- » donné à son humeur cha- » grine & hargneuse, il traitoit » les ministres, ses collegues, » avec toute la dureté d'un des- » pote entouré de ses esclaves. » Mais sur quoi fondé, ce ré- » formateur s'est-il arrogé sa » mission ? Sur le dépit conçu » de ce qu'on avoit conféré au » neveu des connétables de » France, le bénéfice que l'or- » gueil extravagant de ce petit- » fils de batelier briguoit pour » lui-même. On peut se souve- » nir qu'avant ce refus il avoit » déclaré que, s'il l'essuyoit, » il en tireroit une vengeance » dont il seroit parlé dans l'E- » glise pendant plus de cinq » cents ans : aussi-tôt qu'il l'eut » essuyé, il mit la main à l'éta- » blissement de sa réforme ». Les ouvrages de cet hérésiarque ont été imprimés à Amsterdam en 1667, quoique le titre porte 1671, en 9 vol. in-fol. Ses Commentaires sur l'Ecriture en sont la partie la plus considérable. L'auteur, très-médiocre hébraïsant, les a remplis, suivant l'abbé de Longuerue, de sermons, d'invectives, & de sens étrangers. On voit briller dans la plupart de ses autres écrits du savoir & de la pénétration. Rien ne le flattoit davantage que la gloire de bien écrire. Vestphale, luthérien, l'ayant traité de déclamateur : « Il a beau faire, répon- » dit Calvin, jamais il ne le » persuadera à personne ; l'u- » nivers sait avec quelle force » je presse un argument, avec » quelle précision je sais écrire ». Et pour prouver qu'il n'est pas déclamateur, il dit à son critique : *Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux..... m'entends-tu, chien ? m'entends-tu bien, frénétique ? m'entends-tu bien, grosse bête ?* Quels mots dans la bouche d'un réformateur ! « Quel homme, dit J. J. » Rousseau, fut jamais plus » tranchant, plus impérieux, » plus décisif, plus divinement » infaillible à son gré ? La moin-

» dre opposition, la moindre » objection qu'on osoit lui » faire, étoit toujours une œu- » vre de satan, un crime digne » du feu ». Les curieux recherchent un Traité singulier de Calvin, intitulé : *Psycopannichie, ou Traité de Jean Calvin, par lequel il veut prouver que les ames veillent, & vivent après qu'elles sont sorties des corps ; contre les erreurs de quelques ignorans qui pensent qu'elles dorment jusqu'au dernier jugement ;* Paris, 1558, in 8°. Comme Calvin nioit l'existence du purgatoire, il eût été plus conséquent de laisser dormir les ames, que de les éveiller pour ne savoir où les mettre ; au moins celles qui n'étoient ni assez pures pour aller au ciel, ni assez coupables pour aller en enfer. Théodore de Beze, son disciple, a écrit sa *Vie*. On en a une autre sous le nom de Papire Masson, Paris, 1611, in-4°., que l'on croit être de Jacques Gillot. Quant à l'esprit de sa secte, *voyez* COLIGNI, MORNAY, LOUIS XIV, SOLIMAN II, SOULIER. On peut en prendre aussi une idée juste dans les Lettres même de Calvin, & dans les maximes qu'il prêchoit à ses disciples. « Les » peuples accourent de toutes » parts (dit-il dans une de ses Lettres, écrite à M. du Poët, qu'il traitoit de *Monseigneur* & de *Général de la Religion en Dauphiné*) « pour recevoir le joug » des missions.... Grand fruit, » maintes richesses... Et si les » papistes disputent la vérité » de notre religion, ne pour- » ront lui disputer la richesse. » Vous seul travaillez sans re- » lâche & sans intérêt. Ne né- » gligez nullement l'agrandis- » sement de vos moyens ; vien- » dra un tems où vous seul » n'aurez rien acquis ; en ces » nouveaux changemens il faut » que chacun songe à son in- » térêt. Moi seul ai négligé le » mien, dont j'ai grande re- » pentance. Ains ceux à qui ai » occasionné d'en acquérir, » prendront souci de la mienne » vieillesse, qui est sans suite. » Vous au contraire, Monsei- » gneur, qui laissez vaillante » lignée, bien disposée à sou- » tenir le petit troupeau, ne » les laissez sans moyens grands » & puissans, sans lesquels bon- » ne volonté seroit inutile ». — « Que le roi (dit-il dans une autre Lettre, écrite au même du Poët) « fasse ses processions » tant qu'il voudra, il ne pour- » ra empêcher les progrès de » notre foi ; ses harangues en » public ne feront aucun fruit » que émouvoir peuples déjà » trop portés au soulevement... » Ne faites faute de défaire le » pays de ces zélés faquins qui » exhortent les peuples par » leurs discours à se roidir con- » tre nous, noircissent notre » conduite, & veulent faire » passer pour rêverie notre » croyance. Pareils monstres » doivent être étouffés, comme » fis ici en l'exécution de Mi- » chel Servet, espagnol. A l'a- » venir ne pense pas que per- » sonne s'avise de faire chose » semblable ».

CALVISIUS, (Sethus) né en 1556 à Grosleben, dans la Thuringe, mort à Leipsick en 1617. Le principal de ses ouvrages est son *Opus Chronologicum*, réimprimé à Francfort en 1685, in-fol. Cette Chronolo-

gie augmentée à différentes reprises, va jusqu'à l'année de son impression, 1685. Les calculs astronomiques sont l'appui de sa Chronologie. Scaliger & plusieurs autres savans ont fait l'éloge de cet ouvrage. Les autres sont: I. Une *Critique du Calendrier Grégorien* en latin, Heidelberg, 1612, in-4°. II. *Enodatio duarum quæstionum circa annum nativitatis & ministerii J. C.*, Oxford, 1610, in 4°. III. Un *Pseautier* en vers allemands, Leipsick, 1618, in-8°.

CALVUS, (*Caius Licinius*) orateur & poëte célebre, contemporain de Cicéron. Il réussissoit si bien en poésie, que les anciens n'ont pas fait difficulté de l'égaler à Catulle. On trouve des vers de lui dans le *Corpus Poëtarum*. Moins éloquent & plus sec que Cicéron, il s'exprimoit cependant avec tant de force, qu'un jour Vatinius, contre lequel il plaidoit, craignant d'être condamné, l'interrompit avant la fin de son plaidoyer, en disant aux juges: *Eh quoi! serai-je condamné comme coupable, parce que mon accusateur est éloquent?* .. Licinius mourut à l'âge de 30 ans, après avoir donné de grandes espérances. Il ne nous reste aucune harangue de cet orateur; Quintilien les loue beaucoup. On croit qu'il étoit auteur des *Annales* citées par Denys d'Halicarnasse, & que nous n'avons plus. Il vivoit l'an 65 avant Jesus-Christ. Catulle, Ovide, Tibulle & Horace font mention de lui.

CALYPSO, nymphe, fille du Jour, selon quelques-uns; ou de l'Océan & de Téthis, selon d'autres. Elle habitoit l'isle d'Ogygie, où elle reçut favorablement Ulysse, qu'une tempête y avoit jeté. Elle l'aima, & vécut sept ans avec lui; mais ce héros préféra sa patrie & Pénélope à cette déesse, qui lui avoit cependant promis l'immortalité, s'il eût voulu demeurer avec elle.

CAMALDULE, *voyez* AMBROISE le Camaldule.

CAMARGO, (Marie-Anne Cupi de) l'une des plus célebres danseuses de ce siecle, naquit à Bruxelles en 1710. Réfléchissant sur le danger & la frivolité de sa profession, elle se retira du théâtre en 1751, avec une pension de la cour; & depuis sa retraite jusqu'au 28 avril 1770, elle se fit estimer par une conduite modeste, raisonnable & chrétienne.

CAMBDEN, (Guillaume) surnommé le *Strabon*, le *Varron* & le *Pausanias* d'Angleterre, naquit à Londres en 1551 d'un peintre. La recherche des antiquités de la Grande-Bretagne l'occupa une partie de sa vie. Il la parcourut en entier, & c'est d'après ses propres observations, qu'il publia sa *Britannia*, la meilleure description qu'on eût encore des isles Britanniques. La reine Elisabeth le récompensa par l'office de roi-d'armes du royaume. Il mourut en 1623, après avoir fondé une chaire d'histoire dans l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs ouvrages: I. Son excellente *Description de l'Angleterre*, réimprimée plusieurs fois sous le titre de *Britannia*, vainement attaquée par un nommé Brooke, & bien accueillie dans tous les tems. La meilleure édition en latin est celle de 1607, & en anglois de 1732. Cet ou-

vrage a été réimprimé à Londres en 1772, 2 vol. in-fol., *fig.* Cette Description comprend l'Ecosse & l'Irlande; mais comme il est moins exact, que lorsqu'il décrit l'Angleterre qu'il connoissoit mieux, on fit ce distique :

Perlustras Anglos oculis, Cambdene, duobus,
Uno oculo Scotos, cœcus Hibernigenas.

Il a été rendu en vers françois de la maniere suivante:

Cambden avec deux yeux, observe des Anglois
Le caractere et le génie;
Quand il décrit l'Ecosse, il ressemble à Coclès;
Enfin il est aveugle, en peignant l'Hibernie.

Vitellius a donné un abrégé du *Britannia* (*voy.* VITELLIUS). II. Un *Recueil des Historiens d'Angleterre*, en 1602, in-fol., qui fut reçu avec le même applaudissement que sa Description. III. Des *Annales d'Angleterre sous le regne d'Elisabeth*, 1615 & 1617, en 2 vol. in-fol., & Oxford, 1717, 3 vol. in-8°: ouvrage exact, & aussi vrai qu'on pouvoit l'attendre d'un homme qui écrivoit la vie de sa bienfaitrice. IV. Un *Recueil de Lettres*, Londres, 1691, in-4°. pleines d'anecdotes sur l'histoire civile & littéraire. V. *Justitia Britannica*, Londres, 1584, in-8°. Il y soutient, contre la vérité la plus manifeste, que lors du schisme & de la fatale séparation d'avec l'Eglise Catholique, on n'a fait mourir personne pour cause de religion dans ce royaume, mais que ceux qui y ont été mis à mort, l'ont été comme séditieux. VI. *Actio in Henricum Garnetum*, Londres, 1607, in-4°. Il y veut rendre Henri Garnet complice de la conspiration des poudres, mais bien mal-à-propos (*voyez* là-dessus l'article JACQUES VI, GARNET). VII. *Reges, Reginæ, &c., in Ecclesia Westmonasterii sepulti*, &c., Londres, 1606, in-folio. VIII. *Œuvres posthumes concernant la Grande-Bretagne, son langage*, &c., Londres, 1637, in-4°. en anglois. *Voyez* sa *Vie* par Smith, à la tête du Recueil de ses Lettres; & son article dans le vingt-troisieme volume des *Mémoires du P. Niceron.*

CAMBERT, musicien François, fut d'abord surintendant de la musique de la reine-mere Anne d'Autriche. Il donna le premier des opéra en France conjointement avec l'abbé Perrin, qui l'associa au privilege que le roi lui avoit donné pour ce spectacle. Lulli l'ayant éclipsé, & ayant obtenu en 1672 le privilege, Cambert passa en Angleterre. Charles II le fit surintendant de la musique, charge qu'il exerça jusqu'en 1677, année de sa mort. Il n'avoit pas le génie de Lulli; mais ses mœurs étoient mieux réglées, & son caractere moins satyrique. On a de lui quelques Opéra, quelques divertissemens, & de petits morceaux de musique. Le talent de toucher l'orgue l'avoit d'abord fait connoître.

CAMBIAZI, peintre, *voyez* CANGIAGE.

CAMBYSE, fils & successeur de Cyrus, l'an 529 avant J. C., porta la guerre en Egypte pour la punir de sa révolte. Ne pouvant s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Pé-

luse, il plaça dans un assaut au premier rang, des chats, des chiens, des brebis & d'autres animaux, que les Egyptiens révéroient comme sacrés. Les assiégés n'osant tirer sur leurs dieux, ce stratagême ouvrit la place aux assiégeans. Cambyse, vainqueur de l'Egypte par une bataille qui décida du sort de ce royaume, tourna ses armes contre les Ammoniens. Il détacha 50 mille hommes pour ravager le pays, & détruire le fameux temple de Jupiter-Ammon. La faim, la soif, le vent du midi, le sable détruisirent cette troupe de brigands. Cambyse ne fut pas plus heureux dans son expédition contre les Ethiopiens: une cruelle famine qui les réduisit à se manger les uns les autres, le contraignit de retourner sur ses pas. Il vint à Thebes, où il pilla & brûla tous les temples. De là il se rendit à Memphis, fit massacrer les prêtres du dieu Apis, & le tua lui-même d'un coup de poignard, indigné qu'un veau fût l'objet du culte de ce peuple. Il quitta l'Egypte, pour retourner en Perse, où le faux Smerdis s'étoit fait proclamer roi. Il mourut peu de tems après, d'une blessure à la cuisse, que lui fit son épée en montant à cheval, l'an 522 avant J. C. Tous les historiens le représentent comme un tyran emporté. Les meurtres étoient des jeux pour lui. Il ordonna, dans un de ses repas, au fils de Prexaspe, son grand-échanson, de se tenir au bout de la salle la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc, il déclara qu'il en vouloit à son cœur, & le perça d'un coup de fleche. Puis lui ayant fait ouvrir le côté: *Voilà*, dit-il à Prexaspe, *le cœur de votre fils : ai-je la main sûre ?* Le pere infortuné lui répondit par une flatterie indigne : *Apollon lui-même ne tireroit pas plus juste.* Ce prince sanguinaire tua son frere dans un accès de frénésie, & d'un coup de pied dans le ventre, Méroé sa sœur, devenue sa femme & pour lors enceinte.

CAMDEN, *voy.* CAMBDEN.

CAMERARIUS, (Joachim) né à Bamberg en 1500, mort en 1574, se fit un nom célebre par l'étendue de ses connoissances. Il possédoit les langues, l'histoire, les mathématiques, la médecine, la politique & l'éloquence. Charles V, Maximilien II, & quelques autres princes l'honorerent de leur estime. On a de lui des essais de traduction de Démosthenes, de Xénophon, d'Homere, de Lucien, de Galien, &c., & des ouvrages historiques, entr'autres : I. *Historica narratio de fratrum orthodoxorum Ecclesiis in Bohemia, Moravia & Polonia*, Francfort, 1625, in-8°. : ouvrage où le fiel ne coule pas comme dans les ouvrages de la plupart des Luthériens de son tems; il blâmoit même, au rapport de Bossuet, les guerres entreprises par les Protestans d'Allemagne. II. *Historia rei nummariæ*, & *Hippocomicus*, *seu de curandis equis*, dans les Antiquités grecques de Gronovius. III. *Historia Smalckaldici belli*, dans la Collection des Historiens de l'Allemagne, de Freher; de même que *Adnotatio rerum præcipuarum ab anno, 1550 ad 1561*, qu'il faut lire avec défiance. IV. *De rebus Tur-*

cicis, Francfort, 1598, in-fol. Beze dit, en parlant de lui, que » le ſentiment général des hom» mes doctes eſt que l'Allemagne n'en a point eu de plus » habile en grec, qu'elle n'en » a eu que très-peu en latin de » plus élégans, ni aucun de » plus exact ». M. Huet (*de claris Interpretibus*) témoigne » que ſon ſtyle eſt pur & châtié, qu'il y a plaiſir de le » confronter avec le grec qu'il » traduit, pour voir la fidélité » qu'il a gardée à ſes auteurs ». Enfin, on eſtime généralement ceux de ſes ouvrages où il n'a point inſéré les erreurs du luthéraniſme.

CAMERARIUS, (Joachim) fils du précédent, & plus profond que ſon pere dans la connoiſſance de la médecine & de l'hiſtoire naturelle, naquit à Nuremberg en 1534. Il ſe refuſa à pluſieurs princes qui voulurent l'avoir auprès d'eux, pour ſe livrer entiérement à la chymie & à la botanique. On a de lui pluſieurs ouvrages dans ce dernier genre : I. *Hortus medicus*, Nuremberg, 1654, in-4°. II. *De plantis*, 1586, in-4°. III. *Epiſtolæ; Electa Georgica, ſive Opuſcula de re ruſticâ*, Nuremberg, 1596, in-8°. Ce dernier livre eſt recherché. L'auteur mourut en 1598 avec la réputation d'habile médecin.

CAMERARIUS, (Philippe) frere du précédent, mort en 1624, à l'âge de 87 ans, eſt connu par *Horarum ſubciſivarum centuriæ tres*, ſouvent imprimées, dont la plus ample des éditions eſt de Francfort, 1624, 3 vol. in-4°.

CAMERARIUS, (Guillaume) noble Ecoſſois, de jéſuite devenu oratorien, prit la plume contre ſes anciens confreres. Il vivoit vers le milieu du 17e. ſiecle. On a de Camerarius des écrits de philoſophie, de théologie ; un recueil de quelques traités des Peres, qui n'avoient pas encore vu le jour ; & quelques autres ouvrages.

CAMERON, (Jean) profeſſeur de grec à Glaſcow en Ecoſſe, ſa patrie, paſſa en France, enſeigna à Bergerac, à Sedan, à Saumur & à Montauban. C'étoit un proteſtant modéré. S'étant oppoſé en 1625 à la fureur des huguenots révoltés contre Louis XIII, il les irrita tellement, qu'un d'entr'eux faillit le faire expirer ſous le bâton. Il mourut de chagrin peu de mois après, à Montauban, à 46 ans. Il étoit perſuadé qu'on pouvoit ſe ſauver dans l'Egliſe Romaine ; & il en ſuivit, à quelque choſe près, la doctrine ſur la Grace (*Voyez* ſa *Defenſio de Gratia*, Saumur, 1624, in-8°.) Sa modération le fit déteſter par les fanatiques de ſon parti ; mais elle lui mérita l'eſtime des gens impartiaux. Il ſe l'étoit déjà acquiſe par ſes talens, ſon érudition, & ſon caractere aimable ; il ne lui manquoit que d'ouvrir entiérement les yeux à la vérité. Parmi ſes ouvrages on diſtingue ſon *Myrothecium Evangelicum*, Saumur, 1677, 3 vol. in-4°., qu'on a inſéré dans les *Critiques d'Angleterre* ; il eſt plein de remarques, où ſon ſavoir brille autant que ſon jugement. On loue encore ſes *Leçons de Théologie*, Saumur, 1626 & 1628, 3 vol. in-4°., & Geneve, 1659, in-fol., écrites d'un ſtyle un peu diffus, mais

net. — Il ne faut pas le confondre avec Archibald CAMÉRON, ministre presbytérien en Ecosse, homme d'un caractere singulier, & chef de la secte des Caméroniens, qui non contens d'avoir fait schisme avec les autres presbytériens, pousserent le fanatisme jusqu'à déclarer Charles II déchu de la couronne, & se révolterent. En 1690, sous le regne de Guillaume III, ils se réunirent aux autres presbytériens. Mais en 1706, s'étant rassemblés en grand nombre, ils recommencerent à exciter de nouveaux troubles en Ecosse, & prirent les armes près d'Edimbourg. Des troupes réglées qu'on envoya contre eux, les disperserent bientôt. A cette dangereuse bizarrerie de systême & de conduite, il est aisé de reconnoître le génie caractéristique des sectes de tous les siecles.

CAMHI, *voyez* KANG-HI.

CAMILLA, (La Signora) sœur du pape Sixte V, vint à Rome après l'élection de son frere en 1585. Les cardinaux de Médicis, d'Est & Alexandrin, firent habiller cette paysanne en princesse, pour faire leur cour au pape, qui ne voulut pas la reconnoître sous ces habits magnifiques. Le lendemain, Camilla étant retournée au Vatican, vêtue avec plus de simplicité; Sixte V lui dit en l'embrassant : *Vous êtes à présent ma sœur, & je ne prétends pas qu'un autre que moi vous donne la qualité de princesse*. Camilla lui demanda pour toute grace, d'accorder des indulgences à une confrairie dont on l'avoit faite la protectrice. Sixte la logea au palais de Sainte-Marie majeure, & lui donna une pension.

CAMILLE, fille de Métabe, roi des Volsques, fut consacrée à Diane par son pere, qui se trouvoit dans un péril presque certain de la perdre. Cette héroïne soutint long-tems en personne l'armée de Turnus contre Enée. Personne ne la surpassoit à la course, ni à faire des armes. Elle fut tuée en trahison par Arnus, qui la perça d'un coup de javelot.

CAMILLE, (Marcus-Furius) illustre par ses vertus militaires & civiles, fut créé dictateur, & termina glorieusement le siege de Veïes, qui depuis dix ans occupoit les principales forces des Romains. Après avoir triomphé des Volsques, il porta ses armes contre les Falisques, l'an 396 avant Jesus-Christ. Leur ville capitale se rendit à sa générosité, comme Veïes s'étoit rendue à son courage. Un maître d'école lui ayant amené la jeunesse dont il étoit chargé, Camille frémit d'horreur en voyant cette perfidie. » Apprends, traître, lui dit-il, » que si nous avons les armes » à la main, ce n'est pas pour » nous en servir contre un âge » qu'on épargne, même dans » le saccagement des villes ». Aussi-tôt il fit dépouiller ce perfide, en ordonnant à ses éleves de le remener à la ville à coups de verges. Les Falisques, touchés de sa grandeur d'ame, se donnerent de bon cœur à la république. De si grands services méritoient une reconnoissance signalée; mais Rome fut ingrate. Un Romain ayant osé l'accuser d'avoir détourné une partie du butin fait à Veïes, il s'exila volontairement, & il fut con-

damné à l'amende par contumace. Ce grand-homme quittant sa patrie, demanda, dit-on, aux dieux, que s'il étoit innocent, ils réduisissent bientôt les Romains à la nécessité de le regretter. Ses vœux ne tarderent pas d'être accomplis. Les Gaulois s'étant présentés devant Rome, le sénat sentant le besoin qu'il avoit d'un homme, qui seul valoit une armée, cassa l'acte de sa condamnation, & le créa dictateur pour la seconde fois. Le tribun Sulpitius étoit déjà convenu avec le général Gaulois, d'une somme, moyennant laquelle il devoit se retirer. Camille, survenu dans le moment, dit au barbare : *Rome ne traite point avec ses ennemis, lorsqu'ils sont sur ses terres ; ce sera le fer & non l'or qui nous rachetera :* & tout de suite il lui livre bataille, le met en fuite & le chasse des états de la république. La dictature de ce grand-homme ayant été prolongée, il calma les factions des tribuns du peuple qui vouloit s'établir à Veïes, l'engagea à demeurer à Rome & à rebâtir la ville, qui se releva bientôt de ses ruines. Camille, créé dictateur pour la troisieme fois, soumit les Eques, les Volsques, les Etrusques, les Latins, les Herniques, en un mot, tous les ennemis de la république. Il triompha pour la troisieme fois. On consacra dans le temple de Junon trois coupes d'or inscrites de son nom. On lui donna le nom de Romulus, de pere de la patrie, de nouveau fondateur de Rome. On lui décerna la dictature pour la cinquieme fois. Une nouvelle armée de Gaulois s'étant présentée, ce héros, ce bon citoyen, quoiqu'âgé de près de 80 ans, les chassa des terres de la république. Il mourut de la peste l'an 365 avant J. C., après avoir appaisé une nouvelle sédition, & avoir retenu sa patrie sur le bord du précipice, où le choc des divers intérêts, l'orgueil & l'emportement alloient l'entraîner. Aussi lui éleva-t-on une statue équestre dans le marché de Rome.

CAMILLE DE LELLIS, *voy.* LELLIS.

CAMILLO, (François) originaire de Florence, naquit à Madrid, s'y distingua dans la peinture, & y mourut en 1671. On estime l'Histoire de Sainte Marie Egyptienne, que l'on voit dans l'église des Capucins à Alcala de Henarès.

CAMMA, dame de Galatie, n'est connue que par le trait suivant. Sinorix, amoureux de Camma, assassina, pour la posséder, Sinatus son époux. La vengeance que la veuve tira du meurtrier, a immortalisé son amour & son audace. Après avoir résisté aux présens & aux prieres de Sinorix, elle craignit qu'il n'y ajoutât bientôt la violence, & feignit de consentir à l'épouser. Elle le fit venir dans le temple de Diane, dont elle étoit prêtresse, comme pour rendre leur union plus solemnelle. C'étoit la coutume que l'époux & l'épouse bussent ensemble dans la même coupe. Camma, après avoir prononcé les paroles consacrées, & fait le serment ordinaire, prit la premiere le vase qu'elle avoit rempli de poison, & après avoir bu, le présenta à Sinorix, qui ne soupçonnant aucun artifice,

avala ſans défiance la coupe fatale. Alors Camma, tranſportée de joie, s'écria qu'elle mouroit contente, puiſque ſon époux étoit vengé. Ils expirerent bientôt l'un & l'autre. Ce trait hiſtorique a fourni à Thomas Corneille le ſujet d'une de ſes pieces.

CAMOENS, (Louis de) d'une ancienne famille de Portugal, originaire d'Eſpagne, naquit à Lisbonne en 1517. Une imagination vive, beaucoup d'ardeur pour la gloire & la poéſie, annoncerent de bonne heure ce qu'il pouvoit devenir. Il parut à la cour, & s'y attira des diſgraces. Exilé à Santaren dans l'Eſtramadure, il chanta ſon exil comme Ovide, & ſe garda bien de l'attribuer à ſes ſatyres trop emportées & à ſes galanteries peu diſcretes. Ayant obtenu la permiſſion de ſervir dans l'armée navale qui alloit ſecourir Ceuta en Afrique, il perdit un œil dans un combat. De retour dans ſa patrie, & obligé de la quitter de nouveau, il s'embarqua pour Goa en 1553. Son eſprit & ſes agrémens lui firent bientôt des amis, que ſon humeur ſatyrique lui fit perdre. Le vice-roi l'exila ſur les frontieres de la Chine. Il fit naufrage en y allant, & ſe ſauva à la nage, tenant ſon poëme de la *Luſiade* de la main droite, & nageant de la gauche. Cinq ans après il revint à Goa, d'où il repaſſa en Europe, avec ſon poëme, le ſeul tréſor qui lui reſtoit. La publication de cet ouvrage, recherché avec ardeur & applaudi avec tranſport, lui attira de grands éloges, & rien de plus. Le roi Sébaſtien lui accorda une penſion d'environ vingt écus, qui ne le tira pas de la miſere. Obligé de ſe montrer à la cour, il y paroiſſoit le jour comme un poëte indigent, & le ſoir il envoyoit ſon eſclave mendier de porte en porte. Cet eſclave, plus ſenſible que les courtiſans & les compatriotes du poëte, l'avoit ſuivi des Indes & ne le quitta qu'à la mort. Le chagrin & l'indigence hâterent celle de Camoëns : elle arriva en 1579. Il étoit âgé d'environ 62 ans, (*Voyez* le trente-ſeptieme volume des *Mémoires du P. Niceron*). On s'empreſſa à charger ſon tombeau d'épitaphes. L'Eſpagne & le Portugal le comblerent d'éloges, & il faut avouer qu'il les méritoit à certains égards. Sans marcher ſur les pas d'Homere & de Virgile, l'auteur de la *Luſiade* a plu & plaît encore. Son poëme ne ſera, ſi l'on veut, que la relation d'un voyageur poëte, & l'hiſtoire de la découverte des Indes-Orientales par les Portugais ; mais cette relation eſt ornée de fictions hardies & neuves. Son épiſode d'Inès de Caſtro eſt d'une beauté touchante. La deſcription du géant Adamaſtor, gardien du cap des Tourmentes, eſt un morceau égal à tout ce que l'imagination des plus grands poëtes a pu produire. En général il y a de la vérité & de la chaleur dans ſes deſcriptions. Les lieux, les mœurs, les caracteres y ſont bien peints, les images variées, les paſſions bien rendues, les récits charmans. Le poëte paſſe avec une facilité ſurprenante, du ſublime au gracieux, & du gracieux au ſimple. Mais ces beautés n'empêchent pas qu'on ne reproche avec raiſon à Camoëns le peu

de liaison qui regne dans son ouvrage, le ridicule mêlé souvent avec le beau, & sur-tout le mêlange monstrueux des dieux du Paganisme avec les Saints de la Religion chrétienne. Mars s'y trouve à côté de J. C., & Bacchus avec la Ste. Vierge. Vénus, aidée des conseils du Pere Eternel, & secondée des fleches de Cupidon, rend les Néréides amoureuses des Portugais dans une isle enchantée, dont Camoëns fait une description très-licencieuse. La *Lusiade* fut imprimée à Lisbonne en 1572, in-fol., & réimprimée à Paris en 1759, en 3 vol. in-12. Malgré ces défauts, elle a été traduite en plusieurs langues. La meilleure version que nous eussions en France, étoit celle de du Perron de Castera, 1735, 3 vol. in-12, avec des notes & une Vie de l'auteur. M. de la Harpe en a publié une autre en 1776, en 2 vol. in-8°. On a encore de Camoëns un *Recueil de Poésies* moins connues que sa *Lusiade*.

CAMOUX, (Annibal) célebre centenaire du dix-huitieme siecle, naquit à Nice le 19 mai 1638, & mourut à Marseille le 18 août 1759, âgé de 121 ans & 5 mois. On a publié sa *Vie* in-12. *Voyez* ROWIN.

CAMPANELLA, (Thomas) Dominicain Calabrois, né dans un petit bourg nommé Stillo, en 1568, s'attira des disgraces par son humeur turbulente & par son esprit inquiet & dangereux. Il fut mis en prison, accusé d'avoir voulu livrer la ville de Naples aux ennemis de l'état, & d'avoir des sentimens erronés. La suite vérifia mieux cette derniere accusation que la premiere. Campanella fut 27 ans en prison. Il y essuya jusqu'à sept fois la question pendant 24 heures de suite; & n'en sortit qu'à la sollicitation du pape Urbain VIII. Il vint à Paris en 1624, y fut protégé par le cardinal de Richelieu, & y mourut en 1639, à 71 ans, pour avoir pris de l'antimoine. On a de lui des écrits de philosophie & de théologie, dans lesquels il se montre plus singulier que judicieux. Il avoit de l'esprit, mais peu de jugement; & il fut encore un de ces écrivains qui se plaignent toujours des autres, & n'ont à se plaindre que d'eux-mêmes. Celui de tous ses ouvrages qui a fait le plus de bruit est son *Atheismus triumphatus*, Rome, in-fol. 1631; Paris, 1636, in-4°. Quoique les bibliographes rangent ordinairement cet ouvrage parmi les apologistes de la Religion, on prétend qu'il seroit mieux placé parmi ses adversaires. En faisant semblant d'y combattre les Athées, Campanella semble les favoriser, en répondant très-foiblement aux argumens qu'il leur prête : d'où vient qu'on a dit qu'il auroit dû l'intituler *Atheismus triumphans*. C'est la seule raison qui peut le faire rechercher, quoiqu'il ne mérite pas d'être lu. Sa *Monarchia Messiæ*, 1633, in-4°, est encore au nombre de ces livres qu'on recherche & qu'on méprise. *Voyez* le 7e. vol. des *Mémoires du P. Niceron*.

CAMPANI, (Matthieu) né dans le diocese de Spolette, curé à Rome, apprit dans un écrit estimé des savans, la maniere de bien tailler les verres des lunettes. On lui doit aussi les pendules muettes, & cette lan-

terne employée depuis dans la lanterne-magique, par le moyen de laquelle les heures paroissent pendant la nuit peintes distinctement sur un drap. Les autres inventions dont on lui est redevable, répandirent son nom dans l'Europe. Joseph Campani, son cadet & son éleve, exécutoit avec beaucoup de justesse ce que son frere imaginoit. Ces deux artistes ingénieux vivoient encore en 1678.

CAMPANUS, savant mathématicien de Lombardie dans le onzieme siecle, dont on a *Euclidis data*, Venise, 1582, in-fol. *Elementa*, Bâle, 1546, in-fol.

CAMPANUS, (Jean-Antoine) naquit en 1427, suivant Niceron & Cavello, dans la Campagne de Rome, & suivant d'autres, près de Capoue, d'une paysanne qui accoucha de lui sous un laurier. De berger, devenu valet d'un curé, il apprit assez de latin sous son nouveau maître, pour être précepteur à Naples. Ses talens lui ayant acquis de la réputation, Pie II le nomma évêque de Crotone & ensuite de Teramo. Paul II & Sixte IV l'employerent dans des affaires très-difficiles. Ce dernier pontife le soupçonnant d'être entré dans une conspiration tramée contre lui, le bannit de toutes les terres de l'Eglise. Campanus, consumé par la maladie & le chagrin, mourut à Sienne en 1477. Il avoit signalé plusieurs fois son éloquence en public, entr'autres à la diete de Ratisbonne. Parmi ses illustres amis, on distinguoit le cardinal Bessarion. Campanus fit un jour vingt vers à la louange de ce cardinal, qu'il fit chanter en carnaval par des musiciens masqués. Ils plurent si fort à Bessarion, qu'il donna aux musiciens autant de ducats qu'il y avoit de vers; & comme Campani feignoit d'en ignorer l'auteur, Bessarion lui dit, en lui prenant la main: *Où sont ces doigts, Campani, qui ont écrit tant de mensonges de moi?* & lui mit au doigt une bague de 60 ducats. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages écrits quelquefois avec licence, mais presque toujours avec politesse & avec esprit. On peut dire de son style, *sapit antiquitatem*, du moins dans les endroits qu'il s'est donné la peine de limer. Ses principales productions sont: I. *Epistolæ & Poëmata*, Leipsick, 1707, in-8°, édition donnée par Jean-Burchard Menckenius, avec la Vie de l'auteur. La gaieté regne dans toutes ces Lettres. II. *Andreæ Brachii Vita*, qui a été traduite en italien par Piccinini. III. Une édition de *Tite-Live*, corrigée sur plusieurs manuscrits, Rome, 3 vol. in-folio. IV. *Vita Pii II*, dans la Collection de Muratori. V. *Opera varia*, in-fol. Rome, 1495; rare. *Voyez* son éloge dans le deuxieme volume des *Mémoires de Niceron*.

CAMPBELL, (Jean) né à Edimbourg, le 8 mars 1708, consacra toute sa vie aux travaux du cabinet. Quoique d'une complexion délicate, sa sobriété fit qu'il jouit d'une assez bonne santé, & vécut jusqu'à l'âge de 67 ans, étant mort le 28 décembre 1775. On lui doit grand nombre d'ouvrages, entr'autres: I. *Histoire militaire du Prince Eugene & du Duc de Marlebourough*, 1736, 2 vol.

in-fol., avec des plans & des cartes, en anglois. II. *Vies des Amiraux & des autres Officiers de la Marine Angloise, qui se sont rendus célebres*, Londres, 1742, 2 vol. in-8°. On y trouve beaucoup de particularités touchant les colonies & le commerce d'Angleterre. Il avoit été fait agent de la Colonie de Géorgie en 1765, ce qui lui procura beaucoup de renseignemens. III. *Voyages & aventures d'Edouard Brown*, in-8°. IV. *Mémoires du Duc de Ripperda*, 1740, in-8°. V. *Histoire abrégée de l'Amérique Espagnole*, 1741, in-8°. VI. *Collection de Voyages*, 2 vol. in-fol.: elle peut servir de suite à celle de Jean Harris. VII. *Biographia Britannica*, 1745-1748, 2 vol. in-fol. VIII. *L'art de prolonger la vie & la vigueur de l'Esprit*, 1749, in-8°. Il est fait sur le modele du *Hygiasticon* de Lessius, si ce n'en est pas la traduction. Il a travaillé en société à la partie de l'histoire moderne de l'*Histoire universelle*, par une société d'Anglois qui semblent avoir pris à tâche de défigurer tous les monumens historiques (*voyez* CALMET). On a encore de Campbell une *Dissertation sur les Miracles*, Paris, 1767, où il réfute l'*Essai sur les Miracles*, &c., de David Hume. — Il ne faut pas le confondre avec CAMPBELL qui a fait les explications des 200 planches qui composent le *Vitruvius Britannicus*, Londres, 1715, 3 vol. in-fol.

CAMPEGGE, (Laurent) Bolonois, cardinal de la création de Léon X, avoit été marié avant que d'entrer dans l'état eccléfiastique. Clément VII l'envoya en 1524 en Allemagne avec la qualité de légat pour assister à une nouvelle diete convoquée à Nuremberg; mais il ne put rien obtenir de cette assemblée. Quatre ans après, en 1528, on l'envoya à Londres pour être adjoint de Volsei dans le jugement sur le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Arragon. Il dit à l'un & l'autre ce qu'ils devoient attendre d'un légat sage & pacifique. Il allégua au roi le tort qu'il faisoit à sa réputation, le mécontentement des Anglois, le désespoir d'une princesse pleine de vertu & de raison. N'ayant pu rien obtenir de l'opiniâtreté de Henri, il voulut, dit-on, persuader à la reine de se laisser séparer d'un époux, dont elle n'avoit ni le cœur ni la confiance; de sacrifier ses droits au repos de l'Europe, menacée de la guerre & d'un schisme: mais cette proposition ne peut s'entendre que d'une simple séparation, & point de la dissolution d'un mariage reconnu valide, & que nulle autorité ne pouvoit rompre. Il est reconnu que chez les catholiques, aucune cause, pas même celle d'adultere (qui d'ailleurs n'étoit pas le prétexte allégué par Henri), ne peut délier le nœud du mariage; on sait encore que l'opinion contraire a été rejetée au concile de Trente, & combien de désordres elle a occasionnés chez les protestans, où elle a introduit une véritable polygamie. Campegge n'ayant rien pu conclure, revint à Rome, & y mourut en 1539. On trouve plusieurs de ses Lettres, importantes pour l'histoire de son tems, dans le recueil intitulé: *Epistolarum mis-*

cellanearum libri x, Bâle, 1550, in-folio. Sigonius a donné la *Vie* de ce cardinal, qui a été traduite en françois par Maucroix, Paris, 1677, in-12.

CAMPEN, (Jean van den) naquit dans l'Over-Yssel aux environs de la ville de Campen, vers l'an 1490; fit de grands progrès dans l'étude des langues grecque, latine & hébraïque, & fut professeur de l'hébreu à Louvain, pendant plusieurs années. Delà il voyagea dans une grande partie de l'Europe : la peste l'enleva à Fribourg le 7 septembre 1538. Nous avons de lui : I. Une *Grammaire hébraïque* en latin, imprimée sous différens titres à Paris, 1520 & 1533; Louvain 1528. Elle est fort méthodique, & dégagée des ennuyeuses minuties dont on a farci la plupart de celles qui ont paru depuis. II. *Paraphrase & interprétation des Pseaumes selon la vérité hébraïque* en latin, dont il y a eu un très-grand nombre d'éditions dans le seizieme siecle à Nuremberg, à Lyon, à Paris, à Anvers, à Strasbourg, à Bâle. Elle a été traduite en françois, en allemand, en flamand & en anglois; on a joint à quelques-unes de ces éditions une Paraphrase sur l'Ecclésiaste du même Campen. Cet auteur a fort bien saisi le sens littéral de la plupart des Pseaumes, & expliqué heureusement une partie des difficultés qui s'y rencontrent.

CAMPEN, (Jacques van) architecte, né à Harlem, se perfectionna dans son art en Italie. A son retour il bâtit l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, un des plus beaux bâtimens de la Hollande, & mourut en 1638.

CAMPI *ou* CAMPO, (Pierre-Marie) prêtre de Plaisance dans le dix-septieme siecle, est compté par les Italiens pour un des bons historiens de cet état. Son *Histoire Ecclésiastique de Plaisance*, écrite en italien, fut imprimée à Plaisance même en 1661-1662, en 3 vol. in-fol. Elle passe pour exacte. On a encore de lui la *Vie du Pape Grégoire X*, Rome, 1655, in-4°, en latin.

CAMPI, (Bernardin) peintre de Crémone, né en 1522, connu par ses tableaux estimés, & par un ouvrage en italien sur la peinture, imprimé à Crémone en 1580, in-4°, sous ce titre : *Parere sophra la Pittura*. Les peintres & les amateurs y trouvent à s'instruire.

CAMPI, (Antoine) *voyez* CAMPO.

CAMPIAN, (Edmond) né à Londres en 1540, étudia à Oxford, où il fit de grands progrès dans les belles-lettres, & prit le diaconat selon le rit de la religion anglicane. Il embrassa ensuite la Religion catholique, & entra dans la compagnie de Jesus à Rome, en 1573. Il s'y distingua bientôt par sa piété & par son savoir. Après divers voyages, Grégoire XIII l'envoya en Angleterre, où il mourut pour la foi catholique le 28 novembre 1581, sous le regne d'Elisabeth. Le jésuite Paul Bombino a donné l'histoire de la vie & du martyre de son confrere. On a de Campian une *Chronique universelle*, une *Histoire d'Irlande*, Dublin, 1633, in-fol.; un Traité contre les Protestans d'Angleterre; une *Histoire du divorce de Henri VIII*, dans l'*Histoire*

Ecclésiastique d'Angleterre, par Harpsfeld, Douay, 1622, in-folio ; & d'autres ouvrages qui l'ont moins fait connoître que son martyre ; quoiqu'ils prouvent qu'il étoit versé dans les belles-lettres & dans la théologie. *Voyez* PARSONS.

CAMPION, (Hyacinthe) né à Bude en 1725, prit de bonne heure l'habit de S. François, professa avec beaucoup de distinction la philosophie & la théologie dans son ordre, & mérita d'en être nommé provincial. Pendant qu'il remplissoit cette charge, il mourut subitement à Esseck en Esclavonie, le 7 août 1767. On a de lui : I. *Animadversiones physico-historico-morales de Baptismo non natis, abortivis & projectis conferendo*, Bude, 1761, in-8° ; ouvrage où les savans peuvent rencontrer des réflexions utiles ; mais où les personnes d'un caractere timoré & scrupuleux ne trouveront guere de quoi se rassurer (*Voyez* CANGIAMILA & DINOUART). II. *Vindiciæ pro suo ordine adversus quosdam scriptores novissimè opellam posthumam Guillelmi Frederici Damiani, sacerdotis Petrini*; Bude, 1766, in-8°. Il y prouve que les Fratricelles, les Begghards & les Béguins ne sont pas sortis de l'ordre des Freres Mineurs. III. *Vindiciæ denuò vindicatæ adversùs apologiam Josephi Antonii Transylvani*, &c ; Bude, la même année, & dans le même genre que le précédent. On doit regretter que le Pere Campion, homme d'ailleurs d'un mérite & d'un savoir peu communs, ait employé presque tout son tems à traiter avec tant de chaleur, une matiere assez inutile. Comme si, en supposant que l'opinion qu'il combattoit, fût vraie, l'ordre de S. François cessoit pour cela d'être ce qu'il est, un ordre saint & vraiment respectable. Il auroit dû se rappeller que les Apôtres de J. C. n'ont point été avilis par la désertion traîtreuse & criminelle d'un de leurs membres ; il se seroit épargné par-là bien des peines, & auroit rendu plus de service aux lettres.

CAMPISTRON, (Jean Gualbert) né à Toulouse en 1656, avec des dispositions heureuses, qu'une bonne éducation fit fructifier. Son goût pour la poésie & pour les belles lettres l'amena à Paris. Racine fut son guide dans la carriere dramatique. « Poëte tragique, dit » M. Sabatier, inférieur à ceux » qui tiennent le premier rang » parmi nous, mais supérieur » à beaucoup d'autres qui pré» tendent en occuper un sur » notre théâtre. Ses Tragédies » ne valent pas l'*Alzire*, la » *Mérope*, &c., de Voltaire ; » il n'en a aucune de compa» rable à la *Didon* de M. le » Franc. Mais elles sont préfé» rables à celles des Marmon» tel, des Lemiere, des la » Harpe, &c ». Le duc de Vendôme le fit nommer chevalier de l'ordre militaire de Saint Jacques en Espagne, commandeur de Chimene, & marquis de Penange en Italie, &c. Le poëte suivit le duc en différens pays, & se retira dans sa patrie quelque tems après. Il y épousa mademoiselle de Maniban, sœur de l'évêque de Mirepoix, depuis archevêque de Bourdeaux, & y mourut d'apoplexie en

1723. Il étoit mainteneur de l'académie des Jeux-Floraux depuis 1694, & membre de l'académie françoise depuis 1701. On a donné son *Théâtre*, 1750, 3 vol. in-12.

CAMPISTRON, (Louis de) frere du précédent, cultiva comme lui la poésie françoise. Jésuite dès l'âge de 15 ans, il se forma dans cette société l'esprit & le goût. Le duc de Vendôme le retint auprès de lui dans ses campagnes d'Italie. Les deux freres étoient les oracles des officiers dans toutes les matieres de bel-esprit & de littérature. On a de lui des Poésies répandues dans le recueil des Jeux-Floraux; une *Ode sur le jugement dernier*, & les *Oraisons funebres de Louis XIV & du Dauphin.* Il mourut en 1733, à 77 ans. Ses vers, comme ceux de son frere, manquent de nerf & de coloris: on trouve le même défaut dans sa prose.

CAMPO, (Antonio) auteur Italien, né à Crémone au 15*e*. siecle, est regardé de ses compatriotes comme un des bons historiens de cette ville du duché de Milan. Son Histoire est en italien. La meilleure édition est celle de 1585, Crémone, in-fol. On l'estime moins pour les recherches qu'elle renferme, que pour les planches au burin d'Augustin Carache. Elle est rare & recherchée; mais l'édition de Milan, in-4°, 1645, est d'un prix très-inférieur.

CAMPO, *voyez* CAMPI.

CAMPRA, (André) musicien célebre, né à Aix en 1660, mort à Versailles en 1744, se fit d'abord connoître par des motets exécutés dans des églises; & des concerts particuliers. Ces petites productions lui procurerent la place de maître de musique de la maison professe des Jésuites à Paris, & ensuite la maîtrise de la métropole. Il s'exerça depuis sur les opéra, marcha sur les pas de Lulli, & l'atteignit de fort près. On admira la variété, les graces, la vivacité de sa musique, & surtout cet art si rare d'exprimer avec justesse le sens des paroles.

CAMPS, (François de) naquit à Amiens en 1643, d'un clinquaillier. Ferroni, évêque de Mende, le tira du couvent des Dominicains du fauxbourg S. Germain, où il servoit les messes, se chargea de ses études, & le fit son secrétaire. Ce prélat lui donna le prieuré de Flore, obtint pour lui l'abbaye de S. Marcel, la coadjutorerie de Glandeves, & enfin l'évêché de Pamiers. Mais n'ayant pu obtenir ses bulles, à cause de sa mauvaise conduite, il eut en dédommagement l'abbaye de Signy. On a de lui plusieurs Dissertations sur les médailles, sur l'histoire de France, sur le titre de *Très-Chrétien* donné aux rois de France, sur la garde des mêmes princes, sur les filles de la maison de France données en mariage à des princes hérétiques ou païens, sur la noblesse de la race royale, sur l'hérédité des grands fiefs, sur l'origine des armoiries, sur les dignités héréditaires attachées aux terres titrées, &c. « Genre » de travail devenu inutile, » dit un auteur très-moderne, » depuis la révolution opérée » dans ce royaume, à la fa-

» veur

» veur de laquelle l'assemblée
» nationale a non-seulement
» aboli les titres honorifiques
» & distinctions quelconques;
» mais s'est encore arrogé tous
» les pouvoirs, ceux même
» attachés exclusivement à la
» personne du roi, & dont la
» plupart, fondés sur les titres
» les plus légitimes, & sur une
» possession immémoriale, sem-
» bloient ne devoir jamais être
» envahis ». Son cabinet étoit riche en médailles. Le célebre Vaillant a publié les plus curieuses avec des explications. L'abbé de Camps mourut à Paris en 1723. Il étoit savant, laborieux; & ses recherches ont servi aux historiens qui sont venus après lui. Ses mœurs, qui avoient été peu réglées dans le feu de l'âge & des passions, devinrent plus décentes dans sa vieillesse.

CAMPSON-GAURI, sultan d'Egypte, d'abord esclave, ensuite honoré de divers emplois, fut élevé à cette dignité par les Mammelucs vers l'an 1504 de J. C. Il gouverna avec prudence, & balança quelque tems la puissance de deux grands monarques, Ismaël, roi de Perse, & Sélim, empereur des Turcs. Il fut opprimé par ce dernier, & trahi par un de ses sujets nommé Cayerbeï, gouverneur d'Alep & de Comagene. Sélim feignant de marcher contre Ismaël, tourna contre Campson. Les armées se rencontrerent dans la Comagene, au même lieu où deux ans auparavant les Turcs avoient défait les Perses. Cayerbeï s'acquittant de la promesse qu'il avoit faite à Sélim, se rangea de son parti. Campson âgé de plus de 70 ans, chargé d'embonpoint, & incommodé d'une hernie, tomba de son cheval, & fut écrasé l'an 1516 de J. C.

CAMUEL, troisieme fils de Nachor, qui a donné son nom aux Camiletes, peuples de Syrie, au couchant de l'Euphrate. Il y a un autre Camuel, fils de Sephthan, de la tribu d'Ephraïm, qui fut un des députés pour faire le partage de la terre promise aux autres tribus.

CAMUS, (Jean-Pierre) né à Paris en 1582, nommé à l'évêché de Belley dès l'âge de 26 ans, fut sacré dans sa cathédrale par S. François de Sales. Il gagna l'amitié de ce prélat, par ses talens & par l'ardeur de son zele, que le saint évêque trouvoit néanmoins être quelquefois excessif ou déplacé. On ne peut disconvenir que la guerre qu'il déclara aux moines mendians, ne le couvrît de ridicule aux yeux des gens modérés. On vit paroître successivement plusieurs ouvrages contre eux, le *Directeur désintéressé*, la *Désappropriation claustrale*, le *Rabat-joie du triomphe monacal*, les *Deux Hermites*, le *Reclus* & l'*Instable*; l'*Antimoine bien préparé*, 1632 in-8°. rare; l'*Antimonie*, &c. Le cardinal de Richelieu, s'intéressant à la réputation de ce prélat lui fit des remontrances amicales sur cette multitude d'ouvrages injurieux, dont les titres même annonçoient le zele amer, ainsi que le mauvais goût de l'auteur. « Je ne vous con-
» nois, lui dit cette éminence,
» d'autre défaut, que cet achar-
» nement contre les moines;
» & sans cela, je vous cano-

» niſerois. — Plût à Dieu ! lui » répondit avec vivacité Ca- » mus, nous aurions l'un & » l'autre ce que nous ſouhai- » tons : vous ſeriez pape, & » moi ſaint ». Ce n'étoit pas répondre au reproche que lui faiſoit le cardinal. Après vingt ans de travaux, il ſe démit de ſon évêché, & ſe retira à l'hôpital des Incurables à Paris, où il mourut en 1652. Il avoit refuſé deux évêchés conſidérables, Arras & Amiens. *La petite femme que j'ai épouſée*, diſoit-il, par un jeu de mots ridicule, *eſt aſſez belle pour un Camus*. Ce prélat avoit beaucoup d'imagination, & cette imagination perce dans ſes ouvrages, écrits avec une facilité ſinguliere, mais d'un ſtyle moitié moral, moitié burleſque, ſemé de métaphores ſingulieres & d'images giganteſques, d'ailleurs lâche, diffus & incorrect. Outre les ouvrages cités plus haut, on a de lui : I. Pluſieurs volumes d'*Homélies*. II. Dix volumes de *Diverſités*. III. Des romans pieux, *Dorothée*, *Alcime*, *Daphnide*, *Hyacinthe*, *Carpie*, *Spiridion*, *Alexis*. C'eſt tout ce que l'on peut lire de plus ennuyeux. On auroit tort de juger trop ſévérement des expreſſions ou des deſcriptions qui ſemblent ne remplir pas le but de l'auteur, mais qui n'étoient ſans doute pas deſtinées à le contrarier. On a plus de deux cents volumes de cet écrivain infatigable. Les ſeuls qu'on trouve à préſent dans les bibliotheques choiſies, ſont : l'*Eſprit de S. François de Sales*, en ſix volumes in-8°, réduits en un ſeul par un docteur de Sorbonne ; ouvrage où la philoſophie eſt aimable, autant que la Religion s'y fait reſpecter ; *Vie de S. Norbert*, Caen, 1640, in-8°, & l'*Avoiſinement des Proteſtans vers l'Egliſe Romaine*, publié par Richard Simon en 1703, avec des remarques, ſous ce titre : *Moyens de réunir les Proteſtans avec l'Egliſe Romaine*. L'*Apocalypſe de Meliton*, 1668, in-12, que Voltaire lui attribue fauſſement, eſt d'un Minime apoſtat, nommé *Claude Pitois*, mort à Sedan en 1676. Il eſt vrai cependant que cet apoſtat a puiſé ſon libelle dans les écrits de Camus contre les moines. L'auteur du *Projet de Bourgfontaine* (*voyez* FILLEAU) le met entre les ſix perſonnages qui dans cette aſſemblée fameuſe, délibérerent ſur les moyens de détruire le chriſtianiſme. Accuſation étrange, à laquelle il n'eſt pas permis d'adhérer légérement. Il eſt remarquable néanmoins que la tâche échue à celui dont les lettres initiales étoient P. C., ſavoir celle de décrier les religieux, ait été préciſément remplie par Pierre Camus. « L'évêque romancier, dit un auteur moderne, que ſes productions » bouffonnes, obſcenes & mordantes, ont fait ſurnommer » *le Lucien de l'épiſcopat*, qui » accouploit dans ſes rapſodies » le texte des Livres-Saints à » ceux de l'*Amadis*, & l'*Art d'aimer* d'Ovide ; ce diffamateur des miniſtres de la » pénitence, & principalement » des réguliers diſtingués par » leur attachement au Saint- » Siege, peut faire ſentir toute » l'ardeur de la faction à exécuter ſon projet en ce point ».

CAMUS, (Etienne le) né

à Paris en 1632, d'une ancienne famille de robe, docteur de Sorbonne en 1650, évêque de Grenoble en 1671, revêtu de la pourpre romaine par Innocent XI, ne dut cette dignité qu'à sa vertu. Il avoit été aumônier du roi avant d'être évêque. Entraîné par le torrent de la cour, il aima le monde & en fut aimé. Quoiqu'il eût été fort dissipé dans ce poste, il disoit depuis : « Qu'on avoit dit » de lui plus de mal qu'il n'en » avoit fait; que depuis son » changement, on disoit plus » de bien qu'il n'en faisoit: & » que c'étoit une espece de » compensation ». Il joignit les austérités d'un pénitent aux travaux d'un évêque. Il fonda deux séminaires. Il visita tous les ans son diocese. Il l'instruisit par ses sermons & ses exemples. Il répandit d'abondantes aumônes. Les pauvres furent ses héritiers à sa mort, arrivée en 1707. C'est sous ses auspices qu'a paru la *Théologie morale de Grenoble*, composée par Genet, depuis évêque de Vaison (*voyez ce mot*). On a encore de lui : I. Plusieurs Lettres à ses curés. II. Des Ordonnances synodales, pleines de sagesse. III. Une Dissertation contre un auteur qui avoit nié la virginité de la sainte Vierge, &c.

CAMUS, (Charles-Etienne-Louis le) de l'académie royale des sciences de Paris, de la société royale de Londres, examinateur des ingénieurs & du corps royal de l'artillerie de France, professeur & secrétaire perpétuel de l'académie royale d'architecture, honoraire de l'académie de marine, mort le 4 mai 1768, âgé de 58 ans, est principalement connu par son *Cours de Mathématiques*, en 4 vol. in-8°, à l'usage des ingénieurs. On a encore de lui des *Elémens de Méchanique*, des *Elémens d'Arithmétique*, & d'autres ouvrages qui ont eu du cours sans être du premier mérite.

CAMUS, (Antoine le) né à Paris en 1722, mort dans la même ville en 1772, y exerça la médecine avec succès, & écrivit sur la science qu'il cultivoit. Nous avons de lui : I. La *Médecine de l'esprit*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. La physique & la morale ont également dicté cet ouvrage, qui est écrit avec facilité & avec chaleur. Les raisonnemens de l'auteur ne sont pas toujours justes; mais en général ses conjectures sont ingénieuses, & peuvent être très-utiles. II. *Abdeker*, ou *l'Art de conserver la beauté*, 1756, 4 vol. petit in-12 : roman dans lequel l'auteur a fait entrer beaucoup de recettes & de préceptes, dont les dames ont profité. III. *Mémoires sur divers sujets de médecine*, 1760, in-8°. IV. *Mémoire sur l'état actuel de la pharmacie*, 1765, in-12. V. *Projet d'anéantir la petite vérole*, 1767, in-12. VI. *Médecine pratique*, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4°, 1768 & 1772. VII. Il a travaillé au *Journal économique*, depuis le mois de janvier 1753, jusqu'en 1765. On a encore de lui un poëme intitulé : *Amphitheatrum medicum*, 1745, in-4°, & une traduction des *Amours pastorales* de Longus, 1757, in-4°, qui avoient déjà été traduites par Amyot, & dont le Camus auroit pu facilement se dispenser de s'occuper : il auroit rendu service aux mœurs. Il avoit

du feu, de l'imagination, de la gaieté, des connoissances variées, & sa société étoit agréable. — Son frere Nicolas le Camus, né à Paris en 1721, mort le 25 juillet 1779, s'est distingué par son application à l'architecture, & a laissé au public des fruits de cette application, tels que : I. *Essai sur les bois de charpente.* II. *Génie de l'Architecture.* III. *Traité de la force des bois*, 1781, in-8°.

CAMUSAT, (Jean) imprimeur distingué, fut celui de l'académie françoise qui lui fit faire un service à sa mort, arrivée en 1639. C'étoit un homme de goût; il n'imprimoit que de bons ouvrages, & sa presse passoit pour le sceau des livres estimables.

CAMUSAT, (Nicolas) né à Troyes en 1575, chanoine de cette ville, y mourut en 1655. C'étoit un homme d'étude & de piété. Il tourna ses lectures & ses recherches du côté de l'histoire. Ayant fouillé toutes les bibliotheques, il a laissé des ouvrages savans : I. *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ diœcesis*, 1610, in-8° : recueil utile à ceux qui veulent suivre les différentes variations de l'ancienne discipline en France. II. *Historia Albigensium*, 1615, in-8°, recueillie sur les meilleurs manuscrits. III. *Mélanges historiques, ou Recueil de plusieurs actes, traités & lettres missives, depuis 1390 jusqu'en 1590 :* 1619, in-8°; curieux & recherché, &c. Camusat étoit un homme respectable, qui partageoit son tems entre les fonctions de son église & l'étude. Négligé dans son extérieur, & vivant d'une maniere fort simple, il n'avoit de l'argent que pour soulager les pauvres dont il étoit le pere.

CAMUSAT, (Denis-François) petit-neveu du précédent, né à Besançon en 1697, mourut à Amsterdam en 1732, dans un état qui n'étoit guere au-dessus de l'indigence. Deux fautes faites successivement manquerent de l'y jeter. Il étoit bibliothécaire du maréchal d'Estrées, & il quitta ce poste; il n'avoit point de fortune, & il se maria. On a de lui : I. L'*Histoire des Journaux*, imprimée en France, 2 vol. in-12, où l'érudition est répandue avec peu d'agrément. Le style a une certaine vivacité; mais il s'écarte trop souvent des regles de la bienséance : il tombe dans le trivial & le bas. II. Les deux premiers volumes de la *Bibliotheque des Livres nouveaux* ; journal mort en naissant, qu'il tâcha de ressusciter, en le publiant sous le titre de *Bibliotheque françoise, ou Histoire littéraire de la France* : ruses si souvent employées de nos jours, & qui ne réussirent pas à le faire accueillir beaucoup plus favorablement, quoiqu'on l'ait poussé jusqu'au 34e. volume. » Il importe peu, dit un auteur, » qu'un livre ait un frontispice » imposant, quand il ne remplit pas l'idée qu'on en a conçue ». III. Des *Mélanges de Littérature*, tirés des Lettres manuscrites du pere de la *Pucelle*, de Jean Chapelain, &c., avec des remarques, in-12.

CANACÉE, fille d'Eole, épousa secrétement son frere. Elle mit au monde un fils qui fut exposé par sa nourrice, & qui découvrit sa naissance par

ses cris à son aïeul. Eole, indigné de cet inceste, en fit manger le fruit par les chiens, & envoya un poignard à sa fille pour se punir elle-même ; Macarée, son frere & son mari, se sauva à Delphes, où il se fit prêtre d'Apollon.

CANALES, (Jean) né à Ferrare vers le milieu du 15e. siecle, entra dans l'ordre des Freres Mineurs, & composa des ouvrages de piété, tels que les Traités *de la vie céleste ; de la nature de l'ame, & de son immortalité*, & quelques autres qui furent imprimés ensemble, Venise, 1494.

CANAYE, (Philippe, sieur du Fresne) naquit à Paris en 1551. Après s'être distingué dans le barreau, il devint conseiller d'état sous Henri III, ambassadeur en Angleterre, en Allemagne, à Venise sous Henri IV, & contribua beaucoup à pacifier les querelles de cette république avec Paul V, qui lui en marqua sa reconnoissance. Ses Ambassades ont été imprimées en 1635, 3 vol. in-fol. avec sa Vie à la tête. Le troisieme est le plus intéressant. C'est une histoire du différend de Paul V & des Vénitiens, très-capable de rassasier la curiosité du lecteur. Canaye mourut en 1610, avec la réputation d'un ministre sage, integre & désintéressé. Il avoit été calviniste, & même l'un des plus illustres défenseurs du parti ; c'est ce qui le fit choisir pour l'un des arbitres dans la conférence de Fontainebleau en 1600, entre du Perron & du Plessis-Mornai ; mais il ne put résister à la force de la vérité, & abjura ses erreurs.

CANDAULE, roi de Lydie, eut l'imprudence de faire voir sa femme dans les bains à Gygès, son favori, pour qu'il admirât ses charmes. La reine ayant apperçu cet officier, l'engagea, soit par amour, soit par vengeance, d'ôter la vie à son époux. Gygès, devenu roi de Lydie par ce meurtre, eut la femme & la couronne de son prince, vers l'an 716 avant J.C. Le témoignage d'Hérodote & de Justin n'ont pas empêché les critiques de révoquer en doute cette aventure de Gygès; & sans doute qu'ils s'en rapporteroient bien moins à celui de Platon, qui la raconte d'une maniere bien moins croyable encore (*voyez* GYGÈS). Ce qui peut paroître plus certain, c'est que Candaule fut remplacé par Gygès, & que le trône de Lydie passa ainsi de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades : mais quand on songe que toute l'histoire des rois de Lydie appartient aux tems fabuleux, il est difficile de rien dire sur cette succession (*voyez* CRŒSUS). Du reste, quant à ce qui tient au moral dans cette aventure, en même tems qu'on ne peut assez blâmer la vengeance de cette princesse, on ne sauroit que respecter son amour pour la pudeur. Hérodote dit que chez les Lydiens, & presque chez tous les barbares, c'est une honte & une infamie même à un homme de paroître nu. Cicéron dit que chez les Romains, un fils en âge de puberté, ne se trouvoit jamais aux bains avec son pere, ni un gendre avec son beau-pere ; & qu'ils regardoient cette loi de modestie & de retenue, comme inspirée par

la nature même, dont le violement étoit un crime. « Il est » étonnant, dit un historien » célebre, que parmi nous la » police n'empêche point ce » désordre, dans les tems des » bains, désordre si visiblement » contraire aux regles de l'hon- » nêteté publique & de la pu- » deur, si dangereux pour les » personnes de l'un & de l'au- » tre sexe, & si fortement » condamné par le paganisme » même ».

CANDIAC, (Jean-Louis-Elisabeth de Montcalm de) génie prématuré, naquit à Candiac, dans le diocese de Nismes en 1719. Il étoit frere du célebre marquis de Montcalm. On a parlé avec beaucoup d'inexactitude & d'exagération des connoissances précoces de cet enfant qui ne vécut que 7 ans, & mourut à Paris le 8 octobre 1726. Son savoir étoit purement machinal, & dès qu'on s'écartoit de ce qu'il avoit arrangé dans sa mémoire, on n'en tiroit plus rien de raisonnable. *Voy*. BARATIER, HEINECKEN, Chrétien.

CANDISH *ou* CAVENDISH, (Thomas) gentilhomme Anglois de la province de Suffolk; après s'être signalé dans divers combats en Europe, & avoir parcouru une partie de l'Amérique en navigateur habile & intelligent, il entreprit en 1586 un voyage autour du monde. De cette course qu'il fit avec trois galions, & accompagné de cent vingt soldats, il rapporta des lumieres nouvelles & des richesses considérables. Il rentra en septembre 1588 dans le port de Plimouth, d'où il étoit sorti en juillet 1586. Trois ans après il retourna au détroit de Magellan avec cinq navires; mais la tempête le jeta sur les côtes du brésil, où il périt à la fleur de son âge, victime de sa curiosité, & peut-être aussi de son avidité. Laët raconte ses voyages dans son *Histoire du nouveau Monde*.

CANGE, (Charles du Fresne du) trésorier de France à Amiens sa patrie, naquit en 1610. Après avoir fréquenté quelque tems le barreau de Paris, il retourna à Amiens, & se livra entiérement à l'étude de l'histoire sacrée & profane, grecque & romaine, ancienne & moderne. En 1668, il vint habiter la capitale, & s'y fit autant estimer par ses talens que par sa douceur, sa politesse & sa modestie. Quoiqu'il eût embrassé la partie la plus dégoûtante de la littérature, & que, suivant ses expressions, il ne se fût arrêté qu'à la recherche des vieux mots, il sortoit de la poussiere de ses livres avec l'air le plus affable : *C'est pour mon plaisir*, disoit-il à ceux qui craignoient de le détourner, *que j'étudie, & non pour être à charge à moi-même ou aux autres.* Sa carriere littéraire s'ouvrit par l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les Empereurs François*, en 1657 : ouvrage plein d'érudition & de critique. Les autres livres qui le suivirent, sont : I. Son *Glossaire de la basse latinité*, en 3 vol. in-fol. réimprimé en six en 1733, par les soins des Bénédictins de S. Maur, & augmenté de quatre nouveaux volumes par l'abbé Carpentier, de l'ordre de Cluni (*voyez* CARPENTIER). On n'ignore point combien ce Dic-

tionnaire demandoit de recherches. Il n'y avoit que du Cange qui pût assaisonner une matiere si seche, de tant de choses savantes & curieuses. On rapporte, au sujet de ce livre, une anecdote fort singuliere. L'auteur fit venir un jour quelques libraires dans son cabinet, & leur montrant un vieux coffre qui étoit placé dans un coin, il leur dit qu'ils y pourroient trouver de quoi faire un livre, & que s'ils vouloient l'imprimer, il étoit prêt à traiter avec eux. Ils accepterent l'offre avec joie; mais s'étant mis à chercher le manuscrit, ils ne trouverent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étoient pas plus grands que le doigt, & qui paroissoient avoir été déchirés comme n'étant plus d'aucun usage. Du Cange rit de leur embarras, & les assura de nouveau que son manuscrit étoit dans le coffre. Enfin l'un d'eux ayant considéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques qu'il reconnut être le travail de du Cange. Il s'apperçut même qu'il ne lui seroit pas impossible de les mettre en ordre, parce que commençant tous par le mot que l'auteur entreprenoit d'expliquer, il n'étoit question que de les ranger suivant l'ordre alphabétique. Avec cette clef, & sur la connoissance qu'il avoit de l'érudition de du Cange, il ne balança point à faire marché pour le coffre, & pour les richesses qui étoient dedans. Ce traité fut conclu sans autre explication; & telle est, dit-on, l'origine du Glossaire latin. II. *Glossaire, de la Langue Grecque du moyen âge*, Lyon, 1688, 2 vol. in-fol. en grec & en latin. Ce n'est pas celui de ses ouvrages où il y ait le moins d'érudition. III. Des éditions de l'*Histoire de S. Louis*, par Joinville, in-fol. IV. Les *Annales de Zonare*, Paris, 1686, 2 vol. in-fol. V. L'*Histoire de Jean & Manuel Comnene*, par Jean Cinnamès, Paris, 1670, in-fol. VI. *Historia Byzantina commentario illustrata*, Paris, 1680, in-fol., ouvrage très-curieux & plein de recherches. VII. *Illyricum vetus & novum*, Presbourg, 1746, in-fol. C'est une histoire de la Dalmatie, Croatie, Esclavonie, &c., l'éditeur & le continuateur de ce savant ouvrage est M. le comte de Keglevich de Buzin. VIII. La *Chronique paschale d'Alexandrie*, in-fol., enrichie de notes & de dissertations. C'est pendant l'impression de ce dernier ouvrage que du Cange mourut en 1688, à 78 ans, laissant beaucoup d'ouvrages manuscrits, dont on peut voir la liste dans un Mémoire sur sa Vie & ses écrits, imprimé en 1752. Louis XIV donna une pension de 2000 liv. à ses enfans, en reconnoissance des travaux du pere. Le grand Colbert lui fit proposer de rassembler en un corps tous les écrivains de l'histoire de France. Il en donna un essai; mais ce projet n'ayant pas été goûté, il l'abandonna. Nous n'avons pas parlé d'un traité rare & curieux, intitulé: *Traité historique du chef de S. Jean-Baptiste*, Paris, 1665, in-4°. *Voyez* les *Hommes illustres de Perrault*, & le tome 8*e* des *Mémoires du P. Niceron*.

CANGIAMILA, (Fran-

çois-Emmanuel) Sicilien, docteur en théologie & en droit, s'est rendu célebre par un savant ouvrage, intitulé : *Sacra Embryologia sive de officio sacerdotum, medicorum & aliorum circa æternam parvulorum in utero existentium salutem, libri IV*, 1745, in-fol. Il a paru depuis sous la forme d'un grand in-4°, & en trois vol. in-8°. L'auteur y a rassemblé ce que les physiciens, les médecins, les saints Peres, les théologiens ont écrit sur la formation de l'homme dans le sein de la mere, sa naissance, l'indispensable nécessité du baptême pour être régénéré dans la grace & la lumiere de Dieu. Il y traite des obligations des curés à l'égard d'un objet qui tient si essenciellement à leur ministere, des vues que la police & le gouvernement doivent porter sur le même objet. Quelques critiques ont trouvé que l'ouvrage étoit surchargé de détails, & que l'auteur se fondoit sur des vues incertaines. » Le tems où l'ame » s'unit au corps, dit un naturaliste théologien, ne peut se » déterminer exactement, vu » sur-tout que sa présence n'est » point nécessaire au commen» cement ni même aux premiers » progrès de la végétation ou » de l'accroissement. On peut » croire que l'époque en est plus » reculée qu'on ne pense ordi» nairement. Le parti le plus sa» ge, dit S. Augustin, est de ne » rien prononcer là-dessus, & » de consentir à ignorer l'épo» que précise où dans le sein » de la femme l'homme com» mence à vivre de cette vie » qui ne doit plus finir. *Quæri* » *igitur ac disputari potest, quod* » *utrùm ab homine inveniri pos*» *sit, ignoro, quandò incipiat* » *homo in utero vivere* (En» chir. c. 26) ». Dans la pratique cependant l'on ne sauroit trop exactement suivre les avis de Cangiamila. L'administration des Sacremens, & sur-tout celle du Baptême, ne devant se régler que d'après les principes les mieux affranchis des inconvéniens des systêmes. La derniere partie contient des réflexions bien propres à inspirer le plus touchant intérêt envers ces tendres rejetons de notre espece, si précieux aux yeux d'une Religion qui prodigue à ses enfans ses soins & ses secours, depuis le premier instant de vie, jusqu'à leur rentrée dans le sein général de la mortalité. Ce vaste ouvrage a été abrégé par un théologien judicieux d'Ypres, 1778, 1 vol. in-8°. Nous en avons aussi un Abrégé en françois par l'abbé Dinouart, Paris, 1774, in-12. Nous ignorons l'année de la mort de Cangiamila.

CANGIAGE *ou* CAMBIASI, (Lucas) né à Moneglia dans les états de Genes, en 1527, reçut les premieres leçons de l'art de la peinture dans la maison paternelle. Son pere ne l'habilloit qu'à moitié, afin que gardant la maison, il fût plus assidu au travail. Dès l'âge de 15 ans, il fit des tableaux qui reçurent beaucoup d'éloges, & à 17 on l'employoit dans les grands ouvrages publics. Peu de peintres ont eu plus de facilité. Il peignoit des deux mains. Tout ce qui reste de lui a de la vivacité, des graces, de la légéreté ; on n'y desireroit que plus de choix. Ses dessins sont

estimables; & on en conserve encore un grand nombre, quoique sa femme & sa servante s'en servissent pour allumer le feu. Devenu veuf, il présenta en vain au pape Grégoire XIII un placet accompagné de deux tableaux, pour obtenir la dispense de pouvoir épouser sa belle-sœur. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant appellé à sa cour, il s'y rendit dans le dessein d'avoir sa recommandation auprès du pape. Mais comme on lui dit que sa demande déplairoit à ce prince, il tomba dans une espece de délire, & mourut peu de tems après, à l'Escurial, en 1585.

CANINI, (Jean-Ange & Marc-Antoine) freres, Romains, connus par leur goût pour l'antiquité. Jean-Ange Canini, disciple du Dominiquin, joignit à ce goût plusieurs autres talens. Il excelloit à dessiner les pierres gravées, qu'il touchoit avec esprit & avec légéreté. Il avoit sur-tout l'art de conserver la finesse des airs de tête. Il vint en France à la suite du cardinal Chigi, légat du saint-siege, à qui son frere étoit aussi attaché; & il eut l'honneur de connoître le grand Colbert, le plus ardent protecteur des lettres & des beaux-arts. Canini lui communiqua le dessein d'un ouvrage qu'il avoit déjà ébauché. C'est une suite des *Images des héros & des grands-hommes de l'antiquité, dessinées sur les médailles, les pierres antiques & les autres anciens monumens.* Le ministre applaudit au dessein, & pour animer Canini, il l'engagea à offrir son ouvrage à Louis XIV. Canini, revenu à Rome, pensa tout de bon à remplir son engagement; mais la mort l'enleva peu de tems après. Marc-Antoine Canini son frere, habile sculpteur, se chargea de ce qui restoit à faire, & publia ce recueil en italien, en 1669, in-fol. On l'a réimprimé à Amsterdam, 1731, in-4°., traduit en françois par M. de Chevrieres. Les figures de l'édition de 1669 furent gravées par Etienne Picard le Romain, & Guillaume Valet, deux des plus habiles maîtres du siecle passé, qui se trouverent à Rome, lorsque Canini entreprit de publier son livre. Ces figures sont accompagnées d'une explication curieuse, & qui fait connoître la capacité des deux freres Canini dans l'histoire & la mythologie.

CANISIUS, (Pierre) né à Nimegue le 8 mai 1521, se fit Jésuite, prêcha avec un grand succès dans les principales villes d'Allemagne, sur-tout à Vienne, où il fut prédicateur de l'empereur Ferdinand. Il travailla à la conversion des hérétiques, fut le premier provincial de sa compagnie en Allemagne, & nonce du saint-siege, nommé par le pape Pie IV. Il mourut à Fribourg en Suisse l'an 1597. Canisius possédoit toutes les vertus qui font un apôtre; c'est le jugement qu'en ont porté les personnes les plus illustres de son tems, en particulier les papes Pie IV, Pie V & Grégoire XIII. Les hérétiques dont il fut constamment le fléau, l'appelloient par allusion à son nom, *le chien d'Autriche.* Nous avons de lui: I. *S. Cyrilli, patriarchæ Alexandrini, opera;* Cologne, 1546, 2 vol. in-fol. II. *D. Leo-*

nis Magni papæ sermones & homiliæ, Louvain, 1566, in-12. III. *D. Hieronymi epistolæ*, Cologne, 1674. IV. *Commentaria de verbi Dei corruptelis*, Ingolstad, 1583, 2 vol. in-fol. Canisius y réfute les fables inventées par les Centuriateurs de Magdebourg. V. Des Sommaires & des Notes sur les Epîtres & Evangiles, Anvers, 1606, in-12. VI. *Manuale catholicorum*, Anvers, 1599. VII. *Notæ in Evangelicas Lectiones*, Fribourg, 1591, 2 vol. in-4°. VIII. *Summa Doctrinæ Christianæ*. Ce Catéchisme est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. Canisius; mais qui n'en est pas moins en butte aux gens de la petite église, qui cherchent à lui substituer, ainsi qu'aux autres catéchismes catholiques, ceux qui sont infectés des nouvelles erreurs. La premiere édition parut en 1554, munie d'un édit de Ferdinand I, roi des Romains. En 1567, il en parut une autre à Paris avec des corrections, un nouvel édit de l'empereur Ferdinand, & un petit Poëme qui est un abrégé du Catéchisme. Les marges de cette édition sont chargees de citations. Le P. Busée en a donné une édition in-folio, où l'on trouve tout au long les passages qui servent de preuves. Il y a peu de livres qui aient été si souvent imprimés, & traduits en tant de langues différentes. La meilleure version françoise est celle du P. Verjus. Canisius donna par ordre de l'empereur Ferdinand un Abrégé de ce Catéchisme. La meilleure édition de cet Abrégé, est celle d'Ausbourg, 1762, par les soins du P. Windehofer. Enfin on a donné un Abrégé de l'Abrégé; & c'est celui-ci qui étoit en usage dans tous les colleges; petit ouvrage excellent, & d'un genre réellement inimitable, qui présente le sommaire de la foi chrétienne avec autant de clarté, d'ordre, de précision quant aux choses, que d'élégance & de dignité quant au langage. La Vie du P. Canisius a été écrite en latin par Raderus, Sacchinus, Nieremberg; en italien par Fuligatti, & en françois par le P. Dorigny.

CANISIUS, (Henri) neveu du précédent, selon Valere-André; cousin-germain, selon le P. Possevin; né à Nimegue vers le milieu du 16e. siecle, enseigna pendant 21 ans le droit canon à Ingolstad. On ignore la date de sa mort; mais on sait qu'il étoit encore en vie en 1609. On a de lui: I. *Summa juris canonici*, Ingolstad, 1615; & d'autres ouvrages sur le droit, qui ont été recueillis par Valere-André, Louvain, 1649, in-4°. II. *Victoris, Episcopi Tunnunensis Chronicon*, avec la suite de Jean de Biclare: c'est la premiere édition de cette *Chronique*, Ingolstad, 1600, in-4°. III. *Historia miscella*, avec des notes, Ingolstad, 1603, in-12. Cette Histoire est de Paul, diacre d'Aquilée. IV. *Antiquæ Lectiones*, Ingolstad, 1601, en 6 vol. in-4°. Plusieurs savans, entr'autres Marc & Antoine Velser, George Lautherius, Albert Hunger, les PP. Possevin, Jacques Gretzer & André Schot lui fournirent diverses pieces pour cet ouvrage. Il a été réimprimé par les soins de Jacques Basnage, sous ce titre: *Thesaurus Monumentorum ec-*

clesiasticorum & historicorum, seu Lectiones antiquæ, cum notis variorum, a Jacobo Basnage, in-fol. 7 tomes en 4 vol., Amsterdam, 1725. Le savant éditeur les a ornées de doctes préfaces & de remarques utiles & curieuses, avec quelques notes & variantes de Capperonnier. Ce recueil renferme diverses pieces importantes sur l'histoire du moyen âge, & sur la chronologie. L'auteur étoit un homme d'une érudition vaste, & ce qui est plus rare, sage & modeste.

CANITZ, (le baron de) célebre poëte allemand, d'une famille ancienne & illustre de Brandebourg, naquit à Berlin en 1564, cinq mois après la mort de son pere. Après ses premieres études, il se mit à voyager en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut chargé de négociations importantes par Fréderic II, électeur de Brandebourg. Fréderic III, son successeur, s'en servit aussi utilement. Il mourut à Berlin en 1609, à 45 ans, conseiller-privé-d'état. Il réunit les qualités d'homme-d'état & de poëte; & au talent de la poésie, beaucoup d'autres connoissances, & l'étude des langues mortes & vivantes. Ses Poésies allemandes ont été publiées pour la dixieme fois en 1750, in-8°. Il prit Horace pour modele, & l'égala quelquefois. Son style est aussi pur que délicat. C'est le Pope de l'Allemagne. Le baron de Canitz ne se contentoit pas de cultiver les beaux-arts: il les protégeoit, non en amateur fastueux, superficiel, inutile; mais en amateur éclairé, solide, vrai & généreux. Sa mere étoit une femme singuliere. Ayant épuisé la France en modes nouvelles, elle voulut faire venir un mari de Paris. Son correspondant lui envoya un aventurier d'environ 50 ans, nommé de Binbrock, d'un tempérament foible & valétudinaire. Il arrive; Mde. de Canitz le voit & l'épouse. Les dégoûts que lui procura ce mariage, empêcherent les veuves de Berlin d'adopter cette mode. *Voy*. les *Mémoires de Brandebourg*, art. *Des Mœurs*, &c.

CANO, *voyez* CANUS.

CANOPE, divinité égyptienne, dont les prêtres passoient pour des magiciens. On l'adoroit sous la figure d'un grand vase surmonté d'une tête humaine, & couvert de caracteres hiéroglyphiques. Les Chaldéens, adorateurs du feu, défioient les dieux de toutes les autres nations, comme n'étant que d'or, d'argent, de pierre ou de bois, de pouvoir résister au leur. Un prêtre du dieu Canope accepta le défi, & l'on mit les deux dieux aux prises ensemble. On alluma un grand feu, au milieu duquel on plaça la statue de Canope, de laquelle il sortit une grande quantité d'eau qui éteignit entiérement le feu. Le dieu Canope demeura ainsi vainqueur, & fut regardé comme le plus puissant des dieux; mais il ne dut cet avantage qu'à la ruse. Un des prêtres de ce dieu, ayant percé le vase de plusieurs petits trous, & les ayant ensuite exactement fermés avec de la cire, l'avoit rempli d'eau, que la chaleur du feu fit bientôt sortir, après avoir fondu la cire.

CANTACUZENE, *voyez* JEAN & MATTHIEU.

CANTA-GALLINA, (Remi) graveur, peintre Italien, fut le maître du célebre Callot, & mourut à Florence en 1624. Il a gravé d'après ses propres dessins & d'après ceux d'autres maîtres, des vues, des paysages & des fêtes.

CANTARINI, (Simon) surnommé *le Pézarese*, parce qu'il étoit de Pézaro, né en 1612, disciple & ami du Guide, se perfectionna en l'imitant. On confondit quelquefois les ouvrages du maître avec ceux de l'éleve. Ce peintre célebre mourut à la fleur de son âge à Vérone, en 1648.

CANTEL, (Pierre-Joseph) né au pays de Caux en 1645, entra dans la compagnie de Jesus & s'y distingua. Il mourut à Paris en 1684. Son ardeur pour l'étude abrégea ses jours. Nous avons de lui: I. Un traité *de Romana Republica*, in-12, Utrecht, 1707. C'est un excellent abrégé des antiquités romaines. Les meilleures éditions sont celles d'Utrecht, avec des figures. II. *Metropolitanarum urbium Historiæ civilis & ecclesiasticæ, tomus primus.* C'est le seul qui ait paru. Il donna le *Justin ad usum Delphini*, Paris, 1677, in-4°, & le *Valere Maxime*, aussi *ad usum*, &c., Paris, 1679. Ces éditions sont estimées.

CANTEMIR, (Demetrius) né en 1673, d'une famille illustre de la Tartarie. Son pere, de gouverneur de trois cantons de Moldavie, devint prince de cette province en 1664. Demetrius, envoyé de bonne heure à Constantinople, se flattoit de lui succéder; mais il fut supplanté à la Porte par un concurrent. Le ministre Ottoman l'ayant envoyé en 1710 dans la Moldavie pour la défendre contre le czar Pierre, il la livra à celui contre qui on l'avoit envoyé combattre. Demetrius suivit son nouveau maître dans ses conquêtes. Il eut, en dédommagement de ce qu'il avoit perdu, le titre de prince avec des terres, des domaines, & une autorité entiere sur les Moldaviens qui quitterent leur patrie pour s'attacher à son fort. Il mourut en 1723, dans ses terres de l'Ukraine, aimé & estimé. On a de lui plusieurs ouvrages: I. *L'Histoire & l'origine de la décadence de l'Empire Ottoman*, traduite du latin en françois par l'abbé de Jonquieres, 1743, en 4 volumes in-12; & en un in-4° & en allemand, Hambourg, 1775. II. *Systéme de la Religion Mahométane*; Pétersbourg, 1722, in-fol.; ouvrage écrit & imprimé en langue russe, par ordre de Pierre-le-Grand, à qui il est dédié. III. *Etat présent de la Moldavie*, en latin, avec une grande carte du pays, &c. Il a encore laissé plusieurs autres ouvrages, tels que l'*Histoire ancienne & moderne de la Dacie*, qui n'a pas été publiée; une *Théologie physique*; un *Recueil de Chansons Turques*, mises en musique, in-4°; une *Introduction à la Musique Turque*, écrite en langue russe, in-4°, &c. Ce prince possédoit presque toutes les langues vivantes & mortes, dans un degré égal.

CANTEMIR, (Antiochus) dernier fils du précédent, & l'objet des complaisances de son pere, s'adonna comme lui à l'étude, aux sciences & aux

arts. Il fut ſucceſſivement ambaſſadeur à Londres & à Paris. De retour en Ruſſie, il ſe conduiſit avec beaucoup de prudence dans les différentes révolutions qui agiterent cette contrée, & mourut en 1744. Les Ruſſes connoiſſoient avant lui quelques chanſons rimées; mais il eſt le premier qui ait introduit chez eux des poéſies d'une certaine étendue. Outre une traduction d'Anacréon & des Epîtres d'Horace, il donna en langue ruſſe, des Satyres, des Fables, des Odes, &c. Il a encore fait connoître à ſes compatriotes pluſieurs ouvrages étrangers, dont il n'y avoit guere de fruits à eſpérer pour la ſageſſe & les mœurs, tels que les *Lettres perſanes*, &c. L'abbé de Guaſco, traducteur de ſes Satyres, in-12, a écrit la Vie de ce prince en admirateur panégyriſte.

CANTERUS, (Guillaume) né à Utrecht le 24 juillet 1541, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, & lia amitié avec un grand nombre de ſavans. Il ſe fixa enſuite à Louvain, y vécut dans la retraite, ſe livrant avec paſſion à l'étude; la matinée étoit conſacrée à la lecture, & l'après-dînée à écrire. Il fut conſtamment attaché à la Religion de ſes peres, & mourut dans de grands ſentimens de piété le 18 mai 1575. Juſte-Lipſe en fait l'éloge dans ſa premiere Epître à Corneille Valere. Il laiſſa beaucoup d'ouvrages. I. Huit livres de corrections, d'explications & de fragmens de divers auteurs, en latin, réimprimés dans le *Tréſor de Gruter*. II. *Syntagma de ratione emendandi Græcos auctores*, Anvers, 1571, in-8°. III. Des éditions & des traductions de quelques écrivains grecs & latins. IV. Des Poéſies latines, &c. *Voyez* Niceron, tome 29, page 344.

CANTERUS, (Théodore) frere du précédent, exerça la magiſtrature, & cultiva les ſciences à Utrecht ſa patrie. L'an 1611, il fut dépouillé de ſes biens & exilé, ſous prétexte qu'il favoriſoit les Catholiques. Il ſe retira à Anvers, & de là à Leuvarde, où il mourut en 1617, âgé de 71 ans. On a de lui: I. *Variæ Lectiones*, Anvers, 1574. II. Des notes ſur le Livre d'Arnobe contre les Gentils, 1582, in-8°.

CANTON, (Jean) né à Stroud en Gloceſtershire, le 31 juillet 1718, s'appliqua avec beaucoup de ſuccès à la phyſique & à l'aſtronomie, & réuſſit à faire des expériences neuves & utiles. En 1750, il préſenta à la ſociété royale de Londres une *Méthode de faire des aimans artificiels, ſupérieurs à tous les autres;* ce qui lui procura la même année une place dans cette académie, qu'il continua d'enrichir de ſes découvertes juſqu'à ſa mort, arrivée le 22 mars 1772. Pluſieurs ont jugé que cette *Méthode* avoit été effacée, preſqu'auſſi-tôt qu'elle vit le jour, par un *Traité* ſur la même matiere, compoſé en anglois par M. Michell, & traduit élégamment en françois par le P. Rivoire, jéſuite; Paris, 1752, in-12. Canton a encore publié des traités ſur l'*Electricité*, la *Tourmaline*, la *Lumiere de la mer*, la *Variation de l'aiguille aimantée*, la *Compreſſibilité de l'eau*: l'on doute

avec raison qu'il ait démontré la compressibilité de cet élément.

CANTWEL, (André) médecin, du comté de Typperary en Irlande, de la société royale de Londres, mort le 11 juillet 1764. Il se distingua par divers ouvrages estimés. Les plus connus sont: I. Dissertations latines sur la médecine, sur les fievres, sur les sécrétions. II. *Nouvelles Expériences sur les remedes de Mlle. Stephens.* III. *Histoire d'un remede pour la foiblesse des yeux.* IV. *Tableau de la petite vérole*, 1758, in-12. V. *Dissertations sur l'inoculation;* pratique devenue un nouveau moyen d'affoiblir & de diminuer la vie humaine. Les gens sensés qui se dirigent sur des notions simples & justes, sont convaincus que la meilleure, que la seule méthode de préserver un pays des ravages de la petite vérole, est de veiller avec la plus grande attention à empêcher toute communication avec la maladie. Il est certain que l'inoculation loin d'arrêter le mal dans ses progrès, ne fait que l'étendre & le rendre infiniment plus meurtrier. Un inoculateur (M. Menuret de Chambaud) n'a pu se le dissimuler ni s'empêcher de faire lui-même un aveu, bien propre à guérir les personnes passionnées pour ce systême destructeur. « On a cru s'appercevoir, dit-il, que depuis l'établissement de l'inoculation, le nombre des victimes que la petite vérole immoloit, étoit devenu plus considérable, & l'on a décidé que son admission, peut-être avantageuse à quelques individus, causoit un dommage évident à la société. Mrs. de Haën, Rast, &c., ont présenté en divers tems des calculs spécieux, fondés sur les tables nécrologiques de Londres, où l'on note l'espece de maladie qui conduit au tombeau. Il paroît en effet que la petite vérole, qui dans les années antérieures à l'établissement de cette méthode, emportoit environ la 16e partie des morts, en immoloit à-peu-près un 9e dans les années qui suivirent l'établissement & la pratique de l'inoculation.... Il est hors de doute que l'inoculation, perpétuant les épidémies de petite vérole, rendant ainsi cette maladie plus générale & plus continue, il a pu mourir un plus grand nombre de personnes sur un beaucoup plus grand nombre qui en étoient affectées ». *Voyez* CONDAMINE, AARON d'Alexandrie.

CANULEIUS, tribun du peuple Romain, se fit aimer des Républicains par son opposition aux nobles. Il souleva le peuple vers l'an 445 avant J. C., & il obtint que les Plébéiens pourroient s'allier avec les Patriciens.

CANUS ou CANO, (Melchior) Dominicain Espagnol, né à Tarançon, dans le diocese de Tolede, en 1523, professeur de théologie à Salamanque, fut envoyé au concile de Trente sous Paul III; & nommé évêque des Isles Canaries en 1552. Il n'en prit point possession. Il mourut à Tolede en 1560, provincial de Castille. Ce religieux n'avoit pas voulu pendant long-tems être évêque; peut-être pour ne

pas s'éloigner de Philippe II, dont il avoit gagné l'affection. Tous les théologiens ont donné des éloges à son traité, intitulé : *Locorum theologicorum Lib. XII*, Padoue, 1727, in-4°, tant pour les excellentes choses qu'il renferme, que pour la maniere élégante de les exprimer. On lui reproche seulement d'avoir trop affecté d'imiter les ouvrages de rhétorique d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, & des autres auteurs profanes; & de fatiguer son lecteur par de longues digressions & par une foule de questions étrangeres à son sujet. Les lieux théologiques d'où il tira ses argumens, sont l'Ecriture-Sainte, les Traditions Apostoliques; les Peres, les Conciles, &c. Il condamnoit avec raison ces questions vaines & absurdes, par lesquelles on a long-tems défiguré la simplicité & la majesté de la science de la Religion; mais on ne peut s'empêcher de convenir qu'il montroit trop d'aigreur contre les scholastiques. « Nous savons, » dit un illustre prélat, que » la scholastique n'est point » d'une indispensable nécessité » pour conserver intact le dé» pôt de la foi, les promesses » de J. C. sont à la vérité » son principal appui : mais ces » promesses n'excluent pas les » moyens humains que la pru» dence suggere & varie selon » les conjonctures. L'Eglise a » eu des motifs très-pressans » pour mettre en œuvre ceux » que lui fournissoit la scholas» tique; car cette forme d'en» seignement lui a fait rem» porter des avantages pré» cieux sur les sectaires, qui » n'en ont jamais condamné » l'usage, que parce qu'ils n'en » pouvoient soutenir la force ; » & les sarcasmes qu'ils ont » lancés contre cette pratique, » doivent être une raison de » plus pour la conserver (*voyez* » S. ANSELME, DUNS, HAN» GEST, GRAVINA Jean-Vin» cent, S. THOMAS) ». Canus n'étoit pas plus ami des Jésuites, & ne craignoit pas de les regarder comme des *précurseurs de l'Antechrist*, sans que ni la bulle de Paul III qui confirmoit leur institut, ni une lettre circulaire du général de son ordre, qui défendoit à ses religieux de mal parler des Jésuites, pussent lui faire changer de sentiment, ni même l'empêcher de déclamer contre eux en chaire : Jean Penna, son confrere, docteur de Salamanque, publia en leur faveur un manifeste apologétique. Si on juge du caractere de Canus par un trait que rapporte le P. Bouhours au 5e liv. de la *Vie* de S. Ignace, on ne pourra s'empêcher d'en concevoir des idées sinistres. On lui attribue encore *Prælectiones de Pœnitentia*.

CANUS *ou* CANO, (Sébastien) Biscaïen, compagnon de l'illustre Magellan dans ses courses maritimes, passa avec lui vers l'an 1520 le détroit, auquel ce célebre voyageur donna son nom. Après la mort de Magellan, il gagna les isles de la Sonde, d'où il alla doubler le cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans Séville en 1522, ayant le premier fait le tour du monde par l'Orient, en trois ans & quatre semaines. Charles-Quint lui donna pour devise un globe terrestre avec ces paroles : *Primus me circumdedisti*.

CANUT, dit *le grand*, roi

de Danemarck, *voyez* EDMOND II.

CANUT IV, (Saint) roi de Danemarck, frere & successeur de Hérold, monta sur le trône en 1080, & fut tué dans l'église de S. Alban, de la ville d'Odensée, située dans l'isle de Funen, l'an 1086, selon la plus vraisemblable opinion. Son zele pour la Religion, qui fut la cause de sa mort, lui mérita le nom de *Martyr*. « Son zele, dit un » auteur moderne, pour la pro» pagation de la foi chrétienne, » le soin qu'il prit de bâtir & de » réparer plusieurs églises, son » application à rendre la jus» tice, une pratique conti» nuelle des vertus chrétien» nes; le bon ordre qu'il s'ef» força d'établir dans le royau» me, après avoir donné lui» même l'exemple par le régle» ment de son domestique: tout » cela partoit d'un fonds de reli» gion, & en fit un grand saint, » comme ses autres qualités le » rendirent grand prince. Car » il délivra le Danemarck des » incursions des Sembes, des » Esthons & des habitans de la » Courlande; il rétablit la sû» reté de la navigation, en pu» nissant les pirates du dernier » supplice; il ne pardonnoit pas » plus aux étrangers, qu'à ses » propres sujets, s'il en trou» voit quelqu'un coupable de » vol ou de meurtre; il rétablit » la peine du talion, *œil pour* » *œil*, *dent pour dent*; il avoit » pris des mesures pour recou» vrer le royaume d'Angle» terre, dessein que la trahison » de son frere Olaüs fit échouer. » Enfin jamais la justice n'avoit » été exercée avec plus d'exac» titude & plus de vigueur dans » le Danemarck » (*Hist. du Danem. par des Roches*, tom. 2, pag. 249). Ælnothus a écrit sa *Vie*, Copenhague, 1657, in-4°. Il y a eu quelques autres princes de ce nom; entr'autres, un fils d'Eric *le bon*, roi de Danemarck, assassiné le 7 janvier 1130, & mis aussi au nombre des martyrs.

CANUTI, (Dominique) peintre, né à Bologne en 1623, fut un des meilleurs éleves du Guide. On remarque sur-tout dans ses tableaux une belle ordonnance, & un pinceau léger & facile. Il a aussi gravé quelques estampes à l'eau-forte. Il mourut en 1684.

CAOURSIN, (Guillaume) né à Douay vers 1430, étoit originaire de Rhodes, & fut attaché à l'ordre de ce nom en qualité de secrétaire & de vice-chancelier, sans y être reçu. Il étoit marié, & mourut en 1501. Ses ouvrages, qui concernent l'ordre de Rhodes & le siege de cette ville en 1480, imprimés à Ulm en 1496, in-fol., sont assez rares. Ils ont été traduits en allemand par Jean Adelphus, ou Jean Bruder, médecin de Strasbourg au seizieme siecle.

CAPACCIO, (Jules-César) né à Capagna dans le royaume de Naples, fut gentilhomme du duc d'Urbin, & secrétaire de la ville de Naples. Il mourut en 1631. On a de lui une *Histoire de Naples*, imprimée dans cette ville en 1607, in-4°, qui est au nombre des livres rares; quelques critiques prétendent que Capaccio n'en est que le traducteur, & que l'ouvrage est de Fabio Gordiani. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage se trouve dans la collection de Grævius, avec les

les *Antiquitates & Historiæ Campaniæ felicis*, du même Capaccio. On a encore de lui *Puteolana Historia & de Balneis liber*, Naples, 1604, in-4° ; ouvrage curieux & savant : les *Triomphes de S. François de Paule*, en italien, traduits en françois par Granjon, Paris, 1634, in-4° ; & des *Apologues* en vers italiens, 1619 ; in-4°, avec figures.

CAPANÉE, l'un des commandans de l'armée des Argiens, se distingua pendant la guerre de Thebes par sa force & son courage. Ce fut le premier qui escalada les murailles de cette ville ; il mourut sur le haut du rempart, accablé de fleches & de pierres. C'étoit un impie qui avoit coutume de dire, qu'il ne faisoit pas plus de cas des foudres de Jupiter, que de la chaleur du midi, & qu'il prendroit Thebes malgré son tonnerre. Les poëtes ont feint que ce dieu l'avoit foudroyé.

CAPECE, (Scipion) Napolitain, poëte latin du seizieme siecle, tâcha d'imiter Lucrece dans son poëme *Des principes des choses*, Francfort, 1631, in-8°, & y réussit assez bien. Le cardinal Bembo & Manuce mettoient cet ouvrage à côté de son modele. On en a donné une édition avec la traduction italienne, Venise, 1754, in-8°. On a encore de lui des Élégies, des Épigrammes, & un poëme *de Vate maximo*, que Gesner, sans doute ami du poëte, égaloit aux productions de l'antiquité.

CAPEL, (Arthur) baron d'Hamdam, étoit gouverneur de Glocester pour le roi, lorsque Fairfax, chef des parlementaires, vint assiéger cette place en 1645. Ce général se servit d'une ruse singuliere pour tâcher d'emporter la place. Il fit venir Arthur, fils de Capel, étudiant alors à Londres, pour engager son pere à lui conserver la vie, en s'accommodant avec le parlement. Quoique le jeune homme n'eût que dix-sept ans, il répondit toujours que son pere étoit trop sage pour avoir besoin des avis d'un enfant. Fairfax furieux fit mettre le jeune Arthur, nu jusqu'à la ceinture, au milieu d'une troupe de soldats qui avoient les épées tirées contre lui. Pendant qu'il regardoit ce triste spectacle, il entendit un des officiers de Fairfax, qui lui dit : *Préparez-vous à vous rendre, ou à voir répandre le sang de votre fils.* Capel, pour toute réponse, cria à son fils avec fermeté : *Mon fils, souvenez-vous de ce que vous devez à Dieu & au roi :* paroles qu'il répéta trois fois. Il rentra ensuite dans la place, & exhorta les officiers à demeurer fermes, non pour venger son fils, mais pour venger leur roi. Ce bon citoyen ayant été forcé de capituler, périt en 1649 par le même supplice que celui de Charles I, & fut condamné par les mêmes juges.

CAPELLA, (Marcianus Mineus Félix) poëte latin, vivoit vers l'an 490 de J. C. On croit qu'il étoit africain & proconsul. On a de lui un poëme intitulé : *De nuptiis Philologiæ & Mercurii, & de septem Artibus liberalibus.* Grotius donna une bonne édition de cette production médiocre en 1599, in-8°, avec des notes & des corrections.

CAPET, *voyez* HUGUES-CAPET.

CAPILUPI, (Camille) natif

de Mantoue, s'est rendu fameux par son libelle intitulé : *Les stratagémes de Charles IX contre les huguenots*, en italien, Rome, 1572, in-4°, traduits en françois, 1574, in-8°. Il y décrit le massacre de la S. Barthélemi. Il rapporte des choses fort singulieres sur les motifs & les suites de cette violence ; mais ce libelle est rempli d'idées fausses & de faits calomnieux. C'est cependant à de telles sources que les philosophes de nos jours vont puiser les preuves dont ils ont besoin, pour impugner les faits les plus avérés & les plus évidens en faveur des catholiques. La haine implacable qu'ils leur ont vouée, se nourrit de calomnies & de mensonges, & leur fait adopter sans examen tout ce qui peut porter quelqu'atteinte à la sainteté de la Religion, dans les événemens même qui lui sont le plus étrangers, sur lesquels elle n'a pas eu la moindre influence, ou qui l'ont elle-même combattue & désolée. « Il est » prouvé, par des monumens » incontestables, dit un auteur » célebre, que la religion ne » fut point le motif de ce massacre, & que les ecclésiastiques n'y eurent aucune part. » L'entreprise formée par les » calvinistes d'enlever deux » rois, plusieurs villes soustraites à l'obéissance, des » sieges soutenus, des troupes » étrangeres introduites dans » le royaume, quatre batailles » rangées livrées au souverain, » n'étoient-elles pas des raisons » assez puissantes pour irriter » Charles IX (*voyez* ce mot), » sans les motifs de la religion, » & pour lui faire envisager » les calvinistes comme des sujets rebelles & dignes de » mort » ? (*voyez* la fin de l'art. CALVIN). Capilupi est aussi compté entre les poëtes latins. Il avoit trois freres, dont l'un nommé Hyppolyte, fut évêque de Fano, les autres sont Lelio & Jules dont on va parler.

CAPILUPI, (Lelio) frere du précédent, poëte latin, né à Mantoue comme Virgile, employoit si heureusement les vers de son compatriote, & réussissoit si bien à leur donner des sens divers, qu'il surpassa en ce genre Ausone, Proba Falconia, & les autres qui se sont exercés sur le même sujet. Il a chanté dans cette sorte de vers l'origine des moines, leurs regles, leurs vies ; les cérémonies de l'Eglise ; l'histoire du mal de Naples, &c. Deux de ses freres, Hyppolyte & Jules, avoient le même talent de décomposer & de recoudre Virgile. Outre leurs *Centons*, on a des vers de ces poëtes, dont les pensées & les expressions ne sont qu'à eux. On a réuni leurs Poésies, in-4°, Rome, 1590. Une petite partie des Poésies de Lelio se trouve aussi dans les *Deliciæ Poëtarum Italorum*. Cet auteur célebre mourut en 1560, à 62 ans. On a imprimé séparément son *Cento ex Virgilio de vita Monachorum*, Venise, 1550, in-8°, & son *Centon contre les Femmes*, Venise, 1550, in-8°. Ce poëte donna occasion au distique suivant, qu'on fit sur la ville de Mantoue, sa patrie :

Quis neget hoc mirum, reliquis ex urbibus unum
Nullam, Virgilios te genuisse duos ?

CAPISTRAN, (S. Jean de) disciple de Bernardin de Sienne, & Frere-Mineur comme lui, marcha sur les traces de son maître. Il tiroit son nom de Capistran dans l'Abruzze, où il étoit né en 1385 d'un gentilhomme Angevin. Il signala son zele & son éloquence dans le concile de Florence pour la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Romaine; dans la Bohême, contre les hérétiques; dans la Hongrie, contre les Turcs. Il se mit à la tête d'une croisade contre les Hussites, & en convertit plusieurs. Lorsque Huniade entra en vainqueur dans Belgrade, Capistran, prédicateur de l'armée, regardé comme un homme inspiré, s'y distingua tellement, qu'il parut incertain à qui on devoit davantage, ou à la valeur du héros, ou aux sermons du missionnaire. » Quelques écrivains, dit l'abbé Berault, ont osé accuser de » vanité la relation de l'affaire » de Belgrade, qu'il fit passer » au pape & à l'empereur, & » qui n'attribue point à Hu- » niade toute la part que le » général paroissoit avoir eue » au succès. Le seul nom d'un » saint reconnu par l'Eglise, ne » devoit-il pas le mettre à » couvert du soupçon infa- » mant d'une basse jalousie? » Ne sont-ce pas ses légers » censeurs au contraire, qui » méritent le reproche, non- » seulement de témérité, mais » de peu d'intelligence dans les » choses de Dieu? Si ces vues » supérieures & indispensables, » quand on veut peser les » œuvres des saints, avoient » dirigé leur jugement, n'au- » roient-ils pas compris qu'un » homme tout apostolique, en » attribuant le succès même » des armes à la ferveur de la » priere, & à cette foi qui » transporte les montagnes, en » rapportoit véritablement la » gloire au premier Auteur de » ces prodiges »? Il mourut trois mois après cette grande victoire, en 1456. C'est mal-à-propos qu'on lui a reproché les peines infligées aux Hussites rebelles & obstinés; elles étoient décernées par la puissance séculiere; le zélé missionnaire n'y eut aucune part. On a de lui un grand nombre d'écrits: un *Traité de l'autorité du Pape & du Concile*; un *Traité de l'excommunication*; un autre *sur le mariage*; quelques-uns *sur le droit civil, l'usure & les contrats*; l'*Apologie du tiers-ordre de saint François; le Miroir des clercs*, &c. Alexandre VIII le canonisa en 1690.

CAPISUCCHI, (Blaise) marquis de Monterio, capitaine célebre par son intelligence dans l'art militaire. Les Protestans ayant mis le siege devant Poitiers en 1569, jeterent un pont sur la riviere pour donner l'assaut. Capisucchi, Romain, & héritier du courage de ses anciens compatriotes, se jeta dans l'eau avec deux autres, & coupa les cables du pont qui fut bientôt entraîné par les eaux. Il ne signala pas moins sa valeur sous le duc de Parme. Le pape lui donna ensuite le commandement de ses troupes à Avignon & dans le comtat-Venaissin.

CAPISUCCHI, (Paul) chanoine du Vatican, auditeur de Rote, évêque de Neocastro & vice-légat de Hongrie, s'acquitta avec honneur de plusieurs

négociations, dont Clément VII & Paul III le chargerent. Ce dernier pontife l'ayant envoyé à Avignon, alors déchiré par mille factions, il calma tout par sa prudence. Il mourut à Rome en 1539, à 60 ans. Il y a eu plusieurs autres personnes de mérite du même nom; Camille CAPISUCCHI, frere de Blaise, & aussi bon guerrier que lui, commandant des troupes du pape en Hongrie. Le P. Annibal Adami, Jésuite, a donné un Eloge historique de ces deux freres, Rome, 1685, in-4°, en italien. Raimond de la même famille, de dominicain devenu cardinal, mort en 1691, auteur de plusieurs ouvrages de théologie.

CAPITOLINUS, (Julius) historien latin du 3e siecle, auteur de plusieurs vies d'empereurs. Il n'écrivoit ni avec pureté, ni avec exactitude. On trouve son ouvrage dans le recueil intitulé : *Scriptores Historiæ Romanæ Latini veteres*, Heidelberg, 1742, en 3 vol. in-fol.

CAPITON, (Wolfgang) théologien lutherien, ami d'Œcolampade & de Bucer, naquit à Haguenau en 1478, & mourut de la peste en 1542. Sa premiere femme étoit veuve d'Œcolampade. Sa seconde se piquoit de bel-esprit, & s'avisoit même de prêcher, lorsque son mari étoit malade. On a de Capiton plusieurs ouvrages, entr'autres une *Grammaire Hébraïque*, & la *Vie de Jean Œcolampade.*

CAPNION, *voyez* REUCHLIN.

CAPORALI, (César) natif de Pérouse, fut gouverneur d'Atri, au royaume de Naples, & mourut à Castiglione, près de Pérouse, en 1601. Il s'est fait connoître par des *Poésies burlesques*, imprimées en 1656, in-12. Il a donné aussi la comédie du *Fou*, & celle de *la Berceuse.*

CAPPEL, (Louis) né à Sedan en 1585, ministre protestant & professeur d'hébreu à Saumur, effaça la gloire des autres Hébraïsans, par une critique sûre & une érudition consommée. Ces deux qualités brillent dans tous ses ouvrages, justement estimés des savans. Les principaux sont : I. *Arcanum punctuationis revelatum*, Leyde, 1624, in-4°; dans lequel il montre invinciblement la nouveauté des points voyelles du texte hébreu, contre les deux Buxtorf. Cet ouvrage, la terreur des théologiens de Geneve attachés aux Buxtorf, souleva contre lui leur parti composé de presque tous les Protestans. Il n'en a pas été moins recherché par les amateurs de la critique sacrée. Le célebre Grotius disoit qu'il n'y avoit que des *entêtés* qui pussent contester les preuves de Cappel. II. *Critica sacra*, imprimée à Paris en 1650, in-fol., qui fit encore plus de bruit que l'ouvrage précédent. Ce savant ouvrage qui mettoit en poudre l'infaillibilité massorétique, & qui répandoit des incertitudes sans nombre sur le texte hébreu moderne, unique fondement de la foi des Protestans, déplut si étrangement aux Calvinistes, qu'ils en empêcherent pendant dix ans l'impression. Ce fut Jacques Cappel son fils aîné qui, s'étant fait catholique, obtint par les entremises des PP. Pe-

tau, Morin & Merſenne, un privilege pour l'imprimer à Paris du vivant de ſon pere. Arnold Boot, Jacques Uſſerius, & Jean Buxtorf le fils, attaquerent cet ouvrage, mais ſans lui faire grand mal : Louis Cappel répondit par deux Lettres ſavantes imprimées à Saumur, 1651 & 1652, in-4°; força les Proteſtans ſes confreres à reſpecter les anciennes verſions, auparavant mépriſées chez eux, & les mit dans la néceſſité, ou de ſe ſoumettre avec les Catholiques à l'autorité de la Tradition, pour s'aſſurer du ſens des Livres Sacrés, ou de recourir à la chimere de l'eſprit particulier qui ne peut contenter que des fanatiques. III. Des *Commentaires ſur l'Ancien-Teſtament*, publiés avec l'*Arcanum*, Amſterdam, 1689, in-fol. (*voyez* ELÉAZAR, GOROPIUS, MASCLEF, MORIN). IV. *Chronologia ſacra*, Paris, 1655, in-4°. Elle eſt aſſez ſuccincte, quoiqu'elle contienne des obſervations utiles & bien digérées. V. *Hiſtoria Apoſtolica, ex actibus apoſtolicis & epiſtolis Paulinis deſumpta*, Saumur, 1683, in-4°. Cappel mourut à Saumur en 1658, à 73 ans. *Voyez* le Catalogue des ouvrages de Cappel dans le tome 22e. des *Mémoires du P. Nicéron*, qui a accordé un article à un autre Louis CAPPEL, zélé calviniſte mort à Sedan le 6 janvier 1586, & oncle de celui que nous avons fait connoître.

CAPPELLI, (Marc-Antoine) Cordelier, né à Eſte, écrivit d'abord en faveur de Veniſe, dans ſon différend avec Paul V, *Parere delle controverſie*, &c., 1606, in-4°; puis s'étant rétracté, il employa ſa plume contre les ennemis de l'autorité du pape : *De ſummo Pontificatu B. Petri*, 1621, in-4°; *De Cœna Chriſti ſuprema*, 1625, in-4°. Il paſſa par les charges de ſon ordre, & mourut à Rome en 1625.

CAPPERONNIER, (Claude) né à Mont-Didier en Picardie l'an 1671, fut deſtiné d'abord à la tannerie par ſes parens. Il apprit de lui-même les élémens de la langue latine, dans les momens qu'il pouvoit dérober à ſon travail. Un de ſes oncles, Bénédictin de l'abbaye de Corbie, l'ayant fait étudier, ſes progrès furent tels, que ſes heureuſes diſpoſitions l'avoient promis. Il vint à Paris en 1688, & ſe livra avec tant d'ardeur à l'étude du grec, qu'on le mit à côté de ceux de ſon ſiecle qui connoiſſoient le mieux cette langue. Il ne ſépara jamais l'étude de la langue grecque, de celle de la langue latine ; penſant, avec raiſon, que la premiere le conduiroit à une parfaite intelligence de la ſeconde. L'univerſité de Bâle, inſtruite de ſon mérite, lui offrit une chaire de profeſſeur extraordinaire en grec, avec des honoraires conſidérables pour toute ſa vie, & une entiere liberté de conſcience, ſans laquelle ces honoraires n'auroient été que peu de choſe. Son mérite ne fut pas moins connu dans ſa patrie, que chez l'étranger. Il fut nommé en 1722 à la place de profeſſeur en grec au college royal, & ſoutint dans ce poſte la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Il mourut en 1744 chez M. Crozat, dont il avoit élevé les fils. On a de lui pluſieurs

ouvrages : I. Une édition de Quintilien, in-fol., 1725, avec des corrections & des notes. Le roi, à qui il la dédia, récompensa son travail par une pension de 800 livres. II. Une édition des anciens rhéteurs latins, publiée à Strasbourg en 1756, in-4°. III. *Observations philologiques* (en manuscrit), qui réunies feroient plusieurs volumes in-4°. L'auteur redresse une infinité de passages des anciens auteurs grecs & latins, & releve beaucoup de fautes commises par les traducteurs modernes. IV. *Traité de l'ancienne prononciation de la Langue Grecque*, dont on a fait espérer l'impression, sans que jusqu'ici on l'ait vu paroître, &c. Des mœurs douces & simples, une piété éclairée & sincere, un caractere communicatif & officieux, le firent regretter de tous ceux qui font cas de la probité réunie au savoir. Sa mémoire étoit prodigieuse, & elle lui tenoit lieu de recueil.

CAPPERONNIER, (Jean) né à Mont-Didier en Picardie, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, garde de la bibliotheque du roi, succéda dans la chaire de professeur en grec au college royal, à Claude Capperonnier, son parent, dont nous venons de parler, & mourut à Paris en 1774, à 59 ans. On lui doit : I. Une édition des Commentaires de César, 1755, 2 vol. in-12. II. — des Poésies d'Anacréon, traduites du grec en françois par Gacon, 1754, in-12. III. — des Comédies de Plaute, 1759, 3 vol. in-12. IV. — de l'Histoire de S. Louis par Joinville, avec Melot & Sallier, 1761, in-fol. C'étoit un de ces savans, qui à beaucoup de lumieres & de connoissances, ajoutoit une facilité & une aisance à les communiquer, qui ne fait pas moins l'éloge de son cœur que de son esprit.

CAPPONI, (Pierre) magistrat de Florence, s'est fait un nom par son intrépidité. Lorsque Charles VIII, roi de France, partit pour son expédition de Naples, il exigea dans sa marche que les Florentins lui fournissent de l'argent, & qu'ils lui accordassent une sorte de jurisdiction dans leur république. Capponi, un de leurs députés, se trouva un jour avec ses collegues, en présence de Charles, à une conférence où un secrétaire de ce prince lisoit les conditions qu'on vouloit prescrire. Il arracha brusquement le papier des mains du secrétaire, le déchira avec emportement; & élevant la voix : *Eh bien*, dit-il, *faites battre le tambour; & nous, nous sonnerons nos cloches : voilà ma réponse à vos propositions*. Il sortit en même tems de la chambre. Ce discours hardi fit imaginer qu'il n'auroit jamais eu cette audace, s'il ne se fût senti en état de la soutenir. Il fut rappellé ; on lui accorda des conditions modérées.

ÇAPPONI, (Séraphin) pieux & savant Dominicain, né en 1536, dans le Boulonnois, professa la philosophie & la théologie dans plusieurs villes d'Italie avec beaucoup de succès, & édifia ses disciples par ses vertus. Il mourut à Bologne le 2 janvier 1614. Le P. Jean-Michel Pio a donné sa *Vie*,

1615, in-4°. Les ouvrages du P. Capponi sont : I. *Veritates aureæ super totam legem veterem*, Venise, 1590, in-fol. II. Des *Commentaires sur S. Matthieu, & sur S. Jean*, Venise, 1602-1604, 2 vol. in-4°. III. La Théologie de S. Thomas en abrégé, 1597. IV. *Elucidationes in Summam S. Thomæ*, 1588, 5 vol. in-4°.; 1612, 6 vol. in-fol. V. *Commentaria in Psalmos*, Bologne, 1692, in-fol.

CAPPONI, (Jean-Baptiste) médecin, poëte, astronome de Bologne, mort en 1676, est connu par plusieurs ouvrages, entr'autres : I. *Lectiones physicæ morales*. II. *De erroribus clarorum virorum latinorum, lib. XII*. III. *Parallele de la république d'Athenes & de celle de Florence*. IV. *Critique des écrivains de Florence*. Ces deux écrits sont en Italien.

CAPRARA, (Enée, comte de) seigneur de Siklos, chevalier de la toison d'or, & général des armées impériales, étoit de Bologne en Italie, & neveu du fameux général Piccolomini. Il porta les armes de bonne heure, & ne les quitta que fort tard. Il fit quarante-quatre campagnes. Il se signala sur-tout dans celle de 1685, lorsque, sous le commandement du duc de Lorraine, il prit d'assaut sur les Turcs la ville de Neuhausel. Ce succès & quelques autres firent oublier qu'il avoit été battu auparavant par Turenne. Depuis, il commanda souvent en chef l'armée de l'empereur. Il mourut à Vienne en 1701, à 70 ans, aussi bon politique qu'excellent capitaine. Il avoit été envoyé, en 1682 & 1683, ambassadeur à la Porte, où il ménagea les intérêts de l'empereur en homme habile.

CAPRÉOLE, (Jean) Dominicain, professeur de théologie à Paris, laissa des *Commentaires sur le Maître des Sentences*, 1588, in-folio, & une *Défense de S. Thomas*. Il florissoit vers le milieu du 15e. siecle.

CAPRÉOLE, (Elie) mort en 1516, auteur d'une *Histoire de Bresse*, sa patrie, en 14 livres, qu'on trouve dans le tome 9e. de la Collection des Historiens d'Italie, de Grævius.

CAPRIATA, (Pierre-Jean) Génois, écrivit l'*Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1634, Geneve, 1638-1663, 3 vol. in-4°. L'auteur se flatte avec raison d'avoir tenu la balance entre les puissances, sans aucune partialité ni pour les uns ni pour les autres. Il expose les faits avec netteté, & en développe les motifs, les causes & les suites avec candeur. Il vivoit dans le 17e. siecle.

CAPTAL DE BUCH, *voyez* GRAILLY.

CARA-MUSTAPHA, neveu du grand-visir Coprogli. Son oncle le fit élever parmi les ichoglans, ou jeunes-gens du serrail. Il se fit aimer des eunuques, & en moins de dix ans, il fut mis au nombre des officiers de la chambre du trésor. Un jour la sultane Validé y étant allée avec l'empereur Mahomet IV, fut charmée de l'air & de la bonne mine du jeune Mustapha, en fit son amant, & lui accorda ses bonnes graces. Ce fut par la protection de cette princesse qu'il fut élevé de dignités en dignités jusqu'à la place de grand-visir. Le sultan ajouta à ces honneurs,

celui de lui faire épouser sa fille. Son ministere auroit été aussi heureux que brillant, s'il fût moins entré dans les intrigues du serrail. Amoureux de la princesse Basch-Cari, sœur de Mahomet, il mit tout en œuvre pour la posséder; mais inutilement. La sultane Validé, indignée du mépris de Mustapha, qu'elle avoit seule élevé, fit avorter tous les desseins de ce ministre. Mustapha, pour se venger, fit ôter à la sultane Validé la part qu'elle avoit au gouvernement de l'empire. Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer à l'indignation de cette princesse. Elle appuya auprès du grand-seigneur les murmures qu'excitoient sa mauvaise conduite dans la guerre de Hongrie, & sa lâcheté au siege de Vienne, qu'il leva honteusement en 1683, après y avoir fait périr les meilleures troupes de l'empire Ottoman. Elle se servit enfin de la perte de Gran, pour animer les Janissaires à la révolte, & pour obliger par ce moyen le grand-seigneur à le sacrifier à la haine publique. Mahomet eut d'abord de la peine à y consentir; mais s'y voyant contraint, il lui envoya son arrêt de mort par deux agas des Janissaires, qui l'étranglerent à Belgrade le 25 décembre 1683.

CARABANTES, (Joseph de) né en 1628, prit l'habit de capucin dans la province d'Arragon. Sa charité & son zele pour la propagation de la foi, l'engagerent à porter la connoissance du vrai Dieu chez les nations sauvages de l'Amérique, où il souffrit en véritable apôtre, de nombreux & pénibles travaux. Il mourut en 1694, après avoir écrit : I. *Ars addiscendi atque docendi idiomata pro missionariis ad conversionem Indorum abeuntibus*. II. *Lexicon seu vocabularium verborum, adverbiorum, conjunctionum & interjectionum ad meliorem intelligentiam significationemque Indorum*. III. *Practica de misiones, remedio de pecadores, sacado de la divina escritura y de la ensennanza apostolica*, &c., 2 vol. in-4°; le premier imprimé à Léon, 1674; le second à Madrid, 1678. IV. *Platicas dominicales, y lecciones doctrinales de las cosas mas essenciales sobre los evangelios*, &c., 2 vol. in-4°, Madrid, 1686 & 1687. Michel de Fuentes, évêque de Lugo en Galice, trouva ce dernier ouvrage si recommandable, qu'il en ordonna une lecture publique dans toutes les paroisses de son diocese. Diego Gonzalez de Quiroga a donné la *Vie* de ce zélé missionnaire, Madrid, 1705, in 4°, en espagnol.

CARACALLA, (Marc-Aurele-Antonin) naquit à Lyon l'an 188, de Septime Sévere & de Julie. Le jour même de la mort de son pere, ses soldats le proclamerent empereur avec Geta son frere. L'antipathie qui étoit entre ces deux princes augmentant tous les jours, Caracalla fit poignarder Geta entre les bras de Julie sa mere, qui fut teinte de son sang. Le fratricide, resté seul empereur, gagna les soldats en augmentant leur paie de moitié. Cette libéralité aveugla ces misérables : ils approuverent son crime, & déclarerent Geta ennemi du bien public. Il rentra

ensuite dans Rome avec tous ses soldats en armes, criant que Geta avoit eu envie de le tuer lui-même, & que Romulus s'étoit défait de son frere avant lui. Pour diminuer l'horreur de son crime, il fit mettre Geta au rang des dieux, se mettant fort peu en peine qu'il fût dans le ciel, pourvu qu'il ne régnât pas sur la terre : *Sit divus, dum non sit vivus.* Il chercha par-tout des apologistes de ce meurtre. Papinien fut mis à mort, pour n'avoir pas voulu, à l'exemple de Séneque, colorer un tel forfait. *Il n'est pas si aisé*, répondit-il, *d'excuser un parricide, que de le commettre.* Le scélérat, dêchiré par des remords continuels, fit un voyage dans les Gaules. Il troubla les peuples, viola les droits des villes, & ne s'en retira qu'après avoir inspiré une haine universelle. Ses impôts & ses exactions épuiserent toutes ses provinces. Sa mere lui reprochant ses profusions, le tyran ne lui répondit que ces mots : *Sachez que tant que je porterai cela* (en lui montrant une épée nue), *j'aurai tout ce que je voudrai.* Cette épée ne défendit pas son empire contre les barbares. Les Quades, les Allemands & d'autres peuples de la Germanie lui ayant déclaré la guerre, il acheta la paix à prix d'argent. Sa lâcheté ne l'empêcha pas de prendre le nom de *Germanique*, de *Parthique* & d'*Arabique*. Il contrefit Alexandre & Achille, & ordonna à tout le monde de l'appeller *Alexandre* ou *Antonin le Grand.* Ne pouvant imiter la valeur du héros Macédonien, il en copia les manieres, marchant comme lui la tête penchée sur une épaule, & tâchant de réduire ses traits à la figure de ce conquérant. Etant allé à Alexandrie, il donna ordre à ses soldats de faire main-basse sur le peuple, pour le punir de quelques railleries lâchées au sujet de la mort de Geta. Le carnage fut, dit-on, si horrible, que toute la plaine étoit couverte de sang. La mer, le Nil, les rivages voisins en furent teints pendant plusieurs jours. Ce barbare finit par interdire les assemblées des savans & par faire murer tous les quartiers de la ville. La terre fut bientôt délivrée de ce monstre. Un centenier des Prétoriens le tua peu de tems après, l'an 217. *Voyez* PLAUTIEN, & la fin de l'art. CALIGULA.

CARACCIO, (Antoine) baron Romain du 17e siecle, se fit un nom par ses Poésies italiennes. Parmi ses Tragédies, on distingue *il Corradino*, imprimée à Rome en 1694. Un ouvrage plus important l'occupa; c'est son *Imperio vendicato*, poëme épique en quarante chants, imprimé à Rome en 1690, in-4°. Les Italiens le placent immédiatement après l'Arioste & le Tasse; mais les gens de goût, en admirant la facilité & l'abondance de l'auteur, mettent son poëme beaucoup au-dessous du *Roland furieux* & de la *Jérusalem délivrée.*

CARACCIOLI, (Jean-Antoine) natif de Melphes, d'une famille illustre, fut le dernier abbé régulier de S. Victor de Paris en 1543. Il tyrannisa ses confreres, & se vit obligé de permuter son abbaye en 1551 avec l'évêché de Troyes. Il s'étoit fait connoître d'abord

avantageusement par son *Miroir de la vraie Religion*, Paris, 1544, in-16; mais il ternit ensuite sa réputation par son attachement aux nouvelles opinions. Il prêcha le calvinisme à ses diocésains, & les scandalisa en se mariant. Il mourut en 1569, à Château-Neuf sur Loire, méprisé des deux partis.

CARACCIOLI, (César Eugenio) de la même famille que le précédent, florissoit dans le 17e siecle, & se fit connoître par quelques ouvrages. Le plus considérable est une *Histoire Ecclésiastique de Naples*, en italien, 1654, 1 vol. in-4°. Charles Lellis y fit un vol. in-4° d'augmentations. Cette Histoire est peu commune en Italie. On estime aussi sa *Description du royaume de Naples*, 1661, in-4°, en italien.

CARAFFA, (Charles) fondateur de la congrégation des Ouvriers-Pieux, étoit de l'illustre maison de Caraffa. Né en 1561, il se fit Jésuite; mais de fréquentes maladies l'obligerent de sortir de la société cinq ans après son entrée. Il prit alors le parti des armes, & se distingua par sa bravoure. Agé de 34 ans, il ressentit un grand dégoût du siecle, & embrassa l'état ecclésiastique en 1599. Depuis ce tems, il mena une vie très-austere, & se livra entiérement aux exercices de la charité & de l'apostolat. Lorsque les malades ne l'occupoient point dans les hôpitaux, il instruisoit le peuple dans les places publiques, & travailloit à la conversion des pécheurs. Il établit à Naples plusieurs maisons de repenties à l'imitation de celle que S. Ignace avoit établie à Rome. Il fut fait supérieur des Cathécumenes & du séminaire de Naples qu'il réforma, & fonda une congrégation pour les missions. Le pape Grégoire XV approuva ce nouvel institut sous le titre de *Congrégation des Ouvriers-Pieux*. Quelque tems avant sa mort, il se retira dans une solitude, pour ne vaquer qu'à son propre salut, & il y mourut le 8 septembre 1633. Ces *Ouvriers* ne font point de vœux, leur vie est très-austere; cette congrégation n'est pas nombreuse.

CARAFFE, (Antoine) de l'illustre maison de ce nom, aussi distingué par ses lumieres que par son rang, partagea la disgrace de sa famille sous Paul IV, & alla chercher un asyle à Padoue; le pape Pie V le rappella, & le fit cardinal en 1568, & quelque tems après il fut mis par Sixte V à la tête des éditeurs de la *Bible des Septante*. Elle fut publiée par ses soins, avec la Préface & les Scholies de Pierre Morin, à Rome, 1587, in-folio. Cette Bible fut traduite en latin, & parut à Rome en 1588, in-fol. L'une & l'autre sont rares. Le P. Morin en a donné une nouvelle édition à Paris en 1628, 3 vol. in folio. Il y a joint le nouveau Testament en grec & en latin. Ce savant cardinal traduisit, de grec en latin: *Catena veterum Patrum, in Cantica Veteris & Novi Testamenti. Commentaria Theodoreti in Psal. S. Gregorii Nazianzeni Orationes.*

CARAFFE, *voyez* l'article PIE IV.

CARAGLIO, (Jean-Jacques) graveur en pierres fines, originaire de Vérone, se fit éga-

lement connoître par ses estampes, ses gravures & ses médailles. Sigismond I, roi de Pologne, l'appella à sa cour, employa ses talens & les récompensa.

CARAMUEL DE LOBKOWITS, (Jean) cistercien, né à Madrid en 1606, d'un pere Flamand & d'une mere Allemande, fut envoyé aux Pays-Bas avec le titre d'abbé & comte de Melrose en Ecosse, & celui de vicaire-général de l'abbé de Cîteaux dans les isles Britanniques. En 1638, il fut reçu docteur en théologie à Louvain. Il fut l'un des premiers qui se déclarerent contre l'*Augustinus* de Jansenius, & qui reçurent avec respect les décrets d'Urbain VIII qui le condamnoient. Il eut beaucoup à souffrir à cette occasion, selon ce qu'il rapporte lui-même. Quelque tems après il fut fait abbé de St.-Disibode ou Dissembourg dans le Bas-Palatinat. Ses premiers soins furent d'y réparer les désordres que l'hérésie y avoit causés; il y travailla avec un zele infatigable & un succès éclatant à la conversion des hérétiques. L'archevêque de Mayence le prit pour son suffragant, & il fut décoré du titre d'évêque de la Mysie. Il fut ensuite vicaire-général de l'archevêque de Prague. Cette ville étant assiégée par les Suédois en 1648, il crut que sa qualité de Religieux ne devoit pas l'empêcher de prendre les armes pour la défendre contre des hérétiques. Il se distingua tellement à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, qu'il reçut en récompense un collier d'or de l'empereur. Caramuel avoit déjà signalé son courage & son industrie à Louvain en 1635, & à Frankental dans le Palatinat, où il avoit fait le rôle d'ingénieur & mis à profit les connoissances qu'il avoit dans les mathématiques. La tranquillité étant rendue à la Bohême, il travailla à la conversion des Protestans, & suivant le témoignage du cardinal de Harrach, archevêque de Prague, il en convertit jusqu'à vingt-cinq mille. Son zele & ses succès lui procurerent l'évêché de Koenigsgratz en Bohême; mais il n'en eut que le titre, les revenus étant entre les mains des Luthériens. Alexandre VII lui donna l'évêché de Campagna dans le royaume de Naples en 1657. Il s'y fixa jusqu'en 1673; vers la fin de cette année il fut pourvu de celui de Vigevano entre Milan & Pavie; c'est-là qu'il finit ses jours le 8 septembre 1682. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on voit le catalogue dans le tome 29e. des *Mémoires du P. Nicéron*; on distingue sa *Trithemii Steganographia vindicata*, Nuremberg, 1721, in-4°., & sa *Théologie*, 7 vol. in-fol., &c. On trouve ses décisions morales trop peu séveres; & ce n'est pas sans raison qu'il tient un des premiers rangs parmi les casuistes relâchés. Il étoit un des plus ardens défenseurs du probabilisme, pour lequel il publia une *Apologie*. *Voyez* PASCAL, BUSEMBAUM, ESCOBAR.

CARANUS, premier roi de Macédoine, & le septieme des Héraclides depuis Hercule, selon la fable, chassa Midas, fonda sa monarchie vers l'an

894 avant J. C. Depuis lui, jusqu'à Alexandre-le-Grand, on compte ordinairement 23 rois.

CARAVAGE, (Michel-Ange de) dont le nom étoit Amerigi, naquit dans le château de Caravage dans le Milanès, en 1569. Il commença d'abord par porter le mortier aux peintres qui peignoient à fresque, & finit par être un des plus grands artistes d'Italie. Il dut tout à la nature, ses talens & ses progrès; mais il reçut d'elle en même tems une humeure querelleuse & satyrique, qui remplit sa vie d'amertume. Ayant appellé en duel le Josepin, & celui-ci refusant de se battre, il alla à Malte pour se faire recevoir chevalier servant. Les faveurs de cet ordre ne purent contenir son caractere. Il insulta un chevalier de distinction, & fut mis en prison. S'étant sauvé à Rome, où il avoit déja tué un jeune-homme, il eut encore quelques affaires fâcheuses, & mourut sans secours sur un grand chemin en 1609, à l'âge de 40 ans. Ce peintre n'avoit point d'autre guide que son imagination souvent déréglée. Delà le goût bizarre & irrégulier qui regne dans ses ouvrages. Il vouloit être singulier, & n'avoit pas de peine à y réussir. Il eut d'abord le pinceau suave & gracieux du Giorgion, qu'il changea pour un coloris dur & vigoureux. S'il avoit un héros ou un saint à représenter, il le copioit sur quelque paysan. Il imita la nature, à la vérité; mais non pas, dans ce qu'elle a de gracieux & d'aimable.

CARAUSIUS, tyran en Angleterre dans le troisieme siecle, étoit né en Flandre d'une famille obscure. De grands talens pour la guerre de terre & de mer le firent distinguer dans celle que Maximilien Hercule fit aux Bagaudes. Cet empereur lui confia le commandement d'une flotte, chargée de défendre les côtes de la Gaule Belgique & de la Bretagne. Mais ayant appris qu'il se ménageoit un parti chez les peuples voisins, il ordonna de le faire mourir. Carausius, en secret averti de cet ordre, passa avec sa flotte en Angleterre en 287, & s'y fit reconnoître empereur. Il gagna le cœur de ces insulaires, & les forma aux armes & à la discipline. En vain Maximilien, deux ans après, vint l'attaquer avec une flotte formidable, il fut battu, & obligé de lui laisser, par un traité, la Grande-Bretagne, pour la défendre contre les barbares. Il associa ensuite l'usurpateur à la puissance souveraine, en lui confirmant le titre d'Auguste. Carausius n'en jouit pas long-tems. Un de ses officiers, nommé Allectus, l'assassina en 294, & se revêtit de la pourpre impériale, quoiqu'il n'eût pas ses talens. Carausius joignoit à une imagination vive, à un caractere ferme, le génie d'un grand politique & le courage d'un héros. Il fit rétablir, pendant la paix qu'il s'étoit procurée, la muraille de Septime Sévere. Il avoit environ 50 ans lorsqu'il fut assassiné. Génébrier a donné l'*Histoire* de cet empereur, Paris, 1740, in-4°.

CARAZZOLE, (Joannin) natif d'Ombrie en Italie, d'une famille fort médiocre, fut un

trifte exemple des caprices de la fortune. Devenu fecrétaire de Jeanne II, reine de Naples, au commencement du quinzieme fiecle, il plut, ainfi que beaucoup d'autres, à cette princeffe, qui l'aima paffionnément. Elle lui donna, comme en dot, le duché de Melfi, & la charge de grand-connétable du royaume; mais une fi haute élévation eut une fin des plus tragiques. Cette reine le dépouilla de tous fes biens & de tous fes honneurs, & le fit mourir avec autant de cruauté, qu'elle avoit eu d'amour pour lui. Pogge affure que ce fut Carazzole qui fe chargea d'affaffiner Jean Caraccioli, grand-général du royaume de Naples, qui avoit profité de la paffion de la reine à fon égard, pour augmenter fes biens & dominer dans l'état.

CARCAVI, (Pierre de) confeiller au parlement de Touloufe, puis confeiller au grand-confeil à Paris, & garde de la bibliotheque du roi, naquit à Lyon, & mourut à Paris en 1684. Il fut ami de Fermat, de Pafcal & de Roberval. On trouve plufieurs de fes lettres dans le *Recueil* de celles de Defcartes, avec lequel il s'étoit brouillé, après une liaifon fort étroite. Carcavi étoit bon mathématicien.

CARDAN, (Jerôme) naquit à Pavie en 1501, d'une mere qui l'ayant eu hors du mariage, tenta vainement de perdre fon fruit par des breuvages. Il vint au monde avec des cheveux noirs & frifés. La nature lui accorda un efprit pénétrant, accompagné d'un caractere beaucoup moins heureux. Bizarre, inconftant, opiniâtre, il fe piquoit, comme Socrate, d'avoir un démon familier; & fon démon, s'il en eut un, fut moins fage encore que celui du philofophe Grec. Abandonné à fa mobile raifon & à fon humeur, il ne fit que groffir la lifte des prétendus fages qui ont cru pouvoir fe paffer des leçons religieufes & de l'éternelle fanction des vertus. Après avoir fignalé fa folie, autant que fon favoir dans la médecine & les mathématiques, à Padoue, à Milan, à Pavie, à Bologne, il fe fit mettre en prifon dans cette derniere ville. Dès qu'il eut fa liberté, il courut à Rome, obtint une penfion du pape, & s'y laiffa mourir de faim en 1576, pour accomplir fon horofcope. Il avoit promis de ne pas vivre jufqu'à 75 ans, il voulut tenir parole. Ses *Œuvres*, recueillies en 1663 par Charles Spon, en 10 vol. in-fol., font une immenfe compilation de rêveries & d'abfurdités. Son principal ouvrage eft le *Traité de la fubtilité*, attaqué par Jules Scaliger dans fes *Exercitations*, fouvent avec jufteffe, & quelquefois fans raifon. L'édition la plus rare de ce Traité eft celle de Nuremberg en 1550, in-fol. Richard-le-Blanc le traduifit en françois, 1556, in-4°. Son traité *De rerum varietate*, Bâle, 1557, in-folio, préfente également des vérités intéreffantes & des fauffetés révoltantes. Cardan étoit un géometre très-médiocre. Il perfectionna la théorie des problêmes du troifieme degré, grace aux lumieres de Tartalea, célebre mathématicien, dont il s'attribua les découvertes en vrai plagiaire. La manie de l'aftrologie judiciaire

éclate dans tous ses traités astronomiques. Il attribuoit à son étoile ses impiétés, ses méchancetés, ses déreglemens, son amour pour les femmes, sa passion pour le jeu, &c. Le P. Kircher, dans son *Mundus subterraneus*, le représente comme un homme épris de la démonomanie, & sacrifiant aux curiosités sacrileges de la magie; esprit foible, inquiet, & sujet aux plus étranges écarts. Bayle n'en donne pas une idée plus avantageuse. « Cardan, dit-il, étoit » d'une humeur très-inconstante; mais on connoîtra bien » mieux les bizarreries de son » esprit, si nous examinons ce » qu'il nous apprend lui-même » de ses bizarreries & de ses » mauvaises qualités. Cette » seule ingénuité nous apprend » que son ame fut frappée à un » coin tout particulier. Il nous » apprend qu'il a voulu quelquefois se tuer lui-même, qu'il » se plaisoit à rôder toutes les » nuits dans les rues; qu'il n'alloit pas jusqu'à l'excès dans » les plaisirs de l'amour; mais » que s'il en prenoit au-delà du » (prétendu) nécessaire, cela » ne l'incommodoit pas beaucoup; que rien ne lui étoit » plus agréable que de tenir des » discours qui chagrinassent la » compagnie; qu'il débitoit à » propos & hors de propos tout » ce qu'il savoit; qu'il aimoit » les jeux de hasard jusqu'à y » passer les journées entieres, » au grand dommage de sa famille & de sa réputation; car » il jouoit même les meubles » & les bijoux de sa femme. Il » raconte toutes ces choses & » plusieurs autres avec la derniere naïveté. Je ne doute » pas néanmoins que si nous » avions sa vie faite par un » autre, nous n'y trouvassions » beaucoup plus de choses ignominieuses qu'on n'en trouve » dans celle-ci ».

CARDAN, (Jean-Baptiste) fils aîné du précédent, docteur en médecine comme lui, eut la tête tranchée à 26 ans, en 1560, pour avoir empoisonné sa femme, jeune personne sans biens, dont il s'étoit dégoûté peu de tems après le mariage. C'est à cette occasion que son pere fit son traité: *De utilitate ex adversis capienda;* De l'utilité que l'on doit retirer des adversités. On a du fils un traité *De fulgure*, & un autre *De abstinentia ciborum fœtidorum*, imprimés avec les ouvrages de son pere. *Voyez* le 14e. volume des *Mémoires du P. Nicéron*, page 249.

CARDI, peintre, *voy.* CIVOLI.

CARDINAL, (Pierre) prêtre & poëte Provençal, natif d'Argence, près de Beaucaire, se chargea de l'éducation de la jeunesse de Tarascon. Charles II, roi de Naples & de Sicile, exempta cette ville de tout subside pendant dix ans, à condition qu'elle entretiendroit l'homme de lettres qui faisoit fleurir leur pays par ses soins & ses talens. Cardinal réussissoit dans tous les genres de littérature. On a de lui: *Las Lauzours de la Dama d'Argensa.*

CARDONE, (Jean-Baptiste) évêque de Tortose, mort en 1590, publia quatre *Traités historiques & critiques*, Tarragone, 1587, in-4°: le premier est un avis au roi Philippe II, pour bien dresser sa bibliothe-

que de l'Escurial ; le second est un traité de la Bibliotheque du Vatican ; le 3e. concerne les ouvrages des hérétiques ; le 4e. traite des dyptiques. Ils sont rares.

CARDONNAY, *voy.* VACQUETTE.

CARDONNE, (Dominique) passa une partie de sa vie dans le Levant. De retour en France, il fut fait secrétaire interprete du roi, garde des manuscrits de sa bibliotheque, censeur & professeur royal pour les langues turque & persanne. Il mourut à Paris le 25 décembre 1783. Ses ouvrages sont : I. *Mélanges de Littérature orientale, traduits de différens manuscrits turcs, arabes & persans*, Paris, 1772, 2 vol. in-12. Ouvrage d'un but vraiment louable. Tandis que quelques philosophes représentent les Asiatiques comme beaucoup plus vertueux que nous, d'autres assurent que la vertu est un être fantastique qui ne se trouve nulle part. Dans cette collection on prouve que les hommes que nous croyons barbares, & qui le sont effectivement à bien des égards, sont susceptibles de tout ce qu'on admire chez les peuples policés ; que le crime est haï chez eux comme chez les autres nations ; & que sur la surface de la terre tout se rapporte à deux points, l'horreur du vice, & l'éloge de la vertu. « Peu im» porte, dit un auteur, que » l'on se trompe quelquefois » dans la recherche & la fuite » de ces deux êtres si opposés, » par des apparences illusoires » & des préjugés nationaux ; » c'est toujours la vertu que » l'on cherche, & le vice que » l'on fuit ». II. *Histoire de l'Afrique & de l'Espagne, sous la domination des Arabes, composée sur différens manuscrits arabes*, Paris, 1765, 3 volum. in-12. Cet ouvrage réellement traduit des auteurs arabes, est un morceau neuf & intéressant, sur-tout pour l'histoire d'Espagne. III. *Contes & Fables Indiennes*, un vol., que l'on joint à deux autres composés par Petits de La Croix.

CARDUCHO, (Vincent) gentilhomme Florentin, se fit un nom par son talent dans la peinture. Il fut appellé en Espagne, où il peignit les galeries du château de Pardo, & mourut à Madrid en 1638, à 70 ans, après avoir été honoré du titre de peintre de Philippe III & de Philippe IV.

CAREL, (Jacques) plus connu sous le nom de Lerac, qui est l'anagramme de son nom, naquit à Rouen. Son poëme intitulé : *Les Sarrasins chassés de France*, dont le héros est Childebrand, fit naître ces quatre vers de Boileau :

O le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !
D'un seul nom quelquefois le son dur et bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque, ou barbare.

L'abbé Carel fit des efforts de génie, pour justifier le choix de son héros contre le satyrique. Il voulut prouver que le nom de Childebrand avoit quelque conformité avec celui d'Achille ; ce qui fit rire beaucoup sans cesser d'être vrai. Car d'abord la principale syllabe qui fixe, pour ainsi dire, le son du mot,

s'y trouve, & si les oreilles étoient aussi accoutumées au son du héros françois, qu'à celui du grec, elles ne le trouveroient pas plus *bizarre*. Le caustique Boileau prenoit quelquefois un sarcasme pour de la critique.

CAREW, (Richard) d'une famille distinguée, né en 1555, fit ses études à Oxford, voyagea en France, & fut fait à son retour scheriff de la province de Cornouailles, dont il donna une savante *Description*. L'estime qu'on en fait lui a mérité une nouvelle édition à Londres, 1769, in-4°. Il étoit proche parent de Georges CAREW, célebre vice-roi d'Irlande, qui se distingua dans les guerres qui agiterent ce royaume depuis l'an 1599 jusqu'en 1602, & dont on a publié l'*Histoire* en anglois, sous le titre de l'*Irlande pacifiée*, Londres, 1633, in-folio, que quelques lexicographes lui attribuent mal-à-propos, puisqu'elle a pour auteur Thomas Stafford.

CARIBERT *ou* CHEREBERT, roi de Paris, succéda à son pere Clotaire I en 561, & mourut à Paris en 567. Ami des belles-lettres, il parloit le latin comme sa langue naturelle. Zélé pour l'observation des loix, il ne s'occupoit que du bonheur & de la tranquillité de ses sujets. Roi pacifique, mais jaloux de son autorité, il savoit la soutenir avec autant de dignité que de fermeté. — Il ne faut pas le confondre avec CARIBERT ou Charibert, roi d'Aquitaine, frere de Dagobert I, qui mourut au château de Blaye en 630, & dont Chilperic, son fils aîné, fut mis à mort par ordre de son oncle. Ce prince laissa encore deux enfans qui lui survécurent. Le premier, appellé Bogges, a été la tige d'une longue suite de princes, dont la postérité s'est perpétuée jusqu'à Louis d'Armagnac, duc de Némours, tué à la bataille de Cérignoles en 1503.

CARIGNAN, *voy.* SAVOIE.

CARIN, (Marc-Aurele) fils de l'empereur Carus, qui le nomma César en 282 & l'envoya dans les Gaules. Carin s'y souilla de crimes & de débauches, & s'opposa à Dioclétien; mais après plusieurs combats, il fut tué en Mœsie l'an 285, par un tribun dont il avoit séduit la femme. C'étoit un prince d'un esprit foible & d'un cœur corrompu. Il porta le déshonneur dans la plupart des familles des Gaules, & accabla les peuples d'impôts. Sans égards pour les hommes respectables que son pere lui avoit donnés pour conseil, il les chassa de sa cour, & mit à leur place les vils compagnons de ses plaisirs & les ministres de ses exactions. Il ôta la vie au préfet du prétoire, & donna sa dignité à un homme de la lie du peuple. Un simple notaire, qui le servoit dans ses débauches, fut élevé au consulat. Ce prince, se faisant un jeu des liens sacrés de l'hymen, avoit épousé neuf femmes, qu'il répudioit à mesure qu'il s'en dégoûtoit, & même pendant le tems de leur grossesse.

CARLE, (le général) né dans un village des Cévenes, passa dans les pays étrangers après la révocation de l'édit de Nantes. Il servit le roi Guillaume,

laume, la reine Anne, le roi de Portugal, les Etats-Généraux. Il prit Alcantara, conduisit le siege de Salamanque, défendit Barcelone contre Philippe V, & fit cette retraite de l'Andalousie, que le maréchal de Berwick mettoit au nombre des plus belles.

CARLENCAS, *voyez* JUVENAL.

CARLETON, (Dudley) Anglois, né le 10 mars 1573, fut ambassadeur à Venise, à Turin, en France, & dans les Provinces-Unies. Après avoir rempli avec célébrité les fonctions de ministre, il mourut le 15 février 1632. Le lord Royston a publié: La *Correspondance de Carleton pendant son ambassade en Hollande, depuis 1616 jusqu'en 1620*, Londres, 1757, in-4°. On en a donné une traduction en françois, 3 vol. in-12. On y trouve une relation détaillée des troubles que les querelles des Arminiens & des Gomaristes occasionnerent en Hollande. Ce recueil de lettres fournit aussi des éclaircissemens sur la guerre de Bohême en 1620.

CARLIER, (Jean-Guillaume) peintre, né à Liege en 1640, fut disciple de Bertholet Flémale, & égala presque son maître en peu de tems. Il mourut à l'âge de 35 ans, l'an 1675. Les tableaux que l'on a de lui, entr'autres le Martyre de saint Denis, représenté dans le plafond de la collégiale de ce nom, à Liege, montrent qu'il auroit été un des premiers peintres de l'Europe, si la mort ne l'avoit moissonné dans un âge si peu avancé.

CARLOMADERNO, *voy.* MADERNO.

CARLOMAN, fils aîné de Charles Martel, & frere de Pepin le Bref, gouverna avec sagesse, & restitua à l'Eglise tout ce que son pere lui avoit enlevé. Il quitta le sceptre pour se faire moine du Mont-Cassin. Il s'étoit fait un nom dans le monde par sa valeur & ses vertus: il s'en fit un dans le cloître par sa vie humble & pénitente. Il mourut à Vienne en Dauphiné en 755. Son corps fut porté au Mont-Cassin, où il a été trouvé en 1628.

CARLOMAN, fils de Pepin le Bref, & frere de Charlemagne, fut roi d'Austrasie, de Bourgogne, & d'une partie de l'Aquitaine, en 768. Par sa mort arrivée en 771, Charlemagne devint maître de toute la monarchie françoise.

CARLOMAN, fils de Louis le Begue, & frere de Louis III, eut l'Aquitaine & la Bourgogne en partage, en 879. Ces deux princes, unis de cœur & d'intérêts, battirent souvent les Normands. Louis III étant mort en 882, Carloman devint seul roi de France, & mourut lui-même d'une blessure qu'un sanglier lui fit à la chasse en 884.

CARLOMAN, fils de Louis le Germanique, partagea le royaume de Baviere avec ses freres Louis & Charles. Il fut encore roi d'Italie & empereur. Il mourut en 880, sans laisser d'enfans de son épouse légitime.

CARLONE, (Jean) peintre Génois, né en 1590, mort à Milan en 1630, peignoit parfaitement le raccourci. Tout ce qui sortoit de son pinceau avoit

la grandeur, de la force & de la correction. Le plafond de l'Annonciade de Genes, sur lequel il a représenté l'histoire de la Vierge, est un très-beau morceau. Jean-Baptiste, son frere, finit les ouvrages qu'il avoit laissés imparfaits. Celui-ci mourut en 1659. Cette famille a produit plusieurs autres peintres & sculpteurs.

CARLOS, (Don) fils de Philippe II, roi d'Espagne, parut dès son bas-âge violent dans toutes ses passions. Son aïeul Charles-Quint se rendant à sa solitude de S. Juste, le vit un moment à Valladolid, en fut très-mécontent, & n'en augura rien de bon. Il déplut également à son pere par son caractere indocile, faux, hautain, & des vices qui annoncerent dès-lors des suites funestes. Il traita avec les rebelles de Hollande, & leur promit de partir dans quelque tems pour se mettre à leur tête. Il fit mettre dans la ruelle de son lit un coffre rempli d'armes à feu. Il se fit faire de petits pistolets d'invention nouvelle, pour porter toujours sur lui, sans qu'on les pût voir; & il commanda à un fameux ouvrier François de lui faire, pour sa chambre, une serrure à secret qui ne se pût ouvrir que par dedans. Philippe, instruit & alarmé des précautions qu'il prenoit, résolut de s'assurer de sa personne. L'ouvrier de cette serrure extraordinaire, trouva le moyen de l'ouvrir. Le roi entra pendant la nuit dans la chambre de Don Carlos. Le malheureux prince dormoit si profondément, que le comte de Lerme put ôter, sans l'éveiller, les pistolets qu'il tenoit sous son chevet. Il alla s'asseoir ensuite sur le coffre où étoient les armes à feu. Le prince, ayant été éveillé avec peine, s'écria qu'il étoit mort: le roi lui dit, *que tout ce qu'on faisoit étoit pour son bien.* Mais Don Carlos, voyant qu'il se saisissoit d'une cassette pleine de papiers qui étoit sous son lit, & qui contenoit des choses étranges, entra dans un désespoir si furieux, qu'il se jeta tout nud dans un brasier, que ses gens avoient laissé allumé dans la cheminée, à cause du froid extrême qu'il faisoit alors. Il fallut l'en tirer de force, & il parut inconsolable de n'avoir pas eu le tems de s'y étouffer. On démeubla d'abord sa chambre, & pour tout meuble on n'y laissa qu'un méchant matelas à terre. Aucun de ses officiers ne parut depuis en sa présence. On lui fit prendre un habit de deuil; il ne fut plus servi que par des hommes vêtus de même. Le roi ayant vu ses desseins & ses intelligences par les papiers dont il s'étoit saisi, lui fit faire son procès, & il fut condamné à mort. On prétend qu'il se fit ouvrir les veines dans un bain; d'autres disent qu'il fut empoisonné ou étranglé. On place sa mort le 24 juillet 1568. On a observé que cette année, ainsi que la nature du crime attribué à Don Carlos, sont exprimés dans ce vers d'Ovide au 1er livre des Métamorphoses:

FILIUS ANTE DIEM PATRIOS
INQUIRIT IN ANNOS.

Quelques auteurs ont cru que Philippe s'étoit porté à cette dure extrémité par la décou-

verte la plus accablante pour un roi, un mari & un pere. On dit qu'il découvrit que le prince aimoit & étoit aimé de la reine Elisabeth : ce qu'il y a de certain, c'est que cette princesse mourut peu de tems après. M. de Thou, en parlant de la mort de Don Carlos, observe que « Philippe n'y donna les » mains, que lorsqu'il se fut » convaincu qu'il ne lui restoit » plus aucun moyen de corri- » ger son fils & de sauver l'é- » tat; & que malgré tout cela » il lui eût conservé la vie, si » le malheureux prince devenu » furieux par la découverte de » ses crimes, ne se fût efforcé » en différentes manieres de se » tuer soi-même; que Philippe, » avant la mort de l'infant, » rendit compte au grand & » saint pontife Pie V, des cir- » constances accablantes où il » se trouvoit & de la conduite » qu'il croyoit devoir y tenir, » &c.; que le pape fit le plus » grand éloge du monarque, » &c ». On trouve tout cela écrit d'une maniere intéressante & bien détaillée, qui porte l'empreinte & qui inspire la confiance de la vérité, dans le 43e livre de l'Histoire de ce célebre président, tome 11, page 506 & suiv., édition de Geneve, 1620. L'abbé Nonotte observe que les détracteurs de Philippe ont bêtement marché à la suite de quelques poëtes & chansonniers, & n'ont consulté ni les faits connus, ni des historiens dignes de quelque croyance; observation qu'il prouve particuliérement par les fables répandues sur la mort de Don Carlos. « Le premier au- » teur François, dit-il, qui en » ait parlé, est un poëte qui » fit un millier de vers sur » ce sujet, & qui les adressa à » Henri III, pour l'engager à » venger la mort de la reine sa » sœur, qu'il supposoit avoir » été empoisonnée après la » mort de Don Carlos. Son » imagination a été le flambeau » à la lueur duquel ont marché » nos faiseurs de nouvelles, & » ensuite nos historiens» (*voyez* PHILIPPE II). L'abbé de St-Réal a donné l'*Histoire de Don Carlos*; roman calomnieux, où l'auteur avance les faits les plus manifestement faux, pour dénigrer la mémoire de Charles-Quint & de Philippe; comme le remarque Bayle lui-même, article *Charles-Quint*, note *R*.

CARLOSTAD ou CAROLSTAD, (André-Rodolphe) dont le véritable nom étoit *Bodenstein*, chanoine, archidiacre & professeur de théologie à Wittemberg, donna le bonnet de docteur à Martin Luther, & lia amitié avec lui. Un jour qu'ils étoient à table, il paria, le verre à la main, qu'il renouvelleroit les opinions de Bérenger contre la présence réelle. Il tint parole, il écrivit : mais il donna dans la plus grande des absurdités, en disant que ces paroles de Jesus-Christ dans la Cene : *Ceci est mon corps*, ne se rapportoient pas à ce qu'il donnoit; mais qu'il vouloit seulement se montrer assis à table. C'étoit un fanatique bouillant & singulier. Il se livroit à tout le monde, & personne ne le vouloit. Il erra long-tems de ville en ville, persuadant aux écoliers de mépriser les sciences, de ne s'attacher qu'à la

Bible, de brûler tous leurs livres & d'apprendre quelque métier. Il leur en donna l'exemple, en se faisant laboureur. Il fut le premier ecclésiastique d'Allemagne qui se maria publiquement. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de profanation. Ses disciples firent des oraisons propres pour ce mariage, & les chanterent à la Messe. La premiere commençoit ainsi : *O Dieu qui, après l'extrême aveuglement de vos prêtres, avez daigné faire la grace au bienheureux Carlostad d'être le premier qui ait osé prendre femme, sans avoir égard aux loix du Papisme; nous prions, &c.* Il se retira à Bâle après avoir vu Zuingle, & y mourut dans la misere en 1541. On a de lui beaucoup d'ouvrages de controverse, méprisés des Catholiques & peu estimés des Protestans.

CARMAGNOLE, (François) fut ainsi appellé du lieu de sa naissance; d'abord réduit à garder les pourceaux, il parvint, de cette profession ignoble, à la dignité de général de Philippe Visconti, duc de Milan. Il soumit à l'obéissance de ce prince, Parme, Crémone, Bresse, Bergame, &c. Son mérite lui avoit acquis le commandement; l'envie l'en dépouilla. Carmagnole retiré chez les Vénitiens, & devenu général de leur armée, marcha contre son prince, & l'obligea à demander la paix. Ses services ne l'empêcherent point d'être traité comme un perfide. Ayant été battu dans un combat naval, on l'accusa de quelque intelligence avec l'ennemi; & sur cette accusation très-peu fondée, on lui coupa la tête en 1422. Son véritable crime étoit d'avoir traité les grands, d'orgueilleux dans la paix, & de lâches dans la guerre.

CARNÉADES, de Cyrene, fondateur de la troisieme académie, apôtre du pyrrhonisme comme Arcesilas, mais d'un pyrrhonisme plus raisonnable. Il admettoit des vérités constantes, inaltérables, fondées sur l'essence même de Dieu, mais obscurcies par tant de ténebres, que l'homme ne pouvoit démêler la vérité parmi les faussetés dont elle étoit entourée. Il consentoit que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât sur rien d'une maniere affirmative. Les Stoïciens, & surtout Chrysippe, eurent en lui un adversaire redoutable; mais il les réfuta avec beaucoup de retenue, disposant son esprit à les combattre par une prise d'ellébore, & avouant que sans Chrysippe il n'auroit pas été ce qu'il étoit. Par une vaine envie de se faire remarquer, commune à tous ces vieux sages, il négligeoit le soin de son corps, & laissoit croître ses cheveux & ses ongles. Il faisoit semblant d'oublier de manger, & il falloit que sa servante lui mît les morceaux à la main, & souvent à la bouche. La morale lui parut préférable à la physique : aussi s'y appliqua-t-il davantage. Il avoit souvent à la bouche cette maxime, remarquable dans un païen, quoique très-inférieure à celles que l'Evangile établit sur l'amour de nos ennemis : *Si l'on savoit*, disoit-il, *qu'un ennemi vînt s'asseoir sur de l'herbe qui cacheroit un*

aspic, on agiroit en mal-honnête homme si l'on ne l'en avertissoit pas, quand même notre silence ne pourroit pas être repris publiquement. Ayant su qu'Antipater, son antagoniste, s'étoit détruit par le poison : *Qu'on m'en donne aussi !* s'écria-t-il. — *Et quoi ?* lui dit-on. — *Du vin miellé*, répondit-il, ayant bientôt réprimé cette saillie de courage. Carnéades étoit surtout fort éloquent. Les Athéniens ayant été condamnés à payer cinq cents talens pour avoir pillé la ville d'Orope, ce philosophe député à Rome parla avec tant de force, que Caton, se défiant des charmes de ses discours : *Renvoyez*, dit-il, *ce Grec ; il semble que les Athéniens, en le chargeant de leurs affaires, aient voulu triompher de leurs vainqueurs.* Carnéades mourut âgé de 85 ans, la quatrieme année de la CLXII*e* olympiade, la 129*e* avant J.C., regrettant fortement la vie. Il y eut à sa mort une éclipse de lune : *Comme si le plus bel astre après le soleil* (dit froidement le plat historien Diogene Laërce) *eût pris part à cette perte.*

CARNEIRO, (Antoine) Portugais, né à Fronteira, dans le diocese d'Elvas, chevalier & procureur de l'ordre de Calatrava, fut trésorier de l'armée de Philippe II en Flandre, en 1585. Il est auteur *de l'Histoire des guerres de Flandre depuis l'an 1559 jusqu'à l'an 1609*, Bruxelles, 1625, in-fol. en espagnol.

CARO, (Annibal) né à Citranova en Istrie en 1507, fut successivement secrétaire de plusieurs prélats, puis du duc de Parme, & enfin de Pierre-Louis Farnese. Ce prince le députa vers Charles V, pour une commission importante. Caro, aussi bon négociateur que grand poëte, s'en acquitta avec succès. Peu de tems après son retour en Italie, son maître ayant été tué par les Plaisantins ses nouveaux sujets ; les cardinaux Alexandre & Ranuce, & le duc Octave Farnese, se disputerent Caro. Canonicats, prieurés, abbayes, commanderies même de l'ordre de Malte, tout lui fut prodigué. Il étoit trop heureux ; l'envie l'attaqua : mais son principal ennemi, ayant été convaincu d'erreurs capitales, fut condamné comme hérétique par le saint-office, & échappa difficilement aux peines qu'il méritoit. Caro, accablé d'infirmités & dégoûté du métier de courtisan, quitta ses protecteurs, & finit sa vie dans l'étude & la retraite en 1566. Sa mémoire est encore chere aux gens-de-lettres d'Italie, par les excellentes productions dont il les a enrichis. Les principales sont : I. Une traduction de l'*Enéide de Virgile*, en vers italiens, que la pureté & l'élégance du style, la fidélité & le choix des expressions ont fait mettre à la tête des ouvrages qui font le plus d'honneur à leur langue. L'édition la plus rare est celle de Venise, 1581, in-4°. Il y en a eu plusieurs autres : une des meilleures est celle de Paris, 1765, 2 vol. in-8. II. Un recueil de ses Poésies, imprimé à Venise en 1584, in-4°. La langue Toscane s'y montre dans toute sa beauté. Les grands seigneurs, les gens-de-lettres firent sur-tout un accueil favorable à ses sonnets.

On le compara à Pétrarque & à Bembo, & il soutint quelquefois le parallele. III. Des traductions de quelques auteurs sacrés & profanes, des Oraisons de S. Grégoire de Nazianze & de S. Cyprien, de la Rhétorique d'Aristote, des *Pastorales* de Longus, imprimées pour la premiere fois à Parme en 1786, in-4°, par les soins de M. le marquis de Breme, ambassadeur du roi de Sardaigne à Naples, qui étoit le possesseur du manuscrit: on a déja remarqué que les mœurs n'ont point gagné à la publication de cette traduction, &c. IV. Deux volumes de Lettres, regardées par les Italiens comme des modeles en ce genre. Elle furent imprimées à Venise, en 1582, in-4°; & elles ont reparu à Padoue en 1749, en 3 vol. in-8°, avec la Vie de l'auteur.

CARON, (Pierre) l'un des premiers imprimeurs de France, & connu des bibliographes pour avoir publié le premier ouvrage imprimé en françois; c'est une traduction de l'*Aiguillon de l'Amour divin*, de saint Bonaventure, Paris, 1474. L'art de l'imprimerie étoit cependant connu à Paris dès l'an 1469; mais le peu de livres, publiés pendant cet intervalle, ou étoient écrits en latin, ou sont restés inconnus. Cet imprimeur demeuroit, rue Quincampoix, & avoit pour enseigne & devise, un petit bois avec ces mots: *Au franc Bois*.

CAROUGE, *voyez* GRIS.

CARPENTIER, (Jean le) *voyez* CHARPENTIER.

CARPENTIER, (Pierre) prieur de Doncheri, né à Charleville en 1697, entra de bonne heure dans la congrégation de S. Maur. Des mécontentemens l'obligerent de passer dans l'ordre de Cluni. Il vécut à Paris sans être attaché à aucune maison, cultivant les lettres, & fouillant dans les archives & dans les bibliotheques. Il mourut au mois de décembre 1767. Il est auteur en partie de l'édition du *Glossaire de du Cange*, 6 vol. in-fol. & en entier du *Supplément* à ce Glossaire, 4 vol. in-fol., 1766: ouvrage plein de recherches & d'érudition. On a encore de lui: *Alphabetum Tironianum*, in-fol., 1747. Ce sont d'anciens monumens écrits en notes ou caracteres d'abréviation, que ce savant a publiés avec des remarques sur ces caracteres, dont Tiron, affranchi de Cicéron, passe pour être l'inventeur.

CARPI, (Jacques) tira son nom de Carpi dans le Modenois. Il s'appelloit Bérenger, & florissoit vers l'an 1522. Il fut un des restaurateurs de l'anatomie. On l'accusa d'avoir disséqué deux Espagnols en vie, pour approfondir davantage cette science. On avoit imputé le même crime à Erasistrate & à Hérophile. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'est réalisé dans ce siecle, & que tous les moyens employés pour rendre ces horreurs invraisemblables ou douteuses, n'ont fait que les constater davantage; mais c'est un siecle de philosophie: celui de Carpi ne l'étoit pas. Quoi qu'il en soit, Carpi fit plusieurs découvertes anatomiques, & fut un des premiers qui guérirent le mal vénérien par les frictions mercurielles. Ce secret lui acquit des richesses considérables. Nous avons de lui des

Commentaires sur l'Anatomie de Mundinus, imprimés en 1521, in-4°. Il est mort en 1550.

CARPOCRATE, hérétique du second siecle, contemporain de Basilide, étoit d'Alexandrie. Il enseignoit que J. C. n'étoit qu'un pur homme, fils de Joseph; que son ame n'avoit, au-dessus de celles des autres hommes, qu'un peu plus de force & de vertu; & que cette surabondance de graces lui avoit été accordée de Dieu, pour vaincre les démons qui avoient créé le monde. Il rejetoit l'Ancien-Testament, nioit la résurrection des morts, & soutenoit qu'il n'y a aucun mal dans la nature, & que tout dépendoit de l'opinion. Il laissa un fils, nommé Epiphane, qui fut héritier de ses erreurs. Les Adamites furent sectateurs de ses rêveries. Il eut plusieurs autres disciples, dont quelques-uns portoient des marques à l'oreille. Ils avoient des images de Jesus-Christ, qu'ils plaçoient à côté de celles de Pythagore, de Platon, d'Aristote, &c.

CARPZOVIUS *ou* CARPZOU; nom de plusieurs jurisconsultes & théologiens, dont les principaux sont les articles suivans.

CARPZOVIUS, (Benoît) naquit dans le marquisat de Brandebourg, en 1565. Il se rendit habile dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller de l'électeur de Saxe. Il mourut en 1624, laissant quatre fils: Conrad, professeur en droit dans l'université de Wittemberg, & trois autres dont il est parlé dans les articles suivans.

CARPZOVIUS, (Benoît) né en 1595, & mort en 1666, passa pour celui qui a le mieux écrit sur la pratique d'Allemagne. Il professa avec distinction dans l'université de Wittemberg. Retiré à Leipsick sur la fin de ses jours, il abandonna la jurisprudence, pour s'appliquer entiérement à l'étude de l'Ecriture-Sainte.

CARPZOVIUS, (David-Benoît) frere du précédent, & ministre luthérien. On a de lui une *Dissertation sur les vêtemens sacrés des Hébreux*, 1655, in-4°. Elle offre beaucoup de recherches.

CARPZOVIUS, (Jean-Benoît) frere des deux précédens, & ministre luthérien. Il a laissé quelques ouvrages de controverse, & une dissertation *de Ninivitarum pœnitentiâ*, imprimée à Leipsick, 1640, in-4°. Il mourut en 1657 à Leipsick, où il avoit été professeur en théologie. Il laissa plusieurs enfans, entr'autres deux fils.

CARPZOVIUS, (Jean Benoît) fils du précédent, naquit à Leipsick en 1639, & y mourut en 1699. Il s'est fait un nom par la version latine de plusieurs livres des Rabbins, & par beaucoup de Dissertations singulieres sur l'Ecriture-Sainte. On peut en voir la liste dans la *Bibliotheque sacrée du Pere le Long*.

CARPZOVIUS, (Fréderic-Benoît) conseiller de la ville de Leipsick sa patrie, fut utile à plusieurs savans d'Allemagne, & sur-tout aux auteurs des *Acta eruditorum*, commencés en 1682 par Othon Menke. Ses correspondances servirent beaucoup à enrichir ce journal. Il mourut en 1699, à 50 ans.

CARRACHE, (Louis) peintre célebre, né à Bologne en 1555, ne montra pas d'abord tout ce qu'il fut dans la suite. Cet homme, qui surpassa tous les peintres de son tems, auroit abandonné la peinture, s'il eût suivi les conseils de son maître. Les chef-d'œuvres d'Italie réveillerent peu-à-peu son génie. Il s'attacha sur-tout à la maniere du Correge, joignant les beautés de l'antiquité à la fraîcheur des ouvrages modernes, & opposant les graces de la nature aux afféteries du goût dominant. Ce fut par ses conseils qu'on établit à Bologne une académie de peinture, dont il fut le chef & le modele. Il pouvoit l'être, par son goût grand & noble, par sa touche délicate, par sa simplicité gracieuse. L'histoire de S. Benoît & celle de Ste. Cécile, qu'il peignit dans le cloître de S. Michel *in Bosco* à Bologne, forment une des plus belles suites qui soient sorties de la main des hommes. Ce grand peintre mourut à Bologne en 1619.

CARRACHE, (Augustin) cousin du précédent, Bolonois comme lui, né en 1557, excella dans la peinture & la gravure. Il partagea son esprit entre les arts & les lettres, éclairant les uns par les autres. Son habileté dans le dessin lui faisoit réformer souvent les défauts des tableaux qu'il copioit. Ce qui reste de lui est d'une touche libre & spirituelle, sans manquer de correction. Ses figures sont belles & nobles, mais ses têtes sont moins fieres que celles d'Annibal son frere. Il mourut à Parme en 1602, à 43 ans. Il laissa un fils naturel, mort à 35 ans. Carrache a gravé très-agréablement & très-correctement plusieurs morceaux au burin, d'après le Correge, le Tintoret, & d'autres grands peintres.

CARRACHE, (Annibal) frere du précédent, né en 1560. Ces deux peintres ne pouvoient vivre ensemble, ni séparément. La jalousie les éloignoit l'un de l'autre; le sang & l'habitude les réunissoient. Annibal, le plus illustre, saisissoit dans l'instant la figure d'une personne. Ayant été volé dans un grand chemin avec son pere, il alla porter sa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs sur les portraits qu'il en dessina. Il n'avoit pas moins de talent pour les caricatures; c'est-à-dire, pour ces portraits qu'on charge de mille ridicules, en conservant pourtant la ressemblance de la personne dont on veut se venger. Le Correge, le Titien, Michel-Ange, Raphaël, le Parmesan furent ses modeles. C'est dans leur école qu'il apprit à donner à ses ouvrages cette noblesse, cette force, cette vigueur de coloris, ces grands coups de dessin qui le rendirent si célebre. Sa galerie du cardinal Farnese, chef-d'œuvre de l'art, & chef-d'œuvre trop peu récompensé, est un des plus beaux morceaux de Rome. Le cardinal Farnese crut bien payer cet ouvrage, achevé à peine en huit ans, en lui donnant cinq cents écus d'or. Annibal en tomba malade de chagrin; & cette tristesse, jointe aux maladies que lui avoient laissées ses débauches, l'emporta en 1609, à 49 ans. Ses

tableaux principaux ſont à Bologne, à Parme, à Rome, à Paris, chez le roi & le duc d'Orléans. Ce grand maître laiſſa pluſieurs éleves dignes de lui, entr'autres le Guerchin, l'Albane, le Guide, le Dominiquin, le Bologneſe, &c.

CARRANZA, (Barthélemi) né en 1503, à la Mirande dans la Navarre, entra chez les Dominicains, & y profeſſa la théologie avec éclat. On l'envoya au concile de Trente, en 1545. Il y ſoutint, avec beaucoup de force & d'éloquence, que la réſidence des évêques étoit de droit divin. En 1554, Philippe II, roi d'Eſpagne, ayant épouſé la reine Marie d'Angleterre, mena avec lui Carranza, qui travailla de toutes ſes forces à rétablir la Religion catholique, & à extirper la proteſtante. Ce prince le nomma bientôt à l'archevêché de Tolede. Charles V, alors dans ſa retraite de S. Juſt, le fit appeller pour l'avoir auprès de lui dans ſes derniers momens. Quelque tems après, Carranza, accuſé de penſer comme Luther, fut arrêté par ordre du ſaint-office en 1559. Il dit aux deux évêques qui l'accompagnoient, lorſqu'il fut conduit à l'inquiſition: *Je vais en priſon au milieu de mon meilleur ami, & de mon plus cruel ennemi.* Ce propos ayant donné aux deux prélats de l'émotion: *Meſſieurs*, ajouta-t-il, *vous ne m'entendez pas; mon grand ami, c'eſt mon innocence; mon grand ennemi, c'eſt l'archevêché de Tolede.* Après huit ans de priſon, il fut conduit à Rome, où ſa captivité fut encore plus longue. On le jugea enfin en 1576, & on lui lut ſa ſentence. Elle portoit en ſubſtance, que quoiqu'il n'y eût point de preuves de ſon héréſie, il ne laiſſeroit pas de faire une abjuration ſolemnelle des erreurs qu'on lui avoit imputées. Carranza ſe ſoumit à ce décret. Il mourut la même année au couvent de la Minerve, après avoir proteſté, les larmes aux yeux, & prêt à recevoir ſon Dieu, qu'*il ne l'avoit jamais offenſé mortellement en matiere de foi; & que néanmoins il reconnoiſſoit pour juſte la ſentence rendue ſur ce qui avoit été allégué, & prouvé contre lui.* Le peuple mépriſa les oppreſſeurs, & rendit juſtice à l'opprimé. Le jour de ſes funérailles, toutes les boutiques furent fermées comme dans une grande fête. Son corps fut honoré comme celui d'un ſaint. Grégoire XIII fit mettre ſur ſon tombeau une épitaphe, dans laquelle on parloit de lui, comme d'un homme également illuſtre par ſon ſavoir & par ſes mœurs, modeſte dans la proſpérité, & patient dans l'adverſité. Les principaux ouvrages de Carranza, ſont: I. *La Somme des Conciles, & des Papes depuis S. Pierre juſqu'à Jules III*, en latin, 1681, in-4°.: ouvrage qui peut ſervir d'introduction à l'hiſtoire eccléſiaſtique. II. *Traité de la réſidence des Evêques & des autres Paſteurs*, imprimé à Veniſe en 1547, in-4°. III. Un *Catéchiſme eſpagnol*, 1558, in-fol. approuvé d'abord par l'inquiſition, cenſuré enſuite, & abſous de toute cenſure par le concile de Trente en 1563. On lui attribue encore un *Traité de la patience.* Un homme qui avoit été ſi long-tems dans les priſons, pouvoit connoître cette

vertu. *Voyez* les principaux traits de sa vie dans le 4e. volume des *Mémoires du P. Niceron.*

CARRANZA, (Jerôme) natif de Séville, & chevalier de l'ordre du Christ en Espagne, étoit gouverneur de la province de Honduras en Amérique en 1589. Il a donné un livre de la pratique des armes, sous le titre de *Filosophia de las Armas*, St.-Lucar, 1582, in-4°., qui est recherché, parce qu'il est rare.

CARRARE, (François) d'une famille illustre d'Italie, qui s'étoit emparée de la souveraineté de Padoue, & qui en avoit été dépouillée par Mastin de l'Escale, seigneur de Vérone. Les Vénitiens la lui firent rendre en 1338. La reconnoissance devoit attacher pour toujours les Carrare à la république : cependant François Carrare, un des rejetons de cette famille, prit le parti du roi de Hongrie contre les Vénitiens ; & ce prince le contraignit de s'accommoder avec les républicains, dès qu'il put se passer de son secours. En 1370, il lui fit faire une treve, & en 1374, une paix désavantageuse. Il avoit attenté inutilement à la vie du doge & des principaux sénateurs : ses émissaires avoient été découverts & punis. Comptant peu sur le roi de Hongrie, il chercha d'autres alliés pour satisfaire la malignité de son cœur. Secondé du duc d'Autriche, du patriarche d'Aquilée & des Génois, il déclara la guerre aux Vénitiens, & s'empara de Chiozza après une vigoureuse résistance. Pour se venger de la perte qu'il avoit faite devant cette place, il fit passer par la main du bourreau deux des officiers qui s'étoient le plus distingués à la défense de la ville. Il reçut enfin la peine due à sa perfidie : enfermé dans Vicence, il fut obligé de se rendre prisonnier, & finit ses jours dans le château de Côme. Son fils François eut le bonheur de s'évader, rentra dans Padoue en 1390, & se réconcilia avec les Vénitiens, auxquels il jura une amitié éternelle, qu'il ne tarda pas à rompre. Les Vénitiens eurent le dessus. Son fils Jacques fut fait prisonnier dans Vérone. Lui-même fut obligé de se rendre à Galéas, général des Vénitiens, à cause du soulevement des Padouans contre lui. Ils furent amenés tous deux à Venise, avec un autre de ses fils, nommé François, qui avoit aussi été fait prisonnier. Les Vénitiens les firent condamner à mort, & décapiter dans la prison en 1405. Les deux François moururent dans le plus grand désespoir, & les bourreaux furent obligés de les assommer pour se défendre de leurs fureurs. Jacques mourut dans de grands sentimens de piété.

CARRÉ, (Louis) né en 1663, à Closontaine dans la Brie, d'un bon laboureur, fut disciple du P. Malbranche qui se l'attacha, lui apprit les mathématiques & les principes de la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1697. Il mourut en 1711, avec toute la fermeté que donnent la philosophie & la Religion. On a de lui : I. Un ouvrage sur le calcul intégral, sous ce titre : *Méthode pour la mesure des sur-*

faces, *la dimension des solides*, &c., 1700, in-4°. II. Plusieurs Mémoires dans le recueil de l'académie. *Voyez* son éloge dans ceux de Fontenelle, & un extrait de cet éloge dans le 14e vol. des *Mémoires du P. Niceron.*

CARRELET, (l'abbé) docteur en théologie, & curé de la premiere paroisse de Dijon, joignit le zele à la science, & s'acquit à juste titre l'estime des honnêtes gens. Il mourut en 1766. On a de lui des *Œuvres spirituelles & pastorales*, 1767, 6 vol. in-12, qui sont recherchées.

CARRERA, (Pierre) prêtre Sicilien, fort habile aux échecs, a donné un Traité italien sur ce jeu, 1617, in-4°, recherché des curieux. On a encore de lui : I. Une savante *Histoire de Catane*, en italien, 1639-1641, 2 vol. in-folio. II. *Descriptio Ætnæ, lib. III.* III. *Monumentorum historicorum urbis Catanæ, lib. IV.* IV. *Dissertations sur des Médailles antiques*, en latin. Ces trois derniers ouvrages se trouvent dans la collection de Muratori. Il mourut à Messine en 1687, à 76 ans.

CARRIERA, (Rosalba) célebre par son talent pour la peinture dans l'école de Venise, née en 1672, morte en 1761, & selon d'Argenville, en 1757, réussit supérieurement dans le portrait. Ses pastels sont connus de toute l'Europe : elle a traité la miniature dans un goût nouveau, qui lui donne une expression singuliere.

CARRIERES, (Louis de) né à Angers, entra dans la congrégation des Peres de l'Oratoire, où il remplit divers emplois. Il mourut à Paris en 1717, dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme savant & modeste. L'Ecriture-Sainte fut sa principale étude : nous avons de lui un *Commentaire littéral, inséré dans la traduction françoise, avec le texte latin à la marge*, en 24 vol. in-12, imprimé à Paris depuis 1701 jusqu'en 1716. On en donna une nouvelle édition in-4°, en 6 vol. avec des cartes & des figures, en 1750 ; & une autre en 10 vol. in-12, Toulouse, 1788. Ce Commentaire ne consiste presque que dans plusieurs mots adaptés au texte, pour le rendre plus clair & plus intelligible. Ces courtes phrases sont distinguées du texte par le caractere italique. Il s'est servi de la traduction de M. de Sacy. Il a eu beaucoup de succès, & il est d'une utilité journaliere. *Voyez* VENCE.

CARRION, (Louis) savant & laborieux littérateur flamand, né à Bruges vers 1547, enseigna le droit à Bourges & à Louvain, où il fut chanoine & président du college des bacheliers en droit, & mourut le 23 juin 1595. Il donna des éditions de Valerius Flaccus, de Salluste, de Censorin, d'Aulugelle, &c. On a encore de lui : I. *Antiquarum lectionum commentarii, in quibus varia scriptorum veterum loca supplentur & corriguntur*, Anvers, 1576. II. *Emendationum & observationum libri duo*, Paris, 1583, in-4° ; idem dans la *Lampas critica* de Gruterus, tome 3e.

CARSILLIER, (Jean-Baptiste) de Mante, avocat au parlement de Paris, mort en 1760, se distingua dans le bar-

reau & ſur le Parnaſſe. On a de lui : I. Quelques Mémoires ſur des affaires particulieres. II. Des pieces de vers en latin & en françois : la plus connue eſt ſa *Requête au Roi pour le Curé d'Antoin, contre le Curé de Fontenoi*, 1745, in-12. III. *Etrennes des Auteurs*, en vers, 1744, in-12. Sa poéſie eſt foible.

CARSUGHI, (Rainier) Jéſuite, né en 1647 à Citerna, petite ville de la Toſcane, laiſſa de bonnes Epigrammes, & un poëme latin ſur l'*Art de bien écrire*, recommadable par les graces du ſtyle & par la juſteſſe des regles. Cet ouvrage, publié à Rome in-8°, 1709, peut tenir lieu d'une rhétorique. Carſughi mourut en 1709, provincial de la province Romaine.

CARTALO, Carthaginois, fut envoyé à Tyr pour y offrir des dépouilles à Hercule, dont il étoit grand-prêtre. A ſon retour, il trouva Carthage aſſiégée par ſon pere Maſée, qui en avoit été banni injuſtement. Il paſſa au travers de ſon camp, mais ſans le ſaluer. Maſée, piqué de cette marque de mépris, le fit attacher ſur une croix, où il expira.

CARTE, (Thomas) né à Cliſton le 23 août 1686, épouſa le parti de la maiſon de Stuart, & ne put voir d'un œil tranquille la maiſon de Brunswick monter ſur le trône. Pour éviter les tracaſſeries qu'on auroit pu lui ſuſciter, il paſſa en France, & ſe fit connoître à Paris, ſous le nom de *Philips*. La reine Caroline qui favoriſoit les gens-de-lettres, ayant vu ſon projet de l'édition de l'*Hiſtoire* de M. de Thou, ménagea ſon retour en Angleterre ; & pour favoriſer l'exécution de cet ouvrage, on le déchargea de toutes les impoſitions qui ſe levent en Angleterre ſur le papier & l'imprimerie, tant on avoit à cœur l'impreſſion de cet ouvrage qui eſt ſi favorable aux erreurs de ce tems ; l'édition parut en 1733, 7 vol. in-fol. Carte mourut à Caldecothouſe, le 2 avril 1754. Outre l'édition de de Thou, il eſt auteur des ouvrages ſuivans : I. *Hiſtoire générale d'Angleterre, depuis l'an 1216 juſqu'en 1654*, Londres, 1747-1755, 4 vol. in-folio, en anglois. Il y releve beaucoup de fautes échappées à Rymer, & à Rapin de Thoyras. II. *Vie de Jacques, duc d'Ormond*, Londres, 1735, 3 vol. in-fol., en anglois. On y trouve un recueil de Lettres écrites par les rois Charles I & Charles II, le duc d'Ormond, & d'autres perſonnes diſtinguées durant les troubles de la Grande-Bretagne. Il a donné ces Lettres à part, Londres, 1738, 2 vol. in-8°.

CARTEIL, (Chriſtophe) capitaine Anglois, natif du pays de Cornouaille, porta les armes dès l'âge de 22 ans, en 1572. Il s'acquit beaucoup de réputation dans ce métier, & fut fort eſtimé de l'illuſtre Boiſot, grand-amiral des Provinces-Unies. En 1582, le prince d'Orange & les états des Provinces-Unies lui donnerent la conduite de la flotte qu'ils envoyerent en Moſcovie. Lorſque Carteil fut repaſſé en Angleterre, la reine Eliſabeth l'envoya avec François Drack dans les Indes-Occidentales, où ils prirent les villes de St-Jacques, de

Carthagene & de St-Auguſtin. Les ennemis même y admirerent la prudence & la conduite de Carteil, & ils avouerent qu'ils n'avoient jamais vu la diſcipline militaire ſi bien obſervée, que dans les troupes qu'il commandoit. Après beaucoup d'heureux ſuccès, il vint mourir à Londres en 1593.

CARTELETTI, (François-Sébaſtien) précéda le Taſſe dans la carriere périlleuſe de l'Epopée, par un *Poëme* en italien, ſur le martyre de ſainte Cécile. Quelques louanges que lui ait données le Taſſe lui-même dans un Sonnet, les gens de goût placent cet ouvrage au rang des plus médiocres. Il a été imprimé pluſieurs fois; mais l'édition la plus eſtimée eſt celle de Rome, augmentée & corrigée, en 1598, in-12.

CARTENI, (Pierre de) Carme du couvent de Valenciennes, a publié des ouvrages myſtiques, remarquables par leur ſingularité, & qui peuvent fort bien ſervir de pendant à ceux du Dominicain Pierre Doré, ſon contemporain. Tels ſont: I. *Les voyages du Chevalier errant de la Grace, qui diviſe ſa narration en 3 parties.* A la premiere, il récite la vie qu'il a menée, en ſuivant Folie & Volupté; à la ſeconde, comme il fut conduit au château de Pénitence, & au palais de Vertu; dans la troiſieme, ſe liſent les beaux ſermons que lui fit le bon hermite, Entendement. II. *Les quatre Noviſſimes, ou Fins dernieres de l'Homme,* &c., Anvers, 1573. Il y a eu pluſieurs éditions de cet ouvrage, poſtérieures à celle-ci, dont quelques-unes accompagnées de très-belles gravures. On trouve à la fin de tout, *la querelle de l'ame damnée avec ſon corps*, &c. Elle a été fort eſtimée en ſon tems.

CARTER, (François) membre de la ſociété des Antiquaires de Londres, s'eſt fait connoître par un *Voyage de Malaga à Gibraltar*, en anglois, 1776, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1778, avec un recueil ſéparé de planches. Il eſt mort le 1 août 1783.

CARTIER ou QUARTIER, (Jacques) de St-Malo, découvrit en 1554 une grande partie du Canada. Il fit ſon voyage ſous les auſpices de François I, qui diſoit plaiſamment: « Quoi! » le roi d'Eſpagne & celui de » Portugal partagent tranquil- » lement entr'eux le nouveau » Monde ſans m'en faire part! » Je voudrois bien voir l'ar- » ticle du teſtament d'Adam, » qui leur legue l'Amérique ». Le baron de Lévi, dès l'an 1518, avoit découvert une partie du Canada. Cartier fit plus que de découvrir; il viſita tout le pays avec beaucoup de ſoin, & laiſſa une *Deſcription* exacte des iſles, des côtes, des ports, des détroits, des golfes, des rivieres, des caps qu'il reconnut, donnée au public ſous ce titre: *Diſcours du voyage fait par le capitaine J. Cartier aux terres neuves de Canada, ou Nouvelle France*, Rouen, 1598, in-8°. Nos marins ſe ſervent encore aujourd'hui de la plupart des noms qu'ils donna à ces différens endroits.

CARTIER, (Dom Gall) Bénédictin de l'abbaye d'Ettenmunſter, natif de Strasbourg, mort le 17 avril 1777, eſt auteur de pluſieurs ouvrages, par

mi lesquels on distingue sa *Philosophia eclectica*, Ausbourg, 1756. *Voyez* l'art. BOUGEANT.

CARTISMANDA, reine de Brigantes en Angleterre, sous l'empire de Claude, embrassa avec ardeur le parti des Romains, vers l'an de J. C. 43. Elle quitta Venusius, son premier mari, pour épouser son grand-écuyer. Ce mariage mit la division dans le royaume; les uns étoient pour le mari chassé, & les autres pour la reine. Venusius assembla une puissante armée, chassa à son tour cette princesse, & l'eût prise, sans l'aide des Romains, qui, sous prétexte de la secourir, se rendirent maîtres de son état.

CARTOUCHE, *voyez* l'article MANDRIN, où nous parlons en passant de ce scélérat.

CARTWRIGHT, (Christophe) ministre Anglican, né à Yorck en 1602, mort en 1658, laissa des ouvrages estimés des hébraïsans. Les principaux sont: *Electa Targunico Rabbinica in Genesim*, Londres, 1648, in-8°, & *in Exodum*, 1653, in-8°.

CARTWRIGHT, (Thomas) pasteur à Anvers & à Middelbourg, ensuite curé de Warwick, mort en 1603, est auteur, I. d'une *Harmonie évangélique*; II. d'un *Commentaire sur les Proverbes de Salomon*, Leyde, 1617, in-4°, & *sur l'Ecclésiaste*, Londres, 1604, in-4. Il a fait quelques autres ouvrages estimés. Avant d'être curé de Warwick, il avoit été professeur de théologie à Cambridge; mais il fut destitué de sa chaire, & ensuite mis en prison, à cause de ses emportemens & des séditions qu'il occasionnoit en faveur du presbytéranisme. Cette correction le rendit plus circonspect dans la suite.

CARTWRIGHT, (Guillaume) né à Northway en Glocesterschire en 1611, sous-chantre de l'église de Salisbury, se fit un nom par son talent pour la chaire, qu'il sut allier avec son goût pour le théâtre, ce qui n'est pas rare chez les prédicans. Il mourut en 1643. Outre des *Sermons* qu'il a publiés, il a fait des poésies grecques, latines, angloises, parmi lesquelles se trouvent des comédies & des tragi-comédies, Londres, 1651, in-8°.

CARVAJAL, (Jean de) évêque de Placentia, d'une famille illustre d'Espagne, s'acquit une très-grande réputation par son habileté & par ses succès dans vingt-deux légations. Il fut honoré du chapeau de cardinal, & mourut à Rome en 1469, à 70 ans.

CARVAJAL, (Bernardin de) fut successivement évêque d'Astorga, de Badajoz, de Carthagene, de Siguenza & de Placentia. Alexandre VI le fit cardinal en 1493. Il fut envoyé en Espagne & en Allemagne, & mourut évêque d'Ostie & doyen du sacré college, en 1522, à 67 ans.

CARVAJAL, (Laurent de) conseiller du roi Ferdinand & de la reine Isabelle, mort du tems de Charles-Quint, a laissé des *Mémoires de la vie de Ferdinand & d'Isabelle*, en espagnol. Quoiqu'ils ne soient pas toujours exacts, ils sont bien préférables pour la vérité des faits & la sagesse des réflexions, à la Vie de Ferdinand, donnée par l'abbé Mignot.

CARVALHO d'Acosta, (Antoine) naquit à Lisbonne en 1650, avec les dispositions les plus heureuses. S'étant adonné à l'étude des mathématiques, à l'astronomie & à l'hydrographie, il entreprit la *Description topographique de sa patrie*. Il visita tout le Portugal avec un très-grand soin, suivant le cours des rivieres, traversant les montagnes, & examinant tout de ses propres yeux. Cet ouvrage, le meilleur qu'on ait sur cette matiere, est en 3 vol. in-fol., qui parurent depuis 1706 jusqu'en 1712. On y trouve l'histoire des lieux principaux, les hommes illustres qui y ont pris naissance, les généalogies des principales familles, les curiosités naturelles, &c. On a encore de cet auteur un *Abrégé de Géographie*, & une *Méthode d'Astronomie*. Le Portugal le perdit en 1715. Il mourut si pauvre, qu'on fut obligé de payer les frais de son enterrement.

CARVALHO, *voyez* Pombal.

CARVILIUS MAXIMUS, (Spurius) capitaine Romain, célebre par ses vertus & sa bravoure, fut consul avec Papirius Cursor, l'an 293 avant J. C. Il prit Amiterne, tua 2800 hommes, fit 4000 prisonniers, & se rendit maître de Cominium, Palumbi, Herculanum, & d'autres places. De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe.

CARVILIUS, fils du précédent, aussi consul, passe pour le premier Romain qui répudia sa femme, vers l'an 231 avant J. C. D'autres attribuent cette innovation à Carvilius Ruga.

CARUS, (Marcus-Aurelius) né à Narbonne, d'une famille originaire de Rome, vers l'an 230, s'éleva par son mérite aux premieres dignités militaires, & fut élu empereur à la mort de Probus, en 282. Il défit les Sarmates & les Perses, & nomma Césars ses deux fils Carin & Numérien. Il mourut frappé de la foudre à Ctésiphonte, en 283, après seize mois de regne. Les grandes qualités qu'il montra, n'étant encore que particulier, & les belles actions qu'il fit étant empereur, lui ont acquis une place honorable dans l'histoire. Il avoit cultivé les belles-lettres & la politique. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de venger la mort de son prédécesseur. Il fit punir ses assassins & veilla à la sûreté publique. Ses conquêtes en Perse lui mériterent le titre de *Persique*. Après sa mort, les Romains le mirent au rang de leurs dieux.

CARUSIUS ou Caruso, (Jean-Baptiste) savant historiographe de Palerme, consacra toutes ses veilles à la recherche des monumens historiques de la Sicile, & s'acquit un droit à la reconnoissance de ses concitoyens. Il publia d'abord : *Historiæ Saraceno-Siculæ varia monumenta*, qui trouverent place dans la collection de Muratori; il donna ensuite plus d'étendue à cet essai, & publia : *Bibliotheca historica regni Siculi*, Palerme, 1720-1723, 3 vol. in-folio; cet ouvrage avoit été commencé par Antoine Amici & Michel de Giudice. Il donna ensuite ce même ouvrage refondu & augmenté en italien sous le titre

de *Memorie Istoriche dioi Sicilia*, Palerme, 1745, 3 vol. in-fol. Ce laborieux compilateur mourut vers 1750.

CARY, (Félix) de l'académie de Marseille, sa patrie, naquit en 1699 d'un libraire distingué dans sa profession, & mourut le 15 décembre 1754. Ses *Dissertations sur la fondation de la ville de Marseille; sur l'Histoire des Rois du Bosphore Cimmerien, & sur Lesbonax, philosophe de Mytilene*, Paris, 1744, in-12, & son *Histoire des Rois de Thrace & du Bosphore par les médailles*, Paris, 1752, in-4°, sont dignes d'un savant. L'auteur étoit homme d'esprit & d'érudition. Il a fait beaucoup plus d'honneur à l'académie de Marseille, que certains versificateurs froids, qui ont eu cependant plus de réputation que lui.

CARY, *voyez* FALKLAND.

CARYBDE & SCYLLA, sont deux noms célebres dans la mythologie & la géographie. On dit que Carybde étoit une femme adonnée à la rapine. Ayant volé des bœufs à Hercule, elle fut foudroyée par Jupiter, & précipitée dans la mer de Sicile, où on dit qu'elle retient sa premiere rapacité. SCYLLA, fille de Phorcus, ayant abusé de son talent dans l'art de préparer des poisons, fut changée en rocher, & les mugissemens des flots qui y viennent se briser, fit feindre aux poëtes qu'elle étoit entourée de chiens furieux & de loups hurlans sans cesse. Ces deux écueils sont fort voisins, & à l'opposite l'un de l'autre, dans le détroit de Sicile; de sorte qu'il est très-difficile de les éviter tous deux à la fois, ce qui est exprimé par ce vers:

Incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdin.

Voyez-en une belle description dans le 3e livre, Vers 420e de l'Enéide de Virgile. On applique quelquefois à des dilemmes, dont l'alternative est également embarrassante:

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obtinet.

CASA, (Jean de la) *voyez* CASE.

CASALANZE, *voyez* JOSEPH CALASANCE.

CASALIUS, (Jean-Baptiste) savant antiquaire de Rome, du dix-septieme siecle, publia beaucoup de dissertations, toutes plus savantes les unes que les autres: I. *De ritibus veterum Ægyptiorum*, Rome, 1644, in-4°; Francfort, 1681: cet ouvrage, quoique peu volumineux, renferme des choses curieuses. II. *De ritu Nuptiarum veterum.* III. *De Tragædia & Comædia.* IV. *De tricliniis, conviviis & tesseris veterum.* V. *De Thermis.* VI. *De insignibus*, &c., dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius. Mais l'ouvrage qui a sur-tout établi sa réputation, est intitulé: *De Urbis & Romani olim imperii splendore*, Rome, 1650, in-fol.

CASANATE, (Jerôme) né à Naples en 1620, & mort le 3 mars 1700, fut créé cardinal par le pape Clément X en 1673. Innocent XII qui connoissoit sa science & son amour pour les lettres, le nomma bibliothécaire du Vatican. L'abbé Zacagni donna sous sa direction un *Recueil d'ouvrages anciens manuscrits*, Rome, 1698. Casanate

ſanate laiſſa par ſon teſtament ſa bibliotheque au couvent de la Minerve des Dominicains à Rome, à condition qu'elle ſeroit publique, avec 4000 écus romains de revenu pour l'entretien de cette bibliotheque. On y voit ſa ſtatue en marbre.

CASANATE, (Marc-Antoine-Alegre de) carme d'Aragon, mort en 1658, eſt auteur de pluſieurs ouvrages; le plus conſidérable eſt *le Paradis de la gloire du Carmel*, Lyon, 1639, in-folio; c'eſt une bibliotheque des auteurs carmes. On lui reproche d'y avoir fait entrer des écrivains étrangers à ſon ordre, pour groſſir ſon hiſtoire d'un plus grand nombre d'hommes illuſtres.

CASA-NOVA, (Marc-Antoine) poëte latin de Rome, mort en 1527, s'eſt diſtingué dans le genre épigrammatique, auquel le portoit ſon humeur ſatyrique & plaiſante. Il ſe forma ſur Martial, & en prit le ſtyle vif & mordant. Catulle fut ſon modele dans les vers qu'il compoſa pour les hommes illuſtres de l'ancienne Rome. Ses éloges firent honneur également à ſon eſprit & à ſon caractere. On trouve ſes poéſies dans les *Deliciæ Poëtarum Italorum.*

CASAS, (Barthélemi de las) né à Séville en 1474, ſuivit dès l'âge de 19 ans Antoine de las Caſas ſon pere, qui paſſoit dans les Indes avec Chriſtophe Colomb en 1493. De retour en Eſpagne, il fut eccléſiaſtique & curé. Il quitta ſa cure & ſa patrie, pour aller travailler au ſalut des Indiens. Il revint quelque tems après en Europe pour porter les plaintes des Indiens contre les Eſpagnols aux pieds de Charles V. L'affaire fut diſcutée dans le conſeil, & fut ſuivie de pluſieurs réglemens favorables aux Indiens. Le docteur Sepulveda ayant entrepris de juſtifier les Eſpagnols, Las Caſas, devenu évêque de Chiapa, lui oppoſa ſon traité intitulé: *La deſtruction des Indes*, plein de détails qui font frémir l'humanité, mais où l'on apperçoit par-tout l'eſprit exagérateur; auſſi cet ouvrage ne termina-t-il pas ſon différend avec Sepulveda. Dominique Soto, confeſſeur de l'empereur, en fut nommé pour examiner cette affaire. Las Caſas mit toutes ſes raiſons par écrit, pour être envoyées à Charles V; mais ce prince ayant balancé les différens rapports, ne décida rien. L'évêque de Chiapa revint en Eſpagne en 1551, après s'être ſignalé pendant 50 ans en Amérique, par ſon zele & par les vertus épiſcopales. Robertſon, dans ſon *Hiſtoire de l'Amérique*, le repréſente comme un homme inquiet & mécontent. Le P. Charlevoix, qui dans l'*Hiſtoire de Saint-Domingue* en fait le plus grand éloge, remarque qu'*il avoit l'imagination trop vive, & qu'il s'en laiſſoit trop dominer* (L. 5, ann. 1515). *Il faut convenir*, dit-il ailleurs, *qu'il regne dans ſon ouvrage un air de vivacité & d'exagération qui prévient contre lui. Il n'a pas ſu dégager la vérité, des couleurs que la prévention, la haine, l'intérêt, l'amitié, l'engagement, un zele ou trop amer ou trop ardent peuvent lui donner* (L. 6, ann. 1547). Marmontel voulant en faire le héros de ſon poëme des *Incas*, en fait un homme

ridiculement vain, un imbécille ; mais cette mal-adresse ne déshonore que le romancier. Des écrivains plus judicieux ont observé que sa charité n'étoit pas toujours conséquente, & que tandis qu'il travailloit avec une ardeur qui tenoit de l'enthousiasme, à la liberté des Indiens, il employoit tout son crédit à asservir les negres. Il mourut à Madrid en 1566, âgé de 92 ans. Il s'étoit démis de son évêché entre les mains du pape, peu de tems auparavant. L'ordre de S. Dominique, dans lequel il étoit entré en 1522, lui doit plusieurs établissemens dans le Pérou. Outre son *Traité de la destruction des Indes*, on en a plusieurs autres contre Sepulveda. L'édition espagnole de Séville, 1551, 5 parties en 1 vol. in-4°, caractere gothique, est plus estimée que les éditions suivantes en caractere ordinaire. Voici le jugement que les Encyclopédistes, qu'on peut bien citer quand ils parlent en faveur des Espagnols, portent de cet ouvrage. « On seroit tenté de » croire que l'auteur a voulu » pallier les crimes de ses com» patriotes en les rendant ab» solument incroyables,... c'est » une exagération grossiere, » & voici pourquoi ce Las Ca» sas a tant exagéré : il vouloit » établir en Amérique un ordre » sémi-militaire, sémi-ecclésias» tique, ensuite il vouloit être » grand-maître de cet ordre, » & faire payer aux Améri» cains un tribut prodigieux en » argent : pour convaincre la » cour de l'utilité de ce projet, » qui n'eût été utile qu'à lui » seul, il portoit le nombre des » Indiens égorgés à des sommes » innombrables ». On ne doit point oublier un ouvrage latin aussi curieux que rare, sur cette question : « Si les rois ou les » princes peuvent en con» science, par quelque droit, » ou en vertu de quelque titre, » aliéner de la couronne leurs » citoyens & leurs sujets, & » les soumettre à la domination » de quelque seigneur parti» culier » ; Tubinge, 1625, in-4°. L'auteur y discute plusieurs points très-délicats & très-intéressans, touchant les droits des souverains & des peuples. Il examine si les rois peuvent aliéner des provinces & des villes, faire des cessions, des échanges, &c., & soutient la négative. Mais outre que la destinée générale des nations a prescrit contre cette opinion ; la contraire, fût-elle fausse, concourt à remplir le plan éternel des révolutions successives qui doivent agiter tous les empires de la terre, les changer, les réformer, en faire la matiere d'une vicissitude & d'une inconsistance bien digne de fixer les regards & les réflexions profondes d'une philosophie chrétienne. « Souvenez-vous, » disoit le célebre Bossuet à » son auguste éleve, que ce » long enchaînement de causes » particulieres qui font & dé» font les empires, dépend des » ordres secrets de la divine » Providence ; Dieu tient du » haut des cieux les rênes de » tous les cœurs en sa main : » tantôt il retient les passions, » tantôt il leur lâche la bride, & » par-là il remue tout le genre» humain.... C'est lui qui pré» pare les effets dans les causes » les plus éloignées, & qui

» frappe ces grands coups, » dont le contre-coup porte si » loin. Quand il veut lâcher » le dernier, & renverser les » empires, tout est foible & » irrégulier dans les conseils. » L'Egypte autrefois si sage, » marche enivrée, étourdie & » chancelante, parce que le » Seigneur a répandu l'esprit de » vertige dans ses conseils; elle » ne sait plus ce qu'elle fait, » elle est perdue.... Par-là se » vérifie ce que dit l'Apôtre, » que *Dieu est heureux & le seul* » *puissant Roi des rois, & Sei-* » *gneur des seigneurs*. Heureux, » dont le repos est inaltérable, » qui voit tout changer sans » changer lui-même; & qui » fait tous les changemens par » un conseil immuable; qui » donne, & qui ôte la puis- » sance: qui la transporte d'un » homme à un autre, d'un peu- » ple à un autre, pour montrer » qu'ils ne l'ont tous que par » emprunt, & qu'il est le seul » en qui elle réside naturelle- » ment ». La *Relation de la destruction des Indes* a été traduite en françois en 1697, par l'abbé de Bellegarde. On en a aussi une traduction latine à Francfort, 1598, in-4°.

CASAS, (Christophe de las) Espagnol, mort l'an 1576, est auteur d'un Dictionnaire italien-espagnol, intitulé: *Vocabulario de las das Linguas Toscana y Castellana*, Seville, 1583, in-4°. Jules Camille, Italien, en a donné une édition augmentée.

CASATI, (Paul) né à Plaisance en 1617, entra jeune chez les Jésuites. Après avoir enseigné à Rome les mathématiques & la théologie, il fut envoyé en Suede à la reine Christine, qu'il acheva de déterminer à embrasser la Religion catholique. Il mourut à Parme, en 1707, à l'âge de 91 ans, laissant plusieurs ouvrages en latin & en italien. Les principaux sont: I. *Vacuum proscriptum*, Genes, 1649. II. *Terra machinis mota*, Rome, 1668, in-4°. III. *Mechanicorum libri octo*, Lyon, 1684, in-4°. IV. *De igne Dissertationes*, 1686 & 1695, 2 part. in-4°; la premiere à Venise, & la deuxieme à Parme; estimées. V. *De Angelis disputatio theologica*, Plaisance, 1703. VI. *Hydrostaticæ Dissertationes*, Parme, 1695. VII. *Opticæ disputationes*, Parme, 1705. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fit ce traité d'optique à 88 ans, étant déjà aveugle. Sa mort causa des regrets aux savans & aux gens de bien. On voit dans ses ouvrages de physique beaucoup de recherches & d'expériences, & plusieurs bonnes vues.

CASAUBON, (Isaac) né à Geneve en 1559, d'un ministre protestant, professa d'abord les belles-lettres dans sa patrie, & ensuite la langue grecque à Paris. Henri IV lui confia la garde de sa bibliotheque en 1603. Jacques I, roi d'Angleterre, l'appella après la mort de ce prince, & le reçut d'une maniere distinguée. Il mourut en 1614, & fut enterré à l'abbaye de Westminster. Il affecta toujours de montrer un esprit de paix dans les querelles de la religion, mais pour avoir voulu plaire aux Catholiques & aux huguenots, il ne fut agréable ni aux uns ni aux autres. Un de ses fils s'étant fait capucin, alla lui demander sa bénédiction: *Je te la donne*

de bon cœur, lui dit son pere. *Je ne te condamne point ; ne me condamne pas non plus : nous paroîtrons tous deux au tribunal de Jesus-Christ.* Ce propos tomboit à faux, les Catholiques ne *condamnent* personne : mais ils croient à l'Evangile qui ne veut qu'une foi & qu'une Eglise. Etant allé en Sorbonne, on lui dit : *Voilà une salle où l'on dispute depuis quatre cents ans.* — *Qu'y a-t-on décidé ?* demanda-t-il sur le champ. On voit par ces réponses que Casaubon étoit plutôt porté à l'indifférence pour toutes les religions, qu'il ne penchoit pour le Calvinisme ; indifférence qui est l'effet naturel de l'abandon de la vraie Religion, dans des gens qui ont le sens assez droit pour apprécier les sectes. On a de lui : I. Des Commentaires sur plusieurs auteurs, Théophraste, Athénée, Strabon, Polybe, Polien, &c. On remarque dans tous une littérature immense, des vues nouvelles sur plusieurs passages mal-entendus. II. *De Libertate Ecclesiastica*, 1607, in-8°, imprimé jusqu'à la page 264, parce que le différend avec Venise ayant été accordé, Henri IV en fit discontinuer l'impression. Ce fragment se trouve avec ses *Lettres*, Roterdam, 1709, in-fol. III. Des *Exercitations sur les Annales de Baronius*, Londres, 1614, in-fol., qui sont très-mauvaises. Il ne pousse son examen que jusqu'aux trente-quatre premieres années, & on a dit avec raison, qu'*il n'avoit attaqué l'édifice du cardinal que par les girouettes.* Le Clerc le blâme d'avoir écrit sur des matieres qu'il n'entendoit pas assez, & qu'il n'étoit plus tems d'étudier dans ses vieux jours. IV. Des *Lettres* déjà citées. Elles sont intéressantes par bien des particularités, & sur-tout par la modestie & la candeur qui y regnent : ces deux vertus formoient le caractere de l'auteur ; on voit dans plus d'un endroit, que dans la disposition de son cœur il n'étoit pas éloigné de la Religion de ses peres. V. *Casauboniana*, 1710, in-4°.

CASAUBON, (Méric) fils du précédent, né à Geneve en 1599, élevé à Oxford, & ensuite chanoine de Cantorbery, refusa une pension que lui offroit Olivier Cromwel pour écrire l'histoire de son tems. Il mourut en 1671, après avoir publié plusieurs ouvrages aussi recherchés pour l'érudition, que dégoûtans par la dureté du style. Les principaux sont des Commentaires sur Optat, sur Diogene Laërce, sur Hiéroclès, sur Epictete, &c. Ses *Lettres* ont été imprimées avec celles de son pere.

CASAUX, (Charles de) consul de Marseille dans le tems de l'avénement de Henri IV à la couronne, aima mieux traiter avec le roi d'Espagne qu'avec son souverain. Il avoit déjà envoyé ses confidens à Madrid, & devoit bientôt livrer la ville à l'ennemi, lorsqu'un bourgeois, nommé *Sibertat*, Corse d'origine, introduisit le duc de Guise par une porte qu'on lui avoit confiee, & tua Casaux de sa propre main, en 1596.

CASCELLIUS, savant jurisconsulte, principalement en matiere d'héritages ou de fonds de terre, dont Cicéron & Pline

font une mention honorable. Ce dernier nous apprend que Cascellius avoit eu pour maître Volcatius. Il étoit contemporain d'Offilius ; égal à lui dans le droit, ainsi qu'à Trebatius ; il surpassa l'un & l'autre en éloquence. Il vécut jusqu'au tems d'Auguste. Quintilien admire dans ses écrits l'étude de l'antiquité. Il ne restoit plus, au siecle de Pomponius, que son livre des *Belles Sentences*. C'étoient les réponses que son génie vif & subtil lui faisoit donner sur le champ à ceux qui le consultoient. Malgré le cas que l'on faisoit des ouvrages de ce jurisconsulte dans le siecle où il vivoit, & de ce jurisconsulte lui-même, on ne voit pas qu'il ait été élevé à aucune dignité au-dessus de la Questure.

CASE, (Jean de la) archevêque de Bénevent, né d'une famille originaire de Mugello dans l'état de Florence, en 1503, mourut à Rome en 1556, tandis que Paul IV lui destinoit la pourpre romaine : il étoit secrétaire de ce pontife, & avoit été nonce de Paul III à Venise. Il fut regretté des savans, dont il étoit l'ami & le protecteur ; & laissa plusieurs ouvrages italiens en vers & en prose, écrits avec autant d'agrément que de délicatesse. Sa *Galatée*, ou *la maniere de vivre dans le monde*, traduite en françois, 1680, mérite sur-tout cet éloge. La Case avoit dans sa jeunesse, & longtems avant que d'avoir embrassé l'état ecclésiastique, composé quelques poésies licencieuses, appellées en italien, *Capitoli*. Trois de ces *Capitoli* (*del Forno, degli Baci, & sopra il nome di Giovani*) étoient si obscenes, qu'on les a supprimées dans les éditions des Œuvres de la Case, données depuis 1700; mais on les trouve, avec quelques autres pieces semblables de Berni, de Mauro & d'autres, dans un recueil imprimé à Venise en 1538, in-8°. Le *Capitolo del Forno* est, sans doute, un ouvrage très-indécent ; l'auteur s'y propose de décrire, sous l'allégorie d'un four, les plaisirs de l'amour. Mais quoiqu'il se borne, à ce qu'il prétend, à la volupté conforme aux loix de la nature, on a dit qu'il vouloit peindre des infamies qui y sont entiérement opposées. Vergerio fit à cette occasion contre lui une satyre bien mortifiante. Il y fit une réponse en vers latins, où il se justifia aussi-bien qu'on peut le faire, lorsqu'avec des torts bien réels on croit n'avoir pas tous ceux qu'on nous reproche. *Voyez* les *Observations choisies de Gundlingius*, Leipsick, 1707, in-8°, dans lesquelles il a inséré le *Capitolo del Forno*, avec le *Poëme apologétique de la Case*. Malgré cette apologie, beaucoup d'écrivains protestans adopterent les calomnies de Vergerio. Ils transformerent même le *Capitolo del Forno*, en un livre latin : *De laudibus Sodomiæ*, qui n'a jamais existé que dans leur imagination. Les mœurs de la Case ne méritoient point cet outrage ; quoique sa liberté d'écrire ne puisse être justifiée. Il n'en avoit d'ailleurs abusé que dans un âge, où l'on ne connoît pas toujours le prix de la vertu ; la conduite qu'il tint ensuite & l'intégrité de ses mœurs, auroient dû faire oublier & supprimer ce travers

de jeunesse. Tous les ouvrages de cet auteur ont été recueillis à Florence, 1707, en 3 vol. in-4°; à Venise, 1728 & 1729, en 5 vol. in-4°; & à Naples en 1703, 6 vol. in-4°. Cette derniere édition est jolie. Parmi les auteurs qui ont justifié la Case, consultez les *Fragmens d'histoire & de littérature*, La Haye, 1706, pages 116 & suivantes.

CASEARIUS, (Jean) missionnaire de Cochin, a fait la *Description des plantes de l'*Hortus Malabaricus, 1678 & suiv., 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre l'*Index de Commelin*, 1696.

CASEL, (Jean) né à Gottinghen en 1533, professa la philosophie & l'éloquence à Rostoc & à Helmstat. Il faisoit grand cas des Peres Grecs, & mourut dans cette derniere ville en 1613, à 80 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, & un recueil de Lettres latines, 1604, in-8°.

CASENEUVE, (Pierre de) Toulousain, prébendier de l'église de St. Etienne, mort en 1652, à 61 ans, est auteur des *Origines ou Etymologies Françoises*, insérées depuis à la suite du *Dictionnaire étymologique de Ménage*. On a encore de lui: I. *L'Origine des Jeux-Floraux de Toulouse*, où l'on trouve des recherches curieuses; Toulouse, 1669, in-4°, avec la *Vie* de l'auteur par Bernard Medon. II. *Le Franc-Alleu de Languedoc*, Toulouse, 1645, in-fol. III. *La Catalogne Françoise*, 1644, in-4°. Il y traite des droits qu'a le roi de France sur les comtés de Barcelone & de Roussillon, &c. IV. *La Caritée*, roman, Toulouse, 1644, in-8°. V. *Vie de S. Edmond*, in-8°. Caseneuve étoit un homme de bonnes mœurs & modeste. Il ne voulut jamais designer quel successeur il desiroit qu'on lui donnât dans son bénéfice, & refusa qu'on tirât son portrait. Il étoit très-versé dans le droit public.

CASES, *voyez* CAZES.

CASIMIR I, roi de Pologne, passa *incognito* en France sous le nom de Charles, entra dans l'ordre de Cluni, & prit le diaconat. Sept ans après, les Polonois livrés aux troubles & aux divisions depuis sa retraite, obtinrent de Benoît IX en 1041, que leur roi remonteroit sur le trône & se marieroit. De retour en Pologne, Casimir épousa une fille du duc de Russie, & en eut plusieurs enfans. Il civilisa les Polonois, fit renaître le commerce, l'abondance, l'amour du bien public, l'autorité des loix. Il régla parfaitement bien le dedans, & ne négligea point le dehors. Il défit Maslas, grand-duc de Moscovie, enleva la Silésie aux Bohémiens, & établit un siege épiscopal à Breslau. Il mourut en 1058, après un regne de 18 ans.

CASIMIR III, *le grand*, né en 1309, roi de Pologne en 1333, enleva plusieurs places à Jean, roi de Bohême, & conquit la Russie. Il joignit aux talens de la guerre les vertus d'un grand roi, maintint la paix, fonda & dota des églises & des hôpitaux, & éleva un grand nombre de forteresses. On ne lui reproche que sa passion pour les femmes. L'évêque de Cracovie l'ayant excommunié, après l'avoir repris inuti-

lement de ses fautes, Casimir fit jeter dans la riviere le prêtre qui lui signifia la censure. Il répara ses fautes par une sincere pénitence. Il mourut en 1370, d'une chûte de cheval, après avoir régné 37 ans.

CASIMIR V, (Jean) fils de Sigismond III, roi de Pologne, d'abord jésuite & cardinal, disputa le trône après la mort de Ladislas-Sigismond son frere. Ayant été élu, il renvoya son chapeau, & prit la couronne. Le pape lui donna la dispense pour épouser Louise-Marie de Gonzague, veuve de son frere. Il fut d'abord défait par Charles Gustave, roi de Suede; mais il eut le bonheur de le repousser ensuite, & de conclure un traité de paix avec son successeur, en 1660. L'année d'après, son armée remporta une victoire sur les Moscovites en Lithuanie. Une sédition élevée contre lui, qu'il appaisa, lui inspira du dégoût pour le gouvernement. Il descendit du trône, & alla se retirer à Paris dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, que Louis XIV lui donna, avec une pension convenable à un prince de son rang. Les plaisirs de la société, & les charmes des belles-lettres, lui firent bientôt oublier les embarras brillans de la royauté. Il ne voulut jamais qu'on lui donnât à Paris le nom de majesté, titre qui lui rappelloit sa gloire & ses chaînes. Peu de tems avant son abdication du trône de Pologne en 1668, en conseillant à ses sujets d'élire un roi durant sa vie, il leur adressa dans un discours ces paroles remarquables. « Plût » à Dieu que je fusse faux » prophete! mais il est certain » que sans cette élection, la » république va tomber en pil» lage & devenir la proie des » nations voisines. Le Mos» covite & le Russe préten» dront avoir droit sur les pro» vinces qui parlent leur langue » & s'empareront du grand du» ché de Lithuanie. Les fron» tieres de la grande Pologne » seront ouvertes au Brande» bourg; & cette puissance » s'accordera avec la Suede au » sujet de la Prusse Royale, ou » elles en feront le théâtre de » la guerre, pour y discuter » leurs prétentions. La maison » d'Autriche, quelque pures » que fussent ses intentions, » ne manquera pas de profiter » de ce dépouillement, & pen» sera à ses intérêts, en s'em» parant de Cracovie; car » chacun aimera mieux pos» séder une partie de la Po» logne par le droit du plus » fort & à titre de conquête, » que de régner sur la totalité » du royaume, assuré par ses » anciens privileges contre le » pouvoir de ses souverains ». Cette maniere de voir dans un avenir encore éloigné ne s'est que trop malheureusement trouvée vraie au bout d'un siecle. Le roi Stanislas, duc de Lorraine & de Bar, prévoyoit les mêmes événemens, il y a un demi-siecle (*voyez* son article). Il mourut à Nevers en 1672. Son corps fut transporté à Cracovie, & son cœur déposé à l'abbaye de St-Germain-des-Prés.

CASIMIR SARBIEVIUS, *voyez* SARBIEWSKI.

CASIMIR, (Saint) fils de Casimir IV, roi de Pologne, & grand-duc de Lithuanie, mourut le 4 mars 1483, à l'âge de

24 ans, respecté pour ses vertus & l'innocence de ses mœurs. On sait avec quelle constance ce prince se refusa aux pressantes invitations que lui firent les Hongrois d'accepter la couronne de Hongrie, malgré les sollicitations & les ordres réitérés de son pere. « Ce fut le desir » d'établir le regne de Dieu » dans son ame, dit un histo- » rien, qui lui inspira le cou- » rage de mépriser les royau- » mes de la terre, & qui le » conduisit à ce parfait déta- » chement de toutes les créa- » tures, sans lequel il ne fût » jamais parvenu à une sain- » teté si éminente ». On a dit qu'il avoit préféré la mort à un péché d'incontinence qu'on lui avoit suggéré comme un moyen de sauver sa vie. Cela peut être; mais le vertueux prince en rejetant le prétendu remede, pouvoit avec raison le regarder comme une charlatanerie, ou tout au moins comme une spéculation très-incertaine dans ses effets. Rien d'ailleurs ne l'empêchoit de contracter un mariage légitime, & si ç'avoit été-là un moyen sûr de conserver la vie, n'eût-il pas été obligé de l'employer? « Ce » conte tant de fois répété, » dit Voltaire, & rapporté de » tant de princes, est démenti » par la médecine & par la » raison ». Observation qui ne prouve pas la fausseté de ces histoires, mais seulement la sagesse de ceux qui dans ces circonstances ont plus cru à la vertu qu'aux médecins. « Nous » n'examinerons pas, dit un » physicien-théologue, ce que » la médecine dit ici : l'on sait » que les célibataires vivent » en général plus sains, plus » forts & plus vieux (*voyez* » les art. HASECH & LEONI- » CENUS), & que tout ce qu'on » débite pour affoiblir cette » grande preuve expérimen- » tale, n'est effectivement qu'un » conte; mais le cas supposé, » comme on a sans doute pu » le faire dans les siecles de la » médecine arabique, est-il » permis à une personne qui » n'a aucun engagement con- » traire, de sacrifier sa vie à » la continence? Le précepte » naturel & divin de conser- » ver ses jours par tous les » moyens licites, n'est-il pas » général & indépendant des » dispositions particulieres que » la piété & l'amour de la con- » tinence peuvent inspirer à » des ames pures? Voilà ce que » peut-être l'on n'a pas assez » examiné. Préférer la mort au » péché, c'est un devoir pour le » Chrétien. Si ç'a été le cas de » S. Casimir (comme ç'a été » sans doute celui de Louis VIII » marié à la reine Blanche, & » celui d'un grand-maître Teu- » tonique, lié par des vœux so- » lemnels), n'expliquons, ne » modifions pas nos éloges, » ils ne peuvent être trop éten- » dus, ni trop énergiques. » Mais si on proposoit à ces » malades une alliance légi- » time, pouvoient-ils la refu- » ser? Non, sans doute. Et » delà il faut conclure que ce » n'étoit pas une telle alliance » qu'on leur proposoit..... Il » est certainement toujours » permis, & de plus, honorable » & méritoire de mourir pour » la vertu; mais pour une vertu » qu'on ne peut abandonner » sans tomber dans le vice

» contraire, & non pour une » vertu qu'on peut changer » contre une autre vertu, ou » contre un état honnête & » autorisé par les loix natu- » relle, divine & humaine. » Jusqu'à ce qu'on ait de plus » grandes lumieres là-dessus, » tenons-nous à l'idée qu'on a » toujours eue de ces chastes » & pieux personnages; & ad- » mirons une sagesse qui a mis » plus de confiance dans la » vertu, dans la privation des » jouissances sensuelles, que » dans les spéculations tou- » jours incertaines, souvent » fausses & illusoires de la mé- » decine ». S. Casimir est patron de la Pologne, & on le propose ordinairement comme un excellent modele à la jeunesse chrétienne. Sa Vie a été publiée en latin à Vilna, 1604, in-4°.

CASIN D'AREZZO, (François-Marie) né à Arezzo, en Toscane, s'étant fait capucin & ayant passé par différens grades de son ordre, obtint, sous le pontificat d'Innocent XII, l'emploi de prédicateur apostolique, & sous celui de Clément XI, le chapeau de cardinal. Il a écrit, outre une traduction des *Conseils de la sagesse* du françois en italien, I. *Panegyres de diversis Sanctis*, Massa, 1677, in-12; Venise, 1679. II. *Ætas hominis*, Florence, 1682, in-8°. III. *Conciones habitæ in Palatio Apostolico*, &c., Rome, 3 vol. in-fol.

CASLON, (Guillaume) Anglois, né en 1692, dans la province de Schrewsbury, exerça avec un talent supérieur l'art de la fonderie en caracteres. Ses caracteres arabes sont sur-tout d'une beauté extraordinaire, & ont pris le nom d'*Arabe Anglois*. Il se fit une grande fortune, & vécut retiré sur la fin de ses jours. Il mourut le 23 janvier 1766.

CASSAGNES, (Jacques) garde de la bibliotheque du roi, membre de l'académie françoise & de celle des inscriptions, naquit à Nismes en 1634, & y fut élevé dans le sein d'une famille opulente. Il vint de bonne heure à Paris, & s'y fit connoître par des ouvrages bien différens, des *Sermons* & des *Poésies*. Les uns & les autres étoient bons pour le tems. Il étoit sur le point de prêcher à la cour, lorsque Despréaux lança contre lui un trait de satyre, qui effaça toute sa gloire. L'abbé Cassagnes, trop sensible, crut regagner l'estime du public, en enfantant ouvrages sur ouvrages. Le travail & la mélancolie lui firent bientôt perdre la tête. On le mit à St.-Lazare, où il mourut en 1679. Peut-on soutenir après cela que des satyres de la nature de celles de Boileau, sont compatibles avec l'esprit de l'Evangile & la charité chrétienne, ou même avec les droits de la société humaine? L'abbé de Brienne, condamné à la même retraite que Cassagnes, assure qu'il mourut sage & chrétien. La *Préface* des Œuvres de Balzac composée par Cassagnes, sa *Traduction de Salluste*, Paris, 1675, in-12, & quelques-unes de ses Poésies, prouvent que cet auteur auroit pu faire quelque chose sans l'affoiblissement de son cerveau. *Voyez l'Histoire de l'Académie Françoise*, par M. l'abbé d'Olivet.

CASSAN, empereur des

Mogols dans la Perse, abjura le Christianisme pour monter sur le trône en 1294. Il subjugua la Syrie, vainquit le sultan d'Egypte, & mourut en 1304, après être retourné à sa premiere religion.

CASSANDRE, fille du roi Priam, avoit le don de prophétie. Apollon, de qui elle l'avoit reçu, irrité des dédains que son amour essuyoit, décrédita ses prédictions, ne pouvant lui ôter le don d'en faire. Elle annonça inutilement à sa patrie ses malheurs : on ne la crut qu'après l'événement. Cassandre, réfugiée dans le temple de Pallas dans le tems de l'incendie de Troie, fut violée brutalement par Ajax le Locrien, différent de celui qui disputa les armes d'Achille. Agamemnon, touché de son mérite & de sa beauté, l'emmena en Grece pour la garder dans son palais. Clytemnestre, sa femme, fit assassiner l'amant & la maîtresse.

CASSANDRE, roi de Macédoine, après Alexandre-le-Grand, obligea les Athéniens de se mettre de nouveau sous sa protection, & confia le gouvernement de la république à l'orateur Demetrius de Phalere. Les Athéniens ayant refusé de le recevoir dans la ville, il fondit tout-à-coup sur Athenes, s'empara du Musée & s'en fit une forteresse. Ce coup imprévu intimida les Athéniens, & fit ouvrir leurs portes. Olympias, mere d'Alexandre, ayant fait mourir par des supplices recherchés, la femme, les freres & les principaux partisans de Cassandre, il s'en vengea en assiégeant Pydne. Olympias, obligée de se rendre, fut condamnée à la mort par le vainqueur. Il fit périr en même tems Roxane, femme d'Alexandre-le-Grand, & Alexandre, fils de ce conquérant. Parvenu au trône par des meurtres, il s'y soutint, en se liguant avec Seleucus & Lysimachus contre Antigonus & Demetrius. Il les défit l'un & l'autre, & mourut hydropique trois ans après sa victoire, l'an 304 avant J. C. Le philosophe Théophraste donna des leçons de politique à ce souverain : il eût dû plutôt lui en donner de modération & de sagesse.

CASSANDRE, (George) naquit en 1513, dans l'isle de Cassand, près de Bruges, d'où il a tiré son nom. Après s'être distingué dans l'étude des langues, du droit, des belles-lettres & de la théologie, il se livra à la conversion des hérétiques, & mourut en 1566, âgé de 53 ans. Tous ses ouvrages ont été publiés à Paris, in-fol. en 1616. Les principaux sont : Le *Traité du devoir de l'homme pieux dans les différends de religion*, contre lequel Calvin écrivit vainement; & son livre des *Liturgies*. On convient qu'il est le premier qui ait écrit sur cette matiere avec choix, & avec quelque connoissance des vrais principes. L'empereur Ferdinand l'ayant chargé de travailler à pacifier les esprits, il entreprit d'expliquer les articles controversés de la confession d'Ausbourg, & publia une *Consultation* qu'on a trouvée un peu trop accommodante; & c'est avec raison que Dupin, dans la Bibliotheque des auteurs ecclésiastiques du 16e. siecle, & le conti-

nuateur de l'*Histoire Ecclésiastique* de Fleury (témoin très-peu suspect) lui ont reproché d'avoir trop favorisé les protestans. Cassandre ne connoissoit pas assez l'esprit de secte ; il croyoit gagner beaucoup en accordant beaucoup ; il ne savoit pas que les prétentions des novateurs se mesurent toujours sur la foiblesse des opposans. On croit d'ailleurs voir dans cette *Consultation* un homme flottant & incertain entre la vérité & le mensonge, entre l'erreur & l'orthodoxie, entre l'apostasie & la foi, un froid & dangereux médiateur, réunissant la triste mobilité de l'opinion à la suffisance d'un négociateur, se croyant propre à la conciliation, parce qu'il n'étoit d'aucun parti (comme si la vraie Religion en étoit un, ou que l'on pût n'être point de ce parti-là). Cassandre reconnut ses torts avant de mourir par une profession de foi aussi complette que sincere (*voyez* le *Journ. hist. & litt.* 15 octob. 1787, p. 289. — 1 mars 1788, p. 334). On a encore de ce savant un *Recueil d'Hymnes* avec des notes curieuses.

CASSANDRE, (François) mort en 1695, s'attacha avec succès à l'étude des langues grecque & latine, & il fit quelques vers françois qui n'étoient pas sans mérite. Son humeur atrabilaire & son caractere orgueilleusement philosophique, ternirent ses talens, & empoisonnerent sa vie. Il vécut & mourut dans l'obscurité & l'indigence. Sa misanthropie le suivit jusqu'au tombeau ; & il eut autant de peine de se mettre bien avec Dieu, qu'il en avoit eu de vivre avec les hommes. Son confesseur l'excitant à l'amour divin par la vue des bienfaits qu'il avoit reçus de Dieu : *Ah oui !* s'écria Cassandre d'un ton chagrin, *il m'a fait jouer un joli personnage ! Vous savez comme il m'a fait vivre. Voyez*, ajouta-t-il en montrant son grabat, *comme il me fait mourir*. On a de lui : I. La *Traduction de la Rhétorique d'Aristote*, Paris, 1675, La Haye, 1718, in-12 ; la meilleure que nous ayons de l'ouvrage du philosophe Grec. II. Les *Paralleles historiques*, in-12, Paris, 1680. Ce livre, dont l'idée étoit bonne, est très-mal exécuté. Le style est dur, lourd, incorrect. III. La *Traduction* des derniers volumes du président de Thou, que du Ryer n'avoit pas achevée.

CASSANDRE, (Fidele) savante Vénitienne, qui s'appliqua avec succès aux langues grecque & latine, à l'histoire, à la philosophie & à la théologie. Jules II, Léon X, François I, Ferdinand d'Aragon lui donnerent des preuves non équivoques de leur estime. Les savans ne l'admirerent pas moins que les princes, & plusieurs même vinrent la voir à Venise, comme l'honneur de son sexe. Elle soutint à Padoue, dit Moréri, des theses de philosophie pour un chanoine de Concordia son parent ; mais ce fait est faux. Philippe Thomassini a publié le recueil de ses *Lettres* & de ses *Discours*, & l'a enrichi de sa *Vie*. Cette femme illustre mourut âgée de 102 ans, en 1567.

CASSARD, (Jacques) né à Nantes en 1672, d'un armateur qui le laissa en bas-âge ; sa mere l'envoya à St.-Malo,

pour y apprendre un art qui pût lui donner de quoi vivre. Il suivit M. de Pointis à son expédition de Carthagene en 1697. Son intrépidité lui fit un nom. En 1703, on lui donna la commission de nettoyer la Manche des corsaires qui l'infestoient, & de réprimer les Anglois dans la Méditerranée. Ses succès lui firent donner en 1712, le commandement de la flotte qui devoit attaquer les colonies Portugaises. Il prit Ribera-Grande, capitale des isles du Cap-Verd, & y fit un butin immense. Montserrat, Antigoa, Surinam, Curaçao, appartenans aux Anglois ou aux Hollandois, éprouverent les effets de sa bravoure, & quelques-uns payerent de riches rançons. En arrivant à la Martinique, il reçut l'ordre de joindre son escadre à celle d'un officier d'un grade supérieur; il eut peine à lui être subordonné; il alla même jusqu'à s'en séparer pour courir sus à une flotte angloise dont il prit deux vaisseaux. A son arrivée à Toulon, il fut disgracié de la cour pour cette insubordination. La paix rendit ses talens inutiles. Son air rustre & sa fierté lui firent des ennemis. Ayant fatigué le ministere de lettres & d'injures au sujet d'un armement fait pour la ville de Marseille, dont on ne vouloit pas lui tenir compte, il fut enfermé dans le château de Ham, où il mourut en 1740.

CASSE, *voyez* DUCASSE.

CASSEM, frere d'Ali-Ben-Hamid, troisieme calife des Arabes musulmans en Espagne, fut placé sur le trône après la mort de son frere. Hairam, un des principaux seigneurs Arabes, se souleva contre lui, & fit proclamer un autre calife nommé Mortadha, qui étoit du sang royal. La ville de Grenade ne voulant point le reconnoître, Mortadha se vit obligé de l'assiéger, & fut tué sur les murailles. Cassem ne laissoit pas cependant d'être reconnu dans Séville, lorsque la ville de Cordoue prêta hommage à Jahia, fils d'Ali-Ben-Hamid, son neveu; mais le regne de Jahia ne fut pas long. Les Cordouans, s'étant dégoûtés de lui, rappellerent Cassem qu'ils avoient chassé. Ce prince ne fut pas plutôt rétabli sur le trône, qu'il fit venir des troupes d'Afrique pour s'y affermir; mais cette entreprise souleva de nouveau cette ville mutine, en sorte qu'il se vit encore une fois chassé, sans espérance de retour. Jahia son neveu, ayant repris sa place, se saisit de sa personne, & l'enferma dans une maison où il finit ses jours.

CASSIANUS BASSUS, savant jurisconsulte de Constantinople, florissoit dans le 10e. siecle; il est auteur, suivant plusieurs savans, du livre intitulé: *Geoponica, sive de re Rustica*, attribué par d'autres à Constantin Porphyrogenete; Bassus le lui avoit dédié, & c'est ce qui peut l'avoir fait attribuer à cet empereur par des gens qui entendoient peu la langue grecque.

CASSIEN, (Jules) fameux héréſiarque du 2e. siecle, vivoit vers l'an 174. Il étoit comme le chef des Docetes, hérétiques, qui s'imaginoient que Jesus-Christ n'avoit qu'un corps fantastique, ou qu'une apparence de corps. Cassien avoit composé des *Commentaires* & un

Traité sur la continence. Ces deux ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. S. Clément d'Alexandrie les cite dans ses *Stromates*.

CASSIEN, (Jean) scythe, ou plutôt Gaulois de nation, selon l'*Histoire Littéraire de France*, sortit d'une famille illustre & chrétienne. Ayant été élevé parmi les solitaires de la Palestine & de l'Egypte, il se proposa de bonne heure leur exemple à suivre. Il s'enfonça, avec Germain son ami, son parent & son compatriote, dans les solitudes les plus reculées de la Thébaïde. Après avoir admiré & étudié les hommes merveilleux de ces déserts, il vint à Constantinople, & y fut fait diacre par S. Chrysostome qui lui avoit servi de maître; de là il passa à Marseille, où il fut vraisemblablement ordonné prêtre. Il y fonda un monastere d'hommes, & un autre de filles, leur donna une regle, & eut sous lui jusqu'à cinq mille moines. Il mourut vers l'an 433, plein de jours & de vertus. On a de lui : I. Douze livres d'*Institutions monastiques*, & vingt-quatre *Conférences des Peres du Désert*, qu'il composa à la priere de S. Castor, évêque d'Apt en Provence. Elles furent traduites en 2 vol. in-8°, 1663, par Nicolas Fontaine. II. Un *Traité de l'Incarnation contre Nestorius*, fait à la priere du pape S. Céléstin. Le style des livres de Cassien, écrits en latin, répond aux choses qu'il traite. Il est tantôt net & facile, tantôt pathétique; mais il n'a rien d'élevé ni de grand. S. Benoît recommandoit fort à ses religieux la lecture de ses *Conférences*. Il y a dans la XIII*e*, des propositions qui ne paroissent pas exactement conformes à la doctrine de l'Eglise sur la grace; Cassien n'avoit jamais pu goûter celle de S. Augustin : il pensoit qu'elle avoit des conséquences fâcheuses contre la bonté de Dieu & la liberté de l'homme; mais en voulant éviter une extrémité, il ne s'éloigna pas assez de l'autre. S. Prosper, disciple & défenseur de S. Augustin, écrivit son ouvrage intitulé : *Contra Collatorem*, pour le réfuter : « Mais » du tems de Cassien, dit un » critique, l'Eglise n'avoit pas » encore prononcé sur ce point; » il ne fut décidé qu'au con- » cile d'Orange en 529 : con- » séquemment la méprise de » Cassien n'a pas empêché que » sa mémoire ne fût en véné- » ration ». La derniere édition des Œuvres de ce saint solitaire est de Leipsick, 1722, in-fol., avec des commentaires & des notes. Il y en a aussi une édition de Paris, 1642, in-fol. On les trouve dans la *Bibliotheque des Peres*.

CASSIEN, (S.) maître d'école à Imola, enseignoit à lire & à écrire aux enfans de cette ville, lorsqu'une violente persécution s'étant excitée contre l'Eglise, sous Dece ou Valerien, & selon d'autres sous Julien, il fut arrêté comme chrétien, & interrogé par le gouverneur de la province. Sur son refus constant de sacrifier aux idoles, le juge eut la barbarie d'ordonner que ses propres écoliers le piqueroient avec leurs stylets (instrument dont on se servoit alors pour former les lettres sur des tablettes de plomb, de

bois, de cire, &c.) pour rendre sa mort d'autant plus cruelle, que le supplice étoit plus lent. Prudence fait mention de ce saint martyr dans ses Hymnes.

CASSINI, (Jean-Dominique) né à Périnaldo, dans le comté de Nice, en 1625, s'appliqua d'abord à l'astrologie judiciaire; mais en ayant bientôt apperçu l'absurdité, il passa à l'astronomie, dont la solidité devoit avoir plus de charmes pour un esprit vrai. Ses découvertes & ses succès répandirent bientôt son nom dans toute l'Europe. Le sénat de Bologne le choisit pour remplacer le Pere Cavallièri dans la chaire d'astronomie. C'est dans cette ville qu'il traça une nouvelle Méridienne, plus utile & plus exacte que toutes celles que l'on avoit tracées jusqu'alors. Ce grand ouvrage étant fini, Cassini régla les différends que les inondations fréquentes du Pô, son cours incertain & irrégulier occasionnoient entre Ferrare & Bologne. Cette derniere ville lui donna, pour récompenser ses soins, la surintendance des eaux. Colbert envia cet homme célebre à l'Italie. Louis XIV le fit demander à Clément IX & au sénat de Bologne, seulement pour quelques années, pour l'obtenir plus facilement. On le lui accorda. Le roi le reçut comme César avoit reçu Sosigene: il eut une pension proportionnée aux sacrifices qu'il avoit faits. Le pape & Bologne le redemanderent en vain quelques années après. L'académie des sciences, dont il étoit correspondant, lui ouvrit bientôt ses portes: il se montra digne d'elle par plusieurs Mémoires. Il mourut en 1712, à 88 ans. Il perdit la vue, comme Galilée, dans les dernieres années de sa vie. Ce malheur ne lui ôta rien de sa gaieté. Sa vie fut aussi unie que son caractere, plein de modestie, de candeur & de simplicité. Il ne connut les cieux, que pour adorer plus profondément le Créateur dont ils racontent la gloire. On a de lui un *Traité touchant la Comete* qui parut en 1652-53-64; un *Traité de la Méridienne de S. Pétrone*, 1656, in-folio; plusieurs *Traités sur les Planetes*, & des Mémoires estimés. Ce fut lui qui découvrit, en 1671, le troisieme & le cinquieme satellites de Jupiter; il découvrit les deux premiers en 1684. Il inventa la méthode de représenter les éclipses de soleil, pour tous les habitans de la terre. La méridienne de l'Observatoire de Paris, commencée par Picard, fut continuée par notre astronome & par La Hire. *Voyez* son éloge dans ceux de M. de Fontenelle.

CASSINI, (Jacques) fils du précédent, né à Paris le 10 février 1677, & son successeur à l'académie des sciences, hérita des talens de son pere. Il manquoit à la méridienne de France une perpendiculaire: il la décrivit en 1733 depuis Paris jusqu'à St-Malo; & la prolongea en 1734 depuis Paris jusqu'au Rhin, près de Strasbourg. Il mourut en 1756, à 84 ans, dans sa terre de Thury, près de Clermont en Beauvaisis. Il étoit maître-des-comptes. Les Mémoires de l'Académie sont ornés de plusieurs de ses observations. Il est compté parmi les

astronomes qui connoissoient le mieux le ciel. On a de lui deux ouvrages très-estimés : I. Des *Elémens d'Astronomie*, avec les tables astronomiques, 1740, 2 vol. in-4°. II. *Grandeur & figure de la Terre*, 1720, in-4°.

CASSINI DE THURY, (César-François) fils du précédent, maître-des-comptes, directeur de l'observatoire, astronome de l'académie des sciences, & membre de plusieurs sociétés scientifiques, naquit à Paris le 17 juin 1714. Il fut employé à faire la description géométrique de la France, se livra à ce travail avec toute l'activité de son âge, & y consacra une grande partie de son loisir jusqu'à sa mort. Il publia une *Nouvelle Carte* de ce royaume, Paris, 1744, en une grande feuille. Cette carte s'appelle *la Carte des Triangles*. Les cartes particulieres, levées géométriquement sous sa direction & celle de Camus & de Montigny, doivent être au nombre de 175. Il a eu la consolation de voir terminer presqu'entiérement un travail si long & si pénible, qui lui fait honneur malgré les défauts inséparables d'un si grand ouvrage. Il mourut de la petite vérole le 4 septembre 1784. On trouve de lui plusieurs Mémoires intéressans dans ceux de l'Académie. Il a fait des Additions aux tables astronomiques de son pere, a donné une *Relation de deux Voyages faits en Allemagne*, 1763, in-4°; des *Opuscules astronomiques*, 1771, in-8°.

CASSIODORE, (Magnus-Aurelius) Calabrois, d'une famille illustre, principal ministre du roi Théodoric, consul en 514, préfet du prétoire sous Athalaric, Déodat & Vitige, quitta le monde après la chûte de ce dernier prince, vers l'an 540. Il bâtit un monastere près de sa patrie, & s'y retira à l'âge de 70 ans, ne s'occupant que de son salut. Sa solitude offroit toutes sortes de commodités, des réservoirs pour le poisson, des fontaines, des bains, des horloges au soleil & à l'eau, une bibliotheque aussi riche que bien choisie. C'est dans cette retraite qu'il mit au jour son *Commentaire sur les Pseaumes*, ses *Institutions des divines Ecritures*, recueil de regles pour ses moines sur la maniere de les étudier. Il indique les principaux auteurs de la science ecclésiastique, théologiens, historiens ascétiques. Il leur propose pour travail manuel de transcrire des livres, approuvant l'agriculture & le jardinage, pour ceux de ses solitaires peu propres aux lettres. Il leur cite les livres qui traitent de cette matiere. Outre ces ouvrages, on a encore de lui une Chronique : *De Gestis Gothorum & Romanorum*, & des *Traités philosophiques*. Celui *de l'ame* est un des meilleurs. Le style de Cassiodore est assez pur pour son tems, & assez simple, quoique plein de sentences & de pensées morales. Il avoit coutume de dire : » Qu'on verroit plutôt la nature errer dans ses opérations, qu'un souverain qui ne donne pas à sa nation un caractere semblable au sien ». *Faciliùs errare naturam, quàm principem formare rempublicam dissimilem sibi.* Il mourut saintement en 562, âgé de plus de 93 ans. Le P. de Ste.-Marthe, mort supérieur-général de la

congrégation de S. Maur, a écrit la *Vie* de cet auteur, & l'a accompagnée de savantes notes, Paris, 1694, in-12. Le P. Garet, son confrere, avoit publié une bonne édition de ses Œuvres en 1679, à Rouen, 2 vol. in-fol. Le marquis Maffei fit imprimer en 1721, à Vérone, un ouvrage qui n'avoit pas encore vu le jour. Il est intitulé : *Cassiodori complexiones in Epistolas, Acta Apostolorum & Apocalypsim*, in-8°. On le réimprima à Londres l'année suivante.

CASSIOPÉE, femme de Céphée, roi d'Ethiopie, & mere d'Andromede, fut assez vaine pour prétendre surpasser en beauté les Néréides. Neptune vengea ces Nymphes, en suscitant un monstre marin qui désola le pays. Pour appaiser ce dieu, Andromede fut exposée sur un rocher. Le monstre s'élançoit pour la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, le terrassa & le tua. Cassiopée fut placée avec sa famille au nombre des Constellations.

CASSIUS VISCELLINUS, (Spurius) se distingua contre les Sabins, fut trois fois consul, une fois général de la cavalerie, & obtint l'honneur du triomphe deux fois. Son humeur remuante lui fit des ennemis. On l'accusa d'aspirer à la royauté, & il fut précipité du mont Tarpeïen vers l'an 485 avant J. C.

CASSIUS LONGINUS, (Lucius) préteur Romain, dont le tribunal redoutable étoit appellé l'*Ecueil des accusés*. On lui attribue la maxime *Cui bono*, dont le sens est, que tout coupable de quelque crime que ce soit, le commet par intérêt. Il vivoit l'an 113 avant J. C.

CASSIUS LONGINUS, (Caïus) d'abord questeur sous Crassus, se signala ensuite contre les Parthes, & les chassa de Syrie. Etant entré dans le parti de Pompée, il fut défait comme lui à la bataille de Pharsale. César lui donna la vie; mais cet ardent républicain ne s'en servit que pour conspirer contre celle de son bienfaiteur. Ses menées furent long-tems cachées. César les ayant découvertes, répondit à ses amis qui lui conseilloient de se défier d'Antoine & de Dolabella : « Ce » ne sont pas ces beaux gar» çons, ces hommes parfumés, » que je dois appréhender ; » mais plutôt ces hommes pâ» les & maigres qui se piquent » d'austérité ». Un jour il fit mettre au bas d'une statue, élevée à l'honneur de Brutus, l'auteur de la liberté de sa patrie : *Utinam viveres !* « Plût à » Dieu que tu vécusses encore »! Une autre fois il répandit un billet avec ces mots : *Tu n'es pas sans doute le vrai Brutus, car tu dors*. Ces trames sourdes étoient employées, pour que Brutus donnât le premier signal de la perte du tyran. César fut massacré. Un des conjurés ne sachant comment porter ses coups : *Frappe*, dit Cassius, *quand ce devroit être à travers mon corps*. Octave & Antoine se réunirent bientôt contre les conspirateurs. Ils les atteignirent à Philippes ; Cassius y fut défait par Antoine, tandis que Brutus remportoit une victoire complette sur Octave. Cassius, s'imaginant que tout étoit désespéré, se retira dans une tente,

&

& se fit donner la mort par un de ses affranchis, l'an 42 avant Jesus-Christ. C'est à lui que Brutus donna l'éloge de *dernier des Romains*. Velleïus Paterculus a dit, en faisant le parallele de Brutus & de Cassius, que celui-ci étoit meilleur capitaine, & que l'autre étoit plus honnête homme; de façon qu'on devoit préférer d'avoir Brutus pour ami, & craindre davantage d'avoir Cassius pour ennemi. Cassius étoit savant, il aimoit & protégeoit les lettres. Ce fut contre son avis qu'on livra la bataille de Philippes. Il vouloit, avec raison, laisser détruire par la disette l'armée ennemie, qui manquoit de tout.

CASSIUS, (Avidius) célebre capitaine Romain, se distingua par sa valeur & par sa conduite sous les empereurs Marc-Aurele & Lucius Verus. Après la mort de celui-ci, arrivée l'an 169 de Jesus-Christ, Cassius ayant été salué empereur en Syrie, fut tué par trahison trois mois après, & sa tête envoyée à Marc-Aurele, l'an 175.

CASSIUS SCÆVA, soldat de Jules-César, se signala en plusieurs occasions sur terre & sur mer. Etant assiégé par un lieutenant de Pompée dans un château près de Dyrrachium, ville d'Albanie, où il commandoit, il soutint tous les efforts des ennemis avec un courage invincible. Un présent de deux mille écus fut la récompense de sa bravoure. Elle n'éclata pas moins sur mer, lorsque César rendit la Grande-Bretagne tributaire. Cassius Scæva s'étant embarqué avec quatre de ses compagnons dans une chaloupe, & l'ayant attachée à un rocher proche de l'isle, bordée d'un grand nombre d'ennemis, ceux-ci vinrent fondre sur lui. Cassius ne perdit point courage, quoique ses compagnons l'eussent lâchement abandonné. Il se défendit seul contre tous, jusqu'à ce qu'étant blessé en plusieurs endroits, il se jeta dans la mer & se sauva à la nage. César vint le recevoir au bord, & louant sa valeur en présence de l'armée, il le fit centurion.

CASSIUS, (Barthélemi) Jésuite Dalmatien, né en 1575, missionnaire en Turquie, pénitencier de St. Pierre à Rome sous le pape Urbain VIII, a donné au public : *Institutiones Linguæ Sclavonicæ*, Rome, 1604, in-8°; une *Histoire de Lorette*, Rome, 1607, in-8°. Il a traduit le Rituel Romain d'Urbain VIII en langue esclavone, 1670, in-4°; de même que les Evangiles & les Epîtres du Missel, 1641, in-fol. Il a encore traduit plusieurs Vies des Saints, & fait quelques ouvrages de piété en cette langue. Il mourut en 1660.

CASTAGNO, (André del) fut le premier peintre de Toscane qui connut la maniere de peindre à l'huile (*voyez* BRUGES, Jean de). Dominique de Venise, qui l'avoit apprise d'Antoine de Messine, étant venu à Florence, André del Castagno rechercha son amitié, & tira de lui ce beau secret. Il conçut ensuite une si cruelle jalousie contre Dominique, son ami & son bienfaiteur, que sans avoir égard aux obligations qu'il lui avoit, il l'assassina un soir. Dominique n'ayant point reconnu son meurtrier, se fit porter chez

ce cruel ami dont il ignoroit la perfidie, & mourut entre les bras. Castagno étant au lit de la mort, déclara cet assassinat dont on n'avoit pu découvrir l'auteur. Il fut enterré avec la haine & l'indignation publique. Dès qu'il eut appris le secret de Dominique, il fit plusieurs ouvrages dans Florence, qui furent admirés. Ce fut lui qui travailla, en 1478, au tableau que la république fit faire, où étoit représentée l'exécution des conjurés qui avoient conspiré contre les Médicis.

CASTAING, (N.) savant ingénieur, inventa vers 1680 la machine à marquer sur tranche, qui fut mise en œuvre dans toutes les monnoies sous le regne de Louis XIV. Ce monarque récompensa magnifiquement l'inventeur, qui mourut à Paris au commencement du dix-huitieme siecle.

CASTALDI, (Corneille) naquit à Feltri, d'une famille ancienne, en 1480. Il s'adonna en même tems au barreau & à la poésie, égayant la sécheresse de la jurisprudence par les charmes des vers. Sa patrie l'ayant chargé de ses intérêts auprès des Vénitiens, il obtint tout ce qu'elle demandoit. Les grands & les gens-de-lettres le regretterent également. Padoue, où il se fixa par le mariage, lui doit l'établissement d'un college. Il finit ses jours en 1537. Ses *Poésies*, long-tems ignorées, ont été publiées pour la premiere fois par les soins de Conti, Vénitien, 1757, in-4°. On y trouve des pieces italiennes & des pieces latines : les premieres offrent beaucoup de facilité, & une grande abondance d'images : les secondes respirent le goût de l'antiquité. La *Vie* de l'auteur, écrite avec une élégante simplicité par un praticien de Venise, est à la tête de ce recueil estimable.

CASTALION, CASTILION, CASTILLON *ou* CHATEILLON qui étoit son vrai nom, (Sébastien) naquit en 1515 dans les montagnes du Dauphiné. L'étude des langues savantes, & sur-tout de l'hébraïque & de la grecque, lui acquit l'estime & l'amitié de Calvin. Ce patriarche des Réformés lui procura une chaire au college de Geneve; mais s'étant brouillé avec lui, comme il arrive toujours parmi les gens de faction & de secte, il alla enseigner le grec à Bâle. Il mourut en 1563. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. Une *Version latine & françoise de l'Ecriture*, Bâle, 1556, in-fol. La *Version françoise*, imprimée à Bâle en 1555, in-fol., est très-rare. Dans ces deux versions il ne garde pas le caractere d'un interprete des Livres-Saints : il leur donne un tour entiérement profane. Son style affecté, efféminé, surchargé d'ornemens, est indigne du sujet, & fait disparoître cette simplicité noble, ce ton de candeur & de force que l'on remarque dans les originaux : aussi ne sont-elles lues de personne. Il manque, d'ailleurs, d'exactitude & de fidélité ; & dans la version latine il ne parle pas toujours bien la langue, quoiqu'il coure après les termes polis & élégans. La version françoise essuya beaucoup de contradiction de la part des Catholiques & des Protestans. II. Quatre livres de *Collo-*

quia sacra, Bâle, 1565, in-8°. Ce sont des dialogues sur les principales histoires de la Bible: petit ouvrage écrit purement en latin, mais qui n'est pas exempt d'erreurs. III. Une *Version* latine *des vers sibyllins*, avec des remarques. IV. Une *Traduction* latine des *Dialogues de Bernardin Ochin*, dont il avoit embrassé, dit-on, les sentimens sur la polygamie. V. Une édition de l'*Imitation de J. C.*, étrangement défigurée, non-seulement quant au style, mais quant au fond des choses. *Voy.* KEMPIS.

CASTEEL, (Gerard) né à Cologne en 1667, fut chanoine régulier de Ste. Croix, & mourut prieur de la maison de son ordre à Duisbourg, en 1733. On a de lui *Controversiæ ecclesiastico-historicæ*, Cologne, 1734 & 1757, in-4°. Ces dissertations sont au nombre de 45, & roulent sur les principaux points controversés de l'histoire ecclésiastique. L'auteur ne prend point de parti sur la plupart de ces questions. Il se contente de rapporter les motifs qu'on allegue de part & d'autre, & il s'en acquitte assez fidellement. Il copie souvent Noël-Alexandre.

CASTEL, (Edmond) né à Halley, dans le Cambridgeshire, en 1606, chanoine de Cantorbery, savant dans les langues orientales, professa l'arabe à Londres avec beaucoup de distinction. La *Bible polyglotte* de cette ville est due principalement à ses soins. On lui est encore redevable du *Lexicon heptaglotton*, Londres, 1686, 2 vol. in-fol.; dictionnaire en sept langues, qui affoiblit ses yeux & ruina sa fortune, en lui acquérant un nom célebre. Il mourut en 1685, accablé de dettes & regretté des savans.

CASTEL, (Pierre) de Messine, professeur de médecine à Rome, & directeur du jardin botanique de sa patrie, a publié; I. *Hortus Messanensis*, 1640, in-4°, fig. II. *De Smilace saspera*, 1652, in-4°.

CASTEL, (Fr. Perard) de Vire en Normandie, avocat au grand conseil, banquier expéditionnaire en cour de Rome, mourut en 1687. Il laissa plusieurs ouvrages, où la théorie & la pratique des matieres de bénéfices sont exposées savamment. Les plus recherchés sont: I. Ses *Questions notables sur les matieres bénéficiales*, Paris, 1689, 2 vol. in-fol., II. *Définitions du Droit Canon*, Paris, 1700, in-fol., avec les remarques de *Du-Noyer*. III. *Regles de la Chancellerie Romaine*, 1685, in-folio.

CASTEL, (Louis-Bertrand) géometre & philosophe, né à Montpellier en 1688, jésuite en 1703, se fit connoître à Fontenelle & au P. de Tournemine, par des ébauches qui annonçoient de plus grands succès. Le jeune-homme étoit alors en province; ils l'appellerent à la capitale. Castel passa de Toulouse à Paris, à la fin de 1720. Il soutint l'idée que ses essais avoient donnée de lui. Le premier ouvrage qu'il mit au jour, fut son *Traité de la pesanteur universelle*, en 2 vol. in-12, 1724. Tout dépendoit, selon lui, de deux principes, de la gravité des corps, & de l'action des esprits; l'une qui les faisoit tendre sans cesse au repos, l'autre qui rétablissoit les

mouvemens. Cette doctrine, la clef du systême de l'univers, à ce qu'il prétendoit, ne parut point telle à l'abbé de Saint-Pierre. Quoiqu'ami du mathématicien, il l'attaqua ; le Jésuite répondit. Les écrits de part & d'autre supposoient beaucoup d'esprit dans les combattans, mais un esprit singulier. Le second ouvrage du P. Castel fut son *Plan d'une Mathématique abrégée*, Paris, 1727, in-4°, qui fut suivi bientôt d'une *Mathématique universelle*, 1728, in-4°. L'Angleterre & la France applaudirent à cet ouvrage. La société royale de Londres ouvrit ses portes à l'auteur. Son *Clavecin oculaire* acheva de faire connoître son genre d'esprit naturellement facile, fécond & inventeur. Il fut entraîné par la vivacité de son imagination. Ses systêmes n'étoient d'abord que des hypotheses; mais peu-à-peu il croyoit venir à bout de les réaliser. En qualité de géometre, il pouvoit démontrer l'analogie des sons & des couleurs; mais il n'y avoit qu'un radoteur millionnaire, qui pût tenter de fabriquer une machine aussi coûteuse que celle de son Clavecin, & dont l'exécution étoit impossible. Il faut avouer pourtant que cette chimere a produit des découvertes utiles. *Le vrai systême de Physique générale de Newton*, 1743, in-4°, lui fit plus d'honneur dans l'esprit de quelques savans ; mais il déplut à d'autres. Il respectoit le philosophe Anglois, sans que sa doctrine lui parût propre à dévoiler le vrai systême du monde. « Newton & Descartes, disoit-il, se valent » bien pour l'invention ; mais » celui-ci avoit plus de facilité » & d'élévation ; l'autre, avec » moins de facilité, étoit plus » profond. Tel est, à-peu-» près, le caractere des deux » nations. Le génie françois » bâtit en hauteur, & le génie » anglois en profondeur. Tous » deux eurent l'ambition de » faire un monde, comme » Alexandre eut celle de le con-» quérir, & tous deux pense-» rent en grand sur la nature ». On a encore du P. Castel un traité intitulé : *Optique des Couleurs*, Paris, 1740, in-12, & d'autres ouvrages. Les autres productions de cet auteur sont moins importantes : ce sont des brochures, ou des extraits répandus dans les *Mémoires de Trévoux*, auxquels il travailla long-tems (*voyez ce Journal*, au 2e. vol. d'avril 1757). Le style de Castel se ressentoit du feu de son esprit & des écarts de son imagination. Un jour qu'on parloit, devant Fontenelle, du caractere d'originalité que portent les ouvrages de ce Pere, quelqu'un dit : « Mais il » est fou. — Je le sais bien, » répondit Fontenelle, & j'en » suis fâché, car c'est grand » dommage. Mais je l'aime en-» core mieux original & un peu » fou, que s'il étoit sage sans » être original ». Castel mourut en 1757, à l'âge de 69 ans. Il s'étoit retiré du grand monde quelque tems avant sa mort. Il y avoit été d'abord très-répandu, & avoit plu par ses saillies & sa vivacité. Les gens-de-lettres qui le consultoient, trouvoient en lui de la complaisance & des lumieres. Il avoit avec eux la simplicité que donne l'étude aux vrais savans

On le trouvoit au milieu de ses livres, de ses écrits, de son attelier pour le clavecin oculaire, & d'un nombre infini de pieces ramassées confusément dans le même réduit. M. l'abbé de la Porte a publié en 1763, in-12, un recueil curieux, à Paris, sous le titre d'Amsterdam. Il est intitulé : *Esprit, saillies & singularités du P. Castel.* Ce livre contient un grand nombre de sujets. L'auteur n'en approfondit aucun ; cependant il pense beaucoup, & souvent très-bien.

CASTELLANUS, (Pierre) *voyez* CHATEL (Pierre du).

CASTELLI, (Bernard) peintre Génois, né en 1557, excellent coloriste, réussissoit dans le portrait. Il peignit les grands poëtes de son tems, & fut chanté par eux. Il grava les figures de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, son ami intime. On remarque du génie dans ses ouvrages, mais trop peu de naturel. Il mourut à Genes en 1629, laissant plusieurs tableaux à sa patrie, à Rome, à Turin, &c.

CASTELLI, (Valerio) fils de Bernard, né à Genes en 1625, perdit trop jeune son pere pour pouvoir profiter de ses leçons ; mais son application suppléa à ce qu'il auroit pu apprendre sous un tel maître. Il excella dans les batailles. Ses ouvrages sont recommandables par le génie & le goût, le coloris & le dessin. Il mourut en 1659.

CASTELNAU, (Michel de) seigneur de Mauvissiere, guerrier, homme de lettres, & négociateur aussi sincere que prudent, naquit en 1520, à la Mauvissiere en Touraine. Ayant reçu de ses parens une aussi bonne éducation qu'on pouvoit la donner, il alla faire en Italie son apprentissage dans le métier des armes, sous le maréchal de Brissac qui y commandoit. Castelnau se distingua en Piémont, en Toscane & dans l'isle de Corse. François de Lorraine, grand-prieur de France, qui avoit entrevu son mérite naissant, se l'attacha, le mena à Malte avec lui, & à son retour en France, le produisit à la cour, & lui procura la bienveillance de la maison de Guise. Il dut le développement de sa réputation à un événement singulier. Jean de Montluc, évêque de Valence, l'un des plus célebres prédicateurs de ce tems, avoit prêché le jour de Pâques devant le roi ; le cardinal de Lorraine témoignoit son regret de n'avoir pu l'entendre en présence de Castelnau, qui ayant été présent, s'offrit de répéter le sermon, & d'y joindre les graces de l'orateur. L'offre fut acceptée par le cardinal qui promit le plus beau cheval de son écurie, si Castelnau réussissoit ; & il eut le bonheur de réussir. Il jouit dès-lors d'une considération particuliere, & la méritoit à d'autres égards. Charles IX & Henri III l'employerent dans plusieurs négociations aussi importantes que difficiles. Il mourut en 1592, après avoir été cinq fois ambassadeur en Angleterre. Les *Mémoires* de ses négociations, publiés par le Laboureur, 1659, 2 vol. in-fol., réimprimés à Bruxelles en 1731, 3 vol. in-fol., & tout récemment insérés dans la *Collection universelle des Mémoires parti-*

culiers, relatifs à l'Histoire de France, sont au nombre des monumens curieux qui nous restent de l'histoire de son tems. Castelnau avoit donné aussi, en 1559, une traduction françoise de l'ouvrage de Ramus, intitulé : *Liber de moribus veterum Gallorum*, in-8°. L'original est bon, mais la traduction lui est fort inférieure.

CASTELNAU, (Jacques, marquis de) maréchal de France, petit fils du précédent, se signala en plusieurs sieges & combats. Il eut le commandement de l'aîle gauche à la bataille des Dunes, le 14 juin 1658, & fut blessé deux jours après au siege de Dunkerque. Il mourut de ses blessures à Calais, le 15 juillet suivant, à 38 ans. M. Osmont lui attribue mal-à-propos les *Mémoires* de Michel de Castelnau.

CASTELNAU, (Henriette-Julie de) comtesse de Murat, une des muses françoises, mourut en 1716, à 45 ans. Elle a laissé des Chansons, & d'autres petites Pieces de Poésie, répandues dans differens recueils. On a encore d'elle : I. *Les Lutins de Kernosi*, roman en 2 part. in-12. II. Des *Contes de Fées*, en 2 vol. III. Le *Voyage de campagne*, 2 vol. in-12. La réputation brillante que ces ouvrages lui acquirent d'abord, ne s'est pas soutenue. C'est assez le sort des auteurs qui s'attachent à des productions frivoles, & qui n'ont que les ressources de l'esprit pour se garantir de l'oubli.

CASTELVETRO, (Louis de) né à Modene en 1503, prévint favorablement le public par ses talens. Il auroit pu être heureux dans sa patrie ; mais la fureur de critiquer troubla son bonheur, & lui fit des ennemis de ses meilleurs amis. Il se vit obligé de quitter l'Italie pour l'Allemagne. De retour à Modene, après dix ans d'absence, il fut accusé d'avoir traduit en italien un livre de Mélanchton, & fut poursuivi par le saint-office. Comme l'affaire prenoit un mauvais tour, il se sauva à Bâle. On a de lui des *Eclaircissemens sur la Poétique d'Aristote*, pleins d'esprit ; mais d'une subtilité qui dégénere souvent en chicane. Le feu ayant pris à la maison qu'il habitoit à Lyon, il se mit à crier : *Sauvez ma Poétique !* C'étoit en effet le meilleur de ses ouvrages, & quant à tous les autres, on pouvoit bien les laisser brûler. La premiere édition de sa *Poétique*, qui parut à Vienne en Autriche, en 1570, in-4°, est recherchée. On fait cas aussi de celle de Bâle en 1576, in-4°. On a encore de lui : *Opere critiche*, 1727, in-4°. Il mourut à Chiavenne en 1571, à 66 ans. C'étoit un homme sobre & uniquement occupé de ses livres. Il ne voulut point se marier, de peur que le soin du ménage ne le détournât de l'étude. Nullement attaché aux richesses, il abandonna à un de ses freres tout ce qu'il possédoit.

CASTIGLIONE, *voyez* BENEDETTE (le).

CASTIGLIONE, (Joseph) poëte & critique, natif d'Ancone, se maria à Rome en 1582, devint gouverneur de Corneto en 1598, & mourut vers 1616. Il s'occupoit à faire des vers latins sur les divers événemens de son tems. Il a fait aussi quel-

ques ouvrages de critique, contenus dans un livre imprimé sous le titre de *Variæ lectiones & opuscula*, Rome, 1594, in-4°.

CASTIGLIONI *ou* CASTELION, (Balthasar) poëte né à Casatico, dans le duché de Mantoue, en 1478, ambassadeur du duc d'Urbin, auprès de Henri VIII, roi d'Angleterre, reçut de ce prince l'ordre de la Jarretiere. Il épousa ensuite Hippolyte Torella, femme d'une grande beauté & d'un génie au-dessus de sa beauté. Cette union, formée par l'amour & par la conformité des goûts, ne dura que quatre ans. Léon X, pour le consoler de la mort de sa femme, avoit résolu de lui donner le chapeau de cardinal. Clément VII, neveu de ce pontife, eut pour Castiglioni la même considération que son oncle : il l'envoya auprès de Charles-Quint, traiter des affaires du saint-siege, de l'Eglise & du pape. Castiglioni gagna entiérement les bonnes graces de ce prince. L'empereur le nomma à l'évêché d'Avila. Ce prélat illustre mourut à Tolede, en 1529, à l'âge de 50 ans, pleuré par le pape & par l'empereur. Ses ouvrages, en vers & en prose, lui acquirent la réputation de grand poëte & d'écrivain délicat. Son *Courtisan*, appellé par les Italiens un livre d'or, est une production toujours nouvelle, malgré les changemens des mœurs. Qui pouvoit mieux donner des préceptes aux courtisans, que celui qui avoit également plu dans tant de cours différentes, à Paris, à Londres & à Madrid? Cet ouvrage a été traduit en françois ; mais quelque bien qu'on le rende, la version sera toujours au-dessous de l'original. La premiere édition, donnée en 1528, in-fol., à Venise, est peu commune. Les *Poésies latines* de Castiglioni réunissent, si l'on en croit Scaliger, l'élévation des pensées de Lucain, & l'élégance du style de Virgile. La délicatesse, la netteté, l'agrément caractérisent ses *Elégies*. Ses *Pieces italiennes* sont aussi estimables que les latines, & on peut compter leur auteur parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à son siecle. On trouve quelques-unes de ses Poésies dans les *Deliciæ Poëtarum Italorum*.

CASTILLE, (Jean de) habile médecin en l'université de Lima, capitale du Pérou, joignit aux connoissances de son art, une piété solide qui lui gagna l'estime & la considération des honnêtes gens. C'est à ses lumieres qu'eut recours l'archevêque de Lima, pour l'examen de l'esprit & de la conduite de Ste-Rose, qui paroissoient si extraordinaires. Castille s'acquitta de cette commission avec prudence, approuva l'esprit qui conduisoit cette servante de Dieu ; & sa déposition fut bien reçue de la sacrée congrégation. Il composa ensuite un livre de théologie mystique, approuvé par Urbain VIII. Enfin accablé d'années & de mortifications volontaires, il tomba malade : ce qui ne l'empêcha pas de demander l'habit de S. Dominique, qui lui fut accordé, mais qu'il ne porta pas long-tems, étant mort peu après, le 19 septembre 1635, en réputation de sainteté.

CASTILLO-Y-SAABEDRA, (Antoine del) peintre, né à Cordoue en Espagne, mort dans la même ville en 1667, âgé de 64 ans. Après la mort de son pere Augustin Castillo, dont il fut disciple, il se rendit à Séville pour se perfectionner dans l'école de François Zurbaran. De retour dans sa patrie, il mérita l'estime de ses compatriotes par ses ouvrages. Sa réputation s'y est même tellement conservée, que l'on ne passe pas pour un homme de goût, si l'on ne possede quelque morceau de cet artiste. Il a traité avec un égal succès l'histoire, le paysage & le portrait. Son dessin est excellent; mais son coloris manque de grace & de bon goût. On dit qu'étant retourné à Séville, il fut saisi d'une si grande jalousie, à la vue des tableaux du jeune Murillo, dont la fraicheur & le coloris l'emportoient de beaucoup sur les siens, qu'il en mourut de chagrin, peu de tems après son retour à Cordoue.

CASTILLO, (Matthieu de) né à Palerme en 1664, entra dans l'ordre de S. Dominique en 1679, enseigna la théologie avec beaucoup de succès, & fut regardé comme un excellent prédicateur. Ce religieux mourut vers l'an 1720. On a de lui l'*Eloge funebre du P. Ange-Marie, religieux de l'observance de S. François*; un abrégé de la *Vie de S. Vincent Ferrier*; sept *Dialogues* en vers, & une *Histoire des Réguliers nés à Palerme, qui se sont rendus célebres par leur sainteté & leur doctrine.*

CASTOR & POLLUX, freres d'Hélene, & fils de Jupiter & de Léda, s'aimoient tellement, qu'ils ne se quittoient jamais, ni dans leurs voyages, ni dans leurs autres expéditions. Ils suivirent Jason dans la Colchide, & eurent beaucoup de part à la conquête de la toison-d'or. Jupiter ayant donné l'immortalité à Pollux, celui-ci sollicita son pere de lui permettre de la partager avec Castor. Le dieu y consentit. Les deux freres furent métamorphosés en astres & placés dans le zodiaque, sous le nom de la constellation des *Jumeaux*.

CASTOR, officier juif, se fit un nom pendant le siege de Jérusalem par son intrépidité & sa perfidie. La garde de la seconde tour lui avoit été confiée. Ne pouvant plus tenir, il fit semblant de vouloir parler à Tite ou à Enée. Cet Enée étoit un juif retiré dans le camp des Romains. Dès qu'il fut au pied de la muraille, Castor roula sur lui une grosse pierre. Enée l'évita; mais un soldat qui l'accompagnoit fut blessé. Alors Tite fit redoubler le jeu des machines contre la tour. Castor y mit le feu, & se jeta à travers les flammes, où il périt.

CASTORIE, (l'évêque de) *voyez* NEERCASSEL.

CASTRICIUS, (Marcus) magistrat de Plaisance, l'an 85 avant Jesus-Christ. Refusant des ôtages au consul Cneïus Carbo qui vouloit engager cette ville dans le parti de Marius contre Sylla, Carbo lui dit, pour l'intimider, qu'il avoit beaucoup d'épées: *Et moi beaucoup d'années*, repartit Castricius, voulant signifier par-là le peu qu'il risquoit, étant si avancé

en âge. — Il ne faut pas le confondre avec TITUS CASTRICIUS, célebre rhéteur Romain au 2e. siecle.

CASTRIOT, *voyez* SCANDERBEG.

CASTRO, (Jean de) fils de D. Alvarez de Castro, gouverneur de la chambre civile de Lisbonne, naquit en cette ville le 27 février 1500. Il se distingua par ses connoissances & son courage, accompagna l'infant D. Louis, frere de Jean roi de Portugal, dans l'expédition de Charles-Quint contre Tunis, & fut envoyé aux Indes avec D. Garzias Norogna. Il fit un *Journal* de son voyage depuis Lisbonne jusqu'à Goa; & ensuite une *Description* fort détaillée de toute la côte depuis Goa jusqu'à Diu, qu'il dédia à Don Louis, & que l'on conserve dans l'université d'Evora. Devenu gouverneur des Indes, il s'illustra par des victoires qu'il remporta en diverses occasions sur les Mahométans & les Indiens qui venoient attaquer les possessions des Portugais, & usa de ses victoires avec humanité. Il mourut entre les bras de S. François Xavier, le 6 juin 1548, *qui eut la consolation*, dit l'auteur de sa Vie, *de voir mourir un grand du monde avec les sentimens d'un saint religieux.* Outre le Journal & la Description dont nous avons parlé, on conserve encore à Lisbonne une Collection de Lettres qu'il a écrites au roi de Portugal, qui montrent qu'il étoit aussi bon politique que bon général. « Ce » grand capitaine, dit Maffée, » (*Hist. Ind. lib. 13*) ne rou» gissoit pas, lors même qu'il » étoit environné de nobles, » & d'une cour nombreuse, de » se mettre à genoux quand il » rencontroit une croix plan» tée par les missionnaires en » signe des conquêtes qu'ils fai» soient à J. C. & de l'adorer ». C'est à cette piété que l'on attribuoit les fréquentes victoires qu'il remportoit avec des poignées d'hommes sur des armées nombreuses d'ennemis du nom Chrétien & de la Croix. Hyacinthe d'Andrada a donné sa *Vie*, Lisbonne, 1651, in-fol. en portugais.

CASTRO, (François-Alphonse de) Franciscain, né à Zamora en Espagne, prédicateur & confesseur de Charles-Quint, fut nommé à l'archevêché de Compostelle, & mourut à Bruxelles, avant d'en avoir pris possession, en 1558, à 63 ans. Le P. Feuardent publia ses ouvrages à Paris, en 1578, avec la *Vie* de l'auteur, 2 vol. in-fol. Le principal est son *Traité contre les héréfies*, Paris, 1534, in-fol., disposé selon l'ordre alphabétique des erreurs. L'auteur écrit passablement. Il avoit lu, mais sans beaucoup de choix. La réfutation des nouvelles héréfies occupe plus de place chez lui, que l'histoire des anciennes, & la controverse que l'histoire.

CASTRO, (Léon de) chanoine de Valladolid, mort en 1580, professeur de théologie à Salamanque, soutint que le texte de la Vulgate & celui des Septante sont préférables au texte hébreu; ce qui est très-vrai en l'entendant de ce texte tel que nous l'avons aujourd'hui. Cet ouvrage est inti-

tulé : *Apologeticus pro vulgata translatione & LXX*, Salamanque, 1585, in-fol.

CASTRO, (Paul de) professeur de droit à Florence, à Boulogne, à Sienne, à Padoue, faisoit dire de lui : *Si Bartholus non esset, esset Paulus.* On a de lui plusieurs ouvrages souvent réimprimés, en 8 vol. in-fol. Il mourut l'an 1437.

CASTRUCCIO-CASTRACANI, fameux brigand Italien, dont on ignore l'origine & le lieu de naissance, quoique communément on le croie né dans un village nommé Castruccio, vers l'an 1281. Ayant perdu ses parens à l'âge de 20 ans, & ne trouvant pas de secours chez les Gibelins, dont ses parens avoient défendu le parti aux dépens de ce qu'ils possédoient, il passa en Angleterre, & jouit quelque tems des bonnes graces du roi Edouard ; mais sa mauvaise conduite les lui fit perdre. Ayant assassiné un seigneur qui avoit payé ses impertinences d'un soufflet, il fut obligé de fuir pour échapper au bourreau. Arrivé en Flandre, il s'engagea dans les armées de Philippe le Bel; mais s'étant attiré de nouvelles affaires, il retourna en Italie en 1313, s'arrêta à Pise, où les Gibelins faisoient le parti dominant, & s'empara de Lucques. S'étant ligué avec Louis de Baviere, il exerça sur les pays soumis au Pape des ravages atroces, entra avec Louis à Rome, l'y fit couronner, & s'y signala par tant d'excès, qu'enfin le légat du pontife se vit obligé de l'excommunier. Il mourut peu de tems après, en 1328. Machiavel qui crut trouver dans ce brigand toutes les qualités qui selon lui font les héros, la méchanceté, la fourberie & l'audace, en a fait une Histoire, qui n'est qu'un panégyrique romanesque, traduite en françois par G. Guillet, Paris, 1671. L'abbé Sallier l'a bien réfutée dans son *Examen critique de la Vie de Castruccio.* Alde-Manuce le jeune en a donné une Histoire plus exacte à Lucques, 1590, in-4°.

CAT, (Claude-Nicolas le) naquit à Blerancourt, bourg de Picardie, en 1700. Son pere, éleve du célebre Maréchal, premier chirurgien du roi, lui fit faire de très-bonnes études à Soissons & à Paris. Après avoir porté l'habit ecclésiastique pendant dix ans, il le quitta pour étudier en médecine & en chirurgie. Il commença en 1724 à se faire connoître dans la république des lettres par une Dissertation sur le balancement des arcs-boutans de l'église de Saint-Nicaise de Rheims, phénomene de physique fort curieux. Il composa en 1725 une Lettre sur la fameuse Aurore boréale qui parut cette année, & qui étant la premiere qu'on eût observée en France, effraya beaucoup le vulgaire. En 1731, il obtint au concours la survivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il s'établit dans cette ville en 1733, & il y forma en 1736 une école publique d'anatomie & de chirurgie. Il rassembla ensuite les savans & les amateurs de la ville, & fit éclore une société littéraire, qui depuis a été érigée en académie. Il en a été le secrétaire perpé-

tuel pour les ſciences. Il étoit correſpondant de l'académie de Paris, doyen des aſſociés regnicoles de celle de chirurgie de Paris, &c. Le roi, inſtruit de ſon mérite, lui accorda en 1759 une penſion de 2000 livres, & en 1766 des lettres de nobleſſe, que le parlement & la chambre des comptes de Normandie enregiſtrerent *gratis*. Il mourut le 21 août 1768, âgé de 68 ans. On a de lui : I. *Diſſertations* couronnées à l'académie de chirurgie depuis 1732, premiere année de ces prix, juſqu'en 1738. C'étoit un athlete redoutable, & pluſieurs académies furent obligées de le prier de ne plus ſe préſenter au concours. II. *Traité des ſens*, 2 vol. in-8°, Paris, 1767 ; ouvrage lumineux, plein d'idées profondes. Il y montre que l'homme eſt une machine qui raſſemble tout ce que la méchanique, tout ce que l'hydraulique, tout ce que les diverſes parties de la phyſique ont de plus beau & de plus profond ; mais qui les ſurpaſſe infiniment par l'accord de ce méchaniſme, avec un principe moteur, doué de ſentiment, & capable d'une action ſpontanée. Ses longues méditations ſur les diſpoſitions merveilleuſes de tant d'organes, ont été pour lui une démonſtration convaincante qu'ils ne ſont que la moindre partie de l'homme, & que ſi ce corps qui fait en ſoi un chef-d'œuvre de méchanique, atteſte l'exiſtence du ſuprême Architecte de tout ce qui exiſte, la ſubſtance qui anime ce chef-d'œuvre, prouve encore mieux qu'elle ne peut avoir d'autre ſource que l'Être ſouverainement parfait, le créateur & le moteur de toutes choſes. III. *Lettres concernant l'opération de la taille*. IV. *Recueil de pieces ſur la taille*. V. *Diſſertation ſur l'exiſtence & la nature du fluide des nerfs*, qui a remporté le prix à Berlin en 1753. VI. *Mémoire* qui a remporté le prix de l'académie de chirurgie en 1755. VII. La *Théorie de l'ouïe*, 1758, in-8°. VIII. *Mémoire* qui a remporté le prix à Toulouſe en 1757. IX. *Eloge de M. de Fontenelle*. Il y a quelques particularités qui ne ſe trouvent point ailleurs. X. *Traité de l'exiſtence du fluide des nerfs*, 1765, in-8°. XI. *Traité de la couleur de la peau humaine*, 1765, in-8°. XII. *Lettres ſur les avantages de la réunion du titre de Docteur en médecine, avec celui de Maître en chirurgie*. XIII. *Nouveau ſyſtême ſur la cauſe de l'évacuation périodique du ſexe*, 1765, in-8°. XIV. *Cours abrégé d'oſtéologie*, 1767, in-8°. Les ouvrages que Cat a publiés ſur la chirurgie ſont aſſez généralement eſtimés des gens de l'art, qui le regardent comme un des plus habiles phyſiologiſtes qui aient paru en France. Mais on lui reproche avec raiſon de s'être trop facilement livré au goût des paradoxes, & d'avoir employé les reſſources de la ſatyre, pour enlever au frere Coſme une célébrité juſtement acquiſe, & qui par-là même ſembloit porter ombrage à ſa jalouſie, & peut-être à ſa vanité.

CATANÉE, (Jean-Marie) né à Novare au commencement du ſeizieme ſiecle, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & ſe dévoua entiérement à l'étude des langues. On lui doit l'édition des

Epîtres de Pline le jeune, qu'il publia avec des Commentaires, Milan, 1506. Une Traduction des quatre Dialogues de Lucien; un poëme sur la ville de Genes, & un autre sur la prise de Jérusalem, par Godefroi de Bouillon, sous le titre de *Solymis*. Ses ouvrages en prose lui firent plus de réputation que ses poésies. Il mourut en 1529.

CATANOISE, (la) *voyez* CABANE.

CATEL, (Guillaume) conseiller au parlement de Toulouse, né en 1569, mort en 1626, étoit un savant profond & un bon magistrat. Il a laissé: I. Une *Histoire des Comtes de Toulouse*, 1623, in-folio; elle commence en l'an 710 & finit en 1271, lorsque le comté de Toulouse fut réuni à la couronne de France. II. Des *Mémoires du Languedoc*, Toulouse, 1633, in-fol., inférieurs à l'*Histoire* de cette province par Dom Vaissette, & où ce Bénédictin a beaucoup puisé. Catel est le premier qui ait joint à l'histoire les preuves des faits avancés; mais il n'auroit pas dû mettre ces preuves dans le corps de l'ouvrage. Il paroît avoir assez de discernement, & il écarte les faits faux ou exagérés.

CATELLAN, (Jean de) conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1700, à 82 ans, fut un magistrat recommandable par son équité & ses lumieres. On a de lui le *Recueil des Arrêts remarquables du parlement de Toulouse*, 1723, 2 vol. in-4°, sur lequel Védel a fait des *Observations*, 1733, in-4°. Sa famille, une des plus anciennes de cette ville, a produit un grand nombre d'évêques & de magistrats, également distingués.

CATELLAN, (Marie-Claire-Priscille-Marguerite de) de la même famille que le précédent, naquit à Narbonne en 1662. Son goût pour les lettres l'obligea de fixer sa demeure à Toulouse en 1697. Les mêmes études & les mêmes talens, joints aux liens du sang, l'unirent d'une étroite amitié avec le chevalier de Catellan, secrétaire perpétuel de l'académie des Jeux-Floraux. Cette compagnie couronna plus d'une fois les essais poétiques de Mlle. de Catellan. Son ouvrage le plus applaudi fut une *Ode* à la louange de Clémence Isaure: cette Ode mérita le prix; & elle obtint peu de tems après des lettres de maîtresse des Jeux-Floraux. Cette moderne Corine mourut dans le château de la Masquere, près de Toulouse, en 1745, dans la 84e. année de son âge. L'affabilité, la politesse, la discrétion, la décence, la bonne opinion d'autrui étoient ses qualités distinctives; & ces vertus étoient embellies par une taille avantageuse, par une figure agréable, par les graces de l'imagination & la delicatesse de l'esprit.

CATESBY, (Marc) de la société royale de Londres, a publié l'*Histoire naturelle de la Caroline & de la Floride*, 1731 & 1743, 2 vol. in-fol., figures enluminées. Les explications sont en anglois & en françois.

CATHALAN, (Jacques) jésuite, de Rouen, professa, prêcha & dirigea avec succès. Ses talens dans ces trois genres firent honneur à sa société. Il

étoit né en 1671, & il mourut en 1757. On a de lui : I. L'*Oraison funebre de la Duchesse d'Orléans*, 1723, in 4°. II. Celle de *Monseigneur, fils de Louis XIV*, in-4°. III. Celle de l'*Electeur de Treves*, in-4°. Ces pieces offrent quelques bonnes tirades.

CATHARINUS, (Ambroise) né en 1487 à Sienne, appellé avant d'entrer en religion, *Lancelot Politi*, enseigna le droit, se fit dominicain en 1517, & se distingua au concile de Trente. Il eut l'évêché de Minori en 1547, & l'archevêché de Conza en 1551, & mourut en 1553. On a de lui plusieurs ouvrages mal écrits & sans méthode, mais pleins de choses savantes & singulieres, sur beaucoup de points de théologie. On en a une édition de Lyon, 1542, in-8°, & on les trouve à la suite de ses *Enarrationes in Genesim*, Rome, 1552, in-fol. Il soutient que J. C. seroit venu, quand même le premier homme n'auroit pas péché. Il prétend encore que la chûte des mauvais Anges vint de ce qu'ils ne voulurent pas reconnoître le décret de l'Incarnation, ni se résoudre à adorer le Verbe uni à la nature humaine. Il avance, dans un traité *de la Résurrection*, que les enfans morts sans baptême, sont non-seulement exempts de peines, mais qu'ils jouissent même d'une félicité convenable à leur état. Catharinus poussoit la liberté de penser jusqu'à la hardiesse, & ne se piquoit guere de suivre S. Augustin, S. Thomas, & les autres théologiens. Une de ses opinions qui parut d'abord une des plus libres, qui depuis a toujours été suivie en Sorbonne, est celle sur l'intention extérieure du ministre des sacremens. Il soutint au concile de Trente, qu'il n'étoit pas nécessaire que le ministre eût une intention intérieure de faire une chose sacrée ; mais qu'il suffisoit qu'il voulût administrer extérieurement le sacrement de l'Eglise, dans les circonstances & avec la maniere qui supposent & expriment une volonté sérieuse, quoiqu'il s'en moquât intérieurement. M. Bossuet & d'autres illustres théologiens ont depuis embrassé ce sentiment comme le plus propre à tranquilliser les esprits, en leur persuadant que l'efficace des sacremens est indépendante de la méchanceté ou de la négligence des hommes. Catharinus a fait encore un Commentaire sur les Epîtres de S. Paul, & les autres Epîtres canoniques, Venise, 1551, in-fol. On lui attribue aussi un livre italien, recherché des curieux, intitulé : *Rimedio alla pestilente dottrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8°.

CATHERINE, (Sainte) vierge d'Alexandrie, martyrisée, dit-on, sous Maximin. Au 9e. siecle on trouva le cadavre d'une fille, sans corruption, au Mont-Sinaï en Arabie. Les Chrétiens de ce pays-là, apparemment sur certains signes, le prirent pour le corps d'une martyre, & l'idée générale d'une sainte vierge d'Alexandrie qui avoit souffert dans cette contrée, fit croire que c'étoit le sien. Ils lui donnerent le nom de *Catherine*, c'est-à-dire, *pure* & *sans tache*, lui rendirent un culte religieux, & lui firent faire une Légende. Les Latins reçurent cette Sainte, des Grecs, dans

le 11e. siecle. On raconte dans son histoire, qu'elle disputa, à l'âge de 18 ans, contre cinquante philosophes qui furent vaincus. Quoique cette Légende ne mérite aucune confiance, on n'en doit rien conclure contre la réalité de la Sainte qu'on honore sous le nom de *Catherine.* Jamais l'Eglise universelle n'a invoqué des Saints imaginaires; si les histoires de quelques-uns ont été rejetées par les savans, il ne s'ensuit autre chose, sinon que les vrais actes ont été défigurés, ou qu'ils ont péri par les dégâts du tems. Les recherches de la critique prouvent précisément que le Seigneur a des Saints, dont les actions ne sont bien connues que de lui seul; du reste, il a laissé dans son Eglise leur mémoire, l'idée générale de leurs vertus, & leur protection puissante: titres suffisans pour diriger l'Eglise dans le culte qu'elle leur rend. *Voy.* ROCH (St.). Les disputes avec les philosophes païens que la Légende attribue à sainte Catherine, & la maniere victorieuse dont on dit qu'elle les confondit, l'ont fait choisir pour la patrone des écoles de philosophie.

CATHERINE DE SIENNE, (Sainte) née en 1347, embrassa, à l'âge de 20 ans, l'institut des Sœurs de S. Dominique. Ses révélations, son zele & ses écrits lui firent un nom célebre. Elle réconcilia les Florentins avec Grégoire XI, pour lors à Avignon. L'éloquence de la négociatrice fut si vive, qu'elle engagea le pontife à quitter les bords du Rhône pour ceux du Tibre. Elle joua un grand rôle dans toutes les querelles du schisme. Elle écrivit de tous côtés en faveur du pape Urbain, & mourut en 1380, à 33 ans. » Cette Sainte, dit l'abbé Bérault, reçut de la nature » ces qualités personnelles, qui » malgré les obstacles de la » naissance & du sexe, de la » retraite & de l'aversion sincere du siecle, y figurent » comme nécessairement avec » éclat. Une ame ardente & » sensible, un très-bel esprit, » une imagination prodigieusement vive, beaucoup de caractere, d'énergie & d'élévation, loin de languir avec sa » santé dans le silence & le recueillement, dans la continuité de l'oraison, des veilles, des jeûnes & des austérités de tout genre, prirent » au contraire une activité nouvelle dans le zele tout divin qui s'y alluma ». Sa *Légende* en italien, Florence, 1477, est très-rare; celles de 1524, in-4°., & 1526, in-8°., sont rares aussi. Sa *Vie* a été écrite en latin par Jean Pins, Boulogne, 1515, in-4°. Il y en a une en françois par le P. Jean de Rechac, Paris, 1647, in-12. Quoique dans le grand nombre de visions & de révélations qu'on lui attribue, on ne puisse guere douter qu'il n'y en eût de véritables; ce seroit manquer de jugement & de critique que de les admettre toutes. La canonisation des Saints ne ratifie pas leurs opinions ni leurs révélations. Nous avons vu ailleurs, que sans les explications favorables que le cardinal Torquemada donna des visions de sainte Brigitte, elles eussent été condamnées au concile de Bâle. Grégoire-le-Grand remarque

que les Saints les plus favorisés de Dieu se trompent souvent, en prenant pour une lumiere divine, ce qui n'est que l'effet de l'activité de l'ame humaine. M. Fleury ajoute que, dans les personnes de la plus éminente piété, les veilles & les jeûnes peuvent échauffer une imagination vive au point d'y produire des effets surprenans, qu'on regarde quelquefois pour des opérations de l'Esprit-Saint. Cette pensée de Fleury est appuyée d'un passage remarquable de S. Jerôme. Il ne faut cependant point parler avec dédain ou avec aigreur de ces situations extraordinaires des Saints ou Saintes, qui, supposé qu'elles appartiennent quelquefois à l'imagination, sont néanmoins l'effet d'une piété toujours bien respectable dans son principe & dans son objet (*voyez* ARMELLE). Sainte Catherine fut canonisée par Pie II, en 1461. On lui attribue des Poésies italiennes, Sienne, 1505, in-8°.; quelques Traités de dévotion; & des Lettres qui sont purement écrites en italien : elles parurent à Bologne en 1492, in-4°. Tous les ouvrages de cette Sainte ont été publiés à Lucques & à Sienne l'an 1713, en 4 vol. in-4°.

CATHERINE, fille de Charles VI, roi de France, épousa en 1420, Henri V, roi d'Angleterre, qui du chef de sa femme, & en vertu du traité de Troyes, fait le 21 mai de la même année, prétendoit que son fils devoit succéder à la couronne de France, au préjudice de Charles VII. Après la mort de Henri V, en 1422, elle se remaria secrétement à Owin Tyder, ou plutôt Tudor. Ce Tyder étoit un seigneur du pays de Galles, d'une famille qui, selon quelques flatteurs, avoit régné autrefois en Angleterre. Sa bonne mine, son assiduité, ses complaisances avoient touché la reine, qui oublia ce qu'elle devoit aux mânes de son époux, pour satisfaire la passion qu'elle avoit pour Tyder. Elle mourut en 1438. Tyder fut aussi-tôt mis en prison. Il se sauva quelque tems après; mais malheureusement ayant été repris pendant les guerres civiles des maisons d'Yorck & de Lancastre, il eut sur le champ la tête tranchée. Catherine avoit eu deux fils de Tyder; l'un s'appelloit Edmond, dans la suite comte de Richemond, & l'autre Gaspar, qui fut créé comte de Pembrock. Le fils d'Edmond régna depuis en Angleterre sous le nom de Henri VII; & porta ainsi sur le trône la maison de *Tudor*, qui a soutenu avec dignité l'honneur du sang maternel.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, & d'Isabelle, reine de Castille, épousa en 1501 Arthus, fils aîné de Henri VII, dit le Salomon d'Angleterre. Ce prince étant mort cinq mois après cette union, le nouveau prince de Galles, connu depuis sous le nom de Henri VIII, s'unit à la veuve de son frere, avec une dispense de Jules II, accordée sur la supposition que le mariage n'avoit pas été consommé. Son époux naturellement léger & inconstant, comme il le fit bien voir dans la suite, ne tarda pas de s'en dégoûter, & de proposer un divorce. Cette

affaire fut plaidée devant deux légats de la cour de Rome, qui travaillerent inutilement à réconcilier les deux époux. Henri fit prononcer une sentence de répudiation; le pape refusa de l'autoriser. Catherine ne voulut jamais consentir à la dissolution d'un mariage, qui de sa nature ne pouvoit l'être par aucune puissance spirituelle ou temporelle. Cette fermeté la fit éloigner de la cour pour toujours, en 1531. Il lui fut défendu de prendre, & à la nation de lui donner d'autre titre, que celui de princesse douairiere de Galles. Le pape cassa la sentence de divorce, & ordonna à Henri de reprendre Catherine. Cette princesse n'en fut pas moins exilée à Kimbalton, où elle mourut en 1536. Quand elle se sentit près de la mort, elle écrivit à son mari, qui ne put refuser des larmes à sa lettre, & qui ordonna à sa maison de prendre le deuil. Des mœurs simples, le goût de la retraite, l'amour de l'ordre formoient le fond de son caractere. Les soins domestiques, la priere & le travail firent ses occupations. Sa raison & sa vertu ne firent aucune impression sur un prince qui n'écoutoit plus que ses passions, & qui en matiere même de passions, n'avoit rien de fixe ni de conséquent.

CATHERINE DE MÉDICIS, fille unique & héritiere de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, niece de Clément VII, née à Florence en 1519, fut mariée par les intrigues de son oncle, en 1533, au dauphin de France, depuis Henri II. Elle fut trois fois régente du royaume : la premiere, durant le voyage du roi son mari en Lorraine en 1553; la seconde, pendant la minorité de Charles IX; & la troisieme, depuis la mort de ce prince, jusqu'au retour de Henri III, alors roi de Pologne. Son objet principal, sous la minorité de Charles IX, fut de diviser par l'intrigue, ceux qu'elle ne pouvoit gagner avec de l'argent. Placée entre les Catholiques & les Protestans, les Guises & les Condés, elle souleva les partis opposés pour rester seule maîtresse. Elle accorda aux instances des huguenots le colloque de Poissi, en 1561, & l'année d'après l'exercice public de leur religion, dans la crainte que la jonction du roi de Navarre aux Guises, ne rendît ce parti trop puissant. Lorsque Charles IX fut déclaré majeur, elle se fit continuer l'administration des affaires, & brouilla tout comme auparavant. Ayant fait lever des troupes sous le prétexte de se précautionner contre le duc d'Albe, mais réellement pour contenir les Protestans, ce parti en prit de l'ombrage, & le royaume fut encore embrasé. Ce fut en partie par ses conseils, que le massacre de la St.-Barthélemi fut ordonné, dans un moment de crainte & de trouble, & nullement ensuite d'un dessein prémédité (voyez CHARLES IX). Elle gouvernoit alors son fils; mais elle se brouilla avec ce prince sur la fin de sa vie, & ensuite avec Henri III. Elle mourut en 1589, regardée comme une princesse d'un caractere incompréhensible. Les protestans l'ont peinte avec des couleurs affreuses. M. Meyer, dans la *Galerie philosophique*

phique du 16e. siecle, la représente plutôt comme malheureuse que comme méchante. Il faut convenir qu'elle s'est trouvée dans des circonstances, où sans de grands talens on ne pouvoit faire que de grandes fautes, où une politique foible, tortueuse & inconséquente ne pouvoit qu'agraver les maux de la France, irriter les deux partis, & imprimer à sa mémoire des taches que personne ne s'empressa d'effacer. On a débité qu'après la bataille de Dreux, un faux bruit s'étant répandu que les Huguenots étoient victorieux, elle dit: *Hé bien, nous prierons Dieu en françois ;* mais c'est une calomnie grossiere, que l'abbé Garnier a victorieusement réfutée.

CATHERINE DE PORTUGAL, femme de Charles II, roi d'Angleterre, & fille de Jean IV, roi de Portugal, naquit en 1638, son pere étant encore duc de Bragance. Elle fut mariée en 1661 avec Charles II. Elle avoit, dit-on, l'ame plus belle que le corps; & elle eut l'estime, mais non le cœur du roi son époux. Pendant le regne de Jacques II, cette princesse jouit de beaucoup de considération ; mais en 1688 elle résolut d'aller en Portugal, où elle ne se rendit cependant qu'au commencement de 1693. Elle y fut déclarée régente en 1704 par le roi Pierre, son frere, à qui ses infirmités rendoient le repos néceſſaire. Catherine fit éclater alors les grandes qualités qu'elle avoit reçues de la nature. Elle continua de faire la guerre à l'Espagne avec beaucoup de vigueur. Sage & prudente dans les conseils, elle sut faire exécuter ce qu'elle avoit resolu; & pendant sa régence, l'armée Portugaise reconquit sur les Espagnols plusieurs places importantes. Cette princesse mourut en 1705.

CATHERINE ALEXIOWNA, paysanne, dont le nom étoit Alfendey, devenue impératrice de Russie, devoit le jour à des parens fort pauvres, qui vivoient près de Départ, petite ville de la Livonie. Au sortir de l'enfance, elle perdit son pere, qui la laissa dans les bras d'une mere infirme; le travail de ses mains ne suffisoit pas à leur entretien. Ses traits étoient beaux, sa taille charmante, & elle annonçoit beaucoup d'esprit. Sa mere lui apprit à lire, & un vieux ministre luthérien lui donna les principes de la religion. A peine avoit-elle atteint sa quinzieme année, qu'elle perdit sa mere. Le ministre la reçut chez lui, & la chargea du soin d'élever ses filles. Catherine profita des maîtres de musique & de danse qu'on faisoit venir pour elles. La mort de son bienfaiteur qui survint, la replongea dans une extrême indigence. Son pays étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suede & la Russie, elle alla chercher un asyle à Marienbourg. Après avoir traversé un pays dévasté par les deux armées, & avoir couru de grands dangers, elle tomba entre les mains de deux soldats suédois, qui sans doute n'auroient pas respecté sa jeunesse & ses charmes, si un bas-officier ne fût survenu, qui la leur arracha. Après avoir rendu graces à son libérateur, elle reconnut en lui le fils du ministre

qui avoit eu soin de son enfance. Ce jeune-homme, touché de son état, lui donna les secours nécessaires pour achever son voyage, & une lettre pour un habitant de Marienbourg, qui s'appelloit Gluck, & qui avoit été l'ami de cet officier. Elle fut très-bien reçue; on lui confia l'éducation de deux filles. Elle se comporta si bien dans cet emploi, que le pere étant veuf, lui offrit sa main. Catherine la refusa, pour accepter celle de son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras, & qu'il fût couvert de blessures. Le jour même que ces deux époux vont se jurer leur foi aux pieds des autels, Marienbourg est assiégé par les Russiens; l'époux qui étoit de service, est obligé d'aller, avec sa troupe, repousser l'assaut, & il périt dans cette action, sans avoir recueilli le fruit de sa tendresse. Marienbourg est enfin emporté d'assaut, & la garnison & les habitans passés au fil de l'épée, ou en proie à la brutalité du vainqueur. On trouva Catherine cachée dans un four; on se contenta de la faire prisonniere de guerre. Sa figure & son esprit la firent bientôt remarquer du général Russe Menzikoff; il fut frappé de sa beauté, & la racheta du soldat auquel elle étoit tombée en partage, pour la placer auprès de sa sœur, où elle fut accueillie avec tous les égards dus à la beauté, au vrai mérite & à l'infortune. Quelque tems après, Pierre-le-Grand se trouvant à manger chez ce général, on la fit servir à table. Le czar la distingua bientôt, & fut frappé de ses graces. Il revint le lendemain chez Menzikoff pour revoir la belle prisonniere; elle répondit avec tant d'esprit à toutes les questions que lui fit ce monarque, qu'il en devint éperdument amoureux. Le mariage suivit de près cette naissante inclination; il se fit secrétement en 1707, & publiquement en 1712. Elle fut couronnée en 1724, & reçut la couronne & le sceptre des mains de son époux. Après la mort de ce prince en 1725, elle fut déclarée souveraine impératrice de toutes les Russies. Elle se montra digne de régner, en achevant toutes les entreprises que le czar avoit commencées. A son avénement à l'empire, les potences & les roues furent abattues. Elle institua un nouvel ordre de chevalerie sous le titre de saint Alexandre de Newski. Elle reçut elle-même, peu de tems après, le collier de celui de l'Aigle-Blanc. La Russie la perdit le 17 mai 1727, à l'âge de 38 ans. Les fréquens excès de vin de Tokai, joints à un cancer & à une hydropisie, furent la cause de cette mort prématurée. C'étoit une princesse d'une fermeté & d'une grandeur d'ame au-dessus de son sexe. Elle suivoit Pierre-le-Grand dans ses expéditions, & lui rendit de grands services dans la malheureuse affaire de Pruth. Ce fut elle qui conseilla au czar de tenter le visir par des présens; ce qui lui réussit. On l'a soupçonnée de n'avoir pas été favorable au czarowitz Alexis, que son pere fit mourir. Comme aîné & sorti d'un premier mariage, il excluoit du trône les enfans de Catherine; c'est peut-

être le seul motif qui lui ait attiré ce reproche peu fondé (*voyez* ALEXIS PETROWITZ). » La louange qu'elle a méritée, » dit un historien, c'est son » humanité & sa douceur, qui » a sauvé la vie à quantité de » malheureux que son époux » vouloit sacrifier à sa colere. » Elle avoit sur lui, pour cet » objet, un ascendant qu'il ne » pouvoit vaincre. Et quand » il vouloit absolument satis- » faire sa passion, il faisoit faire » l'exécution pendant son ab- » sence ». Un voyageur moderne (Bioernstahl) prétend que Catherine étoit Suédoise, que son premier époux a survécu à son mariage avec Pierre-le-Grand, & altere d'autres circonstances de ce récit, auquel nous avons cru ne devoir rien changer d'après les assertions d'un écrivain très-superficiel, qui ne consulte souvent que son imagination, l'esprit national, ou quelqu'autre source de préventions.

CATHERINOT, (Nicolas) avocat, né au château de Lusson, près de Bourges, en 1628, plaida dans cette ville, & y mourut en 1688. Il a fait un grand nombre d'Opuscules, qui concernent le Berry. Quelques curieux les ont réunis, & ces recueils sont rares quand ils sont complets; la plupart sont in-4°, cependant il y en a d'in-12 & d'in-8°. Voyez la *Méthode de l'abbé Langlet*, T. XIII, pages 99 & 100. Cet auteur ne fait pas grand cas de Catherinot. Valois disoit de lui, qu'il étoit honnête-homme & qu'il aimoit les savans; mais qu'il étoit un savant du plus bas étage. Dans toutes ses paperasses il n'y a guere que du fatras, & il étoit très-digne, suivant un homme d'esprit, des armoiries de Bourges.

CATHO, *voyez* CATTHO.

CATILINA, (Lucius) d'une des premieres familles patriciennes de Rome, dérobé par son argent & ses amis au dernier supplice qu'il méritoit, pour avoir été accusé publiquement d'un inceste avec une Vestale, & pour avoir assassiné son propre fils; avoit été successivement questeur, lieutenant-général & préteur, sans que son caractere eût changé. S'étant présenté depuis deux fois inutilement pour le consulat, & ayant eu Cicéron pour concurrent, il entreprit de le faire assassiner. Il y avoit déjà long-tems qu'il tramoit sourdement de détruire Rome par le fer & par le feu. Plusieurs jeunes-gens de la premiere naissance, réduits comme lui à la misere par leurs débauches, s'étant rendus ses complices, il leur fit boire, dit-on, du sang humain pour gage de leur union. Cicéron, averti par Fulvia, maîtresse d'un des conjurés, découvrit le complot de Catilina, & veilla à la sûreté de la république. On intercepta les lettres des principaux conjurés, & l'on en fit exécuter cinq. Catilina furieux passa en Etrurie, à la tête de quelques légions mal armées, prêt à tout entreprendre ou à périr. Antoine, collegue de Cicéron, fit marcher Pétreïus, son lieutenant, contre le conspirateur. Catilina se battit en désespéré, toujours au premier rang. Il fut vaincu, & se fit tuer, pour ne point survivre à la ruine de ses affaires, l'an 62 avant J. C.

» Né avec du courage & une » grande force de corps, dit » l'abbé Tailhié, il étoit d'un » caractere d'esprit mauvais & » pernicieux. Les désordres do- » mestiques, le pillage & les » guerres civiles occuperent les » premieres années de sa jeu- » nesse, & en firent les plus » cheres délices & les amuse- » mens ordinaires. Vigoureux » & robuste, il supportoit ai- » sément les rigueurs de la » faim & de la soif, du froid » & des veilles; & cela au- » delà de tout ce qu'on peut » imaginer. Il avoit l'esprit au- » dacieux & fourbe ; propre à » faire toutes sortes de per- » sonnages, adroit à feindre & » à dissimuler selon le besoin » & les circonstances. Il étoit » avide du bien d'autrui & pro- » digue du sien ; violent & » extrême dans ses passions, » excessif dans ses vues & dans » ses projets. Sans beaucoup » d'érudition, il ne laissoit pas » de posséder le talent de la » parole en un degré capable » de lui faire honneur, s'il » l'avoit cultivé. Il étoit plus » entreprenant & hardi, qu'il » n'étoit habile & capable; plus » ambitieux que politique; plus » propre à former de perni- » cieux desseins qu'à les con- » duire. Dévoré d'ambition & » d'un desir violent de subju- » guer la république, il étoit » très-peu délicat sur le choix » des moyens pour arriver à » ses fins, pourvu qu'il parvînt » à se faire roi. Enfin, c'étoit » un homme sans mœurs & sans » religion, excessivement dé- » bauché, & à qui les attentats » les plus noirs ne coûtoient » rien ». *Voy.* l'excellente *Histoire* de cette conjuration par Salluste.

CATIMPRÉ, *voy.* THOMAS DE CATIMPRÉ.

CATINAT, (Nicolas) né en 1637, du doyen des conseillers du parlement de Paris, commença par plaider, perdit une cause juste, & quitta le barreau pour les armes. Il servit d'abord dans la cavalerie, & ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. En 1667, il fit aux yeux de Louis XIV, à l'attaque de la contr'escarpe de Lille, une action de tête & de courage, qui lui valut une lieutenance dans le régiment des Gardes. Elevé successivement aux premieres dignités de la guerre, il se signala à Mastricht, à Besançon, à Senef, à Cambrai, à Valenciennes, à St.-Omer, à Gand & à Ypres. Lieutenant-général en 1688, il battit le duc de Savoie à Stafarde & à la Marsaille, se rendit maître de toute la Savoie & d'une partie du Piémont, passa de l'Italie en Flandre, assiégea & prit Ath en 1697. Il étoit maréchal de France depuis 1693. La guerre s'étant rallumée en 1701, il fut mis en Italie à la tête de l'armée françoise contre le prince Eugene, qui commandoit celle de l'empereur. Il fut blessé à l'affaire de Chiari, & obligé de reculer jusques derriere l'Oglio. C'est à cette retraite qu'on attribua ses fautes & sa disgrace; mais quand bien même elle n'eût point été occasionnée par la défense que lui avoit fait la cour de s'opposer au passage du prince Eugene, pourquoi toujours chercher dans les erreurs des commandans ou des subalternes

les causes des défaites? Ne sait-on pas que le succès des armes est presque toujours au-dessus de toutes les spéculations des généraux? « Si les circonstances » de cette campagne, dit Catinat lui-même, étoient bien » connues, l'on y verroit un » enchaînement assez naturel, » qui m'a conduit dans le malheur & la disgrace où je » suis; les sentimens d'autrui y » ont contribué autant que les » miens; cette réputation qui, » dans le courant de ma vie, » m'a coûté tant de sueurs, se » trouve flétrie. Ma conduite, » je l'assure, a été avec can-» deur & simplicité. La sagesse » & la droiture, voilà ce qui » peut dépendre de nous; la » fortune conserve son empire » dans les autres affaires? quoi-» que l'on pense de son mieux, » l'on ne fait pas trop bien ». Quoi qu'il en soit, Catinat, malgré ses victoires & ses négociations, fut obligé de servir sous Villeroi; & le dernier éleve de Turenne & de Condé, n'agit plus qu'en second. Le roi le nomma en 1705 pour être chevalier de ses ordres; mais il refusa. Il mourut sans avoir été marié, dans sa terre de Saint-Gratien, en 1712, âgé de 74 ans, dans les sentimens, dit-on, d'une triste & désespérante philosophie dans laquelle il avoit vécu. Quelques auteurs ont néanmoins assuré qu'il n'étoit pas sans religion, & qu'il en a donné des marques dans ses derniers momens; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'affichoit pas l'impiété, & qu'il ne se faisoit point gloire d'un systême qui réellement n'est propre qu'à dégrader & avilir la dignité de la nature humaine. Il a paru en 1775, des *Mémoires pour servir à sa Vie.*

CATON, *le Censeur*, (Marcus Portius) d'une famille plébéïenne, originaire de Tusculum, servit d'abord sous Quintus Fabius Maximus à l'expédition de Tarente. Sa sagesse, sa valeur, son activité, son éloquence lui promirent les premieres places de la république. Il fut tribun militaire en Sicile, vers l'an 205 avant Jesus-Christ, ensuite questeur, préteur, & enfin consul. Les affaires d'Espagne demandant un homme consulaire, il y passa, réduisit les rebelles & s'empara en peu de tems de plus de quatre cents places. On lui entendit dire à lui-même, qu'il avoit pris plus de villes qu'il n'avoit passé de jours dans son département. Le peuple lui décerna d'une commune voix le triomphe & la censure. Son premier soin fut de réformer le luxe & les mœurs des Romains. On lui éleva une statue avec cette inscription: *A la gloire de Caton, qui a remédié à la corruption des mœurs.* Cela n'empêchoit pas qu'il ne sortît des spectacles, de peur d'arrêter par sa présence des scenes scandaleuses; qu'il ne conseillât aux jeunes gens de fréquenter les courtisannes, & qu'il ne fit commerce de la prostitution de ses esclaves: la vertu de ces anciens sages n'étant jamais bien conséquente. Ce magistrat, de tout tems déclaré contre les femmes, contribua beaucoup à faire passer la loi qui défendoit aux citoyens d'en instituer aucune héritiere. L'âge n'adoucit point sa sévérité: Athenes ayant envoyé à Rome

des philosophes & des orateurs pour une négociation, Caton, alarmé de l'empressement de la jeunesse Romaine à les entendre, proposa de les renvoyer, convaincu qu'ils ne contribuoient en rien à la félicité publique. Il mourut en opinant pour la ruine de Carthage, l'an 148 avant J. C. à 86 ans, regardé comme un homme juste, au moins dans les occasions d'éclat, mais inflexible & implacable dans ses vengeances. Acilius ayant brigué la censure en même tems que lui, il l'accusa publiquement d'avoir détourné à son profit les dépouilles des ennemis. Son avarice contrastoit étrangement avec la philosophie qu'il affichoit. Il étoit devenu le plus fameux usurier de Rome: ce qui ne l'empêcha pas de s'élever contre ce vice, semblable à cet usurier, dont parle Henri Etienne, qui prioit tous les prédicateurs de prêcher contre l'usure, afin d'exercer lui seul une profession que les autres auroient abandonnée. Du tems de Cicéron il restoit encore de Caton, 150 *Oraisons*, un *Traité de l'art militaire*, des *Lettres*, une Histoire en sept livres, intitulée: *Des Origines*. Nous n'avons actuellement que les fragmens de ce dernier ouvrage, avec un traité *de re Rustica*, où il donne des préceptes sur les devoirs & les connoissances de la vie rustique, écrits avec autant de force que d'élégance. On l'a inséré dans *Rei Rusticæ scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de la Bonetrie l'a traduit en françois dans le premier vol. de son *Economie rurale*, Paris, 1771, 6 vol. in-8°. On attribue à Caton, mais sans raison, des *Distiques moraux*, sur lesquels le célebre Pibrac a formé ses *Quatrains*. Ces *Distiques* sont d'un auteur du 7e ou 8e siecle. On les trouve avec le *Publius Syrus*, Leyde, 1635, in-8°., & séparément, Amsterdam, 1754, in-8°., & 1759, 2 vol. in-8°. Il disoit ordinairement, « qu'il se repentoit de trois choses: d'avoir passé un jour sans rien apprendre; d'avoir confié son secret à sa femme; & d'avoir été par eau, lorsqu'il pouvoit voyager par terre ». Il paroît cependant qu'il avoit des sujets d'un repentir plus fondé. Caton laissa un fils qui se signala sous Paul Emile, dans la guerre de Macédoine. *Voyez* le livre *de Republica Romana* du P. Cantel.

CATON D'UTIQUE, ainsi appellé parce qu'il mourut dans cette ville, étoit arriere-petit-fils du précédent. Il poussa l'amour de la patrie jusqu'au fanatisme. A quatorze ans, il demanda une épée pour tuer le tyran Sylla, & délivrer la république de ses proscriptions. Le consul Gellius, sous les ordres duquel il servoit, lui offrant des récompenses militaires, il les refusa, jugeant qu'elles ne lui étoient pas encore dues. Elevé à la dignité de questeur, il refusa de payer les pensions que Sylla avoit constituées à ses satellites sur le trésor public. Il étoit stoïcien dans la théorie & dans la pratique. Il aimoit mieux, dit Salluste, être homme de bien, que le paroître; & moins il étoit touché du desir de la gloire, plus elle sembloit venir le chercher. *Esse, quàm videri bonus malebat; itaque quò*

minùs gloriam petebat, eò magis illam assequebatur. Il peut se faire que Caton fût moins vain que les autres héros de Rome; mais il n'est pas à croire qu'il fuyoit la gloire de bonne foi; l'ostentation & la parade de vertu faisoit d'ailleurs le caractere propre de la secte philosophique qu'il professoit. Il demanda le tribunat, pour empêcher un méchant homme de l'avoir. Il s'unit l'an 62 avant J. C. avec Cicéron contre Catilina, & avec les bons citoyens contre César. Il s'opposa aux brigues de ce général & de Pompée pendant leur union, & tâcha de les accorder pendant les guerres civiles. Ses soins ayant été inutiles, il se tourna du côté de Pompée, qu'il regardoit comme le défenseur de la république, tandis que son compétiteur la menaçoit d'une prochaine servitude. Il porta toujours le deuil depuis le jour que commença la guerre civile, résolu de se donner la mort si César étoit vainqueur, & de s'exiler seulement si c'étoit Pompée. La bataille de Pharsale ayant tout décidé, ce républicain zélé, ou si l'on veut, forcené, s'enferma dans Utique, & exécuta son dessein en se plongeant son épée dans le corps, l'an 45 avant J. C., à l'âge de 48 ans. Le président de Montesquieu dit que, si Caton se fût réservé pour la république, il auroit donné aux affaires tout un autre tour. M. de Turpin Crissé, dans ses excellentes notes sur les *Commentaires de César*, est du même sentiment. » On a toujours, dit-il, admiré » la mort de Caton, on l'a » célébrée comme le dernier » effort de la plus héroïque » vertu, de la fermeté la plus » inébranlable ; l'antiquité a » exalté ce Romain qui, après » avoir si long-tems lutté con- » tre les ennemis de la répu- » blique, l'avoit soutenue dans » sa chûte, s'ensevelit sous ses » ruines, expire avec sa patrie, » & meurt libre, lorsque Rome » étoit déjà dans les fers; mais » Caton ne pouvoit-il pas pren- » dre un autre parti plus géné- » reux que celui de se donner » la mort, que de se déchirer » les entrailles, ou de tomber » aux pieds de César? Malgré » les succès suivis de ce tyran » de sa patrie, la conquête de » toute l'Italie, la victoire rem- » portée à Pharsale, la mort » de Pompée, la bataille signa- » lée qu'il venoit de gagner, » tout n'étoit pas perdu. Les » défenseurs de la république » étoient, à la vérité, épars » dans l'Afrique; il falloit les » rassembler; il falloit qu'il se » mît à leur tête, ou pour » rendre la liberté à sa patrie, » ou pour mourir en la défen- » dant. D'ailleurs, la liberté » avoit encore un asile en » Espagne; un parti redoutable » s'y formoit contre le tyran. » Quel autre que Caton pou- » voit en être plus dignement » le chef? Il prend les mesures » les plus sages pour sauver » les sénateurs enfermés avec » lui dans Utique; il les fait » monter sur des vaisseaux au » milieu d'une nuit obscure & » orageuse; il leur ordonne de » vivre, afin qu'il existe encore » sur la terre des hommes qui » ne soient pas esclaves de » César: pourquoi ne les suit- » il point? La vie de ces séna-

» teurs étoit-elle plus chere, » plus nécessaire à Rome que » celle de Caton ? Il ne veut » pas fuir devant César, & il » se donne la mort ; n'est-ce » pas fuir plus lâchement en- » core ? C'étoit peut-être le » moment où il falloit triom- » pher ; César ne pouvoit plus » cacher ses ambitieux desseins; » ce n'étoit plus contre Pom- » pée qu'il faisoit la guerre, » c'étoit contre la république. » Les Romains alloient ouvrir » les yeux ; ils alloient peut- » être se réunir contre le tyran » qui vouloit les asservir ; & » Caton leur donne à tous le » funeste exemple du décou- » ragement ; il leur annonce » par sa mort, qu'il n'y a plus » de liberté à attendre, & que » César est leur maître ». Il est certain qu'il devoit se conserver à sa patrie, & que cette bravade du suicide étoit une foiblesse réelle, & de plus un crime contre la société & contre l'auteur de la vie. « Quelle différence, dit un moraliste, entre » Caton & un Chrétien ! Celui- » ci sait que Dieu est le seul » maître de sa vie, que l'ayant » reçue de lui, la quitter c'est » commettre un crime sem- » blable à celui d'un soldat qui » quitte son poste sans l'ordre » de son commandant. Que les » sentimens de Caton sont dif- » férens de ceux de S. Paul ! » Celui-ci desire bien de mou- » rir pour s'unir à Dieu ; mais » il ne refuse point de vivre, ni » d'affronter courageusement » les persécutions & les souf- » frances, quand elles peuvent » tourner à la gloire de Dieu » & à l'avantage du prochain ». Ce Romain que Paterculus dit ressembler plus aux dieux qu'aux hommes, avoit des vices qui eussent fait rougir un homme ordinaire, entr'autres l'ivrognerie à laquelle il étoit fort adonné. Il céda sa femme Marcia, quoique grosse, à l'orateur Hortensius, afin que ce beau parleur ne mourût point sans postérité ; & dès qu'elle fut veuve & héritiere d'Hortensius, il la reprit. « S'il en avoit besoin, » dit César à cette occasion, » pourquoi la céder ? S'il n'en » avoit pas besoin, pourquoi » la reprendre » ? Si Caton, comme dit Séneque, valoit plus que trois cents Socrate, il faut croire que ce fameux Grec valoit bien peu de chose.

CATON, (Valerius) poëte & grammairien latin, né dans la Gaule Narbonnoise, ouvrit à Rome une école où l'on se rendoit de toutes parts. On disoit de lui qu'il étoit le seul qui sût lire & faire les poëtes. Il mourut fort âgé, l'an 30 avant J. C., dans un état qui n'étoit guere au-dessus de l'indigence. La seule de ses Poésies qui soit parvenue jusqu'à nous, est sa piece intitulée : *Diræ* ; ce sont des imprécations que lui inspirerent l'absence de son pays & celle de sa Lydie. Christophe-Arnold publia ce petit poëme à Leyde en 1652, in-12 : cette édition est rare. On le trouve aussi dans le *Corpus Poëtarum de Maittaire*.

CATROU, (François) né à Paris en 1659, jésuite en 1677, exerça le ministere de la chaire pendant sept ans avec distinction. Il auroit été mis au rang des meilleurs prédicateurs de son siecle, s'il avoit pu se captiver à réunir avec ordre dans

ſa mémoire les mêmes penſées qu'il avoit tracées ſur le papier. Cette contrainte, qui lui paroiſſoit avec quelque raiſon un travail perdu, l'arracha à la chaire. Le *Journal de Trévoux*, qui commença en 1701, l'occupa environ douze années. Il fut chargé d'y travailler, & s'en acquitta avec honneur. Il employa les intervalles que lui laiſſoit cet ouvrage périodique, à compoſer pluſieurs livres eſtimables. Les principaux ſont: I. *Hiſtoire générale de l'empire du Mogol*, imprimée en 1702, réimprimée en 1705, & traduite en italien. On en a une édition de 1725, in-4°, & en 2 vol. in-12, augmentée du regne d'Aurengzeb. Cette Hiſtoire a été faite ſur des mémoires curieux. II. *Hiſtoire du fanatiſme des Religions Proteſtantes, de l'Anabaptiſme, du Davidiſme, du Quakériſme*, Paris, 1733, 3 vol. in-12. La variété, la ſingularité des faits, jointes à l'agrément & à la vivacité du ſtyle, ne peuvent qu'attacher le lecteur. La narration eſt toujours élégante & intéreſſante, mais non pas toujours aſſez rapide & aſſez dégagée. III. *Traduction de Virgile* avec des notes critiques & hiſtoriques, en 4 vol. in-12. Catrou cherche quelquefois dans ſon auteur des ſens alambiqués. Il lui prête des phraſes de romans, des mots précieux, des termes de ruelle. Sous prétexte de rendre les moindres circonſtances d'une penſée noble, il emploie des expreſſions populaires, baſſes, comiques, burleſques même, qui l'aviliſſent. Il ajoute des notes & des phraſes entieres dans ſa traduction, & ſupplée quelquefois juſqu'à trois ou quatre lignes; comme s'il y avoit des lacunes à remplir dans ſon original, & ſi c'étoit à un traducteur à les remplir. Les *Commentaires*, dont il a orné ou chargé ſon Virgile, ſont ſouvent remplis de raiſonnemens ſubtils pour étayer des ſens faux, d'explications raffinées & peu naturelles, de recherches déplacées, &c. C'eſt ainſi du moins qu'en a jugé l'abbé des Fontaines, dernier traducteur de Virgile; mais, peut-être, critique trop ſévere à l'égard d'un homme qui avoit couru la même carriere. IV. L'*Hiſtoire Romaine*, en 21 vol. in-4°, & en 20 vol. in-12. Ces deux éditions ſont accompagnées de notes hiſtoriques, géographiques & critiques, de gravures, de cartes, de médailles, &c. Cette Hiſtoire, traduite en différentes langues, & entr'autres en anglois par M. Bundy, Londres, 1730, in-folio, eſt la plus étendue que nous ayons. Les faits y ſont enchaînés avec art, & les recherches très-ſavantes. Mais on y trouve un ſtyle ſouvent trop pompeux, des expreſſions ignobles, des termes hazardés, des hyperboles de rhétoricien, des raiſonnemens alambiqués, des circonſtances ajoutées & inutiles. On y cherche vainement la noble ſimplicité de Tite-Live, & l'élégante préciſion de Tacite. Les notes ſont plus eſtimables. Elles ſont preſque toutes du P. Rouillé, aſſocié & continuateur de Catrou. Le P. Routh, autre jéſuite, devoit achever l'édifice que ſes confreres avoient commencé; mais la diſperſion de la ſociété a ſuſpendu cet

ouvrage. Le P. Catrou mourut en 1737, à 78 ans. Il conserva dans sa vieillesse, le feu & la vivacité d'imagination qu'il avoit montrée dès son jeune âge.

CATTAN ou CATANEO, (Christophe) gentilhomme Génois, est auteur d'un Traité *de la Geomancie*, écrit en italien, lequel a fait beaucoup de bruit au seizieme siecle. Il en existe une traduction françoise, par Guillaume Dupreau, imprimée à Paris en 1558.

CATTENBURG, (Adrien) né à Roterdam en 1664, y enseigna la théologie arminienne pendant au moins 25 ans. Il vivoit encore en 1737. On a de lui: I. *Vie de H. Grotius*, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-folio, en flamand. II. *Bibliotheca scriptorum Remonstrantium*, 1728, in-12. III. *Syntagma sapientiæ Mosaicæ*, 1737, in-4°. Il y attaque les athées, les déistes, &c., avec force.

CATTHO, (Angelo) natif de Tarente, aumônier de Louis XI, roi de France, ensuite archevêque de Vienne en Dauphiné, acquit beaucoup de crédit auprès de ce monarque, par le double emploi de médecin & d'astrologue. Philippe de Comines, son ami, atteste qu'il lui prédit, vingt ans avant l'événement, que le prince Frederic, second fils d'Alfonse, roi d'Aragon, monteroit sur le trône; ce qui arriva. Il prédit aussi à Guillaume Briçonnet qu'il joueroit un grand rôle dans l'Eglise, & qu'il toucheroit de bien près à la tiare. Briçonnet étoit alors marié; il fut dans la suite cardinal. En supposant que ces faits soient vrais, on n'en peut rien conclure de précis sur ces sortes de prédictions. Il n'est pas extraordinaire qu'un cadet monte sur le trône après la mort de son aîné, & qu'un homme du monde entre dans l'Eglise. Il faut convenir néanmoins que l'exact accomplissement de la derniere prédiction a quelque chose d'assez singulier. Cattho mourut à Vienne, & fut enterré dans sa métropole. Sa devise étoit: *Ingenium superat vires*. Ce fut à sa priere que Philippe de Comines entreprit ses *Mémoires*.

CATTI, (François) chirurgien, né à Lucques en Italie, fit une étude particuliere de l'anatomie. Il vivoit vers le milieu du seizieme siecle. Il est auteur d'un ouvrage qui a pour titre: *Anatomes enchiridion*, Naples, 1552, in 4°.

CATTIER, (Isaac) Parisien, médecin ordinaire du roi, reçut les honneurs du doctorat en 1637, dans l'université de Montpellier. Ses principaux ouvrages sont: I. *Diffibulatoris morologia*, 1646, in-4°. II. *Description de la Macreuse*, Paris, 1651, in-8°. III. *Observationes medecinales rariores*, Castres, 1653, in-12, avec les *Observations de Pierre Borel*, Paris, 1656.

CATULLE, (Caïus Valerius) poëte latin, né à Vérone l'an 86 avant Jesus-Christ, imita dans ses Epigrammes la maniere grecque. Le plaisir & l'amour exciterent son imagination, & donnerent à ses vers cet enjouement, qui faisoit son caractere. Comme le vice paré des ornemens du langage, est toujours accueilli chez des hommes corrompus; les Poésies de

Catulle furent recherchées. Les philosophes ne furent pas les derniers à lui applaudir. Cicéron, Plancus, Cinna, & les personnages les plus distingués de son siecle furent ses amis. Jules César, contre lequel il eut la hardiesse de faire des épigrammes, le pria à souper & le combla de caresses. Il nous reste de Catulle quelques fragmens, parmi lesquels on distingue ses Epigrammes. Le style en est pur; mais il s'en faut beaucoup que les idées le soient. C'est lui qui a donné occasion à ce mot: *Qui écrit comme Catulle, vit rarement comme Caton.* Il mourut l'an 57 avant J. C., l'année que Cicéron revint de son exil. Ce poëte se trouve avec Tibulle & Properce, *cum Notis variorum*, Utrecht, 1680, in-8°.; *ad usum Delphini*, 1685, in-4°. On estime l'édition de Coustelier, publiée en 1743, in-12, & réimprimée en 1754. Le texte a été épuré par l'abbé Lenglet, sur la belle édition de Venise, donnée par Corradini en 1738. On trouve dans le même volume les ouvrages de Tibulle & de Properce, sur les corrections des meilleurs critiques, & particuliérement sur les leçons de Joseph Scaliger. La premiere édition de ces poëtes réunis, est de 1472, in-fol. sans nom de ville ni d'imprimeur. Il en a paru une traduction élégante par le marquis de Pezai, avec Tibulle & Gallus, 1771, 2 vol. in-8°. L'édition qu'en a donnée Vossius à Londres, 1684, & à Utrecht, 1691, in-4°., est recherchée des curieux, parce qu'on a fait entrer dans les notes le fameux traité de Béverland, *de Prostibulis veterum*, qui n'a jamais vu le jour séparément, & que les notes en sont savantes & choisies. Baskerville en a donné une édition, 1772, in-4°.

CATULUS, *voyez* LUCTATIUS.

CATZ, (Jacques) pensionnaire de Hollande & de West-Frise, garde-des-sceaux des mêmes états, & stadhouder des fiefs, politique habile & poëte ingénieux, se démit de tous ses emplois, pour cultiver en paix les lettres & la poésie. Il ne sortit de sa retraite, qu'aux instances réitérées des états, qui l'envoyerent ambassadeur en Angleterre, dans les tems orageux de la république de Cromwel. De retour dans sa patrie, il se retira à Sorgoliet, une de ses terres, où il mourut en 1660. Il étoit né à Browershaven en Zélande, l'an 1577. Ses Poésies, presque toutes morales, ont été imprimées plusieurs fois en toutes sortes de formats. Les Hollandois en font un cas infini. La derniere édition de ses Œuvres est de 1726, en 2 vol. in-fol.

CAVADES, *voy.* CABADE.

CAVALCANTI, (Guido) poëte & philosophe Florentin, mort en 1300, a laissé divers ouvrages en vers & en prose, entr'autres des *Regles pour bien écrire.* Ses *Sonnets* & ses *Canzoni* parurent à Florence en 1527, in-8°., dans un *Recueil d'anciens Poëtes Italiens*, fort rare.

CAVALCANTI, (Barthélemi) né à Florence en 1503, étoit versé dans les belles-lettres. Il fut employé par Paul III, & par Henri II, roi de France. Il fit paroître beaucoup de prudence, d'intégrité & de capa-

cité dans les affaires dont il fut chargé. Cavalcanti mourut à Padoue le 9 décembre 1562. Ses principaux ouvrages sont: I. *Sept livres de rhétorique*, Venise, 1558, in-fol. II. Un *Commentaire du meilleur état d'une république*.

CAVALIER, (Jean) fils d'un paysan des Cevennes, est fameux par le rôle qu'il joua dans les guerres des Camisards, sur la fin du regne de Louis XIV. Sa bravoure, aidée de l'enthousiasme de ces fanatiques, le fit regarder dans son pays comme un homme extraordinaire, suscité de Dieu pour le rétablissement du Calvinisme. De garçon boulanger il devint prédicant, & de prédicant, chef d'une multitude d'enthousiastes, avec laquelle il exerça vers l'an 1704 de grandes cruautés contre les Catholiques. Le maréchal de Montrevel tenta vainement de les réduire. Enfin le maréchal de Villars lui proposa une amnistie. Il négocia avec Cavalier, qui promit de faire quitter les armes à son parti, à condition qu'on lui permettroit de lever un régiment dont il seroit colonel. Observé en France, il passa au service de l'Angleterre, & se distingua à la bataille d'Almanza. Il mourut gouverneur de l'isle de Jersey, & entiérement guéri de ses anciennes fureurs. Il étoit même, dans la société, d'un caractere doux & d'un commerce aimable.

CAVALIERI, (Bonaventure) Jésuate de Milan, & non Jésuite comme le disent tous les Dictionnaires, naquit en 1598. Il fut professeur de mathématiques à Bologne, disciple de Galilée, & ami de Toricelli. Il passe en Italie pour être l'inventeur du calcul des infiniment-petits. On a de lui: I. *Directorium universale uranometricum*, Bologne, 1632. II. *Geometria indivisibilium continuorum*, Bologne, 1635; ouvrage original & très-ingénieux. L'auteur propose ses vues avec la modestie & le ménagement nécessaires à la vérité qui a le malheur d'être nouvelle. Son systême subit le sort des nouveautés les plus dignes de l'approbation du public. De grands géometres l'attaquerent; de grands géometres l'adopterent, ou le défendirent. Il mourut en 1647. Ce fut la goutte qui le jeta dans les mathématiques. Cette maladie cruelle le tourmentoit si fort, que Benoît Castelli, disciple de Galilée, lui conseilla de distraire ses douleurs en s'appliquant à la géométrie. Il le fit, & s'en trouva bien, dit-on: mais il faut pour cela que le mal ait été de bonne composition, & beaucoup plus traitable que le malade & le médecin ne l'avoient cru.

CAVALIERI, (Jean-Michel) natif de Bergame, entra dans l'ordre de S. Dominique, & se fit connoître par une *Histoire des Papes*, *Patriarches*, *Archevêques*, &c., de son ordre, qu'il fit imprimer en 1696; & par un *Traité du Rosaire*, dont on a fait une troisieme édition à Naples, en 1713. Ce religieux mourut en 1701. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Michel CAVALIERI, aussi natif de Bergame, qui entra dans l'ordre des Hermites de S. Augustin, & mourut le 6 janvier 1754, après avoir publié: *Commenta-*

rius in authentica S. Rit. Cong. Decreta, Bresse & Bergame, 1743, 3 vol. in-4°.; Venise, 1758; Ausbourg, 1764 : ouvrage plein de recherches, mais où il y a une critique un peu trop âpre des Observations de Merati.

CAVALIERI, (Marcel) frere du précédent, & Dominicain comme lui, professa d'abord la philosophie à Naples, devint ensuite successivement vicaire-général à Siponte, à Césene, & enfin à Bénevent, où il fut trouvé sain & sauf sous les ruines du palais archiépiscopal, à la suite d'un tremblement de terre qui anéantit presque toute la ville. Sa réputation engagea le cardinal Ricci, évêque de Biseglia, à vouloir lui résigner son évêché, & le cardinal Giustiani, évêque de Bergame, à le faire son coadjuteur; mais il se refusa constamment à l'un & l'autre, jusqu'à ce qu'Alexandre VIII lui ayant donné l'évêché de Gravina, il fut obligé de l'accepter. Ce religieux justifia ce choix par sa conduite. Il embellit la cathédrale, rétablit le séminaire, & construisit des églises où il en manquoit : un clergé instruit & formé à la pratique de ses devoirs, fit sur-tout honneur à son épiscopat. Il mourut en 1705. On a de lui : I. *Statera sacra ritum ordinis Prædicatorum in celebratione Missæ, &c., expendens.* II. *Il uttore ecclesiastico istruito nelle Regole della fabrica, è delle supellectili delle Chiese;* l'un & l'autre publiés à Naples en 1686. On a encore de ce prélat des Statuts Synodaux qui parurent en 1693, & qu'il répandit dans tout son diocese pendant le cours de ses visites.

CAVALLINI, (Pierre) peintre & sculpteur du 14e. siecle; disciple du fameux Giotto, mourut à Rome sa patrie, à l'âge de 85 ans, regardé comme un saint, & un bon peintre. On fait grand cas du *Crucifix* de l'église de S. Paul de Rome.

CAUCHON, (Pierre) évêque de Beauvais, puis de Lisieux, un des plus zélés partisans de la maison de Bourgogne & des Anglois contre Charles VII, son légitime souverain, étoit fils d'un vigneron. Il avoit des sentimens dignes d'une telle origine. Il fut un des juges de la Pucelle d'Orléans, & la livra au bras séculier. Il mourut bientôt après, en 1443, de mort subite, en se faisant faire la barbe. Callixte III l'excommunia après sa mort. Ses ossemens furent déterrés & jetés à la voirie. *Voyez* JEANNE D'ARC.

CAVE, (Guillaume) né le 30 décembre 1637, d'abord curé d'Islington, près de Londres, ensuite chanoine de Windsor, mourut dans un âge avancé, en 1713. C'est un des théologiens d'Angleterre qui a le mieux connu l'histoire & les antiquités ecclésiastiques. Quelques savans l'ont accusé très-mal-à-propos de socianisme. Il fut toujours anglican, excepté le respect pour les Peres, qu'il poussa plus loin que ceux de son église. Les ouvrages qu'il a produits, font honneur à son érudition. Les principaux sont : I. *L'histoire littéraire des Auteurs Ecclésiastiques*, en latin, qu'il publia en 1688, 1 vol. in-fol., & qui s'étend jusqu'en 1517; réimpri-

mée en 1743 & 1749 à Oxford, in-fol. en 2 vol. avec des corrections & des additions de l'auteur même, communiquées à l'éditeur, & une longue Apologie de Cave contre le Clerc. Cet ouvrage est estimé pour les recherches. Sa critique n'est pas toujours sûre; & quoiqu'Anglois, il est crédule. II. *Le Christianisme primitif*, Londres, 1673, en anglois; traduit en françois, Amsterdam, 1711. C'est un tableau intéressant de la vie & des mœurs des premiers Chrétiens. III. *Les Antiquités apostoliques, ou Vies, Actes & Martyres des Apôtres & Evangélistes*, Londres, 1684, in-fol. IV. *Histoire de la vie, de la mort & du martyre des Saints contemporains des Apôtres*, Londres, 1682-1687, in-folio, en anglois, comme le précédent & le suivant. V. *La Vie des Peres de l'Eglise, du 4e. siecle.* VI. *Dissertations concernant les Evêques, les Métropolitains & les Patriarches dans l'ancienne Eglise*, Londres, 1683, in-8°. VII. *Tabulæ Ecclesiasticæ vel Carthophylax Ecclesiasticus*, Londres, 1685, in-8°.

CAVEDONE, (Jacques) né à Sassuolo dans le Modénois, en 1580, peintre, saisit si heureusement la maniere d'Annibal Carrache, son maître, que les connoisseurs confondoient souvent leurs tableaux. Peu de peintres ont manié le pinceau avec plus de facilité. Les malheurs de sa famille dérangerent son esprit & affoiblirent ses talens. Il fut réduit à peindre des *Ex-voto*, & à demander publiquement l'aumône. Un jour s'étant trouvé mal, on le traîna dans une écurie voisine, où il mourut en 1660. Ses principaux tableaux sont à Bologne.

CAVEIRAC, (l'abbé Jean Novi de) né à Nismes, le 6 mars 1713, s'est fait connoître par divers écrits qui respirent la religion, la justice & la vraie politique; tels que: I. L'*Accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation & de la politique*, Paris, 1753, in-12. II. *La Vérité vengée, ou Réponse à la Dissertation sur la Tolérance des Protestans*, 1756, in-12. III. *Apologie de Louis XIV & de son Conseil, sur la révocation de l'Edit de Nantes*, 1758, in-8°. IV. *Appel à la raison, des écrits & libelles, publiés contre les Jésuites*, 1762, 2 vol. in-12. V. *Lettre d'un Visigoth à M. Freron, sur sa dispute harmonique avec Rousseau.* VI. *Mémoire politico-critique sur le Mariage des Calvinistes*, 1756, in-8°. Les philosophistes l'ont accusé d'avoir fait l'apologie de la St-Barthélemi; mais il n'y a qu'à lire ce qu'il a écrit là-dessus, pour connoître & détester la calomnie. « Eloignés, dit l'abbé de » Caveirac, de deux siecles de » cet affreux événement, nos » ames sont assez rassises pour » le contempler, non sans hor- » reur, mais sans partialité; & » il n'est à craindre, ni que le » nuage des passions vienne » obscurcir la lumiere, ni que » leur chaleur s'exhale contre » l'intention. On peut répandre » des clartés sur les motifs & » les effets de cet événement » tragique, sans être l'appro- » bateur tacite des uns, ou le » contemplateur insensible des » autres; & quand on enleve- » roit à la journée de la St-Bar- » thélemi les trois quarts des

» excès qui l'ont accompagnée, » elle seroit encore assez af- » freuse pour être détestée, de » ceux en qui tout sentiment » d'humanité n'est pas entiére- » ment éteint. C'est dans cette » confiance que j'oserai avan- » cer ; 1°. que la Religion n'y a » eu aucune part ; 2°. que ce » fut une affaire de proscrip- » tion ; 3°. qu'elle ne regarde » que Paris ; 4°. qu'il y périt » beaucoup moins de monde » qu'on n'a cru » (*Dissertation sur la journée de la St-Barthélemi*, pag. 1). Cette *Dissertation* se trouve à la fin de l'*Apologie de Louis XIV, sur la révocation de l'Edit de Nantes.* Un écrivain très-connu s'est élevé avec force contre les calomniateurs de cet écrivain estimable. » L'abbé de Caveirac, dit-il, » qui n'a point fait l'apologie » de la St-Barthélemi, & qu'on » détestera jusqu'à la fin des » siecles, comme s'il l'avoit » faite, parce qu'il a plu à des » menteurs, qui se font appel- » ler *philosophes*, de l'en accu- » ser : une calomnie qui a une » secte pour organe, s'établit » toujours malgré la preuve » contraire, parce que chez les » hommes la hardiesse & l'obs- » tination du calomniateur à » répéter ses impostures, de- » vient une raison pour y » croire, au-lieu que l'atten- » tion de l'accusé à se justifier, » commence par fatiguer, & » finit par le faire paroître cou- » pable » (*Annal. pol.*, 1777, n. 10). Nous n'avons pu nous assurer de la date précise de sa mort. *Voyez* CHARLES IX, COLIGNI, &c.

CAVENDISH, (Guillaume de) duc de Newcastle, né en 1592, parut à la cour de Jacques I avec tous les avantages que l'esprit & la figure peuvent donner à un gentilhomme. Le prince de Galles, depuis Charles I, l'affectionna & le fit chevalier du Bain, & lorsqu'il fut sur le trône, il lui confia l'éducation de son fils qui fut Charles II. Quand il vit les affaires du roi désespérées, il se retira à Hambourg, de là en Hollande & à Paris, où il vécut à l'étroit. Au rétablissement de Charles II, il retourna en Angleterre, & ce fut alors qu'il fut créé duc de Newcastle. Il mourut le 25 décembre 1676. Il a été marié deux fois ; sa seconde femme, Marguerite Lucas, a écrit sa *Vie* qui a été imprimée à Londres, in-fol. Le duc de Newcastle est auteur d'une *Méthode nouvelle de dresser & travailler les chevaux.* Elle a été traduite en françois, & imprimée à Anvers, in-fol., en 1658. Le grand nombre & la beauté des figures, dont cette traduction est ornée, la rendent très-précieuse, sur-tout de la premiere édition. Ce sont des leçons d'équitation qu'il donnoit à son éleve. Il est encore auteur de quelques *Poésies* & de *Comédies.* *Voyez* SOLEISEL.

CAVENDISH, *voyez* CANDISH.

CAVICEO, (Jacques) prêtre Italien, eut de grands différends avec l'évêque de Parme sa patrie. Il en fut exilé, & commit un homicide, à son corps défendant, dont il fut absous. Il devint ensuite vicaire-général de l'évêque de Rimini, puis de celui de Ferrare ; & mourut en 1511, à 68

ans. Il s'est fait connoître par son roman de *Peregrin*, Venise, 1526, in-8°, traduit en françois en 1528, in-8°, par François Dassy. N. L.

CAULASSI, *voyez* CAGNACCI.

CAULET, (François-Etienne de) né à Toulouse en 1610, d'une bonne famille de robe, abbé de S. Volusien de Foix à 17 ans, fut sacré évêque de Pamiers en 1645. Il donna une nouvelle face à son diocese, désolé par les guerres civiles, & par les déréglemens du clergé & du peuple. Son chapitre étoit composé de douze chanoines réguliers de sainte Genevieve, que Sponde, son prédécesseur, appelloit douze léopards : il les adoucit & les réforma. Il fonda trois séminaires, visita tout son diocese, prêcha & édifia, par-tout. Louis XIV ayant donné un édit en 1673, qui étendoit la régale sur tout son royaume, l'évêque de Pamiers refusa de s'y soumettre. On fit saisir son temporel, sans pouvoir l'ébranler. L'arrêt fut exécuté à la rigueur, & le prélat fut réduit à vivre des aumônes de ses partisans; car les Jansenistes lui étoient dévoués, quoiqu'il eût maltraité un de leurs chefs (l'abbé de St-Cyran), & qu'il eût essuyé plusieurs variations dans les affaires de cette secte. On sait ce qu'il avoit déposé le 17 juin 1638, contre ce premier saint du parti, lorsqu'il n'étoit encore que l'abbé Caulet, & quelle idée il donnoit alors de la bonne foi & des sentimens du nouvel apôtre. Mais devenu évêque, il se déclara pour le silence respectueux sur le fait de Jansenius, & fut dès ce moment un saint à placer dans le calendrier de l'ordre. « Tant il est vrai, dit » là-dessus un historien en » plaisantant, qu'il ne faut dé» sespérer de la conversion de » personne. Mais il me semble » après tout, qu'avant de pro» céder à sa canonisation, mes» sieurs de Port-Royal auroient » bien dû tirer une rétractation » en forme de ce qu'il avoit » attesté juridiquement. Car » enfin, s'il a dit vrai, quel » homme étoit-ce que l'abbé » de St-Cyran ? Et s'il a rendu » un faux témoignage, où a » été sa conscience de ne pas » réparer la calomnie ? C'est » une nécessité qu'un des deux » saints sorte du calendrier ». Caulet mourut en 1680, après avoir donné le paradoxal exemple d'un évêque qui se sacrifie pour les droits du saint-siege, & se ligue en même tems avec ses plus cruels ennemis. On a de lui un *Traité de la régale*, publié en 1681, in-4°.

CAULIAC *ou* CHAULIAC, (Gui de) vivoit au 14e. siecle, & exerçoit en même tems la médecine & la chirurgie à Montpellier, ces deux arts n'étant guere encore distingués alors. Il laissa après lui un *Corps de chirurgie* en vieux langage provençal, qui est probablement le premier livre écrit en françois sur cette matiere. Il fut traduit en latin, & puis remis en françois moderne, au commencement du 16e. siecle, par un chirurgien nommé *Jean Raoul*. Cet ouvrage ayant été pendant long-tems le seul qui pût servir de guide aux chirurgiens, on lui donna le nom de *Guidon*, ce qui faisoit aussi allusion

lusion au nom de baptême de son auteur. Cauliac avoit été médecin des papes Clément VI & Urbain V. C'est à lui que nous devons la description de la terrible peste qui en 1348 fit périr le quart du genre-humain.

CAUMARTIN, (Louis le Fêvre de) chancelier de France en 1622, obtint cette dignité par le crédit du maréchal de Bassompierre. Louis XIII la lui accorda avec répugnance. » Caumartin est begue, disoit-» il; je le suis aussi. Mon garde-» des-sceaux doit porter pour » moi la parole : & comment le » pourra-t-il faire, s'il a besoin » d'un interprete »? Les talens que ce ministre avoit montrés dans ses ambassades & dans les autres commissions qui lui avoient été confiées, déciderent enfin ce monarque. Le nouveau chancelier mourut peu de tems après, en 1623.

CAVOYE, (Louis d'Oger, marquis de) grand maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille illustre de Picardie. Il eut le bonheur d'être élevé auprès de Louis XIV. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se rendit en Hollande, & y acquit un nom célebre par une action hardie qui sauva la flotte de cette république, en 1666. Un brûlot anglois venant à force de voiles sur l'amiral, il proposa à Ruiter d'aller dans une chaloupe, avec les chevaliers de Lorraine & de Coislin, couper les cables des chaloupes du brûlot. Ce dessein ayant été exécuté heureusement, les Anglois furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les trois seigneurs François, récompensés par les états-généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en distribuant tout l'argent à l'équipage. Cavoye, de retour en France, suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, où son intrépidité lui acquit le titre de brave Cavoye. Ce prince, qui l'honora toujours d'une confiance particuliere, lui donna la charge de grand maréchal-des-logis, en le mariant à Louise de Coetlogon, fille-d'honneur de la reine Marie-Thérese d'Autriche, fille & sœur de deux lieutenans-de-roi de Bretagne. Son rang lui procura moins d'amis que son mérite. Le vicomte de Turenne, qui avoit recherché son amitié, sur l'idée que lui en avoit donnée l'action du brûlot, & le maréchal de Luxembourg, sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni. Cavoye passa les vingt dernieres années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avoit vécu, en 1716, âgé de 76 ans.

CAURRES, (Jean des) né à Moreuil en Picardie, principal du college d'Amiens, mourut en 1587. On a de lui des *Œuvres morales* imprimées à Paris, 1575, in-8°; elles sont dans le goût de celles de Plutarque; il paroît du moins qu'il s'étoit proposé ce philosophe pour modele, en appuyant par des faits historiques les maximes qu'il vouloit inculquer à ses lecteurs. Il y a de cet ouvrage une édition beaucoup plus ample de 1583; c'est un gros in-8°, de douze à quinze cents pages, moins remarquable par les

maximes qu'il contient, que par une infinité de traits d'histoire & d'observations singulieres qui y sont rapportés. Du Verdier-Vauprivas observe qu'il n'étoit pas difficile à l'auteur de l'augmenter, puisqu'il ne faisoit que copier les compilateurs de son tems, & n'alloit jamais aux sources. Caurres a composé quelques pieces de poésie, parmi lesquelles on est fâché de voir une espece d'apologie du massacre de la St-Barthélemi, que l'auteur regardoit comme nécessaire au repos de la France, mais qui à beaucoup près n'a pas eu cet heureux effet.

CAURROY, (Eustache du) François, l'un des plus grands musiciens de son siecle, & un des sous-maîtres de la chapelle des rois Charles IX, Henri III & Henri IV, a laissé une *Messe des trépassés*, qui rend tout le pathétique & les horreurs de la mort. Il mourut en 1609, à 60 ans. Piganiol de la Force dit, dans sa *Description de la ville de Paris*, que c'est une tradition reçue parmi ceux qui sont au fait de l'histoire de notre musique, que les *Noël* que l'on chante, sont des gavottes & des menuets d'un ballet que du Caurroy avoit composé pour un divertissement de Charles IX.

CAUSSIN, (Nicolas) Jésuite, né à Troies en 1583, se fit un nom par ses sermons & ses ouvrages. Il fut choisi pour confesseur de Louis XIII; mais ayant voulu engager le roi à rappeller la reine-mere, le cardinal de Richelieu le fit reléguer dans une ville de Bretagne. Il mourut à Paris en 1651, regardé comme un homme d'une probité exacte, & que rien ne pouvoit ébranler. On a de lui plusieurs ouvrages en françois & en latin. I. Le *Parallele de l'éloquence sacrée & profane*, in-4°. Gibert, dans ses *Jugemens sur les Rhéteurs*, le juge trop sévérement. Morhof, Bayle, Vossius, le P. Marsene & Baillet en parlent avec éloge, & leur jugement vaut bien celui de Gibert. II. *La Cour sainte*, 5 vol. in-8°; pleine de bonne morale, & accompagnée d'exemples historiques, dont quelques-uns marquent plus sa piété que son discernement; elle ne mérite cependant pas les railleries qu'en a faites le marquis d'Argens. Cet ouvrage d'ailleurs est écrit d'un style supérieur à celui de bien des écrivains de son tems. La preuve qu'il n'est pas sans mérite, est qu'il fut traduit en toutes sortes de langues, imprimé & réimprimé, quoique le P. Caussin n'eût pas l'adresse d'envoyer ses productions aux princes étrangers, & de gager des périodistes pour en faire l'éloge : moyens si souvent employés dans ce siecle, & auxquels tant d'ouvrages très-médiocres & quelquefois très-mauvais doivent toute la faveur dont ils jouissent. III. *La Vie neutre des Filles dévotes, qui sont état de n'être ni mariées ni religieuses;* ou *la Vie de sainte Isabelle de France*, sœur du roi S. Louis. IV. *Vie du cardinal de Richelieu*, en 2 vol. V. *Thesaurus Græcæ poeseos*, &c.

CAUX DE MONTLEBERT, (Gilles de) contrôleur des fermes du roi de France, né à Ligneris dans le duché d'Alençon, vers 1683, & mort à Bayeux en 1733, étoit parent de Pierre

Corneille. Il eut, comme lui, beaucoup de goût pour la poésie dramatique. On a de lui deux tragédies : *Marius*, représentée en 1715, & *Lysimachus*, en 1737. Quelques personnes assurent que la premiere piece, la meilleure des deux, est du célebre président Hénault. Caux est encore connu par quelques Poésies. La principale est l'*Horloge de sable, figure du monde ;* piece morale, dont l'allégorie est ingénieuse, & la versification assez facile. On la trouve dans le *Choix des Poésies morales & chrétiennes, de le Fort de la Moriniere.*

CAXÈS, (Patrice) peintre & architecte de Florence, s'attacha à Philippe II & à Philippe III, rois d'Espagne, pour lesquels il peignit à fresque, dans une des galeries du palais de Pardo, l'*Histoire de Joseph.* On admire sur-tout le tableau où la femme de Putiphar oublie toutes les loix de la pudeur & de l'honnêteté. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé. On a de lui la *Traduction* en espagnol *du Traité d'Architecture de Vignole.*

CAXÈS, (Eugene) peintre, fils du précédent, mort l'an 1642, âgé de 65 ans. On ne peut se lasser d'admirer le beau *Tableau de S. Joachim & de Ste. Anne*, qu'il peignit pour l'église de S. Bernard de Madrid. Les graces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris & la correction du dessin, peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres de l'Italie.

CAXTON, (Guillaume) célebre littérateur, employé dans diverses négociations par le roi d'Angleterre, Edouard IV, mourut en 1494, dans un âge avancé. Il s'adonna au commerce, sans négliger la politique & la littérature. C'est lui qui introduisit l'imprimerie en Angleterre. Il mit sous presse plusieurs livres, qu'il avoit ou composés ou traduits ; entr'autres, une Chronique en sept livres, qu'il intitula : *Fructus temporum.* Les plus anciens imprimés de cet ambassadeur artiste, sont de 1474.

CAYET, *voyez* CAIET.

CAYLUS, (Charles-Daniel de Lévi de Tubiere de) naquit à Paris en 1669, d'une famille illustre. Elevé dans la piété & le savoir, il fut disciple de Bossuet. Le cardinal de Noailles le choisit pour son grand-vicaire en 1700, & le roi le fit évêque d'Auxerre cinq ans après. Il mourut en 1754, à 85 ans. Il s'étoit d'abord signalé contre ceux qui n'acceptoient point la bulle *Unigenitus*, & en particulier contre Dom Friperet. Il avoit été un des quarante prélats qui ont donné l'excellente Instruction de 1714 : mais dans la suite il fut appellant & prôneur des prétendus miracles de Pâris. Ses Œuvres publiées en 4 vol. in-12, ont été condamnées à Rome par un décret du 11 mai 1754. Cette collection ne comprend point ses Mandemens & quelques autres écrits, plus propres à nourrir l'esprit de parti, qu'à répandre des lumieres. On a donné sa *Vie*, 1765, 2 vol. in-12.

CAYLUS, (Anne-Claude-Philippe de Tubiere de Grimoard de Pestel de Lévi, comte de) de la même famille que le précédent, naquit à Paris en 1692, & mourut dans cette ville

le 5 septembre 1765. Il entra au service de bonne heure, & se distingua dans la Catalogne & au siege de Fribourg. Après la paix de Rastadt, sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il fit le voyage d'Italie. Il saisit avec enthousiasme les beautés des chef-d'œuvres répandus dans cette partie de l'Europe. Ayant passé dans le Levant, il visita le fameux temple de Diane à Ephese. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume. Il alla deux fois à Londres en différens tems. Devenu sédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de musique, de dessin & de peinture; il écrivit, il grava. C'est à son amour pour les arts que nous sommes redevables du magnifique ouvrage, qui met sous nos yeux les pierres gravées du cabinet du roi. Le célebre Bouchardon en fit les dessins, & M. Mariette en composa les explications, 2 vol. in-folio. Reçu en 1731 dans l'académie royale de peinture & de sculpture, il composa la vie des plus fameux peintres & sculpteurs de cette compagnie; & pour étendre les limites de l'art, il recueillit dans trois ouvrages de nouveaux sujets de tableaux qu'il avoit rencontrés dans la lecture des anciens. Il a fondé dans cette académie un prix annuel pour celui des éleves qui réussiroit le mieux à caractériser une passion. Les dessins coloriés qu'avoit fait à Rome le célebre Pietro Sante Bartoli, d'après des peintures antiques, lui tomberent entre les mains. Il les fit graver; toutes les pieces en sont peintes avec une précision & une pureté inimitables. L'académie des inscriptions lui ayant donné, en 1742, une place d'honoraire, l'étude de la littérature devint sa passion dominante; mais ce fut toujours relativement aux arts. Il travailla sur les embaumemens des momies égyptiennes, sur le papyrus, sur les masses énormes que les Egyptiens transportoient d'une extrémité de l'Egypte à l'autre. Il tâcha d'éclaircir plusieurs passages de Pline, qui ont rapport aux arts. Il fit revivre en quelque sorte les tableaux de Polygnotte; il reconstruisit, pour ainsi dire, le théâtre de Curion & le magnifique tombeau de Mausole: mais l'on comprend sans peine que la scénographie de ces sortes de choses, faite d'après des descriptions plus ou moins exactes & détaillées, est nécessairement défectueuse, & combien l'imagination y trouve de liberté pour substituer son ouvrage à celui de la réalité. Il chercha dans les laves des volcans, la pierre obsidienne, méconnue des plus habiles naturalistes. Enfin, il trouva, ou retrouva le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, & publia un mémoire intéressant sur la peinture encaustique, qui a reparu quelques années après sa mort, sous ce titre: *Mémoire sur la peinture à l'encaustique, & sur la peinture à la cire, par M. le C. de Caylus, & M. Majault, docteur de la faculté de médecine;* 1 vol. in-8°. Il paroît cependant que cette matiere a encore été mieux éclaircie dans un traité publié par un auteur Espagnol en 1786. « Dom Vincent Re» queno, ex-jésuite (est-il dit

dans une lettre de Rome, écrite en janvier 1787, par un artiste du premier ordre), » vient de » publier une maniere de peindre, que les Italiens appellent » *à l'encausto*, science qui étoit » connue des anciens Grecs & » Romains, & dont les modernes n'avoient que des » idées obscures, faute de » n'avoir pu comprendre les » auteurs qui en avoient traité; » mais le sieur Vincent Angeloni, peintre Romain en » perspectives & ornemens, » ayant fait des expériences, » ses exactes observations ont » produit plusieurs ouvrages » admirés des savans, & donnent une idée très-claire de » cet art, qui nous manquoit » ci-devant. Ce célebre artiste, » pour perpétuer cette science, » fait copier par le sieur Joseph Trodan, sous sa direction, les tableaux de la seconde galerie ou corridor du » Vatican. Il y en a 52 peints » de la main du célebre Raphaël. Le sieur Angeloni » peint lui-même de superbes » pilastres de la hauteur des » tableaux, pour en faire des » ouvrages accomplis ». Dans plus de 40 Dissertations que le comte de Caylus a lues à l'académie, les arts & les lettres prêtent un secours mutuel à l'écrivain. Ce généreux protecteur fonda dans cette compagnie un prix de 500 livres, dont l'objet est d'expliquer, par les auteurs & par les monumens, les usages des anciens peuples. Il rassembloit de toutes parts les antiquités de toute espece. Il les faisoit ensuite dessiner & graver, en les accompagnant d'observations savantes & judicieuses. C'est ce travail qui a produit, outre le *Mémoire sur l'encaustique*, dont nous avons parlé: I. Son *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques, Romaines & Gauloises*, en 7 vol. in-4°, à Paris, chez Tillard. Le dernier tome de cette précieuse collection a paru en 1767, avec l'éloge historique de l'auteur, par M. le Beau. II. *Nouveaux sujets de peinture & de sculpture*, 1755, in-12. III. *Tableaux tirés d'Homere & de Virgile*, avec des observations générales sur le costume, in-8°, 1757. IV. *Description d'un tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie*, 1757, in-12. V. L'*Histoire d'Hercule le Thébain*, tirée de différens auteurs, in-8°, 1758. VI. *Discours sur les peintures antiques*. VII. *Vies de Mignard, de le Moine & d'Edme Bouchardon*. On a encore de lui des romans & des contes peu dignes des connoissances utiles de ce savant antiquaire. On les a publiés sous le titre d'*Œuvres badines*, dont le 9e & 10e vol. ont paru à Paris en 1787: mais plusieurs pieces renfermées dans le dernier vol. ne sont pas de lui; il y en a de Duclos, de Crébillon fils, de l'abbé Voisenon, &c.

CAYOT, (Augustin) sculpteur de Paris, reçu membre de l'académie de sculpture en 1711, a mérité ce titre par d'excellens ouvrages sortis de son ciseau. On remarque sur-tout les *deux Anges adorateurs* du maître-autel de Notre-Dame de Paris, exécutés en bronze. Il mourut en 1722.

CAZES, (Pierre-Jacques) peintre, né à Paris, mort dans la même ville au mois de juin

1754, à l'âge de 79 ans, eut pour maître dans son art, Houasse, ensuite Bon Boulogne. Il remporta le grand prix de peinture en 1699, & fut reçu membre de l'académie en 1704. Cazes peut être considéré comme un des premiers peintres de l'école françoise. Son dessin est correct & de grande maniere, ses compositions sont d'un génie facile : il drapoit parfaitement bien, il possédoit à un très-grand degré l'intelligence du clair-obscur. Sa touche est moëlleuse, son pinceau brillant. Il y a beaucoup de fraîcheur dans ses teintes. Cet illustre artiste a beaucoup travaillé ; mais ses ouvrages ne sont pas tous de la même beauté. Sur la fin de sa vie, le froid de l'âge & la foiblesse des organes lui ont fait produire des tableaux où ce maître est inférieur à lui-même. On peut voir de ses ouvrages à Paris dans l'église de Notre-Dame, au college des Jésuites, à la Charité, au petit S. Antoine, à la chapelle de la Jussienne, à l'abbaye de S. Martin, & principalement à S. Germain-des-Prés, où il a représenté la vie de *S. Germain* & de *S. Vincent*. On admire à S. Louis de Versailles une *sainte famille*, qui est une des belles productions de ce maître. Cazes a réussi sur-tout dans les tableaux de chevalet. Le roi de Prusse a deux morceaux précieux de ce peintre, qui ont été comparés pour le beau *faire* aux ouvrages du Correge. Le célebre le Moine a été un des éleves de Cazes.

CEBA, (Ansaldo) politique, historien, orateur & poëte Génois, mort en 1623, donna quelques traités dans chacun de ces genres. Les Italiens font quelque cas de son *Traité du Poëme épique* ; mais il s'est surtout fait un nom par ses tragédies. Les meilleures sont les *Jumelles de Capoue* & *Alcipe*. Le marquis Maffei les a jugées dignes d'entrer dans le *Recueil des meilleures Tragédies Italiennes*, imprimé à Vérone en 1723, en 3 vol. in-8°. Il a aussi traduit les Caracteres de Théophraste en italien.

CEBES, philosophe Thébain, disciple de Socrate, auteur (à ce qu'on a cru) du *Tableau de la vie humaine*, dialogue sur la naissance, la vie & la mort des hommes. Gilles Boileau l'a traduit en françois en 1653, & Gronovius l'a publié en grec en 1689. L'abbé Sevin a prouvé que cet excellent traité est d'un auteur plus récent que ce philosophe.

CECCANO, (Annibal) né dans le pays de Labour, fut archevêque de Naples, & ensuite honoré de la pourpre en 1327, par Jean XXII. Clément VI l'envoya pour conclure la paix entre Philippe de Valois, roi de France, & Edouard VI, roi d'Angleterre. Le cardinal Ceccano étoit à Rome, lorsque le fameux Rienzi exerçoit son pouvoir tyrannique. Il excommunia ce rebelle & ses complices, le déclara déchu & incapable de toute charge, & lui interdit l'eau & le feu. Rienzi se sauva dans les caravanes des pélerins qui s'en retournoient. Ceccano, qui ignoroit sa fuite, n'en vécut pas moins dans des inquiétudes continuelles, sachant que Rienzi étoit capable de tous les forfaits. Le pape lui donna la léga-

tion de Naples, pour le tirer de cette situation; mais il fut empoisonné en chemin, en 1350.

CECCO D'ASCOLI, ainsi appellé d'Ascoli, ville de la Marche d'Ancone, où il naquit en 1257, joignit à beaucoup d'ouverture d'esprit un grand amour pour le travail. La poésie, la théologie, les mathématiques & la médecine l'occuperent tour-à-tour. La réputation qu'il s'acquit dans cette derniere science, le fit connoître du pape Jean XXII, qui l'appella à Avignon pour être son médecin. Obligé de quitter cette cour, il vint à Florence, où son caractere caustique lui fit encore des ennemis. Il passa ensuite à Bologne, où il enseigna l'astrologie & la philosophie, depuis 1322 jusqu'en 1325. On le dénonça à l'inquisiteur comme un hérétique qui attribuoit tout aux influences des astres, & qui s'avisoit d'être prophete. Cecco abjura ses erreurs & se soumit à la pénitence. Charles-Jean Sans-Terre, duc de Calabre, le rappella à Florence, & lui donna la qualité de son médecin & de son astrologue. Cecco, que ses malheurs auroient dû rendre sage, ne put résister à la démangeaison prophétique. Le duc l'ayant sollicité de tirer l'horoscope de sa femme & de sa fille, prédit qu'elles s'abandonneroient au libertinage : ce qui lui attira la disgrace de ce prince. Ses ennemis n'en devinrent que plus acharnés : ils le firent enfermer dans les prisons du saint-office. Il fut accusé d'avoir enseigné à Florence les erreurs rétractées à Bologne, & d'avoir soumis J. C. même à l'empire des astres. Cette accusation le fit condamner à la mort. La sentence fut exécutée en 1327, en présence d'une foule de peuple qui s'attendoit à voir un des génies familiers qu'on lui supposoit, venir le délivrer. Son véritable nom étoit *François de Stabili* : *Cecco*, sous lequel il est connu, est un diminutif de *Francesco*. Il a donné un Poëme rude & grossier sur la physique. La premiere édition est de Venise, 1478, in-4°. Celles de Milan & de Venise, 1484 & 1492, in-4°., sont aussi fort rares. Celles de Venise, 1487, in-4°., 1516, 1519 & 1550, in-8°, sont aussi assez recherchées: les deux dernieres sont corrigées.

CECCO, peintre, *voyez* SALVIATI.

CECIL, (Guillaume) baron de Burghlei, grand-trésorier d'Angleterre, né en 1521, fut un des secrétaires d'Edouard VI. Voyant que la reine Marie, sœur d'Edouard, ne l'élevoit point aux honneurs, ce qu'il attribuoit à ce qu'il n'étoit pas catholique, il se retira auprès de la princesse Elisabeth qui lui confia la conduite de ses affaires. Cette princesse, parvenue à la couronne, le fit secrétaire d'état & intendant-général des finances d'Angleterre. Il fut le principal ministre des vengeances & des cruautés que cette princesse exerça contre les Catholiques. On croit qu'il a inventé la conspiration des poudres pour les rendre odieux, & susciter contre l'Eglise la terrible persécution qu'elle essuya. (*voyez* JACQUES VI, roi d'Ecosse). Il mourut en 1598.

CECIL, (Robert) fils du

précédent, hérita des vices de son pere & de son crédit auprès de la reine Elisabeth. Il est regardé comme un des principaux moteurs de l'arrêt de mort que signa cette princesse contre le comte d'Essex. Jacques I, le conserva dans le ministere. Cecil fit avec Sully le traité entre la France & l'Angleterre, à l'avenement de Jacques, & mourut le 24 mai 1612. On a donné en françois sa *Correspondance avec Jacques, lorsqu'il n'etoit que roi d'Ecosse*, 1767, in-12.

CÉCILE, (Ste.) Romaine d'origine & issue d'une famille noble, fut élevée dans les principes de la Religion chrétienne dont elle remplit les devoirs avec la plus exacte fidélité. Ayant fait vœu dans sa jeunesse de rester vierge toute sa vie, elle se vit forcée par ses parens à entrer dans l'état de mariage. On lui donna pour époux un jeune seigneur, nommé Valérien, qu'elle sut gagner à J. C. en le faisant renoncer à l'idolâtrie; elle convertit aussi Tiburce son beau-frere, & un officier nommé Maxime. Tous trois furent arrêtés comme chrétiens & condamnés à mort. Ste. Cécile remporta la couronne de martyre quelques jours après. Les actes de cette sainte, qui ont peu d'autorité, placent sa mort vers l'an 230, sous Alexandre-Sévere. On sait que, quoique cet empereur fût favorable aux Chrétiens, cela n'empêcha pas qu'il n'en périt un grand nombre sous son regne, soit dans les émeutes populaires, soit par la cruauté particuliere des magistrats. D'autres mettent son martyre sous Marc-Aurele, entre les années 176 & 180. L'Eglise latine l'honore depuis le 5e. siecle. Les musiciens ont choisi cette sainte pour patrone, parce que ses actes nous apprennent qu'en chantant les louanges du Seigneur, elle joignoit souvent la musique instrumentale à la musique vocale. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin : les Pseaumes & les Cantiques répandus dans les Livres-Saints, la pratique des juifs, celle des Chrétiens ne permettent pas d'en douter. S. Chrysostome décrit les bons effets que produit la musique sacrée, & montre qu'une psalmodie dévote est très-efficace pour allumer dans l'ame le feu de l'amour divin. S. Augustin dit qu'elle a la vertu d'exciter de pieuses affections, & d'échauffer le cœur par la divine charité. Il rapporte qu'après sa conversion il ne pouvoit entendre chanter dans l'Eglise, sans verser des larmes; mais il remarque en même tems le danger qu'il y a de se livrer trop au plaisir de l'harmonie, & il avoue en gémissant qu'il lui étoit arrivé d'être plus touché de la musique que de ce qui étoit chanté. Combien il gémiroit davantage aujourd'hui, que la musique simple & touchante de l'Eglise est transformée, au grand scandale des fideles, en une musique lascive & théâtrale!

CECILIEN, diacre de Carthage, fut élu évêque de cette ville en 311, après Mensurius. Les évêques de Numidie n'ayant point été appellés à son ordination, se réunirent au nombre de 66, & donnerent le siege de Carthage à Majorin. Ils con-

damnerent son compétiteur sans l'entendre & sans l'accuser d'autre chose que d'avoir été ordonné par des *Traditeurs*, c'est-à-dire, par ceux qui avoient abandonné les Livres Sacrés aux persécuteurs du Christianisme. Donat, évêque de Casenoire, leva l'étendard du schisme, & plusieurs prélats Africains le suivirent. L'empereur Constantin fit assembler à Rome un concile de dix-neuf évêques pour terminer cette affaire. Cécilien fut conservé dans tous ses droits, & son accusateur Donat condamné. Un concile d'Arles, assemblé un an après en 314, confirma la décision de celui de Rome. Cécilien, absous par les évêques, & souteuu par l'empereur, demeura en possession de l'évêché de Carthage. Il mourut vers l'an 347, & sa mort n'éteignit point le schisme : l'Eglise d'Afrique en fut encore déchirée pendant près de deux siecles. Henri de Valois & Dupin ont écrit l'histoire des Donatistes, l'un à la fin de son Eusebe, l'autre dans sa nouvelle édition d'Optat.

CECILIUS, *voy.* METELLUS, LACTANCE.

CECILIUS, (S.) originaire d'Afrique, naquit vers l'an 211, dans les ténebres du paganisme. C'étoit un homme du monde, peu scrupuleux en fait de morale, & conséquemment peu disposé à saisir des raisonnemens suivis, capables de le tirer de l'erreur & de lui faire connoître la vérité. Il avoit de l'esprit & des talens ; mais il étoit sa propre idole. Il ne soupiroit qu'après les plaisirs & les applaudissemens, & jusques-là sa premiere religion avoit été de se servir lui-même. On le voyoit dans la dispute, tantôt rejetter toute divinité & toute providence; tantôt admettre ces deux points, & bientôt après défendre superstitieusement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Sa philosophie ne servoit pas peu à nourrir son orgueil, sa présomption & sa suffisance. Malgré cette trempe de caractere, Cecilius devint, avec le secours de la grace, un illustre converti & un fervent chrétien. Il dut cet heureux changement aux exhortations & aux prieres d'Octavius & de Minutius Félix, ses amis, qui auparavant idolâtres comme lui, avoient ouvert les yeux au flambeau de l'Evangile. La victoire qu'ils remporterent sur lui, fut le fruit d'une conférence qu'ils eurent tous trois ensemble. Cecilius cédant, comme malgré lui, à la force des raisonnemens & à l'éclat de la lumiere, s'écria : » Je vous félicite, & je me » félicite moi-même, nous » sommes victorieux tous trois; » Octavius triomphe de moi, » & je triomphe de l'erreur. » Mais la victoire & le gain » sont principalement de mon » côté, puisque par ma dé» faite, je trouve la couronne » de vérité ». Minutius nous a laissé le précis de cette conférence, dans un dialogue qu'il intitula : *Octavius*, en l'honneur de son ami qui portoit ce nom, & qui étoit mort, quand il le mit par écrit. Le cardinal Orsi en a donné une excellente analyse dans son *Histoire Ecclésiastique*, tom. 2, liv. 5, pag. 453. Baronius & plusieurs autres historiens ne doutent point que ce saint ne soit ce Cecilius

prêtre qui convertit depuis saint Cyprien. Pontius dit que Cecilius étoit un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Il ajoute que saint Cyprien l'honora toujours comme son pere, & qu'il conserva pour lui les plus vifs sentimens de vénération & de reconnoissance.

CECINA, lieutenant de Germanicus, n'eut pas moins de courage que son général. Voyant qu'une terreur panique s'étoit répandue dans son camp, il fit inutilement les derniers efforts pour retenir le soldat qui fuyoit. Enfin, il se coucha par terre tout au travers de la porte. Le soldat qui ne pouvoit sortir sans marcher sur le corps de son commandant, s'arrêta, & le calme se rétablit peu-à-peu.

CECROPS, originaire d'Egypte, fondateur d'Athenes, se fixa en Grece avec une colonie dans l'Attique, où il épousa Agraule, fille d'Actée, & donna le nom de Cécropie à la citadelle qu'il construisit, ainsi qu'à tout le pays d'alentour. Il soumit les peuples par les armes & la douceur, les tira des forêts, les poliça, les distribua en 12 cantons, & leur donna le sénat si célebre depuis sous le nom d'Aréopage, ainsi qu'on le voit dans les marbres d'Arundel. On croit que c'est vers l'an 1582 avant J. C. qu'il aborda dans l'Attique. C'est à cette époque que commence l'histoire d'Athenes. On regarde Cecrops comme le premier qui ait donné une forme certaine à la religion des Grecs, & qui leur ait appris à appeller Jupiter le *Dieu suprême*. Après avoir réglé le culte des dieux, il leur donna des loix. On a dit que Cecrops fut surnommé Διφυής *Biformis*, de double espece, soit à cause de sa structure extrêmement haute, soit parce qu'il savoit la langue égyptienne & la langue attique, ou plutôt parce qu'il avoit établi le mariage parmi ces peuples grossiers, qui auparavant assouvissoient indistinctement leur brutalité. C'est à cette occasion que les anciens ont supposé que Cecrops avoit deux visages, comme ayant réglé l'union de l'homme avec la femme. Le regne de ce prince fut de cinquante ans.

CEDITIUS, (Quintius) tribun des soldats en Sicile, se signala par une action hardie, l'an 254 avant J. C. L'armée Romaine, enveloppée par les ennemis, étoit hors de toute espérance de salut. Il offrit au consul Attilius Collatinus de se mettre à la tête de quatre cents jeunes gens déterminés, & d'aller affronter à leur tête ceux qui les tenoient serrés de si près. Il prévoyoit bien que ni lui ni ses compagnons ne pourroient éviter de périr dans cette entreprise; mais il étoit persuadé que, tandis qu'il attireroit une partie des ennemis au combat, le consul pourroit attaquer l'autre, & mettre par ce moyen les troupes en liberté. Ce qu'il avoit prévu, arriva. Les Romains se dégagerent du péril dont ils étoient menacés. Tous ceux qui l'avoient accompagné furent tués, & lui seul fut conservé par un bonheur extraordinaire.

CEDRENUS, (George) moine Grec, qui vivoit vers

1125, laissa une *Chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Comnene*, en 1057 : c'est une compilation, sans choix & sans discernement, de plusieurs historiens, que ce moine a copiés. La partie sur-tout qui concerne l'ancienne histoire, n'est d'aucun usage. Elle a été imprimée avec l'*Histoire Byzantine* de Scylitzès, au Louvre, en 1647, 2 vol. in-fol., enrichie de la traduction latine de Xylander, des notes de Goar, & du glossaire de Fabrot.

CEILLIER, (Remi) né à Bar-le-Duc en 1688, fut connu de bonne heure par son goût pour l'étude & pour la piété. Il les cultiva dans la congrégation des Bénédictins de saint Vanne & de saint Hydulphe, dont il prit l'habit dans un âge peu avancé. Il occupa plusieurs emplois dans son ordre, & devint prieur titulaire de Flavigni. Il mourut en 1761, à 73 ans. Nous avons de ce savant : I. Une *Histoire générale des Auteurs sacrés & ecclésiastiques*, qui contient leurs vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyse & le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages ; ce qu'ils renferment de plus intéressant sur le dogme, sur la morale, & sur la discipline de l'église ; l'histoire des conciles tant généraux que particuliers, & les actes choisis des martyrs, in-4°, 23 vol., publiés depuis 1729 jusqu'en 1763 : compilation pleine de recherches, mais diffuse. L'auteur, beaucoup plus exact que Dupin, n'avoit pas le talent d'écrire & d'analyser comme lui. Son livre ne va d'ailleurs que jusqu'à S. Bernard. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent lire les SS. Peres dans les originaux, doivent compter sur l'exactitude de ses extraits & de ses traductions. II. *Apologie de la morale des Peres contre Barbeyrac*, 1718, in-4° : livre plein d'érudition, solidement, mais pesamment écrit. D. Ceillier avoit les vertus de son état, l'amour de la retraite & du travail. Il se fit aimer de ses confreres, qu'il gouverna en pere tendre.

CELADA, (Didacus de) savant Jésuite du 17e. siecle, mort à Madrid, âgé de plus de 70 ans. Ses Commentaires sur plusieurs livres de la Bible ont été recueillis à Lyon en 1658, en 6 vol. in-fol. Les savans en font cas.

CELER & SEVERE, architectes, vivoient sous Néron, qui se servit d'eux pour construire sa maison dorée. Pour avoir une idée de ce magnifique palais, il suffit de savoir que le colosse de ce prince inhumain, haut de 120 pieds, étoit au milieu d'une vaste cour, qui étoit environnée d'un portique formé de trois files de colonnes très-hautes, & qui avoit un tiers de lieue en long. Parmi les singularités qu'on y remarquoit, il y avoit une salle à manger circulaire, dont la voûte représentoit le firmament & tournoit nuit & jour, pour imiter le mouvement des astres. Les marbres les plus rares, & les pierres précieuses, étoient prodigués de toutes parts : l'or s'y trouvoit en si grande quantité, soit à l'extérieur, soit dans l'intérieur que ce vaste palais fut appellé la *Maison dorée*.

CELESTIN I, (Saint) Romain, monta sur la chaire de S. Pierre après Boniface I, le 10 septembre 422. Il commença par envoyer Faustin en Afrique pour y assembler un concile au sujet d'Apiarius (*voyez* APIARIUS & ZOSIME). Averti de la nouvelle hérésie de Nestorius, il assembla un concile à Rome en 430, où elle fut condamnée & Nestorius déposé. L'année d'après il envoya deux députés au concile général d'Ephese, avec une lettre pour cette assemblée. Vers la fin de la même année, ayant appris que quelques prêtres Gaulois attaquoient la doctrine de saint Augustin après la mort de ce défenseur de la grace, il écrivit aux évêques des Gaules, contre ceux qui avoient osé l'attaquer; en ajoutant néanmoins que rien n'obligeoit à s'attacher à tous les raisonnemens de ce Pere, & à ses diverses manieres d'établir les articles reconnus pour vrais dans la matiere de la grace (*voyez* la fin de l'art. AUGUSTIN Saint, & SADOLET). Il mourut l'année d'après, le 1 août 432, regardé comme un pontife sage & prudent. On rapporte à ce pape l'institution de l'Introït de la messe.

CELESTIN II, de Tiferne, élu pape après Innocent II, le 25 septembre 1143, ne gouverna l'Eglise que cinq mois.

CELESTIN III, Romain, successeur de Clément III, en 1191, sacra la même année l'empereur Henri IV, avec l'impératrice Constance. On a dit qu'il poussa d'un coup de pied la couronne qu'on devoit mettre sur la tête de ce prince, pour montrer qu'il avoit le pouvoir de le déposer; mais cette anecdote est fabuleuse. Le pontife investit ensuite ce prince, de la Pouille & de la Calabre, & lui défendit, comme suzerain de Naples & de Sicile, de penser à cette conquête. Il donna quelque tems après la Sicile à Fréderic, fils de Henri, à condition qu'il payeroit un tribut au saint-siege, & ne tarda pas de l'excommunier. Il mourut en 1198, après avoir fait prêcher la croisade, & avoir pris le parti de Richard, roi d'Angleterre, contre ses ennemis, parce que ce prince combattoit les infideles en Orient. Il reste de lui dix-sept Lettres. C'étoit un pontife éclairé.

CELESTIN IV, de Milan, fut mis sur la chaire pontificale à la fin d'octobre 1241, après la mort de Grégoire IX. Il mourut lui-même dix-huit jours après son élection, regretté des gens de bien.

CELESTIN V, (Saint) appellé Pierre de Mouron, naquit dans la Pouille en 1215, de parens obscurs, mais vertueux. Il s'enfonça dans la solitude dès l'âge de 17 ans, passa ensuite à Rome, y fut ordonné prêtre, & se fit bénédictin. Il se retira peu de tems après au Mont-de-Majelle, près de Sulmone. C'est là qu'il fonda un nouvel ordre, connu depuis sous le nom de *Célestins*, & approuvé par Grégoire X, au second concile général de Lyon. Le nouveau fondateur se confina dans une cellule particuliere, si bien fermée, que celui qui lui répondoit à la messe, le servoit par la fenêtre. C'est dans ce réduit qu'on l'alla cher-

cher pour être pape en 1294. Les députés virent l'hermite octogénaire, élu pontife, à travers une grille, pâle, desséché, la barbe hérissée, & les yeux enflés de larmes. On lui persuada d'accepter la tiare, & il quitta sa caverne. Il vint, monté sur un âne, à Aquila, s'y fit sacrer, & commença déjà à faire repentir les cardinaux de leur choix. « Il parut bientôt, dit un sage historien, que le Ciel ne justifie pas toujours par les effets, les présomptions fondées sur le concours des circonstances qui semblent annoncer son choix. Ce nouveau pontife, parvenu dans la solitude à l'âge de soixante-douze ans, sans usage, sans étude, sujet à la timidité & aux irrésolutions ordinaires à un sens droit qui se sent dépourvu de connoissances & d'expérience, abandonné comme nécessairement aux impressions de l'intrigue & de la flatterie déguisée, & d'autant plus facilement trompé, que la crainte de l'être le faisoit plus souvent agir au hasard ; le nouveau pape, ainsi abandonné à lui-même, ou plutôt ne jouissant plus de soi, & asservi sans le savoir aux personnes & aux passions étrangeres, commit plusieurs fautes inévitables dans un rang, & des conjonctures si critiques, & fit en particulier bien des mauvais choix pour des prélatures importantes ». On ne tarda pas à murmurer de tous côtés. Le bon Célestin, instruit de ce soulévement, donna sa renonciation au pontificat, cinq mois après avoir été élu. Le cardinal Cajetan fut couronné après lui sous le nom de Boniface VIII. C'est un conte que son successeur lui en inspira la pensée, en lui parlant la nuit avec une sarbacane. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le nouveau pontife le fit enfermer dans le château de Fumone en Campanie, dans la crainte très-mal fondée, qu'il ne se laissât persuader de remonter sur le siege pontifical. Pierre ne se plaignit jamais de sa prison ; *j'ai voulu*, disoit-il, *une cellule, & je l'ai obtenue*. Il y mourut en 1296, deux ans après son élection. Clément V le canonisa en 1313. Il le méritoit par ses austérités & ses vertus, & par la résignation avec laquelle il avoit supporté les incommodités de sa prison & les mauvais traitemens de ses gardes. On a de lui divers opuscules dans la *Bibliotheque des Peres*. Le cardinal Pierre d'Ailly a écrit sa *Vie* en latin, qui a été mise en meilleur style par Denis Fabri, Paris, 1539, in-4°. Les religieux Célestins ont été supprimés en France en 1778.

CELESTIN de Ste Ludu-vine, *voyez* GOLIUS.

CELESTIUS, *voy.* PELAGE hérésiarque.

CELLAMARE, (Antonio del Giudice, prince de) né à Naples en 1657, entra fort jeune à la cour de Charles II, roi d'Espagne, & lui fut très-attaché, ainsi qu'à son successeur Philippe V, qu'il suivit dans la guerre d'Italie. Il fut fait prisonnier par les impériaux en 1707, au siege de Gaëte, & ne fut échangé qu'en 1712. Trois

ans après il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France ; mais en 1718 la conspiration ayant éclaté contre le duc d'Orléans, régent du royaume, il fut soupçonné d'en être un des moteurs, & se retira précipitamment en Espagne. On saisit ses papiers malgré sa réclamation du privilege d'ambassadeur. Philippe V, lui continua ses bonnes graces. Il mourut à Séville, le 16 mai 1733. On voit l'histoire de cette conspiration dans les *Mémoires de la régence du Duc d'Orléans*, édit. d'Amsterdam, 1749, 5 vol. in-12, donnée par Lenglet du Fresnoy, qui avoit été lui-même employé à la découverte de cette conspiration.

CELLARIUS, (Christophe) né à Smalcalde en 1638, célebre professeur d'éloquence & d'histoire à Hall en Saxe, mourut en 1707, âgé de 68 ans. Il s'est fait un nom parmi les savans, par plusieurs ouvrages de sa composition, & par la réimpression de beaucoup d'auteurs anciens. On a de lui : I. *Notitia orbis antiqui*, 2 vol. in-4°, Leipsick, 1701 ; Amsterdam, 1706, 2 vol. in-4° ; & Leipsick, 1731, avec des notes par Conrad Schwartz : c'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur la géographie ancienne, mais il est plus savant que méthodique. On auroit desiré qu'il y eût rapproché l'ancienne géographie de la nouvelle. II. *Geographia antiqua*, 1687, in-12. Ce petit ouvrage, plus méthodique que le précédent, sert à expliquer les histoires anciennes. III. *Regni Poloniæ magnique Ducatûs Lithuaniæ Descriptio*, Amsterdam, 1659, in-12. IV. *Atlas Cœlestis*, in-fol. V. *Historia antiqua*, Iene, 1698, in-12. C'est un abrégé de l'histoire universelle, fort exact, mais trop superficiel. Il donna en 1702 une *Historia nova*, aussi abrégée que son Histoire ancienne. VI. *De latinitate mediæ & infimæ ætatis*. VII. Une édition du *Thesaurus* de Faber, qu'il a augmenté. VIII. Des éditions de plusieurs auteurs anciens & modernes, de Cicéron, de Cornelius-Nepos, de Pline le jeune, de Quinte-Curce, d'Eutrope, de Sextus-Rufus, de Velleïus-Paterculus, de Lactance, de Minutius-Felix, de S. Cyprien, de Sedulius, de Prudence, de Silius-Italicus, de Pic de la Mirandole, de Cunæus, &c. IX. Des *Dissertations académiques*, Leipsick, 1712, in-8°. On voit, par le grand nombre d'ouvrages dont il a enrichi la littérature, qu'il étoit fort laborieux. Mais quoiqu'il ait beaucoup composé, il ne faisoit rien avec précipitation. Sa santé lui étoit moins chere que l'étude ; aussi le travail l'épuisa-t-il bientôt, & il sentit de bonne heure les infirmités de la vieillesse. Il eut long-tems à souffrir des douleurs de la pierre ; mais soit que son mal fût incurable, soit qu'il n'eût point de foi pour la médecine, il n'eut jamais recours aux médecins.

CELLARIUS, (Salomon) fils du précédent, & licencié en médecine, fut enlevé à l'âge de 24 ans, en 1700, au commencement d'une carriere qu'il parcouroit déjà avec distinction. On a de lui l'ouvrage intitulé : *Origines & Antiquitates Medicæ*, qui a été publié par son pere, Irene, 1701, in-8°.

CELLIER, *voyez* CEILLIER.

CELLINI, (Benevenuto) peintre, sculpteur & graveur Florentin, né en 1500, mourut dans sa patrie en 1570. François I le combla de bienfaits. Clément VII, qui comptoit sur sa bravoure, autant qu'il estimoit ses talens, lui confia la défense du château St.-Ange, assiégé par le connétable de Bourbon. Le peintre le défendit en homme qui auroit été élevé dans les armes. L'orfévrerie, la peinture, la gravure l'occuperent tour-à-tour. On a de lui quelques ouvrages : I. Un *Traité sur la sculpture & la maniere de travailler l'or.* Cet ouvrage curieux vit le jour à Florence, en 1568, in-4°. II. L'*Histoire de sa vie*, en 1 vol. in-4°., Cologne, 1730.

CELLOT, (Louis) né à Paris, entra dans la société des Jésuites en 1605, fut recteur de la Fleche, ensuite provincial de son ordre en France. Il mourut à Paris le 20 octobre 1658, âgé de 70 ans. Urbain VIII ayant envoyé Richard Smith, Anglois, en Angleterre, avec le caractere d'évêque de Chalcédoine, les réguliers se plaignirent qu'il les troubloit dans l'exercice de leurs fonctions; il se fit à cette occasion une espece de schisme parmi les catholiques de ce royaume. Pour terminer le différend, le pape déclara que le prélat n'étoit point ordinaire en Angleterre, mais un simple délégué avec un pouvoir limité, qui pouvoit être révoqué. Cette dispute donna naissance aux ouvrages de la Hiérarchie de M. Hallier, & du P. Cellot. Celui-ci, intitulé : *De Hierarchia & Hierarchis, libri IX*, Rouen, 1641, in-folio, est aussi favorable aux réguliers que l'autre leur est contraire; mais Cellot alla trop loin, & son livre fut mis à l'*index donec corrigatur.* L'abbé de St.-Cyran profita de la contestation que cette affaire produisit pour satisfaire son penchant violent à décrier les Jésuites, & parut sur la scene sous le nom de *Petrus Aurelius.* Cellot publia une espece d'apologie de ses sentimens, sous le titre de *Horarum Subscisivarum liber*, 1646. Hamon fit une apologie de Cellot, assaisonnée d'une critique fine, sous le nom supposé d'*Alype de Sainte-Croix.* Cellot écrivoit bien en latin & en grec. Il a donné encore: I. Une *Histoire de Gotescalc*, en latin, Paris, 1655, in-folio; estimée. II. Le *premier concile de Douzy tenu en 871*, avec des notes, Paris, 1656, in-4°.; & quelques ouvrages de Hincmar. III. Un Recueil d'Opuscules des auteurs du moyen âge. IV. *Panegyrici & Orationes*, Paris, 1631 & 1641, in-8°. V. *Opera poëtica*, Paris, 1630, in-8°.

CELSE, (Cornelius) de la famille patricienne Cornelia, appellé l'Hippocrate des Latins, florissoit sous Auguste, Tibere & Caligula. On ne sait ce qu'il étoit. Il naquit à Rome selon les uns, & à Vérone selon les autres. Il a écrit sur la rhétorique, la médecine, l'art militaire & l'agriculture; &, si l'on en juge par ses ouvrages, ce devoit être un homme également propre à tout, aux armes & aux lettres. On croit qu'il consacra les dernieres années de sa vie, & le tems de la plus grande maturité de l'âge, à la

médecine. Il nous reſte de lui un ouvrage ſur cette ſcience, en huit livres. Les quatre premiers regardent les maladies internes ; le cinquieme & le ſixieme, les externes ; le ſeptieme & le huitieme, les maladies chirurgicales. Cet ouvrage eſt eſtimable pour la pureté du langage, autant que par la juſteſſe des préceptes. Le grammairien, l'hiſtorien & l'antiquaire y trouvent de quoi ſe ſatisfaire, comme le phyſicien & le médecin. La partie chirurgicale y eſt traitée avec beaucoup d'exactitude. La meilleure édition eſt de Padoue, 1722, in-8°. La premiere eſt de Florence, 1478, in-fol. Celle d'Elzévir, 1657, in-12, plaît à cauſe du format, & eſt moins belle que celle de Paris, 1771, in-12. Ninin l'a traduit en françois en 1753, 2 vol. in-12. Son *Abrégé de Rhétorique*, imprimé en 1569, eſt moins pour inſtruire des préceptes les ignorans, que pour les rappeller aux ſavans.

CELSE, philoſophe épicurien du 2e. ſiecle, publia, ſous Adrien, un libelle plein de menſonges & d'injures contre le judaïſme & le chriſtianiſme, & oſa lui donner le titre de *Diſcours de vérité*. Il reprochoit aux Juifs convertis d'avoir abandonné leur loi ; & aux autres Chrétiens, d'être diviſés en pluſieurs ſectes qui n'avoient rien de commun que le nom. Il ne voyoit pas qu'il confondoit les ſectes ſéparées de l'Egliſe, avec l'Egliſe même. Origene réfuta l'épicurien, & dévoila toutes ſes calomnies, dans une Apologie pleine de preuves fortes & convaincantes, rendues dans un ſtyle auſſi élégant qu'animé. C'eſt, de toutes les Apologies de la Religion chrétienne, la plus achevée & la mieux écrite que l'antiquité nous ait laiſſée. Nous en avons une bonne traduction françoiſe par Bouchereau, imprimée à Amſterdam, en 1700, in-4°. Un ſavant critique a porté de Celſe le jugement ſuivant. « Il n'eſt pas » aiſé de démêler quels étoient » ſes ſentimens ſur la Divinité. » Sa philoſophie eſt un chaos » inintelligible, & ſon ouvrage » un tiſſu de contradictions. » Quelquefois il ſemble admet- » tre la Providence, d'autres » fois il la nie ; il joint à l'épi- » curéiſme le dogme de la fa- » talité ; il croit que les ani- » maux ſont d'une nature ſupé- » rieure à celle de l'homme. Il » n'exige point que l'on rende » un culte à Dieu, créateur & » gouverneur du monde, mais » ſeulement aux génies, & aux » dieux des païens ; il vante » les oracles, la divination, les » prétendus prodiges du paga- » niſme. Tantôt il ſemble ap- » prouver, & tantôt il blâme » le culte des ſimulacres & des » idoles. A proprement parler, » il ne ſavoit pas lui-même ce » qu'il croyoit ou ne croyoit » pas. C'eſt aſſez la philoſophie » de la plupart des incrédules, » ils ſe reſſemblent dans tous » les ſiecles ». Auſſi, les incrédules modernes ne font-ils que copier & répéter les raiſonnemens & les injures de cet épicurien. C'eſt à lui que le *Pſeudomantes* de Lucien eſt dédié.

CELSUS, (Julius) vivoit quelque tems avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Il a fait une *Vie de Céſar*, 1473, in folio ; & dans l'édition de *Cæſar*, *cum notis*

notis variorum, Leyde, 1713, in-8°. N. L.

CELSUS, (Juventius) jurisconsulte, fut arrêté pour avoir conjuré contre l'empereur Domitien, qui s'étoit fait haïr de tout le monde par ses cruautés : il évita par son adresse, la punition qui l'attendoit, en différant toujours de nommer ses complices, jusqu'à la mort de Domitien, qui fut assassiné l'an 96 de J. C.

CELSUS, (Caïus Titus Cornelius) tyran, qui s'éleva en Afrique du tems de l'empereur Gallien, vers l'an 265. Les Africains l'obligerent d'accepter l'empire, & le revêtirent du voile d'une statue, pour lui servir de manteau impérial; mais sept jours après il fut tué. Les habitans de Siccé laisserent manger son corps aux chiens, & attacherent son effigie à une potence. C'étoit un homme d'une figure distinguée, plein de modération & d'équité, qui s'étoit retiré du tumulte des armes pour vivre tranquillement dans une maison de campagne, près de Carthage, lorsque les chefs des légions de la province le firent proclamer empereur par le peuple.

CELTES, (Conrard) poëte latin, natif de Schweinfurt, en Franconie, en 1459, mort à Vienne en 1508, après avoir reçu le laurier poétique. Il a laissé : I. des Odes, Strasbourg, 1513, in-8°.; II. des Epigrammes; III. un Poëme sur les mœurs des Allemands, 1610, in-8°.; IV. une *Description historique de la ville de Nuremberg*, Strasbourg, 1513, in-4°. L'imagination & les saillies ne lui manquoient pas; mais on peut lui reprocher des négligences dans le style, & des pensées plus brillantes que solides. On a encore de lui quatre livres en vers élégiaques pour quatre maîtresses différentes que le poëte se vante d'avoir eues. Ils parurent à Nuremberg en 1502, in-4°. Ce volume est rare. Il a aussi publié les Poésies sacrées de Roswita de Gandesheim, religieuse. L'empereur Maximilien lui confia la direction de sa bibliotheque, & lui accorda le privilege de donner lui-même la couronne poétique à ceux qu'il en jugeroit dignes.

CENALIS, en françois CENEAU, (Robert) docteur de Sorbonne, évêque d'Avranches, ci-devant évêque de Vence & de Riez, mourut à Paris sa patrie en 1560. On a de lui des ouvrages d'histoire & de controverse. I. Une *Histoire de France*, dédiée au roi Henri II, en latin, 1557, in-fol. C'est moins une histoire, qu'un énorme recueil de dissertations sur le nom, sur l'origine & sur les aventures des Gaulois, des François & des Bourguignons. Il se plaint dès la premiere page de ce qu'on a disputé aux François la gloire de descendre des Troyens. On peut juger par ce trait, de la critique du dissertateur. II. Un *Traité des poids & des mesures*, en latin, 1547, in-8°. III. *Pro tuendo sacro cœlibatu*, Paris, 1545, in-8°. IV. *Larva Sycophantica in Calvinum*. Le goût de son siecle étoit de mettre aux livres des titres extraordinaires.

CENCHRIS, femme de Cinyre, & mere de Myrrha. Ayant osé se vanter d'avoir une fille beaucoup plus belle que Vénus, cette déesse se vengea,

en inspirant à cette fille une passion infame pour son propre pere. Tels étoient les procédés des dieux & des déesses du paganisme.

CENDÉBÉE, général des armées d'Antiochus Sidetès, qui fit des courses sur les terres des Juifs sous la sacrificature de Simon. Celui-ci ne pouvant, à cause de son âge avancé, aller au-devant de l'ennemi, y envoya ses deux fils, Jean & Judas, qui défirent Cendébée dans une grande bataille, & taillerent en pieces son armée, vers l'an 172 avant J. C.

CENE, (Charles le) théologien Calviniste, né à Caen en 1647, d'abord ministre en France, ensuite en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, mourut à Londres en 1703. Son occupation principale, sur tout depuis sa retraite, avoit été de travailler à une version nouvelle de la Bible en françois. Il en fit imprimer le Projet en 1696. Ce Projet, plein de remarques judicieuses, annonçoit un bon ouvrage; mais lorsque la version parut en 1741, Amsterdam, in-fol., par les soins du fils de l'auteur, libraire en cette ville, on rétracta ce jugement précipité. Sous prétexte qu'il ne faut pas traduire mot pour mot, & qu'un traducteur doit rendre le sens plutôt que les termes, le Cene se permet des libertés & des singularités qui défigurent les Livres Sacrés. On a encore de cet auteur quelques ouvrages théologiques, moins connus que son Projet & sa Bible. Les principaux sont : I. *De l'état de l'homme après le péché, & de la prédestination au salut*, Amsterdam, 1684, in-12. II. *Entretiens, où l'on examine particuliérement les questions de la grace immédiate, du franc-arbitre, du péché originel, de l'incertitude de la métaphysique, & de la prédestination*. Il y a une seconde partie, mais qui est de M. le Clerc, Amsterdam, 1685, in-8°. III. *Conversations, où l'on fait voir la tolérance que les Chrétiens de differens sentimens doivent avoir les uns pour les autres*, &c., avec un *Traité de la liberté de conscience* (à Philosophie), Amsterdam, 1687, in-12. On voit dans cet ouvrage que l'auteur ne tenoit pas fortement à sa secte, & qu'il reconnoissoit de bonne foi qu'elle n'avoit pas le droit d'exclure les erreurs; droit qui ne convient qu'à la vérité.

CENNINI, (Bernard) excellent orfevre de Florence, au milieu du 15e. siecle, est le premier qui introduisit l'imprimerie dans cette ville. Il eut deux fils, Dominique & Pierre, qui n'étoient pas moins habiles que leur pere. Ils fabriquerent eux-mêmes leurs poinçons, formerent des matrices, & se procurerent tout ce qui est nécessaire à une imprimerie. Le premier livre qui sortit de leur presse, & le seul qui nous reste d'eux, est de l'année 1471. Il a pour titre : *Virgilii opera omnia, cum commentariis Servii*, Florence, in-fol. Ces artistes ont été inconnus à tous ceux qui ont écrit sur l'imprimerie avant le P. Orlandi.

CENSORIN, (Appius Claudius Censorinus) tyran en Italie sous l'empereur Claude II. étoit d'une famille de sénateurs, & avoit été deux fois consul. Après avoir servi l'état dans les ambassades & dans les armées,

il s'étoit retiré dans ses terres aux environs de Bologne, pour y achever ses jours en paix. Mais les soldats vinrent tumultuairement lui offrir l'empire, & le forcerent de l'accepter l'an 270. Censorin, revenu des illusions de ce monde, déja âgé, & boiteux d'une blessure qu'il avoit reçue dans la guerre contre les Perses, n'accepta qu'à regret le dangereux honneur de la pourpre. En effet, sa chûte fût aussi prompte que son élévation. A peine y avoit-il sept jours qu'il régnoit, que les soldats, qu'il vouloit soumettre à la discipline, lui ôterent le sceptre & la vie. On mit sur son tombeau, *qu'il avoit été aussi malheureux empereur qu'heureux particulier.*

CENSORIN, savant grammairien du 3e. siecle. Il laissa un Traité *de Die natali*, dans lequel il traite de la naissance de l'homme, des mois, des jours & des années. Cet ouvrage publié à Cambridge, en 1695, in-8°, & à Leyde, 1743 & 1767, in-8°, est important pour la chronologie. Censorin avoit aussi composé un ouvrage des *Accens*; & il est souvent cité par Sidonius Apollinaire & par Cassiodore.

CENSORIN, (C. Marcius) fut consul avec Asinius Gallus sous l'empire d'Auguste, l'an de Rome 744, & 8 ans avant Jesus-Christ. Horace lui adresse une de ses Odes. C'est la septieme du 4e. livre, dans laquelle il se propose de montrer que les louanges des poëtes sont d'un grand prix.

CENTORIO, (Ascagne) auteur Milanois, d'une maison illustre; Zeno, dans ses notes sur Fontanini, prétend qu'il étoit Romain, d'une famille patricienne. Il porta les armes dans le 16e. siecle, autant en philosophe qui réfléchit, qu'en brave qui s'expose à propos. Il profita du loisir que la paix lui procura, pour rédiger les *Mémoires militaires & historiques* qu'il avoit ramassés dans le tumulte de la guerre. Ils sont fort estimés en Italie, soit pour leur excellence, soit pour leur rareté. Ils parurent à Venise en 1565 & 1569, en 2 vol. in-4°, pour l'ordinaire reliés en un. Le premier traite en six livres, des guerres de Transilvanie; & le second, de celles de son tems, en 8 livres.

CÉPHALE, fils de Déjon, ou selon d'autres, de Mercure & de Hersé, & mari de Procris, fille d'Erectée. Aurore l'enleva, mais inutilement. Cette déesse, outrée de son refus, le menaça de s'en venger. Elle le laissa retourner auprès de Procris, sa femme, qu'il aimoit passionnément. Doutant de la fidélité de cette épouse, il se déguisa pour la surprendre. Elle l'écouta; il se découvrit, & lui reprocha durement son infidélité. Procris alla se cacher de honte dans les bois, où Céphale l'alla chercher, ne pouvant vivre sans elle. A son retour, elle lui fit présent d'un javelot & d'un chien que Minos lui avoit donnés. Elle aima à son tour tellement son mari, qu'elle devint la plus jalouse des femmes. Un jour elle se cacha dans un buisson pour l'épier: l'infortuné Céphale, croyant que c'étoit une bête fauve, la tua avec le dard qu'il avoit reçu d'elle. Il reconnut son erreur, & se perça de désespoir avec la même arme. Jupiter les métamorphosa en astres.

CÉPHALE, célebre orateur Athénien, se distingua par son exacte probité, encore plus que par son éloquence. Aristophon, son compatriote, se vantoit de ce qu'ayant été cité en justice quatre-vingt quinze fois, il avoit toujours été absous. Céphale se glorifioit avec plus de raison de n'avoir jamais été cité, quoiqu'il eût pris plus de part aux affaires qu'un autre citoyen de son tems. C'est lui qui introduisit l'usage des exordes & des péroraisons. Il vivoit avant Eschine & Demosthenes, qui parlent de lui avantageusement.

CÉPHALE, Corinthien, vivoit du tems de Timoléon, Corinthien comme lui. C'etoit un homme célebre dans la science des loix & du gouvernement public; aussi Timoléon le prit-il pour son conseil & pour son guide, lorsqu'il voulut donner de nouvelles loix à Syracuse, l'an 339 avant J. C.

CÉPHAS, est le nom que Jesus-Christ donna à Simon fils de Jean ou de Jona, lorsque son frere André le lui amena. Le nom syriaque *Cepha* signifie *Pierre*, comme saint Jean l'explique : c'est pourquoi les Evangélistes & les Apôtres, écrivant en grec, l'ont appellé Πέτρος, quoiqu'ils emploient aussi en quelques endroits le nom de *Cephas*. Il est des auteurs anciens & modernes qui reconnoissent un CÉPHAS, différent de S. Pierre, & qu'ils placent entre les 72 disciples. Ils prétendent que c'est de lui que parle S. Paul dans l'Epitre aux Galates, chap. 2. Cette opinion n'est pas la plus suivie, mais elle est appuyée sur des raisons, & sur des autorités graves. Le P. Hardouin a fait une Dissertation pour l'établir; & si cet auteur s'est souvent distingué par des originalités paradoxales, on ne peut l'en accuser dans le cas présent, puisque Clément d'Alexandrie, Dorothée de Tyr, quelques savans du tems de S. Jerôme, l'auteur de la Chronique d'Alexandrie, &c., ont soutenu, ou du moins regardé comme vraisemblable le même sentiment. En 1785, le Pere Marcellin Molkenbuhr a publié sur ce sujet une nouvelle Dissertation très-sagement écrite, intitulée : *Dissertatio scripturistico-critica : An Cephas, quem Paulus Antiochiæ redarguit* (Gal. 2) *fuerit Simon-Petrus Apostolorum Coriphæus?* in-4°., où il conclut également que le Céphas, auquel S. Paul résista à Antioche, n'est point le prince des Apôtres. Quoi qu'il en soit, cette différence d'opinions ne touche à rien d'essenciel, & n'intéresse en aucune maniere l'autorité & la primauté du chef de l'Eglise. Un ménagement peut-être excessif pour les juifs extraordinairement attachés aux observances légales, n'est ni un crime, ni une erreur qui puisse compromettre, ou la sainteté ou la prééminence de S. Pierre. Mais si le passage dont il s'agit, ne regarde pas cet apôtre, le respect dû à sa mémoire autant qu'à la vérité historique, exige que l'on combatte une opinion dont des esprits faux ou superficiels ont abusé, pour écrire plus d'un genre d'ineptie.

CÉPHÉE, roi d'Arcadie, fut, selon la fable, rendu invincible, à cause d'un cheveu que Minerve lui avoit attaché sur la tête, après l'avoir tiré de celle de Méduse.

CÉRATIN, (Jacques) habile grammairien, né à Horn en Hollande, mort à Louvain le 20 avril 1530, étoit très-versé, selon Erasme, dans les langues latine & grecque. On a de lui : I. *De Sono Græcarum Litterarum*, Cologne, 1529; Paris, 1536, in-8°. II. Des additions au *Lexicon Græco-Latinum*, de Manuce, 1524.

CERBIERI, (le comte) natif de la Morée, se distingua par son goût pour la méchanique; il trouva le moyen de voiturer le rocher énorme qui sert de base à la statue de Pierre I à Pétersbourg. On a donné la description in-folio, de toutes les machines qui ont servi au transport de ce rocher, que l'on estime peser 3 millions de livres. Retourné dans sa patrie, le comte avoit fait venir des planteurs de la Martinique, & il y cultivoit avec fruit les cannes à sucre & l'indigo, lorsqu'il fut assassiné avec sa femme, par les gens qu'il payoit pour travailler à cette culture, en 1782.

CERCEAU, (Jean-Antoine du) né à Paris en 1670, entra chez les Jésuites, & s'y fit un nom par son talent pour la poésie françoise & latine. Il mourut subitement, par un accident funeste, en 1730, à Veret, maison du duc d'Aiguillon, près de Tours, au retour d'un voyage où il avoit accompagné Mde. de Conti. Ce jésuite s'annonça d'abord par un volume de Poésies latines, parmi lesquelles il y en a de fort estimables; sur-tout les *Papillons* & *les Poules*; celles-ci, traduites en vers françois, ont plu également en cette langue. Ses vers françois, imités de Marot, sont fort agréables. « Quelques-» unes de ses petites pieces, » dit un critique, respirent un » enjouement & une gaîté bien » plus analogues au génie & » au goût, que tant de dolen-» tes Jérémiades ou de vapo-» reuses Epîtres philosophi-» ques, dépourvues même du » mérite de la versification ». Ses *Réflexions sur la Poésie Françoise*, sont aussi pesantes, que plusieurs de ses poésies sont légeres. La regle qu'il donne, pour distinguer les vers de la prose, est ingénieuse, mais fausse. Il a composé encore des pieces dramatiques pour les pensionnaires du college de Louis-le-Grand. Ses comédies sont, le *Faux Duc de Bourgogne*; *Esope au College*; l'*Ecole des Peres*; le *Point d'honneur*, &c. Elles offrent parfois de bonnes plaisanteries & des caracteres soutenus; mais on sent que l'auteur les faisoit à la hâte, & qu'il se fioit trop sur sa facilité. Ce qu'on ne peut s'empêcher d'y estimer, c'est la sagesse & la décence de la composition & des expressions : ce qui dans les pieces de théâtre est une espece de prodige. Il a laissé plusieurs ouvrages commencés. C'étoit son humeur qui dirigeoit son imagination, & cette humeur étoit un peu capricieuse. On a donné une nouvelle & jolie édition des *Poésies du Pere du Cerceau*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Ses autres productions sont : I. *Histoire de la derniere révolution de Perse*, 1728, 2 vol. in-12. II. L'*Histoire de la conjuration de Rienzi, tyran de Rome, en 1347*, 1 vol. in-12. Ces deux ouvrages sont écrits d'une maniere intéressante; on y estime sur-tout une marche

sage & lumineuse, un style noble & naturel, qu'il seroit à souhaiter de retrouver dans un grand nombre d'historiens qui ont plus de réputation que lui. Le P. Brumoy a mis la derniere main à l'*Histoire de Rienzi*. III. Plusieurs extraits du *Journal de Trévoux*, sur-tout des *Dissertations sur la musique des anciens*.

CERCYON, fameux voleur, qui exerçoit ses brigandages dans le pays d'Attique, & qui, forçant les passans à lutter contre lui, massacroit ceux qu'il avoit vaincus. Il avoit, selon la fable, une force de corps & de bras si extraordinaire, qu'il faisoit plier les plus gros arbres l'un contre l'autre, & ensuite il y attachoit ceux qu'il avoit terrassés. Ce voleur fut vaincu par Thésée, qui, après l'avoir abattu sous lui, le punit à son tour par le même supplice qu'il avoit fait souffrir à tant d'autres. Platon fait Cercyon un des inventeurs de la lutte.

CERDA, (Jean-Louis de la) Jésuite de Tolede, est connu par son *Commentaire sur Virgile*, Lyon, 1619, 3 vol. in-fol. Ce format annonce peut-être plus d'érudition que de précision & de goût. Une pensée ordinaire, un mot qui ne dit rien, exercent souvent l'esprit du laborieux & savant commentateur. Il explique ce qui n'a pas besoin d'être expliqué, & disserte pesamment sur ce qu'on doit sentir avec délicatesse. Cet ouvrage le rendit si célebre, qu'Urbain VIII voulut avoir son portrait. On a encore de lui : I. Un *Commentaire sur Tertullien*, Paris, 1624, in-fol., dans le goût de celui de Virgile. L'érudition y est prodiguée dans l'un & dans l'autre ; & il faut convenir qu'il y a peu de gens qui puissent faire une pareille dépense. II. *Adversaria sacra*, Lyon, 1626, in-fol. « Ouvrage fait, dit » Baillet, avec beaucoup de » travail, pour éclaircir & fa» ciliter l'intelligence de plu» sieurs auteurs sacrés & ec» cléśiastiques ». Il mourut en 1643, âgé de plus de 80 ans. — Il ne faut pas le confondre avec de la CERDA, poëte Espagnol, dont les Tragédies sont très-estimées en Espagne.

CERDA, (Bernarde Ferreïra de la) Portugaise, savante dans la rhétorique, la philosophie & les mathématiques, écrivoit poliment en prose & en vers. On a d'elle un *Recueil de Poésies*; un volume de *Comédies*, & un Poëme intitulé : *Espagna liberata*, &c. Elle vivoit au commencement du 17e. siecle.

CERDON, hérésiarque du 2e. siecle, né en Syrie, vint à Rome sous le pape Hygin, & y sema ses erreurs, tantôt en secret, tantôt ouvertement. Ayant été repris de sa témérité, il fit semblant de se repentir, & de se réunir à l'Eglise ; mais son hypocrisie étant découverte, il fut absolument chassé. Il admettoit deux principes, l'un bon & créateur du ciel, l'autre mauvais & créateur de la terre. Il rejetoit l'Ancien-Testament, & ne reconnoissoit du Nouveau qu'une partie de l'Evangile de S. Luc, & quelques Epîtres de S. Paul. Il prétendoit encore, dit-on, que Jesus-Christ n'avoit qu'un corps fantastique. La doctrine des deux principes fut la source

de l'héréſie des Manichéens. *Voyez* MARCION.

CEREIDAS, légiſlateur de Mégalopolis. On rapporte qu'étant ſur le point de mourir, il ſe tourna vers ſes amis, & leur aſſura « qu'il quittoit fort content la vie, parce qu'il étoit » perſuadé qu'il alloit bientôt » joindre Pythagore, le plus » ſage des philoſophes; Hécatée, le plus habile des hiſtoriens; Olympe, le plus excellent des muſiciens; & » Homere, le pere de la fable, » & le prince des poëtes ». Reſte à ſavoir s'il a effectivement rencontré cette illuſtre compagnie, & quel genre de conſolation il en a reçu.

CERÈS, fille de Saturne & de Cybele, ſœur de Jupiter, & mere de Proſerpine, courut la terre & la mer, pour chercher ſa fille que Pluton lui avoit enlevée. Elle apprit aux hommes dans ſes courſes la maniere de labourer la terre. Depuis elle fut regardée comme la déeſſe des bleds & des moiſſons, & la divinité de l'agriculture. De retour en Sicile, elle obtint de Jupiter que ſa fille lui ſeroit rendue, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Proſerpine ayant ſucé ſept grains d'une grenade, ne put revenir ſur la terre. Jupiter accorda aux larmes de ſa ſœur, que ſa fille ſeroit ſix mois dans les enfers avec ſon époux, & ſix mois avec ſa mere dans le ciel. On repréſente cette déeſſe avec une faucille dans une main, & dans l'autre une gerbe d'épis & de pavots.

CERETA, (Laura) dame de Breſſe, recommandable par les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit, fut veuve après dix-huit mois de mariage, & profita de ſa liberté pour ſe livrer avec ardeur à la philoſophie & à la théologie. Elle mourut à la fleur de ſon âge, & ne vit pas la fin du quinzieme ſiecle. Elle étoit en relation avec les grands & les ſavans. On a d'elle ſoixante & douze Lettres, publiées in-8°, en 1640, par Philippe Tomaſini.

CERETUS, (Daniel) médecin de Breſſe en Italie, qui vivoit en 1470, a fait quelques poéſies latines, que l'on trouve dans le *Sannaſar* d'Amſterdam, 1728, in-8°. N. L.

CERF DE LA VIEUVILLE, (Jean-Laurent le) garde des ſceaux du parlement de Normandie, né à Rouen en 1674, mort dans la même ville en 1707, à la fleur de ſon âge, d'un excès de travail. On a de lui une *Comparaiſon de la muſique italienne & de la muſique françoiſe*, contre le *Parallele des Italiens & des François*, in-12. Le ſtyle de cet ouvrage, ſemé d'anecdotes ſur l'opéra françois, eſt fort vif. L'auteur y ſoutient l'honneur de ſa patrie avec autant de feu, qu'on en a montré depuis contre le célebre Jean-Jacques. C'étoit l'abbé Raguenet qui avoit attaqué la muſique françoiſe & exalté l'italienne. Il défendit ſon ſentiment, & le Cerf le ſien. Celui-ci publia deux nouveaux volumes. Le médecin Andri, alors aſſocié au Journal des ſavans, tourna cet ouvrage en ridicule, après avoir parlé avec éloge de celui de Raguenet. Le Cerf, piqué au vif, répondit par une brochure intitulée : L'*Art de décrier ce qu'on n'entend point*, ou *le Médecin muſicien*. L'ouvrage a toute l'amertume que le titre promet. Fontenelle diſoit que ſi quel-

qu'un, par une vivacité & une ſenſibilité extrêmes, avoit jamais mérité le nom de fou, de fou complet, de fou par la tête & par le cœur, c'étoit le Cerf de la Vieuville. Mais comme la folie n'exclut que la raiſon, & non l'eſprit; le Cerf en avoit beaucoup, & même tant, qu'il n'avoit pas le ſens commun. — Philippe LE CERF DE LA VIEUVILLE, religieux bénédictin de St-Maur, a écrit une *Bibliotheque hiſtorique des auteurs de ſa congrégation*, La Haye, 1726, in-12. Ouvrage ſuperficiel qui a été effacé par l'*Hiſtoire littéraire* de cette congrégation, de D. Taſſin.

CERINTHE, héréſiarque, diſciple de Simon le magicien, commença à publier ſes erreurs vers l'an 54. Il attaquoit la divinité de J. C., & n'admettoit en lui que la nature humaine. S. Jean écrivit ſon Evangile à la priere des fideles, pour réfuter ces erreurs ſacrileges. On ajoute même, qu'ayant trouvé Cerinthe dans les bains publics, où il alloit pour ſe laver, il ſe retira avec indignation, en diſant: *Fuyons, de peur que nous ne ſoyons abîmés avec cet ennemi de Jeſus-Chriſt.*

CERISANTES, (N. Duncan, ſieur de) fils de Marc Duncan, gentilhomme Ecoſſois, établi à Saumur, ſervit de bonne heure. Il ſuivit le duc de Guiſe dans la fameuſe expédition de Naples, & mourut pendant le ſiege de cette ville en 1648. Il fit un teſtament, par lequel il laiſſa des legs conſidérables à tous ſes parens & à tous ſes amis: il avoit à peine de quoi ſe faire enterrer; mais il ſe croyoit déja propriétaire de tous les biens que le duc de Guiſe lui avoit promis pour l'engager à le ſuivre. Il ſe mêloit de poéſie, & s'il n'avoit fallu, pour réuſſir en ce genre, qu'une tête chaude, il auroit excellé.

CÉRIZIERS, (René) Jéſuite, mort en 1662, a traduit le Traité de la *Conſolation de la Philoſophie* de Boëce, & donné la *Conſolation de la Théologie*, dont on a fait pluſieurs éditions. Il a traduit auſſi les *Confeſſions* & les *Soliloques* de S. Auguſtin, ainſi que *La Cité de Dieu*. On a encore de lui d'excellentes *Réflexions chrétiennes & politiques ſur la vie des Rois.*

CERONI, (Jean-Antoine) ſculpteur Milanois, mort à Madrid en 1640, à l'âge de 61 ans, fut appellé en Eſpagne, à cauſe de ſa grande réputation, par le roi Philippe IV. Les beaux Anges de bronze (un des principaux ornemens du nouveau Panthéon de l'Eſcurial), & la célebre façade de l'égliſe de S. Etienne à Salamanque, ſont ceux de ſes ouvrages qui ont le plus contribué à immortaliſer ſon nom.

CERQUOZZI, *voyez* MICHEL-ANGE DES BATAILLES.

CERVANTES SAAVEDRA, (Miguel) naquit l'an 1549, en Eſpagne. Il a cela de commun avec Homere, qu'on ignore ſa patrie. Enrôlé à 22 ans ſous les drapeaux de Marc-Antoine Colonne, il ſe trouva comme ſimple ſoldat, à la bataille de Lépante, s'y ſignala & y perdit la main gauche. Eſclave enſuite pendant cinq ans & demi, il apprit de bonne heure à ſupporter l'adverſité. De retour en Eſpagne, où il avoit été regardé dès ſon jeune âge comme le meilleur poëte de ſon tems, il fit jouer ſes Comédies avec le

plus grand succès. Son *Don Quichotte de la Manche* acheva sa réputation. Le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, peu ami des talens & des gens-de-lettres, le traita un jour avec trop peu de considération. Cervantes s'en vengea en entreprenant une satyre fine de la nation & du ministre, entêtés alors de chevalerie. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues des peuples qui ont des livres, est le premier de tous les romans, par le génie, le goût, la naïveté, la bonne plaisanterie, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, & sur-tout par le talent d'instruire en amusant. On voit à chaque page des tableaux comiques & des réflexions judicieuses. Un jour que Philippe III étoit sur un balcon du palais de Madrid, il apperçut un étudiant qui, en lisant, quittoit de tems en tems sa lecture, & se frappoit le front avec des marques extraordinaires de plaisir : *Cet homme est fou*, dit le roi aux courtisans, *ou bien il lit Don Quichotte*. Le prince avoit raison, c'étoit effectivement ce livre que l'étudiant lisoit. « C'est un ouvrage, » disoit St-Evremond, que je » puis lire toute ma vie, sans en » être dégoûté un seul moment; » de tous les ouvrages que j'ai » lus, ce seroit celui que j'aimerois le mieux avoir fait. » J'admire comment, dans la » bouche du plus grand fou de » la terre, Cervantes a trouvé le » moyen de paroître l'homme » le plus entendu & le plus » grand connoisseur qu'on puisse imaginer ». Le même écrivain donnoit pour tout conseil à un exilé, celui d'oublier sa maîtresse, & de lire *Don Quichotte*. Ce chef-d'œuvre, qui devoit faire la fortune de Cervantes, lui attira des persécutions. Le ministre le fit maltraiter, & il fut obligé de discontinuer. Un Alonzo Fernandès de Avellaneda, écrivain pitoyable, s'étant avisé de le continuer, & de décrier l'auteur après l'avoir pillé, Cervantes se vit obligé de reprendre son ouvrage. Ce travail ne l'empêcha pas de mourir de faim en 1616. Outre son *Don Quichotte*, traduit en françois par Filleau de St-Martin, en 4 vol. in-12, on a de lui : I. Douze *Nouvelles*, La Haye, 1739, 2 vol. in-8° ; traduites en françois, en 2 vol. in-12, La Haye, 1744; Paris, 1775, in-8°. Le génie de l'auteur de *Don Quichotte* s'y montre de tems en tems ; la plupart sont agréables. II. Huit Comédies, dont les caracteres sont bien soutenus. III. *Galatée*, pastorale en 6 livres. Il débuta par cet ouvrage qui a été librement traduit en françois par M. de Florian, Paris, 1784, 1 vol. in-18. IV. *Persiles & Sigismonde* ; roman traduit en françois, 1740, 4 vol. in-12 ; on en trouveroit peu qui offrissent plus d'aventures surprenantes, & une plus grande variété d'incidens épisodiques. V. *Voyage du Parnasse*, satyre ingénieuse. La Vie de Cervantes a été écrite par Don Gregorio Mayans y Siscar, & traduite en françois, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12 ; elle a été mise à la tête de l'édition espagnole de *Don Quichotte*, imprimée à Londres en 1738, 4 vol. in-4°. Les dernieres éditions de la version françoise de *Don Quichotte* sont en 6 vol. Mais les deux derniers ne sont point

de Cervantes, & sont indignes de lui. Il y a une autre suite en 8 volumes, qui est pitoyable. On a une jolie édition de l'original de *Don Quichotte*, faite en Hollande en 4 vol. in-12, avec de belles figures. *Les principales Aventures* de ce roman ont été imprimées à la Haye, 1746, in-fol. ou in-4°, avec des estampes de Coypel & de Picart le Romain. Les mêmes planches retouchées ont servi pour la belle édition de Liege, 1776.

CERVEAU, (René) prêtre du diocese de Paris, se distingua par son zele pour l'orthodoxie, & employa une grande partie de son loisir à venger la mémoire de ceux qui ont combattu pour les décisions de l'Eglise, contre les novateurs qui s'opiniâtrent à vouloir rester dans son sein pour d'autant mieux le déchirer. Son principal ouvrage est : *Nécrologe des plus célebres défenseurs & confesseurs de la vérité du 17e & 18e siecle*, Paris, 1760 & années suivantes, 6 vol. in-12. Cet ouvrage peut aussi beaucoup servir à l'histoire littéraire. On a encore de lui : I. *L'Esprit de Nicole*, 1765, in-12. II. *Poëme sur le Symbole des Apôtres, & sur les Sacremens de l'Eglise*, 1768, in-12. Ce pieux écrivain mourut en 1780.

CERULARIUS, *voyez* l'article MICHEL.

CÉRUTTI, (Jean-Antoine) ci-devant Jésuite, de l'académie de Nancy, né en Piémont le 13 juin 1738, mort à Paris le 3 février 1792, se fit d'abord connoître par des *Discours* & des *Lettres* sur différens objets, remporta deux prix à l'académie de Montauban en 1760, & la même année celui d'éloquence à Toulouse. Mais ce qui lui fit le plus de réputation, ce fut l'*Apologie de l'Institut des Jésuites ;* les matieres, les raisonnemens, les vues principales lui en avoient été fournis : il y mit la façon, qui lui valut une pension de la part du Dauphin, fils de Louis XV. Il la perdit pour avoir eu la lâcheté de prêter le serment abjuratoire de ce même Institut, exigé par les parlemens. Tout ce qu'il a écrit, est plein d'esprit, mais de cet esprit recherché, qui bien loin de donner du prix aux bonnes choses, ne fait que les déprécier. On trouve des vues excellentes & des idées neuves dans son Discours *sur l'Intérêt d'un Ouvrage ;* mais elles sont défigurées par un style affecté, plein d'antitheses & de pointes : ce qui porteroit presque à croire que l'*Apologie des Jésuites* n'est pas de lui. L'esprit ne plaît qu'autant qu'il assaisonne la raison, sans chercher à se montrer. Ce défaut se fait moins sentir dans sa *Lettre sur les avantages & l'origine de la gaieté françoise*, & dans son *Discours sur l'origine du desir général de transmettre son nom à la postérité.* A la fin de sa carriere il s'est livré tout entier à la démocratie, & a enfanté plusieurs diatribes où la haine de la Religion va de pair avec les plus creuses spéculations de politique : une entr'autres *sur les assignats & le papier-monnoie.* Ce qui lui a attiré d'un critique un peu sévere le nécrologe suivant.
» L'état y gagneroit beaucoup,
» si quelques hommes du même
» genre & de la même affilia-
» tion payoient le même tribut
» à la tranquillité publique. Ja-
» mais homme ne fit de l'es-
» prit un abus plus dangereux :

» jamais on n'eut des opinions » plus fausses, des principes » plus erronés, un style plus » chargé de *concetti.* Jamais on » ne connut moins la véritable » éloquence. Je ne parle point » des variations dans ses sys- » têmes, qui trahirent sa du- » plicité : il auroit pu, du » moins, faire excuser l'exal- » tation de sa tête par les » vertus d'un sujet fidele & » d'un citoyen ami des loix. » Mais le moraliste, en lui, » eut tous les défauts de l'ora- » teur. Il est malheureux pour » sa mémoire, qu'il ait joué » un rôle dans cette tragédie » sanglante, dont tant de fac- » tieux sont les auteurs. Ses ou- » vrages seroient morts avant » lui; mais son titre de fac- » tieux lui survivra ».

CÉSAIRE, (Saint) frere de S. Grégoire de Nazianze, & médecin de l'empereur Julien, conserva une foi pure & des mœurs innocentes, au milieu d'une cour païenne. Il se joua de la dialectique de Julien, & lui prouva un jour avec tant de force l'impiété de l'idolâtrie, que ce prince s'écria : *O bienheureux pere ! O malheureux enfans !* Paroles qui marquoient le bonheur du pere d'avoir produit de tels enfans, & le malheur des enfans d'être si fermes dans une religion qu'il croyoit mauvaise. Césaire s'exila lui-même de la cour, & se retira dans sa famille, à la priere de Grégoire de Nazianze. Il fut ensuite questeur de Bithynie, & mourut en 369. S. Grégoire de Nazianze, qui pour lors n'étoit encore que simple prêtre, prononça lui-même l'oraison funebre de son frere Césaire, devant son tombeau & en présence de son pere & de sa mere. On ignore le lieu de sa mort; mais il est certain qu'il fut inhumé à Nazianze. On lui attribue quatre *Dialogues* qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils se trouvent dans la *Bibliotheque des Peres.*

CÉSAIRE, (Saint) né en 470, près de Châlons-sur-Saône, se consacra à Dieu dans le monastere de Lérins, sous la conduite de l'abbé Porcaire. Ses austérités l'ayant rendu malade, on l'envoya à Arles pour rétablir sa santé. Trois ans après il fut élevé, malgré lui, sur le siege de cette ville. Il gouverna son diocese en apôtre. Il fonda à Arles un monastere de filles, & leur donna une regle, adoptée depuis par plusieurs autres monasteres. La calomnie vint interrompre les biens qu'il faisoit à son diocese. On l'accusa auprès d'Alaric d'avoir voulu livrer aux Bourguignons la ville d'Arles : on le calomnia de nouveau auprès de Théodoric; mais ces deux princes reconnurent l'innocence de cet homme apostolique, ainsi que la méchanceté de ses calomniateurs. Son nom n'en fut que plus célebre. Dans un voyage à Rome, où il étoit desiré depuis long-tems, le pape l'honora du *Pallium*, & permit à ses diacres de porter des dalmatiques comme ceux de l'Eglise de Rome. On croit que c'est le premier prélat d'Occident qui ait porté le *Pallium.* Le pape ajouta à ces honneurs le titre de son vicaire dans les Gaules, avec le pouvoir de convoquer des conciles. Césaire présida à celui d'Agde en 506, au second concile d'Orange en 529, & à plusieurs autres. Il mourut en 544, la veille de la fête de S. Augus-

tin, dont il avoit été un des plus fideles disciples. Nous avons de lui 202 Homélies qui, après avoir été souvent confondues parmi celles de S. Ambroise & de S. Augustin, ont été recueillies dans l'Appendice du 5e. vol. des Œuvres de ce dernier, imprimées à Paris en 1683, & dans l'édition d'Anvers ou d'Amsterdam, en 1700. L'édition que Baluze en avoit donnée en 1669, n'en contenoit que 14. L'on a encore de ce Saint plusieurs autres ouvrages qu'il seroit à desirer de voir reproduire, d'autant plus que tout plaît dans ses écrits; le style en est simple & naturel, les pensées nobles, les raisonnemens solides, les exemples persuasifs & toujours à la portée de ceux qu'il se proposoit d'instruire.

CÉSAIRE, (Saint) diacre, étant arrivé nouvellement d'Afrique à Terracine en Italie, ne put voir sans être révolté, la coutume barbare & impie qui y avoit lieu. Elle consistoit en ce que dans certaines occasions solemnelles, on sacrifioit un jeune-homme à Apollon que l'on regardoit comme la divinité tutélaire de la ville. Césaire, témoin de cette scene horrible, condamna hautement une superstition aussi abominable. Mais le prêtre de l'idole l'ayant fait arrêter sur le champ, on le conduisit devant le gouverneur, qui le condamna à être jeté dans la mer. Cette sentence qui lui procura la couronne de martyre, fut exécutée l'an 300, pendant la persécution de Dioclétien. L'on apprend de S. Grégoire-le-Grand, qu'il y avoit à Rome une ancienne église sous l'invocation de Saint Césaire, qui depuis long-tems ensevelie sous un tas de ruines, fut rebâtie par Clément VIII avec beaucoup de magnificence. Ce Saint est nommé avec honneur dans le Sacramentaire de S. Grégoire, dans le Martyrologe du 7e siecle, publié par le P. Fronteau; dans ceux de Bede, d'Usuard, &c; mais ses actes par Surius sont trop modernes pour mériter beaucoup de croyance.

CÉSAIRE, né, selon la plus commune opinion, à Cologne, entra dans l'ordre de Cîteaux en 1199, fut long-tems maître des novices dans le monastere du Val-St.-Pierre, nommé autrement Heisterbach, près de Bonn, puis prieur dans l'abbaye de Villers en Brabant; & mourut vers 1240. On a de lui : I. *Illustrium miraculorum & historiarum lib. XII*, Nuremberg, 1481, réimprimé à Douay, 1604, par les soins de Colvenetius. On trouve aussi cet ouvrage dans le second tome de la Bibliotheque Cistercienne; mais tronqué. C'est une collection de pieuses historiettes, avec lesquelles Césaire prétendoit nourrir la piété des novices qui étoient soumis à sa direction. Il a été mis à l'*Index* en Espagne. II. *De vita & passione sancti Engelberti*, Cologne, 1633.

CÉSALPIN, (André) né en 1519, à Arezzo, savant en philosophie & en médecine, professa à Pise avec éclat, & fut ensuite premier médecin du pape Clément VIII. Quoiqu'il vécût dans la cour du pontife des Chrétiens, sa foi n'en fut pas plus pure. Ses principes approchoient un peu de ceux de Spinosa. Il n'admettoit que deux substances, Dieu & la matiere. Le monde étoit peuplé, selon

lui, d'ames humaines, de démons, de génies & d'autres intelligences plus ou moins parfaites, mais toutes matérielles. Il croyoit, dit-on, que les premiers hommes furent formés de la matiere avec laquelle quelques philosophes s'imaginent que s'engendrent les grenouilles. Mais en avouant ce qui a pu faire tort à Césalpin, il ne faut point lui dérober la gloire d'avoir connu la circulation du sang, & la vraie méthode dans la distribution des plantes. La premiere de ces découvertes lui a été vainement contestée. On la trouve clairement exprimée dans ses *Quæst. peripat.* l. 5. c. 4. (*voyez* FABRI Honorat, & HARVÉE). Ses principaux ouvrages sont : I. *Speculum artis medicæ Hippocraticum.* II. *De Plantis libri XVI*, Florence, 1583, in-4°.; ouvrage rare, & le premier dans lequel on trouve la méthode de distribuer les plantes conformément à leur nature. Il les classe selon le nombre, les différences ou les rapports des semences. III. *De Metallicis libri tres*, Rome, 1596, in-4°., peu commun. IV. *Praxis universæ medicinæ.* V. *Quæstionum peripateticarum libri quinque*, Rome, 1603, in-4°. Ce dernier ouvrage fut attaqué avec beaucoup de succès par le médecin Taurel dans ses *Alpes cæsæ, hoc est, Andreæ Cesalpini monstrosa dogmata discussa & excussa.* VI. *De Medicamentorum facultatibus*, Venise, 1593, in-4°. VII. *Dæmonum investigatio in qua explicatur locus Hippocratis, si quid divinum in morbis*, Florence, 1580, in-4°. Césalpin mourut à Rome en 1604, à 84 ans.

CÉSAR, (Caïus-Julius) né à Rome, l'an 98 avant J. C., d'une famille très-illustre, se fraya la route aux premieres dignités de la république par le double talent de l'éloquence & des armes. Le tyran Sylla qui voyoit en lui plusieurs Marius, voulut le faire mourir ; mais vaincu par les importunités de ses amis, il lui laissa la vie, en leur disant : *Que celui dont les intérêts leur étoient si chers, ruineroit un jour la république.* L'Asie fut le premier théâtre de sa valeur. Il se distingua sous Thermus, préteur, qui l'envoya vers Nicomede, roi de Bithynie, auquel, dit-on, il se prostitua. De retour à Rome, il signala son éloquence contre Dolabella, accusé de péculat. Son nom se répandant peu-à-peu, il fut élevé aux charges de tribun militaire, de questeur, d'édile, de souverain pontife, de préteur ; & de gouverneur d'Espagne. Ce fut en arrivant à Cadix, que voyant la statue d'Alexandre, il dit, en répandant des larmes : « A » l'âge où je suis, il avoit con» quis le monde, & je n'ai » encore rien fait de mémo» rable ». Ce desir de la gloire, joint à de grands talens secondés par la fortune, le conduisit peu-à-peu à l'empire. On lui avoit entendu dire : « Qu'il » aimeroit mieux être le pre» mier dans un hameau, que » le second dans Rome ». Revenu en Italie, il demanda le triomphe & le consulat. Il fut créé consul l'an 59 avant J. C., avec M. Calpurnius Bibulus, qu'il obligea bientôt d'abandonner cette place. Il s'unit à Pompée & à Crassus par serment, & forma ce qu'on appelle le premier triumvirat. Caton, qui vit

porter ce coup à l'état, & qui ne put le parer, s'écria: *Nous avons des maîtres, c'en est fait de la république.* César recueillit les premiers fruits de cette union. Tout plia sous ses violences & ses artifices, jusqu'à Caton. Il se procura l'amitié des chevaliers, en leur accordant une part dans les impôts, & celle des étrangers, en les faisant déclarer alliés & amis du peuple Romain. Il éloigna de Rome Cicéron & Caton, les plus grands défenseurs de la liberté, & s'assura des consuls de l'année suivante. Son crédit lui fit obtenir le gouvernement des Gaules. Il part, roulant dans son esprit les plus vastes projets. Son dessein étoit de subjuguer tout ce qui restoit dans ces contrées de nations ennemies de Rome, de ramener son armée victorieuse contre la république, & d'aller à la souveraine puissance les armes à la main. Ses premiers exploits furent contre les Helvétiens. Il les battit, & tourna ses armes contre les Germains & les Belges. Après avoir taillé en pieces leur armée, il attaque les Nerviens, les défait, & subjugue presque tous les peuples des Gaules. Ses conquêtes & ses victoires occasionnerent un nouveau triumvirat entre César, Crassus & Pompée, qui, sans le penser, devenoient les instrumens de la fortune de leur collegue, & de leur perte. Un des articles de la confédération, fut de faire proroger à César son gouvernement pour cinq nouvelles années, avec la qualité de proconsul. De nouveaux succès dans les Gaules, en Germanie & dans la Grande-Bretagne, le couvrirent de gloire, & lui donnerent de nouvelles espérances sur Rome. Pompée commença alors à se détacher de lui. Profitant de l'affection des Romains pour sa personne, il fait porter un décret contre César; Antoine, alors tribun du peuple, s'enfuit, après y avoir formé opposition. César, avec la seule légion qu'il avoit alors en Italie, commence la guerre sous le spécieux prétexte de venger les droits du tribunat violés en la personne d'Antoine. Il marche secrétement vers Rimini, passe le Rubicon. Le héros s'arrêta un moment sur les bords de cette riviere, qui servoit de borne à sa province. La traverser avec une armée qui avoit subjugué les Gaulois, intimidé les Germains, réduit les Bretons, c'étoit lever l'étendard de la révolte. Le sort de l'univers fut mis un instant en balance avec l'ambition de César. Celle-ci l'emporte, & Rimini, Pesaro, Ancone, Arezzo, Osimo, Ascoli, &c., sont à lui. Une conduite sage & modérée, en dévoilant ses projets ambitieux, les soutenoit. Il faisoit passer à Rome des sommes immenses pour corrompre les magistrats, ou acheter les magistratures, ce qui donna lieu à ce bon mot: *César a conquis les Gaulois avec le fer des Romains, & Rome avec l'or des Gaulois.* Son armée ne lui étoit pas moins dévouée. Tandis que Pompée passe en Épire, abandonnant l'Italie à son ennemi, César s'y comporte en vainqueur & en maître. Il distribue les commandans en son nom, paroît à Rome, pille le trésor public, & part pour l'Espagne. Il forme en passant le siege de Marseille, en laisse la conduite

à Trebonius, & va battre en Espagne Petreïus, Afranius & Varron, généraux de Pompée. De retour à Rome, où il avoit été nommé dictateur, il favorise les débiteurs, rappelle les exilés, rétablit les enfans des proscrits, s'attache par la clémence les ennemis qu'il s'étoit faits par la force, & obtient le consulat pour l'année suivante. Il quitte l'Italie pour aller en Grece combattre Pompée, s'empare de toutes les villes d'Épire, se signale en Étolie, en Thessalie, en Macédoine, & atteint enfin son rival & son ennemi. *Le voici*, dit-il à ses soldats, *le jour si attendu. C'est à nous à voir si imonnous as véritablement la gloire.* L'armée de Pompée fut entiérement mise en déroute à la journée de Pharsale, l'an 48 avant Jesus-Christ. Un rien décida de cette fameuse bataille, qui, en soumettant la république Romaine à César, le rendit maître du monde entier: ce fut l'attention qu'il eut de recommander à ses soldats de frapper directement au visage les cavaliers de Pompée, qui devoient entamer l'action. Ces jeunes gens, jaloux de conserver leur figure, tournerent bride honteusement. Sept mille cavaliers prirent la fuite devant six cohortes. Pompée laissa sur la place quinze mille des siens, tandis que César n'en perdit que douze cents. La clémence du vainqueur envers les vaincus attira un si grand nombre de soldats sous ses drapeaux, qu'il fut en état de poursuivre son ennemi. Ce grand-homme n'étoit déjà plus: il venoit d'être massacré inhumainement en Egypte, où il avoit cru trouver un asyle. César le pleura, & lui fit élever un tombeau magnifique. Son courage, conduit par un art supérieur, lui ménagea de nouvelles victoires. Il vainquit Ptolomée, roi d'Egypte, se rendit maître de son royaume, & le donna à la fameuse Cléopâtre. Pharnace, roi du Pont, ne tarda pas de tomber sous ses coups. Cette victoire lui coûta peu. La guerre fut commencée & finie dans un jour. C'est ce qu'il exprima par ces trois mots: *Veni, vidi, vici.* Il repassa ensuite avec tant de rapidité en Italie, que l'on y fut aussi surpris de son retour, que de sa prompte victoire. Son séjour à Rome ne fut pas long; il alla vaincre Juba & Scipion en Afrique, & les fils de Pompée en Espagne. On le vit bientôt à Rome triompher, cinq jours consécutifs, des Gaules, de l'Egypte, du Pont, de l'Afrique & de l'Espagne. La dictature perpétuelle lui fut décernée. Le sénat lui permit d'orner sa tête chauve d'une couronne de laurier. On délibéra même, dit-on, de lui donner sur toutes les dames Romaines des droits qui font frémir la pudeur. César, au plus haut point de sa gloire, voulut l'augmenter encore, en décorant la ville de Rome de nouveaux édifices, pour l'utilité & pour l'agrément; en faisant creuser à l'embouchure du Tibre un port capable de recevoir les plus gros vaisseaux; en desséchant les marais Pontins, qui rendoient mal-saine une partie du Latium; en coupant l'isthme de Corinthe pour faire la jonction de la mer Egée & de la mer Ionienne. Ces deux derniers projets resterent imparfaits. On lui doit la réformation du calendrier, faite par Sosigenes,

savant astronome d'Alexandrie, qui laissa néanmoins subsister plusieurs erreurs, dont quelques-unes furent corrigées sous Auguste. Le sénat se préparoit à lui déférer, dit-on, le titre de roi dans tout l'empire, excepté en Italie, lorsque Brutus & Cassius l'assassinerent au milieu des sénateurs assemblés, l'an 43 avant J. C., âgé de 56 ans (*voyez* CALPURNIE). » Ainsi périt, dit un célebre » historien, celui qui, pour sa» tisfaire son ambition, avoit » fait regorger l'univers entier » du sang de ses concitoyens. » Il remplit la cour du sénat » de son propre sang, & paya » de sa vie celle d'un million » d'hommes qu'il avoit sacrifiés » à sa folle passion de régner. » Le jour qu'il avoit choisi pour » mettre le comble à sa gloire » & à ses desirs ambitieux, » par la qualité de roi qu'il » extorquoit du sénat, ce jour» là même fut le jour vengeur » de son usurpation tyranni» que, & de tous les crimes & » forfaits qui lui avoient servi » comme de degrés pour y » parvenir. Cette mort tragi» que pourroit servir de leçon » aux ambitieux; elle feroit » même capable de modérer » l'activite de leur ambition, si » cette passion pouvoit recon» noitre des bornes, & savoir » s'arrêter où il faut. Il est vrai » que si on n'avoit égard, pour » être placé sur le trône, qu'aux » grandes qualités & aux ta» lens éminens, peu de per» sonnes d'alors méritoient » mieux d'y être assis que Cé» sar. Il étoit né pour com» mander, pour faire aimer sa » domination, & pour rendre » ses sujets heureux. Des talens » si rares & si brillans font de» sirer pour César un droit ac» quis & fondé sur la justice. » On voudroit pouvoir le re» garder comme un roi légiti» me, & tirer un voile sur son » usurpation : mais il n'est pas » possible. Un citoyen qui de » simple particulier, s'éleve sur » le trône par la violence & par » la force, peut-il être regardé » autrement que comme un ty» ran à qui toutes les loix di» vines & humaines font son » procès »? Une qualité de César qu'on a toujours beaucoup exaltée & louée, étoit la clémence par laquelle il savoit captiver les cœurs de ses ennemis même. Il apprend la mort de Caton, & il s'écrie : *ô Caton! je t'envie la gloire de ta mort; car tu m'as envié celle de te sauver la vie.* Cependant cette douceur prenoit plutôt sa source dans sa politique que dans son caractere : « Je veux, disoit-il, » regagner tous les esprits par » cette voie, s'il est possible, » afin de jouir plus long-tems » du fruit de mes victoires ». Quand il perdoit ce point de vue, il étoit souvent cruel; car il s'en faut de beaucoup qu'il ait toujours éte aussi humain que ses panégyristes nous le représentent. Il fit mourir à coups de bâton le sénat des Carnutes, & celui que Caton avoit établi dans Utique, & fit tuer le courageux Vercingetorix après l'avoir fait servir à son triomphe. Actions qui rendent les regrets qu'il témoigna à la mort de Pompée & de Caton, plus que suspects. Son nom est à côté & au-dessus peut-être de celui d'Alexandre. S'il en eut les qualités, il eut aussi quelques-uns de ses vices : sur-tout

cette ambition sans bornes, déterminée à tout oser, à tout gagner ou à tout perdre. Il poussa encore plus loin que lui l'amour pour la débauche; on disoit de lui, qu'il étoit le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. César cultiva toujours les lettres au milieu du tumulte des armes. S'il se fût livré entiérement à l'éloquence, Cicéron auroit eu un rival qui l'auroit égalé. Des ouvrages en vers & en prose que César avoit composés, il ne nous reste que ses *Commentaires sur les guerres des Gaules, & sur les guerres civiles :* ouvrage qui, quoique fait en forme de mémoires, peut passer pour une histoire complette. Le héros narre ses victoires avec la même rapidité qu'il les a remportées. L'éloge qu'en faisoit Cicéron, n'est point outré. *Nudi sunt, recti & venusti, & omni orationis ornatu, tanquam veste, detracto; stultis scribendi materiam præbuit, sanos verò homines à scribendo deterruit.* Bayle & Juste-Lipse les ont jugés trop sévérement. Le dernier les a crus interpolés : il y a effectivement quelques endroits où l'on est tenté de croire que ce n'est pas César qui narre. On croit souvent s'appercevoir que la narration n'est pas sincere, & qu'il y a des faits altérés, d'où il naît des contradictions que le lecteur travaille en vain à concilier. Parmi les éditions de ses Commentaires, les curieux recherchent la premiere de Rome, 1469, in-fol.; celle *cum notis variorum*, Amsterdam, 1697, in-8°.; Leyde, 1713, in-8°.; & 1737, 2 vol. in-4°.; celle de Londres in-fol., 1712; celle *ad usum Delphini*, in-4°., 1678; celle d'Elzevir, 1635, in-12; celle de Barbou, 2 vol. in-12., 1757, qui est ornée de quatre cartes & d'une nomenclature géographique; celle de Glascou, 1750, in-fol. D'Ablancourt a traduit les *Commentaires de César*, in-4°., & en 2 vol. in-12. Le comte Turpin de Crissé en a donné une édition en françois, avec des notes historiques, critiques & militaires, dont la seconde édition a paru à Amsterdam, 1787, 3 vol. in-8°. Ces notes sont très-judicieuses & forment dans leur ensemble, une instruction politique & militaire, qui ne fixera pas sans fruit l'attention des bons esprits. M. de Vaudrecourt a donné la même année une traduction nouvelle des *Commentaires de César, suivie d'un Examen de l'Analyse critique, que M. Davon a faite de ses guerres;* Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Cette traduction est lâche, incorrecte, infidelle, & la critique de M. Davon est très-supérieure à la réfutation que M. de Vaudrecourt prétend en faire. La traduction qui en avoit paru en 1755 & qui a été retouchée par M. Wailly, Paris, 1788, 2 vol. in-12 avec le texte, est estimée.

CESARI, (Alexandre) dit *le Grec*, habile graveur en creux au seizieme siecle, mérita les éloges de Michel-Ange son contemporain. Le chef-d'œuvre de cet artiste est, au rapport de Vassari, un camée représentant la tête de Phocion l'Athénien.

CESARI, (Henri de Saint-) gentilhomme & poëte Provençal du quinzieme siecle, a fait des Poésies estimées de son tems. Il

a continué l'Histoire des Poëtes Provençaux, que le Monge des Isles-d'or avoit commencée.

CESARINI, (Julien) cardinal, présida au concile de Bâle, & parut avec éclat à celui de Florence. Le pape Eugene IV l'envoya en Hongrie, pour prêcher la croisade contre les Turcs. Ladislas, roi de Hongrie, ayant précipitamment fait la paix avec ces infideles, sans consulter ses alliés, avec lesquels il avoit pris des engagemens, Julien crut que cette paix n'obligeoit pas le roi; sans considérer que les traités d'alliance sont en quelque façon subordonnés à l'objet pour lequel on les conclut, & que la guerre avec les Turcs n'existant plus, les conventions faites avec les alliés étoient sans force. Il y eut une bataille donnée près de Varna en 1444, gagnée par les Turcs contre les Chrétiens. Le cardinal, qui s'y étoit trouvé, périt dans cette journée. *Voyez* AMURAT II, LADISLAS IV.

CESARION, naquit à Alexandrie, de Jules-César & de Cléopâtre; il avoit une ressemblance marquée avec son pere, & possédoit plusieurs de ses qualités. Lorsqu'il eut atteint sa treizieme année, Antoine & Cléopâtre le déclarerent successeur du royaume d'Egypte, de l'isle de Chypre & de la Célesyrie. Mais Auguste, loin de lui confirmer ce riche héritage, le fit mourir cinq ans après. Il fut porté, dit-on, à cette cruauté par le philosophe Arrius, l'un de ses courtisans, qui lui dit que le monde seroit embarrassé de deux Césars, & qu'il n'en pouvoit souffrir qu'un.

CESENE, *voyez* OCCAM.

CESONIE, (Milonia) troisieme femme de Caligula qui avoit répudié les deux premieres, étoit mariée & avoit trois filles quand elle l'épousa, l'an 39 de Jesus-Christ. Quoique moins jeune & moins belle que les deux autres, elle eut l'art de se faire aimer, entrant dans tous les goûts de son époux, l'accompagnant dans ses voyages habillée en amazone, flattant son inclination pour le luxe & la volupté. On prétend qu'elle poussoit la complaisance jusqu'à permettre qu'il l'exposât nue aux yeux de ses favoris dans la fureur de ses débauches insensées, & qu'avant de l'épouser, elle lui avoit donné un philtre, dont Juvenal décrit la composition, pour s'en faire aimer, & qui ne servit qu'à lui troubler le cerveau & à le rendre furieux. Caligula ayant été assassiné, Chereas envoya le tribun Pelius Lupus, pour se défaire de Césonie & de sa fille Julie Drusille. Cet homme perça la mere, qui se présenta au fer meurtrier avec un courage qui tenoit de la fureur, de plusieurs coups d'épée, & écrasa la tête de la fille contre la muraille de la galerie où son pere avoit été poignardé, afin qu'il ne demeurât rien d'un sang si abominable.

CESPEDES, (Paul) peintre de Cordoue, s'est rendu célebre au seizieme siecle, en Espagne & en Italie, où il fit deux voyages. Sa maniere de peindre approche beaucoup de celle du Correge: même exactitude dans le dessin, même force dans l'expression, même coloris. On ne peut encore voir sans émotion son tableau de la *Cene* dans la cathédrale de Cordoue, où chaque apôtre présente un caractere différent de

respect, d'amour & de sainteté; le Christ, un air de grandeur & de bonté en même tems; & Judas, un air chagrin & faux. Les talens de Cespedes ne se bornoient pas à la peinture: si l'on en croit l'enthousiasme des auteurs Espagnols pour cet artiste, il fut philosophe, antiquaire, sculpteur, architecte, savant dans les langues hébraïque, grecque, latine, arabe & italienne, grand poëte & fécond écrivain. Il mourut en 1608, âgé de plus de 70 ans.

CESTIUS, (Cajus) fut un des sept Epulons, ou inspecteurs sur les repas qui se célébroient à Rome en l'honneur des dieux. On conjecture qu'il mourut dans les premieres années du regne d'Auguste. Il est sur-tout connu par le superbe monument qui a été érigé à sa mémoire, & qui est un des édifices de l'ancienne Rome, qui se sont le mieux conservés jusqu'à nos jours. C'est une pyramide quarrée de 120 pieds de haut, sur 94 de base, revêtue intérieurement de marbre blanc, & renfermant une cave ou une chambre dans son intérieur, à l'imitation des pyramides d'Egypte. Ce monument est près de la *Porte d'Ostie*, ou de S. Paul. Alexandre VII la fit réparer en 1663.

CETHEGUS, famille Romaine, branche de celle de Cornelius, a produit plusieurs personnes dont la mémoire s'est conservée. *Cornelius* CETHEGUS, créé consul avec Quintius Flaminius, distribua du vin mixtionné au peuple, après que son élection fut faite. Ces deux consuls furent obligés de se démettre de leur charge, l'an de Rome 421, parce qu'il y avoit eu de l'irrégularité dans leur création. *Marcus Cornelius* CETHEGUS fut élevé à la charge de censeur, l'an de Rome 545, avant que d'avoir été consul, ce qui étoit contre l'usage. Il obtint le consulat cinq ans après: ce fut un grand orateur. *Caïus Cornelius* CETHEGUS, qui avant que d'être édile, fut proconsul en Espagne, y remporta une victoire signalée. Il fut fait édile peu après pendant son absence, l'an de Rome 556. Sigonius le confond avec *Cucius Cornelius* CETHEGUS, qui fut consul l'an de Rome 557, & qui triompha des Jusubres, & suppose mal-à-propos que Cicéron & Tite-Live donnent à ce consul le prénom de *Caïus:* ils lui donnent celui de *Cucius*. Il ne faut pas oublier *Publius Cornelius* CETHEGUS, qui suivit avec ardeur le parti de Marius contre Sylla, & qui pour cela fut déclaré ennemi du peuple Romain, lorsque ce parti fut abattu. Il se sauva en Afrique auprès de Marius, & ayant imploré la miséricorde de Sylla, & s'offrant de le servir en toutes choses, il fut reçu en grace. Quelques auteurs pensent que ce Cethegus est le même qui jouit d'un si grand crédit à Rome, que l'on ne pouvoit rien obtenir que par son entremise. Comme il avoit une maîtresse à qui il ne pouvoit rien refuser, il arriva que cette femme eut à sa disposition toute la ville de Rome. Il fallut que Lucullus fît la cour à cette femme, lorsqu'il voulut obtenir la commission de faire la guerre à Mithridate: sans cela il n'auroit point obtenu cet em-

ploi. Plusieurs autres grands seigneurs firent cent bassesses, pour monter aux charges par la recommandation de Cethegus. C'est de lui, sans doute, que Cicéron parle dans un de ses *Paradoxes*. Quelques critiques, en expliquant ce vers d'Horace:

Fingere cinctutis non exaudita Cethegis,

ont avancé que cette famille avoit un costume particulier, & se faisoit remarquer par sa ceinture; mais il est plus apparent par le contexte, qu'Horace parle du costume général des Romains au tems des premiers Cethegus, vers 400 de Rome, & l'a spécifié en nommant une famille distinguée de ce tems-là : car il s'agit des mots nouveaux, qui à cette ancienne époque n'auroient pas été compris.

CETHEGUS, (Caïus Cornelius) convaincu d'avoir conspiré avec Catilina à la ruine de sa patrie, & d'avoir été le plus emporté de ses complices, fut étranglé avec eux dans la prison, en présence de Cicéron qui, malgré un éloquent discours qu'il fit (la troisieme Catilinaire), & où il expose au peuple les particularités de la conjuration, de la conviction & de l'instruction du procès des coupables, ne seroit point parvenu à les faire condamner, si Caton, qui n'avoit point encore donné son avis, n'eût parlé avec tant de fermeté & de vigueur contre César, qui par une douceur déplacée, ou parce qu'il favorisoit secrétement la cabale, venoit de plaider pour sauver la vie à ces factieux, qu'il ramena tout le sénat à l'avis de Ciceron, & fit passer l'arrêt de mort à l'unanimité des suffrages. Ce fut après cette exécution qui dissipa la troupe des rebelles; & déconcerta tous leurs desseins, que Cicéron s'en retournant chez lui comme en triomphe, accompagné de tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans tous les ordres de l'état, & d'une foule de peuple, fut salué comme le *Sauveur de la patrie*, *& le nouveau fondateur de Rome* (voyez CICÉRON). — Un autre CETHEGUS, sénateur de la même famille; convaincu d'adultere, fut décapité sous Valentinien en 368.

CETHURA, seconde femme d'Abraham, que ce patriarche épousa à l'âge de cent quarante ans, & dont il eut six enfans; Zamram, Jecsan, Madan, Madian, Jesboc & Sué. Abraham donna des présens à tous ces enfans, & les envoya demeurer vers l'Orient dans l'Arabie déserte, ne voulant pas qu'ils habitassent dans le pays que le Seigneur avoit promis à Isaac. On croit que c'est d'eux que sortirent les Madianites, les Ephéens, les Dédanéens & les Sabéens, dont il est souvent parlé dans l'Ecriture. Les Mages qui vinrent adorer J. C. naissant, étoient, suivant plusieurs savans, des rejetons de ces peuples, & la foi d'Abraham fut pour eux une espece de titre pour être les prémices de la vocation des gentils.

CEUS, fils de Titan & de la Terre. Il prit les armes contre Jupiter, qui avoit abusé de Latone; mais il fut foudroyé comme ses freres.

FIN DU TOME SECOND.

bien(?) Messe Mgr Dubois(?) de 150,000 suiss[e]
hutem(?) somme des ... des ...

grand changeur qui obtint dispense pour de jo...
avant de dire la Messe

... sur le ... fait par m...
...ient inspiré par le ...
fille élevée avec les bêtes jusqu'à l'âge de 13...

Mort singulière d'une femme ... hatte

grand homme né à ...-Étienne ...

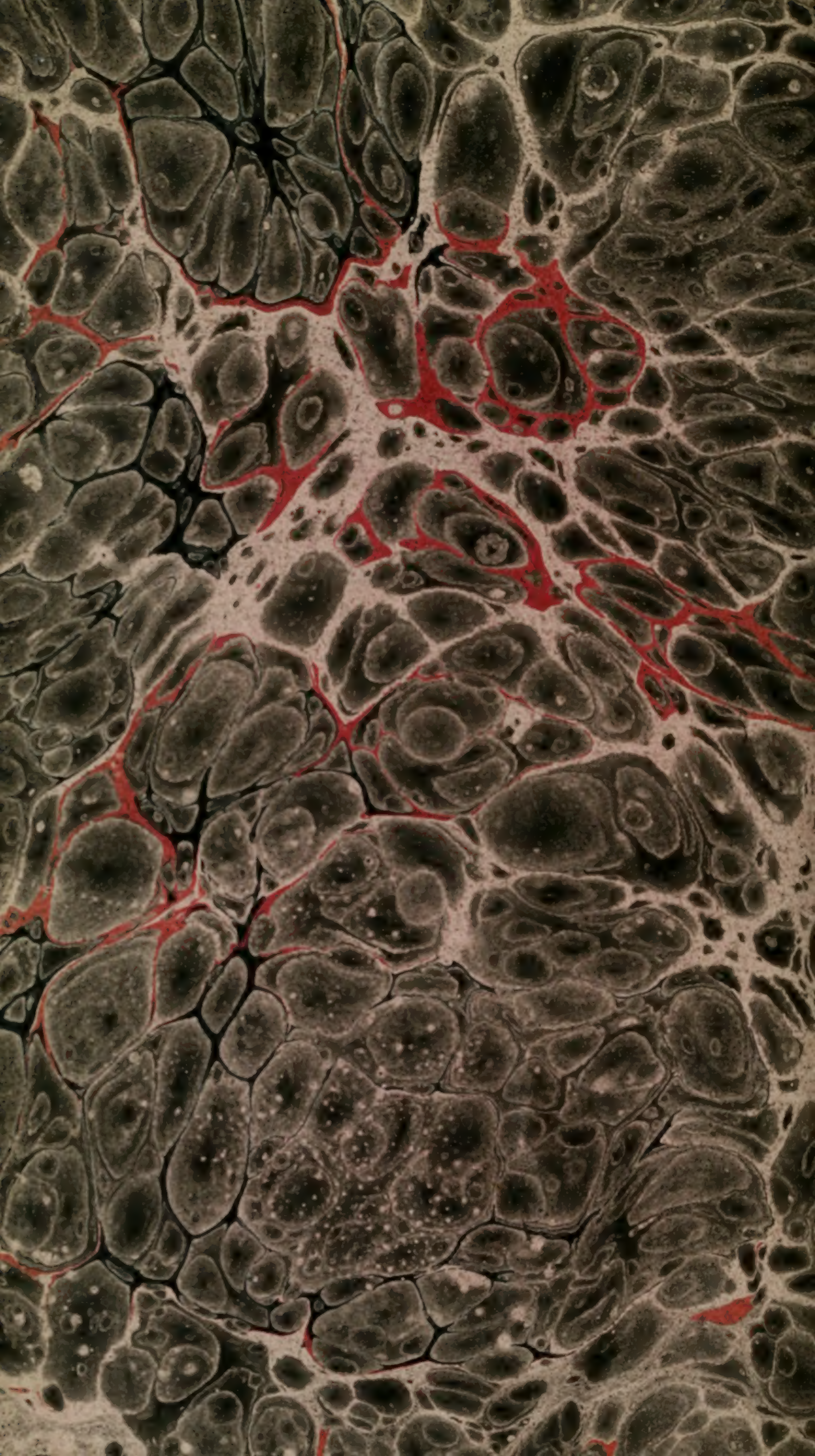
singulière définition du gouvernement ...
... d'un roi sans éclat, de nobles sans indépendance et de tous...
tous les hommes ont ... ... avoir ... liberté
... même ...

La peinture à l'huile inventée par un liège...
Selon M. Jean ch. Caïn a fait pén. et a sauvé
Calamus s'est brûlé vif pour se délivrer d'une colique
501 bons-mots
anecdote curieuse
trait de chien
...tecte singulière par le mariage de ... ...
interne ... ... sceptique, original.
Prédicant anglois acteur de théâtre en même temps
Clavecin ventriloque
Sermon répété pour avoir été entendu 1 fois
— le corps humain est ... mécanique ...
... Catharins; doctrine ... .
enfans morts ... ...
anges, la venue du Messie, ...
ministres dans les sacremens.
apprendre de mémoire un sermon ...
temps perdu

tyran

ne pouvait être obligé de se marier puis
qu'on aimait à continuer plus la vie

Cambyse au 6e siècle voulut soumettre
l'Égypte il fit placer au 1er rang à l'assaut
les animaux q les Égyp. adoraient ne voulant
point <u>Tirer</u> sur leurs Dieux &c.




a39003 009518803b

